



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

ooo

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

LA REVUE SPIRITE

*présente à ses abonnés et lecteurs ses
meilleurs vœux pour l'année nouvelle.*

Coup d'œil rétrospectif

L'année qui vient de finir a été fertile en événements heureux pour le Spiritisme.

Le Congrès de Liège a jeté les bases définitives de la *Fédération Spirite Internationale* et transféré à Paris l'*Office International des Relations Spirites* : l'unité mondiale du spiritisme est virtuellement faite ; elle s'affirmera de plus en plus à mesure que les groupements nationaux, régionaux et locaux comprendront mieux la nécessité de s'unir.

Paris devient le centre de ralliement du monde spirite et psychique ; il faut que les psychistes et les spirites français se montrent dignes de la confiance qui leur a été accordée.

D'ailleurs, l'évolution de l'Idée Spirite a fait, en France même, au cours de cette année 1923, d'appréciables progrès.

L'Union Spirite Française a poursuivi sa propagande de pénétration et de concentration. De nouveaux groupements ont vu le jour dans plusieurs villes ; des conférences nombreuses ont répandu nos idées à travers le pays, et nous devons souligner l'accueil sympathique généralement reçu par nos dévoués conférenciers.

L'U. S. F. s'est aussi réorganisée administrativement : la transformation des statuts, votée par l'Assemblée générale du 25 novembre, assure une action plus efficace et plus large et répond aux nécessités de l'heure présente.

Cette réorganisation a été rendue possible par la fondation de la « Maison des Spirites », ouverte dans un hôtel particulier, 8, rue Copernic, par le directeur de *La Revue Spirite*, en vue d'abriter les organisations spirites nationales et internationales et de les doter de moyens d'action efficaces.

Des bibliothèques de prêts de livres, une salle de lecture, un comptoir de librairie ont été créés.

Une « Ecole Spirite » — entièrement gratuite — a ouvert ses portes à tous ceux qui veulent s'instruire dans les sciences nouvelles, tant au point de vue théorique que pratique.

La bienfaisance et la solidarité, bases morales du Spiritisme, n'ont pas été oubliées : une Caisse de Bienfaisance a été constituée ; un vestiaire a été organisé et fonctionne avec la gracieuse collaboration des Dames de l'U. S. F. ; un dispensaire gratuit a été fondé, où les malades reçoivent les secours des médiums guérisseurs.

C'est aussi dans ce sens particulier qu'à Lyon nos amis de la *Fédération Spirite Lyonnaise* ont constitué un foyer spirite, 14, rue Calas, comportant, en dehors des locaux de la Crèche spirite, une salle de causeries fraternelles, une salle de traitement médiumnique, un vestiaire, etc...

La propagande générale s'institue, d'autre part, plus vaste et effective, grâce à l'appui dévoué de nos conférenciers et de nos écrivains.

Notre éminent ami et collaborateur M. Camille Flammarion a reçu, en hommage à ses importants travaux, la présidence de la *Society for Psychical Research* de Londres ; de son côté, le gouvernement français l'a nommé commandeur de la Légion d'honneur en reconnaissance de son œuvre scientifique en général.

Celui qui fut, il y a plus de cinquante ans, avec Victorien Sardou, l'ami d'Allan Kardec, est aujourd'hui encore un des défenseurs les plus autorisés du spiritisme scientifique et moral.

Dans le même ordre d'idées, soulignons l'admirable campagne poursuivie, en Amérique notamment, par le célèbre écrivain anglais Sir Arthur Conan Doyle et sa digne compagne. Partisan convaincu de nos doctrines, il disait récemment, au Congrès de Liège, que pour lui, désormais, le Spiritisme apparaissait comme « la seule chose qui vaille d'être vécue ».

Aussi, faut-il se féliciter de l'extension toujours croissante de la littérature

spirite et psychique. Quelques bons livres ont été publiés, cette année, tant en France qu'à l'étranger.

Deux collections importantes ont été lancées : la « Bibliothèque de Philosophie Spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques », fondée et dirigée par M. Jean Meyer, et la « Bibliothèque Internationale de Science Psychique », dirigée par M. René Sudre.

La première de ces collections a réédité les classiques du Spiritisme : les œuvres d'Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel Delanne, et répand dans le grand public, par des éditions à gros tirages, à côté de ces ouvrages fondamentaux, les livres de Bozzano, Flammarion, Crookes, etc.

La collection de M. Sudre a publié jusqu'ici deux volumes importants : la *Mécanique Psychique*, du professeur Crawford, et *Au seuil de l'Invisible*, de sir William Barrett.

Parmi les ouvrages étrangers, signalons *Metapsichica Moderna*, du métapsychiste italien D^r Mackenzie.

Cette revue des principaux faits de l'année serait incomplète si nous ne disions pas les succès et les difficultés qui ont accueilli les efforts des métapsychistes.

Malgré que le Congrès de Varsovie ait cru devoir proclamer la séparation de la métapsychique et du spiritisme, nous continuons à penser que celle-là n'est que la fille de celui-ci et que l'étroite parenté qui les unit, loin de décroître, ne pourra que s'affirmer plus nettement.

Des médiums imprudents ont fait rejaillir sur la science métapsychique les conséquences d'échecs prévus, uniquement dus à l'incompétence technique des expérimentateurs. Il est à souhaiter que, désormais, tous les médiums se soumettent au contrôle exclusif des organismes créés sur des bases scientifiques par des métapsychistes ou des spirites éclairés : la métapsychique et le spiritisme organisés ne peuvent que décliner toute responsabilité en ce qui concerne les expériences tentées et les médiums exhibés en dehors de leur présence ou de leur collaboration.

Il faut aussi que, de plus en plus, les défenseurs des sciences nouvelles abandonnent la voie stérile des recherches isolées, et sortent de leur tour d'ivoire pour s'unir dans un but commun, en faisant abstraction des vaines et puérides questions de personnalités.

R. S.

A la recherche de l'inconnu

Actions télépathiques inexplicées

L'Astronomie, cette reine des sciences qui pénètre aujourd'hui à des profondeurs sidérales réputées naguère inaccessibles, nous place toujours au vestibule de l'infini. Ce que nous avons appris n'est rien, comparé à ce qui nous reste à apprendre. Il y a seulement un demi-siècle, l'unité de mesure des distances célestes, le mètre uranographique, était la distance du soleil à la Terre, soit 150 mil-

lions de kilomètres, en nombre rond. Actuellement, cette unité, c'est l'année de lumière, l'espace parcouru par un rayon de lumière en une année, c'est-à-dire 9 trillions 467 milliards de kilomètres. Ainsi se développent immensément les panoramas de la science.

Il en est de même dans les recherches psychiques. Nos idées d'il y a un demi-siècle se transforment de jour en jour en se développant, en s'agrandissant. Nous ne savons encore presque rien sur le monde invisible, sinon qu'il existe aussi réellement que le monde visible, et nous ne faisons qu'en découvrir les premiers horizons.

Aucune semaine ne se passe, depuis bien des années, sans que je reçoive, d'un pays ou d'un autre de notre petite planète, et jusque des antipodes, des relations psychiques de divers ordres, qui sont souvent de véritables questionnaires. En voici une, entre autres, qui m'a été adressée de l'extrémité du continent africain, le 20 avril 1923, par M. Julius Herman, docteur en philosophie de l'Université de Cambridge, vice-principal de Hoëre-Volkshool, Graaff-Kinet, province du Cap, Afrique du Sud.

« Les trois volumes de votre ouvrage magistral *La Mort et son Mystère* mettent en évidence des faits positifs, au lieu des vagues spéculations anciennes, et m'encouragent à vous communiquer mes propres observations.

« Voici la première :

« Plusieurs mois avant que ma mère ait fait connaissance de mon père, elle vit en rêve un homme qui s'adressait à elle comme à une épouse et l'invitait à sortir un poisson du garde-manger pour le souper. Quand mon père arriva dans la ville où habitait ma mère, elle le reconnut immédiatement, et dès lors s'intéressa à lui comme étant le personnage en rêve qui lui était destiné.

« C'est là une prévision. Voici maintenant une prémonition.

« Lorsque j'étais enfant, nous occupions le 2^e étage d'une maison. Une nuit, le hall situé juste à l'étage au-dessous prit feu et nous aurions tous été brûlés vifs sans l'avertissement que voici, reçu par mon grand-père. Il vit en rêve un de ses amis mort depuis longtemps, qui lui dit de se lever. Ma grand-mère lui répliqua qu'il faisait nuit et lui conseilla de se rendormir, ce qu'il fit. Mais le rêve se renouvela. Mon grand-père sauta hors du lit et constata que le plancher était chaud. Nous pûmes échapper à un incendie certain.

« 3^e fait psychique. Quand je quittai ma maison paternelle pour me rendre à Rhodes-Cottage-Grahamstown, province du Cap, un certain M. Rappoport, voyageur de commerce, m'indiqua où je pourrais habiter dans cette ville, qu'il visitait irrégulièrement deux ou trois fois par mois. Or, il n'y vint jamais sans m'en avoir averti télépathiquement, et, en fait, ses visites ne manquaient pas de se produire le lendemain de l'avertissement. Nous étions cependant étrangers l'un à l'autre et nullement en sympathie télépathique.

« 4^e Alors que je terminais mes études à l'Université de Cambridge, en Angleterre, je reçus, un jour, une lettre de ma mère me disant qu'elle pressentait que j'étais malade. En comparant les dates, je constatai que cette lettre avait été écrite le jour même où j'avais subi une légère opération qui me retint au lit pendant une quinzaine.

« 5^e J'en arrive maintenant au fait qui me semble le plus inexplicable. Lors-

que j'étais à Cambridge, j'avais coutume d'employer mes moments de loisir à écrire de petites histoires pour un journal d'écoliers de Londres, intitulé : « *Le Magnel* ». Les mêmes personnages apparaissaient chaque semaine dans ces histoires, quoique, parfois, l'un d'eux disparaissait pour des mois et des années et rentrait en scène inopinément. Ces « nouvelles » ou « contes » se poursuivirent pendant seize années et même davantage, et différents rédacteurs y collaborèrent, en conservant toujours les mêmes acteurs. J'avais lu le journal depuis son premier numéro et pouvait me rappeler tous les personnages imaginaires qui y figuraient. Un jour, j'inventai une histoire concernant un cirque et je donnai au propriétaire de ce cirque le nom de « Captain Punter ». Ce Captain Punter avait déjà joué un rôle bien des années auparavant dans les histoires hebdomadaires du journal, rôle très différent de celui que je lui attribuais et tout à fait étranger à mon invention de cirque. Quand j'eus terminé ma composition, je me levai, sortis et l'expédiai par la poste à la rédaction. Je me dirigeai ensuite vers un magasin de journaux voisin du bureau de poste et achetai un exemplaire du journal auquel je venais d'envoyer ma collaboration. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant dans ce numéro qu'un autre collaborateur avait également écrit une histoire analogue à celle que j'avais cru imaginer et à laquelle il avait donné le titre de « *Punker's Circus* » !!! Le nom *Punker* n'avait jamais paru précédemment dans les histoires, mais la similitude entre « Punter » et « Punker » m'a laissé penser que l'auteur de cette histoire (que je n'ai jamais connu de ma vie), s'est trouvé à un moment donné en communication télépathique avec moi. »

JULIUS HERMAN,

Doctor of Philosophy of Cambridge University,

*Vice-principal of the Hoëre-Volkshool, Graaff Reinet
South Africa.*

Ces cinq observations psychiques ont chacune leur valeur. La première nous rappelle d'autres faits analogues, notamment, d'après ce qu'ils m'ont rapporté eux-mêmes : l'astronome Janssen vu en rêve par sa future femme (*L'Inconnu*, p. 517) et l'écrivain Emile de la Bedollère, vu également en rêve par une jeune fille qui ne voulut épouser que lui (*id.*, p. 516). La seconde a, parmi ses précédentes analogues, le fait mémorable de la princesse de Conti, sauvant ses enfants d'un incendie (*id.*, p. 495). La troisième est un exemple de prémonitions peu rares ; la quatrième une communication télépathique entre mère et fils, assez fréquente également. Mais la cinquième n'a pas d'analogue, me semble-t-il, dans les six mille observations si variées que j'ai reçues. Dans tous les cas, nous voyons là une constatation de plus en plus évidente de la réalité de la télépathie, et nous voyons surtout... qu'il nous reste beaucoup à apprendre.

* * *

Cherchons ! Etudions ! Les observations sont innombrables et d'une variété infinie. Nous savons qu'il existe en nous un élément spirituel doué de facultés différentes des propriétés des sens matériels.

Ces facultés nous révèlent des forces invisibles impondérables dont l'étude peut être faite méthodiquement. L'esprit agit par sa puissance personnelle. Il y

a un monde psychique à explorer et la science a le devoir de poursuivre cette exploration.

Avouons d'ailleurs que ce qui nous soutient le plus encore dans nos recherches, c'est la noble curiosité de pénétrer l'*inconnu*. C'est parce que nous savons que l'*inconnu* est une mine immense à découvrir que nous sommes pleins d'espérance.

Que de faits nous ont déjà mis sur la voie dès le tome premier de l'ouvrage rappelé plus haut !

Ainsi M. Féron, adjoint au maire de Cherbourg, en excellente santé, sachant qu'il mourra avant la fin de janvier, le déclarant à sa famille et à son entourage, puis, en effet, tombant dans la rue, frappé par une embolie. Les incrédules, les négateurs quand même ont beau sourire dédaigneusement, leur surdité ne prouve rien contre le fait brutal (p. 388).

2° Voilà le marin Lukowski annonçant à sa femme que son bateau fera naufrage par une collision dont il ne pourra se sauver et qui, en effet, y perd la vie (p. 370).

3° Voilà un enfant de 12 ans qui se voit dans son cercueil, va jouer près d'un bassin et se noie (p. 364).

4° Voilà un « esprit » qui annonce à Stead que son employée mourra avant la fin de l'année, et à la date fixée cette dame se jette par la fenêtre et se tue (même page).

5° Voilà le Dr de Sermyn rêvant qu'il fait cuire son petit garçon dans un fourneau, et assistant à sa mort quatre jours après (p. 348).

Et cent autres faits analogues :

Ces visions télépathiques, ces vues prémonitoires ne sont pas douteuses comme nous le constatons dans notre étude de la Revue de décembre dernier. La Nature intime de la pensée nous est encore inconnue. Cette force mentale agit à distance dans l'espace et dans le temps.



L'observation que voici n'est pas moins remarquable que les précédentes. Elle m'a été communiquée (le 9 novembre 1915) par un jeune magistrat, qui m'a demandé de ne pas le nommer si je publiais le fait, précisément à cause de la nature délicate de cette observation, en des circonstances pour lesquelles nos lecteurs et nos lectrices éprouveront assurément les mêmes scrupules.

Écoutons l'observateur lui-même :

« Je commence, m'écrit-il, par poser comme préliminaire qu'à cette époque je ne croyais pas le moins du monde aux phénomènes de transmission de pensées, que je n'étais d'ailleurs en rien documenté sur ce sujet en n'ayant entendu parlé qu'en des conversations avec des personnes incompetentes et ignorantes qui n'avaient fait qu'effleurer le sujet. C'était en 1907 ou 1908 (il m'est difficile de préciser autrement), vers le mois de juin de l'une de ces deux années. J'avais 22 ou 23 ans, et j'étais étudiant en droit ; je m'occupais beaucoup plus de littérature que de droit, et plus encore de bridge ou de danses que de littérature. J'habitais, 32, quai d'Orléans, à Paris, au 3^e étage au-dessus de l'entresol. Mon appartement se composait d'une petite entrée, une chambre donnant sur la cour,

un vestibule et une longue pièce donnant sur le quai. (Le plan de l'appartement était annexé à cette lettre.)

Donc, il faut dire qu'une nuit j'avais rencontré, sur le quai une jeune femme que son ami venait d'abandonner et qui se trouvait sans un sou et sans domicile. Je lui avais donné l'hospitalité cette nuit-là, et comme elle avait conservé de son ami un souvenir tendre et attristé, nous dormîmes comme frère et sœur dans le même lit. Le lendemain matin, je lui donnai quelque argent, et il fut convenu que si elle ne savait où coucher le soir, elle pourrait revenir dormir avec moi ; je devais laisser la clef sous la porte.

Ainsi fut-il fait, et cette vie continua pendant plusieurs jours (je devrais dire plusieurs nuits), je ne me rappelle pas le nombre avec précision, pas plus que je ne me souviens du nom de la jeune femme, pas même de son prénom.

Chaque nuit elle venait me retrouver. Je rentrais, si je me souviens bien, me coucher vers 2 heures du matin ; elle arrivait plus tard encore, vers 4 ou 5 heures. Comme je viens de le dire, je n'étais pas son amant ; les sentiments que j'avais à son égard étaient ceux d'une pure camaraderie, sans aucune attraction des sens ou d'un sentiment quelconque. Donc elle m'importait assez peu.

J'ajouterai que j'ai le sommeil très lourd, que je n'en sors que petit à petit, dormant généralement 9 bonnes heures d'une seule traite, si je ne suis pas dérangé. Tel était mon état normal.

Or, un matin, vers 5 ou 6 heures (il y avait je pense, 3 ou 4 heures que je dormais), je me levai brusquement de mon lit, sortis de ma chambre, traversai le vestibule et le bureau, puis je me précipitai vers la fenêtre ouverte et regardai dans la rue vers la droite. Ce n'est qu'à ce moment que je repris pleine conscience : tout le reste avait été comme en somnambulisme opéré sous l'empire de je ne sais quelle impérieuse volonté.

Or, à cette minute précise, elle arrivait à cent mètres de la maison.

Je l'interrogeai. Elle me dit qu'en tournant le coin de la rue elle avait eu peur d'un individu aux allures louches qui la suivait, et avait vivement désiré être rentrée, pressant le pas pour arriver plus vite.

Voilà le fait, je ne suis pas nerveux, bien qu'ayant été légèrement somnambule dans ma jeunesse : je veux dire que la nuit je me levais et agissais automatiquement.

C'est le seul fait de cet ordre que j'aie jamais observé. Je me suis demandé longtemps si ce n'était pas une pure coïncidence, mais je me suis persuadé que j'avais entendu un appel mental auquel j'avais obéi comme un somnambule.

Il est certain que je n'aurais pu être réveillé par un hurlement poussé à cet endroit, c'est donc un effluve, une émanation, une pensée, qui est venue jusqu'à moi.

J'appelle votre attention sur ce fait que j'ai automatiquement obéi à un ordre, mais sans le connaître, sans savoir que j'obéissais, sans savoir ce que je faisais. Quand je me suis réveillé à la fenêtre, je ne me disais pas le moins du monde « elle est en danger », mais : « tiens, la voilà, qu'est-ce que diable je fiche à cette fenêtre ! ». Je sais bien que cela n'a l'air de rien, ce petit fait de sauter de mon lit et d'aller regarder à la fenêtre, mais que cela arrive comme cela est arrivé, à n'importe quel sceptique, et qu'il parle de coïncidence, j'en conclurai que c'est un sot (je vous le dis comme je le pense), serait-il couvert de titres. »

H. G.

C'est là évidemment une preuve très remarquable de transmission psychique entre cette femme apeurée et son camarade. J'ai laissé la relation anonyme ; mais elle n'en garde pas moins son caractère tout spécial.

Chacun de nous a éprouvé, sans y prêter attention, de ces manifestations des facultés inconnues de l'être humain. Elles sont nombreuses, innombrables même. On ne les remarque point, parce que, en dehors de l'entretien constant de la machine humaine, l'homme n'observe pas plus son propre monde psychique qu'il ne songe à étudier l'univers sidéral. C'est étranger à sa routine quotidienne. C'est étranger aussi à la physiologie classique dont l'édifice massif n'a pas assez de fenêtres ouvertes à la lumière.

Communications et transmissions de pensées à distance, sensations télépathiques diverses, visions à distance, etc., il y a là tout un monde inconnu invisible, auquel on ne pense pas, mais qui influence perpétuellement notre vie.

Si l'on avait la clef de ces facultés mystérieuses, bien des impressions qui restent incompréhensibles trouveraient leur explication : sympathies, antipathies, communions d'idées, etc... Nous sommes plongés, sans le savoir, en plein monde psychique, comme l'éponge dans l'eau.

Observons, étudions, travaillons ! nous servirons ainsi la grande cause du progrès intellectuel. C'est le meilleur vœu que nous puissions adresser à nos lecteurs au début de cette nouvelle année,

Camille FLAMMARION.

Cinq ans après

Voilà cinq ans, nous sortions à peine des angoisses d'une longue guerre où tout semblait devoir s'effondrer dans un abîme de sang et de feu. L'espoir renaissait avec la perspective d'une paix prochaine. Selon les projets du président Wilson, les peuples, guéris de la guerre par la guerre elle-même, allaient abjurer leurs haines, leurs rancunes pour se réconcilier dans une fraternelle étreinte. Un monde nouveau devait sortir des ruines et des tombes. Déjà des lueurs d'aurore blanchissaient l'horizon.

Cinq ans ont passé, mais nos espérances ne se sont pas réalisées. Au contraire, la vie est devenue plus difficile, les problèmes que la guerre devait résoudre se sont multipliés ; les causes de conflit sont innombrables.

Les dangers ne viennent pas seulement du dehors, mais aussi du dedans. Partout, des rivalités jalouses, des convoitises ardentes, des égoïsmes féroces ; égoïsme de nations, de classes, d'individus. Jamais la soif de jouissances et l'âpreté au gain ne s'étaient manifestées avec une telle intensité.

La civilisation chrétienne, que l'on croyait à l'abri de toute catastrophe, s'est montrée aussi instable que les civilisations païennes.

Des éléments de barbarie couvent dans les bas-fonds sociaux, d'une barbarie qui n'offre pas les ressources vitales de l'ancienne. Inspirée par la haine et l'envie, elle n'est qu'une force bonne pour détruire, mais non pour édifier.

La guerre ne nous a rien appris ; ses rudes leçons sont restées incomprises, inefficaces. Faudra-t-il donc des leçons plus dures pour éclairer les hommes sur le sens réel de la vie et de son but ?

L'âme humaine est gravement malade, telle est la cause du malaise de notre temps. Il n'est pas de traités, de conventions, de codes qui puissent y mettre fin. Aux maux d'ordre spirituel, il faut des remèdes spirituels. Les religions peuvent-elles nous les offrir ? On cherche en vain aujourd'hui où se trouve le véritable et pur christianisme.

Longtemps le Christianisme fut considéré comme la seule force morale capable d'élever l'homme au-dessus de lui-même, de ses instincts sensuels et brutaux ; la seule puissance spirituelle susceptible d'arracher l'âme aux boursiers terrestres, de l'assainir, de la purifier, de la porter, sur les ailes de la prière, vers les régions divines.

Mais la dernière guerre nous a montré le peu de place que ce sentiment, cette croyance, tenait encore dans l'esprit humain. N'a-t-on pas vu deux souverains, deux grands peuples dits chrétiens, déchaîner ce fléau monstrueux qui a couvert le monde de sang et d'horreur. Et le pouvoir représentatif du Christianisme sur la terre n'a pas trouvé un mot de protestation, pas plus lors de l'invasion dévastatrice de la Belgique que lors du torpillage de la *Lusitania* !

Si l'Évangile doit continuer à exercer une influence salutaire et soutenir les âmes défaillantes sur le chemin de la vie, c'est à la condition d'être interprété dans son sens véritable et profond, rétabli dans sa pureté primitive, celle de la pensée de Jésus. Les Eglises, par leurs routines invétérées, sont devenues impropres à une telle réforme, à moins qu'un irrésistible courant d'opinion venu du dehors les y contraigne.

Quant à la science positive, également bienfaisante ou nuisible, selon l'usage qu'on en fait, elle sera impuissante à rendre l'homme plus heureux et meilleur ; elle ne pourra rien pour l'éclairer, le guider, le consoler aussi longtemps qu'elle restera indifférente ou fermée à l'étude du monde invisible qui est le monde des causes et des lois.

Lorsque dans une nation la foi s'affaiblit, lorsque l'idéal se voile et que la conception de l'existence se restreint, s'appauvrit, il devient évident pour tout observateur impartial qu'aussitôt, par une sorte de réaction automatique, le sensualisme s'étend, les actes de violence se multiplient, les éléments d'anarchie se développent. Et c'est là ce qui se produit à notre époque.



A certaines heures de réflexion, je me sens pris d'une pitié émue pour cette grande masse humaine qui avance sur la route de la vie sans savoir au juste où elle mène. Étranges voyageurs, la plupart des hommes cheminent à travers la brume sans savoir d'où ils viennent ni où ils vont, inconscients de leur propre nature et des lois de leur destinée, sans pouvoir discerner le pourquoi et le but de leur marche. Comment, avec cela, s'étonner que leur allure soit parfois incohérente et la vie sociale mêlée de tant de causes d'incertitudes et d'erreurs ?

Cependant, la marche est relativement facile tant que la route reste droite et unie. Mais il faut compter sur les fondrières, les pentes abruptes, les escarpements.

**

Il y a aussi les pluies, les coups de vent, les tempêtes. On comprendra que nous voulons parler des épreuves, des revers, des séparations cruelles, en un mot des vicissitudes qui guettent l'homme à tous les carrefours de l'existence.

Alors une foi solide, une foi éclairée devient nécessaire, ainsi que la compréhension de la grande Loi pour faire face à l'adversité, éviter les hontes, les chutes dans le découragement, le désespoir, le suicide. Or, ce qui manque le plus à notre époque, c'est précisément cette foi, cette confiance, cette certitude ; c'est la connaissance du sens profond, du but véritable de la vie.

La foi, c'est la possession de la vérité. Quand elle s'appuie sur la raison et sur la science, elle nous procure une force morale incomparable, la maîtrise de soi, la domination des sens ; elle dresse superbement la volonté contre le mal.

La foi éclairée doit donc avoir pour critérium les principes supérieurs, les adhésions de la conscience et le témoignage des faits. Dans ces conditions, elle reposera sur des bases inébranlables et défiera toutes les contradictions.

Dès lors, l'existence changera d'aspect ; la vie paraîtra belle et bonne malgré ses épreuves, car on comprendra que tout concourt à l'éducation et à la progression de l'être. On discernera par quels liens toute vie se rattache à l'ordre universel et à ses lois, et de là découlera l'assurance que rien ne peut périr, que tout est réglé avec sagesse, équité, harmonie et que nous pourrions être heureux en mettant nos puissances d'action en concordance avec cette loi.

Mais, nous le répétons, où trouver la foi à notre époque ? Ceux-là mêmes qui l'appuient sur le dogme hésitent sur les questions des peines éternelles, de la rédemption, de la grâce, etc. En réalité, le but de la vie leur échappe et leurs pensées et leur volonté restent accessibles à tous les attrait du plaisir et de la fortune. Quant aux sceptiques, aux matérialistes, la question de foi est pour eux inexistante.

Si la religion, si la science actuelle ne peuvent répondre à cette question capitale, il faudra donc nous élever plus haut et chercher ailleurs une source plus abondante de lumière et de révélation. Or, cette source, nous la trouvons dans l'enseignement des Esprits.

* * *

Aux heures troubles de l'histoire, quand toutes les ressources terrestres sont devenues insuffisantes, alors les puissances supérieures interviennent. Pour dissiper les ténèbres qui pèsent sur la destinée humaine, pour éclairer le chemin et montrer le but, une intervention d'en-haut devenait nécessaire : elle s'est produite. Depuis un demi-siècle, le monde des Esprits agit autour de nous ; déjà son action, lente, invisible mais irrésistible, se fait sentir sur tous les points du globe.

¶ Mieux que le prêtre et le savant, les défunts peuvent nous entretenir avec compétence de la mort et de ses suites, de la condition des âmes dans l'au-delà, de toutes les questions se rattachant à la vie future. Et, lorsque ces Esprits sont ceux de nos propres parents, des êtres aimés que nous avons connus sur la terre, qu'ils nous donnent avec abondance des preuves de leur identité et de leur affection persistante, comment leurs enseignements, leurs témoignages ne revêtraient-ils pas à nos yeux plus d'autorité que celle de tous les raisonneurs ou dogmatisants intéressés ?

Cette doctrine des Esprits, qu'on pourrait qualifier d'universelle, puisqu'elle

est à la fois celle de la terre et de l'espace, nous apporte la plus grande somme de lumière que l'homme ait encore possédée sur les problèmes de la vie, de la mort, de l'évolution et de la destinée. Elle éclaire les profondeurs du passé et celles de l'avenir et les relie dans une unité grandiose. Elle nous montre dans la série de nos existences successives que nos mérites et nos démérites sont les causes de nos joies et de nos souffrances, et qu'une sanction équitable, une loi de justice régit tous nos actes.

En précisant la notion du devoir et des responsabilités, elle nous offre un moyen puissant de culture morale, un développement constant des facultés et qualités de l'âme évoluant vers sa fin suprême : la perfection.

Et par cette doctrine, l'unité magnifique du monde nous apparaît : unité de plan, de pensée, de loi, qui fait ressortir la splendeur de l'œuvre divine. Mais par-dessus tout elle apporte des trésors de consolation à ceux que la séparation des êtres chers avait brisés, désespérés, dégoûtés de la vie. Elle leur donne la certitude du revoir et même, pour beaucoup, la preuve de leur présence, quoique invisibles, de leur assistance dans la vie en attendant l'heure de la réunion dans l'au-delà.

Et ce ne sont pas là des affirmations gratuites de ma part, car tout ce que j'avance, je puis le dire pour mon propre compte, puisque depuis cinquante ans je communique avec mes disparus. J'ai reçu, des contrées les plus diverses, des milliers de confidences et d'attestations comme celles que je vais reproduire ci-après en nombre restreint, selon les limites que m'impose le cadre de cette revue.

En publiant ces lettres je me propose simplement de procurer aux affligés de nouveaux éléments de certitude. Je voudrais pouvoir les citer toutes, afin de multiplier les preuves expérimentales de la survivance, mais cela est impossible en raison de leur grand nombre et des appréciations flatteuses qu'elles contiennent sur mon œuvre. Or, celle-ci n'est, à mes yeux, comme l'œuvre d'Allan Kardec, que l'exposé de l'enseignement des Esprits-guides. Je n'ai joué dans ces circonstances que le rôle d'un porte-voix, ou, si l'on préfère, celui d'un de ces fidèles échos des montagnes répétant ce que dit la grande voix de l'Infini.

Belgrade, 14 octobre 1922. — « Il y a deux ans et demi que nous avons perdu notre fille unique, notre enfant bien-aimée. Sa mort nous a plongés dans une douleur profonde, dans un désespoir sans bornes. Elle était tout notre amour et dans cet amour toute notre vie s'était concentrée. Dans notre profonde douleur nous nous interrogeons, mon mari et moi. A quoi bon vivre quand on est sans but ? Pourquoi travailler et lutter ? Et alors, quand notre peine fut à son comble, quand la consolation ne venait de nulle part, un jour j'ai entendu une voix intérieure qui me disait : « Lis les livres spirites, lis les œuvres de Léon Denis. » Et j'obéis à cette voix. La religion, dans laquelle je cherchais la consolation, ne me l'a pas donnée ; mais vous me l'avez procurée par vos œuvres. Mon âme fut éclairée par un rayon d'espérance ; j'ai compris que la vie n'est pas un hasard fortuit, mais qu'elle est gouvernée par des lois immuables et justes. Je suis convaincue que je ne suis que pour un moment séparée de ma fille chérie et que nous nous retrouverons dans la vie de l'espace.

Quand ce sentiment m'eût envahie entièrement, le désir me vint de venir en aide à d'autres mères affligées et à tous ceux qui pleurent leurs chers disparus. Et comme aucune de vos œuvres n'est encore traduite en serbe, je m'adresse à vous pour vous demander l'autorisation de traduire votre livre *Après la Mort*. Combien de mères affligées qui pleurent leurs fils, tombés sur le champ d'honneur, vous seront reconnaissantes et vous béniront pour les mots de consolation qu'on trouve dans votre livre !

Kosara KATITCH.

Obilievende 46.

Castelsarrasin, 20 janvier 1918..... — Deux cœurs déchirés, anéantis, deux vies brisées par la douleur vous doivent le miracle de leur résurrection. Nous avons perdu au devoir, au sublime dévouement, couronnant une vie de vertus, l'être le plus cher, et notre détresse était extrême. C'est en relisant vos livres, en les faisant lire à ma fille, pauvre veuve désespérée, qu'un adoucissement est entré dans nos cœurs ; que le grand, le bel espoir du revoir nous a laissé le courage de vivre, nous a donné l'espérance, et cette espérance s'est changée en certitude.

Notre enfant est revenu pour nous consoler. Spontanément il s'est manifesté à ma fille par l'écriture, le 11 février 1916 ; il était mort pour sa patrie, qu'il aimait tant, le 9 octobre 1915, à Tahure, en Champagne. Depuis, nous avons obtenu de notre enfant bien-aimé de nombreux entretiens et enseignements ; mais je tiens à vous dire comment eut lieu la première secousse de bonheur ! Ma fille, assise devant son bureau, inscrivait sur son carnet le prix des journées payées au domestique. Au même moment, sa plume, au lieu de former des chiffres, écrivit avec force « C'est moi », force douce, presque caressante, mais qui imprimait à la main sa volonté, son désir. « Oh ! mon Dieu ! » s'écria ma fille dans un élan de joie mêlée de frayeur. « Est-ce toi, Albert ? » et tremblante elle abassa de nouveau sa plume. Un grand « oui » plus doux et plus caressant encore lui répondit. Dans les entretiens suivants, il répondit à toutes ses questions.

Mon mari, instituteur, sceptique et matérialiste auparavant, a écrit sous la même impulsion et est maintenant convaincu. Moi-même, j'ai obtenu des communications écrites avec des preuves d'identité.

Quelles belles pages, quels sublimes enseignements, quelle joie et quel merveilleux bonheur possède notre enfant adoré. Il ne veut pas que nous pleurions, mais sans cesse il nous exhorte au bien, au devoir, à la vertu. Toutes les joies du monde, tous les trésors de la terre ne sont rien auprès du bonheur ineffable que nous possédons. C'est pourquoi j'ai voulu vous remercier. Je ne vous défends pas de faire connaître cette nouvelle preuve aux cœurs bons et généreux qui s'intéressent à cette science si belle et si vraie, mais je vous prie de taire notre nom.

M. B.

Institutrice.

Paris, 25 août 1917. — Frappée d'un cruel malheur, la mort en pleine jeunesse d'un mari adoré, tombé au champ d'honneur après trois ans de front, et resté dans les lignes ennemies, j'ai été secourue par le plus beau livre qu'il m'ait été donné de connaître : *Après la mort*, votre œuvre qu'un ami, compatissant et bien inspiré, m'a prêté. Il était temps que je lise ce livre, que je m'en pénètre. Il a été pour moi une source de lumière, d'apaisement, de résignation sereine et forte. Grâce à vous, je comprends enfin la vérité que l'Église nous cache avec un aveuglement bien coupable s'il est volontaire. Seule, la certitude que mon cher mari vit près de moi d'une vie plus heureuse — largement méritée par ses belles vertus et son dernier sacrifice — la certitude qu'il m'aime toujours et que je le retrouverai, me donne la vaillance nécessaire pour continuer ma route et préparer mes nouveaux devoirs, car j'attends un petit enfant.

Quand je suis seule j'entends autour de moi des coups répétés qui me sont doux au cœur. J'ai pu même écrire automatiquement quelques mots. Le 8 juin j'apprenais ainsi par l'esprit de mon mari qu'il avait été tué d'une balle en pleine tête, face à l'en nemi, ce qui m'a été confirmé seulement le 8 août.

M. GODEFROY.

Lyon, 26 mai 1920. — Cher Maître, Permettez-moi de vous donner ce titre, vous qui m'avez révélé le but grandiose de la vie en relevant mon âme qu'étouffait le matérialisme. Je suis jeune, élevé dans la croyance de l'Église ; mes études, et surtout celle de la science positive, tuèrent ma foi. Pour moi, comme pour beaucoup de mes amis, la vie, due au hasard, n'était qu'une vaste ironie. Je devins railleur, niant tout idéal, mais cela n'était qu'un masque dont je voilais ma profonde tristesse ; je regrettais la foi naïve de mon enfance. Un jour, le hasard fit tomber un de vos livres entre mes mains. Ce fut pour moi une révélation ; mais je suis impuissant à décrire les

sensations violentes et pourtant si douces éveillées en moi par les horizons sublimes que vous me dévoiliez. Vous avez créé mon âme une seconde fois.

Depuis, j'ai lu toutes vos œuvres; elles resteront toujours les compagnes de ma vie. Elles me firent comprendre l'utilité de la douleur et le rachat de nos fautes par l'amour, l'étude, la charité.

LOUIS PELLEGRIN.

Un fonctionnaire d'une de nos grandes écoles officielles m'écrivait en ces termes :

Paris, le 13 février 1923. — Après des deuils cruels, j'étais arrivé au dernier carrefour, celui qui précède la vieillesse. J'ai été élevé dans la religion catholique, mais les dogmes de mon enfance ne me satisfaisaient plus, les vieilles formules me semblaient mortes. J'en cherchai d'autres, j'allai jusqu'au panthéisme de Spinoza, mais sa sécheresse et son aridité me glaçaient; tout cela manquait de chaleur, de vie; les temples où je pénétrais me semblaient toujours déserts. Ce fut une période très pénible et je commençais à me décourager. Alors, une conversation imprévue m'amena à lire votre livre: *Après la mort*, et ce fut une révélation. Tout ce qui dormait en moi d'idées vagues, d'aspirations non formulées prit un corps: ce fut comme une cristallisation soudaine. Il me sembla que j'entendais une langue oubliée depuis longtemps, une langue que j'avais connue autrefois, dans les temps très anciens. Je me sentis une chaleur au cœur et dans l'esprit une tranquillité, une sérénité que j'ignorais depuis longtemps. Dès lors, ma vie intérieure a pris une orientation nouvelle et, je crois, définitive. Ce n'est pas une frivole et mondaine curiosité qui m'a amené à vous, mais bien votre conception des fins humaines, cet acheminement de tous vers la lumière et ces radieux espoirs que vous offrez à l'esprit inquiet des hommes.

Commandant B...

Bucarest, le 3 septembre 1923. — Tout d'abord, je veux vous exprimer ma profonde reconnaissance! Par vos écrits, vous avez sauvé mon âme. Quoique très croyante, à la suite d'un grand malheur, la perte de mon unique enfant, l'idée du suicide me hantait. J'ai demandé à mes croyances religieuses une consolation, je ne suis parvenue qu'à la révolte. A force de méditer, j'étais arrivée à douter de Dieu, de sa bonté, de sa justice. Je ne pouvais pas concevoir un Dieu juste et bon, frappant si cruellement une pauvre mère qui n'avait rien fait pour mériter ce terrible sort.

Pendant plus d'un an, un désespoir grandissant torturait ma pauvre âme. J'aspirais à la mort, au néant! Une de mes tantes me conseilla la lecture de la *Nouvelle Révélation* de Conan Doyle, qui a fait naître en moi une lueur d'espoir. J'ai pris goût aux lectures spirites; le premier ouvrage que je me suis procuré a été votre *Après la mort*. Je l'ai lu, relu et le relirai encore et souvent. Aujourd'hui, une foi nouvelle remplit mon âme. Je crois en Dieu, à sa bonté, à son amour! Si la perte de ma chère petite fille me fait toujours cruellement souffrir, j'ai pris mon mal en patience et attends avec sérénité le jour où Dieu voudra me rappeler à Lui pour rejoindre mon enfant.

Dans notre pays, il y a tant d'affligés auxquels la grande guerre a enlevé enfant, mari, père, frère, qui trouveraient comme moi une consolation à leurs peines, s'ils pouvaient connaître les bienfaits du spiritisme! Ayant un ardent désir de me rendre utile à la cause spirite et à mes semblables, je vous demande pour l'amour de la vérité la permission de traduire vos œuvres.

Mina RADOVICI.

Taverny, 17 janvier 1920. — Très éprouvée par la guerre, la lecture de vos ouvrages me réconforte et me laisse un calme d'âme jamais ressenti jusqu'alors. Nous avons perdu successivement un frère de vingt ans, mon père, médecin-major de 1^{re} classe, décédé des suites d'une maladie contractée dans les hôpitaux, et, en 1918, un autre frère de vingt-huit ans, capitaine au 4^e Tirailleurs, héros glorieux s'il en fut.

Ma pauvre mère, d'une tristesse pénible, mais très pieuse, gardait au fond du cœur un vague espoir de revoir nos chers aimés et, courageuse, vivait pour moi et mon jeune frère.

Moi, l'âme en révolte, ne pouvant comprendre certaines injustices de notre religion, je penchais presque pour le néant. Quand une amie a commencé à me parler de spiritisme, la lecture de vos livres, toute la sublime logique qui en découle, calmèrent en nous les rancœurs de la vie, nous laissant confiance et foi en l'avenir. Ma chère maman est maintenant souriante, presque heureuse ! Plusieurs fois déjà, par la table et par l'écriture, nous avons eu des preuves indiscutables de la présence de mes frères.

Jeanne FAVIER.

Lille, le 10 janvier 1898. — Je vous écris sous l'impression réfléchie de lectures qui m'ont profondément impressionné, celles de vos ouvrages. Votre magnifique synthèse de l'humanité m'a produit l'effet d'une révélation, rempli d'une admiration enthousiaste et m'a fait voir le chemin. Celui qui a écrit de telles pages a droit à la reconnaissance de ceux qu'il a soutenus dans la vie spirituelle et la certitude que ceux-ci s'acquittent avec joie de ce devoir sera sans doute la meilleure récompense de sa vie généreusement dépensée pour les autres. Je pense que votre œuvre restera une des pierres angulaires de l'édifice à construire et je suis heureux de vous rendre cet hommage, pendant que vous êtes encore parmi nous. Au revoir, Monsieur, je suis pour l'éternité l'un des êtres auxquels vous avez entr'ouvert le livre de la vraie science.

Dr L. MOTY,

Médecin-Major, du 1^{er} Corps d'Armée.

On le voit par ces lettres, les révélations de l'au-delà, la doctrine des Esprits répondent pleinement aux besoins et aux aspirations de ceux qui souffrent. Elles constituent un remède suprême à ces maux de l'âme, dont nous parlions plus haut et qui rongent notre siècle tourmenté.

Sans doute, ce ne sont pas là choses nouvelles. Dans le passé, des hommes privilégiés, de grands initiés ont connu ces hautes vérités, mais ce ne furent là que des exceptions. A l'heure présente, l'humanité, mûrie par l'effort des siècles, plus évoluée, plus expérimentée, est devenue apte, dans son ensemble, à s'assimiler ces principes régénérateurs. C'est pourquoi tous ceux qui n'ont trouvé, ni dans les dogmes des religions, ni dans les négations matérialistes les lumières qui éclairent et expliquent la vie, se tournent vers cette révélation du ciel à la terre.

Redisons-le en terminant, les attestations, les témoignages se multiplient et nous pourrions ajouter à ceux qu'en vient de lire des centaines et des centaines d'autres adhésions venues de tous les points du monde. Elles démontrent que l'emprise du monde invisible sur notre planète s'accroît graduellement et devient générale. Les forces de l'au-delà sont à l'œuvre et aucune puissance humaine n'en saurait arrêter l'action.

La communion se fait de plus en plus intime et profonde entre les deux mondes, le nombre augmente sans cesse de ceux qui ont trouvé en elle une source de consolations et d'espérances. Dans les temps difficiles où nous vivons, c'est là comme une rosée bienfaisante qui descend vers les âmes aigries, desséchées par les épreuves et la douleur.

Bientôt elle sera le suprême refuge de tous ceux qui aiment et cherchent la vérité.

LÉON DENIS.

« La mort, l'au-delà, la vie dans l'au-delà »

Quoique vous ne soyez peut-être pas gagné à la cause du spiritisme, vous n'hésitez pas à reconnaître qu'elle intéresse une multitude de gens qui jadis eussent mis de l'empressement à la combattre. Ce n'est certes pas qu'un fort courant d'opinion se soit dessiné en faveur de la doctrine de la survivance. Comme d'habitude on s'expose moins à provoquer des sourires, quand on la nie, et, parmi ceux qui restent dans les cadres des Églises, beaucoup, sans être hostiles à la foi, ont une croyance tellement vague qu'elle confine presque à l'incrédulité. Etes-vous si bien persuadé de la réalité de l'au-delà que vous n'hésitez pas, lorsque l'occasion se présente, à exprimer votre conviction avec la fermeté que vous mettez à soutenir la solidité d'une valeur cotée à la Bourse ? Vos familiers, sans avoir l'intention de vous amoindrir, sentent que ses arguments du catéchisme vous satisfont médiocrement. Ceux de la philosophie vous agréeraient davantage, lorsqu'ils vous paraissent très intelligibles, mais ils ne vous conduisent guère qu'à des probabilités d'un caractère surtout moral et, sur ce terrain mouvant, vous êtes respectueux, mais il vous reste des fluctuations. Nous sommes une génération positive à qui il faudrait des preuves positives, des faits. Le spiritisme s'offre à elle avec la mission de les lui fournir, représenté désormais par des savants disséminés dans le monde entier, par une littérature continuellement enrichie d'œuvres dignes d'être prises en considération et par un public croissant où l'on trouve toutes les nuances de la foi, depuis la certitude tranquille jusqu'à l'enthousiasme débordant.

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui d'un livre traduit de l'allemand, paru, en 1905, sous la direction du colonel de Rochas, qui fut administrateur de notre École polytechnique. L'auteur, Karl du Prel, était par sa famille originaire de la Franche-Comté, un homme de science, un penseur profond, une nature essentiellement honnête, que la crainte du ridicule n'arrêtait pas. C'est ainsi que, dans une lettre ouverte écrite, en 1894, à un de ses amis qui l'avait interrogé au sujet du spiritisme, il se joue agréablement de ses détracteurs :

« Il y a de cela environ quinze ans, l'opinion publique était encore absolument contraire au spiritisme ; on ne voulait pas y voir une science et on le traitait de fumisterie. En ce qui me concerne, on prononça sans tarder que je m'étais laissé tromper par d'habiles prestidigitateurs ; on entendait dire çà et là que j'étais devenu fou ; quelqu'un même alla jusqu'à affirmer qu'il savait, de source certaine, que j'avais été déjà enfermé dans une maison d'aliénés...

« Tout cela ne me tourmenta guère et ne me fit pas hésiter. Connaissant l'histoire des sciences, je savais qu'on a toujours accusé de folie celui qui soutenait une vérité paradoxale ; j'étais certain, en outre, de posséder une vérité qui, tôt ou tard, serait reconnue publiquement.

« Les physiciens surtout déclarent qu'un homme ne peut être spirite que s'il ignore totalement la loi de causalité. Un jour que je tombais, une fois de plus, sur un de ces jugements, je me permis une petite plaisanterie. J'écrivis un essai astronomique, *L'énigme des comètes*, qui fut accepté par la célèbre revue de Berlin, la *Zukunft* (n° 71 du 3 février 1894) ; seulement je le signai du pseudonyme

Charles d'Artoz. Mon vrai nom aurait fait rejeter mon article par tous les adversaires du spiritisme, et je voulais précisément être lu par les physiciens et me savoir accepté sans préjugé. Je voulais prouver que j'avais au moins quelque notion de la loi de causalité ; rien de mieux qu'un essai sur l'astronomie pour le démontrer. Mon essai fut l'objet d'un rapport dans le rapport de la *Société astronomique de France* (1894, IV) ; il fut imprimé, la même année, dans le n° 4 de la revue astronomique *Sirius* et discuté par un homme du métier dans le n° 8 de la même revue. Enfin, je reçus d'un éditeur la proposition de traiter toute l'astronomie d'après cette méthode...»

Les antispirites durent éprouver une sensation désagréable ; ils auraient volontiers révisé un jugement qui leur parut après coup suspect de précipitation. Quoi qu'il en soit, nous exposerons la pensée de notre auteur, en partant de cette supposition que, judicieux en astronomie, il a pu l'être aussi dans la question de l'au-delà, ce qui, sans impliquer le moins du monde l'infailibilité, fait espérer une certaine compétence que n'ont pas toujours les négateurs de parti pris.

Allons d'abord à l'idée centrale de son livre : *La mort, l'au-delà, la vie dans l'au-delà*. Il est une opinion si répandue qu'on la trouve dans tous les milieux, les plus vulgaires et les plus raffinés, ici appuyée sur le raisonnement, là principalement sur la sensation. Vous avez la perception immédiate de votre corps charnel dont les organes vous mettent en rapport avec le monde extérieur, en y ajoutant l'activité de l'esprit. Vous ignorez la nature de celui-ci, de même que vous seriez bien embarrassé de dire ce que vous entendez exactement par la matière. L'un et l'autre sont dans des relations si intimes que la destinée de l'âme paraît absolument subordonnée à celle du corps naissant, croissant et déclinant avec lui, jusqu'au jour de la mort, où elle ne donne plus aucun signe de vie. Les physiologistes hostiles au spiritualisme concluent de ce parallélisme que, le cerveau ayant cessé de fonctionner, il ne reste plus rien de notre individualité. Les matérialistes ont dans la discussion cet avantage d'invoquer des apparences qui frappent l'imagination, tandis que leurs adversaires recourent à des raisons d'un abord moins accessible. De là vient que les négateurs de la survivance ont, en général, le verbe assez haut, tandis que les croyants auraient une tendance à la réserve, par crainte du ridicule. On passe aisément pour un excentrique, lorsqu'on se montre partisan de l'au-delà, à moins qu'on n'y mette beaucoup de discrétion, de manière à faire largement la part du doute.

Cependant la science psychique commence à prouver par des faits variés que la matière palpable n'est pas sa seule réalité et qu'il existe un monde invisible dont les manifestations sont bien réelles, quoiqu'on ne puisse pas les produire à volonté. On arrive à démontrer l'existence d'un corps différent du corps charnel, uni à celui-ci par les liens les plus étroits, doué d'une conscience transcendante qu'il ne faut pas confondre avec la conscience cérébrale, et porteur de facultés latentes qui agissent, dans des circonstances exceptionnelles, chez des individus appelés médiums. Ce corps astral, éthérique, subtil, spirituel — donnez-lui le nom que vous voudrez — est en vous à votre insu. Savez-vous, par exemple, ce qu'est l'extériorisation de la sensibilité ? Vous hypnotisez un individu : vous lui pincez fortement la peau, il ne sent rien ; vous pincez l'air à une toute petite distance de son épiderme, il est impressionné, comme s'il y avait un prolongement invisible de sa personne dans lequel résiderait à ce moment sa sensibilité. Ceci n'est qu'une manifestation curieuse, mais relativement insignifiante,

comme l'étaient les étincelles des premières machines électriques comparées avec les effets des puissants mécanismes inventés depuis. Ce corps astral peut se transporter instantanément à des distances énormes d'un hémisphère à l'autre, ayant une ressemblance avec le corps charnel, reconnaissable, laissant même des traces de sa présence, des spécimens d'écriture. Il en existe des exemples célèbres. Le livre de Karl du Prel entre dans des détails des plus intéressants sur ce phénomène de bilocation. Nous vivons, sans nous en douter, dans un monde où les prodiges abondent. Une foule de gens en parlent pour les avoir vus. Comme ils n'ont pas reçu l'estampille officielle, non avec la garantie du gouvernement que cela ne regarde pas, mais avec celle des Académies, il est encore intelligent d'en rire. Fort heureusement, vous êtes, en les prenant au sérieux, en docte compagnie. L'existence de la mémoire intégrale ne vous a-t-elle pas quelquefois procuré de l'étonnement ? Un physiologiste vous dit, au même instant, deux choses : premièrement, que la pensée est une sécrétion du cerveau, et, en second lieu, que la matière du cerveau se renouvelle entièrement dans une période de temps assez courte, de sorte que, dans quelques années, il ne restera pas de votre cerveau une seule des particules de matière qui se composent en ce moment. Or, votre esprit a emmagasiné une quantité inimaginable de souvenirs, conscients ou inconscients, dont un grand nombre remontent à votre enfance, alors que vous êtes un vieillard décrépît. Ils auraient dû disparaître avec la matière du cerveau à laquelle ils étaient unis comme l'effet l'est à sa cause. Vous avez entendu parler des visions panoramiques de gens en train de se noyer qu'on a ramenés à la vie : tous les détails de leur existence se déroulaient devant eux, en quelques instants, dans l'ordre chronologique. Ils se trouvaient enregistrés dans le corps astral qui persiste, pendant que le corps charnel est dans un flux continu. Et que penser des impressions des mutilés qui, ayant été amputés d'un bras ou d'une jambe, sentent remuer les doigts et les orteils aussi nettement qu'autrefois ? Ne serait-ce pas le corps astral qui conserve la sensibilité des parties séparées du corps charnel ?

Que se produit-il au moment de la mort ? Dans certains états de somnambulisme ou de rêve, le corps astral s'en va loin du corps charnel percevoir des sensations, en restant uni à lui par une sorte de cordon fluïdique. Quand vous vous désincarnerez, ce lien se rompra, et le corps astral, entièrement libéré, vivra désormais de sa vie propre. Vous ne serez pas un pur esprit ; vous aurez un organisme subtil, richement doué de facultés qui sont ici-bas latentes et qui, n'étant plus opprimées par la chair, s'épanouiront. Entrer dans l'au-delà, ce n'est pas changer de lieu, c'est être débarrassé de voiles qui limitaient considérablement le champ de vos connaissances. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pense ceux qui, vivant à vos côtés, sur le plan visible où ils poursuivent comme vous le cours de leur destinée terrestre, ont des échappées dans le monde invisible, pendant quelques instants, certains assez fréquemment : les grands médiums. Ecoutez ce qu'on raconte un peu partout, les récits de revenants, d'apports, de coups frappés, de bruits insolites, d'attouchements mystérieux, de maison hantées. Les railleurs, sans avoir étudié la question, mettent hardiment ces faits sur le compte de la légende, de la supercherie et de la crédulité, en se classant dans une espèce supérieure, puisqu'ils planent au-dessus des superstitions. Ces contes, le plus souvent émanés de personnes dont la critique laisse trop à désirer, n'obtiennent pas, et cela se comprend, le crédit accordé d'ordinaire à des attestations

solennellement exprimées par des savants, surtout quand ils occupent une situation officielle. Cependant, quel que soit l'inévitable mélange d'erreur engendré par les caprices de l'imagination, le bon sens proclame qu'il doit y avoir dans ces relations, partout et toujours répandues avec des ressemblances frappantes, un fonds de vérité de plus en plus confirmé par les expériences de la métapsychique. Nous approchons du moment où les savants obstinément incrédules passeront pour des attardés que le préjugé aveugle. Les partisans du merveilleux — nous ne disons pas du surnaturel — disséminés dans la masse ignorante, auront eu raison contre les coryphées de laboratoire. On lit dans le tome V de l'*Histoire du peuple d'Israël* de Renan, p. 182, cette déclaration péremptoire : « On ne fera jamais taire les objections du matérialisme. Il n'y a pas d'exemple qu'une pensée, un sentiment se soient produits sans un cerveau ou avec un cerveau en décomposition ». Le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, qui fut, malgré son génie de penseur et d'écrivain, un esprit limité, n'avait pas dirigé ses études du côté de la métapsychique, très peu en faveur de son vivant. Il lui serait facile aujourd'hui d'apprendre que le corps astral, sans avoir un cerveau charnel, est susceptible d'exprimer des idées. « Le physiologiste, dit Karl du Prel, qui connaît les phénomènes de l'extériorisation, ne niera plus l'apparition spontanée du double, et il admettra qu'on puisse garder cette faculté et s'en servir à l'heure de la mort. Il sera donc forcé d'être spirite, et le matérialisme, qui nous enseigne que l'âme n'est qu'un produit de l'organisme, perdra sa base, quand il sera démontré que l'organisme ne sert que d'intermédiaire à l'âme, que notre vie terrestre n'est pas la seule forme de l'existence, qu'elle n'est pas même la forme normale de la vie et que, étant capable de sentir et de penser sans avoir besoin de l'entremise du corps physique, nous pouvons aussi nous en passer entièrement... (p. 31). »

Quand vous passerez de vie à trépas, ce corps pour qui vous avez tant peiné afin de lui assurer le logement, la nourriture, le vêtement, des sensations variées et agréables, sera détruit et remplacé par le corps astral. Cette vie nouvelle sera la suite considérablement agrandie de l'autre. Vous serez semblable au propriétaire d'un champ sur lequel il vivait pauvrement de son travail et qui tout à coup s'est trouvé très riche, parce qu'il y a découvert un trésor caché. Nous ne sommes qu'au début d'une science pleine de promesses, destinée à révolutionner la mentalité humaine et grâce à laquelle nos descendants seront, dans un avenir lointain, aussi supérieur à nous que nous le sommes à l'homme préhistorique des cavernes. Songez à la télépathie, à la double vue, à certains rêves, aux apparitions matérialisées. Dans quel monde, maintenant réputé fantastique et devenu, par les progrès de la psychologie, très concevable, on vivra ! Pendant que vos arrière-neveux seront dans l'étonnement, jusqu'à ce que l'habitude les ait calmés, vous, depuis longtemps désincarné, vous voguerez à pleines voiles sur un océan dont vous n'entendez actuellement qu'une vague rumeur, si vous appartenez à la catégorie des initiés. Vous franchirez l'espace avec la rapidité de la pensée, passant à travers la matière, percevant l'existence odieuse des choses, au sein d'une nature transformée par le développement de vos facultés occultes. Assis dans votre fauteuil, considérez cette mouche qui se pose, tantôt sur votre visage, tantôt sur cette page, importune et si obstinée qu'elle semble animée d'une intention maligne. Vous occupez, elle et vous, le même espace limité par les murs de votre appartement et cependant vous ne vivez pas dans le même monde. Votre esprit a des connaissances qu'elle n'a pas. Il fait parfois des fugues su-

bites dans l'infini, s'arrêtant court à peine envolé, parce que, pour employer l'expression de Montaigne, il tombe « en esblouissement ». Quelle que soit votre importance relativement à l'insecte, vous n'êtes, comparé avec ce que vous serez un jour dans l'au-delà, qu'un insecte d'un ordre supérieur. Dans votre condition présente, n'ayant pas la clef de cet au-delà, vous ne pouvez être renseigné que sur les phénomènes qui relient les deux mondes visible et invisible. On sait, par des communications concordantes, que votre état d'outre-tombe dépendra de votre conduite sur la terre, car il y a aussi parmi les désincarnés des gradations intellectuelles et morales.

Telle est, en substance, la pensée de Karl du Prel. Envisagée de ce point de vue, la mort n'a pas l'aspect lugubre qu'elle revêt aux yeux de l'immense majorité des hommes. Assistons, pour terminer, à un enterrement ; le sujet, quoique triste, a son côté divertissant, si nous en croyons les apôtres du spiritisme. Le cortège funèbre se dirige vers le cimetière d'un pas grave et lent. Pendant que le corps charnel est immobile et froid entre quatre planches recouvertes d'un drap noir, il se tient des conversations qui ne sont pas toutes d'un sérieux approprié à la circonstance. C'est un bourdonnement contenu qui suit le mort et au milieu duquel il est presque oublié. Les parents et les amis intimes sont à peu près les seuls dont le visage porte la marque d'une affliction profonde. On voit couler des larmes, on entend des gémissements, on prononce sur le bord de la fosse des discours où l'on essaie de faire revivre le défunt par la description de quelques traits de sa personnalité et l'on se retire sur une impression de mélancolie qui va se dissiper dans la rue. La famille, rentrée à la maison, éprouve un sentiment de vide amer, comme s'il ne restait désormais du disparu que des objets rappelant son souvenir là où naguère, plein de vie, il mêlait sa destinée à la nôtre. Maintenant c'est la rupture irréparable, la séparation définitive, l'insondable abîme de l'éternité creusé entre lui et nous. Le monde nous ressaisira par la lutte pour l'existence, le souci des affaires, l'exercice de la profession, l'opposition des caractères et des intérêts, l'appât des distractions, et le mort, à moins qu'il ne trouve une seconde sépulture dans l'oubli, ne se ranimera, au bout d'un temps plus ou moins long, dans notre cœur que par des regrets intermittents, quoique toujours sincères. Pour le moment, vous portez une blessure saignante, vous ne voulez pas être consolé et, dans tous les sens, l'horizon est sombre. Or, pendant que vous êtes abattu, muet, désespéré, celui que vous pleurez se trouve plus vivant que vous, puisqu'il vit d'une vie supérieure, avec son corps astral en qui sont concentrés toutes les énergies de l'individualité, jeune, vigoureux, embelli, débarrassé des tares du corps charnel, riche d'espérance, si heureux de sa promotion que le découragement de ses proches le fait sourire. Il voudrait les détromper ; hélas ! il n'en a pas les moyens. Il se dédommage par la considération de l'avenir semblable au sien qui les attend. La mort devrait nous sourire au lieu de nous épouvanter. Jetez un regard sur cette main qui tient en ce moment la brochure que vous lisez : un jour, elle se décomposera dans la nuit du sépulcre. Magnificence de la destinée ! Votre corps astral voguera glorieux dans l'espace. Ne serait-ce pas le cas d'entonner un cantique de reconnaissance en l'honneur de Celui qui nous a fait si grands dans notre petitesse ?

Alfred BÉNEZECH.

La méthode des sciences nouvelles

Contribution à l'étude des conditions expérimentales
dans les Sciences psychique et métapsychique et dans le Spiritisme

(Suite et Fin)

3^e CATÉGORIE. — *Phénomènes Psychologiques.*

Le groupe des phénomènes psychologiques anormaux ou supranormaux est certainement le plus vaste et le plus complexe, pour l'unique ou principale raison que la psychologie est, en tant que science, dans l'enfance.

Ne retenant pour normaux que les faits de conscience compréhensibles et explicables dans l'état rudimentaire de leur science (1), les psychologues officiels ont fini par se trouver devant un formidable reliquat de faits « considérés » comme anormaux et parmi lesquels on vient de distinguer les phénomènes supranormaux.

On comprendra cette situation en se reportant à l'époque — qui n'est pas si lointaine — où la physico-chimie débutait comme science, et en se rendant compte qu'à cette époque une foule de phénomènes physiques et chimiques, s'ils pouvaient être accidentellement connus, devaient, nécessairement, être considérés comme « anormaux », du seul fait qu'ils dépassaient le cadre des connaissances acquises et échappaient à toute explication logique.

A dire vrai, nous conservons encore, parmi les explications scientifiques — non encore révisées — des phénomènes naturels, des hypothèses qui ont vu le jour avant le bouleversement récent des sciences physico-chimiques et qui devront être, à bref délai, remplacées et mises en concordance avec les données nouvelles : telles sont, par exemple, les hypothèses explicatives des volcans, des geysers, des tremblements de terre, etc., ou bien des phénomènes cosmiques comme la lumière zodiacale, et, en général, toute la physique cosmique, peut-être.

Nous avons vu, dans le précédent article, que la même situation existe en ce qui concerne la biologie. Or, quand on pénètre dans le domaine mystérieux de la psychologie, on constate, plus intensément encore les mêmes faits.

Nous pouvons en tirer cette conclusion : que le domaine de l'anormal est d'autant plus vaste que l'état de la science est moins avancé, et que, par conséquent, ce domaine diminue et diminuera avec les progrès de la science.

* * *

Il est incontestable que la psychologie expérimentale est issue directement des travaux de chercheurs indépendants : les magnétiseurs du début du XIX^e siècle.

(1) Sauf les cas pathologiques, bien entendu.

cle, les spirites depuis Allan Kardec, les hypnotistes et les psychistes contemporains ont apporté la plus large contribution à l'établissement d'une science psychologique.

Cette science, la « Science de l'Âme », a été, en quelque sorte, systématiquement écartée des préoccupations scientifiques officielles, parce que le dogme matérialiste imposait aux savants les œillères du « parallélisme psycho-physique » ou « conception » organo-centrique dont le D^r Geley a, notamment, démontré l'inanité. Aussi est-on parti d'un mauvais pied pour l'étude des phénomènes de conscience, dans les sphères officielles, et il est à prévoir que la psychologie devra remanier ses bases et modifier ses principes si elle veut pouvoir distinguer judicieusement le normal du supranormal.

Quelques essais très intéressants sont faits, à l'heure actuelle, dans cet ordre d'idées, par des hommes d'avant-garde comme le D^r Geley, et, en général, tous les savants métapsychistes.

Toutefois, le Spiritisme présente cet avantage énorme, dans la réalisation d'une « psychologie intégrale » vraiment scientifique, de n'être vicié, en ses fondements, par aucun des postulats du dogme matérialiste aujourd'hui convaincu d'erreur. Il est, au surplus, directement issu de l'observation, comme toute science expérimentale ; il a construit — quoi qu'on en ait dit et qu'on en puisse dire — ses hypothèses sur des données positives, sur des faits, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en étudiant nos classiques.

Qu'il soit encore incomplet, c'est possible et c'est même certain : le fait, pour Allan Kardec, de proclamer le caractère scientifique du Spiritisme prouve bien qu'il admettait la possibilité et même la nécessité de son évolution, dans le domaine des faits et des lois.

Mais les bases positives, fondamentales de sa philosophie demeurent et demeureront entières : quelle que soit l'extension que l'on puisse donner aux expériences de cet ordre, les principes essentiels de l'existence autonome de l'Esprit, de sa survivance et de sa préexistence, de la communication télépathique permanente en dehors du jeu des organes sensoriels, de l'évolution spirituelle, ces principes essentiels du spiritisme, suffisants et nécessaires pour le caractériser ne peuvent plus être modifiés, parce qu'ils sont directement démontrés par les faits et parce qu'ils sont des « principes ».

Ce qui peut évoluer, ce qui évoluera sûrement, c'est le code spirite des lois naturelles, dans leurs applications multiples et diverses ; c'est l'interprétation que nous donnons — dans notre insuffisance scientifique — aux instructions spirituelles qui s'efforcent de descendre à notre faible portée. Ce qui ne peut être ébranlé ni même modifié, c'est la réalité de ces instructions en tant qu'émanations encore mystérieuses d'un monde invisible.

Or, les phénomènes psychologiques se ramènent tous, quels qu'ils soient, à un petit groupe de faits généraux qui démontrent : 1^o la réalité d'une faculté perceptive anormale, c'est-à-dire distincte de la perception « normale » par les sens ; 2^o l'existence d'un monde également « anormal », c'est-à-dire différent du monde matériel étudié jusqu'ici, en toute exclusivité, par la science.

Les magnétiseurs et les spirites affirment, depuis plus de cent ans :

1^o Qu'il existe des « états seconds » de conscience, qui peuvent être provoqués à volonté chez certains sujets ou se manifester spontanément en d'autres circonstances ;

2° Que ces « états seconds » sont caractérisés par une vie psychique spéciale pouvant avoir des répercussions physiologiques, dans certains cas ;

3° Que, dans ces états, gradués du plus superficiel au plus profond, l'indépendance de la conscience à l'égard du corps s'affirme nettement par la mise en jeu de facultés transcendantales, comme la perception extra-sensorielle des événements lointains, des ondes de pensée, etc. ;

4° Que l'entité consciencielle, agissant comme une véritable individualité autonome, paraît ne pas être soumise aux lois du temps et de l'espace (métagonomie et prémonitions).

A quoi les spirites ajoutent :

5° Que cette entité (âme ou esprit), indépendante du corps par essence, manifeste, dans ces états particuliers dénommés « trances », une vie spirituelle propre la mettant en rapport avec les autres entités ou consciences individualisées ;

6° Que ce rapport n'est pas détruit par la disparition du corps physique, et qu'ainsi le médium « en transe » établit une communication véritable entre les vivants et ceux que nous appelons improprement des « morts » ;

7° Que, dans certains cas, la conscience spirituelle, dégagée des limitations de la personnalité vivante, manifeste l'amplitude et la supériorité de sa connaissance, par des « souvenirs » tendant à établir que l'existence « actuelle » a été précédée par d'autres existences du même ordre.

Comme nous l'avons fait pour les phénomènes d'ordre mécanique ou biologique, nous allons voir comment se comportent ces affirmations en face des données scientifiques actuelles ; si elles sont antiscientifiques ou si, au contraire, elles peuvent, comme nous le prétendons, se concilier avec la science élargie et débarrassée de tout dogme ; enfin, quelle méthode scientifique de vérification peut être instaurée pour l'étude de ces données nouvelles.

L'unanimité scientifique est à peu près faite aujourd'hui — après un siècle de négation systématique — sur la réalité même des « états seconds » et sur la possibilité de les provoquer à volonté chez certains sujets (hypnotisme) ; je n'insisterai donc pas sur ce point.

Je passerai aussi rapidement sur la réalité de la « vie psychique » et ses répercussions physiologiques, unanimement admises dans le cadre trop limitatif des phénomènes de suggestion et d'auto-suggestion.

La perception transcendantale ou « connaissance supra-normale », bien qu'encore discutée, est en voie d'être reconnue officiellement, depuis que des hommes de science (dont beaucoup ne sont pas spiritualistes), l'ont méthodiquement étudiée et démontrée : le professeur Ch. Richet, les docteurs Osty, Geley, Binet-Sanglé, etc., pour ne citer que quelques noms français et les travaux les plus récents.

Le grand philosophe Bergson a montré que ces faits, en établissant que la conscience déborde le cerveau physique, conduisent directement à l'indépendance de la conscience à l'égard du corps. Il est facile, en renouvelant ces expériences, d'ailleurs accessibles à la répétition expérimentale, d'acquérir une conviction identique et de s'assurer que la théorie du « parallélisme psycho-physiologique » a définitivement vécu.

De même, l'indépendance de l'entité consciencielle à l'égard du temps et

de l'espace physique est facilement démontrable par la répétition des expériences et des observations de métagnomie et de prémonition, surtout.

La méthode, ici, est facile à instituer : elle consiste, uniquement, à multiplier les observations, à les classer comme on le fait dans tous les autres domaines de la science ; à les confronter et à les étudier comparativement, afin de tenter d'en dégager les lois ; enfin à expérimenter en s'entourant de toutes les garanties de contrôle et de sécurité.

Nous arrivons ainsi, sans encombre, jusqu'aux phénomènes véritablement « spirites », dont l'étude, pour être plus délicate, n'en est pas moins susceptible d'une organisation méthodique et positive.

Les paragraphes 5 et 6 nous mettent en face d'une donnée absolument nouvelle pour la science : l'existence de rapports spirituels ignorés de la personnalité vivante et qui ne lui sont révélés que dans des circonstances exceptionnelles, au cours de périodes anormales dénommées « transes » auxquelles seraient soumis des sujets spéciaux nommés « médiums ».

Comment allons-nous pouvoir vérifier et contrôler ces rapports et, surtout, *les distinguer des phénomènes dits « animiques » visés dans les paragraphes précédents ?*

Il y a là, évidemment, une difficulté que — nous devons bien le reconnaître — les spirites convaincus négligent trop généralement. L'intervention de ce que l'on a appelé — à tort, je l'ai déjà dit — le « subconscient », c'est-à-dire, plus précisément, les éléments psychiques personnels du médium, intervention d'ailleurs fréquente, constitue une cause de confusion toujours difficile à éliminer entièrement ; d'un autre côté, le jeu des facultés métagnomiques ou de « connaissance supra-normale », parce que ces facultés appartiennent à l'individualité psychique (Hôte inconnu de Maeterlinck), peut aisément être confondu avec les communications spirituelles d'entités étrangères au médium ou aux assistants (1).

Bref, il y a là, en raison de la multiplicité des causes efficientes de phénomènes analogues ou très proches, nécessité absolue d'instituer une méthode très précise de discrimination ; encore cette discrimination n'est-elle réellement accessible qu'à ceux qui possèdent une connaissance suffisante de la psycho-physiologie humaine et de la psychologie, ainsi qu'une grande pratique des sciences psychiques.

* * *

Quand nous demandons une communication téléphonique, il ne suffit pas, pour l'obtenir, que le rapport soit établi avec l'appareil de notre correspondant, il faut encore que celui-ci soit présent ou qu'il veuille bien nous répondre.

Que dirait-on de quelqu'un qui nierait la réalité des communications téléphoniques ou qui contesterait leur caractère positif — c'est-à-dire scientifique — sous prétexte que l'on n'obtient pas toujours la communication désirée ?

Eh bien, c'est exactement ce qui se produit lorsqu'on prétend dénier aux

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici qu'Allan Kardec a, le premier, signalé ces interventions étrangères aux véritables communications spirites, et dont l'origine est, uniquement, dans le sujet lui-même, ou encore dans le psychisme conscient ou inconscient des assistants. Ce rappel est d'autant plus nécessaire que beaucoup de kardécistes n'ont pas tenu un compte suffisant des appels du maître à la prudence expérimentale.

communications spirites le caractère d'une science, parce que leur répétition à volonté est impossible.

Il est indiscutable que « pour causer, il faut être au moins deux » ; pour avoir une « conversation avec quelqu'un », il faut que ce quelqu'un l'accepte. Ce sont là des vérités premières du genre de celles qui ont immortalisé le nom de M. de La Palice. C'est pourtant ce que l'on oublie aussitôt qu'il s'agit de Spiritisme.

Le caractère essentiel, primordial, irréductible des phénomènes spirites proprement dits, c'est de nécessiter la collaboration de deux participants ou de deux groupes de participants : consciences individualisées qui peuvent être ou ne pas être liées à un organisme vivant, ceci devenant indifférent à partir du moment où nous avons accepté l'indépendance de l'âme et du corps, qui découle des points antérieurement établis.

Ainsi que je l'ai montré à plusieurs reprises, au début de cette étude, c'est là l'argument principal qui doit nous inspirer dans l'établissement de notre méthode (1).

Cette méthode ne peut pas tendre à l'expérimentation rigoureuse, mais seulement à ce que j'appellerai « l'observation expérimentale », c'est-à-dire l'observation pratiquée en se plaçant dans les conditions et circonstances favorables à l'obtention du phénomène.

Faire une « séance spirite », c'est placer un sujet ou médium dans les conditions de perceptivité ou de dégagement psychique voulues pour que les manifestations « spirites » soient possibles par son intermédiaire.

S'il n'y a pas d'entité « communicante », ou si les conditions sont mauvaises et défavorables à la communication, celle-ci n'aura pas lieu ; dans le cas contraire, elle se produira, mais indépendamment de notre volonté ou de notre désir.

Quelles sont donc les conditions nécessaires d'une communication spirite ? Ce que sont, analogiquement, les conditions nécessaires d'une communication téléphonique, d'une transmission par T. S. F., d'une observation astronomique ou météorologique, etc.

1^o Présence d'un sujet spécial ou médium (appareil de transmission, d'enregistrement, d'observation) ;

2^o Milieu ambiant adéquat ;

3^o Collaboration d'une entité jouant le rôle de correspondant.

Ces trois conditions sont indispensables et ne peuvent être réfutées par aucune théorie scientifique ; elles font partie intégrante de toute méthode expérimentale sérieuse.

Or, j'ai déjà fait remarquer :

1^o Que nous ne savons pas encore exactement ce que c'est qu'un médium ni ce qu'est, physio-psychologiquement parlant, la médiumnité : nous la constatons, mais nous n'en connaissons ni la nature propre, ni les causes profondes, ni le mécanisme essentiel, ni les lois, quoique toutes ces données puissent être ultérieurement acquises par la science ;

2^o Que nous nous trouvons dans la même situation à l'égard des conditions du milieu : nous ignorons quelles forces humaines, cosmiques, spirituelles

(1) *Revue Spirite* de novembre 1923.

interviennent pour favoriser ou produire le phénomène, mais nous l'apprenons progressivement ;

3^o Que, toutes autres conditions remplies, nous demeurerons toujours soumis à l'incertitude expérimentale qui résulte de la nécessité d'une collaboration spirituelle autonome, indépendante de notre volonté ou de notre désir.

Je sais bien que cette dernière condition paraîtra longtemps encore inacceptable aux savants qui n'admettent pas, tout d'abord, l'indépendance de l'âme et sa survivance au corps physique. Et c'est pourquoi j'ai souvent rappelé le magistral enseignement d'Allan Kardec, dont la « méthode » rigoureuse nous dit :

Dans le spiritisme, la question des Esprits est secondaire et consécutive ; ce n'est pas le point de départ... le véritable point de départ est donc l'existence de l'âme. Or, comment le matérialiste peut-il admettre que des êtres vivent en dehors du monde matériel, alors qu'il croit que lui-même n'est que matière ? Comment peut-il croire à des Esprits en dehors de lui, quand il ne croit pas en avoir un en lui ?... Tout enseignement méthodique doit procéder du connu à l'inconnu : pour le matérialiste, le connu c'est la matière ; partez donc de la matière, et tâchez, avant tout, en la lui faisant observer, de le convaincre qu'en lui il y a quelque chose qui échappe aux lois de la matière ; en un mot, *avant de le rendre Spirite, tâchez de le rendre Spirituaiste.*

N'est-ce pas là de la bonne « méthode », la plus rationnelle, la plus logique qui soit ?

CONCLUSIONS

Il est temps de conclure et de ramener à la synthèse de quelques principes stricts la « méthode des sciences nouvelles » dont je viens de tenter la difficile analyse.

Pour étudier sérieusement ces sciences, il faut, tout d'abord, faire table rase des idées préconçues.

La disparition, à la mort, de la conscience individuelle n'a jamais été prouvée.

Elle a été admise comme une conséquence logique du postulat matérialiste du parallélisme psycho-physiologique.

Or, ce parallélisme est convaincu d'erreur par les faits.

Il faut donc reposer la question et chercher ailleurs.

Il n'est pas prouvé davantage, par les procédés scientifiques, que le phénomène vital soit la cause efficiente du phénomène de conscience ; l'indépendance de la conscience à l'égard du corps tend, au contraire, à démontrer que le phénomène vital n'est, à l'égard du fait psychologique, qu'un phénomène concomitant, un « épiphénomène ».

Par contre, les faits de physiologie supra-normale amènent à supposer que c'est le dynamisme psychique qui conditionne le phénomène vital ou physiologique au lieu de lui être subordonné (D^r Geley).

La biologie et la psychologie, on le voit, se sont engagées dans des voies fondamentalement erronées : celles que lui offrait la philosophie matérialiste *anté*-scientifique ; ces voies sont des culs-de-sac qui devaient fatalement conduire les chercheurs devant le mur des contradictions entre la théorie et les faits. Ceux d'entre les savants qui ont osé renoncer à la théorie pour ne s'en tenir qu'aux faits (les métapsychistes) ont ouvert à la science un vaste horizon

insoupçonné ; ceux qui, au contraire, inclinés devant le dogme sacro-saint des théories proclamées, ont préféré démentir les faits, se sont condamnés à n'être plus que les représentants fossiles d'une chapelle scientifique en ruines, et leurs négations, quelque haut que soit juchée leur chaise pontificale, et leurs anathèmes ne prévaudront point contre la vérité qui se lève.

D'un autre côté, bien que la « Science de l'Âme » soit une synthèse unissant à la « Psychologie intégrale » les faits de biologie et de physique transcendantales ou supra-normales, il convient de ne pas établir de confusion entre les divers ordres de faits.

Si, notamment, la métapsychique doit éliminer *a priori* l'hypothèse spirite — comme le voudrait le professeur Richet — nous dirons que le spiritisme n'a pas besoin de la métapsychique pour s'affirmer, et que, dans tous les cas, leur sort ne peut pas être intimement lié.

J'ai écrit, un jour, que, même si la métapsychique venait à être reconnue entièrement fautive, le Spiritisme n'en serait pas le moins du monde ébranlé, parce que le phénomène objectif — principal objet de discussion et d'hostilité dans la métapsychique — n'intervient en Spiritisme que comme un simple élément de vérification *a posteriori*, et qu'il est loin d'être le seul, ni même le principal argument.

Avant toute chose, il faut donc, dans les « sciences nouvelles », savoir ce que l'on veut étudier, vérifier ou contrôler : si c'est le fait métapsychique, c'est-à-dire le phénomène mécanique, biologique ou psychologique supranormal, *en soi*, ou bien si c'est le fait spirite, c'est-à-dire la réalité des communications spirituelles (psychiques) en dehors des sens matériels.

Ce choix fixé, il faut s'inspirer des indications générales et particulières que j'ai tenté de résumer dans la présente étude ; et puisque nous ne connaissons qu'imparfaitement encore les lois qui régissent les phénomènes à étudier, il faut savoir se contenter du fait simple au lieu de prétendre aborder *de plano* le phénomène complexe et transcendant.

Celui-ci est rare, très difficile à obtenir ; les échecs sont nombreux, les causes d'erreur multiples ; la fraude y est plus facilement introduite et plus délicate à démasquer en raison même des circonstances exigées pour l'obtention des phénomènes.

C'est ainsi, par exemple, que l'obscurité, nécessaire pour les expériences de grande médiumnité, et dont on brandit si facilement l'objection contre la sincérité des séances, favorise les truquages toujours possibles des médiums de mauvaise foi, en même temps qu'elle gêne le contrôle. Or, l'obscurité n'est pas nécessaire pour les phénomènes simples comme ceux dont j'ai parlé au cours de cette étude : rotation des moteurs légers de Tromelin, action vitalisante des radiations, luminosité radio-active des effluves, etc.

Il n'y a pas beaucoup de médiums capables, comme Pasquale Erto, d'émettre des radiations lumineuses puissantes, visibles pour tous les assistants d'une séance, et vraiment impressionnantes ; mais nombreuses sont les personnes dont les radiations vitales sont susceptibles d'impressionner une plaque photographique convenablement isolée, bien que ces radiations ne soient pas perceptibles par notre sens visuel normal (1).

(1) Le contrôle photographique est, d'ailleurs, applicable aux radiations des végétaux.

Il n'y a pas beaucoup de médiums capables de déplacer, sans contact, des objets pesants et très éloignés, mais nombreuses sont les personnes qui peuvent mouvoir à petite distance l'aiguille d'un sténomètre ou le petit moteur en papier de Tromelin.

Et, comme l'a très bien souligné le D^r Geley à propos des matérialisations incomplètes, ce ne sont pas l'intensité d'un phénomène ni sa fréquence qui importent au savant, c'est sa réalité de principe, même au stade primaire et rudimentaire.

Je terminerai donc en exprimant le souhait de voir les expérimentateurs, dans le domaine des « sciences nouvelles », reprendre la bonne méthode traditionnelle, rappelée par Allan Kardec, et qui consiste, en vue d'une démonstration susceptible d'entraîner la conviction, à procéder « du connu à l'inconnu », du simple au complexe.

Ceci n'empêche pas, mais encourage l'observation des phénomènes transcendants de grand médiumnisme, toutes les fois que les circonstances se présentent ; mais il ne faut pas exiger le plus avant d'avoir constaté le moins, et le résultat le plus clair de cette méthode rationnelle sera d'empêcher que des hommes, même très savants en d'autres matières, mais insuffisamment préparés à la vérification du supranormal, soient enclins à crier à la fraude toutes les fois qu'un phénomène leur paraît scientifiquement inexplicable.

M. Camille Flammarion rappelait récemment, dans *La Revue Spirite*, que le génial Lavoisier avait nié les « pierres du ciel » au nom d'une science cosmologique encore imparfaite. Tous les phénomènes transcendants appellent *a priori* la négation des gens imbus de leur science quand rien ne leur permet d'en comprendre le mécanisme.

Or, je le répète, c'est seulement dans le fait simple et accessible à la répétition expérimentale, que le processus du fait transcendant peut être étudié. Notre perception est bornée, et, pour la toucher, il faut qu'un fait ne soit pas trop grand, sans quoi, selon la tournure de notre esprit, nous criions au miracle... ou nous nions.

La raison ne cesse, pourtant, de crier : le hasard, le surnaturel n'existent pas. La grande loi de causalité dirige l'univers selon la norme divine de l'harmonie et de l'équilibre. Nos négations ne sont jamais que des aveux d'ignorance.

Louis GASTIN.

E pur si muove !

C'était à prévoir !

Trente-cinq personnalités parisiennes, appartenant au monde des sciences et des lettres, ayant signé un procès-verbal attestant la réalité des phénomènes médiumniques produits par Guzik sous le contrôle autorisé de l'*Institut Métapsychique International*, l'ineffable M. Paul Heuzé a préparé et lancé sa « riposte ».

Pour la deuxième fois, les portes de la Sorbonne — généralement si fermées

aux recherches des « forces mystérieuses » quand elles sont soutenues par des hommes sérieux et compétents — se sont ouvertes devant lui, et il a fait pénétrer Guzik dans le « temple de la science contemporaine ».

En se laissant ainsi entraîner, M. Guzik et son manager ont commis la même faute lourde que le médium Eva, il y a quelques mois : les mêmes conséquences en sont résultées ; un rapport « écrasant » (??) est sorti à nouveau des sphères officielles, en vue de réduire à néant les travaux des savants illustres et des pionniers audacieux qui osent affirmer la réalité des faits métapsychiques.

La métapsychique et le spiritisme ne s'en porteront pas plus mal, au contraire ! Cela va faire une belle publicité qui, pour être en « mode négatif », n'en aura pas moins pour résultat d'attirer l'attention du monde entier sur des études qui, jusqu'ici, n'étaient pas suffisamment connues.

Nous rappelons ici la sage décision prise par le récent Congrès de Varsovie et dont le respect eût évité à M. Jean Guzik et à M. de Jelski de servir à la fois de truchement aux adversaires de leurs idées, et de cible aux ridicules « jugements » des professeurs incompetents de la Sorbonne.

Cette décision était relative à la nécessité pour les médiums de ne se prêter à aucun contrôle hors de la présence de « psychistes compétents ».

La pauvreté manifeste du rapport de la Sorbonne comparé à celui de l'Institut Métapsychique International n'échappera à personne ; elle frappera surtout ceux qui ont connu les phénomènes contestés et qui ont eu l'occasion d'assister à des expériences « sérieusement » conduites, avec toute la compétence voulue, sur le même médium.

Constatons, tout d'abord, que le rapport des professeurs de la Sorbonne conclut à la fraude, alors que cette accusation ne repose que sur une simple hypothèse, peu probante : celle de la libération d'une jambe ! Porter ainsi une accusation infamante contre un médium, sur de simples soupçons et non sur des constatations de faits, n'est qu'une diffamation calomnieuse : *les professeurs de la Sorbonne y ont-ils réfléchi ?*

Mais, citons, pour que nos lecteurs puissent mieux nous suivre, quelques extraits des séances positives de la Sorbonne. Ils se rendront compte tout de suite que, parmi les faits enregistrés, il y en a qui sont matériellement inexplicables par la présumée libération frauduleuse de la jambe du médium.

Séance du 6 novembre (2^e reprise) : La lumière est allumée. On constate qu'une chaise qui était placée à la droite du médium, à une distance de 60 centimètres de la sienne, est déplacée de 1 m. 30 le long de la table, derrière la chaise de M. Langevin. On constate des traces de frottement des pieds de la table sur le tapis.

Séance du 9 novembre (1^{re} reprise) : On allume aussitôt après le second coup reçu par M. Langevin. On constate qu'une chaise, qui était à la droite du médium et un peu en arrière, a été déplacée de 1 m. 60 le long de la table et derrière la chaise de M. Langevin.

Si l'on observe :

1^o Que les expériences se faisaient sur un « tapis tendu et cloué » ;

2^o Que Guzik est petit de taille (1 m. 60 environ), on a le droit de s'étonner que les professeurs attribuent à une fraude du médium, dégageant l'une de ses jambes, des déplacements d'objets atteignant 1 m. 30 et 1 m. 60 et déjà distants de 60 centimètres de la chaise du médium !

Séance du 15 novembre (1^{re} reprise) : On constate, après avoir allumé, que le panier, distant de 1 m. 10 de la chaise du médium (à sa gauche), a été déplacé vers la gauche de 75 centimètres.

Ici, l'interprétation des professeurs atteint le comble de l'in vraisemblance :

Lors de la reconstitution habituelle, après la séance (1), on constate (?) que, à *supposer* que le contrôle à droite du médium ne se soit pas exercé, les phénomènes qui se sont produits à gauche du médium auraient pu facilement être exécutés par sa jambe DROITE, sa jambe gauche restant immobile.

Il n'y a qu'à essayer pour être fixé !!

Il y a contradiction entre certains faits des procès-verbaux et les conclusions des expérimentateurs.

Cette contradiction est formelle et vicie totalement le rapport.

Ce n'est pas tout : les procès-verbaux sont extrêmement peu affirmatifs, en ce qui concerne les « impressions » des contrôleurs.

Nous citons :

1^{re} séance (positive) : « M. Langevin a l'impression (2) d'avoir gardé le contact de la jambe et de la main droites du médium. »

6^e séance (positive) : « M. Meyerson n'a pas l'impression (2) d'avoir perdu le contact de la jambe du médium, mais ne peut l'affirmer, et surtout il ne peut affirmer avoir, en s'asseyant, eu le contrôle de la jambe gauche du médium et non de la droite » !!!

Cette dernière phrase est vraiment inconcevable. Comment ? Le contrôleur, *avant même le commencement de la séance, ne sait pas s'il contrôle la jambe gauche ou la droite ? Il ne s'en assure pas !* Quel témoignage !

En somme, qu'ils aient l'impression ou qu'ils n'aient pas l'impression d'avoir gardé ou d'avoir perdu le contact, les contrôleurs ne sont sûrs de rien !

Inaccoutumés à l'expérimentation métapsychique, ils avouent franchement leur incertitude, et ils ont raison.

Mais quel contraste entre ces doutes, ces réticences et les affirmations tranchantes : « Les soussignés déclarent que leur conviction est complète et sans réserve ! »

N'insistons pas.

Au surplus, nous savons que les savants « officiels » ont, de tout temps, nié le progrès. Ils ne l'ont jamais empêché de se réaliser.

Et comme Galilée répondant aux pontifes de son époque : *E pur si muove !* nous répondrons aux rapports négatifs des pontifes de la Sorbonne : *Et pourtant les phénomènes spirites sont vrais !*

Un jour ou l'autre vous serez bien obligés d'en convenir... comme vous l'avez fait pour toutes les autres grandes vérités primitivement niées.

La Revue Spirite.

(1) Les soi-disant « reconstitutions » avaient lieu après le départ et, conséquemment, hors de la présence de Guzik et de M. de Jelski !!!

(2) C'est nous qui soulignons.

Remarquables cas de lucidité

Un de nos abonnés, M. R. Mosbach, propriétaire à Foug (Meurthe-et-Moselle), nous adresse la lettre suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

C'est parce qu'il revêt un caractère d'authenticité absolue que je me permets d'envoyer à votre journal : *La Revue Spirite*, journal auquel je suis abonné, le récit suivant qui, je le répète, n'en reste pas moins un fait acquis et connu dans la ville de Toul où il s'est produit.

« Le samedi 2 septembre 1922, au matin, M. Edouard-René Dubail, âgé de 22 ans, gendre de M. Dumanois, ancien commerçant à Toul, où il est honorablement connu, quitta son domicile pour aller dans son bateau, sur la Moselle, se livrer à la pêche, son plaisir favori.

« Embarqué en amont du pont de Dommartin, localité voisine de la ville de Toul, il faisait manœuvrer la godille de sa barque, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre, celle-ci, entraînée par le courant, vint heurter les pierres d'entourage d'une des piles du pont. Pivotant sur elle-même, elle fit perdre l'équilibre à son passager qui, vraisemblablement ayant donné de la tête contre une pierre, disparut aux yeux de laveuses témoins de l'accident.

« Aussitôt, mais en vain, il fut procédé à des recherches, de même que les jours suivants, où des pontonniers militaires firent également des recherches restées infructueuses.

« Devant ces insuccès, la jeune dame Dubail, sollicitée par une de ses amies, accepta qu'il fût demandé par cette amie elle-même une consultation à M^{me} X..., faisant à Nancy métier de somnambule, en vue de recueillir auprès d'elle une indication susceptible de guider les recherches pour les faire aboutir.

« L'amie se rendit donc, dès le lundi suivant, chez la somnambule de Nancy, à laquelle, après lui avoir présenté un gilet de flanelle ayant appartenu à René Dubail, elle demanda ce qu'était devenu le propriétaire de cesous-vêtement.

« Après palpation de l'étoffe et quelques instants de recueillement, la voyante prononça les paroles suivantes :

« L'homme auquel a appartenu ce gilet est mort noyé : je le vois actuellement sous la quatrième arche d'un pont qui en a sept. Le corps est accroché à une racine située dans une profonde excavation où il flotte entre deux eaux. C'est là que vous le trouverez. »

« Or, à 600 mètres en aval du pont de Dommartin se trouve celui d'un chemin de fer de Toul à Pont-Saint-Vincent, formé, en effet, par sept arches.

« Dès le jeudi suivant l'accident, M. Dumanois, père de la jeune dame Dubail, fit procéder à de nouvelles recherches par des pontonniers du 10^e génie, sous la 4^e arche de ce pont. Un jeune soldat s'offrit même à plonger à l'endroit indiqué, et après plusieurs essais rendus particulièrement dangereux à cause des remous produits par la rivière, il affirma avoir aperçu, en eau profonde, une masse sombre accrochée à des racines et remuant au gré des remous.

« De leur barque, d'autres soldats munis de perches sondèrent sur-le-champ l'endroit indiqué et, peu après, se détachant du fond de l'eau et remontant en

surface, on aperçut, entraîné par le courant, un corps qui, aussitôt repêché, fut reconnu pour celui de René Dubail.

« Les renseignements fournis par la somnambule de Nancy n'étaient donc pas inutiles, puisque ce fut d'après eux qu'il fut permis de retrouver, le jeudi 7 septembre 1922, c'est-à-dire cinq jours après sa disparition, le corps du jeune homme.

« Je puis encore ajouter ceci : Un monsieur de l'intimité de la famille Dubail-Dumanois, M. D..., commerçant à Toul, et tout à fait incrédule, autant que moqueur devant les soi-disant manifestations de double vue, demanda à assister à la consultation de la professionnelle. Aussi sa stupéfaction fut-elle grande après les résultats obtenus.

« Avant de vous exposer ces faits, j'ai tenu, par acquit de conscience, à produire à M. Dumanois, beau-père du noyé, homme d'âge mûr et très sérieux, je le répète, le récit ci-dessus que je vous communique, Monsieur le Directeur de *La Revue Spirite*, sous la foi absolue de sa parole.

« R. MOSBACH, propriétaire à Foug (Meurthe-et-Moselle). »

« Autre fait tout aussi authentique de divination : la femme d'un tailleur de pierre, le sieur B..., qui jadis travailla pour moi, étant allé consulter une somnambule pour s'enquérir de ce que réservait l'avenir à son mari, ivrogne invétéré et incorrigible, cette somnambule lui prédit que cet homme mourrait subitement à la fin de l'année, sur le chantier même où il travaillerait. Or, ce fait se réalisa tel qu'il avait été prédit. J'ai moi-même entendu cette femme, morte aujourd'hui, en faire la narration.

« Bien qu'inexpliqué, ces phénomènes de double vue et de divination se produisent donc en dehors de tout charlatanisme. Peut-être, dans la suite, en trouvera-t-on l'explication. Pour le moment, du moins, ils restent déconcertants.

R. M.

Chronique Étrangère

Jour glorieux, lorsque je me retirerai de ce bas monde pour m'associer à la divine assemblée des esprits qui sont partis ; et surtout avec mon cher Caton (Caton d'Utique, 95-46), le plus estimable des hommes. Ce fut mon triste destin de placer son corps sur le bûcher funéraire, alors que, selon le cours de la nature, j'avais des raisons d'espérer qu'il me rendrait, lui, le même service. Son âme, toutefois, ne s'est pas éloignée de moi. Vers moi, elle se retourne dans son vol du côté des demeures heureuses ; elle me regarde, assurée que je l'y suivrai un jour. Si je parais, avec quelque énergie, supporter la douleur de le savoir mort, ce n'est pas parce que je suis insensible à sa perte, mais parce qu'une pensée réconfortante me soutient : *celle que nous ne serons pas longtemps séparés.*

(MARCUS TULLIUS CICÉRON, 106-43.)

La vérité en marche.

Light (1^{er} décembre) fait fort justement observer le changement d'attitude de la science officielle. Longtemps elle a piétiné les recherches psychiques et les a tournées en ridicule. Aujourd'hui, certains de ses champions les plus illustres ont accepté les faits et les étudient. La nou

velle révélation a été, si l'on peut dire, toucher les paupières de ceux qui avaient juré de ne pas voir. L'élan est donné, irrésistiblement. L'hypothèse première du psychisme, d'abord raillée, a ému des cœurs réfractaires, des âmes fermées, des consciences inquiètes à la fin. La publication d'un livre tel que celui du professeur Richet, cela vaut une révolution et égale en importance la pomme newtonienne. Qu'un docteur E. Osty écrive la *Connaissance supranormale*, c'est aussi un fait considérable, ce que l'on appelle un tournant d'histoire. La préconnaissance de l'avenir devient une évidence reconnue de sang-froid, étudiée avec méthode. Les termes cryptesthésie et métagnomie ne sont pas que des mots. On peut dire qu'ils ne désignent pas seulement un certain ordre de phénomènes. Ils ont une bien autre importance. Leur introduction dans le vocabulaire savant pulvérise, du coup, une foule de notions erronées, de vaines certitudes passées, et réforme tout le concept que se faisait, de la pensée, de son jeu et de son mécanisme, la science matérialiste. Ni le professeur Richet, ni le D^r Osty ne vont encore, n'iront peut-être jamais jusqu'à croire au Spiritisme même, à la survivance des morts. Soit. Mais ils admettent les forces inconnues, les moteurs X que la vieille science qualifiait de supercheries de somnambules fofrains. C'est tout ce que l'on demande à ces « perceurs d'avenues ». Leur acceptation de faits, naguère niés comme absurdes, a fait accomplir un bond formidable à la vérité de demain. Elle aura inévitablement pour effet que d'autres savants ne se cantonneront plus dans les cellules closes de l'orthodoxie impénitente et que l'heure des sarcasmes sans discussion ne sonnera plus jamais au cartel des laboratoires. L'événement majeur et magnifique, c'est qu'ils deviennent de moins en moins nombreux, les savants qui déclarent : « La métapsychique, c'est fumeux, incohérent et, avant tout, non-scientifique. »

Puisqu'ils viennent à nous, allons de plus en plus à eux et, lorsqu'ils font des efforts loyaux pour écarter les barrières qui nous séparent encore, ne nous dérobons pas au devoir de signaler leur œuvre, fût-elle encore, par bien des points, en contradiction avec les données du spiritisme. Voici, par exemple, le cas du scientifique qui a inventé le mot « allergen ». Depuis que le professeur Richet a créé l'expression « cryptesthésie », cela est, partout, devenu une sorte d'émulation pour composer, forger, ajuster en bonne forme, de nouveaux termes convenables à bien traduire la définition, les aspects des phénomènes qu'étudient les investigateurs des sciences psychiques. Un docteur, dans la *Weekly Dispatch*, et au cours d'un article intitulé : « Existe-t-il un sixième sens ? » nous apporte le vocable : « Allergen ». Sous cette forme, il entend désigner toute substance à laquelle une personne déterminée est particulièrement sensible. C'est un mot joli, euphonique, mais il ne nous conduira vraisemblablement pas bien loin. Ainsi s'exprime l'auteur : « La question que, maintenant, l'on peut se poser est celle-ci : « Y a-t-il une connexion, un rapport entre ce sixième sens corporel et le sixième sens de la pensée ou de l'esprit permettant à celui qui en dispose de pénétrer dans les ténèbres dont est entouré l'homme ordinaire ? En d'autres termes, ces créatures humaines éminemment sensibles, que l'on appelle des *mediums*, avec leurs dons de seconde vue et de télépathie, peuvent-elles être comparées avec ces sensitifs physiques particulièrement impressionnables, qui sont capables de dénoncer la présence d'une araignée dans une chambre sans lumière, alors qu'ils ne touchent pas l'animal, ou qui, encore, tombent malades, lorsqu'il leur arrive de dormir sur un matelas fait de crins de cheval ? S'il en est ainsi, nous devons alors admettre la réalité des « substances » ou « esprits », ou « essences », ou quel que soit le nom qu'on leur donne, qui influent si fortement sur les médiums. Le sixième sens psychique ne peut tromper celui qui le possède. Lorsque ce dernier souffre, devient malade, l'*Allergen* spécial est toujours présent. Chaque fois qu'une femme sensible aux araignées — et l'expérience a porté sur sept essais — déclara qu'une araignée était dans la chambre, l'insecte fut trouvé après quelque recherche. De même, le médium dénonce ce que les individus ordinaires ne peuvent pas révéler. Et, comme dans le cas des araignées, il est souvent possible de vérifier l'exactitude de ses observations. »

La comparaison semble assez fantaisiste, mais, on ne saurait trop le redire, toute suggestion peut porter en elle une part de vérité. C'est ce qu'a considéré, sans doute, l'éditeur de *Light* en consacrant, la semaine suivante, un « leader » à la question. Après quelques préliminaires d'ordre général, il est dit : « Au sujet de l'*Allergen*, on nous parle du cas d'une jeune fille, récemment observé dans un hôpital de Londres. Elle était « sensible » à la soie. Tout contact avec la soie la

rendait malade et provoquait une rougeur de la peau, comme par une piqûre d'ortie. Ce fut aussi le cas d'une jeune femme mariée qui souffrait d'un asthme, pour tout contact avec un crin de cheval. Monter à cheval lui donnait des crises aiguës, de même que dormir sur un matelas fait de crin de cheval. Ces observations qui peuvent porter sur d'autres « agents », chats, araignées, lait, etc., conduisent à poser la question : Y a-t-il un sixième sens ? La sensibilité des médiums peut être, du même fait, et indirectement, mise en cause. Leurs dons ont-ils une base, un point de départ dans la réalité du monde physique ? L'auteur de l'article de la *Weekly Dispatch* l'admet. Il considère un cas de télépathie entre deux êtres, à grande distance, et explique tout le phénomène en estimant qu'entre l'un et l'autre existait l'« Allergen spirituel » qui rendait la télépathie possible (?) Il se défend de l'hypothèse spirite, et proclame : — « Nous ne sommes pas qualifiés pour dire que les *Allergen spirituels* sont les âmes des morts ». Soit. Mais, Allergen ou non, *Ligh* n'en maintient pas moins ses convictions absolues en la survie, ainsi que le principe de la communication des vivants et des morts à travers le médium. Nous en ferons autant.

Un sceptique qui change d'idée.

M. H. Dennis Bradley, naguère encore, n'était point tendre pour les spirites. Il était de ceux-là qui tiennent l'au-delà pour une imagination de fous et les Esprits pour des inventions de rêveurs et de délirants. Il a été obligé de changer brusquement d'avis. Maintenant, il est spirite et c'est une précieuse recrue, car il semble résolu à consacrer tout son talent — qui est grand — à soutenir demain une cause qu'hier il combattait avec une inlassable ardeur. Comment le « fier Sincambre » a-t-il brûlé ce qu'il adorait ? Écoutons-le : « Il y a quelques semaines, je résidais avec M. Joseph de Wyckoff à Arlena Towers, Ramsey, New-Jersey, à 28 milles environ de New-York. Un jour, le 16 juin, mon ami me demanda si j'aimerais me rencontrer avec un médium qu'il connaissait, la réunion devant avoir lieu le jour même. Je ne savais rien du Spiritisme, mais je vis dans l'offre qui m'était faite une façon plaisante de passer la soirée. J'acceptai et dis qu'on pouvait prévenir le médium, M. George Valentine. A l'heure dite, nous nous asseyons dans une pièce où l'on a fait l'obscurité. Nous sommes quatre : M. de Wyckoff, son neveu de 20 ans, M. Joseph Dasher et moi. Les fenêtres ont été fermées et des rideaux épais tirés sur les portes. Il n'y a aucune possibilité que quelqu'un puisse entrer. Pendant vingt minutes, rien ne se produit. Cela m'amuse, puis m'agace un peu. Lorsque, tout à coup, j'entends la voix d'une femme, et je comprends, après quelques minutes, que c'est celle de ma sœur, morte dix ans auparavant. Elle parlait, en son temps vivant, d'une façon tout à fait caractéristique. Je n'avais jamais entendu une autre femme parler de cette façon. Or, la voix qui parlait, à Arlena Towers, reproduisait exactement cette curieuse et si rare élocution. Nous pûmes dialoguer, elle et moi, pendant un quart d'heure, nous entretenir de questions vraiment intimes, connues seulement de ma sœur et de moi, qui était autrefois, pour moi, une amie à qui je disais tous mes secrets. Elle m'apprit que, depuis sa mort, elle avait essayé d'entrer en conversation et qu'elle était vraiment heureuse de pouvoir enfin se faire entendre. Elle m'assura que, d'ailleurs, elle était le plus souvent près de moi. Le lendemain, nouvelle séance, nouvel entretien, pendant vingt minutes. Elle ne dit rien qui ne fût absolument personnel : toutes ses paroles constituaient l'exacte réponse, la seule qui fût possible, à chaque question que je lui posais. Je n'avais jamais vu ce médium. Il était matériellement impossible qu'il eût connu ma sœur. Je suis convaincu de l'authenticité du phénomène. Comment en douter ? Il n'y a que la chère défunte qui pouvait s'exprimer ainsi. Je suis maintenant, sans l'ombre d'une hésitation, persuadé de la survivance des « morts ». Cet événement a changé pour moi la face du monde. Je n'avais jamais consenti à croire à tout cela, mais, désormais, je considère le spiritisme d'un regard entièrement différent. »

Un incrédule trop impatient.

Il y a des gens qui sont toujours trop pressés, tel M. James Douglas qui, dans le *Sunday Express* du 25 novembre, s'étonne que les Esprits ne soient pas plus généreux dans leurs communications et ne nous disent pas tout ce qui pourrait nous être si précieux pour améliorer, en un tournemain, le sort de l'humanité : « Oui, pourquoi les poètes défunts se retiennent-ils de nous

envoyer des poèmes ? Un sonnet de Milton ou de Wordsworth, une pièce lyrique de Shelley ou de Keats, une comédie de Shakespeare ou de Molière, un essai signé Lamb ou Hazlitt, ce serait bien accueilli. Et pourquoi les savants trépassés ne nous révèlent-ils pas davantage de nouvelles vérités ? Pourquoi Newton est-il muet et Darwin silencieux ? Pourquoi les grands médecins, de l'autre côté, négligent-ils de nous dire comment on peut guérir le cancer ? Quelque écrivain médium automatique pourrait-il me l'apprendre ? » L'auteur ne tient pas compte de certains facteurs, et il faut lui répondre ce qu'on a déjà tant de fois répondu, car il n'apporte pas un grief inédit contre les Esprits qui n'en peuvent mais. Il faudrait d'abord que nos facultés spirituelles fussent de beaucoup plus développées qu'elles ne le sont pour que les grandes vérités puissent tomber dans notre entendement encore bien obscur et y projeter de la lumière. Mais ce n'est encore rien. Nous avons la charge d'assurer nous-mêmes notre progrès, avec la collaboration de l'Au-delà, certes, mais dans une mesure où le plus grand effort nous appartient. C'est par nos propres initiatives, notre labeur, que nous devons gagner nos victoires, une à une. Sinon, ce serait vraiment trop facile. Newton, Darwin et les autres feraient tout l'ouvrage. Nous n'aurions qu'à dire merci. Ils résoudreaient tous les problèmes, toutes les difficultés. Il suffirait de prendre un crayon et de laisser courir la main pour avoir la clé de tous les mystères et la formule de la panacée. Nous ne serions plus alors que des poupées articulées, nullement obligées de penser, de déduire, de créer ; nous toucherions des arrérages aux guichets de l'Au-delà, comme des rentiers bien résolus à ne jamais travailler ni risquer. Ce n'est pas, M. Douglas, ce que le Créateur a voulu. En veut-on la preuve ? De divers côtés dans le monde, des spirites, en séance, ont eu la pensée de demander aux Esprits d'aider les hommes de science dans la recherche du remède qui permettrait la guérison du cancer. Cette sollicitation venait à la suite d'une longue série d'enquêtes, activement poursuivies, depuis surtout deux ans, dans toutes les presses médicales, sur ce sujet même. Les recherches des savants restant jusqu'à ce jour impuissantes à dégager la solution du problème, on a pu penser que l'Au-delà compatissant, et qui, en plus d'une circonstance, a indiqué aux hommes la voie de grandes découvertes, pourrait, cette fois encore, aider les studieux de laboratoire et leur montrer le bon chemin. Malheureusement, la requête n'a pas été entendue, et plusieurs de nos confrères, à l'étranger, ne s'étonnent pas outre mesure de cet insuccès. *Light* rappelle à ce propos l'expérience tentée jadis par le spirite Maurice Davies, qui, désireux de recevoir de l'Astral des indications thérapeutiques susceptibles d'améliorer les misères physiologiques de l'humanité, reçut une réponse qui l'instruisit de l'excessive ambition de son entreprise. Il lui fut dit, en effet, que si les Esprits, par des révélations de la nature de celles qu'on les priaient de faire, tranchaient ainsi toutes les difficultés de ce bas monde, ce monde deviendrait parfait, et l'on ajouta : « Il n'a jamais été entendu que la perfection dût être de votre monde. Toutes découvertes et perfectionnements dans les affaires humaines viennent à leur heure, selon la règle, et graduellement. » Ainsi la guérison du cancer sera un fait acquis au moment seulement qui est fixé par une décision préentendue. Cette certitude ne saurait, du reste, pas décourager les chercheurs, mais bien au contraire les stimuler à la conquête de la vérité encore cachée, qui, peut-être, n'est pas très loin, maintenant, de leur atteinte. »

Un clergyman dit pourquoi il est devenu spirite.

« Un clergyman » donne à *l'Occult Review* des précisions sur un certain nombre de faits qu'il estime être d'origine spirite. D'abord entièrement incrédule, il s'est laissé progressivement convaincre par des événements où il fut mêlé personnellement et où il apporta, pour ne point se laisser mystifier, l'esprit de vérification le plus sévère. Nous reproduirons ici quelques-uns des épisodes qui lui donnèrent à penser que les spirites étaient dans la vérité. Une dame, à Londres, habitait la même maison que lui. Elle se prit à fréquenter des milieux où l'on s'occupait du spiritisme et en revint, un jour, persuadée qu'elle avait reçu, de l'Astral, l'ordre de dessiner. On rit autour d'elle, quand elle parla de cette instruction soudaine, car elle ne savait pas tenir un crayon et ne pourrait évidemment que tracer des lignes informes. Nullement découragée par l'ironie de son entourage, elle va acheter des crayons de couleur, se retire dans sa chambre et, dit-elle, « sous l'influence d'un architecte astèque », commence une composition décorative qui, bientôt terminée,

est un sujet d'étonnement pour tout le monde. Tout ignorante qu'elle fût du dessin, elle a réalisé une invention ornementale de la plus grande originalité, de caractère géométrique et formant une sorte de mosaïque vraiment remarquable. De plus en plus confiante, elle se remet à l'œuvre et, en peu de temps, attaque des « motifs » de plus grande dimension, sans compas ni règle, et d'une telle qualité qu'on peut, sans exagérer, conférer à cette dame tous les mérites d'un artiste plein d'imagination et de goût.

Une autre fois, le « clergyman » assiste à une séance où intervient Mrs. Smith, médium. Un Esprit se présente et l'avertit qu'il veut se servir de lui pour prêcher. Il ajoute que, déjà, il a inspiré l'orateur en quelques circonstances. Priée de fournir une preuve de son intervention, l'Entité stipule que, deux mois plus tôt, dans telle église dont le nom est donné, il a obligé le religieux à changer instantanément le sujet du sermon qu'il allait prononcer. Le fait est de tout point exact, et le consultant se souvenant que ce sermon improvisé avait été de ses meilleurs : « C'est moi qui vous l'ai donné, dit l'Esprit. Essayez encore et vous verrez. » Anxieux de cette communication, le clergyman n'osa pas, car il redoutait encore à ce moment d'être victime d'une mystification d'un Esprit mauvais. Mais peu à peu, il eut d'autres occasions de vérifier des phénomènes et devint résolument spirite. Il cite le cas d'une jeune fille, paresseuse, restée à peu près illettrée, sans orthographe et presque sans écriture qui, tout à coup, dans le village où elle résidait, céda à l'impulsion d'écrire des lettres dont la nature pouvait lui attirer des « affaires » avec la justice. Or ces lettres étaient composées en un style d'une syntaxe et d'une élégance impeccables, et l'écriture avait le caractère très marqué de celle qu'eût pu adopter une dame aristocratique, il y a un siècle. Questionnée, la coupable répondit simplement : « Je ne sais pourquoi j'écris cela ! Je sais seulement qu'il me faut rédiger ces lettres. A ce moment-là, je n'ai pas ma tête. » Le pasteur, en écoutant ce trouble aveu, admit que la jeune fille devait céder à quelque *possession*.

« Il y avait, dans ma paroisse, dit-il encore, une femme dont le mari, un propriétaire de parc d'huîtres, était mort, et dont l'industrie avait été continuée par Bill, son fils. Le garçon s'occupait du parc, à la mer, toute la journée, et revenait passer la nuit au logis maternel. Inexplicablement, l'entreprise périclitait, et après deux années, on eut l'impression qu'elle ne pourrait bientôt plus être soutenue, le rendement devenant de plus en plus mauvais. Or, une nuit, la mère voit son mari défunt qui, anxieux, le regard fixe, lui dit : « Conseille donc à Bill d'aller passer la nuit sur le bord de l'eau ». Le garçon, bien qu'étonné, obéit, et, dès lors, s'installe, pour dormir, dans une hutte près de son parc. Le résultat de cette précaution, après une année, démontre qu'elle était bien nécessaire. L'affaire reprenait, promettait un excellent avenir. Que s'était-il passé ? Nullement des maraudeurs venaient relever et emporter les huîtres de Bill. Sa présence, tout naturellement, les avait éloignés. »

Un dernier cas : « Une ouvrière du village, un soir, vient à moi et me dit : « Oh ! j'ai eu cette nuit la visite de feu mon époux. Il y a deux lits dans ma chambre ; l'un est le mien, l'autre est celui de ma fille Lizzie, qui a 13 ans ». Lizzie était une personne de parfaite santé et vraiment robuste. La femme continua : « J'ai vu l'apparition se tenir au pied du lit où dormait Lizzie, et lui faire signe par trois fois. Ce matin, c'est bien la première fois de sa vie que ma fillette n'a pas voulu toucher à son déjeuner. » A dater de ce jour, la pauvre Lizzie dépérit rapidement, et six mois plus tard, en dépit de tous les efforts pour lui conserver la vie, elle mourait. Je dois reconnaître que ce fait exerça sur moi une profonde influence. Bien d'autres, dans la suite, me confirmèrent dans la certitude que tout ne s'achève pas avec ce que nous appelons la mort. »

Dans les séances spirites.

Pour l'extraordinaire précision qu'elle contient, voilà une révélation médiumnique qui vaut d'être mentionnée en bonne place. Elle est si parfaite que l'on serait tenté de la tenir pour suspecte. Mais elle a été contrôlée à bonne source, et par des personnalités dont la compétence et l'esprit critique ne peuvent être mis en doute : à leur tête, figure M. Chas H. Rodieck, secrétaire de l'Oklahoma State Spiritualist Association. Le fait s'est produit à l'assemblée générale de cette importante Société. Le médium était M. Von Bourg. De nombreux pasteurs et la majorité des membres de la Chambre de Commerce, invités, étaient présents à la séance. Au cours

d'une conférence sur *Le Spiritisme*, le médium s'interrompt, et pointant le doigt vers une dame assise dans l'assistance, lui dit : « Pardon, Madame... Votre tante Sally, défunte, est ici présente, et elle m'apprend que vous avez perdu votre frère de vue. Il est parti, n'est-ce pas, depuis plusieurs années, et vous ignorez s'il est mort ou vivant. Eh bien, on me dit qu'il est à Los Angeles, qu'il travaille dans la banque A..., sous un nom d'emprunt. » La disparition du frère était un fait réel. La dame écrivit à la banque de Los Angeles et reçut une réponse de son frère, qui consentait enfin à sortir de son long incognito. »

(Nous sera-t-il permis de rapprocher de ce résultat éclatant la relation d'un cas fort remarquable où la présence des Esprits dans un auditoire se manifesta avec une saisissante évidence ? Nous trouvons mention de ce beau phénomène dans un ouvrage de M. Brain : *Arts in Early England* (volume I, page 210), et où il est parlé d'un certain religieux nommé Bede. Fort âgé et aveugle plus qu'à demi, Bede prêchait encore quelquefois. Des gens malicieux vinrent un jour lui dire dans l'église : « Vénérable, il y a ici toute une foule qui désirerait vous entendre. Bede le crut sur parole. Sa cécité l'empêchait de vérifier que le sanctuaire fût vide. Il monta donc dans la chaire et commenta un fragment de l'Évangile du jour. Les plaisantins riaient sous cape, car le prédicateur ne parlait qu'aux pierres de l'église. Mais lorsqu'il eut terminé, de partout, du fond des nefs, du haut des galeries, des voix — les voix des Esprits qui voulaient, sans doute, donner aux railleurs une leçon de convenance — ponctuèrent le beau prêche par un « Amen » unanime.)

Et voici un autre cas, quelque peu parent de celui dont nous avons rendu compte en parlant du médium Von Bourg. Nous en trouvons le rappel — car le fait est du 2 août 1872, mais mérite, vraiment, d'être remémoré, — dans une conférence donnée à la Société « Constancia », de Buenos-Aires, par M. J.-M. Villa, le 19 septembre dernier. A Siracusa (Etat de New-York), au cours d'une réunion spirite chez M. Bears, où assistaient vingt personnes, un médium, M^{me} Carwin, en transe, désigne une dame qui s'approche, prend place près du sujet, et attend. L'Esprit fait d'inutiles efforts pour parler : c'est une lutte véritable dont M^{me} Carwin semble beaucoup souffrir. A la fin, elle lève la main gauche et fait divers signes avec les doigts. Bien vite, la dame se déclare convaincue : elle sait quel Esprit est là et vient de trouver ce moyen silencieux de se faire entendre et comprendre. L'Entité dont il s'agit était un sourd-muet qu'elle avait bien connu et avec lequel elle parlait par signes convenus, les mêmes que venait de dessiner le médium dans l'air. La conversation, sous cette forme, reprit dans l'instant même et se prolongea plus de vingt minutes, par l'alphabet des sourds-muets. L'Esprit répondit même à des questions mentalement posées, et toujours en donnant pleinement satisfaction en des répliques lucides et appropriées. Le médium ne connaissait pas plus la dame que l'alphabet, et l'orateur argentin fut en droit de conclure ce curieux récit en disant : « Il y eut là un véritable cas d'identification d'Esprit. »

Le journal *Barrow-News*, de Barrow-in-Furness (Angleterre), parlait récemment d'une fort curieuse séance spirite où le médium en transe incarna un Italien, perdit en un instant la connaissance de la langue anglaise correcte, adoptant un accent d'Italie tout à fait incontestable, gesticulant et montrant même, sur son visage, la gaieté rayonnante d'un allégre méridional. L'« Italien » mania tour à tour des fleurs qu'avaient apportées des personnes dont aucune ne lui était connue, et, pour chacune de ces personnes, révéla aussi des traits de caractère et des circonstances de la vie, qui se trouvèrent être parfaitement exacts. Soudain, un Irlandais s'empara du médium et ce fut un changement radical du caractère, du vocabulaire ; on avait devant soi le type même d'un habitant de l'île d'Émeraude. Il fit, comme l'Italien, des révélations que certainement le médium ne pouvait tirer de lui-même, répondit avec une étonnante précision à des questions multiples et d'ordre entièrement confidentiel. Pour ne citer qu'un exemple, retenons qu'il dit en substance à une dame : « Votre malheureuse sœur malade ne se relèvera pas ; j'ai le regret de vous l'apprendre, mais vous avez tout fait pour la sauver et vous pouvez tranquilliser votre conscience sur votre rôle en cette affaire. » C'était faire une allusion très directe à des événements, hélas ! trop certains.

Photographie psychique.

Indifférent aux « mauvais tours » que ses détracteurs purent lui jouer pour essayer de démontrer qu'il n'était qu'un habile escamoteur, le médium photographe William Hope, de Crewe,

continue à donner d'admirables preuves de ses facultés, et, fréquemment, des visiteurs venus de fort loin sortent de chez lui en emportant la photographie d'un cher défunt. Parmi des cas tout récents, signalons celui que fait connaître M. A.-E. Timbrell, qui fut chez Hope, le 17 octobre, avec ses propres plaques photographiques, signées de sa main. Il reçut ainsi l'image reconnaissable, sans que le moindre doute soit permis, d'une femme décédée il y a trois ans, épouse d'un avocat, ami de M. A.-E. T. L'ami à qui l'épreuve fut communiquée ne voulut pas croire à un phénomène spirité et conclut qu'il y avait là une simple coïncidence. Il consentit, tout de même, qu'un fait curieux s'était produit, car M. A.-E. T. avait été, sans le savoir, poser chez Hope, le jour anniversaire de la mort de cette femme dont le portrait était apparu sur la plaque. « M. Hope et Mme Buxton (sa collaboratrice) sont, pour moi, conclut M. A. E. T., absolument au-dessus de tout soupçon. Cette expérience me prouve, non seulement la survivance, mais notre voisinage immédiat du monde de l'au-delà et la possibilité que nous avons de communiquer avec lui. »

Un autre remarquable résultat a été obtenu par M. Hope, et c'est *The Two Worlds* (30 novembre 1923) qui nous le fait connaître. On en peut déduire que des Esprits passés dans l'Astral persévèrent à s'occuper des questions qui furent ici-bas l'objet de leur curiosité constante, et se rapprochent des vivants qui poursuivent des études du même genre. M. John Ward, de Manchester, bien connu comme guérisseur, étant venu poser devant l'objectif de Crewe, obtint un « psychic extra » qui, d'abord, ne fut pas identifié. Mais un peu plus tard on y reconnut l'effigie de feu M. D. Younger, l'auteur de *The Magnetic and Botanic Family Physician*. Younger était enthousiaste du traitement par les herbes, le magnétisme et l'électricité et l'hydrothérapie. Convaincu spirité, croyant fermement en la réalité des pouvoirs médiumniques, il était mort vingt ans avant que le médium Hope ne braquât son appareil sur M. J. Ward. Il est intéressant de noter que, dans le passé, M. J. Ward a reçu diverses communications de l'Esprit de Younger qui l'assurait de sa coopération à ses travaux. Les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés... ici-bas.

Réincarnation.

Plusieurs cas de « réincarnation contrôlée » sont rapportés par la revue hindoue *Kalpaka* (novembre 1923). Nous y ferons un choix prudent.

En 1908, un jeune Patwari nommé Kashi Ram est tué par Chote Lal, fils de Bhagwant Sing, un « Zamindar » du village de Nonenhta, région du Bhind, province de Gwalior. Tous deux étaient allés pour une affaire d'intérêt plaider devant un tribunal. Au retour, en traversant la rivière Kauri, Chotey Lal assassina Kashi Ram, lui coupa les doigts de la main droite, plaça l'un d'eux dans un vase qu'il déposa près du corps de sa victime et prit le large. La police, soupçonnant qu'il fût l'auteur du crime, le rechercha sans le découvrir depuis lors. Il se produisit qu'un peu plus tard, un enfant vint au monde dans un village voisin, qui, étrangement, portait sur lui toutes les marques de violence qui avaient été relevées sur le cadavre. Sukh Lal, fils de Mihi Lal, était né sans doigts à la main droite. Les côtes étaient défoncées, comme l'avaient été celles de Kashi Ram. L'auteur de l'article a examiné l'enfant, en relisant le procès-verbal établi par la police, lorsque l'on avait retrouvé le corps de l'assassiné. Le boy, grandissant, se prit à raconter nombreux détails qui semblaient établir, paradoxalement, mais de façon bien précise, que les événements du passé ne lui étaient nullement étrangers : il fournit des précisions sur la fourberie de son agresseur, etc. Le cas prête, nous en convenons, à bien des discussions. En voici un autre, non moins extraordinaire. Un Zamindar Rajput est tué par son oncle, à propos d'une querelle relative à un bornage de champ. L'oncle se sauve et la police ne peut s'emparer de lui. C'était en l'année Samvat 1934 — c'est-à-dire en 1877, une année de famine. Peu après, un enfant naît dans une localité toute proche. Lorsque le petit atteint 5 ans, un jour, jouant avec des camarades, il s'effraye et tombe sans connaissance en entendant la détonation soudaine d'armes à feu qui annoncent le commencement d'une fête villageoise. Revenant à lui, il assure que « le meurtrier est revenu », et l'a visé pour le tuer encore. D'un bourg de la contrée, un jeune homme, précisément, arrive. Et le bambin court à lui, reconnaît en cet étranger un frère qu'il eut dans une vie antérieure. En réalité, le jeune homme était le frère du Zamindar Rajput, victime de l'oncle

invisible, autrefois. Dès ce moment, le « réincarné » rappelle à son « frère » une foule de circonstances, exactes, relatives à sa vie précédente et que personne au monde n'eût pu connaître. Conduit dans son ancienne maison, le boy reconnut ses instruments de musique et divers objets qui étaient, au temps jadis, sa propriété. On fait venir certains de ses parents (de la vie antérieure) : ils se mêlent à une foule : il les reconnaît sans peine. Ce sujet avait 34 ans en 1912, et tels membres de sa famille, encore vivants, purent certifier de ces divers faits, d'ailleurs de notoriété publique dans la région. La circonstance la plus inouïe fut celle-ci. L'oncle assassin, bénéficiant d'une prescription, était rentré en son village. Il fit le voyage incognito pour aller voir son « ex-neveu ». Mais celui-ci, à l'approche du coupable, et sans le connaître, lui cria qu'il l'avait tué, bien des années auparavant, et qu'il ne pouvait pas voir devant lui celui qui avait été son parent criminel. Tous ces détails, mentionnés par M. R.-B. Syamsunderlal, sont confirmés par le colonel Surajpal Singh, officier de l'armée hindoue à Gwalior.

On peut les encadrer de plusieurs grands points d'interrogation, bien que l'auteur soutienne ses dires, par la mention de certificats d'authenticité délivrés par des juges, magistrats de district et officiers d'administration, qui établissent avoir « suivi » le cas, et l'avoir étudié dans toutes ses étapes depuis l'assassinat du Zamindar Rajput. Bornons-nous à noter ces assertions, sans y joindre de commentaires.

Plus fort que la Télégraphie sans fil.

Le récit que *The Progressive Thinker* publiait le 17 novembre 1923 semblera peut-être plus admissible aux incrédules. Le capitaine Webb expose ainsi divers épisodes qui « déconcertent sa raison » et dont il fut le témoin.

« Ce que je vais dire dépasse de beaucoup en merveilleux tout ce que nous a appris la télégraphie sans fil. C'était pendant la guerre. Notre régiment lutait en France, et mes cinquante ans d'âge me contraignaient à rester aux Indes où je m'occupais de recrutement. Ayant un jour besoin de rideaux pour les fenêtres de nos bureaux, je décidai de m'occuper personnellement de ce petit détail et m'en fus chez un vieux marchand. L'homme parut heureux de me voir. Tout en bavardant, je lui dis que je m'ennuyais de n'être pas avec les camarades et que je désirais vraiment finir mon travail aux Indes pour m'en aller en France voir les choses de près et retrouver tant de bons compagnons de mon régiment : « Mais, s'exclama le marchand, ce n'est plus la peine, maintenant ! » — « Pourquoi ? objectai-je » — « Parce que votre régiment a été massacré, et que tous ont été, autant dire, tués ou capturés. » — « Que me racontez-vous là ? D'où savez-vous cela ? » Il était impossible à cet homme d'avoir des renseignements récents sur le sort du 9^e India. Pourtant il répliqua : « Eh ! je le sais. La nouvelle court dans tous les magasins du Bazar, depuis deux jours. On dit qu'il y a eu une grande bataille, et que le régiment a terriblement souffert. Déjà beaucoup de gens sont allés au temple pleurer leurs morts. » Eh bien, ce marchand n'improvisait pas de sombres nouvelles. Ce n'était que trop vrai. J'allai chez ses collègues : tous me confirmèrent la rumeur. Je cherchai leur source, et ne réussis pas à la découvrir. Enervé, je rentrai au bureau. Dès le lendemain, je pus constater que la plupart des recrues ne se rendaient pas à l'appel. Elles se dérobaient. La nouvelle de France leur avait donné à réfléchir. Et c'est plus tard seulement que me parvint une lettre du Colonel où j'appris une perte d'au moins 700 hommes, dans une dure affaire. Je pus vérifier, avec la plus absolue certitude, qu'aucun télégramme n'avait devancé ce pli. D'ailleurs au moment où le Bazar commentait le désastre, le combat venait à peine d'avoir lieu et les autorités n'avaient pu dénombrer les morts. Comment la nouvelle avait-elle été transmise, si loin et si vite ? Télépathie ?

« Je me souviens d'un fait du même genre. Il y a quelques années, le vice-roi des Indes quitte Calcutta, sur un petit steamer, pour visiter l'île d'A, qui sert de baigne pour les Hindous criminels. L'île est à trois jours de voyage de Calcutta et à la même distance de Rangoon et de Burma. Elle n'est point reliée par câble à la terre, ni même par un système télégraphique quelconque. A l'époque, le « sans fil » était inconnu. Le vice-roi débarque et inspecte les locaux pénitentiaires, avec le directeur, les gardiens-chefs, etc. Il passe près d'un atelier, et un prisonnier, trompant la surveillance, saute sur lui et, avec un instrument contendant, le frappe cruellement. L'acte n'était pas prémédité et l'agresseur ne savait pas qui il blessait. La victime mourut presque aussitôt.

On prit donc des mesures pour ramener le corps à Calcutta où l'on arriva trois jours après le meurtre. Et, sur les quais, en ville, on eut la stupeur de constater que tout le monde connaissait l'assassinat en tous ses détails. La nouvelle avait pris naissance dans le Bazar depuis trois jours francs et l'Administration même, émue par la rumeur inexplicable, avait à tout hasard fait prendre des dispositions pour la réception du cercueil. Aucun moyen normal n'avait pu avertir Calcutta, à l'heure où il se produisait, du malheur survenu à l'île d'A. Je ne me chargerai pas d'expliquer des miracles aussi stupéfiants. »

Phénomènes d'apports et de poltergeist.

Le cas que mentionne notre vaillant confrère quotidien *Hoy*, journal spirite de la Havane (d'après un autre périodique spirite *Claros de Luna* et la *Tribuna de San José*, publiés en République costaricienne), vient s'ajouter à ceux que considère notre illustre collaborateur Camille Flammarion dans son beau livre sur les maisons hantées. Les faits sont mentionnés par M. Nicolas Orlich, « prototype de l'homme sérieux et équanime », disent les journaux de langue espagnole susmentionnés. Le phénomène eut pour cadre une maison d'ouvriers, à San Ramon, près du río Barranca, à quelque distance de l'usine électrique Echandi et Orlich. L'habitation est petite, construite en bois, couverte en zinc. Le logis le plus proche est à environ un kilomètre. Le médium présumé semble être une jeune fille, Carmen Zamora, qui habite, avec ses parents, dans ce modeste logis. M. Orlich, très religieux, ne croyait d'abord qu'à de grossières supercheries. Il voulut voir et se rendit un jour chez les Zamora. La séance commença aussitôt, tandis que des amis de l'usiner surveillaient les abords de la maison. On ne manqua point, tout d'abord, de contrôler chaque pièce, d'y retourner tout, avec rigueur, pour découvrir les « ficelles du truc », mais en vain. Enfin, on prend place autour de la table. Carmen baisse la flamme de la lampe. Rien ne se produit pendant quelque temps, lorsque soudain, tombent du plafond, quelques fleurs jaunes. On donne toute la lumière, et après quelques instants d'attente, les apports se multiplient. D'une pièce voisine, et toutes portes strictement fermées, sont transportés des vases divers, des pierres, des objets de métal. « L'origine de ces prodiges, dit conclure M. Orlich, ne peut être que surnaturelle. » C'est une façon de parler. Le tout est que le témoin ait pu vérifier qu'aucune supercherie ne pouvait être en jeu. Il le certifie sur l'honneur, en ramenant l'ensemble des faits qu'il observe à une « action magnétique de Carmen ». C'est son droit d'incrédule en marche vers la vérité. Mais les circonstances, et quoi qu'il en soit, comportent un intérêt si vil, que divers savants se sont déplacés, avec le distingué M. Ramiro Aguilar, directeur de la revue *Claros de Luna*, pour aller, chez les Zamora, de San Ramon, s'en faire confirmer l'incontestable réalité.

(*Hoy*, par ailleurs, raconte un cas de prémonition des plus caractéristiques. Conrado Glin Rodriguez, dit « Chicho », avait assassiné Camila Laguardia en février 1921. Le meurtrier, inconnu de la justice, s'était prudemment éloigné du pays, et installé, dans la ville de Carde, sous le nom de Miguel Torres. Là, il vivait avec une femme qui ignorait la véritable personnalité et les antécédents de son compagnon. Une nuit, elle eut un rêve ; une silhouette féminine, vêtue de blanc, venant lui dire, tristement : « Cet homme qui est près de toi n'est qu'un malfaiteur : il tombera dans les filets des juges avant qu'il soit peu ». En se réveillant elle raconta le songe à Chicho qui répondit : « Ce sont des bêtises ». Mais, nullement persuadée, la femme parla, et ce fut assez pour que la police retrouvât la trace de l'assassin, et dès le surlendemain, vint l'arrêter au gîte. Camila Laguardia s'était vengée.)

Mais ne nous éloignons pas du « cas de San Ramon » sans dire un mot du « cas de Lincoln ». Naguère encore, les journaux n'en auraient point parlé sans y ajouter, quelque malin commentaire soulignant jusqu'à quel point peut aller la crédulité publique. Aujourd'hui, le *Daily Herald* relate le cas de « Poltergeist », après avoir pris la peine d'envoyer, sur place, un rédacteur qui est revenu de son enquête sans avoir aucunement l'intention de rire. « Les occupants d'une petite maison d'un faubourg surpeuplé, à Lincoln, ont été vraiment bouleversés par d'étranges événements dont leur logis fut le cadre. Les manifestations se produisirent avec une telle violence que ces infortunés, M. Tom Newbury et sa femme, ont décidé d'aller demeurer sous un toit moins troublé. Il y a quelques nuits, alors qu'ils étaient déjà couchés, M. Newbury fut réveillé par le

bruit des volets de la fenêtre soudain ouverts, bien qu'il eût pris soin de les bien attacher avant de se mettre au lit. S'étant levé pour aller voir de quoi il s'agissait, il vit un visage se former dans le cintre de la baie, et ce visage s'approchait de lui. Saisissant prestement le tisonnier, il en asséna un coup sur la tête de l'importun, mais sans succès, car l'apparition, — c'en était une, — disparut à l'instant même. Or, l'affaire ne devait pas se terminer si simplement : on allait avoir d'autres surprises. Le verrou de la porte fut tiré et la barre de fer tendue en travers, comme précaution supplémentaire, fut arrachée et jetée sur le sol. L'instant d'après, une petite table est renversée, divers ornements, sur la muraille, sont brisés, et l'on frappe des coups furieux dans diverses parties de la maison. Des tableaux sont arrachés de leur cadre et traînés par terre ; une lourde malle est transportée d'un bout à l'autre de la chambre et jusque dans l'escalier. Et les déprédations continuent même lorsque les voisins, attirés par le tapage, sont accourus et assistent à ce spectacle stupéfiant. Les spirites locaux ont fait une enquête sur la question et il a été établi que ces incidents extraordinaires pourraient bien être imputables à l'Esprit d'un ancien locataire de cette maison, un certain Joe Green, qui mourut d'une blessure à la tête reçue au cours d'une dispute. »

Un rêve réalisé à long terme.

Le journal *Oakland Tribune* (Californie) mentionne un curieux cas que l'on pourrait appeler « un cas de rêve continu tendant à une réalisation à longue échéance. » Un jeune célibataire vivant à Oakland rêve qu'il se rend en visite dans une famille composée du père, de la mère et de deux jeunes filles. Or, éveillé, il ignore absolument l'existence de ces personnes. Pourtant, il continue à rêver d'elles, très souvent, et pendant des années. C'est ainsi qu'il voit les demoiselles prendre de l'âge, se transformer, devenir de plus en plus charmantes. Amusé par la persévérance de ce songe, il vit, la nuit, comme une existence en marge de la sienne, et finit par se considérer comme un véritable ami de cette famille créée par son imagination. Cette amitié lui semble si réelle qu'il en vient à admettre la certitude d'une rencontre, où il lui sera un jour possible d'identifier en des êtres bien vivants ces personnages fictifs.

Il arrive qu'une fois, et toujours en rêvant, il voit mourir le père. Non seulement il assiste au trépas, mais il voit tout l'intérieur de la maison, dans ses plus menus détails et il est présent aux obsèques. Dès ce moment, le rêve se fait beaucoup moins fréquent. Et des années passent, au cours desquelles ce n'est qu'à de rares intervalles que, pendant son sommeil, il se retrouve en présence de la mère et des deux filles. Un matin, il reçoit une lettre de New-York. Elle lui est adressée par la veuve d'un vague cousin, avec qui il n'a jamais eu de relations. La signataire avertit son parent qu'elle désire fixer désormais sa résidence à San Francisco, et, bien que la demande soit un peu osée, elle prie celui à qui elle adresse son pli, d'avoir l'extrême amabilité de se trouver, pour la recevoir et la guider un peu, elle et ses filles, au débarcadère d'Oakland, où elles arriveront tel jour, à telle heure. Quand elles paraissent, quelle n'est pas la surprise du cousin de reconnaître, devant lui, les personnes de son rêve persistant ! Il leur raconte ce qui lui arrive depuis longtemps, et elles ne sont pas moins étonnées que lui. Mais elles sont bientôt stupéfaites lorsque, sans avoir eu aucune possibilité matérielle d'en être instruit, il leur rappelle, d'après ses rêves, de nombreux détails de leur vie privée, des précisions topographiques sur la maison qu'elles habitaient à New-York, sur la physionomie, les attitudes familiales du père défunt, sur la date même de son décès. Tout est parfaitement exact. On devine ce qui s'ensuivit. Le clairvoyant, bientôt après, épousa l'une des jeunes filles, et les conjoints vivent maintenant heureux, à Oakland ».

L'art de savoir mourir,

Nous avons déjà mentionné, au cours d'une précédente chronique, que des spirites invitent leurs parents et amis à ne plus revêtir des vêtements de deuil pour accompagner leur corps au cimetière. Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de traduire ici les dernières volontés d'Alfredo Comandini, mort en juillet dernier, et portées à la connaissance du grand public, en octobre, par les soins de la revue italienne, *Il Veltro*.

Comandini était un brillant journaliste, polémiste et savant apprécié. Après sa mort, on trouva, dans ses papiers, un texte manuscrit auquel était joint, avec des portraits dédiés de sa main, un certain nombre d'exemplaires des « volontés suprêmes » recopiées à la machine à écrire. Ce texte dénonçait, en l'âme de Comandini, l'allègre optimisme de ceux qui croient aux beaux lendemains de la mort : qu'on en juge.

Milan, le 9 juillet 1923.

« Par la présente, je veux faire savoir qu'a cessé de vivre sur ce globe terrestre, où il naquit, le 5 décembre 1853, Antonio-Alfredo Comandini. L'esprit immortel s'est envolé vers l'autre aurore, dans sa nouvelle forme, et pour les œuvres plus hautes, qu'assigne à son activité la Grande Loi. La fragile dépouille mortelle est retournée à la Terre immortelle et a été inhumée, selon sa volonté expresse, dans un champ commun (fosse commune), sans rites inutiles ni vaines cérémonies, au cimetière de Musocco, à Milan. J'aimais vraiment peu de choses : les journaux, les livres, tous les matériaux de la recherche et de l'étude, les chats, et quelques personnes : *Mais ceux qui, en vérité, s'aimèrent bien, se reverront !*

« Antonio-Alfredo Comandini. »

Remerciements.

La magazine mensuel *The Thinker* (décembre 1923), paraissant à Chicago, publie la traduction du discours présidentiel adressé récemment aux membres de la London Society for Psychical Research, et ajoute, fort aimablement : « La France a le bonheur de posséder en la *Revue Spirite* un périodique où les questions psychiques sont discutées de près par d'éminents savants, tels que M. Flammarion. Cette publication accomplit son œuvre utile en donnant la plus large publicité aux résultats obtenus dans le domaine de ces recherches (psychiques). Nous ne possédons pas, aux Etats Unis, un organe du même genre ; il y aurait cependant « de la place » pour lui. Dans la mesure de son possible, *The Thinker* s'efforcera de remédier à cette absence et M. Selleck, traducteur du discours de M. Flammarion, continuera à nous donner des transcriptions, dont certainement chacun pourra tirer profit. » Nous adressons à notre confrère américain nos remerciements les plus fraternels pour les paroles si cordiales qu'il nous décerna en cette occurrence.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Nous avons annoncé que **La Tribune de Genève** avait ouvert, comme l'ont déjà fait quelques journaux français, une chronique psychique. Dans son numéro du 20 novembre, cet important organe suisse publie un excellent article de M. Raoul Montandon sur la connaissance supra-normale et les enquêtes policières ».

L'ouvrage bien connu du D^r Osty sert de thème au journaliste qui cite plusieurs faits et conclut :

Ces faits établissent de façon indiscutable qu'il existe chez certains êtres des facultés supra-normales leur permettant de prendre connaissance, avec une précision déconcertante, de faits inconnus de tous et échappant, par cela même, à notre conscience claire.

En sa chronique métapsychique de l' **Ère Nouvelle**, M. Albin Valabrègue

signale, le 2 novembre, la création de la « Maison des Spirités » et la réorganisation Intérieure de l'Union Spirite Française ».

La Maison des Spirités sera une maison vivante et accueillante. Je la considère comme une œuvre d'utilité publique.

Le nouvel ouvrage de notre éminent collaborateur M. Camille Flammarion : *Les Maisons Hantées*, a fait sensation. Le Dr Rehm en a parlé longuement en première page du *Matin*. De son côté, *Le Peuple* du 15 décembre écrit :

M. Camille Flammarion, qui n'est pas un farceur, ne se complaît nullement aux histoires de brigands. C'est un esprit curieux qui cherche à expliquer les phénomènes qui ne tombent encore qu'imparfaitement sous nos sens et que notre cerveau n'a encore ni classés, ni déterminés.

Et ils sont nombreux, ces phénomènes, beaucoup plus nombreux que nous ne le croyons.

Dans *La Liberté* du 28 novembre, M. Henry Decharbogne publie un fort intéressant article documentaire sur le Dr Gérard Encausse, plus connu sous le pseudonyme de Papus. Tout l'article serait à citer, car il souligne l'extraordinaire puissance psychique de cet homme qui fut beaucoup aimé et beaucoup calomnié :

Papus était non seulement un érudit des plus complets pour tout ce qui se rapportait aux sciences ésotériques, mais encore et surtout un sujet intuitif d'une merveilleuse sensibilité...

Par deux fois, il annonça sa propre mort, la première trois ans à l'avance, la seconde vingt jours avant le terme fatal dont il précisa la date. Sa première prédiction contenait, en outre, l'annonce formelle de la guerre et de sa durée.

Et M. Decharbogne, après avoir rapporté les faits, termine :

J'aurai peut-être encore l'occasion de parler de cette puissante personnalité, dont j'ai été à même d'apprécier les facultés vraiment extraordinaires au service d'une rayonnante bonté.

Dans le *Petit Var* du 4 novembre, le Dr Z... publie, sous le titre impropre « Métapsychie », un article où il n'est question que d'hypnotisme et de magnétisme humain. Cet article est, toutefois, digne d'intérêt.

L'Echo d'Alger du 11 novembre ayant publié, à propos des expériences de Guzik et du récit qu'en fit M. Marcel Prévost, un article d'humour critique de M. F. Peyrey, a inséré, le 20 du même mois, une lettre d'un de ses lecteurs rectifiant la position du point de vue spirite. Ces controverses sont plus utiles qu'on ne le croit généralement à la propagation des études spirités.

La Patrie du 12 décembre résume, en documentaire, l'opinion de Flammarion, Ch. Richet et Conan Doyle sur la réalité des « maisons hantées ».

Le Soir, de Bruxelles, cite, en son numéro du 10 décembre, les travaux du Congrès de Varsovie et les expériences psychométriques de M. Ossowiecki.

Le Progrès du Nord du 4 novembre, se demandant si « les spirités peuvent aider efficacement la justice », cite des cas favorables à cette hypothèse. Inutile de dire que là n'est pas le but du spiritisme.

Les articles publiés sur « La Question Métapsychique » par M. René Sudre, dans *La Revue de France* constituent un résumé historique et documentaire

du plus haut intérêt. Il est à souhaiter que cette étude remarquable fasse l'objet, ultérieurement, d'une publication à part, en librairie, et qu'elle soit répandue largement pour répondre, devant la conscience publique, aux stupides attaques des adversaires des sciences nouvelles.

Dans son : « Courrier de Philosophie », **Le Mouvement** d'octobre publie, à propos de spiritisme et de métapsychique, un article de Jules Bois sur « le Miracle moderne », le compte rendu du Livre récent de M. Ageorges et d'intéressantes déclarations de deux écrivains anglais, MM. Conan Doyle et Denis Bradley :

M. Denis Bradley, s'il n'a pas la notoriété mondiale de Conan Doyle, possède une brillante réputation littéraire en Angleterre. Comme l'auteur de *Sherlock Holmes*, le voici convaincu que nous pouvons causer avec les morts. Il faut savoir que Denis Bradley ne passe pas précisément pour crédule... Jusqu'à présent, il avait les plus grands doutes sur la survie après la mort, mais à la suite d'une expérience qui lui a paru décisive, il déclare y croire d'une façon absolue.

Le Progrès de Sidi-Bel-Abbès et **Le Cri de Lyon** continuent à publier régulièrement les chroniques des sociétés d'études psychiques locales : exemple à suivre.

Nous lisons encore, dans **L'Intransigeant** du 5 décembre :

Soul, de toutes les hautes personnalités italiennes, Gabriele d'Annunzio, comme Wells, manifeste en ce moment une grande confiance dans le spiritisme.

Il vient d'envoyer à un spirite italien, le professeur Mazardi, une de ses photographies où l'on peut distinguer une main de femme reposant sur le cou du poète.

— C'est la main de ma mère, affirme d'Annunzio ; c'est une preuve que son esprit m'environne comme celui de tous nos morts.

Enfin **L'Œuvre** signale l'adhésion au spiritisme de William Butler Yeats, poète et dramaturge irlandais, prix Nobel de littérature pour 1923.

Rectification. — Dans notre chronique de novembre, nous avons, à propos d'un récit d'apparition publié par la revue **Messidor**, d'août-septembre, dit que ce récit fut ensuite « reproduit » par le journal **La Liberté**, dont le directeur est justement M. Camille Aymard, signataire de l'article.

Nous avons commis là une erreur que nous nous empressons de rectifier : c'est dans **LA LIBERTÉ** du 29 juillet que le récit de M. Aymard a d'abord paru, et c'est à ce journal que l'emprunta la revue **Messidor**.

D'autre part, M. Camille Aymard nous fait connaître qu'il n'a pas le moins du monde garanti l'authenticité de l'apparition dont le général French aurait été témoin, mais qu'il l'a rapportée sous toutes réserves.

Nous enregistrons d'autant plus aisément cette déclaration que, depuis, nous avons reçu, d'un correspondant belge, une communication sur le même sujet, disant :

J'ai lu la même histoire, il y a quelques jours, dans le journal hollandais *De Telegraaf* qui disait l'avoir trouvée dans un ouvrage danois de Enno Nielson, édité à Berlin et dont le titre, traduit en néerlandais, est : « Het groote geheim », ce qui signifie : « Le Grand Secret », ou « La Grande Enigme ».

Mais l'écrivain danois attribue l'aventure à un capitaine de l'armée anglaise en France ; l'apparition a eu lieu dans la tranchée, dans l'abri où reposait l'officier ; la religieuse lui aurait dit que la guerre était une punition infligée au monde pour son impiété, que des millions d'hommes devaient périr et qu'à la fin la France et l'Angleterre remporteraient la victoire, mais que cette victoire n'apporterait pas le bonheur.

La supérieure du couvent, où le capitaine se rendit ensuite, lui dit que le portrait qu'il avait reconnu était celui d'une jeune religieuse morte depuis vingt ans, qui était entrée au couvent à 16 ans et y était morte à l'âge de 22 ans. On l'avait surnommée « La Petite Fleur » et on avait toujours supposé qu'elle possédait des facultés supranormales.

J'ajoute que lorsque le capitaine retourna dans son abri, il le trouva effondré par une bombe et qu'il supposa que l'apparition de la religieuse lui avait sauvé la vie.

Ces récits multiformes d'un fait analogue ne prouvent rien contre la réalité matérielle du fait : on sait combien différent les récits de témoins directs ; quand ces récits ont circulé quelque peu, ils sont passablement transformés. Mais il n'y a pas de fumée sans feu.

Le mouvement Spirite

La Maison des Spirites

La *Maison des Spirites*, fondée à Paris, 8, rue Copernic, par notre directeur M. Jean Meyer, pour abriter les organisations nationales et internationales du spiritisme, a été inaugurée, le 25 novembre dernier, avec le concours d'une très nombreuse assistance.

Magnifique journée, marquée, l'après-midi, par l'assemblée générale de l'*Union Spirite Française* dont nous parlons plus loin, et, le soir, par une intéressante conférence sur « La portée sociale du Spiritisme », faite par le secrétaire général des organisations spirites, M. Louis Gastin.

Les beaux et grands salons du 1^{er} étage regorgeaient de monde ; la Caisse de Bienfaisance de l'U. S. F. a recueilli plus de 400 francs, et l'accord le plus parfait a régné entre tous, en même temps que la joie de voir enfin se réaliser le rêve d'Allan Kardec.

Malgré son état de santé et ses douloureuses infirmités, M. Gabriel Delanne, le sympathique vétéran, président de l'U. S. F., avait tenu à présider l'assemblée générale et s'était fait transporter, pour cette inauguration mémorable, à la « Maison des Spirites ». L'éloignement seul a empêché notre vénéré collaborateur et maître Léon Denis de suivre l'exemple de son compagnon de lutte, mais sa pensée planait sur nous comme planait l'Esprit protecteur du fondateur de *La Revue Spirite*, initiateur du spiritisme français.

Les spirites ont maintenant un vrai centre de ralliement, une « Maison commune » ; l'unité du spiritisme est en marche, préparant son triomphe prochain.

Union Spirite Française

L'Assemblée générale extraordinaire de l'U. S. F. s'est tenue, le 25 novembre après-midi, dans la « Maison des Spirites », sous la présidence de M. Gabriel De-

lanne, président, assisté de MM. Jean Meyer et Louis Chevreuil, vice-présidents ; Barrau, trésorier ; Louis Gastin, secrétaire général ; Grandjean, secrétaire, et plusieurs membres du Comité, parmi lesquels nous devons citer, comme représentants de la province : M^{me} Ducel, de Béziers ; M. Malosse, de Lyon, et M. Bertin, du Havre. Le Foyer de Douai était aussi représenté par MM. Richard et Lamendin et la Société de Toulouse par M. Don de Cépian.

Les discours de M. Delanne et de M. Jean Meyer, ainsi que le rapport du secrétaire général, ont été très applaudis. Nous regrettons de ne pouvoir les reproduire, faute de place.

Les rapports des commissions ont été approuvés et le projet de modification des statuts entièrement adopté après une courte discussion sur certains points de détail.

M. Malosse, secrétaire de la Fédération Spirite Lyonnaise, a présenté, en fin de séance, un remarquable rapport sur la Crèche Spirite en plein fonctionnement à Lyon, et sur l'action à exercer pour l'application pratique de l'idéal spirite.

Tous les orateurs, depuis le discours d'ouverture du président, ont salué d'un hommage ému le geste généreux du fondateur de la « Maison des Spirités ». M. Meyer a répondu par quelques paroles trop modestes, affirmant que sa plus grande récompense sera de voir les spirités se serrer toujours plus étroitement autour de l'Idéal commun, afin d'assurer son triomphe définitif.

..

L'Union Spirite Française nous communique la circulaire suivante, qui intéresse tous les spirités de la Région parisienne et ceux qui peuvent se trouver de passage à Paris.

Le siège de l'*Union Spirite Française* vient d'être définitivement transféré dans la « Maison des Spirités », fondée, 8, rue Copernic, Paris (16^e), par M. Jean Meyer, et mise à la disposition des organisations spirités, nationale et internationale, par notre dévoué vice-président et bienfaiteur.

Le siège de la *Fédération Spirite Internationale* et les services de l'*Office International des Relations Spirités* sont également fixés à la même adresse.

Une pareille centralisation dans un bel et grand immeuble spécialement affecté ne peut que faciliter l'action de propagande et de diffusion des idées qui nous sont chères, en ouvrant au public des services spéciaux. Dès ce jour sont institués, dans la « Maison des Spirités » :

1^o Une *Bibliothèque circulante* pour le prêt public des livres intéressant le spiritisme, le psychisme et la métapsychique ;

2^o Une *Salle de Lecture* avec Bibliothèque d'ouvrages anciens et modernes, dont beaucoup devenus rares ou introuvables. La lecture de ces ouvrages a lieu sur place, à des jours et heures déterminés. Les journaux et revues spirités et psychistes du monde entier sont également mis en lecture ;

3^o Un *Comptoir de Librairie* où le public peut se procurer les bons ouvrages, sélectionnés des meilleurs auteurs spirités, psychistes et métapsychistes. On y reçoit, sans frais, les abonnements à la *Revue Spirite* et à la *Revue Métapsychique*, ainsi que les adhésions à l'*Union Spirite Française* et les inscriptions aux « Services Internationaux » ;

4^o Une *Ecole Spirite* comportant : 1^o des causeries instructives d'enseignement spirite ; 2^o des séances d'instruction pratique et d'entraînement médiumnique. Des salles spéciales sont réservées pour ces réunions dont la direction est assurée par des personnes compétentes.

Le programme de l'École donne la division des études et l'horaire des cours et travaux pratiques, qui commenceront dans la première semaine de janvier 1924.

5° *Un Dispensaire Spirite*, où les malades reçoivent, d'une manière absolument gratuite et désintéressée, les secours fluidiques et spirituels des meilleurs médiums guérisseurs.

Les personnes intéressées sont invitées à se faire inscrire au secrétariat de l'Union, pour rendez-vous.

Des *Conférences Publiques* seront faites, dans les grands salons du 1^{er} étage, par des orateurs divers, sur toutes questions touchant au Spiritisme et aux études connexes. Les personnes qui désireraient recevoir les convocations spéciales pour ces conférences sont priées de donner leur adresse au secrétariat de l'U. S. F.

La « Maison des Spirites » est donc un centre vivant et actif, ouvert à tous. C'est une œuvre impersonnelle dans ses buts de pur idéal, et la collaboration de tous les adeptes de nos chères doctrines rendra plus efficace encore notre action. Tous les concours, même les plus modestes et de quelque manière qu'ils se présentent, sont utiles et reçus avec reconnaissance.

C'est ainsi qu'en raison du rôle que nous jouons dans l'organisation du Spiritisme mondial, l'aide bénévole de ceux qui connaissent une ou plusieurs langues étrangères peut nous être précieuse et vraiment utile. De leur côté, les médiums sincères et dévoués à la cause seront les bienvenus, car ils nous aideront à démontrer la valeur positive des enseignements spirites.

Les charges financières considérables d'une telle Œuvre qui, à l'heure actuelle, pèsent lourdement sur une seule bonne volonté, peuvent être allégées par la participation, même la plus modeste, de tous.

A cet effet, deux souscriptions permanentes à but déterminé sont ouvertes :

1° *La Caisse de Propagande* dont les ressources sont spécialement affectées à la diffusion du spiritisme, à la propagation de ses études, à l'action spirite en général.

2° *La Caisse de Bienfaisance* qui, appliquant, après étude, tout mode pratique de secours, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, étend son action à tous les spirites et, par delà les spirites, à tout humain frappé par l'épreuve (1).

Un *vestiaire* est, notamment, organisé par les Dames de l'Union Spirite Française et reçoit avec reconnaissance les dons de linge et vêtements.

Nous espérons que vous aurez à cœur de seconder nos efforts et que vous saurez mettre en pratique — de la manière la plus conforme à vos moyens d'action — le devoir de solidarité, proclamé, comme un principe fondamental, par la morale spirite qui se confond avec la morale du Christ.

Merci d'avance pour toute l'aide que vous nous apporterez.

Pour le Comité de l'Union :

Le Secrétaire général,
Louis GASTIN.

Le Président,
Gabriel DEBANNE.

* * *

Crèche Spirite de Lyon

La Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche nous prie d'informer nos lecteurs que la Crèche est transférée, à partir du 1^{er} janvier 1924, dans le nouvel immeuble affecté aux œuvres spirites lyonnaises, 14, rue Calas.

C'est également là que se trouve le siège de l'œuvre nouvelle du « Vestiaire » dont nous avons déjà signalé la création.

(1) La Commission administrative de la Caisse de Bienfaisance, présidée par M. G. Marty, commandeur de la Légion d'honneur, examinera avec bienveillance les cas de détresse matérielle ou morale que vous voudrez bien lui signaler.

Conférences

L'infatigable propagandiste qu'est M. Malosse, secrétaire de la *Fédération Spirite Lyonnaise* et membre du Comité de l'*Union Spirite Française*, a fait, dans ces dernières semaines, toute une série de conférences dont le succès, dans les diverses villes qu'il a visitées, a été souligné par la presse locale et régionale.

LE CREUSOT. — Un auditoire nombreux s'était réuni, le 15 novembre, au Théâtre des Variétés ; la conférence, accompagnée de projections démonstratives, retint l'attention du public. Dans cette ville, qui paraît assez en retard pour les études psychiques, les conférences constituent un excellent travail de propagation du spiritisme.

ROANNE. — La conférence de M. Malosse eut lieu le samedi 1^{er} décembre, dans la grande salle de la Bourse du Travail. Un certain nombre de spirites militants s'étant fait connaître à l'issue de la conférence, il est probable qu'avec le concours des spirites lyonnais, cette ville verra sous peu la création d'une société d'études psychiques.

BÉZIERS. — C'est le dimanche 7 décembre que M. Malosse a donné sa conférence publique, avec projections, dans la grande salle de la « Maison du Peuple ». Le concours de la presse a contribué au succès de cette belle manifestation spirite. Plus de 1.300 auditeurs ont pu entendre l'exposé synthétique du spiritisme et se faire une idée de l'état actuel des études scientifiques sur les manifestations de l'âme après la mort.

La conférence, écoutée dans le plus grand calme, a paru intéresser vivement l'auditoire. Une quête au profit du Bureau de Bienfaisance de la ville a été faite par les soins du « Foyer Spirite de Béziers ».

MONTPELLIER. — Mardi 11 décembre, M. Malosse a fait, au « Pavillon Populaire », une conférence sur les Esprits « devant les Savants ». La salle, comble bien avant l'heure fixée, contenait environ 800 auditeurs. L'auditoire, très attentif, ne ménagea pas ses approbations. Une telle affluence à ces réunions montre l'intérêt que le public porte à nos idées et marque les conquêtes récentes du Spiritisme dans toutes les classes de la société.

NIMES. — Le vendredi 14 décembre, M. Malosse a également parlé dans cette ville, à la salle Jean-Jaurès. Près de 400 personnes y assistaient, mais il convient de dire que d'autres réunions exceptionnelles retenaient ce soir-là les Nimois dans d'autres salles.

Des comptes rendus de ces conférences ont été publiés par divers journaux, notamment *Le Petit Méridional*. A toutes les conférences qu'il donne, M. Malosse distribue gratuitement des brochures de propagande à ses auditeurs.



De son côté, M. Gastin a fait, indépendamment de la conférence inaugurale de la « Maison des Spirites », le 25 novembre, deux conférences en province, qui ont eu un légitime succès :

NANCY. — Le 18 novembre, à la « Société d'Études Psychiques » de cette ville, M. Gastin a parlé sur « Le Spiritisme devant la Science ». Un auditoire attentif a plusieurs fois applaudi le conférencier.

LE HAVRE. — Le 18 décembre, la « Société d'Études Psychiques » du Havre a donné une conférence publique avec le concours de M. Gastin, qui a traité de « La portée sociale du Spiritisme », et parlé de « La Justice Divine à travers les Ages ». Un plateau disposé à la sortie a recueilli une somme globale de 100 francs au profit des œuvres de bienfaisance de la ville.



Notre sympathique ami, M. Jules Gaillard, conférencier de l'*F. U. S. F.*, va entreprendre une nouvelle tournée de propagande qui comprendra les villes de : Narbonne, Perpignan, Carcassonne, Toulouse, Dax, Bordeaux, Périgueux, Limoges, Angoulême, Rochefort, La Rochelle, Niort et Poitiers.

— M. Louis Gastin soutiendra la défense du Spiritisme, le dimanche 20 janvier, dans une conférence contradictoire à l'*Université Populaire du Havre*, 56, rue du Maréchal-Galliéni.

Groupes et Sociétés

La FÉDÉRATION SPIRITE INTERNATIONALE s'est donné pour tâche de provoquer, dans tous les pays, la concentration des efforts par la création de Fédérations Spiritiques Nationales.

L'UNION SPIRITE FRANÇAISE qui constitue cet organisme fédératif pour la France et ses Colonies, adresse, à son tour, un appel pressant à tous les groupements organisés, pour qu'ils se rallient autour d'elle, et, par leur affiliation, augmentent la puissance de rayonnement qu'elle possède.

Nous sommes heureux de signaler qu'aux nombreuses sociétés déjà adhérentes à l'U. S. F., sont venues, récemment, s'ajouter de précieuses adhésions, notamment : la *Société d'Etudes Psychiques* du Havre ; l'*Union Spirite* de Reims ; le *Cercle Caritas*, de Paris, l'*Association des Etudes Spiritiques* de Paris.

Il faut que ce mouvement de concentration continue et s'accroisse. Toutes les sociétés ont le devoir impérieux de rompre un isolement qui ne peut être qu'une cause de faiblesse.

Fédération Spirite Internationale

Le Comité exécutif de la F. S. I. s'est réuni, le 16 décembre dernier, à la « Maison des Spirites », à Paris, sous la présidence de M. Geo. F. Berry, de Manchester, président.

MM. Jean Meyer (France), vice-président ; Beversluis (Hollande), conseiller, et Louis Gastin, secrétaire général, assistaient à cette réunion au cours de laquelle ont été prises d'importantes décisions.

Nécrologie

Le Comité de l'Institut Métapsychique International vient de perdre un de ses membres les plus éminents : son vice-président, le comte de Gramont, membre de l'Académie des Sciences.

Dès son jeune âge, l'étude des sciences psychiques l'attirait, il leur a consacré avec amour le meilleur de son temps. Il se sentait particulièrement poussé vers cette branche de la science et pour ne pas la négliger il a, à plusieurs reprises, refusé des situations très enviées.

M. de Gramont fut un des fondateurs et membres les plus actifs de l'Institut Métapsychique International. Depuis longtemps il avait pu observer des phénomènes objectifs incontestables ; aussi suivait-il avec passion les remarquables séances avec Kluski et tout dernièrement avec Guzik où il constata, une fois de plus, sous un contrôle des plus rigoureux, la réalité des phénomènes. Il déplorait qu'on se raillât de cette nouvelle science sans vouloir l'approfondir, mais il dédaignait ces railleries. Il était de ceux qui pensent que la science métapsychique est la plus grande des sciences et qu'elle englobe toutes les autres.

La métapsychique et le psychisme perdent en lui un de leurs défenseurs les plus éminents, mais nous sommes certains que des sphères éthérées qu'il est allé rejoindre, il aidera par sa pensée puissante à la réalisation et à la solution des grands problèmes que l'Institut s'est donné pour tâche de résoudre.

Nous saluons avec émotion et avec fierté ce noble esprit. Nous adressons à la comtesse de Gramont, à sa fille la duchesse de Cadaval et à sa famille, l'expression de notre vive sympathie et de notre admiration reconnaissante.

J. M.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

L'Éditeur-Gérant : Paul LEYMARIE.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

°°°

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.

TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.

LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE

EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

A nos Lecteurs et Amis

Vous avez pu vous rendre compte par notre exposé paru dans la Revue de janvier, sous le titre : « Coup d'œil rétrospectif », du progrès du spiritisme en 1923, particulièrement en France ; ce progrès sera encore plus sensible dans l'année qui commence.

Nous avons fait un grand effort en mettant à la disposition des spirites un vaste hôtel, spécialement aménagé pour les services de l'Union Spirite française et de la Fédération Spirite internationale. Mais l'effort isolé est impuissant à répondre aux besoins de l'heure présente. Si les spirites veulent rester à la hauteur de leur tâche, ils doivent nous apporter leur aide matérielle et morale pour édifier l'œuvre.

Il reste encore beaucoup à faire.

Des sociétés sont à créer dans toutes les villes de quelque importance ; il faut souvent les aider pécuniairement au début.

Des conférences nombreuses doivent être régulièrement organisées, non seulement en France, mais aussi chez nos voisins amis.

Il est important que chaque société, chaque groupement, ait sa biblio-

thèque de lecture et de prêt bien organisée, contenant des ouvrages spirites et psychiques judicieusement choisis.

La Fédération Spirite internationale, dont le siège a été fixé à Paris, dans la « Maison des Spirites » que nous venons de fonder, exige pour son organisation mondiale de grands sacrifices.

Un Congrès spirite international aura lieu à Paris en 1925.

La *Revue Spirite*, en vue de venir en aide aux œuvres les plus urgentes, a décidé d'ouvrir une souscription de propagande destinée à coopérer à la diffusion et à l'organisation nationales et mondiales du spiritisme scientifique et moral inauguré par son fondateur Allan Kardec.

Notre Revue a droit de recevoir légalement n'importe quelle somme. Quels que soient les dons, petits ou grands, ils seront accueillis avec reconnaissance.

Les souscriptions seront publiées et un compte détaillé de l'emploi de leur montant sera adressé chaque fin d'année aux donateurs.

On peut utiliser, pour la France et les colonies, le chèque postal : Jean Meyer, 8, rue Copernic, Paris, n° 609-59. Pour l'étranger : des chèques sur Paris, ordre Jean Meyer.

D'autres grands projets sont à l'étude, leur réalisation dépend du concours que nous trouverons parmi nos frères et amis et auprès de tous ceux qui pensent avec nous que la pratique et l'enseignement du spiritisme raisonné, scientifique et moral, est la force irrésistible pour transformer la vie morale et sociale de l'humanité.

Nous faisons un chaleureux appel à toutes les bonnes volontés et à nos frères du monde entier pour nous aider à atteindre ce but.

Le Directeur :

Jean MEYER.

Les observations réalistes de fantômes

Les histoires de fantômes et de revenants sont si souvent associées à des rêveries mystiques imaginaires qu'il importe d'examiner au strict point de vue de la méthode scientifique la nature de ces observations et de juger impartialement leur degré de véracité. Leur valeur intrinsèque dépend beaucoup de celle des observateurs et des narrateurs.

Un naturaliste fort estimé, mon ami regretté Edmond Perrier, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, membre de l'Académie des sciences, assez sceptique, en général, sur les phénomènes métapsychiques, a appelé un jour mon attention sur le fait spécial que voici :

« M. Chevreul, l'éminent chimiste, méditait un jour, assis et courbé près de son foyer. C'était en 1814, quelques jours avant l'occupation de Paris par les alliés. Une inquiétude universelle régnait. Un moment, il se lève, se retourne et voit, entre les deux croisées de son cabinet, une forme pâle et blan-

che semblable à un cône fort allongé que surmonterait une sphère. Cette forme, assez mal définie d'ailleurs, était immobile, et pendant que M. Chevreul la considérait, il était dans un état tout particulier d'angoisse. Il n'éprouvait aucune frayeur morale, et cependant il se sentait frissonner ; un instant il détourna les yeux et cessa alors de voir le fantôme, puis, les reportant vers le même lieu, il l'y retrouva dans la même attitude. Cette épreuve fut répétée avec le même résultat. Fatigué de cette vision persistante, le savant se décida à se retirer dans sa chambre à coucher. Pendant ce mouvement, qui l'obligeait à passer devant le fantôme, celui-ci s'évanouit.

« Trois mois après environ, M. Chevreul apprit, assez tardivement, la mort d'un vieil ami qui, en signe de souvenir, lui léguait sa bibliothèque ; cette triste nouvelle avait été singulièrement retardée par la difficulté des communications dans cette malheureuse époque, et, en rapprochant les dates, il constata entre la vision et l'heure de la mort de son ami une sorte de coïncidence. Si j'avais été superstitieux, me disait M. Chevreul, j'aurais pu croire à une apparition réelle. »

Cette histoire a été rapportée par Gratiolet dans son ouvrage *Anatomie comparée du système nerveux* (tome II, page 534) et traitée d'hallucination. C'était la mode à cette époque (1857). Aujourd'hui, nous ne nous contentons plus de mots qui n'expliquent rien. Ce qu'il faut expliquer, c'est la coïncidence de cette vision avec la mort d'un ami qui léguait sa bibliothèque au jeune savant. Le hasard, dit-on quelquefois. S'il n'y avait qu'un seul cas de ce genre, on pourrait admettre cette explication ; mais il y en a des centaines, des milliers, et le calcul des probabilités prouve l'inapplicabilité de cette hypothèse. On peut objecter aussi que ce fut là une illusion de voyant. M. Chevreul n'était pas le premier venu. C'était un homme de science habitué aux méthodes scientifiques. Je l'ai connu particulièrement. Il est né en 1786 et est mort, plus que centenaire, en 1889. En 1814, il était donc âgé de 28 ans. Ce n'était pas un enfant, son observation a sa valeur.

Ce fantôme n'avait qu'une forme assez vague, mais l'impressionna à le faire frissonner. L'apparition semble plutôt objective que subjective, puisque le jeune savant passa devant elle en allant dans une autre chambre. Ne voir là, avec Gratiolet et Brière de Boismont, qu'une hallucination nous paraît un jugement tout à fait insuffisant.

L'observateur Chevreul est digne de considération. Son ami était-il mort ou vivant ? L'histoire ne le dit pas. Le phénomène de transmission de pensée a pu se produire au moment de la mort, l'auteur étant encore vivant. Nous en connaissons un grand nombre d'exemples. Les fantômes de vivants sont aussi nombreux que les fantômes de morts. Rappelons ici le cas signalé par Goethe. L'auteur de *Faust* était sans contredit aussi intelligent que Chevreul. Citons ce curieux épisode.

* * *

« Le poète se promenait, un soir d'été pluvieux, avec son ami X..., revenant avec lui du Belvédère, à Weimar. Tout à coup il s'arrête, comme devant une apparition, et cesse de parler, son compagnon ne se doutait de rien. Soudainement, Goethe s'écrie : « Mon Dieu ! si je n'étais sûr que mon ami Frédéric

est en ce moment à Francfort, je jurerais que c'est lui !... » Ensuite il pousse un formidable éclat de rire : « Mais c'est bien lui... mon ami Frédéric ! Toi ici, à Weimar ? Mais au nom de Dieu, mon cher, comme te voilà fait : habillé de ma robe de chambre, avec mon bonnet de nuit... avec mes pantoufles aux pieds, ici, sur la grand'route !... » Son compagnon, ne voyant absolument rien, s'épouvante, croyant le poète est atteint subitement de folie. Mais Goethe, préoccupé de sa vision, s'écrie en étendant les bras : « Frédéric ! Où es-tu passé ?... Grand Dieu !... Et il demanda à son voisin où est le promeneur qu'ils viennent de rencontrer... » Ce compagnon, stupéfait, ne répond rien. Alors le poète, tournant la tête de tous les côtés, s'écrie d'un air rêveur : « Oui, je comprends... C'est une vision... Cependant, quelle peut être la signification de tout cela ? Mon ami serait-il mort subitement ?... Serait-ce donc son esprit ?... »

« Là-dessus, Goethe rentra chez lui et trouva Frédéric à la maison... Les cheveux se dressèrent sur sa tête : « Arrière, fantôme » ! s'écria-t-il en reculant, pâle comme un mort. — Mais, mon cher, réplique le visiteur interloqué, est-ce là l'accueil que tu fais à ton plus fidèle ami ?... « Ah ! cette fois, s'écria le poète, riant et pleurant tout à la fois, ce n'est pas un esprit, c'est un être en chair et en os. » Et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

Frédéric était arrivé au logis de Goethe, trempé par la pluie, et s'était revêtu des vêtements secs du poète ; ensuite il s'était endormi dans un fauteuil et avait rêvé qu'il allait à la rencontre de Goethe et que celui-ci l'avait interpellé avec ces paroles (les mêmes que celles qu'avait prononcées le poète) : Toi ici, à Weimar ? Quoi... avec ma robe de chambre... mon bonnet de nuit... et mes pantoufles, sur la grand'route ?... »

Cet épisode de la vie de Goethe est typique. Il y a eu là une transmission d'images par ondes psychiques entre deux cerveaux harmoniquement accordés : l'un remplissant le rôle d'appareil émetteur d'ondes et l'autre de récepteur. La physique moderne nous offre des exemples qui peuvent nous mettre sur la voie de l'explication, dans la télégraphie, la photographie et la téléphonie sans fil. Dans ce dernier cas, ce n'est pas la parole qui voyage d'un point à un autre. Elle se décompose en ondes hertziennes pour aller du point de départ au point d'arrivée, où le détecteur de réception la reconstitue pour l'audition.

Le rêve de l'ami a pu se transmettre à Goethe sous forme d'ondes éthérées, lesquelles, en frappant le cerveau du poète, ont reconstitué l'image réelle (toutes les images se forment, d'ailleurs, dans notre cerveau).

Nous n'avons pas le droit de refuser à l'admirable appareil qu'est notre cerveau, doué de facultés physiques et mécaniques si extraordinaires, les propriétés que nous utilisons dans les appareils scientifiques construits par nous-mêmes. Mais l'acteur est l'esprit.

Sur cette relation de Goethe et sur les analogues, on croyait, il y a cinquante ans, être quitte de toute explication par un mot, un simple mot, celui-ci : Hallucination, Illusion, Néant.

Il n'y a pas eu plus d'hallucination ici que dans l'observation de Chevreul. Voici maintenant un fantôme dont l'observation n'est pas moins incontestable.

« Le 21 janvier 1879, écrit le narrateur, M. Gaston Fournier (1), j'étais invité à dîner chez mes amis, M. et M^{me} B... En arrivant, je constate l'absence d'un commensal ordinaire de la maison, M. d'E..., que je rencontrais presque toujours à leur table. J'en fais la remarque, et M^{me} B... me répond que leur ami, employé dans une grande maison de banque, était sans doute fort occupé, car on ne l'avait pas vu depuis deux jours.

« A partir de ce moment, il ne fut plus question de lui. Le repas se passa fort gaiement et sans que la maîtresse de maison eût donné la moindre marque visible de préoccupation. Pendant le dîner, nous avons formé le projet d'aller achever notre soirée au théâtre. Au dessert, M^{me} B... se lève pour aller s'habiller dans sa chambre, nous laissant à table à fumer nos cigares. Tout à coup, nous entendons un cri terrible. Nous nous précipitons dans la chambre, et nous trouvons cette dame affalée dans un fauteuil, prête à se trouver mal. Nous nous empressons autour d'elle, elle se remet peu à peu et nous fait le récit suivant :

« Après vous avoir quittés, je m'habillais pour sortir, et j'étais en train de nouer les brides de mon chapeau devant ma glace, quand tout à coup j'ai vu, dans cette glace, d'E... entrer par la porte. Il avait son chapeau sur la tête ; il était pâle et triste. Sans me retourner, je lui adresse la parole : « Tiens, vous voilà ! asseyez-vous donc » ; et comme il ne répondait pas, je me suis retournée et je n'ai plus rien vu. Prise alors de peur, j'ai poussé le cri que vous avez entendu.

« Mon ami, pour rassurer sa femme, se met à la plaisanter, traitant l'apparition d'hallucination nerveuse, et lui disant que d'E... serait flatté d'apprendre à quel point il occupait sa pensée ; puis, comme elle restait toute tremblante, pour couper court à son émotion, nous lui proposons de partir tout de suite, alléguant que nous allions manquer le lever de rideau.

« Je n'ai pas pensé un seul instant à notre ami, nous dit cette dame, depuis que M. Fournier m'a demandé la cause de son absence. Je ne suis pas peureuse et je n'ai jamais eu d'hallucination ; je vous assure qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, et, quant à moi, je ne sortirai pas avant d'avoir des nouvelles ; je vous supplie d'aller chez lui : c'est le seul moyen de me rassurer.

« Je suis du même avis, et nous partons tous les deux chez d'E..., qui demeurerait à très peu de distance. Tout en marchant, nous plaisantions beaucoup sur les frayeurs de M^{me} B...

« En arrivant, nous demandons au concierge si notre ami est chez lui ? — « Oui, il n'est pas descendu de la journée. »

« Il habitait un petit appartement de garçon et n'avait pas de domestique. Nous montons, nous sonnons à plusieurs reprises, sans avoir de réponse. Nous sonnons plus fort, puis nous frappons à tour de bras, sans plus de succès, B..., émotionné, malgré lui, me dit : « C'est absurde, le concierge se sera trompé ; il est sorti. Descendons ». Mais le concierge nous affirme qu'il n'est pas sorti, qu'il en est absolument sûr.

(1) V. *La Mort et son mystère* tome II, p. 402.

« Véritablement effrayés, nous remontons avec lui et nous tentons de nouveau de nous faire ouvrir ; puis, n'entendant rien bouger dans l'appartement, nous envoyons chercher un serrurier. On force la porte et nous trouvons notre ami couché sur son lit, tué de deux coups de revolver, le corps encore chaud.

« Le médecin, que nous faisons venir aussitôt, constate qu'il avait d'abord tenté de se suicider en avalant un flacon de laudanum, et qu'ensuite, trouvant sans doute que le poison n'agissait pas assez vite, il s'était tiré deux coups de revolver à la place du cœur. D'après la constatation médicale, la mort remontait à une heure environ. C'était une coïncidence presque absolue, avec la soi-disant hallucination de M^{me} B... Sur la cheminée, il y avait une lettre de lui, annonçant, à M. et M^{me} B... sa résolution, lettre particulièrement affectueuse pour M^{me} B... »

« Gaston FOURNIER. »

L'explication est la même que pour les cas précédents. Le désespéré a projeté sa pensée vers M^{me} B..., et cette projection a produit l'image de l'ami en visite.

*
* * *

Voilà trois observations de fantômes dont on ne peut douter, de trois genres différents. La première est une forme vague et indéfinie quoique impressionnante ; la seconde est la vision précise d'un être vivant ; la troisième est une apparition caractéristique de mourant. Ces différences sont à étudier. Lisons aussi la lettre suivante qui m'a été adressée le 20 avril 1923 et que je laisse sous sa forme originale personnelle qui lui garde tout son caractère de véracité.

Adana (Cilicie, Turquie d'Asie), 20 août 1923.

« CHER MAITRE,

« Il me semble bien inutile de vous assurer que vos œuvres sont connues dans les coins les plus obscurs du monde, et si je me permets d'abuser de votre temps précieux, c'est pour une raison plus forte, celle de la reconnaissance.

« Un sort malencontreux m'a jeté, comme des milliers de mes compatriotes, hors de la vie normale, de la carrière choisie et aimée, et a fait de moi une espèce de « juif errant » sans patrie. Ancien officier de la marine impériale russe, maintenant petit employé obscur dans une usine, dans ce coin oublié du monde. Vous me le croirez, cher maître, qu'on n'oublie pas facilement une vie si différente de celle que je suis obligé de mener à présent et qu'il y a des moments d'un désespoir profond... C'est la lecture seule qui, dans ce pays dépourvu de tout ce qui est nécessaire à un être pensant, peut soutenir l'esprit dans la lutte contre ce sommeil léthargique qui menace ici l'âme et l'esprit. Et là, ce sont vos œuvres, et, avant tout, vos études sur le mystère de la mort qui, étant devenues notre lecture de soir après une journée de travail obligatoire mécanique, nous donnent, à ma femme et à moi, le support moral nécessaire à notre vie intellectuelle. J'ose presque croire que vous devez le sentir par

cette télégraphie : sans fil mentale qui constitue la télépathie ; combien de fois ne prononçons-nous pas votre nom avec respect et reconnaissance !

« C'est pour vous exprimer cette gratitude sincère et profonde de deux êtres auxquels vos œuvres donnent tant de consolations et d'appui moral que je me suis permis de vous adresser ces lignes en y joignant quelques observations qui peuvent vous intéresser.

« M. DE COUBÉ,
« Capitaine de Corvette M. J. R. »

« Voici le premier de ces faits :

« Au mois de juillet 1899, alors garçon de 13 ans, j'étais à côté de ma grand'mère sur la véranda de notre maison de campagne. Je remarquai soudain que ma grand'mère fixait attentivement une haie en face de nous et qu'elle était prise d'une grande émotion. A mes questions, elle répondit d'une voix haletante : « Est-ce que tu ne vois pas là-bas tante Antoinette ? (c'était sa sœur cadette, à ce temps-là, demeurant à Riga, à quelque 500 ou 600 kilomètres de nous), elle me sourit, elle me fait des signes... » Je ne voyais absolument rien. Quelques instants après, la vision ayant disparu, ma grand'mère eut une crise nerveuse et je courus appeler du secours. Une semaine plus tard nous recevions par la poste privée départementale desservant notre coin de province assez mal, la triste nouvelle de la mort subite de ma grand'tante. La date coïncidait exactement avec le jour de la vision. »

C'est là une quatrième observation de fantôme aussi spontanée, aussi réaliste que les trois précédentes et d'un autre ordre encore. Toutes les quatre ont eu lieu, non en rêves, mais en état normal.

Ces phénomènes psychiques si dédaignés jusqu'ici méritent d'être étudiés sérieusement. C'est ce que nous nous proposons de faire ici.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

Spiritisme et socialisme sont unis par des liens étroits, car l'un apporte à l'autre ce qui lui manque le plus, c'est-à-dire les éléments de sagesse, de justice, de pondération, les hautes vérités et le noble idéal sans lesquels il risque de rester impuissant ou de sombrer dans l'anarchie.

Mais, avant tout, il importe de bien définir le sens des termes que nous employons. Pour nous, le socialisme est l'étude, la recherche et l'application des lois et moyens susceptibles d'améliorer la situation matérielle, intellectuelle et morale de l'humanité. Dans ces conditions, les nuances, les variétés d'opinions, de systèmes sont nombreuses, depuis le socialisme chrétien jusqu'au communisme, et tout homme soucieux du sort de ses semblables peut se dire socialiste, quelles que soient d'ailleurs ses préférences.

Mon intention est bien moins de traiter la question sociale au point de vue politique ou économique que de rechercher quelle part d'influence le socialisme pourrait avoir sur l'évolution de l'esprit humain, et particulièrement sur l'éducation du peuple. Les questions sociales, qui avaient revêtu il y a quelque temps un caractère violent et menaçaient de mettre le feu à l'édifice qui nous abrite, ont un peu perdu de leur acuité. C'est le moment de les considérer sans passion, sans aigreur, avec le calme qui convient à des esprits réfléchis, épris de justice, désireux de faciliter l'évolution de tous dans la paix et l'harmonie. Comme nous le verrons, la question sociale est par-dessus tout une question morale.

Nous souscrivons volontiers aux revendications légitimes de la classe ouvrière réclamant pour le travailleur sa part d'influence et de bien-être, son droit aux bénéfices industriels et sa place au soleil, mais nous réprouvons les moyens violents et révolutionnaires qui seraient un danger pour la société occidentale, après avoir ruiné la société russe.

Ce qui caractérise actuellement à nos yeux l'état d'esprit des socialistes, à l'exception de quelques rares unités, c'est la connaissance insuffisante et trop rudimentaire des lois universelles, sans l'observation desquelles toute œuvre humaine est condamnée d'avance à l'impuissance, à la stérilité, quand elle n'aboutit pas au désordre, au chaos.

La vie des sociétés, comme celle de l'Univers, c'est l'équilibre des forces opposées, des forces contraires. L'équilibre parfait, c'est l'ordre, la paix, l'harmonie ; mais, dès qu'une de ces forces empiète sur les autres, c'est le trouble, la confusion, la souffrance. L'état d'infériorité de notre monde provient précisément de l'instabilité des forces physiques et sociales en action à sa surface, car les unes se répercutent sur les autres.

Tout le passé nous montre la prédominance des classes élevées, dites dirigeantes, sur le peuple réduit à l'état de misère. Aujourd'hui ce sont les classes ouvrières qui parfois veulent prendre le dessus et diriger à leur tour la société. Mais le despotisme d'en bas n'est pas meilleur que celui d'en haut ; il est plutôt pire, parce que plus brutal et plus aveugle.

Depuis la dernière guerre le niveau intellectuel et moral s'est sensiblement abaissé. Les passions se sont déchaînées, les appétits et les convoitises sont devenus plus âpres, plus ardents. C'est que les meilleurs sont partis ; entraînés par leur dévouement, par l'esprit de sacrifice, ils ont couru à la mort comme à une fête, tandis que les autres, plus prudents, moins désintéressés, ont su préserver leur vie. Ceux qui se sont offerts en holocauste pour le salut des autres planent en foule au-dessus de nous (1), s'assimilent des forces et des lumières nouvelles. Ils reviendront bientôt au sein de cette humanité qui a besoin de leur concours pour travailler à son évolution. Déjà, parmi la génération qui monte, des esprits de valeur ont pris leur place et dans une vingtaine d'années on les verra s'affermir par leurs mérites et les vertus acquises ; mais, d'ici là, nous aurons à traverser une période difficile pendant laquelle tous ceux qui ont conscience de leurs devoirs et de la solidarité qui nous relie tous,

(1) Sir Conan Doyle, le grand écrivain anglais, nous communique une photographie prise le 11 novembre, à Londres, au Cénotaphe du soldat inconnu, pendant la minute de silence et de recueillement. On y voit une foule de têtes de jeunes gens parmi lesquelles l'éminent écrivain affirme reconnaître celle de son fils tué sur le front.

les spirites surtout, devront payer de leur personne et guider leurs semblables dans la voie ardue du progrès.

La grande loi d'évolution qui régit tous les êtres doit aussi servir de base à toute organisation sociale. Chacun a droit à une situation en rapport avec ses aptitudes et ses qualités morales. Or, cet acquis que nous apportons de nos vies antérieures, l'éducation spirite pourrait seule le préciser.

L'essentiel serait donc d'apprendre d'abord à tous les hommes d'où ils viennent, où ils vont, c'est-à-dire quel est le but réel de la vie et de la destinée. Alors seulement apparaîtra dans tout son éclat et dans toutes ses conséquences sociales, cette solidarité immense qui relie les êtres à tous les degrés de leur ascension, les contraignant, pour leur propre bien, à revenir sur terre et sur les autres mondes dans les conditions les plus diverses, afin d'y acquérir les qualités inhérentes à ces milieux et, parfois aussi, pour y racheter un passé coupable.

Après les doctrines du passé qui ne nous ont apporté qu'obscurité, incertitude, le spiritisme projette une vive clarté sur la voie à parcourir ; dans l'enchaînement de nos vies successives il nous montre l'ordre, la justice, l'harmonie qui règnent dans l'univers. Que le socialiste assagi adopte cette grande doctrine, cette science vaste et profonde qui éclaire tous les problèmes et nous fournit des preuves expérimentales de la survivance ; que ses partisans s'en imprègnent, y conforment leurs actes et il pourra devenir un des leviers qui porteront l'humanité vers des destinées meilleures.

* * *

Quoique le moi soit haïssable, je crois devoir insister sur l'état d'esprit dans lequel je me propose de traiter ce grand sujet.

Je suis né dans la classe ouvrière et j'en ai connu les luttes, les privations. Mon père était tailleur de pierres, puis il devint petit entrepreneur, mais le travail manquait souvent et il fallut changer de métier. Moi-même, après avoir reçu une instruction très sommaire, j'ai débuté petit employé de commerce et le labeur manuel ne m'est pas étranger. Déjà, à douze ans, je décollais des *flans* de cuivre à la Monnaie de Bordeaux, et mes doigts d'enfant, sous le frottement du métal, se tintaient parfois de sang. A seize ans, dans une faïencerie de Tours, je portais la hotte les jours où l'on défournait. A vingt ans, dans une manufacture de cuir, je charroyais des peaux aux heures de presse, ou je manœuvrais « la marguerite », gros outil de bois qui sert à assouplir les cuirs. Obligé pendant le jour de gagner mon pain et celui de mes vieux parents, j'ai consacré bien des nuits à l'étude, afin de compléter mon léger bagage de connaissances, et, de là, date l'affaiblissement prématuré de ma vue.

Après la guerre de 1870, j'ai compris qu'il fallait travailler avec ardeur à l'éducation du peuple. Dans ce but, avec quelques citoyens dévoués, nous avons fondé dans notre région la *Ligue de l'Enseignement*, dont je suis devenu secrétaire général, créé des bibliothèques populaires, inauguré un peu partout des séries de conférences. Ceci, pour démontrer que j'ai toujours gardé le contact avec les classes laborieuses, que j'ai partagé leurs soucis, leurs aspirations vers le progrès. Je me suis beaucoup intéressé au mouvement coopéra-

tif et j'ai longtemps tenu, à titre gracieux, les livres d'un groupe d'ouvriers cordonniers réunis dans une entreprise commune.

Maintenant que l'âge a blanchi ma tête et que l'expérience est venue, j'apprécie plus hautement les avantages que procure à toute âme les réincarnations parmi les humbles et la libre acceptation de la loi du travail. En effet, le travail est un préservatif souverain contre les pièges de la passion, une sorte de bain moral, un synonyme de joie, de paix, de bonheur, lorsqu'il est accompli avec intelligence et entrain.

Aussi je comprends mieux pourquoi la loi d'évolution oblige l'immense majorité des êtres à renaître au sein des classes laborieuses pour y développer les saines énergies, façonner les caractères, rendre l'homme vraiment digne de ce nom. Dans la lutte constante contre les besoins, dans l'effort quotidien pour s'arracher à l'étreinte des nécessités, peu à peu la volonté s'affirme, le jugement se forme, les plus belles qualités s'épanouissent. C'est pour cela que les plus grandes âmes qui ont passé sur la terre : le Christ, Jeanne d'Arc et tant d'autres nobles esprits, ont voulu naître dans les conditions les plus obscures pour servir d'exemple à l'humanité.



Je dois dire ici que dans le cours de ma vie, depuis mon enfance, au milieu des difficultés que j'ai dû surmonter, j'ai toujours été soutenu par l'Au-delà. Aux moments dont je viens de parler, je me sentais poussé dans ma voie par une force invisible, une force dont j'ignorais encore la nature, car mes guides spirituels ne se révélèrent qu'un peu plus tard. Cependant, je possédais déjà une faculté médianimique, celle de l'écriture, et j'obtenais des communications d'une forme assez littéraire. Mais cette faculté disparut tout d'un coup lorsque je devins conférencier. Mes protecteurs de l'espace m'expliquèrent qu'ils avaient adapté leurs secours fluidiques à mes facilités oratoires et aux moyens d'improvisation comme étant plus efficaces pour la vulgarisation du spiritisme. J'ai pu remarquer plusieurs cas analogues de transformation des facultés psychiques, surtout chez les médiums à incorporation.

A cette époque, je ne traitais pas encore publiquement les questions spirites, je choisissais des sujets s'y rattachant plus ou moins directement, tels que la *Pluralité des mondes habités*, le *Génie de la Gaule*, *Jeanne d'Arc* et autres sujets qui me permettaient d'aborder incidemment le problème du monde invisible.

Ce ne fut que vers 1880 que j'abordai franchement et publiquement cette question. Le public était peu favorable et il fallut plus d'une fois supporter les railleries, les objections puérides, et surtout le boucan. Aujourd'hui, les conférenciers spirites rencontrent un meilleur accueil. Si leurs auditeurs ne sont pas toujours convaincus, du moins ils écoutent avec courtoisie. Cette différence d'attitude donne la mesure exacte des progrès réalisés par nos croyances dans une période de quarante années.

C'est surtout au cours de mes conférences contradictoires en Belgique, avec Volders et Oscar Beck, deux fortes têtes du parti socialiste, que j'ai pu me rendre compte que celui-ci était profondément imbu des théories matérialistes et, par conséquent, dans l'impossibilité de rattacher son plan de réforme

aux lois générales de l'univers dont l'essence est toute spiritualiste. Il est vrai qu'il existe de brillantes exceptions parmi lesquelles je citerai Jaurès, qui fut toujours un spiritualiste convaincu, éloquent et même poète à ses heures. Mais il ne semble pas que sur ce point il ait fait école.

De mes constants rapports avec des travailleurs de tous ordres, une considération se dégage : c'est que les ouvriers, soit des villes, soit des champs, pris individuellement, isolément, sont peu accessibles aux doctrines subversives : communisme et anarchie. Sans doute ils ont gardé du passé, des siècles de servage, une sorte d'atavisme intuitif qui les rend hostiles à toutes les formes de l'oppression ; mais ils possèdent au fond d'eux-mêmes le sentiment des réalités, ils aiment la justice et le progrès.

C'est surtout dans les grands centres industriels que les excitateurs ont plus de prise sur les masses ouvrières et que la parole enflammée des orateurs en mal d'arrivisme réussit mieux à les pousser à des excès. Mais ceux-ci ont, généralement, peu de durée. La France est un pays de bon sens et de raison qui reste réfractaire aux théories du bolchevisme et autres doctrines étrangères. Ce que l'on appelle la « guerre des classes » n'existe que sur le papier. En réalité, il n'y a plus de classes depuis la Révolution, ou tout au moins il n'y a plus entre elles de limites précises, car la pénétration est réciproque et continue. Tout ouvrier laborieux et économe peut devenir patron. La bourgeoisie a ses racines dans le peuple et s'y recrute incessamment : c'est de son sein que se sont élevés la plupart des hommes qui ont illustré l'humanité ; c'est de là que sont montés tant de « bourgeois », grâce à leur travail ou à leur talent. Par contre, combien de petits rentiers, de petits propriétaires sont, du fait de la guerre et de ses conséquences économiques, retombés dans le prolétariat ? Leur nombre est difficile à fixer, car en changeant de situation ils changent presque toujours de résidence et vont se perdre dans le tourbillon des grandes cités.

Le malheur est que les campagnes se dépeuplent et que la pléthore des villes s'accroît sans cesse. On déserte le travail sain et régénérateur des champs, pour aller s'enfermer dans des locaux étroits, privés d'air et de lumière. Ainsi peu à peu la race se stérilise, s'amointrit et glisse sur une pente dangereuse.



Il semble que nous assistions à un commencement de désagrégation de la société. Le ciment qui relie les éléments de l'édifice, c'est-à-dire, l'esprit de famille, la discipline sociale, le patriotisme, le sentiment religieux, etc., s'affaiblit et se décompose.

A qui remonte la responsabilité de cet état de choses ? En grande partie à l'Église et à l'école. Pétrifiée dans ses dogmes, l'Église est devenue impuissante à communiquer au corps social cette foi vivante qui est le grand ressort, l'âme même des nations. Son catéchisme, incompréhensible et incompris, est notoirement insuffisant à éclairer et à guider les enfants du peuple dans les voies difficiles de l'existence. Certains, il est vrai, peuvent encore s'en contenter ; mais une société entière ne peut vivre de ce pain desséché et durci.

Parlons de l'école actuelle, laïque et obligatoire. Elle fut une réaction contre l'école congréganiste imbue des préjugés dogmatiques et des routines séculaires. Les promoteurs de l'école laïque avaient un programme et un but : Faire

partager à tous, dans un élan d'enthousiasme, leur confiance dans la solidarité humaine par la diffusion de l'instruction et la connaissance des principes qui affirment le devoir et la participation de tous à l'œuvre commune. Cette instruction était complétée par des notions de morale tout imprégnées d'idéal spiritualiste. Les manuels de Paul Bert, de Compayré enseignaient l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et cherchaient à rallumer le feu sacré dans les âmes françaises ; mais leurs successeurs, dans leur politique terre à terre, éliminèrent peu à peu ces notions d'idéalisme et l'école retomba sous l'influence matérialiste.

Dès lors, l'instruction laïque, dépourvue d'élévation, a développé le sentiment personnel. De l'orgueil à l'égoïsme il n'y a qu'un pas, et, depuis trente ans, celui-ci a grandi, grâce au bien-être procuré par une civilisation toute matérielle. Lorsque l'instruction est dépourvue de frein moral, de sanction et vient se mêler à la passion matérielle, elle ne fait que surexciter les appétits, le désir de jouissances et se traduit par un égoïsme effréné.

Il faut donc combattre l'égoïsme par un enseignement idéaliste régénérateur. L'égoïsme étant vaincu, il sera plus facile d'éteindre les autres passions qui rongent le cœur humain.

L'école neutre représente aujourd'hui un ensemble de connaissances privées du bien moral nécessaire pour constituer une éducation, une direction efficace. Elle retrouverait son prestige, son pouvoir bienfaisant, en s'assimilant une doctrine spiritualiste indépendante, susceptible de remplacer tous les enseignements confessionnels. Or, cette doctrine, le spiritisme seul peut la lui fournir. En attendant cette fusion nécessaire, quel est notre rôle, à nous spirites ? C'est de créer, de multiplier l'exemple de nos frères Lyonnais, les écoles du dimanche où la doctrine et la morale spirites sont enseignées aux enfants, ainsi qu'aux adultes.

Ce que nous disons de l'école primaire s'applique également à l'enseignement supérieur et même à la science, laquelle n'est encore qu'un ensemble de théories passagères, d'hypothèses provisoires qu'un siècle édifie et que le siècle suivant détruit et remplace, comme l'a démontré M. Ch. Richet, avec une vigueur et une franchise qui ne sont pas sans mérite.

Il est vrai qu'une science nouvelle s'édifie peu à peu. Elle a pour base l'expérimentation psychique ; mais elle se heurte à tant de préjugés, de parti pris, de routines matérialistes, qu'il se passera longtemps avant de réaliser cette synthèse nécessaire et attendue qui reliera nos sciences actuelles, partielles, fragmentaires, dans un tout harmonieux, c'est-à-dire en une conception générale de la vie et de l'univers. Elle deviendrait ainsi un mobile d'action, un foyer de lumière capable d'éclairer et de guider l'homme dans les voies jusqu'ici incertaines de sa destinée.

La science n'est pas faite, elle se fait ; un jour, devenue intégrale et homogène, elle embrassera dans ses études les mondes visible et invisible et pénétrera dans cet océan de vie occulte qui nous enveloppe. Elle en dégagera les lois et, par-dessus tout, cette grande loi d'ascension qui entraîne chacun de nous, à travers les temps, vers des états meilleurs. Alors, parvenue à ce domaine élevé de la connaissance, elle pourra servir de base à l'enseignement et à l'éducation, car elle aura non seulement une loi, mais aussi une morale à offrir à l'humanité.

Aujourd'hui, elle n'est encore que le balbutiement de l'enfant s'essayant à épeler les premières lettres du grand livre éternel et divin.

Ecrasé sous le poids de la matière dont la densité est plus grande chez nous que sur les globes voisins, étouffé par une atmosphère empoisonnée par les fluides des passions terrestres, comment l'homme pourrait-il connaître la vie invisible qui remplit l'espace ? Comment pourrait-il se faire une idée de ces hiérarchies spirituelles qui s'étagent jusqu'aux sommets où siège l'Incréé ? Et cependant c'est là ce que l'homme a le plus besoin de connaître, puisque c'est le but suprême de ses efforts, la sanction de ses actes, la compensation réservée à ses épreuves et à ses maux.

Il est vrai que, par la découverte des forces radiantes et des états subtils de la matière, la science humaine a commencé à entrevoir la possibilité d'une vie invisible ; mais, ayant d'avoir analysé cet état de vie et, par ses procédés et ses méthodes actuels, en avoir dégagé les lois, les conséquences morales, il peut s'écouler des siècles ! En attendant que notre science terrestre soit parvenue à la hauteur des nécessités sociales, voici que l'enseignement des Esprits vient nous ouvrir de plus vastes horizons en nous initiant aux lois et aux harmonies de la vie universelle. Peu à peu, sur tous les points du globe, une communion s'établit entre les vivants et les défunts. Et bientôt, de la terre entière, s'élèvera l'hymne d'allégresse, le cri de reconnaissance et d'amour vers Celui qui, dans sa sagesse et sa prévoyance, a permis que cette grande révélation se produisît au moment même où l'humanité semblait glisser vers un abîme de ténèbres et de douleur, vers Celui qui a disposé toutes choses avec une sagesse, une prévoyance, un art infinis.

(A suivre.)

LÉON DENIS.

Les rêves et la folie

Il y a quelque temps, il m'arriva de converser longuement avec un pauvre fou, affligé de la forme classique de cette infirmité : la « folie essentielle ». Je lui posais des demandes continuelles, afin de l'attirer, autant que possible, à l'enchaînement logique des idées ; et, lui, répondait d'une façon appropriée — mais pour divaguer immédiatement — sautant à un autre argument très disparate et puis à un autre, et à un autre encore. Il parlait avec une volubilité extraordinaire : c'était un chevauchement de paroles, de pensées, d'observations, de projets, interrompus et délirants, qui émergeaient tumultueusement de ce pauvre cerveau éperdu et donnaient le vertige à qui l'écoutait. Quelle pitié ! — Je m'en fus, profondément absorbé par la formidable interrogation qu'un tel spectacle rendait imposante : Comment concilier tout cela avec l'existence d'une âme survivant à la mort du corps ? La théorie du « parallélisme psychophysiologique » entre les fonctions du cerveau et les phénomènes de la pensée, n'apparaissaient-elles pas, peut-être, légitimées, en face d'une preuve comme celle-ci ? Naturellement, pour celui qui cultive les recherches

métapsychiques, il serait possible de répondre, en opposant aux conditions de fait, en question, d'autres conditions de fait qui les neutraliseraient complètement. Néanmoins, il restait en moi une perplexité pénible, que la tragique réalité ne pouvait pas ne pas se relever, transitoirement, en quelque mentalité réfléchie que ce soit.

Cette nuit-là, dans le plus profond des sommeils, je me réveillai en sursaut : j'avais fait un rêve des plus ordinaires, d'une durée d'apparence assez longue, dans lequel ma personnalité songeante avait vécu au delà de ce qu'on peut dire, fantastique et décousue, allant d'une chose à l'autre avec une volubilité extraordinaire, tandis que l'état de « crédulité » de la personnalité songeante ne lui permettait pas de s'apercevoir de l'absurdité délirante des événements qui, tumultueusement, se succédaient et se superposaient dans une ambiance impossible, dans laquelle elle était, également, bien sûre de vivre.

Il me jaillit aussitôt à l'esprit l'identité existant entre la « folie essentielle » et le développement des avatars rêvés : identité absolue et incontestable, soit dans le tumulte délirant des idées qui distinguent les deux états, soit dans leur identique condition de « crédulité » sans restrictions. De cela résulte une inférence théoriquement très importante : *le rêve ordinaire est un état de démence transitoire, et la démence est un état de rêve permanent* ; et, s'il en est ainsi, on devrait en déduire que la démence consiste dans le fait que les centres corticaux, par lesquels s'exerce la faculté du raisonnement, *se trouvent immergés dans un sommeil léthargique permanent* ; et cela, probablement, par suite d'un phénomène narcotique dû à la présence dans le sang de *ptomaines* ayant des affinités avec une zone cérébrale donnée ; dans lequel cas, pour guérir les malades, il n'y aurait qu'à les réveiller en leur épurant le sang.

À la base de la suggestive efficacité d'une analogie si révélatrice, se présente à mon esprit la solution de la grande question qui m'avait tant intéressé à l'état de veille. De fait, à l'interrogation formidable que je me posais à moi-même : « Qu'est devenue la raison de ce malheureux ?... Existe-t-elle encore ou n'existe-t-elle plus ?... », maintenant je pouvais répondre, triomphalement, par une autre interrogation : « Que devient la raison du dormeur qui rêve ?... Existe-t-elle encore ou n'existe-t-elle plus ?... » Evidemment, elle existe encore, cachée dans les replis de la subconscience, puisque le dormeur la retrouve aussitôt réveillé ; et, s'il en est ainsi, alors de même dans la « folie essentielle », elle doit exister encore, cachée dans les replis de la subconscience, puisque les conditions du dormeur qui divague en dormant sont identiques aux conditions du dément qui divague dans la veille ou, pour être exact : *qui divague dans les conditions de somnambulisme éveillé*. De sorte que rien ne s'oppose à ce que le « dément incurable » retrouve sa propre raison aussitôt qu'il se réveille à une « nouvelle vie », après la crise de la mort !

Avec ceci, paraît être résolue la formidable énigme et une semblable solution doit être considérée comme essentiellement légitime, parce que fondée sur les résultantes des analyses comparées ; résultantes rigoureusement logiques et incontestables.



Telles sont les considérations qui me jaillirent à l'esprit à la suite de l'analogie impressionnante existant entre les rêves ordinaires et l'état de « folie essen-

tielle » ; considérations qui présentent une telle importance théorique, que l'on tente d'en approfondir ultérieurement le thème pour répondre préventivement à une objection qui, par aventure, pourrait être formulée contre les conclusions exposées ces ; objections consisteraient dans la contestation qu'un « dément » puisse être considéré dans les conditions de *sommeil permanent*, vu qu'en réalité il est éveillé et actif de façon exubérante !

Pour répondre à cette objection, il convient de s'assurer de la part contributive d'analogies ultérieures, de rechercher les modalités avec lesquelles s'extrinsèquent : le « somnambulisme naturel », le « sommeil hypnotique », le « sommeil magnétique ».

Le « somnambulisme naturel » fournit une première preuve importante en réponse à l'objection précitée, étant tenu compte que, par lui, il est démontré que l'on peut dormir profondément et, en même temps, déambuler les yeux ouverts, converser et écrire ; ou, en d'autres termes, par lui, il est démontré que, s'il est vrai que, dans le sommeil physiologique normal, les facultés psychosensorielles et les centres moteurs ressortent dans des conditions d'inactivité pratiquement complète, cela n'implique pas qu'un tel état doive s'ériger en critérium absolu pour établir quand une personne se trouve véritablement dans le sommeil, vu que les conditions de « somnambulisme naturel » démontrent que le sommeil physiologique peut se limiter aux centres psychiques supérieurs qui gouvernent la vie de relations, sans envahir les centres moteurs et sans empêcher l'automatisme psychique de s'exercer librement. A leur tour, les phénomènes hypnotiques démontrent comment le sommeil provoqué (qui, ensuite, est le sommeil physiologique systématisé, comme l'a déjà observé Bernheim), peut envahir une zone limitée des centres corticaux supérieurs — c'est-à-dire, ceux en qui les facultés de raisonnement ont leur siège — pour laisser entièrement libres les facultés psycho-sensorielles : les centres de la parole et ceux du mouvement, qui peuvent s'exercer activement sans provoquer le réveil du dormeur ! Enfin, les phénomènes du « somnambulisme magnétique » démontrent comment, par l'effet du sommeil provoqué, la personnalité consciente du sujet peut, temporairement, s'éliminer — donnant lieu à l'émersion d'une personnalité intégrale subconsciente, de beaucoup plus élevée, et même douée de facultés psychosensorielles super-normales.

A la suite de cet exposé, il ressort clairement que l'objection ci-dessus reportée — suivant laquelle un individu, plongé dans le sommeil, ne pourrait se comporter et agir comme une personne éveillée — serait contredite par les faits, et, en conséquence, insoutenable.

Nul doute, donc, que l'état de « folie essentielle » doive consister, effectivement, dans une forme de *sommeil léthargique, spécialisé et permanent, limité aux centres corticaux du raisonnement*, de façon à pouvoir considérer cette infirmité comme une forme systématisée du somnambulisme éveillé.

J'ajoute que cette concession n'est pas nouvelle, puisque l'éminent philosophe Emmanuel Kant a déjà écrit que : « Le fou est un songeur en condition de veille apparente » ; et le professeur Delbœuf a aussi conclu que : « qui rêve est involontairement et momentanément un fou ; tandis que le dément l'est involontairement et permanent ».

En outre, en confirmation de ce point de vue, il est bon de relever une

autre circonstance très notable ; c'est que tandis qu'une personne normale qu'on empêche de dormir meurt inexorablement au bout de sept ou huit jours, les fous, au contraire, ne dorment presque jamais, sans que leur santé s'en ressentent ; et Myers cite des exemples de déments qui ne dormirent pas pendant cinq ou six mois de suite, ce qui ne pourrait se concilier avec les lois inflexibles d'échange économique, à moins qu'on ne reconnaisse que *les fous peuvent ne pas dormir parce que, en réalité, ils dorment en permanence.*

Une seconde très importante analogie à remarquer, entre l'état de « folie essentielle » et les états divers de sommeil en examen, sont les conditions de « crédulité » communes aux fous, aux dormeurs par sommeil physiologique, non moins qu'aux dormeurs en somnambulisme, naturel ou provoqué ! Maintenant, cette condition de parfaite ressemblance à l'égard d'un état de conscience, de telle sorte spécialisé, conduit nécessairement à en inférer que s'il est vrai que l'état de « crédulité », dans le sommeil, tire son origine du fait que les facultés souveraines du raisonnement se sont, temporairement, absentes du gouvernement des propres organes de relation terrestre, de façon que ce dernier continue à recevoir, chaotiquement, des sensations subjectives et périphériques de toutes sortes, qui, en l'absence de l'action inhibitrice de la « conscience rationnelle », à laquelle vient se substituer une « conscience onirique », se transforment, pour le rêveur, en actes réels, correspondant, plus ou moins symboliquement, à la nature des sensations perçues ; s'il en est ainsi, si de l'absence temporaire de la « conscience rationnelle », naît l'« état de crédulité », dans les rêves ordinaires, on devra alors en inférer que « l'état de crédulité analogue des fous tire son origine de la même cause : ce qui revient à dire que, dans ce cas, on devra diagnostiquer une condition permanente de sommeil avec absence correspondante de la « conscience rationnelle », et substitution permanente de la « conscience onirique », de sorte que leurs organes cérébraux continuant à recevoir toutes sortes de perception objectives et subjectives, à l'état chaotique, ne peuvent pas ne pas accueillir tels actes réels qui les poussent à agir déraisonnablement comme sont déraisonnables les perceptions qu'ils reçoivent.

Pour compléter le tableau des analogies à l'égard de l'« état de crédulité » dans ses rapports avec les fonctions du cerveau, il est bon de signaler l'existence de cet état chez les enfants ; dans lequel cas il ressortirait encore et toujours un effet de la même cause ; et cela dériverait de l'absence de coordination entre les sensations reçues par le cerveau et la « conscience rationnelle » ; d'après de telles contingences, l'absence de coordination ne serait pas déterminée par le fait que les centres corticaux — par lesquels s'exercent la faculté du raisonnement — sont envahis par le sommeil, mais bien du fait que ces centres mêmes se trouvent dans des conditions de développement rudimentaire.

* * *

L'efficacité démonstrative des analogies sus-énumérées me semble plus que suffisante pour prouver qu'en réalité la « folie essentielle » doit être considérée comme un état de sommeil léthargique permanent, limité aux centres psychiques supérieurs dans lesquels la faculté de raisonnement a son siège. Et si on voulait, ultérieurement, chercher dans le vaste champ des psychopathies

en général, on parviendrait à expliquer, d'une manière analogue, telles formes de psycho-asthénie grave, telles que les « idées fixes » ou la « mégalomanie », lesquelles deviendraient à leur tour la conséquence d'un état de sommeil systématisé dans le malade — état de sommeil qui, en de semblables contingences, se réaliserait seulement à l'instant où une idée donnée surgirait dans la mentalité du patient ou lui serait suggérée ; cela revient à dire que cette idée provoquerait immédiatement l'état de sommeil dans les centres corticaux du raisonnement, de sorte que le malade, qui, un moment auparavant, paraissait normal et raisonnant, se trouverait brusquement, dans des conditions de « crédulité » délirante, comme s'y trouvent, en permanence, les « déments incurables », et comme s'y trouvent, temporairement, les sujets hypnotiques auxquels on a suggestionné d'accomplir un acte après le réveil, qui retombent dans le sommeil hypnotique quand arrive le moment de l'accomplir, pour, ensuite, se réveiller brusquement, la suggestion réalisée, sans conserver le souvenir de ce qu'ils ont exécuté, ne soupçonnant nullement d'être tombés dans le sommeil.

* *

Et, là, j'arrête mes inductions, qui pourraient être étendues aux diverses formes, variées, de « vésanies » et de « psycho-asthénie » ; mais cela me conduirait loin du sujet de mon étude et, surtout, me pousserait trop à fond dans un champ de recherches qui ne sont pas de ma compétence.

Je me limite donc à insister sur le fait que l'analogie, incontestable, existant entre l'incohérence délirante des rêves ordinaires, combinée à l'état de « crédulité » dans lequel ils se déroulent, et l'incohérence délirante de la « folie essentielle », combinée à l'analogue état de crédulité qui la distingue, prouvent l'origine identique des deux conditions : « onirico-psychologique », d'une part, et « onirico-psychopathique » de l'autre. En conséquence, on devra en conclure que, s'il est vrai que, dans le dormeur qui rêve, la raison n'est pas perdue — vu qu'il la retrouve aussitôt réveillé — alors, il est aussi vrai que dans le « dément incurable » la raison ne peut être perdue et qu'il la retrouvera aussitôt réveillé du sommeil de la mort ! Ceci posé, il est bon d'avoir fermement dans la pensée que, dans un cas comme dans l'autre, l'incohérence des images psychiques — et l'état de crédulité qui les accompagne — dérivent du fait que la faculté de raisonnement — *c'est-à-dire l'esprit* — ont perdu tout contact avec leur organe de relation terrestre : dans le premier cas temporairement ; dans le second en permanence ; et que, dans les deux circonstances, l'esprit des dormeurs existe, inaltéré et inaltérable, dans les replis de leur subconscience. Il ne sera pas inutile de noter à ce propos combien ces conclusions coïncident avec celles auxquelles on parvient par les recherches métapsychiques par lesquelles on démontre comment, dans la subconscience, reviennent, à l'état latent, les attributs qui distinguent l'existence d'un esprit, indépendant du corps, tels que la « mémoire intégrale » et les « facultés psycho-sensorielles supernormales » ; et, ainsi, comme je viens de dire, l'existence subconsciente des attributs spirituels implique, nécessairement, l'existence d'un esprit qui, dans une autre ambiance, se prévaudra des attributs mêmes ; il s'ensuit qu'un tel fait mérite d'être noté, à titre de preuve indirecte des conclusions exposées, lesquelles pivotent sur le fait de l'existence subconsciente d'une personnalité intégrale spiri-

tuelle qui ne peut se ressentir nullement des infirmités auxquelles est sujet le propre organe de relation terrestre.

Je remarque que l'efficacité démonstrative de la solution précitée s'étend à n'importe quelle objection scientifique jusqu'ici tournée contre la possibilité de l'existence ou de la survivance de l'âme ; puisque, si les rêves et la démence s'expliquent par le fait que la raison — c'est-à-dire l'esprit — pour une cause quelconque, normale ou anormale, s'est séparé du propre organe de relation, mais existe, inaltéré et inaltérable, dans les replis de la subconscience, alors on devra affirmer d'autant plus, soit des conséquences de l'ivrognerie, soit de l'action de n'importe quel stupéfiant sur le cerveau, comme de tous les autres parallélismes psychopathiques ou psychophysiologiques, invoqués par les contradicteurs comme preuve du fait que la pensée est une fonction du cerveau.

Ernest Bozzano.

De la matière à l'esprit

Dans le petit coin de province que vous habitez, il se trouve une majorité de gens sans notoriété dont la réputation ne dépasse pas un cercle de voisins, parce que rien, en bien ou en mal, ne les distingue du commun des mortels. D'autres, en minorité infime, émergent de la foule, ceux-ci haut situés, fonctionnaires, capitalistes ou savants ; ceux-là, aux plus bas degrés de l'échelle, se signalant par des difformités physiques ou morales. Parmi ces derniers, on remarque des individus sans vergogne n'ayant aucun souci de l'opinion, tirant même vanité de leur dégradation, l'ivrogne titubant que des policiers ramassent dans le ruisseau pour le mettre en lieu sûr où il recouvrera son peu de raison. Cet être à face humaine, vous l'assimilez à la brute dont il ne diffère guère à certains moments de chute profonde. Après des heures d'engourdissement, étant à jeun, il a peut-être des retours de pudeur ; l'habitude reprend vite le dessus et il retombe sous la domination de ses appétits. La matière déborde en lui.

Au lieu d'en rire, comme font certains, vous détournez vos regards de ce dégénéré, vous éprouvez une sorte d'humiliation à voir l'un de vos semblables descendu à ce degré d'avilissement. Les personnes de votre entourage, sans être d'une complaisance exagérée, vous mettent en bonne place dans leur estime. Probablement, si elles vivaient quelque temps dans votre intimité, avec des intérêts à débattre, seraient-elles moins portées à l'indulgence, et, pour ménager votre amour-propre, on ajouterait que les meilleurs d'entre vos censeurs, soumis à la même épreuve, n'en sortiraient guère grandis. On distinguerait dans le tissu de votre caractère une multitude de défauts, d'abord menus, qui deviendraient, dans un contact prolongé, insupportables. N'insistons pas. Si vous y consentez, pour ne pas tomber dans un excès de modestie où des malins verraient une pointe d'orgueil, nous nous classerons dans une assez bonne moyenne, celle des honnêtes gens chez qui la matière et l'esprit

se présentent en un mélange jugé tolérable, l'opinion publique n'étant pas d'un puritanisme très susceptible.

Vous entretenez sans répugnance des relations avec des personnes dont il ne faudrait pas trop épilucher la conduite pour leur conserver sa considération. Vous auriez tort d'ailleurs de vous montrer trop sévère, car vous vous attireriez des représailles. Quelles sont vos impressions d'aujourd'hui semblables à celles d'hier ? Qui avez-vous rencontré dans la rue, les magasins, les salons, à l'atelier, ailleurs ? Des amis ou des indifférents de toute condition, quelques-uns assez mal dégrossis, d'autres raffinés, des viveurs enjoués, des mondaines occupées de chiffons et de plaisirs, des intellectuels épicuriens, des mercantis âpres au gain, des journalistes vendus, des politiciens véreux, des courtisans aplatis comme des valets, et, dans le nombre, à tous les degrés de l'échelle sociale, des dévots sournois à qui la religion sert de tremplin. Chez tous ces arrivistes, plus ou moins déguisés, la matière est ce qui importe le plus, la matière, c'est-à-dire le succès, l'argent, les satisfactions d'amour-propre, la jouissance avec un fonds d'égoïsme souvent féroce sous un vernis de décence, pour ne pas trop prêter à la critique. C'est le cas de rappeler une pensée de Pascal à propos de l'homme en général : « S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ». Misère et grandeur, tel est en deux mots le résumé de notre nature, quand on l'observe sans parti pris de flatterie ou de dénigrement.

Il y aurait pourtant de l'injustice à ne pas reconnaître la valeur morale d'une quantité de gens qui, sans être des saints, sont fort recommandables, consciencieux, serviables, francs, incapables de commettre des bassesses, dusent-ils en pâtir, si dignes d'estime que vous n'hésiteriez pas à prendre leur défense contre des détracteurs influents. Assurément il ne faut pas trop regarder les hommes à la loupe, à commencer par soi-même ; mais, tout bien pesé, en faisant la part de la faiblesse inhérente à notre nature, il y a sur notre planète assez de vertu pour que le dégoût cède quelquefois la place à l'approbation. « L'homme, a dit le grand moraliste que nous venons de citer, n'est ni ange, ni bête » ; il n'est donc pas tout à fait une bête, et il convient, ne serait-ce que pour l'encourager au bien, de proclamer la présence en lui de certains traits vaguement dessinés de l'ange. Une distance énorme le sépare de l'idéal ; il se trouve néanmoins sur la voie qui y mène, et, quand on est pauvre, c'est déjà un avantage que la possibilité de s'enrichir un peu en travaillant beaucoup.

Dans la poursuite de la vertu, il ne faudrait pas, pour favoriser l'esprit, exagérer le mépris de la matière, car l'homme étant un composé des deux, la sagesse consiste à conserver l'équilibre. Vous ne sauriez trop admirer les saints, ceux en particulier qui, par la pureté de leur vie consacrée à des œuvres de charité, ont projeté de la lumière sur les fanges de notre monde. Vous êtes moins ébloui par les mérites des contemplatifs qui se livrent, dans le silence des cloîtres, à des macérations inutiles. Il vaut mieux, selon vous, rester au milieu de ses semblables pour leur faire du bien. Ce n'est pas que l'ascétisme soit sans beauté, quand on le compare avec la sensualité des jouisseurs quels qu'ils soient, grossiers ou délicats ; mais vous agissez sainement en n'abandonnant pas le monde où vous retiennent tant de devoirs. Fondez une famille, exer-

cez une profession, occupez-vous de commerce ou de politique ; quoi que vous fassiez, au milieu des tentations, soyez esclave de votre devoir, bon, pieux sans ostentation, intègre dans la défense de vos droits, soigneux de votre corps pour mieux entretenir la santé de votre âme et vous rendre plus apte au travail, résigné dans l'épreuve, modéré dans la prospérité, et si, à travers les difficultés, vous manœuvrez avec bravoure, vous composerez une existence pour le moins aussi belle, en tout cas plus sensée, que celle des anachorètes les plus renommés.

Prenez pour modèle le Christ, celui de tous les hommes qui a le plus vécu sur les cimes de la spiritualité, aussi affranchi que possible de la chair à laquelle il n'accordait que l'indispensable, uniquement occupé de sanctification pour les autres comme pour lui-même. Il était en communion constante avec Dieu. Il faisait consister la religion, non dans la croyance à des dogmes et à des rites obligatoires, mais dans l'humilité, la pureté du cœur, le désintéressement poussé jusqu'au sacrifice, la prière sans formalisme et l'aspiration vers l'au-delà, sa pensée de tous les instants. Il vivait dans l'invisible, absorbé par le soin des âmes, prédicateur d'autant plus persuasif qu'il se donnait entièrement, toujours en contact avec les hommes, compatissant à leurs peines et quelquefois partageant leurs plaisirs. Au prestige d'une parole simple, populaire, imagée, pleine d'onction, dans la transparence de laquelle se manifestait une conscience sans tache, il ajoutait des actes merveilleux qui augmentaient son autorité en frappant les imaginations, car il fut au suprême degré doué des facultés supranormales que ses ennemis attribuaient à l'intervention du diable. Tout ce qu'il y a de divin dans les profondeurs de la nature humaine, il l'exprima avec aisance. Il plana au-dessus de nos souillures, le plus grand parmi les initiés dont nul ne conteste la souveraineté dans l'ordre spirituel. C'est en marchant sur ses traces que vous diminuerez en vous la part de la matière pour faire plus large celle de l'esprit.

Devenu de la sorte, malgré des lacunes inévitables, un homme relativement très évolué, vous arriverez dans l'au-delà préparé aussi bien que possible pour de nouvelles ascensions ; si, au contraire, vous occupez, à l'heure de la désincarnation, un des degrés les plus inférieurs de la moralité, vous aurez à réparer, pour monter plus haut, les conséquences de votre négligence. Vous portez dès maintenant dans votre âme les germes de votre destinée future.

Nous avons parlé dans notre dernier entretien du corps astral subordonné pour le moment au corps charnel dont il subit la pression, tout en étant distinct de lui, comme le prouvent des phénomènes de bilocation, de seconde vue, de prémonition, de télépathie inexplicables par l'action des sens actuels. Tous les détails de votre existence sont minutieusement enregistrés dans ce corps astral, réservoir qui reçoit et conserve, le plus souvent à votre insu, une multitude inouïe d'impressions et d'idées que la mort, en détruisant le voile de chair, mettra en pleine lumière, pour votre honte ou votre glorification. Si ce fardeau vous importune, vous ne pourrez pas plus vous en débarrasser que vous ne pouvez sauter hors de votre ombre. Il faut que la plante suive le cours de son développement pour produire les fruits amers dont elle possède la virtualité, jusqu'à ce que, grâce à une culture perfectionnée, elle devienne capable de faire mieux. En vous désincarnant, vous ne serez donc pas radicalement transformé ; pendant un stage, plus ou moins prolongé, dans les limites im-

posées par la contrainte de vos habitudes, vous resterez ce que vous êtes.

Représentez-vous le corps astral d'un individu qui, par des appétits inférieurs, s'est rendu esclave de la matière. Sa condition est profondément révolutionnée, puisque, par la disparition du corps charnel, a été tarie la source de jouissances physiques qu'il plaça au premier rang. Il conserve ses goûts avec l'impuissance de les satisfaire. Le voilà désormais établi sur un plan où les facultés qui, sur la terre, lui assurèrent des succès très enviés ne trouvent plus leur emploi, la vie n'étant plus la même. Les rangs sont bouleversés. Certains qui s'élevèrent par un usage abusif de leur intelligence injustement mise au service de leur égoïsme, versés maintenant dans un milieu tout différent, se trouvent réduits à une situation de subalternes. Ils sont semblables à un roi du Soudan, s'il est permis d'employer cette comparaison, qui, après avoir vu prosternés à ses pieds des milliers de sujets, serait transporté loin de sa hutte dans un des plus beaux quartiers de Paris où sa majesté n'exciterait qu'une maligne curiosité. Quel pileux avenir pour les grandeurs de chair ! Il y a donc avantage pour vous à ne céder le plus possible aux exigences de la matière que dans la mesure imposée par les inéluctables nécessités d'ici-bas. Il s'agit de vouloir être maître chez soi, d'accorder la prédominance à l'esprit, de régler sa conduite d'après les maximes d'une morale épurée, et, par une sage administration de vos ressources spirituelles, vous figurerez plus tard parmi les magnats du monde invisible auquel votre corps astral sera beaucoup mieux adapté.

N'est-ce pas rationnel ? Vous ne serez dans le vrai de votre nature et de votre destinée qu'en développant les facultés par lesquelles l'homme se distingue essentiellement des autres créatures. La bête, qui donne parfois des signes remarquables d'intelligence, est emprisonnée dans les limites de l'instinct ; elle se meut dans un cadre invariable, sauf de légères modifications que la lutte pour la vie produit fatalement sans préméditation. L'homme, animé par des instincts comme la bête, a, de plus, la tendance au progrès, la claire volonté de résister aux obstacles, un besoin du mieux dans l'ordre intellectuel et moral qui éclate surtout chez les plus nobles représentants de notre espèce. On est d'autant plus homme qu'on cherche davantage à monter. Mais il ne suffit pas d'augmenter la somme de ses connaissances ; il faut au savoir ajouter la vertu, réagir contre l'égoïsme brutal, sacrifier au besoin son bien-être à l'intérêt général, et, si l'on croit en Dieu, l'honorer par la soif de perfection. Celui qui meurt après avoir sérieusement cherché à nettoyer son âme des souillures de notre monde a la meilleure des préparations, quoiqu'il ne soit pas exempt de péchés pour continuer son ascension dans un milieu subtil où la matière ne compte plus, où l'esprit seul a la primauté.

Alfred BÉNÉZECH.

Le Spiritisme est une science qui traite de la nature, de l'origine et de la destinée des Esprits, et de leurs rapports avec le monde corporel.

ALLAN KARDEC

La trame du destin

Le Destin n'est autre chose que l'application de la grande loi de Causalité.

Cette loi s'exprime par des formules axiématiques : il n'y a pas d'effet sans cause ; toute cause engendre nécessairement ses effets ; un effet ne peut pas être plus grand, ni même aussi grand, que la cause ou l'ensemble des causes qui l'ont généré.

C'est pour cela que le miracle, le surnaturel et le hasard, en tant qu'ils impliquent l'idée d'événements ou de phénomènes débordant la loi de Causalité, ne peuvent être admis, en bonne logique, par ceux qui croient à l'harmonie universelle, assurée par la perpétuité des lois issues de la Volonté Divine.

Cette évidence rationnelle entraînerait cependant aux pires sophismes si l'en oubliait que nous ne connaissons qu'une infime, bien infime partie des forces en action dans l'univers... et que nous ne comprendrons jamais l'Infini.

Les deux sophismes les plus couramment émis dans ce domaine délicat et complexe sont, à l'opposé :

1^o Tout étant, en dernière analyse, soumis à la Volonté Divine, la liberté n'existe à aucun degré dans la création ;

2^o Dieu étant lui-même soumis aux lois harmoniques dont il est l'auteur ne peut intervenir, ni par lui-même, ni par ses agents spirituels, dans le mécanisme universel, immuable et imprescriptible.

Ces deux sophismes conduisent au Déterminisme : religieux, dans le premier cas ; mécanique ou positiviste dans le deuxième (1).

L'erreur de raisonnement consiste, dans les deux cas, en une confusion fondamentale entre le domaine métaphysique de l'Absolu et le domaine réalistes du Relatif.

En fait, la rigueur mathématique de la loi de Causalité se concilie très bien avec la liberté *relative* des êtres créés et avec la liberté *absolue* du créateur.

Comment pouvons-nous nous expliquer cette conciliation ?

* * *

Voici un morceau de bois : nous le jetons au feu, il brûle ; et toutes les fois que nous exposerons un morceau de bois au feu, il subira ses atteintes et se consumera.

Cependant, si nous avons eu la précaution de faire tremper le morceau de bois dans l'eau, il ne sera plus brûlé aussi longtemps que durera son humidité ; si le bain dans lequel nous l'avons plongé contenait de l'alun ou toute autre matière ignifuge, la résistance au feu s'affirmera en dehors de toute humidité.

Qu'avons-nous fait par ces diverses opérations : nous avons mis en jeu des lois physico-chimiques que nous connaissons et dont les effets combattent ceux de la loi physico-chimique de combustion des corps végétaux.

(1) Voir mon étude « Libre Arbitre et Déterminisme ».

Mais, connaissons-nous toutes les lois « naturelles » susceptibles d'engendrer les mêmes résultats ? Nul n'oserait le prétendre.

Or, de même que l'expérience du bois saturé d'alun aurait pu plonger dans une stupéfaction admirative le sauvage ou même le civilisé inculte qui ignore les propriétés de ce sel, de même nous tomberions dans une admiration analogue si quelque être supérieur en connaissances à nous-mêmes venait à empêcher la combustion d'un morceau de bois par un procédé inconnu de nous.

C'est uniquement en cela que réside le phénomène anormal communément appelé « miracle ».

J'ai déjà montré, dans une précédente étude, que la loi d'attraction magnétique des aimants génère des effets susceptibles, dans certains cas, d'annuler les conséquences normales de la loi de pesanteur.

Or, en plus des lois physico-chimiques dont nous sommes loin de connaître les multiples aspects, il existe, pour employer les termes mêmes du professeur Grasset : des lois « biologiques » et des lois « humaines » (ou psychologiques) dont le jeu intervient encore en mode parfaitement « naturel », et dont les effets peuvent se combiner *ou s'opposer* à ceux des lois physico-chimiques.

Il n'est pas inutile de rappeler ici quelques lignes écrites, peu de mois avant sa mort, par le professeur Grasset, dont les sentiments ne furent, certes, jamais tendres pour les spirites :

Comme tous les corps de la nature, l'homme est soumis aux lois *physico-chimiques* : une grosse pierre, tombant sur lui, l'écrase et le détruit mécaniquement ; un fer rouge le brûle ; un fort courant l'électrocute...

Comme tous les êtres vivants, l'homme est aussi soumis aux lois *biologiques* qui ne sont pas en contradiction avec les lois physico-chimiques, mais qui orientent l'action de ces dernières dans le sens de la finalité biologique...

Enfin, l'homme est soumis à des lois spéciales qui lui sont propres (lois humaines), tirées de la connaissance positive et de l'analyse scientifique des diverses fonctions, et *spécialement de la fonction psychique* (1).

On comprend aisément que l'homme peut « agir » en conformité de ses désirs ou de sa volonté sur les phénomènes naturels, dans la mesure où il connaît les lois dont les effets peuvent être utilisés dans ce sens, et dans la mesure où il dispose des moyens propres à déclencher l'action de ces lois.

De sorte que si l'action de l'homme est actuellement bornée à la mise en jeu d'un nombre très restreint de lois naturelles, nous sommes en droit de supposer que des êtres supérieurs à l'homme, en connaissance et en « pouvoirs », auraient sur les événements naturels une action plus grande et plus effective, rigoureusement proportionnée, d'ailleurs, à leur degré d'évolution.

Et, par extension de cette règle à l'infini, nous sommes autorisés à dire que l'Être Suprême, qui connaît toutes les lois et possède tous les pouvoirs, dispose de la totalité des moyens pour réaliser dans l'Univers toutes les combinaisons possibles des effets dont la variété pose un nombre indéfini.

Ainsi, le Destin (enchaînement naturel de cause à effet) n'est pas immuable et fatal : tout être qui sait comment on doit agir pour arrêter ou modifier les conséquences normales d'un acte quelconque, et qui *possède les moyens*

(1) « La Faillite de la Morale » (*Grande Revue*, Mai 1917).

d'agir, peut modifier ou arrêter le Destin consécutif à cet acte ; mais il ne le fera jamais qu'en mettant en jeu une force naturelle dont les effets naturels sont simplement en antagonisme avec les effets de l'acte primitif et leur sont supérieurs en puissance.

C'est en cela que réside la liberté des êtres manifestés par leur volonté : cette volonté et cette liberté sont rigoureusement conditionnées par la somme de leurs connaissances et de leurs pouvoirs.

Quand, par exemple, des Esprits provoquent, par l'intermédiaire d'un médium, des phénomènes supranormaux dans l'ordre physique ou biologique, ils n'accomplissent nullement un acte anti ou surnaturel ; ils mettent seulement en action, par un mécanisme que nous ignorons, ces « forces naturelles inconnues » sur lesquelles notre éminent confrère, M. Camille Flammarion, a écrit, il y a déjà longtemps, des pages admirables.

Cette conception de pure philosophie rationnelle, loin de diminuer Dieu lui conserve toute sa Majesté infinie, en lui restituant son attribut d'Amour compromis dans toute théorie qui soumet la créature, dépourvue d'auto-direction, à son Autorité constamment déterminée.

On comprend aisément, en effet, que si la créature possède une liberté (évidemment relative) dans le choix de ses actes, elle ne peut que s'en prendre à elle-même si un choix malheureux aboutit à des souffrances qui ne sont, en définitive, que des « conséquences naturelles » et dont l'expérience l'éduque en l'orientant vers sa finalité évolutive de progrès ; tandis que si la créature est soumise en toute circonstance, et dans tous les détails de son évolution, à un déterminisme rigoureux et invincible, Dieu seul est responsable des actes qu'elle accomplit et des souffrances qu'éventuellement ces actes lui réservent.

Conclusion terrible qui dément l'infini Amour de l'Être Suprême et transforme Dieu en un monstre de cruauté, d'autant plus cruel qu'il est plus puissant.

Toutes les arguties ne prévaudront point contre cette logique.

* * *

La science moderne admet la loi de Causalité, parce qu'elle n'a pas encore constaté une seule infraction à cette loi dans le domaine spécial de ses investigations.

Seulement la science moderne se refuse à étendre à un autre domaine — qu'elle persiste à vouloir ignorer — le bénéfice de cette loi.

Pour nous qui, au delà du monde corporel, reconnaissons l'existence du monde des fluides (astral) et du monde spirituel, nous dirons :

1^o Toute cause génère ses effets, non seulement sur le plan d'où elle émane, mais encore sur tous les plans (dans tous les mondes) du Cosmos visible et invisible ;

2^o La réaction est directement proportionnelle :

a) Sur le plan physique (monde corporel), à l'intensité mécanique de l'acte : si vous vous exposez au feu vous êtes brûlé, quels que soient vos mobiles et votre degré de connaissance ;

b) Sur le plan astral (monde des fluides), à l'intention (qualité de la pensée rectrice) : les conséquences ne sont plus les mêmes pour le pompier qui

se brûle en essayant de sauver son prochain que pour l'incendiaire qui succombe dans l'incendie qu'il a allumé ;

c) Sur le plan spirituel (monde des Esprits), au degré de connaissance — et, par conséquent, de responsabilité morale — de l'être. (L'enfant et le fou incendiaires n'ont pas le même degré de responsabilité spirituelle que l'incendiaire éduqué et conscient.)

* *

J'ajouterai qu'une étroite solidarité unit invinciblement tous les membres de la grande famille humaine et spécialement entre eux les fils d'une même nation considérée comme un être collectif, ayant son passé — et, par conséquent, sa destinée propre —, sa responsabilité, sa liberté relative et proportionnelle à son degré de civilisation, à sa mentalité moyenne, etc.

Et, de même que toutes les cellules de notre corps — qui constituent comme des individualités restreintes — sont entraînées dans les conséquences de nos actes, sans en être directement responsables ; de même nous sommes, cellules d'une nation ou cellules de l'humanité, entraînés dans les destinées que comportent les actes collectifs de cette nation ou de l'humanité elle-même.

Il n'y a aucune injustice à cela, car je puis ajouter, en tant que partisan convaincu de la théorie des vies successives, que nous ne nous incarnons jamais que dans le milieu national, social, familial, susceptible de nous fournir les éléments matériels de l'évolution qui nous est propre, capable de nous imposer les conditions d'existence correspondant à notre Destin personnel.

La grande loi d'Harmonie Universelle exige cet équilibre et tend à le réaliser contre notre volonté même et contre nos désirs inconscients.

* *

La trame de notre Destin est faite des conséquences de tous nos actes antérieurs ; dans cette trame viennent s'insérer les fils multiples des évolutions collectives auxquelles nous sommes mêlés. Tout cela limite notre liberté d'action, mais ne l'annule pas. Si nous sommes très souvent placés, par le jeu du Destin, en face d'une alternative de bien ou de mal, nous ne sommes jamais contraints dans notre choix et nous ne pouvons accuser que nos passions, notre égoïsme et notre orgueil quand nous nous laissons entraîner dans la mauvaise voie.

Pour être juste, il faut aussi que notre choix prononcé vers le bien nous octroie un mérite personnel dont nous recevrons les heureuses conséquences ; toute cause engendre ses effets : si la cause est pure et bonne, les effets sont agréables ; si la cause est viciée, les effets le sont aussi et comportent une part proportionnelle de souffrance et de douleur.

Et la Bonté infinie de Dieu s'affirme dans ce fait que la souffrance même et la douleur qui résultent de nos actes mauvais ont leur utilité pour notre évolution en nous éclairant dans les ténèbres de notre ignorance, en nous signalant les obstacles et les difficultés de la route, en nous ramenant dans le bon chemin. La parabole de l'Enfant prodigue est d'un grand enseignement sur ce point.

* *

J'ai dit que la réaction de la loi de causalité était proportionnelle : à l'in-

tenité mécanique de l'acte dans le monde corporel ; à l'intention dans le monde des fluides ; au degré de connaissance dans le monde spirituel.

Les effets d'un acte sont aussi différemment modifiables : les effets mécaniques sont pratiquement immuables ; leur importance est d'ailleurs bien faible dans la trame de notre Destin spirituel.

Par contre, les conséquences dans le monde des fluides, dérivant de l'« intention », peuvent être modifiées par un changement très net et sincère de la pensée et du sentiment : c'est dans ce sens qu'il faut admettre que le remords, le regret profondément senti, la volonté de réparation peuvent atténuer les effets posthumes d'une action mauvaise.

Quant aux conséquences spirituelles qui intéressent directement notre évolution en tant qu'Esprits, elles peuvent être corrigées par un désir sincère de connaître la vérité pour la servir, par un appel aux Esprits de lumière (prière), afin qu'ils éclairent notre route et « nous délivrent du mal ».

Toute espérance demeure donc, même dans les plus sombres moments de sa lutte pour le progrès, en « l'homme de bonne volonté » qui cherche en toute sincérité « la paix de l'âme »... sur la terre comme dans les cieux.

LOUIS GASTIN.

Comment et pourquoi je suis devenu Spirite

Issu d'une famille ultra-catholique, je fus nourri et élevé dans cette religion. Très braves gens à leur manière, mais de foi aveugle et d'esprit borné, mes ascendants étaient entourés de parents plus aveugles encore et plus bornés si possible, dont les mesquines pratiques de culte extérieur, les piétres et puérides dévotions aux reliques des saints, les croyances aux vertus des médailles et à l'efficacité des eaux miraculeuses, emplissaient les loisirs.

En ce milieu étroit, très jeune, presque enfant, je me sentai déjà mal à l'aise, comme de trop. En effet, dans ma petite âme à peine formée, je ne pouvais concilier les pratiques d'une religion austère avec les mensonges que débitaient mes proches et les médisances dont ils chargeaient journallement leur conscience. Entre les principes qu'ils professaient et leur vie quotidienne, je ne trouvais aucun rapport.

C'est dans cette atmosphère de mal perpétré sans doute innocemment, dans ce contact perpétuel avec des esprits droits en eux-mêmes, mais pervertis par le formalisme de religions incomprises en leur essence, égarés dans les méandres des plus grossières superstitions, que pour la première fois je commençai sérieusement à réfléchir. Longue et difficile fut la lutte contre l'atavisme catholique qui m'enveloppait d'une tunique de Nessus, mais enfin, je parvins à l'arracher de mon âme, et c'est en pleine possession de ma personnalité intellectuelle reconquise que j'écrivis plus tard :

« Les religions soi-disant révélées ont toutes fait faillite dans leur ensemble, parce qu'elles ne surent pas créer de mentalité. Les Philosophies montrèrent la

même impuissance, parce que, bien que s'adressant à une élite, elles se fourvoyèrent dans l'inextricable réseau de la métaphysique inductive. Or, en l'état actuel de la science humaine, la métaphysique ne saurait s'appuyer sur la méthode expérimentale. De même que les religions, elle procède d'un principe *a priori*, d'un acte de foi intellectuel accepté comme axiome de raison évident et indémontrable. Entre les dogmes de la révélation et ceux de la philosophie déductive, on ne constate qu'une différence de point de départ : les premiers s'appuient sur l'incompréhensible, le mystère ; les seconds, sur l'intelligible, apparence de la vérité, mais apparence, rien de plus. Il n'existe, en effet, qu'un seul critérium du vrai, c'est le fait. De même que les autres sciences, la philosophie doit donc devenir expérimentale, c'est-à-dire s'appuyer sur des faits constatés et rigoureusement contrôlés. De cette manière, seulement, elle pourra atteindre des résultats tangibles basés sur l'évidence, et par suite indiscutables. Jusqu'ici, elle n'y a pas réussi ; toutefois ceux qui nient la survivance du moi conscient à la désagrégation moléculaire de l'homme physique, en dépit de leurs habits à palmes et de leurs parchemins officiels, font preuve ou d'ignorance ou de parti pris : d'ignorance, s'ils appartiennent à la catégorie des jouisseurs enlisés dans les plaisirs grossiers, ou encore à la horde des gens d'affaires, des mercantis uniquement occupés d'engraisser leur escarcelle aux dépens de leur prochain ; de parti pris, s'ils se rangent sous la bannière de certains doctrinaires qui ne veulent voir dans les phénomènes psychiques que des variétés mal connues des phénomènes purement physiques.

Toute affirmation contient en soi sa négation. En assignant une cause uniquement matérielle aux phénomènes psychiques, on tombe dans une erreur identique et pire que celles des idéalistes qui nient l'existence de la matière. Sans entrer dans une discussion aussi oiseuse qu'inutile, bornons-nous à constater que les manifestations de l'âme, de la pensée, si on préfère, demeurent indépendantes des notions d'espace et de temps inhérentes à la matière, puisque *tout corps occupe dans l'espace, à chaque instant, un lieu déterminé*. Si on supprime ces deux conditions essentielles, la matière se réduit en fin de compte à une pure abstraction n'ayant aucune existence propre en dehors de l'esprit qui la conçoit. Or, le cerveau, agrégat de molécules, assemblage de cellules soumis ainsi aux lois d'espace et de temps qui régissent la matière, ne saurait, de par sa nature, créer l'idée abstraite indépendante de ces lois. Même ces lois déduites, par l'entendement, de l'expérience, de l'observation, du phénomène enfin, se réduisent, en dernière analyse, à de purs noumènes sans réalité en dehors de l'intelligence qui les conçoit. Le Monisme matérialiste ne nous apparaît que comme une théorie *a priori* qui, en voulant tout expliquer, n'explique rien, la nature intime des forces physique et de l'énergie cosmique nous étant d'ailleurs absolument inconnue.

Piètres hochets du Destin que nous sommes ! Je croyais fermement alors avoir atteint un objectif et bégayé les premiers mots d'une doctrine. Mais le sphinx prit tôt sa revanche, et ce n'est pas en vain qu'on essaye de deviner l'énigme des choses. Plus tard, en relisant les notes jetées au hasard sur le papier, je m'aperçus que je n'avais fait qu'ajouter une absurdité de plus à l'interminable liste des élucubrations philosophiques et je fermai le cahier pour ne plus le rouvrir. Mais ma soif de certitudes augmentait avec les difficultés, et je cherchai d'autres sources où l'apaiser. Par quels moyens réussis-je à entrer en rapport avec certains centres initiatiques de l'Inde, inutile de le relater ici. Cette

fois, convaincu que je cheminais sur la voie sacrée, je me plongeai dans les sinuosités du labyrinthe, et je dois avouer que j'y acquis quelques connaissances nouvelles, entre autres celles touchant au développement intensif de la volonté et des facultés occultes de l'homme. C'est à tort que j'emploie ici le mot occulte, faute d'un meilleur. Ces facultés ne sont pas occultes, mais négligées. Comment trouver le recueillement et le silence nécessaires à leur éclosion avec la vie hâtive et tourmentée que nous menons, au milieu des bruits incessants de notre existence fébrile et sans repos ? L'âge de la machine-dieu !

Pas plus que l'Occident, l'Orient ne me donna la clé cherchée. Quant à la Théosophie, j'ignorai à dessein ce pastiche européen de la science des adeptes. C'est un oasis dans le désert, mais hérissé de végétation barbare que les promoteurs ont sans doute plantée là pour couvrir leur ignorance. Les paroles sanscrites qu'on prononce à voix basse entre pseudo-initiés, sans les comprendre le plus souvent, ne sont pas le « Sésame, ouvre-toi » du Mystère. Nul doute qu'il n'existe des cercles d'initiation véritable, mais quelle que soit la doctrine qu'on y enseigne, on peut affirmer qu'elle n'a rien de divin ni de surnaturel. Dans l'Univers, le surnaturel pas plus que la révélation ne saurait trouver place. J'y perçois des forces intelligentes ignorées encore même dans leurs effets, car les causés premières, comme la substance en soi, demeurent jusqu'ici impénétrables, mais je n'y conçois rien d'incognoscible, sauf le *par qui* et le *pour quoi* des choses, c'est-à-dire : Dieu.

(A suivre.)

Paul GOURMAND.

Les Poèmes de la Réincarnation

JUSQU'À L'ÉTERNITÉ

Mon pied de vagabond foule la nuit glissante.
 Descendé-je ou monté-je, en ce cycle sans fin ?
 Marché-je vers l'abîme ou vers la cime ardente
 Où des Anges amis me prendront par la main ?

Ai-je suivi ma voie, au milieu des ténèbres ?
 Ne me suis-je égaré sur des chemins sans but ?
 Dégagerai-je, un jour, l'énigme des algèbres
 Où mon âme se grise à chasser l'inconnu ?

Je vais, palpant le mur sous mes paumes brûlantes,
 Rêvant d'un clair soleil par l'ombre démenti.
 Qui sait si, jour sur jour, mes étapes si lentes,
 Ne me ramènent point au lieu d'où je partis !

Tant de routes pour moi s'ouvrent et s'entre-croisent !
 N'ai-je point trébuché, déjà, dans ce sentier ?

Au gué de ce ruisseau, dans la vase sournoise,
Ai-je pas, autrefois, aventuré mon pied ?

Epouvante de l'homme et détresse de l'Ange !
J'ai cru, de mon berceau jusqu'à mon lit de mort,
Suivre la ligne droite et traverser la fange
Sans retour, pour gravir aux flancs du mont Thabor...

Et la chair ennemie au péché me rejette
Et, faible, je retourne à mon vomissement,
Et le vœu de salut que mon âme projette
Est condamné toujours au recommencement !

Parfois, je crois toucher la haute plate-forme
D'où je vais m'élancer vers le divin sommet.
Lors, mon cœur enivré s'effrite et se déforme
Et je tombe avec lui, sans forces, désarmé.

Pourrai-je, avant le soir de mon heure dernière,
Conquérir la vaillance et la paix des Élus,
Ou devrai-je mourir, tout seul, dans mon ornière,
Et sans avoir rien fait de ce que j'ai voulu ?

Mon Dieu, s'il était vrai que je fusse si lâche
Que toute une existence encor ne suffit point
À permettre au pécheur de souscrire à sa tâche
Et d'atteindre ce but que vous placez si loin,

Donnez raison à ceux qui parlent de survie ;
Dans les limbes, laissez mon vieux cœur défaillant
Puiser, loin de la chair, aux sources d'énergie,
Et puis, rendez le souffle à votre indigne enfant.

Votre bonté ne doit à ce point se méprendre
Que si, sur un enjeu, nôtre sort nous trahit,
Vous nous retiriez, pour ne plus nous les rendre,
Le cornet et les dés où notre main faillit.

L'essor de notre envol put être malhabile...
L'aile put se briser au bord du premier nid,
Mais si l'oiseau tomba, les plumes dans l'argile,
Son espoir de l'Azur ne peut être fini.

Un jour, près de ton trône, au zénith, dans la gloire,
L'aile, si tu le veux, Seigneur, peut palpiter,
Si tu laisses à l'homme, ivre et blasphématoire,
Le droit de se sauver... jusqu'à l'éternité.

Ondes Céliennes

Un de nos estimés abonnés nous adresse l'intéressante communication ci-après reçue dans son groupe privé :

Nous essayons d'entrer en communication avec vous au moyen d'ondes que, faute d'une meilleure appellation, nous nommons « Ondes céliennes ».

Ces ondes sont composées d'éléments déjà observés par la science, mais dont les chercheurs modernes ignorent la nature, la force, etc. Ils constatent bien qu'il existe quelque chose, mais ne savent pas exactement quoi.

Elles ont un certain rapport avec les dernières découvertes faites, relatives aux éléments électriques. Les troubles atmosphériques peuvent les détourner dans une certaine mesure. Nous cherchons à remédier à ces inconvénients.

Elles sont moins puissantes le matin. Il y a destruction partielle, surtout les journées d'été, par les rayons ultra-violetts de la lumière solaire.

Ces forces viennent de plus haut que le plan astral, mais elles se modifient au contact de l'atmosphère terrestre. Pour agir avec efficacité, elles doivent se combiner avec les forces subtiles provenant de votre propre plan. Une sorte de mariage d'ondes. Il pourrait se faire, par leur moyen, des choses magnifiques, si l'on parvient à leur faire donner tout leur rendement. Dans les prochaines découvertes, elles joueront un rôle considérable. C'est pourquoi nous jugeons qu'il serait utile que vous attiriez, dès à présent, l'attention sur les communications que nous vous donnons à ce sujet. Une attention éveillée est plus perceptible qu'une autre. Tout être attentif à une démonstration est plus prêt à en connaître les effets.

Nous cherchons à nous passer des médiums et à communiquer directement avec vous par ce moyen. C'est là précisément qu'est la difficulté qui pourrait cependant être aplanie par une combinaison de ces ondes avec les ondes hertziennes employées dans vos expériences de radio-télégraphie et radio-téléphonie. Le médium n'étant lui-même que forces vibratoires intensives, se rapproche essentiellement des forces électro-fluidiques. Vous comprenez par là pourquoi nous avons orienté nos recherches de ce côté.

C'est à nos essais qu'on peut attribuer parfois les troubles constatés en radio-télégraphie ou radio-téléphonie. Dès à présent nous réussissons à influencer les appareils les plus sensibles, mais il y aura encore des perfectionnements de sensibilité à y apporter. L'appareil n'est pas dérangé par nous, ou plutôt sous notre influence, mais nous produisons des vibrations auxquelles les savants ne savent attribuer une cause précise. Nous avons réussi à produire une sorte d'harmonie, ou suite de tonalités qui est un commencement de musique de l'astral. Ce n'est pas grand'chose, mais c'est un commencement. Nous ne sommes pas encore parvenus à produire des « mots ». C'est plus ardu. Commençons par les sons. Nos ondes ont elles-mêmes besoin d'être projetées avec une certaine puissance. Si elles n'ont pas la force voulue, elles vont donner contre les ondes hertziennes et ne parviennent qu'à leur imposer une sorte d'ondulation supplémentaire qui embrouille les messages. Si, au contraire, elles ont

la force nécessaire, les ondes céliennes prennent le pas sur les ondes hertziennes et transmettent nos propres messages, sous forme de sons jusqu'à présent. Ces sonorités devront, par la suite, provoquer une contre-partie compréhensive parlée. Il y aura lieu de créer un « vocabulaire de sens », une sorte de gamme chromatique correspondant à des mots. Nous en sommes aux essais seulement. Notre travail est considérable. C'est une véritable mathématique astrale. La sélection des ondes se fait par distinction des puissances vibratoires. Nous ne sommes nous-mêmes, au point de vue actif, que vibrations, et nous agissons en projetant des vibrations psychiques astrales de rythme identique à celles que nous ressentons nous-mêmes. Tout est rythme, sons, vibrations et puissance vibratoire.

J'ajoute que, à l'heure actuelle, un groupe composé de trois intellectuels et deux dames, habitant par delà le continent reçoivent des communications jumelles des vôtres. D'ici peu, vos co-réceptionnaires feront connaître le résultat de leurs recherches. Ce groupe va faire des essais, des expériences de télégraphie sans fil et essayer, par ce moyen, de communiquer directement avec nous.

E. M.

Nous prions nos abonnés et amis de nous faire part des communications qui pourraient être faites dans d'autres groupes ou sociétés sur ce sujet.

R. S.

Chronique Étrangère

Le Spiritisme en Roumanie.

En Roumanie, le spiritisme et les études métapsychiques sont en voie de faire de très appréciables progrès dans l'opinion publique. Ce pays, tout un temps, — car la règle est générale pour tous les pays du monde — tint dans le plus profond dédain l'étude du problème de la survie, tout en raillant sans ménagement les chercheurs, audacieux et rares, qui poursuivaient, par l'expérience, la production et la vérification du phénomène. Quelques pionniers de la vérité tinrent tête au sarcasme, et persévérèrent, conscients de servir la vérité. L'un d'eux, le plus actif, celui qu'inspiraient les principes les plus ardents et qui appuyait ses recherches sur les méthodes les plus rigoureusement scientifiques, soutint résolument le combat. On peut le considérer aujourd'hui comme le plus précieux animateur du mouvement, en sa patrie. Autour de lui se sont groupés des militants, se sont formés des groupes. D'autres, isolés, et de ville en ville, se constituent de jour en jour. Le moment ne semble pas éloigné où cet élan aboutira à des résultats éclatants, peut-être même à une fusion de ces spirites roumains qui, encore épars, interrogent le mystère avec, déjà, tant de vaillance et tant de confiante indifférence devant l'ironie et le rire de leurs concitoyens obstinés à ne pas comprendre encore l'importance majeure du plus grand des problèmes.

M. Al.-N. Stefanescu, l'une des personnalités les plus distinguées de la société, à Bucarest, peut se féliciter du chemin parcouru, grâce à son infatigable zèle, depuis le moment où il commença ses premières enquêtes dans le domaine de l'Esprit. Il ne s'est point contenté de ques-

tionner l'Au-delà en petit comité. Il a voulu — et il y a réussi — faire profiter de ses acquisitions spirites la foule des incrédules, des hésitants et des rieurs. Il a pu, et il continuera, et il continuera, faire créer, dans l'un des plus importants journaux roumains, *Dimineatza*, une rubrique quotidienne du spiritisme. C'est là un événement que l'on ne saurait trop admirer. Tous les matins, sur la longueur de plus d'une colonne, la doctrine Kardéciste, les faits expérimentaux, la terminologie du spiritisme, les expériences réalisées, sous sérieux contrôle, dans le monde entier, sont commentés par le savant chroniqueur, et des milliers de lecteurs s'intéressent de plus en plus à cet enseignement. Au cours d'un récent séjour de deux mois en Roumanie, il m'a été possible de vérifier, dans toutes les classes de la société, les résultats féconds de cette publication. Des professeurs, des gens du peuple, des banquiers, des artistes, certains ecclésiastiques même, m'ont déclaré qu'après avoir mis en doute les assertions de M. Al.-N. Stefanescu, ils avaient été séduits par ses commentaires et s'étaient risqués à passer de la théorie à la pratique. Des résultats effectifs, dans bien des cas, avaient récompensé ces ex-réfractaires. Non seulement à Bucarest, mais à Craïowa, à Sibiu, à Chisenau, à Timisoara et dans dix autres villes, mon « reportage » spirite m'a démontré que la vérité, là-bas comme ici, est en marche et procède à grands pas. Des cercles ont été composés, nombreux, qui travaillent et bientôt éprouveront le besoin d'établir, entre eux un lien. L'auteur des articles de *Dimineatza*, qui a tenu tête aux moqueries pendant des années, est aujourd'hui responsable de cette victoire.

J'eus l'honneur de lui demander, chez lui, l'histoire de cette courageuse lutte contre les détracteurs du spiritisme en Roumanie. Il m'en révéla toutes les phases, et je ne puis ici que redire : « Il résista à la tempête. Maintenant, ses adversaires diminuent en nombre. Le moment viendra où il ne s'en connaîtra plus. Il a de la patience, comme en France nous en avons, en présence des jugements expéditifs de « Savants » qui ne tarderont pas à regretter leur verdict. Quoi qu'il en soit, il travaille, découvre des médiums, produit des preuves, recueille des adeptes, répand la bonne parole, et, avec tous les membres de sa famille, qui sont des convaincus et de laborieux spirites, rend à la cause les plus efficaces et les plus précieux services ».

Divers médiums ont été étudiés par lui, et il s'en est trouvé de remarquablement doués, qu'il serait désirable de voir convoqués à l'Institut Métapsychique de Paris. Il y eut notamment un médium à apports qui émerveilla le cercle de M. Al.-N. Stefanescu par des « prodiges » que la fraude ne pourrait en aucune façon expliquer. Aujourd'hui, je reçois la nouvelle que d'autres médiums, à Bucarest, ont fait preuve de dons magnifiques. L'un d'eux a été découvert par un excellent spirite, M. Ciocazan. Je cite ici un extrait de la relation que m'adresse M. Al.-N. Stefanescu : « Bien que ce médium soit guidé par une entité nommée Vijda Garma, il reçoit un nombre considérable d'autres Esprits et ceux-ci nous ont fait des communications, au cimetière même, devant les tombes qui nous intéressent (parmi ces tombes est celle de ma fille). Nous y avons conduit ce médium, étranger à la ville, et qui ne savait rien de nous. Or, nous avons obtenu des précisions qui ne laissent aucun doute sur l'identité des êtres désincarnés qui se manifestaient. Parmi ces communications, il s'en trouve qui revêtent un caractère mystique assez prononcé. D'autres s'expriment sous une forme poétique très pure. J'ajoute que des dessins ont été réalisés dans l'obscurité, que nous avons eu des faits d'écriture directe, le crayon étant tenu à distance du médium. Enfin nous eûmes de belles séances d'apports où s'intercalaient des messages en langues inconnues ».

M. Al.-N. Stefanescu ajoute : « L'autre médium, P..., — dont nous vous avons parlé lors de votre visite, — gagne en force chaque jour. Il ne commence guère que maintenant à se rendre compte de toute sa puissance. Les résultats auxquels il aboutit sont vraiment extraordinaires et, déjà, deux médecins incrédules, qui nous regardaient comme si nous étions des fous, sont gagnés par l'évidence et viennent travailler avec nous. Nous nous efforcerons maintenant de persuader le D^r M., (un médecin justement réputé à Bucarest), qui réduit tous les phénomènes à l'action du subconscient. » Nous serions très reconnaissants à M. Al.-N. Stefanescu s'il voulait bien nous tenir au courant de ses futures expériences. Son œuvre, à l'est de l'Europe, est d'un haut prix et, dans le plan spirituel, nous voulons voir, en cette évolution parallèle du spiritisme roumain et français, un nouveau signe démonstratif de la communion fraternelle des deux nations.

Mundo Occulto (décembre 1923) relate, d'après le *Pester Lloyd*, le cas d'un songe avertisseur. L'employé communal Otto Berezky raconte, un matin, à ses amis que, la nuit précédente, il a fait un rêve alarmant : on l'avertissait que, s'il n'y prenait garde, il mourrait le 30 septembre, à 2 heures du matin. Il restait anxieux de cet avis qu'il considérait comme une sentence irrévocable, au point qu'il prit toutes dispositions testamentaires et autres, en prévision de sa fin prochaine. Le 29 septembre, il fit, au bureau, ses adieux à tous ses collègues, rentra chez lui, et à l'heure ordinaire, se mit au lit. Il était tellement ému qu'il ne put dormir un seul instant. Désespérant de fermer l'œil, il prend un livre, s'obstine à la lecture, mais en vain. Ses yeux parcourent les lignes sans qu'il retiennent le sens du texte. Enervé, il se lève et va et vient dans la chambre. Une sorte d'instinct l'oblige un instant à s'arrêter devant un certain tableau qui, suspendu au-dessus du lit, est encadré, sous un large verre, dans une armature de bois extrêmement lourde. Il se sent obligé de regarder ce tableau comme s'il le voyait pour la première fois. Puis, il se recouche. Mais à peine a-t-il la tête sur l'oreiller qu'il se redresse. Il a cru entendre des bruits dans la cour. Ils semblent provenir d'un hangar où il remise son bois de chauffage. Intrigué, supposant la présence d'un voleur, il s'habille promptement, sort, explore les lieux, ne trouve rien de suspect. Il retourne donc à sa chambre et constate que, pendant son absence, l'énorme cadre a rompu la corde qui le soutenait. Il est tombé sur le lit où le verre est émiétté à la place même du traversin. Fut-il resté couché que sous le poids de l'objet, il eût été assommé. Bouleversé, Berezky regarde sa montre : il est deux heures du matin. Averti par un Esprit protecteur, d'abord par le songe, ensuite par le bruit survenu hors de sa maison, l'employé l'avait échappée belle.

Mlle Sofia Siroboda et l'écriture automatique.

Sous la plume de M. J.-M. Villa, *Constancia*, de Buenos-Aires, mentionne un fort beau cas dont la nature spirite nous apparaît difficilement contestable. M^{lle} Sofia Siroboda se met à table, un soir, avec toute sa famille, pour une fête du foyer. Elle est de bonne humeur, bien que fatiguée par ses travaux du jour. Brusquement, elle se souvient de n'avoir pas fait l'un de ses devoirs, la traduction d'un texte français en allemand : et pourtant ce devoir doit être prêt pour le matin suivant. Que faire ? Il est trop tard pour l'entreprendre, car 11 heures viennent de sonner. Préoccupée, M^{lle} Siroboda abandonne momentanément la réunion, se retire dans une pièce, seule, y déplore son étourderie, car il lui fait peine de contrarier son institutrice. Et, soudain, sans en être autrement surprise, elle s'imagine qu'elle se trouve face à face avec cette personne même, M^{me} W... Elle lui parle, lui explique son souci d'écolière. La vision enfin se dissipe, et Sofia, rassérénée, rentre parmi les convives, pour leur apprendre ce qui vient de lui arriver. Le matin suivant, l'institutrice paraît à l'heure ordinaire et, tout de suite, avertit son élève qu'elle sait bien qu'on ne parlera pas du fameux devoir, « car il n'est pas fait ». Et devant M^{me} Siroboda, elle relate un bizarre phénomène. Dans la nuit, chez elle, et comme d'habitude, pour entrer en communication avec l'Esprit de feu son mari, elle a pris le crayon et attendu le message automatique. Mais, cette fois, elle a eu la surprise de commencer à écrire des mots allemands, en une calligraphie qu'elle a immédiatement reconnu comme étant celle de Sofia. Le texte faisait mention du dépôt qu'avait la jeune fille de n'avoir pas préparé la traduction. M^{me} W... montra le papier qu'elle avait eu l'idée d'apporter et son élève put se convaincre que, non seulement il était couvert de sa propre écriture, mais encore que les expressions correspondaient aux propos mêmes qu'elle se tenait, solitaire, dans l'appartement, la veille, en dialoguant avec l'apparition de son institutrice. « C'est là, dit l'auteur, un cas de manifestation intelligente, que la science attribuera à une action, à distance, du subconscient... Mais, pouvons-nous, spirites, nier l'intervention d'une intelligence directrice et comment expliquer autrement l'action mécanique sur le crayon de M^{me} W... ? »

Un savant, se tenant en marge de toute explication spirite, s'ingénie à nous faire accepter une thèse qui lui est personnelle et qui, à l'entendre, expliquerait tous les phénomènes d'écriture automatique. Cette explication, nous la trouvons dans l'édition anglaise d'un ouvrage de

M. F. Gurtis : *Voices from another World : The Waking Dreams and Metapsychical Phantasies of a non-Spiritualist*. L'auteur s'efforce d'établir que le cerveau est le siège de la pensée consciente, exclusivement, et que le subconscient, ainsi que ce qui contrôle les fonctions corporelles, a son siège dans un autre centre de l'organisme, exactement le plexus solaire. Les ganglions, estime-t-il, par lesquelles les fibres nerveuses du système sympathique sont en relation avec celles du système nerveux cérébro-spinal, consistent en une substance analogue à celle du cerveau, et chacune d'elles forme, en soi, un petit centre nerveux tout autant que l'ensemble spinal et le cerveau constituent le grand centre nerveux du système cérébro-spinal. Il est, en conséquence, pleinement admissible que le système sympathique puisse faire un usage direct des nerfs moteurs, par le moyen de ces ganglions. Ainsi tout ce qui émane du subconscient et, par lui, agit dans le corps humain, utilisera ce moyen, et c'est pour cette raison que ces mobiles ne pénètrent pas le conscient, les idées inconscientes et leurs effets n'atteignant pas le cerveau de l'homme. Elles ne sont pas consciemment reconnues par lui dans son état de veille, en dépit de ce fait qu'elles forment une part essentielle, sinon la part essentielle de la vie physique et mentale. L'auteur, pour appuyer sa thèse, mentionne ce fait que certains sujets hypnotiques déclarent : « Pendant le sommeil, les perceptions et les pensées ne passent point par le cerveau, mais dans cette région du diaphragme, au-dessus de l'estomac, qui est le point central du système sympathique, ou plexus solaire. Fréquemment, dans le cas de communications écrites qui semblent très convaincantes, on se trouve en présence de médiums (crayon ou oui-ja) qui ont une tendance à tomber en transe ou en demi-transe ». M. F. Gurtis fait observer que le mouvement du bras, pendant la séance d'écriture, n'est pas volontaire. Les bras ne jouent aucun rôle dans le mouvement de l'instrument employé, mais les nerfs, dans ces bras, interviennent comme conducteurs du courant qui provient du système sympathique. (*D'après le texte anglais.*)

A tout prendre, il n'est de si singulière théorie dont on ne puisse dire au moins, en passant, qu'elle existe. Nous avons mentionné celle-ci. Bien d'autres seront formulées avant que la vérité, toute nue, nous apparaisse au bord du puits.

L'Esprit en voyage.

Déjà nous avons donné la parole à ce capitaine Webb, du 9^e India Régiment, et dont le *Progressive Thinker* publie les observations toujours intéressantes. Voilà l'un des constats les plus récemment portés par cet officier, à la connaissance publique. Pendant la guerre, il était à Port-Saïd, de passage avec son régiment. Son ordonnance, qui était aussi musicien dans la musique régimentaire, semblait impatient de partir vers la France et ses champs de bataille. Le 9^e India fut enfin désigné et embarqué, tandis que le capitaine Webb devait retourner aux Indes pour recruter de nouvelles troupes. Un soir qu'il revenait à son bungalow, en bicyclette, la nuit le surprit sur les chemins et, tout à coup, il vit devant lui la silhouette confuse d'un homme auquel il fit entendre un sifflement pour obtenir libre passage. L'homme ne s'écarta point cependant et l'officier dut mettre pied à terre. Il allait reprocher son indifférence au gêneur lorsqu'il fut bien étonné de reconnaître, dans la pénombre, son ex-ordonnance Rahir. Aussitôt, il lui demande ce qu'il fait là. Pas de réponse. Il veut saisir le bras de l'Indou. Sa main passe à travers sans pouvoir l'atteindre : « Donne-moi une poignée de main », dit-il, comme pour se prouver qu'il ne rêve pas. Les doigts s'avancent, mais ils ont l'inconsistance d'une fumée. Le capitaine Webb saute sur sa bicyclette et se hâte vers son logis. Sheickh Rahir le suit, entre avec lui dans l'avant-cour, puis dans la première pièce. Enervé, le chef fait la lumière et la vision disparaît. Incapable de comprendre ce mystère, Webb sort à nouveau, se dirige vers la maison d'un ami, dans les ténèbres. Le fantôme se reconstitue à ses côtés. Il fait donc demi-tour, revient chez lui, se couche. Le visiteur mystérieux s'assied au chevet du lit. Pour en finir, le capitaine allume toutes ses lampes et s'endort, sa canne auprès de lui... Il ne se réveille qu'au grand jour, et reste perplexe, en se souvenant de son aventure nocturne. Il se remémore bien ses dernières paroles au boy tenace : « Que veux-tu ? Parle, ou va-t'en ! »

Il écrit, le même jour, au colonel du régiment, en France. La réponse lui donne de bonnes nouvelles de Rahir, qui n'est pas mort, et fait de grands progrès en musique... Un an plus tard,

Webb est revenu à Port-Saïd. Il va s'embarquer dans un quart d'heure, lorsque passe un régiment dont les musiciens exécutent un air entraînant. Parmi eux, et sans avoir le temps de lui adresser la parole, il reconnaît Sheickh Rahir, car ce régiment est bien le 9^e India qui va partir en Mésopotamie.

Lorsqu'il a terminé sa campagne en ce pays, il retourne aux Indes, et, alors seulement, le capitaine peut revoir son ancien serviteur. Il a soigneusement retenu la date du prodige. Ainsi questionne-t-il : « Sheickh, que faisais-tu le 16 mars de telle année ? » — « Oh ! répond le garçon, c'est un jour que je ne puis, bien sûr, oublier. On s'était battu : il y avait eu des explosions d'obus. Bref, j'étais tombé inconscient. On m'avait porté à l'hôpital, et je suis resté évanoui pendant quarante heures. » Il était donc démontré que le boy avait, pendant ce temps, voyagé en esprit jusqu'aux Indes et rendu visite à son ex-maître. Ce n'est pas un cas unique : on en connaît bien d'autres, de ces « déplacements », alors qu'à l'autre extrémité de la terre, un être souffre dans sa chair, ou simplement, fort bien portant, rêve, en un sommeil profond.

Expérience de Yoghis.

Ne nous éloignons pas encore de l'Inde, puisque M^{me} Joséphine Ransom, dans le numéro de décembre d'*Occult Review*, nous parle, en termes fort intéressants, des Yoghis et des phénomènes où ils sont si grands experts. L'auteur, ayant connu un jeune yoghi qui se disait « placé sous la protection d'une déesse » (?), réussit à le décider à lui montrer quelque fait surprenant. Il se prêta à l'examen, après de nombreux refus. Dans une vaste chambre, il disposa, pour tout appareil, une grande jarre pleine d'eau, et à la lumière du jour dessina une sorte de cercle imparfait, autour du vase, près duquel il s'assit, par terre. — Que désirez-vous ? demanda-t-il alors ?

Un assistant réclama... du lait chaud. « Que l'on me donne un châle », dit le Yoghi. L'objet en main, il plongea l'autre main dans l'eau, laissa retomber les gouttes en chantonnant une invocation, recouvrit la jarre avec le châle, tint, au-dessus, ses paumes horizontalement, retira le châle et l'on vit le vase à demi rempli de lait chaud. — Quelqu'un désire des fruits. On apporta, à la requête de l'homme, une corbeille plate et vide. Le même châle la recouvrit, puis la démasqua : on y trouva, au choix, de superbes raisins et des « sultanas ». — Un melon, proposa une dame.

La scène se passait dans le nord de l'Inde, en une saison où l'on ne voit point de melons sur les marchés. On en obtint un, cependant, et sans peine. Il était si fraîchement cueilli qu'il ruisselait encore d'une sorte de rosée. Une Anglaise prétendit obtenir une... tablette de chocolat. Le Yoghi ne savait pas exactement de quoi il était question. Il se fit donner quelques explications. On les lui fournit, aussi clairement que l'on put. « Je vais essayer », consentit-il. Mais il ne triompha qu'à demi et produisit une sorte de pâte durcie, sucrerie que l'on vend, à bon marché, en Angleterre, sous le nom de « conversation ». C'était là, au reste, une denrée qui n'est plus de mode et est aujourd'hui fort rare dans les magasins. Le Yoghi s'excusa pour son demi-échec, et, au gré de chacun, tira, de sous le châle, des pommes, des oranges, des grenades, qui avaient fort bon goût. Questionné sur la nature de ses pouvoirs, l'Hindou expliqua qu'il les devait à ses longues retraites dans l'austérité, à son esprit de sacrifice et aussi à l'autorité qu'il était parvenu à prendre sur des « élémentals », créatures du monde éthérique, forces intelligentes et entités collaboratrices de son œuvre. N'était-ce pas une façon tout orientale de dire : « Les Esprits valent bien m'aider » ? Nous ne saurions positivement l'affirmer, bien que nous ne soyons pas éloignés de le fortement supposer... Mais il y a, aussi, le cas — possible — de suggestion collective...

Le flux des âmes asiatiques vers l'Occident.

A la suite de la catastrophe sismique de septembre dernier au Japon, notre vénéré Léon Denis nous disait ici même l'explication spirite de la tragédie immense où tant d'âmes asiatiques avaient été libérées en attendant leur réincarnation à l'Occident. Il est remarquable de trouver, dans une revue hindoue *Kalpaka*, la même pensée, formulée au même moment, par M. A.-P. Mukherji. Nous pensons que l'on nous saura gré de transcrire ici les principaux paragraphes de cet article, venu de loin pour corroborer une déclaration de source européenne. « Ce

que nous appelons progrès matériel, notre cruauté pour nos frères malheureux, notre brutalité pour les animaux innocents, notre corruption, l'abaissement du niveau moral et spirituel sont la cause de ces grands malheurs. Si nous ne pensons qu'à l'enrichissement matériel, comment pourrions-nous devenir riches, spirituellement parlant ? L'Europe est largement responsable de cet état de choses. Son matérialisme a envahi notre Est ; le Japon a trop cru à l'idéal de l'Ouest ; il s'est hypnotisé sur la civilisation du soleil couchant. On veut imiter les savants européens, leur science et se nourrir de leur culture. Certes, il y a du bon dans ces leçons européennes, mais notre jeunesse doit-elle s'en nourrir exclusivement ? Non. Notre but doit être assimilation prudente, non point imitation servile. Les races de l'Ouest viennent ici, pour nous aider, dans nos entreprises matérielles, pour nous communiquer leurs talents pratiques, mais, en retour, elles ont à s'imbiber de nos acquisitions spiritualistes, de nos ancestrales philosophies et connaissances secrètes. Elles ont failli à ce devoir et refusé ce bénéfice. Leur mépris du « surnaturel », leur matérialisme systématique, les en ont détournés. Nous aussi, nous sommes à blâmer. Nous avons permis que le sens positif de l'Ouest s'incorpore exagérément à nos natures éprises d'idéal, nous avons trop voulu nous européaniser. L'Est doit rester l'Est, et l'Ouest rester l'Ouest. Il ne nous est pas désirable de tant copier... les autres. Nous avons beaucoup à apprendre de l'Europe, mais ce n'est pas une raison pour ruiner nos croyances, notre philosophie, notre science, notre éthique, ce que nous avons conquis dans le domaine de l'Esprit. Le monde entier, lentement mais sûrement, s'éveille à l'occulte. Ce que l'on appelle le sixième sens s'épanouit peu à peu, à l'Occident comme en Orient. Le monde psychique s'impose à la vision de tous les êtres ; le phénomène psychique devient accessible à toute la pensée humaine. C'est là, plein d'espoir, un signe des temps ; le salut de toutes les races réside dans leur spiritualisation. On commence à comprendre, en Europe, qu'il y a un flux d'asiatiques réincarnés dans des corps d'occidentaux, spécialement pour l'amélioration de leur race... Nous croyons que la Providence, actuellement, travaille à ces réajustements spirituels ».

Le Spiritisme et les prospecteurs de mines.

Beaucoup de mineurs, comme la plupart des marins, croient, dit l'*Occult Review*, à la réalité des phénomènes psychiques. Les gens des villes, dans l'activité de leur existence citadine, n'ont pas le temps, ni souvent l'occasion, de voir de près les forces mystérieuses de la nature, mais les « coureurs de placers », dans les contrées sauvages, isolées, où ils cherchent leur fortune, savent bien, pour la plupart, que le spiritisme, l'interprétation des songes, la provenance inspirée de ces songes, sont des doctrines plausibles et des faits certains. Voici quelques renseignements pour démontrer cette assertion. Lorsque le mineur Alvinza Hayward découvrit, en Californie, le gisement de la mine Utica, il y a toute apparence qu'il fut servi par les puissances de l'Au-delà. Qu'on en juge. Il employait de nombreux hommes dans l'entreprise des recherches, et ne réussissait à rien. Il eut l'idée d'aller à San-Francisco consulter un médium qui lui dit : « Ne renoncez pas. Votre succès est sûrement au bout de l'effort. » Malheureusement, il s'était endetté au point de manquer de toute ressource et de ne plus pouvoir même payer ses ouvriers. Partout, il cherchait des fonds : partout, on les lui refusait. A la fin, il rencontra quelqu'un qui disposait d'argent, mais qui ne voulait rien avancer avant d'avoir, de ses yeux, vu l'emplacement des mines présumées. Tous deux quittent San-Francisco et arrivent à l'endroit où les prospecteurs avaient toujours échoué. En approchant, de loin, ils voient les mineurs rassemblés auprès du chantier, et en grande conférence. Hayward dit à son compagnon : « Ils doivent être furieux. Je m'attends à être lynché. Je leur dois deux mois. » Mais l'un des mineurs se détache, et déclare : « Monsieur Alvinza, nous parlions de la situation. Vous nous devez de l'argent et le plus ennuyeux, c'est que le bureau de tabac ne veut plus rien nous donner à crédit. Si nous pouvions tout de même avoir de quoi fumer, nous continuerions pendant un mois, dût-on ne rien trouver du tout, et n'être pas rémunérés. Nous avons confiance qu'il y a quelque chose à faire ici » Alors, le visiteur consentit à faire quelques avances d'espèces. Un mois après, jour pour jour, on tombait sur la veine du bon minéral. Les hommes ne tardaient pas à être payés au centuple, et le tenace Hayward gagna des millions.

Et que penser de l'aventure de Jesse Knight ? C'était un Mormon de l'Utah, et il dut sa grande fortune à un rêve. Fatigué de retourner la terre sans succès, il s'en va, avec sa femme et ses enfants, dans une autre contrée et engage, en vain, de nouveaux travaux de recherche. Une nuit, il rêve qu'il lui faut repartir vers le lieu d'où il vient et que la réussite l'y attend. On lui montre, en songe, tout un paysage qu'il reconnaît, et on lui désigne un endroit où il doit pratiquer des fouilles qui le récompenseront de ses peines. D'abord, il ne tient pas compte de l'avertissement. Mais le rêve se renouvelle deux fois encore, et il est enfin très ému de cette insistance. Il dit à sa femme qu'il faut obéir à la volonté de Dieu ! » et ils repartent, au nord, pour découvrir le paysage dont tous les détails sont gravés dans son souvenir. Départ difficile ! On est pauvre. Comment se mettre en route ? Il supplie ses compagnons de lui avancer quelque argent. Mais on le rebute. On lui dit, en haussant les épaules, lorsqu'il parle de son rêve impérieux : « C'est une farce, une plaisanterie » (*Hunbug*). Malgré tout, il parvient à réunir une poignée de dollars et se dirige... vers la terre promise. Un jour, il reconnaît l'endroit qui lui a été désigné, pioche délibérément le sol, et ne tarde pas à mettre à la lumière un gisement magnifique, qui l'enrichit en peu de temps. Reconnaisant au conseiller de l'« Au-delà » qui lui a révélé par trois fois le filon, il appelle sa mine *Hunbug Mine*. On écrivit à l'époque, dans les journaux : « Il y a des gens pour acheter des mines qui sont de simples rêves, mais Jesse Knight est peut-être le seul homme ayant pu avoir un rêve... qui était une mine ! »

L'auteur qui souligne ces faits déplore de n'avoir jamais eu la chance de Knight et de Hayward, mais il conte un fait curieux qui pourrait, aussi, être attribué à une intervention des Esprits. Mineur, prospecteur lui-même, il travaillait, dans une contrée désertique, avec un grand nombre d'ouvriers et, pour s'alimenter d'eau potable, il était nécessaire d'avoir recours à un porteur qui s'en allait, à vingt-cinq kilomètres de là, avec de vastes récipients, faire régulièrement provision. Le chef d'exploitation, une nuit, rêve que cet entrepreneur ne va pas tarder à exiger des conditions très onéreuses pour apporter le précieux liquide. Il se propose de réclamer des sommes excessives, et telles qu'il serait bien plus simple de se décider à acheter des voitures-citernes et des chevaux, de façon qu'on put se pourvoir en eau, le plus tôt possible, sans passer par les exigences abusives du fournisseur. Au réveil, l'impression du songe reste si vive qu'une décision est prise sans délai. Un employé de confiance part vers la ville voisine, avec mission d'acquiescer chevaux et voitures. Le jour même, le « porteur d'eau » annonce qu'il double son prix. On lui répond du tac au tac : « C'est bon. Allez-vous-en. On n'a plus besoin de vous ». Tandis que l'avidé personnage reste éberlué de la réplique catégorique, on entend, dehors, les voitures-citernes arriver, pleines d'eau, pour sauver, fort à propos, la situation.

Que penser des « miracles russes » ?

Dans le journal *l'Avenir*, récemment, M. Pascal Forthuny faisait état d'une curieuse conversation qu'il avait eue, à la frontière nord de la Roumanie, dans une petite ville, avec des réfugiés russes, proscrits pour avoir cru au « miracle des croix nettoyées ». Le « miracle », à en croire ces gens, tiendrait en ceci : « Cela a commencé en 1921, dans un village, sans que l'on puisse comprendre par quelle magie ; le dôme de l'église et les croix, salis par le temps, ont été, en une nuit, nettoyés, remis à neuf, brillant, au soleil, de tous leurs ors épurés. Dans plusieurs maisons, cette nuit-là, vingt icônes ont été lavées, pendant que les habitants dormaient. Les peintures ont retrouvé leur fraîcheur, les auréoles d'or et d'argent leur éclat du premier jour. Puis, à Rostoff, la merveille a angoissé toute la population. Les croix et les dômes de la cathédrale, sans qu'aucune main humaine y touchât, ont étincelé dans la pureté de leur métal. La veille, tout était terne, et patiné. Ce matin-là, tout rayonnait dans la lumière »... Ce n'est pas tout. Plus tard, dans la province de Pottava, nombre d'icônes, dans les églises, dans les demeures, chez des gens pieux comme chez d'autres, icônes vieilles, noires de saleté accumulée, de fumées anciennes, de poussières épaissies, se sont soudainement clarifiées et retrouvées à l'état de neuf. C'est alors que les Soviets ont commencé la repression. On a battu, emprisonné ceux qui possédaient ces images étranges et les montraient, sur leurs portes. Mais des pèlerinages s'organisaient, et d'autres événements surgirent qui déconcertèrent davantage les autorités, la police, et même la troupe chargée de rétablir l'ordre : instantanément, à Paslouki, quatre icônes de la cathédrale furent mé-

tamorphosées, les vieux émaux ravivés, les cadres polis par des mains invisibles. Dans la minute qui précéda le phénomène, ces images antiques étaient si noires que personne n'eût pu dire ce qu'elles représentaient. Pendant une nuit d'orage, tout l'intérieur d'une église sembla éclairé comme d'un rayonnement de flammes. On entra et peu à peu la lueur s'éteignit sans que l'on put expliquer sa provenance. Alors, on constata que les tableaux avaient reçu une toilette parfaite qu'ils attendaient depuis de longues années. « Un Comité scientifique a été constitué et il a eu le courage de conclure que, dans l'état actuel de la science, il était impossible de donner une explication de ces faits. » Le comité a visité notamment, à Kiew, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et l'ancienne cathédrale de Sainte-Sophia, où une fresque, sur un mur — elle représente un enfant sauvé de la noyade par saint Nicolas — a été restaurée en un moment. « Que penser ? interroge M. Pascal Forthuny. Faut-il supposer que *quelque chose* se soit produit, à Kiew et ailleurs, qui permette de croire au nettoyage instantané des dômes, croix et icônes ? » Et ne peut-on, de près ou de loin, rapprocher ce genre de phénomènes de celui que fit apparaître, il y a peu de mois encore, sur l'enduit d'une muraille, dans une cathédrale anglaise, le profil d'un « Dean », bien connu et aimé dans la ville, mort depuis quelques années, et dont la mémoire était conservée pour les générations, par le moyen d'une inscription au-dessus de laquelle, *précisément*, se forma l'image du défunt, dans les irrégularités du plâtre ? Seule l'explication spirite permettrait d'élucider des problèmes aussi troublants, qui mettent en déroute toutes les certitudes de la physique et de la chimie puérile et honnête et qui, longtemps encore, laisseront perplexes les savantes commissions constituées pour les expliquer par des arguments tout matériels.

Les ressources de la clairvoyance.

Dans les *Proceedings* de la Société de Recherches psychiques américaine, le professeur William James donne ce remarquable exemple de clairvoyance. Le 31 octobre 1898, une jeune femme, M^{me} Huse, quitte sa maison à 6 heures du matin, s'en va vers un pont de bois situé à Enfield... et on n'a plus de nouvelles de la promeneuse. Dans la nuit du 2 novembre, M^{me} Titus, de Lebanon, village situé à quelques kilomètres de Enfield, rêve et voit ~~la~~ disparue, à un point déterminé, sous les charpentes du pont. « En cherchant, on la trouvera là », dit-elle à son réveil. Le lendemain, elle va au pont et désigne l'endroit de l'eau où il faut explorer. Un homme qui a déjà fait des recherches à cette même place, déclare qu'il n'a rien vu. « Retournez-y et cherchez mieux. » Le scaphandrier descend sous les eaux et trouve le cadavre dans un amoncellement de lianes et de débris qu'il avait mal fouillé. En remontant, il déclara que la position du corps avait été certifiée par M^{me} Titus « à un centimètre près ». Il ajoute qu'il était encore plus effrayé « par la femme vivante, sur le pont, et qui avait vu tout cela, que par la femme morte dont il avait dégagé le cadavre ». Le phénomène de clairvoyance, si parfait, le troublait bien plus que le sinistre repêchage d'un corps. « Je ne puis pas comprendre comment, de si loin, elle a tout vu, avec les plus minutieux détails. Elle était chez elle quand M^{me} Huse s'est noyée, et elle n'était pas venue près du pont depuis plusieurs années. C'est extraordinaire. » En effet, brave homme, mais c'est pourtant ainsi !

Les Symboles dans la vision.

Quelques détails fournis sur la nature des symboles vus par les médiums clairvoyants, et que fournit, en décembre dernier, Mrs. Annie Britain, à la Marylebone Spiritualist Association, pourront être utiles à tels de nos lecteurs qui cultivent cette forme de médiumnité. Les autres ne seront pas mécontents de les connaître, sans doute.

« Je vois souvent des lumières au-dessus des personnes qui me consultent. Si ces lumières montent, c'est bon signe, mais il n'en va pas de même si la lumière descend. Les couleurs que je discerne ont un sens symbolique. Le bleu signifie le plus souvent aspiration de l'esprit vers en haut, dévotion, spiritualisme. Un profond sentiment religieux s'exprime par une nuance plus ou moins pure de violet pâle. Le bleu signale, en outre, la fidélité, l'amitié dévouée. Le jaune correspond à l'intellectualité, à la science, à la connaissance. Chez les intellectuels de haut niveau, le jaune est brillant ; chez d'autres, il est rayé et mitigé de nuances rouges. Le rose dénonce l'affec-

tion, ainsi que, parfois, le vert, qui parle d'innocence et de désintéressement. Certains rouges signifient passion et colère ; d'autres ne révèlent qu'une forte émotion. Les gens qui ont des facultés de clairvoyance me montrent des hueurs d'un rouge sombre.

« J'aperçois, assez souvent, des arcs-en-ciel. Généralement cela exprime changement. Un pont de lumière annonce une nouvelle entreprise. Le changement ou l'entreprise peuvent être bons ou mauvais, selon l'état de pureté des colorations. Telles personnes s'ennuagent à mes yeux dans une sorte de poussière : c'est le signe de la tristesse, de l'angoisse, à des degrés différents suivant l'opacité du nuage. Un bateau prévient d'un voyage ou d'un vif désir. Une croix, c'est un sacrifice que le visiteur doit consentir. Une croix et une couronne : c'est la preuve de l'énergie à surmonter une difficulté. La couronne avec des ailes est un bel emblème qui a une profonde signification spirituelle : elle exprime le don de l'esprit à se « délocaliser », à voyager, en même temps que le talent de surmonter les obstacles matériels. Des balances se traduisent par justice. Le serpent, dans bien des cas, présage une perfidie, une déception.

« Il y a aussi tous les symboles floraux, qui ont une haute importance, par les sensations colorées et parfumées qu'en reçoit le médium. La vision de violettes traduit le sentiment de la maternité, non point seulement chez la personne qui consulte, mais chez l'Esprit qui intervient. Le plus souvent, il s'agit d'un message que vient adresser, de l'Astral, une mère à sa fille, à son fils, à ses petits-enfants. Réciproquement, l'amour d'enfants désincarnés, pour leurs parents, se manifeste par la formation ou par la senteur d'une rose. Des roses rouges m'indiquent un jour de naissance ou un anniversaire. Des lys d'eau, lotus, me font apercevoir le développement de la vie intérieure, les facultés contemplatives. Les primevères représentent l'espérance, les géraniums, la simplicité, le goût du foyer. J'ai la conviction que ces symboles, et une multitude d'autres, ont un sens révélateur qui permet aux Esprits de nous faire concevoir leurs intentions, leurs pensées. Ils m'ont servi à transmettre des messages à des Chinois, à des Japonais, à des Hindous, non dans leurs langages que j'ignorais, mais par la simple interprétation symbolique des signes. Le symbole est le langage intermédiaire de l'Esprit et de nous-mêmes, le véhicule plastique sous lequel se concrétise aux yeux des voyants la suggestion que lui envoie l'Entité. Par lui, bien des mystères cachés de la vie du cœur, de la conscience sont révélés, et si l'on sait l'interpréter, ne point lui prêter des sens déformés, le lire tel qu'il a été modelé, dans l'autre monde, on parvient à la longue à se servir de lui comme d'un magnifique alphabet qui permet de composer, avec une certaine sûreté, les phrases de la conversation entre les vivants et les morts. »

Une prémonition collective.

De l'ouvrage anglais récemment paru : « Quelques expériences d'un magistrat résidant en Nouvelle-Guinée » (M. C.-A.-W. Monckton), détachons ce document où l'on peut voir un cas de prémonition collective. C'est un officier qui parle : « C'était par une claire et pure nuit, et tout le camp de nos hommes fatigués s'était disposé à prendre le repos le plus confortable possible. Une heure avant l'aurore, je m'éveillai, dans un bizarre état nerveux, et j'appelai mon ordonnance qui ne me répondit pas. Plus fébrile que jamais, je sautai de mon hamac, bouclai ma ceinture, ajustai mon revolver, pris mon fusil et me mis à marcher, à travers le camp, du côté des sentinelles. Alors je rencontrai mon ordonnance, allant, d'une marche inquiète, la hache sur l'épaule. « Pourquoi ne dormez-vous pas ? » lui dis-je. « Je ne sais pas, répondit-il, j'ai senti le danger dans mon sommeil. Nous pourrions être attaqués par les indigènes. Vous n'avez rien éprouvé, vous ? » — « Si, dus-je consentir, j'ai une curieuse impression et je ne puis la définir. » Ensemble, nous fûmes jusqu'aux sentinelles et j'interrogeai le sergent. « Vous aussi, vous n'êtes pas endormi ? » — « Cela m'est impossible, répliqua l'homme. Je me suis réveillé tout troublé. Plusieurs soldats sont comme moi. » Le lendemain, j'appris que le chef ennemi, que nous combattions alors, était venu secrètement campé à quelque distance de notre troupe, qu'il se proposait d'envelopper, à l'aube, au moment où nos feux de veille s'éteindraient. N'aurions-nous eu tous plus ou moins cette appréhension, qui nous tenait en éveil et sur nos gardes, que la petite troupe eut été massacrée par surprise. Quel psychologue pourra expliquer comment une attaque projetée à longue distance par un adversaire a pu, ainsi, influencer les hommes que je commandais ? »

Comment les spirites parlent de la mort.

Il nous a paru intéressant de relever, au hasard de la rencontre, quelques-unes des expressions les plus typiques par lesquelles les revues spirites du monde entier signalent un décès. Presque jamais on n'écrit le mot qui fait tant de peur à tant de gens : « mort ». C'est une périphrase qui y supplée. Nous ne prétendons pas avoir complété la liste de ces façons de parler du grand passage. Nous nous bornerons à recopier ici les plus fréquentes. On verra que pour la plupart elles contiennent le sentiment de la *vie* et celui de sa continuation. « Il a abandonné sa chrysalide charnelle », dit une revue espagnole, et une autre, du même pays : « il est passé dans l'ombre du tombeau ».

Voici qui est mieux encore : « Il a traversé la zone frontière » ; « il est entré dans la lumière de la tombe ». Tel autre « a commencé le voyage outre-tombe ». L'expression : « il est descendu au sépulchre » est moins... encourageante que celle-ci : « Il est passé de la vie mortelle à la vie immortelle » (revue anglo-saxonne), et que celle-là : « il est parti vers une existence meilleure » (revue de l'Amérique du Sud). « Désincarné » est fréquent, ainsi que « il a délaissé le plan terrestre », « parti pour l'espace ». Plus rares sont : « il est monté vers les régions de l'au-delà », « il a abandonné son vêtement de chair ». On rencontre : « il a renoncé au monde matériel » et « il a terminé sa journée », et « il a conclu la série de ses épreuves d'ici-bas ». Et j'ai noté aussi : « Il vient de franchir sans terreur les frontières enchantées », sans oublier « il a achevé son voyage dans la vallée des douleurs ». Il en est beaucoup d'autres. Toutes signifient : confiance, et jamais : effroi.

La prophétie de « la plus grande Roumanie ».

Cette chronique a commencé par le juste éloge du militant roumain, M. Al.-N. Stefanescu. Il nous plaît, en manière de conclusion, de léguer la parole à M. C.-M. Ciocazan, avocat de Craiowa (Roumanie), qui nous signale, avec des preuves indubitables et des certitudes de contrôle rigoureux, une prophétie de caractère spirite et de tout premier ordre. « Dans notre cercle de Craiowa, m'apprend mon aimable correspondant, nous avons souvent reçu de magnifiques messages. Le plus beau est peut-être celui qui, dès 1915, en pleine guerre mondiale, nous a nettement défini la charte future de la Roumanie, lorsque les traités l'auraient élaborée. Notre médium, le 11/24 décembre 1915, a tracé, à la plume, et en quelques traits rapides et parfaitement définis, la configuration de la grande Roumanie, alors qu'à ce moment on pouvait si profondément, si amèrement douter d'un si vaste agrandissement territorial de notre patrie. Des côtes de la mer Noire, le tracé s'épanouissait au Nord, englobant la Bessarabie, la Bucovine, la Transylvanie, toutes régions qui, aujourd'hui, de fait, et par la victoire, ont été incorporées à l'ancien noyau du royaume roumain. Il n'y eut qu'une légère différence, à l'ouest, entre le graphique du médium à la frontière, telle qu'elle est actuellement. Le dessin reportait notre frontière jusqu'au fleuve Tisa. Ce tracé est celui que le traité faillit adopter et auquel l'insistance des Serbes fit apporter une modification. Quoi qu'il en soit, tout le reste de la configuration du royaume roumain, tel qu'il est devenu, a été donné, en séance, par notre médium, pendant l'hiver de 1915. Le fait a été aussitôt publié à l'époque et je vous envoie un fac-similé de ce « message écrit », tel qu'il a été répandu dans le pays. Par un texte adjoint, et provenant lui aussi de l'Astral, la victoire était annoncée : « ... Les plaines jonchées de corps, le sang qui se coagule sur les blessures, non pansées, la ruée des chariots de guerre (une sorte d'indication du *tank* dont on était encore loin de parler), les cris et les soupirs, les drapeaux qui flottent sous le vent de la mitraille, et, sur le ciel, écrit en grands caractères : *Une plus grande Roumanie.* »

Cette communication saisissante a été transmise, à la fin de décembre 1921, à divers savants français, dont j'ai les noms sous les yeux, et qui pourraient en faire foi. Je remercie vivement M. C.-M. Ciocazan de me l'avoir fait connaître, et pour qui voudra le consulter, je verse le document, dessin et texte, à la bibliothèque de la Maison des Spirites, à Paris.

M. CASSIOPÉE.

Jeanne d'Arc médium

Nous apprenons que Sir Arthur-Conan Doyle, le grand écrivain anglais auteur de *Sherlok Holmes*, a voulu traduire lui-même l'œuvre de Léon Denis : *Jeanne d'Arc médium*. Il vient d'écrire une préface pour la présenter au public, ce qui lui assure un grand et légitime succès dans la vaste étendue des pays qui parlent la langue anglaise. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur de ce travail.

On ne peut se rendre compte de la difficulté qu'on éprouve à traduire exactement un livre français, dont le sujet est subtil et délicat, qu'en le faisant soi-même. C'est alors que l'on comprend que ce ne sont pas les mots seuls qui diffèrent, mais aussi la façon de penser et de s'exprimer. Une traduction littérale donne une impression de décousu et de haché, tandis qu'on doit donner tous les soins aux paraphrases si l'on veut respecter l'original. M. Léon Denis m'a donné carte blanche sous ce rapport, mais j'aime et j'admire tant son livre que je désire vivement suivre le texte d'aussi près que possible. C'est une tâche que je n'aurais pas entreprise, si, outre le côté historique et littéraire de l'œuvre, il n'y avait pas un côté psychique exposé par un érudit de ces questions, ce qui demande une connaissance psychique égale de la part du traducteur. Il faut espérer cependant que le lecteur, qui ignore les questions psychiques ou qui n'est pas attiré par elles, pourra quand même saisir la beauté de ce tableau tracé par celui qui a tant aimé son sujet qu'il a suivi la Pucelle tout le long de sa route, depuis Domrémy jusqu'à Rouen.

M. L. Denis est passé maître dans la couleur locale. L'exposé de son sujet est si complet qu'il ne me reste plus rien à dire si ce n'est que je suis tout à fait convaincu qu'immédiatement après le Christ, Jeanne d'Arc est, sur cette terre, l'être spirituel le plus élevé sur lequel nous avons des récits véridiques. On est enclin à s'agenouiller devant elle.

Nous avons la faveur extraordinaire de posséder des détails plus complets et plus exacts sur sa vie et son caractère que sur n'importe quel autre événement du moyen âge ou même des temps présents. Cette vie glorieuse fut si courte et si émouvante qu'aucun de ses faits ne peut rester dans l'ombre ou être mal interprété.

Elle se passa au grand jour et elle est décrite dans les comptes rendus de l'interrogatoire le plus serré qu'aucune femme ait jamais subi, corroborée par des enquêtes minutieuses lors de sa réhabilitation, une génération après sa mort, quand plus de cent témoins assermentés, qui l'avaient connue, déposèrent en sa faveur. Si nous faisons abstraction de la divinité du Christ nous trouverons une grande analogie entre ces deux caractères si nous les comparons à un point de vue purement humain. Tous les deux appartenaient à la classe humble et laborieuse ; tous les deux affirmaient et accomplissaient une mission. Tous les deux subirent le martyre quand ils étaient encore jeunes. Tous les deux furent acclamés par le peuple et trahis et méprisés des grands. Ils inspirèrent la haine la plus vive à l'Église de leur temps dont les grands prêtres complotèrent la mort de l'un et de l'autre. Enfin tous deux s'exprimèrent en phrases claires et simples, fortes et concises.

La mission de Jeanne était apparemment guerrière, mais en réalité elle eut pour résultat de mettre fin à un siècle de guerre. Son amour et sa charité étaient si immenses qu'ils n'ont de comparables que les paroles de celui qui, sur la croix, pria pour ses bourreaux.

Je dois ajouter que M. Léon Denis est l'auteur de nombreux livres sur des sujets psychiques, mais son beau talent littéraire lui aurait procuré de la gloire, quels que soient les sujets qu'il aurait traités.

Sir Arthur-Conan DOYLE.

Journaux et Revues

Comme il fallait s'y attendre, plusieurs journaux et revues ont accueilli avec une joie non dissimulée l'insoutenable rapport que les professeurs de la Sorbonne ont osé publier de leurs expériences avec le médium Guzik.

La riposte du D^r Geley, intégralement insérée dans la *Revue Métapsychique* de novembre-décembre et dans le *Figaro* du 10 janvier, a été partiellement reproduite par quelques journaux. Elle comporte cette conclusion logique :

Dans la publication du professeur Langevin et de ses collègues, il n'y a, en réalité, qu'un argument impressionnant, pour qui, bien entendu, ne connaît pas l'instabilité de la phénoménologie métapsychique ; les phénomènes ont cessé après que l'on eut inauguré un contrôle par des cordons lumineux fixés aux jambes du médium.

Il y a eu, en effet, après cette innovation, quatre séances négatives. Mais cela ne prouve rien. J'ai eu moi-même, avec Guzik, jusqu'à sept séances consécutives totalement nulles. Son mauvais état de santé en était la cause.

Voyons si le rapport fait allusion à son état de santé ; précisément le procès-verbal porte que les séances ont dû être interrompues, entre le 27 novembre et le 3 décembre, par une fluxion dentaire du médium. Cet abcès dentaire est donc survenu au milieu de la série négative.

Il est possible, sinon probable, que l'absence de résultats est due, avant tout, à l'état maladif de Guzik et à ses douleurs faciales.

En résumé : aucune preuve de fraude — faits en contradiction avec l'hypothèse de fraude. Voilà ce qui ressort des procès-verbaux.

Dans ces conditions, le moins que l'on puisse dire des conclusions du professeur Langevin et de ses collègues, c'est qu'elles n'ont pas de valeur démonstrative et ne sont pas justifiées.

On peut s'étonner, à bon droit, de la publication d'un pareil rapport.

Dans la pensée des promoteurs des séances de la Sorbonne, les séances de Guzik n'étaient que le début d'une longue série d'expériences. Des médiums très divers devaient être examinés ; une étude consciencieuse et impartiale des faits métapsychiques aurait été poussée à fond. Ces expériences se seraient faites dans le calme, la discrétion et la sérénité indispensables à toute expérience sérieuse. Le secret aurait été gardé jusqu'à la conclusion finale.

Ce projet était rationnel et fécond. Tous les métapsychistes l'auraient appuyé et auraient assuré le concours de leurs médiums. Nous tenons, des promoteurs, qu'il avait été accepté par le « jury ».

J'ajoute qu'il était conforme à la prudence la plus élémentaire, après la publication des récents témoignages de tant de savants illustres, en France et en Allemagne.

Abandonnant brusquement cette méthode scientifique, MM. Langevin, Rabaud, Laugier, Marcelin et Meyerson lui ont substitué une autre méthode : celle de la publication hâtive et à grand fracas de résultats fragmentaires et de conclusions débiles et contradictoires. Peut-être comprendront-ils bientôt qu'ils ont mal servi la cause de la vérité.

Dans *Le Matin* du 11 janvier, M. Marcel Prévost, l'un des plus éminents parmi les signataires du « rapport des trente-quatre », publie un article dans lequel il réclame « une enquête impartiale », par une commission mixte, composée de savants partisans et adversaires de la métapsychique :

Il serait temps d'essayer. Les cérémonies unilatérales, métapsychistes ou antimétapsychiques ne feront qu'accroître la confusion.

De son côté, M. René Sudre écrit dans *L'Avenir* du même jour :

La Sorbonne n'a décidément pas de chance avec les médiums. Pour la seconde fois depuis un an, elle croit pouvoir assurer, après quelques constatations hâtives, que les phénomènes physiques de la métapsychique n'existent pas et elle précise plus nettement, cette fois, qu'ils sont dus à la fraude...

L'expérience métapsychique triomphera comme a triomphé l'expérience pasteurienne, mais il y faudra plus de temps, parce qu'elle exige un matériel humain qui est extrêmement rare et des conditions techniques qui sont plus d'ordre psychologique que d'ordre matériel.

Pour se maintenir dans leur absurde position, nos adversaires ne veulent pas d'experts, car les experts sont suspects. S'il s'agissait d'une question de biologie, d'électricité ou de plomberie, on irait chercher un biologiste, un électricien, un plombier. Comme il s'agit de métapsychique, on dit : *Et surtout, pas de métapsychistes !* Alors, on prend des mathématiciens ou des psychologues, peu importe pourvu qu'ils portent le titre prestigieux de professeur à la Sorbonne et qu'ils soient totalement incompetents en la matière. Puis on leur livre un médium, qu'ils traitent de la même façon qu'un astronome qui voudrait étudier le nerf trijumeau. Ils ont, pour la plupart, leur siège fait d'avance, et au bout de quelques séances, ils bâclent un procès-verbal qui se trouve être la justification de leur opinion préconçue.

Regardons ce qu'ils ont fait de Guzik...

La preuve de la fraude, les professeurs l'ont trouvée dans le fait qu'il n'y a plus eu de phénomènes dès que le médium a eu les jambes attachées. Pour établir un résultat aussi capital, la prudence scientifique exigeait qu'on fit un grand nombre d'expériences. Pour former la moindre petite conclusion en physique, en chimie, en biologie, on n'hésite pas à répéter cent fois une expérience, surtout quand on ignore toutes les conditions de son déterminisme. Là on s'est borné à en expédier quatre ! S'il y avait eu un métapsychiste avec ces juges si pressés, il leur aurait fait remarquer que Guzik était demeuré parfois « stérile » pendant sept séances de suite. Il les aurait mis en demeure de recommencer. La patience est de règle en matière scientifique. Mais, que voulez-vous ? Les journalistes étaient là, qui attendaient leur pâture...

Le jour n'est pas loin où les honorables professeurs de la Sorbonne regretteront d'avoir signé un document si manifestement partial et si contraire aux disciplines qu'ils observent dans leurs laboratoires.

Dans le *Petit Marseillais* du 20 janvier, M. Paul Ginisty, rappelant qu'il est un des signataires du procès-verbal des expériences faites à l'Institut Métapsychique avec Guzik, commente les essais ultérieurs de la Sorbonne :

Il semble qu'il y ait, de la part de ces savants, une certaine infatuation dans une conclusion aussi radicale (la fraude). Au demeurant, ils accusent Guzik de fraude, mais ils ne l'ont pas pris en flagrant délit d'imposture. Ce n'est donc, quel que soit le ton doctoral, qu'une hypothèse.

En substance, la tendance, à la Sorbonne, est de nier ce qui ne peut être encore expliqué. C'est là surtout ce qu'il faut retenir. Est-ce bien vraiment une attitude scientifique ?...

On paraît avoir, à la Sorbonne, cet orgueil de se refuser à la vérité de ce qui dépasse encore les connaissances actuelles. De là un scepticisme déterminé. Dans d'autres milieux, on tâtonne, on cherche, on attend. A la Sorbonne, on se borne à hausser les épaules. Cette arrogance est-elle de la véritable autorité ?

Même les journalistes mal renseignés qui admettent l'hypothèse de la fraude, estiment que la question métapsychique ne serait pas, de ce fait, résolue.

Dans l'*Union Républicaine de la Marne*, M. Bernard, tout en admettant comme valable le rapport de la Sorbonne, rapporte d'autres faits et conclut :

...Je me demande malgré tout, malgré les supercheries dévoilées, si une négation absolue n'est pas téméraire.

Dans **La Nouvelle Corse**, le D^r Marcou cite des expériences personnelles qu'il fit à Pétrograd, en 1908, avec Guzik :

L'expérience médiumnique ne peut pas être conduite par les procédés physico-chimiques. Chaque science a sa méthode. La métapsychie cherche encore la sienne.

Mais ce n'est pas la manière des Sorbonnards qui pourra solutionner la question. Il faut plus de temps et de patience avec un médium avant de le déclarer définitivement imposteur. Les forces psychiques, comparables aux pulsations électro-magnétiques, peuvent subir des interférences encore totalement inconnues et se mettre d'avance dans l'hypothèse que le médium triche n'est pas la meilleure façon de s'y prendre.

Dans le même journal, nous lisons, sous la signature « Véra » :

Je ne peux que répéter que le spiritisme — ainsi que le constatent Camille Flammarion et de nombreux savants — ne cesse de faire des progrès pour le plus grand bien de l'humanité et la plus grande gloire de Dieu. Car le Spiritisme est basé sur l'existence de l'Être Suprême et l'immortalité de l'âme. La morale ne vaut rien si elle n'est basée sur ces croyances primordiales. Lorsque l'humanité tout entière sera convaincue de la vie future, grâce aux manifestations partout reconnues des âmes des morts, elle sera meilleure.

Dans **La Tribune de Genève**, nous avons relevé deux articles sur le mouvement spiritualiste et spirite, à propos des attaques réitérées dont il est l'objet de la part des chanoines et des Pères Jésuites.

La Dépêche de l'Est, de Bône (Algérie), du 23 janvier, rapporte « un cas de Métapsychie » concernant un jeune psychomètre espagnol, propre fils du marquis de Santacara.

Dans la chronique musicale d'**Excelsior** du 14 janvier, Emile Vuillermoz écrit, à propos du compositeur Daniel Lazarus :

Daniel Lazarus me ferait croire à la théorie de la réincarnation : on incline à penser que, dans une vie antérieure, son âme habita le corps d'un prudent vieillard, habitué aux « silencieuses orgies de la méditation ». Ce Sage vénérable habitait probablement les Indes. On trouve dans notre réincarné une tendance à la contemplation. Les mythes hindous l'exaltent.

On lit, dans l'**Ère Nouvelle** du 1^{er} janvier, dans la chronique habituelle de notre vieil ami, M. Albin Valabrègue :

Le spiritisme triomphera des négateurs... Il triomphera des Églises et il triomphera des Sorbonnes. J'aimerais mieux être avec la vérité contre tous, qu'avec tous contre la vérité.

D'un article de M. Fernand Laudet, dans **Le Canada** du 3 décembre, retenons cet aveu (car l'auteur n'est pas précisément de nos amis) :

Camille Flammarion, qui a rendu populaire l'astronomie et le spiritualisme, a passé sa vie dans l'infini et, en ces jours de souvenirs et de méditations qui nous rapprochent des morts et de la mort, beaucoup de ses lecteurs interrogent celui qui a écrit : « La mort et son mystère », et a consacré soixante années à cette œuvre considérable.

Un de ses disciples, un spirite, M. Jean Meyer, vient de résumer sa doctrine en cinquante pages. Les petites brochures s'empilent aux devantures des librairies et elles sont vite enlevées comme tous les livres qui traitent de la mort, surtout lorsque l'auteur déclare : « La mort n'existe pas ».

Le Progrès de Sidi-Bel-Abbès et **Le Cri de Lyon** continuent la publication régulière de chroniques psychiques et spiritualistes d'un grand intérêt.

La Revue Métapsychique de novembre-décembre vient de paraître avec une série d'articles du plus haut intérêt :

« Le Traité Métapsychique du professeur Richet », par Sir Oliver Lodge ; « Les Expériences de démonstration de l'I. M. I. avec le médium Jean Guzik », par le D^r Geley ; « Expériences de clairvoyance avec M. Stephan Ossowiecki », par Prosper de Szmurlo ; « La Méthode graphologique », par J. Crépieux-Jamin ; « William James psychiste », par René Sudre ; « Dans le Monde à l'envers » (à propos des expériences de la Sorbonne), par le D^r Geley ; la remarquable chronique étrangère de Pascal Forthuny, etc.

Un nouveau journal vient de paraître, qui s'est donné pour tâche d'établir la liaison entre le Spiritisme et les Églises chrétiennes. C'est **l'Ici-bas et l'Au-delà**, organe du spiritisme chrétien, paraissant tous les deux mois. Dir. M. Hériot, à Suzay, par les Thilliers-en-Vexin (Eure).

Nous lui souhaitons longue vie et succès.

Le mouvement Spirite

Union Spirite Française

L'Assemblée générale ordinaire de l'*Union Spirite Française* aura lieu à Paris, le dimanche 30 mars prochain, au siège social, Maison des Spirites, 8, rue Copernic, à 15 heures.

Dans la matinée du même jour, les spirites seront invités à se rendre en masse au cimetière du Père-Lachaise, devant le dolmen qui marque la sépulture de la dépouille mortelle d'Allan Kardec, pour commémorer, comme chaque année, l'anniversaire de la désincarnation du Maître.

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, l'heure exacte de la cérémonie, et l'ordre du jour des travaux de l'Assemblée générale.

Ecole Spirite

Les cours et travaux de l'Ecole Spirite instituée, sous les auspices de l'U. S. F., à la « Maison des Spirites », sont très suivis par nos amis de Paris et de la région, ainsi que par les spirites de passage dans la capitale.

Rappelons ici que les travaux pratiques du 1^{er} degré ont lieu les lundis, mardis, mercredis et samedis, à 14 h. 30, et le jeudi à 20 h. 30 ; ceux du 2^e degré (contrôle spirite) le mardi à 20 h. 30 et le vendredi à 15 heures. Les cours théoriques (conférences hebdomadaires) sont assurés par M. Louis Gastin selon le programme suivant :

Mardi 17 heures : Philosophie spirite et spiritualiste.

Mercredi 17 heures : Eléments de spiritisme et de psychisme.

Jedi 15 h. 30 : Conférence sur l'Évangile.

Vendredi 20 h. 30 : Philosophie spirite et spiritualiste.

Samedi 17 heures : Science spirite et psychique.

Samedi 20 h. 30 : Eléments de spiritisme et de psychisme.

Pour tous renseignements sur le fonctionnement des services publics de la « Maison des Spirites », nous prions nos lecteurs de s'adresser au Secrétariat général, 8, rue Copernic.

Fédération Spirite Lyonnaise

La fête d'Allan Kardec sera célébrée à Lyon le dimanche 16 mars, avec le concours de M. Louis Gastin qui fera, à 15 heures, une conférence publique sur « Le Spiritisme et son rôle social ».

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Malosse, 12, rue Sainte-Clotilde.

* * *

Le dimanche 13 janvier, dans une coquette salle de la ville, la F. S. L., groupant six sociétés, a fêté l'anniversaire de Jeanne d'Arc.

M. Malosse fut chargé, par M. Brun, secrétaire général, d'ouvrir la séance. Après avoir expliqué le but de la réunion et salué l'héroïne de la patrie et de la médiumnité, il adressa aux fédérés, sous forme de vœux pour 1924, un appel pour la réalisation des grandes œuvres spirites. Il indiqua comme moyen d'union l'étude approfondie des ouvrages d'Allan Kardec, chefs-d'œuvre véritables constituant une réelle révélation des temps modernes, et renfermant les seuls principes capables de guider et d'unir les spirites dans le Monde.

M. Achard, dans une belle allocution de préface, fit une magistrale étude de la vie de Jeanne d'Arc, à l'aide de l'important ouvrage *Jeanne d'Arc médium* de Léon Denis. Il sut synthétiser les actes glorieux de la Vierge lorraine, montrer ses qualités merveilleuses de bonté et de douceur, son génie organisateur et ses magnifiques facultés médiumniques, qui firent d'elle le plus grand médium des temps modernes, le plus utile à la patrie.

De vifs applaudissements témoignèrent à M. Achard la satisfaction de l'auditoire et sa sympathie.

La réunion se termina par un concert, au cours duquel on put apprécier les talents artistiques de M^{me} Jacquin, MM. Robert, Zmorine, Abeyl et Jacquin. On se donna ensuite rendez-vous pour la fête anniversaire d'Allan Kardec annoncée plus haut pour le 16 mars.

* * *

Nos amis Lyonnais nous prient de rappeler que l'admirable œuvre de bienfaisance qu'est la Crèche Spirite fonctionne dans d'excellentes conditions en ses nouveaux locaux, 14, rue Calas. Dans le même immeuble, qui est la « Maison des Spirites » de Lyon, se trouve une salle de soins magnétiques et une œuvre pour les vieillards dont nous avons déjà parlé.

Conférences

Conférences à Bordeaux

Il était regrettable de constater que, depuis de nombreuses années, aucune organisation ne centralisait plus les bonnes volontés spirites, pourtant si nombreuses dans la région bordelaise.

Afin de remédier à cette lacune, un groupe de membres de l'U. S. F., résidant à Bordeaux, a préparé deux conférences publiques qui amorceront la concentration spirite nécessaire.

La première conférence sera donnée, le samedi 23 février courant, à 20 h. 45, dans le grand amphithéâtre de l'Athénée municipal, par M. Louis Gastin, secrétaire général de l'U. S. F. et de la F. S. I., sur « Le Spiritisme scientifique et la Métapsychique ».

La deuxième réunion aura lieu le lendemain, dimanche 24, à 14 h. 45, dans la même salle. M. Pagnat, directeur de *La Vie Morale*, parlera tout d'abord de l'évolution sociale, et M. Louis Gastin traitera ensuite de « La Philosophie spirite et sa portée sociale ».

Nous invitons tous nos amis à apporter leur concours le plus large à ces manifestations et à se grouper ensuite pour assurer une plus large expansion de nos doctrines dans leur ville.

Conférences à Paris

La *Phalange* a réussi, dimanche 27 janvier, à recevoir, dans la salle de géographie, la visite du R. P. Jubaru, envoyé par le R. P. Roure pour soutenir, contre Henri Regnault, la contradiction touchant « La Réalité Spirite ». Le P. Jubaru, avec toute l'habileté et la casuistique que l'on pouvait attendre, a reconnu que tout de même le Spiritisme avait, à son actif, une heureuse action sur l'orientation de la pensée moderne. Il s'est tiré de la redoutable impasse de l'enfer et de la damnation éternelle, en argumentant que si le dogme catholique implique la croyance en l'Enfer, il n'impose pas de croire que l'Enfer soit occupé par des âmes actuellement damnées. L'Enfer deviendrait donc un « croquemitaine » théologique.

Au début de la réunion, M. Louis Gastin avait fait une conférence très applaudie sur « La Réincarnation et sa portée sociale ».

* * *

Dimanche 3 février, à 15 heures, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, M. Louis Gastin a fait, au Cercle Caritas, dirigé par M^{me} Sensier, une conférence sur « La loi de Causalité dans l'Évolution de l'Esprit ». Les idées neuves et claires exprimées par le conférencier ont été accueillies par l'auditoire avec une vive sympathie.

L'action éducative poursuivie par le « Cercle Caritas », sous la direction éclairée et dévouée de M^{me} Sensier, est digne d'éloges. Il serait bon que de pareils groupes se multiplient un peu partout.

* * *

On annonce qu'une série de conférences va être organisée à la « Maison des Spirites » avec le concours d'orateurs représentant les diverses tendances spiritualistes et psychistes. Les personnes qui désirent être convoquées sont invitées à se faire inscrire au Secrétariat.

Société d'Études Télépathiques

M. René Warcollier, dont on connaît la particulière compétence en la matière et qui a publié l'année dernière un important ouvrage sur « La Télépathie », poursuit une série d'expériences présentant le plus haut intérêt pour le médiumnisme.

Il invite tous les médiums, depuis les simples intuitifs jusqu'aux médiums psychographes et voyants, à se mettre en rapport télépathique avec lui aux jours et heures précisés ci-dessous.

A ces moments, M. René Warcollier lancera un « message » télépathique dont la nature sera ultérieurement communiquée. Les personnes qui croiront avoir perçu ce message devront en aviser immédiatement M. Gastin, secrétaire général de *La Revue Spirite*, chargé de centraliser les réponses pour nos amis, en indiquant très exactement ce qu'elles ont perçu.

Les groupes spirites sont notamment invités à « attendre l'émission » aux moments voulus, soit :

Les samedis 23 février, 8 et 22 mars, et 12 avril, à 9 h. 30 du soir.

M. Warcollier nous prie notamment d'inviter les groupes à recevoir (par l'intermédiaire admis de leurs guides) le message émis par la Société Télépathique, soit au moyen de la table, du oui-jà, de l'écriture, etc.

Association des Études Spirites

L'Association des Études Spirites (Doctrine Allan Kardec) qui, par une suite de groupements, se rattache à la société fondée par le maître, a tenu son assemblée générale, dimanche 3 février, à la « Maison des Spirites » où son local a été récemment transféré.

M^{me} Fulcran-Crouzet, qui présidait, a souligné l'intérêt que présente l'actuelle tendance des spirites vers la concentration des bonnes volontés.

M. Louis Gastin a été nommé Délégué général de l'Association.

Bibliographie

WILLIAM MACKENZIE. — *Metapsichica Moderna. Fenomeni medianici e Problemi del subcosciente.* Avec 10 hors-texte et trois appendices. Un vol in-8°, de 440 pages. Prix : 40 livres.

Le Dr Mackenzie s'appuie sur les observations faites avec les animaux intelligents (chevaux d'Eberfeld, chien Rolf et sa fille Lola) pour chercher quel est le mécanisme des phénomènes merveilleux réalisés par ceux-ci. D'après certains détails des séances, il ne croit pas que les opérations mathématiques compliquées souvent réussies par les sujets soient le fruit du travail mathématique de leur cerveau ; il admet plutôt une sorte de clairvoyance, leur faisant lire le résultat dans une entité inconnue. Les expériences d'un avocat de Bruxelles, aidé par l'entité Stasia, présentent également des résultats mathématiques dont la complication et la rapidité semblent exiger une sorte de clairvoyance, indispensable d'ailleurs pour certains détails de ces expériences où le sujet lit des cartes retournées.

Le Dr Mackenzie cherche alors dans quel milieu le médium, homme ou animal, va puiser les résultats au moyen de cette clairvoyance, en un mot ce que c'est que Stasia pour l'avocat T... L'examen des phénomènes l'amène à admettre une sorte de polypsychisme. La réunion d'individus qui, isolés, seraient incapables de trouver dans leur conscient ou leur subconscient les éléments des réponses aux problèmes, crée une sorte d'âme collective, beaucoup plus puissante, comme si les vibrations de chaque être s'ajoutaient pour ébranler les plus lointaines cellules de chaque psychisme, et la présence d'un personnage capable d'interpréter alors les éléments supranormaux ainsi développés, c'est-à-dire d'un médium, permet de révéler cette âme collective ordinairement méconnue.

Le Dr Mackenzie, au cours de son ouvrage, examine en détail les connaissances actuelles sur la science métapsychique. Il développe la question de l'ectoplasme, en rappelant les dernières expériences d'Eva, celle des matérialisations en mentionnant les résultats obtenus par le Dr Von Schrenk Notzing avec son médium Willy. Il cherche si les théories métapsychiques, comme celle du Dr Richet, peuvent expliquer tous les phénomènes dits spirites ; et, d'autre part, il rappelle que bien souvent les théories spirites sont invoquées dans des cas où la présence des vivants suffit amplement à expliquer les phénomènes. Pour terminer, il constate, en comparant les travaux de ses plus illustres prédécesseurs, que ce sont bien souvent les mots seulement qui différencient les conclusions des uns et des autres quand ils cherchent à donner des explications sur les phénomènes reconnus comme exacts, et que ces mots laissent ordinairement une grande place à l'inconnaissable. *Colonel G...*

AVIS IMPORTANT A NOS ABONNÉS

1^o CHANGEMENT D'ADRESSE. — Désormais tout ce qui intéresse la *Revue Spirite* (rédaction et administration) doit être envoyé, 8, rue Copernic, PARIS (XVI^e). Notre nouveau Compte de Chèques Postaux est : Jean MEYER, Compte Paris 609-59.

2^o RENOUVELLEMENTS. — Autant pour éviter une suspension de service de la Revue, que pour réduire les frais de recouvrement, nous prions instamment nos lecteurs et amis, dont l'abonnement a expiré fin Décembre, de vouloir bien adresser au plus tôt le montant du renouvellement pour 1924, à M. Jean MEYER, 8, rue Copernic, PARIS (XVI^e).

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : Louis GASTIN.

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

ooo

Directeur : Jean MEYER

+OO+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les observations positives de fantômes

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, dans le dernier numéro de la Revue, quatre observations incontestables de fantômes, de quatre ordres différents — faites non en rêve, mais en état normal, et exactement constatées comme tout ce que l'on voit habituellement : la première, celle de Chevreul, coïncidant avec la mort d'un ami qui lui lègue sa bibliothèque ; la seconde, celle de Goethe, représentant un fantôme de vivant ; la troisième étant une manifestation tragique de suicidé ; la quatrième, une apparition de mourant. Continuons l'étude de ces faits trop dédaignés jusqu'ici. Il y a là toute une nouvelle branche de la science à constituer, aussi positive que tous les chapitres de la physique classique.

Nous nous occuperons, quelque jour, de la nature des fantômes et de leurs diverses explications.

La valeur des témoignages est directement liée à la valeur intellectuelle de ceux qui les apportent. A Chevreul, à Goethe, je joindrai maintenant un savant estimé bien connu de nos lecteurs, le général Berthaut, ancien Directeur du Service géographique de l'Armée, ancien membre du Conseil de l'Obs-

*

vatoire de Paris, auteur d'ouvrages techniques de premier ordre, qui, le 2 avril 1920, m'a adressé une lettre du plus haut intérêt, que je me permettrai de reproduire ici. La voici :

« CHER MAITRE,

« Je réponds entièrement de la sincérité absolue des observations que je vais vous soumettre, et je vous confie les noms des observateurs, ainsi que les circonstances (mais nous n'avons pas l'autorisation de publier les noms).

« En 1870, en captivité à Mersebourg (Prusse), je m'étais lié avec un officier d'un autre régiment, parce que tous deux nous faisons de la peinture. Il était plus âgé que moi, était démissionnaire, avait repris du service à son ancien régiment pour la durée de la guerre, et avait été fait prisonnier, comme moi, à Sedan. Il s'intéressait à l'occultisme, et c'est à cette circonstance que je dois de m'en être occupé aussi.

« Après la guerre, mon ami rentra dans la vie civile. Il retourna chez lui, chez ses parents. Il vint me voir à Paris, et j'allai aussi, plusieurs fois, passer quelques jours chez lui.

« Le père de mon ami était capitaine de cavalerie en retraite ; sa mère, une très digne et pieuse femme, tous deux d'un caractère bienveillant, très sérieux, et l'honneur même. Jamais ils n'auraient eu la pensée d'un mensonge, ou même d'une plaisanterie de mauvais goût. Leur situation était modeste, et leur habitation fort simple. On se tenait dans une grande pièce, au rez-de-chaussée, qui servait de salon, et de cabinet de travail à mon ami. Là, il avait ses livres, ses toiles et ses chevalets, et, dans un angle de la pièce, un tableau noir.

« Le soir du 1^{er} septembre 1870, jour de la bataille de Sedan, vers 9 heures, le père et la mère de mon camarade étaient assis en face l'un de l'autre sur des fauteuils, de chaque côté de la cheminée, sur laquelle était posée la lampe.

« Tout à coup, ils virent *tous deux* la porte s'ouvrir, et leur fils, en uniforme, entrer dans le salon, puis refermer la porte. Ensuite, il se dirigea vers le tableau noir, prit un morceau de craie, traça sur le tableau un cercle, et mit un point au centre de ce cercle. Après quoi, et sans un mot ni un regard pour son père et sa mère, mon ami rouvrit la porte et s'en alla.

« Un instant stupéfaits, le père et la mère finirent par se lever, et prenant la lampe, ils purent constater qu'il n'y avait sur le tableau noir aucune trace du cercle tracé par le fantôme de leur fils.

« *Voilà le fait.* Tous deux l'ont vu de la même façon. Aucun détail, ni de costume, ni d'attitude du fils ne diffère. Ce que l'un a vu *en tournant la tête à droite*, l'autre l'a vu *en tournant la tête à gauche*.

« Nous avons commenté cette histoire, mon camarade et moi, en présence des parents.

« Que faisait-il, à 9 heures du soir, après la bataille ? Il n'en savait rien.

« Probablement, il dormait. Nous étions tous grandement fatigués. Pour ma part, j'avais passé douze heures à cheval, presque sans mettre pied à terre. A 9 heures, je devais dormir ; lui aussi. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais eu conscience d'être allé en esprit dans son village, d'être entré chez lui, et d'avoir fait un cercle à la craie sur son tableau.

« Quant à ce cercle lui-même, il se l'expliquait ; cela voulait dire qu'il était prisonnier : un cercle, et un point dedans. Mais il n'en avait pas gardé le souvenir.

« J'ai cessé d'être en relation avec lui quand je suis parti pour le Japon, comme chef de mission militaire, en 1884, et je n'en suis revenu qu'en 1889. Le père et la mère sont évidemment morts, et il est probable que le fils l'est aussi. »

« Général BERTHAUT. »

Ceux d'entre mes lecteurs qui ont entre les mains le second volume (*Autour de la Mort*) de mon ouvrage *La Mort et son Mystère* connaissent déjà ce fait psychique et ont vu le plan de la chambre où il s'est produit. Cette observation si précise va servir de base à notre discussion.

Nous ne pouvons douter, en aucune façon, de l'authenticité de l'apparition rapportée ici par le général Berthaut. Le père et la mère du lieutenant l'ont réellement vu, « ce qui s'appelle vu », non pas en rêve, mais bien éveillés.

Pour nous refuser à admettre cette authenticité, il nous faudrait supposer que tous les deux ont été dupes, *au même moment, d'une même hallucination sans cause*, correspondant toutefois à la captivité de leur fils, dont ils ne pouvaient se douter. Cette hypothèse est inadmissible, car, plus nous l'analysons, moins nous la trouvons soutenable dans ses détails.

Que conclure ?

Il n'y a pas eu là un fantôme matériel, un bras prenant la craie et traçant un cercle. Ce cercle n'existait pas. Nous devons supposer que l'officier, endormi, au loin, en captivité, a pensé à ses parents, s'est transporté en esprit dans leur appartement, a ouvert et fermé la porte, en esprit, a pris la craie et tracé ce cercle, toujours en esprit, et que ces actes ont agi sur le cerveau de ses parents, sans qu'il y eût rien d'objectif, de matériel, de pondérable, de tangible.

C'est une hypothèse, assurément, mais on n'en voit pas de meilleure à invoquer. Les occultistes proposent le « corps astral », le « corps fluidique », etc. Qu'est-ce qu'un corps astral, un corps éthéré, avec un uniforme de militaire ? J'ai toujours signalé les vêtements des fantômes comme une difficulté permanente à résoudre. Nous ne voyons pas les esprits qui se manifestent prenant des ombres de vêtements à la Belle Jardinière, au Louvre, aux Galeries Lafayette et parfois habillés à la dernière mode — ou à la mode de 1830, ou à celle du Directoire, etc. Cependant, c'est ainsi qu'ils se montrent. On réplique que c'est pour se faire reconnaître ! Cet officier, qui ne se souvient de rien et dormait, n'a pas songé à son uniforme, pas plus que le fantôme de l'ami de Goethe dont nous avons parlé, se promenant en robe de chambre sur la grand'route, n'a pensé à ce vêtement.

On a pu lire dans le livre *Autour de la Mort* un chapitre écrit sous le titre de *la pensée productrice d'images*. Telle est, me semble-t-il, la véritable théorie de la majorité des fantômes. Ce chapitre fait suite à celui qui est consacré aux « Doubles de vivants » et répondait surtout à notre objection constante des vêtements des fantômes, puisqu'il est naturel que la transmission d'une impression mentale représente une personne avec son aspect habituel. C'est une image projetée au loin, comme une photographie emportée et transmise par une force inconnue. L'invention de la photographie, du télégraphe

et des transmissions électriques nous aide à comprendre ces apparitions. En pensant à une personne ou en la voyant en rêve, nous ne la voyons pas nue (à moins qu'il n'y ait une raison pour cela, et, dans ce cas, l'exception confirme la règle), mais habillée, souvent entourée d'objets accoutumés, un chasseur avec son fusil, un écrivain tenant sa plume, un militaire ou un ecclésiastique en costume, etc. Toutes les apparitions subjectives doivent être dans ce cas.

Qu'il y ait des apparitions objectives, c'est une question à examiner, et nous le ferons un jour en lui consacrant une étude spéciale. Quant au cas précédent de l'apparition de l'officier, j'ai eu, depuis, d'assez longues discussions avec le général Berthaut qui lui avait appliqué les termes *hallucination*, *illusion* sur lesquels je lui avais soumis certaines objections ; et voici ce qu'il m'écrivait (le 24 mai 1921) :

« A propos du mot illusion, je tiens à vous exposer toute ma pensée : Je n'entends pas dire par là qu'une apparition n'a pas lieu, qu'elle est une hallucination d'un cerveau malade et qu'elle ne correspond à rien. J'entends qu'elle est une *apparence* provenant de certaines conditions remplies et qu'elle ne correspond à aucune réalité *matérielle*. Mais elle n'est pas un dérangement du cerveau, elle est un phénomène réel, qui obéit à certaines lois. C'est une impression.

« La lumière est bien une impression produite par un certain ordre de vibrations ; le son en est une autre, la chaleur une autre. En somme, à proprement parler, il n'existe ni lumière, ni son, ni chaleur.

« Quand j'appelle une apparition une *illusion*, je veux dire qu'il n'existe aucun objet réel spécial à l'endroit où se manifeste le phénomène, et que l'apparition est une action sur nos organes produite par un fait dont la cause et le mécanisme restent à débrouiller.

« L'arc-en-ciel est un phénomène réel et pourtant, à l'endroit où il *paraît se produire*, endroit qui change quand l'observateur se déplace, il n'existe absolument rien de spécial, que des gouttes d'eau, comme partout aux environs dans l'atmosphère. Je puis donc dire que l'arc-en-ciel est une illusion, qui se produit dans des conditions physiques connues, tandis que l'apparition d'un mort est une autre illusion, qui s'effectue en des conditions encore inconnues aujourd'hui.

« Je n'ai jamais eu la vaine prétention d'expliquer à moi tout seul des choses que tant d'esprits éminents ont étudiées de tout temps et dont personne n'a jamais trouvé la solution. Mais, aux prétendues explications données, qui consistent presque toujours à se contenter de mots, j'oppose des raisonnements, en procédant, comme je vous l'ai dit, du connu à l'inconnu — seule méthode scientifique et raisonnable qui me paraisse devoir être suivie.

« Les *doubles* : Que veut dire ce mot ?... car, en somme, ce n'est qu'un mot. Je trouve qu'il a le défaut de sembler admettre *a priori* qu'il existe un certain dédoublement de l'individu. L'apparence indique cela... Mais faut-il se contenter de l'apparence ? Et à quoi le dédoublement d'une personnalité peut-il correspondre ? A-t-on deux âmes ? Je ne le pense pas. Dans le cas de double, où dont est l'âme ? Est-elle ici ou là ? Là où elle n'est pas, il y a un phénomène physique, dont nous aurons peut-être un jour la clef.

« Voyons : Prenons le téléphone. Et un téléphone *sans fil*. Dans cet appa-

reil, je vous parle, *chez moi*. Voilà où je suis et où est ma voix. Vous m'entendez, chez vous, au moyen d'un récepteur combiné *ad hoc*. Il y a donc chez vous un double de ma voix. C'est une *illusion*, du moment que nous savons à quoi le phénomène est dû. Mais reportez-vous à quelques années en arrière, à l'époque où rien ne faisait soupçonner ni le téléphone, avec ou sans fil, ni même le télégraphe. Que voulez-vous qu'on pense, alors, d'un pareil fait, s'il vient à se produire par suite d'une extraordinaire combinaison favorable? Ce sera, à n'en pas douter, un dédoublement de ma personnalité. Telle sera l'explication qui apparaîtra. Et il n'en sera cependant rien du tout.

« Dans les phénomènes *purement physiques* de la vue, les mirages donnent des *doubles*. Les reflets dans l'eau sont des *doubles*. En 1918, à la Membrolle, près Tours, j'ai vu, un jour qu'il y avait un peu de brume sur un côté du paysage et non ailleurs, un second soleil très net et très brillant. Phénomène peu commun et qui a profondément impressionné tout le monde, surtout parce que c'était pendant la guerre et qu'on croyait y avoir un présage céleste, en bien ou en mal.

« Lorsqu'il n'y a aucun dédoublement, dans le cas des phénomènes physiques qui nous sont expliqués, pourquoi voulez-vous que ce dédoublement existe, dans le cas d'autres phénomènes, sinon purement physiques, physico-psychiques si vous voulez, sous prétexte que nous n'en avons pas encore le mécanisme? Ce sont aussi des phénomènes naturels, puisqu'il ne saurait rien exister de surnaturel, *rien en dehors de la loi*.

« Je vous parlais du téléphone sans fil. Nous y sommes à l'heure actuelle, sauf perfectionnements à réaliser pour le rendre pratique. Nous arriverons aussi, sans aucun doute, à la vue par ondes hertziennes à distance. Vous pourrez me voir chez vous, dans un appareil, dans une glace, je ne sais comment, alors que je serai chez moi — et il n'y aura, comme toujours, aucun dédoublement.

« Oh! je vois bien. Vous allez me dire: Quelle différence! Je vous verrai comme on se voit dans une glace, avec les mêmes attitudes dans le reflet que dans l'original. Mais, dans le cas des doubles dont je vous parle, ce n'est plus ça du tout.

« D'accord. Mais je ne prétends pas qu'il y ait identité entre les vibrations purement physiques et celles où *la vie* d'abord et *l'âme* ensuite interviennent, puisqu'il n'y a déjà pas identité entre les vibrations lumineuses, électriques. Nous devons bien l'admettre à plus forte raison. Et d'ailleurs, tous les faits du magnétisme animal, du somnambulisme, de l'hypnotisme et aussi du spiritisme nous le prouvent.

« Ce que je critique, ce ne sont pas, encore une fois, les faits eux-mêmes, que je ne nie nullement. C'est l'idée du dédoublement qui donne à croire au corps astral — et je ne conçois pas le corps astral, par la simple raison qu'il ne peut servir à rien, qu'il n'a aucune fonction. De deux choses l'une: ou bien l'âme est un atome matériel, ce que je ne pense pas, pour les raisons que je vous ai données, et alors un corps astral de la dimension et de la forme du corps matériel, pour contenir une âme *atomique*, ne répond à rien, du moment que ce corps astral n'a plus ni cerveau, ni viscères, ni muscles, ni nerfs, ni rien du tout. Ou bien, comme je le pense, l'âme est absolument immatérielle, non liée à la forme, à la dimension, à l'espace, et le corps astral ne se justifie pas davan-

tage. Voyez, d'ailleurs, mes arguments fondés sur les vêtements et autres accessoires prétendus de ce corps astral. »

Cette lettre est pleine d'enseignements. Mes lecteurs savent ce que je pense de l'autorité scientifique du général Berthaut, s'ils se souviennent de ce que j'en ai dit à la page 83 des *Maisons hantées*. Mais il me semble que le problème du « double » n'est pas résolu.

*
*
*

Sans aller plus loin aujourd'hui dans la discussion, continuons notre étude des faits par une autre constatation de fantôme aussi sûre que la précédente. Elle m'a été adressée, le 28 décembre dernier, du département de l'Ardèche par le pasteur Laval. Voici sa lettre textuelle :

« CHER ET ILLUSTRE MAITRE,

« Pour tout ce que vous doit la nouvelle science, tous les faits observés doivent être signalés à votre persévérante attention.

« Dernièrement, dans une assemblée de pasteurs à laquelle j'assistais, quelqu'un amena la discussion sur les faits d'ordre psychique. La majorité le blâma sérieusement, affirmant que dans ce domaine tout n'était qu'illusions ou supercherie. L'un d'eux, M. Bugnon, pasteur dans la Suisse romande, homme savant et honnête, voyant que les affirmations pastorales manquaient de base et même de probité intellectuelle, raconta le fait suivant :

« Un pasteur des environs de Lausanne reçut, un soir, la visite inattendue d'un ami. Lorsque l'heure du coucher arriva, le pasteur lui dit : « Je dois t'avertir d'une chose : nous n'avons qu'une chambre à t'offrir, et elle est hantée. » L'autre se mit à rire, promettant d'intimider les rats.

« Mais voici ce qu'il rapporta à M. le pasteur Bugnon : « Je venais de me coucher, un peu avant 9 heures, et à la clarté de la lampe, je lisais le psaume 51, lorsque j'entendis des bruits de pas se dirigeant du côté de ma chambre. La porte s'ouvrit. Une dame, jeune encore, élégante et fort belle, entra, fit le tour de la chambre, retourna vers la porte, et disparut presque subitement dans les escaliers, sans le moindre bruit. Je restai stupéfait.

« Or, quelques précisions complémentaires donnent une valeur incontestable à cette observation étrange :

« 1^o Le fantôme en question avait été vu plusieurs fois par les membres de la famille habitant le presbytère ;

« 2^o On put l'identifier avec une dame morte quelques années auparavant ;

« 3^o Cette dame avait été l'amie intime d'un ancien pasteur, mort également dans le presbytère. Il y eut là des histoires de mœurs peu édifiantes et tenues secrètes.

« Ce fait rappelle étonnamment le cas rapporté par Miss Morton et qui est, à mon avis, un des plus remarquables des *Maisons hantées*.

« Hallucinations ! s'écrièrent la plupart des assistants. » — Non ; mille fois non. Voici une autre observation d'un genre sensiblement différent.

« Un de mes amis de l'Ardèche, M. Robert, homme probe et intelligent,

ancien sous-officier de la dernière guerre, où il fit preuve d'un dévouement et d'un courage à toute épreuve, m'a raconté ce qui suit :

« Il y a deux ans, au mois de juin, nous venions, ma femme et moi, de nous mettre au lit, après une bonne journée de travail, et nous commençons à nous assoupir, lorsqu'un bruit étrange frappa notre attention, assez semblable à celui qu'auraient pu produire des gouttes de pluie tombant autour du lit et sur le plancher du grenier. Ce bruit s'arrêtait une minute ou deux, puis reprenait, et il se fit entendre ainsi une partie de la nuit.

« Je me lève ; j'allume et fouille tous les coins et recoins de la maison qui n'est pas bien grande, ce qui facilite l'inspection. Rien. Aucune trace d'eau sur le plancher. D'ailleurs, le temps était superbe et le ciel constellé d'étoiles. Chaque fois que nous allumions, le bruit cessait, mais reprenait dans l'obscurité. Le lendemain, toute la journée, je pensai à ce fait bizarre que rien ne pouvait expliquer.

« La nuit suivante, ce fut autre chose. Nous fûmes réveillés simultanément, ma femme et moi, très subitement par des pas allant et venant autour du lit. Il y avait là un être mystérieux. Quelqu'un nous parlait, nous entendions sans parvenir à distinguer les paroles. Nous étions cloués par l'émotion et dans un état inexprimable de trouble. Cette situation dura au moins deux heures, que je n'oublierai jamais...

« Enfin, l'apparition se dirigea vers la chambre voisine ; alors le silence et le calme se rétablirent.

« Avez-vous vu avec les yeux — ce qui s'appelle vu ? ai-je demandé à M. Robert.

— Nous n'avons rien vu, mais seulement *entendu* et *sent*i l'invisible présence.

« Avez-vous compris quelque chose de ce que disait le mystérieux fantôme ?

— Sur le moment, je crus savoir, mais le lendemain, tout s'était effacé ; j'avais oublié.

« N'est-ce pas un mauvais tour que l'on vous a joué, ou une simple illusion ?

— Monsieur Laval, vous n'y pensez pas. Nul être humain n'aurait pu produire en moi l'impression que je ne puis même vous décrire.

« Avez-vous pu localiser la direction des pas et celle des paroles ?

— Les pas étaient tout à fait naturels, les paroles étaient étranges, l'être invisible paraissait être à deux mètres en face de nous.

« Pourquoi n'avez-vous pas allumé la lampe ?

— Nous étions figés par l'émotion, incapables de faire un mouvement. Moi qui étais incrédule, je n'ai pu m'empêcher de me rendre à l'évidence.

« La journée du lendemain fut très pénible. Nous nous demandions ce que cela signifiait. La troisième nuit, vers 11 heures, nous ne dormions pas encore et entendîmes des coups violents sur les vitres, puis dans le buffet en face du lit, enfin le loquet de la porte s'agita fortement pendant trois minutes environ, faisant un bruit épouvantable que nous avons vainement essayé d'imiter depuis.

« Or, le matin suivant, vers 8 heures, ma femme rencontra M^{me} Pontois,

la femme du maire, qui lui dit : « Comment, vous n'êtes pas à l'enterrement de votre petit-neveu qui a lieu à 9 heures ? »

« Ma femme, très émue, accourut m'annoncer la nouvelle.

« J'étais brouillé, pour des raisons de famille, avec mon frère, qui venait de perdre son enfant âgé de 16 mois. Il n'a pas voulu m'avertir lui-même du décès, et je suppose que c'est ma pauvre mère, morte depuis dix ans, qui s'en est chargée, par ces étranges manifestations, car j'ai senti son invisible présence.

« Quelles que soient l'interprétation et les erreurs qui ont pu se glisser dans le récit de M. Robert, il semble bien qu'il y a eu là un phénomène de hantise associé à un décès où le principal rôle n'est pas tenu par le décédé lui-même. L'interprétation du narrateur, qui fait intervenir les mânes de sa mère, désirant la réconciliation de ses enfants, est logique.

« Pardon, cher Maître, d'avoir abusé de votre temps, mais j'ai cru devoir vous communiquer ces deux faits dont l'authenticité n'est pas douteuse. »

« Votre lecteur qui vous aime,

« Laval, pasteur. »

En remerciant le pasteur Laval de ces nouvelles contributions au domaine psychique, je ferai remarquer que ce sont là des observations positives, indépendantes de toutes théories sentimentales, et que nous devons les admettre au même titre que les observations diverses de physique, de météorologie, d'astronomie, etc. Elles doivent être désormais classées dans le cadre toujours agrandi des études scientifiques.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

II

Notre monde, avons-nous dit précédemment (1), est entraîné par un courant puissant vers une ère de transformation sociale. Le socialisme, quelle que soit l'opinion qu'on ait de lui, qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, a poursuivi son chemin en dépit des résistances et il est devenu une force avec laquelle il faut compter. Il a pour lui l'avenir ; il triomphera peut-être sous des formes bien différentes de celles que l'on conçoit actuellement et son œuvre sera pacifique ou sanglante suivant le principe, l'idée maîtresse qui l'inspirera.

Pour le moment, les socialistes sont divisés en écoles rivales. Ils travaillent de façons différentes à réunir les éléments nécessaires pour fonder un nouvel édifice social. Mais il leur manque l'essentiel, le ciment qui doit réunir ces éléments, c'est-à-dire la foi élevée et l'esprit de sacrifice qu'elle inspire. Il leur manque l'idéal puissant qui réchauffe, féconde et vivifie.

(1) Voir *La Revue Spirite* de février 1924.

Pour construire la cité future, pour fixer la loi sociale définitive, il faut avant tout connaître la loi universelle de progrès et de justice et la prendre pour guide. Car, si nous ne conformons pas nos œuvres à la loi éternelle des choses, nous ne ferons qu'une œuvre éphémère bâtie sur le sable et qui s'éroulera.

La science est-elle pour quelque chose dans ce mouvement puissant qui envahit le monde et le pénètre de plus en plus ? Non, c'est la volonté de faire cesser, ou tout au moins d'amoindrir la souffrance humaine ; c'est le désir intense de mettre fin aux iniquités sociales qui inspire le socialisme sous ses formes variées.

Ce mouvement, que la science n'a pas créé, parviendra-t-elle à l'endiguer, à le diriger, en lui assignant le but élevé qui doit ennoblir, idéaliser ses efforts ? A ce point de vue, la science actuelle est impuissante.

Ainsi que nous l'avons vu, les socialistes qui s'inspirent de certaines théories scientifiques ont érigé le matérialisme et l'athéisme à la hauteur d'un principe. Ils ont fait table rase de toute espérance en l'au-delà, de toute idée d'immortalité, de toute conception d'un idéal divin, et c'est cet état d'esprit qui le rendra stérile ou funeste. Car, ainsi que le disait déjà Mazzini, le grand démocrate italien, de son parti et ce qu'on peut dire de tous les partis : « Je vois autour de moi l'état de dissolution, l'individualisme auquel aboutit forcément l'absence d'une pensée religieuse, d'une pensée élevée ; je vois dans cette absence la cause de la perte temporaire de notre parti et j'y trouve l'explication de tous les phénomènes qui nous attristent (1). »

On me demandera si ce sentiment élevé de justice et de solidarité, si cet idéal supérieur est conciliable avec le conflit des intérêts et la lutte pour la vie. Peut-on exiger de l'homme, au nom des principes politiques ou des droits économiques, qu'il renonce à son égoïsme, à son amour-propre, à son âpre attachement aux biens matériels ?

Pour mettre un frein aux passions violentes, aux convoitises furieuses, à tous les bas instincts qui entravent le progrès social, il ne suffit pas de s'adresser à l'intelligence et à la raison, il faut surtout parler au cœur de l'homme, lui apprendre à connaître le but réel de la vie, ses suites, ses conséquences, ses responsabilités, ses sanctions. Aussi longtemps que l'homme ignorera la portée de ses actes et leur répercussion sur son destin, il n'y aura pas d'amélioration durable du sort de l'humanité. Le problème social est surtout un problème moral, avons-nous dit. L'homme sera malheureux aussi longtemps qu'il sera mauvais.

Et pourtant, le peuple, malgré son ignorance et ses défauts originels, reste encore le plus accessible aux vérités consolatrices. Il souffre, on l'égaré et parfois il s'exaspère, mais il vibre quand on sait faire appel à ses sentiments généreux. Son éducation est à faire tout entière au point de vue psychique. Le matérialisme chez lui est en surface. Il y a une grande œuvre à entreprendre à travers ces étendues presque incultes !

Edgar Quinet voyait juste lorsqu'il écrivait : « Comment ne pas s'apercevoir que le problème religieux enveloppe le problème politique, économique

(1) Lettres Intimes.

et que toute solution de ce dernier n'a que la valeur d'une hypothèse aussi longtemps qu'on n'a pas résolu le premier. »

En effet, il faut rappeler que c'est dans leur foi religieuse que les communautés chrétiennes d'Orient et d'Occident, et en Amérique les Sociétés des Quakers, des Shakers, etc., ont trouvé la règle de discipline, le principe d'association et de dévouement qui ont assuré le bien-être, la prospérité de ces institutions et de leurs adhérents.

Mais à notre époque et dans notre France, la foi religieuse n'a plus assez d'intensité pour servir de base à une transformation sociale ou à une organisation économique. Les enseignements nébuleux des Églises sur les conditions de la vie future, leur dogmatisme étroit, leurs menaces puériles, relatives à des châtiments imaginaires, tout cela a fini par semer, jusque parmi leurs fidèles, le scepticisme ou l'indifférence.

Mais voici que la révélation des Esprits vient éclairer d'une lumière implacable les conditions de la vie dans l'au-delà et la destinée des êtres. Par elle, la loi de réparation s'impose à tous ; non plus sous la forme d'un enfer ridicule, mais par des existences terrestres que nous pouvons observer, constater autour de nous, existences de labeur, de souffrances, d'épreuves au moyen desquelles l'être rachète un passé coupable et conquiert un meilleur avenir. Ainsi la sanction se précise. Chacun de nos actes retombe sur nous et leur ensemble constitue la trame de notre destin. La justice et la solidarité y trouvent leur pleine et entière application. Nous nous sentons reliés à nos semblables dans la mesure des sacrifices que nous avons faits pour eux, destinés à nous retrouver, à nous rejoindre, à nous suivre, à travers nos étapes innombrables dans les conditions sociales les plus variées, au cours de notre ascension vers un but grandiose et commun.

Les enseignements d'outre-tombe exercent sur ceux qui les reçoivent une impression profonde, car ils émanent le plus souvent des êtres qu'ils ont connus et aimés sur la terre, de leurs propres parents et amis, avec des preuves d'identité, des détails psychologiques qui ne permettent pas de douter de la nature ni de la présence des manifestants. Dans leurs messages suggestifs, ceux-ci décrivent leurs sensations dans la vie de l'espace, leurs situations respectives, bonnes ou mauvaises, suivant leurs mérites et leur degré d'avancement. Ils dépeignent les souffrances morales causées par le souvenir des fautes commises et la nécessité du retour dans la chair pour développer les énergies latentes du *moi*, pour réparer et pour évoluer. Ces enseignements procurent à tous ceux qui y participent une compréhension plus nette des grandes lois divines de justice et d'harmonie qui régissent l'univers et, par suite, plus de courage dans l'épreuve, plus de résolution dans le devoir.

A mesure que de telles connaissances se propagent, un courant s'établit entre le ciel et la terre, entre les adeptes et leurs protecteurs invisibles ; par là montent les aspirations humaines et descendent les forces, les secours, les inspirations. De proche en proche on voit se produire chez tous les participants ce rayonnement de l'âme, cette expansion du cœur, on voit se créer une atmosphère de fraternelle confiance qui rendra plus facile la solution des innombrables problèmes sociaux que l'égoïsme, l'ignorance et la haine avaient jusqu'ici rendus insolubles. C'est là ce qui a permis au grand écrivain anglais Conan Doyle d'écrire au sujet du spiritisme : « Nous avons reçu depuis quelques années

une nouvelle Révélation qui distance de beaucoup les plus grands événements religieux survenus depuis la mort du Christ, car elle change entièrement et l'aspect de la mort et le sort des humains. C'est là une révolution qui nous fait regarder la mort en face sans peur et est pour nous une immense consolation quand ceux que nous aimions passent derrière le voile (1). »

* * *

En réalité, on pourrait dire que le spiritisme n'est que du socialisme éthéré, basé sur des règles absolues de justice et sur les lois de la conscience et de la raison. Ses principes sont inéluctables ; ils montrent à l'humanité le chemin du devoir par lequel elle parviendra à la vraie lumière et à la plénitude de sa liberté et de ses droits. Les spirites savent que l'œuvre divine représente le travail dans la justice, la sagesse et la beauté. Tout agit, progresse et monte depuis l'atome jusqu'à Dieu. Les lois de l'évolution sont souveraines, mais sur notre terre cette évolution ne peut qu'être lente et graduée.

Si nous pouvions voir les choses de haut, nous constaterions que cette évolution de notre planète suit des règles fixes. Déjà nous sommes entrés en possession de forces radiantes, de courants d'ondes qui nous permettent de communiquer notre pensée à toute distance et qui ouvrent de nouveaux horizons à la science (2).

Bientôt, par des procédés analogues, nous entrerons en rapport avec les sociétés de l'espace et nous recevrons d'elles des exemples et des leçons.

La grande initiation est ainsi versée goutte à goutte, afin que les êtres en soient mieux imprégnés et se soumettent à la règle souveraine et universelle du bien et du beau. Car c'est dans l'effort que fait chacun d'eux pour s'élever jusqu'à la haute conception de la beauté physique et morale du monde que se trouve la source de toutes les jouissances intellectuelles et le mobile de tous les progrès.

Au point de vue social comme au point de vue individuel, la réalisation de la loi du beau reste donc le but essentiel, la règle et la récompense des efforts communs. Chacun doit concourir dans sa mesure à l'ordre et à l'harmonie de l'ensemble. Les âmes supérieures, les génies, les artistes, les poètes, en travaillant à l'œuvre de beauté, contribuent à élever les intelligences et à toucher les cœurs ; d'autres accomplissent les tâches plus humbles qui leur incombent, tâches non moins nécessaires à la vie de tous, en attendant de s'élever eux-mêmes à un rôle plus important et plus esthétique dans l'univers.

C'est à cette loi sublime que se rattache la notion du droit et du devoir de tout individu à participer à l'ordre social en raison de son degré d'évolution. Les uns travaillent dans l'ordre immédiat pour assurer les moyens d'une vie transitoire, les autres pour un but plus vaste dans l'ordre futur, pour préparer l'évolution collective.

Si tous les hommes étaient pénétrés de la splendeur de ces lois, s'ils comprenaient le but qu'ils poursuivent à travers les temps, ils s'associeraient de

(1) Sir Conan Doyle : *La Nouvelle Révélation*, p. 139.

(2) Voir mes articles sur le spiritisme et les forces radiantes dans la *Revue Spirite*, année 1923

tout leur cœur, de toute leur âme à l'œuvre universelle de beauté et d'harmonie, car ils sauraient qu'en travaillant pour le tout, ils travaillent pour eux-mêmes. On ne verrait plus tant de haines, de résistances, de révoltes et bien des maux et des souffrances seraient épargnés à l'humanité. Car tout est dans la compréhension du but à atteindre et de la mise en action des moyens propres à le réaliser.

C'est ce que nous enseigne la doctrine des Esprits, et c'est en cela qu'elle est supérieure aux révélations précédentes et incomplètes qui ne nous donnaient, sur l'avenir de l'âme, que des indications vagues et de pâles descriptions de paradis adéquats à l'état peu évolué de la pensée humaine.



Plusieurs lecteurs de cette Revue me demandent ce que je pense de la crise actuelle (janvier 1924). Mon opinion personnelle importe peu et je préfère résumer ici, en guise de réponse, les instructions données par nos guides spirituels sur ce sujet complexe et délicat :

Les leçons de la guerre, disent-ils en substance, n'ont pas porté les fruits qu'on pouvait en attendre. Le danger passé, la matière est retombée plus lourdement sur l'esprit ; elle a surexcité les appétits, les convoitises. Comment arrêter ce débordement des passions qui vous entraîne vers l'abîme ? En supprimant le moyen qui les déchaîne : l'argent ! De là la crise financière qui sévit à l'heure présente.

Vous devez vous sentir tous atteints au point de vue social ou financier. Chacun doit faire un retour en arrière, interroger le passé et mesurer ses propres responsabilités. Alors seulement un revirement pourra se produire. De par une loi immanente et supérieure, tout capital acquis sans scrupule, sans travail, sera volatilisé ; on peut prévoir des ruines sans nombre, la chute de plusieurs grands établissements.

Au point de vue spirituel, il faut régénérer la masse par le travail et par une orientation nouvelle, car c'est par le travail qu'on peut créer les objets nécessaires aux échanges qui sont les sources vitales de l'existence. Qu'est-ce qui sert à l'échange ? C'est l'argent. Donc l'argent, qui depuis la guerre avait perdu de sa valeur par suite de sa trop grande diffusion, devra la reprendre graduellement en raison de l'effort et du travail national. Vos voisins intriguent contre vous, mais leurs intrigues se retourneront contre eux-mêmes.

C'est à la suite, non pas de pertes de vies humaines, mais de pertes de fortunes que votre population comprendra mieux la loi du travail et s'y soumettra de bon gré. Elle en est encore à la peur qui est le commencement de la sagesse. La crise se trouvera résolue par le jeu même des événements que d'En-haut on a jugé utile de laisser mûrir. Il faut encore s'attendre pour la solution de cette crise à des luttes économiques et politiques.

Pour le moment, il importe que chacun rentre en soi-même ; la spiritualité vous y aidera. Une nation sans idéal, sans but élevé, est bientôt réduite en poussière. Désormais les cercles politiques les plus opposés doivent s'inspirer d'un idéal supérieur, d'un idéal qui s'allie au rationalisme le plus étendu.

De même que pour contempler une fresque, un tableau, il faut un certain recul de la part de l'observateur, ainsi, pour juger notre civilisation occidentale, il faut la considérer de haut. Alors, sous ses côtés brillants, on voit apparaître le long cortège de ses erreurs, de ses défauts, de ses misères morales. Sa plus grande faute est d'avoir fait une trop large place aux choses de la matière, passagère et périssable, au détriment de l'esprit, dont la vie est immortelle et infinie. De là, une contradiction avec la loi suprême d'évolution et, de cette contradiction, découle un état social, une situation troublée, faussée, parfois douloureuse.

Rendons à l'esprit sa suprématie et voyons dans la matière ce qu'elle est réellement : un moyen d'ascension et non un but. Apprenons à connaître et à communiquer avec cet univers invisible dans lequel se déroulent nos destinées sans limites. Apprenons à mettre nos vibrations et nos pensées en harmonie avec ce monde des Esprits où nous sommes appelés à vivre de notre véritable vie.

Chaque humain est un petit pôle vibratoire ; entre tous les hommes il existe des transmissions fluidiques, entre les mondes il existe de puissants courants de même nature. D'une façon générale, il y a relation magnétique entre tous les êtres vivants et tout se relie à une cause unique et supérieure, à un centre de forces qui anime tout l'univers.

Par l'étude de l'Invisible, nous arriverons à mieux comprendre cette communion des êtres et des mondes à laquelle nous participons, même à notre insu. En effet, qu'est-ce que l'intuition, le génie, l'inspiration, sinon des messages impressionnants des cerveaux mis en vibration ; car nous n'en sommes plus aux tables tournantes !

Les rapports se sont élargis entre les différents plans de la vie spirituelle et de plus haut un enseignement découle, une révélation nous arrive qui dissipe les sombres énigmes de la vie et de la destinée. Nous nous sentons plongés dans un océan de force et de vie dont les ressources sont sans limites.

La société terrestre, pour poursuivre son évolution, doit renoncer au matérialisme qui est insuffisant et s'appuyer désormais sur cette notion plus haute des existences successives de l'être et d'une vie universelle régie par des lois d'équité et d'harmonie.

Faisons de ces lois un principe d'éducation morale et de justice sociale, car par elles tout s'explique et s'éclaire. En effet, c'est par la compréhension de cette règle essentielle, jointe à la notion des devoirs et des responsabilités qu'elle comporte, des sanctions qu'elle entraîne, que se révélera à nos yeux la grandeur et la beauté de la vie. On y trouvera le suprême remède à nos maux et la solution des graves problèmes de l'heure présente et de l'avenir.

(A suivre.)

Léon DENIS.

La vulgarisation du Spiritisme

Votre directeur de conscience n'est pas tendre, il s'en faut de beaucoup, pour le Spiritisme. Ce sujet, vous dira-t-il paternellement, doit être réservé aux savants qui ont seuls la compétence nécessaire pour en faire une étude sérieuse. Et puis, y avez-vous songé ? on s'expose à devenir la proie des mauvais Esprits qui prennent plaisir à vous tromper, pis encore, à vous engager dans la voie de la damnation éternelle. En voilà assez, semble-t-il, pour vous détourner de pratiques extrêmement dangereuses.

Ces remarques, convenons-en, ont une apparence de vérité. De quoi s'agit-il ? D'abord, de phénomènes extraordinaires, contraires aux lois connues de la nature, susceptibles, par conséquent, d'inspirer la méfiance, même lorsqu'on n'a aucun parti pris de les rejeter. Il est si facile d'être la dupe de mystificateurs habiles ou de sa propre imagination, tant on croit aisément ce qu'on désire ? Ne nous étonnons donc pas que des expérimentateurs prudents, soigneux de leur réputation, s'entourent de toutes sortes de précautions, fussent-ils y mettre une méfiance extrême. Lorsque, dans ces conditions, ils parviennent à se convaincre de l'authenticité des phénomènes, leur parole a infiniment plus d'autorité, quoiqu'ils aient toujours à subir les brocards de journalistes légers. Le sage ne s'étonne de rien ; il va droit son chemin, sans être trop impressionné par les criailleries des incompetents. Cependant, la preuve de la réalité des phénomènes étant faite, on n'est qu'à la moitié de sa tâche, puisqu'il s'agit de les expliquer. Sur cette question, des savants également renseignés et sérieux sont divisés. Les uns tiennent pour le subconscient, les autres pour une intervention des Esprits, et, dans les deux cas, on se livre à des considérations ingénieuses dont le vulgaire ne soupçonne pas la portée, parce que, faute d'éducation philosophique, il confond aisément la croyance personnelle avec la certitude absolue. Le spiritisme, on l'oublie trop, n'est pas un fait ; il est une hypothèse basée sur des faits, et, comme toutes les hypothèses, il prête sans cesse à la discussion. La question est de savoir de quel côté se trouve la plus forte probabilité, celle qui mène en quelque sorte irrésistiblement à la conviction.

Pour en venir à ce degré de décision dans la croyance raisonnée, il faut avoir beaucoup étudié et réfléchi, en étant dominé par l'amour de la vérité, autant du moins que le permet l'infirmité de la nature humaine. Mais ce type idéal du croyant, l'avez-vous souvent rencontré, même dans le domaine de la science pure, d'où il semble que le parti pris devrait être systématiquement banni. Vous ne voudriez pas commettre l'injustice d'exiger des spirites une perfection que vous chercheriez vainement dans les Églises, y compris celle qui se prétend infaillible. Reportez-vous à certains chapitres du catéchisme qu'on vous fit apprendre dans votre enfance : vous y trouverez des interrogations sur la nature de Dieu, la création du monde, l'origine du mal, le mystère de l'incarnation du Verbe, auxquelles vous ne comprenez pas grand'chose maintenant, quoique adulte. Qu'était-ce donc lorsque vous étiez sur les bancs d'une école ? Vous récitiez votre leçon, soit dit sans malice, à peu près comme un perroquet, dressé sur son perchoir, répète quelques phrases. Il y a néanmoins

des passages relatifs à la vie de Jésus, à la morale ou à la religion dont vous saisissez le sens profond, parce qu'ils sont à la portée de toutes les intelligences. Prenez certains prêtres, je parle de ceux qui, après avoir passé tant bien que mal des examens de théologie, n'ont plus fait, au sortir du séminaire, des études suivies, pour se consacrer uniquement au ministère pratique. Interrogez-les sur des sujets épineux de critique biblique, de dogme ou de philosophie, vous les verrez s'embourber, s'abriter fièrement derrière l'autorité du pape, et, ce qui est une échappatoire commode, invoquer le mystère, comme s'il n'y avait pas, à côté des mystères imposés par la nature, ceux artificiellement imaginés par les théologiens pour couvrir leur ignorance. Ah ! quel motif de se montrer indulgent pour une foule de spirites incapables de soutenir une discussion en règle sur les bases de leur foi ! On pourrait même, sans être trop paradoxal, les comparer avec d'anciens élèves de l'École polytechnique ou de l'École normale qui, parfaitement inexpérimentés en métapsychique, quoique très distingués, émettent sur la science nouvelle les opinions les plus dangereuses.

La vulgarisation du spiritisme présente, c'est entendu, l'inconvénient d'amener bien des gens à se prononcer sur des sujets qu'ils n'ont pas approfondis. Auriez-vous découvert un moyen légitime d'empêcher son extension ? Il a désormais envahi le domaine de la publicité et aucune puissance au monde ne serait capable de l'en chasser. Il s'agit d'un courant d'opinion, non pas localisé dans une région, mais universel, suscité par des faits extrêmement curieux que beaucoup de gens ont eu l'occasion de constater sans trop oser le dire par crainte de la raillerie et sur lesquels des savants de grand renom instituent des enquêtes. Les journaux en parlent, quelques-uns avec sérieux, d'autres, plus nombreux, sur le ton de la plaisanterie, ceux-ci contribuant non moins que ceux-là à la propagande par l'éveil de la curiosité. Rien de plus facile que de se procurer sur cette matière des livres, des revues, des brochures dans les librairies et dans les bibliothèques des gares. Des affiches annoncent des conférences sur l'au-delà démontré expérimentalement. On en cause un peu partout. Sans doute, la masse n'est pas mise en mouvement ; les réfractaires constituent l'immense majorité ; mais le nombre des indécis augmente et celui des croyants avérés ou timides devient visible dans toutes les classes de la société. Des personnes naguère hostiles ou indifférentes disent : « Il y a peut-être là quelque chose de vrai ! » On a l'impression d'un parti en voie de formation, semblable, non à une mare stagnante, mais à un petit ruisseau qui pourra devenir une rivière, quand un adoucissement de la température provoquera la fonte des neiges. Or, il y a un commencement de dégel dans les hautes régions de la science, prélude d'un débordement dans la plaine. Les prédicateurs, qui tonnent en chaire contre le spiritisme, lui font de la réclame. Plus ils interdisent l'accès à leurs ouailles, plus celles-ci, à l'exception des dévots, ont la tentation d'entrer, de sorte que des influences diverses, dont la réunion forme une force irrésistible, contribuent à la diffusion de l'idée proscrite.

Il est regrettable, assurément, que tous les adhérents ne soient pas des intellectuels de premier ordre. On s'en console à la rigueur en songeant que les milieux les plus cultivés ne sont pas exempts des faiblesses de notre pauvre espèce. Quoi qu'il en soit, si la vulgarisation du spiritisme présente des inconvénients, elle a aussi ses avantages que le simple bon sens nous amène

à reconnaître. Vous n'aurez pas de la peine, à moins d'être aveuglé par le parti pris, à distinguer dans votre entourage des personnes que le spiritisme a rendues meilleures et plus résignées. Alors même qu'il se mêle à leurs croyances des erreurs, imperfection qui leur est commune avec les familiers de toutes les chapelles politiques ou religieuses, le résultat auquel elles sont parvenues ne mérite-t-il pas votre approbation ? Supposons que, membre d'une Église fondée sur le miracle de la révélation, avec la garantie, si vous êtes protestant, de l'infaillibilité de la Bible, ou celle, si vous êtes catholique, de l'infaillibilité du pape, vous avez le droit de dire : « Notre foi nous suffit ». Il y aurait de l'impertinence à vous contrarier. Veuillez cependant vous rendre attentif à un fait incontestable : ce qui vous suffit pleinement ne suffit pas du tout à un nombre sans cesse croissant d'individus dont il serait inintelligent de nier la sincérité. Ayant reçu une éducation orthodoxe, il vous semble très naturel d'adopter le dogme enseigné par le prêtre investi de votre confiance. Vous n'en pénétrez peut-être pas le sens, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque des docteurs encensés en sont au même point, malgré les subtilités de leur argumentation qui les font paraître mieux informés. N'êtes-vous pas frappé de la diversité des opinions, non seulement sur toute l'étendue de notre planète, mais dans un même pays, dans le sein des familles, plus encore dans un seul individu à travers les péripéties de son existence ? On dirait des cerveaux différemment constitués, tant ils sont insensibles aux raisons les uns des autres. Vous voudriez convaincre des contradicteurs qui auraient l'ambition de vous convertir. S'ils y renoncent, c'est parce que vous sachant infaillibilisé, quoique faillible, ils jugent inutile de perdre leur temps dans une entreprise condamnée d'avance à l'insuccès. Il faut donc en prendre son parti : ceux que vous considérez avec pitié comme des mécréants sont, à leur manière, les apôtres d'une idée qu'ils estiment excellente. Ce sont des braves gens qui usent du droit de penser librement. Au moyen âge, on les eût brûlés ; à notre époque selon vous dépravée, on se contente de les trouver étranges, jusqu'au jour où ils auront l'honneur de passer pour des précurseurs. En quoi sont-ils condamnables ? Ils n'aspirent pas à détruire la religion, ils ont l'ambition de la servir, en établissant sur de nouvelles preuves la doctrine de la survivance. Si, par ce moyen, ils produisent la foi, l'apaisement, l'harmonie dans des âmes que le doute avait désorganisées, ayons le bon esprit de nous en réjouir. Peu importe qu'ils arrivent au but, par des chemins peu fréquentés.

Sans doute, du point de vue où ils sont placés, le paysage a considérablement changé d'aspect. La conception religieuse des spirites ne s'accorde point tout à fait avec celle des orthodoxes. Vous faut-il un Dieu exigeant le sang de son propre Fils pour se réconcilier avec l'humanité coupable et condamnant le pécheur mort impénitent à des peines éternelles ? Certes, le spiritisme ne met pas sur une même ligne le bon et le méchant, car chacun part pour l'autre monde accompagné de ses œuvres ; mais, par respect pour la justice qui veut que le châtement soit proportionné à la faute, il attribue au méchant la faculté de s'amender après une série d'épreuves, et le pouvoir, en progressant, d'améliorer sa condition. Il admet qu'on peut faire son salut dans toutes les Églises, que la pureté des intentions l'emporte sur la fidélité au dogme, que l'enfer et le ciel sont des états d'âme et qu'une loi de miséricorde préside au développement des destinées. Si cette doctrine déplaît par sa largeur, elle

a du moins un air de vérité qui la rend excusable, malgré les anathèmes des intransigeants. Quel mal ne font-ils pas à la religion des articles de foi proclamés intangibles et de plus en plus battus en brèche par la raison ? Ce n'est donc pas sans motifs que l'Église déclare la guerre au Spiritisme, quoiqu'elle paraisse avoir des affinités avec lui, par les Saints dont certains furent des médiums remarquablement doués. On trouve dans ses légendes la plupart des phénomènes de la métapsychique ; mais, pour les faire servir à sa propagande, elle leur assigne le caractère de miracles suscités en sa faveur par la Providence, tandis que le supranormal produit en dehors d'elle est l'œuvre du diable. Le spiritisme, au lieu de supprimer par des arguties la distance qui sépare ces deux manières de penser, doit, dans son propre intérêt, éviter les malentendus. Quoi qu'il fasse, il n'obtiendra pas la sympathie des cléricaux exclusifs par principe ; il doit insister sur l'idée que les phénomènes psychiques relèvent de forces naturelles ; que, par conséquent, ils ne sont pas l'apanage d'une secte privilégiée et que la science nouvelle par son libéralisme prépare le règne de la fraternité. Il se conforme à la pensée de Jésus, qui a élargi le royaume de Dieu en le rendant accessible à tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de culte.

Quels que soient ses défauts, il a assez de qualités pour qu'on n'ait pas à regretter sa vulgarisation. Si jamais il devient un parti fortement organisé, il subira le sort de toutes les associations ; il aura ses divergences d'opinion, ses autoritaires, ses superstitieux, ses excentriques ; des variétés de caractères et d'esprits, d'où la nécessité de lutter contre des aberrations de conduite et de doctrine. Ce n'est pas à lui qu'il faudra s'en prendre, mais à la nature humaine dont on sera toujours obligé de corriger les imperfections avec le souci d'obtenir un mal moindre. Ses adversaires essaieront, ce qu'ils font déjà, d'ailleurs, de le rendre suspect, sous le prétexte qu'on s'expose à devenir la proie des mauvais Esprits. L'Église insistera naturellement sur ce danger pour diriger un mouvement qu'elle serait impuissante à enrayer. Les dévots lui conserveront leur confiance ; les autres, jaloux de leur indépendance, sauront, à l'exception d'une infime minorité de possédés, distinguer les conseils salutaires des excitations malsaines, comme on le fait dans la pratique ordinaire de la vie. Chaque parti n'a-t-il pas ses déséquilibrés, qu'il s'agisse d'art, de politique ou de religion ? Serait-il possible, par l'institution d'une tyrannie, eût-elle les meilleures intentions, de parer à tous les inconvénients ? Pour redresser les esprits faux, il lui faudrait les refaire, et comment y parviendrait-elle ? Qui vous garantit que les censeurs n'auraient pas eux-mêmes besoin d'être morigénés ? Tout pesé, laissons la vérité produire librement ses fruits qui, mûris au grand air, sous le soleil du bon Dieu, sont plus savoureux, malgré les intempéries, que ceux des serres chaudes.

En résumé, il résulte de nos observations que l'inévitable diffusion du spiritisme offre des avantages supérieurs à ses inconvénients. La masse ne saurait se prononcer avec compétence sur des questions qu'il semble raisonnable de réserver à l'appréciation des savants. Elle a néanmoins, quoique trop simpliste, un bon sens que les docteurs n'ont pas toujours. Ceux-ci perdent du prestige à être vus de très près, comme tous les pontifes. Ce monsieur qui, grâce à ses ouvrages, a pris rang parmi les académiciens, la poitrine constellée de décorations, regardé avec ébahissement, vous pensez peut-être qu'il parle sa-

vamment sur toutes sortes de sujets. Détrompez-vous. Très expert dans sa spécialité, il y distingue des abîmes insoupçonnés du vulgaire et qu'il désespère de jamais sonder. Hors du coin qu'il s'est imposé la tâche d'explorer, il y a d'immenses régions où il n'a pas pénétré. Lorsqu'il lui arrive, plus souvent qu'il ne conviendrait, d'exprimer sur elles un jugement, on est étonné qu'un si grand personnage s'aventure à prononcer des sentences qui le font ressembler par leur ineptie aux petites gens. Il a des préventions dont il ne veut pas démordre, de véritables œillères. Il aperçoit, devant lui, un espace rétréci, ignorant de réalités qui sont à côté, et, parce qu'il ne les voit pas, obstiné à nier leur existence. Les progrès les plus applaudis maintenant furent combattus jadis par des hommes de génie théoriquement convaincus de leur impossibilité, furieux d'être secoués sur leur siège d'augures. Actuellement, en ce qui concerne le psychisme, les savants se partagent en deux camps : d'abord ceux qui ne lui font même pas l'honneur de le discuter, ensuite ceux qui ont fini par admettre l'authenticité des phénomènes, mais en les expliquant différemment, les uns repoussant l'hypothèse spirite, les autres jugeant très aventureuse l'hypothèse du subconscient. Celle-ci a été longtemps le refuge d'hommes éminents, qui l'ont abandonnée parce que son adaptation à certains phénomènes leur a paru, après un mûr examen, impossible. Ils se sont ralliés au spiritisme pour des raisons bien comprises du vulgaire qui, dans ses bas-fonds, ne manque pas de bon sens. Ces spirites, les doctes comme les incultes, impressionnés par des manifestations de volonté, de mémoire, de caractère, en un mot, de personnalité, accompagnées de la mention de choses absolument inconnues, en tirent la conclusion qu'elles sont dues à l'intervention d'entités de l'au-delà. On les accuse de simplicisme, de ne pas tenir compte des complications de la nature ; leurs contradicteurs ne sont-ils pas justement suspects de se laisser hypnotiser par quelques merveilles du subconscient dont on exalte à l'infini la puissance ? Ne cèdent-ils pas à la fascination d'une idée fixe à laquelle leur invincible répugnance contre la doctrine de la survivance donne l'aspect d'une vérité évidente ? Ne sont-ils pas à leur tour atteints d'une espèce de simplicisme ? Les doctes partisans à outrance du subconscient sont assurément des joueurs de beaucoup d'esprit ; on se demande si le vulgaire pris en masse, avec son bon sens prime-sautier, n'a pas sur ce sujet plus d'esprit qu'eux, malgré son inhabileté à argumenter. Il a la satisfaction de marcher en rangs serrés à la suite de savants qui ne le cèdent en rien à leurs adversaires.

Sur ce terrain il faut renoncer résolument au rêve de l'unité de croyance. Jamais, quels que soient les progrès de la métapsychique, l'unanimité ne se fera sur le spiritisme ; mais sa diffusion dans le monde entier, sa place dans la science, son accord avec des besoins profonds de l'âme, la grande source de consolation et de moralisation qui en découle, le lien qui l'unit à la religion, ses racines dans la tradition la plus ancienne, les discussions qu'il suscite, les railleries des détracteurs, l'ébranlement des indifférents, l'enthousiasme des adeptes, les digues qu'on lui oppose et contre lesquelles ses flots viennent battre avec d'autant plus de force, tout fait pressentir l'avènement d'un parti immense qui, malgré ses inévitables défauts, triomphera des obstacles, parce qu'il remplacera des dogmes usés, sans détruire la part de vérité qui s'y trouve.

Alfred BÉNÉZECH.

La Méthode Spirite

Dans une série d'articles parus ici même (1), j'ai présenté des idées personnelles touchant l'adaptation de la « méthode scientifique » à l'étude des sciences nouvelles : psychisme, métapsychique et spiritisme.

Il n'est peut-être pas inutile de montrer aujourd'hui comment le fondateur de la doctrine spirite exposait, il y a plus d'un demi-siècle, ce qu'on est en droit d'appeler la méthode rationnelle du Spiritisme : nous répondrons ainsi, une fois de plus, aux allégations de nos adversaires rationalistes qui prétendent — avouant ainsi leur ignorance des choses qu'ils critiquent — que nos études ne sont pas scientifiques parce qu'elles sont dépourvues de méthode.

Pour être juste, j'accorderai, cependant, à ces adversaires que si le Spiritisme possède, depuis ses origines modernes avec Allan Kardec, une méthode précise, les spirites l'oublient trop souvent, et, chose plus grave, négligent de l'enseigner quand ils assument la lourde responsabilité de représenter le Spiritisme devant les profanes désireux de s'en instruire. Par là, négligence et ignorance font le plus grand tort aux Idées que nous tentons de propager, et le premier devoir des propagandistes que nous sommes est, sans conteste, de ramener au respect de la doctrine ceux qui prétendent la représenter.

Dans son chapitre sur la « Méthode (2) », Allan Kardec déclare qu'il « serait impossible de faire un cours de spiritisme *expérimental* comme on fait un cours de physique et de chimie », parce que l'on n'a plus à traiter des éléments soumis strictement à des lois mécaniques et qu'il ne s'agit plus de phénomènes « renouvelables à volonté » :

Dans le spiritisme, on a affaire à des intelligences qui ont leur liberté, et nous prouvent à chaque instant qu'elles ne sont pas soumises à nos caprices ; il faut donc *observer*, attendre les résultats, les saisir au passage.

Sans aller jusqu'au Spiritisme, dont les phénomènes sont dus à l'intervention de volontés autonomes, on n'a aucune peine à relever, dans le domaine des sciences physiques, des branches qui ne ressortissent pas à l'expérience, mais uniquement à l'observation : on ne saurait trop répéter, pour l'analogie, que l'on ne fait pas, à proprement parler, d'*expériences* astronomiques, mais uniquement des *observations* ; de même en météorologie ; de même, dans une très large mesure, en biologie vraie.

Aussi Allan Kardec fut-il prudent de déclarer, dans son introduction à « Qu'est-ce que le Spiritisme (3) » :

Le Spiritisme est, à la fois, une science d'observation et une doctrine philosophique.

Il n'y a pas davantage d'*expériences spirites* (au sens vrai du terme) qu'il n'y a d'*expériences astronomiques*. Il y a, dans les deux cas, de simples obser-

(1) La méthode des sciences nouvelles. (Octobre 1922 à janvier 1923.)

(2) *Le Livre des Médiuns*, Chap. III.

(3) Un vol. in-16, aux « Editions de la B. P. S. ».

vations. Toutefois, pour les distinguer des *observations non recherchées*, qui sont ce que nous appelons les « manifestations spontanées », on peut désigner les séances spirites instituées « en vue de faciliter la production des phénomènes en se mettant dans les conditions favorables à leur manifestation » sous le nom d'*observations expérimentales*, et l'on devrait s'en tenir à ce terme pour éviter toute confusion sur laquelle, ensuite, ergotent nos adversaires.

Qu'on le veuille ou non, le phénomène spirite vrai est un *phénomène exceptionnel*, c'est-à-dire qui ne se produit pas automatiquement, mécaniquement, soit à la volonté des expérimentateurs, soit par le seul fait qu'un médium se met en condition de réceptivité.

La pratique « à jet continu » de la médiumnité n'est jamais qu'une porte ouverte aux interventions spiritoides (subconscience et perception télépathique) dont la répétition tend à vicier la faculté médiumnique en encombrant le champ de la conscience d'images mentales parasites qui sont autant d'obstacles pour la transmission des vrais messages spirites.

Parlant des phénomènes spirites, Allan Kardec souligne avec insistance :

Quiconque se flatterait de les obtenir à volonté ne peut être qu'un ignorant ou un imposteur.

Il s'agit ici, bien entendu, des interventions proprement « spirites », c'est-à-dire des phénomènes supranormaux (tant objectifs que subjectifs) dont la cause efficiente réside dans le monde spirituel ; car, ainsi que j'ai essayé de le montrer dans mes études antérieures, le phénomène dit « métapsychique » doit être étudié indépendamment de ses causes, qui peuvent être « spirites » — qui le sont le plus souvent — mais qui peuvent aussi être simplement mentales, ou même « vitales », ainsi que l'ont très bien montré, après Allan Kardec, les Aksakoff, Delanne, Flammarion, Bozzano, etc.

Signalant les difficultés inhérentes à l'observation spirite, l'auteur du « Livre des Médioms » écrit :

Le moyen d'obvier à cet inconvénient est très simple, c'est de commencer par la théorie.

Par ma foi, c'est bien ce qui se passe dans toutes les branches de la science. Avant de laisser pénétrer un étudiant en chimie dans un laboratoire, on lui impose une étude sommaire, mais sérieuse de la théorie, au moins dans ses données élémentaires. On sait très bien qu'un étudiant dépourvu de connaissances théoriques risquerait de provoquer, par des pratiques ignorantes, de graves dangers pour lui et pour autrui. Des dangers analogues attendent le praticien ignorant et présomptueux des « sciences psychiques », et ce n'est pas parce que ces dangers ne sont pas « physiques », ne tombent pas sous nos sens matériels, qu'ils sont moins patents. Un ignorant ne peut évidemment pas, dans notre domaine, faire sauter son laboratoire, mais il peut provoquer des déflagrations dans le « monde des fluides » et des désordres psychiques que les Esprits inférieurs, mauvais, grossiers sont trop heureux de favoriser.

Cette marche (commencer par la théorie) offre encore un autre avantage, c'est d'épargner à celui qui veut opérer une foule de mécomptes ; prémuni contre les difficultés, il peut se tenir sur ses gardes et éviter d'acquérir l'expérience à ses dépens.

Ces sages conseils de prudence d'Allan Kardec ne sont-ils pas trop méconnus parmi la masse des spirites avides du « phénomène » avant tout et au-dessus du tout ?

Au surplus, il en est du Spiritisme comme de toutes les sciences : la connaissance théorique préalable est, pour tout esprit rationnel, un motif généralement suffisant de croire à sa vérité tant scientifique que philosophique. On n'a pas besoin d'avoir réalisé par soi-même toutes les expériences de la chimie ou de la physique, on n'a pas besoin d'avoir contrôlé directement toutes les observations astronomiques pour être convaincu de la réalité de la chimie, de la physique, de l'astronomie et admettre toutes leurs possibilités même non vérifiées.

Le Verrier n'a pas découvert Neptune avec son télescope, mais au moyen d'inductions et de déductions théoriques basées sur sa connaissance des lois de la mécanique céleste. L'observation ultérieure a justifié son hypothèse, mais Le Verrier était convaincu de l'existence de Neptune avant qu'un de ses confrères ait été accidentellement amené à en faire la preuve matérielle.

Ce sera toujours la grande force de la raison et de la logique de précéder la science des faits.

Dès les débuts du Spiritisme, Allan Kardec en fit l'expérience :

Depuis que nous nous occupons de spiritisme, il nous serait difficile de dire le nombre des personnes qui sont venues auprès de nous, et parmi celles-ci combien nous en avons vu qui étaient restées indifférentes ou incrédules en présence des faits les plus patents, et qui n'ont été convaincues que plus tard par une explication raisonnée ; combien d'autres ont été prédisposées à la conviction par le raisonnement ; *combien, enfin, ont été persuadées SANS AVOIR RIEN VU, mais uniquement PARCE QU'ELLES AVAIENT COMPRIS.* C'est donc *par expérience* que nous parlons, et c'est aussi pourquoi nous disons que *la meilleure méthode d'enseignement spirite est de s'adresser à la raison AVANT de s'adresser aux yeux.* C'est celle que nous suivons dans nos leçons, et nous n'avons qu'à nous en applaudir.

L'œuvre éducative rationnelle d'Allan Kardec, trop longtemps abandonnée, vient d'être reprise. Une « École Spirite » vient d'être fondée à la « Maison des Spirites » de Paris, et les cours théoriques y sont donnés à côté des démonstrations pratiques. J'aurais personnellement souhaité, selon la méthode d'Allan Kardec, que l'enseignement théorique *précédât obligatoirement*, pour tout novice, l'introduction dans une salle de séances. Mais depuis trop longtemps, la mauvaise habitude a été prise d'oublier la prudente initiation du Maître du Spiritisme, et l'on a dû s'incliner devant ce que nous pourrions appeler les « exigences de l'opportunisme ». Nous n'en restons pas moins convaincu, avec Allan Kardec, « que ceux qui croient avant d'avoir vu, mais *parce qu'ils ont lu et compris*, loin d'être superficiels, sont, au contraire, ceux qui réfléchissent le plus ; s'attachant plus au fond qu'à la forme, pour eux la partie philosophique est le principal, *les phénomènes proprement dits sont l'accessoire*, et ils se disent qu'*alors même que ces phénomènes n'existeraient pas, il n'en res-*

lerait pas moins une philosophie qui, seule, résout des problèmes insolubles jusqu'à ce jour (1)...

Quel témoignage en faveur de mes conceptions personnelles sur la « méthode » ne trouvé-je pas dans ces lignes d'Allan Kardec :

Quiconque réfléchit comprend très bien qu'on pourrait faire abstraction des manifestations, et que la doctrine n'en subsisterait pas moins ; les manifestations viennent la corroborer, la confirmer, mais elles n'en sont pas la base essentielle ; l'observateur sérieux ne les repousse pas ; au contraire mais IL ATTEND LES CIRCONSTANCES FAVORABLES QUI LUI PERMETTRONT D'EN ETRE TÉMOIN.

Allan Kardec considérait, à juste titre, que les faits « sans le raisonnement ne suffisent pas pour déterminer la conviction ; qu'une explication préalable, en détruisant les préventions et en montrant qu'ils n'ont rien de contraire à la raison, dispose à les accepter » :

Cela est si vrai que, sur dix personnes complètement novices qui assisteront à une séance d'expérimentation, fût-elle des plus satisfaisantes au point de vue des adeptes, il y en a neuf qui sortiront sans être convaincues, et quelques-unes plus incrédules qu'avant, parce que les expériences n'auront pas répondu à leur attente...

Tels sont les motifs qui nous engagent à n'admettre à nos séances expérimentales que les personnes possédant des notions préparatoires suffisantes pour comprendre ce qu'on y fait, persuadé que les autres y perdraient leur temps ou nous feraient perdre le nôtre.

Certes, les amateurs de merveilleux, par curiosité ou dilettantisme, continueront à préférer les séances dites expérimentales à l'étude sérieuse de la théorie spirite. L'étude — dans n'importe quelle branche — a toujours eu beaucoup moins d'attrait que le phénomène pour les esprits superficiels. Il reste à savoir si le Spiritisme a vraiment à gagner dans cette méthode, ou, plutôt, dans cette absence de méthode logique ?

Allan Kardec a répondu déjà à cette question dans les lignes que je viens de rappeler ; les professeurs de la Sorbonne ont aussi répondu à leur manière, à propos d'Eva Carrière et de Jean Guzik ; n'ayant aucune connaissance de la théorie spirite, n'ayant pas reçu préventivement l'enseignement rationnel de la doctrine, ils ne trouvent dans leur bagage de connaissances positives aucune raison d'admettre la possibilité même des phénomènes spiriteux : de là à nier et à invoquer la supercherie, il n'y a qu'un pas qu'ils ont vite franchi avec une désinvolture et une légèreté indignes de vrais savants.

Lorsque les spirites, revenant à la sage pratique kardéciste, refuseront la délicate et décevante expérience des faits à ceux qui, n'ayant rien appris, ne peuvent rien juger, nous ne verrons plus s'instituer sur les données « accessoires » du phénomène brut ces discussions ridicules dans lesquelles reviennent inlassablement les mêmes vieilles sempiternelles histoires, les arguments périmés dont l'auteur du *Livre des Médiams* avait déjà fait justice.

Et le Spiritisme, mieux compris, rencontrera moins de détracteurs.

Louis GASTIN.

(1) J'écrivais dans la *Revue Spirite* de septembre 1922 : « Le spiritisme peut être vrai sans écriture directe, sans lévitation, sans ectoplasmie ; tout cela peut être décrété faux, inexistant... sans que le spiritisme, en tant que doctrine philosophique, en reçoive la moindre atteinte ».

La question métapsychique

dans la *Revue de France*

Sur l'initiative de M. Marcel Prévost, la *Revue de France* avait posé la question : Y a-t-il une science métapsychique ? — M. René Sudre avait été choisi pour faire l'historique et exposer l'état actuel de la question, et il avait été convenu qu'un adversaire répondrait. L'adversaire désigné a été M. Achille Delmas, psychiatre distingué, dit-on, mais dont la psychologie nous paraît discutable.

Avec un louable effort d'impartialité, M. Marcel Prévost avait rappelé les travaux de M. Richet, les expériences de la Sorbonne, la campagne de presse et il avait mis en évidence des vérités incontestables. Il reconnaissait, par exemple, que le fait de se livrer, désarmés, à l'examen de contrôleurs hostiles, était une preuve évidente de la bonne foi de M^{me} Bisson et de son médium. Il avouait qu'on ne pouvait pas avoir travaillé pendant cinquante ans sur des illusions. Il remarquait le nombre et la valeur toujours croissants des bons esprits qui croient à la science métapsychique ; et il avouait que c'était abuser de notre crédulité de dire que tous ces bons esprits ont été des charlatans ou des dupes.

Enfin, il raconta qu'il avait vu, lui-même, des phénomènes absolument contrôlés et qui l'obligeaient à renoncer à l'hypothèse de la supercherie.

Tout cela méritait les plus vifs éloges. Mais voici qu'Achille a levé sa lance et toutes ces évidences et certitudes morales ont disparu, fondues comme neige au soleil.

Pour tout esprit impartial, écrit M. Prévost, l'opinion contradictoire de deux savants s'additionne en un total nul, comme deux quantités égales et de signes contraires ; bel exemple de l'abus du langage mathématique appliqué aux choses de l'esprit ! C'est la mise en équation de deux valeurs d'espèces différentes.

La raison se rebiffe en présence de ce sophisme, qui pourrait paraître logique s'il s'appliquait à l'examen d'un fait observé simultanément par deux savants de valeur égale ; mais, ici, l'observation est unilatérale : aux faits opposés par M. Sudre, avec sa parfaite connaissance du sujet et son habituelle clarté, M. Delmas n'a rien répondu, il n'a fait qu'invoquer toutes les accusations imaginées par les passions philosophiques et religieuses que ces questions métapsychiques, ou spiritistes, ont toujours eu pour effet de déclancher.

Les accusations sont jetées là, comme des confettis, en dehors de tout examen, et elles n'ont aucun rapport avec l'observation. On ne peut donc les opposer aux expériences citées par M. Sudre, puisqu'elles ne sont pas de même espèce ; ce n'est pas le jugement d'un savant opposé à celui d'un autre savant, c'est le jugement de médiums jaloux ou de témoins obscurs, convaincus bien souvent de mensonges ou de jugements téméraires, que M. Delmas oppose à W. Crookes et à Richet.

M. Marcel Prévost demande-t-il que nous inclinions notre jugement et notre raison devant une formule de cette espèce : — De dix livres de viande

ôtez dix centimes, il ne reste rien. — C'est pourtant là le cas ; M. Sudre nous a donné dix livres de viande et M. Delmas nous apporte dix centimes. Qu'on ne me présente pas cela comme deux valeurs qui s'annulent en y mettant le signe + et —.

Lorsque trente-quatre personnalités parisiennes ont affirmé, et avec quelle prudence, des faits incontestablement bien contrôlés, une négation, fondée sur des probabilités et des faux témoignages, ne représente même pas 34 — 1...!

Si, à côté de l'historique des faits, si bien exposés par M. Sudre et en regard des expériences qu'il indique, on avait placé l'histoire des témoignages hypothétiques concernant la fraude, des suppositions tendancieuses et des insinuations malhonnêtes, on aurait compris, peut-être, que M. Delmas aurait bien agi en passant ses citations au crible du raisonnement. Point besoin d'être psychologue pour savoir comment naissent les fausses légendes.

Lorsque les frères Wright firent une première envolée de cinq cents mètres, sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux, les trois mille témoins du fait se rétractèrent aussitôt après un premier moment d'enthousiasme. — Non, l'appareil n'avait pas volé ; on l'avait vu, cependant, mais les personnes de sang-froid ont pu observer là un bel exemple de ce que peut produire le misonéisme sur les foules ignorantes. Oui, on l'avait bien vu, mais cela s'expliquerait par les soubresauts provoqués par des accidents de terrain.

Les lévitations de Home nous offrent un exemple de négation moins honnête. En 1876, le sceptique de cette époque, Dr Carpenter, l'expliquait ainsi : — Tout un groupe de croyants affirmera qu'il a vu Home sortir, en flottant, par une fenêtre, et rentrer par l'autre, cependant qu'un seul sceptique honnête déclare que M. Home n'a pas bougé de sa chaise.

Le sceptique honnête était, dans ce cas, le capitaine Wynne ; sa signature manquait au rapport et on n'avait pas hésité à transformer cette simple lacune en un témoignage formel. On écrivit au capitaine absent, qui répondit aussitôt : — Je puis jurer que M. Home est sorti par une fenêtre pour rentrer par l'autre. Cette malhonnêteté inconsciente d'un adversaire qui interprète à sa façon, est très fréquente et donnerait la clef de la plupart des racontars que M. Delmas oppose aux expériences positives.

L'équation de M. Marcel Prévost ne serait, ici, applicable que dans le cas où les témoins directs des phénomènes auraient été partagés en deux camps. Or, dans les expériences classiques de Rome, de Gênes, de Varsovie, de l'Aguelas, Carqueiranne, Montfort l'Amaury, Institut général Psychologique, jamais les autorités n'ont été partagées en deux camps ; l'avis contraire est toujours venu des amateurs qui pratiquent la critique à distance.

Il est clair qu'on n'affaiblit pas l'argument des autorités en s'attaquant aux médiums. C'est là une digression facile et qui peut flatter les badauds, mais jamais les autorités ne se sont compromises autour des Craddock, ni des Williams, condamnés par tous. Quant aux fraudes imputées à Home, Eusapia, Goligher, elles sont erronées, supposées ou mensongères ; M. Richet a eu grandement raison en blâmant Hodgson de sa conduite avec Eusapia qui, plus tard, fut solennellement réhabilitée par la S. F. P. R. L'histoire du soulier mécanique de Home est une petite infamie qui ne résiste pas à la critique ; quant aux prétendus aveux arrachés aux médiums nous en pourrions faire l'histoire qui ne serait pas à l'honneur des sceptiques.

Il est absolument injuste, à propos d'Eusapia, d'accuser les autorités scientifiques de débilité mentale, puisque ces autorités n'ont jamais été dupées par elle, puisqu'elles ont toujours compris, surveillé et analysé le caractère impulsif de ces mouvements incompris de M. Delmas. Celui-ci, au contraire, fait preuve d'une connaissance bien imparfaite de la technique acceptée par tous les psychistes.

Ceux-ci savent parfaitement quels faits ont été établis par les expériences de Crookes et Richet. Quand on sait avec quelle prudente lenteur William Crookes procéda à son examen de Katie King dont il ne fit connaître les résultats qu'au bout de trois années, il ne suffit pas de répondre que ce savant était amoureux fou de Katie. (*Revue de France*, page 138.) « Cette fille lui fait perdre la tête et il en devient éperdument amoureux. »

Ah ! non, comparée au rapport scrupuleux de l'autorité, cette simple phrase ne constitue pas une valeur égale.

De même, nous connaissons M. Richet par ses publications et ses recherches, dont nous avons suivi les résultats pas à pas, et nous savons tous qu'il expérimenta dix ans avant de risquer une affirmation sur la réalité d'un membre fluïdique d'Eusapia, et nous trouvons monstrueux qu'on l'accuse de débilité mentale sans discuter ses rapports.

C'est une question de fait, les rapports doivent seuls servir de base à la discussion ; M. Delmas l'oublie, chez lui il n'y a que négation gratuite, négation de tous les faits, discussion à côté, aucune mention des documents et arguments en opposition avec la technique admise par tous.

M. Delmas tranche tout, selon son opinion à lui, il agit à distance. Pour le cas d'Eva, par exemple, il ne connaît pas les faits ; à tant d'autorités savantes qui ont vu le vrai phénomène des mains et des figures apparues dans des conditions de contrôle dont il ne soupçonne pas la rigueur, à ces savants qui ont touché et photographié une même figure aux différentes phases de son évolution, il répond que la sécrétion des glandes salivaires suffit à tout expliquer (!). C'est plus fort que le prestidigitateur Dingwall qui, lui, avait vu le phénomène et était obligé de recourir au moins à l'hypothèse de la cire mâchée, régurgitée et façonnée à la ressemblance d'une figure humaine. Après cela, M. Delmas est tellement convaincu d'avoir écrasé son adversaire qu'il reproche à M. Richet de n'avoir pas effacé le nom d'Eva de sa seconde édition.

Ces arguments-là sont bons pour le public, ils ne sont pas dignes d'un psychiste.

Après tant d'erreurs de fait et de logique, on s'étonne de voir M. Prévost conclure à la faillite de l'argument d'autorité, victorieusement établi, dit-il, par le Dr Delmas (p. 355) et de proposer, pour établir enfin la vérité, d'instituer des expériences qui réuniraient les contrôles des autorités des deux camps adverses. — Ignore-t-il donc que cela a été fait cent fois ? — Ces noms illustres qu'on nous interdit de citer ont représenté la partie adverse au temps de leurs enquêtes ; ça n'a jamais servi à rien. Que M. Prévost y ajoute un nom de plus, les négateurs continueront de répéter à l'envi : « Les métapsychistes s'obstineraient en vain à proclamer ». Crookes, Richet, Delmas affirment... un nom ajouté à la liste ne changera pas notre position.

Mais ce qui est grave ici, c'est qu'on n'a pas encore compris la psychologie de certains négateurs incapables de réformer leur état mental. M. Del-

mas, atteint de ce mal, n'admet pas que les autres en puissent être indemnes : — La logique affective, dit-il, tenant ici la première place, les croyants et les non-croyants resteront, après le débat, ce qu'ils étaient avant (p. 133).

Alors, réservons nos efforts pour les Lombroso, les Morselli et autres adversaires indépendants, malgré la logique affective, quoiqu'ils appartiennent au camp adverse.

L'inutilité de certaines collaborations n'a été que trop bien démontrée ; après avoir porté un si vaillant défi à Lombroso, le chevalier Chéaïa avait cru pouvoir faire d'autres recrues. Il s'était adressé à quatre savants connus, en leur faisant prêter serment qu'ils ne refuseraient pas de signer leur témoignage ; les séances eurent lieu, le succès en fut complet et nos bons savants, des Allemands, payèrent en monnaie de singe, signant leurs aveux dans une lettre remise à Chéaïa sous condition de ne rien divulguer. La lettre fut trouvée plus tard, par l'exécuteur testamentaire.

Mais revenons au simple bon sens ; pour M. Delmas, c'est la négation absolue. Il s'en tient à l'examen des manifestations physiques dont il n'admet pas la moindre " il en découle cette nécessité logique que, dans sa pensée et selon son jugement, l'Amérique tout entière a été révolutionnée par le jeu de deux enfants qui poussaient une table ; que cette agitation a gagné l'Allemagne et puis la France ; qu'en 1853 toutes les familles, en France, étaient occupées à donner le coup de pouce ; que Littré, Renan, Foucault, Farady usaient leurs forces et leur talent à discuter le coup de pouce ; que Gasparin et Thury écrivaient de gros livres trompés par ce coup de pouce ; que la Société Dialectique de Londres donnait le coup de pouce elle-même, les contrôleurs s'étant résolus à obtenir le phénomène par eux-mêmes, en éliminant les médiums ; que les journalistes de la rue de Beaune, Eugène Nus en tête, se mystifiaient eux-mêmes ; que Charles Hugo et la petite famille de Jersey subissaient l'illusion du coup de pouce et que, par conséquent, les poésies ainsi obtenues sont des impostures conscientes, puisque la table ne pouvait pas dicter ; et enfin il faut admettre... j'en passe des quantités et je vous fais grâce des contrôles formidables et des témoignages, il faut admettre que, de 1905 à 1907, MM. d'Arsonval, Curie, Bergson, Branly, de Gramont ont été victimes du coup de pouce.

Si quelqu'un croyait cela, cette débilité mentale aurait un nom, ce serait une maladie. Qu'on l'appelle néophobie, misonéisme, crédulité ou anémie cérébrale, c'est un mauvais symptôme. Nous ne pouvons pas admettre au contrôle des expériences métapsychiques un homme qui souffre de ce mal ; qu'on y prenne bien garde, c'est incurable et c'est contagieux.

L. CHEVREUIL.

La science s'est fourvoyée quand elle a voulu expérimenter les Esprits comme une pile voltaïque ; elle a échoué, et cela devait être, parce qu'elle a opéré en vue d'une analogie qui n'existe pas ; puis, sans aller plus loin, elle a conclu à la négative : jugement téméraire que le temps se charge tous les jours de réformer, comme il en a réformé bien d'autres.

ALLAN KARDEC.

Chronique Étrangère

« L'âme de l'homme est toute semblable à l'eau.
Du ciel, elle descend ; au ciel, elle retourne et elle
redescend encore vers la terre, puis remonte, sans
jamais cesser. »
GÖTTE.

« J'ai ri, comme tout le monde, du Spiritisme.
Mais ce que je prenais pour le rire voltairien, n'était
que le rire de l'Idiot. »
Eug. BONNEMÈRE.

Naissances.

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance d'un important organe : *La Idea*, qui devient la tribune officielle du Conseil fédéral de la Confédération spirite argentine. Le but principal de cette publication est de resserrer les nœuds qui unissent déjà toutes les sociétés confédérées de l'Argentine, et d'établir des liens plus constants et plus complets avec le spiritisme mondial. « Nous sommes toujours, déclare l'article de tête du premier fascicule, avec ceux qui marchent sur le sentier tracé par le maître Allan Kardec. » Nous envoyons notre salut fraternel à *La Idea* et nos vœux les plus sincères pour une vie active et féconde en beaux résultats.

Par ailleurs, vient de paraître, à Palerme, *Rincarnazione*, revue de culture spirituelle. Au sommaire du premier numéro, nous lisons ces titres d'articles qui synthétisent un programme : Le Problème de la renaissance ; La Réincarnation dans le passé ; Pourquoi nous ne nous souvenons pas de nos vies antérieures ; Goethe et la réincarnation ; La Réincarnation et le problème du mal. « *Rincarnazione*, est-il dit dans l'exposé des principes, ose se considérer comme un modeste mais efficace contributeur au mouvement de régénération spirituelle, qui tend chaque jour à s'accroître, et qui, certainement, conduira l'humanité plus avant vers l'évolution, de manière qu'un sentiment plus profond et plus parfait de la fraternité et de la justice devienne la base solide de la vie, tant individuelle que collective. » Cette publication nouvelle s'ajoutera utilement à ses sœurs spiritualistes italiennes.

Enfin, à Calcutta, commence sa publication une revue trimestrielle, dirigée par le célèbre écrivain hindou Rabindranath Tagore. La revue porte le titre : *The Visva-Bharati Quarterly*, et compte quatre-vingt-deux pages. On applaudira dans le monde entier à la direction hautement spiritualiste qu'imprime de plus en plus, à son œuvre sociale, le grand poète de l'Inde. Nous ne doutons pas que sa revue établisse un lien de plus entre l'antique culture asiatique et les spirites de l'Occident.

Le spiritisme et la science métapsychique.

On retrouve un peu partout, depuis le dernier Congrès de Varsovie, des allusions, voire des commentaires, relatifs à la décision des savants métapsychistes d'établir une distinction très nette entre leurs études et les nôtres. Dès ce moment, on s'est demandé, à l'étranger comme en France, dans quelle mesure ce vœu correspondait au possible, et s'il pourrait être observé avec rigueur. Une majorité d'excellents auteurs a conclu avec raison qu'il n'y avait rien de changé et que, très fraternellement, métapsychistes et spirites, dans leurs laboratoires et leurs séances, qu'il soit question d'Entités X ou d'Esprits clairement nommés, continueraient à interroger le même mystère pour aboutir un jour aux mêmes conclusions. C'est, au fond, la sage parole, nous faisons tous le même labeur d'investigation, avec des proportions variables de foi, de confiance, de réserve prudence, même de scepticisme difficilement réductible. L'essentiel est que l'on travaille vers en-Haut plutôt que vers en-Bas, et tous ceux qui s'intéressent au problème sont ouvriers du même chantier, qu'ils parlent de phénomène psychique ou de manifestations spirites. A un spirite qui dit « c'est évident », il peut paraître agaçant qu'un savant réponde « peut-être », mais, au total, le « c'est évident » de l'un et le « peut-être » de l'autre constituent

un élément d'avancement, qui sert, avec une utilité égale, l'épanouissement de ce à quoi nous croyons et le progrès des sciences insensiblement averties qu'au-dessus de leurs cornues il y a quelque chose encore. Quand on fait une maison, on remarque que parmi les maçons, les charpentiers, les menuisiers et les peintres, il y en a qui parlent de la construction comme si elle était finie, car ils ont cette faculté de lire, en son ébauche même, l'aspect final de leur œuvre. Il en est d'autres qui, interrogés, répondent : « Nous verrons quand tout sera en place ». Il en faut des uns et des autres. Par leurs soins communs, l'édifice revêt toute sa beauté. La confiance et le doute s'harmonisent à la fin, lorsque l'on pique le drapeau sur le toit.

Il est donc, en somme, à peu près indifférent de savoir si les métapsychistes ont raison d'aller à pas lents, et si les spirites n'ont pas tort de dire : « Nous n'avons point tant besoin de science ». Qu'ils aillent, chacun suivant sa voie et son penchant : ils se rejoindront au but. Si la science s'avisait de demander que la religion soit scientifique, la religion pourrait rétorquer à la science : « Soyez d'abord religieuse ». Il y a des départements du spiritisme où la science n'a rien à voir et où d'ailleurs elle ne s'avise pas de chercher à entrer. Mais il en est d'autres où, tout de même, on ne peut lui dire « Halte-là ! » Elle a le droit et le devoir, si l'on désire qu'elle s'en occupe, d'essayer de contrôler, par ses moyens, le phénomène spirite. Il est possible, il est vraisemblable même, sinon certain, que le jour où elle reconnaîtra que ses moyens ordinaires la laissent désarmée pour tout comprendre, elle fera place — à un facteur qu'elle répudie, à l'Esprit, après avoir peiné sur le phénomène spirite comme s'il s'agissait d'une expérience de chimie ou de physique, sur la matière. Il est parfaitement logique qu'elle use d'abord de tous ses moyens, et il n'y a rien de paradoxal, tout au contraire, à admettre que, par ces moyens, elle puisse, quelque indirecte que soit la voie, apporter un jour, demain, un auxiliaire précieux à l'Esprit qu'elle nie ou tient en suspicion étroite. Oui, tout effort est utile. Dans ce qu'elle appelle la région nébuleuse des sciences psychiques, la science s'est engagée. Elle y venait avec sa cuirasse de préjugés. Laissez-lui le temps de changer de robe. Elle invente des terminologies qui irritent le spirite sans façons, lui qui proclame : « J'appelle Esprit l'esprit et... un tel (1) un fripon ». Mais ces noms lui sont utiles dans son travail : tolérons sans colère qu'elle les invente et s'en serve. *Light* (19 janvier) traite justement de cette affaire. « Attendons-nous à de nouveaux termes savants, qui ne représenteront peut-être pas toujours la vérité absolue, mais marqueront plutôt les limites au delà desquelles la science n'est pas préparée à aller. Une plus complète connaissance, plus tard, s'exprimera sous des termes nouveaux, ou bien on en restera à la vieille et imparfaite nomenclature. Nous ne pouvons pas blâmer les savants si leur vocabulaire représente exactement les conclusions formées par eux après avoir observé tels faits et tels phénomènes. » En possession de ces mots créés par elle, la science étudie. On lui objecte : « Vous subordonnez le monde spirituel aux lois physiques, vous n'irez pas loin. L'Au-delà est un autre monde que celui où vous évoluez à l'aise ». Attention ! Il y a danger : Gardons-nous, dit *Light*, de ce faux système à tendances théologiques, qui fait un violent divorce entre les deux mondes de la matière et de l'Esprit et qui, chez certains, pourrait aboutir à considérer l'être humain et l'esprit humain comme deux entités entièrement différentes. » L'interpénétration de l'Esprit et de la matière, dans l'univers nous donne à réfléchir, fort à temps, qu'on ne sait jamais au juste dans quelle proportion un savant matérialiste s'occupe de l'Esprit, quand il manie un lingot de plomb, et qu'on ne sait pas non plus très bien dans quelle proportion un spirite s'occupe de la matière lorsqu'il évoque un être défunt qui lui fut cher. C'est à ce point de vue qu'on peut considérer le savant matérialiste même comme une valeur à ne pas négliger, à ne pas froisser lorsqu'il dresse l'oreille et dit : « Nous allons confondre les spirites en refaisant leurs fantômes ». Rien qu'en cela, et pour nuire, il a fait acte de bonne volonté. On le verra bien plus tard. Après avoir crié « stupide ! » il murmurerait « peut-être » et tels qui riaient de l'Esprit ont avoué « c'est évident ». Le seul à plaindre, c'est le matérialiste qui s'enfoncé, satisfait, dans sa philosophie de la matière, et dont la matière n'est que poussière !

Ne soyons jamais intransigeants. D'abord, c'est notre règle fondamentale et il serait plai-

(1) On peut substituer ici le nom d'un adversaire *déloyal* du spiritisme.

sant, en même temps que bien triste, si tels d'entre nous cessaient d'observer cette règle de la mansuétude pour se dresser avec un semblant d'aigreur contre des pionniers de la vérité qui, pour ne pas suivre les mêmes chemins que nous, ne nous tournent pourtant plus le dos et vont, par des détours, au terme qui est le terme même de nos croyances. Souvenons-nous que si certains phénomènes, scientifiquement observés et nettement spirités, sont envisagés, par la timide science, comme des cas d'hypnotisme, de suggestion et même de trucs vulgaires, nous ne sommes pas toujours, nous spirités, en droit d'attribuer à l'Esprit ce qui, de fait, ne provient pas de lui. Nous savons tous que certains, trop zélés, font un phénomène spirité de ce qui, parfois, n'en est pas un. Ceux-là se trompent, au même taux d'erreur que le savant, l'un parce qu'il a trop de foi et l'autre parce qu'il n'en a pas assez. Que lisons-nous dans l'excellente revue *Constancia*, de Buenos-Ayres, revue de spiritisme, de psychologie et de sociologie qui n'est pas suspecte de tiédeur pour nos idées : « Parfois, les spirités affirment que ce qui, en le sujet, voit et entend à distance, est l'esprit ou l'individualité consciente de celui qui (de l'au-delà) produit le phénomène de vision ou de dédoublement, phénomènes qui, dans des conditions déterminées, pourraient aussi être provoqués par l'hypnotisme. A dire vrai, l'esprit (du médium) se dégage alors de son organisme, se projette, avec son corps fluïdique ou périsprit, en un lieu où se produit le fait que décrit le sujet... Je dois le dire, la science expérimentale doit acquérir la vérité, peu à peu, par ses expériences, sans accepter des théories et des explications, quelque logiques et rationnelles qu'elles soient (les nôtres). Les faits positifs, tangibles à nos sens physiques et aux appareils non suggestionnables — plaque photographique, balance de précision, moulage de paraffine — appellent naturellement le concours de la science, qui a le mandat de rechercher toute vérité. En réalité, le spiritisme n'a aucun intérêt à faire dévier, de cette recherche des preuves, les expérimentateurs qui travaillent pour la vérité scientifique... La science se trouve face à face avec de nouveaux problèmes qu'elle doit aborder en s'affranchissant totalement de toute idée préconçue, de toute affirmation dogmatique. Elle ne doit pas s'enfermer dans des négations systématiques ni accepter, au pied levé, des doctrines. Son devoir est d'étudier les faits et de tenter une explication. La voilà en présence de ceux d'où est né le mouvement spirité moderne, le spiritisme. Tandis que les savants vont les examiner avec leurs méthodes, les spirités, tous ceux qui ont trouvé dans les enseignements du spiritisme des bases rationnelles pour expliquer la vie et orienter nos existences, continueront à acquérir les connaissances qui ont conduit à tant d'éclatants résultats, pour le progrès et l'amélioration de l'humanité. Il y a place pour tout le monde. Les spirités luttent contre les préjugés de la masse, les savants contre ceux des milieux d'études supérieures. Rien à attendre de la science officielle, académique et conservatrice. Mais hommage à ceux qui ne craignent pas de proclamer de nouvelles vérités, aux savants qui cherchent à faire éclater les vieux moules où reste emprisonnée la conception véritable de la vie et de l'être humain... Les temps futurs leur devront beaucoup... L'aspect scientifique du spiritisme est digne d'être étudié. De quoi serviraient les expériences réalisées avec un médium écrivain, parlant ou voyant, qui dirait agir sous l'influence d'un esprit désincarné, si l'expérimentateur ignorait les phénomènes de l'hypnose et ne savait rien des merveilleuses réserves que contient le subconscient ? Il était nécessaire que je vous dise cela pour aller au-devant d'une erreur qui aboutirait à différencier exagérément l'effort des spirités et celui des métapsychistes » (30 décembre 1923. D'une conférence de M. Caro, sur *l'Influence du Spiritisme dans le progrès humain.*)

Nous estimons que ce sont là des instructions très raisonnables et très opportunes. Pas un spirité n'oserait déclarer sérieusement : « Nous ne voulons pas que les savants s'occupent d'étudier le phénomène où l'Esprit intervient, voire, simplement, le phénomène dit psychique ». S'il s'en trouvait un pour le dire il parlerait sans réfléchir. Encore une fois, il y a, sous le ciel, place pour tout le monde, pour ceux qui disent « clairvoyance » et ceux qui rétorquent « psychométrie », pour la table des spirités et pour la balance des savants. Tout s'accommodera et se tassera. La discussion ? Souhaitons-la. Il est bien connu qu'il en sort, à la fin, la lumière. Et puis, il y a un fait majeur qui nous domine tous. Y a-t-on assez songé ? Si les savants s'occupent de spiritisme en l'appelant métapsychique, c'est que l'Esprit l'a bien voulu. Il souffle où il veut. Il est allé souffler dans les laboratoires. C'est qu'il avait son intention. On aura beau se

crisper au spectacle de l'apparente différence de points de vue entre un Pr^r Charles Richet et un Kardéciste, il n'en est pas moins vrai que le Pr^r Richet a été amené à s'occuper de ces questions alors qu'il eût pu ne s'y intéresser jamais. Ne discutons donc pas l'introduction du savant dans l'étude du plus grand Inconnu. C'est le plus grand Inconnu qui en a décidé ainsi. Nous cesserions singulièrement de respecter l'Esprit si nous lui disions qu'il a bien eu tort dans cette affaire. Il sait mieux que nous ceux qu'il doit toucher, et de quelle façon.

Four redresser la vérité.

Le « verdict », imprudemment catégorique, prononcé par la Sorbonne sur le cas de « l'accusé » Guzik ne va pas, comme l'on pouvait s'y attendre, sans provoquer dans le monde entier des répliques sévères, où les juges sont souvent traités — on pourrait en vérité dire — comme ils le méritent. En Hollande, M. Beversluis, président de la Société spirite « Harmonia », si justement réputée pour le caractère rigoureusement scientifique de ses travaux, s'élève contre le rapport qui condamne un innocent, et dit : « Ce que je sais bien, c'est que les phénomènes produits en séance par Guzik, lorsque j'en fus témoin, ne peuvent pas être expliqués par la tricherie ». M. Beversluis a assisté, à Paris, le 16 décembre dernier, à une séance où aucune des huit personnes présentes n'était disposée à se laisser « illusionner ». Les résultats furent de premier ordre. « Nous primes place en cercle autour d'une grande table et fîmes la chaîne. J'étais assis à côté du médium et à sa gauche ; ma main droite joignait donc sa main gauche et, pendant la séance, les mains restèrent jointes, Guzik ne pouvant en aucune façon se déplacer ; après un certain délai, je sentis un attouchement sur mon épaule gauche ; une main frôlant cette épaule, touchait mon dos et me palpait un peu lourdement sur la nuque et la tête, parfois comme en me caressant ; ensuite, je sentis la main toucher ma bouche... Guzik, alors, etreignit ma main droite unie à sa main gauche et la porta derrière nous ; tandis que nos mains restaient ainsi jointes, je sentis distinctement une autre main toucher la mienne. A la seconde reprise, je fus touché une autre fois. Des lumières se déplaçaient autour de Guzik et de moi-même ; un visage vint tout près du mien : je ne pus l'observer très nettement... Pendant la séance, il y eut diverses lueurs montant au plafond et descendant à la surface de la table. Parlant du visage, j'ajoute que j'en entendis venir une sorte de gémissement, et, simultanément, je fus touché des deux côtés de mon corps. Je demandai en français : « Êtes-vous ma mère ? » On me répondit « oui » en ma langue maternelle... je sentis alors un baiser. »

A part ces manifestations, M. Beversluis signale des coups frappés dans la chambre, sur les chaises, près de lui, et entre ses mains ; le fait d'un mouchoir retiré de la poche d'un témoin et retrouvé, noué aux quatre angles, sur la table. Une chaise fut retirée et la personne qui l'occupait sentit qu'on approchait, derrière elle, un fauteuil. Des vêtements, déposés au préalable sur le fauteuil, furent déplacés dans cette opération et l'un d'eux porté sur la table. « Pendant tous ces phénomènes, le médium était assis tranquillement entre deux de nous, ses mains en contact avec la mienne et celle de son autre voisin, et ses jambes pressées par nos jambes. Les enquêteurs qui déclarent Guzik imposteur disent : « Il déplace ses jambes pour toucher les témoins, et il déplace les objets par un habile jeu de pieds ». Je reste, moi, convaincu que cela est absolument impossible et que, notamment, le contact que j'ai ressenti sur l'épaule, la nuque et la tête, ne peut avoir été causé par les jambes de Guzik. Comment serait-il possible qu'on puisse porter sa jambe jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche de son voisin, assis à votre gauche et gardant continuellement contact avec votre main gauche ? Lorsque ma main droite fut portée en arrière par la main de Guzik, comment aurait-il pu toucher ma main avec sa jambe, tandis que cette main et la sienne étaient unies ? En ce qui concerne le mouvement d'objets par un « habile jeu de pieds », comment est-il possible, à quiconque au monde, de déplacer la chaise sur laquelle une personne est assise et d'apporter un lourd fauteuil, d'un angle éloigné de la pièce, alors que le médium restait assis, les mains tenues par celles de ses voisins ? Tout cela avec ses pieds ??? Les geus qui pourraient déplacer une chaise et en porter une autre à quelques mètres de distance, avec leurs pieds, auraient des membres ressemblant plutôt à la trompe d'un éléphant qu'à des

jambes humaines ! Et les lueurs ? Comment se sont-elles abaissées du plafond à la table ? Et comment expliquer le mouchoir noué, et encore la voix terrestre qui parla, et enfin le transport d'un vêtement sur la table ? Qui prétendra sérieusement, pour expliquer ces phénomènes, qu'il n'y a rien là de mystérieux, et qu'il ne s'agit que de tricherie ? » Jusqu'à ce que les éminents professeurs aient expliqué comment la tricherie fut perpétrée, leur rapport établissant que Guzik est un imposteur et que tous ses phénomènes sont produits par trucs, doit être déclaré sans valeur, considéré comme une calomnie envers un honnête homme, conclut, en substance, M. Bersluis.

D'autre part, à la Société médicale pour les « Recherches parapsychiques » de Berlin, le 4 janvier dernier, le Dr Wilhelm Neumann, de Baden-Baden, faisait une importante communication au sujet de Guzik. Il avait pu vérifier les facultés du médium, sous le contrôle le plus strict, lors du Congrès de Varsovie, et, dans son rapport, il n'acceptait pas les termes de celui que signèrent les professeurs parisiens. A son sens, ils se sont lourdement trompés. Tel est, de même, l'avis positif de M. Grunewald, qui assista aux sévères séances de Varsovie, et des Drs Czeliitzer, Zimmer, Kroner, Schwab, non moins bien renseignés sur l'authentique médiumité de Jean Guzik. Considérant le fait d'accusation, M. Fritz Grunewald, dans le fascicule de février des *Psychische Studien* que dirige M. de Schrenck-Notzing, recommence le procès et démontre la légèreté, l'erreur scientifique des « attendus » Sorboniens.

Faisant appel à un haut témoignage, à peine retrospectif de quelques mois, la *Revue métapsychique*, dans son numéro de janvier-février 1924 (chronique étrangère), redonne la parole à M. le Dr William Mackenzie, de Gènes, qui, récemment, dans *Luce e Ombra*, disait : « Quant aux magnifiques « productions » de Guzik... elles sont : télékinésie, contacts, lumières, fantômes lumineux et parlants, matérialisations d'animaux plus ou moins parfaits... et égratigneurs. Rien de plus sûr ne pouvant être prévu comme contrôle (expériences de Varsovie, août-septembre 1923), le contrôle fut souvent exercé par moi-même et par le Dr Neumann, simultanément. Parmi les plus beaux phénomènes de télékinésie, je mentionnerai la résonance répétée, très nette et très forte, de toutes les cordes d'un piano à queue, fermé en présence des deux contrôleurs dont l'un conservait la clé dans sa poche, puis l'écriture directe obtenue sur un papier placé à environ un mètre cinquante derrière le médium... Les « fantômes » de l'excellent Guzik distribuèrent des baisers sur nos fronts... Je ne puis que rappeler ici que ces fantômes s'expriment en diverses langues, dont certaines, selon toutes probabilités, sont inconnues du médium... »

Un excellent avertissement.

Une jeune Anglaise, cherchant une place de dame de compagnie près d'une dame qui voyagerait sur le Continent, fait passer une annonce dans un journal de Londres et reçoit une lettre d'une inconnue qui lui demande de se trouver, tel jour et à telle heure, en un endroit désigné de la capitale, pour parler de son projet. L'entrevue a lieu, et l'on semble s'être mis d'accord.

Une seconde lettre arrive fixant un jour de départ. Mais une amie, qui a des dons de psychomètre, s'amuse, par hasard, à exercer sa faculté sur ce document écrit, et elle en reçoit aussitôt une impression fort défavorable. Elle dit : « La maison où l'on veut vous conduire n'est pas en Angleterre, mais de l'autre côté de la Manche, pas très loin, et, dans cette maison, demeure la femme qui vous écrit ». C'est exact : la future demoiselle de compagnie sait qu'il s'agit pour elle d'aller résider à Anvers. « Vous feriez mieux de vous renseigner tout d'abord », lui déclare prudemment son amie. En toute hâte, on écrit donc au Consul britannique, à Anvers, en lui donnant le nom de la personne devenue suspecte et en le priant de faire des recherches. Il répond bientôt qu'on a vraiment bien fait de s'adresser à lui avant de prendre une décision. La « dame en question » est une personne près de laquelle il serait déplorable de vivre, et, de la maison où elle habite, il vaut mieux ne pas parler. Inutile de dire que l'engagement pris fut rompu aussitôt. La psychométrie avait rendu là un précieux service à une jeune fille trop confiante.

Le « Psychotélémetre ».

On continue à rechercher, çà et là dans le monde — et peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort, si quelque génie peut un jour faire l'in vraisemblable découverte ! — réussir à communiquer avec les hôtes de l'au-delà, non plus seulement avec la tablette, l'écriture, la trompette et la table, mais... avec l'appareil mécanique qui, sous la main du médium, enregistrerait le message, à grand renfort de cadrans, d'aiguilles et de fils conducteurs. Bien des gens considèrent que c'est là un rêve et que les Esprits n'ont pas besoin de tant de « machines » pour s'entretenir avec nous. Mais l'avenir a son secret, et il serait bien hasardeux de proclamer, *a priori* : « Jamais un appareil de ce genre ne sera fabriqué ! » A vrai dire, nous n'en savons rien, et le plus sage est de dire aux chercheurs : « Essayez ! » Depuis les jours déjà assez éloignés où l'on prêtait à Edison le projet de construire un pacifique engin de ce genre, on n'avait guère plus entendu parler de la question. Elle revient, sur l'eau, pourrait-on dire, puisque, pour nous atteindre, elle franchit les mers, en provenance directe de Rio-de-Janeiro. Dans ses numéros des 7 et 8 janvier 1924, l'important quotidien *A Noite*, sur le titre général : « Dans le monde des Esprits » parlait d'un « appareil électrique pour communiquer avec l'au-delà ». Cette fois, ce n'était pas une fantaisie inconsistante, une espérance timidement formulée. On donnait diverses photographies de l'appareil, industriellement réalisé, et qui, à en croire le rédacteur des articles fort circonstanciés, marche à souhait. En ces sortes de matières, on ne saurait être trop circonspect, malgré les meilleures apparences, et l'on sait notre principe, ici, de ne rien aventurer qui ne soit fondé sur contrôle positif ou qui n'ait, strictement, été certifié par des témoins de bonne foi. Le reporter de *A Noite* écrit, c'est visible, avec cette bonne foi même. Pourtant, il en va autrement d'un phénomène spirite qui peut paraître absolument déconcertant, mais que nous insérons parce qu'il nous semble être de « cet impossible que l'astral rend possible », et d'un appareil fait de métal et de bois, de fils et de vis, d'alphabets gravés sur un disque et d'accumulateurs, le tout tel, en son ensemble, que les morts en fassent usage pour énoncer leurs pensées et nous transmettre leurs conseils. Il y a là un fait matériel, concret, qui tombe sous l'examen direct de nos sens, qui relève, pour une large part, de nos connaissances physiques et chimiques, et que nous ne pouvons garantir pour entièrement certain que si nous l'avons étudié, *de visu*, comme un ingénieur électricien le pourrait faire.

C'est dire que, tout en ne nous refusant pas à donner ici une description sommaire du « psychotélémetre » inventé par le Dr M..., de Rio-de-Janeiro, nous faisons des vœux très vifs pour qu'une relation sur les résultats obtenus nous soit envoyée, signée par une commission de spirites, de spécialistes en questions électriques, et de médecins. Ce n'est pas trop demander, et les spirites approuveront cette suggestion, ne fût-ce que pour démontrer une fois de plus, à nos adversaires, que la vérification « scientifique » du phénomène, lorsqu'elle est honnête, fait — loin de nous épouvanter — l'objet de notre plus sincère désir. Mieux encore, il serait parfait que l'inventeur envoyât à l'Institut Métapsychique de Paris un type de son appareil, aux fins d'examen. Quoiqu'il en soit, voici ce que serait le « Psychotélémetre » : une embase de métal d'un doigt d'épaisseur, sur laquelle repose une petite dynamo, au-dessus de laquelle, soutenues par quatre petites colonnettes reposant sur l'embase, sont disposées deux rondelles de grandeurs inégales et un pivot sur lequel s'appuie un disque divisé en secteurs, pour les lettres de l'alphabet, les chiffres et quelques mots usuels : « Non, oui, adieu, toujours, après, peut-être, beaucoup, peu, etc. ». Une aiguille horizontale actionnée par la partie inférieure du système se déplace sur le disque et désigne tour à tour, et selon les besoins, les lettres, les chiffres, les mots. De l'appareil, se détachent quatre fils conducteurs dont deux vont prendre la force à une source d'énergie électrique ordinaire, par exemple une prise de courant, dans la maison : les deux autres fils sont reliés à une planche quadrangulaire ainsi constituée : Sur quatre pieds métalliques, une plaque de bois, au-dessus de laquelle, séparée par un léger espace, une autre plaque, également de bois recouverte d'une feuille de métal mince et fixe. C'est sur cette feuille que le médium pose les mains. L'Esprit, dès qu'il est présent, émeut l'aiguille sur le disque qu'un écran sépare du médium pour que ce dernier ne puisse pas, sur le cadran, lire les résultats obtenus.

On assure que ces résultats sont probants. De la tablette carrée à l'appareil, par le chemin

des deux fils conducteurs, des messages extrêmement nets auraient été obtenus. Des séances publiques ont lieu chez le médium M^{me} Z..., et l'on cite comme faits, entre tous curieux, celui de la lecture du numéro des montres, dans les poches des personnes présentes, par l'Esprit. Il est même arrivé que de ces lectures ont eu lieu à distance et que l'exactitude des numéros désignés par l'Entité a été immédiatement vérifiée par le propriétaire de la montre, appelé au téléphone. A côté de ces expériences, d'un caractère plutôt matériel, il en est d'autres d'une nature plus subtile. De véritables dialogues ont été tenus, déclare A Noite avec l'Au-delà, grâce à cet appareil qui fonctionne, dans la capitale brésilienne, rua de Mattoso, au grand étonnement des spirites, des profanes et des savants. C'est intéressant. Mais nous demandons un rapport méthodiquement construit, et — si la demande n'est pas trop indiscrète — des plans pour l'établissement d'un « Psychotélémetre ».

Les policiers n'ont pas de chance.

Un médium nouvellement arrivé à Bradford étonnait, par les messages qu'il transmettait de l'Au-delà, les visiteurs qui le consultaient. Intriguée, la police locale voulut vérifier s'il s'agissait d'un farceur ou d'un « sujet » véritablement qualifié pour parler au nom des morts. Sans attendre, on envoié donc chez ce « suspect » deux dames policières pour faire un rapport. Mais ce fut bien en vain. Au coup de sonnette, le médium va ouvrir et... referme sa porte, en disant : « Excusez-moi. Je ne puis rien vous dire. J'entends une voix qui me renseigne à votre sujet. Vous êtes de la police et vous venez pour enquêter sur une question que vous ignorez de A à Z ».

Deux poèmes de Ruben Dario.

Nos amis Cubains, de la revue spirite *Hoy*, traduisent tout au long, le 14 décembre dernier, les compliments *mérités* que nous leur adressions naguère pour leur activité et leur vaillance. Nous sommes sensibles à cette pensée, mais nous les assurons qu'ils n'avaient pas à nous remercier, puisqu'il était de notre strict devoir de signaler des *militants* qui font *œuvre utile* . Qu'eux-mêmes et leurs ennemis le sachent bien : l'Europe admire le courage spirite des rédacteurs de *Hoy*.

Cette revue, parmi des articles d'enseignement excellents, publie des informations de valeur. Signalons, le 18 décembre, la belle relation d'une séance, à Bogota (Nicaragua), où l'Esprit de Ruben Dario serait venu dicter deux très beaux poèmes, qui sont tout à fait dans la forme de l'auteur de *Las manos de marqués*. Ce n'est pas, au reste, la première fois, que Dario se manifeste ; il y a un peu plus d'un an, à Santiago de Chili, il a dicté un poème remarquable que publièrent les journaux du pays.

Une belle ambition des spirites chinois et hindous.

Un mouvement spiritualiste de plus en plus intense se manifeste en Asie. Nous avons eu, plusieurs fois, l'occasion de relater les efforts et les succès de promoteurs qui, aux Indes, enseignent la doctrine spirite et s'efforcent de la concilier, dans l'esprit des indigènes, avec des traditions spirituelles immémoriales. Nous apprenons qu'au Japon la toute récente catastrophe sismique a donné un essor nouveau à cette vaste circulation d'idées spiritualistes qui restent à la base de la religion et même de la vie sociale de cet infortuné pays. Il nous est dit, par ailleurs, que les croyances, si diverses, des Chinois, tendent à une sorte de fusion, fort originale et des plus symptomatiques, et où le spiritisme européen serait, en vérité, l'agent principal. Un mouvement s'élargit dans la République jaune tendant à accréditer près de tous, riches et pauvres, humbles et puissants, la doctrine dite de la *Nouvelle Pensée* ou de la *Renaissance*. En des centres nombreux, la « Société des cinq Religions » recueille des adeptes. L'initiative a été prise par des spirites de Tsi-nan-Fou. Leur idée foncière est de travailler à une réconciliation des Fois ennemies, et d'arriver à établir le *Credo* unificateur qui apaiserait toutes les discordes religieuses. Nous ne nous dissimulons pas qu'une telle ambition est de taille, mais en est-il d'autres plus intéressante à observer ? Judéo-Christianisme, Mahométanisme, Confucianisme, Bouddhisme, et Taoïsme, autant dire Dieu le père ou Jehovah, Allah, la morale du vertueux philosophe, le

Bouddha, les Divinités, les Saints, les Esprits qui fourmillent dans le *Tao* de Lao-Tseu, peuvent-ils trouver un terrain d'entente pour que la paix confessionnelle règne parmi les hommes ? Les spirites chinois osent le croire et, à en juger par l'information que je découvre dans un journal de leur pays, il apparaît qu'ils cherchent à rédiger, expérimentalement, l'Évangile des Évangiles. Quoi que l'on puisse penser de cette énorme prétention, il n'est pas inutile de l'enregistrer, quand on constate que ce texte, d'où l'apaisement sortirait, est dicté, à la planchette, par des Esprits qui se disent missionnés à cet effet. Il faut convenir que leurs messages sont d'une grande beauté et parfois d'une sublime élévation : ils préconisent l'exercice de la vie intérieure, la méditation, et la plus large philanthropie. Le mouvement s'étend de jour en jour, en Chine, parmi les étudiants, leurs maîtres, et des individus de toute classe. N'augurons pas, hélas ! qu'il puisse triompher des antinomies religieuses multiséculaires. Ses effets ne dépasseront pas, vraisemblablement, la Grande Muraille chinoise. Mais s'ils portaient un jour 400 millions de Célestes à la mansuétude et à l'amour fraternel, le spiritisme aurait déjà remporté là une belle victoire.

*** Nous parlions, tout à l'heure, des Indes. Déjà, dans une précédente chronique, nous avons emprunté à la revue *Kalpaka*, de Tinnivelly, quelques extraits d'un article de M. A. K. P. Mukherji, où l'auteur reprochait à l'Occident son matérialisme excessif, et à l'Orient l'abandon où il tient la vérité spiritualiste pour laquelle il est si parfaitement préparé. Il nous faut consulter encore *Kalpaka* de janvier et écouter le même auteur, lorsqu'il dit : « Les races de l'Ouest, peu à peu, s'éveillent aux réalités de l'Occulte. On y voit à l'œuvre des intelligences du plus haut avancement : Sir Oliver Lodge, Sir A. Conan Doyle... (M. Mukherji eût pu ajouter à sa liste les noms d'éminents et courageux Français.) Tous ces hommes sont probablement des Yoghis réincarnés en Europe où ils peuvent plus utilement servir la cause de l'Esprit que s'ils étaient venus reprendre corps au milieu de la race hindoue... A ce propos, disons que les distinctions de races sont une erreur née d'un faux raisonnement. Un Mahatma Gandhi n'a-t-il pas pu être autrefois un Européen, et être né aux Indes, ensuite ? La première leçon que l'humanité doit tirer de l'étude de l'Occulte et de la réincarnation est que les différences de races sont illusoire, et démontrent, chez qui les professent, une bien courte vue sur les cycles de la vie et de la mort. L'humanité est *une* et le plus humble de ses représentants ne peut être tenu à part de la grande famille... Travaillons tous ensemble. Les sciences de l'Occulte, pratiquées à l'Ouest comme à l'Est, pourront faire le salut de l'humanité, car de l'illumination spirituelle de tous, se dégagera une plus large conception de l'harmonie internationale ; les antagonismes se feront moins aigus, et nous connaîtrons tous le bienfait de la vraie paix. Oui, nous voyons, en cette étude de l'Esprit, le germe de la grande paix future, de la prospérité et de la bonne volonté parmi tous. Les Indes doivent apporter leur part à ce noble labeur. L'occultisme, le spiritisme, la philosophie et la science de Yoga doivent s'avancer, la main dans la main, sur le sentier de la Délivrance spirituelle ».

*** Notons encore, pour l'Asie, que le mariage du prince héritier du Japon fut une cérémonie toute spiritualiste, célébrée devant la tablette des Ancêtres, l'autel des Esprits du Ciel et de la Terre. L'Empereur a lu le texte traditionnel où il est dit que les Esprits des aïeux « sont avertis de la prolongation de leur lignée par l'union consacrée en ce jour ». Un journal japonais écrit : « Quand, à genoux, le prince et la princesse échangèrent leur coupe de *saké*, on eut le sentiment qu'il y avait bien là deux assistances, d'une part l'assemblée des ambassadeurs et des dignitaires, d'autre part, dans le sanctuaire, les Témoins invisibles, les illustres morts-vivants qui, du fond des siècles et de notre histoire nationale, étaient venus pour être présents à ce mariage ».

A propos du médium Carlos Mirabelli.

Nous avons déjà (octobre 1923) parlé du médium Mirabelli. Un ami canadien nous communique une lettre que lui adresse de Sao Paulo (Brésil) un éminent docteur, M. Orenco Vidigal, où il est confirmé que Mirabelli produit des phénomènes remarquables : au reste, il ne manque pas de « bonnes âmes pour dire que Mirabelli trompe comme tous les médiums ! »

Détachons de la lettre du Dr Vidigal ce passage qui a la valeur d'un certificat : « Je ne suis pas convaincu de la doctrine spirite, mes affaires me laissant peu de temps pour m'occuper d'études et d'expériences ; cependant, je m'intéresse à cette science nouvelle, dont le développement s'accroît chaque jour dans ce pays, et spécialement à Sao-Paulo. Dans un grand nombre de groupes, on pratique le spiritisme avec de bons médiums. Il en est un, ici, fort réputé, M. Carlos Mirabelli, dont la renommée est grande même en Europe, et qui, par sa faculté extraordinaire, a produit des phénomènes beaucoup plus importants que ce qui a lieu chez moi. C'est ainsi qu'on a obtenu, par la médiumnité, des matérialisations d'Esprits, des photographies, des moulages de mains, des apports et des communications en presque toutes les langues et sur plusieurs sujets. Le médium, illettré, ne connaît que sa langue — le portugais — et néanmoins il écrit en français, italien, anglais, allemand, tchèque, hongrois, japonais, avec une rapidité incroyable. Il existe dans notre ville un grand hôpital sanatorium spirite pour le traitement des maladies mentales et manies diverses : l'un de mes collègues en est directeur. Dans cet hôpital, on a obtenu de beaux résultats en employant exclusivement la méthode spirite. Le spiritisme, selon ma pensée, est destiné à provoquer une grande révolution dans toutes les branches des connaissances »

Une distinction de termes.

« Je ne mets pas en doute que des sensitifs ont souvent éprouvé, près d'eux, la présence invisible d'êtres qui leur furent chers. Pour moi, non seulement j'ai ressenti, mais j'ai vu. J'ai parlé avec mon père défunt et me suis promené avec lui dans mon appartement. Je savais bien qu'il n'était qu'un Esprit, et pourtant il m'a saisi et étreint la main. Ce n'était pas une erreur de mon imagination, mais un fait certain et réel, et je considère que d'appeler fantôme un Esprit bien-aimé, c'est l'insulter. Les fantômes, à mon sens, sont ceux des êtres qui ont eu des consciences coupables, pendant leur vie. Mais nos bons Esprits, ceux qui furent droits et nets, ceux qui viennent protéger les survivants qui les pleurent, ne peuvent être qualifiés du même nom. (D'une lettre de spirite publiée par l'*Observer*, le 31 décembre 1923.)

Les « permissionnaires » de l'« Au-delà ».

Les phénomènes spirites que provoqua la guerre sont loin d'être encore tous connus et en voici deux qui, datant de 1916, nous sont seulement révélés par *Occult Review* de février dernier. — Une dame loue un appartement meublé à Londres, pendant l'été 1916. Son mari est en France, sur le front, et elle est venue de sa province dans la capitale pour que, dans le cas de permission, le soldat n'ait pas à gaspiller la plus grande partie de son temps, en un long voyage. Une nuit, elle a une vision. Elle vient d'éteindre la lampe électrique au chevet de son lit et ne dort pas encore. Les règlements impérieux imposent à tous les Londoniens le devoir de tirer étroitement les rideaux sur les fenêtres, et de dissimuler toute lumière, à cause des Gothas et des avions allemands. Donc, dans la rue et dans la chambre, règne une épaisse obscurité. Pourtant, contre la draperie, la dame voit tout à coup une auréole lumineuse. Trois autres se forment au voisinage. La lumière s'intensifie et en vient à éclairer la chambre entière. Elle a maintenant la forme d'un ovale unique, de coloration dorée, contre le rideau, et semble irradier de la circonférence au centre. Et, voici qu'apparaît, au centre même, la tête d'un jeune homme, un visage souriant, nettement dessiné, et que l'on croirait consistant. Il a les yeux bleus, continue à sourire d'aimable façon, puis ses traits s'absorbent dans la lumière et il y disparaît. La dame allume l'électricité. Bien entendu, la chambre était vide. « Qui était ce singulier visiteur ? Pourquoi s'est-il manifesté ? » Ce sont les questions qu'elle se posa : elles sont restées sans réponse.

Une jeune femme, toujours gaie, de bonne santé, est mariée à un Anglais qui, en 1916, fait la guerre en Mésopotamie. Elle s'en va passer une semaine chez ses parents, à la campagne. On parle du cher absent, un soir, à la veillée. C'est la nuit d'hiver, froide et sombre. On est assis au coin du feu, dans la grande salle à manger. Brusquement, l'épouse voit son mari, Dick, un peu

en arrière, sur le côté du foyer, près de la porte. « Il était en uniforme, dit-elle, et je l'apercevais si distinctement, qu'une seconde je pus croire qu'il était venu en permission sans avoir eu le temps d'avertir. Mais ce n'était, hélas, point par mes yeux que je le reconnaissais, et rien que par une sorte de vision intérieure. J'étais bouleversée, et comprenais qu'il avait dû mourir. Pourtant, je ne dis rien à mon père et à ma mère. » Le lendemain matin, du War Office, nous parvint la nouvelle que le lieutenant M... avait été tué. La vision n'avait pas menti.

Le cavalier dans la nuit.

M^{lle} M.-J. Good écrit à la revue *Light* : « Un jour, un étranger, venu dans notre village, descendit à l'auberge. Il conduisait une voiture légère, attelée d'un beau cheval. Son intention était de construire une maison dans le pays, et il choisit bientôt un terrain, sur une hauteur, vis-à-vis de la maison de mon père. Ayant engagé des ouvriers, il fit commencer les travaux que nous regardions avec quelque dépit, car la maison terminée devrait nous cacher une partie du paysage. Un jour, arrêt de la construction : on raconte que les maçons n'ont pas été payés et que l'étranger, furieux du départ de ces gens, est parti en voiture, avec son groom, dans la ville voisine, pour en ramener d'autres, en disant qu'il pouvait parfaitement payer qui travaillait à son service. Le soir de ce jour, j'étais allée à une petite réunion, dans une maison du bourg, avec mon frère aîné. A la sortie, il reste un peu en arrière pour échanger quelques paroles avec un ami, et je fais quelques pas toute seule. La nuit est noire, mais, à un certain point, non loin du chantier de l'étranger, je me sens entourée comme d'une sorte de clarté lunaire et tout à coup, je vois, à quelque distance, le propriétaire de la demeure inachevée, à cheval, tournant au galop autour des murs. A la fin, la lueur se dissipe et je retourne chez moi, moins étonnée, pourrais-je dire, qu'intéressée par un si singulier spectacle. Je dis alors à mes parents que l'homme a dû revenir de la ville, et je raconte ce que j'ai vu. Mon père éclate de rire et me dit d'aller dormir. Il ne me croit pas, certainement. Le surlendemain matin, le journal relate que ce malheureux, son cheval, sa voiture et son groom ont basculé dans la rivière du haut d'un pont. Le courant étant très activé par la crue, les voyageurs ont été emportés et noyés. Le moment de l'accident coïncidait à celui de ma vision.

Le monument fantôme.

Assez tardivement publié par le *Daily News*, ce cas de vision reste des plus dignes d'intérêt. Quelques personnes suivaient, dans une voiture, la route déserte de Taunton à Glastonbury, le matin du 11 novembre dernier. A 11 heures, pour les deux minutes de silence, on arrête le moteur de l'automobile et l'on observe qu'à cet endroit, dans un champ tout proche, se dresse une pierre, gris-blanc, d'environ trente pieds de haut, portant, de part et d'autre, des couronnes de laurier. Un texte est gravé sur le socle : « Vous qui passez ici, si vous n'aviez plus foi en ceux qui sont morts, ils ne pourraient plus dormir dans les campagnes de Flandre ». On s'approche, et l'on constate avec stupeur qu'il n'existe, en réalité, aucun monument du Souvenir dans ce champ. Il en est certes d'autres, dans le district, mais à plusieurs milles de distance. « C'est là un troublant mystère, confesse l'un des témoins de cette brève vision, mais nous ne pouvons douter d'avoir vu, et bien vu, ce monument debout en bordure du chemin, pendant que nous laissions s'écouler les deux minutes solennelles. »

Joseph et Joseph.

Le rabbin J. H. Loeb relate, dans le *Washington Times-Herald*, l'« étrange phénomène » qu'il lui advint de constater. Un jour, il célèbre l'office aux obsèques d'un jeune marin israélite, mort de maladie à bord du cuirassé *Mississippi*. Le corps a été descendu à terre et, à la synagogue, le rabbin prononce quelques paroles d'adieu, bien qu'il ait, au sujet du défunt, très peu de renseignements : il sait seulement qu'élève à la Central High School, le garçon s'en est échappé pour s'enrôler sans le consentement de ses parents. Il était fils unique. Sa mère avait quitté ce monde quelques années auparavant. Son père, Samuel Shear, un tailleur, s'était remarié. Le marin por-

ait le prénom de Joseph. Or, peu de semaines plus tôt, l'officiant avait eu le malheur de perdre un fils également appelé Joseph. Dans son sermon funèbre, il dit à l'assistance : « Encore un Joseph qui s'en va ! »

Un certain temps s'écoule, lorsqu'une nuit, le rabbin fait un rêve qui l'impressionne. Il n'en parle pas à sa femme, conduit le service à la synagogue le lendemain samedi, mais, le soir, après dîner, la compagne de sa vie se reprend, en larmes, à déplorer la fin prématurée de leur cher enfant. Et lui, de murmurer, comme poussé par une force irrésistible : « Oh ! non, cela ne signifie rien du tout ! »

— Que signifie ?... interroge la mère.

Elle insiste et finit par apprendre qu'il s'agit d'un rêve, et elle parvient, à force de ténacité, à se le faire raconter : « J'exerçais mon ministère à un enterrement. Voilà que le cortège s'arrête près d'une modeste maison. Le cercueil est posé sur le sol et, à l'intérieur du logis, une voix crie « Encore un ! » Et, sur la porte, s'avance une femme, de plus de cinq pieds de haut, robuste, le visage rond, les cheveux blonds et pouvant avoir 45 ans. Elle vient à moi et m'embrasse la main, puis je m'éveille. »

Ayant ainsi conté son rêve, le rabbin se souvient d'avoir dit « Encore un Joseph qui s'en va ! » à l'enterrement du marin, et l'idée lui vient que l'apparition qui a traversé son sommeil pourrait être la mère de ce malheureux. Le lendemain, il recherche l'adresse du père, le tailleur Shear, prend rendez-vous avec lui par téléphone, et va lui demander : « Votre première femme n'était-elle point telle et telle ? » en faisant un portrait complet. « Oui, dit l'homme stupéfait. Vous la connaissiez donc ? » — « Non, mais à quel âge est-elle morte ? » — « A 45 ans ».

« Je ne connaissais nullement la famille Shear, en effet, déclare M. J. H. Lœb, et cette histoire n'est pas imaginée, mais vraie. Je la soumetts sans commentaire à l'examen de mon prochain. Et je serais grandement obligé à quiconque pourrait, d'une façon satisfaisante, m'en expliquer le mystère troublant, par les seuls arguments de la pensée dite rationnelle, ou par les moyens ordinaires de la recherche dite scientifique. » Le rabbin, spirite conscient ou sans le savoir, ne glissait-il pas quelque ironie dans cette dernière phrase ?

Photographie psychique d'un chien.

« La première photographie psychique que j'obtins — écrit un lecteur au périodique *The International Psychic Gazette* — fut celle de mon père défunt. Or, il était, de son vivant, très attaché à un bon chien qui lui tenait compagnie, toujours, dans sa chambre, alors que le rhumatisme l'y condamnait à l'immobilité. Et je pus constater, dans l'*Aura* qui entourait le visage de mon père sur l'épreuve, une tête de chien, distinctement visible. C'était celui que le pauvre malade aimait tant ! Cela nous permet-il de penser qu'il y a place, dans l'Astral, pour nos petits animaux domestiques ? »

Un médium qui change de couleur.

Dans la même revue (numéro de février 1924), un correspondant écrit : « Je vous envoie sous ce pli deux photographies qui peuvent vous intéresser. Pendant une séance tenue chez moi, le 12 août 1923, le médium était contrôlé par un Esprit que nous ne connaissions pas et qui nous dit : « A la prochaine séance, je m'arrangerai pour que le médium soit tout noir ». Il ajouta : « Prenez, à ce moment-là, une photographie de lui. » Aussi bien, invitai-je, pour la fois suivante, un ami qui, le 15 août, vint à la séance, avec un petit appareil photographique, pour prendre un cliché. On introduit le médium, on l'attache sur sa chaise. Il y avait là seize témoins. A la fin de la séance, on prend la photographie du sujet et, au développement de la plaque, on constate qu'il est d'un beau noir de nègre. Par surcroît, l'Esprit avait assis le médium devant une table de style ancien, qui n'existait pas dans notre maison. (Les deux photographies montraient en effet, le médium, blanc au naturel, et noir par l'original caprice de l'Entité contrôleuse.)

Victoire de médium.

La Cour suprême de New-Jersey (Etats-Unis) a décidé que le Spiritisme n'a rien de commun... avec le fait de dire la bonne aventure. Mary Delaney, médium, accusée, par la police, de « jouer à la somnambule pour tromper les gens », a motivé, au Tribunal, ce jugement : « La Constitution garantit à tout citoyen la liberté religieuse ainsi que le droit de pratiquer toute croyance ne portant pas atteinte aux droits personnels ou ne violant pas les lois de la moralité. La prévenue est acquittée. Rien dans ses actes, que nous n'expliquons pas, mais qui peuvent relever d'un ordre de faits encore inconnus, n'autorise la justice à sévir. En se déclarant médium de la Spiritualist Church et en y donnant des séances, Mary Delaney n'a point offensé la loi. Nous ordonnons qu'elle soit remise, à l'instant même, en liberté ».

Six voix simultanément entendues.

Les incrédules disent volontiers : « Comment pouvez-vous admettre que, dans les séances des spirites, on puisse entendre une voix d'outre-tombe ? » Que diraient-ils, s'ils en entendaient trois à la fois ? Leur objection, assez courante, est, pour le cas d'une voix : « C'est de la ventriloquerie. Ces médiums ont toutes les ruses ». Mais a-t-on entendu jamais un ventriloque avoir trois voix, *simultanément* ? Il y a mieux : un témoin autorisé, M. R.-H. Saunders, écrit (*Light*) : « Nous avons même entendu six voix ensemble ! » Deux Esprits dialoguaient dans une langue qui nous était complètement inconnue, et un troisième se manifesta qui dit : « Entendez-vous ces deux qui parlent ? » Je répliquai : « Très clairement, mais je ne comprends pas un mot ». — « C'est logique, reprit l'Esprit, ils parlent une ancienne langue égyptienne, perdue aujourd'hui. L'un des « Egyptiens » s'exprimait d'une voix profonde et sonore, et l'autre répondait avec un timbre manifestement féminin. A ce moment, un ami, que j'avais invité à la séance, et qui, peu d'instant auparavant, avait reçu, de l'au-delà, des preuves d'identité tout à fait remarquables, dit à ma femme : « N'est-ce pas extraordinaire ? Avez-vous entendu ce que cet Esprit m'a dit ? » — « Parfaitement, mot par mot ». Donc, en cette seconde, six voix se faisaient entendre : celles des deux Esprits dans leur langue énigmatique, celle du troisième Esprit qui attirait mon attention, celle de mon ami, celle de ma femme et la mienne. »

A propos de Lord Byron.

Voici que s'approchent les fêtes du centenaire de Lord Byron. A cette occasion, ouvrons un livre récemment paru : *Lettres et journal de Anne Chalmers*, et traduisons ce curieux passage : « On m'a raconté une anecdote sur Byron et je tiens le récit d'une dame qui vit souvent le poète enfant passer le matin, devant sa porte, en allant à l'école, à Aberdeen. Mrs. Byron et quelques autres jeunes dames étaient à une partie de plaisir, lorsqu'une devineresse s'approcha et dit à Mrs. Byron, qui n'était pas alors mariée, qu'elle épouserait un homme d'apparence fortunée, mais que, de cette union, résulterait, pour elle, une grande détresse. Elle aurait un fils, lui fut-il annoncé, mais il naîtrait déformé. Tout se produisit ainsi que dit. M. Byron père tomba malade et perdit son avoir. Quant au fils, George, qui devait être Lord Byron, il vint au monde pied bot. La jeune fille avait eu affaire à une véritable clairvoyante. »

III^e Congrès spirite mexicain (et Mexique Centre-Amérique).

Sauf contre-indication, ce Congrès ouvrira ses travaux à Mexico, le 15 mars, et durera quinze jours. Ses objets d'étude sont : a) Confronter les doctrines spirites, la science et la morale ; b) Etablir les principes fondamentaux des relations entre tous les êtres ; c) Moyens d'unifier les méthodes expérimentales du spiritisme ; d) Signaler les erreurs du pseudo-spiritisme face aux enseignements du spiritisme véritable ; e) Participation du spiritisme dans l'évolution religieuse de l'Humanité ; f) Pratique de la médiumnité ; g) Journaux et librairies spirites.

Musées spirites.

On en demande la création, en Angleterre. « Il nous manque un dépôt central pour tous objets et documents contribuant à l'histoire du spiritisme. Des manuscrits, des photographies psychiques, des peintures, des apports sont perdus par des héritiers qui ne connaissent pas la valeur de ces objets. Que sont devenues, par exemple, les cires où s'imprimèrent les empreintes de formes émanant de l'au-delà en présence de Kate Wood, de M^{me} d'Espérance et de bien d'autres ? Il faut créer le musée spirite. »

La déesse Kuannon et le tremblement de terre.

Le récit vient de Melbourne. Un collectionneur y possède une statuette de la déesse japonaise Kuannon, enfermée dans un petit meuble fermé de portes bien assujetties par une barre transversale. L'effigie lui a été donnée, jadis, au Japon, par un habitant de Dzushi, ville détruite par le tremblement de terre récent. La veille de la catastrophe, la barre tombe et la porte s'ouvre. On referme : le même phénomène se produit. Le lendemain, le télégraphe apporte la tragique nouvelle qui endeuille le Japon. Et la barre tombe encore. Le meuble n'a pourtant point besoin de réparations. D'ailleurs, depuis, plus rien ne s'est produit. Le collectionneur cherche aujourd'hui à savoir si le Japonais qui lui donna la Kuannon est encore vivant ou s'il a péri dans le sinistre.

La prévision réalisée.

Un engin explosif est, par infortune, resté tombé dans l'herbe, à Pogdora, et le soldat Virgilio Botticelli, le heurtant du pied, est tué, littéralement déchiqueté. Dans la poche d'une de ses tuniques, à la caserne, on trouve une lettre, à peine arrivée, où sa mère l'exhorte à faire bien attention à un péril qui pourrait le menacer, car elle l'a vu, en rêve, mort, déchiré par une machine infernale.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

La Tribune de Genève du 1^{er} février publie une intéressante étude de M. Raoul Montandon sur « la Connaissance supranormale appliquée aux recherches policières ». Le rédacteur cite deux faits pris entre mille et conclut :

Une utilisation rationnelle des pouvoirs supranormaux constituerait pour les recherches policières un mode précieux d'information.

Dans son ouvrage *La Fin du Secret* le Dr Binet-Sanglé a tiré la même conclusion ; nous pensons, toutefois, qu'il serait dangereux de reposer l'exercice de la justice — déjà si faillible — sur les données de la psychologie transcendante, surtout du côté de l'accusation. Si la « connaissance supra-normale » peut, quelque jour, intervenir en justice, il est à souhaiter qu'elle demeure exclusivement une arme de la défense, afin d'éviter le retour aux erreurs médiévales du « Jugement de Dieu ».

Le même journal, dans son numéro du 8 février, donne la parole à un adversaire du spiritisme, c'est-à-dire à un... incompetent. M. Maurice Millioud manifeste cette incompetence en établissant tout de suite une confusion entre le spiritisme et l'occultisme, et en faisant état du rapport récent des profes-

seurs de la Sorbonne, à propos de Guzik, comme si leur *erreur* n'était pas aujourd'hui démontrée, ne serait-ce que par le fait incontestable de l'impossibilité matérielle de reproduire les soi-disant « fraudes » du médium. **La Revue Spirite** a souigné cette impossibilité ; nous n'y reviendrons pas.

Comme de juste, le rapport ridicule de la Sorbonne n'a pas tenu devant la critique et les esprits impartiaux estiment que « c'est à recommencer ». Mais le coup est porté : « le mal est fait, il chemine, il s'avance ; de bouche en bouche, il est porté... »

Basile a des successeurs, et beaucoup plus nombreux sont les journaux qui ont complaisamment accueilli les « calomnies » que ceux qui ont tenu compte de la riposte.

C'est une coutume indélébile chez nos adversaires : Dans **La Revue de France**, le D^r Achille Delmas publie une « Réponse à M. Sudre », qui est tout ce que l'on voudra, sauf une « réponse ». Il est vrai que, s'il faut en croire certains bruits, M. Delmas avait sa « réponse » prête avant même que M. Sudre ait eu publié ses articles !!! Il faut croire qu'il en fut bien ainsi, car M. Delmas ne fait rien d'autre, en son article, que ressasser les mêmes vieilles histoires, les mêmes vieux ragots d'écurie ou d'office dont on a fait bonne justice depuis longtemps. Il ne répond, par contre, à aucun des arguments développés par M. Sudre tout au long de son magistral exposé.

Aussi celui-ci riposte-t-il, dans **La Revue de France** du 15 janvier :

Mon honorable contradicteur, M. le D^r Achille Delmas, avoue qu'il n'a pas suivi pas à pas mes articles. Sa réponse reprend, en effet, certains arguments que j'ai croyais avoir réfutés et n'en apporte aucun nouveau : de plus, ces arguments sont empruntés aux campagnes de presse de ces derniers temps. Il est regrettable que M. Delmas n'ait pas eu le loisir de remonter aux sources et d'étudier la centaine de volumes qui l'auraient rendu plus prudent dans ses accusations et dans ses négations.

M. Sudre riposte, lui, directement, à l'article du D^r Delmas. Il écrit, après une série de démonstrations touchant les accusations de fraude :

De la liste infamante dressée par M. Delmas, il faut rayer tous les noms, et son réquisitoire se dissout alors de lui-même, révélant qu'il n'était qu'un faisceau d'arguments triés en vue de justifier une idée préconçue : celle de l'impossibilité des phénomènes métapsychiques...

Au lieu de condamner les médiums, mon honorable contradicteur eût mieux fait de les étudier. Entendons-nous. Étudier les médiums ne veut pas dire se réunir à quatre ou cinq professeurs, se constituer en tribunal sans appel, décider que dix séances sont suffisantes pour discrediter un médium et se hâter de communiquer son verdict aux journaux pour qu'à grand fracas ils en alimentent la passion publique. Non, cela c'est une manifestation de parti, ce n'est pas de la recherche scientifique. La recherche scientifique exige le temps, la patience et la sérénité du laboratoire. M. Delmas ne me citera pas une seule personne qui, ayant entrepris de cette façon sérieuse une telle étude, n'en ait pas reconnu le bien fondé et le prodigieux intérêt. Tous les jours il y a quelque « converti » nouveau. Hier, c'était M. le P^r Leclairche, de l'Académie des Sciences ; aujourd'hui, c'est M. le P^r Cunéo, de la Faculté de Médecine.

Le D^r Delmas a toujours la ressource d'opposer à ces « autorités » celle de M. le professeur Dicksonn, de la Corporation des Bateleurs.

Le Oanada, de Montréal, du 17 décembre dernier, commentait favorablement les articles de M. René Sudre dont il vient d'être question.

Dans **Le Gaulois** du 29 janvier, M. Baude de Mauriceley rappelle « Quelques souvenirs » à propos de « Télépathie et télévisions ». Article très sensé, où des faits sont rapportés que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, mais qui s'apparentent directement aux milliers de cas réunis par M. Camille Flammarion. M. Baude conclut aimablement :

Mesdames, si l'ennui vous cramponne, si vous n'avez pas un livre passionnant à lire ou quelque partition savante et suave à déchiffrer, laissez vagabonder votre imagination dans l'Audé des choses visibles ; promenez votre rêverie hors de cette planète. Cela ne peut faire de mal à personne — et puis, enfin, c'est une noble distraction.

Pourquoi pas ? Après tout, il n'est pas mauvais que le Spiritisme soit ainsi appelé à combler le vide désolant de certaines heures terrestres et à dissiper les lourds nuages de la douleur ; on conserve toujours un attachement profond envers ce qui a permis de vivre les jours mauvais.

Et puis, voici venir l'histoire du Pharaon. Sous le titre impressionnant et bien « roman-feuilleton » : « Le mort qui tue », **Le Proso** du 20 janvier signale que la violation du tombeau de Tout-ankh-Amon a fait déjà six victimes. Nous renvoyons le lecteur aux articles parus, sur ce sujet, dans *La Revue Spirite* de mai 1923.

Le Matin, qui n'ouvre pas facilement ses colonnes aux communications autorisées des représentants sérieux du Spiritisme, rapporte en bonne place, dans son numéro du 11 février, une « histoire fantastique » où l'on voit la fille d'un pharaon revenir chercher sa main momifiée.

Evidemment, le principe même d'une apparition matérialisée, dans les conditions décrites, n'est pas mis en doute par nous ; mais nous possédons, dans les archives du Spiritisme, une foule de cas infiniment plus probants, beaucoup moins « fantastiques », et si notre grand confrère parisien veut faire œuvre utile, nous nous tenons à sa disposition pour présenter à ses lecteurs les faits sérieusement enregistrés, contrôlés judicieusement ; ce sera peut-être un peu moins « romanesque », mais ça aura au moins l'avantage d'être vrai.

Certains « faits divers » sont, d'ailleurs, éloquents par eux-mêmes. Tel est le cas tragique, signalé également par **Le Matin** dans son numéro du 15 février, et que nous devons reproduire *in extenso* :

Dublin, 14 février. — Le célèbre violoniste Eugène Ysaye devait donner un concert au théâtre royal de Dublin. Il débuta avec son habituelle virtuosité, mais soudain son jeu faiblit et c'est à peine s'il put terminer le morceau qu'il exécutait.

Le pressentiment qu'un malheur allait lui arriver venait de lui traverser l'esprit, et c'est en vain qu'il essaya de réagir contre cet obsédant avertissement inférieur. Il continua cependant à jouer, mais sans âme, l'esprit préoccupé.

Le concert prit fin, et le violoniste était à peine rentré à son hôtel qu'on lui remit une première dépêche lui annonçant que sa femme, qu'il avait laissée en bonne santé, était gravement malade. Un instant après, une deuxième dépêche disait que M^{me} Ysaye était morte !

Dans **Le Courrier du Centre** de Limoges (27 décembre), M. Fernand de Fleury prend position, à propos des problèmes psychiques, sur un terrain prudent de « réserve et d'attente ». Il confond certain « congrès de psychologie expérimentale » tenu l'année dernière à Paris, avec un « Congrès Spirite » et cette confusion le conduit à des appréciations erronées, en ce qui nous con-

cerne. Il reprend cependant, pour son compte, une formule chère à Allan Kardec.

Il faut cependant que le spiritisme se pénètre de cette idée : il sera scientifique ou il ne sera pas.

Et M. de Fleury de conclure :

Je ne nie rien. Je suis même convaincu que d'immenses surprises nous sont réservées dans le domaine des radiations corporelles.

L'Homme libre du 24 janvier, consacre un article aux « Maisons hantées », sous la signature de M. Emile Radon. Il est fait allusion au témoignage personnel présenté dans une récente réunion du « Club du Faubourg », par M. Homem-Christo, auteur d'un livre sur la question :

M. Homem-Christo est un écrivain portugais de haute valeur dont la bonne foi ne saurait être mise en doute, et qui fut le héros d'une étrange aventure.

Il est jeune encore, d'un esprit parfaitement logique, et donne l'impression d'une complète maîtrise de soi. A l'entendre raconter son invraisemblable histoire, on est, tout de même, un peu abasourdi :

« J'étais à l'époque, dit-il, étudiant à l'Université de Lisbonne, libre penseur, affranchi de tout préjugé et, par conséquent, loin d'être disposé à admettre des manifestations de l'au-delà, quelles qu'elles fussent.

« Ayant été expulsé de l'Université à cause de mes opinions, je louai aux environs de la ville une petite maison où je m'installai avec ma femme, deux bonnes et un bébé de deux mois. J'ignorais que la maison passait pour être hantée. Je n'eusse, d'ailleurs, attaché aucune importance à ces sornettes. La première nuit, ma femme s'éveilla en sursaut, me signalant des bruits au rez-de-chaussée. Je n'y voulus prêter aucune attention et me rendormis. Mais, au bout de quelques jours, force me fut bien de reconnaître qu'il se passait dans ma maison des choses peu ordinaires. Croyant à des mauvais plaisants, je résolus de vérifier et de les découvrir coûte que coûte. Un ami que j'avais invité à coucher chez moi s'était enfui effrayé, le lendemain matin, parce qu'il avait vu les volets et la fenêtre de sa chambre s'ouvrir sous ses yeux, alors que par deux fois il les avait solidement refermés lui-même. Je m'en fus donc chez le commissaire de police qui me donna trois de ses agents ; deux de mes amis se joignirent à nous et, tous les six, nous nous mîmes en demeure de monter la garde la nuit suivante, de fouiller la maison de fond en comble et d'expulser sans pitié les malandrins que nous supposions responsables de ces perturbations. C'est alors que se place l'histoire la plus fantastique que j'aie jamais connue. Les bruits commençaient, d'ordinaire, à la porte de la cuisine. Postés à cinquante centimètres de chaque côté de cette porte, nous entendîmes les coups formidables qu'on y assénait sans qu'il nous fût possible d'expliquer d'où ils venaient. Puis le branle-bas continua dans toute la maison, malgré notre présence, à tel point que je fus giflé violemment par une main invisible et que mon bébé, qui dormait dans son berceau auprès de sa mère, fut transporté miraculeusement du premier étage au rez-de-chaussée et retrouvé complètement nu sur la table de la salle à manger... »

De tels faits, en effet, paraissent inouïs, inconcevables. M. Homem Christo ne les commente pas et se borne à dire : « Je ne comprends pas, je cherche ».

Le Progrès de Sidi-bel-Abbès publie des articles très sérieux sur « La science spirite ». De même **Le Cri de Lyon**.

Le Temps d'Asie, de Saïgon (25 novembre) cite l'article de notre collaborateur M. Léon Denis, sur la Catastrophe du Japon.

De son côté, **Le Bulletin du Foyer des Etudiants Annamites**, d'Hanoï, a reproduit, en français et en annamite, dans son numéro du 15 septem-

bre dernier, quelques pages admirables de « Jeanne d'Arc médium » du grand écrivain spirite.

Le Mercure de France, du 15 janvier, publie un chapitre de l'étude « Florilège Einsteinien » de M. Henri Lafuma, dont le sous-titre: « En marge des relativités », s'orne, en exergue, d'une citation empruntée à la Chronique étrangère de notre collaborateur, M. Cassiopée.

Le même numéro consacre un article nécrologique ému à la mémoire du grand penseur et du bon écrivain spiritualiste que fut M. Albert Jounet.

Le mouvement Spirite

Fédération Spirite Internationale

Nous avons le grand plaisir d'enregistrer que Sir Arthur Conan Doyle a accepté la présidence d'honneur du Comité exécutif de la F. S. I., que celui-ci avait décidé, dans sa réunion de décembre et sur la proposition de M. Jean Meyer, vice-président, d'offrir au célèbre écrivain anglais, propagandiste infatigable de la doctrine spirite à travers le monde.

D'un autre côté, M. Pauchard, président de la « Société d'Études psychiques » de Genève, a accepté de remplir les fonctions de trésorier, en remplacement de notre regretté frère Edouard Fritz, décédé un mois à peine après le Congrès de Liège, où il représentait la Suisse.

Les adhésions des Fédérations nationales et des grands Groupements indépendants commencent à arriver au Secrétariat de la F. S. I. et tout porte à croire que la concentration mondiale des forces spirites est en bonne voie de réalisation.

Union Spirite Française

Nous signalons expressément à nos lecteurs que l'assemblée générale de l'U. S. F., d'abord annoncée pour le dimanche 30 mars, a été définitivement fixée au *dimanche 6 avril*, à 15 heures précises, dans les salons de la « Maison des Spirites », 8, rue Copernic.

Ce changement est destiné à permettre que la cérémonie de commémoration du Père-Lachaise, devant le tombeau d'Allan Kardec, se déroule, selon la coutume, l'après-midi du dernier dimanche de mars au lieu du matin. Tous les spirites sont donc invités à se réunir le dimanche 30 mars, à 14 h. 30, au cimetière du Père-Lachaise, devant le dolmen qui conserve le souvenir matériel du Maître, afin de célébrer, dans le recueillement, le 55^e anniversaire de sa désincarnation.

Voici, maintenant, l'ordre du jour des travaux prévus pour l'Assemblée générale du 6 avril :

1. Approbation du procès-verbal de la dernière Assemblée ;
2. Comptes rendus moral et financier de l'exercice 1924 ;
3. Rapport des censeurs
4. Nomination des membres du Comité sortants renouvelables et élection des nouveaux membres ;
5. Élection de deux censeurs pour 1924 ;
6. Rapport des commissions et services annexes, vœux, décisions ;
7. Ratification des décisions d'urgence du Comité ;
8. Questions diverses.

Fédération Spirite Lyonnaise

Notre dernier numéro était sous presse quand nous avons appris que la F. S. L. avait été amenée, par diverses considérations, à reporter au samedi 12 avril la fête annuelle d'Allan Kardec, que nous avions annoncée pour le dimanche 16 mars.

C'est donc le 12 avril, à 20 heures, que notre collaborateur M. Louis Gastin fera, à Lyon, sa conférence sur « Le Spiritisme et son rôle social ».

D'un autre côté, nous devons spécifier, pour être exact, que l'intéressante « Œuvre des Vieillards », instituée par nos frères lyonnais, dépend directement de la Fédération. C'est une « Œuvre du Vestiaire » qui a été créée à la « Maison Spirite » de la rue Calas.

Conférences et Sociétés

[Une Séance de Psychométrie du médium Vout Peters

Le célèbre médium-psychomètre anglais Vout Peters, de passage à Paris, a donné, dans les salons de la « Maison des Spirites », le mardi 19 février, à 21 heures, une fort intéressante séance à laquelle assistaient une cinquantaine de personnes.

M. Vout Peters a exprimé son plaisir de se retrouver avec les spirites parisiens, qu'il visita plusieurs fois avant guerre : « J'espère que cette réunion resserrera davantage encore les liens entre spirites français et anglais ».

Prenant en main une montre parmi les objets déposés sur la table, le médium décrit la personne à qui elle a appartenu. Cette première vision le conduit vers la personne même, dans la salle, et M. Peters voit ensuite des Esprits familiers qu'il décrit également.

A un moment de ces descriptions qui intéressent passionnément l'assemblée, le médium prononce même le nom de l'entité, qui est reconnue. A un autre moment, il déclare voir M^{me} Nøggerath, la bonne « grand'maman » que les vieux spirites parisiens ont bien connue.

Sur un objet présenté, M. Peters fait une description assez juste des lieux dans lesquels il fut trouvé.

En terminant la soirée par quelques mots sur le spiritisme, M. Vout Peters, très applaudi, déclare que ce n'est que par et sur le spiritisme que l'humanité pourra établir une véritable fraternité.

Conférences à la « Maison des Spirites »

Nous sommes heureux d'annoncer que la série prévue des « Conférences publiques » données sous les auspices de l'U. S. F. sera ouverte, le dimanche 23 mars courant, à 15 heures précises, par notre vieil ami M. Albin Valabrègue, qui parlera du « Spiritisme au théâtre : Pourquoi j'ai écrit *La Mort vaincue* ».

Le 27 avril, M. Pascal Forthuny parlera sur « L'Esprit de confiance et l'Esprit de méfiance ».

Le 4 mai, le sympathique président de l'U. S. M. Gabriel Delanne, fera entendre sa parole autorisée, à propos de « l'Etude positive de la Réincarnation ».

Le 18 mai, les 1^{er} et 22 juin, d'autres conférences auront lieu, avec le concours de MM. Philippe, Wietrich et Gastin.

Union Spirite Française

Comme suite au compte rendu succinct que nous avons publié en janvier de l'Assemblée

générale du 25 novembre, nous reproduisons ci-après un résumé du discours d'ouverture de M. Gabriel Delanne et l'allocution prononcée par M. Jean Meyer, en réponse à ce discours.

DISCOURS DU PRÉSIDENT

M. Gabriel Delanne ouvre la séance par un remarquable discours dont nous regrettons de n'avoir pu prendre la sténographie. Nous nous bornerons à en rappeler les traits essentiels.

Les premières phrases sont pour remercier le dévoué fondateur de la « Maison des Spirités » pour l'accueil si généreusement offert dans cette maison à l'Union Spirite française. Celle-ci doit devenir, de plus en plus, le centre de ralliement du spiritisme français.

La Conférence internationale de Liège a décidé, d'autre part, que le siège du Spiritisme mondial serait fixé à Paris, 8, rue Copernic. (M. Delanne rappelle les conditions historiques de l'organisation internationale.)

Le rêve d'Allan Kardec est donc réalisé : en 1869, le Maître publiait, dans *La Revue Spirite*, un projet d'organisation générale du spiritisme. Notre « Société française d'Études des Phénomènes psychiques » avait tenté de reprendre l'idée d'Allan Kardec, mais la guerre a arrêté nos efforts et aujourd'hui, grâce à M. Jean Meyer, ce rêve est réalisé.

Le mouvement pour les recherches psychiques s'est étendu depuis la guerre. Les efforts des spirités n'ont pas été vains ; ils ont obligé le monde savant à s'occuper de ces phénomènes qui furent, tout d'abord, rejetés, niés. Il est résulté de nos efforts que la science officielle, ou tout au moins un certain nombre de ses membres, se sont décidés à poursuivre ces études. Toutefois, selon l'habitude prise, ils ont essayé de tout ramener au seul mécanisme de l'être vivant. La méthode est peut-être scientifique, mais elle ne répond pas à ce que nous savons, à ce que les faits nous ont appris.

Allan Kardec a montré comment devait se réaliser la psychologie intégrale par l'étude des facultés transcendantes de l'être. Il a démontré l'indépendance de l'âme avant sa survivance.

Les faits spirités ont été authentifiés et le sont encore de plus en plus par de nombreux chercheurs scientifiques. Malgré toutes les tentatives d'explications diverses, l'interprétation spirite demeure encore la meilleure, répondant le mieux à toutes les exigences de la logique, puisque nous possédons les preuves objectives et une philosophie de faits, sur lesquelles se greffe une morale qui n'est, en définitive, que la morale du Christ.

Nous devons défendre la doctrine du spiritisme. Unissons-nous dans ce but. Nous réussirons avec votre concours. Apportez-le tous, chacun selon vos moyens, car aucun n'est indifférent, si modeste soit-il.

Le discours du président a été coupé par de fréquents applaudissements. Sa péroraison a motivé une chaleureuse ovation à M. Gabriel Delanne dont la vie entière a été consacrée au triomphe des idées nouvelles.

DISCOURS DE M. JEAN MEYER

M. Jean Meyer, vice-président, répond en quelques mots émus aux témoignages de sympathie dont il a déjà été l'objet :

« Je suis très touché des paroles élogieuses et des remerciements que veut bien m'adresser notre cher président et ami, M. Delanne.

« Ne nous donne-t-il pas lui-même le meilleur exemple de son dévouement à la cause ? Aujourd'hui encore, malgré ses infirmités et les souffrances que lui cause tout déplacement, il a tenu à venir présider cette assemblée.

« Lorsque j'ai voulu fonder l'Union, il y a quatre ans, c'est chez lui que j'ai trouvé spontanément le plus encourageant appui. Depuis cette époque, la route s'est élargie. Nous cheminons maintenant avec sûreté et confiance vers les réalisations que notre vénéré maître Allan Kardec nous a indiquées.

« La « Maison des Spirités » est fondée. La « Fédération Spirite internationale » a fixé son siège à Paris, dans cette maison même où nous sommes réunis aujourd'hui, sur ce sol français où le grand Esprit a lutté pour l'idéal supérieur.

« Puissent nos efforts contribuer à ce que notre chère France devienne le phare rayonnant répandant sur le monde la lumière de notre destinée immortelle.

« Soyons unis. N'excluons aucune bonne volonté ; cherchons sincèrement la vérité. Nous triompherons ainsi de tous les obstacles et deviendrons une force avec laquelle il faudra compter.

« Si cette « Maison des Spirités », qui sera confiée aux générations futures, peut réaliser ce but, je serai pleinement satisfait : c'est la seule récompense que j'ambitionne. »

Ce discours, plein d'un sentiment élevé et profond, a été accueilli par de chaleureuses ovations à l'adresse du bienfaiteur du spiritisme français.

Nouvelles de partout

BRUXELLES. — Sous le titre de « Conseil de Recherches métapsychiques de Belgique » vient de se fonder à Bruxelles un organisme ayant pour objet le progrès des études métapsychiques.

Il secondera par son action tous les efforts tentés en Belgique dans cette voie, sans aucun parti pris confessionnel, et avec l'unique dessein de contribuer à la vérification et à l'explication rationnelle des phénomènes. Le C. R. M. constituera donc un centre de ralliement et de coordination pour les chercheurs isolés et aussi pour les groupements s'intéressant à ces questions.

LONDRES. — Sir Arthur Conan Doyle nous annonce que vient d'être constitué à Londres un remarquable groupement d'orateurs spirites dont le but est de répandre la bonne parole, chaque dimanche, en des conférences publiques données à Queen's Hall qui est la plus vaste salle de la capitale anglaise et peut contenir 3.000 personnes.

Nul doute que ces conférences n'attirent une assistance nombreuse, les orateurs étant de ceux dont on peut dire qu'ils « font public » : le Rév. G. Vale Owen, Sir Arthur Conan Doyle, Mr. E.-W. Oaten, Miss Estelle Stead, Dr Abraham Wallace, Rév. C. Drayton Thomas, Rév. Dr Lamond, Mr. R. Boddington, Mr. Horace Leaf, etc. Les conférences sont gratuites.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que comme nous le prévoyions, les conférences organisées à Londres, dans la salle de Queen's Hall, ont, dès leur début, été un succès pour le Spiritisme et un magnifique encouragement pour leurs organisateurs. Il est certain qu'elles attireront de plus en plus la foule des Londoniens que préoccupe le grand Mystère et qui cherchent à l'approcher, guidés par les hautes compétences que sont des penseurs tels que Sir Conan Doyle, le Rév. Vale Owen, et les autres conférenciers, tous éminents, inscrits au programme pour cette année. Voilà une œuvre vivante et qui sera féconde en heureux effets. Chaque réunion dominicale comporte : le chant des hymnes pour ouvrir la séance, l'invocation, l'allocution du président, la conférence proprement dite et le chant d'un hymne, au moment de la séparation. L'exposé des principes qui animent les divers conférenciers est ainsi résumé en une circulaire qui a été adressée par milliers à tous ceux qui « se préoccupent de la vérité » : « Le Spiritisme est un objet d'études constantes bien plutôt qu'un corps de croyances fixes, une sorte de continuuel voyage de recherches. Les spirites sont unis par l'acceptation des sept axiomes suivants : 1° la paternité de Dieu ; 2° la Fraternité des hommes ; 3° la Communion des Esprits ; 4° la Survivance par delà la mort ; 5° la Responsabilité individuelle ; 6° la Loi de compensation et de rétribution pour le bien et le mal accomplis au cours de la vie terrestre ; 7° le Progrès éternel accessible et permis à toutes les âmes ».

PARIS. — Nous enregistrons avec plaisir la récente promotion du Dr Lucien-Graux comme Officier de la Légion d'honneur.

Le célèbre auteur de *Hanté ! de Réincarné ! d'Initié !* est un ami de plus en plus éclairé du spiritisme et la haute distinction dont il vient d'être l'objet consacre officiellement son talent et son œuvre d'écrivain indépendant. Toutes nos félicitations.

Bibliographie

LÉON DENIS. — DANS L'INVISIBLE. SPIRITISME ET MÉDIUMNITÉ. Traité de spiritualisme expérimental : Les faits, les lois. Un volume in-12 de 450 pages. Prix, 6 francs. *Édition de la B. P. S.*, 8, rue Copernic, Paris-XVI^e.】

Ce remarquable ouvrage de notre grand écrivain spirite atteint le 18^e mille. Il a su lui donner une forme claire, précise, entraînante, indiquant avec précision les règles et les conditions qui régissent les manifestations des esprits. Il prouve que c'est à tort que certains écrivains affirment que ces lois sont encore inconnues.

¶ Aux témoignages des savants en faveur des manifestations d'outre-tombe, L. Denis ajoute l'exposé de faits nombreux et inédits, observés par lui au cours de quarante années d'expérimentation. Il établit sur des preuves irréfutables la réalité des rapports entre les vivants et les esprits des défunts.

La place occupée par l'auteur parmi les écrivains de notre temps, sa compétence, son autorité en ces matières, qui lui ont valu l'honneur de présider le Congrès spirite et spiritualiste international, tenu à Paris en 1900, et celui de Genève en 1913, donnent à cet ouvrage une importance et un intérêt exceptionnels.

L'étude du monde invisible attire et passionne de plus en plus les chercheurs. Le champ des investigations s'élargit chaque jour et le nombre des personnes qui y participent s'accroît dans des proportions considérables. Mais beaucoup se livrent aux expériences sans préparation, sans méthode, sans esprit de contrôle. Il en résulte de nombreux abus. La nécessité de préciser les conditions d'expérimentation, de fixer, dans la mesure des connaissances acquises, les règles qui président au fonctionnement des facultés médianimiques se fait sentir d'une manière impérieuse.

Ces règles, ces conditions, Léon Denis les expose dans la première partie de son livre avec une grande clarté, une haute compétence. Il montre que toutes les manifestations du monde invisible sont régies par des lois fixes, précises, rigoureuses, dont l'étude jette une vive lumière sur les problèmes de la vie et de la mort, de la nature et de la destinée des êtres.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude de la médiumnité sous ses multiples aspects. On y voit le grand rôle qu'elle a joué à travers les âges, ses modes d'application dans le présent ; on y indique les moyens de lui rendre tout son éclat et sa sincérité. Le chapitre terminal, sur la médiumnité glorieuse, fait apparaître, dans leur puissant relief et leur majestueux défilé historique, les grandes figures des prophètes, des voyants et des inspirés. En des pages pleines de couleur et de vie, l'auteur nous montre l'influence exercée par le monde invisible sur la marche et le progrès des races humaines, à l'aide des grands prédestinés.

Cet ouvrage constituera un précieux instrument de vulgarisation ; il est destiné à familiariser les penseurs et les chercheurs avec les troublants problèmes de l'au-delà. Ce sera aussi le *calde mecum* du spiritualiste moderne. Il possède, à un degré éminent, les qualités de style et d'érudition qui ont assuré le succès des œuvres précédentes de Léon Denis. C'est en parlant de son premier volume : *Après la mort*, qu'Alexandre Hepp, le fin chroniqueur parisien, disait dans le *Journal* du 26 janvier 1899 : « Ce livre est le plus beau, le plus noble, le plus précieux que je n'ai lu jamais ». Son nouvel ouvrage : *Dans l'Invisible*, n'aura pas un moins grand retentissement.

La littérature spirite s'est enrichie, tout récemment, de trois bons ouvrages : *Les Maisons hantées*, de Camille FLAMMARION ; *Phénomènes psychiques au moment de la mort*, par Ernest BOZZANO ; *Étude documentaire sur le livre L'Esprit consolateur ou nos destinées*, par Paul BODIER.

Nous consacrerons une étude spéciale au dernier livre de notre illustre collaborateur Camille Flammarion et nous montrerons l'intérêt puissant que présente, pour l'avancement des scien-

ces, cette contribution aux études psychiques ; nous devons, d'ores et déjà, souligner la conclusion à laquelle est conduit l'éminent astronome : « L'inconnu d'hier est la vérité de demain ».

Phénomènes psychiques au moment de la mort est aussi une construction solide de faits dûment établis et consciencieusement classés par le célèbre psychiste italien que la *Revue Spirite* s'honore de compter parmi ses collaborateurs. Les éditions de la B. P. S., en publiant cet ouvrage, ont livré au public soucieux de se renseigner exactement sur la valeur des phénomènes qui entourent la mort, un document de premier ordre.

M. Bozzano présente d'abord les cas d'apparitions de défunts au lit de mort, en distinguant les apparitions perçues exclusivement par le mourant de celles perçues exclusivement par les assistants, et de celles perçues par tous, etc. Il expose ensuite un certain nombre de faits précis de « télékinésie » en rapport avec des événements de mort. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des cas de musique transcendante perçue en dehors des événements de mort ou en connexion avec ceux-ci.

C'est, en définitive, une étude des plus sérieusement conduite, une enquête sévère et consciencieuse ; comme le dit l'éditeur en sa préface : « Doué d'un esprit scientifique précis et d'une logique rigoureuse, le maître italien appuie sur des faits la démonstration des manifestations spirites ».

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Afin de permettre à toutes les bonnes volontés de se manifester librement et d'apporter leur précieux concours à l'Œuvre entreprise, il a été décidé de constituer, à la « Maison des Spirites », une *Caisse de Propagande* qui sera alimentée par les dons volontaires recueillis sous les auspices de la *Revue Spirite*.

Nous reproduisons ci-dessous la première liste de souscription, arrêtée au 29 février 1924, et nous remercions vivement tous ceux qui ont bien voulu répondre à notre appel.

MM^{mes} G. Thomas, 50 fr. ; Demimuid, 50 fr. (1) ; Brissonneau, 20 fr. (1) ; Merlin, 3 fr. ; Baruffi, 5 fr. ; Veuve Cipièrre, 5 fr. ; Burcklé, 5 fr. ; Coatsaliou, 3 fr. ; Dufeuilly (1), 5 fr. ; Bigou, 2 fr. ; Lévy Godchot, 10 fr. ; Gilot, 15 fr. ; Lia Suarez, 5 fr. ; Chevy, 5 fr. ; Pradi, 2 fr. ; Fresneau, 10 fr. ; Carver, 105 fr. ; Veuve Ravion, 10 fr. ; Cordonnier, 10 fr. ; Aupetit, 70 fr. ; Champault, 10 fr. ; P. Gacon, 10 fr. ; Stelvostrando, 10 fr. ; Espitalier, 15 fr. ; Bruneau, 50 fr. ; Lefrère, 6 fr. ; Abiven, 4 fr. ; Bertrand, 10 fr. ; Y. Bertrand, 10 fr. ; J. Dessard, 5 fr. ; Franklin, 5 fr. ; L. Ruinard, 10 fr. ; Th. Rouyer, 5 fr. ; Anonyme (2), 100 fr. ; Anonyme, 10 fr. ; Anonyme, 10 fr.

MM. J. Véry, 90 fr. ; Roger Midi, 5 fr. ; Graulle, 5 fr. ; G. Levard, 20 fr. ; Vergnette, 5 fr. ; Duveau, 4 fr. ; Léonce Valette, 10 fr. ; Schaeffer, 2 fr. ; Gallardeau, 7 fr. ; E. Garel, 8 fr. ; J.-B. Chevreil, 10 fr. ; Michel Lovera, 5 fr. ; J. Goudin, 2 fr. ; A. Lefèvre, 8 fr. ; Samson, 25 fr. ; Dr Bertrand-Lauze, 10 fr. ; J. Malosse, 40 fr. ; Driay, 40 fr. ; Ch. Laplagne, 18 fr. ; A. Marty, 50 fr. ; M. Boudet, 8 fr. ; Papin, 5 fr. ; Baur, 43 fr. ; Dr V., 10 fr. ; Vernière, 5 fr. ; G. Deschamps, 8 fr. ; Lande, 10 fr. ; Schertz J., 21 fr. ; A. Fabre, 50 fr. ; J. Hasfeld, 50 fr. ; Seguela, 10 fr. ; Jean Geng, 100 fr. ; Mordret, 11 fr. 50 ; Louis Congras, 5 fr. ; Adolphe Rus, 50 fr. ; A. Paz Basulto, 2 fr. 70 ; Philipson, 20 fr. ; Lassolle, 5 fr. ; J. Véry, 476 fr. ; Foyer Spirite de Béziers, 50 fr. ; S. E. P. Brest, 10 fr.

(1) Pour la propagande par les livres dans le corps enseignant.

(2) Pour donner des livres spirites à deux jeunes filles dans la peine.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : Louis GASTIN.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

OO

Directeur : Jean MEYER

+OO+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les observations positives de fantômes

Nous avons entrepris ici une étude féconde en enseignements. Aux documents que nous avons exposés dans les deux derniers numéros de la Revue, contresignés par l'éminent chimiste Chevreul, par le philosophe Goethe, par le général Berthaut, nous adjoindrons aujourd'hui les observations non moins précises faites en Angleterre, également attestées par des hommes de haute valeur intellectuelle, et je suis, pour ma part, d'autant plus heureux de cette circonstance qu'elle me permet de saluer une fois de plus la célèbre Société anglaise des Recherches psychiques qui m'a fait l'honneur, l'année dernière, de m'offrir la présidence de son Conseil.

L'apparition qui fait l'objet de l'étude suivante a été vue et constatée en des conditions incontestables d'authenticité.

I

Sir William Barrett, membre de la Société Royale, qui a fondé la Society for Psychological Research en 1882, en même temps qu'en France je fondais *L'Astro-*

nomie, Revue des Recherches astronomiques, d'où est sortie, cinq ans après, la Société Astronomique de France, m'a envoyé, le 18 décembre dernier, la remarquable observation d'un fantôme *vu par cinq témoins* à l'église de Dublin, le jour du service de l'anniversaire de l'armistice, en 1921. Je laisse la parole à cet éminent psychiste :

« Peu de temps après sa mort (shortly after his death), mon ami intime le chanoine Carmichael LL. D. a été vu montant l'escalier de la chaire de l'église de Dublin, où il avait prêché pendant cinquante ans. Il était vêtu du surplis et de la pèlerine, et a été vu par cinq personnes, *se tenant près de son successeur*, le Rev. R. U. Murray, Litt. D., pendant les quelques minutes de son bref discours sur la survie. Le D^r Murray m'a dit qu'il n'avait rien vu, mais avait senti auprès de lui une présence invisible à laquelle il n'aurait attaché aucune importance si, dans les deux heures qui suivirent le service, trois messieurs et une dame, assis en différents points de l'église, inconnus l'un à l'autre, ne lui avaient rapporté ce qu'ils avaient vu, avant que l'on eût pu en parler à qui que ce soit. Un cinquième témoin s'ajoute aux précédents, M^{me} Dixon, fille du chanoine Carmichael, qui, immédiatement après le service, raconta à un ami et à son mari ce qu'elle avait vu, sans se douter que son père avait été visible pour d'autres.

« Il n'y a aucun doute à objecter ; aucun objet derrière la chaire ne pouvant donner lieu à une illusion, et quant aux observateurs, tous sceptiques sur ces sortes de choses, rien n'a pu les préparer à une hallucination. Cependant chacun d'eux a donné les mêmes détails, c'est-à-dire que le chanoine portait son long surplis accoutumé, qu'il le souleva en montant les marches, comme il avait l'habitude de le faire, et que, dans son aspect général, il paraissait plus jeune que lors de son dernier sermon. De plus, on remarqua qu'il avait souri à sa fille au moment où il s'était assis. Chaque observateur notifia que sa capeline était bordée de rouge, tandis que celle de son successeur l'était de bleu, ce qui est la différence entre les grades LL. D. et Litt. D. dont tous les observateurs n'étaient pas informés (1).

« Il est impossible d'expliquer ces témoignages concordants et indépendants, et il n'est pas facile non plus de ne voir là que des impressions subjectives. Mon opinion personnelle est que l'âme peut, quelquefois, lorsque de rares conditions propices sont réunies, se revêtir elle-même temporairement, en une forme matérielle intangible, par un acte de création subconscient, et présenter une forme-pensée, un simulacre de ce que l'être offrait habituellement lorsqu'il était sur la terre. C'est ce qui arrive aussi pendant le rêve. La création d'un enfant dans le sein de sa mère n'est pas moins merveilleuse ni moins incroyable, si l'on songe que cet enfant construit, par l'influence inconsciente de sa mère, un simulacre physique et mental de ses ancêtres. »

Ainsi parle Sir William Barrett. Je partage entièrement l'opinion de mon savant ami d'Outre-Manche.

Continuons notre examen.

*
* *

(1) Ces abréviations anglaises signifient, la première « doctor of laws » docteur en lois, la seconde « doctor of literature » docteur ès lettres, titres conférés par les universités, après examens, et aussi, parfois, comme distinctions honorifiques.

Un fantôme qui a été vu avec non moins de précision que le précédent est celui de l'aviateur Connel, le 7 décembre 1918. La discussion spéciale en a été faite par Sir Oliver Lodge et publiée par M^e Henry Sidgwick aux *Proceedings of the Society for Psychical Research* d'octobre 1922 (vol. XXXIII, pp. 152-160). Voici cette curieuse histoire :

Le 7 décembre 1918, à 11 h. 30 du matin, un camarade du lieutenant aviateur Larkin, le lieutenant David Connel, entre dans la chambre de Larkin et lui annonce qu'il va conduire un aéroplane à Tadcaster, mais qu'il sera de retour pour l'heure du thé. A 3 h. 30 de l'après-midi, comme M. Larkin était dans sa chambre, devant le feu, la porte s'ouvre et Connel apparaît, lui disant joyeusement : « *Hallo ! boy !* » M. Larkin se retourne, le voit avec ses vêtements d'aviateur, son casque, sa capote d'hydravion et lui répond : « *Déjà de retour ?* » « Oui, réplique Connel, tout s'est bien passé, j'ai fait bon voyage ». Puis il ferme la porte et s'en va.

Larkin descend à la salle de thé et s'étonne de n'y pas trouver son ami.

Or, on apprend, dans la soirée, que Connel a fait une chute et qu'il s'est fracassé avec sa machine aux environs de Tadcaster, vers 3 h. 25.

Il est impossible d'admettre que Larkin a parlé à un autre officier, qu'il aurait confondu avec son ami. La chambre était petite et bien éclairée. De longs détails sur l'observation sont donnés aux *Proceedings*, avec lettres de Larkin, du père de Connel et des camarades du jeune lieutenant. Larkin était bien éveillé, lisant et fumant devant le feu ; la porte était à « huit pieds derrière lui ». Cette porte a été ouverte avec son bruit normal et telle que David Connel avait l'habitude de l'ouvrir. « *J'ai entendu son Hallo ! boy (Allons garçon) et je me suis retourné à demi sur ma chaise pour le regarder. Il arrivait, debout, tenant le loquet de la porte dans la main, et il était souriant comme d'habitude. En réponse à son Hallo ! boy ! je répliquai : « Hallo ! back already ? » (Déjà de retour ?) A quoi il répliqua : « Yes. Got there all right, had a good trip. » Je l'ai regardé tout le temps de sa présence. Puis il ajouta : « Well, cheero ! et ferma la porte avec bruit en s'en allant.*

Un instant après, le lieutenant Garner-Smith arriva et me demanda si David était de retour, parce qu'ils devaient aller ensemble, ce même soir, à Lincoln. Je lui répondis : « Oui, il est de retour, il était ici il y a quelques minutes. — Vient-il prendre le thé ? ajouta-t-il. — Je ne le pense pas, car il n'avait pas changé de costume, et il est sans doute occupé. — Je vais le chercher, répliqua Garner-Smith.

Sans nous étendre sur tous les détails des relations publiées, constatons que Sir Oliver Lodge, l'observateur Larkin, son ami Garner-Smith, le père de Connel et les diverses personnes associées à cet incident sont tous d'accord pour déclarer que l'apparition de l'aviateur est incontestable, étant donné l'aspect, la figure, le costume, la voix habituelle, la manière d'ouvrir et de fermer la porte, etc. C'est là un fantôme vu et entendu.

La Revue scientifique anglaise *Nature*, qui se montre, en général, remarquablement réservée sur les phénomènes psychiques, qualifie ce cas « of more importance as providing evidence of the occurrence of telepathy as spontaneous case in which the percipient impression is externalised as a waking hallucination. It is one of the many cases of death coincidences which form an important part of evidence for telepathy » (*Nature*, February 17. 1923).

Cette apparition a eu lieu vers le moment de la mort. Ainsi (les attestations sont concordantes), un aviateur fantôme s'est montré avec précision, a parlé, a fermé une porte, à l'heure d'un accident mortel : voilà le fait à expliquer. Une telle observation nous montre bien que *nous ne savons rien*. Les dénégateurs qui prétendent que ce sont là des anecdotes imaginaires sont-ils excusables ? Quand ces événements sont rapportés par un Oliver Lodge, par un William Crookes, par un Russel Wallace, par un William James, par un Frédéric Myers, par un Schopenhauer, par un Emmanuel Kant, il semble qu'ils méritent quelque considération.

Continuons.

*
* *

J'ai extrait l'observation précédente, si clairement et si strictement faite, du beau travail documentaire de M^{me} Henry Sidgwick publié dans les *Proceedings of the Society for Psychological Research* d'Angleterre (vol. XXXIII). Je traduirai maintenant de la même publication le fait suivant, non moins remarquable, communiqué par le professeur A. Alexander, de Rio-de-Janeiro.

« La première moitié du mois de novembre 1904 a été troublée, à Rio-de-Janeiro, par des protestations populaires contre le projet du gouvernement de rendre la vaccine obligatoire, et la révolte venait surtout de l'École Militaire. Le 14, au soir, une bande d'étudiants marcha, sous les ordres du général Travassos et se heurta à la police ; il y eut même un combat à l'intersection de la rue da Passagem avec Botafago. Les réverbères avaient été éteints et la nuit était très sombre, de sorte qu'il est impossible de préciser tous les détails. Ce qui est certain, cependant, c'est qu'une des premières victimes de cette rencontre fut l'*alferes-alumno* (l'enseigne) João Sylvestre Calvacante, qui fut, semble-t-il, blessé dans le dos comme il revenait de parlementer avec le général commandant la police, et qu'il fut tué net par une seconde balle qui lui traversa la tête. Cette scène eut pour témoin l'enseigne Potygnara, qui conduisait une compagnie d'avant-garde. Voici sa déposition :

S. Christoom, 24 janvier 1905.

Je déclare que, dans la nuit du 14 au 15 novembre, vers 11 heures du soir, l'École Militaire, sous le commandement du général Travassos, ayant fait halte dans la Rua da Passagem, l'*alferes-alumno* João Sylvestre Cavalcante fut envoyé par ledit général pour parlementer avec le général Piragibe, qui commandait la brigade de police. L'entretien terminé, et tandis que l'*alferes-alumno* s'en retournait, il fut atteint par une balle tirée par la police. En passant près de moi, il me dit qu'il était blessé, et, sur mon conseil, alla se ranger derrière l'École, mais il s'abattit presque aussitôt et fut traîné sur une petite distance par le cheval qu'il montait.

Autre attestation :

Lorsque Cavalcante traversait la rua da Passagem, il fut frappé par une balle Mauser dans le pariétal droit (os), et ce coup le tua.

Enseigne Tertuliano POTYGNARA.

Ce récit a été certifié comme exact par les étudiants militaires détenus pour leur révolte dans les casernes, en attendant leur comparution devant la Cour martiale.

Un de ceux-ci, Mario-Clementino de Carvalho, déclare qu'ils ont quitté leurs quartiers peu après 10 heures et échangé des coups de feu avec la police vers 11 heures, certainement pas plus tard que 11 h. 15. Il frotta une allumette et vit Cavalcante après sa chute. Le pauvre garçon gisait dans un ruisseau boueux, son cheval mort sur le pavé à côté de lui. Ces témoignages et d'autres constatations fixent le décès de l'infortuné entre 11 heures moins le quart et 11 heures un quart, et très probablement à 11 heures juste.

Or, avant sa mort, Cavalcante venait de se fiancer à une certaine Fraulein Maria-Luiza Rieken, fille d'un tailleur militaire et de sa femme, Louise Rieken. Cette famille habitait au n° 20 A, Rua Barata Ribeiro, Capacabana, et comme le fiancé de la jeune fille, Cavalcante, habitait tout près de là, ses visites étaient très fréquentes, et il avait même l'habitude d'y venir chaque jour prendre son petit déjeuner du matin avant de partir à l'École Militaire. Le 11 novembre, à 9 heures, suivant son habitude, il avait partagé le café matinal avec « Mimi », ainsi que l'on appelait familièrement la fiancée. Il était gai, et quoiqu'il eût quelque chose de particulier dans sa manière de dire adieu, et qu'avant de partir il ait plaisanté sur l'hypothèse de sa propre mort, il paraît peu vraisemblable qu'il ait eu le pressentiment de sa fin prochaine.

La famille Rieken n'eut, ce jour-là, aucune connaissance de la participation de l'École Militaire au mouvement insurrectionnel. Il était environ 11 heures du soir à l'horloge de leur maison (qui retardait quelque peu), lorsqu'un bruit de fusillade se fit entendre. Cavalcante n'ayant pas reparu, malgré l'heure avancée, M^{me} Rieken commença à s'en inquiéter, et son trouble persista après qu'elle se fut mise au lit pour le repos nocturne, au point de l'empêcher de dormir pendant quelque temps. La chambre qu'elle occupait avec son mari était située dans la partie supérieure de la maison, mais, comme elle était petite et très encombrée de meubles, la porte en restait grande ouverte. M^{me} Rieken avait entendu sonner 2 heures à l'horloge familiale, et il était donc entre 2 et 3 heures du matin, lorsqu'elle vit soudain, dans l'embrasure de cette porte, paraître Cavalcante, qui la regardait. Il s'appuyait sur le côté de la porte, la main droite levée et tenant le chambrante, et la main gauche derrière son dos. Il ne portait pas l'uniforme réglementaire de service dans lequel il avait été tué, mais la petite tenue kaki qu'il revêtait à la maison ; sa tête était coiffée d'un chapeau de feutre dont le bord était rabattu, et son cou était enveloppé d'un foulard rose. Il paraissait couvert de boue, et son visage était empreint de tristesse. « *Guarda Mimi* », dit-il (Prenez soin de Mimi). A la première surprise de M^{me} Rieken succéda la sensation d'inconvenance de la présence de son futur gendre en cette partie de la maison à pareille heure, et elle voulut réveiller son mari. Mais, ayant de nouveau regardé vers la porte, elle ne vit plus rien. Cavalcante avait disparu.

Le lendemain matin, avant qu'aucune nouvelle leur fût parvenue, elle raconta à son mari et à sa fille l'étrange apparition nocturne dont elle avait été témoin. Ni l'un ni l'autre ne voulurent croire que cette vision eût une signification quelconque. En descendant, à 8 heures, à la station du train électrique, M. Rieken fut informé de la révolte et de la mort de Cavalcante par des jeunes gens qui se trouvaient là à lire les journaux. Tout d'abord il n'accorda aucune importance au rapport, et ne fut convaincu de la réalité des faits que lorsqu'ils lui eurent été confirmés par deux officiers de sa connaissance. Il se rendit immédiatement à l'École militaire, où le corps avait été transporté. En faisant sa toilette mor-

tuaire, il coupa l'uniforme, qui n'était pas celui de l'apparition nocturne, mais était souillé par la boue de la rue. La chemise de dessous était imbibée de sang, et la tête du défunt avait été traversée par une balle de part en part. M. Rieken apprit aussi que le pauvre garçon avait été, après sa chute, trainé par son cheval.

Cavalcante avait fait de brillantes études, il était âgé de 27 ans au moment de sa mort.

La perte de leur futur gendre n'est pas la seule infortune dont furent affectés les Rieken en ce temps-là. Un de leurs enfants, un garçon de 9 ans, avait été tué antérieurement dans la rue par une voiture. Trois heures environ avant l'accident, un fracas de vaisselle ou de bouteilles cassées s'était fait entendre dans leur grenier, dont l'inspection n'avait permis de découvrir aucune cause normale à ce bruit, tout s'étant montré là dans l'ordre le plus parfait.

D'après le compte rendu, qui a été soigneusement rédigé en conformité avec les récits et constatations des divers témoins, il semble que l'intervalle de temps entre la mort de Cavalcante à Bostafago et sa manifestation à M^{me} Rieken, ait été approximativement de trois heures, plutôt un peu plus. Depuis quelque temps, des désordres se produisaient dans la ville, et jour et nuit il y avait des fusillades dans les rues. Personne n'ignorait cela. Mais la nouvelle de la révolte de l'Ecole Militaire se répandit très tard et ne put évidemment parvenir aux Rieken dans l'endroit retiré où ils habitaient.

Il est à remarquer que M^{me} Rieken fit part de son hallucination à son mari et à sa fille avant que ni l'un ni l'autre eût eu le moindre avis des événements de la nuit.

La famille a certifié l'exactitude du rapport ci-dessus par la déposition suivante :

Copacabana, 28 janvier 1905.

Nous, soussignés, déclarons par la présente que tout s'est passé exactement tel que M. Alexander l'a décrit dans sa relation.

Friedrich RIEKEN, Louise RIEKEN, Marie-Louise RIEKEN.

En résumé, nous venons d'avoir ici sous les yeux trois fantômes incontestables : le chanoine de Dublin, l'aviateur Connel et l'enseigne Cavalcante. Il est impossible de récuser ces constatations positives.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

III

Connais-toi toi-même ! disait la sagesse antique ; or, ce que l'homme connaît le moins, c'est lui-même ; et de cette ignorance découlent la plupart de ses erreurs, de ses fautes, de ses maux. L'homme moderne ne s'intéresse qu'à son enveloppe matérielle, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins essentiel en nous. C'est

par la partie subtile, impondérable de notre être, celle qui échappe à nos sens, que nous appartenons à ce monde invisible d'où nous sortons à la naissance, où nous retournons à la mort et qui est le monde des causes, des sanctions, le seul permanent et durable.

Cette forme invisible, impalpable, qui soutient et anime notre corps pendant la veille, qui s'en détache pendant le sommeil et après la mort, est en tout temps le siège de notre âme et de ses facultés : conscience, raison, jugement. Par elle, nous sommes rattachés à l'ordre supérieur et divin et comme lui impérissables.

Là aussi est la source des intuitions profondes, des inspirations qui illuminent tout notre être lorsque nous savons nous abstraire des influences matérielles et donner un libre essor aux puissances cachées en nous. Mais l'homme écoute rarement les voix qui parlent en lui, distrait qu'il est, le plus souvent, par les préoccupations extérieures.

Si nous savions lire le beau livre de la conscience, nous y trouverions le reflet de toutes les lois supérieures. Mais les voix de la conscience, les sources de l'inspiration ayant été étouffées, noyées sous le flot montant des intérêts et des passions matérielles, l'enseignement des Esprits est venu rétablir la loi morale, rappeler à tous les règles de la vie ici-bas et dans l'au-delà. Et par cet enseignement la justice nous est apparue comme la norme de l'univers, non plus la justice humaine, toujours boiteuse, mais la justice divine, infallible, tempérée par la miséricorde.

Plus de peines éternelles, mais la possibilité, pour tous les coupables, de la réparation, du relèvement par l'expiation, par la douleur. Plus de paradis, d'enfer, de purgatoire que l'on ouvre ou ferme au moyen de prières payées. Pas davantage de néant où s'engouffrent pêle-mêle, sans distinction et sans lendemain, le bien et le mal, le juste et l'injuste, le meurtrier et la victime ! Et par-dessus tout la certitude qu'il n'y a pas de séparation définitive pour ceux qui se sont aimés ; la perspective du revoir, de l'ascension commune vers des destinées meilleures, vers des mondes plus heureux. Et aussi la preuve que des êtres affectueux, quoique invisibles, nous assistent, nous protègent, nous inspirent et guident nos pas dans les sentiers abrupts de la vie, la preuve que nul de nous n'est seul, abandonné, mais qu'une protection tutélaire s'étend sur tous et nous réunit à nos amis de l'espace dans un sentiment de confiance et d'amour.

Le spiritisme bien compris, bien pratiqué, devient ainsi pour les cœurs souffrants, pour les âmes désolées, une source immense de force morale et de consolations.

Ici une question se pose : qu'est-ce que la morale ? En quoi consiste-t-elle ? Est-elle seulement une conception arbitraire du devoir, un ensemble de préceptes établis par l'homme et variant suivant les temps et les milieux ? Non ! La morale est une des expressions de la loi éternelle, divine, d'évolution et de progrès, loi dont elle est inséparable, parce qu'elle trouve en elle son appui et sa sanction.

C'est pourquoi la morale dite positive, séparée de la notion d'immortalité et de l'idée de Dieu est sèche et froide ; elle n'impressionne ni le cœur ni l'esprit et reste stérile. C'est la semence jetée sur le roc. Ce fut la morale de l'école laïque depuis une trentaine d'années, et nous pouvons en constater les fruits acides dans la mentalité des générations qui en sont sorties. Pour réagir contre cet état d'es-

prit, on songe, en certains milieux, à faire place de nouveau à l'école congréganiste, mais ce serait retomber de Charybde en Scylla.

L'enseignement moral doit montrer à tous le but de la vie, qui n'est pas la recherche du bonheur, comme beaucoup le supposent, mais le perfectionnement et l'épuration de l'être qui doit sortir de l'existence meilleur qu'il n'y est entré. Les moyens de réalisation sont le travail, l'étude, l'effort constant vers le bien.

Par l'observation de la loi morale, l'homme s'élève ; en la violant, il s'abaisse et s'amointrit ; il se condamne lui-même à remonter plus péniblement la pente sur laquelle il a glissé.

Nous n'avons qu'à jeter les yeux autour de nous pour voir dans les maux, les infirmités, les revers, la conséquence des existences antérieures, gaspillées ou perdues. Mais, comme les vérités les plus évidentes et les plus rudes, les leçons de l'adversité sont difficiles à faire comprendre à l'homme moderne dont l'esprit a été faussé par tant de siècles d'erreurs dogmatiques.

De ces considérations, il résulte que la réforme sociale, pour être plus sûre et plus pratique, devrait commencer par la réforme de soi-même. Si chacun de nous s'imposait une discipline intellectuelle, une règle capable d'étouffer, de détruire le fond d'égoïsme et de brutalité que nous ont légué les âges, tout le bagage morbide que nous apportons en naissant et qui est l'héritage de nos vies passées, et cela de façon à faire naître en nous l'homme nouveau, l'amélioration du milieu serait rapide. Nous pourrions y instaurer un régime, qui, avec l'ordre et la liberté, apporterait aux hommes plus de bonheur, car nous venons de voir que la cause de tous nos maux est en nous-mêmes, et il suffirait de vaincre ce qu'il y a d'inférieur et de mauvais dans notre être, pour devenir plus heureux. Le bonheur n'est pas en dehors de nous, mais plutôt dans notre façon de juger les choses, dans notre mentalité.

La tâche la plus urgente, la plus nécessaire pour chacun de nous serait donc de travailler à la culture du moi, à la réforme du caractère, de façon à servir d'exemple à ceux qui nous entourent et, de proche en proche, à la société tout entière. En agissant dans ce sens, nous entrerons pleinement dans les voies de notre destinée, puisque l'éducation de l'âme est le but ultime, le but suprême de notre immense évolution. Nous recueillerons les fruits immédiats résultant de nos efforts, tandis qu'en négligeant cette tâche nous nous privons des avantages qui en découlent et des joies que la loi réserve à tous ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup aimé, beaucoup souffert.

L'état social n'étant, dans son ensemble, que la résultante des valeurs individuelles, il importe donc avant tout de s'attacher à cette lutte contre nos défauts, nos passions, nos intérêts égoïstes. Aussi longtemps qu'on n'aura pas vaincu la haine, l'envie, l'ignorance, on ne saurait établir la paix, la fraternité, la justice parmi les hommes et la solution des problèmes sociaux restera incertaine et précaire.

*
* *

L'étude de l'être humain nous amène donc à reconnaître que les institutions, les lois d'un peuple sont la reproduction, l'image fidèle de son état d'esprit et de conscience et montrent le degré de civilisation auquel il est parvenu. Aussi,

dans toutes les tentatives de réformes sociales, il faut s'adresser au cœur du peuple en même temps qu'à son intelligence et à sa raison.

La société n'est qu'un groupement d'âmes. Pour améliorer le tout, il faut améliorer chaque cellule sociale, c'est-à-dire chaque individu. Nous avons exposé ailleurs les désordres de notre époque, les misères de notre siècle tourmenté et nous en avons démontré les principales causes. Nous avons parlé de l'égoïsme des uns, de la rapacité des autres ; nous avons vu le scepticisme jouisseur régner en haut ; l'alcoolisme, la débauche sévir en bas, et, par-dessus tout, l'ignorance du but de la vie, l'incertitude du lendemain, la méconnaissance des devoirs les plus impérieux, en un mot, l'affaiblissement des caractères et la corruption des mœurs. Si les mentalités se trouvent faussées, si le libre arbitre s'est amoindri, si la force radiante de l'homme a diminué, c'est que la foi en un idéal supérieur, en une cause suprême s'est endormie. Les belles passions sont éteintes, les actes généreux qui entretiennent la flamme vivifiante sont devenus rares.

Mais à quoi serviraient les récriminations, les vaines critiques ? Mieux vaut chercher le remède, c'est-à-dire les moyens de créer une société plus heureuse et meilleure, une société où la justice, la droiture, la morale ne seraient plus de vaines apparences, mais des réalités vécues. Où trouver le rayon consolateur qui éclaire et réchauffe les âmes en détresse, arrête les désespérés sur la pente du suicide, oppose un frein aux passions désordonnées qui envahissent le monde ?

Pour cela, le plus essentiel serait de donner au peuple une éducation nouvelle, basée sur une doctrine spiritualiste, large et rationnelle. Il faut d'abord que les penseurs qui ont gardé la lumière en projettent les radiations sur leurs frères plus assombris, afin de dissiper les mauvais fluides qui les enveloppent. Puis, surtout par l'école, inculquer à la jeunesse les principes régénérateurs, car on ne forme pas une société de toutes pièces, il faut commencer par l'enfance et préparer l'œuvre des siècles.

Il faut une conception simple, nette, claire de la vie et de la destinée. Puis, pour couronner l'éducation populaire, une haute morale dégagée des préjugés de sectes et de castes, tout imprégnée de pitié humaine, de pitié pour tout ce qui souffre ici-bas, hommes et animaux ; ces derniers étant trop souvent les victimes innocentes des brutalités masculines.

L'envie, la jalousie ont engendré la haine parmi les classes pauvres. Il faut chasser la haine du cœur humain, car, avec elle, il n'y a pas de paix, d'harmonie, de bonheur possibles. La haine ne peut être vaincue par la haine, a dit la sagesse antique ; elle ne peut être vaincue que par la bonté, la bienveillance, la tolérance. Il ne faut pas se lasser de rappeler aux écrivains, aux novateurs, leurs devoirs, leurs responsabilités. Par la plume et par la parole ils peuvent immensément, pour le bien ou pour le mal. Qu'ils se souviennent que leurs articles, leurs discours peuvent être pour chaque lecteur, chaque auditeur, une cause d'élévation ou de régression. Le pire des rôles en ce monde consiste à travailler consciemment à empoisonner les âmes.

Il faut plus de tolérance dans nos mœurs et ne pas jeter l'anathème à ceux qui pensent autrement que nous. Il me plaît de reconnaître, pour ma part, que parmi nos contradicteurs, il y a des gens de mérite, dignes de considération et d'estime. L'éducation nouvelle devra insister sur la notion des vies successives, car, aussi longtemps que cette grande doctrine ne sera pas venue éclairer le chemin de l'homme sur la terre, l'incertitude persistera pour lui avec les tâton-

nements, les erreurs et tous les maux qui découlent de l'ignorance du but.

De même que nous devons nous détacher par la pensée de notre minuscule planète et considérer l'ensemble des mondes pour entrevoir l'unité de l'Univers et la majesté de ses lois, c'est seulement en embrassant d'un regard le panorama de nos existences que nous pourrions connaître le lien qui les relie entre elles et les rattache au principe de justice qui régit toutes choses. Alors, nous comprendrions que nous construisons nous-mêmes notre destinée et que tous nos actes, bons et mauvais, retombent sur nous à travers les temps avec leurs conséquences. Notre manière de vivre et d'agir en serait sans doute profondément modifiée.

Mais cela est impossible pour deux raisons : l'une morale et l'autre physiologique. D'après la situation de la plupart d'entre nous sur les degrés inférieurs de l'échelle de l'évolution, nos vies passées ne sont, en général, qu'un tissu d'erreurs, de faiblesses, dont la connaissance, en nous hypnotisant, paralyserait notre initiative, ralentirait nos efforts.

Au point de vue physiologique, notre cerveau matériel est incapable de reproduire le souvenir d'événements auxquels il n'a pas participé. Mais, dans les profondeurs de notre mémoire, dans ce qu'il est à la mode d'appeler : le subconscient, tous les acquis antérieurs subsistent et, de là, proviennent nos aptitudes, nos facultés, les traits de notre caractère, tous les éléments de notre personnalité ; c'est-à-dire ce qu'il y a de plus essentiel pour accomplir la tâche de chaque nouvelle vie.



Nous possédons maintenant dans les manifestations des Esprits des preuves innombrables de la survivance, mais, à défaut de ces preuves, il suffit de nous observer attentivement, sans parti pris, sans idée préconçue, pour constater que nos besoins intellectuels dépassent les bornes de notre vie, que nos aspirations, nos tendances débordent le cadre étroit de l'existence actuelle.

Dans tout être quelque peu évolué, on observe comme un reflet, un résumé, une synthèse des puissances universelles : matière, force et esprit ; et par ces trois aspects nous nous sentons rattachés à cet univers immense et à son but. Les formes seules passent et s'évanouissent, les forces s'affinent, l'âme reste indestructible.

Il faut comprendre que tout dans l'univers : justice, vérité, morale, tout se relie et se fonde en un principe unique qui est la loi vivante de l'univers et s'identifie en Dieu. C'est seulement lorsque l'homme a gravé cette loi dans sa conscience et en a fait le mobile de ses actions, qu'il entre dans la communion divine et goûte les joies spirituelles qui en découlent.

Certes, ce but, ce résultat est lointain ; il est difficile à réaliser pleinement sur la terre. Cependant toutes les grandes œuvres s'en inspirent, sans quoi elles seraient destinées à périr. Les socialistes doivent donc l'adopter par-dessus tout, en faire la règle de leurs travaux, la base de leurs organisations.

En effet, comment pourrait-on vaincre le mal, l'erreur, l'injustice dans le monde si l'on ne commence pas à les vaincre en soi-même ?

Cette lutte, entre toutes, est méritoire et féconde. A chaque pas en avant, c'est-à-dire à chaque conquête sur ses passions, l'homme sent s'accroître ses puissances radiantes et l'influence bienfaisante qu'elles exercent sur ses sem-

blables. Il apprend peu à peu à unir ses efforts à ceux du monde invisible pour la réalisation de l'œuvre commune : le perfectionnement social.

A ce point de vue, répétons que le socialisme aurait un grand rôle à jouer. Ce serait de faire pénétrer dans l'âme du peuple le culte de la beauté intellectuelle et morale, sous des formes simples mais capables de réagir contre ces plaisirs malsains où l'esprit se corrompt, où le goût se pervertit. Ce serait d'élever la pensée vers l'idéal où converge toute l'évolution universelle, vers ces hauteurs où rayonnent la lumière, la vérité, la bonté. Car il ne suffit pas d'assurer le bien-être matériel, il faut aussi donner à l'homme la force morale qui le soutiendra dans les épreuves, les revers, les maladies, comme devant la mort de ceux qu'il a aimés.

Tous les avantages matériels, les plus gros salaires ne suffisent pas à préserver l'homme du découragement, du désespoir aux heures douloureuses ; par exemple quand il voit descendre dans la fosse le cercueil de ceux qui lui furent chers ; lorsqu'il se sent atteint dans ses sentiments intimes, dans ses affections les plus profondes.

Il n'y a pas de doctrine qui puisse nous apporter autant de consolation et de réconfort que le nouveau spiritualisme, car il nous démontre que tout survit pour évoluer. Les âmes qui nous ont devancés dans l'au-delà nous gardent les trésors de leur tendresse, nous protègent, nous assistent dans les circonstances difficiles et nous les retrouverons un jour pour parcourir ensemble de nouvelles étapes ascensionnelles. Nous pouvons même obtenir des preuves de leur survivance et de l'intérêt qu'elles continuent à nous porter.

J'ai souvent remarqué que le travail manuel, pour la plupart des ouvriers, est purement machinal et laisse toute liberté à la pensée. Si celle-ci était régularisée, disciplinée, orientée vers un but élevé, elle pourrait devenir un moyen puissant de perfectionnement pour l'individu et, par réflexe, sur tout le milieu ambiant, tandis que la pensée flotte presque toujours sur des sujets puérils et vains et perd ainsi tout son pouvoir éducatif et social.

Ainsi que le dit la sagesse orientale : « Nous sommes ce que nous avons pensé ; celui qui parle et agit d'après une pensée pure, le bonheur le suit comme son ombre. » Mais les Occidentaux ne savent pas régler le jeu de leurs facultés et c'est pourquoi l'existence est souvent si stérile pour leur avancement. Ils sont venus sur la terre pour y grandir intellectuellement et moralement et ils en sortent, comme ils étaient venus, sans souci des rechutes possibles, des renaissances dans les milieux grossiers et inférieurs où la tâche sera plus pénible et le sort plus rigoureux.

La loi sur la journée de huit heures donne à l'ouvrier plus de loisirs pour le travail intellectuel et la culture du moi. Qu'il sache donc en tirer parti. Il ne faut pas perdre de vue que nos responsabilités se mesurent à l'étendue de nos libertés et de nos moyens d'action. Et ceci s'applique aux hommes de toutes classes et de toutes conditions.

Il faut que tous apprennent à dégager quelquefois leur esprit des borborygmes terrestres, à porter leurs regards vers ces vastes horizons où le destin les appelle, sans quoi ils risqueraient de se retrouver, par delà la tombe, dans l'état de tant d'humains insouciant de la loi morale, c'est-à-dire dans un état prolongé de trouble, d'inquiétude et d'obscurité.

Car, on ne saurait trop le redire, toute la destinée de l'être, les conditions

de sa vie future, sa situation dans l'au-delà, tout est régi par une loi immanente qui porte en elle-même sa sanction. L'homme, par ses actes, fait en lui, en son âme, la lumière ou l'ombre.

Cette loi immanente, qui n'est autre que la loi morale, n'est donc pas le résultat d'une convention terrestre, mais quelque chose de plus haut et de plus grand, le reflet de la pensée divine, la forme suprême de la beauté éternelle. Par elle seulement nous parvenons à triompher des bas instincts et des puissances inférieures, à orienter nos forces vers un but toujours plus élevé. Par elle nous nous sentons libres et responsables, vraiment enfants de Dieu, issus de Lui et destinés à retourner vers Lui !

(A suivre.)

Léon DENIS.

Deux points de vue

Quand vous serez sur le point de rendre le dernier soupir, il n'y aura pour vous qu'une alternative : l'anéantissement de votre individualité, ainsi que le prétendent les matérialistes, ou sa survivance pour l'accomplissement d'une nouvelle destinée.

Plaçons-nous dans la supposition de l'anéantissement : c'est celle vers laquelle penchent, avec plus ou moins de résolution, une multitude de gens qui n'ont pas tous renoncé à la pratique d'un culte. La croyance à l'immortalité de l'âme occupe cependant une place fondamentale dans la religion ; mais les hommes, vous l'avez souvent remarqué, ne se piquent guère d'être logiques, émettant, selon les circonstances, les idées les plus opposées, parce qu'ils n'en ont approfondi aucune, sans se douter de leur inconséquence.

Ils ne dépassent guère, si ce n'est par des bonds bientôt suivis de reculs, les limites de la vie présente où ils cherchent à se caser le plus confortablement possible. Ils se soucient médiocrement, en général, des intérêts spirituels. Gagner de l'argent, se procurer des jouissances, évincer des rivaux, obtenir des distinctions au risque de perdre leur dignité par l'abus de l'intrigue, ne leur parlent guère d'autre chose, surtout de la mort dont ils n'ont accidentellement la pensée que pour la bannir aussitôt, après avoir éprouvé le frisson de la peur.

On vous fait l'honneur de ne pas vous classer dans la catégorie de ces épicuriens sans idéal. Malgré les lacunes de votre caractère que vous déplorez modestement, vous êtes un homme sérieux, attaché à vos devoirs et passionné pour la justice. Vous avez conservé dans votre vieillesse une verdeur de conscience grâce à laquelle vous savez encore vous indigner contre le vice, au risque de provoquer les sourires des blasés qui se font un mérite de tout excuser, parce qu'ils ont la prétention de tout comprendre. Cette facilité a son origine dans une corruption de l'âme qui fausse le jugement. Ces partisans d'une morale relâchée se complaisent dans la pourriture, si convaincus de leur supériorité qu'ils tournent en dérision le naïf empêché par des scrupules d'honnêteté de réaliser de gros bénéfices. Vous les coudoyez dans la rue, dans les salons, au club, à l'usine,

jusqu'à l'église, près du confessionnal, ayant le verbe haut, agressifs, à moins que, pour mieux réussir, ils ne prennent des airs patelins. Ils ne manquent pas, les bons apôtres, de se poser, à l'occasion, en défenseurs de la saine morale, poussant l'art de la simulation jusqu'au naturel le plus simple. Et il n'est pas rare que ces arrivistes délurés se pavent dans de hautes fonctions où les assaillent une foule de solliciteurs aplatis.

Soyons francs : le spectacle de notre monde ne vous inspire-t-il pas parfois du dégoût, quoique vous ne soyez pas un puritain farouche ? C'est, à tous les degrés de l'échelle sociale, la lutte pour l'existence, un égoïsme féroce sous un vernis de civilisation, la ruse et la violence dès qu'il y a des intérêts à débattre, le règne de l'injustice un peu tempéré par le code et cyniquement justifié par la casuistique. Il est difficile à un spectateur qui n'a pas la manie de l'optimisme d'envisager avec sérénité la situation de l'Europe. On a vu, pendant la dernière guerre, des rêveurs persuadés que les peuples, convertis par tant d'horreurs, se tendraient fraternellement la main. Avez-vous l'impression que nous allons enfin vers une époque idyllique où les cœurs se fusionneront dans le respect de tous les droits ? On a plutôt celle que la haine couve toujours dans les partis, comme s'il se préparait un effroyable choc dans une rage de représailles. Nous sommes loin du temps où l'instruction largement répandue apparaissait comme la grande messagère de paix. Les docteurs cherchent dans leurs laboratoires à perfectionner des engins de destruction et le carnassier qui sommeille dans le civilisé se réveillera bientôt plus sanguinaire, si la Société des Nations n'est pas assez fortement organisée pour opposer la digue du droit au déchainement de la bestialité. Pauvre humanité se démenant dans un borborygme où brillent des reflets d'idéal parmi les horreurs de l'entremangerie universelle ! Malheur au faible qui n'a pas l'habileté de se défendre par la fuite contre les entreprises du fort ! La nature indifférente l'abandonne à son destin de victime, en lui laissant, il est vrai, le dédommagement de traquer à son tour de plus faibles que lui.

Le penseur s'arrête avec une sorte d'épouvante devant ce problème du mal. Il est étrange que le sort nous ait jetés sur une planète où les plus favorisés ont tant de motifs de se plaindre, où l'on ne trouve souvent sur les sommets de la richesse et des honneurs que le désenchantement, où des épreuves variées nous servent de cortège jusqu'à la vieillesse accablée d'infirmités et assombrie par la proximité d'un précipice. Vous êtes peut-être jeune, enthousiaste, ivre de rêves et de projets, naïvement persuadé que la fortune, sévère aux autres, vous réserve ses sourires. Je ne voudrais pas, d'une main brutale, froisser vos ailes de papillon. On vous doit cependant la vérité, ne serait-ce que pour vous mettre en garde contre des déceptions. Vous ne ferez pas exception à la loi commune. Vous aurez, comme vos semblables, des mouvements de révolte, peut-être des accès d'athéisme. Vous lancerez dans l'immensité des imprécations, irrité de ce que le Créateur condamne des êtres sans défense à gémir comme des forçats dans un bagne. Si encore on savait pourquoi on souffre ! Si on avait la preuve qu'on vient expier ici-bas des crimes commis dans une autre vie ! On accepterait sa peine avec la résignation du coupable qui se sait justement condamné. Hélas ! si ingénieux que soient les raisonnements des théologiens, ils n'éclaircissent pas complètement le mystère de notre origine ; ils produisent dans l'esprit des commencements d'adhésion qui se dissipent au souffle de la controverse, parce qu'ils ne répondent pas à des objections sans cesse renaissantes. Il arrive au philosophe le plus averti

de se croire vainqueur du doute, parce que, fasciné par un argument, il n'en voit pas les côtés faibles qui sautent aux yeux de l'adversaire. Dans la misère de notre condition présente, le sceptique, quand il est sincère, mérite plus la pitié que le blâme, et, d'ailleurs, sous notre régime de liberté, on n'amène pas les gens à une idée par des anathèmes.

Supportez maintenant qu'on vous pose une question : Voudriez-vous, si la chose était possible, rester indéfiniment dans notre monde ? Vous êtes entouré de gens qui s'en accommoderaient très volontiers, tenant éperdument à la vie quelle qu'elle soit. Ce ne sont pourtant pas toujours des milliardaires. Il en est, parmi ceux-ci, qui, ayant à leur disposition toutes sortes de plaisirs, sont loin de posséder le bonheur, même avec une santé passable. Ils souffrent d'un mal dont vous êtes préservé par la modicité de vos revenus, la satiété. Ils se créent des ennuis imaginaires. Au sein d'une opulence qui provoque l'envie, ils bâillent ou pleurent, le cœur ulcéré. Quant à vous, sans être un gros capitaliste, vous faites des jaloux ; néanmoins, quels que soient vos avantages, quoique vous ne vous reconnaissiez pas le droit de vous plaindre en comparant votre situation avec celle de tant d'infortunés, vous ne voudriez pas être condamné à prolonger ici-bas votre existence au delà des limites assignées par la nature. La pensée du suicide ne vous est certes jamais venue, car vous êtes instinctivement attaché à la vie, tout en étant parfois dégoûté d'elle. Pourquoi ce dégoût ? Vous n'oubliez pas la supposition dans laquelle nous nous sommes placés : après la mort, il n'y a plus rien. Dans ce cas, la vie est si absurde qu'elle ne vaut vraiment pas la peine d'être vécue. Nous avons, en un jour de malheur, été jetés dans un monde contre lequel la conscience de l'honnête homme a constamment des motifs de protester. Ne parlons pas des tourments infiniment variés qui s'abattent sur nous et qui rendent souvent peu enviable le séjour de notre planète : le règne de l'injustice, comment le supportez-vous ? Sur ce terrain de la morale, vous avez plus que le droit de vous lamenter ; vous avez celui de vous indigner, et, puisque la mort doit égaliser tous les hommes malgré l'inégalité des mérites, nous aspirons, vous et moi, à quitter le plus tôt possible un mauvais lieu où le vice et la vertu aboutissent au même résultat. La perspective de rentrer dans le néant, d'où il eût mieux valu ne pas sortir, me produit sans doute une triste impression ; tout bien pesé, je considère comme un bienfait d'en finir avec cette lugubre mystification de la Nature qui nous a doués d'une conscience pour ne pas satisfaire ses légitimes exigences. Voilà pour la première hypothèse.

J'arrive maintenant à la seconde : l'âme survit à la désorganisation du corps. De ce point de vue, le monde et la destinée changent complètement d'aspect. La doctrine de la vie future occupe dans la religion une place aussi importante que celle de Dieu, car elles sont solidaires l'une de l'autre. Supprimez la vie future, comment pouvez-vous croire à l'existence de Dieu, à moins de lui refuser les attributs de puissance, de justice et de bonté et de l'assimiler à Satan, le génie du mal ? Il y a trop de bien dans le monde pour ne pas y voir l'action d'une Providence et trop de mal pour ne pas être profondément troublé, tant les biens et les maux paraissent parfois répartis au hasard, sans considération du mérite des individus. La perspective d'un avenir de réparation dans l'au-delà peut seule nous retenir sur la pente du blasphème. La pensée que j'aurai, en évoluant, des clartés actuellement refusées à mon pauvre entendement me reconforte, et, tandis que la négation répand la confusion dans mon âme, cette croyance y

rétablit l'harmonie par l'espoir que, dans une autre économie, l'accord entre les faits et la raison me sera révélé.

Le spirilisme vient fort à propos nous apporter la contribution des phénomènes supranormaux sur lesquels on édifie la démonstration expérimentale de la survivance. La conscience nous fournit des arguments d'une importance extrême, puisqu'ils nous servent à interpréter les phénomènes. Quoi qu'il arrive, il y aura toujours dans la formation de la croyance la part du libre arbitre des individus. On n'est pas conduit à la foi par une sorte de nécessité mathématique ; mais lorsqu'on est incliné à la doctrine de la survivance par des considérations de l'ordre moral, infiniment respectables, quoiqu'elles ne soient pas irrésistibles, les phénomènes invoqués par le spiritisme corroborent la preuve en lui donnant un caractère positif. C'est l'introduction dans la vie spirituelle d'une nouvelle source de force qu'une sottise prévention empêche d'apprécier. Il semblerait que les progrès accomplis depuis le siècle dernier devraient nous prédisposer à en accueillir d'autres ; mais on devient en peu de temps indifférent par l'habitude aux prodiges les plus stupéfiants, et on continue de suspecter les innovations, comme si le progrès s'arrêtait chaque fois à la limite où l'on est parvenu. De là vient que la métapsychique, malgré les témoignages les plus autorisés, trouve en Sorbonne, comme dans le vulgaire, des détracteurs, notamment des journalistes et des joueurs de gobelets qui sautillent avec une prestesse de moineaux dans leur cage à préjugés.

Grâce à la foi qui vous anime, la mort, au lieu de répandre en vous l'épouvante, y provoque la curiosité. Le monde dans lequel vous vous agitez n'arrive à votre connaissance que par l'intermédiaire de vos sens. Supprimez la vue, l'ouïe, le tact, le goût, l'odorat, que sauriez-vous des objets qui vous entourent ? L'entendement serait privé des perceptions qui servent d'aliment à vos réflexions. Songez aux magnificences dont nous ne sommes pas surpris, parce que nous les avons constamment sous les yeux. Est-il rien de plus merveilleux que l'organisation de mon œil me permettant, pendant que j'écris, de voir la page blanche, les lettres tracées à l'encre noire, la table sur laquelle je travaille, la pile de livres dressée à ma gauche, et, si je lève la tête dans la direction de la fenêtre, le coin de ciel bleu où, durant la nuit, s'allument les étoiles ? Je ferme les yeux, ces splendeurs ne sont plus ; je les ouvre, elles ressuscitent, comme si je les créais à volonté. Mon oreille, un organisme prodigieux, me permet de percevoir les bruits de la rue ou les accords d'une belle musique. Quelle révélation ! Ces vibrations de l'air, en ébranlant mon tympan, communiquent à mon cerveau des impressions d'une richesse inouïe. Et si je mords à ce fruit, si j'aspire le parfum de cette fleur, autre source de jouissances. Tout m'est, à la réflexion, un sujet d'étonnement. Je sais si peu de chose, surtout au point de vue moral, que je me prends en pitié, tellement confus que je voudrais m'enfuir dans un désert où personne ne parlerait de moi. Cependant, si pauvre que la nature m'ait façonné, je suis, ne vous en déplaise ! un véritable chef-d'œuvre, comme vous, d'ailleurs. Je m'extasie, à mes heures de lucidité, devant ces créations d'une puissance dont le génie est inépuisable. Sa présence éclate partout. Un insecte minuscule, venu de je ne sais où, se pose à l'instant sur mon papier. J'ai interrompu mon propos pour l'observer. Le voilà qui circule avec rapidité ; il va en avant, il revient en arrière, il paraît irrésolu, puis tout à coup il s'envole, si petit que je ne peux le suivre du regard, car, à peine parti, il s'évanouit dans l'espace. Vu au micro-

scope, il a un organisme très riche. Il est sensible, puisque, si j'approche de lui mon doigt, il fuit immédiatement. Il réalise une pensée de l'Être suprême qui lui a donné la vie. En l'observant, j'ai l'âme inclinée à l'adoration ; je songe aux mondes semés à profusion dans l'espace, et, ébloui, abîmé dans l'infini, je me produis l'effet d'un insecte bien chétif, quoique relativement grandiose, car, dans la hiérarchie des êtres, je suis à une incommensurable distance de l'idéal.

Quand je mourrai, cet organisme, source d'impressions variées, se dissoudra et, cependant, s'il faut en croire la métapsychique interprétée par le spiritisme, je continuerai de vivre avec les attributs de la personne, intelligence, mémoire, volonté et un caractère nettement dessiné. Je serai une individualité persistante, sous une forme éthérée, dans l'essor de mes facultés actuellement latentes. Quelle perspective prodigieusement intéressante ! La mort, en déchirant le voile de chair, devrait, au lieu de nous épouvanter, stimuler notre curiosité. Vous assistez avec plaisir à ma représentation de cinéma reproduisant des paysages exotiques, la traversée du Sahara par exemple ; qu'est-ce que le film le plus passionnant, quand on songe à ces réalités d'outre-tombe, inimaginables parce qu'elles sont conditionnées par des sens qui nous manquent ? Beau voyage d'exploration ! Emouvantes surprises ! N'étant plus rivés au sol par le corps matériel, nous nous déplacerons avec la rapidité de la pensée, ivres de contemplation et d'étonnement. Une de nos joies les plus douces sera de retrouver, transformés mais reconnaissables sous leur vêtement spirituel, de chers disparus. Nous reconnaitrons une multitude de personnes effacées de notre souvenir et nous ferons la connaissance d'autres qui viendront à nous de sphères supérieures où nous ne pourrions pas, à cause de notre lourdeur, n'étant pas assez dématérialisés, aller à leur rencontre, de même que nous irons, sur des plans subalternes, assister des désincarnés inférieurs à nous. Ce seront des échanges de services désintéressés, car, dans ce monde affranchi de nos rivalités, régnera l'amour inspiré par la justice. Nous aurons de la sorte mille occasions de réparer les erreurs de notre existence terrestre en essayant d'inculquer à des malheureux des vérités qu'ils ignorent.

Les efforts que nous ferons pour travailler à l'avancement des autres serviront à notre propre promotion. On évolue, on progresse dans l'au-delà ; on y a pour théâtre d'action l'espace illimité dans le temps indéfini, l'espace et le temps n'étant pas, dans les nouvelles conditions, ce qu'ils sont pour de pauvres terriens misérablement bornés. Songez à la longueur des minutes pour un prévenu attendant le verdict du jury et à la brièveté des heures pour un voyageur allant à travers un pays délicieux en la compagnie d'un être adoré. On n'aura pas, j'imagine, le risque de s'ennuyer dans le monde invisible avec tant de bien à faire et de connaissances à acquérir, sans cesse ému par des sujets d'émerveillement.

Pénétré de cette idée de l'immortalité, je n'envisage pas avec terreur la grande échéance. Je plane au-dessus de la tombe. La vie qui, sous l'inspiration du matérialisme, ne me paraissait pas valoir la peine d'être vécue, tant je la trouvais absurde, revêt désormais un caractère sérieux, étant pleine d'harmonie parce qu'elle a un sens. Les tendances vers le bien, la justice, la vérité qui constituent l'essence même de mon être ne sont pas des jeux de sa nature stupidement organisée pour me leurrer ; j'y vois la prophétie d'un avenir où elles produiront leurs effets dans un développement logique. Pourquoi serais-je navré en pensant à ma fin prochaine, qui est, à mes yeux, un commencement ? Ce corps dans lequel je suis emprisonné s'écroulera, mais mon esprit, libéré, emportant le trésor du sub-

conscient, prendra magnifiquement son élan. J'aurai sans doute, pour arriver sur l'autre bord, à traverser le défilé de l'agonie sous un tunnel ténébreux. N'importe : le plus souvent on meurt sans s'en apercevoir, et, quand l'opération est terminée, on éprouve le soulagement d'être enfin débarrassé d'un corps, source de tant de souffrances ; on vogue rajeuni dans la lumière d'un monde plus beau. Ne vous semble-t-il pas que le spiritisme ajouté à la religion de Jésus est pour l'âme une cause de sérénité ? Vous ne voudriez pas, quels que soient vos tourments, abrégier d'une seconde votre vie, parce que vous y êtes retenu par des devoirs ; en la quittant, vous goûterez la satisfaction du prisonnier dont on lève l'érou. Vous accusera-t-on d'être un pessimiste ? On aurait tort, puisque, tout en insistant sur la misère de votre condition, vous en proclamez aussi la grandeur par l'affirmation d'un au-delà. Etre optimiste, c'est compter sur le rétablissement de l'ordre après les déboires d'ici-bas, sublime espérance, grâce à laquelle on supporte les épreuves sans en être accablé.

Pendant que nous nous délectons de ces idées, entendez-vous le ricanement de votre directeur de conscience, un homme doux qui professe une doctrine atroce ? Vous êtes singulièrement rassuré, vous dit-il. L'Eglise infallible, l'avez-vous oublié ? menace des peines éternelles les mécréants. Vous vous targuez d'aller dans un monde meilleur : rien de plus juste, si vous l'avez mérité par votre soumission à cette bonne mère ; dans le cas contraire, il serait trop commode, sous le vain prétexte qu'on est sincère, de participer comme les vrais fidèles aux félicités du ciel.

Cette menace des flammes éternelles de l'enfer, jadis efficace, n'impressionne plus aujourd'hui l'immense majorité des ouailles. N'y a-t-il pas de cette indifférence des raisons sérieuses ? Pour ne pas avoir l'air de triompher trop aisément, laissons de côté les mauvais dévots, ces parasites du sanctuaire, orgueilleux, aigres, formalistes à outrance, persuadés qu'ils sont en règle avec le bon Dieu, parce qu'ils ne retranchent aucun article du Credo, sans s'efforcer d'être charitables, désintéressés et purs. Nous ne ferons pas à votre confesseur l'injure de supposer qu'il les tient en haute estime, malgré leur assiduité au prône. Il prêche une morale élevée, en vous recommandant l'exemple des saints pour qui on ne saurait avoir trop de vénération, malgré les exagérations de l'ascétisme. Nous parviendrions à nous entendre sur des points importants ; je me sépare résolument de lui, lorsqu'il fait de l'acceptation de son dogme l'indispensable condition du salut. Songeons aux millions d'individus disséminés sous toutes les latitudes qui, n'en ayant jamais entendu parler, ne sont pas responsables de leur ignorance. Et ces braves gens autour de vous à qui sa vérité ne paraît pas le moins du monde évidente et qui, avec une bonne foi indiscutable, croiraient manquer à leur devoir, s'ils faisaient semblant de l'adopter ? Et ces protestants dont on ne conteste pas le sérieux, sincèrement convaincus que ce prêtre est dans l'erreur et qui s'efforceraient à l'occasion de le convertir ? Et ces libres penseurs de plus en plus nombreux qui, vivant en dehors des cultes officiels, sont néanmoins religieux à leur manière, en tout cas honnêtes ? Lorsque vous fulminez contre de prétendus impies, vous vous heurtez à l'opposition du bon sens, notre maître. Né dans l'Eglise papiste, imprégné dès l'enfance de son enseignement, vous ne concevez pas qu'on puisse penser autrement. Allez dans des pays de forte culture où le catholicisme est en minorité, vous serez étonné de l'impuissance de vos arguments. Et vous voudriez que le Père céleste, sous le prétexte qu'il vous a

choisis pour ses favoris, traitât vos contradicteurs comme des criminels ? Vous ne vous doutez pas, et c'est votre excuse, du préjudice que vous portez à la religion par une prétention si peu justifiée. On peut être sauvé dans n'importe quelle Eglise, sans excepter la vôtre, pourvu qu'on aime avec candeur Dieu et le prochain. Loin de nous la pensée que tous les hommes sont égaux dans l'au-delà ! Mais chacun y possède la faculté, en se purifiant, d'améliorer sa condition. Cette opinion, que vous jugez scandaleuse, est conforme à la morale la plus élémentaire. Vous seriez des premiers à réprouver un père qui refuserait le pardon à son enfant repentant : oseriez-vous blasphémer contre Dieu en le faisant moins bon qu'un homme ordinaire ?

Quelle sera, pour terminer, notre conclusion ? Nous supposons que vous n'êtes pas un vulgaire jouisseur et que vous prenez au sérieux la conscience avec un sentiment profond de la justice. Aussi le spectacle de ce monde, sans que vous ayez le moindre parti pris de dénigrement, vous écœure-t-il, quand vous assistez au succès trop fréquent des méchants et à l'humiliation des bons. Si les matérialistes, persuadés qu'après la mort il n'y a rien, sont dans le vrai, vous vous dites que l'anéantissement total, le plus tôt possible, vaut mieux que la vie présente avec ses laideurs. Si, au contraire, vous êtes spiritualiste et, par surcroît, spirite, la mort vous sourit, puisqu'elle vous introduit dans une vie supérieure. Votre âme, désenchantée, en se plaçant au point de vue matérialiste, se résigne amèrement ; mais combien le point de vue spiritualiste est plus moral et plus réconfortant !

Alfred BÉNÉZECH.

Animaux et manifestations métapsychiques

Nous allons publier prochainement un intéressant ouvrage du savant professeur Ernest Bozzano sur *Animaux et Manifestations métapsychiques*. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs un aperçu de quelques cas parmi les cent trente exemples si remarquables qu'il cite.

LV^e CAS. — Visuel avec antériorité de l'animal sur l'homme. Je le trouve dans les *Phantasms of the Living* (vol. II, p. 197). Le nom de la dame qui raconte ce fait n'est pas indiqué : il est connu des membres du Conseil de direction de la *Society for P. R.* — Miss K... écrit :

C'était un soir d'hiver de l'année 18... ; je me trouvais dans ma chambre, assise au coin du feu, entièrement absorbée à caresser ma petite chatte favorite, l'illustre M^{me} Catherine — qui n'est plus, hélas ! de ce monde. Elle était blottie sur mes genoux, dans une attitude presque rêveuse, les yeux à demi fermés, comme assoupie.

Quoiqu'il n'y eût pas de lumière dans la chambre, les reflets du feu éclairaient parfaitement tous les objets. La pièce où nous nous trouvions avait deux portes, dont l'une donnait dans un appartement provisoirement fermé. L'autre, placée vis-à-vis de la première, ouvrait sur le couloir.

Ma mère m'avait quittée depuis quelques minutes, et le fauteuil confortable et antique, avec un dossier très haut qu'elle occupait, restait vide à l'autre coin de la cheminée. Ma petite chatte, la tête appuyée sur mon bras, semblait de plus en plus somnolente, et je pensais à aller me coucher. Tout à coup, je m'aperçus que quelque chose d'inattendu avait troublé la tranquillité de ma favorite. Elle avait brusquement cessé de ronronner et donnait des signes évidents d'une inquiétude croissante. Je m'étais courbée sur elle, en m'efforçant de la calmer par mes caresses, quand tout à coup elle se leva sur ses quatre pattes et commença à souffler fortement en faisant le gros dos et la queue grosse dans une attitude de défi et de terreur.

Cette manière d'agir me fit lever la tête à mon tour et j'aperçus avec frayeur une figure petite, laide, ridée, de vieille mégère qui occupait le fauteuil de ma mère. Elle tenait les mains sur ses genoux et son corps incliné de façon à porter sa tête auprès de la mienne. Les yeux pénétrants, luisants, mauvais, me fixaient, immobiles ; il me semblait que c'était le diable qui me regardait par ses yeux. Ses vêtements et l'ensemble de son aspect étaient ceux d'une femme de la bourgeoisie française ; mais je ne me souciais pas de cela, car ses yeux, aux prunelles si étrangement dilatées et d'une expression si méchante, absorbaient complètement mes sens. J'aurais voulu crier de toute la force de mes poumons ; mais ces yeux maléfiques me fascinaient et m'ôtaient la respiration. Je ne pouvais pas en détourner le regard et encore moins me lever.

En attendant, je tâchai de maintenir fortement la chatte, mais celle-ci paraissait ne vouloir pas rester dans cet horrible voisinage ; après quelques efforts désespérés, elle parvint à se libérer, et en sautant sur les chaises, les tables, tout ce qu'elle trouvait devant elle, elle s'élança à plusieurs reprises et avec une violence extrême dans les châssis supérieurs de la porte qui donnait dans l'appartement fermé. Ensuite, en se tournant vers l'autre porte, elle recommença à se lancer contre elle avec une rage redoublée. Ma terreur s'était ainsi augmentée : tantôt je regardais cette mégère dont les yeux maléfiques continuaient à se fixer sur moi ; tantôt, je suivais des yeux ma chatte de plus en plus frénétique. A la fin, l'idée épouvantable que l'animal était peut-être devenu enragé eut pour effet de me rendre la respiration et je commençai à crier de toutes mes forces.

Maman accourut en toute hâte. Aussitôt qu'elle eut ouvert la porte, la chatte sauta littéralement sur sa tête, et pendant une bonne demi-heure, elle continua à courir du haut en bas de l'escalier, comme si quelqu'un la poursuivait. Je me tournai pour montrer à ma mère la cause de mon épouvante. Tout avait disparu.

En de pareilles circonstances, il est bien difficile d'apprécier la durée du temps ; toutefois, j'estime que l'apparition a persisté pendant quatre à cinq minutes.

On apprit ensuite que cette maison avait jadis appartenu à une femme qui s'était pendue dans cette chambre même.

Signé : Miss K...

Le général K..., frère de la percipiente, confirme le récit ci-dessus.

(Pour d'autres renseignements à ce sujet, je renvoie au *Journal of the S. P. R.*, vol. III, pp. 268-271.)

Ce cas est incontestablement remarquable, soit en lui-même, puisqu'il s'agit d'un phénomène de hantise et est en rapport avec le suicide d'une vieille

dame, qui s'est produit dans cette même chambre ; soit à cause du paroxysme de terreur vraiment exceptionnel dans lequel était entrée la pauvre chatte à la vue du fantôme répugnant surgi tout à coup devant elle. Je dis « fantôme » sans plus, ne sachant vraiment pas quelle autre chose on pourrait imaginer pour expliquer la frayeur extraordinaire qui avait envahi la chatte ; frayeur qui ne se calma même pas après la disparition de la cause qui l'avait provoquée.

On peut ajouter que, dans ce cas aussi, la percipiente ignorait le drame qui avait eu lieu dans cette chambre ; ce qui fait que, même si la chatte n'avait pas été la première percipiente, M^{lle} K... n'aurait pas pu s'auto-suggestionner dans le sens de provoquer en elle-même une hallucination en rapport avec un drame qu'elle ignorait.

Il s'ensuit que ce récit constitue un exemple authentique, très intéressant, d'un cas de hantise avec identification du fantôme visualisé.

Ernest BOZZANO.

Comment et pourquoi je suis devenu spirite ⁽¹⁾

Ce que l'Orient enseigne au postulant se borne à une excellente méthode d'entraînement à la fois moral, intellectuel et physique. Peut-être même, quand il s'en montre digne, lui révèle-t-on certains secrets d'une science perdue dont des bribes, dit-on, subsistent encore enfouies dans le silence des monastères et jalousement gardées dans les cryptes sacrées. Suivant quelques auteurs, les partisans de l'hypothèse adamite entre autres, dans la préhistoire, il existait une humanité très évoluée dont les castes supérieures possédaient la clé de la synthèse universelle. Cette race aurait péri lors d'un cataclysme contemporain de la séparation de la lune d'avec la terre, emportant avec elle les adeptes de la connaissance intégrale. Nous ne donnons ce qui précède qu'à titre de pur renseignement.

En somme, au chercheur de bonne foi qui se refuse à l'auto-suggestion comme à l'abdication de son moi, l'Orient n'offre qu'un champ d'action restreint. Aussi, en retournai-je plus désarmé que jamais. Dans l'impossibilité d'admettre la thèse matérialiste, une fois encore j'interrogeai le sphinx. Seul en face de l'insoluble énigme, je me demandai si, après tout, les agnostiques avaient raison et si, comme ils le prétendent, en dehors de notre nature, nous ne saurions rien connaître.

J'en étais là, quand m'advint quelque chose de si extraordinaire, de si imprévu que longtemps j'hésitai à en écrire la relation. Si je le fais aujourd'hui, c'est uniquement afin de guider dans leur pénible ascension ceux qui, à mon instar, poursuivent la vérité, cette vérité qu'on croit toujours surprendre au gîte et qui, toujours, se dérobe à notre étreinte, fée malicieuse et décevante.

(1) Voir : *La Revue Spirite*, février 1924.

Un soir, de méditation en méditation, je tombai dans une sorte de somnolence étrange ; l'engourdissement qui, peu à peu, m'envahissait, tenait à la fois du sommeil, du rêve et de l'état de veille. Les membres détendus, les muscles relâchés, mon corps flottait quasi fluide en un milieu demi-matériel des plus agréables. Je ne sentais plus le poids de la chair, et cependant le rythme vital de chaque organe sensoriel me parvenait distinctement. Physiquement, j'existais, mais affranchi de la matière épaisse, plongé en une matière éthérée, si j'ose m'exprimer ainsi.

Alors des scènes singulières commencèrent à se dérouler devant moi, scènes où je jouais le double rôle d'acteur et de spectateur. J'étais moi et j'étais aussi les personnages qui évoluaient autour de moi. Je voyais dans leur âme comme je voyais dans la mienne. Même le décor extérieur revêtait les couleurs de nos pensées, tour à tour riant ou sombre, enténébré ou ruisselant de lumière.

Dans le récit qui suit, le lecteur ne doit pas perdre de vue ce dédoublement de personnalité très difficile à expliquer, puisque mon entité persistait en pleine conscience de son moi, tout en étant simultanément d'autres entités aussi parfaitement conscientes, leur nom, leurs antécédents, leur existence même complètement ignorés de moi jusqu'à cet événement inexplicable qui renversa de fond en comble mes vagues théories philosophiques et changea définitivement ma manière d'envisager les choses. Sans doute, cette narration ressemble plutôt à quelque fragment de roman à tendances occultes qu'à une sèche constatation de faits. Je ne la donne que pour ce qu'elle vaut.

Ici, l'entité qui pense, qui agit, qui voit et qui décrit le paysage, s'appelle Diomira, d'après la fréquence de la suggestion mentale qui me venait à l'esprit.

La nuit tombe, une nuit d'hiver froide et sombre. De temps à autre, à travers les brumes, surgissent de vagues blancheurs, plaques de neige collées aux flancs noirâtres des montagnes. Ça et là, des arbres dénudés, tordus par le vent des hauts sommets, tendent vers le ciel leurs bras décharnés, chargés de glaçons pareils à des larmes impuissantes, à jamais figées dans une inutile prière, dans une vaine supplication aux forces inexorables de l'Infini toujours muet. En ce cadre sauvage et solennel, le paysage déroulait son lincol de hautes futaies, lugubre sous un ciel sans étoiles. L'âme s'y sent prête à entrer par la porte du mystère, dans le temple de la connaissance, à travers quelque grandiose et redoutable initiation.

A dos de mulet, escortée d'un seul serviteur, une jeune femme en grand deuil gravit la route escarpée qui mène au château de Saint-Thrivier.

Devant la grille forgée, mangée de rouille, elle met pied à terre, hésitante, de grosses larmes roulant sur ses joues pâles. Quel accueil lui réserve cette sombre forteresse noircie par les âges ? Y trouvera-t-elle l'asile du corps et le repos de l'âme qu'elle y vient chercher ?

Un coup de sonnette éveille les échos endormis du vieux manoir morne dans le silence monacal de l'heure tardive et sonnante creux comme le glas des trépassés.

Les trépassés ! Un frisson secoue la frêle visiteuse. Rouges, devant ses yeux, surgissent des visions de champs de bataille, de membres mutilés éparpillés par la mitraille, d'horribles spectacles de carnage, de souffrance, de haine et de mort. Enfin, la grille grince sur ses gonds et un vieillard introduit la visi-

teuse qu'il attend sans doute, car à peine marmotte-t-il quelques paroles de bienvenue d'une voix sourde et sans timbre qu'on dirait sortir d'une caverne.

L'obscurité se fait à mon entour, obscurité opaque, indescriptible, où le sens de la vue même n'existe plus. Un vide se creuse dans ma pensée, puis la scène change.

Une salle haute, moitié Bibliothèque, moitié Laboratoire. Penché sur un vieil in-folio rongé des vers et qu'il feuillette d'une main distraite, le comte de Saint-Thrivier médite :

La vérité ! dans quelles épaisses ténèbres se cache-t-elle ? Qui donc saura jamais saisir aux cheveux cette vision fugitive qui se dérobe et se dissout dès qu'on croit la tenir, l'antôme vaporeux de la nuit que dissipe le souffle de l'aurore ? La Vérité ! Les sept voiles d'Isis ne cacheraient-ils que le vide derrière leurs draperies, l'illusion, la Maya ? Pire encore, ne trouverait-on qu'un hideux squelette grimaçant ou quelque apparence plus vaine même que notre incompréhensible vie ?... La Vérité !

Au fond de l'âtre mourait un feu de bois éclairant de ses dernières lueurs le manteau de la vaste cheminée, pareilles à des reflets d'âmes montant vers les étoiles.

Dans l'immense pièce, tout se tait et les portraits des ancêtres, de leurs cadres dorés et patinés par le temps, semblent sourire aux songes de leur descendant avec lequel allait s'éteindre le dernier lumignon de leur race oubliée, à jamais ensevelie en les froides ombres des tombeaux. A l'horloge du grand hall, l'heure sonne et les coups sourds du gong, répétés par les échos de la vieille demeure seigneuriale, se perdent dans les recoins obscurs avec un bruit de chose qui finit. Cela ressemble en les ténèbres au suprême appel, à l'ultime gémissement d'un être aimé qui s'en va pour ne plus revenir, d'une amante abandonnée qui soupire l'adieu sans retour possible au foyer où l'amour ne s'assiéra plus. Au plafond, la lampe suspendue, presque mourante, clignote sous les poutres noircies tendant ses becs de bronze vers le ciel, dans une muette supplication aux destins inexorables qui refusent de répondre. L'éternel sphinx sondera-t-il toujours l'Infini de ses yeux de pierre sans jamais prêter attention aux piètres soubresauts de la terre ?

Dehors, au loin, à travers les montagnes chauves, le vent hurle à la mort et les grands sapins lui répondent par un sifflement de serpents vicieux réveillés de leur sommeil hivernal

. La vérité !

Ces points suspensifs désignent ici une absence complète de conscience durant laquelle une longue période de temps s'écoula. Tout au moins, je ressentis très clairement cette impression, quand une autre vision ! dirai-je ? se leva devant mon moi retrouvé. La sensation mentale que j'éprouvai alors diffère absolument de la précédente, l'ambiance change ; aux ténèbres, à la désespérante tristesse de la première phase, succède un paysage enchanté de lumière et de joie.

Clarté étrange, bonheur inexprimable, monde matériel de rayonnante beauté, mais d'une beauté jamais vue, irréelle de rêve. Une fois de plus cependant, je tiens à affirmer la pleine conscience de mon moi à ce moment. Il ne s'agit ici ni d'hallucination ni d'auto-suggestion.

Un jardin féerique échevelé de fleurs inconnues et changeantes qui vivent, qui respirent, qui voient et qui, de leurs corolles entr'ouvertes comme des lèvres amoureuses, exhalent des bouffées de parfums suaves et enivrants ; alentour, une végétation exubérante, animée elle aussi et baignée de lumière aux couleurs d'arc-en-ciel. Et tout cela vibre, murmure, soupire, chante des mélodies jamais entendues qui pénètrent l'âme de tendresse et d'amour. Au centre, une couche tissée de scintillations d'étoiles où dorment deux amants bouches jointes, enlacés dans une étreinte qui ne doit plus finir. Leurs corps transparents et fluidiques se fondent en une seule et même individualité ; leurs êtres s'unissent en un sublime mariage d'âmes, terme de deux destinées accomplies qui jamais plus ne se sépareront. Ils sortent de l'existence conditionnée pour entrer dans l'éternité de la substance en soi. Telle fut, du moins, l'impression que ressentit mon moi conscient, durant cette vision fugitive et merveilleuse. Puis, tout s'imprécise, se dissout, en un vague de clairs et d'ombre, vague velouté, flou, impalpable et je m'éveille, les coudes appuyés sur mon écritoire, les yeux fixés sur une apparition très distincte devant moi, mais dont l'extrémité inférieure se cache de nuages.

C'est une femme de proportions surhumaines, presque géante. Sur son front tombe un voile en plis lourds et réguliers. Des paupières aux longs cils noirs couvrent le regard invisible. La bouche grande, aux lèvres épaisses et duvetées, est hautaine et énergique, le menton carré et volontaire. Une écharpe de tissu éthéré drape le buste, les bras pendants se perdent en la pénombre. Soudain, très net dans mon entendement, jaillit le nom de l'entité : elle s'appelle « Mona ». Une force irrésistible me contraint à prendre mon crayon et à tracer ce qu'on va lire :

« Dans le cours naturel des choses, on ne saurait empêcher que des forces intelligentes rayonnent. On peut comparer le médium à un miroir qui reflète des rayons. Il existe des Forces-Ames et des Forces-Corps ; mais afin de les amener à se révéler, il faut un long entraînement. Pour le moment, la science spirite est dans l'enfance, mais elle est certainement la philosophie de l'avenir. Tu peux dire que les phénomènes spirites sont souvent mal compris et mal interprétés ; d'abord de par la fraude et puis par l'ignorance. Ensuite, il faut distinguer entre les esprits. Les uns, peu, sont des désincarnés ; les autres, plus nombreux, sont des entités supérieures qui veulent éclairer. Leur but ? (Question posée par moi inconsciemment). Aujourd'hui, le bonheur des hommes dans leur vie de la terre, plus tard, dans leur vie de la patrie céleste. Pour communiquer, il faut attendre qu'un esprit bienfaisant se mette en rapport avec vous. Parfois, il faudra longtemps, des années même. Mais généralement, la persévérance est récompensée. Quelques personnes ne réussissent pas à attirer l'attention des entités supérieures, parce qu'elles ne sont pas assez évoluées de la vie terrestre. D'autres entrent tout de suite en communication. Il faut encore aimer les guides qui se proposent d'éclairer les hommes. Il faut aussi se confier en eux et leur obéir. »

Voilà le simple récit de ce qui m'advint. J'affirme sur l'honneur n'y avoir rien ajouté ni retranché d'essentiel. Et maintenant, que le lecteur décide. Depuis lors, je reçois journalièrement des messages de l'entité « Mona » qui, à plusieurs reprises et de façon péremptoire, m'a déclaré ne pas être une désincarnée, mais

une entité d'autre nature, laquelle, entre parenthèse, se montre parfois très capricieuse. Pour se manifester, elle use tantôt de l'écriture directe, tantôt de l'intuition. Souvent elle emploie des mots que je ne comprends pas. Entre autres, les expressions « Manam » et « Paranam » reviennent souvent.

Quant à moi, après cette extraordinaire aventure, je dis maintenant, avec Shakespeare, qu'il « y a plus de choses sur terre et dans le ciel que n'en rêva jamais notre philosophie », et je conclus avec le sympathique auteur de la brochure du nom, que « Seul, le Spiritisme peut régénérer le monde ».

Paul GOURMAND.

Pour la naissance d'un Enfant

En hommage à Madame Jean Meyer.

Grave, ému, dans la chambre où, sous un voile blanc,
S'arrondit, du berceau, la forme de nacelle
Qu'emporte déjà le Destin,
Je m'avance, m'incline et soulève en tremblant
Comme au-dessus d'un gouffre, un feston de dentelle,
Sur cet enfant né du matin.

Et je redoute moins de troubler son sommeil
Que de me confronter, au déclin de ma vie,
Avec le mystère éternel
Qu'évoque sous nos yeux, tragique et sans pareil,
Toute naissance au monde où, sa route suivie,
Chacun répond au Grand Appel !

Le petit être dort pour la première fois
Et les siens, alentour, croient que son âme vierge
Ne pense pas, ne songe point.
Pourtant, en me penchant, je sens monter en moi
L'assurance qu'un rêve au fond de l'ombre émerge
Dans cette âme qui vient de loin.

C'est là ce qui me vaut une telle terreur
A m'approcher si près de cette frêle chose
Qui finit un voyage heureux
Et qui, touchant le but, peut-être avec horreur
Compare ce rocher où son pur vol se pose
Et le libre espace des cieux.

En son rêve suprême, ailé, sans lendemain,
 Cet exilé revoit ce qu'à l'instant il quitte :
 Les clairs royaumes de l'Esprit,
 Et devant l'inconnu des terrestres chemins,
 Tournant la tête encore, à partir il hésite,
 Sous la cangue qu'il a repris.

D'où viens-tu, Pèlerin des siècles infinis,
 Toi que l'on dit vivant depuis une aube à peine
 Et parcourant ton premier jour ?
 Oiselet, d'où viens-tu pour retrouver un nid,
 Toi qui rentres, pleurant, dans la famille humaine,
 Nouveau-né qui vécut toujours ?

Dis-moi le cycle immense où ton Sort incertain
 En d'autres temps guida ton cœur et ta pensée,
 Te fit aimer, te fit souffrir...
 Vicillard tout chargé d'ans, à ton prime matin,
 Dis-moi par où ta vie autrefois est passée,
 Combien de fois tu dus mourir...

Mais l'enfant qui dormait s'éveille et puis gémit.
 Son rêve se déchire, aux limbes se disperse.
 Au sol son esquif est ancré.
 Il a tout oublié !... Dieu n'aura pas permis
 Que, sous le voile blanc, mon vain esprit se berce
 De pénétrer le Grand Secret.

27 février 1924.

Pascal FORTHUNY.

Les dessous d'une campagne

Une interview de Jean Guzik. — Une lettre de M. de Jelski.

On finira peut-être par connaître publiquement les raisons de l'acharnement avec lequel est conduite la campagne pseudo-scientifique engagée contre la métapsychique et le spiritisme. Nous avons sous les yeux un extrait du journal polonais *Kuryer Poranny*, de Varsovie ; il s'agit d'une interview de Jean Guzik, publiée dans le numéro du 24 janvier dernier de ce journal, au retour de France du célèbre médium dont les professeurs de la Sorbonne ont tenté de salir la réputation et dont voici la traduction :

Je fus engagé pour Paris, dit M. Jean Guzik, par un Comité composé de MM. Patenôtre, du Bourg de Bozas, de Jelski et autres dont je ne me rappelle pas les noms.

Après notre arrivée à Paris, M. de Jelski me demanda si je ne voulais pas donner quelques séances à la Sorbonne.

J'acceptai à contre-cœur, car je me souviens de tout ce que l'on a raconté sur le compte d'Eva C. Le Comité, cependant, m'assura que je ne subirais aucun préjudice et que M. de Jelski assisterait à chaque séance. Je consentis alors.

Je demandai moi-même que le contrôle fût le plus sévère, mais je m'étonnai cependant que M. de Jelski exigeât qu'on plaçât autour de la table des bandes phosphorescentes. J'appris par la suite qu'elles devaient servir de contrôle, non pour ma personne, mais sur les assistants.

J'ai souvent demandé en vain qu'on posât des écrans lumineux, comme nous le faisons jadis aux séances avec le Dr Ochorowicz et M. Chlopicki, mais on ne consentit jamais à le faire.

Les séances à la Sorbonne avaient lieu deux fois par semaine. Pendant les séances, je faisais remarquer que ces messieurs ne se comportaient pas en savants sérieux : *ils parlaient, riaient, plaisantaient sans discontinuer*, et nous étions assis à une table tellement étroite que *mes jambes étaient littéralement coincées entre les pieds de la table, et qu'à chaque moment les contrôleurs me marchaient sur les pieds, sous prétexte de dégourdir leurs jambes.*

Au début, ils paraissaient être contents des résultats obtenus. Ce n'est que plus tard que ces messieurs exigèrent de nouveaux moyens de contrôle : ils firent lier leurs jambes aux miennes et posèrent des bandes phosphorescentes sur mes mains. A une des dernières séances, un de ces messieurs, dont je ne me souviens pas le nom — un jeune homme brun, assis près de moi — libéra sa main droite avec laquelle il tenait ma main gauche, prit un peu de masse phosphorescente et s'en badigeonna le front. Je ne sais ce qu'il voulait démontrer par cela, mais *j'avais, en général, l'impression que ces messieurs s'amusaient bien et qu'ils « rigolaient ».*

Les séances furent interrompues pour des causes indépendantes de ma volonté.

Avant mon départ de Paris, M. de Jelski, fort indigné, m'apprit que *M. Heuzé qui, au nom de la Sorbonne, avait pris l'engagement de ne rien publier avant la fin des séances — qui devaient se prolonger pendant deux ou trois mois — venait de publier les procès-verbaux des séances faites.*

Il se passait là, en général, des choses fort étranges. Un jour, M. de Jelski me dit en riant : « Cher Monsieur Jean, vous pouvez faire fortune instantanément : M. Heuzé vous offre deux cent mille francs pour que vous avouiez que vous fraudez, et si vous n'acceptez pas cette offre, il vous en propose trois cent mille. » — M. de Jelski ajouta qu'il avait répondu à M. Heuzé de choisir un autre que lui pour traiter une affaire pareille. »

Le journal polonais fait suivre cet interview de Jean Guzik des lignes suivantes :

M. Guzik est, comme on le sait, un homme simple et modeste. Les questions scientifiques ne l'intéressent nullement ; ses propres manifestations le laissent fort calme. Généralement, après chaque séance, il demande d'une voix apathique : « A-t-on obtenu quelque chose ? » Il attribue uniquement aux Esprits tous les phénomènes qu'il obtient. Aussi accepte-t-il très philosophiquement et avec une grande indifférence le fameux verdict de la Sorbonne qui, *ex cathedra*, l'accuse de fraude. Je ne suis même pas sûr qu'il en ait lu les comptes rendus. Il n'avait guère envie d'aller à Paris, malgré que souvent on l'engageait à le faire.

Il débuta l'année dernière par des séances à l'Institut Métapsychique International, sous la direction du Dr Geley. Il donna une série de séances dont on possède les comptes rendus signés par des hommes éminents (le procès-verbal des trente-quatre signataires) et ces séances furent très concluantes.

* * *

Le même journal *Kuryer Poranny*, dans son numéro du 26 février, a publié une longue lettre de protestation de M. de Jelski, en réponse aux attaques dont lui et M. Guzik furent l'objet, dans la *Rzeczpospolita* du 1^{er} février, de la part de M. Albert Dombrowski. Celui-ci exposait d'une manière fantaisiste — à la manière de pas mal de journalistes français — les expériences de la Sorbonne.

Voici les passages de cette lettre relative à Jean Guzik « auquel M. Dombrowski a causé un fort préjudice » :

Je ne discute pas ici les phénomènes métapsychiques ; je constate seulement les faits suivants :

1° Contrairement à ce qu'affirme M. Dombrowski, M. Jean Guzik n'était nullement payé, ni par M. Heuzé, ni par la Sorbonne. *Par contre, M. Heuzé a proposé à Guzik deux cent mille francs pour que celui-ci avoue publiquement avoir triché (fraudé) dans toutes ses séances ;*

2° Le même M. Heuzé, sur les déclarations duquel se basent, soi-disant, les affirmations de M. Dombrowski, n'a assisté à aucune séance. Le rôle de M. Heuzé consistait uniquement à inviter M. Guzik et moi à déjeuner et à dîner. J'ai appris d'un membre du Comité organisateur des séances, que *ces invitations étaient payées à M. Heuzé*. On nous pria de ne pas refuser ces invitations, car il fallait lui *donner l'occasion de « gagner ses choux-fleurs »*.

Avant mon départ de Paris, M. Heuzé se plaignait à moi que *ses dépenses n'avaient pas été réglées entièrement*. Serait-ce la raison de son animosité ?

3° La publication prématurée et irréfléchie des procès-verbaux des séances de la Sorbonne, ainsi que les nombreuses contradictions contenues dans ces procès-verbaux ont été déjà dûment réfutées dans l'article du Dr Geley dans le n° 6 de la *Revue Métapsychique* (novembre-décembre 1923). Si M. Dombrowski avait bien voulu informer ses lecteurs de la *Rzeczpospolita*, il aurait dû lire cet article de la *Revue Métapsychique*.

4° Dans ce même n° 6 de la *Revue Métapsychique*, M. Dombrowski aurait pu trouver le manifeste signé par trente-quatre savants éminents où il est dit : « Nous affirmons simplement notre conviction que les phénomènes obtenus avec Jean Guzik ne sont explicables ni par des illusions ou hallucinations individuelles ou collectives, ni par une supercherie quelconque. » On voit parmi ces trente-quatre signatures, celles de savants éminents comme Camille Flammarion, Charles Richet, Prof. Santoliquido, A. de Gramont, Sir Oliver Lodge, etc., etc.

Ces noms sont, à coup sûr, tout aussi importants que ceux des cinq professeurs (Langevin, Rabaud, Laugier, Marcelin, Mayerson) qui, au nom de la Sorbonne, ont publié leurs procès-verbaux. Je ne cite plus le nom de M. Heuzé, que M. Dombrowski considère comme son maître.

Je dois ajouter que, dans un bref délai, *vont paraître, en polonais, tous les documents relatifs aux séances de Guzik à Paris*. La publication de ces documents sera la meilleure réponse à toutes les relations prématurées et à toutes les attaques malveillantes.

Veuillez agréer, etc...

Signé : Stanislas DE JELSKI.

Chronique Etrangère

La vérité qui se révèle par elle-même, s'épanouit et se répand comme par une divine contagion.

(LIGHT, 23 février 1924.)

La Voix du Perroquet.

Nous reproduisons dans notre numéro de janvier les remarquables récits : « Dans les séances spirites », et, en février « Les Symboles de la vision », tous deux articlets dont *The International Psychic Gazette* nous avait fourni la substance. Le même organe nous fait entendre aujourd'hui « la voix du perroquet ». Traduisons, sans commentaires, cette lettre d'une lectrice : « Il y a quelques années, mon grand-oncle était malade, dans un hôpital à Malte. Chez lui, en Angleterre, il avait laissé un perroquet qui lui était devenu fort attaché. Un soir, il entendit distinctement la voix du perroquet, qui l'appelait par son nom de baptême, lequel fut prononcé trois fois comme

si l'animal, en péril, demandait secours. Le fait affecta mon grand-oncle au point qu'il écrivit pour savoir ce qu'il advenait de l'oiseau. Croisant sa lettre, une autre lui parvenait bientôt de chez lui, annonçant la mort du bavard aîné, qui, sur sa fin, avait prononcé trois fois le nom de baptême du voyageur. La date et le moment de la mort coïncidaient exactement avec l'instant où l'appel avait été entendu à Malte.

La Réalité des Voix directes.

De la même source (I. P. G.), nous rapportons ici ces quelques détails concernant une importante conférence de M. R.-H. Saunders, sur les « Voix », la plus haute expression de la médiumnité, estima l'orateur, Parmi les souvenirs les plus beaux, il cita ceux-ci : « Audition de 30 esprits différents conversant sur divers sujets. Beaucoup d'assistants étaient, pour la première fois, présents à une séance, et entièrement inconnus du médium. — Les voix variaient de hauteur, depuis la basse la plus mâle jusqu'à la plus fraîche voix d'enfant, soit pour le chant, soit pour la parole, et à bonne distance du médium. — On entendait parfois, deux, trois Esprits, ou même davantage, s'exprimant ensemble et, à l'occasion, lorsque le médium parlait à un témoin. — Les Esprits indiquaient le lieu où reposait leur corps, après plusieurs semaines de recherches infructueuses faites par les vivants. — Des messages étaient délivrés, d'un groupe à un autre, et à des milliers de kilomètres, les médiums de chacun des groupes s'ignorant totalement. — Il arrivait que les voix fussent entendues en pleine lumière, mais elles étaient généralement plus fortes dans l'obscurité. — Le même Esprit se manifestait souvent en plusieurs médiums. — Des renseignements sur des faits accomplis, au moment même, à des centaines de kilomètres, étaient donnés par les voix. — Elles donnaient la température exacte de la chambre, ou encore l'heure marquée sur des montres, au hasard des aiguilles tournées dans l'obscurité. — Avec des médiums parlant uniquement l'anglais, on eut des voix s'exprimant en grec ancien et moderne, latin, français, hollandais, italien, russe, serbe, gaelique, hindoustani, gurkahli et égyptien. Des détails inconnus des témoins, — noms et adresses — ont été donnés et vérifiés. — En même temps que les voix se faisaient entendre, étaient tracées des écritures directes, les mains matérialisées étant visibles dans un rayonnement de lumière astrale. — On vit aussi ces mains prenant des fleurs dans un vase et les offrant aux assistants. — Les voix, fréquemment, répondaient clairement à des questions métaphysiquement posées. »

Le Docteur désincarné et le Cancer.

La même revue (I. P. G.), tout en faisant des réserves sur la valeur thérapeutique du traitement proposé, reproduit une étrange communication — véritable message médical — obtenue en séance, d'un Esprit qui disait avoir été docteur, son temps vivant. Il ne s'agit de rien moins que d'une cure possible du cancer, cure fondée sur une doctrine dont on a le droit de rester plutôt interloqué, mais qui peut être jointe ici à la longue suite de messages troublants où notre entendement n'ose point tout accepter, mais où, peut-être, confusément exprimée à moins que mal traduite par notre terrestre intelligence, réside une part de vérité dont l'avenir établira la proportion.

Quoique l'on puisse penser de la thèse que l'Astral fit entendre ce jour-là, elle est assez curieuse pour que nous la mettions — d'ailleurs, prudents comme eux — sous les yeux de nos lecteurs : « Pourquoi, dit l'Esprit, le cancer est-il si fréquent en ce moment, et fait-il de plus en plus des ravages ? C'est parce qu'il existe dans votre monde une plus grande proportion de force psychique, et bien plus qu'auparavant. C'est aussi parce que l'on paralyse trop souvent l'expansion de cette force psychique. Elle est un don de Dieu à l'humanité, et, si elle vous est donnée, c'est pour que vous puissiez vous en servir. Si vous l'annihilez, il faut qu'elle trouve le moyen d'agir, de se faire passage, quelque part. Dans cet effort, elle entraîne chez vous des accidents physiques, et souvent, parmi eux, le cancer. On a fréquemment dit que le cancer est la conséquence d'un coup, d'un choc reçu. En réalité, il prend son origine dans le non-développement et la non-utilisation de la force psychique. Au reste, bien des maladies que votre science ne sait pas diagnostiquer sont dues à la même cause. Les personnes qui ont des facultés psychiques et qui, systématiquement, se refusent à les laisser agir, ont tort. Lorsqu'elles passent dans l'astral,

elles ont tout à faire pour entreprendre la culture de ce don. Si elles l'ont développé, sur la terre, leur effort est moindre. Et en pratiquant ces exercices psychiques, de leur vivant, ces médiums qui ne se soupçonnent pas médiums pourraient promptement restaurer leur santé défaillante. Il est dangereux de supprimer, de ne pas tenir compte de la médiumnité. J'ai souvent parlé avec des gens morts de cancer, lorsqu'ils arrivaient par ici. Ils m'ont confessé qu'il n'existait, dans leurs familles, aucune trace de cancer : rien ne pouvait expliquer leur mal par l'hérédité. Leur affection mortelle ne s'était développée que par le fait du non-emploi de leurs forces psychiques. Si elles étaient entrées dans un cercle d'expérimentateurs, si elles avaient « donné leur force » extérieurement, nous aurions pu intervenir pour les aider dans cet acte de rayonnement psychique, et, bien vite, elles en auraient senti le bienfait, jusqu'au retour à la santé parfaite. Sachez-le bien, malgré la singularité de l'affirmation. La force psychique a quelque chose en elle qui tient à la matière, et, à cause de cela, on peut dire qu'elle porte une sorte de « sédiment concret » qui doit, par l'exercice, être extrait de l'organisme physique, sinon la maladie s'ensuit. Je puis guérir le cancer ».

Les personnes présentes, frappées par ce troublant message, demandèrent : « Vous comprenez bien l'importance considérable de ce que vous venez de dire ? » Et l'Esprit de répondre : « Je suis docteur. Je vous le répète avec assurance, je puis certainement guérir le cancer dans ses premières périodes, et lorsqu'il est arrivé à un trop grand avancement, je puis au moins alléger très sensiblement les souffrances et le processus même du mal. Je puis en extraire les racines et les réduire. Fournissez-moi l'occasion de traiter, devant vous, un cas bien défini, nettement qualifié cancer par vos médecins, et je ferai la preuve de ce que je dis. »

La théorie fera sourire les savants qui, dans des domaines bien différents, cherchent le moyen de délivrer l'humanité d'un des plus sombres fléaux qui l'accablent. Nous-mêmes pouvons dire : « Est-ce vrai ? Est-ce possible ?... » Quoi qu'il en soit, ne recusons rien *a priori*. Travaillons tous ensemble et pour la découverte du remède souverain, les efforts des uns se conjugueront, un jour, avec les espérances des autres.

Un cas probant.

Nous parlons, au cours de cette chronique, de séances de voix où les Esprits viennent dire le lieu où ils sont morts, encore que les témoins n'en soient point préalablement renseignés. *Light* (23 février 1924), mentionne, de ce genre de phénomènes, un cas probant. Une Écossaise écrit : « Étant en séance avec Mrs. Roberts Johnson (médium), un soir, un Esprit se présente à moi et me dit, par la trompette : « J'ai amené votre sœur, Mrs. M... » Ma sœur parla aussitôt, et m'apprit qu'elle avait trépassé lors du tremblement de terre de San Francisco, que tous ses papiers avaient été détruits, mais qu'elle avait laissé une petite fille dans cette ville lointaine. J'écrivis donc au Consul britannique, sur le conseil que me donnait ma sœur, et, en effet, je retrouvai trace de la défunte. Ainsi put être liquidé un compte d'héritage resté en suspens, du fait que le décès était jusqu'alors resté non prouvé, et l'enfant put entrer en possession de sa part de biens. Je n'avais pas, depuis longtemps, la moindre idée de ce qu'avait pu devenir ma parente, ni dans quelle contrée du monde elle résidait. On conviendra qu'un tel cas ruine entièrement l'hypothèse que le médium, en parlant, se contente de faire de la lecture de pensée chez la personne qui le consulte. »

Le Rêve d'Ernest Miller.

Le *Daily Express* enregistre un nouveau cas de « découverte du corps d'un noyé ». Nous en avons mentionné beaucoup, mais il est bon d'enfoncer le clou, en observant que la grande presse, sceptique par tempérament, ne se retient pourtant plus de signaler de semblables phénomènes, sans les tourner en ridicule désormais. Voici l'histoire, en bref : « Norman Hoyle, 18 ans, se noie à Stapleton en essayant de traverser la rivière Frome à la nage. On ne peut retrouver son corps. Il y a crue, et le malheureux Hoyle a dû, suppose-t-on, être emporté à la mer. Trois semaines plus tard, Ernest Miller, un voisin, fait un rêve. Il voit la place où est le cadavre, va, avec témoins, près de la rivière, et identifie l'endroit, selon son rêve. Le corps est retrouvé, au lieu même. Jamais Miller n'a eu d'autres rêves prémonitoires ou avertisseurs de faits accomplis

Un cas de Prémonition.

Le petit John Palmer, 11 ans, est écrasé. Son grand-père, quelques jours plus tôt, et peu d'instants avant de mourir, avait vu l'accident. L'enfant, dans un groupe de camarades, le jour où il fut tué, traversait une rue lorsqu'il fut heurté par une automobile, en sortant de la messe. Il mourut à l'hôpital avant la nuit. Or, le grand-père, agonisant, avait, au milieu du délire, prononcé des paroles d'où il ressortait qu'il voyait une automobile lancée sur un groupe de gamins, et ajouta que John — l'enfant victime de la semaine suivante — se trouvait parmi les imprudents écoliers. (*Light*, 23 février 1924.)

Le Fantôme sur la Falaise.

Un cycliste raconte : « Je pédalais, une nuit, sur les Dunes, lorsque je m'égarai. Je cherchais à repérer ma route et avisai, au loin, une lumière. Aussi bien, m'orienté-je vers elle. Dans la demi-clarté nocturne, je roulais sur une piste légèrement montante, lorsqu'un homme se leva, au bord de la route, me regarda dans les yeux et de près, et enfin, haussa une main comme pour me faire un signe avertisseur. Pensant qu'il serait capable de me remettre en bonne voie, je saute de ma selle et me dispose à engager conversation. Mais, lorsque je me tourne vers lui, j'ai la stupeur de constater qu'il n'est plus là, bien qu'il n'existe, alentour, aucun endroit où il ait pu se cacher aussi instantanément. Je remontai donc sur ma bicyclette, roulai prudemment, et je ne tardai pas à voir devant moi une arête de falaise d'où j'allais me précipiter dans le vide, si je n'avais pas été arrêté au bon moment. » (D'après *Evening News*, 18 février 1924.)

Les Violettes dans la Bible.

Ce récit est fourni à notre confrère anglais *Light* (1^{er} mars 1924), par M. H.-T. Gardner. Sans le traduire mot à mot, en voici la substance. « Six amis, ma femme, moi, Mr. et Mrs. B., et M^{lle} D..., nous trouvions réunis le soir du 8 février 1924. Formant cercle, nous fîmes la chaîne des mains, la chambre étant éclairée par la lueur d'un bon feu. Après une heure — et, entre temps, Mrs. B... était tombée en transe — notre guide vint, et par la voix de Mrs. B... s'excusa de n'avoir pu se montrer personnellement (comme il nous l'avait promis), mais nous dit qu'il allait faire « quelque chose » pour nous encourager. « Maintenez le cercle, ajouta-t-il, cela approche ». Et, un peu après : « C'est là ! Il y en a une quantité autour de vous. Vous pourrez les prendre : elles ne s'évanouiront pas entre vos doigts : ce sont des fleurs terrestres. Conservez-les dans un livre. » Nous ne savions pas très bien de quoi il s'agissait. Nous ne comprenions rien, sinon que « quelque chose » s'était produit. Mais, en haussant la flamme du gaz, nous trouvâmes la chambre toute parsemée de violettes. Il y en avait autour de notre cercle, sur nos chaises et sur la table. Ma femme en compta 57 : elles étaient belles et fraîches. Voici revenu le temps des miracles. La science a à peu près assassiné la foi depuis cinquante ans, mais les faits sont les faits. La science dira que ce phénomène est impossible, mais il a eu lieu, pourtant, dans une chambre aux portes et aux fenêtres soigneusement fermées. J'ai fixé le bouquet de violettes à l'intérieur de la couverture, dans ma Bible familiale. »

La Vision de M. Donald Calthrop.

Des *Evening News* (résumé) : « M. Donald Calthrop, l'actor manager, ami de M. Lionel Monckton, le compositeur, dialoguait, au Green Room Club de Londres (dont M. L. Monckton était membre) avec quelques amis du monde des théâtres. Tout à coup, il s'écria : « Je crois qu'un malheur est arrivé à Monckton. » On savait que ce dernier venait de souffrir d'une légère attaque d'influenza, mais rien ne laissait supposer « un malheur ». Déjà, M. D. Calthrop ajoutait, le doigt tendu : « Regardez ! Là ! c'est son chien ! » On tourne les yeux vers la place indiquée et l'on ne voit rien. Trois heures plus tard, le compositeur Monckton expirait. « J'ai vu le chien annoncer, déclara plus tard le voyant, mais les autres ne le distinguèrent pas, et ils croyaient vraiment que je me moquais d'eux. »

« Allez-vous-en ! La guerre est prochaine. »

M. Honorio Rivereto, ingénieur des télégraphes à Rio-de-Janeiro (Brésil), a l'amabilité de nous communiquer ce cas, qui lui est personnel : « Dans les premiers jours de mai 1914, je me trouvais à Bruxelles avec ma famille, rue Henri-Berger, 76. Un jour, je me promenais boulevard Anspach, lorsque, soudain, une voix prononça à mon oreille : « Allez-vous-en, allez-vous-en ! La guerre est prochaine ! » Je pensai, surpris : « Actuellement, une guerre n'est pas possible. » Mais la voix s'obstinait : « Allez-vous-en ! La guerre est prochaine ! » Obéissant à l'injonction troublante, je partis aussitôt, avec les miens, pour le Brésil, où je réside d'ordinaire. Deux mois après, la guerre était imminente, puis elle éclatait. La voix ne s'était pas trompée.

Trois ans s'écoulaient, et, en 1917, j'assiste à une séance spirite, à Rio-de-Janeiro, le médium étant une dame. L'Esprit d'une ancienne domestique de ma famille, une femme morte depuis trente ans, s'empare du médium, et s'adressant à moi, déclare : « Mon cher Honorio, c'était moi qui, à Bruxelles, en 1914, vous parlais à l'oreille et vous disais la phrase : « Allez-vous-en ! La guerre est prochaine ! » Ce disant, le médium avait les joues couvertes de larmes. »

Nous remercions vivement, de cette belle relation, M. Honorio Rivereto.

M. V.-D. Rishi et l'enseignement du Spiritisme aux Indes.

Aux Indes, la revue *Kalpaka* entreprend méthodiquement son œuvre de vulgarisation du Spiritisme moderne, et, tout d'abord, prend soin d'établir la toute antiquité de la vérité et du fait spirite. On lira avec intérêt ces quelques lignes prélevées dans l'exorde d'un article d'excellent enseignement : « La croyance en l'existence d'un autre monde, et en la possibilité de communiquer avec les âmes qui sont parties figure dans tous les livres sacrés de l'Est et de l'Ouest. Rig Veda, le plus ancien, contient des références sur les « Pitris ». Il est dit : « Avant que le corps théorique puisse compléter son voyage vers le troisième ciel, il a à traverser un vaste golfe de ténèbres, en laissant derrière lui sur la terre tout ce qui est nuisible (à son évolution) et en progressant ainsi, par étapes, jusqu'aux royaumes de l'éternelle lumière. Par ces voies, il se constitue sous une forme glorifiée, obtient de Dieu une délectable aisance et accède à une vie plus parfaite que couronne, à la fin, l'accomplissement de tous ses desirs : il passe alors en présence des Dieux. » Beaucoup de ces enseignements antiques trouvent leur confirmation dans le Spiritisme moderne. Par ailleurs, dans les livres Mahabharata et Ramayana, nous lisons comment les femmes des Kaurvas eurent le plaisir de revoir leurs époux décédés et comment le roi Dasarath se manifesta après sa mort à Srie Ramchandra. La Bible est pleine de références en ce qui a trait à la survivance et à la communion des vivants et des défunts. Swami Vivekanand, chez nous Hindous, eut le bonheur de revoir face à face son gourou Swami Ramkrishna, revenu d'entre les morts. Discrediter ces certitudes sur la survie, c'est vouloir se ranger parmi les aveugles matérialistes. Les XVIII^e et XIX^e siècles du monde chrétien ont été envahis par les idées matérialistes, et ces circonstances rappellent celles de nos vieux âges, en Asie, alors que les Charwakas n'avaient pour unique maxime de vie que : « Mange et bois, et sois satisfait ! » Nous repoussons cette pernicieuse doctrine et nous voulons spiritualiser le monde. »

Plus loin, l'auteur ajoute : « ...Un poète a chanté que le monde de l'Esprit est tel qu'aucun voyageur n'en est revenu. » Le spiritisme prouve que c'est là une assertion erronée, car chaque jour nous rencontrons ceux qui nous ont quittés et nous rentrons en conversation avec eux. Le Mahatma Gandhi a, plus d'une fois, écrit pour supplier le peuple d'écarter toute crainte de la mort, en servant la mère patrie. Son enseignement serait puissamment fortifié si tous les hommes savaient et croyaient sincèrement qu'il n'y a pas de mort. Babu Moti Lal Ghosé, feu l'éditeur de « Amrit Bazar Patrika », a fait valoir que les trois quarts des chagrins dont s'afflige le monde sont dus à l'ignorance des phénomènes consolateurs qui accompagnent la mort. La peur de mourir, c'est encore un des méfaits du matérialisme. La seule réponse, c'est le spiritisme, non point basé sur une tradition ou une intuition, mais sur des faits d'observation et des phénomènes aujourd'hui contrôlés dans les laboratoires scientifiques : ...Ce que le spiritisme doit apprendre à l'Inde et

au monde entier, c'est que l'homme est, avant tout, un Esprit et qu'il est responsable de ses actes.»

[Ces extraits donnent idée du ton généreux, de l'éloquence persuasive du grand propagandiste hindou Mr. V.-D. Rishi. Les passages publiés ici sont détachés du discours présidentiel que prononça M. Rishi, le 27 décembre 1923, à la *Conférence psychique et spirite* de Cocanada (Indes).]

Un Télégramme Spirite.

La nouvelle nous en revient d'Amérique, après être partie d'Espagne, et nous regrettons de ne l'avoir pas fait connaître au premier jour. Mais quelque peu attardée qu'elle soit, elle nous semble de celles qu'on aurait tort de ne pas faire connaître. Le fait qu'elle contient est de ceux qui correspondent à l'idéal spirite, et, à ce titre, il a sa place en ces pages.

Il y a donc quelques semaines, les membres du Centre spirite de Sabadell, au cours d'une réunion, envisagèrent — à la fois du point de vue de la société telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être s'il régnait une morale spirite — la peine de mort et le droit qu'ont les hommes de châtier les hommes en les tuant. A l'issue de la réunion fut rédigé et envoyé le télégramme que voici, en faveur de deux condamnés à la peine capitale : « A son Excellence, M. le Président des Affaires militaires : Madrid. — Mourir, c'est en terminer avec une vie de prisonnier. Tout délinquant est un malade de l'âme, maladie à laquelle nos convictions nous incitent à trouver des excuses. C'est en foi de quoi, nous, jeunes spirites, de Sabadell, signons cette supplique par laquelle nous sollicitons respectueusement, de votre Excellence, une commutation de peine pour les condamnés Mateu et Nicolau.

« Signé au nom de la Jeunesse spirite de la région catalane,

« JUAN FARRAZ. »

L'Église britannique et les « médiums guérisseurs ».

Les « guérisseurs spirituels » n'éprouvent aucun besoin de subordonner au contrôle scientifique leurs tentatives pour améliorer les misères physiques. La foi leur suffit. Récemment, dans l'abbaye de Westminster, le Rév. P. C. Griffith prêchait que « le *spiritual healing* a guéri des aveugles et, mieux encore, fait disparaître un cancer en vingt minutes » (*sic*). Ce n'est, en somme, qu'un maigre résultat, puisque la foi déplace même des montagnes. Et nous ne parlerions pas de ce sermon si l'allusion que nous y faisons ne nous introduisait à un sujet qui vient de faire couler beaucoup d'encre en Grande-Bretagne, et qui affère très expressément, bien que par des voies détournées, aux problèmes métapsychiques. En 1920, la Conférence ecclésiastique de Lambeth avait constitué un Comité d'études pour considérer le fait de « la guérison par l'imposition des mains et tous autres moyens de nature spirituelle. C'était, en fait, ouvrir le procès des médiums guérisseurs. Aujourd'hui, religieux et médecins consultés publient un rapport. Il en ressort, ce que l'on savait, que la foi et la suggestion jouent un rôle essentiel dans les cures de ce genre, mais que le fait de médiumnité a été complètement tenu à l'écart par le comité. On s'est appuyé sur des témoignages empruntés aux Écritures (1) pour reconnaître que la guérison est possible par l'intervention d'un médecin spirituel, sans « drogues » ni produits pharmaceutiques, Dieu agissant seul en l'occurrence. Et nous voilà bien avancés. Ce qui est, pourtant, intéressant, c'est que les évêques n'ont pas refusé cette forme de traitement, pour peu qu'elle soit pratiquée dans un esprit « dévotionnel », et, mieux encore, « sacramental ». Le mot psychothérapie a été prononcé et entériné, et l'on ne pouvait guère attendre davantage. On a admis que de remarquables résultats avaient été acquis dans bien des cas. On a même dit — et la déclaration a son prix — : « L'Église peut sanctionner des méthodes de traitement *religieux* des maladies corporelles, mais, ce faisant, elle doit, le plus complètement possible, s'inspirer des découvertes scientifiques réalisées par les chercheurs qui, aujourd'hui, étudient l'interrelation de l'esprit, de la pensée et du corps (2) ».

(1) Saint Marc : VI. 13. — Saint Jean : V. 14. — Saint Luc : IV. 40. — Saint Matthieu : VIII. 3. — Saint Marc. V. 23 ; XVI. 18. — Actes des Apôtres : IX. 17, parm. d'autres très nombreuses références.

(2) Article II des « Principes généraux ».

Il y a là un libéralisme évident qui pourrait amener à résipiscence bien de nos adversaires matérialistes.

La seule allusion aux médiums apparaît dans les « Conclusions » du Comité. « Parfois, un don spécial de guérison semble être accordé à certaines personnes favorisées qui n'ont que peu ou point de rapport avec l'action de l'Église. Actuellement, la reconnaissance de ces guérisseurs particuliers, par les autorités ecclésiastiques, ne paraît nullement nécessaire, comme impraticable. Nous sommes, néanmoins, d'avis que doit être créé un comité permanent, membres du clergé, docteurs et psychologues, pour renseigner l'Église sur l'ensemble de ces questions ».

Une originale transposition de la psychométrie à la clinique.

La revue *The Harbinger of Light* (Melbourne) établit un curieux et suggestif rapprochement entre les facultés du « psychomètre » qui fournit d'exactes précisions en maniant une lettre ou un objet, et le « guérisseur » qui, considérant le corps du patient comme un objet à psychométrer (si l'on peut ainsi dire) définit, localise avec exactitude une maladie insoupçonnée. Nous n'osons écrire que ce parallélisme est assez nouveau : quoi qu'il en soit, il ne manque pas d'intérêt. L'un de ces « guérisseurs » dont il est beaucoup parlé en ce moment, pose le principe que la lecture psychométrique d'un document et l'établissement d'un diagnostic par la méthode des clairvoyants relèvent, l'un et l'autre, d'une perception de vibrations. Et il estime qu'un admirable instinct, sans même qu'ils en aient fait une étude méthodique, sert les « guérisseurs », leur permet de reconnaître la nature et l'emplacement du mal, en consultant en eux-mêmes une sorte de tableau, où s'inscrivent, selon les cas, et avec une amplitude variable, tels écarts d'une aiguille, qui correspondent à la force des vibrations émises par le malade, et qui, mécaniquement, montrent au sensitif, et l'emplacement et le caractère, ainsi que l'acuité de la maladie qu'il s'agit de découvrir. C'est une thèse, et nous ne l'enregistrons qu'à ce titre. Le fait est qu'en Californie, un Dr Abrams vient de s'appliquer à donner la preuve de l'exactitude de cette thèse. « De même, a-t-il pensé, que le psychomètre peut être renseigné par certaine vibration qu'il reçoit de l'objet analysé, de même il pourrait être vrai qu'un élément prélevé dans le corps d'un malade m'avertisse de son mal, très exactement, si je pouvais constituer une échelle de vibrations dont chacune correspondrait à une maladie, et, au préalable, si je parvenais à surprendre, dans l'élément prélevé, un mouvement vibratoire qui servirait de base à mon examen ». C'était là une autre thèse et non moins audacieuse. Le Dr Abrams ne s'effraya point de sa témérité et entreprit des recherches dans ce sens. Il en vint, ainsi, tout naturellement, à concilier, dans son enquête, l'art du psychomètre et la science du médecin. Il partit de ce postulat de travail que chaque maladie a sa radio-activité propre, son *taux* vibratoire, uniforme et invariable et que l'on doit pouvoir, connaissant ce *taux*, dénoncer infailliblement l'affection et son siège. Après bien des essais infructueux, analogues aux échecs d'un apprenti psychomètre, il aboutit au mode opératoire suivant, qui pourra susciter bien des scepticismes, mais dont, paraît-il, l'excellence aurait été, déjà, bien des fois prouvée. Du malade, on tire une très petite quantité de sang, — quelques gouttes, — que l'on reçoit sur un papier buvard, évidemment non usagé. C'est avec ce matériel sommaire que le hardi novateur travaille. Il est regrettable que trop peu d'éclaircissements soient fournis sur la manière qu'il a de mesurer les vibrations du sang ainsi emprunté. Tout ce que l'on sait, pour le présent, en attendant un rapport qui nous est promis, c'est que l'électrode est le collaborateur principal, dans l'expérience. Admettons le cas d'un cancer : La même vibration est enregistrée lorsque l'électrode est mis en contact avec le cancer même, ou avec une partie du cancer, détachée et enfermée dans un tube d'épreuve, ou, encore, avec le fragment de buvard imbibé du sang du cancéreux. Ainsi en va-t-il, certifie le Dr Abrams, pour toutes les maladies. Ce genre de « psychométrie » lui aurait été primitivement inspiré par la « psychométrie » même et la théorie vibratoire que certains édifient sur cette faculté. Entre l'une et l'autre, il voit des équivalences certaines. Le psychomètre non seulement définit la nature du fluide enlors dans l'objet, mais encore, par-dessus cette notion d'ordre général, atteint au particulier en donnant souvent une multitude de détails qui ne peuvent s'appliquer qu'à l'objet même. C'est dire qu'il va au

fond du « sujet » proposé, et en triomphe, tout comme le médecin, après avoir classé l'affection de son patient dans la famille des maladies, lutte avec elle, en découvre les causes, en prévoit les effets et, somme toute, lui aussi triomphe du sujet proposé. Le D^r Abrams ne s'est donc pas contenté de dire : « A telle maladie correspond telle vibration ». Il a ajouté : « Connaissant la vibration, je veux guérir le malade. Diagnostiquer est bien, vaincre le mal sera mieux ». Pour faire comprendre schématiquement sa méthode, il n'est que de la présenter sous la forme de la plus simple équation. Le parfait état de santé étant A (cette lettre désignant le taux de vibration normal), il se rencontre que le malade, à l'examen, montre un taux de vibration B, inférieur au taux A, et tel que $A - B = C$. Il n'est donc que de soumettre ce patient à un taux de vibrations complémentaire C, artificiellement fourni, et tel que $B + C = A$ (état de santé). A en croire la relation que nous avons sous les yeux, le procédé aurait permis de traiter notamment des cancers où, au contraire de ce qui se produit, des cellules saines finirent par ronger et reconstituer les parties cancéreuses (?) Ce serait bien beau, mais il faudrait voir.

Ce qui, personnellement, nous intéresse, c'est le curieux acheminement d'une idée partie du spiritisme et aboutissant, dans le champ pathologique, à d'inattendues recherches par analogie. Qu'il ait réussi ou non, le D^r Abrams, frappé par les phénomènes psychométriques, a voulu les faire rentrer dans le cadre de la science médicale avec des lois fixes. L'intention, déjà, justifierait un éloge, le seul que nous puissions accorder jusqu'à ce que des certitudes nous autorisent à en décerner de plus chaleureux (1).

A nos Frères du Centre Spirite Luz del Porvenir, de Canjayar (Espagne).

Nous avons reçu d'eux une lettre affligeante. Nous n'étions pas sans savoir que, dans leur belle patrie, le Spiritisme se compte des ennemis acharnés et que, plus d'une fois, une véritable persécution est menée, *tra los montes*, par ceux qui voient en nos convictions la ruine même de leurs doctrines. Nous apprenons aujourd'hui, avec une nouvelle peine, que le centre *Luz del Porvenir*, de Canjayar, est particulièrement visé par nos adversaires. Il suffit, d'après le document que nous avons sous les yeux, de mentionner les faits, pour permettre d'apprécier avec quelle ténacité on s'efforce de piétiner le bon blé sur le champ, où il monte et où il montera — qu'on le sache bien, quoi qu'on fasse — pour être mûr, avec le blé qui pousse dans le monde entier, au moment de la grande récolte. Un véritable régime inquisitorial est appliqué aux spirites de Canjayar. Pour aller signifier, au lieu des réunions, qu'elles ne doivent plus avoir lieu, on ne dérange pas moins que le Capitaine délégué gouvernemental, le juge d'instruction et la garde civile. On fait savoir que « par ordre du gouverneur de la province, le centre et l'école sont fermés sans retour », on menace d'éloigner du pays, et peut-être de déporter comme le glorieux Unamuno, ceux qui persévéraient à se réunir. Le propriétaire de la maison est averti qu'il sera responsable si les séances recommencent chez lui. Une délégation se rend, à Almería, chez le Gouverneur, dépose, sans être reçue, une supplique qui n'est pas entendue. Bien mieux, l'autorité annonce qu'elle imposera 50 pesetas d'amende, et même la peine de prison, à quiconque recevra chez lui le président du Centre, soupçonné d'aller faire l'école spirite à domicile.

Ce sont là des sévérités bien maladroités, et c'est le moins que nous puissions en dire, pour ne pas attirer d'autres tracasseries à nos frères de Canjayar. Quoi que fassent les obstructionnistes,

(1) Il convient de dire que de nombreux organes médicaux, aux Etats-Unis, font les plus entières réserves sur la doctrine du D^r Abrams et son « Electronic Reaction Method ». On ironise assez volontiers ses appareils dits « Oscilloclast » et, surtout, sa conviction, fort aventureuse, que 90 % de l'humanité souffre de la syphilis bovine, du fait de la vaccination. On tient pour singulièrement arbitraire l'argument que si le taux vibratoire de la syphilis est 40, celui de la tuberculose 60, celui du cancer 100, le patient est syphilitique, tuberculeux ou cancéreux, selon que l'aiguille marque, au cadran de l'Oscilloclast, 40, 60 ou 100. En son numéro de décembre 1923, la revue *The Thinker*, de Chicago, accumule, et peut-être avec toute raison, les épithètes : non-sens blessant, arbitraire, empirique, hypothétique, non fondé sur les faits, théorique, dépourvu de preuve. Les plus charitables commentateurs consentent à laisser au D^r Abrams une marge de vingt ans pour prouver ses dires hasardeux. Seuls, le *Herald of the Star*, la *Stella de Pise*, *Gnossi*, de Turin, font crédit au novateur, et M. Upton Sinclair, dans la *Revista Teosofica*. — On annonce la mort d'Abrams, au moment où il allait s'embarquer pour l'Europe, afin d'y faire la preuve de ses théories.

ils dressent des clayons de paille contre un torrent qui déborde. Ils devraient pourtant bien savoir que le martyre a toujours profité à la cause opprimée et que, vouloir museler le spiritisme, c'est donner de l'ampleur à sa voix. Nous ne pouvons, hélas ! que dire à ceux qui nous ont écrit le détail de leurs misères : « Patience ! Tout n'a qu'un temps. L'Astral vous servira. Il faudra bien qu'un jour les bandeaux tombent des yeux. Nos vœux les plus fraternels vont vers vous et nous avons le plus ferme espoir qu'ils seront écoutés. »

Un incroyant qui se laisse convaincre par les faits.

M. Charles Howard, un vieil acteur, quittant les planches après une brillante carrière, se retira, à Battersea, dans une petite maison où vivait aussi le propriétaire, bon homme sceptique en tout et qui, notamment, ne croyait pas un mot du spiritisme. Or, Howard était médium. Au cours d'une discussion avec son contradicteur, il entend à son oreille un message où il est dit que le père de son propriétaire avait porté à son fils un grand préjudice matériel en détournant de l'héritage une somme importante, au bénéfice d'une autre parente. L'Esprit ajoutait que l'on trouverait la preuve de ce virement, dans la maison d'une des belles-filles. Il désigna bien la rue, ce jour-là, mais ne pouvait donner le numéro de la maison. Il y réussit pourtant, en un second message, le lendemain. Alors, on alla voir ! La personne désignée reconnut qu'en effet elle possédait tels documents qui prouvaient le détournement d'une partie de l'héritage, en sorte que le propriétaire, jadis incroyant, fut bien content de rentrer en possession de son avoir, le 25 janvier dernier. Aujourd'hui, c'est un fervent spirite. Il a fallu cette expérience pour le convaincre que le spiritisme n'est pas une « plaisanterie d'escamoteur », comme il était incliné à dire. (D'après *Light*, 9 février 1924.)

Les paroles d'un Spirite qui ne le fut pas toujours.

M. Robert Blatchford, ex-ennemi du Spiritisme et qui vient d'en proclamer toute la vérité, écrit : « Je n'ai jamais pu comprendre le scepticisme des Églises. Mon scepticisme propre était tout naturel. Je ne voulais pas croire à une vie future, pas plus qu'aux manifestations de l'Esprit après la mort. Mais l'Église croit et enseigne que la mort n'existe pas. Elle croit en l'Esprit vivant. Alors, pourquoi les religieux trouvent-ils si difficile de comprendre que ces Esprits peuvent communiquer avec nous qui restons encore sur la terre ? Cela me dépasse ! Pourquoi tel évêque, qui croit ma femme vivante — bien que morte — est-il sceptique lorsque je lui dis que j'ai entendu ma femme me parler ? Il sait bien qu'elle vit toujours, il comprend bien mon désir d'entendre sa chère voix, mais, quand enfin je l'entends, il pense que c'est par une fantaisie de mon imagination ! Je l'assure pourtant que tout ce que j'ai dit être arrivé est *effectivement arrivé*, dès la première séance où j'assistai. Parfaitement ! C'était ma première tentative, mais par Salomon Levy, ce ne sera pas la dernière. J'ai le sentiment que je vais maintenant « faire marcher mon imagination », pendant un certain bout de temps !! »

Erreurs rectifiées.

Dans *Constancia* (20 janvier, Buenos-Aires), M. Alfonso Depascale remet au point une vérité déformée : « Plaisante et un peu mordante, dit-il, la *Nacion* du 11 courant publie un article intitulé *Métapsychique* — un mot nouveau dans ses colonnes — article relatif au livre de Camille Flammarion : *Les maisons hantées*. L'article, tendancieux, s'achève par quelques phrases particulièrement préparées pour faire sourire les lecteurs du grand quotidien, quel que soit le respect que doit inspirer le grand astronome français.

« Il nous est impossible de laisser passer, en cet écrit, certaines inexactitudes fondamentales. Elles dénoncent, chez l'auteur, ou bien un absolu manque de connaissances sur le sujet ou un irréductible parti pris, systématique et aveugle, qui l'entraîne à falsifier la vérité des faits. Les deux attitudes sont condamnables chez un journaliste répandant ses idées dans les colonnes d'un

périodique aussi important que la *Nacion*. Nul ne doit oublier que la mission du journalisme est d'instruire les masses, de les orienter vers ce qui est vrai, fonction qui exige, en outre d'une solide culture, l'équanimité des points de vue et l'impartialité du jugement. Nous avons éprouvé un sentiment de stupeur, sinon de compassion, devant cette affirmation catégorique : « ...Jamais n'a été prouvé scientifiquement aucun phénomène surnaturel, reconnu comme tel par les hommes les plus autorisés par leur grand savoir et leur complète impartialité. » M. A. Depascale fixe aussitôt une distinction essentielle : ni les spirites, ni les métapsychistes n'ont jamais parlé de phénomènes *surnaturels*, pour la simple raison que tous les phénomènes sont naturels. On peut, au plus, dire qu'ils sont... supra-normaux. Et, fort à propos, il renvoie le rédacteur imprudent à la lecture du *Traité de Métapsychique* du professeur Charles Richet, au bulletin de l'Institut Métapsychique international, aux œuvres du Dr Gustave Geley, au « fameux Manifeste des 34 », aux procès-verbaux du Congrès de Varsovie. Il n'en fallait certes pas tant pour démontrer à un improvisateur de salles de rédaction que sa petite chanson n'était pas dans la note.

Admirable expression de l'idéalisme d'un peuple.

Le tremblement de terre, au Japon, le 1^{er} septembre 1923, a causé la mort, parmi d'innombrables autres victimes, de 33.000 personnes réfugiées sur les espaces découverts du « Dépôt des Effets militaires », du Hifukusho, près de Tokio. Dans un enclos de 50 hectares, ces malheureux, l'un contre l'autre pressés, ont vu venir jusqu'à eux les flammèches de l'incendie qui, de la ville, s'est propagé jusqu'à leurs bagages, et a, en peu d'instant, transformé ce parc humain en un immense charnier. Les ossements ont été, plus tard, recueillis, amoncelés en des tas énormes, répartis dans des caisses et des jarres. Et les Japonais ont eu cette pensée qui relève directement de l'idéal spirite. Les victimes ne devaient pas être dispersées dans le vent de l'oubli. Il fallait qu'elles restassent présentes, et comme vivantes, sur le point même où elles avaient prié. Dans le but de conserver aux âges futurs la mémoire de leur affreux trépas, on a décidé d'élever, dans l'enclos du Hifukusho, une statue de Bouddha, effigie colossale, dans le ciment de laquelle seront pétries les cendres anonymes des morts.

Le bon conseil du Médium.

Du *Thanet Advertiser* (février) : « L'autre jour, dans une séance, à Londres, le médium interrompit brusquement une communication qu'il transmettait pour se tourner vers un monsieur et une dame, les prier de se lever et leur dire : « Votre guide vous conseille de rentrer tout de suite chez vous : un accident est arrivé à votre fils. » Ils partent, arrivent au logis, et apprennent que leur enfant de 8 ans, s'est fâcheusement blessé avec une aiguille au pouce de la main droite. La piqûre a été touchée l'os et l'acier s'est rompu dans les chairs. Il fallut conduire le garçon à l'hôpital et l'endormir pour extraire de la plaie le corps étranger. (Résumé.)

La Musique et la Santé.

La doctoresse Agnès Savill publie un ouvrage intitulé : *Musique, santé et caractère*. Il y est traité de la musique et de ses effets sur l'organisme humain. David, déjà, jouait de la harpe devant Saül malade et le guérissait si bien que « les mauvais Esprits sortaient de lui ». Les anciens traitaient bien des affections psychologiques par le remède musical. Ils distinguaient entre les propriétés curatives des divers instruments et même des divers « Modes ». Nous avons perdu du terrain en ce sens, si nous avons gagné en diagnostic et en pathologie. Pour peu qu'on l'ait jamais connue méthodiquement, il nous reste tout à apprendre concernant l'influence des émotions... lyriques sur la santé du corps. Quelques psycho-analystes ont essayé de reconstituer la carte de cette région inconnue. La thérapie musicale, par ailleurs, a attaqué le problème. On sait que les spirites demandent un appui pratique à l'art des sons, dans leurs séances, par le chant, par

le jeu de l'harmonium, etc. Sur ces bases, et notamment aux États-Unis, on a fondé de véritables traitements psychiques, où le spiritisme appliqué se substitue fort opportunément aux recherches hésitantes et souvent si empiriques des aliénistes et spécialistes des maladies mentales. Dans ce domaine encore, des cures indiscutables ont été obtenues et ce n'est pas un des moindres mérites du Spiritisme d'avoir su, par une ambiance musicale appropriée, éloigner de certains aliénés les mauvaises entités qui les harcelaient

Le récit du Mécanicien.

On pourrait écrire de l'ex-mécanicien, car M. N.-B. Freeland Jones, qui publie ce fait spirite dans *The Progressive Thinker*, a aujourd'hui dépassé l'âge de 80 ans, et l'événement date de bien des années. Le voici, succinctement conté : « En 1865, j'entrais, comme chauffeur, au service de l'Erie Railroad Company, et, après trois ans, je devins mécanicien. Je le suis resté pendant près d'un demi-siècle. En novembre 1891, je conduisais un train de trois wagons de voyageurs et d'un fourgon sur le réseau Gray's Harbor. Sur un point de la ligne, le convoi devait passer au pied d'un haut et long escarpement rocheux. Or, ce jour-là, il avait beaucoup plu et la voie était amolie (on n'avait pas, dans ce temps-là, des voies aussi solidement construites que maintenant). Mon devoir était donc d'aller à une allure tempérée. Comme mon train approchait du passage entre les falaises, je ressentis une impression troublante, plus psychique que physique, un peu comme l'intime désir d'arrêter mon train. Mais je repoussai cette pensée et voulus oublier ce qui me semblait être une crainte superstitieuse. Nous traversâmes sans incident la première moitié du parcours dangereux, lorsque, tout à coup, j'entends une voix qui dit : « Éboulement en avant ». — « Vous avez parlé ? » demandé-je à mon chauffeur, qui répond : « Moi, je n'ai pas prononcé une parole ». J'essaye de regarder la ligne, et je n'aperçois rien, dans l'obscurité de la nuit venue. Et le conseil impératif se fait encore entendre : « En avant, éboulement. Arrêtez ! » Je n'hésite plus ; je me jette sur le levier, et je fais stopper la machine. Les lampes d'avant éclairaient mal — pauvres lampes à l'huile, à cette époque ! — mais le conducteur est descendu et il va explorer. Il revient bientôt et me dit : « Il y a du rocher sur les rails. Mais, qui vous a fait le signal, Jones ? » J'ai la fausse honte de ne pas oser avouer ce que j'ai entendu. Je raconte une histoire quelconque. J'assure que j'ai vu l'obstacle, ce qui semblait vraiment impossible, et ce qui me valut à la compagnie la réputation d'un fameux mécanicien. A l'heure qu'il est, je regrette cette réticence. Il fallait déclarer la vérité et certifier que mon guide m'avait lui-même averti de cet éboulement qu'il ne nous fallut pas moins de quatorze heures de rude travail pour débayer, avant que le passage ne fut redevenu libre. »

Il y a matière à enquête.

Le *Harvard Crimson*, publié à Cambridge (Massachusetts, États-Unis), donne le texte d'un rapport du Professeur William Mc Dougall de la section de Psychologie, lu à une assemblée de la Graduate Schools' Society. Le professeur déclare : « Aucun de ceux qui ont été témoins des preuves fournies par les phénomènes psychiques ne peut décemment dire qu'il n'y a pas matière à enquête. Il existe un premier groupe de faits, dits physiques : raps, voix, mouvements des objets inanimés, maisons hantées, et, en bref soit dit, toute la série des phénomènes qui peuvent être réalisés avec l'auxiliaire d'un médium spirite. Bien que la fraude ait pu être parfois prouvée, il est des cas où le phénomène a tout le caractère de l'authenticité. De nombreuses autorités s'accordent à penser qu'il y a là matière à examen. Le phénomène le plus récemment signalé, c'est l'ectoplasme. On y rencontre un sujet d'étude qui a déterminé les recherches d'investigateurs pourvus du plus complet sang-froid. Dans ce domaine, la vérification du savant peut, certes, révéler de nouvelles formes de supercherie, mais elle peut aussi nous conduire sur les traces de quelque nouvelle théorie biologique. La seconde catégorie de phénomènes est entièrement distincte de la première. Il s'agit de manifestations non plus physiques, mais mentales, telles que le transfert de messages, en dehors des usuels moyens de communication par les sens. De fameux médiums

ont possédé et possèdent cette faculté. J'en sais un, à Boston, qui, en transe, révèle, avec la plus extraordinaire connaissance, des vérités impénétrables à quiconque, et dont le secret a été emporté par les morts. Quoi que l'on puisse penser, de tels faits méritent mieux que de l'ironie, de la considération ».

Un à un, les savants du monde entier sont intrigués par le Spiritisme. Ils y viendront tous.

M. CASSIOPÉE.

Le Compte Rendu officiel du « Congrès Spirite International » de Liège (1923) est en vente aux « Editions de la B. P. S. », 8, rue Copernic, Paris (16^e), au prix de 10 fr. l'exemplaire. (Franco : France, 11 fr. ; Etranger, 11 fr. 50.)

Journaux et Revues

Pendant que la presse cléricale de province et de l'étranger exprime le dernier suc du rapport-citron des professeurs de la Sorbonne, les journaux sérieux acceptent de reconnaître « qu'il n'y a rien de fait » et que la partie doit recommencer. La proposition lancée par l'éminent académicien, M. Marcel Prévost, de constituer une commission paritaire d'enquête, est reprise et approuvée par plusieurs journaux.

Le Midi, de Bruxelles, écrit, le 14 janvier :

Il est, à coup sûr, fort intéressant de voir des hommes comme Marcel Prévost jeter le poids de leur autorité dans un débat qui est de l'essence même des plus hautes spéculations intellectuelles.

La Tribune de Genève, du 17 janvier, reproduit, de son côté, la proposition formulée par M. Marcel Prévost dans son article de **La Revue de France** dont nous avons déjà parlé.

On connaît notre opinion sur le peu de valeur qui s'attache à la collaboration des incompetences, même savantes, en matière technique.

Le professeur Ch. Richet a défendu la même thèse dans la **Revue Métapsychique**, et il a mis, à la création des « commissions de contrôle », trois conditions que **Le Journal** du 6 mars reproduit :

La première, c'est qu'on n'introduira pas, pour juger cette question scientifique, des baladins comme Dickson, le professeur Dickson. Je n'admettrais pas le « professeur » Dickson dans mon laboratoire pour qu'il apprécîât si je sais faire un dosage chimique ou une mesure électrique. Pourquoi l'admettrais-je davantage quand il s'agit de phénomènes physiologiques plus difficiles qu'un dosage chimique et qu'une mesure électrique ?

La seconde condition, c'est que l'expérimentation sera poursuivie longtemps, sans hostilité, sans idée préconçue, en tenant compte de l'état psychologique du médium, en ne lui déclarant pas, par avance, qu'il est un fourbe et un escroc. Bien entendu, il faudra multiplier les contrôles, les liens, les fouilles, les mesures ; mais, dès que ces contrôles sévères, extrêmement sévères, auront été réalisés, il faudra accepter les résultats, quels qu'ils soient, sans exiger chaque fois un contrôle différent qui troublerait tout. En tout cas, il ne faudra jamais se contenter de quelques expériences négatives, ni expérimenter avec un seul médium.

Ces conditions étant admises, l'éminent physiologiste déclare qu'il ne prendra point part aux travaux de ces commissions :

Je ne me soucie nullement des commissions de contrôle. Je ne tiens pas du tout à convaincre ceux qui, d'avance, ne veulent pas être convaincus...

La vérité, en dépit de toutes les argumentations, se fera jour tôt ou tard. Il suffit d'une expérience prolongée et bien faite.

C'est aussi l'opinion de M. Albin Valabrègue, qui écrit dans **L'Ère Nouvelle** du 25 février, après avoir reproduit quelques lignes de **La Revue Spirite** :

Non seulement l'activité, l'action spirites ne se ralentissent pas, mais nous sommes à la veille de manifestations à la suite desquelles on pourra dire que les conclusions des matérialistes sont définitivement annulées.

Dans **Paris-Sol** du 4 mars, M. Valabrègue publie, d'autre part, un article intitulé : « L'Évangile et le Spiritisme ». Cet important article pose bien la situation du Spiritisme devant la conscience humaine :

Lorsqu'un catholique, agenouillé évoque, par la prière, un saint ou une sainte, on l'étonnerait beaucoup si on lui disait :

— Vous faites du spiritisme.

Mon Dieu, oui, il en fait, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

Qu'est-ce que le spiritisme ?

C'est la certitude que l'âme est immortelle et que nous pouvons entrer en communication avec les morts, *non pas quand nous voulons, mais quand ils veulent...*

Tout acte qui nous met en communication avec le plan supérieur est du spiritisme...

Je conseille vivement à tous de n'aborder le spiritisme que dans un but moral ou dans un but scientifique.

Quiconque fait du spiritisme *un jeu*, y trouvera sûrement déception.

L'obsession le guette.

Ne cherchez pas les Esprits : attendez-les.

Ce sont eux qui iront à vous, s'ils ont besoin de vous, pour faire triompher la science nouvelle, ou s'ils pensent qu'ils doivent se communiquer. *Pas d'évocation en dehors de la prière.*

Les phénomènes peuvent se subdiviser en trois catégories :

a) Phénomènes d'animisme, expliqués par le subconscient, la télépathie, le magnétisme ;

b) Phénomènes mixtes, dus au médium, aux assistants, avec intervention partielle des Esprits ;

c) Phénomènes spirites purs (très rares).

Quant aux fraudeurs et aux charlatans, quant aux médiums qui oublient que la médiumnité est une dignité et non pas une profession, nous les supplions de ne pas déshonorer la plus belle des causes.

Le spiritisme résoudra à moitié la question sociale. Il nous débarrasse à jamais des conclusions atroces du matérialisme. À celui qui souffre, à celui qui pleure, à celui qui agonise, il montre, non l'horreur du sépulcre, mais les justes, les immenses, les radieuses réparations de l'au-delà.

Le Progrès de Sidi-bel-Abbès et **Le Cri de Lyon** continuent leur intéressante chronique du spiritisme et des forces inconnues.

La Nouvelle Corse du 2 mars, sous la signature du Dr Marcou, présente une défense scientifique de la médiumnité à effets psychiques.

Le Mercure de France du 15 février enregistre, sous la signature de M. Georges Roucal, les derniers progrès scientifiques de la « baguette » des sour-

ciers. Longtemps niée, longtemps combattue — comme aujourd'hui la métapsychique — la rhabdomancie fait aujourd'hui partie des sciences positives, au moins dans les milieux avancés et éclairés.

Nous n'avons pu parler, dans notre précédente chronique, du dernier numéro paru (janvier-février) de **La Revue Métapsychique**.

Comme toujours remarquablement présenté, ce « Bulletin de l'Institut de Métapsychique Internationale » reproduit des documents photographiques du plus haut intérêt.

Le professeur Richet présente la « Défense de la Métapsychique » contre le D^r Delmas, dans un article auquel nous avons fait allusion plus haut. Il n'est pas possible de reproduire ce magnifique réquisitoire qui s'applique, non seulement au D^r Delmas, mais encore à tous les adversaires des sciences nouvelles. Nous conseillons vivement à tous ceux qui veulent être armés contre les attaques pseudo-scientifiques de se procurer *La Revue Métapsychique* et notamment ce numéro de janvier.

Le professeur Hans Driesch, de l'Université de Munich, étudie, dans ce même numéro, « Les phénomènes métapsychiques au point de vue biologique ». Pour ce chercheur éminent, le vitalisme est « la porte d'entrée de la métapsychique » :

Le vitalisme peut aider à libérer les phénomènes métapsychiques de leur isolement scientifique et nous réconcilier intellectuellement avec eux.

C'est bien la méthode employée par le D^r Gustave Geley, lequel traite, de son côté, la question du Vitalisme dans ses rapports avec la Métapsychique. Dans cet article, les principaux arguments présentés par l'éminent directeur de l'I. M. I. en son remarquable ouvrage *De l'Inconscient au Conscient* sont repris et mis en valeur. Ces arguments concluent :

- 1^o A l'unité de la substance organique ;
- 2^o A l'évidence d'un dynamisme supérieur ;
- 3^o Au conditionnement du dynamisme par l'idée.

En d'autres termes, la matière, la substance unique, se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur qui la conditionne, et ce dynamisme est lui-même sous la dépendance de l'Idée.

Or, cela, c'est le renversement total de la physiologie matérialiste. Comme le dit Flammarion dans son livre : *Les Forces naturelles inconnues*, ces manifestations « confirment ce que nous savons d'autre part : que l'explication purement mécanique de la nature est insuffisante, et qu'il y a dans l'univers autre chose que la prétendue matière. Ce n'est pas la matière qui régit le monde : c'est un élément dynamique et psychique.

La Revue Métapsychique publie encore un compte rendu des récentes expériences de Jean Guzik à Baden-Baden, par le D^r Neumann :

Guzik est un médium commode. Il ne demande aucun cabinet, se laisse tenir et n'exige pas que tous les assistants forment la chaîne. Souvent des personnes se mirent hors du cercle et nous obtinmes quand même des phénomènes. Là où il proteste (au contraire d'autres médiums), c'est quand on augmente l'éclairage ou quand on fait subitement la lumière. Pour cette raison l'éclair photographique avec lui n'est pas possible. Il reçoit, comme j'ai pu m'en convaincre par deux

tentatives inopinées de ce genre, un choc qui le rend indisponible pour des séances ultérieures. Ici, un bon entraînement pourrait faire beaucoup. Au début, la plupart des médiums sont rebelles à l'éclair photographique. Mais s'ils réussissent, par persuasion, à surmonter leur effroi, alors ils s'habituent vite à l'appareil photographique. Il est probable que Guzik n'est plus éduicable dans ce sens.

Si l'on veut obtenir, avec Guzik, des phénomènes probants, il est nécessaire qu'il soit soutenu et non inhibé par les assistants. Cela implique (malheureusement, doit-on dire au point de vue du savant « exact ») la formation d'une atmosphère convenable. Sans cette atmosphère rien ne marche. Aussi nous sommes obligés, si nous voulons être non seulement des expérimentateurs « exacts », mais de bons expérimentateurs, de tenir compte de cette condition et de créer cette atmosphère. C'est un point très épineux du problème. Les incrédules ne manqueront pas de dire : « Eh ! oui, cela ne marche que lorsqu'on croit ! Les sceptiques sont exclus de la révélation. » Cela, je l'ai dit moi-même autrefois. J'étais fermement convaincu qu'en présence d'une personne comme moi, inclinée au doute, aucun phénomène métapsychique ne pourrait se produire. Mais j'avais une chose pour moi : la connaissance psychologique de l'importance de « l'atmosphère psychique » dans les expériences de ce genre. Il est étrange que tant d'expérimentateurs psychologues, bien que très adroits, n'aient aucune notion de la nécessité préalable d'une « atmosphère » pour de telles expériences. Aucun médecin ne voudra opérer ses malades ou les hypnotiser dans un magasin bruyant. Dans chaque salle d'opération moderne on évite tout ce qui pourrait exciter les malades : on établit une atmosphère apaisante dans laquelle les phases de l'opération se déroulent plus facilement et mieux que lorsque l'agitation, le doute et les sentiments hostiles règnent. Il en est ainsi avec beaucoup de médiums et particulièrement avec Guzik. Il ne faut donc pas s'attendre qu'un homme s'endorme ou se détende sous l'impression qu'il est considéré de tous côtés comme un trompeur, ou bien si on lui impose des conditions qui lui soient insolites, qui le rendent inquiet ou qui lui procurent du malaise. C'est aussi peu psychologique que possible et j'ai été souvent assez effrayé de voir de quelle façon brutale et inintelligente on malmenait corporellement Guzik. Tout l'art du vrai et bon expérimentateur est de paraître laisser au médium son libre-arbitre tout en le dirigeant et en le tenant si bien en main qu'une supercherie devienne impossible ou soit aussitôt remarquée. Il sied d'avoir une compréhension intelligente, une grande bienveillance et beaucoup de tact (au sens le plus étendu du mot) pour instituer fructueusement des expériences parapsychiques. *On peut être le plus grand sceptique à l'endroit du médium, mais on doit savoir gagner sa confiance.* Celui qui le sait reconnaîtra, comme je l'ai reconnu moi-même, la vérité des phénomènes parapsychiques.

Signalons encore un extrait des « bonnes feuilles » du nouveau livre du Dr Gustave Geley : *L'Ectoplasmie et la Clairvoyance*. C'est, en quelque sorte, une « Introduction à l'Étude pratique de la Médiumnité », et l'on peut en extraire certaines pensées fort justes et utiles à connaître :

L'expérimentation métapsychique est chose délicate et qui ne s'improvise pas. Elle nécessite, pour être fructueuse, une connaissance approfondie des contingences de la médiumnité et des méthodes inédites qu'elles imposent...

Les expériences médiumniques réalisent le type des « expériences collectives », car les phénomènes sont le fruit d'une collaboration psycho-physiologique inconsciente du médium et des expérimentateurs...

De tout ce qui précède, il résulte que le premier terme du problème de l'expérimentation médiumnique consiste dans la création d'une *ambiance favorable*. *Si cette condition essentielle n'est pas réalisée, il n'y a, pour ainsi dire, pas de possibilité de réussir.*

La chose était déjà affirmée par Allan Kardec. Le Dr Geley examine ensuite les « conditions du bon rendement d'un médium » :

- a) Le médium doit être en bonne santé ;
- b) Le médium doit être de bonne humeur ;
- c) Le médium doit avoir confiance dans les expérimentateurs ;
- d) Le médium doit être à son aise.

Quant aux expérimentateurs, le D^r Geley estime que le nombre moyen en doit être de 4 à 7 ; que la moyenne des assistants ne doit pas être trop âgée ; que tous les expérimentateurs doivent être bien portants et dispos ; que *les assistants doivent être passifs ; qu'ils doivent être patients ; qu'ils doivent « savoir » contrôler.*

Ces conditions, qui paraissent, en effet, indispensables à une bonne expérimentation métapsychique, laquelle est souvent plus animique que spirite, sont, nous le savons, secondaires dans le spiritisme vrai, en raison de l'aide puissante, nécessaire et presque suffisante, qu'apportent les Esprits désincarnés, mieux au courant que nous du maniement des « forces inconnues ».

Le D^r Geley examine ensuite les conditions d'un bon contrôle.

M. Pascal Forthuny nous promène, dans sa « Chronique Etrangère », à travers les théories, les expériences, les faits divers mondiaux.

Tel est, en un trop bref raccourci, cet intéressant numéro de janvier-février de la *Revue Métapsychique*.

Dans *Le Faubourg* du 15 mars, Léo Poldès publie ce témoignage impartial :

Je ne suis pas spirite.

Ce simple fait, je le livre aux commentaires des curieux et aux investigations des savants.

Le jeudi après-midi 14 février, je constate, ainsi que de nombreux témoins, au Salon des Indépendants, que la maquette du sculpteur italien Fébrari, « Vision expressionniste du Club du Faubourg » est endommagée. La statuette « représentant » Georges Pioch a été mutilée. *Le bras gauche est entaillé.* Le plâtre blanc, sous la peinture rouge, apparaît comme un pansement. Quelqu'un dit en passant :

— Encore un attentat d'un camelot du Roi contre Georges Pioch !

Je téléphone à Pioch, pour lui conter cette amusante anecdote. On me répond qu'il est absent de Paris. Le lendemain, je le rencontre à la répétition générale de l'Odéon. *Il a le bras gauche emmaillotté dans un pansement.* Le jeudi après-midi, 14, à l'heure où le public constatait la mutilation de la statuette, Georges Pioch, qui revenait de faire une conférence à Périgueux, était victime d'un léger accident. *Son bras gauche, ayant heurté avec force l'un des carreaux du compartiment, était entaillé par des éclats de verre*

Notre confrère *Psychisme*, bulletin mensuel de psychognosie, nous annonce qu'il devient bi-mensuel. Nous enregistrons toujours avec plaisir, d'où qu'elles viennent, les informations tendant à prouver l'expansion croissante des « sciences nouvelles ».

Nous avons également reçu : *Les Annales du Spirilisme ; L'Aube Nouvelle ; Le Bieniste ; Le Chrétien Libre ; Le Conférencier ; La Diane ; Lumière et Vérité ; Psyché ; Revue Métapsychique Belge ; Revue scientifique et morale du Spirilisme ; Le Symbolisme ; La Vie d'Outre-Tombe*, etc.

Conférences

Au cours de la grande tournée que notre vieil ami, M. Jules Gaillard, vient de faire dans le Midi et le Sud-Ouest, il a parlé, avec le succès qui lui est habituel, dans un grand nombre de villes, et la presse régionale a eu maintes fois l'occasion de rendre hommage à son éloquence persuasive et à la maîtrise de ses exposés.

A Toulouse, deux conférences étaient données, dans la salle du Sénéchal, sous les auspices de l'Institut Métapsychique de cette ville. *La Petite Gironde* et *La Dépêche de Toulouse* en ont rendu compte.

La même *Dépêche* et *Le Petit Méridional* ont parlé de la conférence donnée à Narbonne, le 8 février, au Majestic-Théâtre :

« Il a été écouté avec tout l'intérêt que mérite son talent et ses admirateurs peuvent lui savoir gré de les avoir entretenus sur un sujet qui fait l'objet, en ce moment, de passionnantes polémiques dans divers grands journaux. »

La France du Sud-Ouest a longuement rendu compte des deux belles conférences données à Périgueux, sous les auspices de la « Société d'Études Psychiques » de cette ville.

« Le conférencier fut très applaudi. Son éloquence, qui nous ferait douter de ses 77 ans, est exquise, jeune, énergique, poignante parfois. Il a émaillé sa causerie de souvenirs personnels ; d'anecdotes pleines d'humour. »

Le Courrier du Centre et *Le Populaire du Centre* du 14 mars, ont, de leur côté, parlé de la conférence de M. Gaillard dans cette ville :

« La majeure partie de l'assistance était composée d'intellectuels, médecins, avocats, professeurs, etc... Le conférencier fut écouté très attentivement.

A Nîort, le 21 mars, c'est sous les auspices de l'*Université Populaire* que M. Gaillard a parlé de « La Science métapsychique » devant un public de 700 personnes. Le sympathique président de l'U. P., M. Biscarra, nous écrit à ce sujet : « Malgré un léger enrouement, M. Gaillard a parlé une heure et demie d'abondance, avec une fougue, une conviction, une clarté, une jeunesse extraordinaire pour quiconque connaissait son âge et avait pu se rendre compte de la diminution évidente de ses moyens vocaux. M. Gaillard a fourni un effort considérable dont il a été récompensé par l'attention et les applaudissements de ses auditeurs, auditeurs dont le nombre et l'intelligence évidente ont été, d'ailleurs, pour lui, une surprise agréable autant qu'un précieux stimulant. Au nom de l'*Université Populaire*, je remercie la *Revue Spirite* et son directeur de nous avoir procuré une soirée intéressante, instructive, féconde en discussions et en études postérieures, et donnée par un conférencier de talent. »

Conférences de l'Union Spirite Française

Ainsi que nous l'avions annoncé, M. Albin Valabrègue a donné, le dimanche 23 mars, à la « Maison des Spirites », une conférence sur « Le Spiritisme au Théâtre », et expliqué pourquoi il avait écrit *La Mort vaincue*.

Le célèbre vaudevilliste a tenu littéralement sous le charme de sa parole, pendant plus d'une heure et demie, un public choisi qui débordait par toutes les issues les grands salons du premier étage du 8 de la rue Copernic.

Il a montré, dans une introduction, à la fois spirituelle et profondément psychologique, l'intérêt qu'il y aurait à faire passer à la scène un sujet qui, sans rien enlever au public de l'attrait nécessaire du spectacle, introduise dans son âme le germe de pensées philosophiques réconfortantes et morales.

Il faut, toutefois, adapter une œuvre pareille à la mentalité du moment : chaque époque a son théâtre comme sa littérature, et quand on lit un auteur ancien, il faut se transporter à l'époque même qu'il représente et voir son œuvre avec le recul nécessaire.

La Mort vaincue est une pièce en trois actes d'une dramatique beauté et d'une grande profondeur, si l'on en juge par les passages que M. Albin Valabrègue a bien voulu nous lire de son

œuvre. Elle n'a pas encore été reçue, mais nous espérons qu'une direction intelligente se trouvera bientôt qui comprendra l'intérêt puissant que présenterait une telle pièce pour le public qui pense. L'action, remarquablement conduite du début à la fin, se déroule dans le cadre simple d'une vie familiale brisée par une catastrophe privant une femme supérieure, d'esprit scientifique « libéré », de la double affection d'un époux et d'un enfant. On voit, à ce moment, — loi psychologique inévitable — l'abîme désolant que le matérialisme a creusé dans une âme, sous l'apparente fermeté d'une philosophie stoïque rationnellement. L'épouse éplorée, la mère désespérée ne peut plus que s'abandonner à la dérive d'une vie brisée... jusqu'au jour où l'invisible apparaît, où la vie renaît de la mort, où les disparus reviennent eux-mêmes consoler et réconforter celle qui pleure, où leur témoignage incontestable affirme — dans la foi de celle qui se glorifiait de n'en point avoir — que les morts sont des vivants et que « la Mort est vaincue ».

Nous rappelons que les prochaines conférences de l'U. S. seront faites :

Le dimanche 27 avril, par M. Pascal Forthuny, sur « l'Esprit de confiance et l'Esprit de méfiance » ;

Le dimanche 4 mai, par M. Gabriel Delanne, sur « l'étude positive de la Réincarnation ».

Conférences de l'Union Spirite Algéroise

Fidèle à son programme, l'*Union Spirite Algéroise* a entrepris, depuis quelques mois la diffusion du spiritisme scientifique et philosophique au moyen de conférences publiques qui ont lieu dans la plus vaste salle qu'Alger possède.

Son dévoué conférencier possède un organe chaud et vibrant qui conquiert par lui-même l'assistance, mais il ne s'en sert pas pour faire des effets oratoires ; au contraire, il appuie son argumentation sur des documents irréfutables qu'il va, la plupart du temps, cueillir chez nos adversaires. C'est ainsi qu'il a successivement traité les sujets suivants : « La mort et le problème de l'au-delà », « Le Spiritisme au triple point de vue religieux, scientifique et philosophique », « Le monde invisible », « Les phénomènes psychiques », « Les expériences de William Crookes ».

Toutes ces conférences ont vivement intéressé les auditeurs. Les autorités ecclésiastiques se sont, sans doute, émues de cette propagande, car un prédicateur a tonné, pendant plusieurs dimanches, du haut de la chaire de la cathédrale, contre le spiritisme. Il a même interdit aux fidèles d'assister aux conférences spirites. En réponse, l'*Union Spirite Algéroise* a organisé une conférence publique, gratuite et contradictoire, au cours de laquelle elle a réfuté les arguments du prédicateur en s'appuyant même parfois sur des autorités religieuses comme saint Augustin et Bossuet. Il y avait une telle foule à cette conférence qu'il fallut renvoyer du monde.

L'*Union Spirite Algéroise* continuera imperturbablement sa campagne. D'autres conférences sont annoncées sur « La Réincarnation », « La question sociale », etc.

Indépendamment des conférences, l'U. S. A. tient à la disposition de ses membres, à son local, 4, rue Négrier, une bibliothèque intéressante.

Bibliographie

Nous avons interrompu notre précédente chronique au moment de parler du nouveau livre de M. Paul BODIER.

Le consciencieux auteur de *La Villa du silence* nous conduit, dans une étude commentée d'un livre remarquable et peu connu du P. V. MARCHAL : *L'Esprit consolateur ou Nos Destinées*, vers un parallèle utile entre les dogmes désuets des religions et les découvertes scientifiques nouvelles. On peut concevoir, par là, une possible conciliation entre la Foi et la Croissance.

M. Bodier dédie son étude « à tous ceux qui doutent, à tous ceux qui souffrent, et particulièrement aux mères et aux épouses qui pleurent les êtres chers que la mort leur a ravis ».

Il est difficile d'analyser l'œuvre admirable du P. Marchal. Il faut la lire et la méditer : elle en vaut la peine et nous devons remercier M. Paul Bodier d'avoir exhumé pour nous ces pages

oubliées bien que relativement récentes, mais sur lesquelles l'oubli fut fait volontairement par ceux que la grande lumière de cet auteur religieux gênait autour de lui.

Nous avons relu avec plaisir le dernier ouvrage de M. ROSEN : *Coup d'œil sur l'éternité*. Les apparentes difficultés de cette lecture, que nous avons tout d'abord signalées, ont fait place à une vision admirable du panorama philosophique et métaphysique exposé par l'auteur. Celui-ci, dont la longue existence a été consacrée à l'étude, a compris l'harmonie des lois universelles, et il nous en communique, avec une foi ardente, toute la beauté.

Ténèbres et Clartés de M. Maurice PELLOUTIER. Très intéressant recueil de vers, d'une lecture agréable, contenant d'excellents aperçus moraux que chacun voudrait faire siens. Ces vers, empreints de sentiments élevés, sont nettement spiritualistes.

La fraternité, la solidarité, l'amour de l'humanité brillent tour à tour dans *Ténèbres et Clartés*.

Les Ondes humaines, par M. l'abbé M. ROCHU. Etude physico-psychologique, dans laquelle l'auteur tend à attribuer à nos chers disparus le mouvement psychique grandissant actuel. Dans la deuxième partie, il explique par les ondes humaines les sympathies et antipathies entre certaines personnes et donne à entendre qu'on trouvera là le secret des phénomènes psychiques.

Du même auteur : *La Jalousie par le visage et l'écriture*. Ouvrage très intéressant, bien documenté, exemples bien choisis d'un style agréable et accessible à tous. « Ce sera la gloire du xx^e siècle d'établir scientifiquement l'union de la psychologie expérimentale et de prouver le niant d'une psychologie sans âme » déclare M. Rochu.

LUMA VALDREY : *Les Secrets vivants*. (Editions Rhéa.) L'auteur, médium, a écrit sous l'inspiration des Esprits un beau poème cosmogonique et ésotérique qui traite de la survie de l'âme, de l'origine du mal, des rapports de l'homme avec le monde spirituel, du but final de l'humanité. M. Edouard Schuré a préfacé ce bel ouvrage.

PAUL LOUIS : *Le Déclin de la société bourgeoise*. (Editions du Monde Nouveau). — HENRI MAGER : *Une science nouvelle*. La science des vibrations atomiques. Les sourciers et leurs procédés. (Edition Dunod.)

Dr GÉRAUD BONNET : *Précis d'Auto-suggestion volontaire et Traité pratique d'Hypnotisme et de Suggestion thérapeutiques*. Deux importants volumes sérieusement écrits. (Editions Veuve Rousset.)

MARC SEMENOFF : *Introduction à la Vie secrète*. (Editions Delpeuch.)

Nous avons également reçu de la librairie Leymarie : *L'Eternelle Croyance* ; KARDAN : *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus*,

Des « Editions Adyar » : *Le Phénomène vibratoire*, de CHEVRIER ; *Les Rêves* et *Les Aides invisibles*, de LEADBEATER.

Le Fils de l'Homme. Pièce en 5 actes et 10 tableaux, par Albin VALABRÈGUE. 2 fr. 50. Il est de la nature de l'homme de tout adapter à ses facultés. Le poète versifie tout, le musicien chante tout et le peintre brasse sur la toile tout ce qui charme sa vue. M. Valabrègue, élargissant le domaine de la conférence, confie aux dialogues de la scène un cours de haute morale, de sociologie et de spiritualisme, plaidé par la bouche de quarante personnages et vécu par ces personnalités fictives de la scène. Ils convertissent les planches en une chaire où le verbe, joint à l'action symbolique, allume à l'humanité le flambeau qui doit la guider. C'est très beau et M. Valabrègue, qui est un ardent, un enthousiaste, un convaincu, joint au talent les idées les plus élevées, mais je vois d'ici l'ahurissement général si sa pièce était portée devant la rampe et servie à ce bon public qui ne va pas au théâtre pour être moralisé, mais pour s'amuser.

L'Humanité de demain. Pour l'École des Humbles, par C. NOEL. Saltzmann, éditeur. 4 fr. 50. L'auteur veut faire de l'école un noyau de civilisation nouvelle d'où jaillirait la cité idéale d'une humanité revivifiée. Il prend l'enfant à l'école primaire et le conduit à travers tous les développements de l'éducation, en montrant ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être. Il demande moins de notions et plus de vie, il veut qu'on lui apprenne à voir et à aimer. Il la suit jusqu'à l'enseignement technique et redresse les jeunes âmes sans direction pour en faire

des hommes. M. Noël est un éducateur dont la voix devrait être entendue. Ce petit livre, dans son application, peut faire un bien considérable.

La Terre d'Avenir, par X. X., publié par les soins de M. A. Saltzmann, 5 francs. Ce X. ne serait-il pas le double de M. Saltzmann, car on l'y reconnaît tout entier. Pionnier moralisateur, toute son œuvre se résume dans cette formule mystique : L'homme doit devenir un Christ.

M. Saltzmann, dont tant d'obligés connaissent les cures merveilleuses, met son infatigable dévouement à guérir l'humanité en attendant qu'il puisse la moraliser. Que le livre soit de lui ou de X., c'est un code de spiritualisation dont il faut lui savoir gré, sans trop compter que les humains pousseront leur admiration jusqu'à le suivre.

Un Celte d'Alsace, par Jean DORNIS, 2^e édition. Perrin. 311 pages, 7 francs. En vente aux éditions B. P. S., 8, rue Copernic. Ce livre, consacré à l'analyse de l'œuvre d'Edouard Schuré, n'est pas le banal cliché d'une biographie, mais l'histoire des envolées poétiques d'une âme sans cesse en contemplation. Schuré, en effet, est un idéaliste qui semble demander à un luth mystérieux les formes mystiques de sa pensée.

C'est le drame musical de *Tristan et Yseult* qui lui ouvrit les portes du monde occulte. Il sentait dans l'œuvre de Wagner l'esotérisme mythologique qui chantait sans cesse sur sa lyre. Sa musique, pleine d'une poésie tourmentée, semblait chercher à rendre les rêveuses profondeurs de son âme. Schuré s'était nourri de cette influence, elle avait éclairé sa voie dans un domaine de mystique poésie qui le fascinait comme un au-delà vivant.

En remontant jusqu'au temps d'Annibal, la rive gauche du Rhin était celte. Schuré, ce celte d'Alsace, malgré les influences germaniques des philosophes et des compositeurs allemands, réservait tout son amour pour la France.

Le fond de la prose poétique de son œuvre est une musique en sourdine qui berce sa pensée. Il rêvait ses livres dans les symboles que dore la légende. L'auteur analyse les *grands Initiés* et toutes les œuvres qui font un si brillant cortège à son nom.

Comme le Byron du Missolonghi, Schuré était un fasciné d'Hellade. Son âme ne quittait jamais les sommets antiques de l'Inde et de la Grèce, où il a été chercher la lumineuse rêverie qui jette tant de charme dans son œuvre. Il conserve cependant toujours au fond du cœur un petit coin pour l'âme celtique qui voltige dans les replis de son passé. Au fond de ces influences sommeille en lui le souvenir d'avoir vécu dans l'Inde, dans la Grèce, et enfin, Celte, d'avoir combattu la large épée au flanc.

Il est philosophe, romancier, dramaturge, critique et poète. Ce livre attachant se termine par des morceaux choisis de son œuvre.

Enquête sur des cas de psychométrie, par Edmond DUCHATEL, avec une préface de J. Maxwell. 5 fr. 50. En vente aux Editions B. P. S., 8, rue Copernic.

La psychométrie est une de ces récentes conquêtes que nous arrachons par lambeaux à l'inconnu, merveilleux filon où foisonnent tant de mystères et sur lequel le livre de M. Duchatel lève un coin du voile.

Il nous montre d'abord qu'il y a des psychomètres à sensibilité matérielle et d'autres à sensibilité intellectuelle, qu'il définit par des exemples. Les résultats varieront suivant que nous nous adressons aux uns ou aux autres. Cette différence provient de ce que la pensée est un instrument d'optique propre à recevoir certains rayons lumineux, à l'exclusion de certains autres, ce qui crée des aptitudes réceptives diverses.

Recommandation importante : Ne pas faire de questions aux psychomètres, dans la crainte de les suggestionner et de provoquer une fraude inconsciente.

Il en est dont la perspicacité est telle que quelques lignes d'une écriture banale suffisent parfois pour provoquer la description complète d'un personnage. Richelieu obéissait-il à cette faculté lorsqu'il prétendait trouver dans quatre lignes de l'écriture d'un homme de quoi le faire pendre ?

Beaucoup de sibylles ne sont que des psychomètres inconscients, elles croient deviner, elles ne font que nous lire.

Il est des psychomètres qui éprouvent, ainsi que Myers l'a montré, des perceptions plus pro-

fondes que les perceptions sensorielles et qui acquièrent une connaissance de faits dépassant la portée de nos organes différenciés. Ce sont les psychomètres à sensibilité cinématographique.

L'auteur touche ensuite à une question bien troublante : L'avenir existe-t-il, le temps a-t-il une réalité objective ? Il cite, à l'appui, des visions d'événements qui ne se réalisent que plus tard, parfois longtemps après et dans les moindres détails, comme si la vision avait été vécue et que l'événement n'en fût que le reflet. Mais plus troublant encore, rapporte des conversations entières qui n'ont pas été tenues et laissent les investigations sans contrôle, puis qui se manifestent textuellement des mois après.

Rapporter une conversation qui ne surgira que plus tard semblerait indiquer que le futur et le présent se confondent, bien que successifs pour nous, comme si notre futur n'était qu'un présent retardé. Ces interversions de temps prouveraient-elles que le temps peut avoir des modalités suivant les perceptions qui le conçoivent ? Le présent réel ne serait pour nous qu'une échéance à terme, comme nous n'entendons que quelque temps après le bruit produit à distance.

Le psychomètre n'a parfois que des visions ou des auditions symboliques, comme une métaphore poétique. Ce symbolisme visuel ou auditif joue un grand rôle dans les prémonitions. Quelle part faut-il lui attribuer et quelle part réserver à la télépathie ?

Le psychomètre va souvent jusqu'à ressentir physiologiquement à distance les maux des sujets éloignés.

Cette rapide échappée dans un livre aussi attrayant qu'instructif ne peut en donner aucune conception, il faut le lire. Et puis, il nous conduit par la main dans un domaine inconnu, peuplé de surprises et de merveilles. Il livre un champ aux chercheurs en leur ouvrant une lucarne sur un horizon insoupçonné.

Les maisons hantées ⁽¹⁾

L'œuvre psychique et spirite de l'éminent savant s'augmente aujourd'hui d'un livre du plus haut intérêt documentaire.

L'historien consciencieux, l'analyste averti de « La Mort et son Mystère » poursuit ses investigations à travers les faits innombrables qui tendent à prouver la réalité de l'existence posthume et des manifestations de l'au-delà. Il a spécialement consacré son dernier ouvrage à l'étude si délicate, mais si troublante aussi des « Maisons hantées ».

Plus fortement que jamais, M. Camille Flammarion affirme sa conviction, basée sur les faits, que le spiritualisme est vrai, que la survivance de l'âme est prouvée, expérimentalement prouvée. Ce qui fait la grande force du célèbre astronome, c'est qu'il ne se pique pas de philosophie métaphysique et qu'il argumente uniquement sur des manifestations positives, soigneusement enregistrées, de la même manière qu'il a édifié son œuvre astronomique sur les observations positives de la grande machinerie universelle. Il écrit, par exemple : « Je dirai volontiers des phénomènes psychiques ce que le mathématicien Henri Poincaré disait, en 1911, des nébuleuses en spirale : « Cette forme spirale se rencontre beaucoup trop souvent pour qu'on puisse penser qu'elle est due au hasard ; on comprend combien est incomplète toute théorie cosmogonique qui en fait abstraction ». De même, les phénomènes psychiques ne peuvent être

1) Un volume in-12 par C. Flammarion, en vente aux éditions B. P. S. 8, rue Copernic.

désormais éliminés ou négligés de toute théorie philosophique ; ils doivent faire partie intégrante de l'étude de l'homme. »

Le parallèle est encore mieux précisé par les lignes suivantes : « Autrefois, les nébuleuses spirales étaient inconnues ; elles n'ont été que lentement et graduellement découvertes et étudiées. Tout d'abord, *on n'y croyait pas, on les attribuait à des illusions expérimentales...* Maintenant, ces nébuleuses deviennent l'*élément essentiel de l'astronomie sidérale*. Il me semble qu'il en est de même des phénomènes psychiques pour la connaissance complète de l'être humain et de ses destinées. »

On pense bien qu'une analyse des « Maisons hantées » est impossible, en ce qui concerne les faits dont aucun résumé ne peut décrire l'intérêt puissant et le caractère démonstratif. Il faut lire ces documents de premier ordre, que M. Flammarion a judicieusement ordonnés : hantises associées à des trépassés ; phénomènes de hantise sans association d'actes de trépassés ; Esprits tapageurs (poltergeist) ; fausses maisons hantées, tout est passé en revue.

Dans la recherche des causes, l'auteur déclare nettement :

« L'observation positive directe, scientifique, des phénomènes et leur interprétation normale nous a conduits à penser qu'il y a des êtres invisibles agissant dans notre atmosphère. C'est là une affirmation hardie et téméraire... et cependant il nous est impossible de nous rendre compte des faits constatés en certains cas absolument authentiques rapportés dans cet ouvrage, sans admettre qu'il y a là des forces indépendantes de nous, et, non seulement des forces, mais aussi des *êtres*. »

L'article « Le cinquième Élément », paru dans la *Revue Spirite* de novembre dernier, sert de conclusion au livre de notre éminent confrère. Certaines phrases nous laissent espérer le grand et prochain plaisir de nous laisser encore entraîner à sa suite dans le périple interminable autour des « manifestations de l'au-delà ».

Nous en disons, d'avance, toute notre satisfaction.

L. G.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Deuxième liste (mars 1923)

Mme^s Daubermesnil, 10 fr. ; Cabany, 10 fr. ; Vve Brébion, 15 fr. ; Nifenecker, 5 fr. ; Camus, 500 fr. ; Bimar, 10 fr. ; Rose Chatron, 25 fr. ; Gilot, 50 fr. ; Déglise, 38 fr.

MM. Bertheaud, 3 fr. ; Holzhauser, 3 fr. ; Albert Petit, 5 fr. ; Bessagnet, 10 fr. ; Maurice Grosjean, 5 fr. ; A. Garnier, 3 fr. ; E. Dormoy, 5 fr. ; Héon, 10 fr. ; A. Bourdin, 20 fr. ; Bresteau, 5 fr. ; Samson, 75 fr. ; E. Dufaud, 20 fr. ; Slimning, 51 fr. 50 ; Anonyme, 20 fr. ; J. Sost, 50 fr. ; Bernicot, 8 fr. ; Le Damany, 20 fr. ; Jules Meyer, 5 fr. ; Anonyme, 100 fr. ; Theynard, 28 fr. ; C^{te} Emmanuel de Maigret, 20 fr. ; D^r Christorian, 4 fr. 15 ; M. Facciotti, 10 fr. ; Ramel, 5 fr. ; Franck, 2 fr. 70 ; Houveneghel, 5 fr. ; D^r Tergoule, 10 fr. ; Anonyme, 100 fr. ; A. Brumer, 10 fr. ; Odela Ferrès, 5 fr. ; Anonyme, 40 fr. ; Troulot Léon, 5 fr.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : Louis GASTIN.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

•••

Directeur : Jean MEYER

+••+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.

TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.

LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE

EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Curieuses et remarquables manifestations de survivance

En collationnant d'anciennes lettres en langues étrangères non encore publiées, j'en ai remarqué une, particulièrement remarquable, en langue italienne, qui m'a été adressée de Foggia, le 29 juillet 1899, par un homme de science, le D^r Nigri, médecin de réserve, fondateur, à Foggia même, d'un observatoire météorologique estimé. La traduction de cette lettre intéressera certainement un grand nombre de vos lecteurs. La voici, littéralement transcrite :

« Pregiatissime Sign. Professore,

« Excusez-moi d'avoir la hardiesse de vous écrire ; mais vous venez de m'en donner l'occasion, et j'en profite, d'abord parce que c'est pour moi un plaisir autant qu'un honneur de m'entretenir avec vous, ensuite parce que vous souhaitez vous-même connaître avec certitude des faits bien observés.

« J'ai lu, il y a quelques jours, dans un journal de Rome, le *Messagero* du 20 juillet, un extrait de la *Revue des Revues* dans lequel vous déclarez qu'il existe

certains phénomènes que la science actuelle n'explique pas et qui conduiraient à admettre la réalité d'une vie future *prouvée par l'observation positive*. Cette affirmation m'a frappé.

« Je suis médecin, et par cela même quelque peu matérialiste ; mais je ne nie pas l'existence d'un Etre surnaturel et infini. Je dirai même que je suis chrétien de naissance, en ajoutant que je ne suis pas du tout bigot. Je vous avoue que jusqu'à hier je n'ai jamais cru un mot des fantasmagories spirites, bruits et apparitions, et que j'attribuais le tout à des idées superstitieuses. Je me crois assez courageux ; j'ai servi dans l'armée Royale, où j'étais médecin militaire. Or, aujourd'hui, je viens vous déclarer que j'ai vu et senti de tels faits et de telles choses que désormais j'admets sans discussion l'existence de la présence sur cette terre des êtres trépassés.

« Arrivons au fait. Dans la deuxième quinzaine de juin dernier, je fus appelé comme médecin pour soigner un jeune homme de ma connaissance, affecté d'un mal chronique, en son habitation, à Géora, province d'Avellina (Italie du Sud). Etant chez lui, j'appris que dans un bois peu éloigné des propriétés d'un oncle de mon malade, nommé Corona Cavaliere Saverio, maire de Géora et conseiller provincial, on entendait depuis la fin d'avril dernier, faisant suite à la mort d'une sœur septuagénaire nommée Henriette, des bruits assez étranges, des tintements de sonneries électriques, des gémissements, des appels de personnes par leurs noms, etc. Le chevalier Corona était à Naples, mais une de ses filles, âgée de 18 ans ; une de ses nièces, âgée de 16 ans ; une gouvernante, âgée de 36 ans et une vieille domestique étaient restées à la maison. Fort de ma connaissance de cette respectable famille, j'allai avec mon client lui rendre visite et vous comprenez que la conversation tomba sur ces faits extraordinaires. Je ris beaucoup de ces fantaisies, mais ils m'invitèrent à revenir le soir pour observer moi-même.

« J'allais partir, en promettant de revenir (il était alors 11 heures du matin), quand nous entendîmes un tintement très fort de la sonnerie électrique et vîmes, sur le tableau des appels, apparaître le n° 1, numéro qui correspondait à la chambre à coucher de la défunte Henriette. Dans le premier moment, je crus que quelqu'un nous sonnait, mais, en regardant les personnes présentes, je m'aperçus qu'elles avaient un teint de cire, et je compris qu'il s'agissait des bruits énigmatiques dont on m'avait parlé. Incrédule, j'ai voulu me rendre sur-le-champ dans la chambre de la morte. Je l'ouvris ; j'en fis le tour. Rien ! J'étais livré à mes réflexions, lorsque j'entendis de nouveau la sonnerie. J'accourus au tableau et je revis le n° 1 replacé, bien que je l'eusse moi-même enlevé précédemment. Je coupai le fil électrique, me disant que par l'entrecroisement ou un contact de fils un courant électrique aurait pu se rétablir et déclencher la sonnerie appelant le n° 1. Mais voici que j'entends tout à coup le son d'une clochette de bronze portative dont on fait usage dans les églises. Quel était ce nouveau bruit ? Les familiers m'apprirent que, chaque fois que la sonnerie électrique ne marchait pas, celle de la chapelle se transportait dans la chambre de M^{me} Henriette jusqu'à la réparation. Et quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai constaté que dès que s'arrêta le son de la clochette le n° 1 reparut au tableau !

« La chapelle est située à l'étage supérieur. J'ai voulu y monter. J'ouvre

la porte et je vois sur une petite console la clochette dont j'avais entendu le son clair. Je sortis et m'arrêtai au dehors, gardant dans ma main droite la clef de la porte de la chapelle. Après quelques minutes, j'entendis le son très vibrant de la clochette et puis, silence. Las d'attendre à cette porte, j'allais la rouvrir quand j'entendis la même clochette en une pièce contiguë. Immédiatement, j'ouvris, j'entrai et, ô surprise ! la clochette n'était plus à sa place ni dans la chapelle. Nous ressortîmes (nous étions quatre), je fermai la porte et nous nous arrêtâmes au dehors. Au bout de quelques minutes, nouveau tintement de clochette. Nous entrâmes encore, et voilà la clochette à sa place, comme si jamais elle ne s'était déplacée. Comment expliquer cela ? La pensée s'y perd...

« Ce n'est pas tout. J'étais si impatient qu'il me semblait attendre mille ans l'arrivée du soir pour assister à ces spectacles si étranges. J'étais à la fois timoré et curieux. Vers les 9 heures et demie ou 10 heures du soir, commença en premier lieu la sonnerie électrique, puis la clochette, avec apparition du n° 1 au tableau d'appel, puis gémissements, lamentations, ensuite bruits assourdissants, comme si une vingtaine de boîtes métalliques étaient tombées du plafond ! Je restai douze jours à Géora. Un soir, nous étions assis, au nombre de six, dans la salle à manger, quand de la pièce voisine se projeta violemment dans la chambre où nous étions une grande corbeille en osier. Je bondis au dehors, et je reçois en pleines jambes une chaise qui, pourtant, ne me blessa pas. Alors, je vous avoue que j'eus peur. Le soir suivant, tandis que dans l'antichambre je regardais vers un couloir conduisant à la chambre de la défunte, je sentis derrière moi un fort bruit de serrure à la porte de la chapelle. Je me retournai et vis la porte en question ouverte, tandis qu'auparavant elle était fermée. Et puisque cette porte pouvait s'ouvrir et se fermer facilement, je m'approchai avec l'intention de la fermer. Mais voici qu'arrivé à presque un demi-mètre de distance, la porte se ferma violemment sur mon visage !

« En causant avec M^{lle} Corona de la vie passée de la tante défunte, elle me dit que soit à cause de son âge, soit parce qu'elle tenait à son rang, elle voulait être servie ponctuellement. Les servantes se moquaient d'elle et s'excitaient contre elle. La tante leur dit un jour : « Puisque vous me faites tant enrager, je me vengerai après ma mort et reviendrai tout exprès de l'autre monde pour vous énerver. » Un jour de violente colère, elle a été frappée de congestion cérébrale et, après six jours d'agonie, mourut sans avoir reçu les derniers sacrements.

« J'ai cru bien faire en appelant un prêtre pour bénir toute la maison et célébrer une messe dans la chapelle pour le repos de l'âme de la morte. Or, ces mesures ecclésiastiques *n'ont servi à rien*. Le soir même, les bruits se sont répétés avec plus de force encore.

« Comment expliquer tout cela ? Ma pensée se perd en conjectures. Et pourtant, je ne puis nier.

« Cher maître, j'étais incroyant, et maintenant je ne puis plus l'être. J'espère que vous, savant (1), pourrez me donner quelque explication. Et mieux, je vous prie chaleureusement, quand vous publierez un livre sur ces questions dont le journal *Il Messagero* annonce la publication future de vouloir bien m'en

(1) Mes lecteurs savent que je récuse cette qualification et que mon opinion personnelle est que nous ignorons presque tout des forces et des lois de la nature.

envoyer un exemplaire, lequel serait placé dans ma bibliothèque à côté de vos autres ouvrages, tels que *l'Astronomie populaire*, *Le monde avant la création de l'homme*, *La Pluralité des mondes*, *Les Mondes imaginaires et les Mondes réels* et autres volumes.

« Veuillez agréer, je vous prie, etc...

« Docteur NIGRI,
Capitaine médecin de réserve,
à Foggia.

Telle est cette curieuse lettre de l'année 1897 récemment relue. Or il se trouve que le D^r Lastoria, de Lucéra, ayant fait un voyage à Paris en octobre 1923, m'a rendu visite à Juvisy, précisément à l'heure où je m'intéressais à traduire textuellement cette lettre italienne, et m'a appris qu'il a connu particulièrement le D^r Nigri. Il avait pour lui la plus grande estime, et m'a gracieusement prêté son concours dans la traduction de ce document psychique.

Le D^r Nigri est mort pendant la guerre (probablement en 1916). Il avait créé à Foggia un observatoire météorologique de valeur, dirigé actuellement par son fils.

C'était un esprit scientifique.

Le D^r Lastaria me déclare que, malgré tout, il reste matérialiste, parce què, dans sa conviction, la pensée disparaît avec la disparition du cerveau.

Il est du devoir de la science de tout étudier sans parti pris. Quant à moi, le raisonnement logique me paraît conclure ici à la survivance de cette femme irascible, dont la personnalité s'est perpétuée malgré la destruction du cerveau.

Pour nous refuser à admettre cette interprétation, simple et directe, des phénomènes observés, il nous faudrait supposer que soit la fille du maire Corona (18 ans), soit sa nièce (16 ans), soit la gouvernante (36 ans), soit la vieille domestique, soit une combinaison de leurs subconscients auraient pu automatiquement et à l'insu de tous : 1^o déclancher la sonnerie électrique et le numéro du tableau ; 2^o déplacer la sonnette mobile ; 3^o faire entendre des gémissements ; 4^o produire le bruit des boîtes métalliques tombant sur le plancher ; 5^o lancer une corbeille et une chaise ; 6^o fermer une porte violemment en plein visage de l'expérimentateur.

J'ai donné les âges des personnes présentes, parce qu'ils correspondent curieusement aux conditions observées dans ces genres de manifestations. Mais il me semble qu'il y a là une série de complications à combiner qui ne nous donnent pas très clairement l'explication désirée.

Un fantôme invisible agissant, celui de la défunte, est une hypothèse tout aussi admissible qu'une combinaison inconsciente de subconscients.

La connaissance de ces faits psychiques nous apprend, d'ailleurs, que les sonneries entendues et vues, sans causes apparentes, sont nombreuses dans notre documentation. Pour ma part, j'en connais une quarantaine d'exemples exactement constatés.

* * *

L'observation qui précède date de 25 ans. En voici une toute récente. Sautez par-dessus un quart de siècle.

Dans toutes les relations qui nous sont signalées concernant des témoi-

gnages de survivance, notre premier devoir est de nous méfier des erreurs et des illusions imputables aux sentiments si naturels dus à l'affection et aux désirs des observateurs. Lisons, sans aucune idée préconçue, la lettre suivante, qui m'a été adressée, de la Gironde, le 10 mars 1924.

« Monsieur et cher Maître,

« J'ai lu attentivement les trois volumes de votre ouvrage *La Mort et son Mystère*. Ayant été témoin de manifestations de personnes mortes, j'ai pu apprécier personnellement la valeur de votre méthode de recherches.

Voici le récit de ces manifestations, que je voulais vous envoyer depuis longtemps, dans l'espoir qu'il pourrait vous être utile.

Au mois de juillet 1922, ma jeune femme contracta la fièvre typhoïde au cours d'un voyage qu'elle entreprit dans le midi de la France. Comme cette maladie n'existait pas dans la localité où j'exerce mes fonctions, elle ne prit aucune précaution à son retour ; le médecin fut appelé trop tardivement, et elle mourut le 20 septembre suivant.

Mais un malheur n'arrive jamais seul ; sa sœur, âgée de 23 ans, qui habitait Toulon, était venue la soigner. Elle contracta la fièvre typhoïde, à son tour, et mourut également, un mois après.

Durement éprouvé, je pris avec moi, pour ne pas vivre seul, une vieille tante, âgée de 84 ans, que j'affectionne beaucoup, car elle m'a servi de seconde mère, et qui, malgré son grand âge, jouit de la pleine possession de toutes ses facultés.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je dois vous dire qu'il m'arrive souvent de dormir après souper. Deux mois environ après la mort de ma femme, je fis, comme d'habitude, un petit somme. Tout à coup, sentant quelque chose d'insolite autour de moi, je me réveillai, je levai la tête, et regardant à ma droite, je vis ma femme, debout devant moi, dans l'attitude d'une personne qui pose comme pour se faire photographier ; ses joues paraissaient encore colorées par la fièvre, mais son visage, un peu penché, n'avait plus du tout le froid aspect que donne la mort ; il était redevenu vivant. L'expression en était seulement très triste, et ses traits fatigués gardaient encore la trace d'indicibles souffrances...

Cette apparition n'était nullement l'effet d'un cauchemar, car, ainsi que je l'ai souligné plus haut, je ne dormais pas ; j'avais relevé la tête et regardé dans la direction de ma femme.

Cette manifestation ne fut pas la seule. Deux autres — qui n'eurent pas lieu pendant mon sommeil — la suivirent. Ma tante en fut le témoin.

Quelques jours après, le soir également, vers 8 heures, j'étais assis avec ma tante dans la cuisine. Nous causions tranquillement, quand, tout à coup, de violents coups de poings furent donnés contre la porte qui sépare cette cuisine de la salle à manger. Surpris, je crus que quelqu'un s'était introduit dans la maison. Je la visitai de fond en comble et je ne trouvai absolument rien.

Mais l'incident le plus curieux fut celui-ci : Quelque temps après cette dernière manifestation, et le soir également, je lisais, dans la même pièce. Ma tante était assise en face de moi, et nous étions éclairés par une ampoule électrique suspendue à un mètre environ au-dessus de la table et surmontée d'un

abat-jour en porcelaine. Cet abat-jour ne m'avait jamais paru détérioré, et l'ampoule ne lui communiquait qu'une chaleur insignifiante. Tout à coup, un choc violent se fit entendre, et sans qu'on l'eût touché, l'abat-jour fut brisé en deux morceaux. L'un de ces morceaux tomba devant nous sur la table.

J'ai consulté un marchand d'appareils électriques, afin de savoir si un abat-jour pouvait se briser ainsi sans cause apparente. Il m'a répondu que ce fait lui paraissait tout à fait extraordinaire.

En outre de ces deux dernières manifestations qui eurent ma tante comme témoin, je dois vous faire connaître un fait qui fut l'exécution d'une promesse que ma belle-sœur m'avait faite pendant la maladie de ma femme. (Ainsi que je l'ai dit plus haut, ma belle-sœur avait contracté la maladie de ma femme en la soignant et était morte un mois après elle.)

« Vous pouvez être certain, m'avait-elle dit (elle avait un caractère très enjoué), que, si Lucie meurt (Lucie était le prénom de ma femme), elle viendra vous gratter les pieds pendant que vous dormirez. »

A la même époque où eurent lieu les manifestations dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire à quelques jours d'intervalle, je fus réveillé pendant la nuit par la sensation nullement agréable d'une main qui me grattait vigoureusement la plante des pieds. Je me rappelai les propos que m'avait tenus ma belle-sœur et je la suppliai à haute voix, elle ou ma femme, de ne plus recommencer.

De ce qui précède, il me paraît indéniable que ma belle-sœur et ma femme ont voulu me montrer qu'elles existaient. Les faits que j'ai cités ont eu lieu, en effet, à la même époque. Ma belle-sœur est morte exactement un mois après ma femme, c'est-à-dire le 20 octobre 1922, et les manifestations ont commencé un mois environ après sa mort. Elles ont eu lieu à quelques jours d'intervalle, et depuis il ne s'est jamais produit le plus petit phénomène.

Pendant qu'elles vivaient, j'avais lu *La Mort et son Mystère*, je les avais entretenues de cette lecture et nous avions eu de fréquentes discussions à ce sujet. Il est donc logique de penser qu'elles m'ont choisi pour me prouver leur survivance.

Dans le cas où vous le désireriez, je pourrais vous envoyer l'attestation de ma tante, qui habite actuellement la Dordogne, avec ma sœur.

Avec l'espoir que cette relation pourra vous intéresser, veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, mes respectueuses salutations.

« A. BOUDIN,
« *Instituteur public, à Marcenais (Gironde).* »

Nous pouvons remarquer dans cette relation deux observations assez curieuses : la chute de la moitié de l'abat-jour en porcelaine non expliquée par la chaleur ou un choc, analogue au fait rapporté dans le récit du Dr Caltagirone (*La Mort et son Mystère*, I, p. 10-13) et les pieds grattés, sensation analogue, que l'on a pu lire dans le même ouvrage. Les mêmes phénomènes se répètent. Assurément, ces divers témoignages de survivance sont bizarres, mais lorsqu'ils ont été constatés par des observateurs sûrs et pondérés, notre devoir est de les enregistrer. Il n'y a rien de négligeable en psychisme, pas plus qu'en chimie ou en physique.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

IV

La rivalité entre les partis soulève parfois des passions assez violentes pour obscurcir les plus hautes intelligences et fausser les meilleurs jugements. Aussi convient-il de ne toucher aux questions sociales qu'avec la plus grande circonspection. Il faut se rapprocher du terme d'une longue carrière, avoir acquis une mûre expérience des hommes et des choses, s'être détaché par avance des contingences terrestres pour en parler avec une sereine impartialité.

C'est là un peu mon cas, et c'est pourquoi je me suis proposé d'aborder ces questions avec une entière franchise. J'ai reçu à ce sujet un certain nombre de lettres qui représentent les nuances les plus variées de l'opinion, depuis les approbations les plus chaleureuses jusqu'aux critiques les plus amères. Ne pouvant répondre à toutes, j'envoie à leurs auteurs, indistinctement, amis et adversaires, approuvateurs ou critiques, une radiation du cœur, une pensée également sympathique. Je demanderai seulement à mes contradicteurs de vouloir bien attendre la fin des articles que je dicte avant de me juger et de me blâmer.

Dans tous les temps, dans tous les milieux, la question sociale a été le sujet des préoccupations des penseurs, des philosophes, des hommes politiques ; elle a donné naissance à une multitude de théories et de systèmes, chaos confus où le chercheur trouve difficilement le fil d'Ariane qui l'empêchera de s'égarer.

Aujourd'hui encore les socialistes se partagent en écoles diverses. Les Allemands, en masse importante, se rallient aux théories de Karl Marx, qui s'inspirent d'un matérialisme brutal, préconisent la lutte des classes et aboutissent logiquement à la dictature du prolétariat, c'est-à-dire au bolchevisme. Or, on sait ce que ce régime a fait de la Russie. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

Après les succès des armées allemandes, à Sadowa, puis à Sedan, les théories Marxistes ont pris une grande extension. La *sozial demokratie* était devenue assez puissante pour empêcher la grande guerre, mais, malgré la promesse faite à Jaurès, non seulement elle a voté les crédits militaires demandés par l'Empereur en vue de cette guerre, mais elle y a pris une part perfide et cruelle. De ce fait, elle a assumé devant l'histoire une lourde et terrible responsabilité.

Les socialistes français ont adopté de préférence les doctrines de Fourier et de Proudhon. Leur but commun est la suppression du salariat au profit d'un nouveau régime de la propriété dans le sens collectif, la socialisation de moyens de production et d'échange. Mais, dès que du principe on veut passer aux modes d'application, aussitôt, chez les unifiés comme dans les autres groupements, les divergences d'opinions se révèlent et les contradictions apparaissent.

C'est là surtout que le manque d'un idéal supérieur qui relierait tous les efforts et les volontés se fait sentir ; car ce n'est pas le matérialisme en vogue dans ces milieux qui est susceptible de l'inspirer. Par contre, les appétits se

font jour et le socialisme a trop souvent servi de tremplin à des ambitieux sans vergogne qui l'utilisent pour arriver à leurs fins politiques sans souci des engagements pris, ce qui a souvent contribué à le discréditer dans l'opinion générale.

Nous sommes donc en présence de deux grands courants opposés, l'un germanique et russe, l'autre occidental. Le premier, nous l'avons vu, s'inspire d'un dogmatisme étroit et brutal formé de théories préconçues, sans rapport avec les nécessités sociales. Il conduit tout droit à la domination exclusive d'une classe, au terrorisme et au nivellement.

M. Hesnard, dans son étude très documentée sur *Les partis politiques allemands*, fait remarquer qu'au Reichstag les socialistes, peu enclins à reconnaître le traité de Versailles et le droit de la France aux réparations, ont soutenu tous les gouvernements « qui en ont éludé les obligations, et il n'est pas exagéré de prétendre que tous les partis politiques (allemands) n'ont qu'un désir, de faire écarter la paix ».

Le courant occidental, français et anglais, est plutôt organisateur, constructeur. Il tend par tous ses moyens : syndicalisme, coopération, participation, mutualité, assurances sociales, à procurer aux travailleurs de tous ordres une part croissante aux bénéfices de la production et au régime de la propriété. Il rêve d'étendre cette organisation de proche en proche et de créer une vaste internationale qui serait la société des nations vivante et agissante, pacifique et médiatrice.

Son erreur est de croire qu'on peut atteindre ce résultat par les seules mesures politiques et économiques. On oublie trop qu'il faut, par-dessus tout, une foi ardente, un idéal élevé capable de féconder tous les efforts ; on oublie qu'il faut l'esprit de dévouement et de sacrifice pour faire naître les sentiments d'altruisme qui sont le ciment nécessaire de toute édification sociale.

Quel que soit le point de vue où l'on se place, on ne peut organiser la vie ici-bas sans savoir quel est son but et ses lois, vers quels horizons elle nous conduit. Une connaissance plus étendue de la vie universelle et de la solidarité qui relie tous les êtres montrera aux socialistes qu'il faut s'élever au-dessus des intérêts de caste et de classe pour réaliser toute œuvre grande et durable.

* *

Tous les partis socialistes ont l'ambition légitime de conquérir le pouvoir et de se substituer aux gouvernements « bourgeois ». Par des placards verbeux, ils promettent aux électeurs de gérer les affaires publiques dans un esprit d'ordre, d'économie et de progrès. Mais presque partout où des administrateurs socialistes se sont installés, on a dû constater une recrudescence des procédés arbitraires et du désordre dans les finances.

En ce moment même, des plaintes s'élèvent dans toute l'Allemagne, plaintes qu'un journal populaire libéral résume en ces termes : « L'expérience socialiste a donné des résultats fâcheux. La politique de parti agite les passions et provoque des récriminations générales. Les groupes du milieu reprochent aux dirigeants d'exercer une autorité de classe et de mettre les intérêts de leur parti au-dessus de ceux de l'État : par exemple, les nominations auxquelles ils procèdent et qui témoignent d'un véritable népotisme de coterie. Le ministre de l'Instruction publique octroie même des diplômes de docteur et usurpe

ainsi un droit qui n'appartient qu'aux Facultés. Les protestations et les demandes de contrôle, visant les actes des socialistes, adressées à Berlin, sont éludées par le chancelier. »

On pourrait rappeler qu'en France, du fait de municipalités devenues socialistes dans plusieurs de nos grandes villes, les finances ont été mises à mal, et même, dans certain département, par la gestion du Conseil général.

En Angleterre, l'affaire de Poplard est dans toutes les mémoires. L'administration de la ferme municipale de Leicester ne fut pas plus édifiante. Il est vrai que le ministère travailliste manifeste des intentions fort louables et un désir ardent de résoudre les problèmes difficiles qui pèsent sur la situation de l'Europe.

Il faut faire également la part de l'inexpérience des socialistes, qui ont eu trop rarement l'occasion d'acquérir la connaissance des affaires et le maniement des intérêts, qui est le partage des vieilles classes dirigeantes.

Il était dans les traditions de la race anglo-saxonne de cultiver la libre initiative individuelle et de développer les forces et les volontés de chacun. Les socialistes français, eux, attendent presque tout de l'État. Quelle est celle des théories qui répond le mieux à la grande loi d'évolution ? La première assure non seulement la richesse et la prospérité des nations, mais elle est conforme au principe universel qui entraîne tous les êtres vers le mieux, vers le bien en accroissant sans cesse l'avoir personnel et collectif.

L'accaparement de toutes choses par l'État paralyse les efforts laborieux, étouffe la libre concurrence et l'esprit d'émulation. La nationalisation des mines et des chemins de fer se traduit presque toujours par un déficit ; elle pousse à l'élévation des tarifs et, par là, accroît encore les difficultés de la vie publique.

En réalité, l'étatisme amoindrit la puissance des nations et leur libre expansion, leur rayonnement dans le monde. L'État entre les mains d'un parti et d'une classe qui s'appuie sur la force, sur la violence au profit d'une seule fraction du pays, comme nous l'avons vu en Russie et en Hongrie, aboutit aux pires excès, détruit l'œuvre des siècles et conduit un pays à la ruine, à la régression, vers la barbarie.

S'il est une nation qui ait eu à souffrir des passions politiques exagérées, c'est bien la Russie. Les ravages qu'elles y ont exercés sont incalculables. Nous n'avons pas à rappeler les convulsions que ce pays a dû subir ni comment les foules y furent excitées par des ambitieux cyniques qui savaient bien que leurs théories étaient fausses, au fond, mais qui s'en servaient comme d'un marchepied pour atteindre le pouvoir.

Le gouvernement des Soviets avait proclamé solennellement la suppression du capital, de la propriété individuelle, le nivellement social, en un mot le communisme le plus intégral, le plus rigoureux, et voici qu'après cinq années de misère, de famine, de cruelles souffrances pour le peuple, il en est réduit à faire appel aux capitalistes étrangers, à recourir aux techniciens de tous pays, afin de reconstruire péniblement ce qu'il avait détruit. On ne saurait rêver une faillite plus complète et il y a là une grande leçon pour les démocraties occidentales.

Loin de nous la pensée de critiquer les communistes de conviction sincère qui voudraient établir sur terre le régime social qui règne probablement dans les mondes supérieurs, là où tous travaillent pour chacun et chacun pour tous

dans un esprit d'abnégation, de dévouement absolu à une cause commune. Ce régime exige des qualités morales et des sentiments d'altruisme qui n'existent qu'à l'état d'exception dans notre monde égoïste et arriéré.

On pourrait faire dans les théories communistes la part des aspirations généreuses, mais il serait facile de démontrer qu'elles sont prématurées et inapplicables à la société actuelle. Il faudra des siècles de culture morale et d'éducation populaire pour amener l'esprit humain à l'état de perfection nécessaire à un tel ordre de choses, et jusque là la possession individuelle des fruits du travail restera le stimulant indispensable, le moyen d'émulation qui assure la mise en action et l'équilibre des forces sociales.

Pour le moment, le communisme, ainsi que nous l'avons dit précédemment, n'est réalisable qu'au sein de groupes restreints, soigneusement recrutés, dont tous les membres sont animés d'une foi intense et de l'esprit de sacrifice.

On ne saurait songer à en étendre l'application à des nations entières, à des millions d'hommes chez qui la variété des caractères et des tempéraments ferait des laborieux et des sages les dupes des paresseux, des imprévoyants et des débauchés. Dans tous les cas, ce ne sera pas par le crime et dans le sang que l'on pourra fonder un régime de fraternité, de solidarité et d'amour !

Les institutions ne sont réellement vivantes et fécondes que si les hommes, par une vie intérieure véritable, savent les animer. Un communisme sans idéal élevé ne peut bâtir que sur un sable perpétuellement mouvant. Les tendances soviétistes paraissent être inséparables des doctrines matérialistes qui ne voient que l'horizon borné de la vie présente, et ferment toute perspective vers l'au-delà, vers l'évolution supérieure. Il en résulte une absence de principes moraux, une suppression de tout frein contre le dérèglement, qui expliquent les passions furieuses et même les atrocités qu'on met sur le compte du bolchevisme.



En résumé, ce qui caractérise le mouvement socialiste oriental, c'est l'absence de toute philosophie vraiment humanitaire et conciliatrice, et les conséquences funestes de ce dénûment apparaissent à tous les yeux non prévenus. A ce point de vue, la Russie nous offre une leçon douloureuse. Quant à l'Allemagne nous n'avons pas à nous louer des idées qui, depuis plus d'un siècle, nous viennent de son côté. Que ce soit son militarisme brutal et dévastateur ou bien le matérialisme grossier de Buchner et Moleschott, ou encore celui plus raffiné, mais non moins égoïste de Nietzsche, et par-dessus tout le socialisme de Karl Marx, l'homme aigri et haïeux dont l'objectif principal est la guerre des classes, tout cela est dépourvu de générosité et de grandeur et n'aboutit qu'à la ruée et à l'écrasement des uns par les autres.

M. Lucien Deslinières, connu par ses antécédents socialistes, vient de publier un livre intitulé : *Délivrons-nous du Marxisme*, dont il donne un résumé dans le *Répertoire Philotechnique* du premier trimestre de 1924.

Au cours d'un séjour de près d'un an (1920-1921), dit-il, dans la Russie soviétique, où le marxisme fait loi, j'ai constaté qu'il avait pour effets une méconnaissance absolue des principes fondamentaux de l'économie socialiste et, par conséquent, une inaptitude totale à toute œuvre reconstructive.

Une fois cette conviction ancrée dans mon esprit, je n'ai pas hésité à rompre avec mon parti pour proclamer la vérité. De là mon livre : son intérêt principal est dans les points suivants : Le **Marxisme**, tout en prétendant innover, est resté dans l'ornière des sciences économiques et sociales, qui s'en tiennent à l'observation des faits et se refusent à la recherche des idées, et, par là, sont stériles.

Avant Karl Marx, le socialisme était profondément sympathique ; grâce à lui, il est aujourd'hui exécré. La lutte de classe est une tactique pernicieuse qui détourne du socialisme ceux qui en seraient les meilleurs éléments, sans lui apporter la moindre force. La classe ouvrière toute seule est incapable de transformer la société et de diriger le monde nouveau.

C'est le **Marxisme** qui est responsable de l'échec économique de la révolution russe.

Le socialisme doit rejeter tout ce qui est démagogie et violence et devenir le parti de la justice et de la raison. Tout en critiquant le régime actuel, il doit avant tout apporter les bases positives d'un régime meilleur.

Heureusement, tous les socialistes ne sont pas **Marxistes** ; M. Ramsay Mac Donald, le chef incontesté du parti travailliste, premier ministre de Grande-Bretagne, nous le rappelle fort à propos dans son discours de Brighton, en faisant le procès du matérialisme.

Une dépêche de Londres, en date du 7 mars, nous annonce qu'il a parlé en ces termes dans la réunion du Conseil National des Eglises libres : « Je suis de ceux qui ont foi en l'État socialiste. Je n'en suis ni honteux, ni effrayé. Mais il y a deux socialismes. L'un est une philosophie et un système de vie ; l'autre un moyen électoral. L'idée de classes est un toxique pour l'esprit social. »

Au sujet de l'atmosphère de recueillement moral du dimanche britannique, il ajoute « qu'il voudrait voir un état de la société plus conforme à cette atmosphère, meilleure pour la formation du caractère et la discipline mutuelle que celle du dimanche français caractéristique du besoin moderne de distractions ».

On comprendra, sous leur forme courtoise, le sens critique de ces dernières paroles visant le public français, c'est que M. R. Mac Donald n'ignore pas que nos socialistes ont perdu de vue l'idéal spiritualiste des hommes de 89 et de 48. Il faut bien avouer que beaucoup trop d'entre eux à l'heure actuelle adopteraient volontiers le mot d'ordre : haïr et jouir. La masse aveugle recherche par-dessus tout l'argent et les jouissances ; elle n'a plus d'autre dieu que le lucre et d'autre règle que l'appétit. Le bel enthousiasme qui régnait chez nous pendant la guerre dans toutes les classes et faisait l'admiration du monde, cette union patriotique qui sauva la France, ont cessé pour faire place à l'affaissement, d'une part, et, de l'autre, au déchainement des convoitises. Aux heures de décadence de l'Empire Romain, la foule s'écriait : « Du pain et des fêtes ! » En somme, nous sommes arrivés là dans notre pays, et ce qui se passe autour de nous est-il l'indice d'une ruine prochaine ?

Après le grand exemple d'héroïsme et d'union sacrée, il est triste d'offrir au monde le spectacle de nos divisions. Au lieu d'attiser les passions mauvaises et de pousser à la lutte des classes, apprenons à tous la grande loi qui règle les destinées des individus et des peuples et fait retomber sur eux les conséquences des actes accomplis.

Nous avons tous besoin les uns des autres. Un malentendu profond existe entre les différents milieux sociaux. Or, toute démarcation entre eux est arbitraire. Parmi les « bourgeois », beaucoup travaillent autant que les ouvriers.

L'homme qui possède un capital et qui le fait valoir paraît désœuvré, cependant il rend service à son pays, car son capital en fructifiant lui permet d'entreprendre des œuvres nouvelles. Si elles échouent, la perte ne frappe que lui et non pas la collectivité. Ce sont les classes moyennes qui ont eu le plus à souffrir de la crise économique, plus même que l'ouvrier dont les salaires ont suivi la même progression que les prix de la vie. Certains petits marchands sont devenus de nouveaux riches, mais combien n'y a-t-il pas d'anciens bourgeois, petits rentiers, qui sont devenus de nouveaux pauvres ?

Le travail est un devoir social pour tous les êtres en voie d'évolution. Celle-ci ne s'accommode pas de la béatitude oisive ni de la passivité. Au contraire, l'activité de l'être s'accroît à mesure de son élévation. Mais à certaine hauteur le travail est purement intellectuel et sans fatigue. Sur notre planète inférieure, tout nécessite l'effort. Ceux qui vivent oisifs en profitant du travail des autres doivent se rappeler qu'ils obligent par là d'autres hommes à déployer plus d'activité dans le domaine de la production. Tous doivent participer à l'œuvre sociale, soit intellectuellement, soit matériellement. L'union de l'intelligence et du travail est nécessaire pour assurer et équilibrer l'œuvre humaine.

Les prétentions récentes du socialisme, en divers milieux, de donner la suprématie au travail manuel sur l'intelligence amène fatalement un amoindrissement de celle-ci. Il en résulte une régression générale, un renversement des lois et du but de l'univers qui eux, au contraire, accordent la suprématie à l'esprit sur la matière. C'est pourquoi le vrai point de départ du socialisme devrait être l'éducation, l'enseignement. Le progrès intellectuel et moral se réalisant tout d'abord, le progrès matériel en serait l'inéluctable conséquence.

Toute tâche intelligemment comprise et réalisée ennoblit ceux qui en sentent la grandeur, et la cause socialiste ne pourrait que gagner si, à ses revendications parfois justifiées, elle ajoutait cette notion d'idéal spiritualisme qui résume toutes les aspirations généreuses et les espérances de l'humanité.

(A suivre.)

LÉON DENIS.

La marche de l'humanité

Ne connaissez-vous pas des gens que les horreurs de la grande guerre ont rendus très pessimistes ? Ce déploiement de férocité aggravée par la science les a tellement déçus qu'ils se demandent si, au lieu de progresser, nous ne rétrogradons pas vers la barbarie. Ils s'étaient peut-être fait des conquêtes de notre civilisation une idée exagérée en la comparant avec un passé lointain. Sans doute, l'humanité, dans sa marche vers un but mystérieux, a franchi un nombre considérable d'étapes ; mais, semblable à un organisme qui se développe, avec des temps d'arrêt, quelquefois même de recul, elle a encore une longue route à parcourir pour se rapprocher de l'idéal qu'elle entrevoit.

Reportons-nous par la pensée à notre ancêtre, l'homme des cavernes. Il est dans un état voisin de celui de la brute, vivant presque solitaire avec ses petits, nu, uniquement occupé de chercher sa nourriture qu'il mange crue,

puisqu'il n'a pas de feu pour la préparer, exposé à la dent d'animaux dangereux contre lesquels il ne dispose pour se défendre que de pierres et de bâtons. Quelle pouvait être dans ce dénuement sa mentalité ? Il faudrait, pour s'en faire une idée approximative, aller dans des endroits où n'a jamais pénétré la moindre lueur de civilisation, chez les sauvages les plus dégradés. Quoique nous ayons des motifs de ne pas trop nous enorgueillir, nous sommes pourtant supérieurs à ces primitifs, fussions-nous placés à un bas degré de l'échelle, car, dans cette infériorité, il nous arrive des sphères plus élevées, sans que nous nous en doutions, des influences bienfaisantes.

D'abord de combien de commodités ne jouissez-vous pas dont vos parents les plus reculés furent totalement privés ? Vous avez, et c'est un immense privilège, une habitation pour vous abriter contre les intempéries ; vous possédez des vêtements variés pour les saisons froide et chaude ; vous connaissez l'usage du feu, un avantage de premier ordre d'où il est sorti une multitude de profits, à commencer par celui de faire cuire les aliments et forger le fer ; vous avez de nombreux outils, soit pour la culture du sol, soit pour votre défense ; vous vous êtes assuré les services d'animaux domestiques ; vous pouvez aisément vous procurer un mobilier compliqué qui donne du charme à votre maison, et, sans prétendre à des raffinements de luxe, vous y ajoutez d'agréables superfluités. Faites la nomenclature des objets essentiels ou simplement accessoires qui entrent dans la composition de votre confort, vous serez étonné d'arriver à un chiffre si élevé. Allez dans un bazar où abondent toutes sortes d'ustensiles, il en est peu dont il n'y ait un exemplaire dans votre demeure. Il a fallu une énorme variété d'industries pour vous procurer ce bien-être.

Passons maintenant à des avantages de l'ordre intellectuel. Lorsque vous entrez en conversation avec quelqu'un, appréciez-vous comme il convient l'instrument perfectionné dont vous vous servez ? Votre ancêtre des cavernes n'avait, pour se faire comprendre, que des cris, des interjections, des signes, une mimique, ce qui serait votre cas si un accident vous privait de la parole. Or, vous avez ce qu'ils n'avaient pas, un langage articulé, composé de sons conventionnels, qui, en se combinant, représentent des sentiments et des idées. Il vous est ainsi possible d'exprimer, non seulement des impressions élémentaires, mais les pensées les plus abstraites. De plus, vous les fixez par l'écriture, mieux que par des symboles ou des hiéroglyphes, par des lettres et des mots qui correspondent à des assemblages de sons et vous fournissent le moyen d'introduire vos lecteurs dans les dédales de votre esprit. Si modeste que soit votre demeure, on y voit sur un rayon de bibliothèque accroché au mur des livres ou sur une table étalé quelque journal vous donnant, grâce au chemin de fer et au télégraphe, des nouvelles du monde entier, datées de la veille. Et puis, quoique vous ne soyez pas, on le suppose sans aucune malveillance, un des membres illustres de l'Académie des sciences, vous avez, depuis l'école, emmagasiné dans votre mémoire une foule de connaissances. Vous en savez plus, en physique et en chimie, que des génies de l'antiquité, supériorité dont vous auriez tort d'être extrêmement fier, car, sans posséder votre instruction, ils avaient, avec leur esprit original, un horizon spirituel beaucoup plus étendu. Dans les limites où vous êtes enfermé, vous vous mouvez néanmoins sur un espace plus vaste que celui de vos prédécesseurs.

Parlerons-nous de la morale ? Il y a dans notre âme, convenons-en, de

fortes traces de l'homme des cavernes, qu'on se représente très égoïste, ramenant tout à son intérêt personnel, brutal et cruel, au sein d'une nature inclemente. Nous avons incontestablement des manières plus élégantes ; mais, sous des dehors courtois, quelle férocité, en politique, en affaires, dans les relations mondaines, dès qu'il s'agit de garantir notre précieuse personne contre les entreprises souvent légitimes de concurrents ! On met, à les immoler, une insensibilité à peine déguisée, ou, ce qui est pire, hypocritement parée d'un semblant de vertu. Les grands principes, comme on sait les invoquer avec une altière intransigeance, quand on y trouve son profit ! Il y aurait cependant de l'exagération à soutenir que, sur la question des mœurs, l'humanité n'est pas, malgré ses lacunes, en progrès. Les nécessités de l'existence nous obligeant à vivre, non pas solitaires, mais en société, nous sommes fatalement amenés à avoir du droit et du devoir une notion inconnue de nos premiers parents. Afin que ce monde ne soit pas un coupe-gorge permanent, il a fallu instituer des lois qui garantissent le plus possible la sécurité des individus par la crainte d'une répression. Il en résulte une moyenne de moralité dont on bénéficie, sans que notre mérite en soit fort augmenté. Il n'est pas moins vrai que, tout en patançant dans la boue, nous avons devant nous un horizon plus beau. En réalité, nos mœurs sont plus douces que celles, par exemple, des Romains de l'antiquité. On n'offre plus à la curiosité des foules le spectacle des combats de gladiateurs et des esclaves livrés aux fauves dans les cirques. Les bûchers du moyen âge, allumés pour cause d'hérésie, sont désormais éteints. Grâce au gouvernement parlementaire, le roturier est promu comme le noble à la dignité de citoyen et la Ligue des nations fait pressentir l'établissement d'une solidarité internationale qui, si elle n'abolit pas la guerre, la rendra moins fréquente. Peu à peu, en dépit des obstacles engendrés par la méchanceté des hommes, une marche en avant se produit.

Entrons dans le domaine de la religion : ici encore, sans vouloir nous surfaire, nous avons le droit de proclamer notre supériorité, ne serait-ce que pour rendre hommage au génie des initiateurs de qui nous la tenons. La religion de nos ancêtres eut son origine dans l'étonnement que leur inspiraient certaines forces de la nature, l'éclair, le tonnerre, la tempête, la pâle clarté de la lune dans le silence impressionnant des nuits. Complètement ignorants des lois qui régissent les phénomènes, ils avaient une tendance à les personnifier, en leur attribuant une volonté et à se les rendre favorables par des invocations accompagnées d'offrandes. Le fétichisme est né de cette superstition. Un grand nombre de nos dévots, à la ville comme aux champs, ont conservé quelque chose de cette mentalité avec des lueurs de spiritualisme, plus appliqués à s'attirer par des puérités les faveurs de la Providence qu'à l'honorer par la pureté de leur conduite. Il n'est pas moins vrai qu'il existe, au-dessous d'une élite sincèrement éprise des beautés du christianisme, une masse qui en a un léger vernis, dont, grâce à la première éducation, on retrouve la trace chez des matérialistes avérés. On voit surgir çà et là, au milieu de rocailles et d'ordures, des arbres aux branches desquels pendent des fruits. Ce n'est plus, comme aux débuts de l'humanité, le désert aride et morne. Nous sommes plongés dans une atmosphère spirituelle dont nous subissons l'influence alors même que nous en méconnaissons les bienfaits.

Prenez l'homme moyen, il concentre dans son âme une somme incalculable

de progrès venus peu à peu, en s'espaçant sur des milliers de siècles, un temps vertigineusement long si on le compare avec la durée de notre existence, en réalité un rien dans l'éternité. Nous n'en sommes pas assez persuadés. Nous ressemblons à ces fils de famille qui jouissent de la fortune péniblement acquise par leurs parents comme d'une chose toute naturelle dont il n'y a pas lieu de se montrer reconnaissant. Ils sont même si blasés qu'ils ignorent leur chance. Et la marche de l'humanité continue toujours, ralentie sur un point, accélérée sur un autre, tendant on ne sait où. S'il nous était donné de ressusciter dans plusieurs centaines d'années avec le souvenir de notre condition présente, nous serions stupéfaits du chemin parcouru. Pensez aux innovations réalisées depuis notre naissance : les chemins de fer, la télégraphie sans fil, le téléphone, le phonographe, le cinéma, l'aviation, et il n'y a pas de raison pour que le mouvement s'arrête, car une découverte en amène d'autres. En ce moment peut-être il s'en prépare de très sensationnelles dans les laboratoires des savants.

Assurément, s'il n'y avait que des hommes comme nous, intelligents, admettons-le, mais pas extraordinaires, on piétinerait sur place pendant quelque temps, pour rétrograder ensuite, quand la force acquise serait épuisée. Fort heureusement, la Nature suscite des hommes de génie, grands agents du progrès, qui, profitant de l'œuvre accomplie par leurs devanciers, ajoutent des richesses au trésor commun. Ce sont, dans toutes les sphères, scientifique, morale, religieuse, de puissants intuitifs, des créateurs, des pionniers dont la tâche consiste à extraire des profondeurs de l'âme et des choses une foule de vérités qui, sans eux, y resteraient enfouies. L'humanité ressemble à une fourmilière très agitée, minuscule dans l'espace et dans le temps, où des subalternes se livrent à des occupations variées sous la direction de guides dont la supériorité s'impose naturellement, littérateurs, artistes, savants, philosophes, prophètes, des promoteurs sublimes souvent méconnus de leur vivant. La série en est longue depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. N'eurent-ils pas le don sacré ceux qui découvrirent le moyen de produire du feu, de travailler le fer, de fabriquer des outils, de domestiquer des animaux, de cultiver le sol, de traduire leur pensée par des signes conventionnels ? Ils furent célèbres dans leur milieu comme l'ont été, dans les périodes de civilisation, les grands esprits qui président à la marche vers l'avenir.

Actuellement, à l'insu de l'immense majorité, nous sommes engagés dans une nouvelle étape, de toutes la plus importante, jusqu'ici du moins. Elle est caractérisée par l'avènement d'une science ayant pour objet l'étude de phénomènes supranormaux dont certains semblent dominés par une volonté intelligente. Leur authenticité n'est plus douteuse pour ceux qui se sont donné la peine de les étudier. Une légion d'explorateurs, lancés dans cette région mystérieuse, y ont fait les découvertes les plus inattendues. L'Institut métapsychique international, reconnu d'utilité publique, fondé par un généreux spiritualiste et dirigé par un comité de savants éminents, se consacre à l'examen de ces phénomènes, avec des divergences sur leur explication. On est à un carrefour où s'ouvrent deux larges avenues. Par l'une on va au subconscient, par l'autre au spiritisme, les partisans du subconscient s'ingénient à chercher dans le médium l'unique source de ces phénomènes, pour ne pas sortir de notre monde visible, et les partisans du spiritisme, non moins solidement établis sur le terrain de l'expérience, concluent à l'existence de personnalités transcendantes

par qui nous communiquons avec l'au-delà. Les arguments de ceux-ci paraissent à leurs adversaires assez fortement déduits pour mériter les honneurs de la discussion. Qui sait si la route du subconscient ne va pas rejoindre celle du spiritisme pour se confondre avec elle ? Les deux routes sont également fantastiques et le subconscient recèle dans ses profondeurs des virtualités qui sont de même nature que celles du spiritisme, par exemple le fantôme des vivants ayant des analogies avec le fantôme des morts, tous les deux représentés par un corps fluide, l'un encore uni au corps charnel, tandis que l'autre en est définitivement affranchi.

M. de Rochas nous disait, un jour, avec sa haute autorité : « Le grand œuvre du vingtième siècle sera de faire la démonstration expérimentale de la survivance ». Cette prophétie n'est-elle pas en voie de réalisation ? Voilà une étape dont on ne risque guère d'exagérer l'importance, si l'on songe aux conséquences morales qui en résulteront pour l'individu et pour la société. Qu'est-ce que les inventions les plus merveilleuses du siècle dernier ou, pour mieux dire, de tous les temps, comparées avec l'édifice susceptible d'être construit sur les phénomènes psychiques ? Sans vouloir déprécier la théologie et la métapsychique qui seront toujours cultivées par de grands esprits, parce qu'elles ont la respectable ambition de sonder les problèmes de l'âme et de l'univers, en utilisant dans des systèmes imposants les données de la science, il est permis de préconiser une doctrine revêtue d'un caractère positif qui projette sur la destinée de l'homme une lumière si bienfaisante. Quel bond prodigieux dans la marche de l'humanité !

Alfred BÉNÉZECH.

Animaux et manifestations métapsychiques

(suite)

Voici encore quelques faits remarquables, extraits de l'intéressant ouvrage de M. Ernest Bozzano « Animaux et Manifestations psychiques », que nous éditerons prochainement.

Le cas suivant a paru dans l'*American Journal of the S. P. R.* (1910, page 45). Il fait partie d'un petit recueil de faits examinés par un ministre de l'Église épiscopale. Le professeur Hyslop dit qu'on ne peut pas publier les noms des percipients, qui sont en grande partie des personnes fort connues et qui tiennent à ne pas être nommées. Le pasteur en question rapporte le fait suivant :

La villa du Dr G... résidant à New-York, 5^e avenue, 43^e rue, se trouve à Fishkai, sur le fleuve Hudson. Le 20 octobre, Miss F. G., sa fille, avait été à New-York, d'où elle était rentrée à une heure avancée du soir. Le cocher avait été l'attendre à la gare du chemin de fer, avec une calèche et un excellent cheval. La nuit était très sombre et la voiture n'avait pas de lanternes. La route était facile, et le cheval parcourait tranquillement la chaussée des Collines bordée d'arbres, qui augmentaient encore l'obscurité, lorsque, à un certain moment, il commença à regimber violemment, pendant que le cocher ne savait plus à quel saint se vouer. Miss F. G. regarda et vit une longue colonne blan-

châtre, semblable à du brouillard, qui, après s'être élevée au milieu du chemin, en face du cheval, passa à côté de celui-ci, effleura le cou de la jeune fille et disparut sur ses épaules. Au moment où l'apparition lui effleurait le cou, elle éprouva une sensation de froid et fut saisie d'un frisson. En tout cas, sa mentalité était trop positive pour accueillir une explication surnormale de l'événement ; aussi, en s'adressant au cocher, elle dit : « Fais attention, Michel, nous devons être passés sur quelque chose. Descends, et regarde ce qui s'est produit ». Mais le cocher traînait et se montrait inquiet, déclarant qu'il ne s'agissait nullement d'un incident matériel, mais de la rencontre d'un fantôme. Il ajouta : « Vous et moi, nous pouvons nous être trompés, mais on ne peut pas en dire autant du cheval. La pauvre bête est là qui sue et tremble dans les brancards ». Il se décida enfin à descendre et à regarder, mais il ne trouva rien sur la chaussée. Après cela, on se remit en chemin. Miss F. G. ordonna au cocher de ne parler à personne de ce qui s'était passé, de crainte d'effrayer les domestiques.

Quelques jours après, elle raconta le fait à un monsieur qui était venu lui rendre visite et qui habitait depuis longtemps à Fishkill. Le monsieur écouta avec un vif intérêt, après quoi il dit : « Vous avez vu le fantôme de Verplanck ». Et il fournit ces explications : Du temps de la génération précédente, Miss Verplanck, héritière de la grande famille danoise résidant ici, était éprise d'un jeune avocat de New-York, mais sa famille désirait qu'elle se mariât de préférence avec son cousin, appelé Samuel Verplanck. Le soir du 20 octobre, le jeune avocat devait aller la trouver ; mais un violent orage éclata à cette heure-là, et il ne vint pas. Le matin suivant, Miss Verplanck annonça : « Il a été assassiné cette nuit. » Quelques minutes plus tard, on reçut la nouvelle qu'on avait découvert son cadavre avec un poignard dans le cœur. En même temps, Samuel Verplanck avait disparu ; il ne fut plus vu nulle part. Peu de temps après, on commença à dire que la nuit du 20 octobre, Samuel Verplanck apparaissait sur le lieu du crime. Ce qui est arrivé à Miss F. G. la nuit du 20 octobre, confirmerait cette tradition.

Voici une manifestation visuelle, auditive et collective. C'est encore un cas paru dans le *Light* de Londres (1911, page 101). Le révérend Charles-L. Tweedale communique cet autre fait intéressant qui a eu lieu chez lui où des manifestations supranormales impressionnantes se sont déroulées pendant plus d'un an. Il écrit :

« En ces derniers cinq mois, nous avons assisté aux manifestations spontanées les plus extraordinaires qui dépassent de beaucoup celles historiques du presbytère du Rév. Wesley. Nous avons tous, dernièrement, écouté une « voix directe » qui nous appelait de notre nom en plein jour, et avons assisté aux apparitions répétées d'un fantôme féminin de haute taille, habillé de blanc, et que tous les membres de la famille purent voir, excepté moi, qui ai pu cependant entendre la voix résonner, merveilleusement distincte, comme si elle jaillissait de l'air, et en présence de toute la famille. L'apparition a été vue plusieurs fois collectivement par diverses personnes, presque toujours en bonne lumière, et quelquefois en pleine lumière du jour. Deux fois le fantôme a causé avec les assistants.

« Il y a une quinzaine de jours, ces merveilleuses manifestations ont atteint leur apogée par l'apparition en plein jour du fantôme vêtu de blanc, accom-

pagné d'un chien. Dans un après-midi, ils ont été vus ensemble deux fois par différentes personnes successivement ; et, toujours dans ce même après-midi, le chien a été vu trois fois tout seul. Une fois, quatre personnes l'ont vu collectivement ; parmi elles une fillette de deux ans, qui a couru derrière le chien fantôme jusqu'au-dessous du lit, où il avait disparu, en criant : « Bouh ! Bouh ! » Je répète que tout cela se passait en pleine clarté du jour. Depuis, ce chien a été vu plusieurs autres fois, jusqu'à ces derniers jours. Tous ceux qui l'ont vu sont d'accord pour décrire un chien terrier haut, blanc, avec une grosse tache noire irrégulière sur le dos, oreilles droites et courtes, la queue droite. On remarqua, en outre, qu'il semblait secoué par un fort tremblement de tout le corps et que le poil de sa robe était plus court et plus luisant qu'il ne l'est d'habitude. Or, cette description correspond exactement à celle d'un chien qui m'appartenait et qui est mort il y a douze ans environ ; j'en avais presque oublié l'existence. Aucune des personnes qui l'ont décrit ne l'avaient connu de son vivant et n'avaient même pas su qu'il eût existé. Ma tante (puisque c'est son fantôme qui se manifeste) est morte il y a six ans ; elle avait beaucoup aimé le chien qui l'accompagne. Il est à remarquer que, comme je l'ai dit tout à l'heure, mon chien était caractérisé par une exubérance de vitalité, qui se manifestait par un violent tremblement qui secouait son corps chaque fois qu'on réveillait son attention. Il avait, en outre, une grosse tache irrégulière sur le dos, et précisément sur le côté droit de l'épine dorsale. N'oublions pas que tous ces détails véridiques étaient absolument ignorés de ceux qui virent et décrivent le fantôme du chien.

« Je rappellerai aussi qu'avant sa manifestation, on avait entendu des aboiements et grattements caractéristiques, qui se produisaient en même temps que le fantôme féminin apparaissait ; mais comme aucun de nous n'avait vu encore de fantômes animaux, ces manifestations furent pour nous inexplicables jusqu'au jour où l'apparition du chien vint éclairer le mystère. »

La signification théorique de ce mémorable événement ressort d'une manière fort nette ; c'est-à-dire qu'il tend à prouver ce que, logiquement, on devait présumer : que l'esprit d'un chien, comme celui de sa maîtresse, peut survivre à la mort du corps.

Dans cet exemple, il faut surtout retenir les circonstances suivantes : que le fantôme canin a été vu à plusieurs reprises, soit collectivement, soit successivement en pleine lumière du jour ; qu'une fois il a été vu par un bébé de deux ans, qui a couru derrière jusque sous le lit en lui criant, avec la naïveté de son âge : « Bouh ! bouh ! » qu'il a été décrit tel qu'il était par des personnes qui ne l'avaient pas connu de son vivant, et enfin, qu'avant la manifestation du fantôme canin, on avait entendu des aboiements et grattements caractéristiques ; toutes circonstances qui contribuent à exclure absolument l'hypothèse hallucinatoire pure et simple, et qui servent, au contraire, à démontrer la nature supra-normale et extrinsèque de l'apparition.

Il s'ensuit que les conclusions du Rév. Tweedale semblent ressortir incontestables des faits, d'autant plus que l'apparition du fantôme du chien ne peut pas être envisagée séparément de l'apparition du fantôme féminin qui l'accompagnait durant la période mémorable de manifestations spontanées décrites en un long rapport par le Rév. Tweedale. Il est donc rationnel de penser que si l'identification du fantôme féminin avec la tante décédée du clergyman doit

être considérée comme une bonne preuve en faveur de la survivance de l'esprit de cette femme, on ne peut conclure autrement pour le fantôme canin qui avait été identifié à son tour.

Ernest BOZZANO.

Un cas d'identité spirite

Nombreux, certes, sont les cas d'identité spirite dont on pourrait faire état pour augmenter la documentation déjà considérable à laquelle la [S. P. R. de Londres a apporté la plus large contribution.

Contester la réalité et la positivité de ces cas ne peut être qu'un aveu d'ignorance, et nous sommes heureux de signaler aujourd'hui l'intéressant rapport qui nous parvient de la « Société d'Etudes psychiques » de Brest, touchant une communication enregistrée dans un groupe actif et sérieux de cette ville.

Le 20 novembre dernier, M^{me} L'Azou, médium écrivain, obtenait, d'une écriture difficile et grossière, au moment même où la séance allait se terminer, les mots suivants :

- Ici, un pauvre Esprit qui demande la lumière,
- Qui êtes-vous ? quel est votre nom ?
- Jean Petit... où est ma femme ?
- Etes-vous mort depuis longtemps ?
- Je ne sais pas où je suis.
- Mais, vous êtes mort... rappelez-vous ?
- Non.
- Que faisiez-vous sur terre ?
- Sur mon canot.
- Où étiez-vous ?
- A Groix.

A la séance suivante (28 novembre), on interroge l'un des Esprits familiers du groupe qui donne la communication suivante :

- Nous avons eu, lors de notre dernière séance, un Esprit inconnu ayant déclaré se nommer Jean Petit. Pouvez-vous nous donner quelques renseignements, si possible, sur cet Esprit ?
- Ah ! oui, c'est un Esprit qui paraissait désincarné depuis longtemps déjà, puisqu'il parlait de la guerre de Crimée. Je lui ai demandé s'il avait fait la grande guerre, pour lui rappeler ses souvenirs ; il m'a dit que non, qu'il avait fait la guerre de Crimée.
- Est-il là ce soir ?
- Non, il a été enlevé au fur et à mesure que ses souvenirs lui revenaient.
- Enlevé par qui ?
- Par des forces supérieures.

Le lendemain de cette séance, 29 novembre, M. Fougerat, rapporteur du groupe, qui avait écrit à Groix, reçoit la lettre suivante :

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il n'existe au quartier de Groix aucun inscrit répondant au nom de Jean Petit.

Cependant, comme cela arrive fréquemment, surtout dans les îles, où beaucoup de noms sont similaires, on donne à certains des surnoms pour les distinguer les uns des autres.

J'ai, à cet effet, interrogé les vieux marins du quartier, et l'un d'entre eux m'a déclaré avoir connu dans le temps un nommé Yvon Jean-Marie qu'on surnommait Jean Petit et qui, effectivement, s'était perdu en mer.

Après des recherches dans les matricules, j'ai découvert le marin en question, lequel, né le 2 août 1820, à Groix, était porté comme disparu le 29 août 1882 dans le naufrage de la chaloupe « La Sirène » survenu dans l'O.-N.-O. des Birvideaux, entre Belle-Ile et Groix.

Groix, le 26 novembre 1923.

Ainsi le premier contrôle confirmait l'exactitude des deux renseignements précis — d'une importance capitale — fournis par la première communication : le nom de Jean Petit, le nom de son pays, et aussi sa position de marin qui fut celle dans laquelle la mort le surprit.

Dans la séance du 5 décembre suivant, on demande aux Esprits familiers de revoir Jean Petit. Celui-ci se manifeste au bout d'un moment et le médium retrouve sa difficulté d'écriture, en même temps qu'il frissonne de froid.

- Veuillez nous dire votre nom ?
- Merci... Me voilà... vous m'appelez ?
- C'est bien Jean Petit votre nom ?
- Oui, chez nous.
- Vous aviez un autre nom, vous rappelez-vous ?
- Yvon.
- Yvon comment ?
- Marie. Mais, j'étais petit, alors on me disait Jean Petit.
- Vous étiez de petite taille ?
- Oui.
- Vous rappelez-vous certains événements de votre vie ? nous avons trouvé quelqu'un qui vous a connu.
- Le père Yan, oui... l'aime bien, moi.
- C'est un homme qui vit toujours sur terre.
- Ah ! je ne sais pas ; je n'ai vu que Cosquéric que je connais là-bas ; ma femme est morte et repartie, qu'on m'a dit.
- Savez-vous quand elle est morte ?
- Non.
- Cosquéric est un pêcheur ?
- Oui.
- Il vit encore ?
- Mais oui, un vieux, c'est lui que j'ai vu quand j'ai été là-bas, à Groix
- Quand ?
- Mais quand je vous ai causé.
- C'est le père Cosquéric qui aurait renseigné à votre sujet ?
- Ah ! je ne sais pas
- Avez-vous assisté à un événement sensationnel pendant votre vie ?
- Si, je vous crois.
- Lequel ?
- Si, la Crimée.

La communication continue sans apporter de renseignements nouveaux, sauf que Jean Petit reconnaît s'être noyé et confirme les autres renseignements reçus de Groix.

A une nouvelle demande documentaire, le rapporteur reçoit de Groix la réponse suivante, datée du 15 décembre, postérieure, par conséquent, de dix jours à la communication qu'on vient de lire. Voici cette réponse :

...Ce vieux marin, décédé dans les circonstances que j'ai déjà eu l'honneur de vous exposer, avait dû, aux dires de plusieurs personnes, et notamment de l'un de ses fils, recevoir le surnom de Jean Petit, en raison de sa taille relativement petite. Au moment de sa première levée, le 18 décembre 1840, il ne mesurait, en effet, d'après son article matriculaire, que 1 m. 60 de taille.

En ce qui a trait à la guerre de Crimée, il ne m'a pas été possible de recueillir des renseignements précis à ce sujet. Il semblerait cependant qu'il n'aurait pas fait partie de l'expédition proprement dite, c'est-à-dire sur les lieux mêmes des opérations, quoique levé à nouveau le 18 mai 1854, lors de la déclaration de guerre. Cet homme aurait été, en effet, embarqué le 14 octobre 1854 sur le *Thysbée*, lequel aurait fait la croisière du Brésil pendant cette guerre.

Quant au père Yan, il n'y en a qu'un dans l'île qui aurait été ainsi dénommé ; cet homme, de son vrai nom Jean Tonnerre, est mort depuis plusieurs années ; je n'ai donc pu l'interroger.

Enfin, Cosquéric est complètement inconnu à Groix, personne n'a jamais connu ce nom dans l'île et aucun inscrit de ce nom ne figure sur les matricules du quartier.

Groix, le 15 décembre 1923.

Cette deuxième lettre confirme :

a) L'origine du surnom : c'est bien à cause de sa petite taille (1 m. 60) que l'intéressé a été appelé Jean Petit ;

b) L'existence du père Yan ;

c) Le fait que Jean Petit aurait fait la guerre de Crimée : il a été levé pour le service au moment de la déclaration de guerre et embarqué sur un bâtiment pour participer à une croisière.

Par ailleurs, elle signale une contradiction formelle : il est expressément mentionné, au compte rendu de la séance du 5 décembre, que Jean Petit a connu Cosquéric et même l'aurait revu à Groix. Or, ce nom est inconnu dans la localité, comme nous l'apprend la lettre ci-dessus reproduite :

« Personne n'a jamais connu ce nom dans l'île. »

Dans la séance suivante, le 26 décembre, on va questionner sur ce point l'Esprit Jean Petit :

— Vous avez bien connu un nommé Cosquéric ?

— Oui, de mon temps, il était plus vieux que moi ; il avait plus de 60 ans quand moi j'en avais 20.

— Que faisait-il de son métier ?

— Pêcheur aussi.

— Était-ce bien son nom ou un surnom ?

— Je l'ai toujours appelé comme cela, moi : on disait père Cosquéric.

— Était-il bien de Groix ?

— Il était natif du Finistère, je crois.

Ainsi Jean Petit confirme cette vieille connaissance, alors que les membres du groupe sont tous au courant de la réponse négative plus haut relatée et qui les a forcément impressionnés.

Entre temps, on a écrit au fils même de Jean Petit et celui-ci répond, en date du 28 décembre :

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous demander quel est le motif qui vous fait demander tous ces renseignements après *mon père Yvon Jean-Marie, surnommé Jean Petit*, qui aurait 103 ans et qui est mort en mer en 1882, laissant une veuve qui est encore en vie et 5 enfants en bas âge — dont je suis son fils et qui n'est pas connu dans l'île de Groix que par Firmin Jean Petit.

Je vous prie d'agréer, etc...

Signé : Yvon-Firmin JEAN PETIT, *marin-pêcheur*,
au village de Kerfuret-en-Groix (Finistère).

Cette lettre, satisfaisante en ce qu'elle confirme pleinement l'identité personnelle de l'Esprit, paraît contredire un passage de la communication donnée par cet Esprit le 5 décembre. Ce jour-là, Jean Petit écrivait, au groupe de Brest, que « sa femme était morte » et cette indication était fournie en même temps que celle relative à Cosquéric (prétendu inconnu à Groix).

Mais le 8 janvier, le signataire de la précédente lettre, répondant à une demande de renseignements complémentaires, écrit :

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre dimanche et je me suis pressé d'aller jusqu'à ma mère lui demander si elle n'a pas connu, dans son temps, un nommé Cosquéric, ou avoir entendu mon père parler de ce nom-là. Elle me répond que non, elle n'a aucune connaissance n'y avoir jamais entendu nommer un quelqu'un Cosquéric.

Mais seulement, il y a des familles Quéric à Groix, puisque *la première femme de mon père était une nommée Quéric* et que son père s'appelait Jean-Marie Quéric, qui *n'était pas natif de Groix, né en 1802 dans la commune de Pleumeur-Lorient*, marin-pêcheur et mort en mer.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux vous donner de renseignements sur ce qui concerne Cosquéric, et c'est bien de Quéric que mon père vous a parlé, *surnommé Cosquéric*, car presque tous les hommes à Groix ont un surnom.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer, etc...

YVON-FIRMIN JEAN PETIT.

Ce dernier document est d'une importance capitale ; il rétablit les faits encore obscurs : l'Esprit de Jean Petit, à peine sorti d'un long trouble pendant lequel — comme à l'ordinaire — il ne savait même pas qu'il était mort à la terre ; susceptible de confondre aisément encore la vie incarnée et la vie posthume (ou mort), à propos de sa femme qu'il déclare morte (sa première femme), évoque l'idée du père de celle-ci, le père Cosquéric (surnom de Quéric) et croit celui-ci encore vivant.

Dans la séance du 26, il a précisé que le père Cosquéric était plus vieux que lui de quarante ans (il y a erreur, mais les erreurs de temps sont fréquentes dans les communications spirites, et si l'on se rend compte de la facilité avec laquelle nous-mêmes, sur terre, nous confondons les dates des principaux événements de notre vie, nous ne pouvons nous étonner que la chose se reproduise dans l'au-delà). Dans la même séance, l'entité n'admet pas que Cosquéric soit né à Groix, mais dit : « Il était natif du Finistère, je crois ».

Dans le même compte rendu, on peut lire, plus loin :

— Est-il mort à Groix (Cosquéric) ?

— Je ne sais pas, puisque je l'ai quitté vivant.

- Quand l'avez-vous quitté ?
- Quand j'avais fait deux campagnes, je suis revenu, il était parti de Groix.
- Quelles campagnes ?
- De pêches.

Cosquéric est mort en mer. On sait quelle est la rude vie des pêcheurs bretons ; partis les uns d'un côté, les autres d'un autre, ils se voient quelquefois entre deux campagnes ; puis, tel, qu'on avait quitté vivant, meurt en mer alors qu'on est absent soi-même.

Les quelques inexactitudes ou incertitudes de détails contenues dans cette relation de comptes rendus soigneusement établis sont insignifiantes en regard des faits positifs, remarquablement précis, dont les données ne sauraient être recherchées — selon la méthode critique ordinaire — dans la mémoire subconsciente du médium ou des assistants.

Le distingué président de séance, M. Fougerat, a soin, en effet, de nous indiquer :

1^o Que, de toutes les personnes attachées au Groupe, aucune n'a jamais séjourné à Groix, qu'elles ne connaissent nullement. Elles n'y ont jamais eu, et n'y ont actuellement aucun parent ou ami ;

2^o Que, à l'époque de la mort de Jean Petit, en 1882, le plus âgé des membres du Groupe avait 10 ans (il n'a, d'ailleurs, pu assister à aucune des trois séances pendant lesquelles on a expérimenté au sujet de Jean Petit) ; le président de séance avait 5 ans ; une dame du Groupe avait 10 ans ; les autres membres, *y compris le médium, M^{me} L'Azou, n'étaient pas nés.*

M. Fougerat conclut, à juste titre :

Ces considérations, auxquelles il convient d'ajouter les constatations particulières — et non sans valeur — prises sur le vif, au moment des séances : écriture difficile, impressions diverses du médium, sont de nature, selon nous, à pouvoir éliminer toute espèce d'hypothèses fondées sur une cause de suggestion ou de télépathie à attribuer aux personnes présentes.

Abstraction faite de tout sens critique, nous sommes amenés à penser, aussi spécialement, que la cryptesthésie — d'ailleurs inexplicable — ne peut certainement pas jouer, en cette circonstance, et que *seule une intelligence libre, étrangère à tous, a pu donner les renseignements, reconnus exacts, qui ont servi à établir son identité.*

C'est parfaitement exact. Des diverses hypothèses qui pourraient être mises en avant, pour expliquer le cas dont nous venons d'exposer les données essentielles, l'hypothèse spirite apparaît bien comme *la seule logiquement et rationnellement valable.*

On ne peut invoquer la « cryptomnésie » (mémoire latente), car rien n'autorise à penser que l'une quelconque des personnes présentes a jamais pu, sensoriellement, enregistrer les documents relatifs à l'entité Jean Petit (le médium n'était même pas né quand Jean Petit est mort, et la personnalité de celui-ci ne devait pas être légendairement connue dans le pays de Groix, puisqu'il a fallu des recherches minutieuses pour retrouver son souvenir chez un vieux pêcheur (avant d'atteindre son fils).

Connaissance supra-normale ? Il semble établi, notamment par les remarquables travaux du D^r Osty, que la métagnomie exige l'existence de « liens réels » entre le sujet métagnome et l'objet de la perception. Où et quel serait ce lien dans le cas présent ?

Télépathie ? Les expériences si intéressantes auxquelles se livre en ce moment M. René Warcollier semblent prouver : 1^o que la télépathie expérimentale est un phénomène plus rare encore et plus difficile à réaliser que le fait spirite patent ; 2^o que les médiums ne sont pas des sujets particulièrement sensibles à la transmission de pensée, bien au contraire ; 3^o que la fréquence et l'intensité télépathiques sont en proportion directe du degré d'intimité des expérimentateurs actif et passif et qu'il paraît nécessaire, sinon indispensable, que des « relations *sympathiques* » existent entre eux.

Il ne reste donc plus, comme hypothèse, que l'explication spirite, et le cas ci-dessus paraît bien être le prototype du « fait spirite indiscutable » devant lequel toutes les arguties des adversaires (métapsychistes ou autres) ne prévalent point.

Trois noms propres ou surnoms peu connus ; un nom de pays ; un fait historique permettant de situer dans le temps la personnalité vivante de l'Esprit, tels sont les faits positifs, rigoureusement positifs, qui ressortent de cette relation, sans tenir compte de l'indication de la profession de pêcheur (à cause de la grande proportion des probabilités en sa faveur), ni des autres détails discutables.

L'enquête a été très bien conduite ; les derniers renseignements recueillis ont exigé beaucoup de recherches, et le fait, que nous avons souligné, que les membres du Groupe avaient tout lieu de douter de l'existence de Cosquéric au moment même où, dans la séance du 26, l'Esprit Jean Petit en renouvelait l'assurance, élimine l'hypothèse — d'ailleurs notoirement inopérante pour les autres points — de l'auto-suggestion.

Nous avons supprimé, des procès-verbaux qui nous ont été envoyés, les passages non essentiels et aussi certains points au sujet desquels on aurait pu dire que leur connaissance préalable par le médium ou les assistants diminuait leur valeur. C'est ainsi qu'à la fin de la séance du 5 décembre, Jean Petit confirme les renseignements recueillis sur lui par le président de séance :

— Vous rappelez-vous la date de votre mort ?

— Non. (Le groupe la connaissait pourtant.)

— Vous vous êtes noyé ?

— Oui.

— Le bateau sur lequel vous étiez alors, était-ce *La Sirène* ?

(Le médium, saisi comme d'une émotion, écrit en mouvement rapide) : « Oui, vat !... je suis content de vous entendre dire cela ».

Evidemment, ceci n'a qu'une importance purement documentaire. On ne pourrait en faire état en l'absence des arguments positifs que nous venons de rappeler plus haut et qui constituent, en eux-mêmes, la raison suffisante et nécessaire de qualifier ce fait : un cas précis d'identité spirite.

Louis GASTIN.

L'Anniversaire d'Allan Kardec

Près de cent cinquante personnes ont participé au cimetière du Père-Lachaise, le dimanche 30 mars dernier, à la cérémonie de commémoration de l'anniversaire de la mort du Maître.

M. Barrau a ouvert la série des discours en lisant celui de M. Gabriel Delanne, au nom de l'*Union Spirite Française*. M. Delanne, empêché une fois de plus, par son état de santé d'apporter personnellement son hommage à la mémoire d'Allan Kardec, constate que « son enseignement n'a pas été perdu, car chaque année une foule toujours plus nombreuse vient témoigner des progrès accomplis par notre chère doctrine ».

Nous ne pouvons citer entièrement ce magnifique discours dont voici quelques passages essentiels :

Pendant de longues années, les savants ont refusé dédaigneusement de s'occuper de ces phénomènes, mais, sous la poussée irrésistible des faits et l'infatigable persévérance de nos adeptes, un nombre toujours croissant de chercheurs, dénommés métapsychistes, reprennent cette étude...

Il fallait créer un centre scientifique où seraient étudiés impartialement tous les phénomènes sur lesquels repose le Spiritisme ; c'est pourquoi nous avons salué avec joie la création, par M. Jean Meyer, de l'Institut Métapsychique International, reconnu d'utilité publique, qui, j'en ai la conviction, accomplira cette grande œuvre.

Son utilité est si manifeste que, depuis sa fondation, la presse, jusqu'alors indifférente ou hostile, parle presque journellement des phénomènes contre lesquels elle avait organisé, jadis, la conspiration du silence...

En créant la « Maison des Spirites », 8, rue Copernic, M. Jean Meyer a réalisé le désir du Maître et nous lui en devons une grande reconnaissance...

Un autre fait qu'il est utile de faire connaître, c'est que le Spiritisme s'organise maintenant d'une manière définitive dans le monde entier. Au Congrès de Liège, en 1923, ont été jetées les bases d'une Fédération Spirite Internationale, dont le siège a été fixé à Paris, dans la « Maison des Spirites ».

Nous allons donc sentir battre à l'unisson le cœur de tous nos frères en croyance du monde entier, et l'année prochaine, dans le Congrès qui aura lieu à Paris, cette Fédération prendra sa forme définitive...

Secouons notre nonchalance, stimulons notre énergie, et bientôt les résultats déjà obtenus seront centuplés, et nous pourrons, en nous rassemblant à nouveau autour de ce dolmen, affirmer au Maître que nous avons mis en pratique ses enseignements et que nous le remercions du plus profond de notre cœur de nous avoir montré la voie qui conduit le plus rapidement possible vers la régénération de notre humanité.

M. Jean Meyer prend ensuite la parole et prononce le discours suivant, au nom de la « Maison des Spirites » et de la *Revue Spirite* :

Vous venez d'entendre l'intéressant discours de notre cher Président. Il a tenu, à l'occasion de l'anniversaire de notre vénéré Maître, à vous donner un aperçu de l'état actuel et des progrès du Spiritisme. Ces progrès, je ne crains pas de vous l'affirmer, seront encore plus considérables en 1924. La « Fédération Spirite Internationale » est fondée ; son siège a été fixé à la « Maison des Spirites », à Paris, dans cette France généreuse où le grand apôtre a lutté pour l'idéal supérieur.

Le monde entier est en évolution vers des conceptions mieux en rapport avec la destinée humaine. Nous nous acheminons maintenant à grands pas vers la réalisation des grands projets conçus depuis plus de cinquante ans. Le Maître veille; nous savons que des sphères éthérées où plane sa grande âme, il continue son œuvre et soutient nos efforts. Nous sentons son appui; sa force rayonnante nous entoure; dans les moments difficiles, elle nous soutient, ranime notre courage, notre confiance.

Elevons nos pensées au-dessus des mesquineries humaines, vers les perspectives immenses que nous ouvre la doctrine d'Allan Kardec. Elle nous aide à découvrir, à comprendre les lois éternelles qui régissent l'Univers. Elle nous montre le chemin pour nous élever toujours plus haut vers des sociétés meilleures, vers des humanités plus dignes. Elle dit à ceux qui croient avoir perdu à jamais des êtres chers : Ayez confiance, ceux que vous pleurez ne sont pas morts, ils sont souvent près de vous et plus vivants que jamais.

Nous voyons avec tristesse que la plupart des hommes n'ont pas su profiter des leçons du passé, mettre à profit les terribles épreuves qui se sont abattues, il y a quelques années, sur notre globe. Toutes les passions se donnent libre cours. L'amour du lucre, les jouissances, l'égoïsme règnent en maîtres. Devant un tel spectacle, nous comprenons que notre tâche est grande et que l'union s'impose. Nous avons un devoir à remplir, c'est de répandre autour de nous cette doctrine de paix, de justice, d'amour et de fraternité que Christ et les bons Esprits nous ont enseignée. Elle dit à tous : « je vous consolerais, je vous rendrais le courage et la patience plus faciles, les épreuves plus supportables. »

A ceux qui souffrent, elle donne l'espérance; à ceux qui cherchent la lumière, à ceux qui doutent et désespèrent, la certitude et la consolation par la foi. Allons vers ceux qui pleurent des morts aimés pour les amener à cette communion spirituelle qui leur permettra de vivre encore par l'Esprit et par le cœur avec leurs chers disparus. Rappelons-nous toujours le souvenir du grand Initiateur dont la doctrine lumineuse et sereine, pleine de bon sens et de logique, apporte le soutien et le réconfort aux affligés.

O maître aimé ! Dans ces temps difficiles, soutiens tes disciples; donne-leur la confiance et la foi qui surmontent tous les obstacles; guide-les, aplanis le chemin qui doit les conduire tous vers la fraternité universelle, vers Dieu.

Après le discours de M. Jean Meyer, M. Paul Bodier prend la parole et prononce une allocution dont le texte ne nous est pas parvenu.

Ensuite le discours de M. J. Malosse, au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise, est lu par le comte Potocki.

M. Malosse rappelle que « Lyon fut le berceau du Maître vénéré » :

Il nous est cher de prendre part à cette solennité. La grandeur des pensées et des enseignements d'Allan Kardec a laissé dans notre ville de grandes et puissantes racines. Les Lyonnais sont tous des Kardécistes fervents. Ils sont fiers de l'affirmer avec énergie sur le dolmen du Maître, en face du grand Esprit évoqué en ce jour, et planant en cet instant au-dessus de ceux dont la tâche est de continuer l'Œuvre immense...

M. Malosse applaudit aussi au développement scientifique du Spiritisme :

Nous sommes convaincus que, du sein de l'Invisible, le Génie d'Allan Kardec a contribué, pour une large part, à l'élaboration de l'Institut Métapsychique International. Grâce lui en soit rendu!

M^{me} Sensier parle ensuite, au nom du « Cercle Caritas », au nom des enfants qu'il protège, et M. Auzéau termine la série des discours.

La foule, très recueillie pendant toute la cérémonie, s'écoule ensuite, à travers les diverses avenues de la vaste nécropole, emportant une confiance accrue dans l'avenir du Spiritisme, œuvre d'Allan Kardec.

Chronique Etrangère

Tout d'abord, réjouissons-nous ensemble des progrès du spiritisme dans le monde, au point de vue, surtout, des grandes organisations qui, de plus en plus, prennent le soin d'étudier le phénomène, en même temps que de propager la doctrine. De divers côtés, on signale la création d'œuvres, d'Instituts nouveaux, sans compter les centres qui se multiplient, au grand dam de nos ennemis.

En Espagne, quoi que puissent dire et faire les autorités rétrogrades et les gouvernements régionaux, qui — nous citons le mois dernier le déplorable cas de Canjayar — s'efforcent d'entraver le mouvement et d'arrêter le flot qui monte, d'admirables initiatives s'expriment par de magnifiques réalisations. Avant peu, il y aura dans la péninsule, nous apprend le numéro de mars de la revue *Lumen* (Barcelone), trois superbes immeubles destinés aux services d'étude et de propagande du spiritisme et de la métapsychique. Le premier sera à Alicante, l'autre à Sabadell et le troisième à Barcelone. A Alicante, l'œuvre est due à la munificence de M. Primitivo Fajardo, qui n'épargne aucun effort pour la cause. Le second est le produit d'une volonté tenace, enfin couronnée de succès : le Centre des Etudes psychologiques voulait un siège : il va l'avoir. Il l'organise en collaboration avec la société locale « Juventud ». L'énergie de ces courageux pionniers s'appuie désormais sur de solides ressources matérielles. Le troisième, celui de Barcelone, sera institué à la mémoire d'un grand spirite, Baldomero Ballbé. Sa veuve, M^{me} Maria Sabaté, a mis sa fortune à la disposition de l'« Idée ». Elle met au point, actuellement, un Athénée spirite qui sera le centre de ralliement de la Fédération spirite espagnole. Un Institut métapsychique — en voie de réalisation — y trouvera de vastes locaux pour ses propres besoins. On y prévoit des cours réguliers où le spiritisme kardéciste sera enseigné, sans préjudice d'un certain nombre d'institutions annexes, concernant la bienfaisance. Enfin on y ménagera des chambres pour recevoir les frères spirites venant de loin afin de participer aux travaux. Au conseil de direction figurent des personnalités spirites bien connues, telles que MM. le Dr Melcior, don Francisco Segui, don Pedro Valls, don Eusejio Pínel, don Miguel Diez, don Agustin Bringué.

Par ailleurs, à Valence (Espagne), l'important centre spirite « Faro de Paz » a inauguré son nouveau siège social. Au Portugal, le centre « Luz e Amor » a organisé cinq groupes d'études psychiques et ouvert une maison de bienfaisance, et parmi d'autres faits dont nous découvrons la mention dans les revues spirites mondiales, on peut encore signaler que la société « Dios y Progreso » de la capitale argentine, a pu commencer une campagne de propagande spirite dans les prisons et institutions pénales du pays, que l'évêque d'Etterado (Brésil) s'est senti contraint de dire : « Il me faut bien conclure que le spiritisme, loin d'être une bagatelle, est, au contraire, une chose sérieuse, et très sérieuse », qu'il s'est fondé à Praia de Botafogo un Institut de Néo-Spiritisme, d'enseignement primaire et secondaire ; que la Fédération spirite de l'Etat de Rio Grande do Sul vient de créer un important Bulletin, que la Fédération spirite de Parana publie, dans toute la presse régionale, des articles où elle fait la preuve de son développement de plus en plus rayonnant, de son action de plus en plus active. Nous renonçons à publier ici la liste des nouvelles revues qui sortent un peu partout. Comme les fleurs au printemps, ces organes paraissent et se multiplient au soleil de la vérité qui monte.

Si nous ouvrons, en première page, le bulletin d'avril du British College of Psychic Science, nous y lisons ceci : « Il y a des signes certains auxquels on reconnaît l'influence grandissante du spiritisme et des sciences psychiques, d'une part sur les Eglises, d'autre part sur les esprits et corps scientifiques ». Des exemples sont fournis dont nous ne pouvons que désigner ici, et en bloc, le nombre et la valeur.

Si, d'autre part, nous parcourons les journaux étrangers, nous constatons que, de plus en plus, la thèse spirite trouve crédit près des anciens sceptiques. Un exemple frappant de ce fait apparaît dans un récent article du *Glasgow Herald*, qui ne fut pas toujours sans rigueurs pour les spirites.

Parlant des recherches spirites, cet organe important s'exprime ainsi : « Quiconque lit les publications de la Société des Recherches psychiques, après avoir manié toutes les autres hypothèses, se sent incliné, devant la nature des phénomènes qui lui sont révélés, à penser qu'ils ne sont guère explicables par d'autres raisons que celles dont le spiritisme fait son enseignement. Il y a des choses que la télépathie — déjà si difficile à comprendre — ne peut seule expliquer, et d'autres choses qu'il serait absurde de supposer sorties d'un présumé « réservoir cosmique ». Les manifestations si variées de la survivance des âmes appellent une autre explication. » Et c'est celle du spiritisme même. C'est exactement la même conclusion que formulait, le 26 mars dernier, M. J.-Arthur Findlay, vice-président de la Société des Recherches psychiques de Glasgow, dans une assemblée générale en présence des splendides phénomènes de « Voix » obtenus par le médium John-C. Sloan, depuis six ans, voix multiples se faisant entendre de tous les points de la salle, et du plafond même : « Je penche, a déclaré l'orateur, à dire que l'hypothèse spirite est la seule rationnelle : c'est la seule qui explique tous ces faits ».

Allons en Italie. Le mouvement s'élargit. A côté des travailleurs de Gênes, de Naples, se créent d'autres centres d'études, des revues, telles que *Sinaï* dont les bureaux sont à Trieste avec ceux de la revue *Pro Asia*. De ces deux revues, nous aurons l'occasion de reparler bientôt.

Au Danemark et en Suède, le spiritisme fait des progrès de plus en plus sensibles. La presse entière ne le retient plus d'attacher un intérêt régulier aux questions métapsychiques, aux phénomènes considérés des points de vue scientifique et religieux. Un certain nombre de journalistes sont des spirites « avoués ». Odense (Danemark) possède maintenant un très beau temple spirite. La ville de Aarling a des centres très actifs, ainsi qu'Esberg. Le mouvement spirite suédois est combattu par l'Eglise orthodoxe, mais il n'en continue pas moins et il est facile de prévoir son plein épanouissement avant peu d'années, si l'on en juge par les résultats obtenus depuis une décennie. Nombre de familles de l'ancienne aristocratie ont cessé de boudier l'expérience spirite et l'on en signale désormais certaines où l'on travaille avec régularité, en des séances soigneusement contrôlées.

Si nous allons dans les régions les plus lointaines du monde, nous retrouvons nos frères à l'œuvre. Plusieurs fois, ici même, nous avons attiré l'attention sur le zèle propagandiste de M. Rishi aux Indes : son œuvre est d'une importance capitale : notre devoir est de le suivre pas à pas, dans ce qu'il entreprend, dans ce que, déjà, il réalise. Par ailleurs, le courrier nous apporte, entièrement rédigée en langue hindoustani, les premiers fascicules d'une excellente publication périodique dont le titre peut se traduire par *Revue psychique*. Cette revue, éditée à Nattalin, est l'émanation intellectuelle d'un véritable office de psychisme qui vient d'être constitué en cette ville, et qui entretient des relations avec de studieux Hindous, à Rangoon, Mandalay, Bombay, Calcutta. Nous y découvrons, avec un texte des plus amicaux pour la *Revue Spirite* — seule désignée de toutes les revues mondiales — des études sur le magnétisme, l'hypnotisme, la clairvoyance et la clairaudiance, la télépathie et la lecture de pensée, la vision dans le cristal et la psychométrie, les médiums guérisseurs, les yogis, la lévitation, et l'on ne peut imaginer du « travail mieux fait ».

Book-Tests.

On sait que le Book-Test revient à se confier à la « générosité » des Esprits pour découvrir, sous leur direction, dans un livre ouvert au hasard, une indication relative à une question dont on est préoccupé, à un désincarné dont on désire recevoir, ainsi, une communication utile. Certains médiums excellent en cette faculté d'entrer en relation avec l'Astral et l'on en connaît qui reçoivent des messages tels qu'on y trouve des renseignements précis sur des œuvres *non encore imprimées* : pour ne prendre qu'un exemple, citons ce cas d'un médium anglais, à qui ses Guides, en présence d'un consultant, inspirent de mentionner telle ou telle colonne d'un journal *du lendemain ou du surlendemain*, avec références assez claires pour que les indications verbales fournies pendant la séance se trouvent parfaitement corroborées par le texte imprimé, et au point nettement désigné. Il y a là un genre de communication qui met en déroute toutes les arguties des négateurs du spiritisme et qui, s'ils étaient de bonne foi, devrait, à lui seul, les convaincre que, puisqu'il ne peut être question de lecture de pensée, de télépathie et de vision dans l'espace, seule l'explication spirite est acceptable. Le bulletin d'avril de *Psychic Science* rapporte :

Le 5 octobre 1923, quelqu'un consulte M^{me} N..., de Londres, qui lui dit : « Votre tante Annie — l'entité fut identifiée par la personne — veut vous parler et vous donner une preuve. Elle vous conseille de regarder dans le troisième livre, troisième rayon de votre bibliothèque ; c'est un livre à couverture bleue. Voyez page 43 ; vous trouverez son nom. Lisez aussi au bas de la page : il y a un conseil. » Le visiteur rentre chez lui, trouve le livre au lieu dit, l'ouvre page 43. Ce livre était intitulé : *Sœur Anne*. A la page indiquée, le nom Anne figurait, et aux dernières lignes, il était écrit : « Avez-vous jamais essayé d'écrire ? »

Une autre fois, le médium annonce : « Prenez tel livre à telle place, sur tel rayon. C'est un vieux recueil de pièces de théâtre. Voyez, page 3, il y a un passage qui concerne une certaine poudre. » Le livre sitôt trouvé à l'emplacement qu'on lui avait annoncé, le « client » cherche à la page 3. L'œuvre est la pièce : *La Tempête*, de Shakespeare. En pied de page, on peut lire : « Miranda dort » et tout un commentaire sur le sommeil. Or, la personne souffrait d'insomnie et avait demandé à son médecin une poudre soporifique le matin même. Fermant le livre, elle se coucha et, pour imiter Miranda, résolut de dormir aussitôt. Elle y réussit parfaitement.

Les bijoux retrouvés.

Dans la même revue, nous lisons d'importants renseignements sur cette forme de médiumnité qui permet à certains clairvoyants de localiser les objets perdus. Miss Grace Collins réussit en cette tâche difficile, mais elle est merveilleusement servie par les Entités. Une bague est perdue en mai 1923. Le médium est consulté en juin : « L'anneau n'a pas été volé, dit-elle. On le retrouvera, mais pas avant le temps des moissons. Il n'est pas dans la maison de celui qui l'a perdu. Quand on le reverra, deux pierreries y manqueront. Le bijou, tombé dans la boue, a été ramassé, porté autre part. On l'a trouvé près d'un mur de briques rouges. » Or, le 13 septembre, la police publie une liste d'objets trouvés et qui lui ont été rapportés. Le propriétaire de la bague reconnaît son bien en allant aux bureaux désignés par l'annonce. L'anneau a été, lui dit-on, recueilli par un facteur, le 29 mai, devant la maison d'un individu que le porteur de la bague était allé voir ce jour-là. Le facteur avait aperçu l'objet, en effet, près d'un mur de briques rouges avoisinant le logis. Les pierreries étaient au complet, il est vrai, mais, lors de la trouvaille, deux d'entre elles étaient complètement invisibles, masquées sous un dépôt de boue qui ne laissait pas soupçonner leur existence. Les moissons venaient d'être terminées.

Voici maintenant l'histoire d'une bague perdue. Miss Collins, en séance, dit voir cette broche dans une allée semée de gravier fin, bordée d'herbe et de plantes de petite taille. Le bijou, détaché de la gorge, est tombé d'abord dans un pli du vêtement, puis à terre, au voisinage d'un rosier : La couleur des fleurs de cet arbuste est donnée par le médium. « La broche est maintenant, dit-il, un peu enfouie dans la terre humide. Ne cherchez pas. Un homme travaillant dans le jardin la retrouvera. » L'homme est décrit physiquement, y compris la couleur de ses yeux. « Cet homme s'intéresse aux chevaux. La broche sera retrouvée en automne, vers 5 heures, à la fin d'une chaude journée. Elle ne sera pas endommagée. » Il arriva que cinq ans plus tard, la broche reparut sous l'outil d'un jardinier qui remettait les allées en bon état. Le portrait qu'on avait fait de ce serviteur était exact. Le rosier était non loin ; le gravier et le buis répondaient à la description des lieux. Cinq pierres détachées furent retrouvées dans la terre. Une manqua. C'est une légère faute dans la vision, qui n'en reste pas moins superbe.

La visite au lit de mort.

M. H. Collett adresse à la revue *Light* (5 avril 1924) une relation dont voici la substance. Une personne amie — une dame — est mourante. Elle a eu une vie douloureuse, du fait d'un déplorable mariage, et de l'abandon où elle avait été laissée par son mari. Trop tard dans son existence, elle avait rencontré un cœur droit, qui l'aimait, à distance, d'un amour respectueux et sans espoir. Cet honnête homme devait être tué pendant la guerre, en 1918. Or, M. H. Collett, un soir, va chez l'agonisante pour la saluer une dernière fois. C'est l'heure du crépuscule : il fait gris déjà. Mais, sur l'escalier, il rencontre un individu pâle et observe : 1° une cicatrice sur le visage ; 2° le pas silencieux de cet inconnu qui s'éloigne. M. H. Collett entre dans la chambre et, par discrétion, ne

parle pas, près du lit, de l'individu qu'il vient de croiser. Cependant la malade, dans une sorte de délire, dit soudain : « Ted (c'est le nom du mort de 1918) est venu me voir. Ne l'avez-vous pas vu sur l'escalier ? » M. H. Collett, bientôt, se retire, et, hors la chambre, demande à quelqu'un de la maison : « Connaissez-vous ce Ted ? » Quelqu'un lui décrit le soldat décédé et signale qu'il avait une large cicatrice sur la joue. Tout le portrait que l'on fait de ce mort correspond au personnage que M. H. Collett a vu, sur l'escalier, s'en aller sans bruit. Or, il en ignorait absolument l'existence. La malheureuse femme avait bien vu près d'elle celui qui l'avait aimée jadis, et c'est lui qui s'en allait lorsque M. H. Collett entrait dans le logis.

Un message probant.

De M^{me} Pauline-Blanche Stamm, (*Light*, 5 avril 1924). — Pendant la guerre, connaissant feu Charles Mott, le chanteur, je devins sa « marraine de guerre ». Un soir, chez ma sœur, nous parlions de la survie, avec Mott. Il me dit : « Si je vais au front et y meurs, j'essaierai de vous donner un message. » Quelques mois plus tard, il tombait au champ d'honneur. La guerre s'achève. Les années passent. Et, il y a quelques semaines, je reçois une lettre d'une personne amie qui a quitté l'Angleterre, il y a deux ans et demi, laquelle personne n'a jamais connu Charles Mott. Or, on m'écrivit ceci : « Nous avons eu une belle séance l'autre jour. Quelqu'un est venu qui vous exprima ses sentiments affectueux et donna le nom de Charles Mott. « Envoyez mon bon souvenir à « *Fairy Godmother* », dit-il. Peut-être savez-vous de qui il est question. Moi, je ne le sais pas. » Ma correspondante vit à Melbourne, et il est à remarquer, ajoute M^{me} P.-B. Stamm, que Mott ne me désignait que sous le nom de *Fairy Godmother*. C'est là un témoignage des plus probants. (*Résumé.*)

Un poème en trois vers.

Dans une caserne anglaise, quelques sergents se rassemblent, un soir, pour « s'amuser » à faire tourner les tables. On projette de passer une bonne heure, en imitant les pratiques de ces « pauvres d'esprit que sont les spirites ». Mais tout à coup la table se met à parler un langage clair et troublant. Elle frappe un nom inattendu, et l'un des assistants, stupéfait, devenu tout à coup sérieux, demande, avec un tremblement dans la voix : « Comment pouvez-vous dire ce nom-là ? C'est celui d'un bon camarade que j'ai perdu à la guerre ». Quelqu'un conseille : « Posez-lui une question mentalement. Nous verrons bien. » Le sergent acquiesce à la proposition et aussitôt la table dicte un petit poème en trois versiculets. Alors, le sceptique prend son visage dans ses mains et, angoissé, avoue : « C'est sûrement mon camarade qui est là. Personne ne savait ces trois vers, que lui et moi. Nous les répétions souvent, entre nous, et encore la veille du jour où il fut tué. » (*Light*, 22 mars 1924.)

Seconde vue.

C'est dans la presse écossaise que nous trouvons ces faits curieux. Un soir, près d'une profonde carrière, un homme croit voir trois formes sombres, dans une sorte d'excavation, qui font des signes d'appel comme si elles réclamaient désespérément du secours. Le lendemain, dans cette carrière, se détache un énorme bloc rocheux, qui, à la même place, écrase trois ouvriers. — Un autre, en se promenant, une nuit, au clair de lune, tout en fumant sa pipe avant d'aller dormir, est stupéfait d'apercevoir tout à coup, dans la rue, un cortège funèbre que suivent ses amis et connaissances. Un rayon lunaire tombe sur le cercueil, et le passant, terrifié, croit pouvoir lire, sur la plaque, son propre nom. La semaine suivante, jour pour jour, il était mené au tombeau, par les personnes qu'il avait pu voir défiler sous ses yeux. — Une femme de marin se réveille brusquement en pleine nuit, pour voir, près de son lit, son mari debout et les vêtements ruisselants d'eau. Elle note l'heure où l'apparition s'est produite. Peu après, elle reçoit une lettre officielle, lui annonçant que, le même jour et à la même heure, le malheureux s'est noyé par accident.

Le professeur pris à son propre piège.

Une fois de plus, les spirites viennent d'avoir l'occasion et le devoir de se défendre contre les accusations absolument erronées d'aliénistes qui, notamment en Grande-Bretagne, ont prétendu que le spiritisme pouvait troubler la raison. Avec des preuves irréfutables, on les a fait taire. A cette occasion, rappelons une anecdote que conte Anna Kingsford au premier volume de ses *Mémoires*. Elle demandait, un jour, à un professeur aliéniste parisien, ce qui caractérisait, réellement, le dérangement mental. Le maître répondit : « Une idée fixe qu'aucun raisonnement ne peut modifier, voilà la preuve certaine de la folie. » Et il ajouta : « Tenez, voilà un cas que j'ai observé il y a quelques jours. Avec quelques membres de la Faculté, nous devions nous prononcer sur l'état mental d'un homme qui, à tous égards, sauf un, était aussi sain d'esprit que vous et moi. Mais il avait une idée fixe. Il prétendait qu'il entretenait des conversations avec sa femme défunte ; comme sa famille craignait que, suggéré par cette absurde idée, il disposât de ses biens au détriment des héritiers qualifiés, on nous amenait cet homme pour l'observer ; nous l'avons envoyé dans un asile.

— Comment, s'écria M^{lle} A. Kingsford, c'était la seule preuve de sa folie ?

— Certainement. Quelle meilleure preuve vouliez-vous avoir ? Sa femme était morte. Et il croyait qu'elle revenait pour parler avec lui. Donc, il était fou !

— Pardon, Monsieur le Professeur, pourquoi le fait ne serait-il pas possible ?

— Pourquoi ? Mais parce que la femme était morte, encore une fois !

— Alors, maître, ce que vous dites laisse supposer que l'organisme physique est tout et qu'il n'y a pas de principe qui puisse survivre et qui puisse communiquer avec les vivants ?

— Oh ! s'exclama l'aliéniste, si vous admettez une semblable possibilité, vous admettez en même temps la réalité de toute l'hypothèse spirite. Et alors, que deviendrait notre philosophie matérialiste, celle sur laquelle nous bâtissons toutes nos pensées ?

— Soit, Monsieur. Mais ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'un fou est celui qui ne laisse dissiper son idée fixe par aucun raisonnement ? Ce que vous me dites maintenant ne signifie-t-il pas qu'aucun raisonnement ne vous persuadera jamais que l'âme existe, qu'elle survit au corps et qu'elle peut dialoguer avec les vivants ?

— Mademoiselle, rien, jamais rien ne pourra réussir à me convaincre de cela ! Au contraire, lorsque je me sentirai vaguement entraîné à essayer de croire à quelque chose de ce genre, je commencerai à penser que je n'ai plus tout à fait ma tête à moi, et aussitôt, je m'appliquerai mes propres traitements médicaux.

Très bien, maître, très bien. Maintenant, c'est un fait absolument clair pour moi, après avoir entendu votre confession, que vous êtes déjà pleinement qualifié pour un certificat de folie caractérisée, et, si j'avais déjà mon diplôme de doctresse en médecine, je le signerais sans hésiter. Car enfin, vous ne pouvez nier que vous êtes en proie à une idée fixe qu'aucun raisonnement au monde ne pourrait modifier. »

Trois claviers, quarante registres,

M. R.-S. Jutsum, organiste dans une ville anglaise, reçoit un jour une invitation à aller jouer des grandes orgues de Houldsworth, à Manchester. Avant de se mettre en route, et ne connaissant en aucune façon l'importance des orgues qu'il est appelé à jouer, il a l'idée de faire une séance de oui-ja, et il y reçoit une communication de son neveu, qui mourut à la guerre, en 1918. Le défunt lui parle des orgues et lui fournit des détails précis, établissant positivement qu'il y a trois claviers et quarante registres. Quelques jours après, M. Jutsum est à Manchester — pour la première fois de sa vie. Il monte à la tribune aux orgues et vérifie les renseignements reçus au oui-ja. Tout est absolument conforme à ce qui lui a été révélé par la communication. (*The Two Worlds.*)

L'Annam et les courants spiritualistes.

Nous avons reçu les premiers numéros d'une revue annamite : *Viet Nam Thanh Nien Tap. Chi*, autant dire le Bulletin du foyer des Etudiants annamites. Cette excellente publication est

éditée à Hanôï. Dans le fascicule 3, nous trouvons une excellente étude sur la doctrine des *Nho*, avec une belle poésie sur le temple de Confucius. « L'article sur les *Nho* fournit des renseignements précieux concernant les antiques croyances aux génies, esprits et démons, sur les consultations que, dans les circonstances graves, les empereurs demandent à des sorciers (médiums ?), liseurs d'horoscopes, déchiffreurs de signes occultes sur l'écaïlle des tortues et par d'autres moyens aidant, sans doute, à évoquer la clairvoyance. L'auteur, épisodiquement, cite quelques opinions du philosophe Confucius sur les morts, la survivance et la communication avec les vivants. Elles ne sont pas absolument... kardécistes, mais il est curieux de les relever au passage : « Il faut que l'homme s'applique à ses devoirs d'homme : il doit respecter les Esprits, mais ne pas les approcher... L'âme continue à exister après la mort sans qu'on puisse dire si elle est, comme pendant la vie, douée de sentiment, ou bien si elle devient insensible... Si je dis que les morts sont sensibles comme les vivants, je crains que les enfants pieux ne viennent à se suicider pour épargner à leurs ancêtres la douleur de la séparation ; mais si je dis que les morts sont insensibles, je crains que les enfants dénués de piété filiale ne laissent leurs parents sans sépulture... Nous devons rendre le culte aux morts et assurer les cérémonies aux ancêtres pour témoigner de la déférence que nous éprouvons envers eux. Mais nous ne devons pas rendre le culte à n'importe quel esprit ou génie, car si nous rendons ce culte à des esprits de classe élevée envers qui nous n'avons pas ce devoir, ou bien si nous l'adressons à des âmes qui n'appartiennent pas à nos propres ancêtres, nous agissons en vil flatteur qui cherche, par des adulations, à conquérir les bonnes grâces d'un personnage puissant. » Ce bon Confucius était respectueux de toutes les hiérarchies. S'il n'avait été ainsi, eût-on pu croire qu'il fût chinois ? Aujourd'hui nous savons que de très grands Esprits ne dédaignent pas de venir converser avec d'humbles personnes, encore qu'il ne soit pas toujours certain que leur identité reste prouvée. Mais quand, vraiment, ceux-là viennent en séance, nous n'en sommes plus, pour cela, de « vils flatteurs ». Et c'est nous qui avons raison de penser que, tout de même, ils peuvent nous rendre visite.

[Le oui-ja détective.

Le journal *New-York Evening Sun* enregistre le fait suivant : « Inspirée par une indication du oui-ja, ainsi qu'elle le dit à la police, M^{me} Margaret Elmore, demeurant 990, Brook-Avenue, Manhattan, se rendit dans la ville d'Orange (Etats-Unis) et trouva immédiatement son mari, qui l'avait abandonnée six mois auparavant. M^{me} Elmore dit qu'un soir, suppliant les Invisibles de lui donner une indication utile, elle se servit de son oui-ja qui épela aussitôt : « Elmore, 55, « Oakwood Avenue, Orange. » Elle se rendit à l'endroit désigné et y trouva son époux infidèle. »

Dans la toge de Brutus.

L'acteur Ivan Hill écrit à l'*Occult Review* : « Il y a quelques années, exerçant ma profession théâtrale en Australie, je tenais le rôle d'Octave César dans une grande pièce sur Jules César, au théâtre de Sydney. Le dernier soir que ma compagnie donna ce spectacle, je m'étais attardé seul dans ma loge, après la représentation et le départ de mes camarades, car je devais m'occuper de faire mes bagages, notre troupe partant le lendemain matin pour une tournée en Nouvelle-Zélande. Il pouvait être un peu plus de minuit, et, ayant terminé ce travail, j'allais descendre les étages et traverser la scène pour me rendre à l'escalier qui donnait accès à la rue, lorsque je fus stupéfait de voir, passant rapidement devant moi, sur le « plateau », un acteur bien connu, revêtu de la toge de Brutus. Cet homme, qui avait joué ce rôle avec nous quelques semaines plus tôt, était parti, depuis lors, pour San Francisco. Le lendemain matin, nous reçûmes une dépêche de Californie nous avisant que notre camarade, à peine arrivé là-bas, s'était suicidé. Vérification faite, je pus établir que le décès avait eu lieu la veille de ma vision, à 9 heures du soir. »

Les animaux et le sentiment de la mort.

On ne pourrait facilement admettre que des bœufs aient une sensibilité très vive : le calme de leurs grands yeux, chantés par le poète, laisse supposer qu'ils sont fort peu impressionnables,

surtout par les effets d'un drame auquel ils n'ont pas assisté. Et pourtant ! Un lecteur de *Light* évoque ce souvenir troublant : « Un jour, à Penang, devait avoir lieu une grande fête religieuse qui comportait une procession et un défilé d'idoles portées sur des chars. Quelques heures avant la mise en marche du cortège, l'administration des services électriques constate qu'un fil à demi détaché doit être assujéti à un poteau. Un indigène monte jusqu'au fil, et par suite d'un ordre mal compris à l'usine, le malheureux est électrocuté. Il tombe mort. On le ramasse, on l'emporte et, peu après, la procession arrive sur le lieu même où le fatal accident s'est produit. Alors on voit les bœufs qui traînaient le char principal se refuser à avancer. Rien, ni les cris des conducteurs, ni les coups, ne purent les décider à faire un pas de plus. Il fallait détourner les idoles de la voie que l'on devait suivre. Les bêtes n'auraient jamais accepté de fouler la place où l'homme avait rendu son dernier soupir. Qu'avaient-elles vu, ou senti, ou... pressenti ? Le mystère reste entier, à moins qu'on ne suppose quelque télépathie qui puisse toucher les bêtes, ou bien encore une « vision », peut-être celle du fantôme du trépassé dont le corps astral ne se serait pas encore éloigné du lieu de sa séparation d'avec le corps physique. »

Visions.

On en trouve quelques-unes, fort belles, mentionnées dans l'ouvrage *Reminiscence*, qui vient de paraître, et dont l'auteur est le distingué professeur anglais A.-H. Sayce. Il était, un jour, pour une courte résidence, dans une maison très ancienne et, avec son frère, occupait une chambre au premier étage. Certain soir, retiré dans cet appartement, il se disposait à se mettre au lit, lorsque, regardant vers sa droite, il vit un personnage inconnu, aux traits réguliers, aux cheveux noirs, à la prestance élégante. Sans penser un instant qu'il pût s'agir d'un fantôme, il redescendit et avertit ses hôtes qu'un étranger s'était glissé dans la maison. On rit et l'on s'efforça de le persuader qu'il se trompait assurément. Mais trois jours après, les hôtes eux-mêmes, à la lueur d'un feu de bûches, virent le personnage qui leur avait été décrit traverser leur chambre, contourner le lit et s'éloigner. Plusieurs fois, dans la suite, d'autres visiteurs, qui ne savaient rien de ces épisodes, assistèrent au même spectacle, virent identiquement le même homme. A la fin, la famille habitant ce logis dut s'en éloigner car le fantôme devenait trop « encombrant ». Voilà un remarquable cas où il ne peut être argué d'une hallucination, puisque plusieurs personnes, sans être en aucune façon consultées, ont pu voir la même Entité, détaillée par elles sous la même apparence à chaque fois qu'elle se manifesta.

Un autre fait est conté par l'auteur : « La nuit qui suivit la mort de Seager, l'orientaliste bien connu décédé à Florence, nous étions réunis, le professeur Bywater, un M. Stillmann et moi, chez Bywater. Le corps de Seager était déjà dans le cercueil et nous nous tenions dans une pièce assez sombre, en une maison sise à quelque distance. Naturellement, nous nous entretenions du défunt, puis nous abordâmes d'autres sujets, l'obscurité allant croissant autour de nous. Tout à coup, nous entendîmes, tous trois et à la fois, la poignée de la porte tourner, et même nous pûmes la voir tourner, toute proche de nous. Comme la porte ne s'ouvrait pourtant pas, M. Stillmann étendit la main et l'ouvrit lui-même. Devant lui s'ouvrait un noir couloir où il n'y avait personne (on n'aurait pas eu le temps matériel de prendre de la distance). Nous fûmes vivement impressionnés, étant donné les circonstances. »

Le conseil des Chérubins.

Une dame avait la chance de pouvoir communiquer avec les Esprits de deux enfants qu'elle avait perdus. Un jour, se trouvant dans un hôtel, en quelque ville belge, au moment où elle allait, couchée, éteindre la lumière, les chers petits lui parlèrent et lui dirent de n'en rien faire. Ils ajoutaient qu'elle n'avait pas lieu d'être effrayée, pourtant qu'elle devait s'endormir, non dans l'ombre, mais en pleine clarté. Elle serait satisfaite d'avoir suivi ce bon conseil. Ainsi fit-elle. Le lendemain, elle apprit que des voleurs avaient exploré l'hôtel pendant la nuit, pillé un certain nombre de voyageurs en entrant dans les chambres. Certainement, voyant de la lumière dans la chambre de la voyageuse heureusement prévenue, ils avaient hésité à y pénétrer, et étaient allés plus loin exercer leurs méfaits. L'indication fournie par les enfants vigilants avait bien sa raison d'être. (D'après le livre *The Queer Side of Things*, de Mary-L. Lewes.)

Un cas d'identité.

Dans une récente séance tenue à Glasgow, le remarquable médium A. Vout Peters, que nous avons été heureux de recevoir à la Maison des spirites, il y a quelques semaines, déclare, en désignant diverses personnes groupées : « N'y a-t-il pas, parmi vous, quelqu'un qui pourrait recevoir une communication d'un homme âgé, mort depuis peu, dont la fin fut très troublée, qui souffrit des reins et du foie, ainsi que d'une rigidité des jambes, un homme qui n'a pas fait tout ce qu'il devait faire sur le chapitre de l'argent, dont le nom est John ou George, et qui me fait penser à une sorte d'injustice en matière de testament ? » Un témoin donna cette explication : « En septembre 1922, ma femme et moi partîmes à la campagne. Nous quittâmes la maison de mon beau-père le 9, et, rentrés chez nous, apprîmes qu'une certaine somme lui avait été dérobée. Il semblait que le vol égarait ses soupçons sur moi, son gendre. En vain, je plaidai mon innocence, en faisant serment sur la Bible de famille ; à la fin, la question resta sans solution. Le 25 janvier 1924, je reçus la visite de mon beau-père : il me dit qu'il ne me croyait plus coupable, et s'excusa de m'avoir suspecté. Le 8 février, il paraissait fort bien portant. Mais, tombé malade brusquement dans la nuit, il mourut le lendemain : crise de foie et des reins, compliquée d'hémorragie cérébrale. Le 28 février, sa fille aînée, dans un cercle de spirites reçoit un message. Son père est parfaitement décrit et il est dit : « Jeanie, savez-vous ? Eh bien, cherchez dans mon veston du matin. L'argent est là. » Etonnement général. En fait, on retrouva la somme dans le vêtement : elle avait glissé sous la doublure. Il est à remarquer que ce veston n'était pas dans la maison où demeurait la demoiselle Jeanie. (D'après *The Two Worlds*, 28 mars 1924.)

La photographie spirite à Edimbourg.

Après plusieurs années de patientes investigations, l'Edimbourg Psychic Centre vient d'obtenir des succès de première valeur ; dans le domaine de la Psychic Photography, avec la collaboration des médiums Craig et George Falconer (M^{me} Falconer, leur mère, est présidente du Centre). Ces deux jeunes gens sont remarquablement doués et opèrent en trance. Leur méthode consiste à tenir d'abord pendant quelques minutes la boîte de plaques entre leurs mains, puis ils l'insèrent dans la « chambre » de l'appareil, les assistants étant placés en demi-cercle, et l'un des frères photographiant l'autre. De beaux « extra » ont été ainsi obtenus, en février dernier, et les expériences continuent avec un plein succès. Deux photographies ont été identifiées, à la fidèle ressemblance de défunts connus par des personnes de l'entourage des médiums. L'une d'elles est relative à un vieillard mort voici trente ans. L'autre est celle d'une jeune fille, dont M^{me} Falconer, médium elle aussi, et en trance, a pu donner le nom et l'adresse. Cette personne est dans l'Astral depuis deux ans. Vérification faite, le nom, l'adresse, la morte ont été identifiés. *The International Psychic Gazette* d'avril dernier reproduit trois des clichés. Ils sont d'une rare perfection, au point de vue de la netteté et du modelé des visages. Nous adressons nos félicitations à l'Edimbourg Psychic Science.

Edison et l'après-vie.

On a publié, depuis plusieurs années, bien des opinions contradictoires sur les sentiments que pouvait professer l'illustre savant américain, en ce qui a trait à la survie et même aux moyens « pratiques et mécaniques » de communiquer avec les morts. Voici que *The Progressive Thinker*, de Chicago (15 mars 1924), démentant une fois de plus qu'Edison ait sérieusement médité l'invention d'une « machine à faire parler les invisibles », signale cependant que le savant, préoccupé toujours par le problème des problèmes, est arrivé sur les rives du Rubicon et n'ose pas le passer encore. Toutefois, à en croire notre confrère américain, le grand chercheur en viendrait de plus en plus à consentir l'immortalité de l'âme. Mais de quelle manière ? Oh ! encore bien imparfaite ! « Je crois maintenant, dit-il, que la personnalité humaine prend fin avec la vie du corps, mais j'imagine volontiers une sorte d'immortalité des cellules qui composent le corps matériel de tout être vivant, y compris l'homme » (Merci !) « Je présume qu'à la mort, ce qu'on appelle l'âme se résorbe dans un grand tout qui serait l'âme universelle, qu'il s'agisse d'un chat, d'une fleur ou de tout ce qui vit. » Ce n'est pas encore très audacieux et la théorie est aussi antique que le monde.

M. Edison est sur le bord de la rivière, peut-être, si les propos qu'on lui prête sont exacts. Mais il n'a pas encore bâti le pont qui lui permettrait de franchir le flot sans s'y noyer. Il est triste et douloureux de voir une si belle intelligence errer sur le rivage et ne pas oser s'avancer, délibérément, vers une vérité qui coule devant lui, si limpide et si éclatante à la lumière des faits. Le Rubicon, pour certains esprits, paraît plus large que la mer. Le tout n'est pas d'en avoir atteint les bords. Il faut avoir la vaillance de traverser le torrent. Il n'a jamais emporté personne, sinon vers la vérité. M. Edison fera-t-il le pas décisif ? Il semble, à la forme de ses déclarations, qu'il mourra sans avoir osé. C'est dommage. Il saura, plus tard, lorsqu'il ne sera plus parmi nous, que son hésitation l'a privé ici-bas d'une connaissance qui vaut toutes celles dont nous lui sommes scientifiquement redevables.

L'enseignement des vieilles grammaires.

Light (22 mars 1924) fait observer que les peuples primitifs, vivant beaucoup plus près de la nature que nous-mêmes, savaient des choses que nous avons eu l'infortune d'oublier. Dans la plupart des langues très antiques dont des vestiges et même des témoignages abondants nous sont parvenus, l'idée de la mort s'exprime par une périphrase qui laisse au cœur et à l'esprit toute espérance. C'est ainsi, par exemple, que la vieille langue gaëlique ne considère pas, dans ses grammaires, la mort comme une fin. Aujourd'hui encore, les paysans écossais qui persévèrent à parler le gaëlic, expriment l'idée de mort par *bas eir*. Or, *bas eir* ne signifie point, à proprement dire, mort. C'est un terme qui se traduit plutôt par *départ*, lorsqu'il s'applique à un animal, mais pour un être humain, il ne serait jamais employé. On en utilise un autre, duquel est résolument écartée l'idée de disparition totale. De quelqu'un qui meurt, on dit couramment qu'il est « parti pour le voyage » ou encore qu'il a changé de situation ». Ce sont là des indices bien significatifs. Le multi-séculaire usage nous a transmis ces façons de parler qui ont précédé les nôtres, et qui dénoncent bien, chez les peuples des temps passés, la notion certainement que la mort n'est pas une destruction totale de l'âme. Ouvrons les vieilles grammaires, celles des langues... mortes ou mourantes. Et nous y trouverons, dans la leçon des mots, l'enseignement spirite pur auquel se rattachait la certitude de nos plus lointains aînés.

La médiumnité d'une religieuse.

On procède actuellement, aux États-Unis, à la réimpression d'un ouvrage anonymement signé « Une Catholique américaine », intitulé : *Lumière dans les Ténèbres*, et qui, paru l'année dernière, obtint un grand succès. L'auteur, après de longues et sérieuses recherches, est arrivé à rassembler des détails caractéristiques sur une religieuse, Anna-Maria Taigi, née à Sienne en 1769, morte à Rome en 1837. C'était là, dit-elle, un « sujet auquel ne peuvent être comparés, pour la beauté des phénomènes produits, ni Eusapia Paladino, ni M^{me} Piper, ni M^{me} Léonard. A Rome, on l'appelait la servante de Dieu et elle était consultée par les personnages les plus éminents. « Elle a, écrit le Cardinal Pedecini dans un témoignage fameux, un don unique et sans exemple dans la vie des Saints. Ce don était la vision intérieure de ce qu'elle nommait un « soleil », sorte de disque ardent comme une flamme, mais limpide comme un miroir. Elle déclarait avoir entendu cette parole : « Dans ce miroir, je te ferai voir le bien et le mal, le présent et l'avenir ». La lumière en était parfois éblouissante. La sœur Anna-Maria ne pouvait le voir qu'avec un œil, étant aveugle de l'autre. Dans cet astre mystérieux, elle discernait non seulement les faits d'ordre physique et la nature des pensées, mais des spectacles à la fois célestes et infernaux. Elle décrivait des objets à longue distance, ainsi que des visages d'individus qu'elle ne connaissait pas, dont elle révélait les idées et les actions les plus secrètes. Il lui suffirait d'un regard vers ce « soleil » imaginaire pour que son esprit immédiatement se concentre et qu'elle ait une parfaite notion de ce qu'elle avait à démasquer. Elle tenait du théologien, du pédagogue, du clairvoyant, dans sa suprême expression, et du prophète.

Mgr Cristaldi, prélat romain sous le pontificat de Léon XII, avait fait projet de se rendre à Naples. Un de ses amis, un prêtre, voulait le dissuader d'entreprendre le voyage, averti qu'il avait été, en songe, que Mgr Cristaldi ne reviendrait pas vivant s'il quittait Rome. La « Servante

« de Dieu », interrogée sur ce point, éclata de rire et dit : « Monseigneur peut partir sans crainte. Il reviendra en parfaite santé. » Et elle profita de la circonstance pour énumérer au prélat un certain nombre de faits confidentiels dont il gardait soigneusement la mémoire au fond de son âme. — Le marquis Bandini, dans un rapport sur Anna-Maria, conte qu'en 1830, pendant la Révolution qui porta Louis-Philippe au trône de France, la sœur lui décrivit, en tous leurs détails, les épisodes des trois journées, avec une étonnante exactitude. Après la mort de Léon XII, alors que les cardinaux étaient réunis en Conclave, Anna-Maria annonça l'élection de Pie VIII, en ajoutant que son pontificat serait de courte durée. Elle donna alors le nom de celui qui serait son successeur, le cardinal Capellari. Elle prédit enfin, avec un grand luxe d'explications, les événements qui devaient amener à la fin du pouvoir temporel pour le pape, après l'élection de Grégoire XVI.

Il y a là toute une vie de clairvoyance qui a fait l'émerveillement des contemporains. Depuis, l'Eglise romaine a béatifié Anna-Maria Taigi. Mais ce n'est certainement point parce qu'on l'y considérait comme médium. Elle en était un, pourtant, et d'une qualité exceptionnelle.

A propos du médium A. Vout Peters.

Nous rappelons, dans une autre partie de cette chronique, le plaisir que nous avons eu à recevoir à Paris le médium A. Vout Peters ; seule, l'actualité pressante nous a interdit jusqu'à ce jour d'emprunter à ce grand clairvoyant des détails sur sa vie, détails qu'il fit connaître lui-même, il y a encore peu de temps, à Londres, dans une conférence publique.

La médiumnité, chez lui, est comme un héritage de famille. Sa grand'mère, sa mère avaient des dons incontestables. Il raconte qu'un jour, et tout enfant, revenant de l'école, il trouve sa mère en pleurs. Elle assure qu'un accident est arrivé à son mari et à son second fils, partis le matin même pour faire une longue randonnée en voiture dans la campagne. Ce n'était que trop vrai. Quelques heures plus tard on ramenait les voyageurs blessés dans un accident, sur la route, par suite d'une peur de leur cheval.

Vout Peters s'aperçut bien vite que les cinq sens normaux sont, en nous, plus ou moins au service de sens encore mal définis ou inconnus. Il fit un rêve typique qui l'en persuada sans peine. Dans ce rêve, il voyait passer derrière la maison de son frère, en bordure d'un canal, un cortège funèbre, et il avait le sentiment qu'il s'agissait de l'enterrement d'un sien oncle. Dans la foule, il reconnaissait beaucoup de membres de sa famille. Et il s'irritait de ne pouvoir se joindre à eux, car il ne possédait qu'une sorte de costume d'intérieur en laine blanche, tout à fait impossible à montrer dans une telle cérémonie. Quelques mois après, lui-même tombe malade, tandis que l'oncle, pris d'un mal soudain, meurt en quelques jours. Le jeune homme se lève pour la première fois le matin des funérailles de son parent. Il est trop faible pour sortir, et d'ailleurs le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. Pendant sa maladie, il a tellement grandi que ses vêtements sont tous trop courts. Il ne peut s'habiller que dans un vêtement de laine blanche que lui a fabriqué sa mère. C'est dans ce costume qu'il voit de sa fenêtre passer le cercueil de son oncle, avec la même figuration dont il avait été témoin pendant son rêve déjà ancien.

Un peu après 16 ans, il assiste pour la première fois à une séance. Quelques personnes sont réunies et, tout à coup, près d'une dame d'un certain âge, il en aperçoit une autre, bien plus âgée, et qu'il n'avait pas encore eu l'idée de regarder. Or, elle lui dit : « Je suis la mère de la personne près de qui vous me voyez ». Elle était vêtue selon des modes très anciennes avec une sorte de bonnet tout à fait signalétique des goûts du vieux temps. M. Vout Peters, surpris, ne dit rien de l'événement, mais les jours suivants, une enquête personnelle lui permet de se donner la preuve que la mère de l'assistante ressemblait trait pour trait à l'Entité qu'il avait pu voir à ses côtés. — En mars 1895, il constate des phénomènes de clairvoyance, notamment dans le fait de dire, à diverses personnes, des petits noms et surnoms familiers, que, certainement, il n'avait aucune possibilité de connaître. Et, à partir de ce moment, il sent se développer rapidement ses facultés de clairvoyance. Son guide-contrôle « Moonstone » se manifeste bientôt, et se plaint tout d'abord que le cerveau du sujet n'est pas assez développé pour être utilisé par les Esprits qui se proposent d'en tirer parti dans l'avenir. Le guide dit textuellement : « Trop de poésie, trop de roman, pas

assez de philosophie ! » Et il conseille au médium de lire Carlyle, Ruskin, pour l'habituer à penser fortement.

En ce qui concerne l'opinion que les générations montantes auront des médiums, M. A. Vout Peters déclare : « Je crois que le temps va venir où les médiums seront mieux compris et où l'on prendra plus d'attention à les considérer. » En fait, la médiumnité deviendra une part de la vie quotidienne, tout comme l'alimentation ou le chant, par exemple, le sont actuellement. L'humanité finira par comprendre ce que c'est vraiment que l'immortalité, que la vie ; chacun prendra mieux ses responsabilités. On discernera mieux ce qu'est la destinée humaine, et que chacun doit s'efforcer de s'élever, d'atteindre les sommets. Tout cela s'établira peu à peu, grâce aux bienfaits de la médiumnité cultivée dans le bon sens, car toutes choses sous le ciel ont l'homme pour médiateur et chacun est un médium pour quelque chose.

Les médiums et les courants électriques.

Un lecteur de Sydney écrit au *Harbinger of Light* (Australie) pour faire part d'une observation qui peut être des plus justes : « En bien des cas, les spirites tiennent leurs séances dans des immeubles situés à proximité de lignes de tramways électriques. Or, j'ai reçu d'un Esprit la communication suivante : Ce que j'ai à dire est des plus important pour toute société ou groupe qui tient des réunions dans l'intention d'entrer en communion spirituelle avec nous. Beaucoup se réunissent au voisinage des courants électriques installés pour le fonctionnement des voitures. Or, de ces forces électriques, une certaine partie s'échappe dans l'air et n'est pas utilisée. Cela peut vous paraître sans intérêt ; néanmoins je puis vous assurer qu'il n'en va pas de même pour les médiums. Ils peuvent, de ce fait, se trouver placés, pour agir, dans des conditions très malaisées, car le courant « échappé » trouble, modifie l'agencement naturel des éléments atmosphériques et crée une sorte de désordre qui a pour conséquence d'influencer la « sérénité magnétique » nécessaire à l'effort demandé au médium. Dans cette ambiance défavorable, il travaille avec un réel désavantage et, conséquemment, l'assistance ne reçoit pas le plein bénéfice de ce que peuvent apporter avec eux les guides spirituels, désireux, avant tout, de rencontrer un milieu harmonique et bien équilibré. Il en est de même pour ce qui concerne le bruit et la vibration des voitures qui nuisent à une tranquillité essentielle à la réussite des expériences. Beaucoup de force se trouve gaspillée de ce fait et le profit de la séance en est diminué pour chacun et pour tous. Il serait très désirable que les séances pussent être organisées, le plus possible, à distance de ces causes de perturbation. »

Le point de vue est original et peut-être nouveau. Mais, par infortune, il n'est pas toujours possible, dans les grandes villes, de s'y conformer rigoureusement.

Photographie de la pensée.

Notre confrère *O Futuro* de Lisbonne parle d'un médium, Giovanna Bardelia, dont un grand nombre d'expériences ont été contrôlées avec un soin attentif, et qui procède ainsi : Aux personnes qui désirent une consultation, une feuille de papier blanc est envoyée. On n'a qu'à appliquer les paumes sur cette feuille en concentrant sa pensée et à retourner l'objet à la voyante. Elle le palpe et exprime la pensée, ou une pensée symbolique correspondant au thème de méditation du consultant. Deux exemples sont cités. Une première fois, Bardelia vit une religieuse se promenant, absorbée en réflexions, sur le bord de la mer bleue. Une seconde fois, l'image se forma, devant ses yeux, d'une femme pâle, agonisant dans les bras d'un être qui l'aimait. Or, pour la première expérience, il avait été pensé fortement à la *Vie des Saints* et à saint Augustin qui fut évêque d'Hippone, sur le rivage méditerranéen. Dans la seconde expérience, la correspondante du médium avait imposé les mains sur le papier en concentrant sa mémoire sur les détails, récemment lus par elle, de la mort de la *Dame aux Camélias*.

« Cette forme de voyance, estime *O Futuro*, est particulièrement intéressante pour les investigateurs de psychisme. »

Dans la photographie de l'incendie.

C'est le journal *News of the World* qui, accompagnant son article d'un cliché probant, fait connaître ce beau phénomène spirite : « Il y a quelques jours, un grand incendie se déclara dans les magasins Wakeford, Hardon-Road. Pendant qu'on luttait contre le feu, nombre de photographies furent prises, dont l'une par un reporter, qui fut reproduite par son journal. Le sinistre avait entraîné mort d'homme, M. Mortiboy, qui était décédé tout à coup, devant la façade en flammes et probablement par suite d'une violente émotion (il était employé de la maison). La photographie parue dans le journal était plutôt trouble, mais elle fut reproduite clairement en carte postale, et mise en vente. Or, un acheteur remarqua, dans les fumées, le visage même de M. Mortiboy qu'il connaissait bien et estima qu'on était bien indélicat d'avoir truqué ce document pour y placer le facies du mort. Il s'en fut donc au journal pour se plaindre d'un tel procédé et se fit montrer la plaque où l'image avait été enregistrée, devant l'incendie même. A sa stupeur, il y put constater que le portrait de M. Mortiboy s'y était formé de lui-même, sans supercherie ni artifice de qui que ce fût. Le journal ajoute : « Peut-être que les spirites ont une explication à nous donner. » Assurément, et la voici : Ce n'est pas la première fois qu'un tel fait se produit. Il y a trois ou quatre ans, aux Etats-Unis, on trouva dans des photographies d'un incendie qui ravageait une grande usine, le portrait de quelques pompiers qui avaient péri en essayant d'éteindre le feu. Aucun doute n'était possible. L'épreuve avait été prise au moment même où ces malheureux étaient tués dans la fournaise, par l'effondrement d'un plancher, si nos souvenirs ne nous trompent pas. Quelle autre explication pourrait-on fournir, sinon celle que le spiritisme propose ? Il n'est pas plus étonnant de voir, sur la plaque, ces pompiers, ou M. Mortiboy, que d'y reconnaître le cortège spirituel des Entités qui se groupent sur les plaques de M^{me} Deane lorsqu'elle opère, le 11 novembre, auprès du Génopathe, ou encore que d'identifier des défunts sur les plaques impressionnées journellement, grâce à la médiumnité des médiums photographes que sont William Hope et M^{me} Buxton, de Crewe.

L'utile avertissement.

Dans un livre de souvenirs publié par les héritiers d'Augustus Hare, figure ce récit dont le témoin fut Sir Thomas Watson, médecin de la reine Victoria. Le docteur avait été obligé de quitter Londres pour aller soigner un malade dans le Nord et il revenait à la capitale, par le chemin de fer, lorsqu'à une station monta dans son compartiment une jeune femme qui, après quelque temps, montra des signes d'énervement. Questionnée, elle dit voir, dans le couloir, son fiancé — qu'elle décrivit minutieusement, visage et costume — qui lui faisait impérativement signe de quitter le train. « Je veux descendre. » Aux deux stations suivantes, on réussit à la convaincre qu'elle cédait à une hallucination sans importance, mais à la troisième halte, elle revit le fiancé avec une telle précision qu'elle prit le parti de lui obéir et de rester au point où elle se trouvait sans continuer son voyage. Or, le train reparti, il se produisit presque aussitôt un accident sur la voie, et tel que la trousse du médecin placée dans le filet, tomba, du fait de la secousse, et très lourde, tua net une autre personne qui avait pris la place de l'« hallucinée ». En arrivant à Londres, sur le quai de la gare, Sir Thomas Watson vit... le fiancé tel qu'il lui avait été décrit. Cet homme attendit la voyageuse et, fort inquiet, car, déjà, un télégramme avait été envoyé informant qu'en cours de route, une personne venait de succomber, victime d'un accident. Le docteur rassura celui qui, de loin, avait envoyé à sa future femme un si utile avertissement. Elle lui devait la vie.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Le Matin du 7 avril publie une lettre importante du grand-duc Alexandre de Russie dont on connaît les convictions spirites et spiritualistes. Voici les principaux passages de cette lettre, que nous aurions voulu pouvoir reproduire *in extenso* :

Je recommande chaudement à tous les matérialistes, à tous les adversaires du spiritisme, qui, délibérément, nient ce qui est d'une évidence indiscutable pour nous, les spiritualistes, de lire deux articles publiés dans la *Revue Métapsychique* en janvier-février de l'année courante. Dans ces deux articles : « Vitalisme et métapsychique », du Dr Gustave Geley, et « Les phénomènes métapsychiques au point de vue biologique », par le professeur Hans Driesch, l'existence de quelque chose hors de la matière, qui est l'âme, est prouvée scientifiquement. Pour les non-croyants, cette preuve est d'une importance sans égale...

L'âme qui a quitté le corps (après la mort) reçoit la possibilité de subordonner à sa volonté la substance organique vitale de tout ce qui vit, et, dans le cas des médiums, dans lesquels cette substance n'est pas entièrement soudée à leur corps, l'âme qui veut se manifester à nos âmes emprisonnées dans nos corps, use cette substance vitale, qui lui permet de donner la vie aux formes reconstruites par la volonté de la pensée, et qui apparaissent sous l'aspect du corps complet, de ses parties ou des leviers qui produisent les manifestations habituelles pendant les séances spirites...

Ceux pour qui les religions qui sont nées des enseignements des grands maîtres ne sont pas des preuves suffisantes de l'existence d'une âme immortelle en nous, croiront peut-être à ce fait indéniable en lisant les articles dont je viens de parler, et ressentiront en eux la présence d'une âme. Ils cesseront d'être égoïstes et donneront à cette âme la possibilité de vivre, ainsi qu'ils la donnent à leur corps.

La Presse du 2 avril rapporte le fait suivant :

On parle beaucoup à Berlin, en ce moment, d'un extraordinaire fait de divination : récemment, un homme, arrêté à Dessau, aurait été reconnu comme l'auteur d'un crime commis il y a quelques années. L'assassin s'était débarrassé du cadavre de sa victime en le jetant dans l'Elbe.

Le professeur allemand bien connu, Seeling, s'est rendu ces jours derniers à la prison de Dessau, accompagné d'un médium qu'il mit en contact avec le prisonnier. Le médium décrivit le crime dans tous ses détails, détails qui furent confirmés de tout point par les aveux de la maîtresse de l'assassin arrêtée en même temps que lui.

Dans **L'Ere Nouvelle** du 30 mars, notre ami Albin Valabrègue parle de la lutte des professeurs autour de la métapsychique, et ajoute :

La bataille spirite cessera quand les Esprits — et non pas les professeurs — décideront que l'heure de la victoire définitive a sonné.

Il n'appartient pas aux hommes de régler l'horloge qui doit sonner cette heure-là. Il n'y a pas d'arbitraire dans le monde. Il y a la Loi et il y a des Lois...

Dieu est Esprit, Dieu est Amour. Quand l'Évangile commande de pardonner soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire toujours, il efface le Dieu qui châtie. Il est temps de s'en apercevoir ! Si Dieu ne pardonnait pas, il serait moins grand que l'homme, qui pardonne.

L'Impartial Français du 29 mars, cite, en écho, la lecture faite, à la *Maison des Spirites*, de la pièce de notre ami M. Albin Valabrègue: *La Mort vaincue*.

Dans tous les cas, la bonne foi de cet auteur est absolue. Il se nomme, en effet, Albin Valabrègue, le vaudevilliste le plus spirituel et le spirite le plus convaincu qui se puisse rencontrer... A rappeler, en passant, que Victor Hugo faisait tourner les tables, et que Victorien Sardou, le grand ami d'Albin Valabrègue, dessinait, ou du moins croyait dessiner, sous l'influence des esprits.

De **La Nouvelle Corse**, du 6 avril, sous la signature Verax, citons :

S'il faut du courage pour se donner la mort — je parle, bien entendu, des personnes raisonnables — par contre, on fait preuve de lâcheté en reculant devant les différentes épreuves de la vie. Ce n'est que par nos mérites que nous pouvons acquérir de la valeur. Or, comment pourrions-nous mériter en sortant volontairement de ce monde pour entrer dans le Néant ? Le Néant !... Ceux qui se tuent y croient. Ils se figurent qu'une fois morts, ils n'auront de comptes à rendre à personne. Celui, pourtant, qui, en se tuant, échappe à la Justice faillible ne peut pas échapper à la Justice infallible. Si la Justice de ce monde est relative, celle de l'au-delà est absolue.

Une autre croyance que n'ont pas les désespérés, c'est celle de la vie future, puisqu'ils se figurent, encore une fois, entrer dans le Néant. Or, la vie future n'est pas seulement une question de foi ; c'est aussi une question de science. Camille Flammarion, le grand apôtre du Spiritisme, qui fait tant de progrès, a écrit que l'immortalité de l'âme est prouvée par la Science.

Le Paysan de France du 23 mars rend justice à la « science du sourcier », aux pouvoirs du « baguettisant ». Ainsi peu à peu sont reconnues les vérités d'hier, d'abord niées. L'article de M. Adrien Beynier termine ainsi :

Puisque la *Baguette des baguettisants* ne se borne pas à la découverte des sources et qu'elle est aussi capable de désigner les emplacements des gîtes métallifères, des houillères et des gisements de pétrole, pourquoi ne pas l'employer à prospecter dans les régions de France (telles que le Plateau Central et en particulier la Haute-Loire), de nature volcanique... Croyez-vous qu'il serait bien mal employé l'argent que dépenserait l'Etat pour faire prospecter avec l'aide des *baguettisants*, empiriques ou savants, les charlatans exceptés, bien entendu ?

La Petite Gironde du 17 avril publie un compte rendu d'une conférence faite par le professeur Charles Richet sur la prévision de l'avenir, à l'amphithéâtre de l'Athénée, à Bordeaux, le 16 avril. Nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire, pour renseigner nos lecteurs sur cette imposante manifestation :

O trois fois et quatre fois heureux l'orateur que la réputation d'un grand nom et l'intérêt passionnant d'un sujet conduisent devant un auditoire où la qualité le dispute à la quantité ! Le vaste amphithéâtre de l'Athénée était trop petit samedi soir pour contenir le public d'élite qui s'y pressait, avide d'entendre sur « les prémonitions » le chef incontesté de la physiologie moderne.

M. Philippart, maire de Bordeaux, entouré de nombreuses notabilités de la ville, parmi lesquelles M. le recteur Dumas, M. le doyen Sigalas, M. D. Guestier, M. Maxwell, etc., présidait cette imposante réunion d'intellectuels. Dans ce langage aimable, élégant et précis dont il a le secret, il rappelle quel honneur c'est pour nous de recevoir un maître si vénéré à qui des travaux universellement admirés ont valu le prix Nobel, mais dont le plus grand titre de gloire, et surtout de courage, est d'avoir fondé la science métapsychique en substituant l'observation extérieure à l'observation intérieure si trouble et si incertaine.

M. le professeur Richet aborde alors son redoutable programme résumé dans cette angois-

sante question : Pouvons-nous prédire l'avenir ? Elève de Pasteur, de Claude Bernard, de Marey, il ne se laissera pas entraîner dans les nuages, mais restera, au contraire, l'esclave de la méthode expérimentale, seule base solide de progrès. La véritable science ne reposant que sur des faits, on doit se montrer aussi sévère avant d'affirmer un fait scientifique qu'avant de prononcer une condamnation à mort. Après cela, peu importe si les faits nous paraissent absurdes ; ils ne se montrent tels que parce que nous ne savons pas les interpréter, et il faut reconnaître sincèrement que nous ne savons rien expliquer à l'heure actuelle, ni le rayon lumineux, ni la vibration magnétique, etc.

L'éminent conférencier passe alors en revue les prémonitions, qu'il divise en auto-prémonitions (ou fausses prémonitions) et en prémonitions vraies ; et dans celles-ci il distingue les prémonitions vraies somnambuliques, spiritoïdes et accidentelles (individus normaux). D'anecdotes en anecdotes, la plupart tirées de souvenirs personnels, il nous amène à concéder que le hasard ne saurait rendre compte de coïncidences en aussi grand nombre ; le hasard n'est qu'un mot servant à dissimuler notre ignorance.

Les faits étant admis, il n'est pas défendu de chercher à en saisir le sens, car l'hypothèse de travail est légitime en science, et pourvu « qu'en entrant dans le laboratoire on la dépose en même temps que son pardessus au vestiaire », on a le droit de la reprendre en sortant. L'orateur compare les phénomènes successifs de l'existence aux milliers de photos d'un film qui, bien que coexistant sur la bande cinématographique, nous donnent, d'autre part, quand on les déroule sur l'écran, l'illusion d'une suite d'actes dans le temps. Et il termine en affirmant hautement que, malgré les apparences, nous conservons notre liberté, toute notre liberté.

Son accent de conviction est impressionnant ; suspendus à ses lèvres, ses auditeurs se pénètrent de sa parole dans un recueillement absolu. Et lorsque M. Philippart se lève pour remercier le conférencier de son lumineux exposé, les applaudissements chaleureux de la salle entière montrent à notre hôte quelle émotion et quel plaisir chacun a retiré des instants trop courts passés à l'écouter.

Informations

Maison des Spirités

Nous rappelons que la *Maison des Spirités* continue à être un centre actif et vivant ; elle est maintenant définitivement installée.

L'Ecole Spirite est toujours très suivie.

Tous les jours, sauf le jeudi, ont lieu des séances d'instruction pratique et d'entraînement médiumnique :

Les jeudis et samedis, les mêmes séances ont lieu, le soir, à 8 h. 30 ;

La séance du mardi est, en partie, consacrée à la psychométrie ;

Le jeudi, à 3 heures séance de clairvoyance sur invitation ;

Tous les samedis, à 3 heures causeries instructives et d'enseignement spirite.

La direction de ces réunions est assurée par des personnes compétentes.

Au *Dispensaire Spirite*, de très nombreux malades reçoivent tous les samedis, à partir de 15 h. 30, et le 3^e dimanche de chaque mois, à 2 heures, des secours fluidiques et spirituels de médiums guérisseurs éprouvés.

La *Salle de Lecture* est ouverte au public tous les mardis et jeudis de 2 h. 30 à 6 heures.

On trouve également à la *Maison des Spirités* tous les bons ouvrages intéressant le spiritisme et le psychisme.

Union Spirite Française

Le Comité de l'U. S. F. s'étant réuni, le 16 avril, en suite de l'Assemblée générale du 6, a procédé à l'élection de son Bureau pour l'année 1924.

M. Gabriel Delanne a été réélu président ; MM. Jean Meyer et Léon Chevreuil, vice-présidents.

M. Louis Gastin, secrétaire général, ayant donné sa démission de l'*Union Spirite Française*, pour convenances personnelles, M. Pascal Forthuny, rédacteur à la *Revue Spirite* (Cassiopée), a été, à sa place, élu à cette fonction. M. Barrau ayant également démissionné du poste de trésorier, qu'il occupait depuis la fondation de l'U. S., a été remplacé à ce poste par M. A. Marty.

Fédération Spirite Internationale

Comme suite à son départ de l'*Union Spirite Française*, notre collaborateur M. Louis Gastin a donné sa démission de secrétaire général de la *Fédération Spirite Internationale* et de directeur de l'*Office International des Relations Spirites*.

M. Gastin nous prie d'annoncer que son départ des formations spirites ne l'empêchera pas de continuer son action personnelle en faveur des recherches psychiques et des idées spiritualistes. Il vient de quitter Paris et de se retirer, provisoirement du moins, 8, rue Traversière, à Tain (Drôme).

Persuadés que l'on peut atteindre le même but par des voies différentes, nous saluerons en toute fraternité les efforts nouveaux qui pourront être tentés pour ramener à la philosophie spiritualiste les chercheurs de bonne volonté égarés par les sophismes du matérialisme. Entre celui-ci et le Spiritisme, il y a des degrés que tout le monde n'est pas disposé à franchir d'un seul bond.

Conférences

Le dimanche 27 avril, ainsi que l'avait annoncé la *Revue Spirite*, M. Pascal Forthuny a fait, à la *Maison des Spirites*, une conférence extrêmement intéressante sur l'*Esprit de Confiance et l'Esprit de Méfiance*. Les auditeurs, trop nombreux pour la grande salle de Conférences, ont fait à l'orateur l'accueil le plus sympathique et le plus chaleureux.

La conférence de notre ami, dont le texte a été conservé, sera reproduite, de manière à pouvoir servir ultérieurement à la propagande et à l'instruction spirite.

Avant la conférence, M. Jean Meyer avait présenté au public M. André Ripert, le nouvel administrateur de la *Maison des Spirites*. Celui-ci a, lui-même, rappelé en quelques mots quelle était la personnalité de M. Forthuny, et combien le sujet choisi par lui était d'actualité. On sait que M. Forthuny, sous le pseudonyme de Cassiopée, traite, dans la *Revue Spirite*, la chronique étrangère ; sa connaissance approfondie de plusieurs langues — M. Forthuny est un philologue remarquable — lui permettent de nous donner chaque mois un résumé très vivant de l'activité spirite dans le monde entier. L'*Esprit de confiance ou de méfiance* est bien la pierre de touche qui doit diriger l'effort du spirite, en France comme partout ailleurs.

La thèse de M. Forthuny a montré, d'une manière saisissante, combien l'esprit de méfiance barrait, à la plupart de nos savants, les avenues par lesquelles les génies dont s'honore toute l'humanité ont reçu les communications de l'esprit divin : Galilée, Newton, Pasteur enfin, ont su faire confiance à l'inspiration qui les conduisait, sans abdiquer le contrôle constant de leur faculté de discernement et les ressources de leur raisonnement scientifique. La méfiance qui ferme l'individu et l'isole de l'humanité empêche non seulement la manifestation du génie, mais empêche aussi et surtout la communion de l'amour entre les hommes. La méfiance fait que nous n'entendons pas « celui qui frappe à la porte du cœur ».

L'assistance, très émue, s'est retirée instruite et réconfortée par cette belle conférence, à laquelle, nous l'espérons, M. Forthuny donnera prochainement une suite.

BORDEAUX. — Samedi 29 mars, à l'Athénée Municipal, M. Jules Gaillard a fait une belle conférence — devant une salle pleine — sur le Spiritisme et la Science métapsychique.

D'après les renseignements qui nous sont parvenus sur cette conférence, elle a constitué

un franc succès, dont il convient de féliciter vivement notre vieil ami, dont l'ardeur combative et le dévouement ne se lassent point.

LYON. — M. Louis Gastin était appelé, le samedi 12 avril, à faire la conférence commémorative de la mort d'Allan Kardec. Le sujet choisi était : l'Influence sociale du Spiritisme.

L'orateur a développé ses arguments devant une salle attentive ; une allocution préalable du président, M. G. Mélusson, a été, également, fort goûtée.

Nous avons le plaisir d'annoncer que la série des Conférences prévues à la *Maison des Spirites* continuera par celle de M. André Ripert sur « *le Spiritisme et la Vie Sociale* ».

Elle aura lieu le jeudi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

M. Philippe, le sympathique Vice-Président de la Société d'Etudes Psychiques, a bien voulu, de son côté, nous promettre une conférence pour le cours du mois de juin.

Photographie transcendante

Dans sa séance du 23 février 1924, le « Comité d'Etudes de Photographie transcendante », se conformant au désir de son fondateur, M. Emmanuel Vauchez, a accordé quatre diplômes, et des prix d'une valeur totale de 1.300 francs, aux personnes ci-après, qui ont obtenu des photographies transcendantales présentant un caractère d'authenticité indiscutable et réellement dignes d'intérêt.

Diplômes : M. Troula, à Monaco ; M^{me} Bourniquel, à Paris ; Miss Stead, à Londres ; Miss Estelle Scatcherd, à Londres.

Prix : 200 francs à M^{mes} Picquart et Sautriau, Paris, et à M. Gal, Nice ; 100 francs à : M^{mes} Bachillot, Paris ; Agulanna, Bordeaux ; Fiené, Courbevoie ; Lambret, Paris ; Sarah Brise, Paris ; Kuntz, Paris, et M. Georges Blancau, Bordeaux.

Les personnes qui pourraient obtenir des photographies des êtres et des radiations de l'espace, authentiques et contrôlées, sont priées d'envoyer un exemplaire des photos ainsi obtenues au Secrétaire trésorier de la Société : M. le capitaine Côté, 57, avenue Mozart, Paris-16^e.

Ces photographies seront examinées et étudiées par le Comité en vue des récompenses à accorder aux personnes dévouées et méritantes que ces passionnantes questions peuvent intéresser.

La « Société de Photographie Transcendantale » décernera un prix de 50.000 francs à la personne qui aura trouvé le procédé permettant d'obtenir à volonté la photographie des êtres et des radiations de l'espace.

Cercles et Sociétés

Bordeaux. — M. Viguié nous prie d'annoncer que la correspondance destinée au « Groupe Jean de la Brède » doit lui être adressée à son domicile, 189, rue Mouneyra.

Rochefort. — Le « Cercle Allan Kardec » nous communique un cas très intéressant de « dématérialisation vue à distance et décrite par le médium, M^{lle} J. Braneaud. »

Dans une vision, en état de transe, le médium voit sur son lit de mort M. René Guilment, qui vient de succomber à la tuberculose. Près de lui, et l'aidant à se dégager, se tient l'Esprit de son oncle. Après la mort, l'Esprit de René, d'après le médium, resta attaché quelques heures à son corps, s'accrochant désespérément, dans son désir de vivre, à sa dépouille corporelle, cherchant à ranimer les organes que la vie avait quittés.

Le lendemain, les membres du Cercle conduisaient la dépouille mortelle de Guilment, au cimetière.

Dès que le corps fut descendu dans la fosse, la physionomie et l'attitude du médium, qui assistait aux obsèques changèrent ; un phénomène d'incorporation se produisit au cours duquel l'entité, D^r R..., prononça, par la bouche du médium, un discours empreint de sentiments très élevés et d'une forme parfaite.

Quand M^{lle} Braneaud revint à elle, elle fut fort surprise d'apprendre que son discours avait été débité, avec une facilité qui ne lui appartient pas et qui avait émerveillé tout le monde.

Bibliographie

Dans son nouveau livre : *l'Ectoplasme et la Clairvoyance* (1), le D^r Gustave Geley, directeur de l'Institut Métapsychique International, donne le compte rendu *in extenso* de ses observations et expériences.

Les principaux médiums qu'il a étudiés sont, pour l'ectoplasmie, Eva C., Kluski, Guzik, Erlo et, pour la clairvoyance, Stephan Ossowiéki et M^{me} B...

Dans ce nouveau livre, le D^r Geley établit la réalité des phénomènes métapsychiques, objectifs et subjectifs : les *matérialisations de formes humaines* (photographies et moulages à l'appui) ; les *radiations humaines*, de nature inconnue, radiations pourvues de capacités physiques voisines de celles des rayons X ou des rayons gamma du radium et de capacités bioplastiques et idéoplastiques ; la *lecture à travers les corps opaques* ; la *communion mento-mentale*, la *lucidité* sous ses différentes manifestations.

Cet important ouvrage contient de nombreuses photographies obtenues dans les mémorables expériences de l'Institut Métapsychique.

L'éminent auteur de *l'Inconscient au Conscient* a réuni dans ce volume des documents de tout premier ordre dont la portée dépasse tout ce qui a été publié à ce jour sur des expériences métapsychiques conduites avec une compétence rare et les données scientifiques les plus rigoureuses par le savant Directeur de l'Institut Métapsychique International. Son succès dépassera encore, nous sommes certain, celui de son dernier ouvrage qui a déjà été traduit en plusieurs langues.

Pour la Science de l'Âme. Suite d'articles de M. Camille Flammarion traduits en italien par M. ZINGAROPOLI. Le distingué écrivain, M. Francesco Zingaropoli, vient de traduire en italien plusieurs articles parus dans notre Revue, dus à la plume de notre éminent collaborateur Camille Flammarion. Réunis en un volume de 240 pages, ces articles sont présentés sous le titre « Pour la Science de l'Âme ».

Nous croyons intéressant pour nos lecteurs de reproduire ici la préface de M. Zingaropoli.

Il y a, dans le domaine de la littérature, certaines personnalités qui, par leur importance, achèvent de représenter le patrimoine spirituel et la gloire de la nation à laquelle ils appartiennent et qui deviennent presque le patrimoine et la gloire de l'humanité entière. Quelquefois, on a ainsi vérifié que le succès de leur œuvre a été plus grand à l'extérieur qu'au sein de leur propre pays.

La Science, l'Art, la Pensée n'ont pas de patrie, pas plus que la Lumière, la Beauté, la Vérité...

Il en est ainsi de Camille Flammarion. Nous, Italiens, nous lisons depuis nos premières années ses livres de science populaire, et son nom est lié à tant de douces émotions et à tant de souvenirs que tout ce qu'il a écrit ne parle pas seulement à notre intellect, mais à nos cœurs. Ce n'était pas seulement l'Astronome qui nous expliquait les merveilles du monde sidéral, mais aussi le Poète du Ciel qui nous en chantait les fulgurances et les harmonies. Qui de nous a pu oublier les pages suggestives de ces premières lectures : « La Pluralité des Mondes habités », « l'Atmosphère », « l'Astronomie Populaire », et les merveilleux romans scientifiques : *Lumen*, *Uranie*, *Stella* ?

Jean Meyer, résumant récemment la dernière œuvre de Flammarion : « La Mort et son Mystère », lui adressait ces paroles :

« Vous avez appelé de nombreux esprits à l'étude d'abord curieuse, puis passionnée du ciel

(1) 1 vol. grand in-8 de 500 pages avec nombreuses planches et figures. En vente aux Editions B. P. S., rue Copernic. Prix : 35 fr.

physique, des astres qui peuplent par milliers l'immensité mystérieuse. Votre dernier livre ouvre maintenant à des foules anxieuses la voie d'un autre ciel, en leur révélant l'horizon merveilleux des au-delà de la vie.

« Vous avez longtemps éclairé les cerveaux ; voilà que, désormais, vous illuminez les âmes. Vous êtes le premier savant français qui, secouant la lourde et vaine chape du matérialisme, ose souligner l'erreur d'un siècle et affirmer que la Mort n'existe pas !

« La Mort n'existe pas ! En proclamant cette certitude du haut de l'imposant édifice de faits que votre patient labeur a construit en plus d'un demi-siècle, vous avez honoré la Vérité et vous vous êtes honoré par Elle.

« Et vous entrez vivant dans l'Immortalité ! »

Flammarion, entré à 16 ans à l'Observatoire de Paris, publia, à 20 ans à peine, sa première œuvre : « La pluralité des mondes habités », et, dans le cours de plus d'un demi-siècle, une quarantaine d'autres œuvres de vulgarisation scientifique et de haute valeur littéraire, toutes empreintes de spiritualisme, comme dans *Les mondes imaginaires et les mondes réels*, *Les merveilles du Ciel*, *Les Contemplations scientifiques*, *La fin du Monde*, *La Terre avant la Création de l'Homme*, *Dieu dans la Nature*, et son *Astronomie Populaire* (répandue dans le monde entier) qui a fait pénétrer dans les masses l'enthousiasme pour les études astronomiques et les notions sur les mystères du ciel.

A ces titres officiels de gloire, nous devons ajouter, nous spirites, les œuvres qui nous intéressent de plus près : *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, et, par-dessus tout, la récente trilogie *La Mort et son Mystère*, qui est le couronnement de son œuvre, affirmant d'une manière irréfutable, la certitude des destins immortels de l'âme.

* * *

Dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, à Paris, le 14 janvier 1922, les plus hautes notabilités du monde scientifique français voulurent rendre un hommage public de gratitude à Camille Flammarion, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. On ne peut lire sans émotion les discours prononcés à cette occasion par le savant Paul Painlevé, membre de l'Institut et ancien Président du Conseil, et du ministre Reibel, représentant le gouvernement de la République et son président M. Poincaré (1).

Dans le présent volume, nous publions, pour la première fois, traduits en italien, une série de récents articles de Flammarion parus dans *La Revue Spirite*, la plus ancienne et la plus importante revue spiritualiste, fondée le 13 mars 1858 par Allan Kardec, et qui, maintenant, entre dans sa soixante-septième année d'existence, sous les auspices de Jean Meyer, continuateur de la grande tradition.

Le premier article que nous reproduisons est le discours prononcé, en 1923, au nom de Flammarion, à la « Société des Recherches Psychiques de Londres », qui venait de l'élire président pour l'année 1923, à la place de Sir William Mc Dougal, honneur qui, parmi les illustres savants français, n'a été jusqu'ici offert qu'en 1905, au professeur Charles Richet, et en 1913 à Henri Bergson.

Suit une étude très importante sur « Les Maisons hantées par les Esprits », et d'autres sur divers sujets d'un suprême intérêt.

* * *

En publiant ces articles, grâce à l'obligeance de M. Jean Meyer, directeur de *La Revue Spirite*, qui a bien voulu nous en permettre la traduction, nous voulons signaler son haut mérite pour l'accroissement et le progrès de nos études. Il est le fondateur de « l'Institut Métapsychique International » de Paris, reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919, et de *La Revue Métapsychique*, bulletin dudit Institut, dont le Comité est composé comme suit (*ici les noms des membres du Comité de P. I. M. que nous lecteurs trouveront sur notre couverture*).

On pourrait dire que Flammarion est, en même temps, le plus ancien et le plus jeune de tous ces savants héroïques affirimateurs de l'Invisible : le plus jeune parce qu'il publiait encore,

(1) Voir le compte rendu complet de cette belle manifestation dans *La Revue Spirite* de juillet 1922.

dans l'année écoulée, *La Mort et son Mystère*, en ses trois parties : *Avant la Mort*, *Autour de la Mort* et *Après la Mort* ; le plus ancien, parce que, depuis l'année 1867, il adhérait au spiritisme dans la série de ses études précitées et dans le discours prononcé, en 1869, sur la tombe d'Allan Kardec.

Dans la préface des « Habitants de l'Autre Monde », il écrivait :

« Ami lecteur, cet humble opuscule est destiné à te prouver que la Mort « n'existe pas » et que les personnes chères que tu as aimées sur la Terre pourront encore converser avec toi... De même que toi, j'ai longuement hésité avant d'étudier cette doctrine, et, l'ayant étudiée, je n'y ai cru qu'après avoir vu, touché et compris ; mais je suis heureux de savoir et de croire que mon plus grand bonheur est de t'inviter à partager ma douce croyance. » F. ZINGAROLI.

Pour supprimer ce crime : La Guerre, par Henri DEMONT-THOMAS, Ed. En vente aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris. 5 francs.

Comment ne pas applaudir un tel livre ? Il fait appel « à une vraie Société Générale des Nations » ! Quel spirite ne formerait pas des vœux pour un tel avènement ?

« Les millions de morts couchés sur notre belle terre de France n'ont pas aboli cette tuerie « parce que des esprits arriérés (les auteurs du Traité de Versailles), inféodés au passé réfractaire « à toute idée de civilisation, n'ont pas compris le rôle et le devoir que les circonstances leur assignaient ».

L'auteur, avec quelque véhémence, affirme que le Traité de Versailles est mauvais. Il n'est pas le seul de son opinion. La difficulté est moins de dire ce qu'il aurait fallu faire que d'indiquer maintenant ce qui doit être fait. Il cherche le remède à la situation mondiale dans une savante réorganisation financière internationale. Nous sommes, avec l'auteur — et avec la Commission des Experts — tout à fait persuadés qu'il n'y a, en effet, de remède que dans une extension très considérable de la vie internationale sous toutes ses formes. Il faut rapprocher les hommes les uns des autres.

Malheureusement, le monde est encore pénétré de l'idée que le bien de l'un doit être le malheur de l'autre.

M. DEMONT espère que l'arbitrage sera l'un des remèdes suffisants, et il est suivi dans cette voie, on le sait, par des groupements français et étrangers très importants. Il ajoute que, pour assurer l'arbitrage, « il suffit d'avoir au fond du cœur l'amour du prochain et l'amour de l'humanité ». Oh ! combien nous sommes d'accord avec lui, mais énoncer ainsi la condition primordiale à l'établissement de toute paix, n'est-ce pas avouer que cette paix est lointaine ? N'oublions pas que la vie spirituelle de l'humanité reste profondément mutilée par la guerre. L'arbitrage de M. DEMONT demandera sans doute une armée, une flotte, etc... Là est le cercle vicieux.

Au point de vue plus matériel, M. DEMONT préconise un règlement général des dettes intérieures et extérieures de toutes nations, par la création de quelque 4.600 milliards d'obligations mondiales, qui deviendraient la monnaie universelle.

N'est-il pas à craindre qu'une pareille « inflation » n'augmente prodigieusement la cherté de la vie, et surtout ne l'augmente inégalement dans chaque pays ?

La France, d'après ses calculs, disposerait, après la liquidation de toutes ses dettes, d'environ 500 milliards de francs obligations, et l'Allemagne de 91 milliards. N'est-il pas certain que le pouvoir intérieur d'achat de nos milliards serait plus faible que celui des milliards allemands ? En tout cas, où serait l'équilibre de la concurrence internationale ?

La Société Générale des Nations supprimerait les armements et rendrait au monde du travail environ six millions d'hommes.

L'ajustement des conditions nouvelles de production et des changes, en présence des prix très différents de la production dans chaque pays, présenterait des difficultés considérables. Le Bureau International du Travail nous a montré récemment, dans son enquête sur la « production », qu'il s'agit aujourd'hui beaucoup plus de faire que les peuples soient à même de consommer plutôt que de produire.

Au fond de tout ceci reste le problème social, et au fond du problème social reste la nécessité de faire que l'homme ne soit pas un loup pour l'homme.

Applaudissons donc à l'effort de rapprochement proposé par M. DEMONT. L'idée de faire que les peuples soient comme une famille est excellente en soi. Et n'oublions pas que, pour atteindre la justice, il faut vouloir l'Amour...

Phénomènes Psychiques au moment de la mort, par Ernest BOZZANO. Prix : 5 francs. Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e).

Sous le titre générique ci-dessus, le présent livre réunit trois importantes monographies du célèbre psychiste italien. Le nom de Bozzano est universellement connu de tous ceux qui s'intéressent aux questions psychiques, métapsychiques et spirites.

Membre du Comité de l'Institut Métapsychique International, M. Bozzano a vu déjà plusieurs de ses ouvrages traduits en français. Doué d'un esprit scientifique précis et d'une logique rigoureuse, le maître italien appuie sur des faits la démonstration rigoureuse des manifestations spirites.

Le livre comprend trois divisions : les apparitions de défunts au lit de mort, les phénomènes de télékinésie en rapport avec des événements de mort et la musique transcendante.

La première division embellit à ce point la dernière heure qu'elle dissipe toutes les craintes puérides de ceux qui voient encore, dans la mort, un épouvantail et une fin, plutôt que le glorieux réveil, au sortir d'un cauchemar, dans une aurore de paix et d'amour. Qui peut lire ces pages sans envier la béatitude de ces voyageurs pour l'austral, partant, emmenés par les âmes lumineuses qui viennent les chercher ? Non seulement ils les reconnaissent, leur tendent la main, les embrassent et les suivent, abandonnant leur dénouille mortelle qui retombe inanimée sur la couche, mais souvent aussi les assistants les aperçoivent. Est-ce là la mort ? La mort tant redoutée ? Non, c'est la bienheureuse et divine délivrance qu'il faut remercier Dieu de nous envoyer.

Les phénomènes de télékinésie, tels un portrait qui tombe, une horloge qui s'arrête au moment de la mort, fournissent la preuve que l'esprit est indépendant de l'organisme personnel, puisqu'il montre la volonté dirigeante qui s'adresse à des objets désignés. Et là, comme à chaque pas, quel mystère encore dans la phénoménologie métapsychique ! Les exemples qu'il cite, fort curieux en eux-mêmes et dont beaucoup remontent à une époque où l'on ne s'occupait pas encore de spiritisme, donne une explication de ce que l'on qualifiait autrefois de superstition, de merveilleux, de satanique.

Un des phénomènes les plus troublants est certainement celui de cette musique occulte révélée par l'automatisme subconscient et souvent par des instruments musicaux invisibles, inexistants. Il en cite de nombreux cas, comme celui de cette mère qui, en entendant tout à coup une musique céleste, s'écrie : ma fille se meurt, elle est morte, car je viens de l'entendre chanter comme il n'y a qu'une morte qui puisse chanter.

La musique transcendante est parfois manifestée, en dehors de tout rapport avec des événements de mort, comme ce jeune homme qu'une mélodie suave éveille et qui continue à l'érouter dans un ravissement d'extase. Les divers cas que rapporte l'auteur sont vraiment troublants et prouvent combien nous savons peu de chose de ce qui se passe en dehors de nous. Cette lecture est des plus attachante ; aussi considérons-nous comme un devoir de dire merci à Ernest Bozzano pour nous avoir donné ce beau livre et à M. de Vesme pour l'attrayante traduction qu'il en a faite.

Saturnin le Saturnien, roman spirite du D^r Lucien GRAUX (Ed. Crès), en vente Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris-16^e. — Lorsque l'on prend conscience que depuis *Réincarné*, les romans spirites du D^r Lucien Graux — *Hanté*, *Initié*, et, depuis hier, cet étonnant et puissant plaidoyer pour l'Esprit, *Saturnin le Saturnien*, ont été lus et seront lus par des centaines et des centaines de mille de lecteurs ; quand on pense que tels de ces ouvrages ont été traduits dans plusieurs langues, on doit convenir que ces livres apportent une magnifique collaboration à la propagande de nos idées et servent à sa diffusion avec un rare bonheur.

Si, par ailleurs, on ne manque pas d'être frappé par les hautes qualités de forme de ces romans où l'écriture impeccable sert la pensée la plus originale, on est tenu de consentir qu'un écrivain de race est venu brillamment se joindre aux auteurs aimés du public et qui doivent compter, plus tard, dans l'histoire littéraire de notre époque.

Si, enfin, on passe de la forme au fond, si l'on considère la structure de ces œuvres fortement construites, agencées avec un sens savant de la composition, si l'on vérifie que toutes ces qualités sont, au total, consacrées à faire triompher dans les masses la certitude que l'Esprit régit le monde matériel, on s'enchant de voir paraître, après les premiers romans où la thèse spirite était si persuasivement offerte au rayonnement de chacun, ce *Saturnin le Saturnien* qui, cette fois, sur des bases particulièrement dramatiques, pose le problème — et le résoud — du combat actuellement livré entre les savants de la matière et les savants de l'Esprit. Une thèse aussi poignante eût tenté Balzac. Le D^r Lucien Graux n'a pas redouté de s'en emparer, d'y mêler le drame moral au drame sentimental, d'y faire confluer toutes les passions, bonnes ou mauvaises, du cœur humain, avec toutes les angoisses et tous les scrupules de la conscience. En bref, il a cimenté un édifice de sang, de larmes, de joies et d'effrois, de fièvres et d'apaisements, de luttes et de victoires, une œuvre où les personnages synthétisent tout le temps présent, et d'où à la fin se dégage, dans la paix, le bonheur et la certitude, la vraie Loi spirituelle, celle qui fortifie et celle qui console.

Saturnin le Saturnien atteint aujourd'hui son trentième mille. Ce n'est que justice. C'est un livre qui ira aussi loin qu'il plane haut. J. de W.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Nous remercions de leurs envois tous nos généreux donateurs, qui contribuent ainsi à la grande œuvre que nous poursuivons.

Ci-après les noms de la troisième liste (avril 1924).

M^{mes} Estelle Delalande, 20 fr. ; Blancard, 3 fr. ; Marie Demimuid, 20 fr. ; Joret, 3 fr. ; Marie Hervagault, 50 fr. ; Vve Amblard, 20 fr. ; Une lectrice de la Revue, 50 fr. ; M^{lles} Quénéa, 10 fr. ; Ulmann, 3 fr. ; Robert, 3 fr. ; Anonyme, 20 fr.

MM. Marcel Duboisset, 10 fr. ; Raymond Dru, 3 fr. ; Laurent, 10 fr. ; Max Roussel, 10 fr. ; Armand Quemarec, 3 fr. ; S. Fosse, 5 fr. ; Jacques Retterer, 8 fr. ; J. Burri, 5 fr. ; L'Azou, 5 fr. ; A. Spinnewyn, 10 fr. ; Fougerat, 10 fr. ; L. Cerisay, 10 fr. ; Paul Verrue, 3 fr. ; Very, 75 fr. ; Anonyme, 100 fr. ; Lavilledieu, 5 fr. ; F. Thomas, 9 fr. 50 ; Anonyme, 20 fr. ; L. Morizot, 100 fr. ; Pierrot, et Alexandre 10 fr. ; Gracy, 10 fr. ; A. Ibout, 3 fr.

ON DEMANDE

des personnes désireuses d'aider à la propagande par la vente des ouvrages édités par la Bibliothèque de Philosophie spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques et à la diffusion de la « Revue Spirite » par abonnement.

Pour renseignements et conditions, s'adresser à la direction de la « Revue Spirite », 8, rue Copernic, à Paris-16^e.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENTS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement pour 1924 de nous l'envoyer sans retard, afin de nous éviter les frais de recouvrement.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : Louis GASTIN.

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

•••

Directeur : Jean MEYER

+••+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.

TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.

LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE

EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Excursion dans le monde invisible

J'ai mis sous les yeux des lecteurs, dans mon ouvrage sur *les Maisons hantées*, un si grand nombre d'observations précises irrécusables, qu'il semble pour ainsi dire superflu d'en ajouter d'autres. Cependant, je continue d'en recevoir (mon enquête psychique mondiale s'élève actuellement à 7.200 relations adressées de tous les points du globe), et mon devoir est d'en signaler ici quelques-unes.

Un homme d'étude indépendant, avocat à Oran, ancien bâtonnier, m'écrivait le 28 février dernier :

« Vous admettez sûrement, cher Maître, vous qui avez si souvent constaté et jugé à leur valeur les préjugés sociaux, qu'en certains cas les noms de personnes et de lieux doivent être tenus sous silence ; cette réserve ne diminue en rien l'authenticité des observations. Je crois utile à vos recherches de vous exposer un phénomène inexplicable arrivé dans un quartier populaire de la Marine, à Oran, mais je ne dois faire connaître ni le nom de la famille ni la rue. Voici la relation de mon ami anonyme dont je répons de la sincérité. Vous

vous verrez une curieuse confirmation de plusieurs faits identiques publiés dans votre dernier ouvrage :

Ma famille possédait une maison que j'ai habitée dans mon jeune âge. Au bout de la rue se voyait un immeuble à un étage, de modeste apparence, occupé par des journaliers espagnols. Il était de notoriété, dans le quartier, qu'à une époque antérieure, dans une chambre du rez-de-chaussée, on avait assassiné un maquignon venu d'Espagne pour vendre un lot de mulets destinés aux labours. Ce muletier avait sur lui une quinzaine de mille francs, et le vol avait été le mobile du crime.

Bien des années s'étaient écoulées. Depuis longtemps, cette histoire (fait divers assez banal en ces temps d'insécurité) était à peu près tombée dans l'oubli... où va toute chose... lorsqu'une manifestation imprévue la rappela subitement à l'esprit des anciens du quartier.

Un soir — c'était en 1896 ou 1897 — une ménagère, seule avec son enfant, qui habitait cette même chambre du muletier, sans doute ignorante de l'événement qui s'y était produit autrefois, se mit brusquement à pousser des cris. Des pierres tombaient de toutes parts, des murs, du plafond, sur les meubles, sur elle, sur son enfant, mais sans les blesser.

Les voisins accourus virent le phénomène. Effrayés, ils se retirèrent de la chambre en emmenant la locataire terrorisée. Personne ne voulut plus occuper le petit appartement où se produisait ce phénomène tenant du merveilleux, et les histoires allèrent leur train.

Ma mère fut mise bien vite au courant de ces incidents. Elle se refusa à admettre le fait en lui-même, qu'elle attribua à des superstitions vulgaires, auxquelles la population indigène était facilement accessible, ou à des hallucinations très plausibles chez des gens pauvres, malingres, mal nourris, sales, vivant dans un milieu insalubre et ravagé par les épidémies.

Eloigné d'Oran à cette époque, je reçus la visite de ma mère, qui m'instruisit de ce que l'on racontait, sans y croire, s'en moquant même, s'étant refusée à toute vérification personnelle, qui lui paraissait aussi ridicule qu'inutile.

Cependant les voisins avaient renforcé leurs affirmations par la continuation de leurs observations.

Six mois après, de retour à Oran, je revis ma mère, qui me fit le récit suivant à propos de ces jets de cailloux :

« Tu sais combien je répugnais à admettre la réalité du phénomène observé par de nombreux témoins dans le fond du quartier. Néanmoins, sur la sollicitation de deux notables de la Colonie espagnole, je me suis rendue, en leur compagnie, dans la chambre en question. Nous avons fermé la porte sur nous et tiré le volet. Le jour filtrait à travers les joints de la maçonnerie et du bois. On y voyait suffisamment, car le soleil du matin éclairait vivement la chaussée. Nous étions là depuis un moment lorsque nous entendîmes siffler une pierre partie du mur à toute vitesse. Cette pierre me toucha au front, sans me faire aucun mal, malgré la force de propulsion qui l'animait. Un des notables se baissa pour ramasser le petit caillou, qui avait roulé à terre, et en reçut un sur le dos, toujours sans aucun mal. Il en tomba de tous côtés. Ces deux messieurs, très impressionnés, se regardaient, échangeant des paroles entrecoupées qui témoignaient de leur stupeur. Ils étaient troublés, et l'un dit à l'autre :

« Tout de même, c'est renversant ! Il y a donc quelque chose au-dessus de nous ? »

Ils étaient entrés là très matérialistes, du moins l'avaient-ils proclamé. A leur sortie, ils n'étaient plus si affirmatifs et répétaient entre eux : « Il y a quelque chose d'inconnu ».

Les pierres étaient des galets de rivière roulés par les eaux, arrondis sur toutes leurs faces. Or, la maison hantée était adossée à la montagne du Murdjje, dont les pierres sont schisteuses.

Voilà ce que je puis vous affirmer sur le phénomène observé, dans cette rue du quartier de la marine. Et je vous certifie ces faits sur l'honneur.

Ma mère est morte à 85 ans, en 1912. En 1896-1897, elle avait 70 ans, et elle conserva longtemps encore la pleine lucidité d'une vive intelligence. Née catholique, elle ne pratiquait pas, mais restait attachée à la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Louis GIRAUD.

Je remercie l'auteur de cette remarquable relation, qui concorde en tous points avec une centaine d'observations analogues : pierres venant on ne sait d'où, lancées avec une certaine force et ne blessant jamais les spectateurs qu'elles pourraient toucher, manifestations d'un monde invisible et encore inconnu, mais dont la science déterminera un jour la nature. Tout ce que nous pouvons et devons faire actuellement est de constater la réalité, la sincérité des observations, au lieu de les nier aveuglément et de les dédaigner. L'astronomie en a accumulé pendant des milliers d'années avant de pouvoir les expliquer. Il en a été de même en physique, en chimie, en géologie et dans toutes les sciences.

*
*
*

L'existence de *fantômes invisibles et impalpables* est prouvée par certains faits rigoureusement constatés. Comme je le disais plus haut, je reçois constamment des observations nouvelles. Celle que je vais mettre sous les yeux des amis de la vérité est remarquable à tous les points de vue, et se recommande spécialement à nous par la valeur personnelle du narrateur, M. H. Japy de Beaucourt, Inspecteur de l'Enseignement technique du Haut-Rhin, ancien Président de la Chambre de commerce de Besançon. Je lui demanderai la permission d'extraire ce qui suit d'une lettre qu'il m'a adressée le 12 décembre 1923 :

Je n'habitais pas Beaucourt une partie de l'année et ma maison était confiée à deux femmes, l'une d'âge, l'autre de vingt ans.

Pendant plus d'un hiver, elles se sont plaintes à moi que des bruits se produisaient, comme venant des toits, descendant dans la cheminée, puis se succédant dans certaines parties de l'immeuble.

Je fis coucher deux hommes dans une pièce du bas et leur prescrivis de tendre des ficelles aux portes et de s'armer. Ils n'eurent pas à attendre, car les jours suivants, les mêmes bruits se renouvelèrent et ils virent passer des ombres devant eux. Ils veillaient, ils étaient armés, mais n'eurent pas le temps de tirer : ces ombres légères s'enfuirent sans rien déranger aux ficelles.

Ma pauvre vieille devint folle et ne tarda pas à être internée et à décéder. Quant à la jeune je ne sais ce qu'elle est devenue ; mais ma maison, qu'on avait surnommée, à cause de ses propriétaires, la maison du Bon Dieu, fut pendant quelques mois la maison du diable !

Maintenant, passons à l'idée que vous émettez des êtres invisibles de l'univers. J'y crois tellement que j'ai écrit plusieurs articles de journaux sur ce sujet. Ce fut principalement après la conférence que le distingué camarade de Centrale Lucien Fabre nous fit à la suite des conférences d'Einstein sur la relativité et la 4^e dimension.

Il nous expliqua que toute la théorie d'Einstein repose sur le calcul intégral qu'il est arrivé à simplifier de 20 à 1, c'est-à-dire que lorsqu'il fallait faire 20 pages de calcul pour résoudre son équation première, il y arrivait en quelques lignes ! Malheureusement Einstein ne pouvait rien expliquer au public, puisque toute sa méthode reposait sur le calcul.

Mon idée, que j'exposais alors, et qui est aussi la vôtre, concluait de tout cela que si notre cerveau emprisonné dans la boîte crânienne ne peut concevoir que trois dimensions, ces trois dimensions faisant la caractéristique de la matière, il y a quelque chose d'autre dans l'univers, chose que le cerveau humain aura peine à comprendre ; c'est qu'une vie spéciale anime le monde invisible, monde bien autrement puissant que notre pauvre et triste matérialité !

Il suffit de savoir ce qu'il nous en coûte d'efforts pour obtenir ici-bas le moindre résultat, pour concevoir la puissance universelle de ce monde invisible. Les quelques inventions nouvelles de la T. S. F., par exemple, nous en donnent une bien faible idée ! L'aimantation aussi, etc...

Ce monde invisible est manifeste pour tout ingénieur qui raisonne.

Mais à côté de l'ingénieur, il y a la religion qui, de tout temps, au lieu de s'élever dans les

hauteurs intellectuelles, a façonné le monde invisible, soit en un petit bonhomme en pierre, celui-là à trois dimensions, qu'on campe dans une niche d'église, abaissant ainsi l'idée des forces invisibles à la compréhension des mentalités rudimentaires. Et ainsi, l'Église a emprisonné ce monde invisible, au lieu d'en montrer toute la beauté et de faire apprécier la grandeur de ce qu'elle appelle cependant le Créateur. C'est ce monde invisible que j'ai eu l'audace d'appeler la 4^e grandeur..., si vous le préférez, la 4^e dimension, parce qu'une 4^e dimension ne peut exister pour un être matériel, les trois dimensions le constituant, pas une de plus, pas une de moins !

Je laisse de côté la relativité, la discussion sur le temps, celle sur la déviation de la lumière par la masse ; je veux seulement préciser l'union d'idée de vous et moi sur les puissances universelles qui nous seront peut-être dévoilées un jour prochain.

H. JAPY DE BEAUCOURT.

Cette importante dissertation métaphysique et physique nous a reportés aux exemples donnés précédemment, de fantômes passant à travers les murs comme à travers les ficelles tendues sur leur passage, de portes fermées à clé et au verrou, s'ouvrant d'elles-mêmes, et des diverses manifestations ne pouvant s'expliquer que par la réalité d'une quatrième dimension.

Le monde invisible est plus vaste et plus complexe que le monde visible.

Ces considérations métaphysiques à propos des images religieuses rapetissées aux compréhensions vulgaires et à la crédulité nous ont rappelé le mot de Pascal : « Abêtissez-vous ! »



Voici, maintenant, un bien curieux *avertissement par les Invisibles* :

M. Charles Armstrong, membre associé de la Society for Psychical Research, d'Angleterre, a communiqué à cette Société (1) l'observation suivante, qui nous invite à une analyse spéciale. Traduisons textuellement cette relation :

Dans le rapport du Dr Schiller sur les communications reçues par l'intermédiaire de M^{me} Piper du beau-père défunt de M^{me} Tarrant, j'ai remarqué les mots suivants, comme en connexion significative avec une observation personnelle que j'ai faite : « Tous les enfants seront sauvagés si vous avez la foi. Lorsque nous les voyons en danger, nous pouvons agir nous-mêmes, intervenir et empêcher toutes sortes de calamités ».

Au mois de janvier de cette année (1924), j'étais, avec ma femme et ma famille, à Pétropolis, agréable résidence voisine de Rio-de-Janeiro. Le soir du 5 janvier, lorsque les enfants furent couchés, nous dînions, ma femme et moi, à une petite table, dans la salle à manger d'un modeste hôtel, et il se trouva que notre table était juste au-dessous de notre chambre à coucher et de l'endroit où dormaient nos enfants. Au dessert, nous entendîmes tous deux des coups frappés au-dessus de nous ; ma femme pensa qu'ils avaient été frappés par la jointure de doigts fermés, comme on le fait généralement ; mais pour moi, j'attribuai le son au frapement d'une chaussure. Je ne fus aucunement ému de ce bruit, qui ne me parut avoir aucune importance, mais ma femme en fut inexplicablement alarmée, à ce point qu'elle voulut savoir immédiatement où la nourrice (Theresa) se trouvait. On lui répondit qu'elle était à dîner dans la cuisine. Alors ma femme se leva, fort agitée, et se lança dans l'escalier. Tout d'abord, je souris de cette alarme sans cause apparente, mais aussitôt je fus pénétré de la même émotion et m'attendis à me voir appelé par ma femme, ce qui n'arriva pas. Je montai, à mon tour, en toute hâte, pour savoir de quoi il s'agissait. Ma femme avait allumé l'électricité, et je la vis, toute pâle et effrayée, regardant le plus petit de nos enfants, qui se mit à crier aussitôt *après* mon arrivée. Il n'avait pas encore un an, et ma

(1) *Journal of the Society for Psychical Research*, avril 1924.

femme l'avait trouvé suspendu par le cou entre les deux lits, qui auraient dû se toucher, mais que, sans aucun soin, la nourrice avait laissé écartés. Les pieds de l'enfant n'auraient pas pu atteindre le plancher. Le bébé avait dû rouler pendant son sommeil et était tombé entre les deux lits, qui, étant cependant très rapprochés l'un de l'autre, ne pouvaient pas laisser passer la tête, de sorte que l'enfant était resté accroché dans cette position périlleuse. Il n'avait pas crié et avait perdu conscience. D'un côté du cou, nous aperçûmes des marques du lit de fer, qui restèrent visibles pendant plusieurs jours.

Il est impossible de deviner l'explication des coups frappés au plancher.

Or, à la fin de janvier, ma femme reçut une lettre de Barcelone, où habitait son frère, lui apprenant qu'il était mort le 30 décembre.

Le 5 janvier était l'anniversaire de la mort de mon père, décédé en 1905, mais je pense qu'il n'y a là aucune corrélation.

Charles W. ARMSTRONG.

M^{me} Armstrong a confirmé le récit de son mari par une attestation identique.

Une enquête soigneuse a précisé certains points. Il y a eu trois ou quatre coups frappés en succession rapide. Ils n'ont pu être produits par des mouvements du lit. La mère du bébé, très alarmée, a répondu immédiatement à l'appel. Les autres enfants ont été trouvés dormant tranquillement dans le grand lit voisin.

M. Armstrong écrit, en réponse à l'enquête : « Personnellement, je ne suis pas disposé à croire à la présence ici des âmes des défunts, mais j'avoue que je ne puis trouver aucune autre explication du fait observé. On peut supposer que ma femme a eu la faculté d'être impressionnée par la situation dangereuse du bébé ; mais cette hypothèse n'explique pas les coups entendus. »

Cette observation me paraît particulièrement intéressante. Retournons-la dans tous les sens. Que constatons-nous avec certitude ? Un *avertissement intentionnel*, amenant une mère à sauver son enfant menacé de mourir étranglé. Voilà le fait à expliquer.

On peut attribuer toutes les qualités imaginaires à l'inconscient, au subconscient, aux facultés encore inexplorées de l'être humain ; mais on est forcé de reconnaître là l'exercice d'un acte intelligent. Sans chercher midi à quatorze heures, sans inventer un roman quelconque, nous voyons là, en action, une cause psychique dont l'effet est précis. Quelle est cette cause ? Quel est l'agent ? Non, sans doute, le subconscient d'un enfant de moins d'un an. Cette cause est un être intelligent invisible. Nous avons devant nous deux membres de la famille décédés, l'oncle de l'enfant, mort depuis 7 jours, et son grand-père, mort depuis 18 ans. Nous sommes conduits à penser que l'un ou l'autre de ces parents, surtout le premier, ou tous les deux peut-être — a pu être la cause du sauvetage. Il y a là une probabilité assez logique. Dans les communications du cycle de M^{me} Piper, nous avons lu cette phrase : « Lorsque nous voyons les enfants en danger, nous pouvons intervenir. » Je conclus de cette observation qu'un esprit a été en œuvre dans cet épisode, esprit étranger, peut-être, à la famille Armstrong, mais, plus probablement, cet oncle mort depuis 7 jours. Nous avons là une nouvelle preuve de l'existence du monde invisible.

* *

Devant l'immensité de l'Inconnu qui nous environne, nous ne sommes que des pygmées. Notre devoir est de tout étudier en complète indépendance

scientifique. L'hypothèse des hallucinations individuelles ou collectives n'explique pas du tout les faits constatés.

L'étude des phénomènes métapsychiques est d'une extrême complexité. Il y a des fantômes visibles et des fantômes invisibles aussi réels que les premiers, des fantômes de morts, des fantômes de vivants, et il est parfois très difficile de décider. L'un de nos collègues les mieux documentés dans ces études, M. Henry Decharbogne, a signalé, entre autres, dans la *Liberté* du 24 juin 1922, sous la forme d'une « lettre ouverte à M. Camille Flammarion », l'intéressante observation que voici :

Un membre de la presse parisienne, correspondant de guerre à Salonique en 1917, se reposait une nuit sous sa véranda, lorsqu'il vit soudain son chien qui dormait auprès de lui s'agiter et se dresser comme pour bondir sur un invisible ennemi. Quelques secondes après, un cri d'agonie, suivi de cette exclamation : « Maman ! » déchira le silence nocturne. Presque aussitôt, les arbustes formant haie devant la maison s'écartèrent sous l'effort de deux mains et, dans l'échancrure ainsi formée, un buste d'homme apparut. Le journaliste eut le temps de dévisager cet étrange visiteur, dont les traits étaient caractéristiques. Sans perdre une seconde, notre confrère, accompagné de son chien, bondit vers le lieu de la vision, explora les alentours de sa maison et fut obligé de reconnaître qu'il n'y avait absolument personne dans les environs. Très impressionné, il se rendit le lendemain matin au baraquement-ambulance, qui était la seule habitation voisine de son cottage, interrogea le médecin-chef et apprit qu'un décès de soldat avait eu lieu à l'heure même de l'apparition. Mis en présence du cadavre, il reconnut formellement son visiteur de la nuit.

A la lecture de cette communication, j'ai demandé à mon laborieux confrère s'il pouvait me donner quelques précisions confirmatives de cet épisode. Voici sa réponse :

Tout d'abord, je crois à l'authenticité du fait relaté, parce que les principes cartésiens d'évidence et de dénombrement lui sont applicables.

Son premier narrateur, le chroniqueur Jules Rateau, en fut le témoin direct. Je suis certain que sa bonne foi ne peut être mise en doute et que, non seulement il ne pouvait tirer aucun profit du récit d'un fait imaginaire, mais encore que celui qu'il nous fit est en contradiction avec ses convictions philosophiques très nettement exprimées.

Rateau ne croit pas à la survie et n'y veut pas croire, mais sa conscience le contraignait, en quelque sorte, à payer son tribut à la vérité. Lorsqu'il s'acquitta de ce devoir moral, devant un auditoire composé en grande partie de sceptiques et d'indifférents, nous avions tous l'impression qu'il s'efforçait de décrire, détail par détail, une scène qui repassait comme un film devant les yeux de sa mémoire.

La succession des phases du phénomène est bien celle que j'ai indiquée :

1° Le chien eut le premier la perception d'un fait anormal ;

2° Rateau « entendit » un cri d'agonie et cet appel d'enfant en détresse : Maman !

3° Il « vit » immédiatement après, le buste d'un homme ;

4° Le lendemain matin, dans la salle mortuaire de l'ambulance, il reconnut, sans le moindre doute, le visage très caractéristique de son visiteur nocturne ;

5° L'heure de l'apparition concordait avec celle du décès du soldat.

Maitre, il est de mon devoir de vous signaler que cette question de l'heure donne lieu à une double interprétation du phénomène qui est de nature à justifier l'obstination de mon sceptique confrère à ne pas croire à la survie.

Jules Rateau, lorsque je lui ai demandé, de votre part, la confirmation des faits, m'a dit en substance :

— J'ai la conviction d'avoir assisté à une manifestation *ante mortem*. J'ai entendu le cri d'agonie, cri réel, poussé par le moribond. Presque immédiatement après, j'ai vu le buste de l'hom-

me. Comme on n'a pas chronométré l'heure du décès, ni celle de l'apparition, j'ai tout lieu de croire que c'est un cas de dédoublement « physique » d'un être encore en vie qu'il m'a été donné de voir, cas extrêmement rare et difficilement explicable, j'en conviens, mais ressortissant au plan matériel...

Tel est le fond du raisonnement du témoin de l'aventure. On ne saurait en nier la subtilité...

L'interprétation du fait me paraît être, comme à l'observateur et à M. Decharbogne, qu'il s'est agi là d'un *fantôme de vivant*, d'un mourant, ce qui est beaucoup plus fréquent que l'observation des fantômes de morts, mais n'infirmes en rien l'authenticité de ceux-ci. Notre conclusion est toujours la même : Constatons, étudions avec soin ; analysons en détail ; affirmons les faits ; ne nions plus.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

V

Pour résoudre le problème social, nous avons vu que les théoriciens nous proposent plusieurs systèmes, : collectivisme, étatisme, communisme, etc. Mais au-dessus de tous les systèmes, une question se pose : Pour améliorer le sort des humains par une répartition équitable des biens, pour mettre un terme aux abus, à la spéculation effrénée ; pour effacer les traces de ce qui fut, hier encore, l'exploitation de l'homme par l'homme, suffirait-il de recourir à des institutions, à des règlements, à des lois ?

Toutes les œuvres humaines changent et passent. Toutes les formes sociales que nous venons d'énumérer ont été appliquées à travers les âges par des civilisations diverses, mais aucune n'a résisté à l'action du temps et au choc des passions. L'histoire a enregistré les tentatives successives, les efforts des novateurs pour réaliser leurs rêves, toujours suivis d'échecs retentissants. Et, de tant de vicissitudes, une considération se dégage. C'est qu'en socialisme comme en politique, les hommes n'ont jamais que ce qu'ils méritent ; leurs œuvres sociales sont toujours en rapport avec l'état de perfectionnement qu'ils ont pu atteindre.

Si nous voulons préparer un meilleur avenir, commençons d'abord par instruire l'homme des vérités nécessaires, par le rendre plus sage, plus éclairé, plus maître de lui-même et de ses passions.

Dans le domaine de l'économie sociale, ce qui a régné jusqu'ici, c'est la libre concurrence, c'est-à-dire la lutte des intérêts, la rivalité, l'antagonisme. Les grèves ont succédé aux grèves, aux coalitions, aux sabotages ; les syndicats ouvriers se sont dressés contre les syndicats patronaux et les trusts, c'est-à-dire la force contre la force et son produit inévitable la haine ! Or, la haine ne peut rien fonder de fécond, de durable. C'est, au cœur de l'homme qu'il faut s'adresser.

Ce que tous les avantages matériels, la mutualité, la participation aux bénéfices, les hauts salaires n'ont pu réaliser, une grande doctrine simple, consolatrice et apaisante peut le faire.

Les revendications socialistes ont abondamment parlé à l'ouvrier de ses droits, mais non de ses devoirs. Elles ont négligé de cultiver ses qualités morales, de développer en lui l'esprit d'ordre, de sagesse, de prévoyance, et qu'en est-il résulté ?

Le peuple a vu s'accroître son bien-être physique, mais il n'est pas plus heureux : il est devenu plus exigeant, plus mécontent, moins consciencieux. Et cependant, pour changer tout cela il suffirait d'inculquer à tous l'amour du travail et la confiance en la vie, qui n'est autre, en réalité, que la montée lente et graduelle vers la lumière, vers la perfection.

D'abord, il n'est d'autre droit que celui qui résulte des mérites acquis, des services rendus, d'une participation efficace à l'œuvre de civilisation et de progrès. Tout droit acquis comporte une série de devoirs correspondants, et ces devoirs sont d'autant plus nombreux que le droit est plus précis, plus étendu : devoirs envers la famille, envers la patrie, envers l'humanité.

Puis c'est la liberté, ce principe si mal compris qui a suscité tant de discussions stériles. Les uns veulent une liberté absolue, laquelle aboutit forcément à la licence, c'est-à-dire au désordre et à l'anarchie. D'autres se rallient à un déterminisme vague, qui ferait de l'homme une sorte de marionnette dont les fils seraient tenus par un invisible destin. La vérité est entre ces deux extrêmes ; elle est à la portée de tous. La liberté, — ou plutôt le libre arbitre, — est proportionnelle au degré d'évolution de l'être et s'accroît à mesure de son ascension sur l'échelle infinie des existences et des mondes.

Et c'est là ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans la destinée humaine : la conquête de la liberté par des efforts constants vers le bien, l'affranchissement graduel des basses servitudes, l'éducation, le perfectionnement de l'âme qui se poursuit de siècle en siècle par le retour dans la chair au moyen des vies renaissantes, vies de travail, d'activité, d'élévation par laquelle l'être se développe pour devenir une force de plus en plus grande et jouer un rôle toujours plus considérable dans l'univers. L'homme est libre dans la mesure où il met ses actes en harmonie avec les lois universelles. Pour régénérer l'ordre social, le spiritalisme, le socialisme et le christianisme doivent se donner la main ; du spiritalisme peut naître le socialisme idéaliste. Il y a un intérêt capital à rapprocher ces trois ordres d'idées. L'être doit se perfectionner en développant ses qualités innées et en effaçant les stigmates qu'il apporte de ses vies antérieures (1).

Le socialisme n'est donc, en réalité, que le rapprochement des fluides de même nature, leur fusion et leur harmonie dans la vie humaine et suivant le degré atteint au cours des existences parcourues. La connaissance des lois spirituelles est donc indispensable pour établir la véritable nature de l'être et son adaptation possible aux différents milieux sociaux. Il faut que chaque être possédant une force radiante, une puissance attractive, l'infuse par voie de vibrations, chez ceux en qui le même fluide circule plus faiblement. Ce serait là le véritable communisme. L'objectif essentiel est d'obtenir une corrélation directe entre les points de vue moral, fluïdique et matériel.

Les grands missionnaires spirituels furent, à des titres divers, de grands

(1) Voir pour les preuves de la réincarnation mon livre le « *Problème de l'Être et de la Destinée* », *passim*.

socialistes. Le socialisme, c'est l'élévation de la collectivité dans l'ordre physique et moral, et cette amélioration doit être réglée par la justice et la raison. C'est pourquoi il faudrait arriver à une fusion intégrale par des échanges de force susceptibles de paralyser les passions et les travers qui subsistent en nous. La vie actuelle n'étant qu'un état transitoire, aucun des problèmes qui s'y rattachent ne peut être logiquement résolu, si l'on néglige de tenir compte de tout ce qui la conditionne dans le passé et du but qu'elle doit atteindre dans l'avenir.

Avant tout, il convient de développer le sens moral chez l'enfant, chez l'adulte, c'est-à-dire le sens élevé de la vie, de ses devoirs, de ses responsabilités ; graver profondément dans la pensée et le cœur de l'être humain cette loi imprescriptible de la conséquence des actes qui ramène, dans le cours de notre destinée, tous les éléments, bons ou mauvais, que nous avons générés.

Dès lors, la dignité humaine se trouverait rehaussée, l'existence prendrait un caractère plus noble, un but plus précis ; ce serait la construction, par nos propres soins, à travers les siècles, de notre personnalité, l'édification de notre destinée. Nous sommes ce que nous nous sommes faits ; notre sort, heureux ou malheureux, est entre nos mains. Ainsi dans l'enchaînement de nos vies, l'action de la justice devient plus évidente. Tout ce que nous faisons retombe sur nous, à travers le temps, en joies ou en douleurs. Et comment l'avenir pourrait-il être meilleur que le passé si nous continuions à semer dans le présent des germes de haine, des causes de discorde et de déchirement, si le faible continue à être écrasé par le fort, si tant de cœurs sensibles sont brisés par l'égoïsme et la brutalité, en un mot, si l'homme reste cruel pour l'homme ?

Tous les fluides impurs causés par nos passions, engendrés par les œuvres du mal, par les injustices commises, s'accablent en silence au-dessus de nous, puis un jour, quand la mesure est comble, la tempête éclate sous la forme de fléaux, de calamités, source de souffrances nouvelles, car l'excès des jouissances amène fatalement un accroissement de douleur jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli dans l'ordre moral comme il l'est dans l'ordre physique.

L'abus des plaisirs, l'excès du luxe, l'alcoolisme, la débauche se rachètent par la souffrance, les privations, la misère. Apprenons à être sobres et mesurés en toutes choses. L'ouvrier fréquente trop le cabaret, les cinémas réalistes et autres lieux malfaisants. Mais c'est aux classes dirigeantes à donner l'exemple et à ne pas faire, de la jouissance, la règle prédominante de leur vie.

Les catastrophes, le jeu de ce que nous nommons les forces aveugles, ne nous paraissent inexplicables que parce que nous méconnaissons les causes invisibles qui les produisent et qui, le plus souvent, émanent de nous-mêmes et s'expliquent par notre infériorité et nos violations de la loi.

Mais, au contraire, toute âme pénétrée de cette loi, de cette nécessité d'évoluer, sentira la grandeur de son rôle. En présence de cet ordre universel qui ramène toujours les effets vers leurs causes, devant cette perfection des formes et des règles, elle comprendra que cette perfection, elle est appelée à la réaliser en elle et autour d'elle, et que pour cela l'infini des temps et des espaces lui est ouvert.

Si on consacrait à l'éducation des masses et à la vulgarisation des principes souverains seulement un quart des sommes que l'on dépense pour les œuvres de destruction et de mort, la face du monde serait vite changée, le progrès serait plus rapide dans le fonctionnement des œuvres sociales. Par le déve-

loppement du sens moral et l'évolution des intelligences, bien des causes de souffrances disparaîtraient et l'humanité s'acheminerait d'un pas plus assuré vers des temps meilleurs.

La guerre, avons-nous dit précédemment, au lieu de servir de leçon a été suivie d'un réveil des passions violentes et des basses convoitises. Le pouvoir corrompateur de l'argent, la floraison du vice et du crime n'ont fait que s'accroître. Ni la religion, ni la science, ni les disciplines sociales, aucune barrière n'a pu arrêter, ou seulement ralentir ce flot impur qui entraîne l'humanité. Il fallait autre chose, maintenant que tant d'institutions ont montré leur impuissance.

L'intervention du monde invisible était devenue nécessaire pour réveiller dans les cerveaux embrumés la notion de l'immortalité et des exigences qu'elle comporte. Il la fallait lente et graduée, afin de ne pas jeter de trouble dans ces cerveaux obscurcis, mal équilibrés. Il la fallait appuyée sur une accumulation de preuves irréfutables. Et c'est là ce qui se réalise par une action providentielle. Ainsi l'humanité égarée, dévoyée, reçoit cette impulsion d'en haut qui la ramène dans la voie sûre, vers la route royale de l'âme, suivant l'expression de Platon.

Devant les vastes perspectives qui s'ouvrent, et avec lesquelles il se familiarisera peu à peu, l'homme sera bien obligé d'élever sa pensée au-dessus des basses contingences terrestres et de regarder en face cet objectif, encore lointain, mais si grandiose, qui lui est indiqué.

Le nom de « invisible » deviendra la source immense où tous les penseurs, les écrivains, les poètes, les artistes viendront s'abreuver. Inconsciemment, la plupart des grands hommes du passé ont collaboré avec l'invisible, mais, dans l'avenir, cette collaboration deviendra consciente, voulue, sollicitée et l'œuvre humaine en sera fécondée, centuplée.

* * *

Dans son analyse des vers dorés des pythagoriciens (1), le Dr Carton s'est livré à une étude admirable mais sur laquelle je dois faire quelques réserves sur un point. Il estime que la connaissance des vies successives de l'âme doit être réservée aux seuls initiés et cachée au vulgaire. Je crois, au contraire, que nous devons au peuple toute la vérité, d'autant plus qu'elle est indispensable à l'éducation des êtres et à la régénération sociale.

Il n'est pas de vraie morale sans croyance élevée et sans sanction. La notion des vies successives, inséparable de la conséquence des actes, nous montre la répercussion de nos mérites et démérites sur la destinée humaine et constitue cette sanction nécessaire et conforme à la justice.

Dans l'ordre social, il est de l'intérêt de tous que la loi morale soit observée, car elle est la meilleure garantie de notre sécurité; les actes coupables, les exemples mauvais, les ferments de malveillance et de haine que l'on jette dans l'humanité altèrent le présent et compromettent l'avenir comme le prouve la loi des renaissances.

C'est en vain que l'on cherche le bonheur dans la possession des biens matériels, des jouissances terrestres que le souffle de la mort emporte. Le bonheur

(1) Voir Docteur Carton, *La vie sage*, Maloine, éditeur.

est dans l'acceptation joyeuse de la loi de travail et de progrès, dans l'accomplissement loyal de la tâche que le sort nous impose, d'où résulte la satisfaction de la conscience, seul bien que nous puissions retrouver dans l'Au-delà.

On me répond parfois avec aigreur : Nous ne voulons pas croire à vos vies successives. Ce à quoi je réplique : Que vous y croyiez ou non, cela n'empêche rien de ce qui est ! La loi formidable, inexorable, n'en subsiste pas moins et il vaut mieux s'y soumettre de bon gré, car tout manquement à cette loi de travail et d'évolution entraîne une souffrance. Tous doivent la subir, mais ceux qui ne peuvent l'expliquer ni la comprendre en recueillent moins de profit pour leur épuration et leur avancement.

Une croyance élevée, disons-nous, est nécessaire ; vous ne pouvez la trouver dans l'enseignement actuel des Églises qui est mêlé de trop d'erreurs ; vous ne pouvez la trouver dans le matérialisme, aujourd'hui que la survivance nous est prouvée par tant de faits.

Cette croyance régénératrice, le nouveau spiritualisme vous l'apporte. Mais si vous ne pouvez vous élever encore jusqu'à cette conception grandiose des choses et des lois, croyez au moins en vous-même, à votre âme immortelle, à ses forces cachées que votre devoir et votre rôle est de développer, de mettre en action afin de monter plus haut vers la lumière, vers la compréhension de tout ce qui est beau, grand et puissant dans l'univers.

* * *

Les révolutionnaires violents, qui prétendent fonder l'ordre social dans le sang et sur des ruines, ne sont que des aveugles et des égarés. L'harmonie sociale ne peut s'établir que sur la justice, la bonté, la solidarité.

Le vrai communisme, par excellence, exige le don de soi-même, un sentiment d'altruisme poussé jusqu'au sacrifice ; aussi, nous l'avons vu, n'a-t-il été pratiqué jusqu'ici et d'une façon durable que par des associations religieuses. Elles s'inspiraient d'un idéal supérieur. Dans leurs élans de foi et d'amour, elles arrivaient au renoncement de soi-même au profit d'une collectivité.

Encore faut-il remarquer que ce renoncement impliquait l'oubli de la famille. Or, la famille est la base essentielle, le pivot de toute société humaine : un tel système ne saurait donc se généraliser.

La solidarité des êtres dans la communion universelle est un principe sacré dont doit s'inspirer toute grande œuvre humanitaire.

Avec le matérialisme, la solidarité n'est qu'un bien passager, éphémère, qui relie les hommes entre deux néants. Mais, par l'enseignement des Esprits, cette idée de solidarité grandit, elle revêt une ampleur, une autorité imposante. L'ascension collective, au moyen de vies sans cesse renaissantes, nous unit étroitement à nos compagnons de voyage éternel. Nous sommes donc intéressés au perfectionnement moral d'un milieu où il nous faut revenir et, par suite, à celui des êtres qui l'habitent avec nous.

L'éducation des âmes, suivant la grande loi d'évolution et les conséquences de notre passé, nous oblige à renaître dans les différentes conditions sociales, soit pour y réparer nos fautes antérieures, soit pour acquérir les qualités inhérentes à ces conditions. Il importe donc à tous de travailler à faire régner ici-bas, dans tous les milieux, l'ordre, la justice, l'harmonie. On ne monte soi-même

qu'en aidant les autres à gravir l'échelle immense, en faisant pénétrer en eux les connaissances et les qualités acquises.

Reliés à travers nos vies, poursuivant tous un but commun, nous nous sentons unis par des liens puissants et nous arrivons, avec le temps, par les perfections réalisées, à ne former plus qu'une grande famille, un grand être collectif dont les membres vibrent à l'unisson sous les radiations de la pensée et de l'amour divin.

Dans la longue suite des existences parcourues, dans la lente et rude montée des âmes vers un but sublime, mille circonstances nous amènent à entrer en contact avec les autres êtres, à vivre de leur vie, à participer à leurs efforts, à leurs travaux, à leurs plaisirs, à leurs douleurs. C'est ainsi qu'à travers les siècles se tissent les liens qui nous attachent à la masse humaine. Tout ce qui la frappe nous touche, tout ce qui la blesse nous atteint.

Devant ces perspectives la solidarité nous apparaît autrement large et puissante qu'avec les pâles théories matérialistes.

Unis par des signes et des fins communes, nous sommes issus d'un même Père et nous retournons vers Lui afin de vivre un jour, par les mérites acquis, dans sa paix et dans sa lumière.

En face de tels horizons, que deviennent les mesquines rivalités, les jalousies, les haines, toutes les misérables compétitions de la terre? Elles s'évanouissent pour faire place à un rayonnement d'amour qui rapproche tous les hommes dans une fraternelle harmonie.

Dès lors, le devoir se montre plus précis, le devoir d'aider dans leur évolution les faibles, les ignorants, les attardés, tous ceux qui sont au-dessous de nous, comme nous ont aidé naguère les Esprits généreux qui ont atteint les sommets de la sagesse et de la connaissance.

(A suivre.)

LÉON DENIS.

Une nouvelle étape

Vous savez qu'il y a une espèce de gens appelés métaphysiciens. Il n'est pas impossible que vous vous aventuriez parfois dans la région où ils séjournent, mais sans guère dépasser la frontière, parce que vos occupations vous appellent ailleurs. A cela, rien d'étonnant : il faut vivre et la métaphysique ne passe pas pour fournir à ceux qui la cultivent, même avec succès, de sérieux moyens d'existence. Ne vous est-il jamais arrivé, au milieu de votre travail, aux champs, à l'atelier ou parmi vos paperasses de bureaucrate, de vous poser inopinément certaines questions ? Que suis-je donc venu faire dans ce monde ? Quand j'aurai passé quelques années à y trimer, qu'advient-il de moi ? Mon âme est-elle immortelle ? La terre, le soleil, les étoiles, pourquoi tout cela existe-t-il ? Chaque être a sa destinée : quelle est-elle ? A peine ces points d'interrogation se sont-ils dressés devant votre esprit, vous vous arrêtez brusquement : vous êtes dans le noir. Les philosophes de profession, disposant des loisirs

nécessaires, et peut-être plus aptes que vous à ce genre d'exercice, luttent résolument dans le brouillard, avec l'espoir, en grimant, de parvenir à des sommets d'où l'on aperçoit des abîmes pleins d'ombre, mais aussi des paysages rayonnants sous le soleil. Ils s'acharnent à déchiffrer l'énigme du monde : noble ambition, assurément, et très légitime, car, si on n'atteint pas la solution du problème, on contemple, chemin faisant, des horizons dont le vulgaire ne soupçonne pas d'en-bas l'existence. On voit alors surgir, dans le panorama de la métaphysique, deux cimes vertigineuses : le matérialisme et le spiritualisme. Ne pouvant pas, en ce moment, braver la fatigue d'une périlleuse ascension, bornons-nous à les visiter avec une simple lunette d'approche.

Quelle idée vous faites-vous d'un matérialiste ? Vous vous le représentez comme un homme dont les aspirations ne vont pas au delà du monde que nous voyons. Les réalités tombant sous le contrôle des sens sont à peu près les seules auxquelles il croit sérieusement. Ne lui parlez pas d'une Intelligence qui gouverne l'univers : nul ne l'aperçoit et l'ordre qui règne dans la nature, mêlé à de grandes imperfections, résulte d'une infinité de combinaisons dont un petit nombre ont abouti par le simple jeu du hasard, après une longue série d'insuccès pendant des millions de siècles, à la formation d'organismes régis par des lois immuables. La matière n'a pas eu de commencement ; elle n'aura pas de fin ; elle est éternelle et infinie. L'homme apparaît un instant sur cet océan sans limites, semblable à une vague qui jette un reflet et se fond aussitôt dans l'unité de la masse mobile. Vous vous évanouirez comme elle, quand vous mourrez. Le peu de matière qui aura servi à constituer votre individualité éphémère entrera, en se désagrégant, dans la composition d'autres vagues également sans consistance. Vous croyez instinctivement au libre-arbitre, à la responsabilité, à la loi morale, à l'autorité de la conscience, illusions que tout cela ! Les actes que vous accomplissez après mûre réflexion ne sont pas plus libres que les pulsations de votre poulx, parce que les motifs d'après lesquels vous dirigez votre conduite sont, à votre insu, l'exposant de votre caractère. L'erreur du libre-arbitre avec ses conséquences inévitables, l'approbation, le blâme, le remords, le châtimeut a d'ailleurs son utilité dans le fonctionnement de la société qui, sans elle, perdrait un de ses moyens de contrainte et de répression. Il convient donc, au point de vue pratique, de l'entretenir ; mais le penseur, mieux renseigné que le vulgaire, et moins exposé à se dégrader par l'abus des jouissances inférieures, a le devoir de regarder en face la vérité, si contraire qu'elle soit à des principes jugés plus consolants. Cette manière de concevoir la destinée a de la grandeur dans le désintéressement. Accepter sans murmure la place que nous assigne dans l'ordre universel une fatalité inflexible, avec la perspective de l'anéantissement total, telle est la donnée du sage. La morale ainsi comprise peut avoir chez des hommes exceptionnels une sorte de majesté, par exemple celle d'un glacier dans la montagne. Le touriste y passe volontiers ; quand sa curiosité est satisfaite, il ne songe pas à s'y fixer pour son agrément.

Pénétrons maintenant dans l'âme d'un spiritualiste, la vôtre peut-être. Qu'y voyons-nous ? Ici, l'idée d'un Etre suprême qui a organisé le monde occupe la place prépondérante. Comment ne croiriez-vous pas à son existence, puisque vous en êtes vous-même la preuve vivante ? Ce n'est pas machinalement que

vous avez pris cette Revue. En la lisant, vous poursuivez un but, celui de vous distraire ou, mieux encore, de vous éclairer sur une question qui vous intéresse. Vous faites des réflexions; vous critiquez l'argumentation de l'auteur et, — qui sait ? — n'y trouvant pas le plaisir que vous attendiez, vous avez eu la tentation d'abandonner cette lecture pour passer à une autre plus captivante. Cependant vous vous décidez à la continuer, espérant que la suite vous dédommagera. Rien d'ailleurs ne vous oblige à persévérer. Vous bravez l'ennui, comme un promeneur engagé dans un paysage triste qui presse un peu le pas, parce qu'il pourrait, à un détour du chemin, arriver dans une région plus séduisante. S'il en est autrement, vous en serez pour avoir éprouvé une petite déception. Que faites-vous depuis quelques minutes ? Vous êtes vous-même la démonstration de ce qu'on appelle en métaphysique les causes finales. Vous mettez en œuvre plusieurs de vos facultés, votre intelligence, votre volonté, votre mémoire, et, dans une certaine mesure, votre tempérament, car vous exercez votre patience sur un terrain malaisé. Or, si je ne me trompe, vous êtes un produit de la nature de qui procèdent tous les êtres sans exception. Serait-il possible que cette Nature eût jeté sur la scène du monde un individu si intelligent sans être elle-même douée d'intelligence ? A l'œuvre on connaît l'ouvrier. Et voilà comment, fussiez-vous le matérialiste le plus raisonneur, il jaillit de toute votre personne des arguments en faveur de la divinité. Parmi les facultés qui vous assurent, dans la partie de l'univers que nous connaissons, la place d'honneur, il convient de signaler la plus éminente, je veux parler du sens moral. Vous avez la notion d'une justice que votre conscience vous fait un devoir de respecter. Ce devoir nettement senti implique le libre arbitre, la responsabilité et la nécessité d'une sanction qui établit une différence entre les bons et les méchants. De là, comme conséquence logique, le prolongement de la vie au delà de la tombe pour donner à la conscience une satisfaction qu'elle cherche vainement ici-bas. Le spiritualiste est un ferme croyant à l'immortalité de l'âme. Les deux doctrines de Dieu et de la vie future sont étroitement solidaires, parce qu'il ne serait pas logique de croire à l'existence d'un Dieu juste, s'il n'y avait pas une autre vie où les injustices de notre monde seront réparées. Il résulte de cette conception une morale autrement réconfortante que celle du matérialisme. Avec elle nous avons élu domicile sur une terre plantureuse qui, bien cultivée, produit des fruits abondants et savoureux.

Nous voici parvenus à un endroit où le matérialiste nous attend pour nous poser une objection à son avis irréfutable, et son argumentation, il faut en convenir, paraît à première vue irrésistible, parce qu'elle est établie sur des faits patents, alors que le spiritualiste invoque des raisons tirées surtout du sentiment, respectables assurément, mais de complexion assez délicate. Le cerveau, nous dit-on, est si intimement uni à la pensée que la moindre modification survenue dans celui-là se reflète dans celle-ci. Il vous est facile d'en faire à chaque instant l'expérience. Le temps est-il lourd, votre esprit se ralentit; est-il vif, il se ranime. Vous assistez à un dîner de gala où l'on sert des crus renommés; prenez garde, votre raison court un danger dont les conséquences, fort heureusement, ne sont pas de longue durée. Il suffirait d'une blessure à la tête pour vous enlever la mémoire, la parole, la faculté de coordonner vos idées, la maîtrise de vous-même. Dans la force de l'âge, on jouit de toute sa vigueur intellectuelle;

en vieillissant, le corps faiblit et l'esprit avec lui. N'est-il pas naturel de conclure qu'à la mort il ne reste plus rien de la personne, puisque l'organe servant à l'élaboration de la pensée a cessé de fonctionner. Parmi les savants adonnés à l'anatomie, vous trouverez assez peu de spiritualistes. Quand on passe sa vie à déchieter des cadavres, on suppose facilement que l'organisme, en se décomposant, n'a laissé après lui aucune trace de l'individu qui y était déjà.

Ce raisonnement, approuvé dans les salles de dissection, a beaucoup de prise sur une multitude d'ignorants affranchis de la tradition. Vous rencontrerez des gens à qui l'ordre de la nature suggère l'idée d'un Ordonnateur ; au contraire, cette âme constamment soumise aux péripéties du corps pendant la vie leur produit l'impression d'une égale dépendance dans la suprême crise de la mort. Bon nombre de pratiquants, qu'on se représente attachés à tous les dogmes de l'Église, ont des doutes à peine dissimulés sur celui de la vie future. C'est une inconséquence ; mais les hommes, qu'on veuille bien nous pardonner cette comparaison bizarre, sont, au point de vue intellectuel, des amphibiens qui vivent alternativement dans des opinions très différentes, sans aucun souci de se contredire.

Cette difficulté soulevée par le matérialisme n'arrête pas tous les docteurs en médecine sur la pente du spiritualisme, d'où il résulte que la théorie en vertu de laquelle le cerveau sécrète la pensée est une hypothèse sujette à discussion, quoiqu'elle soit présentée comme irréfutable. Le mystère plane sur les rapports du corps et de l'esprit. Sait-on ce qu'ils sont au fond l'un et l'autre ? Je me sers de mon esprit pour analyser les impressions produites sur mon corps, sans avoir la moindre notion de sa nature ; je ne le vois pas plus que je ne vois l'électricité passant dans un fil télégraphique. Or, je constate que, s'il est influencé par le corps, celui-ci l'est à son tour par lui. J'ai sur ma table de travail un opuscule où il est traité de la maîtrise de soi-même par l'autosuggestion subconsciente, avec des exemples de maladies guéries par la volonté. Jusqu'où va ce pouvoir ? Quoi qu'on en pense, il existe en nous une force psychique réagissant, dans une certaine mesure, contre le despotisme de la matière. Alors se pose une question : le cerveau ne serait-il pas un instrument au service de l'esprit, au lieu d'en être le générateur ? Voici un artiste de génie : dispose-t-il d'un bon violon, quel jeu remarquable ! d'un violon détérioré, comme il joue mal ! d'un violon brisé, il ne joue plus ! L'esprit est-il servi par un cerveau sain, il donne de la pensée normale ; par un cerveau fêlé, vous avez de la pensée discordante ; si le cerveau meurt, plus de pensée. Devons-nous conclure que l'esprit a complètement cessé de vivre ?

Le matérialiste, subjugué par certaines apparences, s'arrête à la négation de la survivance. Cependant, s'il y avait d'autres apparences en faveur de l'affirmation, il faudrait bien se résigner à changer d'opinion, ou tout au moins à suspendre son jugement, quelles que soient les résistances de l'amour-propre. Nous voilà conduits au problème des personnalités médiumniques. Il s'agit de savoir si, parmi les phénomènes psychiques, il ne s'en produit pas dont il est extrêmement difficile, sinon impossible, de découvrir la cause dans le subconscient du médium. Par la table, l'écriture automatique ou l'incorporation, on obtient la révélation de détails absolument ignorés et dont la réalité se vérifie après de longues et difficiles recherches. Recourir, pour les expliquer, à la mé-

moire latente ou à la transmission de pensée, il n'y faut pas songer. Il y a la télépathie, la double vue, un X ; moyen de se tirer d'embarras, parfois plus audacieux qu'habile, car, s'il est commode, il manque de précision, et, pour éviter un mystère, on s'égare dans un autre. Que faire avec un matérialiste qui se retranche dans l'arbitraire pour se préserver du spiritualisme ? On lui oppose la plus forte vraisemblance en renonçant à les convaincre. Contentons-nous d'avoir les plus puissantes raisons de croire, sans prétendre posséder l'évidence contraignante. On approche singulièrement de celle-ci, à l'occasion de phénomènes physiques unis à des phénomènes intellectuels, par exemple des apports, des passages de la matière à travers la matière réalisés hors de la présence du médium, après avoir été annoncées par lui dans des conditions que rien ne faisait pressentir. Comment expliquer ces prodiges par une simple opération du subconscient ? N'est-il pas plus raisonnable de supposer que ces phénomènes, dépassant la capacité du cerveau du médium, sont dus à l'intervention de personnalités invisibles qui disposent, pour se manifester à nous de pouvoirs mystérieux ? Ces personnalités, pourvues d'un organisme subtil, se servent du médium comme d'un instrument plus ou moins bon, d'où il résulte cette conséquence qu'il peut y avoir des manifestations de pensée dont l'existence n'est pas nécessairement liée à celle d'un cerveau matériel.

Matériel, disons-nous pour nous conformer au langage courant, ce terme nous donne-t-il une idée nette de la réalité ? Qu'est-ce que la matière ? En connaissons-nous tous les états possibles ? Ne peut-elle pas arriver à un degré de ténuité tel qu'elle échappe au contrôle des sens, fussent-ils aidés par le microscope le plus perfectionné ? Considérée dans ses parties ultimes, ne se confondrait-elle pas avec l'esprit dont nous sommes, d'ailleurs, incapables de pénétrer la nature ? L'esprit se trouverait ainsi partout et l'Univers, dans son ensemble comme dans ses détails, serait animé par une Force que dirige une Intelligence. On ne traverserait le matérialisme que pour aller, en dernière analyse, au spiritualisme. La science psychique mène à cette conclusion, en nous révélant des forces qui sont des individualités libérées du joug de la chair.

Cette constatation marque une étape de la marche de l'humanité vers un but inconnu. Nous sommes parvenus à un tournant de la route où la survivance de la personne apparaît démontrée par des faits, tandis que le spiritualisme classique s'en tenait à des arguments tirés de la raison. Le christianisme orthodoxe, il est vrai, établit la croyance à l'immortalité sur la résurrection du Christ ; mais ce miracle, atteint par le discrédit qui mène le surnaturel en général, a beaucoup perdu de sa valeur probante, ayant besoin lui-même d'être prouvé. La science nouvelle lui donne un regain de jeunesse, lui conserve son importance apologétique et le réintègre dans la piété. Les apparitions du chemin d'Emmaüs et de la Chambre haute, classées parmi les phénomènes supranormaux de la métapsychique, conservent leur place dans l'histoire où les maintient la critique modernisée. L'ancien et le nouveau spiritualisme se prêtent un mutuel appui, le nouveau incorporant la croyance dans des faits positifs, et l'ancien insistant sur des probabilités morales qui prédisposent l'âme favorablement. La foi à l'immortalité étant ainsi consolidée, les individus et la société y puiseront un stimulant vers le bien. Galvani et ses successeurs immédiats ne se doutaient pas des merveilles qu'on tirerait de l'électricité ; il en sera de même de

la nouvelle science dont on n'aperçoit guère que les frontières au delà desquelles se fait pressentir une région immense, fascinatrice, émouvante. Nos petits-neveux auront des enchantements dont ils seraient trop heureux, si, comme il arrive toujours, l'habitude ne devait pas émousser leurs impressions.

Alfred BÉNÉZECH.

Animaux et manifestations métapsychiques

(suite)

Voici un extrait des remarquables conclusions du savant psychiste :

.....

Sur la base des faits recueillis, il était donc permis d'affirmer sans crainte d'erreur que le verdict de la science future ne peut qu'être favorable à l'existence dans la subconscience animale des mêmes facultés surnormales qu'on rencontrait dans la subconscience humaine, et, comme le fait de l'existence latente dans la subconscience humaine de facultés surnormales, indépendantes de la loi d'évolution biologique, constituait la meilleure preuve en faveur de l'existence dans l'homme d'un esprit indépendant de l'organisme corporel, et, par conséquent, survivant à la mort de cet organisme, il était rationnel et inévitable d'en inférer que, puisque dans la subconscience animale, on décèle les mêmes facultés surnormales, la psyché animale est destinée à survivre elle aussi à la mort du corps.

Mais ces considérations logiquement irréprochables avaient encore besoin d'une confirmation complémentaire sur le terrain expérimental. Si l'hypothèse de l'existence dans les animaux d'une psyché survivant à la mort du corps était fondée, il devait y avoir des cas d'apparitions postmortem de fantômes animaux, d'une manière analogue à celle qui se réaliserait pour l'homme. Eh ! bien, cette démonstration complémentaire est fournie au cours de notre classification, dans laquelle on a recueilli un nombre suffisant d'épisodes de cette sorte dans lesquels on rencontre les mêmes traits caractéristiques qui servent comme preuve d'identification spiritique dans les cas correspondants de fantômes humains.

.....

Les hommes de science qui professent des convictions matérialistes soutiennent souvent que l'esprit des animaux, comme celui des hommes, étant une simple fonction de l'organisme cérébral, cesse d'exister quand l'organe en question cesse de fonctionner par suite de la mort. Rien d'inconséquent dans cette théorie par laquelle la destinée des animaux est assimilée à celle de l'homme. L'inconséquence existe, par contre, chez les croyants à l'existence de l'âme humaine — aussi bien chez les adhérents de différentes confessions reli-

gieuses que chez une partie des adeptes des doctrines spirites, qui supposent à leur tour que l'esprit des animaux est trop imparfaitement organisé pour survivre à la mort du corps et que, par conséquent, il se résout dans ses éléments constitutifs, en se dissolvant pratiquement dans le rien, précisément comme affirment les matérialistes.

Je remarquerai d'abord que ces théories sont très dangereuses pour la doctrine de la survie spirituelle humaine, puisqu'elles nous portent à admettre qu'une simple différence de degré dans l'évolution de l'esprit suffit à décider de sa destinée, parfois caduque sans aucune faute, d'autres fois immortelle sans l'ombre d'un mérite. Et alors que penser d'une grande partie du genre humain ? En effet, si nous reconstituons l'histoire de l'espèce humaine à l'appui de la paléontologie, nous parvenons à un point où l'homme de l'antiquité préhistorique la plus reculée se confond avec les formes animales les plus élevées. Si l'on en fait autant pour les races humaines existantes, à l'appui de l'anthropologie, on arrive à quelques tribus sauvages très peu élevées au-dessus des animaux avec lesquels elles vivent, et où la dégradation des individus arrive au point qu'ils se montrent dépourvus de tout sens moral, avec une mentalité à peine suffisante pour les guider dans les besoins de leur misérable existence, à peu près comme il en est des animaux. Devrons-nous considérer que nos premiers ancêtres, si peu évolués au-dessus des singes anthropoïdes, et certains sauvages de nos temps dont on peut presque en dire autant, sont assez élevés spirituellement pour mériter le don d'immortalité, alors qu'un généreux représentant de la race canine, qui perd la vie en tentant de sauver un enfant qui se noie, ou qui meurt de crève-cœur sur le tombeau de son maître, devra mourir pour toujours, n'ayant pas atteint cette prétendue barrière des immortels ?...

Mais je me rends compte que les spéculations philosophiques au sujet du grand problème de l'être m'ont fait perdre de vue la thèse, bien plus modeste, qui constitue l'objet de cet ouvrage. Elle consiste en un premier essai pour démontrer, par une méthode scientifique, la survivance de la « psyché » animale. Il nous faut donc revenir à notre sujet et conclure, en remarquant que l'existence de facultés surnormales dans la subconscience animale — existence suffisamment prouvée par les cas que nous avons exposés — constitue une bonne preuve en faveur de la survivance de la psyché animale. Pour l'homme, on doit inférer que les facultés en question représentent dans sa subconscience les sens spirituels préformés, en attendant de s'exercer en un milieu spirituel (comme les facultés des sens étaient préformées dans l'embryon, en attendant de s'exercer dans le milieu terrestre). S'il en est ainsi, comme les mêmes facultés se rencontrent dans la subconscience animale, on doit en inférer logiquement que les animaux détiennent à leur tour un esprit qui survit à la mort du corps.

En outre, cette démonstration si intéressante a été suivie d'une autre complémentaire non moins bien établie : celle tirée des cas d'apparition post-mortem de fantômes animaux identifiés.

D'où la conclusion légitime que tout contribue à prouver la réalité de l'existence et de la survie de la psyché animale ; quoique conformément aux méthodes de recherche scientifique, avant de se prononcer définitivement à ce sujet, il soit nécessaire d'attendre une accumulation ultérieure de faits, afin d'avoir le moyen d'en examiner la genèse sur une vaste échelle, en analysant,

comparant, classifiant longuement encore, tant qu'on n'ait pas écarté toute perplexité, légitime dans un sujet d'une si grande importance psychologique, philosophique, morale. Seulement ainsi, ce qui n'est pour le moment qu'une « hypothèse de travail » suffisamment appuyée à des faits pour être prise en sérieuse considération, pourra les changer en vérité démontrée. Or, les recherches actuelles sur cette question ne laissent aucun doute sur le fait que le verdict de la science future devra se prononcer en ce sens.

Ernest BOZZANO.

La morale par le Spiritisme

Quelle est la raison de l'existence terrestre ? Quelle est la signification de notre présence sur cette planète obscure, qui roule dans l'immensité morne et triste, loin de la vraie lumière et de la vraie joie ? Que faisons-nous, ici-bas ? Quel mobile nous pousse ? Quelle utilité, — car tout est utile dans l'ordre multiple des choses, rien n'est jamais perdu, — quelle utilité a pour nous cette vie dans la chair ? En un mot, quel but poursuivons-nous, en paraissant dans l'arène poussiéreuse de notre monde ?

Questions graves, certes, mais non point insolubles.

Le matérialiste ne se soucie point de les résoudre, ou, plutôt, il a tôt fait de les avoir résolues : il en rit. Naïf et grotesque, il soutient, comme si vraiment sa parole avait le poids d'un évangile, et avec une conviction entière et satisfaite, avec une assurance dont il ne voit pas le ridicule, avec une bonhomie pleine de suffisance, il soutient que la vie n'est qu'un produit de hasard, qu'elle n'a que la valeur qu'on veut bien lui donner et que le néant doit l'absorber un jour. Le mot d'ordre est pour lui : jouissons ! Noble devise où s'inscrivent toutes les passions et souvent bien des lâchetés ! Jouissons ! Oui, mais à quel prix parfois ? Peu importe ! Ne perdons rien du festin. La fête est brève, faisons en sorte qu'elle soit follement gaie. Et dans un tourbillon plein de senteurs étranges et de lueurs blafardes, il mène la ronde des plaisirs malsains avec ses conséquences funestes, tant au point de vue moral que physique.

Il se console ainsi de ce néant qui, au fond, l'effraie terriblement. Il se dédommage de la mort qui, en fin de compte, le saisira un jour et aura raison de sa folie. Il jouit ! Et c'est ainsi qu'il résout la grande et belle question de sa destinée, c'est ainsi qu'il explique son rôle et sa présence parmi les hommes.

L'individu qui nie l'existence du créateur et rejette, comme stupide et inacceptable, l'idée d'un principe immortel en notre âme, est néfaste à la société ; il peut faire beaucoup de mal, par ses théories vides et malsaines ; il peut semer la contagion morale, la pire de toutes.

Il est vrai que tous les matérialistes ne sont pas ainsi. Mais alors celui qui, tout en niant, se retient sur la pente du mal, évite la corruption, s'éloigne des chutes possibles et même fait le bien, est sans doute arrivé au dernier stade de ses doutes et de ses négations. La croyance, sans qu'il le sache, est prêt d'éclore en lui. Sous l'empire du plus petit fait, elle pourra brusquement se faire jour

en son âme et l'éclairer divinement. Il nie, certes, mais, avec une conviction qui n'est pas loin de chanceler. Confusément encore, mais pourtant perceptible, une voix est en lui qui lutte contre ses opinions et les affaiblit sans cesse. Elle fait qu'après une discussion où il s'est senti intérieurement raillé, il s'interroge sérieusement, se prend à réfléchir, à méditer. Ce matérialiste là n'est pas loin de croire en Dieu et de l'adorer. Et cette voix qui se fait entendre au fond de sa conscience est celle des protections célestes et des éducateurs de l'au-delà, qui, inlassablement attelés à leur œuvre, sont enfin arrivés à percer l'écorce épaisse et grossière qui l'enserrait jusqu'alors.

Le spiritualiste, au contraire, connaît depuis longtemps cette voix. Elle chante constamment en lui, comme une musique sacrée au sein des bois profonds. Il l'écoute avec ravissement, se laisse bercer par elle, apprend à en saisir les délicates et fines modulations, les subtiles harmonies. Au plus fort de la tourmente, il se servira de ses divins accords pour triompher de la souffrance. Lorsque grondent les épreuves, par elle, il sait les vaincre. Lorsque arrivent les douloureuses désillusions d'ici-bas, lorsque se brise, avec quel déchirement, le vase fragile des rêves terrestres et des idéals humains, il lui suffit de prêter l'oreille à ses doux murmures, à ses ondes cadencées, pour aussitôt s'élever avec elle, dans un calme confiant et fort, bien au-dessus des petites et des turpitudes de notre monde.

En un mot, il vit de la vie spirituelle et n'attache aux choses matérielles qu'une importance secondaire. Elles ne sont pour lui que rôles de second plan, et encore, s'il est évolué, arrive-t-il la plupart du temps à les spiritualiser elles-mêmes, à les embellir, à les placer au rang des facultés maîtresses de l'âme. Poésie, dira-t-on ? Non. Spiritualité, c'est-à-dire perception large et vaste de tout ce qui nous entoure et qui fait que le moindre geste s'accomplit avec un tact, une fermeté, une justesse impeccables.

Celui-là possède une faculté essentielle : il est maître de lui. Etant maître de lui, il n'est plus la proie des événements et des circonstances ; mais il les commande et les asservit à sa seule volonté. Aussi ne se laisse-t-il jamais surprendre par les ennemis qui nous assaillent sans cesse le long de notre route : les faiblesses, les tentations, les fautes, les erreurs de toutes sortes, et qui sont quelquefois si graves. Il les repousse d'une main ferme, les regarde d'un œil clair et franc, et passe, le sourire aux lèvres, sachant combien ils sont pauvres et méprisables, combien ils sont petits, combien ils valent peu en présence des forces et des joies qu'il a su découvrir et faire siennes.

Celui-là est un homme dans la véritable acception du mot, car seul mérite ce titre, celui qui *sait*, et qui, ainsi, plane souverainement au-dessus de tous les emportements, de tous les désordres, de tout le limon d'ici-bas.

Que sait-il ? La Loi ? La signification des choses éternelles, le sens de tout ce qui se manifeste. C'est l'initié au front large et serein, au regard profond et calme, à la parole mesurée, au geste précis, à la démarche noble et ferme. Il aime la vie, celui-là, parce qu'il la connaît, et il la fait belle et féconde dans ses moindres détails, parce qu'il possède la science du bien. Ainsi, à l'équilibre moral et intellectuel, il saura joindre l'équilibre physique ; à la force de l'âme, à la beauté parfaite de l'esprit, il ajoutera la force et la beauté du corps. L'un ne va pas sans l'autre. Et il réalisera cette parole que l'on comprend généralement mal : une âme saine dans un corps sain.

Tel est le *vrai* spiritualiste, c'est-à-dire celui qui possède la *vraie science*, la science entière et complète — humainement parlant, bien entendu — la science qu'il est permis à tout homme d'acquérir pour la réalisation de sa destinée.

Celui-là sera attaché à son devoir et l'accomplira sans crainte et sans regrets, quelles que soient les difficultés qui puissent surgir. Il aura constamment devant les yeux, non pas les désillusions, qu'il sait inévitables, de la vie ; non pas les tortures qu'on lui aura infligées, les tromperies, les méchancetés, les ingratitude dont il aura souffert, mais l'aurore sans cesse éblouissante de l'avenir, vers laquelle il marchera la joie dans l'âme.

Et cette aurore, ce sera sa vie future, au sein des espaces radieux, dans la plus douce béatitude comme dans la plus heureuse activité et la plus pure des joies. Il sait qu'à ce moment béni, il possédera la force intégrale, la puissance absolue, et que, repentants et humbles, ses ennemis d'hier, êtres obscurs et pauvres, viendront s'incliner devant la vérité victorieuse qu'il portait en lui. Il se baissera alors pour les secourir et leur pardonner, se souvenant qu'il avait déjà oublié leurs offenses et excusé leurs erreurs.

(A suivre.)

Paul BOUQUILLARD.

Le Spiritisme et la vie sociale

« ... qu'on ne s'y trompe donc pas, l'étendue
« du Spiritisme est immense. Il ne touche pas
« que les questions de la métaphysique et de
« l'ordre social ; c'est tout un monde qui
« s'ouvre devant nous. »

Allan KARDEC.

L'humanité traverse une crise dont personne ne peut prévoir l'issue. Les forces spirituelles les plus contraires s'affrontent exaspérées, comme si le monde, parvenu à la fin d'un cycle, devait maintenant choisir une route nouvelle très différente de celles déjà parcourues.

Sans doute le lecteur, insuffisamment informé, ne se rend pas compte des complications terribles dans lesquelles la Société moderne se trouve engagée : difficultés économiques, politiques, sociales, mais surtout morales. Un tableau de ceci nous entraînerait trop loin, mais les êtres les moins avertis de la situation générale peuvent se rendre compte du malaise mondial en réfléchissant aux problèmes internationaux que soulèvent, dans tous les domaines, l'établissement de la Paix et la reconstruction de l'Europe, ruinée et disloquée par la guerre.

La guerre n'a été qu'un aspect de la lutte des forces spirituelles qui veulent gouverner le monde. La guerre n'a pas seulement tué des hommes, mais elle a aussi anéanti les idées les plus généreuses, le sentiment de solidarité et de fraternité qui s'éveillait au cœur des peuples. Le mal qui en est résulté est beaucoup plus grave qu'il n'apparaît superficiellement ; plus grand dans le plan mental que dans le plan physique.

L'affreuse tuerie, les crimes abominables que l'on sait ont endurci le cœur des hommes. *La guerre a été la négation officielle et organisée de la loi d'Amour.*

Le mal fait ainsi volontairement, délibérément, reste sans précédent dans l'histoire. Il ne faut pas s'étonner si l'égoïsme et le désir de jouissance règnent en maîtres sur le monde. C'est contre ce culte d'un nouveau genre qu'il s'agit de réagir promptement si nous ne voulons pas retomber dans les maux pires que ceux dont nous sortons.

Quel remède appliquer à cette Europe désemparée, toute frémissante des haines systématiquement exaltées ? Avec de telles plaies ouvertes, l'Europe peut-elle espérer guérir ? Avec Spirite n'oserait l'espérer, aucun d'entre nous ne douterait qu'il ne faille infuser un sang nouveau aux hommes de la génération qui va nous suivre. Faire comprendre à tous le pourquoi de la vie, faire comprendre à chaque peuple la raison d'être de tous les autres peuples : tel est le but à atteindre.

L'expérience de la dernière guerre a montré le mal que peuvent faire les progrès de la science, si celle-ci n'est pas animée et conduite par une volonté de progrès moral.

Nous voyons aujourd'hui les fruits de l'esprit de haine qui règne encore parmi les hommes, après les luttes fratricides dont nous sortons. Déjà nous apercevons la mauvaise moisson qui se prépare, mais nous ne savons pas encore toutes les menaces qu'elle contient.



N'est-il pas étonnant que les hommes, que les experts qui, à l'issue de la guerre, ont forgé cette prétendue paix, ne se soient pas préoccupés de savoir comment on démobilisera la haine ? De toutes les armes employées de part et d'autre, celle-ci fut bien, à juste titre, considérée comme la plus redoutable et la plus pénétrante.

On se souvient des mensonges abominables avec lesquels fut soutenu le « moral » des peuples, et comment fut attaqué le « moral » de l'ennemi. Or, ces « formes-pensées », ces menaces, ces défis, sont restés vivants parmi les hommes. Rien n'a été fait pour les détruire, pour les brûler à quelques feux de joie comme ceux que Wells imagine pour les jours de la grande réconciliation. Les fils de fer barbelés restent sur le terrain. Qui s'occupe de les arracher ? Où sont les chrétiens de cette croisade-ci, pacifistes à la foi lumineuse, qui oseront dire, qui trouveront l'autorité nécessaire pour répéter les paroles divines dont dépend le salut du monde ?

Aucune paix n'est plus possible dans l'univers sans qu'une religion nouvelle n'éveille les hommes à une forme de vie morale et sociale très différente de la vie que nous avons vécue jusqu'à présent.

Qu'attendons-nous des religions anciennes ? Le massacre leur a-t-il arraché un cri de protestation ? Ont-elles seulement crié le « tu ne tueras point » ? Espère-t-on trouver dans les parties politiques une formule, une volonté d'union, basée sur la raison pure, qui serait l'autorité que le monde attend pour lui donner la paix ?

La tâche à accomplir est grande ; elle atteint la limite des forces humaines. *Les peuples se révoltent contre l'étroite solidarité qui les unit*, solidarité économique, politique et morale, chaque jour grandissante. La guerre et la paix que nous cherchons à construire montrent jusqu'à l'évidence l'interdépendance

de toutes les nations. C'est la morale du beau livre de Norman Angell : « Le Chaos Européen ».

La très grande difficulté est maintenant de rapprocher ces nations que la guerre a divisées, et de les rapprocher dans une communion plus étroite et plus complète que toutes celles connues jusqu'à présent, ceci sous peine de voir se rouvrir l'ère des désordres qui, cette fois, engloutiraient la civilisation.



Le monde doit donc se convertir à la vie de l'esprit. La vanité des luttes pour la suprématie matérielle est maintenant démontrée. La foi nouvelle sera une foi scientifique et positive. Elle sera, dans cet âge de fer, capable de supporter les critiques des sciences expérimentales les plus exactes. Elle répondra à toutes les questions angoissantes que posent le cœur et l'esprit. Elle dira, avec une autorité incomparable, les raisons supérieures, transcendantes, *qui conduisent inévitablement les hommes vers l'association, et la communion fraternelles*. Cette religion, c'est le Spiritisme. « Sa connaissance ne peut manquer d'apporter, en se généralisant, une modification profonde dans les mœurs, le caractère, les habitudes et les croyances qui ont une si grande influence sur les rapports sociaux... Le Spiritisme est toute une révolution, d'autant plus grande qu'elle n'est pas circonscrite à un peuple, à une caste, mais qu'elle atteint simultanément par le cœur, toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes (1) ».

Le spiritisme, commentant l'Évangile, vient rappeler que *toute la loi divine est contenue dans le devoir d'aimer*. Le spiritisme affirme la survie et la réincarnation. Ses phénomènes les plus élémentaires, la télépathie et la psychométrie, prouvent que l'âme de l'homme est intimement pénétrée par l'âme de tous les autres hommes. Alors, que deviennent nos antagonismes et nos rivalités terrestres, quand le monde spirituel nous contraint de constater notre solidarité avec tous les êtres vivants, et plus encore avec tous les êtres que nous croyons morts ?

La vie éternelle nous déborde et nous transfigure. N'attendons donc plus d'autre certitude. Hâtons-nous d'aimer avant que ne revienne la nuit. « C'est tout un monde qui s'ouvre devant nous. »

André RIPERT.

A propos du médium Erto

Quinze jours à peine après la publication, dans *Le Matin*, des expériences par Erto à l'I. M. I., le Dr Geley a cru devoir, dans sa conscience professionnelle bien connue, adresser à ce journal une lettre par laquelle il rend publiques les craintes de fraude que la suite de ces expériences a fait naître dans son esprit et dans celui de ses savants collaborateurs.

(1) Allan Kardec, *La Genèse*.

Malgré toutes les précautions prises, Pasquale Erto aurait, semble-t-il, fraudé sinon la totalité, au moins une partie des phénomènes remarquables de radiation lumineuse que les métapsychistes d'Italie et d'Angleterre, avant ceux de France, ont étudié pendant plusieurs années. On a trouvé des parcelles de ferro-cerium dans le lavabo ou le médium fait sa toilette immédiatement après la séance, et cette trouvaille intempestive a éveillé les soupçons.

Des essais de reconstitution du phénomène ont été faits avec du ferro-cerium, et la possibilité de la fraude a été ainsi démontrée. C'est sur ces présomptions que le directeur de l'*Institut Métapsychique International* a jugé bon de faire, par la lettre précitée, toutes réserves utiles, en spécifiant que la fraude n'est pas prouvée, puisque le flagrant délit n'est pas établi, mais seulement « supposée ». Le Dr Geley a, d'ailleurs, ajouté que si les « lumières » peuvent s'expliquer par la fraude, le phénomène d'impression des plaques photographiques soigneusement isolées, que produit aussi Erto, demeure mystérieux et inexplicable autrement que par des forces inconnues, d'ordre métapsychique.

Certains de nos amis se sont émus de cet événement évidemment regrettable, et il nous a paru indispensable de publier ici quelques lignes de mise au point.

Il est exact qu'après avoir, au début des expériences, admis le caractère transcendantal des phénomènes obtenus avec le médium italien Pasquale Erto, — dont le professeur W. Mackenzie, en Italie, et la S. P. R. de Londres, ont déjà été les témoins approbateurs — les dirigeants de l'I. M. I. ont été amenés à douter de la sincérité de certains, au moins, de ces phénomènes.

Les « lumières » parfois intenses, émises par Erto, n'étaient explicables par aucun procédé physique connu, au dire même des techniciens scientifiques que l'I. M. avait, tout d'abord, convoqués. On était donc en droit d'admettre leur nature supranormale. Mais, la découverte ultérieure de parcelles de ferro-cerium dans les « vêtements de travail » du médium, et dans le lavabo, éveilla les soupçons que parurent confirmer les essais ultérieurs de reproduction au moyen de ce produit.

Il est exact, d'autre part, que, en ce qui concerne les plaques photographiques impressionnées à travers un isolement rigoureux, la seule explication valable demeure celle d'une action radiovitale d'Erto, puisque les étincelles du ferro-cerium ne réalisent pas le même effet.

Ce qu'il faut souligner ici, c'est qu'Erto proteste énergiquement contre les imputations de fraude dont il est l'objet, et qu'il s'est engagé à faire la démonstration irréfutable de sa sincérité.

Il a promis de revenir à Paris et, cette fois, de se soumettre à une condition qu'il avait réussi à éluder, mais que le Dr Geley avait, tout d'abord, exigée: il se laissera tenir les mains. Le Dr Geley lui a accordé un an pour venir se réhabiliter.

Faisons-lui donc crédit et réservons, de notre côté, notre jugement définitif sur le « médium » Erto.

R. S.

Chronique Étrangère

Car nous n'avons point ici de cité permanente,
Mais nous recherchons celle qui est à venir.

(Hébreux, X, III, 14.)

Autour de l'Institution Ballbé.

Aux premières lignes de notre précédente chronique, nous mentionnions sommairement la fondation de l'Institution spirite Ballbé, à Barcelone. Nous avons, depuis, reçu des renseignements complémentaires sur cette œuvre de bien et nous les mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. Il est, en effet, indispensable que soit connu, du plus grand nombre, le beau résultat qui vient d'être acquis, en terre espagnole, pour notre cause, qui, à la longue, dominera tous les obstacles en opposant la bonté au scepticisme et l'amour fraternel à toutes les persécutions.

C'est donc le 16 mars qu'a été inaugurée l'Institution Ballbé (création de M^{me} D.-Maria Sabaté, veuve Ballbé), au milieu d'une affluence considérable de spirites barcelonitains et d'autres, venus de loin. La Fédération spirite espagnole s'est installée, ce même jour, dans l'immeuble, bien qu'elle n'abandonne pas ses anciens locaux. On avait voulu donner un caractère symbolique à l'inauguration. La nouvelle Maison du spiritisme n'était pas encore complètement achevée ; des travaux de détail restaient à parfaire. Sans attendre, on a résolu de déclarer l'œuvre installée, en tenant compte que le spiritisme lui-même, dans son développement, rencontre des difficultés, des animosités quotidiennes, qu'il vainc une à une, mais qui ne l'empêchent pas de progresser. Pendant que les ouvriers termineront la maison, les spirites de Barcelone, dans leur cadre inachevé, continueront leur labour propagandiste. Et leur effort sera ainsi plus significatif. C'est au moins ce qu'ils ont voulu exprimer, comme symbole de cette pensée que la perfection peut être atteinte avec d'autant plus de mérite que les routes, pour la joindre, ne sont pas encore entièrement aplanies.

Les réunions des groupes ont commencé dès le 19 mars et se poursuivent désormais avec la régularité d'un programme de cours minutieusement établi. Chaque groupe travaille « comme s'il était chez lui, dans une atmosphère de complète fraternité ». Le conseil directeur a rendu publique une déclaration aux termes de laquelle il est dit : « La Maison du spiritisme ouvre ses portes à tous les frères en croyance, sans distinction, et les invite fraternellement à collaborer par tous les moyens qui peuvent servir à la « consolidation » d'une œuvre spirite, élevée et inébranlable ». Une bibliothèque publique va être constituée où tout venant pourra consulter les œuvres d'éducation primaire et d'instruction secondaire touchant les vérités spirites. L'Institution, à cet égard, fait appel à toute la presse et aux membres de tous centres et fédérations pour solliciter l'envoi d'ouvrages qui puissent être d'un enseignement utile « pour les profanes et pour les initiés ».

Pour le présent, l'Institution se donne pour but les recherches expérimentales, l'enseignement doctrinal et la bienfaisance. Mais l'idéal suprême de la fondatrice est de créer, un jour, un pensionnat gratuit pour enfants pauvres ou orphelins, ainsi que d'ouvrir diverses classes où serait donné un enseignement modèle aux fils et aux filles des spirites de la région : « Enseignement adapté aux progrès de la pédagogie moderne et amélioré, au surplus, par les orientations de notre doctrine, qui ne considèrent pas l'enfant comme une page blanche sur laquelle on peut écrire arbitrairement des enseignements sans lien, mais bien plutôt comme une individualité qui vient sur la terre avec son « bagage » particulier, avec ses qualités innées, avec un potentiel psychologique qu'il importe de mettre en valeur en aidant à l'évolution individuelle du sujet, pour qu'il puisse lui-même écrire sa vie sur la page blanche. »

Le conseil directeur de l'Institution Ballbé achève son manifeste, adressé *urbi et orbi*, par ces mots : « Si notre œuvre te plaît, si tu t'es bien convaincu de l'importance capitale qu'il peut y avoir à installer sur de solides bases un spiritisme sérieux, sévère et honoré de tous, si tu es adhérent, en somme, au véritable spiritisme, tu nous diras que tu approuves notre effort et tu seras des nôtres. »

Il ne nous reste plus qu'à attendre cette précieuse fondation à ses œuvres. Nous sommes d'ores et déjà convaincus que, venant à son heure, elle rendra à la Cause les plus signalés services en Espagne. — Adresse : Calle Ntra. Sra del Coll. 21 (Josepets), à Barcelone.

Une Alliance kardéciste du Brésil.

La revue *Brazil-Espirita* de Rio-de-Janeiro, à plusieurs reprises, avait déjà exprimé l'espérance qu'une Alliance kardéciste fût fondée au Brésil. Elle revient aujourd'hui sur son projet et dit : « Nous sentons la nécessité d'une association exclusivement kardéciste qui grouperait tous les fidèles disciples du grand Maître. Elle serait comme la cellule-mère d'un grandiose édifice à élever au Brésil, et qui s'étendrait du nord au sud de notre patrie. Cette formation puissante — elle ne pourrait manquer de l'être — prendrait tout naturellement le nom d'Alliance kardéciste, en hommage à une haute mémoire. Et nous pouvons dès aujourd'hui tracer son plan essentiel. 1° Le siège social serait en notre capitale, d'où l'on s'efforcera d'établir et de développer des relations avec tous les centres disséminés dans une multitude de localités ; 2° pour éviter l'abus des dénominations parfois déplorables qui font sourire de notre doctrine, tous les centres existant sur le territoire brésilien et affiliés à la société centrale porteront la même désignation que celle-ci même et se différencieront par un simple numérotage ; 3° une orientation rigoureusement kardéciste sera adoptée en ce qui concerne l'étude de la doctrine et ses méthodes de diffusion, aussi bien que pour les méthodes d'investigation scientifique ; 4° des laboratoires de recherches scientifiques seront établis ; a) pour le magnétisme, l'hypnotisme sous toutes ses modalités, l'étude du fantôme des vivants, b) pour les matérialisations, apports, lévitations, etc., c) pour les photographies et messages, d) pour la médiumnité en général, e) pour le développement et l'étude de la pensée ainsi que des autres forces latentes de l'âme humaine ; 5° l'enseignement doctrinal sera donné par des séries de cours accessibles à tous, selon la bonne volonté et les efforts studieux de chacun ; 6° des séances de propagande seront données où aura accès la généralité du public, profanes ou spirites, sans obligation d'études, et rien que pour constatation des faits ; 7° la société créera un fonds de propagande, pour faire face aux frais de voyages d'envoyés spéciaux chargés de répandre dans les provinces la pure vérité kardéciste ; 8° la société concentrera toute son énergie sur l'objectif d'établir une unité parfaite au Brésil, dans la Famille spirite, sous l'étendard d'Allan Kardec. » *Brazil-Espirita* fait appel, sans délai, à tous les dévouements, à tous ceux qui croient à l'opportunité de l'action unitaire. Nous ne pouvons qu'applaudir cordialement à cette généreuse initiative dont les bienfaits, chez nos amis d'outre-Océan, seraient sans limites.

Une belle statistique.

La Glasgow Society for Psychic Research vient d'être lu un mémoire de M. J.-Arthur Finlay, l'un des vice-présidents de la Société, sur les résultats de six années d'observation d'un médium à voix directe, M. John Sloan, de Glasgow. Il y était établi qu'en cinquante séances, 77 personnalités distinctes avaient prouvé leur identité avec une précision indiscutable. Pour la plupart, on n'avait aucun renseignement dans le moment de la communication, et les vérifications ont été faites postérieurement aux séances. On a constaté de même la notification de 274 faits différents dont 169 ne pouvaient, en aucune façon, être connus du médium lorsqu'il les révéla, 100 avaient rapport à des expériences de Book-test.

Le guérisseur Ratana.

On annonce l'arrivée imminente, en Angleterre, de Ratana, cet indigène Maori (Nouvelle-Zélande), qui s'est acquis, dans son pays, une juste réputation de guérisseur. Ce prodigieux médium a réussi un nombre incalculable de cures et les spirites, ainsi que les corps savants de la vieille Europe prennent le plus vif intérêt à ce voyage qui sera un voyage de démonstration. Il est à souhaiter que Ratana, venu de si loin pour démontrer une fois de plus la puissance de ses méthodes, n'hésite pas à traverser la Manche et considère qu'il est de son devoir de faciliter à ses admirateurs du continent l'occasion, inespérée et vraisemblablement unique, de vérifier ses dons autrement que par oui-dire. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette visite qui ne

manquera pas de faire couler beaucoup d'encre. Puisse-t-elle avoir pour premier effet d'ouvrir les yeux à bien des incrédules, surtout dans les rangs serrés de la médecine orthodoxe.

Le spiritisme en Argentine.

Notre vaillant confrère de Buenos-Aires, *Constancia*, rend compte, dans son fascicule du 6 avril dernier, des progrès de notre cause en République Argentine. C'est un véritable historique qu'il est fort intéressant de faire connaître aux spirites européens. Il y a déjà bien des années, un premier groupe se subdivisa après avoir constaté des phénomènes qui, à tous les membres, semblaient dignes d'étude. Ainsi naquirent des sous-groupes, parmi lesquels celui de Don Francisco Casares, d'Enri de Llano et de Don Justo de Espada. On s'y prit avec assiduité à étudier « le mystère de la vie d'outre-tombe ». Parmi ceux qu'intéressaient vivement ces recherches, figuraient des sommités telles que : le Dr Camilo Clausolles, médecin homéo-allopathe ; l'ingénieur Lasange (qui construisit à Buenos-Aires le premier sanatorium désigné Premier Institut sanitaire modèle), l'ingénieur Rafael Hernández, le professeur de langues don Angel Scarnichia qui, plus tard, devait créer la société *Constancia*. Les premiers médiums furent Garciarena et l'ingénieur Carlos Santos, médiums écrivains et à incarnations.

⌘ Dans ce milieu, on obtint bien vite d'excellents phénomènes, surtout lorsque intervint le médium écrivain don Francisco Casares. Et un temps vint où l'on se répartit le travail en deux groupes nouveaux, ici théorique, ici pratique (groupes Scarnichia et don Justo de Espada). Ainsi, était étudié d'ensemble le spiritisme sous tous ses aspects, à la fois philosophique, moral et scientifique, avec, comme base, la morale chrétienne. Tels s'en tenaient à l'observation directe des manifestations, en une suite de travaux d'ordre concret. Tels autres ne se préoccupaient que d'enseignement de pure doctrine. A ce moment, se constituèrent, latéralement, de nouveaux centres, avec des orientations distinctes, mais nullement disparates. L'un fut dirigé par le Dr Camilo Clausolles et l'ingénieur Lasange, aidés par un médium puissant, M^{me} Estela Guérineau (phénomènes physiques et intellectuels). Don Justo de Espada constitua un centre très actif dont l'objet essentiel était l'analyse et le commentaire des œuvres d'Allan Kardec. On vit de même surgir une société de spirites théoriques et pratiques, de par l'initiative heureuse du polyglotte Angel Scarnichia (société *Constancia*) ; en ce centre, se dévouèrent MM. R. Hernández et C. Santos, médiums. De là devait sortir un grand mouvement qui prit, en peu de temps, une extension des plus appréciables.

Postérieurement, Don Justo de Espada s'en fut à Montevideo jeter les bases d'un cercle d'études à la fois phénoménales et doctrinaires, qui devint fort prospère. En 1877, la seule Société véritable existant à Buenos-Aires était la *Constancia*, autour de laquelle travaillaient déjà de nombreux groupements, dont certains, assez imparfaitement dirigés, durent reconnaître que le spiritisme digne du nom ne s'improvise pas. Dans ces centres, on restait exposé, par manque de méthode, à recevoir des communications d'esprits légers, superficiels, parfois même désireux de semer la discorde. Ces expériences malheureuses restent inséparables de tout grand mouvement. Elles n'étonnèrent donc pas outre mesure, mais des spirites avisés estimèrent qu'il était de leur devoir d'apporter de l'ordre et de la science dans des réunions où l'on ne disposait que de bonne volonté et de désir de savoir. La société *Constancia* tint, dans cet acte de réforme nécessaire, un rôle très opportun, sans préjudice de ce que d'autres groupes, agissant en pleine connaissance de cause, contribuèrent par leur activité à faire rayonner autour d'eux la notion de la seule vérité, l'enseignement bienfaisant que seule peut apporter une connaissance profonde de la doctrine et une excellente méthode opératoire, dans les expériences.

C'est en 1880 que naquit une nouvelle société, *Fraternidad*, sous les auspices d'Antonio Ugarte et de sa femme, ainsi que de Rodriguez Freire, avec la collaboration de M^{me} Ugarte, médium guérisseur et auditif. Dès lors, le spiritisme argentin fit des progrès rapides. De jeunes propagandistes mirent toutes leurs forces au service de la cause et contribuèrent, avec une superbe ardeur, à l'extension de la vérité dans les âmes, parmi les foules naguère encore incrédules et sarcastiques. La mort des premiers initiateurs du mouvement ne retint pas l'élan donné et bien pris dès la première heure. La revue *Constancia* promet de donner, dans la suite, des précisions sur ces

époques de floraison et d'épanouissement du spiritisme argentin. Nous ne manquerons pas, dans une prochaine chronique, de faire état de ces matériaux historiques qui s'ajouteront ici, utilement, à tous ceux dont nous faisons une glane régulière dans les revues spirites du monde entier.

A ses propres obsèques.

M^{me} Monserrate Fuentes, veuve de Négrón, habitant le quartier Palos Blancos, dans la ville de Corozal (Puerto Rico), était conduite, ce matin-là, au cimetière du pays par une foule d'amis et connaissances qui déploraient la mort d'une personne si digne, lorsque l'un des voisins de la défunte, M. José Torres, se postant sur le bord du chemin, eut l'idée de prendre une photographie du cortège. En développant sa plaque, dans l'après-midi, il y découvrit, à sa profonde surprise et au-dessus du cercueil, une haute silhouette, blanche, vaporeuse, donnant l'apparence d'une femme. Sur l'épreuve, on put vérifier que l'effigie était celle de M^{me} Fuentes elle-même, qui accompagnait, en périsprit, ses propres obsèques. (*Lumen*, avril.)

Un bon guide.

Le journal *Caffaro*, de Gênes, enregistre cette information qui lui vient de Naples, le 18 avril. Il y a huit jours, un gamin de 6 ans, Pasquale di Matteo, s'échappa de chez lui, à Aversa, pour se soustraire aux cruautés d'une femme, Maria Orta, qui vivait avec son père. La police, avertie, chercha l'enfant et, hier, finit par le découvrir chez sa tante paternelle, Teresa Palmieri, qui demeure à Naples, rue San-Gaetano. Alors on connut les détails de l'arrivée du petit fugitif. Quelques soirs plus tôt, Teresa, à sa grande surprise, avait entendu frapper à la porte et, étant allée ouvrir, avait vu son neveu, seul. Elle lui demandait aussitôt : « Qui t'a accompagné ? — Une dame, répondait Pasquale. — Et qui est cette dame ? — Je ne la connais pas. Je me suis sauvé pour ne plus être battu. A peine hors de chez moi, ne sachant où aller, sur une place, la dame s'est approchée de moi et m'a accompagné, sur le chemin, jusqu'à Naples (Aversa est un village peu éloigné). Arrivés en ville, et la dame me tenant toujours par la main, je me sentis guidé par elle à travers un réseau de ruelles jusqu'à cette maison. La dame a frappé à la porte, m'a donné un baiser et s'est éloignée. — Et tu ne l'avais jamais vue ? insista la tante. — Non, seulement en photographie, chez nous. Tenez, c'est cette photographie-là. »

Et le petit désignait à sa parente, sur un meuble, le portrait d'une femme jeune : sa mère, que le pauvre enfant n'avait certes pas pu connaître, car elle était morte lorsqu'il n'avait encore que quelques mois.

Le *Caffaro*, après avoir relaté ce fait, conclut : « Ce récit est impressionnant. On y constate l'un de ces cas de relations entre les morts et les vivants, compliqués de matérialisation, dont s'occupe la littérature spirite. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, tout le quartier populeux de San-Gaetano et tout le village d'Aversa ne parlent pas d'autre chose. »

Médium peintre.

Miss Maude Rose, de Détroit, Michigan (E.-U.) n'était point peintre. Un jour, une force irrésistible la contraignit à acheter des couleurs, des pinceaux, une toile, et à commencer un tableau. Pour cela, elle s'est rendue chez un peintre qui lui a été désigné par le marchand, et elle lui a dit : « On croirait que des esprits m'imposent d'essayer de votre art. » L'homme sourit. La débutante s'installe et exécute une admirable tête de Christ. Quelques jours plus tard, elle ose interpréter une scène biblique, avec quatre figures, et y réussit. Elle ne doute plus qu'elle ne soit guidée. Elle consulte des médiums qui ignorent tout de son aventure. Ainsi apprend-elle que des grands maîtres du passé, dont les noms sont donnés, s'intéressent à ses travaux. Quoi qu'il en soit, les œuvres qu'elle exécute avec aisance ont du caractère, du style, une valeur réelle. Elle n'était pas spirite : elle l'est devenue. Elle dit aujourd'hui : « Quand je pense que je vivais en sceptique ! » La presse de la région s'est vivement intéressée au cas de Miss Maude Rose, et le *Progressive Thinker*, de Chicago, a enregistré les faits qui ne sont pas sans précédent, mais qui déconcertent toute la science acquise des « professeurs ».

Une voiture pour sa mère.

M^{me} E.-H. Jones fait connaître, dans le *Progressive Thinker*, comment elle put achever de la meilleure façon un voyage dont elle présumait la fin très compromise. « Par les Canadian Rockies, écrit-elle, je me rendais de Jasper Park (Alberta, Canada) à ma ville natale London, dans l'Ontario. C'était une longue route que je faisais seule. Après une semaine, j'arrivai, exténuée, chez ma fille, où je me reposai six jours. De là, je repartis pour Brockwayville, en Pensylvanie, me rendant chez la mère de mon mari. J'allai ensuite à Munderf (comté de Jefferson) où, à la suite d'un court séjour, je repris la direction de London. C'est de ce retour que je veux parler. Par infortune, les correspondances de trains n'étaient pas commodément établies. Je devais faire une fastidieuse attente à Buffalo, une autre à Niagara, et j'étais menacée, si je ne pouvais pas atteindre London avant minuit le samedi soir, de n'y point trouver de voiture pour me rendre à ma dernière destination, car le samedi le service des cars est arrêté jusqu'au dimanche soir à minuit.

« Or, il était exactement minuit lorsque mon train sortit de la gare de Niagara. J'étais donc sûre de ma malchance : personne ne serait à la gare de London pour me conduire. Mais, je m'assoupis, et feu mon fils vint visiter mon rêve, pour me dire, en esprit : « Mère, n'ayez crainte. Je vais arranger tout cela. Vous pourrez, sans attendre, regagner la maison de ma sœur Rena, et vous serez au lit et bien endormie lorsque ce sera le moment d'aller à l'église. » Je le remerciai et ne m'inquiétai plus de rien. Inutile de dire qu'en arrivant à London, à 4 heures du matin, je ne trouvais aucun taxi au dépôt. Je m'assis donc dans la gare, bien résignée, en attendant ce qui pouvait avoir préparé mon cher enfant, lorsque j'aperçus une sorte de petit vieux bonhomme qui s'approchait et disait quelque chose à l'agent de police. L'agent répondit par un signe de tête négatif. L'individu fit une dizaine de pas sans me voir, et à ce moment, je ne sais pourquoi, je l'appelai pour lui demander si, par hasard, il ne pourrait me trouver une voiture. Il me dit aussitôt : « Il y en a une à la porte » en ajoutant : « Je gardais le bureau de mon patron, loueur de taxis, cette nuit, et je dormais sur ma couchette quand je me réveillai avec l'impression qu'on m'avait appelé au téléphone pour me commander une voiture au train de 4 heures. »

M^{me} E.-H. Jones pensa qu'en effet, son gendre avait dû téléphoner et que le bonhomme embrouillait ses souvenirs. L'essentiel était qu'il fût là. Bref, on partit et l'on arriva au logis alors que la nuit était encore noire. On sonne. Le gendre se met à la fenêtre, reconnaît la voix et crie à sa femme : « Rena, c'est votre mère ! quelle surprise ! » — Comment, questionne M^{me} Jones aux premiers mots, vous n'aviez pas téléphoné ? — Du tout. Nous ne vous attendions que la semaine prochaine. »

« Il eût fallu voir la tête du cocher, ajouta la narratrice. Il murmurait : « Voilà quarante ans que je roule, eh bien, je n'ai jamais vu ça ! » On lui donna du café, il se mit à parler, gravement, des morts, des communications que « probablement on a avec eux ». Il conclut : « En tous cas, c'est sûrement un mort qui a dû me dire d'aller vous chercher à la gare. » Il ne partit qu'au petit jour et il a dû raconter longtemps cette histoire authentique à tous les cochers et chauffeurs de la station de London en Ontario. Je la transcris telle qu'elle se déroula, en cette nuit où mon cher enfant, de l'austral, fit tout ce qui devait être fait pour que sa mère ne restât pas à se morfondre, des heures et des heures, dans une salle d'attente. »

L'indifférence aux méchantes critiques.

Divers abonnés avaient écrit à la revue *Light* pour s'étonner que, dans cet organe, on ne s'inquiétât pas davantage d'un mouvement de presse qui, en Angleterre, s'efforçait d'éveiller une animosité publique contre le spiritisme et les spirites. Notre confrère anglais a répondu en bloc, à la fois, à ces sentiments un peu anxieux et très irrités, dans son numéro du 26 avril. Et il a dit fort justement : « Ce n'est pas la première fois que cette question est posée : « Pourquoi laissez-vous insulter nos croyances sans répondre ? Que ne répondez-vous, du tac au tac, aux coups que vous porte la presse ? » Pourquoi ? Disons que ces suggestions de riposte émanent le plus souvent de spirites dont l'expérience n'est pas encore très développée et qui n'ont pas encore eu le temps de se faire une idée juste et proportionnée des faits où ils trouvent matière à irritation.

« En réalité, les vieux spirites savent bien que les attaques dont nous pouvons être l'objet aujourd'hui ne sont rien si on les compare aux campagnes aigres et méchantes qui furent menées contre nos croyances, il y a encore une génération. Dans ces jours lointains, l'hostilité des anti-spirites prenait souvent même une forme matérielle et physique : une réunion de spirites, fréquemment, était signalée par de grands tapages d'obstructionnistes et par des carreaux cassés. Présentement, il n'en va plus du tout de même. Nous serons toujours disposés à répondre à des arguments qui sont dignes d'une réplique. Mais la plupart des coupures de journaux que nous envoient nos lecteurs indignés contiennent des attaques si stupides, sont si sottement rédigées, qu'on a de la peine à s'imaginer qu'elles puissent exercer un effet quelconque sur la mentalité des gens de bon sens. Elles ne peuvent porter d'effet que parmi des personnes aussi dépourvues d'intelligence que les auteurs de ces articles absurdes. Et, par surcroît, il ne faut pas oublier que la plupart de ces individus ne nous adressent des critiques que pour soigner leur intérêt personnel et leur notoriété, que pour attirer, coûte que coûte, l'attention sur eux-mêmes. Ce n'est pas cela qui peut nous émouvoir. Ces polins, présumés sensationnels, sont rédigés par des ignorants, marchands d'épices pour le mauvais goût public, et ils sont oubliés le lendemain. Ne nous échauffons pas la tête pour ces niaiseries. Passons notre chemin, et travaillons sérieusement. »

Ce qui est vrai pour la Grande-Bretagne l'est, non moins, pour la France.

La mère du conférencier.

Dans *The Northern Whig and Belfast Post* (12 avril), le Rev. G. Vale Owen signale ces faits dont il fit l'observation personnelle : « Avant de partir pour ma tournée de conférences en Amérique, en janvier de l'année dernière, j'eus une communication de ma mère, morte plusieurs années auparavant, et elle me dit qu'elle serait avec moi pendant mon voyage. Je donnai d'abord trois conférences dominicales à New-York. Le premier dimanche, une auditrice me déclara qu'elle avait vu, près de moi, l'esprit d'une femme, et la description qu'elle m'en fit concordait avec celle de ma mère. Après la troisième conférence, un homme d'affaires habitant la ville, excellent clairvoyant et ne connaissant nullement la dame qui m'avait parlé la première fois, m'informa qu'à la conférence du deuxième dimanche, il avait vu à mes côtés une entité féminine, qu'elle était encore revenue à cette troisième conférence et qu'elle avait dit : « Prévenez mon fils que je suis avec lui aujourd'hui. » En outre, pour se faire indiscutablement connaître, elle avait pris soin de révéler au clairvoyant son nom de baptême et son nom de jeune fille, que certainement cet auditeur ne pouvait connaître d'aucune façon. »

C'est là un fait d'une valeur remarquable pour la triple confirmation qu'il apporte d'un premier fait établi. Il a été fort commenté en Amérique et n'ajoute pas peu à l'attraction de plus en plus grande qu'exerce en ce pays la doctrine spirite. Le Rev. G. Vale Owen l'a déclaré à plusieurs reprises : « Je suis heureux de constater que la vague spirite se répand de plus en plus sur les Etats-Unis d'Amérique et que les progrès de la Cause y vont toujours en se développant. »

L'œuvre d'une propagandiste du spiritisme.

Nous avons reçu de Cordoba (République Argentine) un long et très intéressant mémoire que nous adresse une courageuse propagandiste du spiritisme en ce pays, M^{me} Sofia-M. de Kühn, dont l'œuvre admirable a été bien des fois célébrée par les organes spirites régionaux. Nous regrettons vivement de ne pouvoir publier intégralement cet exemplaire *Vie d'une Spirite*, mais c'est avec empressement que nous souscrivons au devoir d'en faire connaître, en Europe, les parties essentielles. « Œuvre de morale et de progrès spirituel », écrit M^{me} de Kühn, « parmi mes frères argentins. J'ai dû bien lutter pour vaincre et sortir victorieuse du combat ! Mais enfin, je suis parvenue à relever bien des gens qui étaient tombés. Je me vois aujourd'hui entourée, dans ma ville seulement, de 400 personnes, qui, chaque dimanche, viennent dialoguer avec moi, s'entendre parler des bienfaits du spiritisme et qui m'amènent des égarés du bon sens ou de la vertu que nous nous appliquons, ensemble, à remettre dans le bon chemin. J'ai 61 ans, mais je veux vivre encore au moins vingt bonnes années pour prolonger ce travail pour lequel j'eus l'honneur d'être désignée par les bons Esprits. De toute la province, je vois accourir des infortunes, des cœurs et

des âmes en détresse. Dans notre refuge des affligés, nous les recevons fraternellement, nous leur donnons de bons conseils, nous leur montrons la vérité. Je soigne les âmes et aussi les corps, puisque j'ai le bonheur d'être médium guérisseur. Tous reprennent bientôt confiance et courage. Certains reconnaissent leurs fautes et travaillent à les réparer. Certains autres qui souffraient dans leur chair, échappent aux emprises du mal physique et s'en vont améliorés ou guéris. Je suis émue lorsque je pense aux heureux changements qui ont été ainsi produits dans de nombreuses familles depuis dix ans que je me consacre à ma mission, ainsi qu'en peut témoigner notamment le D^r Cosimo Marino, président de *Constancia*, de Buenos-Aires.

« Depuis dix ans seulement, car alors je fus veuve. Mon mari reconnaissait mes facultés, mais ne me permettait pas d'agir, ni même de lire les ouvrages spirites. Je souffrais de mon inaction en silence, mais je m'inclinai devant ses ordres. Quand le « maître » fut parti, je m'attaquai à ma tâche différée, pour regagner le temps perdu. Je pris la résolution d'être une sorte de pont entre mes frères d'ici-bas et les guides et les Esprits qui veillent sur nous dans l'Astral. Je n'épargnai aucun effort et j'en fus promptement récompensée. Je puis, en transe, me transporter à distance, comme en font foi bien des témoignages. Il s'est maintes fois produit le fait que des gens ont eu, sans me connaître, le sentiment de ma présence à leurs côtés dans des cas difficiles, et que, venus à moi pour me demander ce qu'ils devaient faire pour sortir de la tempête, ils m'ont reconnue pour celle qui, dans leur rêve, s'était offerte à les servir. Loin d'être une mystique, une fanatique, je m'incline avec humilité devant ces preuves par lesquelles s'affirme, une fois de plus, la vérité des enseignements spirites, la réalité du monde des morts-vivants, la certitude de l'Au-delà. Il est vrai que je rencontre bien des obstacles, mais j'ai toujours la ferme assurance qu'ils ne sont pas insurmontables. Aussi les domine-je un à un, pour continuer ma marche sur la route étroite. Si j'ai des déboires, j'ai aussi de précieuses satisfactions. Un médium, cédant à de regrettables influences, me délaisse-t-il ? J'en trouve un autre sans attendre et nous prions pour ceux qui ont rejeté la vérité après l'avoir tenue dans leurs mains. Instruisons tous, frères d'Europe, les individus et les peuples, pour détruire l'ignorance, dissiper les usages, et hâter la venue des temps de paix. L'éveil général est partout donné. L'heure arrive. Allons de l'avant ! Les âmes d'élite nous servent dans notre labeur. Détruisons pour reconstruire, avec courage, et sans transiger. J'ai essayé de fonder une petite revue de philosophie spirite : *El despertar* (L'Eveil). Elle est morte, car nos ennemis lui ont fait une rude guerre. On excommuniait ses lecteurs. Mais qu'importe ! La vérité triomphera quand même. J'espère que vous voudrez bien me compter parmi les propagandistes du temps présent. Je reste, au loin, votre sœur franche et dévouée et j'adresse à tous les spirites de France, à tous les amis de la *Revue Spirite*, l'affection sincère d'une vieille spirite argentine,

« Sofia M. de Kühn. Fraguero 354. Cordoba, Republica Argentina. »

C'est là une existence du plus noble exemple et nous sommes heureux de lui rendre un hommage public.

Enfants médiums.

La *Liverpool Weekly Post* mentionne le cas remarquable de deux enfants médiums, à Cardiff. Ce sont les fils d'Israélites d'origine russe. L'un a 8 ans et demi et l'autre 13 ans. L'aîné donne des messages d'une forme particulièrement élevée. Dans son état ordinaire, il joue, assez gauchement, et sans talent aucun, du violon. Mais sous l'influence d'un Esprit, il cesse aussitôt d'être un amateur et il a les accents d'un grand virtuose. Les garçons, en séances, parleraient couramment le français et l'allemand, bien que ces langues leur soient pratiquement inconnues. Les parents sont spirites, mais, pour faire connaître leurs croyances à leurs enfants, ils avaient attendu... jusqu'au moment où les premières manifestations se produisirent. « Il nous semble, commente à ce propos la revue *Two Worlds*, qu'il peut y avoir là un bon cas de médiumnité spontanée, et le fait montre combien il est ridicule d'essayer de contrarier des facultés psychiques naturelles. »

Une tragique confession d'Esprit.

Le 13 mars dernier, relate Mrs. M. Morrison, de Vancouver, dans *The International Psychic Gazette* de mai 1924, dans un cercle privé, le médium, Mrs. Rumble, subit soudain l'influence d'une

Entité qui bientôt se met à parler : « Oh ! mes amis, que je suis heureuse de pouvoir venir ici et m'entretenir avec vous tous ! Est-il ici quelqu'un qui connaisse le London Bridge ? » Plusieurs assistants répondant affirmativement, l'Esprit continua : « Je me suis noyée à cet endroit, oui, moi et mon bébé. Je pensais que mon malheur était plus grand que je ne pouvais en supporter. J'étais lâche ; aussi, je me jetai, avec l'enfant, du haut du pont. Je supposais que tout finirait ainsi ; c'est pourquoi j'ai pris l'enfant avec moi. Oh ! quelle terrible erreur ! Plutôt que d'en terminer avec mes peines, j'y ai ajouté seulement. Moi qui supposais que la mort achevait tout, j'étais encore vivante, plus vivante que jamais. J'étais dans les plans les plus sombres et l'on m'avait pris mon bébé pour le recueillir dans les crèches célestes ; mon pauvre boy, la seule chose que j'aimais au monde, on me l'avait enlevé ! J'ai vagabondé dans les ténèbres pendant trente années, si je puis bien compter d'après le temps terrestre. Je rencontrais des soutiens compatissants dans ce pays tout gris. Ils me disaient de bonnes paroles, m'encourageaient, mais aucun ne pouvait me rendre mon cher enfant. Souvent lorsque je suppliais les maîtres qui régissaient sans doute ma nouvelle destinée, au milieu de ces ombres, lorsque je les implorais pour voir le petit bien-aimé, ils me répondaient : « Comment avez-vous pu faire cela ? Dieu vous a donné un beau joujou à garder et à chérir ; pourquoi n'avez-vous pas respecté son intention ? »

« Je mesurais toute l'étendue de ma faute, de ma cruauté, et mon cœur de mère était brisé par l'amour et torturé par le poids du péché. Enfin, et peu à peu, j'entraî dans des sphères moins obscures. Oh ! mes amis, quels guides généreux nous trouvons par ici ! Ils m'aidaient, me portaient vers la lumière, je progressais, et maintenant, après tant d'années, on vient de me rendre mon enfant. Comme il a grandi ! Quelle joie j'ai éprouvée à le revoir ! Je voudrais que ce récit fût connu dans le monde entier. Il peut y avoir, qui sait, une autre mère qui soit tentée de se tromper comme je me trompai. Dites ce qui m'est advenu. Je vous quitte. Je ne puis rester plus longtemps. Je ne peux pas rester séparée de cet être chéri, enfin retrouvé, depuis qu'on m'a permis de l'approcher, de le prendre dans mes bras. Mes bons amis, je suis maintenant si heureuse ! J'étais une misérable d'avoir méconnu la volonté divine, d'avoir osé me noyer avec cet être promis à a vie. Je n'avais pas le droit de faire cela ! Je ne devais pas priver cette créature de son droit de faire l'expérience de sa propre vie... »

On croyait l'Esprit parti. Il revint pour dire quel bonheur il avait eu à s'entretenir avec des vivants, dans un bon cercle. Nous lui promîmes de l'aider de toutes nos forces, de toutes nos prières. Son adieu fut un cri de joie et il s'en retourna vers son bonheur durement reconquis. Nous espérons son retour pour connaître de nouveaux détails sur son avancement dans la rédemption. C'était vraiment un gentil Esprit, et je suis sûre bien qu'il fera maintenant un rapide chemin vers les plans supérieurs.

Le spiritisme et la Longévité.

La théorie est curieuse qui vient d'être exposée par la publication, dans *Popular Science Sittings* d'un article sur la longévité, écrit par M. J. Millott Severn, le phrénologiste réputé de Brighton. A en croire l'auteur, nous devrions tous vivre cent ans pour le moins, si nous n'introduisons pas dans notre existence tant d'éléments de ruine physique qui avancent l'échéance de notre fin. Et l'observation bien réconfortante est faite que nombre de spirites sincères, pleinement convaincus de la force et de la légitimité de leurs croyances, atteignent un grand âge. Est-ce un hasard ? Peut-être pas. On connaît le cas du Dr J.-M. Peebles, qui quitta ce monde alors qu'il allait compléter son siècle d'existence terrestre. On pourrait signaler, en tous pays, quantité de bons spirites qui briguent le droit de retarder, de même, l'heure du départ vers l'autre vie. Et le fait est à rapprocher de celui que nous exposons ici, voilà peu de semaines, concernant l'indication donnée, pour une cure éventuelle du cancer, par un Esprit médecin. Cet Esprit disait, on s'en souvient, que des cancéreux pourraient, pris à temps, s'améliorer et se guérir même, en développant en eux une faculté médiumnique latente et insoupçonnée. La thèse hardie reposait sur ce principe que le don du médium, ainsi exercé, pouvait débarrasser l'organisme, par une opération sur laquelle nous n'avons pas de lumière, de certains éléments nocifs qui affectent l'équilibre physique. Admise, cette hypothèse, il n'est pas impossible de la transposer dans un ordre de faits plus général. Sans qu'il soit question de maladie définie, de cas aussi précis et aussi graves que le cancer, la tuberculose, etc.,

n'est-il pas plausible de penser qu'à l'exclusion même de l'exercice de toute médiumnité, la pratique du spiritisme, suivie avec confiance et ferveur, contribue en chacun de nous à une stabilité morale qui peut avoir son contre-coup bienfaisant, son action régulatrice, dans notre organisme physique lui-même ? Croire avec sérénité que la vie n'est qu'un passage, ne pas attacher une importance excessive à la mort et à sa conséquence finale, le trépas, attendre patiemment et sans effroi, la dernière minute, la considérer comme la plus bénie de toutes celles que l'on passe sur cette terre, n'est-ce point, en quelque sorte, narguer le mal, lui retirer des armes, le retenir de nuire, et, partant, se mettre à l'abri de ses coups les plus perfides ? Une très antique philosophie, celle des optimistes, considérait la constante bonne humeur et la paisible acceptation de tout, comme une grande force pour l'homme, comme un moyen de vivre heureux quoi qu'il advienne. Il y avait, dans cette idée, beaucoup d'égoïsme, que le spiritisme ne partage certes pas. Par notre croyance qui nous enseigne la foi en l'autre monde et la fraternité en celui-ci, nous nous différencions profondément, et heureusement, des optimistes d'antan. Nous planons de bien haut sur leur théorie plutôt matérialiste des causes et des effets, et il est très vraisemblable que nous sommes infiniment mieux servis par nos certitudes qu'ils ne l'étaient, par leur système négateur de la peine et des soucis. Notre idéal tient tout entier de l'esprit et il sait de quelles sources magnifiques il nous est versé. Nous sommes, aussi, des optimistes, mais de quelle plus noble manière ! Ainsi, vivant dans la quiétude, épargnant à nos enveloppes corporelles les réflexes de ces agitations, de ces troubles mentaux où peuvent nous jeter les terreurs de la maladie et les affres de la mort redoutée, nous nous protégeons contre l'usure précoce, nous conservons cette *jeunesse mûrie* qui nous sert à récuser en nous les injonctions de la machine encrassée, les menaces du rouage qui va refuser d'obéir. Il n'y a pas là qu'un aimable paradoxe. Ne pas croire aux méfaits de la chair rebelle ou fatiguée, c'est lui rendre ou lui conserver sa souplesse, sa vitalité des premiers ans. Ainsi s'expliquerait sans doute la présence dans nos rangs de ces beaux et actifs vieillards, qui, fussent-ils souffrants, fussent-ils même infirmes, n'admettant pas leur misère physique, persévèrent à créer par l'esprit qui n'a jamais été atteint, et qui croit et qui se prouve quotidiennement toute sa vigueur. Qu'importe qu'un membre soit plus ou moins ankylosé, si l'âme garde, allègre, et rayonnante de l'optimisme spirite, l'aisance de tous ses mouvements. Ceux-là, quoi qu'il advienne de leur manteau charnel, trouvent le moyen de ne point s'éloigner du champ de bataille où ils savent qu'on a besoin d'eux pour prolonger le bon combat, et c'est l'Esprit vainqueur qui les maintient à leur place de lutteur, parce qu'ils n'attachent d'intérêt véritable qu'à lui seul, en dépit du nombre de leurs années et de la cruauté de leurs souffrances.

Une prophétie qui se réalise

Le *Courrier de Varsovie*, puis la revue italienne *Mondo Occulto*, publient une curieuse nouvelle. Nous l'insérons sur la foi de ces précédents et il serait fort désirable de savoir ce qu'en pense la principale intéressée. Donc, il y a quelque soixante ans, une « zingare » s'arrête brusquement dans une rue de la capitale polonaise et, avisant une toute petite fillette très blonde, lui saisit la main pour lui dire qu'à l'âge mûr, elle sera célèbre dans le monde et plus qu'une reine, plus qu'une impératrice. L'enfant et les personnes qui l'accompagnent rient beaucoup du présage, et depuis, celle qui en avait été l'objet le rappelle, plaisamment, paraît-il, lorsque l'incident se présente à son souvenir. Pour dire vrai, après quarante années, les indications de la devineresse se confirmaient pleinement. La petite fille d'autrefois devenait une souveraine du monde intellectuel, une sorte de « reine » dans le vaste domaine de la science physico-chimique. Celle-là, en compagnie de son époux défunt depuis lors, mettait en lumière une théorie et des faits tels que la science moderne en devait être renouvelée. La docte femme était acclamée par le monde entier pour ses magnifiques découvertes. C'était l'épouse de Pierre Curie, la révélatrice du radium. Sous les réserves qui s'imposent, nous avons dit l'histoire de la zingare et de la fillette blonde.

Le spiritisme à Cuba.

Don Juan M. Morales, directeur du journal spirite *Hoy* de Cuba, fournit d'appréciables détails sur le développement de nos idées dans son pays : « Avec fierté, dit-il, nous pouvons annoncer aujourd'hui qu'il existe, en notre République, plus de mille groupes spirites légalement constitués

qui fonctionnent sous une impulsion à la fois fraternelle et scientifique et où sont inscrits environ 70.000 sociétaires, tous rivalisant de zèle à porter leur groupe toujours en avant et toujours plus haut. A Cuba, personne ne se cache pour déclarer qu'il est spirite. Nos croyances se sont fait chemin dans la société la plus cultivée. Les hommes de science étudient le spiritisme et s'y disent franchement ralliés. Notre journal *quotidien* spirite, le seul qui existe au monde, est venu à son heure. Il fortifie son action, il élargit son rayonnement chaque jour. Certes, il y a, dans ce pays comme partout, des ennemis de la vérité et du progrès. Ils s'efforcent, contre nous, de prolonger la durée de leur règne, mais notre Constitution garantit la liberté de toutes les croyances, et nos adversaires ne nous inquiètent pas. Rien ne pourra sérieusement faire obstacle au développement du spiritisme à Cuba. Toutes les campagnes de diffamation contre les spirites ne peuvent que se briser contre notre force. Quotidiennement, nous arrivent de nouveaux adeptes. Chaque obstacle aussitôt franchi communique une impulsion nouvelle à notre œuvre. Avec tranquillité et patience, nous n'en doutons pas : *les temps sont venus.* »

Un fantôme sur le chemin de ronde.

Verdade e Luz (mars) emprunte à son confrère de Rio : *Folha da Noite*, ce récit, du reste reproduit par un grand nombre de journaux sud-américains : « Au fort de Copacabana, dans la nuit du 23 février, un soldat placé en sentinelle, distingua dans l'ombre le visage d'un officier, Pépée au poing et le dolman déboutonné. Le soldat s'avança vers le chef, mais il lui adressa bien inutilement la parole, car la figure disparut en un instant. La même nuit, sur d'autres points du chemin de ronde, d'autres camarades en faction virent la même silhouette, le même visage, se former et se fondre également devant leurs yeux.

« Depuis lors, toutes les nuits, le même phénomène se produit au fort de Copacabana. Et c'est toutes les fois le même visage. »

L'hypothèse d'une hallucination collective est assurément soutenable. Mais l'explication spirite n'en est pas moins bonne à considérer. Il est à noter, dans la circonstance, que les descriptions données du fantôme par ceux qui le virent concordaient expressément, même lorsqu'il avait été impossible, la première nuit, qu'il y eût connivence entre les premiers témoins de la vision.

Un conseil un peu rude, mais franc.

The Message of Life, publié en Nouvelle-Zélande, donne d'énergiques conseils aux spirites qui le lisent : « Spirites, veillez ! Beaucoup trop d'entre vous, qui vont aux réunions, ne font rien que passer à côté d'une vérité qui est la plus belle du monde. Vous vous dites que vous ne savez pas parler du haut des estrades, que vous n'êtes pas médiums, que vous ne pouvez pas être bien utiles à la Cause. Et, par désaveu, le dimanche soir, vous allez jeter une pièce de monnaie dans un petit plateau pour entrer à une séance et assister peut-être à des phénomènes. Dans ces conditions, vous feriez aussi bien d'aller passer deux ou trois heures au cinéma. Vous n'êtes pas des spirites véritables. Vous êtes des égoïstes, qui vivez pour vous-mêmes et qui ne faites rien de proprement effectif pour la diffusion de la vérité qui vous a pourtant donné un aperçu lumineux sur ce que sera la vie future. Ce n'est pas par ces moyens élémentaires que vous trouverez une bonne place « de l'autre côté ». Réfléchissez ! Est-ce une façon de s'occuper réellement des questions spirituelles ? Ce qui serait mieux, ce serait, par exemple, de mettre à la poste, quand vous l'avez lue et comprise, une bonne brochure sur le spiritisme, pour essayer de convaincre un ami, d'intéresser, à un sujet qu'il plaisante, un incrédule ou un sceptique. Vous savez que les fausses interprétations et l'ignorance retardent notre progrès. Ce que vous avez à fournir, pour être un bon spirite, un vrai spirite, ce n'est pas de vous distraire, éventuellement, par des expériences, mais de vous consacrer, pratiquement, à une œuvre d'active propagande, pour faire accepter du plus grand nombre la certitude de la vie après la mort. »

Le conseil est donné un peu rudement, mais il n'en portera peut-être que mieux.

L'importance du phénomène physique.

Dans une conférence récente, Miss H.-A. Dallas (Angleterre, Cercle d'études psychiques de Brombey) a fait valoir toute l'importance du phénomène physique. Elle a constaté qu'il y a aujourd'hui et dans beaucoup de milieux d'études, une tendance très marquée à sous-estimer la valeur du phénomène de nature physique, et à concentrer l'attention des chercheurs sur ce qui peut être, à première vue, considéré comme un aspect supérieur des recherches psychiques. Cela est des plus regrettables, a-t-elle observé, car c'est précisément le phénomène physique qui, avec le plus de force, peut déterminer la curiosité puis le désir de savoir et de comprendre, chez les savants habitués à des méthodes expérimentales où le phénomène tombe, matériellement, sous leurs sens. Dans ce domaine expérimental, ils trouvent des facilités immédiates pour vérifier la réalité des faits, bien mieux que dans le domaine intellectuel où ils peuvent toujours chercher à se retrancher derrière des arguments auxquels ne répond pas l'évidence. C'est par le phénomène physique qu'un William Crookes commença d'abord à être convaincu, il y a cinquante ans, et, de ce point de départ, il s'élança vers l'étude générale de tous les phénomènes. A cette époque, la question n'était point de celles que l'on pouvait considérer comme explicable, analysable par des méthodes de science, et les premières publications de Crookes furent considérées par les savants orthodoxes comme des divagations. Cela n'empêcha pas que trente ans plus tard, le même novateur, président de la British Association, et avec tout le courage de sa conviction, introduisit dans son discours présidentiel un rappel de ses travaux de psychiste. Il confirma que six lustres plus tôt, il avait publié son assurance formelle, qu'en marge des connaissances scientifiques classées, il existait une force gouvernée par une intelligence, que cette force et cette intelligence différaient profondément de l'intelligence et des forces strictement humaines. De ces affirmations anciennes, il n'avait rien à rétracter. Sans la pratique du phénomène physique, l'illustre savant n'eût peut-être pas atteint à ces conclusions et, grand pionnier préparateur des découvertes de l'avenir, il s'en fût tenu au doute, alors que la notion de la certitude s'était installée en lui, parce qu'il avait vu et entendu des phénomènes qui, dans bien des cas, étaient d'ordre uniquement physique.

Nécrologie.

Nous avons le regret d'être avisés du passage dans l'Astral d'un des plus actifs spirites d'outre-Atlantique, le général don Eulogio Moros, qui fut fondateur et président de la Société nationale spirite des Etats-Unis de Venezuela, et dont les obsèques ont eu lieu le 20 février dernier. Nous adressons aux spirites vénézuéliens, dans cette circonstance, l'expression de nos sympathies toutes fraternelles.

Pour l'abolition de la peine de mort.

Parlant au nom du peuple guatémalien, un député de ce pays, M. Raymundo Vasquez, le 15 mars 1924, a déposé sur le bureau de l'Assemblée nationale législative, une proposition tendant à l'abolition de la peine capitale. Toutes les revues spirites font un chaleureux écho à cette requête, et parmi elles la revue *Luz del Porvenir*, de Guarda Viejo, qui démontre, sur la base de nos doctrines, l'erreur sociale de « châtier un crime en en commettant un autre ». (1)

Nouvelles revues.

Enregistrons la naissance de deux organes spirites : 1^o *A Luz*, qui se publie à San-Paulo (Brésil), fort bien renseignée sur le mouvement des centres de la région ; 2^o *Laboremus*, éditée à La Havane (Cuba), d'une excellente présentation. Nous exprimons à l'un et à l'autre nos vœux de longue vie et de travail fécond.

(1) Un vœu analogue était exprimé le 22 mars dernier, par les 470 membres du centre spirite espagnol *Caridad y Libertad*, de Barcelone, d'où partit un télégramme destiné à demander au tribunal militaire de Madrid, la commutation de peine du condamné à mort Juan Bautista Archer. — Déjà nous avions eu l'occasion de mentionner une supplique de même esprit, émanant également d'un centre spirite de Barcelone.

Conférences radiotélégraphiées.

La Confédération spirite argentine vient d'acquérir un appareil transmetteur radio-téléphonique dont elle se servira pour faire entendre au loin une série de conférences d'enseignement kardéciste.

Pour le Congrès spirite international de Paris.

Déjà nous apprenons que divers congressistes préparent à cette intention d'importants mémoires. C'est ainsi qu'aujourd'hui, le courrier nous apporte la nouvelle que notre confrère brésilien, M. Honorio Rivereto, a mis au point l'étude dont il donnera lecture, au congrès de Paris, en 1925. Ce travail sera imprimé et illustré de photographies relatives aux diverses associations ou fondations spirites brésiliennes. Une importante partie annexe de l'œuvre aura trait aux revues et journaux spirites existant au Brésil.

Spiritualists' National Union.

Le 15 mai, sir A. Conan Doyle a présidé la conférence annuelle tenue sous les auspices de la Spiritualists' National Union, South Place Institute, Finsbury. (London District Council.)

Les morts vivent, ne les pleurez pas.

Sous ce titre, la bibliothèque de « La Irradiacion », de Madrid, publie un excellent petit ouvrage de propagande, œuvre de M. Eduardo Escribano. Ainsi que son titre l'indique, l'ouvrage a pour objet la théorie de la survivance. Il est conçu sur un plan très clair. Plusieurs pages y sont consacrées à la citation d'éminentes personnalités qui sont venues au spiritisme. On y trouve enfin une utile nomenclature des centres d'études psychiques et de la presse périodique spirite en Espagne.

Le spiritisme en Andalousie.

Notre confrère *Hacia la Igualdad y el amor* (Barcelone) se félicite des progrès de la Cause spirite en son pays et signale la création d'un centre important : *Esperanza y Caridad*, à Beas de Segura (Jaen), le 14 mars dernier. Ce nouveau centre compte déjà 200 adhérents.

En Espagne. — Fête Allan Kardec, en automne.

Le *Bulletin de la Fédération spirite espagnole* fait savoir que l'organisation de la fête anniversaire d'Allan Kardec ayant été rendue impossible, par diverses circonstances, au mois de mars écoulé, cette fête sera reportée à octobre prochain, et célébrée avec une grande solennité.

Le spiritisme dans les mœurs séculaires de la Chine.

Auteur de plusieurs ouvrages sur la Chine, M. Pascal Forthuny, sinologue, vient de publier chez Albin Michel, un nouveau roman, *Les Amants chinois*, que lui inspira une antique légende du pays de Han. Dans ce livre, les idées spirites occupent une place importante, ainsi qu'on en pourra juger en plusieurs chapitres (notamment XIX, XX, et XXXIX).

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

La **Revue Métapsychique** (mars-avril) contient un rapport extrêmement intéressant sur les expériences de l'Institut Métapsychique International avec le médium J. Guzik. On reste stupéfait lorsque l'on se trouve en présence de cette accumulation de preuves recueillies sous le contrôle le plus rigoureux, de

voir encore le caractère sceptique, méfiant, de toute une catégorie de savants se cabrer contre l'évidence des faits et, en désespoir de cause, railler toutes les méthodes en niant toutes les doctrines.

Après une robuste étude de M. Ernesto Bozzano sur la *Cryptesthésie* et les modalités par lesquelles elle se manifeste, on apprend, par une déclaration de M. C. de Vesme, gérant de la Société « Les Annales des Sciences psychiques », que les abonnés et lecteurs de cette revue, dont l'œuvre fut si hautement appréciée et utile — recevront maintenant, en échange, la *Revue Métapsychique*.

Plus loin, ce sont des détails très circonstanciés sur le Congrès des Recherches Psychiques en 1926 (Italie). Nous en détachons les renseignements suivants sur la nature des principaux travaux qui y seront envisagés.

- I. Télépathie active et réceptive ;
- II. Clairvoyance et Lucidité dans l'espace et dans le temps (en particulier : prédiction et psychométrie) ;
- III. Télékinésie (lévitation, hantise) ;
- IV. Ectoplasmie (matérialisations, fantômes) ;
- V. Parapsychique (lumières, apports, etc.) ;
- VI. Pratique de Laboratoire (en particulier : enregistrement des phénomènes au moyen d'appareils).
- VII. Théorie et Philosophie de la Métapsychique (en particulier : classement des phénomènes, soit par rapport aux autres phénomènes naturels, soit par rapport les uns aux autres ; détermination des deux embranchements principaux de la métapsychique et proposition d'une terminologie définitive).

Parmi les « nouvelles » qui terminent la *Chronique étrangère* de M. Pascal Forthuny, détachons la « création d'une Société hellénique des Recherches Psychiques. »

Cette Société vient d'être constituée, à Athènes, et nous lui souhaitons la plus cordiale bienvenue. Elle se donne pour buts : « 1^o La vérification, sans aucun préjugé, de tous les phénomènes psychiques survenant en Grèce, par des enquêtes, dont les procès-verbaux constitueront les Archives psychiques helléniques ; 2^o toutes recherches expérimentales sur des « sujets sensibles » ; la diffusion dans le public des résultats obtenus ». — Le Conseil d'administration est ainsi composé : Professeur Simos Menardos, distingué homme de lettres et titulaire d'une chaire à l'Université d'Athènes ; M. Parlos Nivarnas, homme de lettres ; le Professeur K. Mermingas (chirurgie, Université d'Athènes) ; M. Anghelos Panagra ; M^{me} Callirhoë Parreu, leader de la propagande pour les droits de la femme en Grèce.

M. Anghelos Panagra, médecin en chef de la Marine royale et directeur de la Société hellénique de R. P. nous écrit : « Nous avons remporté notre première victoire à la Société médicale d'Athènes, où je fis une conférence sur la métapsychique et où, à la suite d'un long débat, les membres les plus éminents de la Société ont reconnu l'intérêt de notre cause. La Société médicale d'Athènes, en conséquence, a déclaré que « les études psychiques feraient partie de ses travaux et relevaient de sa compétence ». Nos premiers travaux porteront sur la *Prémonition et les rêves prémonitoires*. Nous vous communiquerons nos observations, après vérification rigoureuse ».

Les Praticiens Français (médecins, pharmaciens, vétérinaires, dentistes) fait place (1^{er} avril), parmi ses articles techniques et corporatifs à la « Question métapsychique ». Sous ce titre, le D^r Stephen Chauvet y consacre une longue et solide étude, et y fait cette constatation :

À l'heure actuelle, il n'y a plus, en présence — et pouvant être en état de contradiction scientifique et courtoise (comme cela devrait être) — que deux groupes de chercheurs, savoir :

a) Des chercheurs qui ont eu l'occasion de constater la véracité de tout ou partie des phénomènes métapsychiques ;

b) D'autres chercheurs n'ayant pas encore pu se faire une opinion, mais tout prêts à accueillir avec impartialité la manifestation de la vérité, sous quelque aspect qu'elle se présente.

Et il parle aussi des négateurs systématiques, d'où il distingue la race spéciale et trop fréquente encore des savants obsédés par l'idée que tous les médiums sont fraudeurs.

Actuellement, il y a « les métapsychistes » et « les autres ». Or, « les autres », ce ne sont pas, je le répète, d'impartiaux pionniers de la vérité qui n'ont « pas encore vu » et qui désirent se faire une opinion certaine ; ce sont, qu'ils l'avouent ou non, des « antimétapsychistes ». Ils sont « contre » les phénomènes métapsychiques et « contre » les métapsychistes ; ils ne veulent pas qu'il puisse y avoir même une parcelle de vérité dans le nombre des phénomènes en cause et ne veulent pas admettre non plus que les métapsychistes puissent savoir observer, savoir se tenir à l'abri des fraudes et, en conséquence, avoir une compétence quelle qu'elle soit en cette matière ; autrement dit, ils considèrent leurs opinions comme sans aucune valeur. Ils vont même plus loin, ainsi qu'il résulte des articles tout récents parus dans certaines revues ou dans quelques organes de grande presse (que nous analyserons ultérieurement). Pour eux, de très nombreux métapsychistes sont, en plus, des « croyants », de ce fait absolument incapables d'observer avec impartialité et de penser avec sagesse... et il est inutile, en conséquence, d'essayer de discuter avec eux.

Dans le même organe, M. le D^r Chauvet annonce qu'il étudiera prochainement les *faits* de la métapsychique, les expériences « typiques et indiscutables », relatives aux phénomènes de lévitation, de contact, de bruits et de paroles, de lumière et de clairvoyance.

Voilà, dans un milieu jusqu'alors plutôt réfractaire, une excellente entreprise de persuasion, et nous pensons fermement que, conduite par la plume experte du D^r Chauvet, elle ne manquera pas de porter des fruits.

Nous avons plusieurs fois signalé l'intérêt grandissant apporté aux problèmes du spiritisme dans nos possessions d'Extrême-Orient. Nous avons aujourd'hui le vif plaisir de constater que cette curiosité première prend peu à peu la forme d'une véritable enquête vers la vérité. De divers points, nos correspondants nous signalent la publication, même dans les organes de langue indigène, d'articles où il apparaît que l'on ne s'en tient plus au « fait divers spirite », mais où on se soucie, plus hautement, de la doctrine elle-même.

Par ailleurs, le **Progrès annamite** continue à accueillir des textes qui prouvent toute la sympathie pour notre cause.

Le 25 mars dernier, un rédacteur qui signe « Un invisible » écrivait :

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Une philosophie simple, logique, belle et noble, au point de vue divin et moral. « C'est la preuve de la survie. — « Le progrès de l'âme à chacune des existences ».

On a beau lui jeter la pierre et, malgré ses adversaires, il semble tout lentement se glisser, tout comme l'ombre, à pas lents, vers le progrès, grand rénovateur des jours à venir. Ses lueurs commencent déjà à blanchir l'horizon depuis si longtemps voilé ! Il sera le flambeau qui éclairera un jour toute l'humanité ; ce sera paix, amour et charité sur terre !

Voici la devise du Spiritisme : « Naître, souffrir, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. » Seuls le bon sens, l'expérience et l'étude approfondie peuvent nous donner un aperçu sublime, de cette vérité immuable.

Nous nous donnons pour tâche de nous occuper sérieusement du Spiritisme, car il en vaut vraiment la peine.

Sous certain rapport, le progrès qu'il a réalisé est tellement important que, par moments, la science elle-même n'aurait jamais espéré en réaliser un pareil.

L'article se termine par une demande de plébiscite entre tous les lecteurs du *Progrès annamite* pour savoir s'il leur est agréable qu'on leur parle de spiritisme, dans chacun des numéros de ce journal. Nous suivrons les résultats de cette enquête.

Dans **La Revue Métapsychique Belge** (dont la nouvelle adresse est 18, rue de la Princesse, à Molenbeek, Bruxelles), M. J. Dardenne (section de photographie transcendante — de Bruxelles — de la Société Psychique Internationale), apporte des indications techniques aux expérimentateurs de la photographie transcendante, notamment pour l'étude de l'influence des radiations visuelles sur les plaques négatives, et la photographie de la pensée collective des sujets sur une plaque négative. Ces indications opératoires sont à recommander à quiconque se préoccupe d'obtenir, en photographie, des résultats d'ordre psychique. |

La Vie d'Outre-Tombe publie un excellent article de M. Léon Denis « Croire et Savoir », et nous ne résistons pas à en citer quelques lignes :

Le Spiritisme était nécessaire pour prouver à ceux qui l'ont oublié, à tous ceux que les vieilles croyances n'émeuvent plus, qu'il y a en nous un être impérissable, un esprit immortel et responsable, en qui est toute notre valeur et notre avenir. C'est par lui que nous sommes rattachés à tout ce qui est grand dans l'univers, rattachés à une cause éternelle et sublime : à Dieu ! Sans cet esprit, nous ne serions que des êtres éphémères, qui passent comme des ombres dans ce monde où tout est précaire et changeant.

Il fallait le Spiritisme pour démontrer que, derrière le voile de la mort, il y a d'autres horizons, d'autres travaux, d'autres devoirs, que rien ne finit et que tout recommence.

L'apôtre spirite, qui jette à tous les vents cette semence de vérité, peut être raillé, persifflé par les sceptiques, mais il est heureux de souffrir pour une grande cause, heureux s'il peut faire pénétrer dans quelques âmes un rayon consolateur.

Lumière et Vérité (avril), traitant de l'éducation de l'enfance rappelle fort à propos que :

C'est le Dr Andrew Jackson Davis qui attira le premier l'attention sur la nécessité d'*entourer les enfants d'amour par l'éducation spirite*. Le premier établissement créé fut une école du dimanche dans le *Dodworth Hall*, Broadway, à New-York, en 1863. Il comprenait trois sections, l'une publique, comme la cénacle où Aristote enseignait la philosophie à Athènes ; 2^o une maison spirite avec salle de conférence, salle de lecture, cours, etc. ; 3^o une école d'enseignement supérieur préparatoire à l'enseignement universitaire.

Puis l'on créa un séminaire spirite au Wisconsin et peu à peu des églises spirites où l'enseignement est donné selon les principes d'Andrew Jackson, le médium spirite.

Une multitude d'écoles, spirites la plupart, ne tardèrent pas à surgir un peu partout.

Au Guatemala, l'enseignement universitaire a officiellement adopté l'étude du spiritisme. A Sao Paulo, au Brésil, le pays le plus avancé dans les progrès spirites, une synagogue spirite a été créée sous le nom de Saint-Pierre et Saint-Paul.

En Angleterre, il existe 251 lycées spirites où l'enseignement est donné à 14.844 élèves ; l'histoire de la naissance et du développement de cet enseignement forme une statistique qui, pour peu réjouissante qu'elle soit à lire, n'en présente pas moins une infatigable persévérance qu'on ne peut se lasser d'admirer, parce qu'elle souligne une suite d'efforts constants que rien n'a pu décourager.

Le **Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy** (numéro de mars-avril), contient d'excellentes pages, parmi lesquelles le résumé de la conférence prononcée le 16 décembre 1923, à Nancy, par M. Mélusson, président de la Société d'Etudes psychiques de Lyon. Il y réfute excellemment telles opinions mal fondées et selon lesquelles le Spiritisme ne reposerait pas sur l'observation,

Le spiritisme repose sur l'observation, et ceci est prouvé d'une façon absolue. Non seulement vous pouvez avoir la preuve qu'il existe, ce corps psychique, mais qu'il subsiste après la mort. Il y a quelques mois, à Liège, eut lieu un Congrès international. Il y eut des expériences avec des *médiums voyants*. Ce sont des personnes sensibles à certaines vibrations et qui peuvent voir les corps fluidiques invisibles par les moyens habituels. Il y a beaucoup de ces médiums. A Liège, Peters a donné plusieurs séances et a expliqué ce qu'il voyait. Et ce médium a donné une preuve, une certitude à tous. Par exemple, il disait quels étaient les Esprits qui se penchaient vers les assistants, qui les reconnaissaient, car il donnait des précisions de gestes caractéristiques. Nous avons fait, à Lyon, des expériences intéressantes sur ce point, en expérimentant chaque fois avec un médium voyant connu et un voyant nouveau.

Signalons une heureuse innovation au *Bulletin de Nancy*. Une *Tribune Libre* y vient d'être créée, et sous cette rubrique tous les membres de la Société d'Etudes psychiques nancéenne, les abonnés et les correspondants pourront apporter leur pierre à l'édification du Spiritisme et des sciences qui s'y rattachent. Dans la première *Tribune Libre*, nous lisons une précieuse étude sur M^{me} de Valpingon, une spirite ayant été l'adversaire de la peine de mort. L'auteur, M. O. Barrot, y conclut par ces mots : « Homicide (la Société) dans les milliers d'êtres misérables qu'elle abandonne moralement, et dont un jour... on lui demandera compte. »

Prière de Jeanne d'Arc

Le Groupe *Lumière et Charité* d'Alger, nous fait parvenir la belle communication ci-après : Prière obtenue par le médium T., le 14 mai 1924. Nous sommes persuadés qu'elle intéressera nos lecteurs :

O mon Père, miséricordieux et juste, je prie pour tous vos enfants, et en particulier pour les enfants du pays de France, dont je suis, par votre volonté, le guide et le soutien. Je prie pour tous ces êtres chéris, plus ou moins attardés, plus ou moins éclairés, afin que de nouvelles épreuves leur soient épargnées. Peu ont compris les leçons de la Grande Guerre, et la France, qui a subi les terribles assauts des peuples barbares, si souvent déchirée, meurtrie, doit devenir la terre de prédilection, d'où jailliront les grandes idées saines, inspirées par Jésus, notre frère aîné.

O mon Père, que ces chers enfants fassent un retour en eux-mêmes, et la Terre sera transformée.

Enfants, fils de Dieu, c'est moi, Jeanne, qui vous le dis : cessez vos luttes, aimez-vous ! Après avoir sauvé la France, vous avoir protégés, je suis maintenant la messagère de Paix. Je vous bénis.

Informations

On nous communique la note suivante :

Maison des Spirités

Nous sommes heureux de vous annoncer que la Maison des Spirités, 8, rue Copernic, Paris (XVI^e), est maintenant entièrement installée.

Suivant le désir de son fondateur, elle doit être un lieu de réunion et de groupement qui permettra aux spirités du monde entier et à tous ceux qui cherchent à s'instruire dans notre belle philosophie, de se rencontrer et d'aider, en toute fraternité et toute sympathie, à sa diffusion toujours plus grande.

Dans le trouble *moral* et *social* actuel, nous sommes persuadés que, seul, le spiritisme expérimental, *moral* et *social* basé sur un pur enseignement christique débarrassé des dogmes dont les divers cultes l'ont entouré à tort, peut régénérer l'humanité en faisant connaître à chaque homme ce qu'il est, d'où il vient, où il va.

Nous faisons appel à toutes les bonnes volontés. La Maison des Spirités doit, être un centre de communion actif et vivant.

Ce centre réunit déjà :

Le siège de l'Union Spirite Française ;

Le siège de l'Association des Études Spirités ;

Le siège de la Fédération Spirite Internationale et de l'Office International des Relations Spirités.

La Maison des Spirités possède :

1^o Une Bibliothèque circulante pour le prêt public des meilleurs ouvrages concernant le spiritisme, le psychisme et la métapsychique ; ouverte tous les jours, le dimanche excepté, de 9 heures à 12 heures et de 2 h. 30 à 6 heures ;

2^o Une salle de lecture avec bibliothèque d'ouvrages anciens et modernes dont beaucoup devenus rares ou introuvables. La lecture de ces ouvrages a lieu sur place, les mardi et jeudi de chaque semaine, de 2 h. 30 à 6 heures. Les journaux et revues spirités et psychiques du monde entier sont également mis à la disposition des lecteurs ;

3^o Un Comptoir de librairie où le public peut se procurer de bons ouvrages sélectionnés des meilleurs auteurs spirités, psychiques et métapsychiques. On y reçoit, sans frais, les abonnements à la *Revue Spirite*, à la *Revue Métapsychique*, ainsi que les adhésions à l'*Union Spirite Française* et les inscriptions au service international.

4^o Une Ecole spirite comportant tous les jours, à 2 h. 30, sauf le jeudi, des séances d'instruction pratique et d'entraînement médiumnique. Les mêmes séances ont lieu les jeudis et samedis soir à 8 h. 30.

La séance du mardi est en partie consacrée à la psychométrie.

Le jeudi à 3 heures, séance de clairvoyance sur invitation.

Des causeries instructives et d'enseignement spirite ont lieu dans les salons du premier étage tous les mardis et samedis, à 3 heures.

La direction de ces réunions est assurée par des personnes compétentes.

5^o Un Dispensaire spirite où les malades reçoivent, d'une manière absolument gratuite et désintéressée, les secours fluidiques et spirituels de médiums guérisseurs éprouvés. Pour tous renseignements, s'adresser à l'Administrateur de la Maison des Spirités.

6^o Une Caisse de bienfaisance fonctionne sous le contrôle d'un Comité de 6 à 10 membres. Le Comité examine toute demande de secours pour donner, après enquête, la suite qu'elle comporte. L'action de la caisse de bienfaisance s'étend non seulement aux spirités dignes d'intérêt, mais à toute personne pour qui un secours est jugé urgent et mérité.

7° *Un Vestiaire* est tenu par les dames de l'Union Spirite Française, et reçoit avec reconnaissance les dons en espèces et en nature.

Des conférences publiques sont faites par divers orateurs sur toutes les questions touchant le Spiritisme, la vie intérieure, la vie sociale et les études connexes. Les personnes qui désireraient recevoir des convocations spéciales pour ces conférences sont priées de donner leur adresse.

La Maison des Spiritistes est donc *un centre ouvert à tous* ; c'est une œuvre impersonnelle, créée dans un but purement idéal. Les charges de cette œuvre sont cependant considérables. Pour aider à l'effort de diffusion des idées que poursuit la *Maison des Spiritistes*, une souscription permanente est ouverte dans la *Revue Spirite*, et recueille tous les dons ou legs qu'on veut bien lui adresser (chèque postal: Jean Meyer, Paris 609-59). Les souscriptions sont publiées chaque mois dans la *Revue Spirite*, et un compte rendu est adressé aux intéressés en fin d'année.

Nous espérons que vous voudrez bien seconder notre effort et mettre en pratique, dans la mesure de vos moyens d'action, le devoir fondamental de solidarité spirituelle et matérielle qui unit tous les spiritistes.

L'Administrateur : André RIPERT.

Le Fondateur : Jean MEYER.

M. André Ripert reçoit à la « Maison des Spiritistes », tous les mercredis et vendredis, de 16 heures à 17 heures.

Fédération Spirite Internationale

Le Comité exécutif a désigné comme successeur de M. Louis Gastin, secrétaire démissionnaire, M. André RIPERT, Administrateur de la *Maison des Spiritistes*.

De nombreuses sociétés et fédérations nationales ont déjà envoyé leur adhésion. Tous ceux qui sont pénétrés de l'importance de cette union mondiale des spiritistes sont priés de se mettre d'urgence en rapport avec le Bureau de la *Fédération Spirite Internationale*, 8, rue Copernic, Paris, afin de désigner des délégués pour le Comité général qui se réunira à Paris le 29 septembre.

Création de Sociétés

En Tunisie. — La direction générale de l'Intérieur vient d'approuver les statuts de la nouvelle association *Société Française d'Etudes Psychiques de l'Afrique du Nord* dont le siège est à Tunis. Déjà cette société a organisé une série de leçons, conférences avec expériences, et causeries. Nous adressons nos meilleurs vœux à la S. F. E. P. A. N. et nous tiendrons nos lecteurs au courant de ses travaux.

A Dunkerque. — Nous apprenons qu'une société, l'*Union Spirite de Dunkerque*, est formée en cette ville, sous la présidence de M. André Duflos, 2, rue Vauban ; secrétaire : M. Émile Deschodt. — L'adresse provisoire est chez M. André Duflos, président.

A Toulon. — Nous sommes informés que le Comité de la Société de Toulon vient d'être reconstitué comme suit : président : M. Chardon (autrefois à Metz ;) secrétaire-trésorier : M^{me} Meckllimburge ; membres : M^{me} Tavalora, Marchal ; MM. Bassot et le D^r Barberoux.

Conférences

On nous prie d'annoncer la Conférence que fera, le 19 juin, 8, rue Copernic, à 21 heures, M. André Ripert, Administrateur de la Maison des Spiritistes, sur la *psychométrie et sa valeur philosophique*.

Le 2 mai, M. J. Gaillard a donné à **Alais** une grande conférence sur les Expériences de l'Institut Métapsychique avec le médium Guzik. Il s'est attaché à démontrer — et y a réussi sans peine par les seules armes de l'expérience et de la logique, que les résultats obtenus étaient convainquants. Il a trouvé, près de son auditoire captivé, l'accueil auquel il pouvait s'attendre, et des applaudissements réitérés l'ont persuadé qu'il venait, une fois de plus, dans son œuvre d'infatigable propagandiste, de faire battre les cœurs et d'ouvrir les consciences.

Quelques jours auparavant, M. Gaillard avait soutenu la même thèse avec un égal succès, à Montpellier et Cette.

Paris. — La conférence de M^{me} Gasselín sur la « Réincarnation », annoncée pour le dimanche 4 mai à la « Maison des Spirités », a eu lieu avec le plus grand succès, devant une assistance très nombreuse.

Le public, qui avait espéré entendre M. Gabriel Delanne sur ce sujet important, n'a pas été déçu en écoutant M^{me} Gasselín, et ceci est un grand compliment. Sans doute M. Gabriel Delanne aurait apporté dans son exposé l'autorité de sa science et de sa longue expérience pratique. Néanmoins, M^{me} Gasselín a su montrer qu'elle possédait à fond l'œuvre récente du maître et qu'elle en connaissait toute la valeur philosophique et morale.

La réincarnation est un sujet toujours passionnant pour les Spirités, et en général pour tous ceux qui cherchent leur voie et n'ont pas encore trouvé les éléments d'une conviction définitive. Suivant le mot de Pascal : ... « L'immortalité est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu le sentiment pour être dans l'indifférence de savoir « ce qu'il en est. »

M^{me} Gasselín a très habilement concentré son exposé, de telle manière que l'œuvre entière de Delanne a été présentée aux auditeurs avec toute sa force et sa cohésion originale. La difficulté était, en effet, d'exposer « la Réincarnation » au public en en soulignant les points saillants, sans négliger la liaison générale qui fait de cet ouvrage un tout. M^{me} Gasselín s'est parfaitement tirée de cette tâche délicate. Elle a non seulement montré ce que contenait ce livre, mais elle a réussi encore à faire que chacun ait le désir de le lire, ce qui est mieux.

Au cours de sa conférence, M^{me} Gasselín a rappelé quelques phases de la controverse à laquelle elle se donne si passionnément dans les conférences de propagande spirite où elle parle. Le grand thème de « la Réincarnation » tel que le résume l'ouvrage de Delanne est très évidemment la meilleure base possible de cette propagande et de cette discussion. Avec sa grande expérience de la parole et du public, M^{me} Gasselín nous a montré l'action utile qu'on en pouvait tirer. Le public l'a chaudement remerciée et complimentée, en marquant son désir de l'entendre encore prochainement.

Nécrologie

Nous avons le vif regret d'annoncer la mort d'un spirite fervent qui fut, de longue date, un des nôtres, et dont l'œuvre fraternelle ne peut être passée sous silence. Propageant autour de lui la doctrine Kardeciste et la défendant de toutes ses forces, il eut la satisfaction, dans cette œuvre persévérante, d'obtenir de très appréciables résultats. On sait quel fut le talent de cet artiste dramatique si souvent célébré par la critique et qui, sur de nombreuses scènes parisiennes, — notamment à l'Odéon et, antérieurement, au Gymnase — personnifia avec tant d'autorité les héros de tout un répertoire du théâtre contemporain. Ce que l'on savait moins, c'est que *Monnerot-Dumaine* fut un spirite de la première heure et qu'il occupa pendant dix ans la fonction de Président de l'*Association des Etudes spirités* dont le siège a été transféré, 8, rue Copernic, à Paris.

Dumaine a quitté cette terre presque subitement, à Paris, le 13 avril dernier, à l'âge de 79 ans. Ses amis, ses auditeurs de l'Hôtel des Sociétés savantes, n'oublieront pas, de longtemps, ce spirite convaincu qui, ayant dû renoncer au théâtre, donnait encore à la salle de la rue Serpente, des auditions de poèmes et de lectures purement spirités. Sa dépouille mortelle a été inhumée dans le Midi, à Lonzac, près de celle de sa femme, de qui il avait reçu, de l'Astral, de remarquables communications.

Bibliographie

Réincarnation, de G. Delanne, 1 vol. : 6 fr., en vente aux éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic. — Voici l'ouvrage documentaire si impatiemment attendu. Cette attente n'aura pas été vaine ; Gabriel Delanne a su réunir dans cet ouvrage, en faveur de la réincarnation, tous les éléments d'une documentation unique encore dans la science moderne. Il faut seulement s'étonner qu'un tel travail soit encore nécessaire chez nous. Des centaines de millions d'hommes, depuis l'origine du monde, pratiquent la foi réincarnationniste et la mettent à l'épreuve. Grâce à cette « hypothèse », ils expliquent non seulement tous les phénomènes cosmiques que nous connaissons, mais d'autres encore devant lesquels nous restons muets. La réincarnation, on le sait, est un outil philosophique d'une incomparable valeur. L'ouvrage de Delanne nous en apprend en quelque sorte le maniement pratique.

Le Chapitre II : « Les bases scientifiques de la Réincarnation » contient une suite de raisonnements dont beaucoup de spirites se serviront pour répandre autour d'eux la foi et la compréhension raisonnée de notre chère doctrine. L'essai de démonstration expérimentale des vies successives (Chapitre VI), ainsi que les expériences de rénovation de la mémoire (Chapitre VII), forment à eux seuls tout un livre. Il est impossible de faire en abrégé l'exposé d'un ouvrage aussi important : on risquerait de compromettre la solidité de l'ensemble. Chacun des arguments fournis par Delanne se tient à l'argument antérieur et s'appuie sur celui qui le suit, comme les pierres d'une voûte.

La *Réincarnation*, dans le domaine spirite, continue dignement les travaux d'Allan Kardec, et c'est sans doute la plus haute approbation qu'on puisse donner à cet ouvrage. A tous ceux qui prennent parfois le temps de penser qu'il leur faudra mourir un jour, à tous ceux qui sont déjà renseignés, ainsi qu'aux incrédules les plus endurcis, ce livre apporte une lumière fraîche et nouvelle. C'est un livre vivant. Du reste, le succès du livre dès sa parution est bien la marque de l'intérêt qu'il soulève auprès de tous.

Merlin l'Enchanteur, légende dramatique par Edouard SCHURÉ, 3^e édition, Perrin et C^{ie}, 7 francs. En vente aux éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic. — Les deux héros saillants de la Table-Ronde, Tristan et Perceval, qui symbolisent l'amour terrestre et l'amour divin, ont été, comme on sait, les inspirateurs des drames légendaires de Wagner, mais il en reste un troisième, Merlin l'Enchanteur, qui a joué un si grand rôle dans les temps chevaleresques.

Fils d'un démon et d'une nonne, c'est sans doute à l'association atavique de ces deux origines qu'il doit, ivre de ciel et de terre, son amour pour l'éternel féminin, sous la double forme de la femme et de l'ange.

Le livre, qui consacre une trilogie à ce personnage, synthèse vivante de l'âme celtique de la France, vise la résurrection et la rédemption du vrai Merlin. En effet, l'histoire de cet ancien barde, qui avait conservé la science des Druides, a grandi avec la légende. Celle-ci l'a transformé en devin et autres personnalités, parfaitement apocryphes d'ailleurs. L'auteur le dégage des ténébreuses aventures de ces temps légendaires et les fait revivre dans un drame aussi attachant que passionnant : Merlin a été choisi pour une haute et périlleuse mission, celle d'entraîner le roi Artus à la conquête de l'Épée de Victoire, gardée par neuf vierges pures dans l'île d'Avalon, entourée de récifs et de tempêtes éternelles, l'entrée du sanctuaire lui-même étant défendue par des monstres effrayants.

Torturé par le désir de la terre et la nostalgie du ciel, il finit par mourir fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession.

Sur cette donnée, qu'il serait trop long de suivre dans ses curieux développements, E. Schuré a écrit avec sa verve poétique habituelle un récit imagé dont l'intérêt ne se ralentit pas un instant, grâce aux multiples péripéties et au charme du style.

Il semble que ce livre soit pour l'auteur le chant du cygne si l'on en juge par ces lignes : Je ne sais si j'ai réussi. Quoi qu'il en soit, j'apporte ici en toute humilité et en toute ferveur, ma der-

nière pierre d'attente au seuil d'un temple futur. Ce temple sera, quelque nom qu'on lui donne, le *Théâtre de l'Âme*, où se manifestera le *Verbe vivant du drame initiateur et sauveur*.

L'Au-delà et ses Mystères. Pour et contre, n° 5, par Marc SÉMENOFF-DELPEUCH, 3 francs. En vente aux éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic. — L'auteur présente impartialement le pour et le contre, mais il faut sincèrement avouer que ceux qui défendent une mauvaise cause sont de mauvais avocats ; aussi le contre qui s'agit si bruyamment n'apporte, à défaut d'arguments sérieux, que des affirmations étayées sur des assises matérielles, lesquelles, comme les ailes d'Icare, fondent peu à peu sous le soleil de la vérité. Les plus avisés des adversaires du spiritisme, n'osant plus nier, se contentent de le traiter d'hypothèse et si les phénomènes reposent sur des causes qui, selon eux, sont encore inconnues, ils attendront que ces causes veuillent bien se manifester. Quant aux négateurs de parti pris, ils doivent avoir le crâne solide pour résister aux coups de masse que leur assènent Conan Doyle, Sir Oliver Lodge, Valabrègue, Dr Geley, Bozzano, etc.

Les Secrets Vivants, par LUMA VALDRY. Edition Rhéa. 6 francs. En vente aux éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic. Ce livre écrit avec une élégance poétique qui dénote une nature élevée et raffinée, est préfacé par Schuré, ce qui est un passeport, et il en rappelle le style mystique symbolique et messianique. Il a été dicté à l'auteur, suivant sa déclaration, chapitre par chapitre, par un Esprit qui se donne comme maître Lux, dans des communications par l'écriture automatique. C'est du spiritisme théosophique habillé de poésie par la plume astrale d'une âme rêveuse qui vit des paysages de visions éthérées. M^{me} Luma Valdry, qui habite un coin délicieux de la Côte d'Azur, s'est si bien isolée du monde que son livre tout entier semble ignorer la terre, ce qui a fait dire à Schuré : « Ces pages sont faites pour captiver tous ceux qui aiment les livres éclairés par de belles lueurs de cet Au-delà mystérieux qui nous enveloppe.

« En les parcourant, on a le sentiment qu'un nouveau genre de communion est en train de s'établir entre l'âme humaine et l'incommensurable immensité de l'Invisible. »

Le Pèlerinage des Existences, ou *Chaque vie est un songe entre deux infinis*, par Félix RÉMO. Prix : 6 francs. En vente aux éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic. — Une nouvelle édition de cet ouvrage qui, a semé tant de consolations et fait tant de conversions, étant sur le point de paraître, il n'est pas inutile de le rappeler à l'attention des spirites désireux de s'instruire.

Voici dans quels termes des catalogues de librairie mentionnent encore actuellement cet ouvrage : vaste aperçu sur la survie, les réincarnations et leurs conditions, la vie d'outre-tombe et les manifestations des morts.

La Revue Spirite en a donné un long compte rendu et reproduit un des chapitres et voici ce qu'en dit Léon Chevreuil dans *la Revue scientifique et morale du spiritisme* : « Ce livre traite de toutes les questions en rapport avec le problème de l'être et ce ne sont pas des redites banales sur des sujets épuisés, car telle est la nature des sujets traités qu'ils sont inépuisables. Quand on aura lu ce livre dans son ensemble, on pourra le reprendre en détail, car il y a là, nombre de petits chapitres courts et substantiels qui peuvent être lus séparément et fournir des sujets de méditation au gré de chacun. Il donne toute facilité pour étudier séparément les questions qui touchent au grand problème de notre existence ; des lectures brèves et bien assimilées portent souvent plus de fruit qu'une lecture de longue haleine. Ceux qui désirent s'instruire dans notre belle doctrine y trouveront sans fatigue des thèmes d'étude et des réflexions utiles. Cette œuvre de bon sens montre, une fois de plus, combien notre conception de la survivance est au-dessus des attaques des matérialistes et supérieure à la conception du catholicisme sur le même sujet, combien la pluralité des existences explique tout normalement, comme elle dissipe les laideurs classiques sur la mort et comme elle l'embellit. »

L'auteur nous cite les propos d'une voyante durant la guerre et qui confirme tout ce que le spiritisme enseignait déjà. Autour des agonisants, celle-ci voyait les amis de l'Au-delà s'empresser près du corps astral, aider à son dégagement ; sur le front, ils venaient au-devant des soldats qui allaient être frappés, avant qu'ils le soient.

Enfin, si nul ne peut pénétrer dans la vie de l'Au-delà, Rémo nous la fait connaître par les témoignages les plus récents.

Citons une conclusion de l'auteur : « La terre produit des corps, mais ne peut produire des âmes. De l'autre monde, au contraire partent continuellement de nouvelles âmes pour le pèlerinage des existences, alors que d'autres réintègrent le Grand Tout dont elles sont sorties. Elles sont comme l'océan dont le soleil pompe d'innombrables gouttelettes, qu'il lui restitue après leurs transformations successives et passagères en vésicules, nuages, sources, ruisseaux et rivières. »

En somme, le *Pèlerinage des Existences* est un excellent ouvrage, écrit dans l'esprit de la doctrine en l'accompagnant de réflexions personnelles originales, toujours logiques et morales. C'est un livre que tout spirite sérieux aura sur sa table de lecture.

Les éditions de la B. P. S., 8, rue Copernic, viennent de s'enrichir de la réédition de trois volumes de Gabriel Delanne :

Le spiritisme devant la science. Prix : 6 francs.

L'âme est immortelle. Prix : 6 francs.

Recherches sur la médiumnité. Prix : 6 francs.

que tout vrai spirite a lus et étudiés ; mais le spiritisme est une marée montante, alimentée sans cesse par de nouvelles couches d'adeptes, et la réédition de ces ouvrages s'imposait pour répandre l'instruction nécessaire parmi les nouvelles recrues.

Il n'est pas hors de propos, dans ce but, de rappeler le vaste champ de remarquables études qu'ils embrassent.

Le Spiritisme devant la science. — Le principe qui détermine le but de ce livre est d'établir, comme idée directrice, la preuve que, entre cette doctrine et les connaissances précises que nous possédons sur le monde et ses lois, il n'y a aucune divergence. La science moderne, occupée de trouver les lois physiques et chimiques qui régissent les phénomènes matériels, a cru pouvoir expliquer tous les phénomènes de l'être humain par les propriétés de la matière vivante, et particulièrement celle du cerveau. Dans toute la première partie, l'auteur s'est efforcé de prouver qu'il est impossible d'attribuer aux propriétés des cellules nerveuses les phénomènes de la pensée.

Pour cela il a étudié les différentes hypothèses matérialistes et positivistes. Il en démontre la faiblesse en faisant appel à la psychologie et à l'étude des facultés supranormales de l'être humain, telles, par exemple, que la vision sans le secours des yeux, se produisant soit à l'état normal, soit pendant le somnambulisme ordinaire ou provoqué.

L'être interne qui perçoit un événement au loin n'utilise évidemment pas l'organe visuel, puisque souvent cette perception se produit lorsque le sujet a les yeux fermés ; qu'il est séparé de la scène décrite par des obstacles physiques, tels que les murs de sa chambre ; et que la vision se produit pendant la nuit, c'est-à-dire dans des conditions telles qu'aucune paresthésie de l'œil n'est possible ni même concevable.

C'est pourquoi le cerveau matériel n'est pas plus capable de comprendre les idées qu'il aide à générer que les caractères d'imprimerie n'ont conscience des idées qu'ils expriment ou que les aiguilles d'une horloge n'ont conscience de l'heure qu'elles indiquent. Dire que le cerveau secrète la pensée, cela reviendrait à dire que l'horloge secrète l'heure ou l'idée du temps.

L'auteur examine avec soin les théories des incrédules et prouve combien elles sont insuffisantes.

Cet ouvrage, ayant paru il y a maintenant quarante ans, appelait l'attention des spirites sur l'étude scientifique de cet organe spirituel auquel on a donné le nom de périsprit, auquel on doit la perpétuité de la mémoire et la conservation de l'individualité après le retour dans l'au-delà.

L'âme est immortelle. — Cet ouvrage, venu ensuite, marque un progrès dans les recherches expérimentales. L'auteur, poursuivant le cours de ses recherches, a utilisé les travaux de la Société anglaise des Recherches Psychiques et les expériences du colonel de Rochas pour démontrer avec un grand luxe de preuves que l'être interne, le principe intelligent, peut sortir de l'organisme matériel pendant sa vie et prouver sa réalité par des actions physiques et intellectuelles produites en dehors du corps physique et sans le secours des sens.

Il y a donc à ce moment une véritable duplication d'une part de l'organisme charnel qui est inerte et en dehors de lui le principe intellectuel qui a emporté avec soi la sensibilité, l'intelligence et la volonté.

De plus, cet être possède une forme dont il est inséparable et il est de la plus haute importance d'établir qu'après la mort, il se présente à nous avec les mêmes caractères physiques et mentaux, ce qui établit sa pérennité.

Comme déjà cet être interne pendant la vie pouvait transmettre sa pensée à distance par les phénomènes que l'on a baptisés depuis de télépathie, après la mort il possède les mêmes pouvoirs, les communications entre les désincarnés et les humains n'étant autre chose que des phénomènes de transmission mentale.

Il existe donc une parfaite continuité entre les manifestations intellectuelles de l'âme *ante* et *post-mortem*.

L'auteur a étudié la constitution du monde spirituel en montrant que là encore il n'y a pas d hiatus entre le monde physique et le monde spirituel, car les états de plus en plus quintessenciés de la matière, établissent entre eux une transition entre les deux mondes, le matériel et le spirituel.

Ces données ont été vérifiées depuis par les phénomènes de la radio-activité, prouvant combien Allan Kardec avait raison lorsque, dans son livre la *Genèse*, il affirmait que la matière n'est qu'une forme transitoire de condensation du fluide universel.

Ce qu'on appelle aujourd'hui les phénomènes de la télékinésie, c'est-à-dire l'action physique à distance, et les phénomènes d'idéoplastie, c'est-à-dire les créations fluidiques de la volonté, a été signalé par l'auteur à la fin de son ouvrage, ce qui prouve surabondamment que les travaux modernes n'ont rien appris aux spirites studieux, si ce n'est la connaissance de quelques néologismes grecs pour désigner des phénomènes que les magnétiseurs et spirites connaissent de longue date.

Recherches sur la Médiurnité. — D'une manière générale, ce livre est une étude critique des caractères qui peuvent donner à l'écriture des automatistes des apparences spirites, alors même que ces écrits ne proviennent que d'une action subconsciente du sujet, autrement dit l'ouvrage passe en revue tous les facteurs qui peuvent donner aux phénomènes une apparence spirite alors qu'en réalité, ce ne soient pas de véritables communications et que ces écrits ne sont pas la transcription de la pensée qui émanerait du monde spirituel.

Il existe des expériences de Janet, Binet, Ferret, etc., qui prouvent que certains sujets, généralement des hystériques, peuvent écrire sans avoir conscience de ce que leur main trace sur le papier. C'est généralement la suite d'une suggestion, mais nous savons que par auto-suggestion les mêmes phénomènes peuvent se produire, de sorte que le seul fait pour l'écrivain d'ignorer ce que sa main trace sur le papier n'est pas une preuve *absolue* de l'intervention d'une intelligence étrangère.

Il est possible que pendant un léger état second, ignoré du sujet lui-même, produisant l'automatisme, la transmission de la pensée, l'écrivain fasse connaître au consultant certains faits que cet écrivain ignore, mais dont il a inconsciemment conscience par suggestion mentale du consultant.

En second lieu, l'écrivain peut avoir, lorsqu'il s'agit de sujets qui l'intéressent plus particulièrement des renseignements que lui communique, involontairement, le consultant par transmission de pensée, ou autrement dit par suggestion mentale.

Dans un autre cas, pour des événements qui intéressent le sujet, le médium peut par clairvoyance pendant la nuit en prendre connaissance, et ne plus se souvenir au réveil de cette excursion psychique, mais l'écriture pourra les lui révéler, ce qui, pour beaucoup de personnes, passerait pour une révélation spirite, alors qu'en réalité ce n'est qu'un phénomène d'animisme.

Un cas des plus importants qui établit pour ainsi dire un pont entre l'automatisme et les communications proprement dites, ce sont les messages qui proviennent d'Esprits vivants. Ce sont là de vraies communications bien qu'elles n'arrivent pas de l'au-delà.

Après avoir passé en revue avec beaucoup de soin les causes qui peuvent donner à des communications une apparence spirite, l'auteur cite un très grand nombre de faits qui ne sont explicables par aucune des causes qu'il a étudiées jusque-là. Entre autres, il relate les communications qui font connaître les faits exacts totalement ignorés du médium et des assistants, ou manifestement au-dessous de sa portée intellectuelle. Cette démonstration est faite en citant un très grand nombre d'observations rigoureusement contrôlées, dans lesquelles on constate que le corps étant à un endroit, le double souvent s'est montré agissant à une très grande distance, avec les attributs de la corporalité.

Il passe en revue tous les phénomènes qui peuvent accompagner l'écriture ; les communications identiques simultanées en langues étrangères ; la vue des Esprits ; des cas d'écriture directe semblable à l'écriture donnée par le médium ; nom, adresse et guérison de personnes ignorées du médium, etc.

Le livre se termine par une intéressante étude des correspondances croisées et des cas remarquables de book-test.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la quatrième liste de notre souscription permanente.

Tous nos remerciements aux généreux donateurs, qui veulent bien ainsi contribuer à l'œuvre.

M^{mes} Spagnon Gabron, 1 fr. ; Kaloutsé, 8 fr. ; Mile Ulmann, 2 fr. ; MM. Parsus, 3 fr. ; F. Quinquela, 100 fr. ; Ch. Le Sénéchal, 8 fr. ; Anonyme (Grenoble), 10 fr. ; Anonymes (tronc), 6 fr. 75.

AVIS IMPORTANT

Nous prions **INSTAMMENT** nos abonnés et lecteurs de vouloir bien nous signaler toute personne, qui, par ses qualités intellectuelles et sa propension au bien (dévouement aux œuvres d'éducation, d'enseignement, de solidarité sociale et de progrès moral), leur paraîtra susceptible d'entreprendre avec fruit l'étude du spiritisme scientifique et philosophique.

Des numéros de la " Revue " seront adressés gratuitement aux personnes désignées, pour attirer leur attention sur l'une des branches des connaissances humaines, dont ignorent encore tout d'excellents esprits, entièrement dignes de savoir. En outre, la Revue répondra par lettre particulière aux demandes de directives qu'elles pourront lui adresser pour l'étude pratique du spiritisme.

RÉABONNEMENTS

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire fin Juin de vouloir bien, pour éviter des frais onéreux de recouvrement, faire parvenir, dès maintenant, le montant de leur abonnement :

Par chèque postal à M. JEAN MEYER, 8, RUE COPERNIC, PARIS, COMPTE 609-59, pour la France et les Colonies ;

Par chèque ou mandat international, pour l'Étranger.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

ooo

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Congrès de la Fédération Spirite Internationale à Paris

Appel à nos Frères du monde entier !

L'action moralisatrice, éducatrice et militante du spiritisme est aujourd'hui mondiale. Il rayonne sur tous les pays, et c'est par légions que se rallient à lui ceux qui n'ont pas trouvé, ailleurs, le secours, la certitude et la vraie foi. De toutes parts, les groupements se multiplient, les sociétés sont fondées, les revues naissent. Animés par un fraternel besoin d'union, désireux de s'appuyer les uns sur les autres, de renforcer leur œuvre bienfaisante par la puissance du nombre et de la cohésion, tous ces centres, qui travaillent avec un même zèle pour la même cause supérieure, cherchent à établir entre eux des liens solides et y réussissent sans peine. C'est merveille de voir, à côté du développement incessant des sociétés régionales, se constituer ces robustes fédérations nationales qui, en tant de pays, désormais, prospèrent, grandissent, pourrait-on dire, de jour en jour, établissant leurs statuts et règlements sur d'inébranlables bases, et concrétisant en autant de blocs fermement agrégés l'effort admirable que n'entrave

sérieusement aucun obstacle, des centres particuliers dont la création est chaque mois annoncée en plus grand nombre, dans les revues spirites du monde entier.

Pour lier ces vaillants organismes, la *Fédération Spirite internationale* a été une institution opportune. Elle aussi peut se féliciter du chemin parcouru en si peu de temps. Actuellement, les plus représentatives des fédérations étrangères sont entrées, ou sont au moment d'entrer, dans la vaste famille spirite, en joignant leur adhésion officielle à toutes celles que rassemble déjà la *Fédération Spirite internationale*. Ce sera un spectacle bien imposant et assurément sans précédent, que ce Congrès de 1925, que, dès maintenant, nous préparons à Paris et où nous aurons l'honneur et le bonheur de recevoir en terre française, dans la patrie du Maître Allan Kardec, les représentants de tant de nations qui sont pour nous des nations sœurs, puisque nous y comptons tant d'amitiés résultant du partage de la même certitude et des aspirations communes qui, en tout temps, suppriment entre tous les distances, nous permettent d'unir nos voix pour appeler, sur le monde troublé, l'ère de la paix, de l'amour et de la fraternité spirituelle.

Nous nous réjouissons, en France, de cette circonstance dorénavant toute prochaine, qui conduira vers nous, pour de solennelles assises, tant de dévouements désintéressés, tant de précieuses intelligences, en sorte que, de nos assemblées, se dégagent des résolutions harmonieuses dont l'écho bienfaisant retentira aux quatre horizons et ira partout confirmer cette assurance que la victoire du spiritisme est en marche, qu'elle est en vue, que, malgré les obstructions désespérées de nos adversaires, elle n'est plus contestable. Le temps est un patient ouvrier. Il cisèle son œuvre à loisir. Depuis que le spiritisme a propagé les premiers enseignements, bien des années se sont écoulées, bien des entraves ont été l'une après l'autre abaissées sous nos pas. Les Esprits, nos guides, poursuivaient leur labeur avec sagesse. Ils ont voulu, au lendemain de la plus sanglante des guerres, que la lumière jaillît de partout, qu'il y eût partout un élan vers la plus haute vérité. C'est leur intention, mûrement préconçue, selon les décisions de la Providence, qui, en ce moment, se réalise. Les peuples qui ont souffert dans la lutte, les peuples qui ont eu pitié comme témoins du sombre carnage s'accordent, à l'heure actuelle, pour demander au ciel que la loi de la Bonté succède à celle de la Haine. Le spiritisme est pour faire aboutir à la longue cette radieuse espérance, un levier puissant.

Le Congrès de la *Fédération Spirite internationale* doit porter des fruits dignes de nos légitimes aspirations. Jamais cause ne fut plus belle et jamais elle ne s'affirma dans un moment où ses bienfaits pouvaient être plus utiles à la collectivité humaine. Les ravages du matérialisme terre-à-terre ont porté la civilisation aux pires erreurs, aux plus déplorables méconnaissances de sa véritable destinée. *C'est par l'Esprit que le monde peut être relevé et sauvé.*

Ce sentiment, tous nos frères, de toutes races, de tous pays, le partagent. On l'entend formuler dans toutes les langues, et il faut se réjouir de ce fait que, s'il n'est encore partagé que par une minorité, son autorité persuasive, de plus en plus, gagne les consciences qui semblaient peut-être les plus fermées, les moins disposées à l'accueillir. Il fait l'acte de foi de tous les spirites, et c'est par son affirmation réitérée que commencent et que se terminent les réunions où le privilège nous est accordé d'entrer en communication avec ceux qui nous ont quittés, mais qui gardent avec nous des attaches plus étroites qu'aux jours où, dans le

plan terrestre, ils étaient à nos côtés dans nos foyers et pressés contre nos poitrines.

Ce même sentiment sera exprimé dans les assemblées de nos frères, en tout lieu, lorsque se mettront en route, vers la France, les délégués qui seront les porteparoles des innombrables organismes groupés en fédérations nationales. Nous nous adressons à tous pour leur dire : « Il ne s'écoulera plus que quelques mois avant que se réunissent, dans la capitale française les délégués du Comité général de la F. S. I. des associations du spiritisme mondial. Cette réunion étant fixée au 29 septembre prochain, il est temps d'organiser, sans délai, vos comités d'études de préparer vos rapports, de nous en communiquer les sujets, de réunir tous les éléments et matériaux qui pourront donner au Congrès de 1925 toute sa portée. Nous vous prions instamment de vous tenir en contact permanent avec le siège de la *Fédération Spirite internationale*, 8, rue Copernic, à Paris, de centraliser d'ores et déjà tous renseignements nécessaires. Nous nous tenons à votre entière disposition pour toutes questions sur lesquelles vous pourriez être dans le doute ou dans l'embarras. *Pratiquement, on peut dire que le Congrès est déjà commencé.* C'est une entreprise considérable et qui ne peut utilement aboutir que si tous et chacun se persuadent du vaste retentissement qu'elle peut avoir, de l'immense valeur démonstrative qu'elle comporte.

Nous attirons, pour terminer, l'attention de toutes les fédérations ou associations nationales sur un point qui a une importance toute particulière. A côté de nos travaux de congressistes, nous estimons qu'il importe de mettre sous les yeux de la presse, du grand public, croyants ou incrédules des témoignages sensibles, des preuves matérielles de la réalité du spiritisme. A cet effet, nous avons pensé — et nous sommes assurés que l'on nous approuvera — qu'il serait très efficace de préparer pour la date du Congrès une « Exposition de Spiritisme » qui, ajoutant son enseignement à celui de nos réunions, pourrait exercer une très appréciable action propagandiste. Nous disposons d'un ample local où il serait possible de rassembler un très grand nombre d'objets, comme en une sorte de musée, où figureraient, entre autres, des moulages de membres matérialisés, ainsi qu'il en fut obtenu notamment à l'Institut Métapsychique international, en Allemagne et en Amérique — il en existe aussi de fort remarquables en Angleterre — ; des œuvres d'art inspirées aux peintres, sculpteurs, graveurs, etc. par le spiritisme, des apports, des manuscrits de spirites illustres, des spécimens d'écriture automatique ou directe, des portraits de grands spirites morts ou vivants, des effigies de défenseurs de la cause et de médiums réputés, des photographies de fantômes, de productions ectoplasmiques, de lévitations et de toutes manifestations à effet physique, des livres précieux concernant la doctrine, des autographes, voire des appareils enregistreurs ayant servi à des expériences fameuses — tels que ceux du D^r Crawford — en somme, tout ce qui serait de nature à enrichir une collection qui pourrait être fort démonstrative.

Aussi bien invitons-nous toutes les sociétés actuellement affiliées à la *Fédération Spirite internationale* et toutes celles qui, jusqu'à l'époque du Congrès, feront leur rattachement à ce centre fraternel, à bien vouloir prendre en considération la suggestion que nous faisons ici et à préparer, pour les remettre à leurs délégués qui viendront à Paris, les objets qu'elles croiraient dignes d'être exposés, ainsi que les notices correspondant à ces objets. En fait, rien ne s'oppose à ce que ces documents soient envoyés, 8, rue Copernic, Paris, un mois avant l'ou-

verture du Congrès. *Ce serait même de beaucoup préférable, si l'on considère que l'installation de cette exposition demandera quelque délai.* Il serait parfait qu'elle pût ouvrir ses portes avant le Congrès même, de façon que le plus grand nombre de visiteurs pût en jouir pendant plusieurs semaines.

Nous prions toutes les sociétés ou toutes les personnes qui auraient l'intention de participer à cette exposition de nous faire connaître, *le plus tôt possible*, la nature des objets qu'elles se proposent de mettre à notre disposition, et le moment où elles estiment pouvoir nous les faire parvenir.

En résumé, pour ce qui concerne cette question comme toutes celles que soulève l'imminence du Congrès de la *Fédération Spirite internationale*, nous adressons *urbi et orbi, à tous*, avec la certitude d'être entendus, la sollicitation la plus pressante pour les collaborations utiles, les initiatives pratiques, les décisions rapides. Nous sommes bien convaincus que l'union de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements, fera le Congrès de 1925 ce qu'il doit être : UN ÉVÉNEMENT D'UNE IMPORTANCE MAJEURE DANS L'HISTOIRE DU SPIRITISME CONTEMPORAIN.

LA REVUE SPIRITE.

Les perceptions métapsychiques

L'ignorance est mauvaise conseillère ; mais, malheureusement, elle représente l'état général des citoyens de notre planète. Comment peut-on continuer de nier les transmissions télépathiques et les apparitions ? La seule excuse à ces négations est assurément l'ignorance. Je mettrai aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une série d'observations déjà anciennes que la pression des documents constamment communiqués a laissées en arrière jusqu'ici. Celles-ci m'ont été envoyées de Colombes (Seine), le 27 mai 1921, après la lecture du deuxième volume de *La Mort et son Mystère*, comme s'associant à celles que j'ai publiées et confirmant ces manifestations si mystérieuses, parfois si bizarres.

Voici cette lettre, que j'ai abrégée autant que possible :

Monsieur et très honoré Maître,

La lecture de votre livre me fait sentir qu'il est de mon devoir de porter à votre connaissance mes propres observations, car elles peuvent servir à la constitution de la nouvelle science.

Ma mère souffrait depuis longtemps d'un fibrome ; le mal allait en s'aggravant. Un jour, alors que je me rendais à mon travail, je sentis tout à coup une odeur d'acide carbonique, d'abord vague, puis de plus en plus intense. Étonné, je cherchai d'où pouvait venir cette odeur. J'étais au bord de la Seine, en plein air, aucune canalisation ne pouvait laisser échapper cet acide, pas un bec de gaz, rien. Après avoir parcouru une centaine de mètres, et, de plus en plus étonné de sentir toujours cette odeur, je questionnai une personne que je rencontrai, afin de contrôler mes sens : elle ne sentait absolument rien d'anormal. En même temps, l'odeur disparut.

Ce qui me frappa le plus, c'est que cette odeur d'acide carbonique, pourtant très condensée, ne me faisait aucun mal. Je restai rêveur et me demandai si ma tête ne se dérangeait pas !

Seize jours exactement se passèrent sans que rien de particulier ne soit venu me troubler. Du-

rant ce temps, j'avais été voir ma mère plusieurs fois ; hélas ! elle souffrait de plus en plus. Sa maladie, au dire du docteur, était incurable.

Ce seizième jour, alors que je me trouvais à dîner au restaurant, je sursautai, venant d'entendre une forte détonation.

Les autres personnes présentes, au nombre de trois, qui m'avaient vu faire ce mouvement, me regardèrent étonnées. Je le fus autant moi-même lorsque je constatai que j'étais seul à avoir entendu un pareil coup !

Je sortis dans l'avenue. Sur le moment, je crus à un court-circuit, à un coup de feu produit par le déclenchement du disjoncteur d'un tramway électrique. Mais rien de semblable ne s'était produit, et je me sentis littéralement abasourdi. Je me rappelai, alors, le jour où j'avais senti l'odeur d'acide carbonique qui n'existait pas, et, commentant ces deux faits, je me diagnostiquai malade. On fut de mon avis, et je pris la résolution d'aller dès le lendemain consulter un médecin.

Une demi-heure plus tard, je fus en proie à un frisson bizarre, étrange, inexplicable, comme si une paralysie générale me guettait. Une sensation de courbature m'absorba pendant une minute peut-être ; j'entendis à mon oreille un froissement, puis une voix : « Oh ! !..., oh ! là..., oh ! là, là... (très net, puis, presque imperceptible), vite, vite... viens ! »

Cette sensation auditive ne fut accompagnée ni suivie d'aucune vision. Je fus pris de frayeur, je tremblai ; un froid me pénétra ; je me demandais si j'étais éveillé ou non ; j'avais bien reconnu la voix de ma mère. Le doute fit alors place à la certitude. J'étais convaincu maintenant qu'un malheur lui était arrivé. Depuis un mois, je redoutais la mort qui la guettait.

Au moment où je me disposais à courir chez elle, on me prévint qu'un accident assez grave venait de lui arriver. Plus j'approchais, plus j'avais la certitude que « l'accident » était l'issue fatale. Intérieurement en moi-même, une voix me répétait : « C'est fini..., c'est bien fini... » Puis, plus fort : « La vie me devenait trop dure, toi aussi tu souffrais de me voir ainsi ; me voilà enfin délivrée, ce sera la dernière épreuve. Adieu, mon grand. »

Je ne sais pas comment je réussis à me tenir sur mes jambes. Je surmontais ma douleur, mais cette voix, que je reconnaissais, m'effrayait, m'étourdissait — et, je le répète, j'entendais mais ne voyais rien.

Or, voici ce qui s'était passé :

Vers les 4 heures de l'après-midi du même jour, ma mère avait tenté de se tuer en se tirant un coup de revolver dans la région du cœur. Ce coup ne fut pas mortel. La concierge, qui logeait au-dessous, n'entendit qu'un coup sourd et crut au renversement d'une chaise. Aussi n'y avait-elle prêté aucune attention.

Cette personne revit ma mère à la fenêtre vers les 5 heures, très pâle, et lui demanda comment elle allait. Ma mère répondit : « J'ai eu un malaise, mais ce n'est rien, ça va mieux, je vais me coucher. — Avez-vous besoin de quelque chose ? — Non ; si cela était, je vous ferais signe. » (Elle tapait le plancher avec une canne lorsqu'elle avait besoin d'un service.) Puis elle referma la fenêtre, en disant : « Ce ne sera pas la peine de monter ce soir, car j'ai sommeil. »

Elle s'enferma ensuite dans le cabinet de débarras et se tira une autre balle en pleine tempe. Elle fut foudroyée. Ceci se passait un peu avant 6 heures. Aucun bruit ne fut perçu.

Contrairement à ce que lui avait dit ma mère, la concierge était montée comme d'habitude à 7 heures. Étonnée de ne pas la voir, ni couchée, ni dans un fauteuil, elle l'avait enfin trouvée dans le cabinet de débarras, le revolver à la main, enveloppé d'épais chiffons (sans doute dans le but d'assourdir la détonation). C'est à ce moment que l'on me fit prévenir. La distance qui me séparait de ma mère était, à vol d'oiseau, d'environ dix kilomètres.

Maintenant je vais mettre en relief ce que certains appellent hasard et coïncidences, alors qu'il y a dans cette mort plusieurs faits établissant par leur corrélation qu'il ne peut y avoir là ni coïncidences ni hasard.

1° On m'avait caché que, quinze jours auparavant (c'est-à-dire le seizième en comptant le jour de la mort), ma mère avait tenté de se suicider en brûlant du charbon de bois. Or, c'est à la même heure que j'avais été frappé de l'odeur inexplicable dont j'ai parlé.

J'ai trouvé (ou plutôt on m'a remis) un papier où, entre autres mots, se trouvent ceux-ci :

« Misère, il y a assez longtemps que cette situation traîne ; puisse cette épreuve être ta dernière. Adieu, mon grand. »

3° La détonation que j'entendis seul — comme seul j'avais senti l'odeur d'acide carbonique — a correspondu avec le premier coup qu'elle se tira vers le cœur.

4° Ces plaintes qui m'épouvantèrent : « Oh ! ..., oh ! là..., oh ! là, là..., vite, vite... viens ! » ne sont-elles pas l'expression de la douleur de cette première blessure ? Oui. J'en ai la certitude, vu qu'en examinant le corps de ma mère, cette blessure a été trouvée sommairement pansée avec de l'ouate (ce qui me fait croire qu'elle avait essayé d'atténuer sa souffrance) et une transmission télépathique est ici plausible, et non au deuxième coup de feu, qui fut foudroyant.

5° Lorsque j'ai perçu les plaintes que je viens de mentionner, elles étaient accompagnées d'un froissement. Plus tard, j'ai supposé que ce bruit pouvait être celui du déchirement ou du déploiement du papier qui enveloppait l'ouate. Imitant, par hypothèse, à titre de curiosité pour mon instruction personnelle, le mouvement qu'elle aurait dû exécuter, j'ai été frappé de la ressemblance du bruit produit avec celui entendu.

Voilà donc cinq faits appartenant à votre classement *autour de la mort*.

* * *

Après la mort, je fus frappé de plusieurs manifestations rappelant, dans leur ensemble, certains faits relatés dans votre intéressant ouvrage.

Environ trois semaines après le décès, à une date que je n'ai pas notée, une nuit, je dormais depuis trois heures environ et j'étais plongé en plein sommeil, sans rêve, m'étant couché très fatigué, lorsque je fus réveillé à la fois par un craquement venu, soit de la table, soit de la bibliothèque, et par un frôlement fait à mes cheveux. Instantanément éveillé, je m'assis sur mon lit et je vis, à hauteur de ma tête et légèrement à droite, *ma mère*.

Dans la nuit noire, un cercle de 70 centimètres environ de diamètre, distant de mes yeux de 2 mètres tout au plus. Ce cercle, assez régulier dans son ensemble périphérique, avait le saillant du rayon intérieur assez net, mais le saillant extérieur n'existait pas, et ce bord était flou, vaporeux. L'épaisseur, ou mieux la largeur, de 2 à 3 centimètres au plus, était d'une phosphorescence jaune et limitait la clarté bleue lunaire comprise dans ce cercle. Au milieu de cet ensemble « vaporeux » (ce mot ne qualifie pas avec justesse la chose, mais je n'en trouve pas d'autre plus approché), la tête de ma mère en proportions naturelles, pâle, mais aux traits normaux. Je ne voyais pas plus bas que ses épaules, lesquelles se trouvaient limitées par la base du cercle qui, à cet endroit, était à peine visible. C'est tout juste si ce cercle était fermé ; je ne peux même pas l'assurer. En tous cas, sa luminosité était plus intense en haut qu'en bas. Je n'ai pas remarqué si les épaules étaient nues ou recouvertes, mon regard s'étant plutôt fixé sur le visage, et surtout sur les yeux.

Quand j'ouvris les miens, en m'éveillant, l'apparition se présentait telle que je viens de la décrire et devait se trouver déjà là, tandis que je dormais encore.

Ma mère me regardait avec bonté, un sourire discret sur la bouche entr'ouverte, la tête un peu relevée. J'ai eu l'impression qu'elle regardait si je dormais et si je m'éveillais.

Puis, l'émotion me saisit, je ne respirai plus et me mis à trembler. Malgré moi, je fermai les yeux et ne vis plus rien. En les rouvrant, je revis la même image. Alors, la physionomie changea, prit une expression triste et s'effaça lentement, avec le cercle lumineux. Il m'a semblé voir, pendant cet effacement, la tête de ma mère faire le signe : *non*, doucement et plusieurs fois de suite (ce qui me fit supposer qu'elle regrettait de ne pouvoir entrer en communication avec moi et qu'elle sentait que nous ne pouvions nous comprendre.)

Dans l'ensemble, ce que je vis le mieux, le plus nettement de tout, ce sont ses yeux, et surtout le mouvement des paupières.

Je reste d'autant plus troublé que je ne retrouve pas dans votre ouvrage *Autour de la mort* un fait rappelant cette vision exacte (le cercle jaunâtre).

J'insiste aussi sur le détail suivant : ma mère portait constamment des lunettes ; or, son apparition n'en montra pas. Mes yeux n'ont pas distingué non plus la blessure de la tempe.

Si je l'avais vue avec la blessure, on aurait pu attribuer ma vision à l'émotion.

J'ai cru de mon devoir de vous faire connaître ce cas et regrette de ne pouvoir joindre le témoignage de mes trois camarades qui m'ont vu sursauter lorsque j'entendis la détonation ; ces trois pauvres bougres ont succombé au grand carnage.

Ces faits se sont passés voici onze ans ; ma mère avait 50 ans et moi 28. J'étais en parfaite santé, sérieux, studieux. L'apparition a eu lieu environ trois semaines après la mort.

J. GAREL
à Colombes (Seine)

*
* *

Cette communication, ai-je écrit plus haut, m'a été adressée en 1921. Les sujets d'étude qu'elle présente à notre attention ne sont pas nouveaux pour nos lecteurs et montrent, une fois de plus, le nombre et la variété de ces transmissions télépathiques. J'en ai, en ce moment, sous les yeux, toute une série d'autres qui nous apportent les mêmes enseignements. En voici une, qui remonte à l'année 1900 et qui est également restée inédite. Il s'agit aussi d'un fantôme, dont il est impossible de douter. Elle m'a été communiquée, le 19 juillet 1900, par une personne de tempérament pondéré, qui fut longtemps en relations avec le philosophe Dumesnil, gendre de Michelet, auteur d'un livre estimé sur *L'Immortalité*. Voici sa relation :

Une de mes amies et son mari avaient loué une maison dans une petite ville, en Shropshire. Mon amie avait l'habitude de donner quelque chose à manger à son petit garçon pendant la nuit, et elle préparait cette collation nocturne sur une lampe appropriée. Une nuit, elle avait mis l'enfant dans son lit, et elle était sur le point d'éteindre, quand elle aperçut sur le mur, en face d'elle, l'ombre d'une femme. Elle pensa d'abord que c'était son ombre personnelle ; mais en regardant bien, elle remarqua que l'ombre était celle d'une vieille femme coiffée d'un chapeau et portant un manteau garni de dentelles dont elle pouvait distinguer nettement le dessin. L'horreur de cette vision domina ses forces, et elle perdit connaissance. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle se trouvait dans son lit, et son mari l'entourait de ses soins les plus empressés. Au moment de l'apparition, il jouait une partie de billard avec un ami. Soudain, il avait entendu un cri terrible. Accourant vers sa femme, il l'avait trouvée les yeux ouverts, mais ne reconnaissant personne, et l'avait portée sur son lit.

Le lendemain, on leur a expliqué que cette ombre était bien connue, que c'était celle d'une femme qui a été maltraitée ou peut-être, disait-on, assassinée par son mari. Mon amie me répéta souvent qu'elle n'a jamais entièrement pu éloigner de son esprit cette horrible vision.

LOUISE A. SHIFFNER
Coombe Banks, Uckfield.

Cette observation se rapproche de celles que nous avons eues sous les yeux dans les *Maisons hantées*. Leur variété est aussi remarquable que leur nombre. La suivante n'est pas moins digne d'attention. Il s'agit du fantôme d'un mari qui s'est montré deux fois à sa femme en des circonstances qui excluent l'hypothèse de l'hallucination. Cette relation m'a été adressée le 12 mars 1905.

Selon votre désir, je vous envoie le récit fidèle des apparitions de mon mari en notre demeure de Russie.

201

Deux fois je l'ai vue de mes propres yeux, et je n'en puis pas plus douter que de tous les détails de la vie quotidienne. La première fois, c'était une nuit où nous avions fêté l'arbre de Noël. Une sauterie avait clôturé la soirée et un pasteur protestant y avait dansé le plus folâtement du monde, ce qui nous avait beaucoup amusés. A 4 heures du matin, je risais encore de cet incident avec l'institutrice de mes enfants, et assurément mon esprit n'était point occupé de sombres pensées. En la quittant, j'allai dans la chambre voisine où couchaient son jeune frère et mon fils, pour bénir ces derniers, selon mon habitude de chaque soir, comme nous le faisons en Russie. Je vis alors,

à son chevet, mon mari lui-même, paraissant éclairé par la bougie que je tenais à la main. Il resta immobile. Quant à moi, affolée, je m'enfuis précipitamment.

La deuxième fois, c'était quelque temps après, vers 3 heures du matin. Je faisais une recommandation à mon valet de chambre au sujet du même pasteur, en séjour à la maison, lorsque je vis arriver de mon boudoir, tout au bout de l'enfilade des chambres, une personne vêtue de blanc, portant une bougie. Etant myope, je crus que c'était le pasteur, et je dis au domestique : « C'est lui ! » A quoi il me répondit en se signant : « Oui, Madame, c'est Lui ! » Et il se sauva. Je compris alors, à son signe de croix et à sa fuite précipitée, à qui il pensait. Je dois ajouter que tout mon personnel, et en particulier l'institutrice, que j'ai trouvée plusieurs fois évanouie à la suite de ces apparitions, ont vu également mon mari.

Je vous affirme l'authenticité de ces faits, vous laissant le soin de les expliquer et de les utiliser pour les nobles études auxquelles vous voulez bien vous consacrer ; mais à cause de mes enfants, je désire que mon nom ne soit pas imprimé, si vous jugez à propos de les signaler.

M^{me} DE R..., à P...

Sans doute, on peut traiter tous ces récits d'hallucinations, mais vraiment les circonstances dans lesquelles, la première surtout de ces deux apparitions s'est produite, ne fortifient guère cette hypothèse. Lorsque l'observation coïncide avec une mort inconnue et l'annonce, l'hypothèse est encore moins soutenable. Telle est la suivante, qui m'a été communiquée récemment, le 30 janvier dernier, dans la lettre que voici :

Cher Maître,

La lecture de votre dernier livre sur les *Maisons hantées* m'a laissée profondément pensive, parce qu'un fait analogue à ceux que vous citez est arrivé à ma propre mère.

Elle avait alors dix ans. C'était en 1880. Elle était l'aînée de sept enfants. Sa mère était souffrante, assez malade, encore jeune, n'ayant que 32 ans. Les enfants étaient hébergés dans une maison de santé.

Une nuit, elle dormait profondément, d'un sommeil de petite fille, quand, soudain, elle sentit son petit lit de fer violemment secoué. S'éveillant, elle vit sa mère devant elle, bien éclairée, dans l'attitude d'une personne qui va sortir, ce qui lui fit dire, en flamand : « Comment, mère, tu t'en vas ? »

— Oui, lui répondit sa mère. Veille bien sur ton petit frère. »

La vision disparut.

L'enfant cria, appela. Une infirmière arriva, et la fillette lui dit en pleurant : « Maman est morte. »

— Tu as rêvé ! » lui répliqua l'infirmière.

Eh bien ! le lendemain, elle apprit, en effet, que sa mère venait de mourir, précisément à cette heure-là.

M^{me} DEMAY

Ces apparitions spontanées, coïncidant avec des morts inconnues, sont si nombreuses qu'il est impossible de voir là des hallucinations arrivant sans causes en ces moments précis.

Terminons par une autre observation encore, qui ne manque pas de pittoresque.

D'Amsterdam, le 27 juillet 1923, M. P. Kolfshoten m'a adressé la curieuse relation qu'on va lire, donnée par un de ses amis, habitant les Indes néerlandaises et dont la sincérité et le jugement ne font aucun doute pour lui :

Un soir, à 10 heures, son père, catholique, mais non pratiquant, lisait dans sa chambre. Celle-ci a deux portes dont l'une donne accès au jardin. Tout à coup, il vit un homme, vieux, de race indienne, barbe blanche, entrer par l'une des portes et sortir par l'autre. Le soir suivant, alors qu'il avait minutieusement fermé les deux portes, il vit l'apparition se manifester de nouveau. Elle entra, sortit, puis rentra et sortit de la chambre par la porte par laquelle elle était entrée la première fois. Le troisième soir, son père se leva quand le fantôme se présenta pour la troisième fois et lui cria : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » Alors, soudainement, l'apparition s'évanouit !

En parlant le lendemain avec un de ses vieux serviteurs, un Indien, celui-ci lui répondit : « Oh ! là, là, c'était le « huisbewaarder », ce qui veut dire le gardien de la maison — *custos domus*. C'est l'homme qui a vécu dans cette maison avant nous. » Vous voyez que les Indiens n'ignorent pas l'existence des fantômes.

P.-F.-M. KOLFSCHOTEN

6, Pieter Pamoshoat, Amsterdam

Voilà une série d'observations, très différentes les unes des autres, qui, toutes concordent pour confirmer la réalité de ces phénomènes et de ces perceptions métapsychiques. ||

Camille FLAMMARION

Socialisme et Spiritisme

VI

Ainsi que nous l'avons démontré(1), le spiritisme peut influencer puissamment sur l'économie sociale et la vie publique, car sa conception de l'existence et de la destinée vient faciliter le développement de toutes les œuvres de collectivité et de solidarité.

Par cet enseignement, l'homme se sent plus uni à ses frères ; il sait qu'il ne peut évoluer que par eux et avec eux, et de là l'éclosion des idées généreuses qui ont été considérées jusqu'ici comme des utopies et qui pourront désormais, grâce à cette notion de la vie évolutive, passer dans le domaine des faits.

C'est ainsi que le nouveau spiritualisme apporte en toutes choses un élément régénérateur. Il apprend à aimer la famille et la patrie ; mais, par-dessus tout, il nous apporte cette notion sublime de la grande famille humaine : la fraternité des âmes, la communion de tous dans la poursuite d'un même but, l'ascension lente et graduée de tous vers plus de lumière.

Pauvre humanité douloureuse, tu gravis péniblement le chemin de la vie sous un ciel souvent noir et des rafales parfois brûlantes, parfois glacées ! Lorsque je songe à ce long défilé qui se déroule sur les pentes ardues avec son lourd cortège de souffrances et de misères, je me sens pris d'une immense sympathie pour tous ces compagnons du voyage terrestre.

A l'heure présente, je ne veux rien voir de tes défauts, ô humanité, mais seulement tes mérites et tes maux. Depuis un demi-siècle, j'ai travaillé sans cesse, par la plume et la parole, à éclairer et à consoler les âmes. Impuissant à les guérir, je veux du moins envoyer une pensée fraternelle à tous ceux qui ploient sous une

(1) Voir les *Revue*s précédentes.

rude tâche, sous le fardeau de leurs épreuves, et vers ceux qui, dans l'espace, se préparent à renaître en ce milieu tourmenté.

Cette pensée, je l'adresse au mineur enfoui sous le sol, au travailleur des champs courbé sur son dur sillon, au marin dans la tempête, au métallurgiste, au fondeur, au verrier qui, sous l'ardente haleine des fourneaux, forgent le fer, coulent la fonte et le verre et créent les mille objets nécessaires à la civilisation. Je n'oublie pas la femme, cette mère de l'humanité; la femme, compagne fidèle de nos travaux et de nos peines, qui nous a donné la vie au prix de sa souffrance et nous soutient, nous console aux heures difficiles.

A tous j'envoie une fraternelle pensée, car fraternité, c'est le mot magique, le principe souverain qui résoudra tous les problèmes sociaux, dissipera les haines, les jalousies, les rancunes et qui, du chaos des passions, fera surgir un monde nouveau.

N'est-ce pas un spectacle impressionnant que de voir, dans tous les grands centres industriels, aux premières heures du jour, se dérouler, au bruit strident des sirènes, la longue procession des hommes, des femmes, des enfants, aux visages mornes et blêmes, qui se dirigent vers les usines pour y reprendre le labeur monotone qui les retiendra tout le jour? Ou bien de voir surgir des entrailles du sol, dans les régions du Nord, ces mineurs noircis par la poussière de charbon à tel point qu'on ne peut plus distinguer la couleur de leur visage. Ou encore, sur les larges quais de nos emporiums, et sous l'ardent soleil, les dockers ployant sous le faix?

Il faut avoir fait de bonne heure l'apprentissage de la misère, avoir connu la lutte pour le pain quotidien, pour comprendre l'état d'esprit de ces foules; pour s'expliquer la sourde irritation qui couve au fond de tant d'âmes froissées, meurtries par le pesant rouleau de la nécessité.

Peut-être n'y a-t-il, dans le vague instinct d'hostilité de la plupart de ces êtres, que le sombre héritage des siècles passés, des vies de servage que n'éclaira aucun autre espoir que celui de la mort.

Mais aujourd'hui l'ouvrier a conquis sa liberté, et plus encore, sa dignité d'homme par son labeur. C'est pourquoi la date du 1^{er} mai, qui fut jusqu'ici une sorte d'appel à la révolte, redeviendra, peu à peu, un symbole d'apaisement et de réconciliation pour se transformer en une fête du travail consacrant la noblesse de l'effort accompli dans la solidarité de tous. Et cette date sera d'autant mieux choisie qu'elle coïncide avec le réveil de la nature, avec les sourires et les promesses du printemps.

On se demande parfois quel est le but de tant de vies obscures, tourmentées, laborieuses. Si l'on cherchait à dénombrer toutes celles qui se sont déroulées depuis l'origine du monde, on se trouverait en présence de chiffres formidables. Pourquoi toutes ces existences, dont le temps disperse la cendre à tous les vents et dont la mémoire humaine ne garde aucune trace? Pourquoi tant de douleurs, de déchirements, de larmes? C'est que la vie est un creuset où la substance de l'âme s'affine, où ses parties les plus dures se fondent sous le feu des épreuves et où se poursuit la divine alchimie.

Il faut ce lent affinage des siècles pour faire de l'âme primitive, brutale et sauvage, un être policé, transformer l'égoïsme féroce en esprit de sacrifice et faire surgir des bourbiers terrestres les fleurs délicates de la sensibilité, de la pitié, de la bonté.

Pauvre âme humaine, tu dois passer bien des fois par les alambics terrestres pour distiller tes sucs cachés, pour arrondir tes aspérités. Âme humaine, tu es l'énigme vivante en qui s'agitent et se mêlent confusément tant de passions, tant d'aspirations vagues. Tu es capable des plus belles pensées et des pires sentiments : amours et haines, grandeurs et misères, ingratitude et dévouement. Mais il est en toi une force divine que ton évolution à travers les temps a précisément pour but d'éveiller, d'accroître, afin de te préparer à des tâches plus hautes, à une participation plus large aux œuvres éternelles. Et c'est là le but de ta vie, de toutes tes vies, c'est là le rôle assigné à la terre dans la chaîne des mondes.

La vie ne se crée et ne se développe que par la souffrance. Il faut souffrir pour enfanter, pour monter, grandir, s'épurer ; il faut souffrir pour ouvrir son âme à toutes les sensations délicates et puissantes, pour l'initier à la connaissance des grandes harmonies, pour la préparer aux joies, aux félicités de la vie supérieure. La souffrance est la loi des mondes inférieurs, loi grave et austère mais profonde dans ses fins. Sans elle, pas d'équilibre moral, pas de stimulant vers le mieux, pas de compréhension du bien et du beau.

Souvent, aux heures d'angoisse, on accuse Dieu, la nature, le monde entier, sans songer que la source de nos maux est en nous-mêmes. Il est vrai que, dans le domaine moral des causes et des effets, l'homme ne voit que les choses immédiates. Son regard ne peut embrasser les périodes pendant lesquelles se développe la lente incubation de ses erreurs et de ses fautes, surtout lorsqu'elles proviennent de ses existences antérieures et constituent la trame de sa destinée.

Nous avons dit que la plupart de ces maux résultent de l'état mental de nos générations qui, depuis longtemps, s'écartent de la vie droite sans souci de la loi du devoir, des hautes disciplines, et s'égarer dans les sentiers fleuris de la passion, de l'égoïsme et de la vénalité. Pourquoi cette humanité, dont les progrès sont si remarquables dans l'ordre intellectuel et matériel, reste-t-elle stationnaire dans l'ordre moral ? Pourquoi la barbarie, la cruauté, l'égoïsme se manifestent-ils à notre époque avec autant d'intensité qu'aux temps lointains ? Le spiritisme seul peut nous l'expliquer. Les âmes, suffisamment évoluées lorsqu'elles quittent la terre, vont presque toutes vivre dans des mondes meilleurs, tandis que sans cesse montent vers nous, des plans inférieurs, des contingents d'âmes encore grossières qui viennent poursuivre leur éducation sur la sphère terrestre. C'est pourquoi le niveau moral change si lentement. On hérite des travaux des générations passées et on n'hérite pas des vertus qui restent individuelles. C'est pourquoi il faut travailler par-dessus tout à l'éducation du peuple si on veut améliorer le sort de l'humanité.

La réforme de l'individu doit conduire à la réforme de la collectivité, de façon à ce que tout triomphe de l'homme sur lui-même, sur ses passions, se répercute sur son entourage et que les progrès de l'ensemble réagissent sur chaque individu. C'est en travaillant à l'élévation des autres que nous travaillons le plus efficacement à nous élever nous-mêmes. Et en même temps se développe, s'accroît et s'affirme en nous et autour de nous, cette notion essentielle de fraternité qui nous relie tous les uns aux autres.

Pour bien comprendre la réalité et la puissance de cette notion, il faut la considérer sous l'aspect que lui donne l'enseignement des Esprits. Il ne s'agit plus

ici de la fraternité des corps, mais de celle des âmes, qui se trouvent reliées à tous les degrés de leur évolution grandiose.

Non seulement nous sommes frères par notre communauté d'origine et de fins, étant tous enfants de Dieu et destinés à le rejoindre, mais encore parce que nous sommes appelés, en vertu de la loi de nécessité, à parcourir ensemble la route immense qui conduit vers Lui, à nous y retrouver, nous reconnaître pour travailler et souffrir ensemble, afin que nos caractères s'amendent et que nos qualités se développent sous les souffles purificateurs et régénérateurs de l'adversité.

Cependant, remarquons que la notion de fraternité n'implique pas celle d'égalité. Parmi les doctrines sociales en vogue, celle-ci est des plus contestables. Il n'y a pas d'égalité dans la nature, il n'en est pas davantage dans l'humanité. Dans l'au-delà, tous les êtres sont hiérarchisés suivant leur degré d'avancement, conformément à la loi d'évolution. Les théories révolutionnaires, qui prétendent tout niveler par le bas, commettent à la fois une erreur monstrueuse et un crime, car elles sont destructives de l'œuvre du passé, de l'effort gigantesque des siècles en vue de créer une civilisation. Il serait plus conforme à la loi universelle de progrès d'établir des institutions qui contribuent à faciliter l'ascension de l'homme en lui assignant un but toujours plus élevé.

Sans doute, l'œuvre du passé nous a légué bien des abus et des imperfections que nous avons le devoir de corriger, mais elle a introduit aussi dans l'existence humaine des avantages, des facilités qu'il serait absurde de supprimer.

Il est légitime que tous les hommes aspirent au bien-être matériel, ainsi qu'au joies de l'esprit et du cœur, mais nous pensons surtout que c'est au moyen de l'action morale que l'on parviendra à améliorer nos institutions, à perfectionner l'ordre social.

Pour dissiper les malentendus qui divisent nos différentes classes, ce qu'il faudrait d'abord, c'est vivre de la vie du peuple, prendre son contact et lui communiquer le rayonnement de ce qu'il y a de meilleur en nous, en un mot, partager plus étroitement ses peines, ses misères, s'efforcer d'éveiller en lui des goûts plus nobles, des aspirations plus hautes, un besoin plus intense de culture intellectuelle. On insiste trop sur les défauts de l'ouvrier et pas assez sur ses qualités de cœur qui sont grandes. Même les plus hostiles sont accessibles aux bons procédés, aux saines raisons.

Dans ma jeunesse, je me suis beaucoup intéressé aux coopératives ouvrières de production et j'ai participé à leurs travaux. Plus tard, lorsque je me suis consacré à la propagande du spiritisme, je m'adressais de préférence aux masses ouvrières, et je puis dire que je trouvais là plus d'écho que partout ailleurs.

Si l'on veut savoir ce que peut le spiritisme sur le public des travailleurs, on n'a qu'à mesurer sa large extension parmi les mineurs du bassin de Charleroi.

Au lieu de la lutte des classes, travaillons donc à leur fusion en préparant les matériaux de la cité future, faite de justice et d'harmonie. Le spiritisme nous y aidera, en nous apprenant que la condition des humbles peut redevenir la nôtre un jour et que l'âme doit renaître en des milieux différents pour y parfaire son éducation.



Parvenu au soir de la vie, l'homme parfois s'interroge et jette un regard

en arrière sur le long chemin parcouru. Il évoque les ombres de tous ceux qu'ils a rencontrés et qui l'ont précédé dans l'au-delà et en même temps le souvenir des rapports bons ou mauvais, des tâches accomplies, des situations occupées, les déceptions, les vicissitudes subies. Il perçoit encore l'écho affaibli des agitations du passé, du bruit des passions, mais, en raison du recul du temps, il saisit mieux la valeur réelle des êtres et des choses. Un grand apaisement s'est fait en lui, il se sent plus porté à l'indulgence, à l'oubli des offenses, au pardon des injures. Il comprend mieux le sens profond de la vie et les avantages et les inconvénients qui en découlent au point de vue essentiel de son évolution intellectuelle et morale. Car c'est là le but suprême de l'existence.

Il en est de même dans l'espace, mais là, de vastes perspectives s'ouvrent et le cercle des souvenirs s'élargit. L'esprit évolué voit se dérouler le panorama de ses existences avec leurs alternatives d'ombre et de lumière, les chutes et les relèvements et il sent plus étroitement la solidarité qui le relie à tous ces êtres qu'il a connus, voyageurs comme lui du long pèlerinage à travers les siècles.

Il sait qu'au cours de ses vies, il a été, tour à tour, riche et pauvre, patron et ouvrier, serviteur et maître; que ses existences humbles et obscures furent plus nombreuses que les existences brillantes. Il faut d'abord apprendre à obéir pour, plus tard, apprendre à commander.

L'esprit repasse souvent dans sa mémoire les scènes, les tableaux, les spectacles tristes et doux de ses existences terrestres, existences pénibles, laborieuses, auxquelles il doit son état d'avancement.

O Terre, planète sombre et froide, monde d'ébauche et d'expiation, d'initiation ou de rachat, tu occupes un des plus bas degrés de l'échelle d'ascension des âmes; la matière pèse lourdement à ta surface, les besoins y sont multiples et le travail accablant. Tout cela est nécessaire pour comprimer la fougue des jeunes esprits à qui tu sers d'école et de demeure, nécessaire pour réprimer leurs passions, leurs appétits déréglés et les soumettre à la discipline. Mais, à mesure que l'esprit s'élève sur l'échelle des mondes, la matière devient plus subtile, le travail plus facile, les besoins moins impérieux. L'esprit pénètre au sein de sociétés plus parfaites et plus heureuses et il y goûte les jouissances spirituelles réservées aux âmes épurées.

Il reconnaît la plupart des êtres qui l'entourent pour avoir parcouru avec eux les étapes terrestres. Il se souvient de l'aide prêtée, des services échangés, des joies et des peines partagées, et dans tous ces souvenirs il trouve autant de liens qui le rattachent à cette foule comme à une immense famille dont le nombre ira grandissant à mesure que l'âme s'élève et participe d'une façon plus large et plus complète à la vie universelle. Et l'esprit sent en lui une force qui l'incite à toujours grandir, à se développer, à se perfectionner. Du dehors, une attraction l'enveloppe qui le porte vers les choses divines, vers les sommets de la sagesse et de la lumière. Mais, malgré cette attraction, il se sent libre, libre de ses choix, de ses résolutions, et en même temps responsable. Il admire cette hiérarchie imposante des âmes qui s'étagent à travers l'infini et qui est l'armature spirituelle de l'univers, hiérarchie basée sur les mérites, sur les vertus et à laquelle peuvent aspirer tous ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup aimé, beaucoup souffert.

Toute œuvre humaine, pour être belle, grande, durable, doit être comme un reflet, comme une image réduite de l'œuvre éternelle. Les institutions, les règles, les lois sociales doivent s'inspirer du plan général, de l'ordonnance de l'Univers. Or, c'est ici qu'est le point faible du socialisme, la cause de ses insuccès chaque fois qu'il veut passer des théories et des systèmes divers à une réalisation pratique, à une organisation vivante.

Le socialisme se soucie trop peu des lois supérieures et du but réel de la vie, qui est un but d'évolution et de perfectionnement. Il se préoccupe beaucoup du corps matériel, qui est passager, et trop peu de l'esprit, qui est immortel.

Or, nous l'avons vu, les institutions qui ne sont pas en harmonie avec les principes éternels sont destinées à périr. Le socialisme doit avant tout grouper l'ensemble des forces et des connaissances de manière à donner une impulsion plus vive à l'évolution de l'homme durant son séjour sur la terre. Le vrai socialisme consisterait donc à étudier, à observer les lois et les harmonies universelles afin de les réaliser, autant que possible, dans le milieu terrestre aussi bien dans l'ordre physique que pour les facultés de l'esprit et les qualités du cœur. C'est seulement lorsque chaque individu aura acquis la santé parfaite de l'âme et du corps, la domination de soi-même, lorsque les collectivités auront pris pleine conscience de leurs devoirs et de leur destinée que l'humanité avancera d'un pas plus sûr dans la voie du bien. Jusque-là, il faudra s'attendre à des épreuves, à des catastrophes, à des maux de toutes sortes, car il y a corrélation en toutes choses et le désordre des esprits amène le désordre de la nature et de la société.

On m'objectera que la masse humaine est encore peu apte à la compréhension des hautes vérités, mais au moins il incombe aux chefs du mouvement de se les assimiler, afin d'orienter vers un but noble et élevé la marche de la foule qui les suit.

Il semble que l'heure des rénovations approche. Au milieu des vicissitudes de notre temps troublé, des faits significatifs se produisent d'où se dégage une grande espérance. En dépit des maux de notre siècle, on voit se manifester un peu partout une volonté de vivre, de savoir, de progresser qui est un gage certain de restauration morale et d'évolution humaine.

Plus haut que les germes de décadence et de ruine, on sent passer le souffle de l'Esprit qui suscite de toute part des entreprises riches d'avenir. En dépit des causes de rivalité et de haine qui divisent encore les peuples, on voit se dessiner un besoin grandissant d'entente et de solidarité qui tend à les unir dans des tâches communes.

Jamais, au cours de l'histoire, la solidarité dans l'épreuve, le deuil, la souffrance n'est apparue d'une façon aussi intense. La cruelle guerre mondiale a ouvert bien des âmes à des sentiments nouveaux et la douleur est devenue comme une promesse de rénovation.

Tous ceux qui ont été déchirés par l'angoisse, l'incertitude du lendemain, la perte des êtres aimés ont senti la nécessité d'un état de choses qui épargne aux générations le retour de maux semblables. Ce besoin de solidarité est passé de la théorie à l'action. Il engendre des œuvres qui groupent les représentants des peuples, des sociétés, des corporations, de toutes les associations humaines, et ce n'est là qu'un reflet, une répercussion de cette immense solidarité qui unit toutes les puissances de l'espace et pousse toutes les forces sociales de notre terre vers une période de transformation.

La foule immense des victimes de la guerre plane au-dessus de nous. Elle ne reste pas inactive, elle travaille de mille manières, avec l'aide d'Esprits supérieurs, à multiplier les liens qui unissent le ciel à la terre. Et voici qu'une communion plus étroite s'établit entre ceux qui ploient encore sous le joug de la chair et ceux qui en sont affranchis.

D'en haut, des courants de force, des inspirations, des secours fluidiques se déversent sur l'humanité. Une révélation nouvelle se répand sur tous les points du globe, révélation puissante qui portera la vie planétaire vers des horizons mieux éclairés de la sagesse et de la lumière divine.

LÉON DENIS

(A suivre.)

Considérations au sujet d'une « Voyante » anglaise

Il y a quelques années déjà, a paru en Angleterre un petit volume de sujets métapsychiques qui a maintenant atteint sa cinquième édition. Il est intitulé : *The Ministry of Angels* ; son auteur — Mrs. Joy Snell — y expose dans une forme simple, franche, sans prétention, ses multiformes expériences de « clairvoyante » du type de la « Voyante de Prévost ». Le Rév. Arthur Chambers, auteur de différents ouvrages métapsychiques de valeur, a présenté le volume de M^{me} Snell aux lecteurs, dans une courte mais substantielle Préface.

Il s'agit d'un livre réellement digne d'être pris en considération ; d'abord parce qu'il contient le récit sincère d'expériences subjectives qui sont réellement arrivées à la personne qui les expose ; ensuite, parce que ces expériences, au point de vue théorique, sont en partie très intéressantes, en partie plutôt troublantes ; de manière à rendre désirable un examen approfondi du sujet, dans le but de s'assurer si, dans les cas douteux, il s'agit d'épisodes de voyance authentique, ou de voyance symbolico-véridique, ou de voyance autosuggestive-hallucinatoire ; ou encore, s'il s'agit plutôt d'un mélange des trois formes en question.

Je commencerai par les faits de voyance bien authentique, pour passer ensuite à discuter sommairement les cas de voyance théoriquement douteux.

*
* *

Mrs. Joy Snell, restée orpheline de mère dès sa plus tendre enfance, grandit dans l'aisance et se révéla « voyante » à l'âge de 12 ans. Elle avait un peu plus de 20 ans, quand elle eut la vision prémonitoire du décès imminent de son père adoré ; événement qui se réalisa exactement comme elle l'avait visualisé. Avec la mort du père, le malheur s'abattit sur elle ; on ne tarda pas à apprendre que le défunt avait confié ses intérêts à des personnes indignes, qui l'avaient trompé ; de manière que la pauvre orpheline et son frère se trouvèrent tout à coup réduits à l'indigence la plus complète. Le frère partit pour l'Afrique, afin de gagner la vie pour lui-même et pour sa sœur ; mais le vapeur sur lequel

il voyageait fit naufrage ; le jeune homme périt avec les autres. Restée seule au monde, la malheureuse jeune fille fut recueillie par un oncle qui, ne parvenant pas à la soulever de la prostration morale dans laquelle elle était tombée, avec danger de mort, tâcha de la distraire en l'envoyant chez sa sœur, directrice d'un hôpital ; il espérait que la pauvre femme éprouverait peut-être du plaisir à faire du bien à tant d'autres malheureux et qu'elle en profiterait au point de vue moral comme au point de vue physique. C'est ce qui se produisit en effet ; et Mrs. Joy Snell prit son diplôme de « nurse », en se consacrant avec ardeur à sa nouvelle mission de charité.

Or, c'est justement à cause de sa profession d'infirmière que ses expériences de « voyante » revêtent une grande valeur théorique. En effet, elle ne tarda pas à avoir l'occasion de constater un assez grand nombre de cas de « dédoublement fluidique », qui s'offrirent à sa vision surnormale au lit des mourants ; ainsi que de nombreux cas d'« apparitions de défunts au lit de mort » ou d'apparitions de fantômes ayant un caractère prémonitoire (parfois de mort, parfois de guérison), pour les malades au chevet desquels ils se manifestaient.

Les phénomènes de « dédoublement fluidique au lit de mort » n'étaient d'ailleurs pas tout à fait nouveaux pour la voyante, qui, toute jeune encore, avait assisté à l'un de ces faits au lit de mort d'une de ses amies. Je commence par rapporter cet incident, qui présente un intérêt spécial, ayant été le premier du genre que la voyante a pu constater, et ayant été précédé par la vision du fantôme de la jeune fille qui allait mourir — fantôme qui annonça à son amie l'imminence de son décès. La « voyante » écrit :

Une nuit, je me suis réveillée en sursaut d'un sommeil profond, trouvant la chambre éclairée, bien qu'il n'y eût pas de lampes allumées, et en apercevant à côté de moi le fantôme de ma chère Maggie, qui me dit :

« J'ai un secret à te confier. Je sais que dans quelques jours je devrai m'en aller dans le monde spirituel. Je désire que tu restes avec moi jusqu'au bout et que tu consoles ma mère après mon départ ».

Avant d'être suffisamment remise de la frayeur et de la surprise éprouvées à la vue du fantôme, je vis disparaître celui-ci et la lumière s'éteindre peu à peu...

Une semaine après, j'ai été appelée par la famille de mon amie. J'ai trouvé Maggie souffrant d'un refroidissement accompagné de fièvre ; il n'y avait cependant rien d'inquiétant dans ses conditions ; aussi la malade était bien loin d'éprouver des pressentiments de mort. Il était évident qu'elle ne gardait aucun souvenir de la visite qu'elle m'avait faite en esprit. C'est là un mystère que je ne parviens pas à m'expliquer ; d'autant plus que dans le cours de ma vie j'ai eu de nombreuses expériences d'apparitions de vivants, qui m'ont adressé la parole et auxquels j'ai parlé à mon tour ; j'ai toujours constaté qu'ils ne gardaient aucun souvenir d'avoir communiqué avec moi...

Je me trouvais chez Maggie depuis trois ou quatre jours, quand un soir elle fut saisie d'une crise soudaine et terrible, et elle expira dans mes bras avant que le médecin eût le temps d'arriver.

C'était le premier cas de mort auquel j'eusse assisté. Aussitôt que le cœur de Maggie cessa de battre, j'ai vu distinctement quelque chose d'analogue à la vapeur qui se dégage d'une marmite en ébullition, s'élever de son corps, s'arrêter à quelque distance de celui-ci et se condenser en une forme identique à celle de mon amie. Cette forme, d'abord très vague, prit graduellement des contours plus nets, jusqu'à devenir parfaitement distincte. Elle était enveloppée d'une sorte de voile blanc, aux reflets perlés, sous lequel les formes ressortaient nettement. Le visage était celui de mon amie, mais glorifié, et sans aucune trace des spasmes qui l'avaient contracté dans l'agonie.

Lorsque, plus tard, je suis devenue infirmière, vocation dans laquelle j'ai persévéré durant

vingt ans, j'ai eu l'occasion d'assister à de nombreux événements de mort ; aussitôt après le décès, j'ai constamment observé cette condensation de la forme éthérique au-dessus du corps ; forme toujours identique à celle dont elle se dégageait, et qui, aussitôt condensée, disparaissait de ma vue. — (Pages 16-17.)

Les deux épisodes contenus dans l'expérience que nous venons de rapporter sont également intéressants et suggestifs. L'authenticité surnormale du phénomène d'auto-prémonition de mort est prouvée par le fait de sa réalisation à courte échéance ; quoique nous continuions à nous trouver devant le mystère d'un Moi subconscient qui connaît d'avance la date de son décès, même lorsque le mal qui devra le conduire au tombeau est de nature accidentelle. Mystère grand et troublant, mais incontestable ; inutile d'aller plus loin, pour le moment.

Quant à l'authenticité surnormale de l'autre incident, celui du « dédoublement fluidique au lit de mort », elle est démontrée par l'existence de nombreux incidents analogues visualisés par des sensitifs appartenant à tous les peuples du monde, y compris les sauvages ; avec cette circonstance éloquente, que les sensitifs, bien qu'ils ne soient pas à connaissance des expériences des autres, ni de l'existence même des phénomènes, les décrivent tous avec les mêmes détails ; ce qui montre incontestablement qu'ils exposent quelque chose de réel et d'objectif. On remarquera en outre qu'on est parvenu à photographier le phénomène dont il s'agit.

Une autre considération théoriquement très importante, c'est que les cas de « dédoublement fluidique au lit de mort » ne peuvent être expliqués par l'hypothèse de la « projection objective de la pensée ». On sait qu'à propos de la « photographie transcendantale » dans laquelle restent gravés sur la plaque des fantômes de défunts identifiés, nos contradicteurs font observer que, comme tout contribue à prouver que la pensée est une forme *sui generis* de dynamisme psychique, susceptible d'être projeté à distance dans une forme objective, quoique invisible, il s'ensuit que les supposées photographies spirites ne sont, en réalité, que des « photographies de la pensée ». Cette objection semble, jusqu'à un certain point, légitime, puisque le phénomène de la « photographie de la pensée est un fait » réel, bien qu'il obéisse à des lois qui le circonscrivent en des limites étroites, et que, par conséquent, il ne soit guère applicable aux conditions dans lesquelles se produisent les photographies « spirites ». Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que, dans l'occurrence des phénomènes de « dédoublement fluidique au lit de mort », cette hypothèse ne tient pas, puisque les mourants ne peuvent pas songer à concentrer leur pensée sur l'idée de leur forme corporelle, et, par conséquent, ne peuvent pas projeter à distance des formes de pensée de cette nature, d'autant plus que, dans la plupart des cas, le phénomène de dédoublement commence *après le décès du malade*. Il en résulte qu'à défaut d'une hypothèse naturaliste pour l'explication des phénomènes de « dédoublement fluidique au lit de mort », on est amené nécessairement à conclure qu'ils représentent effectivement le grand fait du détachement du « corps éthérique » (qui est l'involucre de l'esprit), du « corps somatique ». Et comme il résulte qu'en ces circonstances le « corps éthérique » s'anime graduellement de cette vie qui, non moins graduellement, abandonne le « corps somatique », ceci équivaut à la solution expérimentale, en sens affirmatif, de la grande énigme sur l'existence et la survivance de l'âme.

Il est bien de rappeler, à ce sujet, la fameuse réponse donnée par la personnalité médiumnique de « Georges Pelham » au Dr Hodgson, par l'entremise de Mrs. Piper :

Je ne croyais pas à la survie. Cela dépassait mon entendement. Aujourd'hui je me demande comment j'ai pu douter... Nous avons un fac-simile étheré de notre corps physique, fac-simile qui persiste après la dissolution du corps physique.

Réponse admirable par la simplicité avec laquelle elle résout le grand problème de la survie ; alors que l'affirmation qu'elle contient peut être démontrée même expérimentalement, grâce aux phénomènes envisagés ici de « dédoublement fluidique au lit de mort ». A propos desquels j'insiste sur le fait que, comme il n'y a pas d'hypothèses naturalistes à opposer aux considérations que je viens d'exposer, celles-ci sont de nature littéralement décisive. Il en résulte que, *lorsque l'authenticité des phénomènes en question sera définitivement reconnue par la science officielle (ce qui ne peut pas manquer, puisque les faits sont des faits), ce jour-là l'existence et la survivance de l'âme se trouveront scientifiquement démontrées.*

A l'appui de ces conclusions, il est bien de signaler l'autre fait concomitant, des sensitifs-voyants auxquels il arrive souvent d'assister simultanément au phénomène du « corps étherique » quittant le « corps somatique » au moment de la mort et à l'autre phénomène complémentaire de l'intervention de « fantômes de défunts » au lit des mourants ; fantômes absolument identiques à celui qui est en train de se condenser grâce aux procédés du « dédoublement fluidique », autre confirmation admirable des conclusions auxquelles nous sommes parvenus, puisqu'elle permet de constater l'identité parfaite de nature entre le « corps étherique » des défunts et le « corps étherique » des mourants.

Mrs. Joy Snell relate plusieurs exemples de cette sorte. Comme j'ai déjà reproduit les meilleurs en d'autres ouvrages, je me borne à rapporter ici le cas suivant, que je n'ai pas encore cité. Elle écrit :

Un de mes amis a été frappé de fluxion de poitrine ; il fut reçu à l'hôpital, où il mourut peu après. C'était un homme excellent et très religieux, pour lequel la mort n'avait pas de terreurs... Sa femme, très religieuse aussi, resta constamment à son chevet, en attendant avec résignation le dénouement fatal. Une heure environ avant de mourir, le malade s'adressa à sa femme et, en montrant de la main quelque chose placé en haut, dit : « Regarde, regarde ; il y a Bennie ! Il est venu me chercher. Maintenant il me tend ses petites mains en souriant. Le vois-tu ? » — La femme répondit : « Non, mon cher ; je ne puis le voir ; mais je sais qu'il est là, puisque tu le vois ».

Bennie était leur unique enfant, mort un peu auparavant, à l'âge de six ans environ. Moi aussi j'en apercevais nettement la forme. C'était un charmant petit ange aux cheveux bouclés, les yeux bleus, habillé de la blanche toge habituelle. C'était un gentil enfant normal, mais glorifié, étheré, rayonnant, comme on ne peut en voir dans le monde des vivants... Peu après, le père a été saisi d'un sommeil placide, dans lequel il resta plongé une heure ; pendant ce temps, le petit ange demeura constamment près de son père mourant, le visage rayonnant de joie, à cause de la réunion imminente. De temps à autre, il tournait un regard affectueux vers la mère, qui ne voyait rien. La respiration du mourant ne tarda pas à devenir pénible, puis à s'affaiblir, et enfin à s'éteindre. Alors j'ai aperçu le phénomène habituel, si familier pour moi, de la formation du « corps étherique » au-dessus du « corps somatique » inanimé. Quant la forme apparut complète et animée, le petit ange prit la main de son père, qui s'était transformé à son tour en un ange, et je les vis tous les deux se regarder amoureusement et sourire l'un à l'autre avec une

expression de l'affection la plus pure et du plus vif bonheur ; ensuite, ils s'élevèrent et disparurent à mes yeux. C'avait été un spectacle glorieux ! Grâce à lui, la mort, à laquelle tout le monde songe avec horreur, et que tous envisagent comme le plus épouvantable des mystères, apparaissait au contraire belle et bienfaisante, comme la plus efficace révélatrice de l'Amour infini que le Père Éternel montre pour ses créatures...

Depuis que j'ai quitté l'hôpital pour me consacrer à l'assistance des particuliers, je n'ai plus vu mourir l'un de mes malades sans apercevoir à son chevet une ou plusieurs formes angéliques accourues en recevoir l'esprit, afin de l'amener au nouveau séjour dans les Sphères... — (*Œuvre citée*, p. 41-42.)

Ainsi que je l'ai dit dans les exemples analogues à ceux que je viens de citer, nous assistons au fait théoriquement très important des deux formes complémentaires d'un même phénomène transcendantal, qui se combinent dans le même épisode. C'est-à-dire que nous assistons à l'extériorisation du fluide vital, avec la formation du « corps éthérique » au moment de la mort ; et en même temps, à la manifestation d'entités de défunts au chevet des mourants, dans le but évident de les assister dans leur entrée dans les Sphères spirituelles. Je ne saurais vraiment quelles meilleures preuves on pourrait offrir pour démontrer l'existence et la survivance de l'esprit humain. Ceux qui ont lu mes monographies sur les cas d'« Apparitions de défunts au lit de mort » et sur les « Phénomènes de Bilocation » savent que les deux formes de manifestations dont il s'agit se réalisent avec une relative fréquence, et que leur nature intrinsèque a été déjà rigoureusement examinée, de manière qu'on peut considérer que leur existence objective a été expérimentalement démontrée. Ceci devrait logiquement suffire pour légitimer scientifiquement l'hypothèse spirite ; mais ce n'est pas le cas de se flatter là-dessus, car l'expérience des siècles montre combien sont tenaces les idées préconçues, contre lesquelles une seule chose est réellement efficace : l'œuvre du Temps.

(A suivre.)

Ernest BOZZANO.

La morale par le Spiritisme

(suite.)

Parmi les spiritualistes, ne devons-nous pas placer au premier rang le spirite ? N'est-ce pas précisément lui qui possède cette science dont nous venons de parler ? N'est-ce pas lui qui connaît parfaitement la signification de notre présence en ce monde ? N'est-ce pas lui qui pourrait répondre sans crainte, sans détours, sans hésitations, aux questions que nous posions dès le début de cette étude ?

Certes, et ceux-là seuls en riront qui ne connaissent point la doctrine des Esprits.

Elle renferme en elle-même l'ensemble des lois qu'il suffit à un homme d'avoir comprises, pour, aussitôt, se sentir entraîné dans une voie merveilleuse, pleine de charme et de délicatesse.

Nous l'avons dit, le vrai spiritualiste possède la vraie science.

Que peut-on entendre par vraie science ? Ceci : *la connaissance parfaite de la destinée humaine*. Tout est là ! Cette proposition énorme, énoncée en trois mots, renferme tout l'Univers. Qui la résout pénètre au plus profond du mystère ; qui la définit et l'explique sonde et parcourt l'infini des cieux ; qui la comprend et l'observe est grand parmi les grands.

Pourquoi ? Parce que l'être étant la raison même de la création, la connaissance de sa destinée donne la clef de toutes choses et constitue ainsi une force contre laquelle rien ne saurait prévaloir. Force immense, invincible, irréductible ; force qui sait tout vaincre, qui fait plier devant elle les plus redoutables difficultés, les plus cruelles épreuves, les plus lourds obstacles ; force qui s'élève au-dessus de toutes les turpitudes et les réduit à leurs justes proportions, et qui, par le calme doux et confiant qu'elle fait naître sans cesse, par la résignation qu'elle donne à ceux qui souffrent, par l'indifférence *narquoise* qu'elle oppose aux maux les plus affreux, est la source intarissable de toutes les vertus.

Il faut, nous l'avons dit, que cette connaissance soit parfaite, c'est-à-dire sans lacune, sans contradiction, sans réfutation possible, sans énigme, sans surcharge, sans fard. Il faut qu'elle soit franche, claire et limpide, comme un beau jour d'été dans l'épanouissement des rayons du matin. Il faut qu'elle soit *naturelle* et que la volonté et les desseins de Dieu s'y puissent réfléchir, comme en un lac tranquille se réfléchit le ciel !

Alors l'âme qui la possédera se sentira des ailes. Elle voguera sur l'Océan terrestre avec cette vertu première qu'est l'impassibilité, et, sans cesse, à la proue de sa nef, comme un guide infailible et sûr, luiront les feux d'une inébranlable et joyeuse espérance.

De toutes les doctrines, de toutes les synthèses philosophiques et morales exposées et suivies jusqu'à ce jour, seule la doctrine spirite apporte avec elle cette connaissance entière et souveraine, cette science féconde qui s'éclaire aux rayons de la Vérité. Seule, elle transforme et vivifie ; seule, elle régénère ; seule, elle conduit splendidement les âmes dans un chemin glorieux et plein d'attraits.

Que les sceptiques en rient, que les ignorants se moquent ; la doctrine spirite qui, depuis des millénaires, depuis les précurseurs comme Bouddha dans l'Inde et Jésus en Galilée, depuis les pratiques et les enseignements des Druides en Gaule, et avec tous ces faits dits « surnaturels » que l'Histoire nous apporte, avait jeté et fondé les bases de son apparition et de son développement définitifs parmi nous, la doctrine spirite n'est, en réalité, que le fruit d'une véritable manifestation divine, préparée de longue date et destinée à nous ouvrir les routes du ciel, en nous initiant aux mystères des causes premières.

Voilà pourquoi elle est l'expression exacte de la Vérité ; voilà pourquoi elle constitue la vraie science ; voilà pourquoi celui qui la possède peut être considéré comme un vrai spiritualiste que rien ne saurait plus égarer.

Quel sera donc pour lui le but de l'existence terrestre ? Comment comprendra-t-il son rôle ici-bas ? Comment répondra-t-il aux questions si graves et si importantes que tout homme intelligent et sensé doit se poser en présence de la vie qui lui est offerte ?

Il se dira : Ce n'est pas en vain que je suis ici. Ce n'est pas le hasard qui m'a mis sur cette terre ; je n'y suis pas venu sans raison. Si je regarde autour de moi, je vois que tout a une raison, que tout a une utilité, que tout par conséquent, procède d'une cause qui ne peut être qu'éminemment supérieure. Si je

regarde mieux, je vois que tout converge vers moi, homme ; je vois que cette terre m'appartient, qu'elle m'a été donnée, que j'y suis maître. Dans quel sens dois-je exercer cette autorité que me confère mon intelligence ; dans quel sens dois-je diriger cette suprématie indiscutable que je possède ; dans quel sens doivent aller mes pensées et mes gestes. Il y a en moi un principe que je sens essentiel, qui parle, agit et réalise. C'est évidemment de ce côté que je dois me tourner. Ce principe est mon intelligence, mon esprit, mon âme. C'est lui qui dirige à son gré cette matière qu'est mon corps physique. Voilà donc le point capital. Il m'amène devant une double direction : le bien et le mal. Je puis accomplir mes actes dans un sens ou dans l'autre. Aucune contrainte, aucune pression ne m'obligent à aller à gauche plutôt qu'à droite, à avoir tel geste plutôt que tel autre ; j'ai donc sur ma façon d'agir un contrôle absolu ; la liberté la plus grande m'y est laissée. C'est alors qu'intervient impérieusement en moi cet instinct supérieur que tout être possède : la conscience. Il n'y a pas un homme au monde qui ne comprenne le mal ; la meilleure preuve en est qu'il se cache pour l'accomplir et qu'il fuit s'il se voit découvert, afin d'échapper à une punition qu'il sait juste et méritée. Ce n'est donc pas du côté du mal que je dois orienter ma vie, puisque, plus qu'à tout autre, il me répugne. Il me reste le bien. J'éprouve, à le regarder, une pure et noble satisfaction. Comme tout à l'heure, je dirai : il n'y a pas un homme au monde qui n'apprécie le bien et ne sache qu'il peut être fait aux yeux de tous. Le bien rend généreux et bon, le bien est doux à celui qui l'accomplit. Il est générateur d'énergie ; il donne, avec le savoir, le courage et la volonté ; il est la plus grande force morale qui soit ; il exalte, élève, calme, équilibre, régénère ; il apporte avec lui les plus heureux contentements, les plus vastes jouissances ; il permet l'éclosion des plus splendides facultés. C'est pour l'âme une joie véritable et profonde, c'est un rayonnement et, plus encore, c'est une volupté. Pour qui peut le faire, le bien est la source du bonheur et le secret de la puissance. Mais il est en raison directe de ses avantages : il est d'une pratique difficile. Si toutefois je me sens la force de me tourner vers lui, comme vers un dieu magnifique tout resplendissant de soleil et de grâce ; si je me sens la force de l'adorer et de m'y consacrer, sachant quelles seront mes récompenses ; si je me sens la force de suivre le sentier qu'il me trace, quel sera le résultat de ma décision. Ne faisant que le bien, je deviendrai meilleur, car il me faudra lutter constamment contre le mal, son éternel antagoniste. Donc, j'améliorerai mon être, je le purifierai, je le perfectionnerai. De jour en jour, je m'éloignerai de l'obscurité et de l'ignorance, pour aller, au contraire, vers la clarté des purs sommets ; je mettrai en moi des connaissances vastes et précises. Je deviendrai peu à peu un être plein de sagesse, c'est-à-dire de force. Le bien qui s'exerce non seulement envers les autres, mais envers soi-même, m'aura donné en toutes choses une supériorité qui me permettra de vaincre aisément les nombreuses difficultés de la vie. Je me serai élevé, j'aurai grandi, et ceux qui me connaîtront seront surpris des qualités transcendantes qu'ils découvriront en moi, et dont les principales seront l'impossibilité, la maîtrise de soi, la douceur et la bonté. A ce moment seulement, je pourrai me dire un homme, car il me sera possible alors de m'écrier : maintenant, *je sais* ! Cette supériorité que j'aurai acquise sera donc le signe d'une évolution certaine. Parti de rien, ou de peu, j'y serai arrivé par mes seuls moyens, par mes seules armes, par mes seules perceptions. D'une chose laide, inhabile, grossière, j'aurai fait

une chose belle, gracieuse, étincelante. Si je m'étais adonné au mal, je serai, au contraire, resté un ignorant, un maladroit, un être obscur et vil. D'un côté la sottise et la méchanceté, le vice, c'est-à-dire la faiblesse; de l'autre, la science et la grandeur, c'est-à-dire la puissance. Le bonheur est donc dans l'éducation morale; donc je suis ici-bas pour réaliser cette éducation. Tel doit être le but essentiel de ma vie sur terre. La doctrine secrète enseignait cela, et elle avait raison. La doctrine des Esprits, science nouvelle qui vient splendidement compléter la première, n'enseigne pas autre chose, mais avec des révélations surprenantes qui viennent hâter le progrès. *Veni, vidi, vici*, mais que je traduirai: j'ai lu, j'ai vu, j'ai compris; je vaincrai!

Ainsi raisonnera le vrai spiritualiste qu'est le spirite. Comme il laisse loin derrière lui, dans une traînée de lumière éblouissante, la matérialiste et son pauvre bagage!

(*A suivre.*)

Paul BOUQUILLARD.

Expériences bilatérales

Lettre ouverte à M. Marcel PRÉVOST

Après avoir publié dans la *Revue de France* les articles contradictoires de MM. Sudre et Achille Delmas sur la *question métapsychique*, vous avez formulé dans ce débat vos conclusions personnelles.

« Pour établir enfin la vérité, dites-vous, je ne vois pas d'autre moyen que d'instituer des expériences qui réuniraient les contrôles des autorités des deux camps adverses.

« Alors un procès-verbal signé à la fois par ces diverses personnalités aura vraiment une force probante que, seuls, pourront lui dénier les gens de parti pris. »

C'est le langage de la sagesse, même en sachant que le parti pris ne désarme jamais. La rotation du globe terrestre est encore révoquée en doute comme n'étant pas démontrée expérimentalement. L'esprit d'Alfred Capus (voir son discours de réception à l'Académie française) et le savoir, mal digéré, de M. C. Nordmann (voir revue des *Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1922) ne se sont pas inclinés sans réserve devant un résultat commandé par les lois de la mécanique céleste.

Certaines vérités métapsychiques peuvent paraître à d'aucuns aussi gênantes que certaines vérités astronomiques.

Votre conclusion demeure. Des expériences bilatérales pourraient faire avancer la question. Elles sont donc souhaitables. Sont-elles possibles?

Pourquoi non? La question est plus délicate et surtout plus complexe qu'elle ne paraît à première vue. Il y a là un enchevêtrement de difficultés et de considérations d'ordre intellectuel et moral. L'amour-propre personnel est aussi en jeu.

Les savants qui ont participé aux expériences de la Sorbonne ont une valeur et ont acquis une autorité indiscutable. Oui, mais cette autorité est cantonnée

dans leur domaine professionnel. Un grand physicien peut être un physiologiste médiocre ; un grand mathématicien peut être un chimiste nul.

Eh bien, les expérimentateurs de la Sorbonne, dont l'opinion peut être capitale dans tel ou tel ordre d'idées, peuvent être d'une incompétence technique manifeste en matière d'expérimentation métapsychiste. C'est ici le cas. Ces Messieurs — et c'est bien leur droit — ont jugé bon jusqu'à une époque récente de rester à l'écart des sciences psychiques et de leurs plus grandioses phénomènes.

Or, il y a une différence caractéristique entre l'expérience métapsychique et l'expérience pratiquée en d'autres matières. Une expérience de chimie, par exemple, est commandée par le déterminisme physico-chimique qui s'exerce automatiquement.

Au contraire, l'expérimentation métapsychique porte sur des *forces intelligentes*. La science psychique est la seule science qui opère sur des forces intelligentes. Ici plus de déterminisme physico-chimique jouant mécaniquement.

L'expérimentateur a devant lui des forces qui peuvent posséder pensée, volonté, fantaisie, sympathie ou hostilité.

La science psychique exige apprentissage, études, expériences. Elle requiert des méthodes particulières. La biologie, la physiologie, la psycho-physiologie officielles sont impuissantes à enseigner à leurs adeptes, ce que sont les médiums, ce que sont les phénomènes médiumniques. Ici, les professionnels du laboratoire peuvent ne plus être que de pauvres néophytes.

Les travaux de toute une vie, l'enseignement reçu ou ordonné, une conviction matérialiste, une foi confessionnelle, créent parfois chez un savant, même loyal, un scepticisme déterminé, un parti pris irréductible.

Si un tel savant accepte de participer à une expérimentation métapsychique, il ne saurait y apporter un état d'esprit impartial. Impossible de déposer au vestiaire sa personnalité intellectuelle.

A ses yeux, la médiumnité et les médiums, blague et blagueurs. Le phénomène ? bluff et bluffeurs. Le phénomène ? on ne l'attend pas, on n'y croit pas, il n'existe pas, il ne peut pas exister. S'il se produit quelque chose, ce quelque chose est forcément le résultat d'une fraude. Il faut donc capter ce quelque chose pour le traîner en pleine lumière et l'identifier en des clartés vengeresses. Un tel expérimentateur vient au laboratoire non en observateur impartial, mais en justicier, prêt à commettre, sans s'en douter, le délit de coups et blessures par imprudence. L'ignorance de l'opérateur est la seule excuse qui le sauve du délit en éliminant de l'affaire l'intention qui constitue l'un des éléments du délit.

C'est ainsi que M^{me} d'Espérance, remarquable et probe médium, fut malade pendant de longues années parce qu'un sceptique avait voulu prendre à bras le corps le fantôme matérialisé. On peut citer d'autres mésaventures similaires.

Vous-même, monsieur l'Académicien, avez publié dans un article du *Petit Marseillais*, un fragment de lettre dénonçant les imprudences et les violences dont le médium Eva fut victime dans une expérience assez récente.

L'expérimentateur était un homme de grand savoir et d'une loyauté indubitable. Mais il avait à cœur de connaître quelle était la nature de certain bout d'ectoplasme. Il tenait aussi à empêcher toute tentative de régurgitation. Ce Maître, qui était un néophyte en métapsychisme, était mû, purement par l'esprit de recherche scientifique. Ces savants trop étrangers à l'étude des sciences psychiques ou superficiellement initiés sont imprégnés d'erreurs qui leur sont

inoculées par des lecteurs et même par des personnages qui remplacent la compétence par la présomption.

L'un de ces personnages a laissé entrevoir une inexpérience foncière en écrivant à un correspondant qui demandait son avis sur la conduite à tenir dans des expériences de matérialisations :

« Refusez formellement d'être dans la chaîne, et emparez-vous froidement de ce que vous verrez ».

Et voilà l'impresario qui donne conseils et directives aux expérimentateurs visités et recrutés par lui ; voilà celui qui exercerait une sorte de magistère dans les milieux que vous nommez anti-métapsychistes !

Si l'exposé qui précède est exact, il paraît difficile de réunir dans une même commission, en vue d'expériences métapsychiques, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, ces maîtres et les apprentis qui se croient égaux ou supérieurs aux maîtres.

Ces deux groupes à tendances hostiles ne semblent pas faits pour travailler de concert, sur un pied de totale égalité. L'armée de la science peut avoir ses *bleus* dans une spécialité déterminée. Peut-on espérer que Messieurs les apprentis voudront bien condescendre à abandonner, en principe, la direction des opérations aux psychistes qui ont consacré de longues années à ce genre de recherches.

Une autre solution est à envisager : que l'on confie la présidence et la direction des travaux à un tiers éminent, tel que M. d'Arsonval, qui n'est pas trop engagé dans la lutte.

Des expériences bilatérales ne seront possibles qu'à la condition de prendre des dispositions susceptibles de donner satisfaction à la fois à de légitimes convenances personnelles et aux nécessités de la recherche scientifique.

J'ai lieu de penser, Monsieur l'Académicien, que vous en savez plus long que moi sur les suites éventuelles de votre projet d'expériences bilatérales ; vous n'aurez pas manqué de traiter la question avec les personnalités considérables qui vivent dans votre ambiance de haute intellectualité.

Si des métapsychistes éminents comme MM. Geley, Leclairche, etc., acceptent de participer à ces expériences bilatérales, il est un homme qui a droit au refus. Il a droit à l'isolement ; il a droit au dédain. Les vautours l'ont assez fréquemment visité pour lui manger le foie. Vautours de la calomnie et de l'ignorance. Sans nul goût pour jouer les Prométhée, M. C. Richet, en travaillant toute une vie pour essayer de ravir à la nature un de ses secrets, a bravé une puissance plus formidable que la colère des dieux... la sottise humaine ! C. Richet accusé de crédulité, de débilité mentale !

Avez-vous fini, Messieurs ?

Songez donc que les siècles prochains, non sans hilarité, auront à comparer vos proses tragicomiques, si elles pouvaient durer, avec l'œuvre de premier physiologiste de notre temps.

Monsieur l'Académicien, je saisis l'occasion qui m'est offerte de saluer votre intervention dans ce conflit d'idées et de faits dans ce drame grandiose où se joue la destinée de l'être humain.

Ma lettre n'a rien à vous apprendre. Elle a simplement pour objet de renseigner le lecteur sur une question qui n'est pas sans offrir quelques aspects délicats.

Jules GAILLARD.

*** — Nous apprenons que la Commission mixte demandée par Marcel Prévost, a failli être constituée par les soins du *Malin*. Du côté métapsychiste, avaient accepté : le professeur Leclainche, membre de l'Institut de France ; le professeur Cunéo, de la Faculté de médecine ; le Dr Geley, directeur de l'I. M. I. ; les D^{rs} Osty et Chaumet, et René Sudre publiciste.

Du côté non métapsychiste, le *Malin* avait enregistré l'adhésion des professeurs Dumas et Gley de la Sorbonne, et des D^{rs} Sucard et Claude.

Les métapsychistes s'engageaient à faire observer à leurs collègues les principaux médiums. Comme conditions : les expériences devaient durer deux ans et le secret devait être gardé sur leur résultat jusqu'à l'échéance finale.

Les métapsychistes ne voulaient pas, en effet, risquer d'être dupes du procédé consistant à publier à grand fracas quelques résultats fragmentaires pour peu que ces résultats paraissent négatifs. Ils entendaient faire un travail sérieux et le mener à bien.

Ils se heurtèrent à un refus formel de la part des non-métapsychistes d'accepter ces conditions, et notre grand confrère le *Malin* ne put pas arriver à constituer la commission souhaitée par l'éminent académicien.

R. S.

De la Charité à la Fraternité

Entre la charité, qui consiste à donner quelques sous, ou quelques francs à des malheureux, et la fraternité, qui consiste à aimer son prochain comme soi-même, il y a une distance qui peut se comparer à celle qui sépare le pied d'une montagne de la cime. La montagne est difficile à gravir. Seules, jusqu'à ce jour, quelques âmes surhumaines ont parcouru le chemin. Le jour où, grâce à l'éducation des sens altruistes, l'enfant aimera, comme on respire, et sentira que les besoins des autres sont devenus *identiques* à ses propres besoins, le jour où l'homme aimera l'homme, *exactement*, comme la mère aime l'enfant, le mystère de l'amour sera révélé, la véritable raison d'être des religions sera connue ; on saura que la charité est le premier échelon de l'échelle de Jacob, symbole de l'ascension de l'âme vers le Ciel *intérieur*, le Ciel, encore fermé, que chacun de nous porte en soi-même. On comprendra pleinement cette parole du Christ : *Le royaume des cieux est au dedans de nous*.

La charité augmente. Nous devenons meilleurs en charité. Jamais on n'a donné plus qu'aujourd'hui, et nous sommes encore meilleurs que nous ne le croyons, car notre charité ne nous satisfait pas. C'est une charité qui aurait besoin qu'on lui fit la charité. Pourquoi les spirites ne prendraient-ils pas les devants ?

Le but à atteindre, vers lequel je vous propose de marcher, est le suivant : tout être malheureux qui est dans l'impossibilité de gagner sa vie a droit non pas seulement à un morceau de pain, qui entretient sa misère, qui alimente son agonie matérielle et morale, mais à un logis salubre, à une nourriture saine et suffisante... et à une petite brochure dans laquelle on lui apprend, en termes

clairs, que l'immortalité n'est pas une croyance, mais une certitude absolue, basée sur un ensemble de travaux irréfutables.

Je sais parfaitement que nous trouverons la brochure plus vite que le logis salubre et la nourriture suffisante ; je sais même qu'il est impossible — vu le nombre des déshérités — de faire ce miracle de fraternité prochainement — je demande purement et simplement qu'on se mette en marche. Je demande l'évolution de la charité. Or, la charité évoluera quand le geste qui consiste à la faire sera non pas un geste difficile, mais un geste facile et heureux. Nous avons aujourd'hui une charité d'égoïstes, il faut que nos enfants connaissent une charité d'altruistes qui sera la transition entre la charité et la fraternité.

Je propose que cette question soit mise à l'ordre du jour du prochain Congrès spirite international. La loi d'amour est la loi royale. Les maîtres de demain seront les plus grands serviteurs de l'amour.

La nature n'existerait pas sans l'amour, c'est-à-dire sans la *loi d'attraction*. Le corps humain est fait du baiser immense de milliards de cellules prodigieusement harmonisées. L'âme humaine et le périsprit sont des agrégats plus prodigieux encore de cellules fluidiques dont les baisers innombrables et continus ont produit la mémoire, l'intelligence, la volonté, l'imagination, l'espérance, le génie... et la souffrance, cette force motrice que Dieu travaille à remplacer par la force Amour. La première pitié qui a ému un cœur humain est la première signature de Dieu dans l'homme.

« *Dieu est Amour* », nous dit l'Écriture.

Nous ne connaissons le vrai bonheur que le jour où nos âmes joyeuses iront chercher les autres âmes comme l'abeille va chercher son miel sur les fleurs.

Chacun de nous porte en soi l'étincelle sacrée née de l'Esprit qui est feu.

Le jour où toutes ces étincelles réunies et unies formeront un foyer immense, l'amour sera plus impérieux que ne l'est l'égoïsme aujourd'hui.

Albin VALABRÈGUE.

Une communication d'un docteur désincarné à propos du cancer

Nous avons reçu, de Bruxelles, l'aimable lettre suivante :

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir sous ce pli, une communication que nous avons reçue à notre groupe, et qui a trait à la question soulevée par un article paru dans le dernier numéro de la *Revue Spirite*, sur le cancer. Ainsi que vous le constaterez, cette communication constitue une réponse que notre ami insvisible voudrait donner à cet effet, en qualité d'ancien médecin également. Si vous jugez qu'elle puisse intéresser vos lecteurs, je vous laisse toute liberté de la publier dans votre estimable périodique.

Veillez croire, cher Monsieur, à nos sentiments de considération bien distinguée.

MARKIEVRIEZ.

A cette lettre était jointe la communication qu'elle annonce, et que nous publions intégralement, vu son haut intérêt, en remerciant, d'une part, M. E. Markievicz de nous l'avoir mise sous les yeux, et, d'autre part, pour être entièrement équitables... l'Esprit qui, à Bruxelles, eut l'heureuse pensée de fournir une réponse si prompte et si intéressante, à l'information naguère publiée dans la *Chronique Étrangère* (numéro d'avril, p. 172) par M. Cassiopée.

Je désire répondre par votre intermédiaire à un article publié à la page 172 de la *Revue Spirite*, avril 1924. L'article est intitulé : *Le docteur désincarné et le cancer*, publié d'abord dans la revue *The international psychic Gazette*, il est sensé émaner d'un docteur désincarné. Il n'est que rationnel dans ces conditions qu'un autre docteur désincarné, en l'espèce moi, et qui, de plus, en sa dernière incarnation, est mort du cancer, fasse entendre son opinion sur une question qui intéresse toute l'humanité.

Le cancer constitue un des plus grands fléaux du temps moderne. Je puis vous certifier que j'ai fait, du cas spécial qui m'occupe en ce moment, une étude très approfondie.

D'abord, et à proprement parlé, le cancer n'est pas une maladie dans le vrai sens du terme. Voyons son origine. Le corps physique est un assemblage moléculaire. Ces molécules sont animées d'un mouvement giratoire. Elles tourbillonnent dans leur élément physique. Tout ici-bas est vibration. Ce mouvement est produit par les énergies qui, centrées sur un corps charnel, produisent ce que vous appelez la vie humaine.

Admettons que, pour une cause quelconque, une partie des molécules formant le corps ne subissent plus les ondes vibratoires. Il se produit alors une agglomération partielle des molécules qui se collent positivement entre elles. Or, là où ces vibrations ne passent plus, il y a manque de vitalité. Cette partie du corps se trouve en désaccord harmonique avec le mouvement animant la matière du corps. Petit à petit il en résulte une désagrégation des tissus, en d'autres termes une décomposition. Le remède consiste à pouvoir animer ces tissus paresseux d'une vibration spéciale, capable de ramener le mouvement initial.

Sans se rendre un compte exact des forces mises en œuvre et de la succession graduelle des résultats provoqués, la science essaie de réaliser ce fait au moyen des ondes et lumières connues. Sous l'action de certaines ondes, les molécules soudées sont disjointes peu à peu et retrouvent leur mouvement de giration qui les entraîne à nouveau dans l'économie vitale où elles puisent leur énergie première.

Bien entendu le remède en question doit être employé le plus tôt possible sur le malade, c'est à-dire avant que le noyau cancéreux ne soit devenu trop important. Malheureusement, faute de diagnostic et d'observation, le médecin s'en aperçoit souvent trop tard. Si l'on imaginait une sorte de mano-électromètre qui serait chargé de mesurer et d'indiquer le taux vibratoire du corps, il pourrait être constaté, lors d'un malaise, un défaut vibratoire qui animerait la découverte d'une partie en non-activité, autrement dit, d'un cancer à l'état naissant.

Je vous dirai également que, graduellement, la science reconnaît qu'il n'est pas nécessaire de chercher, dans des corps minéraux quelconques, des énergies qui existent partout dans l'atmosphère ambiante, et qui sont à la disposition de l'être capable de les dégager de là. Les vibrations actives n'existent pas que dans le radium. L'air tout entier est radio-actif. Les vibrations qui font défaut peuvent être provoquées dans le corps par l'application des forces médiumniques. Il s'agit, dans ce cas, d'une application rationnelle magnétique, provenant de l'Au-delà, et cela par l'intermédiaire d'un médium. Vous pourrez constater, dans ce cas, un véritable choc produit par un contact des fluides dégagés par l'Astral et ceux qui se dégagent du corps charnel. Ce choc produit une transformation fluidique, une modification vibratoire des molécules du corps. L'apport de l'Astral consiste à ajouter aux fluides du magnétiseur et du patient d'autres fluides, d'autres énergies, appartenant en propre à l'Astral ou même provenant de la combustion permanente que produit la vie dans le corps charnel. Cette combustion met en liberté des énergies fort nombreuses et distinctes qu'il nous est possible d'isoler, de localiser et de faire servir à nouveau, pour le plus grand bien-être de nos frères incarnés.

Même sans le concours du médium, sans l'appoint que fournit le magnétiseur, la volonté de l'homme souffrant, devait permettre à celui-ci de dominer la souffrance d'une part, et, d'autre part, de rétablir l'harmonie dans son corps physique.

Comme je vous l'ai dit plus haut, je suis mort du cancer, et savez-vous comment j'ai empiré mon cas ? En me décourageant alors que ma volonté en eût eu raison dès le début. Mais, je l'ignorais, que voulez-vous, et c'est pour cela que j'en ai fait une étude spéciale et que, dans ce domaine, j'aide tant que je peux.

Je maintiens que, même au dernier degré, le cancer est guérissable. Ce n'est pas une maladie. Il n'y a pas de question microbienne qui s'y rattache. C'est, en fait, une stagnation moléculaire que la volonté, développée chez un individu, *doit pouvoir vaincre*. La volonté est la grande magicienne : son importance n'est pas suffisamment appréciée.

Qui sait si ce premier message — si clair et qui semble fondé sur une logique physiologique — n'est point venu à son heure, comme avant-coureur d'autres révélations qui, de l'Astral (et dans un temps peut-être prochain), permettront à la Science, enfin intéressée par ce qu'elle considère comme des théories futiles, d'intervenir utilement en se servant, pour le soulagement de l'humanité, des forces qu'elle se refuse encore à aller étudier et capter, dans un champ pour elle plein d'embûches ?

M. R.

Chronique Etrangère

Il te répugne de croire qu'un homme peut renaître.
Mais la naissance du premier homme, celle de la première plante furent de beaucoup plus miraculeuses.

GIOBERTI.

Passer à côté de la vérité sans la voir !

Le 17 mai dernier, le *Times* publiait un article signé « un octogénaire » et intitulé « La mort et son lendemain ». L'article n'est pas spirite, mais on y trouve d'assez bonnes choses à côté d'un évident dédain pour nos croyances. Il n'en vaut pas moins d'être partiellement reproduit, ainsi qu'on va en juger : « Bien des gens, je suppose, écrit l'auteur, lorsqu'ils atteignent le grand âge, commencent à penser à l'inévitable fin, qui leur paraissait si éloignée pendant l'été de la vie, quand ils étaient en pleine force et courageux au travail. Que sera cette fin, se disent-ils ? La mort est-elle le Roi de l'Épouvante ou l'Ange de Libération ? Qu'y a-t-il derrière elle, dans l'inconnu ? Cet « inconnu » dont, à toute époque, les hommes ont désiré savoir le secret, mais qui n'a rien dit à personne, rien d'absolument certain, en dépit de l'imagination des poètes, des prophètes, des prêtres, des voyants, des sorciers, et malgré les pieux encouragements de la religion !... De Balaam à la possédée d'Endor, des chiromanciens aux diseurs de bonne aventure et aux spirites d'aujourd'hui, ceux qui professent connaître l'avenir ou être en communication avec le monde invisible n'ont jamais manqué de complaisants et crédules auditeurs. Que peuvent, pourtant, nous apprendre ces gens ? Rien. Nous croyons, nous espérons une autre vie par delà le tombeau. Mais nous ignorons tout de son détail. La Bible ne nous en dit rien. Qui nous renseignera sur la chambre ténébreuse d'où nous passerons dans la froide vallée ?? Qu'a-t-on appris concernant l'« après-lit de mort » ? Bien des traités ont été composés, où sont enseignées les nobles façons de mourir, où sont réunies les prières pour les agonisants. Mais on n'y trouve pas la moindre lumière sur « l'autre côté ». C'est qu'une telle connaissance est, hélas ! inaccessible. Aucun renseignement ne nous

vient de l'Au-delà. Seuls ceux d'entre nous qui ont été laissés pour morts peuvent essayer de dire ce qu'est le grand Seuil. Il leur a été permis de revenir pour exprimer l'idée qu'ils ont eu le temps de se former de la mort.

« Je suis de ceux-là. J'ai fait l'expérience de presque mourir, et je puis déclarer que la mort n'est point telle qu'on puisse avoir peur. « Mourir, écrit Bacon, est aussi naturel que de naître... L'homme craint la mort comme l'enfant craint l'obscurité ». A mon sens, ce qui nous a rendu la mort si redoutable, c'est la pompe funèbre dont on l'entoure. »

Pompa Mortis magis terret quam Mors ipsa.

Le brave octogénaire mourra probablement sans être davantage instruit de ce que sera exactement sa fin. Il le saura *après*. Nous, spirites, nous le savons *avant*, et c'est notre force, et c'est notre joie. Il n'a pas bien lu sa Bible : il y eut pu voir qu'« après mort » s'y définit en termes précis et justement en concordance avec les enseignements de ces grands spirites que le vieillard britannique compare inconsidérément avec les chiromanciens de coin de rue et les diseurs de bonne aventure. La connaissance de l'Au-delà est, dans une certaine mesure, accessible, bien qu'il pense qu'elle ne le soit pas ; car l'on possède des lumières sur l'autre côté. Où il a raison, c'est quand il dit : « J'ai été voir la mort de près ; ce n'est pas une personne si terrible. » Il la trouverais encore bien moins effrayante, malgré les pompes funèbres, s'il avait, comme nous, le bonheur de savoir quelles radieuses portes elle ouvre sur l'infini. Nous ne pouvons, pour le sceptique auteur, que faire les vœux les plus fraternels, en sorte qu'un soir, franchissant le « seuil », il ne soit pas trop surpris au spectacle qui s'offrira à ses yeux et n'ait qu'un tout petit regret, celui d'avoir envoyé au *Times*, un article où il passait tout à côté la vérité, sans la voir, le 17 mai dernier.

Une curieuse théorie matérialiste-spiritualiste.

Ce n'est pas, croyons-nous, parce qu'un homme a, de la vie dans l'Au-delà, une conception différente de la nôtre, que nous devons systématiquement, et jalousement, passer ses recherches sous silence. Voici le cas, bien curieux en vérité, de ce D. Wilson G. Bailey, de Camden (États-Unis) qui, naguère encore, résolu matérialiste, produit en ce moment, dans son pays, une théorie étonnante que commentent les journaux spirites, intéressés quoiqu'il en soit. Ils font accueil à cette étrange doctrine et constatent que le D. W.-G. Bailey est, actuellement, dans la bizarre position d'un matérialiste-spiritualiste. Ceci dit, ils envisagent avec impartialité la thèse soutenue par ce hardi novateur, et, encore qu'ils ne l'approuvent pas en tout ce qu'elle affirme, ils font crédit à un esprit d'investigation, à un désir de savoir, à une intention de soulever un peu le voile sur l'inconnu de l'autre monde. C'est avec le même sentiment que nous ferons place ici à l'hypothèse du D. W.-G. Bailey, tout en élevant plus d'une réserve contre elle. L'important, c'est que les lecteurs de la *Revue Spirite* doivent savoir tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, parce qu'un jour peut venir où, d'une idée gauchement exprimée, d'une présomption qui semble même baroque, peut-être sortira une nouvelle clarté qui, épurée, mise au point comme la flamme d'un fanal à peine inventé, contribuera pour sa part à éclairer un nouveau pan de ténèbres.

Que dit donc l'audacieux savant de Camden ?

Avertissons d'abord qu'il compte parmi les plus distingués chirurgiens de son pays. Tout un temps, il poursuivit, scalpel en main, l'impossible rêve de localiser l'âme dans le cerveau. Il consacra à ce labeur hasardeux un temps considérable, mais on va voir que ce ne fut pas du temps complètement perdu, puisqu'en étudiant sur le cadavre, il en vint à douter de la solidité de ses convictions matérialistes. C'est alors que, par un lent et curieux acheminement vers l'Esprit, il en vint à considérer les phénomènes de trances et d'hypnotisme. Puis, l'occasion s'offrant, il consentit à approcher le phénomène psychique sous divers aspects. Dès ce moment, le Dr W.-G. Bailey n'était plus un matérialiste irréductible. Par un glissement qui s'accroissait de moins en moins, il en arriva à croire à la vie par, delà le tombeau. Ces étapes parcourues, il se crut assez armé pour construire une théorie bien à lui, sujette à critique, comme on va le voir, mais qui constitue une remarquable phase évolutive dans cette conscience de savant. Sans renoncer encore à sa vénéra-

tion pour la matière, il admet comme certaine l'existence de l'Esprit, mais... mais il prétend que la matière intervient pour une part importante dans la constitution de l'Esprit même. Efforçons-nous de le suivre, puisque c'est un homme de bonne foi. Pour cela, il est bon de remonter un peu loin dans ses travaux. Et d'abord, il écrit : « Considérant les hémisphères latérales du cerveau, nous trouvons qu'ils comportent deux ventricules et qu'en chacun de ces ventricules il y a deux ganglions, l'un étant un ganglion sensoriel et l'autre un ganglion moteur. La structure cellulaire du premier ganglion est montée comme une sorte de batterie pour la continuelle mise en circulation de l'énergie sensorielle. Lorsqu'une sensation l'atteint, elle est transmise par lui au second ganglion (moteur).

« Or, réunissant ces deux ganglions, existe un nerf qui, à mon sens, est le siège même de la conscience, celui de l'âme. C'est là qu'elle se tient et perçoit les sensations transmises d'un ganglion à l'autre. C'est elle qui, de là, commande les impulsions motrices ; c'est elle aussi qui, dans ce nerf, régit la mémoire consciente et subconsciente. Dans l'état de transe (et voilà qui nous rapproche du médium), ce petit nerf se modifie. Il se modifie aussi pendant le sommeil, pendant l'hébétément produit par l'ivresse ou des drogues, par des gaz, et aussi quand le sujet est en état hypnotique. Le sujet est alors inconscient du monde ambiant. Si ce nerf était coupé, on resterait plongé dans un perpétuel sommeil, et c'est ce qui se produit, je crois, pour les gens atteints de la maladie du sommeil.

« Qu'est l'âme ? Qu'est l'esprit ? continue l'intéressant docteur. Y a-t-il une différence entre elle et lui ? L'âme est le corps de l'esprit. L'esprit ne pourrait pas exister sans corps. Je dis — et c'est là qu'est la ténacité du savant américain — que l'esprit est fait de matière ou d'électrons à un très haut degré de vibration, mais qui ne vibrent pas à un si haut degré que les électrons de l'âme elle-même ».

Poursuivons, quelle que soit bizarre cette invention. « L'esprit est intangible et invisible aux yeux humains, mais l'âme est visible à quelques individus nommés médiums, dont le pouvoir est appelé clairvoyance et clairaudience. Je prétends que l'âme est le milieu à travers lequel l'esprit se manifeste après que le corps physique est anéanti par ce que l'on appelle la mort. Ce corps-âme est parfait. Toute imperfection du corps physique en est écartée. Le corps physique est construit d'électrons au plus bas degré de vibration. Il ne peut que s'assimiler de la matière, elle-même au plus bas degré vibratoire. »

Cette dernière considération n'est pas très nouvelle, si l'on fait crédit à la déjà vieille théorie atomique de la matière que les chimistes acceptent aujourd'hui en fait. C'est à elle que fait appel le Dr Bailey pour porter plus loin son enquête, dans le plan même de l'âme. Il dit : « Un électron est la plus petite particule concevable de matière qui soit connue en science. C'est une sphère chargée d'électricité négative et qui tourne sur son propre axe autour d'autres électrons, d'une manière ordonnée et sans toucher aucun d'eux. Un demi-verre d'eau contient plus d'électrons que l'océan Atlantique ne contient de litres d'eau. » Mais oui, Docteur, tout cela est aujourd'hui accepté. Et où voulez-vous nous conduire ? A ceci : « On a cru longtemps que l'atome était la plus petite partie concevable de matière. C'est une erreur. L'électron est le noyau de l'atome et est de 1.500 à 2.000 fois plus petit que lui, dans certains cas. Un atome d'hélium est fait de 4 électrons ; un atome d'oxygène contient six électrons, et un atome d'or en contient 87. Si les savants pouvaient tenir l'atome à leur disposition et grouper autour de lui les électrons selon leur convenance, ils seraient capables de créer tous les corps à volonté. Il entre, dans la composition générale de toute matière ou substance, 93 éléments composés d'électrons diversement assemblés autour de l'atome. En outre, il y a dans toute matière des éléments électriques qui ne sont en aucune façon de la matière. Toutes les choses créées, y compris le corps humain, contiennent ces éléments électriques. Les électrons tourment les uns autour des autres sans se toucher, mais le vide ménagé entre eux est rempli par cette électricité, qui est, à proprement dire, de l'éther, sous la forme d'électrons dans le plus haut état vibratoire. »

Or — et voilà où le docteur nous introduit enfin dans l'astral, — il estime que ledit astral est rempli de l'éther de la nature la plus subtile — nous ne sommes pas ici éloignés de penser qu'il a raison — mais il ajoute que les Esprits vivent dans cet éther, absolument subordonnés aux mêmes lois que les humains sur la terre même, c'est-à-dire qu'ils sont constitués d'une matière

extrêmement raffinée, composée d'électrons et d'atomes, et où l'éther pénètre et joue comme il joue et pénètre dans nos corps physiques. Quel argument produit-il à l'appui de son dire ? « Une brique ne peut pas passer à travers une brique, du bois à travers du bois, de l'acier à travers de l'acier », assure-t-il. (En est-il absolument certain ? Et comment explique-t-il alors les apports d'objets qui pénètrent dans des pièces fermées, en provenance du dehors ?) Mais laissons-lui la parole : « Cela ne se peut pas, parce que les électrons composant les deux briques sont au même état de vibration. Mais ce que j'appelle la *matière de l'Esprit*, composée d'électrons dans le plus haut état vibratoire, peut passer à travers tout corps matériel, ou physique. Ainsi ceux du monde de l'Esprit peuvent passer à travers nos corps de matière, mais cependant cela leur est impossible pendant que nos corps spirituels sont dans nos corps matériels. Car nous sommes, nous aussi, des Esprits *dès maintenant*, mais chacun des Esprits que nous sommes est habillé temporairement dans une enveloppe de chair.

« Qu'arrive-t-il lorsque une manifestation spirite a lieu ? L'Esprit appelé répond et est présent, mais il n'est pas visible dans son corps spirituel. S'il se rend visible à quelques clairvoyants, c'est qu'à cette intention, il vient d'emprunter des électrons au corps spirituel des personnes vivantes et présentes (?) On a donné divers noms à ce corps spirituel ainsi constitué momentanément par des éléments prélevés sur les vivants. On l'a nommé ectoplasme ou idéoplasme, ce dernier terme indiquant qu'une *idée* doit précéder l'apparition de ce corps spirituel fabriqué dans l'instant même. Quoiqu'il en soit, l'Esprit contrôle et utilise les électrons comme nous utilisons et contrôlons l'air que nous respirons. Par une chimie qui est encore bien loin de la connaissance des plus grands savants de la terre, l'Esprit *extraît* une essence psychique du médium (pour faire l'ectoplasme) et en échange, le médium emprunte à l'Esprit les moyens de construire, dans l'ectoplasme, un fac-simile ou une image ressemblant à l'Entité qui assiste à la séance ».

C'est là, surtout, l'originalité de l'hypothèse Bailey, car, dans tout le reste, il y a, comme on dit, à boire et à manger, sans préjudice de bien des lieux communs et de diverses vérités reconnues acceptables par le spiritisme le meilleur. Mais le docteur ne s'en tient pas là. Il croit que les savants qui, actuellement, étudient l'électron réussiront à isoler — en marge de toute théorie spirite — cet éther où vit l'Esprit. On ne voit pas pourquoi il écarte la théorie spirite, puisqu'il accepte l'Esprit. Sans doute dans sa pensée présume-t-il qu'au laboratoire scientifique, et sans s'occuper des Entités qui l'habitent, on pourra capter cet Éther qui est le plus pur de leur domaine. Ce serait assurément une grande victoire. Au reste, il complète son idée par cette constatation émouvante : « Alors, quand on tiendra l'éther à la disposition de chacun, il sera possible à tout être humain d'entrer en contact avec le monde spirituel ; chacun pourra être médium à volonté, en provoquant aisément, par un adroit emploi de l'éther domestiqué, l'état de transe, cette sorte de paralysie temporaire du fameux nerf qui relie les ganglions moteurs et sensoriels, dont il a été parlé aux premières lignes. On pourra se donner la transe que l'on voudra : 1^o celle du simple sommeil où il sera permis d'explorer le subconscient ; 2^o la transe où l'âme quitte le corps physique pour faire des excursions dans les royaumes spirituels ; 3^o la transe où un Esprit venu de l'autre monde prendra, sans peine, possession de notre corps matériel. Ce sont là des suggestions bien réconfortantes, mais n'avions-nous pas raison de dire que le Dr Bailey ne redoute pas les plus vertigineuses aventures ?... Avec le journal américain *Syracuse Herald* où nous trouvons les éléments de cette analyse, nous faisons des vœux pour que l'âge de « la médiumnité à la portée de tous » soit un jour une réalité. Et encore, faudrait-il bien vite réglementer strictement l'usage d'un Don si magnifique, pour éviter que tels d'entre nous, trop heureux d'avoir jeté *ad libitum* un pont vers l'Au-delà, n'en fassent un emploi inconsidéré.

Telle qu'elle est, la conception Bailey fournit matière à abondantes réflexions. Ce qui la rend particulièrement caractéristique, c'est qu'elle est l'aboutissement — chez un savant matérialiste — d'une longue série d'études où un tenace idolâtre du monde uniquement sensible a été amené à voir plus loin, plus haut, et à consentir la toute souveraineté de l'Esprit, avec ou sans électrons.

La question de l'Identité.

C'est un lieu commun de dire que la question de l'identité des défunts intervenant dans les séances est le point crucial dans tous les problèmes que pose et que déclare hautement résoudre

le spiritisme, en ce qui concerne la survivance humaine. L'identité est prouvée lorsque la personnalité d'un trépassé est suffisamment rétablie, par le médium, en sorte que l'on puisse certifier que ce médium n'a *pas pu* « trouver cela tout seul » et qu'il faut bien que le mort soit venu le lui dire. C'est exactement cette déclaration que fait, sous une forme très expressive, M^{me} Travers Smith, le médium qui, récemment, recevait des messages tout à fait caractéristiques de l'écrivain anglais Oscar Wilde. Nous en empruntons les termes, à l'ouvrage qui vient de paraître : *Psychic Messages from Oscar Wilde* : « Si l'on me demandait de préciser ce que je considère être une preuve de l'après-vie, je répondrais : c'est la reconstitution de la personnalité. Si cette reconstitution se fait évidente, il est impossible que le médium y atteigne par les moyens de la cryptesthésie. Si, dans vingt séances avec ce médium, j'ai acquis la certitude que je me suis trouvée en contact avec la personnalité de mon père ; si le tour usuel des pensées et les idées familières de mon père ont été rappelés incontestablement ; si l'on m'a parlé en son nom, en adoptant ses formes de langage et la terminologie ordinaire de sa conversation, j'ai, de la survivance de son esprit, une preuve beaucoup plus définitive, que s'il m'avait conseillé, par exemple, de placer une somme de cent livres sterling en emprunts de l'État, ou s'il m'avait avertie que, dans le *Times* d'une certaine date à venir, je trouverais, à telle page, telle colonne, un paragraphe où figurerait le nom de Cork, qui est le nom de la ville où je suis née ».

Pour ceux qui rient de la table tournante.

Ils en rient, comme en riaient leurs parents et leurs grands-parents. Qu'importe ? Elle tourne pourtant, comme disait Galilée en parlant de la terre. A ce propos, n'est-il pas curieux de retrouver dans un ouvrage fort ancien — *La vie magique de l'Esprit*, — publié en 1857, par Schlinder, une prophétie qui s'est réalisée aujourd'hui, ne fut-ce que par les éclatantes démonstrations, faites, à l'aide de la table jadis ironisée, par le D^r W.-J. Crawford, et exposées tout au long par lui, dans son magnifique ouvrage : *La réalité des phénomènes psychiques*. Que disait Schlinder, il y a 61 ans : « Le champ de l'expérience est ouvert. La table tournante, dont on se moque partout, deviendra l'un des moyens qui permettront de produire à la lumière la solution des plus opaques problèmes relatifs à la nature de l'homme. Par elle, on fera reculer la superstition ; on ramènera dans le domaine de la raison bien des vérités qui ont été classées comme des folies ; on démontrera qu'elles relèvent des lois de la nature et que leur agent moteur, leur élément premier, est l'esprit caché dans l'homme. La table qui tourne a aujourd'hui une mauvaise réputation. Les gens dits cultivés se défendent d'en parler pour que l'on ne suppose pas qu'ils y croient. Néanmoins, c'est elle qui, dans l'avenir, aidera le philosophe et le psychologue à expliquer bien des mystères, et le physicien, malgré lui, sera contraint de s'occuper des expériences que l'on réalise avec la table tant mésestimée — expériences qui présentent heurtent toutes ses convictions savantes. » C'était sagement prédire. On fait désormais crédit à la table. Les sceptiques s'assemblent autour d'elle pour l'écouter frapper du pied, craquer, pour la voir même parfois se briser sous leurs yeux, ou se soulever dans l'espace. Et il en va de même de tous les phénomènes qui, en 1857, donnaient à rire aux plaisantins. Schlinder avait vu juste, et nous savons bien que nous voyons non moins juste que lui, lorsque nous assurons que, dans 61 ans, personne ne rira plus de la table tournante.

Autour de la télépathie.

Le *Milwaukee Sentinel Sunday Magazine* pose une suite de questions : « L'humanité est-elle au moment de voir se développer les facultés vitales sous la forme d'un progrès plus saisissant encore que ne le furent ceux de l'électricité et de la radiotélégraphie ? Les hommes vont-ils tous découvrir en eux un pouvoir caché bien supérieur à ceux que l'on prête d'ordinaire au cerveau ? Chaque cerveau émet-il les pensées avec des longueurs d'onde variables ? Agit-il comme un poste émetteur, et comme un poste récepteur, à la façon des postes de radio ? Imaginons notre ennui, s'il était vrai que nos ennemis, par exemple, puissent conditionner les longueurs d'ondes de leurs pensées de manière à les accorder avec nos pensées, et, ainsi, connaître nos plus intimes secrets ! La télépathie est aujourd'hui pleinement reconnue comme un phénomène scientifique. Il y a des

sensitifs qui ont ce don précieux de recevoir des messages télépathiques. La télépathie est devenue un fait psychologique incontestable, et le professeur Herbert Suhm, président de la Milwaukee Society of Applied Psychology, prophétise que nous entrons dans une ère nouvelle, qui sera celle de la culture mentale de l'individu, et qui, dans cinquante ans, aura abouti à de tels effets que, si nous les connaissions aujourd'hui, nous serions émerveillés comme par les plus belles découvertes scientifiques du temps passé. La science a servi les hommes, depuis Platon, dans l'ordre matériel. L'heure est venue où elle doit être leur auxiliaire dans le plan spirituel, où elle doit pénétrer hardiment dans les domaines inexplorés du mental. Le côté physique de l'homme a été développé dans les siècles écoulés, mais l'auteur nous réserve des victoires sur le terrain, plus immatériel, où règne l'Esprit. Par entraînement, par éducation, il devient au moins probable qu'un grand nombre des hommes de demain accèderont plus facilement que nous à la connaissance exacte et à la pratique expérimentale du phénomène dit occulte. Le musicien, exercé dès l'enfance à reconnaître les diverses hauteurs des tonalités, entend bien davantage, dans une symphonie que n'entend l'auditeur ordinaire. Le chimiste, expert à discerner les différences des odeurs, dénonça la présence des produits insoupçonnés, dans un laboratoire, par un visiteur qui y passerait occasionnellement. Il en doit aller de même pour la sensibilité aux influences psychiques : elle dépend, dans une large mesure, de l'éducation et de la pratique méthodiquement exercée. S'il est admis que l'être humain émet une sorte de radiation psychique, tout le phénomène de la télépathie s'explique par voie de conséquence. S'il y a émission, il doit y avoir réception. Actuellement, beaucoup, l'énorme majorité des perceptions ne se produit pas, parce que les appareils enregistreurs ne sont point stylés. Mais il n'en va pas toujours de même. L'éveil est donné. On ne met plus en doute que la vague de pensée est une réalité. On s'en préoccupe, on y songe, et par cela même, l'appareil récepteur s'adapte à une fonction dont, naguère encore, il ne soupçonnait pas la réalité physiologique. L'exercice régulièrement répété ne peut que contribuer à l'amélioration d'un don inné en chacun de nous. Et il n'est pas paradoxal de prévoir le temps où, à la commande de l'opérateur, les idées s'en iront, à travers l'espace, toucher le but qu'elles se proposent, en y trouvant, mis au point, chez le récepteur, un mécanisme mental qui permettra la transmission des pensées, au mépris de toute distance. Pour le présent, un mystère plane encore, pour partie, sur l'étonnant phénomène de la transmission par télégraphie sans fil. Le mystère est encore bien plus indéchiffrable pour ce qui concerne les faits de caractère télépathique. Mais l'on peut dire que, s'agit-il des vagues électriques ou des « vagues mentales », il est, dans l'un et l'autre cas, question de « vagues de vie » et que la vie nous communique un à un tous ses secrets, dans la proportion correspondante à notre capacité de les comprendre. Lorsque nous serons en mesure de discerner les raisons d'être de ce que l'on appelle encore un prodige, nous disposerons, du même fait, des moyens de développer en nous une aptitude latente qui attend son heure. Et à ce moment, en effet, ce sera, dans l'humanité, l'aube d'un âge où les droits et les forces de l'Esprit prendront leur digne place à côté des conquêtes faites sur l'inertie de la matière ».

Le Spiritisme en République Argentine.

Nous avons déjà publié un certain nombre d'indications sur la naissance et les développements du spiritisme en Argentine, et nous disions alors que nous puiserions à la même source d'informations, — notre confrère *Constancia*, de Buenos-Aires — en temps opportun. Voici donc la suite des faits tels que nous les trouvons dans les numéros des 4 et 11 mai de cette revue.

A peine formée, la société *Constancia* élargit son action dans les diverses provinces de la République, grâce à une active propagande qui ne tarda pas à porter des fruits. Des centres locaux se constituèrent, tant dans la capitale que dans l'intérieur du pays. Un Guide, Hilario, se manifesta dans plusieurs de ces groupes, pour y diriger les travaux, redresser les erreurs du début, fonder des méthodes d'études efficaces. Puis ce fut le tour de l'Esprit Juan, qui se prodigua non moins. Depuis lors, il continue son aide aux spirites dont on peut dire qu'il a pris le soin moral. Près d'eux, il a lutté contre des esprits malifiques, a consolidé les sociétés que menaçaient de détruire les discordes et les malentendus. Il a réagi contre certains fanatismes et errements doctrinaux. A ses côtés, travaillait souvent une autre entité, qui se nommait Bartholo, et qui, d'origine nègre, s'expri-

maît, dans un langage coloré, avec une jovialité, une bonne humeur indéfectibles. Dans de nombreux centres, il se rendit « populaire », c'est l'expression même que nous relevons dans la revue *Constancia*. Il menait rude campagne contre les esprits perturbateurs. Certains, non sans ruse, se présentaient sous son nom et abusaient de la confiance de spirites trop crédules. Pour parer à un abus, il fit savoir, par une déclaration solennelle, qu'il ne viendrait plus aux séances sous le nom qu'on lui connaissait, mais continuerait à servir la cause du bien, dans les sociétés, de façon tout anonyme.

Dès lors, Bartholo redoubla d'activité, donna toute la mesure de sa franchise, de ses nobles aspirations, devint l'ange tutélaire du spiritisme argentin, le bon conseiller et le directeur de conscience de tous ceux qui faisaient appel à son sain jugement. — Un autre Esprit se fit, plus tard, connaître et aimer : Pedro, de caractère rigide, grand redresseur de torts.

Tandis que cet excellent ouvrage était réalisé au sein des sociétés, et notamment, à la Société *Constancia*, les ennemis du spiritisme ne déposaient point les armes. L'ignorance et la calomnie attaquaient l'œuvre de toutes parts et s'évertuaient à renverser la citadelle. Par bonheur, elle était déjà bien solide. Les spirites, aux prises avec leurs adversaires, soutenaient d'après combats. Les assauts étaient repoussés, mais, au prix de quels pénibles efforts ! Alors, ils virent venir à eux des alliés dévoués et ce furent deux Esprits encore, El Loquito et El Socio, dont le rôle militant fut admirable et dont notre confrère argentin promet de nous raconter, à bref délai, les véritables « prouesses ». Attendons que le courrier d'Amérique nous apporte de nouveaux détails. Ils ne pourront manquer d'intérêt.

Vœux pour M. Edgar Larkin, astronome et spirite.

Nous apprenons avec tristesse qu'un résolu défenseur du Spiritisme aux États-Unis, l'éminent astronome Edgar Larkin, directeur de l'observatoire de Mount Lowe, en Californie, vient de subir une grave opération. Agé de 77 ans, c'est l'homme qui a dit, voici de longues années : « Je n'aurai aucun déplaisir à passer de l'autre côté lorsque ma vie d'études, dans le domaine de la science, m'aura apporté la certitude qu'il y a, dans l'existence d'au-delà le tombeau, une place pour mon âme ». Depuis qu'il a prononcé cette parole, M. Edgar Larkin a acquis, par le Spiritisme, cette certitude sans laquelle le « grand départ » lui eût semblé une redoutable aventure. Mais nous ne pouvons oublier — et il n'en doute pas lui-même — quels précieux services son activité et son intelligence peuvent rendre encore à la cause, et nous voulons rester assurés que l'impatience de reprendre à la fois ses travaux d'astronome et de missionnaire du spiritisme, hâtera sa guérison, et lui permettra de rentrer bientôt dans cet observatoire où il a la chance d'être si près du ciel, déjà, tout en restant parmi nous.

A l'honneur des guérisseurs spirites.

Le rapport annuel de la Société des Recherches psychiques de Birmingham (Angleterre) vient de paraître, et un passage nous en semble tout à fait important à faire connaître aux lecteurs français : passage relatif à la « guérison spirituelle » autant dire aux heureuses cures obtenues par l'intervention d'un médium guérisseur. Voici quelques cas qui sont mentionnés parmi divers autres, et qui, dans ce milieu d'études méthodiques s'il en fut jamais, ont été, est-il besoin de l'écrire, rigoureusement contrôlés. « Une jeune fille de 19 ans, paralysée des deux jambes depuis sa naissance, et déclarée absolument incurable par les médecins, a retrouvé le complet usage de ses membres, et, il y a quelques jours, effectué librement dans les rues une promenade, pour la première fois de sa vie. — Un homme souffrait depuis 18 ans de dégénération progressive des muscles. Depuis dix ans, il était cloué, immobile, à la chambre. Il est guéri, et marche sans la moindre souffrance ni difficulté. — Une femme atteinte de bronchite chronique a été délivrée très rapidement de sa maladie. » — « Ces résultats ont été obtenus, dit le rapporteur, M. Pack, médium lui-même, par l'application des pouvoirs guérisseurs que la Providence a mis en nous ».

On a souvent dit que l'Église, en mettant les fidèles en garde contre ce qu'elle qualifie parfois « les sataniques pratiques du Spiritisme », oublie délibérément l'exemple des Apôtres. Ceux-là

guérissaient, comme nos médiums guérissent. Rares sont les religieux qui s'en souviennent et qui, instruits par ces grands exemples d'antan, font crédit aux « dons spirituels du guérisseur ». Il s'en trouve pourtant à l'étranger, ainsi que le constate le *Daily Express* en signalant qu'un certain Révérend Gordon Hall soutient l'opinion que, dans la mission de l'Église, figure le devoir de guérir, non point seulement les âmes, mais aussi les corps, à la manière apostolique, notamment par l'imposition des mains. Joignant la pratique à la doctrine, ce pasteur d'outre-Manche « guérit » une fois par semaine, dans son temple. Il a fait appel à des paroissiens de bonne volonté, soucieux de servir l'humanité dans leur modeste cadre, et ceux-là, doués de pouvoirs à des degrés divers, les cultivant peu à peu, n'en sont déjà plus à leurs premiers succès. L'événement, tout local qu'il soit, a attiré l'attention de plusieurs savants et aussi de quelques sociétés d'études psychiques. Le promoteur de cette « clinique religieuse » espère que son exemple sera suivi. Les milieux ecclésiastiques font, au novateur, assez grise mine, mais il n'a garde de s'en décourager. Il continue. Notre rôle le plus élémentaire est de la féliciter.

Questions mentales et réponses exactes.

D'une conférence donnée le 14 mai dernier, à la London Spiritualist Alliance, par M. H.-O. Edwards, — un homme d'affaires venu au Spiritisme parce qu'il a été convaincu par les faits — détachons ces trois beaux phénomènes, prouvant, une fois de plus, la possibilité des communications répondant de l'Astral, à des questions mentalement posées.

« J'ai eu, un jour, une bien curieuse expérience dans un cercle privé. Il y avait là, apparemment, aucun médium qualifié : au moins chaque personne présente ne se croyait pas de facultés bien spécifiées. Nous décidâmes d'essayer la méthode des questions mentales. Celui qui poserait une question devait, d'abord, s'éloigner de la table et penser sans communiquer rien qui pût laisser deviner la nature de son interrogation. Quelqu'un commença dans ces conditions et la réponse fut aussitôt épelée par coups : « voyez dans *Thimothee*, V. 23. » Aussitôt nous prenons une Bible pour rechercher ce que dit le paragraphe ainsi désigné. Et nous lisons : « Ne buvez pas plus longtemps de l'eau, mais prenez un peu de vin, pour le bien de votre estomac ». Or, la question mentalement posée à l'Esprit avait été : « Dois-je m'astreindre maintenant à ne plus boire que du thé ? »

« Voici un second cas. J'avais un ami, métallurgiste à Sheffield. Les métallurgistes sont des personnes extrêmement pratiques. Or, cet homme avait eu un frère, mort peu de temps auparavant, et qui s'était occupé de la même industrie. Tous deux étaient fort connus à Sheffield. Ce soir-là, mon ami s'était laissé conduire à notre séance, et son frère s'était annoncé à la table. L'incrédule invité demanda : « Puis-je vous poser une question pour vérifier votre identité ? » La permission ayant été accordée par l'Entité, l'ami se retire dans un angle de la pièce et formule son interrogation sans nous la faire connaître. La réponse est donnée à l'instant même, et elle nous paraît être un indéchiffrable mélange de lettres et de chiffres. Mais l'ingénieur, que nous prions de nous apprendre s'il est satisfait, déclare que la communication est parfaitement correcte, et ajoute : « Je ne pouvais espérer mieux : ces lettres et ces chiffres représentent une formule chimique, pour la fabrication d'un certain acier, formule que mon frère et moi seuls connaissions. »

« Un troisième cas. Mon beau-frère venait de revenir de France, où il avait perdu, au champ d'honneur, un frère pendant la guerre. Il n'avait aucune sympathie pour le spiritisme, mais, cette fois-là, il consentait à assister à notre réunion. Un Esprit se présente, qui déclare se nommer Dick, et c'était bien le nom du soldat jadis tombé à la bataille. Il dit à mon parent : « Posez-lui donc une question mentale pour vérifier si vous avez bien affaire à ce Dick que vous pleurez. » Mon beau-frère s'éloigne du cercle et, dans un coin, interroge, sans desserrer les lèvres. Après deux minutes, la table épèle : B. L. A. C. K. Je pensais que c'était là un mot quelconque et que la preuve ne serait pas faite. Mais le témoin, surpris à l'extrême, nous dit : « Eh bien, oui, cette réplique est très suffisante ». — « Que lui avez-vous donc demandé ? » — « Voici quelle a été ma question : Si vous êtes réellement là, Dick, dites-moi quel était le nom de jeune fille de votre femme. Il a répondu : Black, qui est la vérité même ». Il est à remarquer que l'auteur de ce récit n'avait jamais rencontré le frère de son parent, ne le connaissait pas son temps vivant, et ne savait même point qu'il eût été marié. »

Une précieuse adhésion à la Fédération spirite Internationale.

Le 1^{er} mai dernier, le président de la *National Independent Spiritualist Association* de Los Angeles (Californie), adressait à la *Fédération spirite internationale* la lettre suivante :

« Cette lettre a pour objet de vous faire savoir que la question d'associer la *National Independent Spiritualist Association* des États-Unis à l'*International Spiritualist Federation* a été spécialement considérée, le 15 mars 1924, à la séance du matin, et à celle de l'après-midi, lors du VIII^e Congrès annuel tenu à Los Angeles. La résolution ci-annexée a été présentée par MM. Eiding, Clerk, Waive et Maxwell. Nous venons ici vous demander le formulaire à remplir et toutes instructions et informations complémentaires qui peuvent nous être utiles. Veuillez avoir l'obligeance de nous adresser de même tous renseignements relatifs au Congrès de la F. S. I. (1925), ainsi que toutes demandes de précisions concernant notre association, et que vous pourriez avoir besoin de connaître. Nous vous demandons, par la même circonstance, de nous faire parvenir un exemplaire du rapport officiel du Congrès de Varsovie (Sciences psychiques), dans l'édition anglaise... Nous sommes sincèrement à vous ».

La résolution adoptée au VIII^e Congrès de la N. I. S. A. était conçue en ces termes :

« Il a été organisé une *Fédération spirite internationale* dont le siège est à Paris (France) et qui possède des sections dans de nombreux pays, hormis, toutefois, les États-Unis. Le bureau de la N. I. S. A. s'est mis en relation avec le siège de la F. S. I. et a été invité à affilier l'Association américaine à cette Fédération, en sorte que les États-Unis d'Amérique soient représentés dans cette œuvre consacrée à l'avancement des idées spiritualistes (spirites), en un sens international. Dans la suite, il a été décidé que nous, délégués dûment accrédités du VIII^e Congrès de la N. I. S. A., enregistrons et approuvons l'affiliation de notre association à la F. S. I., de telle sorte que soit décisivement fait un pas en avant dans l'établissement de relations plus étroites entre les spirites des diverses contrées du monde. Il a été décidé, en outre, que nous désignons notre président, M. W. Jackson et notre trésorier Katherine Mac Corkell, comme délégués, sans préjudice de deux suppléants, pour assister au prochain Congrès international (1925).

« Afin de permettre aux délégués de discuter et d'apprécier entièrement l'opportunité de cette affiliation, la séance matinale du Congrès, suspendue à midi, a été reprise, dans le *Symphony Hall*, à 1 h. 30. La première question à l'ordre du jour (séance de l'après-midi) a été une nouvelle lecture de la résolution décidant l'affiliation de la N. I. S. A. à la F. S. I., résolution présentée par MM. Eiding, Clerk, Waive et Maxwell. Le président a ouvert la discussion sur ce sujet, en mentionnant la publication : *Les archives du spiritisme mondial*. On passa alors au vote, sur la proposition du Rev. Grace Fear, soutenue par le Rev. H. Fraser, et tendant à l'adoption du texte qui venait d'être lu. Après explications du Président, et personne ne demandant plus la parole pour ou contre, la motion, accueillie par les applaudissements, a été votée à l'unanimité ».

Le siège de la *National Independent Spiritualist Association* est, 126, West Third Street, à Los Angeles (Californie). De la déclaration des principes de la Société, nous détachons ici quelques paragraphes : « Nous affirmons que Dieu est en tout. Nous croyons à la continuité de la vie et à la communication avec l'Esprit. Nous affirmons la continuelle involution et évolution de l'Esprit et de la Matière en tant que partie des lois et cycles de la nature. Nous déclarons que l'homme est une âme qui s'exprime et agit par le moyen de divers véhicules ou corps. Nous proclamons l'évolution de l'Être à travers des incarnations successives, au cours desquelles il est guidé par le désir et d'où, à la fin, il se dégage par la pleine connaissance acquise dans l'expérience. Nous estimons que rien n'est jamais perdu : Matière, Esprit, Intelligence, Vie, mais que tout continue dans l'évolution, vers la perfection ».

Ajoutons que la N. I. S. A. possède en Amérique un grand nombre de temples, lycées, écoles, foyers, cercles d'études, cercles de démonstration expérimentale, bibliothèques, salles de lecture, et qu'elle a constitué des ligues de jeunes gens spirites dont le nombre va sans cesse croissant. — Nous nous réjouissons grandement de voir venir à nous cette puissante association spirite de la nation amie, et, au moment du Congrès, nous dirons mieux encore, à nos frères des États-Unis combien profonde est notre satisfaction de les compter officiellement parmi les pionniers du Spiritisme, aux côtés de ceux qui, par ailleurs, se sont déjà affiliés, pour le bien commun et le triomphe futur de nos croyances, à la *Fédération spirite internationale*.

Le rêve... révélateur.

La *San Francisco Chronicle* publie le rapport de M. Kyle, inspecteur de police, concernant un cas de rêve où l'on eut la vision d'un meurtrier. Le rêve a été reconnu exact en tous ses détails et il en est résulté l'exécution de meurtrier. La personne qui eut le songe révélateur, une dame Marietta, déclare : « Je rêvais que Wilkens (l'assassin) était à table, assis devant sa femme. Ils se disputaient. C'était au commencement de la nuit. La femme portait un peignoir. Elle se leva et s'en alla dans la cuisine. Pendant cette courte absence, Wilkens étendit le bras et, par-dessus la table, versa le contenu d'une petite bouteille dans le café de la victime. Elle revint bientôt, s'assit et but. Dans l'instant elle fut saisie de violentes douleurs et roula sur le plancher. A ce moment, mon rêve devint confus. Je ne discernais plus clairement les détails. Puis, je revis mieux. L'homme avait enveloppé le cadavre dans une toile grise avec une bordure rouge, et il portait le fardeau à l'extérieur. Derrière la maison se trouvait une sorte de hangar, et dans un coin, un tas de charbon. Wilkens en écarta une partie et y cacha le corps. Je l'ai bien vu. »

Les aveux de l'assassin confirmèrent ce rêve, de point en point.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Plusieurs journaux ont parlé des incidents relatifs au médium Erto, incidents auxquels la *Revue spirite* du mois dernier a consacré une note spéciale. L'analyse la plus impartiale des faits et le commentaire le plus judicieux ont été présentés par M. J. Marcel Soum, dans *La Petite Gironde* du 23 mai. Voici la conclusion de son article, qui fait également allusion à l'affaire Lasslo et aux révélations de Guzik touchant les propositions de trahison dont il a été l'objet :

Il se dégage de ces tristes constatations une rude mais très utile leçon pour ceux qui s'imaginaient pouvoir se lancer dans la métapsychique sans une préparation théorique préalable, sans la pratique courante des appareils enregistreurs propres à ce genre de recherches, sans la connaissance approfondie de tous les trucs ou compérages susceptibles d'être mis en jeu, sans surtout une défiance légitime de toutes gens et choses qui n'auraient été éprouvées vingt fois.

M. Marcel Soum rend d'ailleurs hommage, sur ce point, aux compétences des métapsychistes dont il dit :

Les métapsychistes sérieux n'ont jamais craint de parler des fraudes de certains médiums et surtout des imposteurs qui se parent indûment de ce titre. Ce sont eux, en effet, beaucoup plus que leurs contradicteurs, qui, d'ordinaire, démasquent les charlatans ; chose aussi naturelle, d'ailleurs, que de voir le chimiste, mieux que le maçon, découvrir un ersatz dans un produit falsifié ; ou le joaillier, plutôt que le terrassier, reconnaître un diamant de verre dans un lot de pierres fines.

S'il y a tant de tromperies, après tout, en matière de physiologie supranormale, cela tient précisément à ce que les phénomènes de cet ordre sont jugés si rares et si beaux qu'il y a grand profit à les imiter ; ainsi voit-on les faux-monnayeurs avisés ne s'appliquer à contrefaire que l'or et les billets de banque ; bien pauvre l'esprit qui risque les galères pour écouler péniblement un peu de plomb argenté ! C'est pourquoi, de même que la fausse monnaie prouve indirectement l'existence de pièces de bon aloi, de même les singes et les perroquets de la métapsychique, et aussi ses ennemis, ne font que confirmer la réalité et la vitalité de cette science naissante.

Le Matin du 23 mai a rendu compte assez largement — et beaucoup de journaux ont en fait de même — des procès intentés contre les guérisseurs d'Amiens et de Compiègne : le « Père Benoît » et le « Père Bar », le premier praticien des simples, le second hypnotiseur.

Une réplique du président du tribunal de Compiègne vaut tous les réquisitoires pour condamner dans l'esprit des gens honnêtes et loyaux — nous espérons qu'il y en a tout de même encore en France — la loi d'exception en faveur des médecins diplômés. En présence de la foule des témoins qui vinrent témoigner avoir été guéris par le « père Bar » (et cela se passe dans tous les procès du même genre), le président objecta :

— Vous êtes guéri ? Parfait ! J'en conviens ! Malheureusement, *M. Bar n'avait pas le droit de vous guérir !*

Certes, en pareille occurrence, les magistrats, liés par la lettre d'une loi stupide et inhumaine, sont bien obligés d'exercer des « sanctions ». Reconnaissons qu'ils le font à leur corps défendant, en appliquant « le minimum ». Mais, cela ne suffit pas. Sous le règne de Louis XIV, déjà, Colbert avait proscrit les « jurandes et maîtrises ». L'absurde privilège des « corps de métier » n'a été rétabli, au **xix^e** siècle, que pour les avocats et les médecins exclusivement. Il est temps que de pareilles injustices sociales soient définitivement détruites et que tout citoyen qui a su s'attirer la confiance d'autrui par des qualités personnelles, même non authentiquées par un diplôme, puisse exercer librement ses dons ou ses connaissances, sous sa responsabilité, bien entendu, c'est-à-dire sous l'égide du droit commun qu'il conviendrait, d'ailleurs, d'étendre également aux diplômés.

Car on en est arrivé à cette situation ridicule qu'un docteur en médecine qui tue un malade, par inadvertance, impéritie ou ignorance, n'est pas inquiété, tandis qu'un guérisseur sans diplôme qui le soulage ou le guérit est condamné par les tribunaux !!!

Il y a quinze ans, un excellent guérisseur, Albert d'Angers, de Nozay (Loire-Inférieure), poursuivi par le syndicat médical pour avoir soigné et guéri des quantités de malades par les simples (il était herboriste de son métier) et par le magnétisme, adressa au parlement et à la presse un manifeste en soixante articles. Il faisait allusion, notamment, à la dernière pétition déposée sur le bureau de la Chambre et du Sénat, recouverte de 212.749 signatures, et accompagnée d'une lettre signée de 1.600 personnalités : anciens ministres, sénateurs, députés, généraux, magistrats, avocats, savants, hommes de lettres, y compris 79 médecins dont *aucun membre de l'Académie de médecine.*

La Dernière Heure de Bruxelles, dans son numéro du 16 mai, publie un article de tête, de R. Bovet, sur « Le Mystère de la Mort ».

La guerre, en fauchant des millions d'hommes, et en bouleversant de nombreuses nations, a montré l'instabilité de notre vie sociale. Et, tout naturellement, chacun s'est demandé : « Au fait, que devenons-nous après la mort ? »

M. R. Bovet fait, ensuite, un excellent résumé des conceptions spiritualistes modernes, renouvelées de l'antiquité.

Le Petit Matin de Tunis (21 mai) publie un bon article sur « l'Art du Sourcier au point de vue psychique », d'après une conférence faite sur ce sujet à la « Société française d'Études psychiques de l'Afrique du Nord ».

Le sourcier se promène sur le terrain, la baguette entre ses mains ; à l'approche des eaux souterraines, les vibrations émises par elles agissent sur son inconscient, et celui-ci, par l'intermédiaire des nerfs et des muscles des bras, agit sur la baguette et lui imprime des oscillations plus ou moins accentuées, suivant la sensibilité de l'opérateur et l'intensité des vibrations.

On voit que tout se tient dans la « Science de l'Âme » et que la vieille « rhabdomancie », par la métapsychique, se rattache au spiritisme et aux problèmes les plus élevés.

Un autre journal de Tunis, **La Régence**, dans son numéro du 25 mai, publie une « Causerie » relative aux questions spiritualistes :

Les dogmes, figés dans un idéal enfantin, ne s'adaptant plus à la science et aux conditions de la vie, paraissent insuffisants à beaucoup. De là cette curieuse tendance à rechercher dans d'autres voies la consolation suprême, le réconfort nécessaire pour parcourir sans trop d'amertume le chemin de la vie, où le doute et l'injustice sèment tant de ronces.

Dans **L'Âme Gauloise** du 25 mai, notre ami Gabriel Gobron écrit un intéressant article sur « Les nouvelles conquêtes de la Métapsychique ».

Ce qui est réconfortant, c'est qu'au-dessus des misérables passions humaines, la Vérité, des régions sereines où elle plane, poursuit lentement, régulièrement, invinciblement, sa marche vers la lumière. Et c'est pourquoi nous pensons que les nouvelles conquêtes de la métapsychique seront un jour — et ce jour est proche — des réalités indiscutées.

La Revue Métapsychique de mai-juin 1924 publie un rapport complet du Dr Geley sur « Le cas du médium Erto ». Ce rapport montre en même temps la sécurité des méthodes employées à l'Institut métapsychique, la sincérité et le courage des savants qui le dirigent, et la prudence toujours en éveil qui permet de déceler finalement la fraude... quand fraude il y a :

Mes précédentes expériences avec Eva C..., Franek Kluski et Jean Guzik avaient été entièrement positives.

J'avais pu conclure sans réserve, de l'examen prolongé de ces médiums, à l'authenticité de leurs facultés métapsychiques.

...Mes expériences avec le médium Erto m'imposent des conclusions opposées.

Nous conseillons vivement à nos lecteurs de lire dans le texte même ce document imposant qui analyse les faits, les dissèque, les juge. Il y aura une suite intéressante, tendant à montrer « que le cas du médium Erto, envisagé dans son ensemble, est moins simple que le coup du ferro-cerium » et mérite d'être considéré de près.

Dans le **Temps** du 12 juin, le Dr B.-J. Logre donne pour titre à sa causerie médicale : « A propos de la Métapsychique ». Sans se montrer hostile, il observe une prudente réserve et, en conclusion, n'est pas éloigné d'admettre que « la métapsychique pourrait être une branche méconnue de la psychiatrie ». Par ailleurs, il estime que l'imagination intervient pour beaucoup dans la constatation et l'analyse du phénomène psychique.

Enfin, il n'est guère charitable pour le médium. Médecin des aliénés, il a une tendance naturelle à écrire « Lorsque l'on étudie l'état mental des hystéri-

ques, des somnambules et des hypnotisés, *qui ressemblent aux médiums comme à des frères, etc...* »

Quoi qu'il en soit, le D^r B.-J. Loere admet que la métapsychique offre à la science de larges horizons nouveaux et nous lisons avec plaisir, dans sa cause médicale ces lignes par lesquelles s'avère une fois de plus le fait que la science ne pourra toujours bouter les recherches métapsychiques et qu'elle y viendra, de gré ou de force :

L'attitude légitime du chercheur, en face des phénomènes métapsychiques comme de tous les autres, même les plus discutables, ne peut se réduire à une fin de non-recevoir et à un parti pris d'ignorer, à une science d'autruche qui, en fermant les yeux, croit supprimer l'obstacle qu'elle se refuse à voir. Et c'est ici le lieu de rappeler les railleries que Renan adressait à ses « savants de peu de foi » à ces « ennemis de l'avenir » qui prétendent limiter le savoir humain à l'étendue de leurs propres connaissances, et, parce qu'ils ont cessé d'apprendre, s'imaginent que « la science est faite ».

Pour ces paroles si vraies, que le D^r B.-J. Loere soit remercié.

A propos de l'inauguration du monument Victorien Sardou, place de la Madeleine, **La Liberté** remémore que le célèbre auteur dramatique était spirite convaincu et médium écrivain-dessinateur. Dans son numéro du 4 juin dernier, ce quotidien parisien, sous la signature de M. Henri Decharbogne, retrace les épisodes connus où Sardou, dirigé, disait-il, par l'Esprit de Bernard Palissy composait des œuvres d'art d'une haute originalité, *la maison de Zoroastre, la maison de Mozart*, etc. Et l'auteur d'hier emprunte à l'auteur de 1905 ce qu'il écrivait, dans le *Grand Magazine* de Londres, à cette époque :

J'avais en ma possession une table ronde qui, à mon commandement, marchait à travers mon appartement et tournoyait sur elle-même, comme aurait pu le faire un chien bien dressé. En plusieurs occasions, des roses blanches étaient tombées du plafond sur mon bureau, et j'avais vu les touches de mon piano s'enfoncer et se relever, comme si des doigts invisibles les manipulaient, en jouant des airs d'une musique étrange et douce...

M. Decharbogne ajoute :

Je ne crois pas que les prétendus sceptiques, même ceux qui font profession de tout nier *a priori*, aient l'irrévérence d'accuser Sardou de bluff ou de charlatanisme.

Aussi ne résisterai-je pas au plaisir de transcrire à leur intention cette fin de lettre, écrite par l'auteur de *la Tosca* :

« Nous excellons à nous persuader que nous savons ce que nous ne savons pas, à nier ce qui passe notre entendement, en prouvant d'un fait, par A plus B, qu'il ne saurait être, encore qu'il soit... tant que le savoir officiel n'a pas autorisé la nature à le produire... »

Parlant du spiritisme transporté au théâtre par Sardou, M. A. de Bersan-court écrit dans **Le Figaro** du 24 mai 1924 :

Est-ce en manière de défense et illustration de ses convictions, ou simplement, par jeu dramatique, que Sardou, beaucoup plus tard, donna, à la Renaissance, *Spiritisme*, la pièce dont je parlais au début de cet article ? Je l'ignore. Elle apparaît, en tout cas, nettement favorable à la doctrine exposée.

Il reste, d'ailleurs, qu'il appartient à Sardou d'avoir, pour la première fois, fait du spiritisme le ressort d'une action dramatique. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il s'est révélé

précurseur au théâtre, et sans vouloir prendre parti dans une discussion où tout demeure en question, il sied d'admirer combien l'auteur de *Patrie*, en tenant compte des objections des adversaires du spiritisme, a su accumuler les faits et être insinuant dans son plaidoyer. Certaines scènes, exposant la théorie de la solidarité universelle, même après la mort, et celle de la bonté dépassant la justice et la vertu, sont d'une réelle grandeur et rendraient le spiritisme sympathique aux plus rebelles.

Sur le même sujet, **La Presse** du 9 mai rapporte, d'après **L'Impartial Français** l'anecdote suivante :

Un jour — c'était au début de ses expériences spirites — un esprit se manifeste. Il dicte à peu près ce qui suit à la table : « Vous ne m'avez jamais connu. Voici mon nom. Voici mon prénom et mon âge. Je viens de mourir dans telle ville de province, à l'hôpital, où j'occupais le lit N°... Si vous en doutez, informez-vous. »

Victorien Sardou écrit immédiatement au maire de la ville en question. Et on lui répond qu'en effet, M. X... est mort à l'hôpital dans le lit en question.

Revue spiritualistes

La vie d'**Outre-Tombe** (15 juin) publiée en article de sir Arthur-Conan Doyle. Nous y empruntons les passages suivants :

Des personnes m'ont demandé pourquoi je suis si certain de connaître la vérité ; en donner toutes les raisons serait écrire tout un volume et non un article. Mais si j'ai abandonné un travail très lucratif et quitté ma maison pendant de longues périodes, c'est que je suis assuré de la survivance. Il n'y a pas une méthode de vérification que je n'aie essayé à plusieurs reprises.

En présence du médium M^{lle} Bésinett et d'autres personnes, j'ai vu ma mère et mon neveu aussi bien que s'ils eussent été en chair ; j'aurais presque pu compter les rides de l'une et les côtes de l'autre. Dans l'obscurité, la figure de ma mère paraissait brillante, calme, heureuse, la tête légèrement inclinée de côté, les yeux fermés. Ma femme, à ma droite, et une dame, à ma gauche, la virent aussi distinctement que moi. Cette dame n'avait jamais connu ma mère en vie, mais elle s'écria : « Quelle ressemblance merveilleuse avec son fils ! » ce qui démontre la netteté des traits.

En présence de M. Evan Powell, j'ai conversé avec mon fils et six personnes présentes signèrent une attestation. J'entendais sa voix naturelle et il causait de choses le concernant, totalement inconnues du médium lié sur sa chaise et respirant profondément.

Si l'attestation de six personnes éminentes et honorables ne suffit pas, que faut-il faire ?

Mon frère, le général Doyle, se manifesta avec le même médium et discuta la santé de sa femme, qui était Danoise. Celle-ci consultait un masseur de Copenhague dont il donna le nom. Je me renseignai et appris que cet homme existait. D'où venait cette connaissance ? Qui portait un tel intérêt à cette dame, sinon son mari ?

Toutes les fines théories du subconscient tombent en pièces devant l'affirmation de l'intelligence : « Je suis un esprit, je suis Innes, je suis votre frère. »

J'ai donné la main à des matérialisations, j'ai tenu de longues conversations par voix directe ; j'ai senti le parfum particulier qui se dégage de l'ectoplasme, j'ai entendu des prophéties qui se sont entièrement réalisées. J'ai vu la « faible lueur morte » mise sur des plaques photographiques qui n'avaient été touchées que par moi. J'ai reçu par l'intermédiaire de ma femme beaucoup de renseignements qu'elle était incapable de me donner par elle-même.

J'ai vu une dame sans expérience produire en quelques minutes un tableau qui, maintenant, orne mon salon. J'ai vu des objets très lourds se soulever et rester en l'air sans aucun soutien. J'ai vu des esprits se promener en plein jour et converser avec des personnes. J'ai lu des lettres écrites par des gens n'ayant aucune instruction et qui, cependant, semblent émaner d'excellents auteurs. J'ai reconnu le style d'un écrivain décédé que personne n'a jamais pu imiter ; l'écriture était identique à la sienne.

J'ai entendu chanter avec une force qui ne peut venir de cette terre et siffler pendant très longtemps sans respirer une seule fois. J'ai vu jeter des objets à de longues distances, entrer dans des places hermétiquement closes.

Si un homme voyait, entendait et ressentait toutes ces choses, sans croire à une force invisible, cet homme pourrait douter de sa lucidité. Pourquoi ferait-on attention aux journalistes et à certains savants inexpérimentés quand on a soi-même tant de preuves ?

Beaucoup de savants feront leur chemin à cause du Spiritisme, plutôt que par leurs autres travaux. Actuellement, on cite cent fois les noms de Wallace et Crookes pour leurs travaux psychiques, alors qu'on ne les cite qu'une fois pour leurs travaux matériels. Quant à Brewster et Carpenter, on n'en ferait aucune mention si ce n'était pour la même raison. La réputation de grands hommes souffrira de leur abstention et de leur attitude. Je suis persuadé que Crawford et Drayson seront placés au premier rang par nos descendants

Le Bieniste a cessé sa publication et reporté ses abonnés sur **Le Fraternaliste**, de même tendance « psychique » et déterministe.

Nous lisons dans le **Bulletin de la Société d'Études psychiques de Lyon** (4^e trimestre 1923-1^{er} trimestre 1924) :

M. Jean Gattefossé, ingénieur-chimiste, ancien vice-président de la Société d'Études psychiques, résidant actuellement à Lorgues (Var), nous annonce la parution prochaine d'une Revue dont il assume la direction et qui, originalité sans précédent, serait rédigée exclusivement par des Esprits. — Titre de la Revue choisi par les amis spirituels de son directeur : *Les Voies silencieuses*. Nous souhaitons ici la bienvenue à l'œuvre nouvelle de M. Jean Gattefossé et sommes d'avance assurés qu'elle servira, *cominus et minus*, notre noble cause. Par ailleurs, le *Bulletin de la Société d'Études Psychiques de Lyon* publie une belle communication reçue à la Société, le 17 janvier 1924 ; et où il est dit, notamment : « La loi de réincarnation est la loi qui explique à votre âme, à votre raison, vos devoirs de sagesse et de tolérance, de charité et de fraternité ... Si cette loi est obéie dans toute sa valeur morale, les hommes comprendront la vanité de leurs luttes, de leurs rivalités. » (Médium : M. Robert.)

Signalons la naissance de l'**Avenir Spirite** (135, avenue Louis-Blanc, Amiens), qui, à la suite de ses exposés doctrinaux, sait, dans son premier numéro, grouper une série d'articles variés, parmi lesquels un appel à la Fraternité, une étude sur la médiumnité, une revue de presse, une bibliographie et l'annonce d'une consultation d'idées adressée prochainement aux lecteurs. Nous suivrons avec intérêt l'œuvre de ceux de nos frères amiénois qui, expliquant « leur raison d'être », écrivent : « Notre travail sera une œuvre d'esprit ».

La Vie morale (avril-mai 1924) débute par un article sur « La grande Pitié des Universités de France » d'où nous avons plaisir à détacher ces lignes trop justifiées par des faits récents : « On sait que la Sorbonne, orgueil de maints de nos compatriotes, n'est pas un objet de haute vénération pour nous. Nous estimons être privés ainsi d'une satisfaction certaine, mais comment respecter une institution plus pusillanime et plus routinière encore que l'Église, qui ne s'impose aux masses que grâce au prestige du passé, et encombre de ses négations et de ses *velos* toutes les voies qui conduisent à l'avenir ? »

Les Annales du Spiritisme de Rochefort-sur-Mer, toujours d'une lecture substantielle, contiennent dans leur numéro de juin, une communication de

l'Esprit Allan Kardec, reçue le 30 mars dernier, et d'où nous distrayons ce passage :

Autrefois, les spirites étaient montrés du doigt, on raillait celui qui s'intéressait à cette science, on le regardait comme un fou, on ne s'en approchait qu'avec réserve ; mais aujourd'hui, la lumière se fait plus vive sur le Spiritisme, parce que les savants l'expliquent et prouvent la réalité des faits. N'avais-je pas dit pendant ma vie terrestre que *le spiritisme serait scientifique ou ne serait pas ?* Et la Science recouvre peu à peu de son sceau les phénomènes spirites.

Pour la majorité des êtres, il est vrai, ces phénomènes restent encore incompris, car on en peut expliquer et analyser la force qui les produit ; mais le jour viendra où les savants la découvriront et prouveront que si la matière compose notre corps, il existe aussi dans l'être humain une chose plus subtile animant ce corps : *une âme immortelle.*

Avec une grande joie, je vois un rayon lumineux éclairer certains savants qui, ayant d'abord raillé les faits, puis les ayant observés, reconnaissent leur réalité. De même à tous ceux qui ne comprennent pas le Spiritisme, je dirai : *Étudiez, observez, mais ne l'acceptez qu'avec votre raison et la science ; c'est par une attention soutenue dans l'observation des phénomènes que l'on arrive à conclure : Cela est.*

☞ Ceux qui ne voient dans les faits spirites qu'illusion ou supercherie de la part des médiums que nous animons sont dans l'erreur ; ils peuvent être aussi de mauvaise foi. S'il est des médiums plus préoccupés de leurs intérêts que de la vérité, il en est un plus grand nombre qui sont sincères, désintéressés, et qui ont réellement une force psychique puissante, capable d'aider les Esprits à produire des phénomènes ; ceux-là sont pour nous de précieux auxiliaires qui nous permettront d'atteindre le triomphe dans notre œuvre de lumière.

Que Dieu bénisse ce travail des Esprits qui s'accroît de plus en plus sur cette terre pour le plus grand bien de l'humanité. Pour moi, ma mission spirituelle est à moitié accomplie et *dans quelques années je reviendrai me réincarner parmi vous, mes amis ;* certains êtres jeunes qui se trouvent dans cette assistance pourront alors me reconnaître à mon œuvre spirite. Cette mission terrestre, je l'accepte avec joie, par amour pour mes frères ; pour la bien remplir, mon esprit s'instruit, s'éclaire dans cette immensité merveilleuse où il y a tant à observer. J'y puise des forces puissantes spirituelles pour revenir aider au progrès de l'humanité terrestre, pour affirmer à mes frères la réalité et la beauté de cette vie de l'esprit dans l'espace. Oui, je reviendrai travailler sur cette planète où j'ai déjà lutté et souffert, mais j'y reviendrai avec un esprit plus fort, plus généreux, plus élevé, pour y faire régner plus de fraternité, plus de justice et de paix.

Rédigée en français et en espagnol, l'**Aube nouvelle** de Bel-Abbès (journal spiritualiste intégral de l'Afrique du Nord) engage la lutte contre le matérialisme, en ces termes :

Nous savons que les *matérialistes* ont le bon esprit de s'appuyer sur des travaux scientifiques et paraissent ainsi déduire leur système de la science positive. Et la multitude, et souvent l'élite, parce qu'elles croient à la science, croient aussi aux savants. Les *spiritualistes*, au contraire, plantent en général sur les hauteurs de la raison pure et semblent dédaigner les faits d'expérience. Chacun reste sur ses positions.

C'est pourquoi, humbles disciples, nous nous engagerons ici sur le chemin tracé par notre illustre maître Flammarion : nous tenterons de jeter le pont au-dessus de l'abîme. Et pour cela, nous combattons d'abord le matérialisme. Nous le combattons par ses propres armes, sur son propre terrain, *par la science.*

Certes, notre prétention ne manque pas de hardiesse ; notre position est difficile, périlleuse même, étant donnée notre ignorance personnelle, que nous sommes les premiers à reconnaître et à déplorer. Mais notre attitude est belle, puisqu'elle est loyale. Nous allons à la bataille — bataille pacifique s'il en fut — chez l'ennemi même, sans autres armes que notre bonne foi et notre bon sens. Nous n'attaquerons d'ailleurs que des principes, et jamais des personnes : voilà nos moyens, voilà notre but.

Conférences

Paris. — Une assistance nombreuse était venue à la « Maison des Spirités » entendre l'exposé passionnant et bien d'actualité : « Le spiritisme et la vie sociale ». On sait qu'en dehors de ses études spiritiques, le conférencier, M. Ripert, s'est longuement occupé d'économie sociale ; peut-être pourrait-on dire que M. Ripert est un économiste ?

Il était intéressant de voir comment pouvaient être confrontées les nécessités sociales de l'heure présente et le devoir spiritite intégralement compris. M. Ripert a rappelé en quelques mots le grand désordre de la société actuelle issue de la guerre. La guerre n'a pas seulement été *la cause* du déséquilibre que nous constatons, elle fut aussi *l'effet* d'un déséquilibre antérieur. Depuis des années, les forces économiques du monde jouaient sans frein, sans mesure et sans contre poids, les formes spirituelles étaient méconnues. La guerre n'a fait qu'aggraver cette situation singulière. *La guerre fut la négation officielle de la loi d'Amour.*

Les hommes et les nations sont maintenant dans un impasse. La paix semble impossible à rétablir d'une manière définitive, et la vie internationale est aussi profondément troublée que la vie intérieure de chaque individu.

La faillite de l'emploi de la force pour assurer la paix semble un fait dûment établi. La solidarité entre les hommes est devenue si grande que le *malheur des uns est bien le malheur de tous*. Le spiritite sait mieux que quiconque jusqu'où s'étend cette solidarité. La connaissance de la survie et de la réincarnation complète en lui les certitudes ordinaires. Il sait, comme le dit Allan Kardec, « que le fait de pouvoir communiquer avec les êtres du monde spirituel opère une révolution dans les idées, révolution qui atteint toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes ». En résumé, le spiritite ne s'étonne point de la solidarité matérielle et spirituelle qui unit les hommes, il l'accepte joyeusement, il en tire des directives qui lui serviront à organiser la paix de la société future.

*
* *
*

La vie moderne montre que les nations, sous le seul rapport de leur vie économique, sont étroitement liées les unes aux autres ; le monde, par des facilités de communication, devient chaque jour plus petit, aucun ne peut rêver de vivre dans un isolement superbe. Les progrès constants de la science appliquée font que l'homme des antipodes est maintenant tout à côté de nous : on va aux Indes en cinq jours, les hommes sont trop près les uns des autres pour pouvoir se battre.

Ainsi, à côté de la solidarité spirituelle des hommes, se manifeste la solidarité économique des peuples. La grande difficulté des temps modernes est que ce rapprochement, cette liaison des intérêts économiques, résultat direct de l'effort fait pour développer le machinisme et l'industrie, est repoussé par les peuples, qui conservent encore l'ancien préjugé de croire qu'ils peuvent « disposer d'eux-mêmes » sans tenir compte de toute la grande famille humaine. Le monde se débat donc entre deux forces : l'une faite d'anarchie et de désordre, qui veut la séparation, l'isolement ; l'autre, providentielle, qui contraint les hommes à la solidarité et les conduit à la fraternité la plus étroite et la plus effective.

Dans cette alternative, aucune autorité religieuse ou politique ne s'offre plus pour diriger les hommes. La faillite des conducteurs de peuples, après la guerre, qu'ils n'ont su, ni éviter, ni arrêter, reste entière.

La volonté d'amour, « quand même » ne peut plus surgir que du cœur des spiritualistes pour lesquels la vie spirituelle est une réalité vivante. Le spiritite n'a même plus l'illusion de pouvoir choisir entre les routes qui s'ouvrent devant lui. Il peut seulement mouvoir sa volonté au sein de la volonté divine qui mène les hommes vers la communion. *Tout effort pour échapper à cette obligation d'aimer est un temps perdu.* Il faut que, bon gré mal gré, nous consentions à ce que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». L'attente de la vie future ne doit pas nous empêcher d'organiser et d'embellir celle-ci... au contraire.

L'orateur a été longuement applaudi. Il n'est pas difficile de conclure quelle forme M. Ripert souhaite voir prendre à la Société Nationale et internationale. Nous espérons que, prochainement, il développera ce thème dans une nouvelle conférence à la Maison des spirites.

Genève. — Tous ceux qui, à Genève, s'intéressent à la métapsychie, garderont un souvenir durable et bienfaisant de la soirée du 20 mai 1924.

Invité et présenté aux auditeurs par M. Albert Pauchard, l'actif et dévoué président de la Société d'études psychiques de Genève, le Dr Gustave Geley, directeur de l'Institut métapsychique international de Paris, a fait, au Victoria-Hall, devant un public très nombreux et attentif, une captivante conférence illustrée de projections sur les phénomènes de matérialisation désignés par les savants sous le nom d'ectoplasmie. Voici, en un résumé rapide, les idées et les faits exposés par le conférencier.

D'abord, que faut-il entendre par « métapsychie » ? Tout simplement l'étude de problèmes fort anciens, mais avec une méthode et dans un esprit tout nouveaux. Autrefois on entourait les phénomènes psychiques d'une sorte de mystère, on les observait avec des idées préconçues, on en déduisait certaines théories métapsychiques. Aujourd'hui, écartant d'emblée toutes les hypothèses mystiques, les savants apportent à l'examen des mêmes phénomènes un esprit de recherche impartial et un contrôle rigoureux. Mais ils rencontrent de nombreux et grands obstacles : sans parler des pièges et des surprises dont ils doivent se défier, il faut se mettre en garde, à l'égard de certaines personnes, contre un enthousiasme compromettant. Puis les démonstrations sont difficiles, les bons médiums sont rares et n'opèrent que dans un petit cercle. Aussi le but du Dr Geley n'est-il pas de convaincre, mais de retenir l'attention, en apportant loyalement son témoignage, dans l'étude des questions suivantes : Qu'est-ce que l'ectoplasmie ? Quelles en sont les preuves et les modalités ? Enfin, comment l'expliquer ?

L'ectoplasmie est un dédoublement physique du médium. La substance primordiale de son corps s'en dégage partiellement sous forme de matière amorphe, tantôt vaporeuse, tantôt solide, puis s'organise rapidement et prend les caractères et les propriétés de la matière vivante. En somme, un tel phénomène renverse complètement les théories classiques de la matière et de la vie. Et l'on comprend certain scepticisme, fort légitime d'ailleurs ; car, selon l'expression du feu professeur Flournoy, « le poids des preuves doit être égal à l'étrangeté des faits ». Mais précisément les preuves sont sans nombre et irrécusables. On aurait grand tort d'appuyer des négations *a priori* sur les fameuses expériences de la Sorbonne. Faites-en de très mauvaises conditions, avec une méthode stérilisante, par des expérimentateurs incompetents bien que remarquables en d'autres domaines, les expériences de la Sorbonne constituent un tout petit nombre d'exceptions sans valeur, que l'on ne peut raisonnablement opposer aux succès constants obtenus par des centaines de savants de tous les pays. En France, par exemple, ce sont les expérimentations faites à l'Institut général de psychologie en 1905, 1906 et 1907. Par leur longue durée, la rigueur de leur méthode, la valeur des savants qui les ont observées ou conduites, elles ont un caractère décisif. Le Dr Geley cite quelques extraits des procès-verbaux relatant des phénomènes de télékinésie fort concluants et attestés par des témoins comme : Flournoy, Thory, Curie, MM. Bergson, d'Arsonval, Richet, C. Flammarion, etc. On a constaté que l'ectoplasme soulève des tables, forme des mains, des bras que l'on peut toucher et photographier.

En Allemagne, le Dr Schrenck-Notzinget, avec lui, des centaines de savants, d'abord sceptiques ou même hostiles, ont fait des expériences analogues et se sont déclarés convaincus. Enfin, pour ne pas s'attarder inutilement, le Dr Geley en vient aux phénomènes qu'il a lui-même obtenus avec le concours successif de trois médiums : Eva, Kluski et Jean Guzik. Ses expériences ont été l'objet de 150 séances. Il y a poussé le contrôle jusqu'aux dernières limites, y soumettant les expérimentateurs aussi bien que le médium. La fenêtre, le plancher, la cheminée de la salle ont été minutieusement examinés et soustraits à toute possibilité de supercherie. On a opéré à la lumière, blanche ou rouge, mais toujours suffisante. On a recouru, pour rendre toute tentative de fraude impossible, aux précautions les plus sévères, à l'emploi de la chimie, de la photographie ; on a même consulté des prestidigitateurs et des artistes mouleurs, et tout cela n'a point entravé la parfaite réussite des phénomènes. Le Dr Geley fait remarquer, à ce sujet, qu'un des chapitres

les plus curieux de la métapsychie est fourni par les moulages à la paraffine, dont les caractéristiques (minceur et monostructure du moule, perfection des formes anatomiques, rétrécissement au poignet), enlèvent tous les doutes quant à l'impossibilité de produire de tels moulages au moyen de mains humaines.

Après des expériences aussi concluantes et aussi nombreuses, on ne peut nier la réalité des matérialisations formées par l'ectoplasme ; et, au point de vue scientifique, on doit considérer l'organe matérialisé comme une création temporaire, souvent très éphémère, due à la matière extériorisée du médium. L'idée directrice qui préside à cette matérialisation ne se trouve pas dans la conscience normale du médium ; c'est une faculté idéoplastique qui lui est extérieure. Envisagée à ce point de vue purement expérimental, en dehors de tout *a priori* et de toute théorie mystique, l'ectoplasme ne devrait plus rencontrer d'opposition dans les milieux scientifiques. Cependant ce n'est pas le cas ! Pourquoi ? Parce que la science admet encore les théories matérialistes et organocentriques de la vie et que l'ectoplasme est inconciliable avec cette conception classique de la vie et de la matière. Ce n'est pas la matière qui produit l'idée, c'est l'idée qui domine et modèle la matière. L'ectoplasme démontre la toute-puissance de l'idée sur la matière.

Nota. — Après la conférence, qui fut chaleureusement applaudie, un certain nombre d'auditeurs sont restés, sur l'invitation du D^r Geley, pour lui poser des questions sur des points qui les intéressaient spécialement. Il en est résulté un échange d'idées particulièrement favorable au progrès du spiritualisme expérimental.

E. CLAIRE.

Bibliographie

Documents pour servir à l'étude de la Réincarnation, par Gabriel Delanne.

Un vol. de 400 p. in-16, aux *Editions de la B. P. S.*, 8, rue Copernic. — Prix : 6 francs.

Il manquait à la littérature spirite un ouvrage spécialement consacré à l'importante question de la Réincarnation.

L'éminent président de l'*Union Spirite Française*, M. Gabriel Delanne, dont les travaux constituent la base scientifique du spiritisme contemporain, vient de combler cette lacune et de fournir, en même temps, une nouvelle preuve de sa profonde connaissance des choses qui touchent au passionnant problème de l'Âme.

Avec son érudition coutumière, l'auteur du « Spiritisme devant la Science » présente au public un groupe imposant de faits qui concourent, directement ou indirectement, à démontrer que l'âme immortelle poursuit son évolution progressive à travers un nombre indéterminé d'existences corporelles.

Ce livre était attendu avec impatience de tous ceux qui cherchent, dans les méthodes usuelles du Spiritisme, c'est-à-dire dans la démonstration expérimentale des faits psychiques, le fondement d'une morale sociale capable de conduire l'humanité vers ses destinées supérieures.

M. Delanne repose la doctrine des vies successives, sur les bases scientifiques du périsprit « idée directrice d'après laquelle le principe humain est construit ». C'est le périsprit « qui n'est pas un produit de la matière » qui « entretient et répare l'organisme » et qui « emporte avec lui dans l'espace, à la mort du corps, cette faculté organisatrice qui lui serait inutile s'il ne devait pas revenir sur la terre ».

Voici donc expliquées, d'un coup, du point de vue de la science positive qui veut toujours connaître les « pourquoi » et les « comment », et les manifestations spirites et les existences successives.

Gabriel Delanne admet, avec nous, le passage de l'âme dans la filière animale : cette hypothèse était, d'ailleurs, admise par Allan Kardec. L'auteur cite des faits nombreux témoignant de l'intelligence des animaux, et, d'un autre côté, des facultés supranormales chez nos frères inférieurs. Il conclut qu'il existe en eux un certain principe individuel.

Ensuite est abordée la question centrale des vies successives dans l'humanité. M. Delanne

édifie son travail sur les constats positifs de la mémoire et de l'hérédité, dont il tire, bien entendu, des conclusions rigoureusement opposées à celles des officiels. Elles ont, sur ces dernières, l'avantage d'être rigoureusement logiques.

Viennent enfin les cas de démonstration « positive » ; ils sont très rares et parmi ceux qu'il cite, notre auteur n'en retient qu'un nombre restreint comme « valables ». En réalité, c'est sur une « vue d'ensemble » des arguments et des faits, bien plus que sur tels ou tels d'entre eux, que repose la preuve réincarnationniste.

Quoi qu'il en soit, la doctrine des existences successives permet d'édifier une morale sociale et individuelle supérieure à toutes les autres. N'y aurait-il que cet avantage dans la « Réincarnation » que, dans nos possibilités très relatives d'accession à la Vérité, nous devrions lui donner la préférence.

Et c'est aussi pourquoi ces *Documents sur la Réincarnation* obtiendront auprès de tous les spirites le même succès que les travaux antérieurs de Gabriel Delanne, et réaliseront, dans la masse même de ceux qui les connaissent peu ou mal, un mouvement favorable aux doctrines spirites.

Nous avons lu avec plaisir deux romans empreints de belles pensées philosophiques se rattachant aux doctrines spirites : **La ville des Expiations**, de Jean Bertheroy (éd. de la Pensée Française), et **Fiancés sans le savoir**, de Marcile (Société d'Éditions scolaires et populaires).

Ces livres témoignent que la littérature a tout à gagner à reprendre la tradition des grands écrivains dont le génie prenait ses inspirations dans les sommets de la pensée philosophique.

La Lutte pour la Métapsychique, par René Sudre. — Une broch. de 66 pages. (Leymarie, éditeur). En vente aux *Editions de la B. P. S.*, 8, rue Copernic, Paris. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce petit ouvrage se compose essentiellement d'un chapitre de l'étude sur la « Question métapsychique », paru récemment dans la *Revue de France*, et d'articles publiés, soit dans la *Revue métapsychique*, soit dans la presse quotidienne. Cette matière a été refondue et a reçu un arrangement nouveau conforme au but que nous nous proposons à l'heure actuelle : répondre aux adversaires, ignorants ou prévenus, de la métapsychique ; redresser les « jugements » de la Sorbonne contre deux médiums éprouvés ; donner une vue d'ensemble de deux années de lutte pour faire reconnaître une science nouvelle et capitale ».

C'est en ces termes que M. René Sudre présente lui-même au lecteur cette plaquette dont l'intérêt historique et documentaire n'échappera à personne. Ce n'est pas une étude doctrinale, mais un examen impartial des faits que la mauvaise foi, seule, peut contester. Esprit méthodique et logicien, M. Sudre conclut :

« Loin d'être un ésotérisme, la métapsychique prétend entrer dans la culture universelle. Elle n'a aucune tendance morale ou religieuse ; elle est la science de certains pouvoirs anormaux de l'esprit. Elle réclame son droit de cité parmi les autres domaines de la connaissance. Et à condition qu'on veuille lui reconnaître des méthodes propres, imposées par plus d'un siècle d'expériences, elle est prête à faire ses preuves à tous les incrédules de bonne foi ».

Ce petit livre doit figurer dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent au progrès des sciences psychiques et du spiritisme.

L. G.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la cinquième liste de notre souscription permanente.

Tous nos remerciements aux généreux donateurs, qui veulent bien ainsi contribuer à l'œuvre

M^{mes} Provost, 5 fr. ; Vve Briouze, 5 fr. ; Rojan, 16 fr. ; M^{lle} Hanin, 3 fr. ; MM. E. Fougerat, 10 fr. ; Ch. Jaeger, 5 fr. ; Léon Courbet, 5 fr. ; Scholtz, 82 fr. 55 ; Samson, 38 fr. ; Eug. Bette, 6 fr. ; Gros, 8 fr. ; Bourdon, 10 fr. ; Anonyme, 5 fr. 15 ; Anonyme, 20 fr. ; Anonyme Paris, 100 fr. ; Anonyme, 50 fr.

AVIS

On nous prie d'annoncer que, en raison des vacances, les réunions de la Maison des Spirités seront suspendues comme suit : les causeries du mardi et du samedi, ainsi que les séances de psychométrie cesseront à partir du 13 juillet au 15 septembre. Les séances de l'école des médiums seront interrompues pendant tout le mois d'août.

RÉABONNEMENTS

Nous prions les personnes dont l'abonnement expire fin juin de vouloir bien, pour éviter des frais onéreux de recouvrement, faire parvenir, dès maintenant, le montant de leur abonnement :

Par chèque postal à M. JEAN MEYER, 8, rue Copernic, PARIS. Compte 609-59, pour la France et ses colonies ;

Par chèque ou mandat international pour l'Étranger.

AVIS IMPORTANT AUX REVUES SPIRITES DE L'ÉTRANGER

Depuis quelques mois, la rédaction et l'administration de la REVUE SPIRITE ont été transférées à la MAISON DES SPIRITES : 8, RUE COPERNIC, PARIS (XVI^e).

La plupart des revues et journaux spirités qui font échange avec notre revue ont tenu compte de cette modification d'adresse, et nous recevons bien leurs envois à notre nouvelle adresse. Mais il est encore un certain nombre qui continuent à nous faire parvenir leur échange à l'adresse ancienne. Parmi celles-ci figurent :

- Psiquis. — Revista mensual, Lealtad, 120. Habana (Isla de Cuba.)
 Brasil Espirita. — Rua Consultorio, 24. S. Chonstavao. Rio de Janeiro (Brésil.)
 Claros de Luna. — Apartado 1.066. San José de Costa Rica (Costa Rica.)
 A Verdade. — Rua Marquez do Herval, 533. Recife. Perambuco (Brésil.)
 El Gimnasio. — Quezaltenango. (Guatemala.)
 Revista Teosofica. — Oquendo, 14, altos. Apartado 365. Habana (Cuba.)
 Fraternidad y Ciencia. — Enrique Villuendar. 93, Habana (Cuba.)
 The Progressive Thinker. — 106. So. Loomis. Chicago III (Etats-Unis.)
 Luz del Porvenir. — 3 a Avenida del Canton « La Paz ». Guarda Viéjo (Guatemala.)
 Light. — 34, 35, 36. Paternoster Row. Londres. E. C. 4 (Grande-Bretagne.)
 The Harbinger of Light. — Melbourne (Australie.)
 Eco da Verdade. — Bagé. Estado de Rio Grande do Sul (Brésil.)
 Nuestro Faro. — Calle 41, entre 22 et 24, Lincoln. (République Argentine.)
 Het Fransche Boek. — Wageningen (Hollande.)
 A Senda. — Victoria (Brésil.)
 O Missionario. — Rio Claro, Estado de S. Paulo (Brésil.)
 A Humildade. — Quelus Minas (Brésil.)

A tous, nous faisons savoir que nous leur serions très obligés de modifier leurs bandes d'expédition et d'adresser leurs envois, sitôt après avoir pris connaissance de cet AVIS, à l'adresse ici rappelée :

Revue Spirite, Maison des Spirités, 8, rue Copernic, Paris (XVI^e), FRANCE.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

oo

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Curieuses et remarquables manifestations de survivance

Ceux d'entre nos lecteurs qui se souviennent de l'étude publiée dans la *Revue* du mois de mai dernier liront avec intérêt la lettre suivante, qui m'a été envoyée d'Italie le 24 juin et qui est transcrite ici textuellement.

« MON CHER MAITRE,

« Je viens ajouter quelques détails à la lettre du D^r Nigri que vous avez traduite et insérée dans l'article : « Curieuses et remarquables manifestations de survivance », paru dans le numéro de mai de la *Revue Spirite*.

« J'ai connu M. le D^r Nigri dans mon pays, Sant'Angelo dei Lombardi, chef-lieu de l'arrondissement homonyme, distant de Téora (non Géora) d'environ 10 kilomètres, où il était médecin de la commune et habitué des neveux du chevalier Corona, ses amis intimes, avant de s'établir à Foggia, sa patrie. Je puis confirmer l'honorabilité et la valeur de ce brave docteur, très apprécié dans tout l'arrondissement.

« Les faits qu'il a exposés étaient connus de tout le monde, d'autres per-

sonnes en avaient fait l'expérience personnelle, et je puis vous citer le témoignage de M. le chevalier Gaëtan Liguori, inspecteur des finances en retraite, qui vient de m'en renouveler la relation dans les termes suivants :

« Il y a presque trente-deux années qu'il était inspecteur à Sant Angelo de Lombardi et était allé à Téora pour une inspection. Il fut logé chez M. François Corona, cousin du chevalier Xavier, et précisément dans l'habitation duquel les phénomènes se passaient. La famille de M. François Corona habitait au premier étage. Après souper, M. Liguori alla dormir au second étage. Il prit soin de fermer la porte d'une vaste antichambre qui précédait la pièce, plus petite, où était son lit, et il agit de même à la porte de celle-ci.

« Or il était à peine couché que les deux portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. M. Liguori, croyant qu'il les avait mal fermées, alla les refermer à clef et, de plus à la porte de l'antichambre, attacha une chaise à la clef laissée dans la serrure. Mais il avait à peine rejoint son lit qu'il entendit la chute de la chaise et vit les deux portes s'ouvrir de nouveau avec violence. Il se vêtit et sortit dans le couloir, mais il ne tarda pas à entendre au-dessous de lui des voix, comme des moines qui auraient psalmodié. Surpris de ce nouveau phénomène, il se rendit au premier étage, où il trouva, près de la cheminée, M. François Corona et sa femme, qui ne s'étaient pas couchés, et il leur raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre. M. François se mit à rire en disant que cela se passait tous les soirs, ce que sa femme lui reprocha en ajoutant qu'on ne devait pas raconter ces choses aux étrangers.

« Ces faits prouvent la véracité du récit du regretté D^r Nigri.

« Vous, mon cher Maître, qui cherchez l'explication de ces phénomènes, avez ajouté à la lettre les sages remarques que voici :

J'ai donné les âges des personnes présentes, parce qu'ils correspondent curieusement aux conditions observées dans ces genres de manifestations. Mais il semble qu'il y a là une série de complications à combiner qui ne nous donnent pas très clairement l'explication désirée.

« Vous concluez, avec raison, que la théorie du subconscient est insuffisante et qu'un fantôme invisible agissant, celui de la défunte, est une hypothèse tout aussi admissible qu'une combinaison inconsciente de subconscients, et vous ajoutez :

La connaissance de ces faits psychiques nous apprend, d'ailleurs, que les sonneries entendues et vues agitées sans causes apparentes, sont nombreuses dans notre documentation ; et, pour ma part, j'en connais une quarantaine d'exemples exactement constatés.

« Voulez-vous me permettre, mon cher Maître, d'ajouter qu'il y a une considération d'une certaine importance à relever dans la lettre du D^r Nigri : « En causant avec M^{lle} Corona, de la vie passée de la tante défunte, elle me dit que soit à cause de son âge, soit parce qu'elle tenait à son rang, elle voulait être servie ponctuellement, que les seryantes se moquaient d'elle et s'excitaient contre elle, et que la tante leur dit un jour : « Puisque vous me faites tant enrager, je me vengerai après ma mort et reviendrai tout exprès de l'autre monde pour vous énerver. » Un jour de violente colère, elle a été frappée de congestion cérébrale et, après six jours d'agonie, est morte sans avoir reçu les derniers sacrements. » Eh bien ! il me semble trouver ici l'explication de tous les phénomènes, soit de ceux rapportés par le D^r Nigri, soit de ceux que j'ai connus par M. Li-

guori. Et, en effet, *la tante du chevalier Corona est morte avec une idée fixe : la persécution qu'elle voulait donner à ses servantes et, peut-être, à tous ceux qui l'avaient contrariée.*

« J'ai traduit en italien, pour mon usage, l'ouvrage du baron Carl du Prel : *La Mort, l'au-delà et la Vie dans l'au-delà*, que M. le colonel de Rochas a publié dans la « Collection des meilleurs auteurs étrangers », édité par la Librairie générale des Sciences occultes, Bibliothèque Chacornac, en 1905, et j'ai trouvé que l'ouvrage mérite toute considération pour la façon expérimentalement scientifique dont il a fait preuve dans toutes les questions traitées. Avec M. de Rochas, je reconnais que cet ouvrage est *comme le couronnement de sa carrière* ; il semble que Dieu ait conservé ses forces jusqu'au moment où il était parvenu à acquiescer sur le sort qui nous attend après la mort une conviction pleine et entière basée sur les seules preuves qu'admettent les esprits instruits par l'éducation scientifique moderne ».

« Dans l'ouvrage de C. du Prel on trouve que :

Le parallélisme constant entre les somnambules et les fantômes est la cause principale pour laquelle c'est peine perdue que de vouloir étudier le spiritisme isolément, comme on le fait presque toujours. Le spiritisme seul ne peut nous donner la solution définitive de la vie dans l'au-delà. (P. 85.)

« Et, en suivant ce principe, il arrive à établir la doctrine du MONOÏDÉISME, qui donne l'explication rationnelle de tous les faits semblables se produisant *post-mortem*. En effet, il dit :

Quand une auto-suggestion monoïdéique se concentre sur une action à accomplir, le dormeur devient somnambule et traduit son rêve en action. Il arrive aussi que la pensée et l'action sont stimulées en même temps ; nous voyons cela chez le somnambule naturel, qui se lève la nuit pour écrire une poésie ou un sermon qu'il avait conçu pour le lendemain ; et encore chez celui qui ébauche une esquisse, ou qui trouve la solution d'un problème qui l'a tourmenté avant de s'endormir, tout fait, sur sa table en se réveillant le matin. Des exemples de ce genre sont extrêmement fréquents.

« Dans ces cas de possession monoïdéique, ce sont, pour la plupart du temps, les facultés normales surexcitées qui sont en jeu ; mais les facultés occultes, que nous observons chez les somnambules, peuvent aussi se manifester, et cela arrive toujours quand nous ne parvenons pas à réaliser la suggestion par les moyens ordinaires et que nous voulons la réaliser à tout prix.

« Passons maintenant aux fantômes et nous verrons qu'ils sont, eux aussi, soumis aux mêmes lois psychologiques. Il arrive fréquemment qu'un mourant se trouve monoïdéisé par *une pensée qu'il emporte avec lui dans l'au-delà, où elle conserve sa force dominante*. Nous connaissons tous des centaines de narrations sur des apparitions qui se montrent dans un lieu déterminé (p. 98 et suiv.).

« Paracelse a déjà dit que les revenants sont des personnes mortes dans de fortes agitations, déterminées par la haine ou par la vengeance. Ces passions peuvent facilement produire un *monoïdéisme* qui doit avoir son cours et qui amène des apparitions de revenants. Un nommé Perraud avait été cause, pour une femme, de la perte de sa maison. Cette femme, au moment de sa mort, ne désira rien de plus que de se venger en tourmentant le nouveau propriétaire ; et, en effet, la maison fut hantée aussitôt après. Goethe rapporte un cas analogue dans sa *Causerie des émigrés*. Ce qu'il raconte de la cantatrice italienne Antonelli est réel, seulement l'héroïne était une actrice française, la célèbre Clairon, qui, morte en

1803, a raconté le fait dans ses *Mémoires*. Elle avait un adorateur passionné qu'elle n'aimait pas, et elle refusa d'aller le voir au moment de sa mort. Il mourut en s'écriant dans un accès de désespoir : « La barbare ! Je la persécuterai après ma mort aussi assidûment que je l'ai poursuivie de mon vivant ! » Ces persécutions durèrent deux années ; c'était le temps qu'avait duré son attente stérile. Quelquefois c'était un cri perçant qu'elle entendait et qui fut très souvent entendu par son entourage ; plus tard, elle fut effrayée par le bruit d'une arme à feu ; ensuite ce furent des applaudissements comme ceux que le défunt avait entendus souvent au théâtre en sa présence, et finalement ce furent des sons comme l'écho de la voix qu'il avait entendue jadis ».

« Donc, dans notre cas, l'idée monoïdéisée de la tante du chevalier Corona, qui voulait punir ses servantes, *après sa mort*, pour leur conduite irrespectueuse, eut son application aussitôt après son trépas. Six jours à peine après avoir été frappée de congestion, à la suite d'une violente colère, se produisirent les phénomènes rapportés par M. le Dr Nigri et par M. Liguori. *Pour les faire cesser, il n'a pas suffi que le Dr Nigri fit bénir toute la maison et célébrer une messe pour le repos de l'âme de la morte : ces mesures ecclésiastiques n'ont servi à rien, car le soir même les bruits se sont répétés avec plus de force encore.*

« Une suggestion monoïdéique analogue se montre dans la lettre rapportée ensuite dans votre article, savoir :

A la même époque où eurent lieu les manifestations dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire à quelques jours d'intervalle, je fus réveillé pendant la nuit par la sensation nullement agréable d'une main qui me grattait vigoureusement la plante des pieds. *Je me rappelai les propos que m'avait tenus ma belle-sœur et je la suppliai à haute voix, elle ou ma femme, de ne plus recommencer.*

« J'ai étudié et admiré votre merveilleux ouvrage : *La Mort et son mystère* et, en traduisant celui du baron du Prel, j'ai eu l'impression que les deux œuvres se complètent l'une l'autre.

« Mais dans votre incomparable étude, je n'ai pas vu d'allusion au principe traité par le baron du Prel dans son ouvrage cité et qui, comme je l'ai dit, forme la doctrine du MONOÏDÉISME, lequel me paraît remplacer avantageusement celle de l'inconscient et du subconscient, qui n'est pas prouvée du tout.

« En conséquence, on vous serait certainement reconnaissant de vouloir bien exprimer votre avis personnel sur cette question très importante.

« Veuillez agréer, mon grand Maître, l'expression de ma vive admiration, etc. »

MICHELANGELO CECERE,

Place Correra, n° 34, Caserta.

24 juin 1924

Je remercie notre aimable collègue italien de cette importante communication. L'ouvrage de Charles du Prel m'est connu. J'en ai reçu le premier exemplaire en février 1905 : il m'a été apporté par le colonel de Rochas, son éditeur, et M^{me} Hæmmerlé, sa traductrice. Mes lecteurs ont vu souvent le nom de cet éminent investigateur cité dans mes ouvrages, notamment dans *Les Maisons hantées*, page 349, ainsi que dans *La Mort et son mystère* (II, p. 17, 49, 67, 243 ; III, p. 434), et le livre dont vient de parler M. Cècere est spécialement signalé à cette dernière citation.

Du Prel a lui-même rapporté comment il s'est servi de ma Revue pour faire apprécier la valeur de sa méthode scientifique : « Je voulais prouver, écrit-il (p. xvii), que j'avais au moins quelques notions de la loi de causalité ; rien de mieux qu'un essai sur l'astronomie pour le démontrer. Mon essai fut l'objet d'un rapport dans le *Bulletin de la Société astronomique de France* (1894, IV) ; il fut imprimé, la même année, dans *Sirius*. Enfin je reçus d'un éditeur la proposition de traiter toute l'astronomie d'après cette méthode. »

Du Prel ajoute qu'alors on ne prenait pas au sérieux les écrivains qui traitaient des recherches psychiques.

Pour en revenir à notre sujet, déclarons que l'hypothèse du MONOÏDÉISME (ou idée fixe d'un mourant) doit être prise en considération spéciale et s'accorde avec un grand nombre de faits observés. L'histoire bien connue du revenant de M^{lle} Clairon en est l'un des exemples les plus frappants.

Cette théorie n'explique pas tout ; mais elle rend suffisamment compte de la banalité générale des manifestations. Elle doit être ajoutée aux autres témoignages de survivance apportés par les observations positives, témoignages relativement rares et qui ne sont jamais ceux que nous désirons.

Puisque nous sommes en Italie, restons-y encore un instant aujourd'hui.

Mon savant ami le D^r Lastaria, de Lucera, matérialiste irréductible que nos lecteurs connaissent déjà, m'a communiqué l'observation suivante, le 31 juillet 1922 :

Pendant l'hiver de l'année dernière, je soignais mon ami Umberto Bozzini, homme de 45 ans, d'une intelligence supérieure, exquis poète dramatique, frappé par un mal impitoyable qui ne tarda pas à l'abattre.

Un soir que je lui tenais compagnie, ainsi qu'à sa femme, M^{me} Marietta, la conversation tomba sur vos idées, vos livres et l'argument de la constitution de notre âme. Il me dit : J'ai à te conter des faits surprenants.

Au temps de mon service militaire, j'étais dans un régiment de cavalerie, à Naples. Un jour, aux exercices, je tombai de cheval, et, en tombant, j'appelai ma mère.

Le soir, je reçus une dépêche télégraphique de mon père me demandant avec instance des nouvelles de ma santé. Et voici la cause de cette dépêche.

Le matin, à l'heure même où je tombai de cheval, mes parents étaient à déjeuner. Soudain, ma mère se lève, va dans la pièce voisine pour revenir aussitôt, et s'écrie : « Mon Dieu ! qu'est-il arrivé à Umberto ? Sûrement quelque malheur. » En vain, mon père fit tout ce qu'il put pour lui montrer l'absurdité de son accablement. On dut téléphoner.

N'y a-t-il pas là une transmission mentale curieuse ?

C'est là, ajouta-t-il, un fait de télépathie incontestable qui donne raison à Flammarion.

M^{me} Umberto continua la conversation dans les termes suivants :

J'avais une amie de ma jeunesse, Erminia, devenue M^{me} Rosati par son mariage, qui demeurait à Troia (ville près d'ici). Je l'avais vue la dernière fois deux ou trois ans auparavant, bien portante, gaie, mariée et mère d'un petit gaillard. Une nuit, un rêve me la montre en toilette de noce, m'embrassant et me disant : « Je viens te voir, car aujourd'hui je me marie. » Surprise de sa toilette et de ses paroles, je répliquai : Comment ! n'es-tu pas déjà mariée et n'as-tu pas un enfant ? — Non, répondit-elle, c'est aujourd'hui que je vais me marier et c'est pour cela que je suis venue te saluer. »

La vivacité du rêve et de la surprise me réveilla tout agitée et, le matin, j'en fis le récit ému à mon mari. Celui-ci, en rentrant plus tard pour le déjeuner, était tout troublé et, avec ménage-

ment, me conta qu'il venait de recevoir par la poste une annonce de mort. Mon amie, qui était venue me tenir ce langage en rêve, était morte la veille !

C'était là une communication télépathique de la mourante sous une forme transfigurée par le rêve.

M^{me} Umberto continua encore son intéressante conversation comme il suit :

Une nuit, dit-elle ensuite, je vis en rêve ma mère malade, au lit, avec la poitrine ouverte, un de ses seins dans un bassin, des fers chirurgicaux rougis par le sang, épars, vous, docteur, et le Dr Tandoja (c'était, mon cher Maître, l'ami qui nous tint compagnie à Naples, en 1913, lorsque nous sommes allés à l'Université qui vous a acclamé, et dont peut-être vous vous souvenez), en blouse blanche, avec les mains tachées de sang.

Le matin, je racontai le rêve à mon mari, et ensuite à ma mère elle-même, qui, en entendant ce récit, ajouta : « Oh ! ma fille, justement, je dois t'avouer que je me suis aperçue, depuis quelques semaines, d'une petite grosseur à mon sein gauche. »

Mon ami Umberto vint, de fait, m'inviter à visiter sa belle-mère en me racontant le rêve de sa femme. Je constatai un cancer du sein. Quelques jours plus tard, je fis l'ablation du sein avec l'aide de Tandoja. C'était en janvier 1909. J'opérais dans une pièce grande et froide. On avait mis autour du lit opératoire plusieurs brasiers comme chauffage.

On n'avait pas fait attention que les charbons étaient mal allumés. A la fin de l'opération, par le fait du dégagement de gaz acide carbonique, un malaise nous prit, moi et mon ami, et le rêve de M^{me} Marietta se réalisa en tous points :

La mère souffrant dans le lit, avec la poitrine blessée, le sein opéré sur une table, des fers chirurgicaux ensanglantés, ailleurs, moi et Tandoja étendus sur le tapis avec nos blouses blanches, les mains rouges de sang.

L'émotion fut vive, tant par le fait lui-même que pour la curieuse confirmation du rêve. Heureusement, tout s'arrangea — et la dame vit encore, en parfaite santé.

Cette troisième observation met sous nos yeux un rêve prémonitoire nettement caractérisé :

Tout dernièrement, continue le Dr Lastaria, M^{me} veuve Bozzini m'a rapporté deux autres faits arrivés à elle-même. Je lui laisse la parole.

C'était en décembre 1919, les premiers jours. Un matin, Umberto, mon mari, en rentrant dans son cabinet, me pria de ne pas le déranger, parce qu'il avait un travail important.

Tout à coup, une voix résonna dans ma tête, me disant : A 40 ans, tu seras frappée par un grand chagrin qui brisera ta vie. Gémissante, toute tremblante, je me levai et courus chez mon mari. J'interprétai les 20 ans pour l'âge de l'un de mes fils, supplant que la menace le concernait : il avait alors 15 ans. Umberto fit tout ce qu'il put pour me calmer.

Je ne dormais plus et dus prendre du bromure ; mais je gardais constamment en moi la peur de cette prédiction. Elle n'était que trop vraie. Seule l'interprétation était erronée.

Aux derniers jours du mois, docteur, vous me fîtes la terrible déclaration de la maladie de mon mari, et vers le milieu de 1920 — à vingt ans de notre mariage — la menace inexorable était affirmée, quoique l'achèvement tragique ne soit arrivé qu'en juillet 1921. Et voici, en même temps, un autre préavis de mon malheur.

C'était en 1920 ; une nuit je reçois, en rêve, de Naples, une caisse de vêtements pour moi. Très enchantée, je passe en revue diverses jolies pièces ; mais, tout d'un coup, je remarque parmi elles un chapeau de deuil, bordé d'une bande blanche, ce qui est la caractéristique du veuvage. Surprise, troublée, révoltée, je me réveillai.

J'avais déjà de funestes préoccupations pour mon mari. On m'en détournait et on voulut interpréter par la mort récente d'une tante ; mais elle ne justifiait pas la bordure blanche du veuvage. Or, c'était bien l'annonce du grand malheur qui devait me frapper.

Je viens de vous transcrire, cher Maître, la lettre de M^{me} Bozzini. Un an s'est déjà écoulé depuis la mort de son mari, arrivée le 23 juillet 1921. Cette épouse ne s'est jamais résignée à son malheur. Elle pleure toujours son mari à chaudes larmes, et son désespoir est accru par la décep-

tion de ne pouvoir réussir à le revoir. Il lui avait promis de venir se manifester, de répondre à son affection. Mais c'est en vain qu'elle l'appelle. Ni le matin, ni la nuit, ni à l'état de veille, ni dans le sommeil, elle ne l'a jamais vu, elle qui nous a rapporté tant de rêves singuliers. Je ne puis m'empêcher de constater le caractère de ces phénomènes. Ils sont hasardeux, hors de notre volonté, fugaces, discordants. En les serrant de près, ils s'évanouissent.

Sur la base solide de nos connaissances, conformément aux affirmations d'Archimède, nous avons remué le ciel et la terre, plongé notre regard dans l'infini du temps et de l'espace ; mais nous n'avons pas encore arraché le voile d'Isis. Le pourrions-nous jamais ? Je reste sceptique. Toutefois, je suis vos travaux, et vous voyez que nos amis de Naples les suivent aussi. Comme vous l'avez dit vous-même, c'est l'Inconnu à découvrir. »

Dr Fr. LASTARIA.

Ces regrets du savant docteur napolitain, je les ressens et les exprime depuis que j'étudie les faits psychiques, depuis l'année 1861. Il est incontestable que les manifestations de la survivance ne répondent pas à nos désirs, ce qui nous prouve, tout au moins, qu'elles ne viennent pas de nous et que l'hypothèse de l'auto-suggestion doit être éliminée. Comme je l'ai écrit dans les conclusions de mon ouvrage *La Mort et son mystère* (t. III, p. 404) : « Les manifestations des morts ne font pas partie du plan normal de l'organisation de la nature et sont des exceptions rarissimes. En général, les morts ne reviennent pas. On peut le regretter pour la justice et pour les fausses leçons de l'histoire, tant particulière que générale. Mais c'est un fait d'observation. Le système du monde moral est régi par des lois, comme le système du monde physique ; mais nous ne connaissons pas ces lois. »

Cette rareté des manifestations posthumes ne supprime pas l'authenticité de celles qui ont été constatées. Il n'y a même pas une éclipse totale de soleil visible à Paris par siècle, et plusieurs siècles peuvent se passer sans en montrer une seule ; pourtant, les éclipses totales de soleil sont d'une certitude absolue.

La rareté des manifestations posthumes ne diminue pas la valeur des autres observations psychiques, telles que les transmissions télépathiques, la vue sans les yeux, par l'esprit, les prémonitions précises, la vision de l'avenir, les maisons hantées, les fantômes de vivants et de défunts, les phénomènes du monde invisible.

Pour ma part, il me paraît démontré par l'observation scientifique positive que l'âme est une entité indépendante du corps.

Camille FLAMMARION

Socialisme et Spiritisme

VII

Les événements qui se sont déroulés depuis plusieurs mois ont suscité bien des commentaires et troublé beaucoup d'esprits. Afin de rester dans le cercle des préoccupations du moment, qu'on nous permette cette fois de laisser en suspens notre sujet habituel pour considérer de haut la question politique et sociale, comme si nous la jugions de l'espace,

Au point de vue de l'évolution, nous sommes à un tournant brusque après lequel il faudra retrouver la route sûre. Toute société est régie par des principes qui, sous l'action du temps, revêtent des aspects nouveaux. Les récents mouvements politiques, nous dit-on, sont provoqués par des réincarnés qui ont déjà joué un rôle important aux époques révolutionnaires, soit en France, soit à l'étranger, car l'esprit n'est pas contraint de renaître dans le même pays.

La France a, pendant des siècles, représenté dans le monde les grandes traditions historiques ; cette tradition, qui était royaliste, fut brisée par la Révolution. Aujourd'hui, il faut reconstituer le prestige de la France au moyen d'une direction nouvelle inspirée par un idéal supérieur.

On peut déjà prévoir que le spiritisme, marchant de pair avec la science, deviendra dans l'avenir la base de doctrines religieuses appelées à remplacer les dogmes vieillissés. Ceux-ci s'adaptaient à la mentalité des temps où ils furent établis, mais ne répondent plus aux besoins de l'humanité en marche.

D'après mes précédents articles, on m'a rangé parmi les socialistes. Mais, j'ai eu soin de le dire, je n'accepte pas le socialisme sans la doctrine spiritualiste qui le tempère, l'adoucit, lui enlève tout caractère d'âpre violence. Je réprouve le socialisme matérialiste qui sème la haine entre les hommes et par suite reste infécond et destructif, comme on l'a vu en Russie. Je suis évolutionniste et non pas révolutionnaire.

Je crois devoir laisser la parole à nos guides et protecteurs invisibles, dont plusieurs ont participé à la direction politique du siècle dernier ; l'un d'entre eux nous dit :

Votre époque a une grande importance. Vos hommes politiques, en général, ne voient que le sens pratique et plutôt matériel, la raison et l'intérêt sont leurs guides, et c'est là, en grande partie, ce qui constitue la politique des gauches. Mais cela est loin d'être suffisant pour assurer la vie intellectuelle et morale d'une grande nation. Il faudra forcément en venir, tôt ou tard, aux doctrines spiritualistes pour donner à cette politique toute sa grandeur et sa portée.

Le changement de front a causé quelque surprise, mais la politique de votre ancien ministre semblait faire revivre des tendances anciennes qui ne pouvaient offrir le suc nécessaire à l'œuvre du progrès.

Nous aurions préféré que le changement de front se fit d'abord sur le terrain philosophique, car, par là, le socialisme se serait éclairé d'une lumière plus vive et plus pure. Ce sera plus difficile de faire bénéficier les institutions humaines du rayonnement supérieur qui aurait dû tout d'abord les inspirer. Tel est notre sentiment au point de vue psychique ; maintenant, au point de vue pratique, descendons dans l'arène et recherchons ce qui s'est produit.

Les hommes politiques qui voulaient faire revivre les institutions du passé se sont heurtés à des forces puissantes, dégagées de tout souci conservateur et animées d'un désir de rénovation. Quel sera le résultat ? Vous assisterez à des luttes, à des déchirements, d'où naîtra, dans quelque temps, un parti nouveau.

Le coup de force constitutionnel a pu paraître un choc, mais du choc jaillit l'étincelle. Tout en regrettant que l'évolution ne parte pas d'un idéal supérieur, nous ne pouvons, de l'espace, empêcher les idées de suivre leur marche. Pourtant des courants d'ondes vous sont envoyés de mondes plus évolués, afin que vos vues se portent vers l'avenir et que vos dirigeants arrivent à comprendre l'existence de la vie universelle et de ses lois.

De l'espace, on travaille à élargir les conceptions des hommes de droite et à modérer les impulsions exubérantes des extrémistes. Il faut savoir attendre sans trop d'optimisme et préparer dans l'ordre et la raison l'éclosion des principes nouveaux.

Autre message (16 mai 1924). Après les élections :

La volonté souveraine du peuple a décidé que deux grands principes devaient inspirer les directions politiques de votre pays à l'extérieur et à l'intérieur. Si les cerveaux des hommes politiques s'imprègnent des forces de l'espace, il pourra en sortir un certain bien. Nous devons veiller à ce que des esprits sages intuitionnent vos hommes d'État.

Lorsque les nouveaux élus vont être en face de la réalité, ils devront d'abord constituer une majorité plus à gauche. Si celle-ci n'était pas composée d'hommes consciencieux, épris de liberté et d'indépendance, elle aboutirait à une politique de piètiement.

Il faut un esprit nouveau, comparable à un vin généreux, qui verse dans les veines du peuple une ardeur plus grande et un désir d'aller en avant.

Au point de vue scientifique, on voit surgir des théories neuves et la politique doit suivre un mouvement parallèle. La nouvelle majorité va s'inspirer de doctrines socialistes dans les limites de la justice, du bon sens et de la raison.

En regard des phénomènes scientifiques nouveaux, il faut présenter des faits politiques du même ordre. La pensée a évolué. Trop ardente, elle vous ferait dévier. Il faut, pour vous faire vivre moralement parlant, un certain élan qui vous aide à vous élever vers la vie supérieure.

Des chocs se produiront à la rentrée des Chambres, les républicains se trouveront face à face avec les socialistes, et ces derniers, en désaccord avec les communistes. Au début, la fusion sera laborieuse. Lorsque les futurs gouvernants devront se prononcer sur les problèmes à résoudre, leur inclination les portera vers des solutions pacifiques.

Quatre ans de législation sont peu de chose si, dans ce laps de temps, la politique nouvelle commet quelques fautes, l'opinion reviendra en arrière. Aujourd'hui, la politique d'arbitrage semble prendre dans le monde le dessus sur celle du gant de fer.

Pour que votre terre évolue et que l'homme puisse monter sur une autre planète, il faudra renoncer aux idées militaristes. Une nouvelle ère psychique se prépare pour vous. Des suggestions appropriées vont se produire, et il n'y aura pas d'autre guerre d'ici quatre ans. P. a donné prise aux critiques de ceux qui se refusaient à retourner vers le passé. Vous devez vous inspirer des institutions de l'avenir et non de celles du passé.

La première mesure sera de renforcer l'esprit laïque et de faire pénétrer dans l'instruction cet idéal de beauté qui, en s'associant aux doctrines politiques, morales et scientifiques, créera un essor vers la spiritualité qui ne devra jamais s'affaiblir.

Dans les siècles antérieurs, la religion fut nécessaire. La spiritualité simple allait de pair avec l'ambiance scientifique à peine née, mais maintenant le vide se creuse. Les ondes fluidiques qui vous enveloppent affinent la pensée. Dites à tous que le culte de la beauté et de l'idéal peut seul conduire l'humanité vers une compréhension plus large de la vie universelle.

Autre message (30 mai 1924) :

La France en ce moment voit se dérouler une période instable qui doit durer quelque temps. Vous assisterez à des heurts, des changements de ministère, des soubresauts politiques, des alliances de partis qui vous étonneront, puis l'orage se calmera et il naîtra au sein des deux assemblées un parti nouveau, qui formera une majorité plus stable et ramènera une période relativement paisible.

De votre ancien Président du Conseil, j'apprécie la loyauté, son amour du pays, sa facilité de travail, mais, ce qui lui manque, c'est une sorte d'intuition qui lui indique que certaines possibilités ont des limites. Il est parfois nécessaire de faire des concessions pour regagner le terrain perdu dans la lutte politique ; il comprendra son erreur et reprendra un jour la besogne commencée. Dans un régime républicain, il ne faut pas que ce soit le même homme qui gouverne constamment, la nature humaine ne peut extérioriser toutes les qualités nécessaires.

Je ne suis pas complètement d'accord avec les hommes politiques qui vont prendre le pouvoir. Je voudrais allier un idéal supérieur aux idées politiques et humaines. Les politiciens actuels puisent dans leur moi conscient. Les gouvernements qui vont se succéder sont nécessaires pour exercer une compression entre les partis de gauche et ceux de droite. Ils vont prendre à la gauche ce qui peut être pris dans votre société actuelle.

Je crois que les hommes qui vont être appelés au gouvernement seront obligés de circonscrire leur programme dans un cercle plus étroit.

De l'espace, je peux vous dire que, pour la stabilité de la France et du monde, il faut allier les théories humanitaires à des théories rationnelles et positives. Le jour où votre direction politique sera stabilisée, votre science aura marché, vos cerveaux seront plus aptes à comprendre qu'une spiritualité nouvelle doit éclore et que l'humanité doit s'imprégner de rationalisme.

Nous projetons des radiations susceptibles de donner les forces évolutives nécessaires pour équilibrer les cerveaux des hommes politiques, afin d'amener une période de paix.

Message du 11 juillet :

Au point de vue psychique, la situation européenne doit s'éclaircir. De l'espace, nous ne pouvons analyser chaque pensée humaine au point de vue politique, puisque tout se traduit par plus ou moins de pureté, par des couleurs plus ou moins claires et des densités fluidiques variées.

Lorsque nous jetons un regard sur les diverses régions de votre planète, nous voyons si les luttes sont plus ou moins violentes. A l'heure actuelle, il s'agit de circonscrire un foyer représentant les appétits et l'esprit de domination de votre ennemie de 1914. Deux moyens sont à votre disposition : briser les fluides mauvais par une volonté inébranlable ou les dissoudre en projetant sur ces fluides d'autres fluides plus éthérés, dont la nature sera en rapport avec l'élévation de la conscience et le sentiment de la justice. Voilà comment se présente la carte psychique de votre champ de bataille politique.

La France et l'Angleterre pourraient, si elles le voulaient, conjuguer leurs efforts pour comprimer le cercle adverse. Il faudrait peu de chose pour cela, mais ce peu est difficile à réaliser. La foi anglaise manque de sincérité ; elle est doublée d'une arrière-pensée. Tout en voulant éviter une nouvelle guerre avec l'Allemagne, elle aspire à la maîtrise du monde en dictant à tous ses volontés.

En France, l'idéal national n'est pas suffisamment allié à l'idéal de justice et d'équité. Ce qui nous empêche d'agir de l'espace, c'est que des forces opposées y suscitent des controverses incessantes.

Il faudrait que l'égoïsme anglais fit place à un sentiment de justice qui fusionnerait fluidiquement avec les émanations idéalistes françaises, lesquelles se brisent sur la logique trop implacable de vos alliés.

Trois forces sont donc en présence : la force brutale allemande, l'idéal incomplet français, l'égoïsme et la logique trop puritaine anglaise.

Les conférences entre les deux premiers ministres ne sont pas arrivées à un grand résultat. En Angleterre, il y a en jeu des intérêts allemands et des buts financiers.

D'en haut, on veut qu'il surgisse de votre pays des hommes honnêtes, intègres, ayant un idéal formé d'amour du pays et de justice sociale. Vous les possédez, mais en faisceaux séparés.

L'idéal spirite va grandir, mais, avant que vos faisceaux radiants rejoignent les nôtres, il faut que la tempête morale soit calmée.

*
* * *

Que puis-je ajouter à la claire vision de ces grands Esprits qui, tous, ont joué un rôle politique important pendant leur dernier séjour terrestre ? Comme eux, je suis républicain, non pas que je considère notre République comme le plus parfait des gouvernements. Sur ce point, je partage les vues de Montesquieu, qui écrivait que la République exige la sagesse et la vertu. Il manque à la nôtre, ainsi que le disent les guides, l'idéal supérieur, la tradition morale qui fait la grandeur et la dignité des nations.

A la rigueur, je m'accommoderais, comme tant d'autres, d'une monarchie constitutionnelle si je savais qu'elle puisse donner plus de paix et de bonheur à mon pays. Mais je crois une restauration de ce genre impossible, car les élé-

ments nécessaires à son succès font défaut, c'est-à-dire le respect de l'autorité, le sentiment de la hiérarchie, le goût de la discipline.

Je suis pour la démocratie, qui, seule, me paraît capable d'assurer la pacification et le rapprochement entre les peuples. Les Etats despotiques et la politique des souverains sont naturellement portés à user de la force pour accroître leur puissance, tandis que les démocraties, où l'ensemble des citoyens élus doit se prononcer sur les questions graves, sont peu favorables à la guerre, qui, loin de rapporter, ruine les peuples. Aussi, à notre époque, cherche-t-on à créer des institutions assez sages et assez puissantes pour régler par l'arbitrage les conflits entre nations.

Rappelons ici que les deux plus anciennes républiques du monde : la Suisse et les Etats-Unis, dans leurs œuvres fondamentales, s'inspirent d'un idéal commun qui, à l'origine, revêtait un caractère sacré. Le pacte du *Gullli* et celui des émigrants de la *Mayflower* unissaient les contractants en un lien fédéral sanctionné par une foi spiritualiste et une prière à Dieu.

Ces sentiments ont persisté et font encore la grandeur de ces peuples qui ont su souvent réagir contre les empiètements de la politique utilitaire et matérialiste qui tend à envahir le monde. La France, elle aussi, a eu ses heures d'idéalisme et de spiritualité. La Déclaration des Droits de l'homme et les publications de 1848 en portent l'irrécusable témoignage. Mais aujourd'hui elle semble avoir oublié cet idéal supérieur qui fait le prestige des œuvres humaines. La dernière guerre a altéré bien des caractères et des consciences, elle a déchaîné des appétits, des convoitises sans limites.

Autrefois, on connaissait deux moyens de faire face aux nécessités de l'existence : acquérir des richesses ou bien restreindre les besoins en procédant avec économie. Ce dernier moyen, le plus sûr cependant, est tombé en désuétude. On veut posséder à tout prix. Les besoins se sont multipliés au point de rendre la lutte pour la vie plus âpre, plus tyrannique. Aussi le travail, la tâche quotidienne, qu'on accomplissait jadis avec joie, avec entrain et bonne humeur, le travail — bien allégé cependant — est devenu pour beaucoup une contrainte, un joug que l'on supporte difficilement.

On ignore qu'en multipliant les besoins factices, en attisant les désirs, on prépare le malheur de l'être, non seulement sur la terre, mais aussi dans la vie de l'espace, car, si les besoins disparaissent avec le corps, les désirs, qui sont de l'esprit, persistent avec lui et les privations se font sentir dans cet Au-delà où la matière n'a plus d'empire. L'absence des choses que nous avons trop aimées devient une cause de souffrance.

A tous ces maux, quel sera le remède ? On ne peut le trouver que dans un renouveau de l'esprit et du cœur, c'est-à-dire dans une éducation nationale qui explique à l'homme le pourquoi de sa présence et de son passage sur la terre. Car, à quoi sert de conquérir les airs, les eaux et toutes les puissances matérielles, si l'homme n'apprend pas à se connaître et à discerner le but de sa vie. Et si le remède n'est pas dans l'étude et dans la science, il viendra par l'épreuve, car les causes amères sont les plus efficaces pour le progrès et l'épuration de l'être.

Mais voici que commence, par une collaboration étroite avec le monde invisible, une nouvelle phase de l'évolution humaine. C'est par les efforts réunis des habitants de la terre et de l'espace que se dissiperont les ténébres et que se guériront les maux qui pèsent encore sur l'humanité.

LÉON DENIS.

Considérations au sujet d'une « Voyante » anglaise

(Suite)

Je vais maintenant examiner les autres formes diverses de « voyance » que présentait le même « sensitif ». Je toucherai d'abord à une sorte de visions symbolico-prémonitoires en rapport avec des malades qui se trouvaient en des conditions graves. Quand le sensitif s'approchait du chevet d'un de ceux-ci, il apercevait au fond du lit une « forme angélique » (comme Mrs. Snell nomme ces apparitions) qui semblait voilée, et vêtue de noir lorsque le malade devait mourir, et souriante, vêtue de blanc, le bras élevé et l'index pointé en haut, lorsque le malade devait guérir. Ces visions symboliques, dont le pronostic était infaillible, présentaient une utilité pratique, ce qui fait que la voyante ne tarda pas à acquérir une grande réputation d'habileté professionnelle auprès des infirmières et des médecins, qui, souvent, la consultaient à ce sujet.

Il n'est pas possible de se prononcer relativement à la nature intrinsèque de ces apparitions. Si le sensitif n'avait eu d'autres visions spirituelles que celles symboliques, alors « l'hypothèse moins large », capable de les expliquer, aurait été celle de supposer l'existence dans le sensitif de facultés pré-cognitives subconscientes, dont les révélations étaient transmises à la conscience normale au moyen de la projection d'images hallucinatoires, de nature symbolique. Mais nous avons vu que le sensitif était favorisé d'autres visions, authentiquement extrinsèques, consistant en des « apparitions de défunts au lit de mort » et de phénomènes de « dédoublement fluïdique » ; visions auxquelles on ne peut pas appliquer l'interprétation dont il s'agit. Il semblerait donc plus rationnel de supposer que les formes spirituelles d'ordre symbolique étaient, à leur tour, de nature extrinsèque. De toute manière, il n'est pas possible de se prononcer à cet égard ; chacun est libre de pencher pour l'une ou pour l'autre de ces interprétations, selon ses convictions personnelles d'ordre général.

Une autre forme curieuse d'apparitions, avec laquelle le sensitif s'était familiarisé, consistait en la visualisation d'un fantôme féminin qu'il voyait parcourir les rangs des lits de l'hôpital, s'approcher des malades en proie à de grandes souffrances et tendre ses mains sur leur front. Il ne guérissait point les malades, mais il en soulageait ou en supprimait les souffrances et amenait le sommeil sur ceux qui en avaient besoin. M^{me} Snell écrit :

Ma gratitude vers cet ange était grande toujours, mais je le bénissais surtout au cours des nuits durant lesquelles je me trouvais seule de garde dans les salles de l'hôpital. Je le voyais passer, comme en planant, d'un malade à l'autre, et imposer les mains sur le front des souffrants ; ce qui me réconfortait, sachant par expérience que les malades favorisés de cette visite se trouvaient aussitôt délivrés de toute souffrance, tout en ignorant la cause qui avait déterminé le bien-être inattendu. Souvent les malades, en se réveillant, me disaient : « Comme je me sens bien, ce matin ! J'ai fait un grand sommeil. » J'ai vu plusieurs fois cet « ange » imposer ses mains sur le front de malades qui, en proie à de vives douleurs, gémissaient et criaient lamentablement ; aussitôt toute souffrance disparaissait, et les patients se plongeaient dans un sommeil calme et profond, d'où ils

s'éveillaient fournis d'une nouvelle vigueur. Parfois, quand « l'ange » avait visité un malade, je visitais à mon tour ce dernier, et je trouvais que ses pulsations étaient redevenues régulières et que sa température était tout à coup redevenue presque normale... (p. 45-47).

Quelle déduction théorique peut-on tirer de ce récit ? Aucun doute que si « l'ange », quand il imposait ses mains sur le front des malades, déterminait la cessation immédiate de leurs souffrances, ou les plongeait dans le sommeil, ou réglait les pulsations de leur cœur, ou réduisait presque au normal une température de fièvre ; aucun doute que, si cela se produisait, il faut logiquement en conclure que l'ange en question ne pouvait pas consister dans une projection hallucinatoire, mais devait être une entité positivement extrinsèque, ou spirituelle.



Je m'occuperai enfin d'un groupe d'expériences dans lesquelles la voyante se serait transportée spirituellement dans les sphères transcendantes les plus rapprochées de notre monde, y compris les sphères de probation. On conçoit qu'au point de vue scientifique, ces expériences, incontrôlables de leur nature, ne présentent aucune valeur théorique ; et ceci d'autant plus si l'on considère le caractère essentiellement terrestre de l'ambiance spirituelle qu'on y décrit. En effet, selon ces descriptions, il faudrait admettre que les sphères les plus rapprochées de notre monde, ou plus exactement les sphères qui reçoivent les Esprits venant à peine d'arriver, constituent une reproduction spiritualisée du milieu et de l'existence de la Terre ; ce qui se produirait à titre de transition nécessaire entre le monde de la matière et l'existence spirituelle proprement dite. En d'autres mots, les conditions d'existence de ces sphères seraient en même temps réelles et éphémères, puisque le milieu en question serait déterminé par la « projection de la pensée » d'entités supérieures proposées à cela, tandis que la partie strictement personnelle de certaines expériences arrivées aux Esprits qui y demeurent dépendrait à son tour de la « projection de pensée » due à ces Esprits eux-mêmes. Il s'agirait en somme d'une « Idéoplastie » spirituelle en règle, absolument analogue à ce qui se produit dans notre monde sous la forme de « photographie de la pensée » et de « pensée organisatrice », au début des phénomènes de matérialisation.

Malgré l'étrangeté de ces révélations, je dois remarquer en leur faveur un détail qui ne manque certainement pas d'intérêt : c'est que, si l'on applique les procédés de l'analyse comparée aux nombreuses expériences de cette espèce, telles qu'elles se réalisent et se réalisèrent toujours chez tous les peuples, on constate avec surprise que tous les voyants auxquels échurent des expériences de cette nature, ainsi que tous les médiums qui ont écrit automatiquement des révélations analogues, affirmèrent et affirment constamment les mêmes choses. Pour ne citer que les exemples modernes les plus remarquables, je rappellerai les expériences du fameux voyant américain Andrew Jackson-Davis ; je rappellerai l'ouvrage non moins fameux du juge Edmonds : *Spiritualism*, constitué presque en entier de visualisations analogues arrivées personnellement à l'auteur ; je rappellerai les visions du Rev. William Stainton Moses et de M^{me} d'Espérance ; les dictées médiumniques obtenues par William Stead et le Rev. Vale Owen. Or, si l'on songe que les idées des peuples civilisés sur le Paradis et l'Enfer,

idées enracinées, dès l'enfance, dans la mentalité des différents individus, sont diamétralement opposées à une conception semblable de l'existence spirituelle, si l'on songe à cela, on est amené logiquement à reconnaître que l'explication hallucinatoire de ces expériences ne tient pas devant l'examen des faits ; en tenant compte que cette interprétation n'expliquerait point comment tant de sensitifs aient pu s'auto-suggeslionner en un sens diamétralement contraire à leurs convictions traditionnelles à ce sujet. De même, on ne parviendrait pas à expliquer le fait des sensitifs qui décrivent tous le même milieu spirituel, même dans ses détails les plus bizarres et les plus inattendus, alors que la plupart d'entre eux (et c'est le cas de Mrs. Joy Snell) ignoraient entièrement les expériences des autres à ce sujet.

Il en résulte que, si les expériences en question restent une énigme insoluble pour toutes les théories, néanmoins les partisans de l'hypothèse hallucinatoire se trouvent dans une position encore plus embarrassante que les défenseurs de l'hypothèse spirite. En effet, la circonstance qu'on ne peut avoir recours à l'hypothèse de la suggestion pour expliquer l'uniformité de tant de « révélations », fait pencher le plateau de la balance en faveur de l'authenticité transcendante des expériences que nous examinons. Ce qui n'exclut cependant pas la possibilité que des éléments symboliques, oniriques, auto-suggestifs s'introduisent parfois dans ces expériences.

De toute façon, étant donné la nature incontrôlable de ces expériences, et, partant, l'impossibilité dans laquelle on se trouve de les soumettre aux méthodes de la recherche scientifique, il ne reste qu'à adopter un système de contrôle indirect, c'est-à-dire, à analyser et comparer entre elles les révélations si nombreuses de cette sorte. Il faut, en même temps, tenir compte des explications que fournissent à cet égard les personnalités médiumniques ; explications qui, si elles ne présentent pas de valeur scientifique, n'en sont pas moins assez logiques pour apparaître plausibles devant le contrôle de la raison. Ce qui n'est pas peu dire, puisqu'on obtient ainsi l'important résultat de dépouiller les révélations de toute apparence absurdes ; tandis que ces explications se transforment en une base d'orientation pour la recherche ultérieure de preuves indirectes en faveur de leur authenticité transcendente. Je crois donc qu'il est utile que je rapporte quelques éclaircissements très récents à ce sujet, obtenus médiumniquement ; ils ont le mérite de ne pas avoir été fournis sur demande, mais de consister en des renseignements communiqués spontanément par des entités désincarnées depuis peu.

Ces communications se trouvent dans le numéro du 3 mai 1924 de *Light* ; on les a obtenues avec des médiums non professionnels ; les personnalités qui se communiquaient étaient un jeune soldat et deux officiers anglais, tombés durant la guerre sur le front français. Les extraits que nous allons reproduire se rapportent au jeune soldat volontaire, mort au front dans la première année de la guerre. Les séances dans lesquelles il se communiquait eurent lieu au cours des mois de mai et juin 1918, alors que la guerre continuait encore. Le communiquant en question avait fourni des preuves excellentes d'identité personnelle, au moyen du système bien connu des « correspondances croisées ». Comme il affirmait avoir à ce moment la mission d'assister les soldats qui tombaient sur les champs de bataille, on lui demanda des renseignements à ce propos ; voici ce qu'il répondit :

Ils arrivent dans le monde spirituel avec les sentiments qu'ils éprouvaient au moment de la mort. Il y en a qui croient se trouver encore à combattre ; alors il nous faut les calmer. D'autres pensent être devenus fous, par suite du milieu qui s'est transformé soudain autour d'eux. Ceci ne doit pas nous surprendre, car vous pouvez bien vous imaginer dans quel état terrible de tension d'esprit, assez proche de la démence, se produisent les batailles. Il y en a aussi qui supposent avoir été gravement blessés sans s'en être aperçus ; c'est d'ailleurs ce qui leur est arrivé, avec cette différence qu'ils s'imaginent avoir été transportés dans un hôpital de camp, et ils demandent des explications sur leur état. Nous devons d'abord tâcher de les distraire en plaisantant, et ne leur faire comprendre que peu à peu la vraie signification de l'hôpital où ils se trouvent. Quelques-uns, à vrai dire, accueillent la nouvelle de leur décès avec une joie réelle ; ce sont ceux qui, dans l'épouvantable vie des tranchées, avaient dépassé les limites qu'une fibre humaine peut supporter. Il n'en est pas de même pour certains autres, qui laissent au monde des êtres tendrement aimés ; en ce cas, nous devons les amener petit à petit à se rendre compte de leur état réel, en y employant beaucoup de tact et de finesse. Certains sont si las, si épuisés, qu'il ne leur reste pas l'énergie suffisante pour rien regretter ; ceux-là ne tardent guère à entrer dans le sommeil réparateur. Il y en a enfin qui avaient prévu leur fin imminente, ayant aperçu l'obus qui descendait d'en haut, et attendaient le dénouement par son explosion inévitable. Parmi ceux-ci, il s'en trouve beaucoup qui tombent dans le sommeil aussitôt après leur trépas ; c'est que leur conception de la mort était l'annihilation ; aussi la période du sommeil réparateur se combine immédiatement avec leurs convictions à cet égard. Ils n'ont aucun besoin d'explications ou d'aide jusqu'à la fin de leur période de repos, qui se prolonge parfois longtemps, lorsque leurs convictions relativement à l'existence de l'âme étaient profondément enracinées...

Quand se produit le réveil, les choses changent ; c'est un état difficile à expliquer ; mais je ferai de mon mieux... en vous exposant — autant que cela m'est possible par ce moyen imparfait de communication — quelles ont été mes impressions au réveil. J'avais pleine connaissance d'être vivant ; c'est-à-dire qu'il n'existait plus en moi l'incertitude par laquelle on a l'illusion de se croire encore de ce monde, et de rêver. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Oui, parfaitement.

— Après le réveil, au contraire, on sait, on comprend. On n'a plus l'impression de rêver. Les Esprits très bas, qui restent liés à la terre (*earthbound*), n'ont plus le bénéfice du sommeil réparateur ; ils persèverent donc dans l'illusion de se croire vivants et en proie d'un rêve bizarre. Rappelez-vous donc que les Esprits liés à la terre, c'est-à-dire les Esprits « hauteurs », sont ceux qui vivent d'une façon permanente dans une telle illusion.

Le premier sentiment que l'on éprouve quand on se réveille avec la pleine conscience de ce que nous sommes et du site où nous nous trouvons — c'est-à-dire que nous sommes des Esprits ayant survécu à la mort du corps et que nous nous trouvons dans un autre plan d'existence — c'est le sentiment d'une énorme curiosité, jointe à un vil désir d'explorer le nouveau milieu, de connaître davantage. Nous constatons d'abord qu'autour de nous existent des « choses » ; c'est la première observation qui nous comble de surprise ; d'autant plus que ces choses paraissent de la même nature que celles que nous connaissons sur la terre, bien qu'elles semblent aussi différentes, mais d'une manière que nous ne saisissons pas bien. Elles sont réelles, très réelles ; ceci nous le voyons bien, et cependant nous avons l'intuition qu'elles ne sont que temporaires, et qu'elles n'appartiennent qu'à l'état spirituel qui suit le réveil. Après cela, nous ne tardons pas à découvrir — et ceci paraît fort curieux et intéressant — que nous sommes à même de transformer certaines choses qui nous entourent, par le simple désir, qu'elles se transforment. Néanmoins, nous ne pouvons le faire qu'avec des objets n'ayant pas d'importance. Ainsi, par exemple, si j'aperçois à mes pieds une aiguille de pin, et je me prends à penser qu'elle devienne une aiguille d'acier, je la vois se transformer en une aiguille à coudre, que je puis cueillir et observer. Mais l'on ne peut transformer les objets volumineux, et d'autant moins le milieu dans lequel nous vivons. C'est que le paysage autour de nous n'est pas uniquement le décor où nous évoluons ; il est le décor où évoluent *tous* les Esprits. Nous ne sommes à même de transformer que les petites choses, lorsque cela ne peut causer d'ennui ou de mal à personne. Après des expériences renouvelées de cette sorte, l'on commence à saisir la vérité : c'est-à-dire que le milieu dans lequel nous vivons n'est constitué, en réalité,

que de « formes de la pensée » et de « formes du souvenir » ; et que tout cela est arrangé de manière, à rendre moins malaisé, pour les Esprits qui viennent d'arriver, la période de transition de l'existence terrestre à l'existence spirituelle proprement dite. Et nous apprenons beaucoup à ce propos, en cherchant ce que nous pouvons transformer par un acte de la volonté, et tout ce qui reste inaltéré, malgré les efforts de notre pensée... (p. 274-275).

Le passage que nous venons de reproduire n'est qu'un exemple des intéressantes révélations médiumniques publiées par le *Light*, dans lesquelles on trouve d'autres renseignements sur les « conditions de trouble » déterminées dans un milieu spirituel par les excès vicieux dans lesquels ne tombent que trop souvent les hommes, ainsi que sur la constitution du « corps éthérique » dans ses rapports avec le « milieu éthérique » qui l'entoure. Mais, ne pouvant pas tout reproduire, je m'arrête là, en attirant l'attention des lecteurs sur le fait que, si les révélations ci-dessus peuvent sembler à quelqu'un bizarres et inattendues, il est néanmoins impossible de leur contester une raison d'être psychologiquement rationnelle et justifiable. Rien de plus logiquement admissible, en effet, que de supposer qu'entre l'existence incarnée et celle des « purs Esprits », puisse s'interposer une période d'existence préparatoire et transitoire, telle à concilier encore la nature trop terrestre de l'esprit désincarné avec la nature trop transcendante de l'existence spirituelle proprement dite. J'ajouterai même que la chose paraît si rationnelle, si indispensable que, si les personnalités spirituelles n'étaient pas venues nous la révéler, nous devrions la supposer *a priori*, au nom du principe de continuité et de la loi d'évolution. Et comme les personnalités dont il est question ne se bornent pas à affirmer la réalité du fait, mais qu'elles expliquent que cela se réalise grâce à la puissance créatrice de la pensée, qui constitue pour nous aussi une réalité démontrée expérimentalement par la « photographie de la pensée » et par les phénomènes de l'« idéoplastie » dans les expériences de matérialisation, il me semble que cette confirmation doit être accueillie comme une probabilité très admissible — bien qu'inattendue — d'existence spirituelle transitoire. En effet, si l'on veut être logique, on est amené à reconnaître que, si la puissance créatrice de la pensée opère déjà dans notre monde, *mais uniquement d'une façon sporadique et sans but*, il faut en inférer que cette faculté est destinée à s'exercer *normalement, pratiquement et utilement* dans une autre phase d'existence qui ne peut être que l'existence spirituelle. Or, les révélations rapportées ne font que confirmer la vérité de cette inférence axiomatique. Je répète donc qu'on ne peut contester aux révélations que nous venons de citer une raison d'être psychologiquement rationnelle, vraisemblable, coïncidant avec les données de l'expérience ; et cela me suffit pour le moment.

Je ne crois pas que ce soit le cas de s'étendre ultérieurement sur cette question.

Mais revenons à Mrs. Joy Snell et à ses expériences de voyantes. J'ai dit que la citation ci-dessus rendrait moins invraisemblables les visualisations analogues observées par elle, et je me flatte de l'avoir démontré. En ces conditions, on devrait au moins tirer un enseignement utile des considérations que nous venons d'exposer : c'est que, même quand on se trouve en face de visualisations transcendantes contrôlables, il faut montrer beaucoup de prudence avant de les attribuer d'une manière irrévocable à des causes hallucinatoires n'ayant que des sources auto-suggestives.

Pour ce qui concerne les autres visualisations de Mrs. Snell, relatives à des phénomènes de dédoublement « fluïdique au lit de mort » et d'« apparitions de défunts au lit de mort », il est à peine besoin d'ajouter que ces manifestations paraissent incontestablement réelles, objectives, extrinsèques et qu'il suffit, pour le prouver, de rappeler les procédés d'analyse comparée auxquels on a déjà soumis d'autres expériences analogues ; procédés qui prouvent que les manifestations dont il s'agit ont été observées de tout temps et dans tous les peuples, y compris les tribus sauvages — circonstance très importante, les sauvages ne pouvant pas s'auto-suggestionner par la lecture des ouvrages des blancs. Elles ont été d'ailleurs observées collectivement par de nombreuses personnes, et parfois successivement par des individus qui ignoraient réciproquement les expériences analogues des autres ; ce qui suffit pour exclure toute forme d'hallucination due à la suggestion ou à l'auto-suggestion. Enfin, même l'hypothèse auto-suggestive appliquée au mourant ne peut tenir devant le fait que dans les deux catégories de phénomènes on enregistre de nombreux épisodes dans lesquels les manifestations se produisent quand le malade est déjà expiré ; les cas que nous avons reproduits ici sont d'ailleurs de cette nature.

Ernest Bozzano.

La science psychique et la religion

Les religions ont eu pour but de préparer l'homme à cette ascension magnifique qui part de l'animalité pour s'élever jusqu'à la plus haute spiritualité qui est l'amour. Le renoncement fut l'échelle de l'âme entre l'esclavage par la matière et la libération par l'Esprit.

On connaît l'étrange objection des matérialistes contre la prière :

— Quoi ! Prier Dieu ! Mais, même s'il existait, croyez-vous qu'il pourrait violer en votre faveur les lois immuables de l'univers ?

— Non, mais la prière elle-même est une loi. Elle est une cause dont dépendent des effets. Quand mon âme est sombre, la prière est pour moi un rayon de soleil. Quand mon âme est agitée, la prière est un calmant. Quand je veux me corriger d'un défaut, d'un vice, d'une passion, la prière est un moyen.

La prière est un *fait*, la prière est un *gain* ; on peut obtenir par la prière.

Grâce à la science des fluides, sans cesse en progrès, nous pourrions avoir bientôt une physique et une chimie de l'âme.

Comme le soleil et l'eau fécondent la terre, la prière, les bons désirs (qui sont prières), les bonnes intentions, les bonnes actions, viennent doucement et lumineusement féconder notre esprit. Ce sera scientifique, observable dans les laboratoires lorsque la science psychique confirmera, pour tous, les affirmations des voyantes et les premiers travaux de nos savants sur le monde fluïdique.

La religion n'a rien à perdre — au contraire — à être étudiée à la lumière de la science montante.

Derrière les microbes du monde physique se trouvent les microbes du monde

moral. Notre âme, agrégat fluïdique, *allire ou repousse le bien et le mal, suivant qu'elle porte en elle la force d'attraction ou de répulsion de l'un ou de l'autre.*

Nous saurons bientôt que le génie d'un homme est fait de l'assimilation, par cet homme de tous les fluides épars autour de lui et qui ont trouvé en lui leur centre d'attraction.

Nous saurons que l'égoïsme, les vices, les passions sont faits de notre impuissance à repousser les mauvais fluides.

Nous saurons encore que lorsque le peuple est malheureux et souffre de l'injustice de son sort, sans avoir devant lui les radieuses perspectives de l'immortalité, les souffrances de ce peuple s'échappent en fluides chargés de haine, et empoisonnent le milieu social.

Alors, l'individualisme et l'égoïsme feront place à la solidarité. Tandis que la joie d'aimer animera les uns, les autres deviendront bons et justes par l'épouvante des mauvais fluides qui, semblables à la peste, au choléra, portent dans les âmes mal défendues les tentations criminelles, les instincts pervers, les vices et les défauts.

On peut examiner, à la lueur des sciences nouvelles, la confession, la communion, la Révélation, la Rédemption, la Résurrection, toutes choses, enfin, devant lesquelles les libres penseurs matérialistes d'aujourd'hui haussent les épaules !

La psychothérapie est pratiquée aujourd'hui couramment en médecine. N'est-elle pas le nom scientifique de la confession ?

Et la ficelle à nœuds de M. Coué n'est-elle pas un chapelet laïque ?

Incarnation, Résurrection, Esprit-Saint, anges et démons, tout cela entre dans la science avec le spiritisme. A l'heure où la Foi décline et où la nuit matérialiste a succédé au jour religieux, nous avons pour devoir de réhabiliter un passé méconnu par la génération présente et de faire à ce passé les funérailles solennelles qu'un fils fait à sa mère, quand cette mère fut resplendissante de Foi, d'Espérance et de Charité.

Quoi ! vous reprocheriez au christianisme ce que les chrétiens ont fait contre le christianisme lui-même ? Vous ouvririez l'Histoire, vous vous arrêteriez aux pages atroces où coule le sang versé par les fanatiques, comme si le fanatisme n'était pas l'envers de la religion, comme si le bourreau n'était pas le contraire de l'apôtre, comme si la persécution n'était pas le contraire de la charité !... Vous rappelleriez que tel pape fut infâme !... Il fut infâme contre Dieu, contre sa religion, contre l'humanité, et l'infamie de ce pape ne fut que l'infamie d'un homme et laisse intacte la grandeur d'ensemble de l'œuvre.

Le fait religieux doit être étudié moins au point de vue historique qu'au point de vue sociologique et psychologique.

La religion a été la psychologie et la sociologie d'hier.

Guerres, persécutions, abus, tout cela n'est pas la religion, c'est le côté humain opposé au côté divin.

La source est divine, mais le fleuve, sur son passage, est souillé par les détritits jetés par la main des hommes.

Reprocher aux religions ce qui, strictement, a été fait *contre elles*, c'est comme si, pour juger la Révolution française, la Révolution géante, on ne regardait que le panier du bourreau.

L'heure est à la Fraternité. L'au-delà de la Foi, c'est l'Amour.

Les spirites doivent être au premier rang des fraternistes.

Ils rendront le bien pour le mal lorsqu'ils auront connu, par l'éducation spiritualiste, cette vérité-encore cachée, comme le diamant dans sa gangue, que rendre le bien pour le mal est la plus *grande jouissance* de l'âme arrivée sur les hauteurs et la meilleure chance qu'on ait de changer un ennemi violent ou haineux en un ami tendre et apaisé. Là où vous voyez un effort presque impossible, vos enfants, évolués, verront un bonheur immense, une prodigieuse dilatation de l'âme !

Le sermon du Christ a été prononcé sur la montagne. *Il faut y monter !*

L'éducation spiritualiste et spirite sera l'ascenseur.

C'est la grande tâche de demain. Si vous voulez une société nouvelle, il faut faire des hommes nouveaux. Il faut organiser le sauvetage des âmes humaines. Il faut ressusciter l'idéal, l'enthousiasme, ouvrir à tous la belle route de lumière et allumer, dans les âmes accablées d'aujourd'hui, des flammes qui ne s'éteindront plus !

Albin VALABRÈGUE

La psychométrie

SA VALEUR PHILOSOPHIQUE

Psychométrie. L'énoncé du mot est déjà matière à réflexion : mesure de l'âme ! La chose demanderait beaucoup d'explications si on tentait de la définir. Ne nous hasardons pas à discuter le sens absolu de ses racines, aussi bien « les mots se rapportent aux choses par le moyen des idées ».

L'idée que contient, pour nous, le mot *Psychométrie* se réfère à toutes les manifestations de la conscience supranormale : cryptesthésie, métagnomie, télépathie, etc. L'important est de savoir ce dont nous voulons parler. La chose n'est pas aussi simple qu'elle paraît, mais justement le but de cet article est de rappeler que, sans connaître encore la « chose en soi », nous pouvons déjà nous en servir avec fruit.

La Psychométrie est un phénomène connu déjà très anciennement. On en trouve les traces aux origines mêmes de l'histoire des hommes. La vieille école des magnétiseurs qui suivirent Mesmer, Deleuze et du Potet l'avait rencontrée ; c'était chez eux la « lucidité » somnambulique ou extatique : les « voyants ».

Il est rare, en effet, que, d'une manière quelconque, les faits de clairvoyance ne se manifestent pas dès que l'on aborde sérieusement la pratique des études spiritualistes : vision sans les yeux, lecture à travers les corps opaques, puis connaissance des choses à distance, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Les magnétiseurs, et après eux les hypnotiseurs, ont en quelque sorte vulgarisé ces phénomènes « dans lesquels, d'après Geley, la pensée fonctionne et s'informe en des conditions que la psychologie classique ne saurait expliquer ».

Grâce à l'effort d'un nombre cependant restreint d'expérimentateurs, la psychométrie est *aujourd'hui un fait indéniable*.

L'abondance des démonstrations, l'excellence des preuves, la facilité relative de reproduire celles-ci à volonté ont amené la lecture de pensée, pour le moins, jusque dans le domaine public.

Sans nous attarder à la technique des manifestations et à leur division d'après les diverses écoles qui les étudient, rappelons que deux livres, aujourd'hui, résument clairement et avec autorité l'état de nos connaissances sur les facultés extra-sensorielles, ce sont : *La Connaissance supranormale*, du D^r Osty et, plus récemment, *Ectoplasmie et Clairvoyance*, du si regretté D^r Geley. Nous supposons, pour la facilité de la suite, que nos lecteurs ont lu ces deux livres et fait l'effort nécessaire pour s'assimiler leurs conclusions.

Connaissant l'outil dont nous disposons, voyons-en l'usage.



La philosophie, d'après le dictionnaire, est la « science des êtres, des principes et des causes ».

Quel usage la philosophie, en général, et surtout la philosophie appliquée; a-t-elle fait, au jour où nous sommes, de la science qui manifeste l'Être dans sa partie supranormale ?

Pour approcher « les principes et les causes », la philosophie s'est-elle mise suffisamment « en rapport » avec les expérimentateurs qui s'exercent à « mesurer l'âme » ? Pour supranormale que soit encore l'opération, la tient-on toujours pour stupide, et l'idée de Babinet que seule l'étude des anomalies fait progresser la connaissance, n'est-elle plus vraie ?

Disons que la philosophie et la science sont encore en froid et que leurs querelles de jadis ne sont pas totalement apaisées.

La philosophie, autrefois monopolisée par la religion, a hérité des scrupules de cette dernière. Elle redoute qu'une explication scientifique nouvelle « du principe et des causes de l'Être » ne soit génératrice de désordre. Désordre étant pris dans le sens ordinaire, c'est-à-dire changement de nos habitudes, modification de nos préjugés, renversement des positions prises et des intérêts acquis. Ainsi toujours s'explique la résistance séculaire des pontifes. Le pontificat se croit obligé d'être conservateur, mais l'« évolution créatrice » veut le mouvement.

A trop attendre, les faits obstinément nous dépassent. L'évidence des faits nouveaux frappe maintenant tout le monde. Ne pas revoir *aujourd'hui* notre philosophie classique et officielle peut nous contraindre quelque jour à des remaniements si considérables que tout l'édifice en sera détruit et ruiné. Alors la société tout entière chancellera, car — bien que les pontifes l'aient oublié — la société civilisée dont nous nous enorgueillissons repose tout entière sur la philosophie officiellement enseignée dans nos temples — je veux dire dans nos collèges. Telle est façonnée l'âme de nos fils, telle se construit la société des hommes.

La psychologie expérimentale moderne nous montre péremptoirement qu'il est grand temps de nous orienter vers une sociologie qui permettra l'éclosion à la vie d'âmes autrement façonnées que ne le furent les nôtres. Nous y reviendrons plus loin.



La gêne dont nous souffrons en voulant introduire la psychologie moderne dans nos vieux concepts est due à la *disproportion* des éléments nouveaux comparés aux anciens. Les résultats sont beaucoup trop grands, trop vraisemblables, prodigieux, en tout cas « impensables » pour la plupart et sans mesure commune avec ce sur quoi notre raison se pose et s'établit. Il y a une solution de continuité entre les raisonnements possibles et ceux qui s'imposeraient *si certains faits étaient admis*. Tout de suite on a le vertige, le « gouffre et l'infini » de Victor Hugo sont là si près.

En résumé, la psychologie transcendantale nous oblige (très heureusement) à manier des instruments philosophiques qui semblent ne pas appartenir à ce monde-ci. L'invisible se révèle en action dans toute la nature visible. Est-ce un mal ? Non, certes.

Le trouble, le danger est que nous ne tenons pas compte de ceci aussi vite et aussi complètement que la nature le veut. Efforçons-nous donc de suivre et d'encourager les rares chercheurs qui mettent à notre portée les éléments de la science psychique et tirons de leurs travaux les directives déjà pratiquement utilisables ; elles sont nombreuses.

*
*
*

Sir William Crookes, qui s'était compromis, comme on le sait, jusqu'à étudier la « force psychique », disait plus tard à peu près : « Si j'avais à recommencer l'étude des sciences psychiques, je partirais de la télépathie. »

Cette opinion d'un homme si remarquable à tous égards résume bien la valeur que les facultés de nos psychomètres peuvent avoir pour éclairer toute étude faite au laboratoire ou à la clinique.

Des médecins ont envisagé l'utilisation de la psychométrie au traitement des maladies. La chose est logique. Les phénomènes d'introspection et de transfert sont courants et précis. Il était impossible que des hommes, mieux placés que quiconque pour connaître les erreurs et les difficultés ordinaires du diagnostic, n'aient point tenté de se servir de ces sujets « clairvoyants ». On s'est demandé ensuite si ces facultés, actuellement supranormales, ne pourraient pas être cultivées ; si cette vision à l'intérieur des organes vivants ne pourrait pas devenir, pour le moins, une sorte de prolongement des études radiographiques. Un laboratoire de radioactivité humaine n'effaroucherait personne !

Malheureusement, nous l'avons dit, la « seconde vue » voit trop loin pour le moment, elle dépasse le but sans l'atteindre. Les « Esprits » interviennent continuellement dans le processus des applications les plus raisonnables et les plus strictement scientifiques. *Les faits dérivent irrésistiblement vers ce qu'on ne leur demande pas*. Suivons-les pour un instant. Que disent-ils ?

Les psychomètres voient autour de l'homme — entre autres choses — un rayonnement coloré, lumineux, une « émanation » qui semble avoir quelque chose d'analogue à celle du radium. Cette « émanation » des êtres vivants — des choses réputées inertes — est non seulement le sujet de l'observation constante de sujets métagnomes, elle est aussi la seule « hypothèse de travail » qui s'applique aux résultats obtenus, comme le montrent tous les auteurs.

Ce rayonnement a une forme définie et changeante tout à la fois qui « représente » l'individu physique. Il se modifie suivant la nature des pensées et des sen-

timents qu'éprouve cet individu. Cette « émanation » peut s'éloigner du corps vivant jusqu'à de très grandes distances. Ainsi ce corps fluïdique établit un lien entre toutes les choses et tous les êtres.

Par suite, les rayonnements des êtres vivants s'interpénètrent, réagissent les uns sur les autres. Il y a *interférence de pensée, de sentiment, de volonté* sans qu'aucune faculté sensorielle connue paraisse mise en jeu. C'est une action purement mento-mentale.

Point n'est besoin même de vouloir spécialement pour communiquer ainsi à distance à d'autres êtres une forme de volonté qui nous est habituelle. Notre pensée principale, notre *idéal* si l'on veut, rayonne et vibre autour de nous continuellement. Notre champ magnétique influence les autres champs avec lesquels il vient en rapport. Certaines personnes augmentent notre propre « voltage », d'autres nous fatiguent, nous vident (comme l'émanation du radium décharge l'électroscope). Sans doute, le psychomètre nous montre encore cent autres aspects du supranormal. Arrêtons-nous là.

* * *

Dans tout ceci, que devient la personnalité, le libre arbitre, la responsabilité ? La théorie de l'« individu », du mérite individuel, du salut individuel n'est-elle pas à modifier, à élargir ? Les suggestions latentes qui façonnent « l'imagination » (dont se sert Coué) n'ont-elles pas un *rôle social dont on doit tenir compte en construisant l'individu et en réglant ses rapports avec ses semblables* ?

Peut-on continuer à propager à travers l'espace des « formes-pensées », des ondes, des idées-force susceptibles d'empoisonner encore ceux qui viennent après nous ? Car on sait que ces idées-force ne meurent pas avec nous, bien au contraire. Le psychomètre en trouve la trace et les cicatrices sur le corps fluïdique (et dans l'âme) de chacun d'entre nous.

Nous voici obligés d'organiser *une police de nos pensées*, de nos désirs, de notre imagination, de notre volonté.

La psychologie expérimentale actuelle situe donc la vie individuelle dans un cadre singulièrement élargi.

Solidarité est sa formule. Solidarité plus étroite à chaque pas que nous réussissons à faire de l'inconscient vers le conscient. La vie nous emporte, *liés les uns aux autres* ici, et là-bas, et toujours. Celui « qui veut sauver son âme, la perd ». Maintenant l'homme découvre combien il est un être collectif, car le monde invisible nous imprègne tous, nous enveloppe, circule en nous jusqu'au plus profond de notre être.

Pensées, désirs, volontés, tout est écrit et connu là où le psychomètre puise ses informations. Est-il nécessaire d'ajouter que *ce qui reste ainsi connu* permet d'expliquer scientifiquement comment nous jugent nos amis invisibles ? Celui qui « mesure les âmes » n'a pas besoin d'autres pièces à conviction.

Le spiritisme « impératif » voit ainsi son autorité s'affermir, mais des devoirs inattendus lui incombent en même temps.

C'est lui qui doit établir sur le monde et hors du monde les courants de pensée logique et forte d'où sortira *la volonté librement consentie de chacun de nous vers la solidarité universelle*.

Sachant que nous vivons dans la lumière de ces fluïdes cosmiques dont

parlait Allan Kardec dans sa *Genèse*, prenons garde aux vibrations de notre âme ; façonnons notre idéal imaginatif, notre volonté, *notre prière* enfin, de telle sorte que la volonté divine puisse s'y refléter sans déformation « personnelle ».

Apprenons à vivre fraternellement unis dans le Dieu qui nous contient tous. Prions que sa volonté soit faite et non la nôtre.

Ainsi faisant, nous agissons scientifiqument, suivant la loi du moindre effort, pour le meilleur rendement.

La psychométrie fait de l'individu un être social dans une société qui s'étend par delà les hommes vivants jusqu'aux confins des champs cosmiques. Grâce à elle, nous apprenons la signification absolue des mots : Aimez-vous les uns les autres.

André RIPERT.

La morale par le Spiritisme

(suite).

Le spiritisme, *ou enseignement des Esprits, qu'on ne perde jamais cela de vue*, est donc une science éminemment morale. Il ne saurait en être autrement, puisque la morale, c'est de la bonté, et que ce qui vient de Dieu ne peut être que bon. C'est une science donnée aux hommes pour leur permettre de réaliser le but de leur existence, *c'est-à-dire leur évolution morale*.

Malheureusement, même parmi les meilleurs spirites, des erreurs se commettent : ils voient trop, dans le spiritisme, une science d'expérimentation, et pas assez la science morale. Ils ne voient trop souvent que les faits, sans s'occuper d'en tirer les avantages — nous ne disons pas les déductions — qu'ils leur apportent. Les faits, les résultats des expériences, ils les suivent avec passion et s'y consacrent entièrement, mais la partie la plus belle, il faut le reconnaître, ils la négligent un peu et la relèguent au second plan.

Il est bon de pratiquer le spiritisme ; il est bon de chercher à pénétrer chaque jour davantage dans les arcanes encore un peu sombres, tant elles sont colossales, de l'au-delà ; il est même nécessaire que des groupes sérieux, doués de qualités indispensables, comme la patience et la persévérance, et peu disposés à se laisser entraîner loin des réalités par une crédulité excessive que, malheureusement, on rencontre parfois chez certains spirites ; des groupes uniquement animés du désir d'apporter au monde des preuves solides et irréfutables, ayant un but bien défini et agissant dans un esprit scientifique, se constituent pour continuer l'étude du spiritisme et en agrandir chaque jour le cercle déjà si vaste et si parfait.

C'est ainsi que les hommes répondront sagement et fidèlement aux volontés et aux attentions de nos éducateurs de l'espace.

Mais ces groupes, ces sociétés ne devraient jamais perdre de vue que *le fait, c'est la preuve, et qu'ils ne doivent rechercher celle-ci que pour arriver au but unique de l'amélioration des êtres*.

Or, ces faits, ils les obtiennent, ils les présentent au public dans de nombreuses conférences, dans des articles copieux de journaux ou de revues, ils les montrent triomphalement, mais ne vont ordinairement pas plus loin.

C'est pourtant à ce moment que devrait réellement commencer le rôle des spirites, *et ce rôle, nous le savons, est dans l'éducation des âmes.*

Nous établissons et prouvons la survivance de l'Esprit, devraient-ils s'écrier, mais pour vous apprendre que, seul, l'Esprit doit mériter et occuper votre attention ; nous vous disons ce qu'est la vie terrestre, mais pour vous montrer comment il faut la réaliser ; nous vous révélons des réalités splendides, mais pour vous donner le désir d'y accéder, pour vous délivrer de votre ignorance, pour vous indiquer la voie, et cette voie, sachez-le, est uniquement dans la pratique des vertus. La doctrine que nous prêchons, nous pionniers du Bien sur terre, nous missionnaires, nous qui avons compris, à ses assises puissamment enracinées dans le roc de la Vérité ; rien ne pourra jamais l'en arracher, car c'est Dieu lui-même, par ses augustes représentants, nos guides, qui l'a dressée pour nous sur le fond lumineux du ciel sercin. Une aube douce et pure la baigne de ses clartés triomphales ; des souffles frémissants, venus des profondeurs sublimes, la traversent sans cesse de leurs mélodieux accords. Tout est près d'elle, douceur, enchantement, extase, et les vices humains, sous ses feux colorés, lamentables, s'écroulent et disparaissent à jamais. Haut les cœurs, donc, et tournons nos regards uniquement vers ces jaillissements d'aurore, vers ces torrents de lumière ineffable, vers ces sources inépuisables de bonheur et de joie. Laissons loin derrière nous le sombre horizon terrestre, où, dans des nuées amoncelées, gronde un perpétuel orage. De ce côté se trouve le Mal et ses lourdeurs livides ; de l'autre, le Bien chante, et, purifiant ceux qui vivent au pied de ses autels, fait de l'esclave un maître et de l'homme un dieu. Ne regardons que le Bien, ne voyons plus que lui, n'ayons d'autre pensée et d'autre volonté. C'est ainsi que nous mettrons en nous une force suprême, et qu'invincibles et sûrs, auréolés de la vraie gloire, soutenus par une immense espérance, nous marcherons en vainqueurs sur la route du monde !

Les Esprits, dans les communications que nous obtenons d'eux, n'ont pas d'autre langage. Nous recevons ces communications : à nous de les commenter, à nous de les développer, de les répandre à profusion et d'exalter les foules à la pratique du Bien. On nous fait les dépositaires d'une science admirable qui nous ravit d'aise et nous comble de joie, à nous d'inculquer aux hommes les éléments de cette science destinée à les instruire, à les régénérer, à les élever vers le seul idéal qui soit. On nous charge d'une mission importante entre toutes, d'une tâche auguste et sainte, on nous confie un rôle glorieux, soyons-en fiers, mais dirigeons cette fierté et cette satisfaction vers le seul résultat qu'on attende de nous : faire sourdre la voix murmurante de la bonté et de la noblesse dans les cœurs trop lourds d'obscurité et d'ignorance. En un mot, nous qui avons reçu le secret de la vie, apprenons inlassablement aux hommes quel doit être le but de leur existence et pourquoi ils se trouvent ici-bas. Appuyons nos conseils, notre enseignement, nos exhortations de faits indiscutables qui nous aideront prodigieusement, et c'est justement là que se trouve la grandeur et la force du nouveau spiritualisme, mais n'oublions pas que nous devons avant tout éduquer les âmes, et les diriger dans la voie lumineuse des Vertus.

Si ce mot les effraie, c'est que nous nous serons fait mal comprendre, c'est

que nous n'aurons pas su nous exprimer, c'est que nous manquons nous-mêmes d'instruction, car Vertu veut dire bonheur, et bonheur Puissance, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre intellectuel ; Vertu veut dire équilibre merveilleux aussi bien de l'âme que du corps, l'un dépendant étroitement de l'autre ; vertu veut dire jouissance infinie et délicieuse de l'être qui, sachant faire siennes des forces jusqu'alors insoupçonnées, se trouve dans la plénitude absolue de toutes ses facultés ; vertu veut dire maîtrise de soi, douceur souriante, calme de l'âme et des sens, joie profonde et indescriptible qui s'élève sans cesse, comme un hymne triomphant, du cœur rasséréné ; vertu veut dire espérance ineffable, visions colorées d'un splendide avenir, enthousiasme qui chante à perdre haleine l'immense satisfaction de vivre, mot qu'on n'avait pas encore compris et qui fait resplendir nos jours d'une adorable lumière ; vertu veut dire enfin force majestueuse, incalculable, incommensurable et dont la première manifestation se traduit aussitôt par l'amour toujours plus ardent du Beau, du Bien, de la Vérité.

Si nous n'avons pas su persuader de cela, c'est que nous avons été de mauvais éducateurs, c'est que nous n'avons pas compris exactement notre tâche, la plus noble, la plus belle, mais aussi, il faut le reconnaître, la plus difficile qui soit.

Nous devons donc, après avoir appris à l'homme la raison de sa vie, mettre en lui le désir de se rendre meilleur, en lui disant qu'il sera le premier à recueillir les fruits de sa bonne volonté ; nous devons lui enseigner une morale riche, généreuse, éloquente, captivante, et cela nous sera d'autant plus facile, qu'on nous donne, par les faits sur lesquels elle s'appuie, des moyens de réussite certaine.

C'est là le but que tout vrai et tout bon spirite ne doit jamais perdre de vue.

Personnellement, nous l'avons toujours considéré ainsi, et il nous semble impossible de penser et d'agir autrement. Dans nos conversations, dans nos entretiens, dans nos conférences, dans nos écrits, nous avons toujours exalté la noblesse d'une conduite sans erreur et sans tache, les multiples satisfactions que crée une bonne action, les douceurs sublimes du sacrifice, les joies du pardon, l'émouvante beauté enfin qui naît de l'accomplissement de son devoir, quelles que soient les difficultés sous lesquelles il se présente. Devoir signifie quelquefois héroïsme : qu'y a-t-il de plus beau et de plus grand qu'un héros, et quelle éternelle jouissance ne retire-t-on pas de son geste !

Nous devons toujours prêcher d'exemple, car on doit, le premier, pouvoir appliquer ses théories. Nous avons également, en toute occasion, parlé de la doctrine des Esprits, expliqué les lois de l'évolution, révélé celles des vies successives ; nous avons cherché à intriguer les ignorants, à les rendre attentifs, à les amener à la réflexion, à les émouvoir ; et ce n'est que lorsque l'inévitable question surgissait : « mais la preuve de tout cela ? » que nous parlions des faits, des manifestations de l'Astral, des résultats obtenus, coups de bélier qui vient à point ébranler la masse, formidable parfois, de l'ignorance, de l'entêtement, du parti pris, souvent des convictions différentes, argumentation qui laisse rêveur quand elle ne convainc pas d'emblée.

Paul BOUQUILLARD.

(A suivre.)

Le Docteur Gustave GELEY

Ces lignes paraîtront lorsque déjà la grande presse mondiale aura orienté les pensées de ses lecteurs vers ce ciel polonais d'où, l'après-midi du 14 juillet, tomba, dans la campagne de Varsovie, l'avion qui emportait vers Paris le Dr Gustave Geley. On rappellera ce que fut la vie et l'œuvre de ce pionnier des plus grandes vérités voilées, les *vérités maudites* par ceux qui les redoutent, ardemment poursuivies par ceux qui pressentent en elles la lumière qui doit enfin éclairer les ténèbres du monde crépusculaire où, malgré l'étendue et la richesse de nos connaissances, nous vivons encore. On dira que le Directeur de l'Institut Métapsychique international, né en 1868, à Montceau-les-Mines, d'abord interne des Hôpitaux à Lyon, puis établi à Annecy (après avoir remporté à la Faculté de Médecine de Lyon le premier prix de thèse), s'était, dès son jeune âge, intéressé à l'étude des phénomènes métapsychiques. On énumérera ses ouvrages ; et d'abord, en 1899, *L'Être Subconscient*, essai de synthèse explicative des phénomènes obscurs de psychologie anormale où était ébauchée la théorie du dynamo-psychisme, et qui fit sensation ; et puis : *De l'Inconscient au Conscient* (1920), puissante conception, qui souleva des controverses passionnées et valut la gloire à son auteur. Après cette œuvre traduite en plusieurs langues, et maintes fois rééditée, on citera le livre, à peine paru : *L'Ectoplasme et la Clairvoyance*, que l'on peut considérer comme le recueil superbement démonstratif des travaux, utiles et révélateurs, dirigés à l'Institut Métapsychique international, par Gustave Geley depuis 1918. On ne manquera pas de dire, enfin, qu'au moment où il rencontra la mort, celui que pleurent aujourd'hui sa famille, ses amis, ses disciples, ses collaborateurs, les lecteurs de la *Revue Métapsychique*, rentrait en France impatient de retrouver son « laboratoire psychique », de repartir vers d'autres enquêtes qu'il devait, sans délai, entreprendre en Angleterre, après avoir, en Tchéco-Slovaquie et en Pologne, parlé en public, observé des phénomènes que l'on dit particulièrement remarquables, avec divers médiums, et en compagnie de savants collègues étrangers.

Ce que nous voulons dire ici, nous qui l'avons connu et aimé, c'est, avec sa magnifique intelligence et sa haute conscience scientifique, sa simplicité si exemplaire, le don si rare qu'il avait de concilier l'enthousiasme du chercheur et la sagesse réfléchie du savant, du philosophe, enfin et surtout, sa bonté qui, sans se mesurer jamais, s'étendait jusqu'à ses plus sceptiques adversaires. Nous voulons et nous avons le pieux devoir de souligner les qualités de ce cœur si droit, de cette âme d'Élie entre toutes. Dans la sérénité, il persévérait en son probe labeur, restait indifférent aux attaques, ne voyait qu'un but, celui qu'il s'était vaillamment assigné : l'avancement d'une science, déjà indiscutable en ses principes, et qu'il s'était donné la tâche de soulever au-dessus des plans matérialistes où s'attarde, dans la négation ou le dédain d'éléments plus subtils, la science orthodoxe. Il savait que le temps travaillait avec lui, que par de lentes mais sûres acquisitions, l'hypothèse peu à peu se ferait certitude. Sa confiance égalait son courage. Il voyait, ouverte devant lui, une longue marge de vie. Il gardait cette foi paisible qui soutient et conduit tous les grands animateurs, en dépit des obstacles, vers le terme qu'ils se sont fixé, attentifs seulement à remporter un jour cette victoire où les avances sont d'autant mieux acquises qu'elles n'ont pas été brusquées. Il gardait l'assurance que les barrières, une à une, céderaient sous une pression persuasive, devant l'évidence des faits, sans qu'il fût nécessaire d'user de cette violence que, parfois, mettaient en œuvre contre lui des ennemis moins assurés sans doute dans leurs inquiètes convictions.

Tout cela, c'était, pour lui, la mission de l'avenir, de son avenir. Il n'est plus parmi nous. Le flambeau a glissé d'entre ses doigts. D'autres le ramasseront demain et, pour continuer l'œuvre interrompue, ne trouveront pas, dans l'histoire des Vérités courageusement conquises de plus bel exemple que celui de Gustave Geley.

Pour nous, spirites, Gustave Geley n'est pas mort. Il a été parlé de « perfidie du sort ». Certes, ce n'est pas sans un premier sursaut de protestation, commandé par la brutale douleur, que l'on



DOCTEUR GELEY

Directeur de l'Institut Métapsychique International

reçoit en plein cœur une nouvelle par laquelle on apprend, comme il nous advint le 15 juillet, le départ d'un homme entre tous précieux à l'humanité, la fin terrestre d'un travailleur si hautement qualifié pour être capitaine d'idées parmi les soldats encore éclairsemés qui luttent pour le triomphe d'une Cause essentielle. Mais nous sommes de longtemps prévenus que de telles clartés ne rentrent pas dans la nuit et que, par delà la pierre du tombeau, la vie continue. Nous aurions fort de disputer le destin sur le fait cruel qui nous frappe. Il nous suffit de faire appel aux enseignements du Spirilisme pour nous ressaisir, et pour comprendre. Le sort n'est pas perfide : il sait ce qu'il veut. C'est l'heure pour nous, l'heure sage et tranquillisée, d'évoquer la parole du Poète, et de redire avec lui, en modifiant un octosyllabe fameux : « Il tombe... et se relève Esprit ! » Celui dont bien humainement nous déplorons la perte, s'est relevé dans l'Astral. Nous savons qu'il est vivant, et que, vivant, il sert, de son domaine spirituel, l'œuvre dont il emplissait sa vie parmi nous.

Actif ouvrier de la vérité sur la terre, il le reste, non point comme diraient certains au pays des ombres, mais dans ces sphères lumineuses où il s'est élancé sans surprise, où il a rouvert les yeux sur la plus vaste Connaissance. De là, — en pourrions-nous douter un seul instant ? — il inspirera ses successeurs, ses confrères hésitants. Il leur suggérera les méthodes qui, de plus en plus, rapprocheront les prudences métapsychiques de la confiance spirite et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Cette disparition si soudaine, ainsi expliquée, nous laisse apercevoir, au-dessus de la réalité de notre propre peine, sa raison d'être, osons l'écrire, sa divine préintention. De métapsychiste à spirite peuvent exister telles nuances, telles différences de point de vue. Elles sont, elles aussi, préconçues par la Providence, qui, sans doute, veut incliner la pensée humaine vers *tous* les aspects du Grand Problème, en sorte que ses solutions soient un jour formulées par l'unanimité des chercheurs, arrivés au But, en suivant les routes droites comme le lacet des sentiers. C'est souscrire aux volontés de Dieu que de laisser chacun choisir sa voie. Le tout est que l'on marche vers la lumière !... Le Dr Gustave Geley s'était tracé un splendide itinéraire. Pour l'atteindre, il s'avance désormais, et plus que jamais, à grands pas. Le geste d'appel qu'il déploie du côté des indéterminés et des retardataires aura pour effet, soyons-en sûrs, de presser leur élan, de leur faire hausser les yeux jusqu'à cette *terra incognita*, dont ils contestaient l'existence, et où le Directeur de l'Institut Métapsychique international avait fait des incursions si fréquentes et si pleinement démonstratives.

Nous sommes assurés de traduire le sentiment de tous les spirites en disant que *la mission de Gustave Geley vient d'entrer dans sa phase la plus active*, et si cette conviction peut apporter quelque adoucissement à la douleur de son épouse, de ses enfants et de tous ceux qui pensaient encore, bien des années, entendre battre ce noble cœur, nous bénissons une fois de plus le spirite qui propose aux afflictions d'ici-bas un tel réconfort et qui, si souverainement, mêle à l'accent des sanglots la formelle garantie, la vivifiante promesse des futures Retrouvailles.

La Revue Spirite.

* * *

Ne pouvant répondre en particulier aux si nombreuses marques de sympathie qui me parviennent du monde entier, je remercie ici mes frères et amis des témoignages d'estime et de regret qu'ils expriment envers celui dont nous pleurons le départ si inattendu.

Je transmets ces messages au Président de l'Institut Métapsychique dont le Comité directeur se propose de célébrer, par une séance commémorative, la mémoire de son dévoué et éminent directeur, séance dans laquelle il sera donné connaissance de toutes ces manifestations d'admiration et de regret envers le grand savant et bienfaiteur de l'humanité. Car il ne vivait que pour l'avancement de cette science naissante appelée à rénover le monde.

Son œuvre reste. Elle est bâtie sur le roc et sera continuée dans le même esprit.

Il a quitté cette terre dans cet avion fragile, les yeux fixés vers ce ciel infini d'où il est venu, ayant dans ses mains de magnifiques moulanges qu'il venait d'obtenir dans de remarquables séances avec le médium Kluski.

Des sphères éthérées qu'il est allé rejoindre, il soutiendra son œuvre. Sa grande âme continuera à inspirer les travaux exclusivement scientifiques de l'Institut.

Jean MEYER.

Chronique Etrangère

Tyajedekam Kulasyárthe, grámasyárthe Kulam tyaje: Grámam janapadasýárthe, átmárthe prithivim tyaje.
(*Chánakya*. Trésors de la pensée hindoue).

Pour la famille sacrifiez l'individu; que la famille se sacrifie à la communauté; que la communauté se sacrifie au bien de tous; et que le monde entier travaille au salut de l'âme.

Le médium opéré.

Nous avons plusieurs fois, et ici même, enregistré des nouvelles spirites de provenance lointaine, et au sujet desquelles nous nous permettons d'élever quelques doutes. Nous dirons, sans ambages, aujourd'hui, à nos confrères *O Pensamento*, de Para (Brésil), et *Psiquis*, de la Havane (Cuba) : « Dans l'intérêt même de la cause que vous défendez tous deux si vaillamment, il est indispensable que vous ne vous borniez pas à mentionner, comme des phénomènes tout à fait ordinaires, certains récits spirites de caractère qui, précisément, sont... tout à fait extraordinaires. *O Pensamento* publie, et *Psiquis* reproduit, un récit, qui, s'il était véritablement démontré comme réel, aurait une valeur considérable. Mais, quelque entraîné que l'on soit à admettre l'axiome : « Il n'est rien d'impossible à l'Esprit », on se défend mal contre un irrésistible sentiment d'incrédulité lorsqu'on lit... ce qu'on va lire. Nous entendons bien que, doutant ainsi, rien ne serait plus simple pour nous que de passer cette expérience sous silence, mais nous estimons sincèrement que, ce faisant, nous ne souscrivons pas pleinement à notre devoir. Ce devoir est, avant tout, d'informer. Toutefois, il ne se borne point là. Nos amis cubains et brésiliens nous comprendront assurément lorsque nous dirons que nous avons aussi l'obligation, dans cette tribune où nous recueillons tous les échos du monde, de faire, à l'occasion, le nécessaire pour que des « cas spirites », merveilleux en apparence, ne soient relatés à la légère. Nos ennemis n'hésitent pas à nous accuser de crédulité à tout propos : nous n'avons pas terminé notre tâche, lorsque nous leur répliquons « Croyez d'abord ». Ils nous sont en droit de dire « Nous voulons voir » : c'est la théorie de saint Thomas.

Eh bien, en la circonstance, nous aussi, nous aurions bien voulu voir. Et puisque nous n'avons pas vu, et que le « cas » nous paraît d'importance, nous demandons, « Avez-vous vu ? Des témoins entièrement dignes de foi ont-ils vu ? » Jusqu'à ce qu'il nous soit dit « Oui. Et voilà des procès-verbaux signés par des médecins, par le médium dont il s'agit, par des notabilités du spiritisme et de la science », nous crions « Attention ! » Si nous n'agissions pas ainsi, nous négligerions une partie de notre mission qui est de mettre le spiritisme au-dessus de tout soupçon, de faire taire les méchants par des preuves éclatantes et d'empêcher que la calomnie ne s'exerce sur nos frères, bien intentionnés certes, mais insuffisamment soucieux de contrôle. C'est leur rendre service et c'est rendre service à notre cause que de ne point se taire dans une circonstance de ce genre et de réclamer des certitudes. Si chacun se comportait toujours ainsi, les détracteurs du spiritisme perdraient vite l'habitude de répandre aux quatre vents l'assurance que nous nous laissons candidement abuser par des illusionnistes.

Que s'est-il donc passé ? Voilà ; et nous traduisons mot pour mot : En présence des docteurs René Forgueras et Virgilio de Mendonca, d'un pharmacien et d'autres assistants, à Para (Brésil) un sujet de grandes facultés médiumniques, atteint d'un kyste au maxillaire inférieur, a été opéré par un Esprit. Le médium, en transe, fit savoir que, pour lui éviter la douleur d'une opération faite de la main d'un savant, un Esprit docteur se proposait de le délivrer de son mal, en présence des deux médecins susdésignés. Ceux-ci s'opposèrent d'abord à cette extravagance, mais sur l'insistance du patient et de sa famille, acceptèrent d'assister à l'expérience. En cinq minutes, le médium tomba dans une transe profonde. On éclaira la salle à la lumière rouge. Une phosphorescence se produisit qui bientôt prit l'apparence d'un corps. Le « fantôme », détachant un histouri de la trousse d'un des docteurs, s'inclina, ouvrit l'abcès, le vida. Puis il disparut sans dire un mot. Le

malade commença à parler, réclama la lumière blanche, et les médecins firent le pansement de la plaie. L'opération avait été faite d'une main experte. On voyait encore, sur l'oreiller où s'était appuyée la tête du médium, la trace des pointes de doigts de son chirurgien invisible.

Nous ne répéterons pas les raisons qui nous font douter. Nous dirons strictement : il est indispensable que *O Pensamento* fasse une enquête, recueille des témoignages dignes d'être pris en considération, et nous les fasse parvenir, aussitôt que faire se pourra, dûment enregistrés et certifiés véridiques par un magistrat du lieu. Il y a là une obligation morale. Jusqu'à ce que nous ayons sous les yeux ce document probant, nous réservons notre opinion sur cette « expérience », et c'est la seule attitude qui convient à la *Revue Spirite*, qui fut toujours soucieuse de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

L'évêque, la religieuse, le magicien et le chien blanc.

Notre sympathique confrère *Psychica* fournit, prise aux sources, — et la voici — une version du récit publié par nous, ici même, page 229, fascicule de mai dernier, sous le titre « Photographie de la pensée. »

.... Depuis quelques années, je me suis aperçue que sur une feuille de papier blanc, sur laquelle on avait placé les mains assez longuement — dix minutes environ — se dessinaient des images.

Trois dames, habitant Bordeaux, m'ayant envoyé chacune une feuille de papier ainsi impressionnée, il me fut impossible d'y distinguer la moindre chose; tout était flou, imprécis. Je leur écrivis donc pour les avertir du résultat négatif de l'expérience et, pensant que peut-être elles n'auraient pas été suffisamment cassives, je leur conseillai d'essayer de fluidifier ces feuilles à nouveau, mais en ayant soin, pendant ce temps, de faire une lecture quelconque. Elles suivirent le conseil, et m'envoyèrent de nouvelles feuilles numérotées.

Sur celle portant le n° 1, je vis un évêque, dont je décris les traits. Sur la feuille n° 2, une religieuse, qui me parut être une Carmélite, et à côté d'elle une urne funéraire. Sur la feuille n° 3, un Magicien et un grand chien blanc. Par retour du courrier, ces dames qui sont pour moi des *inconnues*, m'adressèrent les lignes suivantes :

Madame,

« Ce que vous nous signalez est fort bizarre :

Le n° 1, où vous voyez un évêque, lisait *Au tour de St Augustin*. Le signalement que vous me donnez est bien celui de l'évêque d'Hippone. Le n° 2, lisait *Ste Thérèse d'Avila*, qui ne fut pas incinérée, bien qu'elle en ait témoigné la volonté. Le n° 3 lisait *L'Homme de Fer*, légende bretonne où il est question d'un magicien. Le magicien avait un grand chien blanc. Ce fait curieux remonte au 17 mars 1922. Vous voyez, c'est tout récent. Très intéressée, j'ai quitté Mme Bardéla, me promettant de la soumettre prochainement à quelques expériences.

Mme Louis MAURECY.

On pourra vérifier que ce document présente de sensibles différences avec le nôtre. Et l'occasion nous est excellente pour rappeler à nos amis de tous pays (1) l'absolue nécessité de suivre d'aussi près que possible, et avec rigueur, les textes qu'ils traduisent, dans la louable intention de faire connaître à leurs lecteurs les phénomènes dont ils trouvent la relation dans les revues d'autres pays. Personnellement, en tant que Cassiopée, rédacteur de la *Chronique étrangère*, nous leur faisons pleine confiance. Nous estimons, en puisant parmi les matériaux qu'ils nous apportent, qu'ils en ont contrôlé tous les termes. Or, il arrive, comme aujourd'hui, que leurs comptes rendus « simplifient » exagérément les faits et il en peut résulter, on le voit, des différences appréciables dans l'exposé de cas aussi intéressants que celui qui est ici en question. Nous avons la lourde mission de lire, chaque mois, près de 250 publications quotidiennes, hebdomadaires et mensuelles. Notre chronique est construite sur des assises que les *revues et journaux de l'étranger* nous fournissent : c'est sa raison même; aussi bien plus d'une fois avons-nous demandé, à nos frères d'au-delà les frontières, la traduction fidèle et, s'il est possible, le contrôle même des phénomènes. Nous y insistons cette fois encore, pour éviter à nos ennemis le plaisir de nous mettre en contradiction.

Prémonitions.

De San Diego (Californie), un lecteur écrit sur les prémonitions une lettre adressée à notre confrère *Light* et dont voici la substance. M. E.-F. Hardy, financier à San Diego et catholique romain, m'a souvent raconté qu'il reçoit des « impressions », lesquelles se vérifient dans la suite

(1) Nous avons traduit notre information d'une revue portugaise.

avec une étonnante précision. Voici un cas digne d'être retenu. En novembre dernier, un soir, il se sent donner comme une sorte d'instruction impérieuse. Il faut qu'il aille, d'urgence, à une maison qui lui est désignée, et où il a des relations d'intérêts. Pendant quelques minutes, il lutte contre cet ordre, en pensant qu'à cette heure il n'y a, dans ladite maison, personne à qui il puisse parler d'affaires. Irait-il, qu'il n'y trouverait qu'une grand'mère et un petit enfant. Néanmoins, après avoir beaucoup résisté, il prend le parti de céder au conseil mystérieux et s'en va frapper à la porte, à plusieurs reprises, car on ne lui ouvre point. Il se renseigne alors près des voisins, et on lui dit que, moins d'une demi-heure auparavant, on a encore vu la grand'mère aller et venir dans la cour. On ajoute : « Elle est peut-être sortie pour quelques instants ». Bref, après avoir encore tambouriné sur les vitres et vu à l'intérieur du logis, l'enfant — en bas âge — qui s'amusaient et paraissait en excellente santé, il s'en retourne chez lui, en se raillant un peu. Mais il n'a pas fait 200 pas qu'un scrupule le prend, que l'ordre lui est réitéré et qu'il rebrousse chemin, par force, pour avoir le cœur net de cette extraordinaire suggestion. Ainsi il recommence à heurter au seuil, et l'idée lui vient de faire le tour de l'immeuble. Il arrive près d'une porte de cuisine, sur la façade postérieure, et aperçoit, étendue sur le plancher, évanouie, la grand'mère, qui a eu l'imprudence de se laisser surprendre par des émanations de gaz résultant d'une déchirure de caoufchouc, au fourneau. En toute hâte, il tire la malheureuse à l'air libre, lui prodigue ses soins, et les premières paroles de la rescapée, lorsqu'elle revient à elle, sont : « Vous êtes un ange envoyé par Dieu. Vous me sauvez la vie ! »

« Certainement, ajoute le correspondant de *Light*, M. E.-F. Hardy a tenu le rôle de l'ange et peut-être intervenait-il comme le dernier d'une longue série d'anges, dont chacun avait transmis à l'autre le message envoyé par Dieu, avec une rapidité plus grande que l'électricité et la lumière. La prémonition a été assez puissante pour éloigner cet homme de ses travaux, pour le conduire à plusieurs kilomètres de ses bureaux, pour l'obliger à pénétrer de force dans une maison. Il en a été impressionné environ une heure avant que l'accident ne se produise. C'est là un fait capital qui écarte toute espèce d'hypothèse de télépathie ou de hasard. Les guides, ou les Esprits gardiens de la grand'mère, ont aperçu le danger tout proche. Ils en ont averti les guides de M. Hardy, pour qu'ils le déterminent à courir tirer du péril l'aïeule déjà menacée. »

L'Esprit d'un vivant vient implorer pardon.

L'ingénieur Honorio Rivereto, bien connu en son pays comme spirite et comme excellent technicien en son art, relate dans le journal *Brazil-Espirita*, d'avril dernier, le fait suivant.

Certain jour, à Rio-de-Janeiro, il va rendre une visite à M^{me} M., et, pendant la conversation, il s'aperçoit que cette personne, médium à incorporations, est « prise » par un Esprit, qui, aussitôt, fait une communication : « Bonjour, est-il dit. Il y a longtemps que je cherche l'occasion de vous parler. J'y réussis aujourd'hui. Ne croyez pas que je sois mort. Je suis vivant, quoique très malade, allité à la chambre. Mais je suis en ce moment dans un état de liberté spirituelle qui me permet, pendant que le corps se repose dans le sommeil, de venir à vous. Je vous demande aide et charité ». Ici l'Esprit du vivant relate diverses circonstances, d'ordre intime, et qui ne peuvent être publiées. Puis il ajoute : « Dites donc à M^{me} M. qu'elle me pardonne mes fautes d'autrefois. Ma mort est proche. Je suis le lieutenant X..., en ce moment à l'hôpital Central militaire. Pardonnez, je mourrai heureux ». Des détails sur la vie du lieutenant continuent à être fournis par le médium qui, en effet, jadis, a eu à se plaindre de X., mais l'a de longtemps perdu de vue et ne peut connaître toutes les circonstances qu'elle relate. Quant à M. H. Rivereto, il ignorait l'existence et le nom de l'officier. Enquête faite, on sut qu'il était, en effet, malade à l'hôpital désigné. Il s'était produit là un phénomène souvent constaté. L'Esprit du patient, pendant un rêve, s'était transporté à distance, et manifesté en des termes qui mettent la sincérité de M^{me} M. au-dessus de tout soupçon. Toute une partie du récit avait le caractère de l'inédit, de l'« ignoré » le plus absolu. Ajoutons que, conformément à la prophétie faite par lui en dormant, le lieutenant X. mourut deux mois plus tard.

Pour lui souhaiter sa fête.

Un certain M. Francisco Suarez, habitant le Mexique, s'en va en Espagne, en laissant une parente dans la ville mexicaine qui était sa résidence coutumière. Les semaines se passent et, un

soir, en se retirant dans sa chambre, la parente, pensant au lointain voyageur, se souvient que, ce jour-là même, et s'il n'eût été absent, on eût célébré sa fête, puisque c'était le jour de la Saint-François. En s'endormant, la personne a une idée qu'elle ne trouve point si ridicule. Elle estime que, Suarez étant en Europe, personne ne lui adressera des vœux pour la circonstance, et, pour y suppléer, elle se promet d'en expédier, mentalement, par-dessus les mers. Bientôt, elle est plongée dans un calme sommeil, et elle rêve. Elle rêve qu'elle est à côté de Francisco, qu'elle l'embrasse et lui fait un compliment de circonstance. Puis ils dialoguent sur divers sujets, pendant une bonne demi-heure, après quoi la visiteuse prend congé.

Par le courrier suivant, Suarez fait savoir à sa parente que, dans la nuit de la Saint-François, tandis qu'il dormait, il l'a vue entrer dans sa chambre ; elle s'est assise à côté de lui : ils ont longuement bavardé sur des sujets dont il fait mention en détails et qui sont précisément ceux dont la Mexicaine avait rêvé. Enfin, elle lui avait dit que, pour rien au monde, elle n'eût voulu manquer « de lui souhaiter sa fête ». C'est encore un cas de communication entre esprits de vivants, et il est rapporté par notre confrère barcelonitain *Lumen*, dans son fascicule de mai dernier.

Le spiritisme en plein air.

On sait qu'à Londres, et surtout dans Hyde Park, des orateurs s'installent librement, montent sur des chaises et proclament, devant des auditoires souvent nombreux et toujours attentifs, leur foi en quelque croyance. On en entend de toutes les catégories, et la diversité crée l'agrément. Mais jamais encore les spirites n'avaient eu l'idée de faire de la propagande pour leurs convictions de cette façon qui est depuis longtemps entrée dans les mœurs britanniques et qui ne manquerait point d'étonner beaucoup, si l'on en faisait l'essai sur le continent. *The Two Worlds* (30 mai 1924) nous apprend que l'expérience vient d'être tentée, et nous devons à la vérité de dire qu'elle a entièrement réussi. Le dimanche 18 mai, dans Hyde Park, et pour la première fois, un médium a donné des démonstrations en plein air. Il a été fort entouré et son succès fut incontestable. Mrs Gladys Davies, arrivant du Sud-Africain, a pensé qu'un beau parc est une salle de séances donnée par la nature, et, du haut de l'estrade, a fourni de remarquables preuves de ses dons de clairvoyance. Un grand nombre de descriptions d'Esprits, reconnus par les spectateurs, a fait sensation. Des questions multiples ont été posées au médium, sur des trépassés, dont Mrs Davies ignorait évidemment le nom, les habitudes, les goûts. Elle a répondu avec une telle précision que sa séance originale a produit une sensation considérable. Depuis longtemps, la clairvoyante avait terminé que les spectateurs s'attardaient sur les pelouses et commentaient l'événement. Désormais, pendant toute la belle saison, chaque dimanche, et avec le concours du même « sujet », qu'encourage une première réussite, d'autres séances auront lieu, à heure fixe, sur une estrade de belle apparence dont les frais ont été immédiatement couverts par des spirites londoniens.

Le veston enlevé.

La séance dont rend compte le journal *The Two Worlds* (23 mai 1924) serait d'une nature assez ordinaire, et nous n'en ferions pas état, s'il ne s'y rencontrait un détail curieux qui la caractérise comme une réunion des plus démonstratives. Le médium étant M. W. Thomas, de Swansea, un cercle privé, composé de treize membres, se réunit à Newport, et le médium est solidement ligoté sur sa chaise.

Bientôt, il « passe sous le contrôle d'un Esprit » et la lumière est sensiblement réduite. Dès lors, des objets, placés dans le cabinet noir, sont déplacés ; on entend des pas traverser la salle, une cloche est saisie et agitée. D'autres menus phénomènes se produisent et, le moment vient où, à la requête de l'Entité, on rétablit l'éclairage normal. Le médium Thomas est toujours étroitement attaché au siège, mais... son vêtement (veston) lui a été retiré et suspendu à une patère à quelque distance, avec les costumes des assistants. C'est là un résultat remarquable dont fait foi M. J. Reade, de Newport, présent à la séance.

Les animaux et la perception psychique.

Le périodique *Animal's Friend* traite de la question « Fantômes » et produit ces détails sur un cas de double vue observé chez un chien. « Il est tout à fait certain que les animaux voient

les « fantômes », et voici, du fait, une preuve nouvelle. Il y a plusieurs années, alors que nous vivions à la campagne, nous avions un chien d'une grande intelligence qui nous accompagnait dans toutes nos promenades. Un jour, j'allais sortir avec mon neveu et le chien, et, me trouvant prêt le premier, je conduisis l'animal dans un petit potager qui s'étendait au bas de notre jardin fleuriste. Sur toute la longueur du jardin et du potager, un champ bordait la barrière et, du potager comme du jardin, une porte s'ouvrait sur ce champ. Je m'amusais à jouer avec le chien, dans le potager même, lorsque je vis venir mon neveu par la porte du jardin ; il avait jeté sur ses épaules son pardessus d'une façon qui ne lui était pas coutumière. Je l'appelai pour qu'il vint me rejoindre, et le chien, à sa vue, courant vers lui, se mit à gambader joyeusement. Mais à ma surprise, mon neveu ne répondit pas à mon appel, fit un crochet, et, avec la bête, traversa le sentier pour entrer directement dans le pré. Et c'est à ce moment qu'il disparut. L'étonnement du chien me parut plus extraordinaire encore que cette inexplicable disparition. Le pauvre animal regardait çà et là, se tournait vers moi, aboyait, déconcerté. On eût dit qu'il m'interrogeait sur le stupéfiant mystère.

« Nous retournâmes à la maison et, sur le seuil, je rencontrai justement mon neveu qui quittait le vestibule. Je lui dis : « Comment se fait-il ? Je viens de vous voir à la porte du jardin, et vous aviez un autre chapeau, un autre pardessus. » Ce à quoi il me répondit : « Je n'ai pas mis le pied dehors, je m'attardais dans les chambres. Mais seulement, j'ai eu l'idée de prendre un autre pardessus et un autre chapeau ».

Que s'était-il passé ? Le jeune homme, préoccupé par le choix de son costume, avait dû envoyer sa pensée au devant de lui, comme dans l'intention, toute inconsciente, de faire patienter son parent. Et, à son insu, il avait si fortement transmis le message que ce dernier s'était en quelque sorte configuré sous des apparences sensibles, au milieu des fleurs, sur le sentier et dans le champ. Quoi qu'il en soit, le maître et le chien avaient simultanément vu l'image-pensée. L'épisode est déjà fort curieux pour ce qui concerne l'homme : il ne l'est pas moins pour ce qui a trait à la bête.

Offre aux médiums.

Le journal *Scientific American* (de New-York) invitait naguère les médiums à visiter New-York, sous la condition qu'ils eussent des... talents suffisants. « Nous avons éprouvé, disait-on, un réel désappointement, récemment, en constatant que l'enquête ouverte par nous sur les phénomènes psychiques ne nous avait connaître fait que des médiums dont les facultés étaient de nature inférieures, ou parfois même pratiquement inexistantes. Désireux qu'aucun obstacle matériel ne s'oppose à la participation, à nos expériences futures, des médiums de réelle valeur, nous faisons l'offre suivante : A tout médium digne d'examen, nous paierons les moyens de transport jusqu'à New-York, leurs frais de séjour pour la période de temps qui sera nécessaire, et leurs frais de retour chez eux. Dans le cas où un médium, acceptant cette proposition, ne serait pas capable de remporter le prix de 2.500 dollars que nous avons créé, les sommes déboursées par nous n'auront pas à nous être restituées. Cette offre s'adresse particulièrement aux médiums Hope, Powell, Kluski, Willy et Rudi Schneider; Stella C., M^{me} Silbert, Mrs Deano, Miss A. Bessinet, Mrs Wriest, et M. Jonson, et de même à tout médium au monde qui pourra prouver la véritable valeur de ses aptitudes ».

C'était tentant, et l'annonce américaine, sans doute, avait fait tourner bien des têtes.

Elle fut entendue, notamment aux Etats-Unis, où divers médiums se rendirent devant les enquêteurs du *Scientific American*. Et il s'est trouvé, paraît-il aux dernières nouvelles, que l'un d'eux, par les phénomènes qu'il produisit, intéressa vivement les examinateurs. C'est au point qu'ils viennent de publier un second communiqué par lequel ils font savoir que, temporairement, leur offre première est suspendue. Ils désirent se consacrer exclusivement à l'étude du sujet soumis à leur enquête et, jusqu'à nouvel avis, il prient les autres médiums de ne point se mettre en route. Sans donner des détails circonstanciés sur les expériences en cours, ils consentent à dire qu'elles sont du plus haut intérêt. Le médium occupe une situation élevée dans la société américaine, n'est nullement professionnel, n'a jamais « pratiqué » devant de nombreux témoins, est au-dessus des questions d'intérêt et ne demande rien tant que la discrétion, car il déteste toute publicité. On est donc réduit à attendre que les épreuves auxquelles il se prête dans le silence aient abouti

à des résultats probants. Jusqu'alors, le monde n'en connaîtra rien. Mais lorsque tout sera terminé, *Scientific American* donnera des renseignements complets sur ce qui a été fait. Patientons donc, espérons vivement que les démonstrations seront éclatantes. Leur succès aurait un grand retentissement, et jusque dans les milieux savants, qui, actuellement encore, opposent la plus âpre dénégation à la réalité des phénomènes spirites.

Le « Sorcier » John Harries.

The Occult Review (juillet) parle des « sorciers » d'un lieu dit Cwrt-y-Cadno, hameau situé dans la vallée de Cothi (Carmarthenshire). La famille de ces « sorciers » se transmet les pouvoirs depuis la moitié du XVIII^e siècle. Le plus étonnant de tous fut John Harries. A son propos, bien des récits ont été soigneusement consignés. En voici un : Certain villageois s'en va, un jour, dans une bourgade proche, pour affaires, ne revient pas, et ses amis s'inquiètent. La police le recherche sans résultat. Après quelques semaines, on va consulter Harries, qui dit : « Il est mort. Allez en montagne, entre Llandovery et Brecon, passez une maison en ruine, voyez un arbre isolé. Fouillez. Il est enterré là. » On fait le trou auprès de l'arbre et sous un monceau de feuilles tassées, le corps est retrouvé. — Une jeune fille disparaît de chez elle, et reste introuvable. Harries, sollicité d'expliquer le mystère, annonce qu'elle a été tuée par son fiancé. Le corps est sous les racines d'un arbre où il y a un nid d'abeilles. C'est la vérité même. Le meurtrier avoue son crime. A cette occasion, les autorités font comparaître le « sorcier », l'accusent de complicité. Mais il se tire d'affaire, et, en quittant le tribunal, dit au juge : « Faites-moi connaître le jour et l'heure de votre naissance. Je vous dirai le jour et l'heure de votre mort ». Le magistrat préféra n'être point renseigné et renvoya bien vite l'inculpé. — Beaucoup de médecins venaient le consulter pour des cas désespérés. — Un jour, deux fermiers sont volés en revenant du marché de Swansea. Harries, à leur requête, exerce son talent et leur demande : « Reconnaissez-vous vos chevaux et vos charrettes si vous les voyiez ? » — « Certes ». Il les conduit dans une chambre voisine et les invite à regarder dans un miroir. Ils y distinguent, nettement, les bêtes et les voitures sur un point de la route qu'ils connaissent bien. Et ils se voient eux-mêmes endormis sur leurs bancs. Un troisième individu, un fermier comme eux — et qu'ils nomment aussitôt, est près des attelages et s'empare des sacs d'argent, produits de la vente au marché. Le voleur, pressé de déclarer qu'il est le coupable, en convient à la fin, et restitue les espèces. — Un paysan va vendre des bestiaux et empoche 80 livres sterling. Il rentre ivre chez lui, et se couche, inconscient. Le lendemain au réveil, le trésor est envolé. Il va donc chez Harries qui annonce : « Le voleur va être obligé de rester couché pour tout le reste de sa vie. Quand à tes écus, tu les trouveras dans ta poche demain matin ». Le lendemain, la femme du paysan ne peut se lever. Elle est immobilisée par des douleurs qui, désormais, s'aggraveront au point qu'elle restera alitée jusqu'à sa fin. L'argent est dans la poche du costume. La femme confesse qu'ayant volé, et prise de remords, elle a restitué la somme pendant la nuit. Elle resta couchée, paralysée par son mal, pendant dix-neuf ans.

L'auteur écrit qu'il n'y a rien là de hasardeux ou de légendaire. Ce sont des faits. Le spiritisme aujourd'hui les explique par la médiumnité de la clairvoyance.

L'esprit de Lénine ?

Dans le *Daily Express*, Sir Arthur Conan Doyle traite d'une séance où se serait manifesté Lénine. Il s'agit d'une maison hantée située à Londres, non loin de Piccadilly Circus. Au rez-de-chaussée, des coups ont été entendus, un rayon lumineux a paru sur l'escalier, une silhouette d'homme, avec un visage désolé, a été vue plusieurs fois et tout d'abord par une jeune femme employée dans cette demeure. Pour vérifier les faits, diverses personnes se réunirent dans la nuit du 28 mai, à 11 heures, la jeune femme étant présente, un secrétaire, un artiste hollandais, M. Horace Leaf, médium, un médecin, le Rev. Vale Owen, et Sir Conan Doyle, toutes précautions prises contre les farceurs. A 11 h. 1/2, on se groupe autour d'une table et l'on éteint la lumière. La rue est silencieuse. On attend, en parlant à voix basse. L'obscurité est complète, mais peu à peu les yeux s'y accoutument et bientôt on voit une lueur posée sur l'escalier. Elle est toute naturelle et aisément explicable ; c'est la réflexion d'un plafond vitré, en haut de la cage dudit escalier. Quelques craquements, comme il peut s'en produire dans une vieille maison. Les mains sont po-

sées sur la table. Aucun mouvement. On présume que l'on n'obtiendra rien, quand la jeune clairvoyante dit : « Je le vois. Il est ici. Il est sur les marches et nous regarde. » Elle décrit un homme, barbu, avec une expression sarcastique dans les yeux. Le Hollandais, qui a des facultés psychiques, approuve la description semblable à celle d'une vision qu'il assure constater. Le fantôme est descendu de quelques marches. Les voyants sont très émus. Nous parlons, prions l'Entité de s'approcher, de nous dire si nous pouvons l'aider. Il quitte l'escalier, la table s'agite sur un rythme régulier. On sait que les Esprits non développés provoquent souvent des phénomènes violents, déplacent généralement les objets selon un mouvement circulaire.

Nous expliquons le « code » du langage, le dialogue commence : « Etes-vous un Esprit ? » — « Oui. » — « Un homme ? » — « Oui. » — « Est-ce vous qui hantez cette maison. ? » — « Oui. » — « Avez-vous des raisons ? » — « Oui. » — « Est-ce une question d'argent ? » — « Non » — « De papiers ? » — « Non ». — « De remords ? » — « Oui. »

J'explique à l'Esprit, dit Sir Conan Doyle, quelle est sa vie nouvelle, je l'invite à ne plus tant se soucier des affaires terrestres ; cela retarde son progrès spirituel. Je le prie de cesser d'ennuyer, de sa présence, des personnes innocentes et lui dis qu'il travaillera mieux à son salut en s'adaptant à ses conditions de désincarné et en s'appliquant à l'examen de « choses plus hautes ». On lui promet de prier pour lui. Et l'on récite, à son intention, une oraison. « Avez-vous entendu ? » questionnons-nous. » — « Oui ». Puis, il se reprend et corrige « Non ». Ce doit être un homme d'un caractère résolu qui ne se laisse pas aisément influencer. Je lui dis que je recevrais volontiers un message de lui : « Voulez-vous nous révéler votre nom terrestre ? » J'énumère l'alphabet, on obtient L. E. N. A. N. « Est-ce correct ? » — « Non. » — « L. E. N. est-il bon ? » — « Oui. » — « La lettre suivante est I ? » — « Oui. » — « Vous vous appelez Lenine ? » — « Oui. » — « Lenine, le Russe, homme politique ? » — « Oui. »

Personne ne pensait à Lenine, dans l'assistance. On ne l'attendait guère là. « Épelleriez-vous quelque chose en Russe ? » lui demanda-t-on. — « Oui ». On fait quelques essais, mais pas très persuasifs, car épeler l'alphabet d'une autre langue, — telle que le russe, — n'est pas simple. L'artiste hollandais parle à l'Esprit en diverses langues et reçoit des réponses correctes par *oui* et *non*. « Avez-vous un message à transmettre ? » — « Oui. » — Par l'alphabet, Lenine (?) dit : « Les artistes peuvent sauver, relever les nations. » (Sans doute l'Entité désigne-t-elle par *artistes* les hommes d'intelligence et d'imagination), — « Est-ce le message complet ? » — « Non. ». On chante un hymne, et soudain une petite voix se fait entendre : c'est celle du guide personnel du médium Leaf : « Il y a ici un Esprit qui veut vous parler, Esprit de grande force. Ce n'est pas un mauvais Esprit. Son aura n'est pas mauvaise. C'est un étranger. Je ne puis dire plus que cela. » On entend alors des soupirs et des gémissements. L'Esprit essaye de « posséder » M. Leaf. Il n'y réussit pas, et ne provoque, chez le sujet, que de violentes contractions musculaires. Le médium reprend conscience sans que l'on ait obtenu un résultat.

« L'Esprit rit », dit le Hollandais, lorsque l'on s'est remis à la table. Le message reprend, par à-coups, et l'on en peut déduire que Lenine (?) exprimait le désir que la Russie et l'Angleterre devinssent nations amies, avec cet avertissement que, sinon, une autre guerre éclaterait, ou la Russie serait la plus forte. Ceci entendu, la table redevint inerte. Le fantôme, déclare la clairvoyante, était retourné sur l'escalier. Là, il disparut.

Est-ce bien Lenine qui parut dans la petite maison londonienne. Sir Conan Doyle établit strictement les faits, « ce que ses yeux ont vu et ses oreilles entendu », mais il doit désirer un retour du Russe, une confirmation par des preuves plus précises. Lenine peut-être lui fournira à bref délai.

La trouvaille de l'archéologue.

The International Psychic Gazette (juillet) accueille un récit de M. Jarmin, membre de la Société royale historique de Grande-Bretagne, où il est parlé d'un rêve prophétique.

« J'étais jeune, dit le savant, et commençais à m'occuper d'objets antiques. Au cours de fouilles, j'avais déjà eu des succès appréciables. Une nuit, j'eus un rêve où je voyais un bel ensemble de vases, très rares, en un verre romain couleur d'ambre. Ces vases étaient déterrés en ma présence et ils allaient aussitôt enrichir ma collection. Deux ou trois jours plus tard, je me tenais

debout près d'un ouvrier qui creusait, dans une couche profonde de sable et je vis tout à coup qu'il sortait du sol une petite fiole de verre rouge, parfaite de forme. Je criai : « Attention ! » et dès lors, la fouille prudente amena à la lumière un groupe de reliques romaines, où figuraient des vases de terre cuite et une belle bouteille en verre couleur d'ambre... Dans la suite et sur le même emplacement, je trouvai d'autres objets de même nature, qui, en effet, nombreux, s'en furent grossir ma collection d'antiquités. »

Un avenir bien prédit.

Dans le même organe, voici le compte rendu d'une prophétie personnellement faite, il y a longtemps, au comte Mijatowitch, qui, pendant des années, fut ministre de Serbie près de la cour britannique. A l'âge de 14 ans, il se trouve en présence d'un médium qui lui prend la main et lui dit qu'il ira étudier dans les universités de l'Étranger. « Vous rencontrerez une personne plus âgée que vous et l'épouserez : vous deviendrez l'ami des princes, rois et reines. Votre carrière sera brillante en dehors de votre patrie, mais vous y reviendrez et le roi vous offrira une situation plus haute que toutes celles jusqu'alors occupées par vous, immédiatement au-dessous de celle de monarque. Mais vous hésitez à accepter. Si vous cédez à la tentation de cette offre, vous seriez vite assassiné. » A l'époque, le garçonnet rit beaucoup de cette lecture dans l'avenir. Tout, pourtant, se réalisa : universités, amitiés royales, notamment celle du roi Alexandre de Serbie. Il advint que plus tard, le comte Mijatowitch, rentrant dans sa patrie, le roi Pierre lui proposa une fonction éminente, véritable vice royauté. Il eut le bon esprit de la refuser et bien lui en prit. Celui qui l'assuma fut assassiné, à peine en place.

La lueur de mort sur les chiens.

On sait que certains clairvoyants ont la faculté de voir s'élever, au-dessus du corps des mourants, une sorte de formation nébuleuse colorée, et qui se dissipe bientôt, après le décès. Cette constatation a été souventes fois faite et rappelée, mais il ne nous paraît pas que l'on en ait parlé d'autre façon que pour ce qui a trait aux êtres humains. Rien n'en a été dit pour les animaux. M. R. G. Smith dénonce le fait, concernant un chien, dans *The International Psychic Gazette* (juillet). « Lorsque mon chien Curly mourut, je me tenais près de lui ; je vis alors une vapeur bleue se dégager de son corps, prendre bientôt la forme d'une boule, et passer par la fenêtre pour se perdre dehors ». Le fait, assez nouveau, méritait d'être retenu.

Les aventures de quatre ans de médiumnité.

D'une conférence donnée, par M^{lle} Underhell, à la Société des Recherches psychiques américaine (section de New-York) :

M^{lle} Underhell commença à pratiquer l'écriture médiumnique en Californie, en juillet 1920. (Violoniste et professeur de musique, elle étudiait la psychologie des enfants, ses élèves.) Les premiers messages furent courts, difficiles à tracer. On lui dit : « Offrez davantage à Dieu ». Elle pensa que les forces lui conseillaient d'écrire des poésies. Elle obtint des poèmes-messages, six mois plus tard, écrits d'un trait, et sans aucune recherche pour le mot et le rythme. Poèmes d'inspiration orientale. L'Esprit l'avertit ensuite qu'elle devait renoncer à la musique et se consacrer, entièrement à son œuvre nouvelle. Elle s'y refusa, aimant son art, mais il arriva que, bientôt, elle se blessa si cruellement au doigt qu'il lui fut impossible désormais de jouer du violon. Elle se détermina donc à continuer sa mission de médium-poète. Elle improvisait des strophes avec une rapidité inouïe. Un jour, dans un hôtel, elle écrivit, dans le temps matériel, 48 vers à la file, excellentement rimés et cadencés. Les Entités se communiquaient souvent à elle, surtout son guide instructeur Lydia. C'est à ce moment que l'un d'eux commença à se laisser voir du sujet, sous l'apparence d'un petit globe lumineux. La première constatation fut faite en présence d'une amie qui, sans s'être concertée avec le médium, décrivit la boule de façon absolument identique, y compris la coloration de violet foncé.

En janvier, le guide informe M^{lle} Underhell qu'elle doit partir pour un voyage en Italie le plus vite possible. Elle juge que cet avertissement est absurde. Elle n'a aucune idée de quitter la Californie, et les ressources lui manquent pour un tel déplacement. L'Esprit insiste, déclare que la « voyageuse » a assez d'argent pour se mettre en route. Quelqu'un lui en avancera du reste.

Elle s'enquiert à tout hasard, et très vite, obtient les fonds d'une source inattendue. En juillet, elle est à Florence. Un jour, l'Esprit lui donne l'ordre d'aller visiter la Casa Guidi. Or, il fait très chaud, il y a une grève de cochers. M^{lle} Underhill refuse de sortir. L'Entité insiste. Elle part donc et arrive au lieu désigné au moment où le propriétaire allait fermer la maison et quitter la ville pour une longue absence. N'eût-elle cédé au commandement, qu'elle ne pouvait visiter cette demeure, alors qu'elle avait des raisons toutes particulières d'en traverser les appartements.

A Vallombrosa, elle reçoit des messages en langue grecque ancienne, qu'un Hellène habitant la ville, à la complaisance de lui traduire. Or, elle ne sait pas un mot de grec, et cependant le texte ne présente aucune erreur grammaticale ; le vocabulaire est souvent archaïque ; l'Esprit donne tour à tour sa pensée en grec et en anglais : et les deux textes concordent comme sens, mot à mot. L'Entité signe Chrysosthème et s'exprime parfois en vers. La plupart de ces communications sont dictées en l'absence du Grec traducteur.

En 1923 (février), M^{lle} Underhill est à Capri. Un autre Esprit, William James, vient lui dicter, en quatre jours, plus de dix mille mots, dont elle fera la base d'un important ouvrage : *La Vie sous une perspective nouvelle*. Le texte est extrêmement clair, et plein d'aperçus magnifiques sur la destinée. Au mois de mai, on présente au médium un jeune Italien qu'elle ne connaît pas. Il la prie d'inviter l'Esprit communicateur à répondre, par message, à une pensée qu'il tient secrète. Les réponses sont écrites dans l'instant, et l'Entité, poussant d'elle-même l'expérience bien plus loin, dicte un message pour le jeune homme, lui dit que la crise dont il souffre ne doit pas durer, qu'il aurait tort de désespérer, qu'il doit vivre, oublier ses peines et croire au bonheur. Peu de temps après, on sait que ce malheureux était venu voir M^{lle} Underhill pour se prouver le néant du Spiritisme et aller ensuite se suicider. Frappé par la séance, il avait renoncé à son projet, l'Esprit lui avait, en quelques minutes, arraché le désespoir du cœur et sauvé la vie.

Crime vu d'Angleterre en Colombie.

Light (14 juin) fournit un nouveau cas de prémonition par le rêve, survenu dans la nuit du 25 au 26 mars, en Angleterre. Cette nuit, une femme rêve qu'elle voit son beau-père, sur la rive d'un fleuve, près de la mer, se prenant de querelle avec un individu « que, dit-elle, le lendemain, je reconnaitrais maintenant entre mille ». Elle assiste, en son rêve, à la dispute, qui dégénère vite en pugilat. Le beau-père à le dessous et, sous un coup particulièrement violent, tombe inanimé. Son agresseur aussitôt le pousse dans l'eau et s'éloigne. Terrifiée, la rêveuse s'éveille, prévient son mari, qui, tiré de sommeil, lui dit : « Rendors-toi. Ne fais pas attention à cela, ce sont de folles idées, mon père est en parfaite santé. » Il n'empêche que, le surlendemain, ils reçoivent de la Colombie britannique, où résidait leur parent, un télégramme leur annonçant sa mort. Des détails suivent. Le malheureux a bien été assassiné, et la différence des heures entre les deux latitudes établit nettement la simultanéité du songe et du crime. Le cas s'ajoute à bien d'autres, analogues. Mais n'est-il pas saisissant dans sa terrible précision ?

L'illégitime femme légitime.

Miss Saint-John Montague, dans le *Sunday Express*, raconte ses visions dans le cristal. Tout enfant, elle s'empare de la boule de cristal où sa gouvernante essayait ses propres facultés et voit, à son horreur, assassiner son père, qui était alors aux Indes. De fait, au même instant, la victime, un officier, était lâchement frappé dans le dos par le poignard d'un prisonnier, au cours d'une inspection de pénitencier. Plus tard, un autre officier demande à la voyante de lui parler de sa destinée. Elle lui décrit ses malheurs domestiques et l'assure qu'il sera délivré de la femme qu'il croit être sa femme, qui encombre sa vie, et que cette *fausse épouse légitime* disparaîtra sans qu'il ait à attendre sa mort ou à recourir au divorce. L'officier ne comprend rien à cette obscure énigme. On lui répète : « Vous êtes marié depuis sept ans ? Soit ! Mais cette femme n'est pas légalement votre femme ! » C'est un véritable rébus.

Et, un jour, la femme s'en va, lasse d'avoir tracassé son malheureux mari. Et que découvri-t-on ? C'est qu'elle était bigame, déjà mariée, ayant fait le plus complet silence sur cette première union. Ainsi, la voyante avait raison. La femme de l'officier ne pouvait être son épouse *légitime*, puisque sa première union n'avait pas été annulée. C'est une assez jolie victoire du « cristal ».

Un fait probant : la police poursuit les médiums... et va les consulter.

La police anglaise harcèle volontiers les médiums, mais va les consulter quand elle est dans l'embarras. Un gamin disparaît l'autre jour. On le recherche. On ne le retrouve pas. La police va chez le médium Florence Herghon qui, palpant un foulard de l'enfant, dit : « Il est noyé, à Morpeth Dock, et il prétend que son père s'est tué à la même place ». Le corps fut retrouvé à l'endroit désigné, où, plusieurs années auparavant, le père avait glissé et péri dans l'eau. Ce succès pourrait suffire à démontrer aux magistrats britanniques que les clairvoyants ne sont pas des escrocs et que les lois archaïques qui frappent les médiums et les assimilent à des vagabonds-voleurs devraient bien être annulées, sans plus tarder, de l'autre côté de la Manche.

Le remords de ceux qui n'osèrent point parler.

☞ *The Harbinger of Light* (Melbourne) rappelle les paroles prononcées, il y a peu de temps encore, au cours d'une conférence, par le Rev. Vale Owen, médium, qui reçut un jour, de l'Audé, les confidences d'un ancien évêque d'Edimbourg. Il en coûte, on va le voir, d'avoir vécu en niant froidement des vérités dont on était secrètement convaincu, et le malheureux évêque ne se retint point de dire, bien tardivement, la peine profonde qu'il éprouvait pour avoir commis cette déplorable faute. Il exprima son amer remords. En son temps vivant, il avait acquis la conviction que le Spiritisme représentait la vérité, mais il n'avait pas eu le courage de proclamer sa foi. Maintenant, dans son état de désincarné, il s'employait de toutes ses forces à persuader des prêtres vivants, à leur faire accepter le Spiritisme comme une évidence. Il était, hélas ! bien tard ! Dans d'autres circonstances, le Rev. Vale Owen reçut des messages de même nature, où des religieux revenaient pour déplorer la faiblesse de leur caractère, ici-bas, alors que spiritistes convaincus, ils se taisaient, ou, pis encore, fulminaient du haut du pupitre contre « l'erreur diabolique. »

Façons de parler.

☞ Un lecteur de *Harbinger of Light* demande la réforme des expressions employées pour annoncer que quelqu'un est mort. Il s'étonne que les spiritistes écrivent, dans leurs rubriques nécrologiques : « Nous avons le regret d'apprendre que M. un Tel est passé dans une autre vie. » Pourquoi *regret* ? demande-t-il. Et pourquoi public-t-on, de même : « Tel ou tel groupe a perdu l'un de ses précieux collaborateurs, mort, etc... » Pourquoi *perdu* ? En bon Spiritisme, il est évident que ce collaborateur excellent n'est point perdu, qu'il continue à travailler pour la cause... et le groupe, de l'autre côté. « Il faudrait trouver d'autres façons de parler ». Bien entendu, la perte d'un parent, d'un ami n'est point un événement réjouissant par lui-même. La mort coupe des liens que les meilleurs spiritistes ne peuvent éviter de sentir tranchés, au moment de la séparation terrestre. « Néanmoins, l'accentuation du sentiment de regret par le choix d'un mot attristé ne me semble pas en harmonie avec notre connaissance des faits. »

Cet Australien a théoriquement raison, mais il a tort peut-être d'attacher trop d'importance à la valeur stricte des termes. Si les spiritistes *regrettent* la présence physique et même la présence morale du défunt, ils n'oublient pas que la mort n'est qu'une porte ouverte sur la Lumière, et leur tristesse s'accompagne toujours d'une pensée réconfortante, exprimée ou sous-entendue, qui joue le rôle de correctif très suffisant et très clair à la terminologie, en apparence désolée, que condamne le protestataire d'au delà les Océans. Il n'y a pas discordance entre le fait de dire : « Je regrette la mort de M. X... » et celui de penser, par tacite convention, « mais je sais bien qu'il vit toujours ». Les spiritistes ne pleurent point, à beaucoup près, autant que ceux qui ne le sont pas. Ils cèdent à la peine, au coup qui les frappe, mais, bien vite, se ressaisissent et opposent la doctrine de la vie impérissable au néant d'une mort qui anéantirait tout. C'est leur privilège, et c'est leur force. Les mots n'ont, à vrai dire, que la valeur qu'on veut bien leur donner. On ne peut pourtant pas imprimer, au décès de quelqu'un : « Nous avons le plaisir de vous apprendre que M' X..., vient de passer dans l'Astral. » C'est un peu trop demander à la nature humaine et bien des gens en seraient suffoqués. Il est vraisemblable que changer les formules ne modifierait en rien les senti-

ments et que l'expérience ne vaut pas d'être tentée. L'essentiel est de ne point perdre de vue que derrière le grand regret, il y a le grand espoir et que, parlant de la date du trépas, on donne toujours à connaître celle d'une naissance.

Petites nouvelles.

* * M. H.-J. Liddell vient d'être nommé Président de la Glasgow Association of Spiritualists. Ayant perdu son fils à la guerre, M. H.-G. Liddell vint au Spiritisme, par la lecture et l'expérience, et ne tarda point à acquérir la conviction que là était le réconfort et la vérité. Devenu vice-président de l'Association, il y remplace aujourd'hui, à la présidence, M. John Stewart, qui en fit l'intérim pendant la maladie et depuis la mort du regretté M. Galloway.

* * Nous recevons le premier numéro de : *Al divino Maestro*, périodique mensuel, organe du centre « spirite philosophique », du même nom, dont le siège est à Antigua Guatemala (République de Guatemala). La devise en est : vers Dieu, par le bien et la science. On y trouve, après une excellente déclaration de principes, des communications médiumniques d'une nature élevée et un extrait de l'œuvre d'Allan Kardec sur la « Médiummité ». Cet organe ajoutera utilement à l'action propagandiste menée, d'autre part, et avec vigueur, par nos frères guatémaliens.

* * *A Verdade*, de Bahia (Brésil), qui atteint son neuvième numéro, est fort bien inspiré en fixant, d'abord, près de ses lecteurs, et en termes parfaitement nets, ce que doit être la doctrine spirite. C'est ainsi qu'une partie du journal est, et restera quelques mois encore, consacrée à la reproduction des pages les plus célèbres d'Allan Kardec. — Félicitations à M. Paolo Alberto, directeur de cette jeune publication.

* * La Revue *Kalpaka*, éditée par le Dr T. R. Sanjivi, à Tinnevely (Indes), et dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de dire le bien le plus justifié, voit se développer son succès aux Indes et dans le monde. C'est ainsi qu'elle désigne, dans son fascicule de mai dernier, comme son représentant officiel en France, M. Hanson Cleveland Coxé, 61, avenue de Suffren, Paris. C'est là que l'on peut, si l'on le désire, trouver les renseignements les plus complets sur le mouvement des études psychiques et du Spiritisme en pays hindou.

* * Compliments et vœux de « bonne santé » et de « longue vie » au périodique nouveau-né, *Voz do Alem* (organe du centre spirite *Reflexos de Verdade*, mensuel), à Bejà, Portugal. Cet organe propagandiste sera distribué gratuitement « pour répondre au nom de l'Esprit, est-il dit, à ces prétendus ballons d'oxygène que lancent les esprits forts et les matérialistes dans le but d'entraîner les foules ignorantes vers la méconnaissance de la seule vérité. »

* * L'ouvrage *The Making of Man*, de sir Oliver Lodge, vient d'être traduit en français par M^{me} Fayre et M. Frédéric Stephens, et va être édité par la maison B. P. S., rue Copernic, 8.

* * Un collège préparatoire de médiums a été fondé par l'Association spirite de l'État d'Illinois (Etats-Unis), richement subventionné par des dons considérables. Une chaire de « phénomènes psychiques » a été créée à l'université de Leland (Stanford).

* * Vient de paraître un nouveau journal spirite : *La Voz de los Missioneros*, à Santo-Clara (Cuba), organe du groupe spirite de même nom.

* * *L'Alliance Kardeciste*, récemment fondée au Brésil, est en plein développement (siège social : Rio-de-Janeiro). Article 8 des statuts : la Société unira tous ses efforts pour obtenir une parfaite et absolue unité dans la famille spirite sous l'étendard kardeciste.

* * La Société astronomique « Espagne et Amérique » se propose de monter un équatorial à l'Institution spirite Ballbé de Barcelone, ainsi que d'y installer divers appareils d'astronomie et de météorologie.

* * Des Filiales de la Société d'Etudes psychiques « Rome-Milan » — dont le très important organe est *Luce e Ombra*, ont fondé divers groupements à Gênes, Naples, Trieste ; elles possèdent leurs organes particuliers : *Sinaï, Réincarnation, Atanor*, etc.

* * La Société d'Etudes psychiques de Bel-Abbès a inauguré son local, angle des rues Montagnac et Mogador, le dimanche de la Pentecôte.

* * La Société spirite Union Pancho Sierra, de Pancho Serra (République Argentine), a créé une classe hebdomadaire d'Enseignement de l'Évangile selon le Spiritisme » pour les enfants.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Dans **L'Ame Gauloise** du 25 mai, sous la signature de Gabriel Gobron :

Dès que l'Institut Métapsychique international fut fondé et organisé à Paris par le philanthrope M. Jean Meyer, pour gagner à la science une *terra incognita*, on vit immédiatement s'inquiéter et surgir une phalange de gens qui s'avèrent les ennemis des idées nouvelles. Les campagnes contre la métapsychique prirent une violence inouïe, du fait qu'elles entraînent un court instant a grande presse dans le sillage de leur évidente partialité.

...Mais ce qui est réconfortant, c'est qu'au dessus des misérables passions humaines, la Vérité, des régions sereines où elle plane, poursuit lentement, régulièrement, invinciblement, sa marche vers la lumière. Et c'est pourquoi nous pensons que les nouvelles conquêtes de la métapsychique seront un jour — et ce jour est proche — des réalités indiscutées.

De **L'Express de l'Est**, du 7 juin, nous extrayons l'intéressant écho que voici :

Les enfants animés de manie ambulatoire, qui, brusquement, abandonnent le domicile paternel pour filer à l'aventure, sont-ils influencés par la lecture de Robinson Crusôé, par les héros rocambolesques du cinéma, ou bien sont-ils dirigés par un phénomène d'occultisme ?

On ne sait encore ce qui commande à leurs petites cervelles. Mais l'influence psychique mérite d'être prise en considération, ainsi que le démontre l'aventure survenue au petit Pasqualino.

Ce petit Italien de 6 ans quitta subitement le domicile de la marâtre chez qui il habitait, pour se soustraire aux mauvais traitements qu'elle lui infligeait. Il parcourut la route de Aversa à Milan et vint se réfugier chez sa grand'mère.

Jusqu'à-là, rien d'extraordinaire. Mais où le mystérieux intervient, c'est quand on apprend que le bambin n'était jamais venu au logis de son aïeule et lorsqu'il raconte qu'il y fut conduit par une dame très grande, très pâle, dont il reconnut les traits sur un portrait. Or, ce portrait représentait sa mère, qui mourut en le mettant au monde.

Les fervents de l'occultisme verront dans l'odyssée étrange du petit Pasqualino une confirmation de leurs théories et les incrédules se perdront en explications qui ne feront qu'augmenter l'énigme.

Le Petit Dauphinois, de Grenoble, publie dans son numéro du 3 juin, un long et substantiel article de M. Paul Clairieux, intitulé : « Coup d'œil sur la question du spiritisme ». Nous en extrayons les passages suivants :

...Dans les milieux savants, on se montre peu disposé à admettre la réalité des faits, et moins disposé encore à leur attribuer une origine surnaturelle. On demande des démonstrations décisives, on exige des preuves irrécusables...

...Plusieurs raisons portent à croire que le débat n'est pas clos et que le jugement prononcé ne restera pas sans appel. La raison essentielle est celle-ci : c'est que la tricherie du médium, aussi fréquente soit-elle, ne peut être la cause générale et exclusive des phénomènes spirites. En d'autres termes, il est inadmissible qu'à toutes les séances, tous les médiums surveillés aient réussi, néanmoins, à bernier tous les assistants et tous les contrôleurs. Des savants éminents, les Crookes, les Richet, les Lombroso, les Flammarion, mis en garde une fois pour toutes par la première fraude avérée, ont opéré dans la suite sur divers médiums sévèrement contrôlés...

...Lombroso a étudié lui-même un enfant qui, âgé de moins de 5 ans, était doué de facultés médiumniques et produisait des effets extraordinaires. Oserait-on, dans ce cas, parler de truquage et de mystification ?

Le Républicain d'Orléans consacre sa « Chronique Scientifique » du 23 juin, sous la signature du D^r J.-Marcel Soum, à l'étude du dernier livre du D^r Geley : *Ectoplasmie et Clairvoyance* :

¶ Tous les événements contraires qui venaient de s'accumuler, d'une façon en apparence si désastreuse (sur la métapsychique), étaient, il faut en convenir, réellement décourageants... ce qui ne veut pas dire que l'on se soit découragé. Ça n'a été, en somme, qu'une averse ; et comme on voit une pluie d'orage purifier l'air atmosphérique en rabattant sur le sol microbes ou miasmes délétères et même se montrer fertilisante, ainsi ces pénibles tribulations tourneront, en définitive, à l'avantage de la biologie supranormale en éclairant le public sur les causes les plus graves des difficultés auxquelles elle se heurte. Les métapsychistes peuvent donc se rassurer et regarder l'avenir avec une tranquille confiance, dût cette sérénité ramener une fois de plus un sourire indulgent ou des paroles de haine sur les lèvres des incroyables et le sarcasme sous leur plume.

A propos, spécialement, du dernier ouvrage du D^r Geley, le D^r Marcel Soum écrit :

On a reproché au D^r Geley, à propos d'un autre de ses livres très important et déjà ancien (*De l'Inconscient au Conscient*), la faiblesse de sa documentation : « Il ne vous est pas permis, lui disait-on, d'édifier une philosophie scientifique, à la fois révolutionnaire et complexe, sur des faits insuffisamment étudiés et insuffisamment établis. » Maintenant, on ne pourra plus en dire autant. Ce volume ne contient aucune théorie, c'est un simple recueil de faits ; mais il doit servir de base à un autre ouvrage qui verra le jour plus tard et qui contiendra, remaniées et complétées, les inductions philosophiques chères à l'auteur, soumises, cette fois, à la lumière de faits nouveaux...

...Et nous concluons, à notre tour, en contemplant, lecture faite, un si imposant amoncellement de faits que ce livre formera, à côté de *L'Extériorisation de la Motricité*, d'A. de Rochas et du *Traité de Métapsychique*, de Ch. Richet, un des piliers les plus fermes de la physiologie supranormale.

L'Opinion a publié le rapport de la commission qui examina le médium (?) Erto après l'Institut Métapsychique, et conclut, comme lui, à la fraude. Voici ces conclusions :

1^o Le médium n'a pas de transe..... ce mot étant pris dans le sens de « état second ». Il simule la transe avec des mouvements purement musculaires et des modifications du rythme respiratoire sans qu'il y ait dans son organisme aucune anomalie physiologique ;

2^o Il se munit avant la séance d'un petit fragment de ferrocérium et d'un morceau de plume en acier. Dans l'obscurité, il frotte le ferrocérium sur le morceau de plume, et il produit ainsi des étincelles, en dissimulant le bruit dans un « han » violent.

Le rapport est signé de MM. A. Berné, Albert Bloch, Maurice Garçon, Paul Heuzé, Ch. Lormand, Marcotte, G. Maingot, Jean Vinchon. Il nous souvient que M. Paul Heuzé jurait, naguère, ses grands dieux (en pleine tribune du Faubourg) qu'il se refusait à faire partie d'aucune commission de contrôle et qu'il ne voulait jamais assister à aucune expérience. *Sic transit...*

On sait, d'autre part, que M. Pasquale Erto a interjeté appel du jugement de la commission Heuzé, comme des accusations précédentes de l'Institut Métapsychique, et que le D^r Geley lui avait, en ce qui le concerne, donné un an pour se réhabiliter.

Comœdia du 14 juin raconte ce fait curieux :

Il y a de longues années — plus de vingt-cinq ans — M. Doumergue, président de la République aujourd'hui, et alors magistrat, rencontre sur une route de son village natal une gitane qui insiste pour lui lire dans la main, et lui dit bienlôt : « Oh !... oh !... tu seras... comme un roi... mais... pas dans cette province... dans un pays plus grand. » M. Gaston Doumergue sourit et n'attacha aucun intérêt à cette « clairvoyance ». Depuis le dernier Congrès de Versailles, la gitane d'Aigues-Vives a raison. Celui à qui elle prédisait l'avenir n'est pas un roi, mais il est à l'Elysée, et la France est en effet plus grande que la province où l'ancien magistrat colonial s'entendait annoncer, par la fille errante, une sorte de dignité souveraine, sans trône ni diadème.

La Renaissance politique et littéraire (14 juin) écrit :

Le médium Guzik, qui avait été accusé de fraude par quelque professeur de la Sorbonne, vient de donner un certain nombre de séances privées dans les conditions les plus sévères et notamment les pieds attachés. Les phénomènes se sont néanmoins produits et la métapsychique a ainsi recruté de nouveaux adeptes dans le monde savant : parmi eux se trouverait, nous assure-t-on, l'éminent chirurgien de Martel... Ne traitons pas trop vite d'imposteurs ceux qui nous invitent à prendre au sérieux la manifestation d'une force dont il serait vain de nier l'existence par cela seul que nous ne pouvons pas l'expliquer. Mettons de côté tout orgueil insolent et borné. Que savons-nous ? Soyons humbles... et attentifs.

Le Figaro du 21 juin parle des « superstitions de Moréas ». Le poète Jean Moréas était peut-être moins superstitieux que ne le pense l'auteur de l'article, M. Ernest Raynaud. Il discourait de mystères dont la clé lui échappait, mais il en avait la forte perception, et, dans son ignorance du « pourquoi », il ne se refusait pas à admettre la possibilité de faits qui donnaient à rire à ses contemporains. C'est ainsi qu'on put, sur ses lèvres, recueillir un jour cette déclaration, où est constaté, en passant, un phénomène d'ordre spirité :

Je suis persuadé, me dit Moréas, que, si nous nous observions mieux, nous découvririons que rien ne nous arrive dont les dieux ne nous aient avertis et dont ils ne nous aient donné le pressentiment. Je trinquais un soir avec des amis. Mon verre se cassa brutalement dans ma main avec une telle force que les morceaux allèrent s'en éparpiller au loin. Je sus plus tard qu'au même instant, mourait en Grèce le plus cher compagnon de ma jeunesse. Les sceptiques auront beau s'insurger. Il faut, comme je l'ai écrit dans mon *Iphigénie* :

*Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache.*

Revue spiritualistes

Le Voile d'Isis (n^o 53), parlant du plus récent ouvrage du D^r Geley, écrit, en commentant l'extrait publié de cette œuvre, dans la *Revue Métapsychique* : « Étude tout à fait remarquable » :

Jamais, à mon avis, la question de l'ectoplasme et de la clairvoyance, si nébuleuse et si troublante, n'a été plus sagement, plus scientifiquement et plus lumineusement traitée. Nous engageons vivement les sceptiques, et surtout les savants officiels, ceux de la Sorbonne en particulier, à lire et à méditer ces excellentes pages. On peut apprendre à tout âge !

Nous lisons dans **La Vie d'Outre-tombe** (Revue spirite belge) :

Le dimanche 1^{er} juin a eu lieu, à la Fédération spirite liégeoise, une cérémonie particulièrement émouvante. Dix-huit petits enfants et jeunes gens de 11 à 18 ans ont reçu la consécration de leur qualité de membres de la grande famille spirite. M. Lhomme, prenant la parole, a exposé

aux enfants et à l'assistance le caractère élevé de la cérémonie. La séance s'est terminée par diverses communications qu'obtinrent les médiums M. Massar (de Retinne) et M^{me} Lambert (de Liège). Un Esprit exposa à l'auditoire ce que doivent être les devoirs du vrai spirite, et tel autre, relatant sa vie, engagea les jeunes spirites fêtés ce jour-là à toujours conformer leurs pensées et leurs actes à la volonté divine.

La même Revue publie sous la signature de M. Jules THIEBAULT, un compte rendu de phénomènes de matérialisations qui ont eu lieu à Mantes, chez M^{me} Alexandre.

Les séances, conduites avec méthode, paraissent déjà avoir donné des résultats importants. Espérons que le puissant médium dont disposent les expérimentateurs arrivera à donner des preuves positives pour la science.

La Revue internationale **Vers l'Unité** (Genève), en son fascicule mai-juin, signale, parmi les articles de si haute pensée dont elle est nourrie, une occasion où les « arbitres » de la Sorbonne montrèrent une injustice égale à celle qu'ils affichèrent si imprudemment en condamnant le médium Guzik :

N'a-t-on pas vu la Sorbonne crier au scandale à propos de la soutenance d'une thèse géniale qui n'avait que le tort de montrer, à l'aide de textes indiscutables, les erreurs et les excès du rationalisme traditionnel ? On ne put refuser le bonnet de docteur à l'auteur de cette thèse, mais on eut soin de l'écartier de l'enseignement officiel français. Il est vrai qu'on n'osa pas aller jusqu'à la brûler en place de Grève.

Il s'agit de la thèse de M. Louis Rougier : *Les Paralogismes du Rationalisme*. Le philosophe heurtait là toutes les convictions et doctrines des « Maîtres ». Ce crime suffit pour qu'on sévît contre une vérité qui ne semblait pas bonne à dire. Qu'il s'agisse de philosophie ou de métapsychique, la Sorbonne semble toujours prête à se mettre des ceillères et à organiser sa défensive.

M. Gabriel Gobron, dans **Le Fraternaliste** (Douai), commentant l'ouvrage récemment paru : *L'Indiscipline des mœurs*, de M. Paul Bureau, écrit :

Un des orateurs matérialistes du siècle, parlant du spiritisme, l'a qualifié « la lèpre du siècle », à raison (prétend-il) des grands ravages qu'exerce le mal dans notre société. Sans doute est-ce encore une façon magistrale de rendre un éclatant hommage à ce que nous appellerons, nous, la « contagion du bien ». Bon gré mal gré, Monsieur le matérialiste, il en faudra prendre votre parti : Ce spiritisme est appelé à un succès mondial, et il sera la grande et formidable actualité du xx^e siècle.

...En paix comme en guerre, le matérialisme scientifique anéantit l'œuvre de vie par l'œuvre de mort. Montaigne a toujours raison : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Comment le matérialisme aurait-il une conscience ? La conscience n'est-elle pas, pour lui, un « épiphénomène », un produit comme le sucre ou le vitriol ?

Le **Journal de Magnétisme et de Psychisme expérimental** (mai) annonce que l'École pratique de magnétisme et de massage est désignée par le Ministre de l'Hygiène pour préparer un diplôme d'État. Parmi les enseignements que donne cette École figure le magnétisme et l'hygiène mentale. Jusqu'à ce jour, le programme ministériel ne prévoit de diplômes officiels que pour le « massage », mais l'on espère que, dans un temps prochain, magnétisme et hygiène mentale seront admis, par l'État, comme autorisant l'octroi d'un diplôme. Ce serait fort bien. Ce progrès envisagé en met, parallèlement, en question un autre. Les difficultés à surmonter ne rebuteront pas ceux qui s'attachent à sa future réalisation : le statut des médiums guérisseurs est plus qu'indéterminé. Ces véri-

tables « médecins », en dehors des méthodes légalement reconnues, réalisent des cures incontestables dans bien des cas. Pourtant, il advient qu'ils sont poursuivis devant les tribunaux. Il y a là une grosse réforme à conduire à terme et l'avenir devra apporter quelque justice en cette affaire, par une réglementation à préciser, mais dont le besoin se fait de plus en plus impérieux.

On trouvera, en français, dans l'excellente revue annamite **Viet Nam Thanh Nien Tap Chi** (Hanoï), un commentaire très développé des six œuvres maîtresses du philosophe chinois Confucius, lecture précieuse qui permettra de se rendre compte, avec une parfaite clarté, du parallélisme des enseignements moraux du spiritisme moderne et des doctrines proposées aux hommes de son temps et de tous les temps par l'auteur célèbre du *Livre des Rites*.

M. Jean Gattefossé (Société Psychique de Lyon), dans la **Revue Métapsychique belge** de juin-juillet, donne cet avertissement qui vaudrait d'être entendu par beaucoup :

Les savants, si l'on doit appeler ainsi ceux d'entre nous qui se consacrent à la recherche de la Vérité ou des moyens d'améliorer notre existence physique, sont toujours aidés par des intelligences invisibles, complètement indépendantes d'eux, qui les guident par télépathie. Aveuglé par l'orgueil, la grande majorité des savants nie d'autant plus facilement cette aide constante, que l'on peut s'efforcer de croire puiser les intuitions dans la subconscience normale. D'autres nombreux savants, parmi les plus grands, admettent, à l'imitation de célèbres écrivains de l'antiquité, l'origine extérieure et parfois divine de leurs découvertes. Que ceux-là fassent encore un pas en avant ! Qu'ils ne craignent point d'apprendre des désincarnés les meilleures conditions pour l'obtention des révélations télépathiques par l'exercice de la méditation ; ou même qu'ils ne négligent point d'entrer en communication directe avec leur guide par les moyens médiumniques que les spirites leur proposent d'étudier. Ils feront ainsi réaliser à notre civilisation un progrès subit par l'adjonction aux méthodes actuelles d'investigation, de celles des anciens, si fécondes comme l'on sait, puisque la science matérialiste moderne arrive péniblement à redécouvrir d'anciennes vérités qui faisaient le fond de leurs connaissances, telle l'unité de la matière.

Fédération Spirite Internationale

Appel aux Spirites du monde entier

On nous communique l'appel suivant :

Les 27 et 28 août 1923, au Congrès de Liège, étaient jetées les bases de la Fédération Spirite internationale (F. S. I.), dont le siège a été fixé à la Maison des spirites, 8, rue Copernic, à Paris (16^e).

Depuis cette époque, la F. S. I. a vu se grouper autour d'elle un nombre imposant de Sociétés, Associations, grands groupes, fédérations et sous-fédérations qui, du monde entier, ont répondu à son appel par la plus large fraternité. Le faisceau des bonnes volontés, des idéaux communs, des grandes aspirations qui, pour le bien de l'humanité, prennent leur source dans l'au-delà, se grossit de mois en mois, et l'on voit avec joie approcher l'année 1925 qui, en France, à Paris même, dans un congrès mondial dont l'ampleur et la solennité doivent être sans précédent, ralliera, venus de tous les continents, représentant une immense collectivité, les délégués de ces Sociétés sœurs, unies dans le même sentiment de progrès, et visant au même noble but : *le triomphe de l'Esprit dans les royaumes de la matière qui n'a que trop régné*.

Avec tout notre cœur, avec toute notre foi, assurés de remplir un devoir sacré, celui de hâter par notre appel la constitution d'un bloc spirite puissant, souverain et répondant, par sa force, aux

besoins impérieux du temps présent, nous prions, avec la plus vive insistence, toutes les formations spirites de toutes les nations d'envisager cette date prochaine du Congrès international de Paris et de prendre des décisions immédiates pour participer à cette admirable manifestation de notre Foi. Les plus vastes organismes spirites et spiritualistes de la terre nous ont déjà envoyé ou vont nous faire parvenir à bref délai leur adhésion. Nous représentons déjà une immense armée pacifique, dont tous les capitaines et les soldats n'ont d'autres armes que celles de la certitude, de l'assurance de détenir la vérité et de ne vivre que pour son affirmation éclatante, par-dessus toutes les doctrines qui retardent l'épanouissement du plus grand amour parmi les humains, sous le regard vivant des morts !

Mais il existe encore des groupements importants dont le ralliement se fait attendre. C'est à ceux-là que nous disons : « Venez à nous, joignez-vous à vos frères qui ont compris l'autorité dont pourrait être investie, un jour prochain, une Fédération Spirite internationale rassemblant en un même foyer d'action toutes les énergies, toutes les volontés, toutes les valeurs combattantes éparses sur la surface du globe.

A tous ceux-là, nous répétons que l'union fait la force, et que la force, en l'espèce, est le droit, le droit magnifique des spirites à proclamer l'avènement du règne de l'Esprit dans un monde blessé, douloureux, inquiet, et qui en a un si impérieux besoin.

Fédérations de tous pays, nous avons confiance en votre décision. Nous vous attendons à Paris, dans un an. Nous sommes certains que vous y serez présentes. Et c'est dans cette assurance, attendant votre très prochaine lettre d'adhésion, que nous vous adressons notre salut cordial, en vous disant : « A bientôt... et merci ! »

Pour le Comité exécutif :

Le Secrétaire général,

André RIPERT.

Conférences

Paris. — La conférence de M. Ripert sur *La Psychométrie et sa valeur philosophique* a eu lieu, comme annoncé, à la Maison des spirites, le 19 juin.

M. Ripert a traité ce sujet complexe avec une compétence qui montrait, pour le moins, que cet important sujet lui était familier. L'enchaînement de sa démonstration et la solidité de son raisonnement, à la fois scientifique et spirituel, ont passionnément intéressé son très nombreux auditoire.

M. Ripert n'a pas manqué de faire ressortir comment le spiritisme trouvait, dans la clairvoyance, une base de démonstration expérimentale indéniable. La liaison que la psychométrie révèle entre les hommes par l'observation des échanges de leur « forme-pensée » conduit à une morale et à une philosophie faite de solidarité et d'amour.

L'attention extrême avec laquelle M. Ripert a été écouté et les chaleureuses approbations qui ont accompagné ses conclusions, lui sont, sans aucun doute, un encouragement pour continuer, à la rentrée, la série de ses études sur le spiritisme philosophique, moral et social.

La Revue Spirite publie, d'autre part, un article de M. Ripert qui est en quelque sorte, le résumé de sa conférence.

Nos amis de province seront certainement heureux de pouvoir en apprécier le caractère et l'argumentation.

Lyon. — Nous apprenons que M. Malosse a fait deux nouvelles conférences, dont l'une au Creusot, le 19 juin, et l'autre à Montceau-les-Mines, le 5 juillet. Dans cette dernière ville, près d'un millier de personnes s'étaient rendues à la réunion. Des brochures y ont été distribuées et un journal de la région, *L'Union Républicaine*, a publié un compte rendu détaillé de la conférence. Ceci montre à quel point les idées spirites gagnent du terrain.

Bibliographie

L'Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne, par Claire GALICHON. — Éditions B. P. S., 8, rue Copernic, Paris. — Prix : 8 francs.

Ce serait faire offense à son active carrière de militante que présenter, comme une inconnue, M^{me} Claire Galichon, aux lecteurs de *La Revue Spirite*. Ils n'ignorent pas son courageux effort et ses œuvres passées. Nous sommes heureux de leur signaler aujourd'hui son nouvel ouvrage qu'elle signe sous le titre : *L'Imitation de Jésus-Christ devant le Spiritualisme moderne* et qui ne peut manquer de faire sensation. Excellamment, l'auteur a su dégager de l'*Imitation*, hier encore strictement appuyée sur les dogmes, tout l'enseignement de philosophie purement spirite que ce chef-d'œuvre contient et qui n'avait jamais été mis en lumière. Ainsi un livre de haute mystique, justement célébré pour son élévation de pensée et sa magnifique inspiration, prend enfin son caractère intégral sous cette présentation nouvelle où, par dessus l'orthodoxie des textes apparaît désormais toute la vérité qu'y mit, jadis, son premier auteur, vérité intimement concordante avec les certitudes du spiritualisme dont nous nous réclamons. L'heure est des mieux choisie pour publier et répandre dans la foule sans cesse accrue des spirites, cette *Imitation*, méditée par une kerdéciste et où, cette fois, l'éloquence des textes se trouve multipliée par la mise en relief de tout ce qu'ils contiennent de conforme à la doctrine spiritualiste telle que nous la concevons. M^{me} Claire Galichon a rendu là un service signalé à la cause et son œuvre prend, dès maintenant, place parmi les grands « classiques » du spiritisme.

Discours présidentiel à la Society for Psychical Research (Londres, 1923), suivi de **Essais médiumniques (Uranographie générale)**, de Camille FLAMMARION. — Un volume : 2 francs, aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris.

Le savant astronome, dont le monde entier honore les travaux de vulgarisation, et dont on connaît les profondes convictions spiritualistes, a été élu Président de la célèbre « Society for Psychical Research » de Londres, pour l'année 1923.

L'honneur de présider, pour une année, aux destinées de la docte assemblée, n'a été offert, jusqu'ici, qu'à deux Français, d'ailleurs de réputation mondiale : M. Charles Richet, en 1905, et le philosophe Henri Bergson, en 1913.

Le discours d'installation de M. Camille Flammarion met en relief certains rapports intéressants entre les sciences psychiques et l'objet direct de ses études officielles, l'astronomie.

Ce petit volume est complété par la reproduction d'une communication médiumnique du plus haut intérêt, obtenue par M. Flammarion, au cercle Allan-Kardek, à la Société spirite de Paris en 1862-1863. Ce curieux document, qui témoigne que le grand astronome fut, dès son jeune âge, non seulement épris des questions spirites, mais encore excellent médium, porte la signature posthume de l'Esprit de Galilée.

Tout le monde voudra lire ces pages de l'« Au-delà » qu'illustre l'un des plus grands noms de la pensée contemporaine et qui évoquent, parallèlement, l'un des plus grands de l'histoire des sciences.

Le Naturisme intégral, méthode de régénération individuelle et de progrès social, par J.-C. DEMARQUETTE. — En vente aux Editions B. P. S., 8, rue Copernic, Paris.

L'auteur donne comme sous-titre à son ouvrage : « Le secret du bonheur », et c'est une promesse bien tentante qu'il fait à l'humanité, dont, précisément, l'activité a pour but principal la recherche du bonheur. Les spirites ne peuvent rester indifférents à l'effort général de M. Demarquette. Par leur foi, tous ne conquièrent pas le bonheur intégral, mais l'approchent souvent de bien près. Ils ne peuvent manquer d'être curieux des autres méthodes ici proposées. Bien vite, ils constatent que naturisme et spiritisme ont des points de contact, puisque, dès la préface, ils lisent que le bonheur ne peut être obtenu, sinon par la *fidélité aux lois de la vie et de la nature humaine*. Etre spirite, n'est-ce point souscrire aux lois les plus hautes de la vie prolongée par delà le tombeau, et croire à l'évolution de la nature humaine, par un patient acheminement, jusqu'à ses destinées divines ?

Tel que le conçoit M. Demarquette, un naturisme dépouillé de ses anciens aspects *matériels*, devenu, moralement et spirituellement « un moyen de perfectionnement humain », par ce qu'il contient d'idéal, dans le progrès social, dans la culture intellectuelle et même physique de l'individu, dans l'éducation de l'enfant, jusque dans l'agencement du cadre de la vie, plastiquement, pour chacun et pour tous, peut s'apparenter avec notre Credo. C'est là une vérité précisée avec force par le philosophe, qui signe ces pages en écrivant : « Le vrai naturisme trouve son expression achevée dans l'idéalisme le plus noble, le mysticisme le plus pur, et non dans quelque grossier matérialisme aux appétits rétrogrades tournés vers l'animalité. » Son livre, que trop modestement il intitule « manuel », sera d'une lecture profitable à tous nos amis qui, sachant le lire avec des yeux de spirites, pourront y retrouver un heureux écho de leur doctrine vivante et vivifiante.

La Réincarnation selon le Spiritisme, par HENRI SAUSSE. — (Enseignements d'Allan Kardec.) — En vente aux Editions B. P. S., 8, rue Copernic, Paris.

L'auteur déclare aux premières pages : « Un désir qui m'a été bien souvent manifesté au cours des quarante années pendant lesquelles j'ai rempli les fonctions de secrétaire général de la Fédération Spirite lyonnaise est celui-ci : « Ne serait-il pas utile de réunir en un seul ouvrage tous les points de la Doctrine qui, dans les œuvres d'Allan Kardec et de Léon Denis, ont trait à la Réincarnation ?... C'est là certainement une lacune à combler. » La lacune est aujourd'hui comblée, et d'une façon toute magistrale, qui fait le plus grand honneur au compilateur, dont le haut savoir et la profonde connaissance des vérités spirites se sont affermis en des œuvres justement appréciées : *Espérance et courage*, *Le Spiritisme à Lyon*, *Biographie d'Allan Kardec*, *Biographie de Léon Denis*, *Des preuves, en voilà !* etc. Les vies successives (d'après les travaux du colonel de Rochas), l'oubli et la mémoire partielle du passé (d'après Allan Kardec), la pluralité des existences corporelles, la justice de la Réincarnation dans les différents mondes, le sort des enfants après la mort, celui des Esprits errants, le choix des épreuves, le retour à la vie, les limites de l'incarnation, ainsi que sa nécessité, l'idée de la réincarnation dans l'antiquité et en diverses régions du globe, autant de problèmes, parmi d'autres, dont la solution est une fois de plus apportée dans cette œuvre. Synthèse que les spirites, les hésitants et les incroyants consulteront avec un égal intérêt. La dernière strophe du poème inspiré, *Pourquoi ?* par lequel M. Henri Sausse ponctue son livre, pourrait aussi bien lui servir d'épigraphe :

Sachons mettre à profit chaque nouvelle aurore,
Et cette grande loi qu'on ne peut transgresser :
Naître, mourir, renaître et puis mourir encore,
Pour, à nouveau, renaître et toujours progresser.

The Mystery of Joan of Arc. — SIR CONAN DOYLE.

La traduction du beau livre écrit sur JEANNE D'ARC par M. LÉON DENIS obtient, en Angleterre, un succès considérable... et prévu. On sait que Sir CONAN DOYLE a présenté cette œuvre à ses concitoyens, sous le titre *The Mystery of Joan of Arc*. Parmi les nombreux commentaires de la presse britannique, détachons, aujourd'hui, celui-ci, du *Sunday Times* : « C'est là, à tous égards, un livre de haute valeur historique en même temps qu'une lecture toute pénétrée d'un profond charme littéraire. Cette œuvre nous permet de vivre un instant en communion spirituelle avec une grande Âme, tout près du Christ, avec l'être de la plus haute spiritualité dont le souvenir subsiste sur cette terre. »

Sous le feu de l'Esprit, par Marie POTEL. — Un volume édité aux Presses universitaires de France. En vente aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic. — Prix : 9 francs.

L'auteur de la « Divine Réalisation » nous présente aujourd'hui, en un poème passionné et tout vibrant d'idéal, un essai de synthèse philosophique et mystique, visiblement inspiré des enseignements théosophiques. La magie du style entraîne, sans grand effort, l'âme la plus positive jusqu'aux sommets de l'idée mystique orientale qui nous identifie au Divin. — L. G.

Le 6 juillet dernier, au Trocadéro, et au cours de la fête annuelle de la « Société d'Encouragement au Bien », notre ami, M. Gabriel Gobron, s'est vu remettre la médaille d'argent de cette So-

ciété, pour son beau roman *Yan, fils de Maroussia* (Berger-Levrault, éditeur), roman essentiellement spirite et dont nous avons été les premiers à mentionner les hauts mérites. Nous applaudissons à la consécration qui vient d'être donnée à cette œuvre où se reflètent si purement nos croyances, et nous félicitons cordialement son auteur.

A Renascença da Alma (La Renaissance de l'âme), par M. NOGUIERA DE FARIA, à Para (Brésil).

L'auteur très estimé des rapports sur la magnifique médiumnité du médium⁷ Anna Prado, aujourd'hui décédé, réunit en cet excellent ouvrage : 1° des considérations d'ordre général, sur le spiritisme, ses buts moraux, philosophiques, scientifiques et religieux ; 2° des témoignages et renseignements d'ordre pratique, de très démonstratifs procès-verbaux d'expériences spirites. C'est là un ouvrage d'une haute valeur. Il faudrait qu'il fût traduit en français. Il le mérite à tous égards. Assurément, transposé en notre langue, il trouverait des lecteurs fort nombreux. Du point de vue doctrinal, il est parfait. Et, pour ce qui concerne le « département » expérimental, les documents y sont appuyés de références éminentes qui ajoutent à leur valeur par l'éclat et l'autorité du nom des signatures. Pour la cause du spiritisme, M. Nogueira de Faria a écrit là une œuvre de première importance.

La Suggestion. Exposé sommaire suivi de Considérations sur la Métapsychique, par le D^r Prosper VAN VELSEN. — Un vol. (Bruxelles). — 6 francs.

Le D^r Van Velsen est de ceux qui pensent que la « suggestion » étant vraie, l'hypnotisme est périmé, tout aussi bien que le magnétisme, les doctrines des thaumaturges et des guérisseurs, etc. Avec de pareilles prémisses, on est fixé sur la valeur critique d'un ouvrage scientifique, fût-il signé du plus grand nom.

Notre auteur a, certes, étudié comme il sied la suggestion et son action surtout thérapeutique. Il relève, judicieusement, quelques erreurs de la méthode Coué « sur laquelle tout le monde s'est emballé, mais dont on reviendra certainement ». Il témoigne d'une connaissance approfondie des problèmes psychothérapeutiques. Mais... mais son étude est trop systématique pour être parfaite ; elle eût gagné à s'inspirer du relativisme général de tous les faits et de toutes les lois ; elle eût été plus vraie si elle avait été moins exclusive.

Cette attitude du D^r Van Velsen à propos de la Suggestion est d'autant plus étonnante et regrettable que, dans la deuxième partie de son ouvrage, il place, en termes parfaits, la question métapsychique sur son véritable terrain. C'est ainsi qu'il admet comme logiquement possible une conciliation entre la thèse spirite et l'hypothèse... à venir, du professeur Richet : « Il semble qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les deux hypothèses et qu'on peut dire que, s'il existe des faits dus, sans presque aucun doute, aux facultés subconscientes du médium et des assistants, la balance penche bien fortement vers l'interprétation rationnelle des esprits désincarnés ou d'autres entités intelligentes de nature autre que celle de l'entité humaine ».

Spiritualiste convaincu, le D^r Van Velsen adhère aux doctrines de la Réincarnation et du Karma. Il demeure donc scientifique dans le domaine des faits, en rendant hommage aux travaux métapsychiques, et la logique explicative le conduit, au delà, vers des considérations philosophiques dans lesquelles nous communions pleinement. Nous sommes ainsi amené à penser que si, à propos de la suggestion, notre auteur est plus exclusif, plus absolu, c'est qu'il s'agit de sa « spécialité ». Et la spécialisation nuit à l'esprit synthétique, même chez un synthétiste.

Cette réserve faite en toute fraternité, nous pouvons dire que le livre du D^r Van Velsen est certainement l'un des meilleurs en la matière, et qu'il sera très utile à tous ceux qu'intéresse la question des psycho-névroses, de la psychothérapie ou même, simplement, de la suggestion pratique.

L. G.

Méditation à l'usage des débutants, par J.-I. WEDGWOOD. (Œuvre anglaise traduite en portugais par M. Fernando de Castro).

C'est le livre des « premiers pas » vers l'art de la méditation, et il constitue une sorte de résumé des méthodes que chacun peut utiliser pour s'entraîner à la concentration. La méditation,

est-il excellemment dit, consiste à envisager un objet, un but, une pensée déterminée, à les retourner sous toutes leurs faces, à les considérer sous leurs angles les plus cachés. Elle élève l'esprit, le cultive, l'amène à « décortiquer » avec un minimum d'efforts, les problèmes les plus complexes. En outre, elle l'apaise, l'assagit, le prépare à l'approche des plus hautes vérités. A cet égard, le petit livre que voici peut être lu avec intérêt par les spirites. Il est de nature à les exercer utilement à la bonne préparation mentale qui doit précéder toute séance où les Désincarnés interviennent pour les servir, dans leurs peines et dans leurs espérances. (Librairie Estréla de Oriante, rua de S. Nicolau, 119, Lisbonne).

L'Age et le Sexe dans l'écriture, par J. CRÉPIEUX-JAMIN. — Editions Adyar, Paris.

Le maître de la graphologie moderne ajoute une fois de plus à la science élargie du psychologue en publiant cet ouvrage d'analyse où l'examen, à travers le graphique, rejoint les mobiles les plus secrets de l'âme. A l'intérêt si grand de ses précédents ouvrages, il ajoute aujourd'hui celui d'un double cas particulier de l'âge et du sexe et ses observations seront un auxiliaire précieux à quiconque s'efforce de définir, si l'on peut dire, l'individu par son porte-plume. L'auteur voudra bien trouver ici notre éloge sans réserve en nous autorisant à saisir l'occasion pour lui demander si, quelque jour, il n'envisagera pas le problème des variations de l'écriture chez un même sujet, dans le cas de médiumnité. Il y a là tout un horizon à explorer, dont les perspectives ne doivent point effrayer, assurément, le savant à qui nous devons *L'écriture et le Caractère*, et où personne mieux que lui, ne saurait s'avancer, pour le plus grand profit de la graphologie... et du spiritisme.

Astral des sons, par P^r A. PAVIOT. — Editions Adyar, Paris.

Le son est Nombre et un parfait théoricien de l'acoustique et de la musique nous le rappelle ici avec autorité. Avec un peu d'effroi d'abord, on aborde son œuvre, mais elle est en elle-même heureusement subordonnée à la loi du Rythme et bientôt, malgré et à cause peut-être de l'abondance du nombre, on se laisse emporter dans cette vaste et vibrante équation où la précision du monde physique se conjugue de façon si prenante avec des concepts occultistes dont les mathématiciens stricts sont bien loin de se douter. Comme le dit fort justement l'auteur, son œuvre permet au lecteur de « discerner le jeu des pouvoirs mystiques des forces spirituelles qui créent les forces naturelles et dont l'épanouissement de son âme est le miroir divin ».

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la sixième liste de notre souscription permanente.

Tous nos remerciements aux généreux donateurs qui veulent bien ainsi contribuer à l'œuvre.
M^{mes} B..., 2 fr. ; Royan, 14 fr. ; Paule Gely, 20 fr. ; S. Picq, 30 fr. ; Plessard, 10 fr. ; Élie Granaud, 20 fr. ; Commandeur, 8 fr. ; Gagneux, 8 fr. ; Royan, 6 fr. ; Droniou, 15 fr. 50 ; Melles L. Landre, 8 fr. ; Valenton, 5 fr. ; Joyaux, 10 fr. ; MM. Noalhyt, 20 fr. ; J. Bourri, 5 fr. ; Urbain Escribe, 20 fr. ; V. Martin, 3 fr. ; A. L. N. Stefanescu, 30 fr. ; M. de M..., 14 fr. ; Emile Delnatte, 10 fr. ; B. P., 10 fr. ; Société d'Études Psychiques de Grenoble, 5 fr.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENTS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement expiré fin Juin de nous l'envoyer sans retard, afin de nous éviter les frais de recouvrement.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

oo

Directeur : Jean MEYER

+OO+


TOUT EFFET A UNE CAUSE.

TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.

LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE

EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT



L'Inconnu, partout étudié, et les découvertes à faire

De toutes les latitudes et de toutes les longitudes nous arrivent des observations et des questions à résoudre. Le monde inconnu est incomparablement plus vaste que le monde connu.

Il n'y a pas fort longtemps, le 6 août 1922, de São Paulo (Brésil), le colonel russe Alexandre Braghine, réfugié loin de sa patrie après l'insurrection des Soviets, m'écrivait :

CHER MAÎTRE,

J'éprouve depuis longtemps un vif désir de vous communiquer quelques faits étranges, pour agrandir quelque peu votre riche collection de documents humains.

J'ai 44 ans, et, depuis l'âge de vingt ans, c'est-à-dire depuis 24 ans, je m'intéresse aux sciences psychiques. J'ai collectionné un nombre considérable d'observations, et il y a déjà une dizaine d'années que je devins propagandiste fervent de l'idée que, nous autres hommes, nous ne sommes point le dernier mot de la nature, que nous ne sommes pas seuls dans le monde pensant, que l'Univers est rempli d'êtres beaucoup plus raffinés que nous, et que certains événements attribués au hasard ne sont souvent que des manifestations de forces invisibles et inconnues.

Il va sans dire que mon travail de propagande est rarement couronné de succès, le plus sou-

vent je ne rencontre que des ignorants qui ne veulent pas s'instruire, ou des paresseux malades de cette paresse mentale qui les empêche de méditer, des gens qui se nomment sceptiques, dont le scepticisme n'est rien que la peur de perdre leurs convictions arriérées, mais commodes pour eux, et des gens terre à terre qui ne s'intéressent qu'aux banalités du commerce, du confort, et dont le regard ne s'élève jamais au-dessus du niveau de la vie quotidienne et vers les espaces ensoleillés de la pensée.

Mais, quand même, je continue à prêcher. Voici un fait assez curieux qu'il est utile de connaître.

I

Pendant l'été de 1909, en qualité de lieutenant du 7^e des grenadiers, à Moscou, je faisais l'exercice du tir avec ma compagnie, lorsque je vis s'approcher de moi mon camarade, le sous-lieutenant Jean Berseneff, ayant un air d'inquiétude extrême. Je l'interrogeai sur les causes de son attitude et il me rapporta que ce matin-là, il avait eu une vision extraordinaire. Etant encore au lit, tout d'un coup (il avait les yeux fermés mais ne dormait pas) il entendit une voix : « Voulez-vous dire un mot au philosophe Boncœur ? »

La question était faite en russe, mais le nom sonna indubitablement français. Berseneff ouvrit les yeux et vit devant lui un vieillard à barbe blanche assis sur une chaise où ordinairement (c'était dans la tente de camp) Berseneff avait coutume de déposer pour la nuit sa tabatière, ses allumettes, etc.

Au moment même où retentit la question, commença à sonner le clocher de l'église paroissiale. La vision dura encore quelque moment et puis disparut. A Berseneff n'arriva rien d'extraordinaire, ni alors, ni après. Nous cherchâmes avec lui dans les dictionnaires et les encyclopédies ce nom de « Boncœur », mais nous ne trouvâmes rien de ressemblant à ce nom. Jusqu'à présent j'ignore s'il y a eu un philosophe portant un nom semblable.

Le lieutenant Berseneff, l'année suivante, a quitté l'armée et je ne sais où il se trouve à présent. C'était un garçon de tempérament vif, désordonné, très intelligent, doué de capacités artistiques, mais n'ayant pas reçu d'éducation systématique. Sa vie a été pleine d'aventures de diverse nature, mais surtout tragiques.

Je pense, avec le colonel Braghine, que cette observation pose un problème non résolu. On songe, tout naturellement, à une double illusion de l'ouïe et de la vue ; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Ce nom de Boncœur m'est aussi inconnu qu'au colonel. — Observation à discuter, comme tant d'autres.

Sa lettre se continuait dans les termes suivants :

II

Une sœur de charité m'a rapporté elle-même ce qui lui est arrivé personnellement. Etant à l'hôpital de Canée (Ile de Crète) pendant l'occupation de cette ville par les troupes françaises et russes en 1897, elle était chargée de surveiller un malade de fièvre typhoïde, un certain colonel Bauffall (alors commandant le 14^e régiment des fusiliers). L'état du malade étant menaçant pour sa vie, on a télégraphié à sa femme M^{me} Bauffall, qui se trouvait alors à Odessa. Or, une nuit que la sœur B... se trouvait auprès du malade, elle vit tout à coup que la porte de la chambre s'ouvrait soudain, et dans la chambre est entrée une dame inconnue en costume de voyage. Elle se précipite vers le malade délirant et commença à le couvrir de baisers et de caresses, arrangea ses coussins et, finalement, disparut d'une manière aussi inattendue que son arrivée.

Quand la sœur sortit de la stupeur dans laquelle l'avait plongée l'arrivée subite de l'inconnue, elle s'adressa au factionnaire devant la porte avec des reproches : pourquoi laisse-t-il entrer dans la chambre sans la permission du médecin ? Le soldat, ahuri, répondit qu'il n'a vu entrer personne. M^{me} Bauffall arriva à Canée deux jours après.

Le colonel Bauffall se rétablit et était encore vivant en 1915 ; mais je l'ai perdu de vue.

Inutile d'ajouter que, quand la sœur B... vit M^{me} Bauffall, elle reconnut tout de suite la visitieuse vue deux jours auparavant.

Cette observation de « Double de vivant » n'est pas unique dans son genre. Tous les psychistes connaissent, entre autres, celle de M^{me} Wilmot vue embrassant son mari sur un navire en pleine mer.

III

Troisième observation du même correspondant :

Un défunt se serait montré, deux jours après son enterrement, et aurait même parlé. Ce serait un fantôme non seulement vu, mais encore entendu. Il s'agit également ici du témoignage d'une sœur de charité, M^{me} Zoé Karikoff, habitant à Tiflis (Caucase).

Pendant la dernière guerre, elle était, m'écrit le colonel, adjointe à l'hôpital russe, à Fabriz (Perse septentrionale), dirigé par un médecin très impopulaire dans le personnel de l'hôpital, à cause de son injustice et de sa méchanceté. Un malade, nommé Fédoroff, était confié aux soins de M^{me} Karikoff. En voyant l'état du malade s'aggraver, celle-ci confia au médecin-chef son opinion, qu'il paraissait indiqué de faire une opération à Fédoroff et de le traiter pour un cas d'angine étouffante, surnommée « angine de Louis XI ». Le médecin refusa carrément et ordonna de continuer de traiter le malade pour l'angine simple. Or, le même soir, il mourut étouffé par l'angine.

Voyant que la sœur avait eu raison et qu'il avait tort, le médecin-chef, craignant la responsabilité, accusa cette religieuse d'avoir oublié dans la gorge du malade l'ouate imbibée d'iode, ce qui aurait pu provoquer la mort, mais ce qui était absolument faux. Par suite de cette accusation injuste, la sœur s'enferme dans sa chambre avec sa compagne, et toutes les deux pleurèrent amèrement. Mais voici que, tout d'un coup, le défunt Fédoroff leur apparut, s'approcha d'elles, et dit à M^{me} Karikoff : « Ne pleurez pas, petite sœur, vous n'êtes pas fautive de ma mort. Il aurait fallu m'opérer l'abcès dans la gorge ». Les sœurs, moins étonnées de son apparition qu'on ne pourrait le croire, lui demandèrent comment il se trouvait, et il leur répondit : « J'ai froid, petites sœurs, très froid... priez pour moi. Que Dieu vous bénisse ». A ces mots, il s'éloigna et s'en alla par la porte fermée. Dès qu'il disparut, les femmes, revenues de leur étonnement, se jetèrent hors de la chambre et virent dans le corridor le personnel de l'hôpital courant à toutes jambes vers les fenêtres. Un infirmier, passant à toute vitesse devant les deux sœurs, leur cria : « Avez-vous vu, sœurs ? Avez-vous vu Fédoroff ? » En regardant par les fenêtres, les sœurs virent encore une fois le défunt qui, d'un pas lent, la tête baissée, se dirigeait vers le cimetière, situé tout près de l'hôpital.

Fédoroff était enterré depuis deux jours quand cette scène se passa.

Colonel Alexandre BRAGHINE.

Cette histoire est assurément très curieuse, et il est difficile de mettre en doute la sincérité de cette religieuse, pas plus que celle du narrateur. Nous aimerions, toutefois, en avoir la confirmation par le personnel de l'hôpital. Rien ne prouve qu'elle ait été exactement rapportée, les narrations successives peuvent si facilement s'altérer ! Mais il y a quelque chose à l'origine de l'histoire.

* * *

En parcourant mon recueil de documents, je viens de remarquer une relation dont la sincérité et la valeur scientifique ne peuvent que nous frapper. La lettre qui me l'a fait connaître m'a été adressée de Lyon le 8 mai 1907 :

La lecture de votre dernier livre sur les Forces inconnues me donne l'idée de vous communiquer mes observations sur une manifestation de télépathie dont j'ai été témoin ou, pour mieux dire, acteur. Je suppose que le cas vous intéressera, car il doit être bien difficile de se procurer un compte rendu absolument direct et de première main sur un phénomène pareil.

J'ai 46 ans, suis d'origine autrichienne, docteur en philosophie d'une université allemande, chimiste et, depuis treize ans, directeur technique d'une usine à Lyon. Je m'occupe donc depuis trente ans de sciences naturelles expérimentales et me crois, par conséquent, capable de voir les choses telles qu'elles sont et de faire et suivre l'observation de n'importe quel phénomène d'une façon sûre et impartiale. J'ajoute que ma jeunesse, comme celle de la plupart des intellectuels de ma génération, a été nourrie du lait frelaté de la philosophie de Ludwig Büchner. Quoique revenu depuis longtemps de cette pseudo-philosophie, il est resté assez de scepticisme au fond de mon esprit pour m'empêcher d'être facilement victime d'une hallucination.

Mes parents habitent depuis fort longtemps Vienne, en Autriche; moi, j'ai toujours vécu loin d'eux, d'abord en Allemagne, puis en France. Nous avions l'habitude de nous écrire une fois par semaine. Mon père a été assez souffrant pendant ces trois dernières années, mais rien ne faisait prévoir une aggravation subite de son état. Depuis janvier, je constatais que son écriture devenait moins sûre, de semaine en semaine, qu'elle ne suivait plus les lignes et qu'il s'y trouvait, de place en place, des traits superflus indiquant un tremblement de la main. Mon inquiétude augmentait d'autant plus qu'il m'était parfaitement connu que mes parents ne me donnaient jamais des nouvelles bien exactes de leur état de santé, et cela pour ne pas m'inquiéter.

Une après-midi, vers le milieu de mars, j'étais assis à mon bureau, à l'usine, tout seul, dans une complète tranquillité d'esprit, occupé à faire un calcul de prix de revient, pensant exclusivement à mes chiffres.

Or, à un certain moment, il me semble entendre un frôlement très léger sur la bande de linoléum qui couvre le vestibule, et je fais, en moi-même, la réflexion très rapide : « Comme ce bruit est donc curieux ! je n'ai même pas entendu ouvrir la porte de dehors » ! Je lève les yeux et je vois mon père derrière la vitre du guichet qui se trouve à côté de la porte d'entrée de mon bureau. Il était tout blanc, et il me souriait à sa façon habituelle, mais infiniment triste. Il portait une chemise de nuit blanche dont je distinguai les boutons de nacre. La vision a duré une fraction de seconde, puis je me suis levé pour voir s'il n'y avait personne dans le vestibule, mouvement inconsidéré dont je n'ai senti le ridicule qu'après l'avoir accompli. De toute évidence, aucun visiteur n'était là — surtout dans ce costume.

Le 21 mars, on m'a appelé à Vienne, mon père venait de mourir. Voilà le fait.

S. ROSENHECK,
27, avenue de Noailles.

Nos lecteurs connaissent un si grand nombre de faits analogues — ne serait-ce que ceux qui ont été publiés au tome III (*Après la Mort*) de mon ouvrage *La Mort et son Mystère* — que celui dont l'exposé vient d'être donné ne les surprend en aucune façon. Je ne le leur présente ici qu'au point de vue des constatations positives spontanées qui ne peuvent être attribuées à l'auto-suggestion, ni à l'hallucination. Comme le spécifie l'auteur, directeur technique et scientifique d'une usine, il voit les choses telles qu'elles sont. Les dénégateurs partiels et obstinés n'ont qu'à se taire.

Que de choses restent à expliquer ! Que d'énigmes à résoudre !

* *

Quelle est l'explication des phénomènes physico-psychiques discutés depuis les origines du spiritisme moderne ? Entre autres questions multiples à analyser, j'ai reçu la lettre suivante, envoyée de Nice, le 27 février dernier, par M. Fred. Walton, plus connu en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne qu'en France, comme inventeur (en 1862) du Linoleum Lincrusta qui porte son nom.

J'ai maintenant, m'écrit-il, 90 ans, et j'ai été témoin de bien grands progrès scientifiques depuis ma jeunesse. Ils sont actuellement très rapides. Peut-être ne suis-je pas indiscret, mon cher Maître, de vous demander ce que vous pensez personnellement des bruits divers et des coups frappés que l'on a si souvent associés à des prémonitions de morts et à d'autres événements. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Il y a quelques années, j'ai commencé à entendre, quelquefois pendant la nuit, des coups frappés à ma porte, très légers et très variés, et une fois, alors que j'habitais Berkeley House, à Berkeley Square, le bruit fut si violent que je crus que la maison pouvait être en feu, et que j'en fus réveillé. Cependant, cette maison était en parfait état. En aucun cas, ces bruits n'ont été, sous aucune forme, une prémonition d'aucun genre. Ils ont lieu fréquemment, partout, en France, en Angleterre et ailleurs, et j'en suis arrivé à penser qu'il s'agit d'une anomalie *physique* de quelque genre, qui n'est pas du tout psychique. Si c'est ce que je suppose, ne prenez pas la peine de me répondre. Si vous n'êtes pas de mon avis, dites-moi votre opinion : c'est tellement intéressant ! Si j'étais spirite, je m'imaginerais que quelque ami défunt veut entrer en relation avec moi.

Puis-je ajouter que, comme vous, j'estime qu'aucun savant n'est digne de ce titre s'il refuse systématiquement d'étudier des faits anormaux, de quelque ordre qu'ils soient, surtout lorsque ces faits se produisent si fréquemment et dans toutes les parties du monde.

Croyez-moi, avec grand respect, votre sincère.

Fred. WALTON.

Nos études actuelles constituent les éléments d'une nouvelle science : la Métapsychique, science de l'âme, si justement nommée par Charles Richet. Jusqu'à présent, les sciences, dont les progrès sont dignes de toute admiration, ont eu surtout la matière pour objet : l'Astronomie, la physique, la mécanique, la chimie, la médecine, la chirurgie, la zoologie, la botanique, la géologie, etc. Les observations métapsychiques, aussi positives que les autres, nous instruiront sur la nature de l'âme et sur ses facultés. Ce sera la gloire du xx^e siècle. Il y a tout un monde invisible à découvrir. Ces bruits inexpliqués, mais absolument incontestables, doivent former un sujet d'études à associer désormais à la physique. D'après l'ensemble des innombrables observations comparées, leur cause, toutefois, me paraît d'ordre *psychique*. Nous construisons l'édifice d'une science nouvelle.

Camille FLAMMARION.

Le "Pour et le Contre" dans la question de la survie⁽¹⁾

La possibilité de la survie au point de vue scientifique

Mon bon et éminent ami, le professeur Richet, a présenté un exposé admirable, un résumé synoptique des phénomènes étudiés par la Recherche psychique, du point de vue d'un matérialiste éclairé, et il les a groupés dans son important ouvrage : *Traité de Métapsychique*. Son travail ne serait pas accepté par la grande majorité de ses collègues qui, n'étant pas au courant des faits, sont, par cela même, relativement ignorants ; mais il est intéressant de noter que bien qu'il soit au courant des faits, dont certains aspects sont en conflit avec le matérialisme, M. Richet demeure, quand même, matérialiste.

(1) Proceedings of the Society of Psychical Research. Traduction autorisée par l'auteur.

Aucun reproche n'est sous-entendu ici : il s'agit d'une position définie et philosophique. Il est bon de voir cette position soutenue avec compétence, pour autant que les phénomènes intéressés sont en question, et pour autant qu'elle touche notre acceptation ou notre rejet de la possibilité ou de la plausibilité de la Survie humaine.

Si la forteresse du professeur Richet peut être prise d'assaut, il est peu probable qu'un successeur quelconque puisse s'établir dans une forteresse de solidité égale. Richet fait preuve d'un esprit remarquablement ouvert, car il dit : « Je ne nie rien ! » ; par ailleurs, il se montre un agnostique parfait quand il dit que nous sommes plongés dans l'obscurité profonde et que nous ne possédons aucune clé de ces mystères.

Mais voici, justement, où je suis en désaccord avec lui. J'ai l'esprit moins ouvert que lui, car je nie beaucoup ; je suis moins agnostique, car j'ai une hypothèse de travail que je désire ou vérifier, ou détruire.

Maintenant, bien que le professeur Richet soit au courant des faits, je me permettrai de dire qu'il n'est pas encore au courant de ma version, du point de vue « spiritiste ». Je pourrais l'appeler « notre théorie », sauf que je n'ai pas le droit d'engager autrui dans une position disputée et peu orthodoxe. Pourquoi serait-il au courant de mon point de vue ? Même quand j'ai formulé mes opinions théoriques, je l'ai toujours fait d'une manière vague et apologétique, parce que je veux les confronter avec les faits et parce que je veux me reposer sur les faits mêmes, plutôt que sur une quelconque opinion ou théorie préconçue à l'égard des faits.

Mais, avec mon ami, le professeur Richet, il faut adopter une autre manière. Inutile de l'ennuyer en insistant sur les faits, bien que pour certains d'entre eux, d'ordre subjectif, je garde une opinion plus favorable que la sienne, de même que dans l'ordre objectif il a eu des avantages d'investigation que je n'ai pas eus. Ce qui le trouble partout, c'est le manque de théorie. Il affronte courageusement le vide ; il ne cherche pas à tisser des hypothèses antagonistes ; il se contente de dire que les faits sont mystérieux, inexplicables et un peu « fous », quand ils sont interprétés comme la science orthodoxe se croit obligée de les interpréter.

Et c'est bien cela qu'ils paraissent être, avec la limitation que la science orthodoxe s'impose à elle-même. Encore plus folles doivent paraître nos théories les concernant. Mais les faits nouveaux demandent souvent une théorie nouvelle pour leur interprétation. Il y a des choses, dans l'univers, dont la science biologique n'a pas encore tenu compte. Si quelque jour elle vient à prendre en considération un autre facteur que la vie physique, alors elle constatera que ses difficultés disparaîtront graduellement. Et Richet lui-même sentira tôt ou tard qu'il peut trouver une clé à ces faits, une corde sur laquelle il peut les enfiler, un point de vue qui lui permet de les interpréter d'une manière plus accueillante et moins troublée.

Il ne faut pas s'étonner que, de son point de vue actuel, ces faits paraissent étranges, troublants, mystérieux et incroyables. Le merveilleux, c'est que sa loyauté à l'égard des faits et de la vérité lui permet de les accepter comme faisant partie des réalités de l'Univers. Ils en font, en effet, partie, mais il y a d'autres choses qui sont aussi de la réalité. Et quand nous aurons accepté l'Ether et que nous l'aurons incorporé à notre système — cette chose qu'à cette heure

la science biologique ignore complètement, comme, du reste, toute la science, excepté une moitié de la Physique — alors, l'horizon commencera à s'éclaircir, le brouillard disparaîtra, et une étoile, ou même un soleil, viendra illuminer notre obscurité.

J'ai dit que je tiens autant à nier qu'à affirmer. Le professeur Richet se garde de nier, mais quelques-unes de ses assertions sont téméraires. Il nie avec hésitation ; il affirme avec vigueur. Procédé, en général, tout à fait admirable ; mais, en la circonstance, j'aurai la témérité de suivre un chemin tout opposé. Je vais nier avec vigueur et affirmer avec hésitation. Seulement, dans un but de clarté et de précision, je crois préférable d'exprimer mes affirmations sous une forme positive et dogmatique qui, sans cette explication préalable, ne s'accorderait pas avec la nature du sujet. Et je dois espérer que mes critiques comprennent bien que, lorsque j'abandonne les négations pour les assertions, je ne formule tout de même qu'une hypothèse de travail, faisant seulement un effort pour construire une conception rationnelle des lois et principes de la Survie humaine.

L'évidence, pour la Survie, doit se baser sur sa valeur propre en tant qu'hypothèse, sans être entravée par les superstitions usées. Je tiens à nier et répudier certaines de ces superstitions, d'une manière solennelle, et, sur ce terrain, je sais que je suis d'accord avec tous les spirites les plus raisonnables. Le professeur Richet — et, peut-être, d'autres personnes dans le camp physiologiste — semblent désireux de transporter ces superstitions hors des « siècles de ténèbres », dans l'ère scientifique, mais on ne peut accepter cette manière de faire. Le sujet est assez difficile en soi, dans ces complications impossibles et inutiles. Ma première négation est donc dirigée contre la « résurrection d'un corps ».

Pendant des siècles, l'humanité s'est accoutumée à penser aux morts comme s'ils étaient enterrés dans une tombe pour attendre quelque événement futur, et ceux qui acceptaient ce point de vue étaient, naturellement, peu enclins à ajouter foi à des apparitions de défunts, à moins qu'il ne fût possible de trouver leur tombeau vide. Aujourd'hui, nous estimons que l'idée d'un corps ressuscité et errant est absurde ; pourtant, l'histoire des croyances populaires nous montre qu'une telle opinion était courante : quelquefois, on perçait le corps d'un suicidé, au moyen d'un piquet, pour assurer son repos définitif. La raison de cette pratique absurde était, sans doute, analogue à l'idée du professeur Richet, à savoir que la personnalité était liée si intimement au corps matériel que toute apparition posthume, visible ou tangible, ne pouvait s'expliquer que par l'utilisation du corps lui-même. Pendant le Moyen Age, certains Pères de l'Église même ne pouvaient séparer l'idée d'une résurrection finale de la notion d'une tombe abandonnée, d'une collection des particules originales du corps, d'une reconstitution de ces particules en organes, ensuite d'une revivification. Mais, les faits ne permettent aucune justification d'une pareille idée, et ceux qui soutiennent le point de vue « spiritiste » sont aussi désireux que n'importe quel physiologiste d'admettre sans réserve tout ce qui concerne la désintégration posthume, la décomposition, l'incinération, etc. Les conceptions matérialistes qui survivent encore des croyances populaires doivent être entièrement abandonnées.

Si l'on trouve qu'une apparition ou un fantôme possède les traits et marques physiques de l'instrument matériel abandonné, alors il faut accepter le

fait et, comme il est nécessaire, chercher ailleurs une explication. Aucune explication basée sur la revivification d'un cadavre ne peut être, un seul moment, acceptée. Ceci paraît, il est vrai, l'explication enfantine et évidente ; mais, à la lumière des connaissances modernes, elle doit être abandonnée et considérée comme périmée. *Quand nous affirmons que les faits soutiennent la doctrine de la survie, ce n'est pas CELA que nous entendons.*

Les pratiques égyptiennes anciennes et leurs idées sur la mort ont dû être désagréables et douloureuses. La notion que l'âme survivante ou *Kâ* avait besoin de la nourriture, des ustensiles et appareils que l'on déposait dans la tombe dans cette intention et pour sa commodité, voilà bien une idée appartenant à l'âge enfantin de l'humanité, qui a dû faire beaucoup de peine aux survivants, spécialement aux survivants pauvres, quand ils se demandaient s'ils n'auraient pas oublié quelque chose d'essentiel, ou s'ils n'auraient pas négligé le vrai nécessaire pour rendre agréable l'existence future de leur cher disparu.

Les croyances ecclésiastiques du Moyen Age étaient, à beaucoup d'égards, supérieures à cela. Il pouvait être pénible d'enterrer la personne aimée dans le froid et le noir pour des siècles sans nombre ; mais, dans tous les cas, on avait croyance que l'élément matériel serait dans la paix jusqu'à son réveil et sa reconstitution par la Puissance Divine. On était plutôt tourmenté et troublé sur le sort de l'Âme qui pouvait, disait-on, demeurer dans la souffrance sans l'aide surnaturelle de l'évocation du prêtre. Cette crainte a dû causer tant de peines, qu'au fond ces croyances n'étaient guère supérieures aux croyances égyptiennes de l'antiquité.

On sait, cependant, que la phrase « résurrection des corps » est susceptible d'une interprétation raisonnable par les croyants, comme, par exemple, celle que j'ai expliquée dans mon livre *L'Homme et l'Univers* et dans la troisième partie de *Raymond*. Mais, avec les pratiques ecclésiastiques, la Science n'a rien à faire. Son devoir est de regarder les faits d'un point de vue entièrement nouveau et différent. Nous devons prétendre, et nous prétendons, que le corps physique, lorsqu'il a fait son œuvre, est complètement abandonné et fini, que ses atomes peuvent servir encore pour les autres formes de la vie, et qu'aucune espèce de personnalité ou d'identité ne demeure associée avec lui.

Quant à savoir ce que devient la personnalité, et ce qui, après la mort, lui sert, désormais, d'instrument, c'est là une chose qu'il faut rechercher, c'est là ce qu'il faut surprendre. Aucune préoccupation culturelle ne doit se mêler à cette étude ; c'est, franchement, une enquête scientifique à faire. Il se peut que nous ignorions ce que devient la personnalité, mais il est possible, cependant, d'imaginer une hypothèse de travail.

Une hypothèse de ce genre se forme dans ma pensée : sa genèse se trouve dans les esprits de saint Paul, de Clément d'Alexandrie, d'Origène et d'autres Pères de l'Église. Il est bien probable que leurs idées étaient, à l'époque, condamnées comme hérétiques, mais cela ne prouve pas qu'elles étaient fausses. Pour éviter les malentendus, je désire faire observer que toutes mes remarques se réfèrent aux corps ordinaires et aux gens ordinaires. S'il existe un cas d'un « corps » exceptionnel, demandant une étude spéciale, et si, vraiment, *une tombe* était vide, c'est là un sujet que je n'aborderai pas ici ; il se peut que j'en puisse dire davantage dans un temps et dans un lieu plus propice.

En attendant, je traite la question des apparitions et le sort des hommes ordinaires. Les faits nous font supposer qu'ils apparaissent parfois, après leur mort, mais ce qui est certain, c'est que leur corps physique reste dans le tombeau ou dans l'endroit quelconque où il a été placé par les survivants. Si l'on admet ce point franchement et entièrement, on met hors de discussion une explication matérialiste et grossière, et le terrain est d'autant déblayé. Désormais, l'enquête peut se poursuivre, délivrée de ces impedimenta des croyances surannées. Il n'y a aucune survie du corps physique.

Néanmoins, nous autres qui considérons que nous sommes vraiment en rapport, parfois, avec des personnalités survivantes, nous avons été informés par ces personnalités qu'elles possèdent des « corps » aussi réels, aussi substantiels que jadis ; qu'elles se trouvent « identiques » à un degré frappant ; qu'elles gardent le même aspect, ce qui permet de les reconnaître ; que c'est au moyen de ces corps ou instruments de manifestation qu'elles se perçoivent les unes les autres, et aussi que c'est avec l'aide de ces corps qu'elles se trouvent, quelquefois, en mesure de se communiquer à nous.

Comment concilier ces assertions avec ce qui précède ? C'est là, justement, qu'intervient mon hypothèse de travail — hypothèse qui n'est pas acceptée par moi seul, mais par beaucoup d'autres qui marchent, à tâtons, dans la même direction ; hypothèse que nous pouvons lire dans beaucoup de paroles de saint Paul, ce qui nous fait penser que ce génie inspiré l'a entrevue, bien qu'il n'ait pas pu l'exprimer dans les termes qui nous conviendraient.

Si je suis tenté de l'appeler « mon hypothèse », c'est parce que (conditions psychiques à part), j'ai fait une étude de l'Éther, de l'Espace, de toute la Vie. Elle me paraît ainsi une entité plus familière, substantielle et pratique qu'elle ne l'est, probablement, pour beaucoup de gens qui n'ont pas étudié et pour qui elle présente un « je ne sais quoi » d'indéfini, de vague et d'imaginatif.

Parmi les hommes de science, l'Éther n'a été étudié que par les physiciens, et même chez eux il y a eu des exceptions. Il a été négligé par les chimistes et n'a, probablement, jamais attiré l'attention des physiologistes ou biologistes d'aucune école. Cependant, si l'Éther est une réalité de l'Univers, il se peut qu'il soit doué des fonctions chimiques et biologiques, aussi bien que des fonctions physiques connues de la science.

Nous le connaissons familièrement dans les phénomènes de Lumière, d'Électricité, de Magnétisme. Nous commençons à l'associer aussi, assez définitivement, avec l'Élasticité, la Cohésion, la Gravitation, et, graduellement, nous apprenons que la plus grande partie de l'énergie de l'Univers et, certainement toute l'Énergie potentielle, lui appartient, et non pas à la Matière. La matière atomique est une chose, mais l'Éther est autre chose ; ces deux éléments sont peut-être en relation : en fait, ils le sont. Le lien, entre eux, est l'Électricité. Mais si jamais il devient possible de les unifier, en les regardant comme manifestations distinctes d'un *seul* Principe, il n'y a pas de doute sur la plus importante des deux. L'Éther est l'élément fondamental ; la Matière est un élément dérivé et secondaire. Et les charges électriques qui constituent la Matière sont probablement composées de modifications de l'Éther. Au fond, tout ceci est de la physique orthodoxe, sauf que la preuve n'en est pas tellement faite que tous les physiciens soient forcés de l'admettre. Il peut exister des divergences légitimes d'opinion, mais c'est un point de vue scientifique bien reconnu et

bien raisonné. Il est bien fondé en déduction des faits et entièrement indépendant des considérations psychiques.

Supposons donc, pour la discussion, que nous admettons l'Éther de l'Univers physique doué de ces fonctions que la plupart des physiciens lui attribuent, alors se pose une question précise : ne doit-on pas en tenir compte dans les discussions philosophiques et, en dernière analyse, dans la théorie biologique elle-même ?

Pour expliquer tout ce que j'ai dit du point de vue physique, il faudrait rédiger presque un volume. Dans cette discussion, il faut être bref et paraître plus hypothétique que je ne suis en réalité. Cependant, quand nous touchons à la Biologie, nous sommes bien forcés d'être hypothétiques, et l'hypothèse de travail que j'offre doit être acceptée sans trop de résistance jusqu'à ce qu'on trouve des faits — étudiés longtemps et avec soin — capables de l'établir et d'en faire une clé rationnelle des phénomènes qui, bien que très réels, nous semblent, différemment, inexplicables.

Pour le professeur Richet, les faits semblent complètement inexplicables. Il a l'impression qu'il travaille dans l'obscurité et que « la seule affirmation prudente consiste à dire que, vraiment, nous ne savons rien, absolument rien de l'Univers ». A ce point de vue, mon agnosticisme est moins profond que le sien. Je sens que nous avons une idée, et il n'y a qu'en la suivant que nous saurons si elle est digne de notre confiance, ou non. N'importe quelle clé vaut mieux que rien du tout. Des faits isolés, sans être liés par une théorie, sont, pour ainsi dire, des êtres indociles et déconcertants. On ne peut pas les considérer comme appartenant à la Science, qui est un système des connaissances organisées. Et la raison que les Biologistes sont, en général, si hostiles est que, la clé leur manquant, leur conscience répugne aux faits eux-mêmes.

C'est tout à l'honneur du professeur Richet que, malgré sa répugnance, il soit prêt à accepter les faits ; mais il me semble qu'il les entoure de difficultés inutiles en insistant sur la matière seule ; jamais il ne les comprendra par des conceptions seulement matérielles. Rigoureusement parlant, nous ne pouvons rien comprendre en nous bornant uniquement à des conceptions matérielles. En nous concentrant sur la matière seule, nous éliminons de nos pensées la plus grande partie de l'Univers. Celui-ci contient bien d'autres choses que la matière. Il contient le magnétisme, l'électricité, la lumière, l'éther ; il contient aussi la vie, la pensée, l'esprit, la conscience, la mémoire, la personnalité, le caractère. Aucune de ces choses n'est matérielle ; cependant, chose assez bizarre, quelques-unes sont entrées en association avec la matière par le curieux procédé biologique de l'Incarnation.

Il est certain que, pendant un certain temps, des Intelligences habitent des corps matériels que, par des moyens à peine connus, elles ont inconsciemment construits. Il est évident qu'il existe un Principe Formateur, capable d'opérer avec les atomes de la matière, ou plutôt avec les molécules plus complexes dans lesquelles se sont déjà groupés les atomes. Ainsi, grâce à l'Énergie que ces molécules reçoivent du soleil, des entités non matérielles sont capables de se manifester normalement, en association avec la matière.

La liaison est si intime que nous avons appris à les identifier aux modes matériels de la manifestation, et nous sommes portés à supposer qu'elles ne peuvent pas exister autrement.

Nous ignorons pourquoi elles ont besoin d'une habitation ou d'un instrument appartenant à l'univers physique, mais nous pouvons supposer qu'il le leur faut pour une raison inconnue. Nous savons qu'elles se servent de la matière, bien que nous ne sachions pourquoi ni comment. Mais les faits démontrent maintenant que l'association avec la matière n'est pas essentielle, un *sine qua non* pour leur existence.

Nous pouvons supposer qu'elles peuvent se servir d'autre chose, si les faits nous donnent cette indication.

Mon hypothèse de travail est qu'elles sont plus intimement associées avec l'Éther qu'avec la matière, qu'elles agissent directement, et, en principe, sur l'Éther, et seulement d'une manière indirecte sur la matière, et qu'elles peuvent continuer dans leur habitat éthéré quand toutes les particules matérielles sont usées et abandonnées.

Pour justifier cette hypothèse, je puis dire, comme physicien, que la plupart, sinon toutes nos actions sur la matière, sont transmises à travers l'Éther : quelques-unes, évidemment, comme la propulsion par moteur électrique, les autres moins évidemment, mais tout aussi réellement : partout la Force traverse l'Espace vide, car les atomes ne se touchent jamais. Mais nous n'avons pas d'organes physiques pour apprécier l'Éther. Il échappe complètement à nos sens animaux. Il s'ensuit que nous ne saurons rien concernant des personnalités associées seulement à un corps éthéré, à moins qu'elles puissent agir d'une manière quelconque sur nos sens. Pour cela, il faut qu'elles agissent sur la matière.

Supposons donc qu'elles puissent extraire la matière organisée et la modeler (comme un sculpteur son argile ou comme un peintre prépare ses couleurs), en attendant qu'elles aient façonné une représentation matérielle que nous pourrions voir et toucher, et qui, si elle est chargée d'Énergie, pourra exécuter des actions physiques, tel que le mouvement des objets. Ce n'est pas là une conjecture sans fondement, car nous savons que le corps matériel, pour nous si familier, n'a pas été construit dans sa forme actuelle au moyen de la nourriture qui ne lui ressemble d'aucune façon ; nous savons que la forme du corps matériel dépend du Principe Formateur et Organisateur et pas du tout de l'aliment fourni. C'est là une particularité des êtres vivants. Ils possèdent le pouvoir de se manifester, de montrer leur forme spécifique en se servant de n'importe quelle espèce de nourriture. En cela ils ne ressemblent pas aux cristaux, dont la forme dépend entièrement de l'espèce de nourriture fournie.

Nous n'avons plus, alors, qu'à supposer que ce Principe Formateur et Constructeur *persiste*. Et il n'y a aucune difficulté insurmontable à le supposer, si les faits impliquent ou suggèrent l'idée que ce même Principe peut continuer à agir, parfois même sur la matière, quand un matériel protoplasmique convenablement organisé lui est fourni, et que ce matériel peut être modelé en vue d'une ressemblance avec l'ancien, bien que très imparfaitement et pour un temps très court.

C'est de cette façon générale que je chercherais à expliquer les phénomènes métapsychiques objectifs.

(A suivre.)

Oliver LODGE.

La morale par le Spiritisme

(suite)

Nos guides nous ont toujours soutenus et aidés dans notre tâche, comme ils aident et soutiennent tous ceux qui prêchent le Bien et ses enivrantes clartés. Une haute Entité de l'espace, esprit de grande élévation, nous a inspiré à ce propos un livre dont la beauté et l'éloquence ne se peuvent décrire. Ce livre a pour titre : *La Morale dictée par un Esprit*. De grands bienfaits naîtront de lui. A sa lecture, les cœurs se sentent entraînés vers une existence nouvelle et idéale, où le désir d'être meilleur apparaît subitement. Il fait naître l'enthousiasme et la joie, crée la force et attire irrésistiblement vers les sources du Bien ; il apporte l'oubli aux âmes ulcérées ; il console, apaise, guérit, transforme, délivre ; il rend l'essor et la liberté à l'esprit tourmenté ; il rend le désir de vivre en apprenant qu'il faut vaincre ; il rend l'amour de la lutte en révélant le prix de la victoire. Le mal, dans ses multiples manifestations, auprès de lui se démasque ; il l'éclaire d'un jour aveuglant et brutal et montre la plaie dans toute sa laideur. « Ainsi, vous aurez hâte de vous en débarrasser ». A côté du poison se trouve l'antidote ; il est d'une douceur ineffable, il est la Vie, il est le bonheur, il est éblouissant de grâce et de splendeur. Comment résister ?

Jusqu'à présent, les circonstances ne nous ont pas permis, malgré tout notre désir, de publier cet ouvrage, que notre vénéré maître, Léon Denis, a bien voulu honorer d'une préface. Ceux qui l'ont lu en ont été enthousiasmés. Qu'on nous permette d'en citer ici quelques courts passages.

L'Ère Nouvelle (Extrait du chapitre portant ce titre).

Mon fils, ces temps sont arrivés. L'homme, enfin, est apte à comprendre ces choses dont parlait Jésus. Depuis quelques années, son esprit se tourne lentement, mais inévitablement, vers de hauts sommets. Des maîtres sont venus parmi vous et ont ouvert la porte du sanctuaire où, depuis des siècles, brûlait, immobile, la flamme que gardaient les prêtres antiques. Ces maîtres, tu les connais, mais les deux plus grands, ceux qui ont eu réellement pour mission de réveiller le monde de sa torpeur et de l'attirer vers les cimes immaculées ; ceux qui ont eu les accents qu'il fallait et le geste qui était nécessaire ; ceux qui ont répandu, comme autrefois Jésus, tout l'amour contenu dans leur cœur, sur l'aveugle humanité pour l'émouvoir et la sanctifier, ceux-là, mon enfant, s'appellent ici-bas Allan Kardec et Léon Denis.

Les temps sont venus. L'aube nouvelle se lève et va éclairer le monde. Les moissons ont germé, et leurs gerbes d'or vont nourrir les hommes d'un pain nouveau fait d'aurore et de lumière. L'obscurité va lentement disparaître, et malheur à qui ne saura se plonger dans les rayons qui vont luire.

Il n'est plus désormais d'enseignement secret, de science mystérieuse, de doctrine cachée ; les hommes ont évolué, ils peuvent comprendre, et malheur à qui ne saura entendre et regarder.

Le chaos n'est plus l'affreux tourment où le doute s'établissait et régnait en maître : il s'est illuminé, et l'homme peut voir ce qu'il renferme. Que son oreille soit attentive, que son cœur soit reconnaissant, que son âme soit pure et tressaille d'amour et de joie.

La parole prononcée il y a vingt siècles par Jésus bien-aimé se réalise. La terre est secouée d'un frisson nouveau ; jusque dans ses assises, elle a tremblé devant le jour naissant. Une vague venue des profondeurs inconnues a passé sur elle, et balayé les erreurs et les immondices accumulées par des siècles d'ignorance.

Il n'est plus permis de douter ; il n'est plus permis de s'élever contre des choses maintenant démontrées ; il n'est plus permis de suivre un autre chemin que celui qui a été tracé. La voie est sûre. Personne ne doit l'ignorer ; personne ne doit s'attarder en route ; personne ne doit reculer.

Ce n'est plus une étoile qui s'est levée, c'est l'éblouissante clarté de la vérité qui s'est partout répandue. Il n'est plus de ténèbres obscures et froides.

Debout, tous, et regardez ! Là-haut brille l'Esprit céleste qui vous convie aux divins mystères ; là-haut résonne l'appel irrésistible de Dieu ; là-haut s'accomplissent les œuvres infinies auxquelles vous devez collaborer.

Debout, hommes ! Secouez les cendres du passé, secouez la lamentable erreur du doute. Respirez largement l'air pur et vivifiant qui souffle pour vous des profondeurs du ciel ; dilatez vos poitrines ; chassez les ombres qui alourdissent vos fronts pensifs ; chassez l'ennui de vivre, chassez la terreur de la mort. Il n'est pas de mort ! Réjouissez-vous, et qu'un chant d'allégresse monte, de vos âmes éperdues d'amour et d'extase, vers l'Être suprême qui vous tend les bras.

La venue du Christ (Extrait de la « Bonne Volonté »).

Dans un obscur chaos, sous des destinées farouches, des milliers d'êtres évoluent comme des essaims nombreux ; une course folle les précipite les uns contre les autres ; ils s'écrasent, se bousculent, disparaissent, reviennent, s'étagent, s'écroulent. Aucune direction ne leur est indiquée ; ils sont aveugles et se heurtent à tous les obstacles, et cela les rend furieux. Ils ne savent où les conduit ce tourbillon fantastique ; ils ne savent quelles sont ces rumeurs, quels sont ces bruits confus ; ils ignorent ce que signifient ces courses échevelées, ces révoltes, ces cris.

Mais voilà que, soudain, une voix s'est fait entendre ! Ils se sont arrêtés, surpris et tremblants ! Quelle est cette voix ? D'où vient-elle ? Que dit-elle ? Ecoutez :

Je suis Celui qui vous est envoyé par la Cause Eternelle ! Je suis l'Auguste Représentant de l'Être Universel. Je suis venu pour vous délivrer et vous éclairer. Ma mission est noble et belle, mais sévère et difficile. Quoi qu'il arrive, je n'y faillirai pas. J'ai promis, ayant accepté. Et je suis venu pour vous apporter la paix. La tâche est rude, et l'horizon pour moi se barre d'une croix sanglante, sur un mont obscur, entre deux criminels qui complètent l'outrage ! Je sais tout cela par avance. Mais c'est pour vous qu'il faut souffrir, et je souffrirai. Il faut arrêter cette affreuse stagnation, ce croupissement infâme. L'homme n'a pas été créé pour cela. Mais il ne sait pas voir, et c'est pour hâter sa marche que je suis venu. Ne craignez point et sachez m'écouter !

Il a parlé ! La terre a tressailli ! Sous son sang généreux, une génération nouvelle s'est levée. Les cieux se sont entr'ouverts ; l'obscurité s'est atténuée ; les mouvements désordonnés se sont apaisés ; les volontés se sont coordonnées ; le bien s'est fait jour et, timide encore, a lui dans les consciences.

Des preuves de l'existence de Dieu (Extrait de la « Patience et de la Persévérance dans la Foi »).

Les incrédules, qu'il faut bénir aussi, hélas ! veulent des preuves grossières ; ils veulent toucher du doigt ; ils voudraient voir, de leurs yeux profanes et impurs, Dieu se manifester à eux, tout imbus qu'ils sont de l'idée d'un Dieu qui, s'il existe, est fait à leur image. Du coup, ils croiraient, ils s'agenouilleraient, ils se frapperaient la poitrine et protesteraient de leur bonne foi, ils se prosternerait contre terre et verseraient des larmes aussi hypocrites que leurs gestes tardifs ; ils se lamenteraient en commun, tâcheraient d'essuyer les souillures de leurs robes, d'effacer tous les crimes d'un passé lourd et ténébreux. Ils croiraient ! Ils voudraient bien croire, mais à cette seule condition !

Êtres méprisables et vils, ainsi, vous voudriez que Dieu, l'Être universel, l'Être infiniment pur, infiniment beau, infiniment majestueux ; que Dieu, l'essence de tout ce qui existe, de tout ce qui brille, de tout ce qui se déploie en gerbes de lumières et s'illustre en prodigieuses clartés ; que Dieu, la source impérissable et merveilleuse de l'immense univers, de cet univers qui roule dans

l'espace infini avec une précision et une régularité admirables, parmi les rutilements de ses milliards d'astres et les apothéoses de ses feux multicolores ! Vous voudriez que Dieu se fasse aussi mesquin que vous et vienne se mêler à toute votre boue !

Vous vous croyez assez grands, pauvres ignorants que vous êtes, pour contempler le Roi des rois, alors qu'il vous serait impossible de regarder seulement votre petit soleil sans vous brûler les yeux ! Vous dites, avec un sourire béat et ridicule : « Qu'il se montre » ! alors qu'un simple Esprit, s'il vous apparaissait brusquement, vous jetterait dans la plus grande des peurs et dans le plus complet désarroi. Pauvres êtres obscurs, infiniment petits, vous vous permettez de juger Dieu, de le critiquer, de le nier, alors que vous ignorez tout, et que vous êtes encore plus minuscules, en face de la splendide création, que le plus minuscule des insectes comparés à votre terre ! Vous vous permettez de rire de choses sacrées, d'œuvres sublimes, de conceptions grandioses qui embrassent l'infini de l'espace, alors que vous n'êtes qu'un peu de boue, qu'un peu d'âme vacillante encore, qu'un pauvre être qui a besoin de beaucoup de protection et d'amour.

Et vous voudriez !... Vous osez !... Insensés que vous êtes ! Mais songez donc ! Si Dieu se montrait à vous, s'il vous apparaissait, vous seriez si complètement absorbés par sa divine présence que vous disparaîtriez pour toujours du sein de la création. Car, ne l'oubliez pas, vous venez de Dieu ! Vous possédez, si faibles et si fragiles que vous soyez, une parcelle infinitésimale, mais qui n'en est pas moins réelle, de l'intelligence divine ; Dieu a mis en vous un peu de lui-même, pour vous permettre, justement, de grandir en cultivant cette clarté que vous possédez ; il vous a donné le moyen de sortir des ténèbres et de vous élever jusqu'à lui ; il ne vous a pas créés pour un monde de douleur et d'effroi. Mais, rudimentaires comme vous l'êtes encore, s'il vous apparaissait, s'il passait près de vous, comme un météore splendide et prodigieux ; si son éblouissante lumière illuminait tout à coup vos obscurités blafardes, comme se consume un brin d'herbe auprès d'un foyer gigantesque, comme disparaît la rosée sous les rayons du soleil, comme s'évanouissent les ombres de la nuit devant le jour radieux, votre vacillante et frêle existence, retournant à la Cause qui l'a créée, serait anéantie pour toujours par l'ardente et formidable puissance brusquement apparue. Or, cela est absurde et ne peut pas être.

Dites-vous bien qu'il ne vous sera donné de contempler le Maître suprême que lorsque vous serez vous-mêmes Esprits de lumière et de vérité, et que votre robe aura la blancheur de la neige et l'éblouissement des rayons de l'espace. Dites-vous bien que ce n'est pas Dieu qui doit s'abaisser jusqu'à vous, mais vous qui devez monter vers Lui. Et dites-vous bien que vos yeux ne s'ouvriront, que votre esprit ne grandira, que votre âme ne s'illuminera qu'à force de patience et de persévérance, qu'à force de bonne volonté, qu'à force de sacrifices et d'épreuves. Et n'accusez jamais Dieu d'être la cause de tous vos maux, car vos souffrances ne seront jamais que le résultat de votre persistance à faire le mal.

C'est cette même Entité qui nous a inspiré un jour la fin d'une conférence que nous faisons à Casablanca (Maroc) sur le Spiritisme.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en la reproduisant ici. C'est le résumé de tout ce que nous avons dit ; c'est une conclusion parfaite à ce que nous avons préconisé. Et elle aura cet avantage de venir de très haut et de très loin, de venir de ces espaces lumineux où chante la plus pure harmonie, de venir de ces lieux de bonheur et de force où, seule, notre bonne volonté pourra nous conduire un jour, parmi des concerts d'allégresse et des chants de victoire !...

A l'heure où, vaincu par le doute affreux, avili par une négation qui le rabaisse au-dessous de lui-même, l'homme cherche de tout côté un refuge, et que, ne sachant point le trouver, il se laisse aller à la plus terrible des déchéances : l'insouciance ! A cette heure sombre où son âme se sent vide de sentiments, seule et abandonnée sur la triste route de la vie ; à cette heure douloureuse où, craintif et torturé, son cœur n'ose plus croire à tout ce que disent les choses éternelles, il est

nécessaire qu'un soutien moral lui soit accordé, pour lui redonner cette force, cette joie, cette espérance qu'il n'a plus.

L'épreuve actuelle est une des plus terribles que l'humanité ait jamais connue.

Alors que tout chante dans l'Univers radieux ; alors que dans les espaces constellés s'élevaient les sublimes concerts des âmes bienheureuses ; alors que dans l'azur limpide et transparent s'accomplissent les prodigieuses métamorphoses de l'Œuvre du Créateur, l'homme, lui, courbé sous le fardeau de ses souffrances, se demande anxieusement la raison de ses deuils et de ses larmes !

Il ignore encore, le malheureux ! Il ignore que le bouleversement qui l'a si durement frappé n'est que le résultat de ses fautes, de ses révoltes, de ses cris. Il ignore que le sang versé n'a été que la suite implacable de ses erreurs et de ses entêtements. Il ignore tout, et, ce qui est plus grave encore, il s'ignore lui-même.

Hélas ! voilà le mal ! le vaincra-t-il ? Oui ! Comment ?

Par la doctrine des Esprits ! Par la jeune déjà remarquable science spiritualiste ! Légère et sereine, elle descend des hauteurs éblouissantes de l'espace, sur la terre inquiète. Noble et douce, elle étend partout ses bienheureuses clartés, ses pures et sublimes harmonies !

Etant l'expression de la Parfaite Intelligence, elle ne peut être qu'infaillible. Etant l'écho des Pensées suprêmes, elle ne peut être que Vérité. Etant le reflet de la puissance de Dieu, elle ne peut être qu'adorable !

Hommes ! Cessez de maudire, cessez de nier, cessez de blasphémer, cessez de vous corrompre. Hommes ! cessez de rejeter la foi et ses rayonnantes beautés. Cessez de mépriser le bien et ses ineffables blancheurs. Cessez de répandre sur les plus belles choses les sarcasmes, l'ironie, l'injure et la sottise. Arrêtez-vous sur la pente déjà trop longtemps suivie du mal et de ses turpitudes, des vices et de leurs monstruosité, de l'erreur et de ses effroyables résultats.

Dieu ne veut pas que vous périissiez dans le désordre et la mollesse. Dieu ne veut pas que vous soyez toujours ignorants de vous-mêmes, c'est-à-dire de votre destinée. Dieu ne veut pas que les efforts et les acquisitions du passé soient ternis par une sombre désespérance ou une dégradante et grossière négation.

Dieu a parlé. Sa voix majestueuse et pure s'est adressée aux âmes des hauts espaces et leur a dit : Instruisez ! Il est temps !

La divine volonté s'accomplit : la science des Esprits se répand sur le monde.

Hommes ! Soyez attentifs ! Soyez reconnaissants ! Soyez sincères et humbles !

La voix puissante et douce des Entités célestes chargées de votre rédemption s'élève éloquente, grandiose, des profondeurs des cieux. Sachez l'entendre !

Ses tendres appels, ses nobles exhortations, ses émouvantes inflexions, cherchent à pénétrer tous les cœurs, à parfumer toutes les âmes, à embellir tous les êtres et toutes les consciences. Oh ! ne la repoussez pas !

Voici ce qu'elle dit :

« Hommes ! Rien de ce que vous promet la terre n'est durable et susceptible de respect et d'amour. Rien de ce qu'elle vous offre n'est vrai et capable de vous émouvoir et de vous grandir. Rien de ce que crée la volonté sans cesse abaissée sur les obscurités de la matière n'est productif et apte à vous instruire et vous sanctifier. Rien de tout cela ne doit retenir votre attention et votre cœur. Rien de tout cela ne doit vous intéresser et vous attirer.

« Là-haut s'accomplissent les œuvres sublimes de Dieu, auxquelles vous serez appelés, un jour, à collaborer. Là-haut, dans des apothéoses de lumière et d'harmonie, s'épanouit un bonheur immense, se déroule une existence incomparable, se renouvellent sans cesse des jouissances infinies. Là-haut, dans des splendeurs inouïes, dans des rayonnements d'enthousiasme, dans des explosions de joie et d'allégresse, se poursuit, sans possibilité de lassitude quelconque, la vie la plus pure, la plus belle, la plus resplendissante qui soit !

« Hommes ! c'est pour cette vie que vous êtes créés. C'est pour ces satisfactions que vous êtes nés. C'est pour ces beautés que vous êtes ici-bas. Et ceci n'est pas un paradoxe : car le bonheur s'acquiert, comme toute chose, par le travail et par l'effort, et c'est ici-bas que vous devez commencer votre ascension, pour y atteindre, un jour, par vos propres moyens. Telle est la loi de l'être.

« Comment réaliserez-vous cette noble ambition ? En vous libérant de tous vos défauts, de

toutes vos lourdeurs, de toutes vos obscurités. En tenant vos regards constamment levés vers les éblouissantes beautés du Bien et des Vertus, c'est-à-dire vers Dieu lui-même, infiniment bon, infiniment adorable. En vous écartant de toutes les laideurs du mal et des vices ; en vous défaisant de toutes vos contradictions et de toutes vos erreurs.

« Oui, levez les yeux au ciel, c'est là qu'est le salut ! Détournez-vous avec horreur de toutes les méprisables et viles satisfactions terrestres qui n'engendrent que regrets, souffrance et perversion. Détournez-vous de toutes les convoitises et de tous les soucis de votre terre, où vous ne rencontrerez que tristesses et discordes.

« Vous avez perfectionné votre intelligence qui brille maintenant d'un vif éclat, mais vous l'avez constamment tenue courbée vers les lourdeurs terrestres, et vous ne l'avez jamais mise qu'au service de la matière. Or, tant que votre intelligence, c'est-à-dire votre âme, ne sera pas fécondée par les élans du cœur, elle restera improductive. Tant que vous n'orienterez pas votre conscience vers les grandeurs très pures du Bien, de l'Amour, de la Bonté, de la Générosité, de la Foi, votre conscience restera vide de sentiments et de noblesse. Tant que vous vous obstinerez dans le culte de la matière, vous souffrirez !

« Sachez que votre existence sur terre n'a d'autre but que celui de votre évolution morale. Or, vous ne vous préoccupez que d'un progrès matériel, et laissez désespérément dans l'ombre l'étude de votre âme, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus grand en vous ; de ce principe immortel qu'il est de votre devoir d'épurer, d'affiner, de perfectionner sans cesse.

« C'est là pour vous une obligation stricte à laquelle est rigoureusement lié votre avenir : car une récompense ne peut être que le fruit d'une peine ; car une progression ne peut être que le résultat du désir de s'élever ; car une sanctification ne peut être que la suite de l'effort constant et inébranlable vers la pureté.

« Le progrès matériel n'apportera jamais ici-bas l'ombre d'un mieux. Seul le progrès moral permettra l'éclosion radieuse de la paix et de la fraternité ; seul il vous donnera la faculté de poursuivre, à travers l'espace immense, votre éblouissante ascension.

« Où puiserez-vous la force qui vous est nécessaire pour vous améliorer, pour vous éloigner de toutes vos erreurs, de tous vos égarements, de toutes vos déchéances ? Qu'est-ce qui vous aidera à réaliser l'évolution de votre être ? Qu'est-ce qui viendra vous éclairer, vous initier et donner à votre âme les lumineuses blancheurs de la vertu et de la grandeur ?

« La Voix des Esprits a répondu ! Ses enseignements, ses révélations, ses bienfaits se répandent partout pour régénérer et sanctifier, pour apaiser et consoler, pour exalter et bénir !

« Hommes ! Vous saurez l'écouter ! Vous saurez vous distraire un instant de vos occupations superflues, pour prêter l'oreille à son doux murmure, pour ouvrir votre cœur à ses tendres appels, pour embellir et purifier votre âme au contact de ses adorables clartés !

« La grande voix des Esprits s'élève ! Entendez-la ! En elle se trouve la solution de vos problèmes ; en elle apparaît la prodigieuse et formidable conception de la Pensée Suprême ; avec elle montent, grandissent, se propagent, étincellent les majestueuses et sublimes lumières de la Vérité !... »

Tel est le langage des Esprits : il nous indique notre tâche et nous montre notre devoir avec une précision et une clarté remarquables.

L'armée des vrais spirites doit se lever pour combattre : ses armes sont faites d'azur et de rayons ; ses armes, au lieu de donner la mort, engendrent la Vie, la belle et radieuse Vie, parcourue des souffles de l'aurore et des parfums de l'espérance ; ses armes font naître dans le cœur la pure et douce émotion de l'amour et du bonheur ; ses armes délivrent et purifient ; ses armes transfigurent !

Combattons donc sans cesse pour le bien de nos frères ; il n'est plus noble tâche et plus noble pensée.

Dieu le veut !

Paul BOUQUILLARD.

Hors de l'amour point de salut

« En ce temps-là (le temps de détresse) vous me reverrez et rien ne vous ôtera plus votre joie ».

Jésus.

Le Spiritisme, au service de l'Évangile et de la Science, est invincible. Ses progrès sont de tous les jours, mais comme il relève des Esprits dont les médiums ne sont que les instruments, il appartient aux Esprits seuls, fidèles serviteurs du Christ, de fixer l'heure où la négation sera définitivement vaincue, le scepticisme aboli, le matérialisme, fossoyeur du passé, enterré, à son tour dans le cimetière des idées mortes.

Notre rôle est de travailler, dans la mesure de nos forces, au plus près de notre conscience, à notre perfectionnement, et de nous pénétrer, le plus possible, des idées sublimes qui régneront dans l'âme de nos enfants et qui attendent, au sommet de toutes les religions, l'heure où les cœurs humains seront prêts à les recevoir. Je suis de ceux qui pensent que cette heure est prochaine. C'est le Spiritisme seul qui peut prouver scientifiquement que le Christ est toujours vivant.

*
*
*

Les hommes, divisés sur toutes les questions, sont d'accord sur ce point, que l'amour serait la solution de la question sociale.

On peut même ajouter que, sans l'amour, on ne voit pas comment la question sociale serait résolue.

Il serait facile de faire régner, sur la terre, plus de justice, par l'extension des devoirs et du *devoir*, par la coopération et la solidarité accrues, par une éducation qui aurait pour but de montrer aux enfants ce qu'il y a d'odieux dans le spectacle de gens qui débordent de superflu, quand tant de malheureux manquent du nécessaire ! On peut encore, dans l'ordre économique, voter d'heureuses réformes. Tout cela, certes, est fort désirable, mais la question sociale ne serait pas résolue. Elle ne le serait pas, même si tous les hommes étaient satisfaits de leur sort *matériel*. Pourquoi ? Parce que l'âme est tout. Parce que l'âme humaine est malheureuse et que l'humanité doit être divisée, non pas en riches et en pauvres, mais en gens heureux qui sont les vrais riches, et en gens malheureux, qui sont les vrais pauvres. Mais combien connaissez-vous de gens heureux ? Pas beaucoup... ! Moi non plus.

Toutes les âmes sont lasses, découragées ; la gaîté est factice. On s'étourdit plus qu'on ne s'amuse ; le théâtre est près le ruisseau ; le music-hall est près de l'égout ; les enfants ne respectent plus les parents ; on fait appel aux stupéfiants, aux paradis artificiels, le détraquement augmente tous les jours.

Puisque l'amour seul peut nous sauver, qui osera dire : *L'Amour ne sera pas* ? Il faut qu'il soit ! Notre détresse l'appelle. Notre nuit veut ce soleil. Nos pleurs veulent cette consolation.

L'Humanité appelle au secours, il faut répondre à cet appel. Il faut que ces *armées du Ciel*, dont parle l'Apocalypse, trouvent le concours d'une ar-

mée, de la terre, armée de la paix, de l'union des hommes, dans la patrie, de l'union des peuples, dans l'humanité.

Sur toutes les hauteurs de l'histoire, le Christ, les Prophètes, les Apôtres, les fondateurs de toutes les religions, tous, sans exceptions, tiennent le même flambeau : celui de l'Amour. Bientôt, il éclairera les âmes, il fécondera les cœurs. Grâce à lui, la chair qui sépare fera place à l'Esprit qui rapproche, qui unit, qui lie les âmes aux autres, qui fait du malheur, de la détresse d'un seul, le malheur et la détresse de tous.

D'un bout du monde à l'autre, ce sera une fièvre splendide, une émotion inouïe, un enthousiasme divin. Les pages de l'Évangile resplendiront d'une lumière nouvelle. Chacun portera en soi-même la révélation de la révélation. Joie, allégresse, délivrance, splendeur, l'homme aimera l'homme.

Il y a dix-neuf siècles que la parole du Christ attend, à la porte des cœurs, que ce cœur s'ouvre.

Il y a trente-cinq siècles qu'un Juif a écrit sur la largeur des cieux : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, et la chair a dit non. Et l'égoïsme a dit non. Et la guerre a dit non. Et le gémissement de l'humanité est à son comble.

L'heure presse. Ou bien tout sera sauvé, par l'effort soutenu de tous, par une vague immense d'amour qui pénétrera les âmes, ou bien une mer de sang submergera le monde et portera la barque de Noé aux rivages du royaume de Dieu...

Albin VALABRÈGUE.

Le cancer devant la science spirite

La *Revue spirite*, à diverses reprises, récemment, a parlé du cancer et des recherches faites dans le but d'épargner à l'humanité les rigueurs de ce terrible fléau. Elle a notamment publié une communication où un docteur de l'Astral fournissait des indications très circonstanciées sur le mal dont il était mort, sur le processus cancéreux dans l'organisme et sur les moyens curatifs que les malades pouvaient expérimenter en dehors des hésitantes méthodes ordinaires, avec l'aide des conseillers de l'Au-delà.

Ce message a été très remarqué, et il ne nous étonne pas qu'à la suite de cette remarquable « indication », nombre de lettres nous soient parvenues où nos lecteurs expriment tout l'intérêt qu'ils portent à une question qui, malheureusement, est de plus en plus à l'ordre du jour.

C'est pour répondre au désir de nos correspondants que nous abordons ici, et à nouveau, le *problème du cancer, posé devant la science spirite*, en commentant la lettre, si intéressante que nous adresse M. Azam, lettre dont l'importance apparaîtra, en un instant, aux yeux de tous. Une théorie y est exposée, qui peut être un acheminement vers des solutions impatientement espérées. La conception première en revient à M. Lakovski, ingénieur, membre du Radio-Club de France, inventeur notoire et promoteur d'une enquête publiée naguère par la *Radio-Revue* sur « l'instinct de migration des oiseaux et des in-

sectes ». M. Lakovski exposa ses conceptions si neuves, il y a peu de temps encore, dans une conférence radiophonée par le poste de téléphonie sans fil de l'École supérieure des P. T. T., sous le titre : *De l'influence du rayonnement microbien sur l'oscillation cellulaire*. Malgré l'aspect quelque peu rébarbatif de ce titre, la doctrine Ladovski est de celles qui peuvent être comprises à première lecture.

L'auteur, tout d'abord, fonde son raisonnement sur l'hypothèse que la cellule organique oscille d'une façon que l'on peut dire « entretenue », c'est-à-dire qu'elle est soutenue par une action extérieure en émettant, dans l'espace, un rayonnement spécial. La fréquence de ces oscillations serait, d'après l'éminent savant, beaucoup plus grande que celle des rayons *gamma* du radium ; les rayons émis par elle seraient extrêmement pénétrants.

La vibration dont il s'agit ici n'est entretenue, ne peut être continuée, à peine de s'amoinrir et de cesser, que par une récupération — *quelque part* — de l'énergie dépensée par elle. De quelle source tire-t-elle les forces qui lui permettent de se prolonger sans défaillance ? Elle puise, d'abord, dans le torrent circulatoire du sang dont, nous dit M. Lakovski, les globules rouges, radio-actifs dans une certaine mesure, ont pour mission de développer, de multiplier la cellule, et de compenser, par l'auxiliaire de leurs qualités radio-actives, une partie de la perte subie par la cellule.

Par ailleurs, cette même cellule, appauvrie par son effort, emprunte des forces à certain rayonnement provenant des microorganismes qui peuplent l'atmosphère, et, « dont la période de vibration, suivant qu'elle se rapproche ou s'éloigne de celle de la cellule, est utile ou nuisible par l'influence qu'elle exerce sur elle ».

En troisième lieu, la cellule, déprimée par son travail d'oscillation continue, se revivifie en empruntant à la radio-activité de la matière environnante, à celle de la lumière solaire, à celle de l'air ambiant.

Mais son *principal rajeunisseur* est un agent infiniment plus puissant que tous les autres. On lui donne le nom de rayonnement ultra-X. Quel est-il ?

Intense, généreux, il échappe, par sa subtilité, au monde extérieur. Pour la première fois, il fut signalé par M. Jean Perrin, professeur à la Sorbonne, dans son ouvrage réputé, *Les Atomes* (page 278). La revue *Radioélectricité* (10 mars 1924) publiait une étude de M. Félix Michaud, agrégé de sciences physiques, sur les propriétés de ces rayons énigmatiques. L'auteur révélait qu'issus de la terre et des espaces interstellaires, provenant de l'intégration de la matière par condensation des atomes légers en atomes lourds au centre des globes planétaires, ces rayons invisiblement et particulièrement pénétrants seraient la cause de la radio-activité, en facilitant l'absorption, par l'atome de radium, d'une certaine quantité d'énergie, jusqu'au moment où l'atome explose en projetant un atome d'hélium.

Cette explication peut déconcerter un lecteur profane. Elle appelle quelque explication en langage usuel. Disons donc que cette force ultra-X vient — premier point acquis — des mondes intrastellaires. Elle exerce une influence sur les atomes de radium qui participent à la constitution de notre monde : elle les enrichit d'une énergie supplémentaire et, par explosion, les métamorphose de radium en hélium. A ces forces sont imputables la pesanteur, la gravitation, la cohésion, l'inertie de la matière, etc. Grâce à elles, nous avons

tout récemment acquis la possibilité de sentir, de deviner, de vérifier même l'existence d'autres forces, encore plus pénétrantes, et dont les « fréquences de rayonnement » sont considérablement plus puissantes.

Sans nous attarder à considérer ces horizons où la science de l'avenir fera d'autres conquêtes, revenons, guidés par M. H. Azam, à M. Lakovski, pour apprendre que ces rayons ultra-X, saurions-nous les mettre à notre service, les contraindre à nous obéir, donneraient à la cellule organique une énergie de régénération qui lui permettrait d'osciller toujours normalement et sans accident.

Cette constatation, d'un seul trait de pensée, nous rapproche du cancer et de sa guérison éventuelle.

Actuellement, nous sommes malades parce que nos cellules rayonnent de façon variable et parce que ces différences dans le rayonnement provoquent en nous des états de déséquilibre. Si la cellule rayonne *trop* d'énergie, elle ne peut plus se régénérer en proportion de sa défense. Elle s'épuise, s'étirole, s'anémie. La santé périlite, le sang s'appauvrit. La maladie survient. Si, par contre, la cellule rayonne insuffisamment, nous accumulons un superflu d'énergie. Nous en restons chargés inutilement. De ce fait, le sang s'alourdit. Le moindre accident entraîne l'élévation de température, la fièvre, l'accident organique. Si la fièvre atteint 42°, nous ne résistons pas. C'est la mort, la cellule, définitivement indolente, se refusant à rayonner toute énergie.

Si, au lieu de considérer l'état général, on envisage le cas d'une torpeur localisée, d'une inactivité cellulaire sur un point quelconque de notre corps, si l'on parle d'un rayonnement ralenti dans une région définie de l'organisme, on arrive à concevoir la maladie centralisée sur un certain nombre de cellules paresseuses, alors que les autres conservent leur faculté de rayonnement normal. Cette atrophie partielle semble définir exactement l'affection cancéreuse. En présence de cette théorie, quel est le raisonnement que l'on forme aussitôt ? La partie malade ayant perdu son rayonnement, si on le lui restitue, elle retrouvera la santé. Comment lui rendre cette activité régulière ? Rayons X, Radium, Aimantation, Magnétisme ont été essayés. On a même tenté les « cures par la volonté ». On sait de même que l'on a fait appel à l'entremise du médium guérisseur, aidé en son œuvre par l'intervention des Esprits. La magnétisation pourrait être un procédé relativement efficace, si le magnétiseur était capable de restituer au corps malade, par son fluide, l'exacte proportion de vibration dont la maladie a privé la cellule. Le médium guérisseur pourrait être bien plus utile encore, du fait qu'il agit en collaboration avec des Esprits qui, souvent, furent des docteurs. Ceux-là, autrement habiles que nous, sont assurément capables de proportionner la force radiante du médium selon le besoin qu'en éprouve le patient, sans excès ni déficit.

On le voit, cette thérapeutique des vibrations appliquée au cancer, se rapproche, qu'elle le veuille ou non, des conceptions du spiritisme, en ce sens qu'elle fait la part, essentielle, à ce Fluide qui, de quelque nom qu'on le désigne et quelque provenance qu'on lui assigne, a pour nous une valeur capitale. Par delà les fluides humains, nous savons l'existence des fluides de l'Au-delà dont ceux qui intéressent aujourd'hui la science ne sont que des succédanés et des résultantes.

C'est donc avec raison, avec un admirable sens de l'opportunité, que, depuis

peu d'années, un certain nombre d'Esprits essayent d'introduire, dans nos séances des considérations relatives à ce cancer, qui nous alarme si justement par son extension et l'étendue de ses ravages. Il se produit là un travail d'approche où nos conseillers de l'Astral cherchent à obliger nos savants, déjà préoccupés des « actions fluidiques » sur d'autres terrains, à apparenter leurs études aux nôtres. On peut admettre comme très vraisemblable que ces Avertissements se multiplieront, s'éclaireront l'un par l'autre et que le défrichage de la lande sans chemins sera simultanément conduit par les chercheurs d'ici-bas et par nos Instructeurs désincarnés.

Sur l'hypothèse dont il vient d'être parlé, quelles certitudes se grefferont demain ? On ne sait. Mais on peut espérer beaucoup en pensant que ses principes sont vrais. Tous les Esprits qui ont, jusqu'à ce jour, donné des communications sur le cancer, ont établi, en termes indubitables, que la guérison du mal est liée à l'utilisation d'un certain élément fluidique, lequel, mal utilisé, entraîne la mort, et, sagement exploité, garantit le salut du malade.

C'est parce qu'elle nous remémore, sous une forme scientifique, cette donnée première déjà venue de l'Astral jusqu'à nous, que nous avons commenté la si intéressante lettre de M. H. Azam. Le problème est loin d'être résolu. Mais il est maintenant bien posé. Puissent ses inconnues laisser bientôt déchiffrer leur mystère, grâce à la collaboration de nos Amis de l'autre côté, dont l'effort pour nous porter secours est, dès aujourd'hui, indéniable.

SULYAC.

Doute aux pointes de fer.....

Tout malheur est moins lourd à porter que le doute.
Souffre, saigne, gémis, meurs, mais ne doute pas.
C'est perdre son sang goutte à goutte
Que de douter à chaque pas !

Pour moi, le sein des mers est plein de météores,
La nuit des puits miniers rayonne de soleils
Quand je songe aux cœurs que dévore
Le doute et son mauvais conseil.

S'avancer, nu, dans l'ombre, et palper la muraille
En tremblant de heurter du front au roc fermé,
Marcher en présumant qu'il faille
Eprouver le sol où l'on met

Un pied prudent qui nie et craint la libre route,
Et refuser l'étape en la croyant sans but,
A l'Espoir crier : « Banqueroute ! »
Comme au Destin dire : « Rébus ! »,

Effroyable voyage et désolante vie !!
 Plutôt n'être point né que suivre ce chemin,
 Où, toujours, aux ronces dévie
 L'oblique pas du pèlerin !

Doute aux pointes de fer, diadème d'épines
 Retombé sur les yeux qu'il aveugle, bandeau
 Tendu sur de mornes rétines
 Au fond d'un ténébreux caveau,

Disjoints tes nœuds serrés aux pitoyables tempes,
 Pour que, dans le palais d'un Dieu clément et bon,
 L'éclat des astres et des lampes
 Avertisse le vagabond.

Alors, illuminé par les splendeurs célestes
 Et sa foi retrouvée aux textes révélés,
 Dans l'univers où tout atteste,
 Jusqu'aux rivages de Thulé,

Du plus haut Devenir la droite certitude,
 L'Errant repartira vers le terme commun
 Et son bâton, au sentier rude,
 Ne tremblera plus dans sa main.

Pascal FORTHUNY.

La momification par les effluves humaines

Nous venons de lire une très intéressante brochure de M^{me} X..., de Bordeaux, parue il y a quelque temps déjà : *Les radiations humaines*, dans laquelle elle fait connaître les études des D^{rs} Clarac, Llaguet, Gustave Geley, J.-Marcel Soum et Cabanès sur des essais de momification par les effluves qui se dégagent de ses mains. Cette dame possède la singulière faculté de stériliser, par la seule action de mains tenues à faible distance ou par le toucher, les produits organiques les plus divers, de telle manière qu'ils restent dans la suite, sans aucune préparation, à l'abri de toute altération : Des fruits, des plantes, des animaux ont pu être conservés ainsi, pendant une vingtaine d'années déjà, sans autre dommage qu'une complète dessiccation.

M. J.-Marcel Soum, docteur ès sciences, agrégé de l'Université de Bordeaux, a constaté, dès 1900, ces faits, en qualité de scientifique et d'ami de la famille de la dame en question. En octobre 1911, le D^r Clarac, un des praticiens les plus en vue de Bordeaux, et le D^{rs} Llaguet, chimiste éminent, professeur à la Faculté de Bordeaux, ont décidé d'étudier les phénomènes de mo-

mification selon une méthode rigoureusement scientifique. Ils ont choisi quelques échantillons dans le règne végétal et le règne animal, les ont placés sous clé, dans le laboratoire, d'où ils ne sont jamais sortis. Ces échantillons ont été, les uns touchés par M^{me} X..., les autres ont été simplement exposés à ses mains ouvertes pendant quinze à vingt minutes et cela jusqu'à dessiccation complète.

Pendant l'opération, cette dame causait librement avec les expérimentateurs. Après chaque séance, les échantillons exposés étaient soigneusement enveloppés dans du papier et remis sous clé, dans un réduit du laboratoire à l'abri de toute autre intervention et opération.

Les expériences ainsi réalisées, aussi fidèlement que possible, voici le rapport dressé par les deux docteurs :

Plantes et fleurs. — Une rose et une petite branche de muflier : dessiccation très rapide — en dix jours — conservation complète des coloris. Résistance de la feuille sur la tige.

Vin. — Dessiccation progressive — onze jours — sans altération. Pas de fermentation acide — alors qu'un échantillon de vin témoin s'est acidifié avec moisissures dès le troisième jour, en surface.

Mollusques. — Huitres dites portugaises et ordinaires. Dessiccation progressive, complète en treize jours — sans putréfaction — alors que les témoins ont subi l'altération putride dès le neuvième jour, avec liquéfaction de l'ensemble et odeur repoussante.

D'autres huitres, ayant déjà subi la décomposition et envahies par des larves de mouches, ont été soumises à l'action de M^{me} X... dans cet état : les vers ont quitté peu à peu le milieu favorable à leur développement, se sont répandus en dehors de la coquille et sont morts aussitôt. Trois ou quatre jours ont suffi pour tuer tous les vers. La masse en déliquescence s'est progressivement desséchée : la fermentation s'est arrêtée.

Poissons. — Deux cyprins morts — non vidés. Dessiccation rapide, trois jours, sans altération de forme ni odeur. Conservation de leur couleur ; les yeux sont encore manifestement brillants.

Oiseaux. — Un chardonneret mort en cage — non vidé — dessiccation rapide — trois jours, rigidité progressive. Conservation, comme après l'emploi de l'arsenic ; les couleurs, jaune de faïence et rouge de la tête, au lieu de s'atténuer, deviennent, progressivement, plus intenses.

Un serin, mort en cage — non vidé — abandonné deux jours avant d'être remis à l'expérience, déjà en voie de décomposition. Arrêt immédiat de la putréfaction, diminution progressive de l'odeur, dessiccation en cinq jours. Conservation définitive de la couleur dans les plumes, avec transformation, par places, de jaune clair faible en jaune serin très vif. Sur les deux oiseaux, les plumes restent très fortement adhérentes au corps.

Mammifères. — Lapin sacrifié par saignée.

Rate et foie — dessiccation commencée dès le premier jour avec affaissement des lobes, puis survient un ramollissement général sans signes manifestes de putréfaction ; enfin, dès le troisième jour, dessiccation progressive, rapide, complète au bout de cinq jours.

Cœur et reins — raccornissement progressif sans ramollissement. Dessiccation complète en quatre jours.

Ces organes restent depuis un mois en observation : apparence et consistance de vieux cuir mal noirci, un peu ardoisé : pas trace de putréfaction.

Sang du lapin — était coagulé au début de l'expérience : — 10 centimètres cubes demeurés dans un récipient de verre. — S'est peu à peu liquéfié en trois jours ; liquide vermeil, a persisté sous cette forme pendant vingt et un jours ; les parois du récipient, par suite des mouvements du liquide, demeuraient d'un beau rouge ; au bout de vingt et un jours, le sang est devenu de moins en moins fluide, jusqu'au vingt-huitième jour, où il a paru desséché ; il est resté constamment homogène.

L'examen microscopique pratiqué à plusieurs reprises, tous les trois jours, a montré d'une façon constante les globules dans un parfait état de conservation sans manifestation hémoly-

tique dans aucune préparation. Le vingt-huitième jour encore, avant le moment où la masse homogène a pris assez brusquement la consistance solide, il avait été encore possible d'étendre sur une feuille de papier et une lampe de verre une couche uniforme de liquide semi-fluide, et l'examen microscopique a encore montré l'intégrité des globules. Actuellement, la masse desséchée reste d'une belle couleur pourpre, sans altération manifeste. Depuis hier seulement, on peut constater qu'elle se fendille à la surface.

Tels sont les faits, exposés dans leur vérité toute nue, avec le seul souci d'une scrupuleuse exactitude.

Signé : D^{rs} L. CLARAC et B. LLAGUET.

Après la publication de ce rapport, le D^r Geley s'est livré, de son côté, à une enquête approfondie sur les « momifications » de M^{me} X., enquête dont les résultats sont venus confirmer ceux des D^{rs} Clarac et Llaguet.

Voici comment le regretté Directeur de l'Institut Métapsychique International s'est exprimé à ce sujet :

Mon premier soin, en arrivant à Bordeaux, et après avoir vu mes confrères, a été d'étudier médicalement et physiologiquement M^{me} X...

M^{me} X... est une femme d'environ cinquante ans, d'une santé physique et psychique parfaite. Elle ne souffre d'aucune tare névropathique. D'autre part, sa bonne foi est absolue et son dévouement sans limites. *Elle se prête, de la meilleure grâce du monde, à tous les essais, à toutes les expériences, parfois assez dures, qu'on lui demande.* Elle y sacrifie sans compter son temps et sa peine. *J'ajoute qu'elle fait cela dans le seul but de faire connaître ce qu'elle croit être la vérité ; qu'elle n'accepte aucune rémunération : enfin que sa modestie est si grande qu'elle refuse de dévoiler son incognito.* Elle entend, elle me l'a répété maintes fois catégoriquement, être et rester M^{me} X...

J'ai assisté, pendant deux semaines, à ses expériences. Je restais près d'elle, prenant des notes en la regardant. Voici comment elle opère : elle dispose sur une table les objets (cadavres, végétaux ou animaux) à influencer. Pendant mon séjour à Bordeaux, nous lui avons donné jusqu'à trente pièces à influencer à la fois. Les objets étant étalés, elle place ses deux mains au-dessus d'eux, à quelques centimètres de distance. Parfois elle fait des passes avec le bout des doigts ou la paume de la main. De temps en temps, elle retourne les objets pour les influencer de tous les côtés, mais ces manœuvres ne semblent même pas nécessaires : les objets placés près d'elle, simplement dans son ambiance immédiate, seraient influencés aussi, sans qu'elle mît les mains dessus.

Les séances durent environ un quart d'heure ; elle en fait une, parfois deux par jour.

Après chaque séance, elle enveloppe les objets dans une feuille de papier, et on les range ensuite sous clé, dans un placard où personne ne peut les approcher.

Pendant les séances, elle est, au point de vue psycho-physiologique, dans un état absolument normal. Elle cause tranquillement de sujets quelconques. Elle n'éprouve aucune fatigue consécutive. Elle opère indifféremment au jour ou à la lumière artificielle, en été comme en hiver, qu'elles que soient les conditions atmosphériques et climatiques. *Elle m'a affirmé qu'elle n'avait jamais eu d'échec.*

J'ai observé soigneusement, avec les D^{rs} Clarac et Llaguet, le processus des phénomènes produits.

Voici ce qui se passe :

Les plantes paraissent très vite stérilisées. Elles se dessèchent en conservant leur coloris : les feuilles (remarque importante) restent toujours très adhérentes à la tige.

Les petits animaux ne subissent pas la moindre putréfaction. Ils se dessèchent peu à peu et demeurent ensuite momifiés, sans modification ultérieure appréciable, même après plusieurs années.

C'est ce qui se passe, par exemple, pour les petits poissons, les petits mollusques ou crustacés, et même pour les petits oiseaux.

Les animaux plus gros, tels que les gros oiseaux, les petits mammifères, etc., se conservent frais très longtemps. Alors qu'ils devraient, normalement, être en pleine putréfaction, ils présentent encore l'apparence de la mort récente et ne dégagent aucune odeur. Peu à peu, cependant, au bout de dix, quinze, vingt jours ou davantage, suivant la saison et suivant le volume de l'animal, la situation change et une nouvelle phase apparaît. On observe un commencement de putréfaction. Mais cette putréfaction n'est qu'ébauchée, et se manifeste uniquement par une odeur, très atténuée. Il n'y a pas de ballonnement de l'animal, pas de dégagement interne de gaz putrides, pas de liquéfaction. Les tissus cutanés, c'est-à-dire ceux qui ont été le mieux soumis aux effluves de M^{me} X..., ne subissent aucune modification. Alors, très vite, survient la troisième phase, celle de la dessiccation : les tissus se rétractent, l'odeur disparaît, la momification commence. Elle est complète généralement au bout de deux, trois, quatre ou cinq semaines. Dès lors l'animal semble devoir se conserver indéfiniment. Les poils, les plumes restent très adhérents ; les couleurs sont conservées ; l'animal est aussi bien, sinon mieux conservé qu'un animal empaillé. Quand l'animal est « fait », suivant l'expression de M^{me} X..., elle le laisse de côté et ne s'en occupe plus.

Ce qui est le plus extraordinaire encore, c'est que, si l'on soumet à M^{me} X... un cadavre déjà en pleine putréfaction, cette putréfaction est arrêtée net en deux ou trois séances, l'odeur disparaît et la dessiccation commence.

Quand le cadavre contient des parasites, tels que des larves de mouches, ces parasites semblent ne plus pouvoir vivre dans leur milieu d'élection. Dès les premières séances, on voit les larves abandonner à la hâte leur proie et venir autour d'elle où elles meurent rapidement, pendant que cette dernière se momifie.

La fermentation putride n'est pas la seule à être influencée et gênée par les effluves de M^{me} X... On a obtenu des résultats comparables avec d'autres fermentations : la fermentation acétique du vin est empêchée ; la fermentation alcoolique du glucose est retardée.

Les pièces ainsi momifiées par M^{me} X... ne se comptent plus. Il y a un véritable musée chez elle et chez le D^r Llaguet. Elle en a distribué aussi à la plupart des médecins qui l'ont examiné.

Toutes les pièces, qu'il s'agisse de fleurs, de feuilles et autres végétaux ou d'animaux, ont une apparence identique, elles sont desséchées, momifiées, mais intactes. Il semble vraiment qu'il ne leur manque que l'eau contenue dans les organismes vivants.

Comme conclusion, le D^r Geley croyait, avec les D^{rs} Clarac et Llaguet, à la réalité du phénomène. Il admettait une action stérilisatrice des fluides de M^{me} X..., empêchant ou gênant suffisamment la pullulation des parasites microbiens ou autres et permettant, par suite, au processus naturel de dessiccation de l'emporter sur le processus opposé de putréfaction.

L'action stérilisatrice de M^{me} X... est-elle directe ou indirecte ? Agit-elle sur les parasites pour les détruire ou sur leur milieu ambiant pour le leur rendre réfractaire ? L'impression du D^r Geley était qu'il s'agit d'une action stérilisatrice indirecte favorisant la résistance des tissus et les rendant incapables à la putréfaction. Il ne voyait, dans les expériences de cette dame, aucune des caractéristiques du médiumnisme.

S'agit-il de ce qu'on appelle magnétisme, ou de radio-activité humaine inconnue ? Nous n'en savons rien, disait-il.

En tout cas, ce qui est certain, si les phénomènes de M^{me} X... sont vrais, c'est qu'il y a extériorisation, émission, en dehors d'elle, d'une force inconnue, capable cependant d'une action organique puissante et profonde. Or, ce serait là une découverte dont il suffit, pour faire saisir l'importance capitale, de dire qu'elle renverserait l'un des dogmes les plus tenaces de la *psycho-physiologie* classique : celui qui refuse, de parti pris, d'admettre les actions à distance de l'organisme humain.

Nous estimons que ces fluides stérilisants, scientifiquement contrôlés viennent confirmer l'action des fluides émis par les médiums guérisseurs et dont les remarquables effets sont journellement constatés dans le monde entier.

Il est à souhaiter que d'autres expériences scientifiques soient poursuivies dans le domaine de l'existence et de l'action puissante de ces fluides. On y trouvera la clef de beaucoup de problèmes insolubles jusqu'à ce jour.

J. M.

Une œuvre du maître Auguste Pointelin à la Maison des Spirités

Cette année, au Salon des Artistes français, la critique et les visiteurs retrouvaient, fidèle à sa cimaise glorieuse, la signature du maître Auguste-Emmanuel Pointelin, de l'artiste sensible aux heures les plus émues et les plus « spiritualisées » de la nature, du peintre des aubes et des crépuscules. Une fois de plus, son art intime et pénétrant communiait là avec la douceur religieuse des soirs et exprimait, par la sobre technique d'un pinceau, pour qui le vain brio est moins que la profonde méditation, toute la gravité de ces fins de jour où la poésie de la terre monte comme une calme prière vers le ciel qui va s'éclairer de la première étoile.

C'est l'une de ces toiles graves et si pleines de recueillement que M. A. Pointelin vient d'offrir en présent à la Maison des Spirités. Tous nos amis, en visitant notre vivante demeure, pourront voir ce magnifique tableau dans notre Salle des Fêtes. Bien sensibles à un tel don qui ajoute à nos murailles une note d'art si quintessencié, nous tenons ici à dire à l'artiste quelle est notre reconnaissance. Nous sommes grandement honorés d'une intention si généreuse. Nous savons que son cœur l'inspira à un frère en croyances, à un spirite de longue date et qu'elle concrétise sous nos yeux toute la foi sincère et fortement fondée d'une gloire de la palette française qui, de longtemps, vibre, par sa pensée, à l'unisson des nôtres.

Il nous écrit : « Cette conviction m'est venue à la lecture des beaux livres de Léon Denis et de Gabriel Delanne. J'y fus toujours prédisposé. Je me souviens que, dès le collège, je ne pouvais aborder une question, même de sciences, sans me sentir séduit par son aspect métapsychique, mystique et éternel. Quand j'en vins à l'étude de la philosophie, à celle du Ciel, je me vis dans un pays enchanté. Plus tard, quand, en moi, le sentiment de l'art se fit jour, j'y transportai mon enthousiasme. Alors, dans l'ordre spiritualiste, j'ai pu, sans même constater de phénomènes, me convaincre de la vérité par le simple raisonnement qui m'a suffi, et le voici : Des Intelligences, partout, déclarent avoir vécu sur terre, disent quels furent leur nom, le lieu, la date ; révèlent des particularités ignorées. On ne peut admettre que ces Êtres se concertent par toute la terre pour induire l'humanité en erreur : *ce serait déifier le mensonge*. Ceux-là disent donc la vérité et la survivance est certaine... Pourquoi tant de tergiversations, en face de tels faits ? Quand on songe que cette vérité peut et doit transformer le monde, l'éclairer, en terminer avec tous ses maux, changer toutes ses terreurs en espérances, et que ce sont nos amis et nos proches qui vien-

nent nous instruire pour nous épargner leurs propres déceptions, la seule pensée que nous puissions y rester sourds ferait douter de la raison humaine ! »

C'est guidé par ces hautes doctrines que M. A. Pointelin, né en 1844, à Arbois, élève de Victor Maire, peignit et peint encore, avec une verve toujours jeune. Médaille de 3^e classe en 1878, de 2^e en 1881, chevalier de la Légion d'honneur en 1886, médaille d'or en 1889 et en 1900 (Expositions), officier de la Légion d'honneur en 1903, commandeur à la date du 1^{er} octobre 1923, sociétaire hors concours au Salon, le Maître des Couchants qualifie ses tableaux : *Dans la friche, Au vallon, Soir de septembre, Coleau jurassien, L'aube, Collines rocheuses, La fin du bois, Le sentier, La forêt le soir, La lisière, Le lertre, Matin sur les monts, Soir dans la plaine, Fin de journée*, etc. Chaque désignation est un état d'âme. Chaque peinture est un instant solennel de la création. Le poète, l'idéaliste distribuent les touches et les valeurs. Le spirite, à la fin, les signe.

C'est une de ces œuvres-pensées qui, maintenant, orne notre maison et devant elle, nous nous sommes souvenus de la si longue suite d'éloges que décernèrent au vieux maître, depuis près d'un demi-siècle, tant d'écrivains d'art émus par la « leçon de l'Esprit » qui se dégage de si nombreuses pages noblement illustrées et où la postérité reconnaîtra l'œuvre d'un artiste pur dont le talent affectionne moins la matière visible des choses que leur âme cachée.....

P. F.

Chronique Etrangère

En nous éveillant, nous nous félicitons parfois d'être sortis d'un mauvais rêve : il doit en être de même après la mort.

M. E. CADWALLADER.

La mort est la plus belle aventure de la vie.

Voilà le testament spirituel d'un homme pour qui la mort ne fut point terrifiante. Il est reproduit par *L'Etoile* de Johannesburg et signé de Charles Fabert, un acteur mort, il y a peu de semaines, à Grahamstown, âgé de 68 ans. Parmi ses papiers, on retrouva un feuillet où il avait noté ses dernières volontés et qui se terminait par ces mots : « Il n'y a rien de terrible dans le fait de mourir. J'y vois bien plutôt quelque chose de délicieux par ce qu'il contient de sérénité, de silence et enfin de repos. Il est aussi naturel de quitter ce monde que d'y entrer. La mort est la plus belle aventure de la vie. Regardez-moi arrivant dans les crèches du ciel, cet endroit où l'enfant nouveau-né rit pour la première fois. Bonne nuit à vous tous, mes amis. »

L'adieu du fiancé à la fiancée.

Un abonné de *La Revue Spirite*, M. P. H..., architecte, résidant à Wiesbaden, nous communique le fait suivant : « Un jeune homme, fiancé, meurt parce qu'il a accidentellement absorbé une solution d'acide, dans le laboratoire d'une clinique sise à quelque distance de la ville ; il y faisait fonction d'assistant des docteurs, près des malades. Sa fiancée habitait Wiesbaden même. Le jour du décès, elle entend, à 6 h. 30 du soir, prononcer deux fois son nom. Elle croit reconnaître la voix, et, surprise, monte l'escalier de sa maison pour chercher celui qui l'appelle. Le nom est prononcé une fois encore. Et elle ne trouve personne dans le logis. Après l'enterrement, elle va chez

le médecin qui a essayé de sauver le malheureux et s'enquiert encore une fois de l'heure où son fiancé a rendu l'âme. Le médecin lui dit : « A 3 heures ». Mais elle proteste. « C'est impossible. J'ai la certitude que le fait s'est produit à peine sonnées 6 h. 1/2 ». On se rend donc chez l'administrateur de la clinique et l'on se fait présenter l'acte constatant le décès. On y lit : « Heure de la mort : Six heures et demie. »

Dédoulement de la personnalité au moment de la mort.

« Ma sœur, écrit M^{me} Annie Lauri-Swinney, dans le *Progressive Thinker*, était tuberculeuse, et, dès six semaines avant sa fin, ne pouvait plus prononcer une parole. Vers l'approche de ses derniers jours, elle se prit à murmurer et bientôt à se faire entendre. Elle était si faible qu'elle ne pouvait remuer ni la tête, ni les mains. Enfin, elle commença à chantonner, bien qu'elle fut pleinement consciente de sa mort imminente. « Je mourrai mercredi », nous dit-elle. Le mercredi matin, le cœur battait avec une extrême lenteur. Ma sœur faiblissait encore. Un instant nous la crûmes morte. Mais après plusieurs minutes, la vie reprit un peu. Elle ouvrit les yeux, nous regarda avec une expression que nous ne lui connaissions point. Elle semblait très intéressée par le spectacle de la chambre, comme si elle la voyait pour la première fois. Elle parla, dès ce moment, avec une voix masculine, s'exprimant par sentences, et assez fortement pour être entendue de la pièce voisine. Elle désignait des amis, assurait-elle, dont nous ignorions totalement l'existence, nous entretenait d'une femme et de ses enfants et d'incidents qui certainement n'avaient jamais pris place dans la vie de la mourante. Quelle force dans un corps si frêle ! Elle remuait aisément sur le lit et même elle se leva. Nous essayions, en écoutant ces propos singuliers, de la convaincre qu'elle était toujours notre sœur, mais elle avait alors une autre personnalité. Elle voulait nous prouver que quelqu'un se servait, dans l'instant, de son propre corps. Voyant, dans nos yeux, que nous ne la croyions pas, elle s'irrita et se détourna de nous. Elle resta, dans cet état, avec trois retours de sa personnalité, jusqu'au 1^{er} juin — depuis le 23 mai. Ce jour-là, elle redevint tout à fait elle-même et mourut à une heure de l'après-midi. Les sceptiques diront : « C'était du délire. » Je réponds non. J'ai été infirmière. Je sais ce qu'est le délire, et cela n'y ressemblait pas. Je suis persuadée que nous avons parlé à un esprit masculin qui a dominé la personnalité de ma sœur, peu avant son décès, ce qui me prouve, à mon entière satisfaction, la possibilité du retour des Esprits parmi nous. »

L'offre aux médiums (suite).

Nous parlions dans notre précédent numéro de l'offre faite aux médiums du monde entier, par le journal *Scientific American*, et nous disions que les travaux du jury se limitaient présentement à l'examen d'un sujet présentant des faits remarquables. Quelques premiers renseignements sont aujourd'hui fournis. Le médium a provoqué, entre autres faits, le jeu spontané d'un gramophone, l'arrêt de diverses montres à des heures convenues d'avance, la lévitation de chaises et de tables, l'envol de grands rideaux suspendus dans la pièce, le déplacement de fleurs enlevées d'un vase et apportées aux assistants. D'autres fleurs furent apportées de l'extérieur. On ne révèle pas encore le nom du médium : il s'agit de la femme d'un financier de Boston. Elle ne convoite pas le prix en argent, mais veut seulement prouver la vérité. Elle a fait tous les frais de son voyage et de son séjour, et reçoit même les enquêteurs à sa table. — Les expériences continuent.

Le même rêve.

Dans le *Journal of the American Society for Psychical Research* (juillet), M. R.-O. Hensachen relate : « Je rêvais que j'assistais à une exécution capitale : on allait pendre un homme. A la fin, je m'éveillai, fis la lumière et me mis à lire. Peu après, ma femme, dont le lit était à quelque distance du mien, s'éveilla elle aussi et me dit qu'elle venait de faire un rêve affreux : elle assistait à la pendaison d'un assassin. » Était-ce l'esprit d'un condamné qui, à peine « en liberté », venait hanter les deux époux ? Il y a un précédent notoire. Le 17 novembre 1796, le grand-duc Paul de Russie, dans un dîner, raconte un rêve qu'il eut, la nuit précédente. Il se voyait enlevé au ciel par une force irrésistible. La grande-duchesse, à ses côtés, s'éveille brusquement et lui raconte qu'elle vient de rêver du même prodige. Le lendemain, Catherine II mourait, et Paul devenait empereur.

La crémation ou l'enterrement.

Les opinions sont très partagées, entre spirites, sur le fait de la crémation. Tels en sont partisans, tels autres la considèrent comme contraire à la loi naturelle. La solution de ce problème délicat ne sera pas encore fournie par les arguments que produisait, le 23 mai, le journal *The Two Worlds*. On continuera à se grouper en deux camps, *pro* ou *contra*. Il reste pourtant curieux de voir quelles sont les raisons qui entraînent les « crémationnistes » à soutenir leur thèse. Or, que disent-ils ?

« Nous avons, en diverses conversations avec des désincarnés, sur ce sujet même, déclare l'auteur, obtenu *quelques opinions sur la crémation*, et il nous a été possible de parler avec trois morts, au moins, qui avaient passé par le four crématoire. Il résulte de ces entretiens que certains éléments de vie subsistent dans le corps du défunt parfois de longues heures après le moment du décès. Sauf dans les pays chauds, où la putréfaction est rapide, il est raisonnable de ne point troubler le cadavre pendant un délai de trente-six heures, de façon à permettre que la mort soit *complète* et que *tous* les éléments psychiques se retirent entièrement de l'enveloppe charnelle. Lorsqu'il en est ainsi, nous ne voyons pas de sérieux obstacle à approuver la crémation. Il est certain que si la destruction par le feu était trop précipitée, il en résulterait de véritables désordres dont l'Esprit à peine libéré pourrait souffrir. Mais nous avons l'opinion que, passé un temps convenable, l'anéantissement total et presque instantané du corps physique aide plutôt à la prompte émancipation de l'Esprit, en ce sens que l'on supprime, d'un coup, tout ce qui pourrait encore le retenir près de la terre. C'est exactement ce que nous a dit, il y a peu de temps encore, l'un de nos meilleurs amis, qui, étant mort depuis cinq mois, avait été « crémé », sans la moindre souffrance, assurait-il. Sa satisfaction était sans mélange, à l'égard de ce procédé, et le défunt ne manqua pas d'exprimer sa reconnaissance envers ceux qui l'avaient choisi pour lui. Je conclus que les Spirites, s'ils voulaient bien y réfléchir, inclineraient vite vers l'acceptation de la crémation, dont ils apprécieraient les avantages ».

C'est un point de vue, et nous ne prendrons point parti. Mais il est un paragraphe de l'article où nous souscrivons pleinement aux suggestions de l'auteur. Il nous plaît de l'entendre dire que, puisque nous ne croyons plus à la mort, puisque nous considérons qu'elle est une porte ouverte sur un monde meilleur, nous sommes illogiques en entourant les enterrements d'une pompe funèbre, et qu'il serait plus sage d'en écarter tout ce que la tradition, née de l'effroi de la mort, y a accumulé de rites impressionnants. Dès 1869, a été fondée en Angleterre, à Middleton (Manchester) l'*Association contre le Deuil extérieur*. On y réagit contre les tentures noires, et tout l'apparat des funérailles. Par ailleurs, n'existe-t-il pas, en France, à Lyon, un usage de longtempes pratiqué chez les spirites locaux, et selon lequel les enterrements sont effectués dans des conditions telles que le sentiment de l'espérance y prime celui du désespoir ? Il y a, dans cet ordre de réformes, beaucoup à faire, et, soit dit en parenthèses, il rentre dans les limites de nos devoirs d'acclimater dans les âmes des vivants, par des cérémonies qui rompraient avec les habitudes d'une erreur séculaire, la certitude qu'un cercueil, lorsqu'on le veut attentivement regarder, a la forme d'un berceau. De toutes les consolations que nous pouvons rechercher lorsque l'heure des séparations temporaires a sonné, celle-là n'est-elle point la plus douce, la plus bienfaisante pour nos cœurs incurtris ?

Le retour de l'enfant frivole.

The International Psychic Gazette (juin 1924) relate le cas d'un jeune homme qui, avant la guerre, aimait, avant toutes choses, fréquenter les clubs, conduire des attelages, s'amuser, et qui, finalement, fit un mariage riche : en somme une vie assez futile. Le héros de l'histoire, s'il ne buvait pas outre mesure, était un « joueur enragé ». Bref, en possession de bons instincts, pas méchant garçon, mais léger, il gaspillait plutôt son existence. Appelé aux armées en 1914, il va se battre et est tué. Dans l'Astral, sa conscience parle et il éprouve le besoin de racheter, par quelque louable geste, ses erreurs du passé.

Or, sa mère pleure et est inconsolable. C'est près d'elle qu'il s'efforce d'agir pour se réhabiliter à ses propres yeux. Un soir, la maman, chez elle, écrit quelques lettres, et son fils, en esprit, s'approche, pose une main sur l'épaule maternelle. La pauvre femme, soudain, éprouve une sensa-

tion de froid. Elle regarde vers la porte, croyant à un courant d'air. La porte est bien fermée. Quelle est donc la cause de cette brusque fraîcheur ? Le mort appuie sa paume, un peu plus ; hélas ! sa présence n'est pas soupçonnée. Alors, il a l'idée d'essayer de faire tracer, à sa mère, un message écrit. Elle a précisément repris la rédaction de ses lettres. Il s'exerce en cet art difficile et y réussit bien vite. Le porte-plume obéit ; il ne trace plus les termes élaborés dans la pensée de la rédactrice, mais les phrases que veut composer son enfant pour elle. Stupéfaite, la maman laisse courir sa main. Elle comprend que l'Invisible est là et se manifeste. Elle couvre une page. A travers ses larmes, elle se relit. Elle épelle ce texte émouvant où son fils lui dit : « Mère, je me tiens à vos côtés. C'est moi qui vous ai fait écrire cela. Je vous prie de recommencer l'expérience chaque jour, à la même heure. J'ai divers services à vous demander. Je ne serai tranquille, dans la vie de l'esprit, que lorsque certaines questions seront réglées par vos soins ».

On peut imaginer ce que fut le trouble de la malheureuse pendant le reste du jour et toute la nuit. Le lendemain, elle compte les heures jusqu'au moment où elle pourra s'asseoir devant sa table et rouvrir son écritoire pour recevoir la chère communication. Elle est fidèle au rendez-vous, saisit le porte-plume et... écrit encore ! Le texte, cette fois, l'étonne, l'effraye. Elle apprend, par son fils, des détails qui lui causent grande peine. Le garçon n'a pas toujours absolument respecté certaines lois qui font l'honnête homme parfait. Il a fait quelques folies, plutôt par manque de réflexion que par mauvaise intention déterminée. Quoiqu'il en soit, il en est résulté du mal, et ce mal doit être réparé. Ainsi, peu à peu et de jour en jour avec des précisions nouvelles, la mère est renseignée de ce que furent les affaires complexes de son enfant. Elle prend soin de rectifier, par ses propres moyens, les erreurs de conduite de celui qui n'est plus. Et le mort, satisfait à la fin, déclare que « tout est bien », et que maintenant, son âme a retrouvé la tranquillité.

Les communications continuent. L'état physique et moral de la mère, jadis si déprimée par le deuil, se transforme. Veuve, frappée au cœur par la mort de son fils unique, elle n'attendait plus rien que de la mort. Elle croit désormais à la vie. Sa transformation est si radicale que les voisins, interprétant la métamorphose à la façon commune des gens qui ne pensent pas bien haut, chuchotent en la voyant passer, si radieuse, si différente de ce qu'elle était : « Certainement, en à juger par son visage souriant, il n'est pas difficile de comprendre qu'elle va bientôt se remarier ». Personne n'a deviné la véritable raison de ce retour de la joie dans un cœur désespéré. On se méprend sur les sentiments d'une mère qui avait perdu son fils bien-aimé, qui le croyait parti sans espoir de retour et qui, maintenant, chaque jour, le retrouvait au foyer familial. C'était là tout le mystère de ces yeux que ne rougissaient plus les larmes. Et le moment vint où la mère ne voulut plus laisser subsister un doute dans la pensée d'autrui. Elle fit connaître pourquoi elle ne pleurait plus, pourquoi elle croyait à la survie, et comment il ne lui semblait plus intolérable d'achever, dans la paix et la confiance, son séjour sur cette terre, puisqu'elle savait, par expérience, qu'au moment où elle ferait le grand voyage, son fils, qui ne la quittait point, la prendrait par la main, doucement et lui dirait : « N'ayez crainte, maman, je vais vous montrer la route ».

Les archives perdues et retrouvées.

A une récente réunion de la *Manchester Spiritualist Church*, une dame française prit la parole et fit savoir à l'auditoire qu'ayant un frère dans un monastère anglais, elle avait fait le voyage pour lui rendre visite, car elle ne l'avait point revu depuis dix ans. Autorisée, par une faveur toute spéciale, à passer une nuit dans une chambre préparée pour elle audit monastère, elle vit entrer dans cette chambre un moine, qu'elle prit pour un vivant, qui lui parla espagnol — langue qu'elle connaissait fort bien — et l'avis de parler à son frère, le lendemain matin, de ce qui lui était arrivé au cours de cette nuit. De même, il insista pour qu'elle en entretint le Père supérieur.

Après la messe, la visiteuse relate à son frère l'étrange visite nocturne et il lui apprend que, lui aussi, a vu entrer le moine inconnu dans sa cellule. Il a appris de lui que certains documents perdus, intéressant la confrérie, étaient cachés sous une stalle, dans la chapelle. Le Père, prévenu de ces curieuses révélations, fit aussitôt commencer des recherches, et les papiers furent bientôt trouvés. Le procès-verbal de ce fait fut établi sans retard et il y fut noté que les archives perdues avaient pu être récupérées grâce à l'intervention de l'esprit d'un mort ».

La promenade dernière du chien enchaîné.

Lisons dans les *Letters on Spiritualism* (Judge Edmonds), ce récit de l'apparition d'un chien. Une dame habitait la campagne. Un jour, le curé de son village vint lui rendre visite. Ce prêtre avait un grand chien qu'il aimait beaucoup, mais que, par force, il devait tenir constamment enchaîné, car l'animal était de ceux dont on peut dire qu'ils ont un déplorable caractère. Ladite dame parlait de choses diverses avec son visiteur, lorsque, soudain, elle vit le chien entrer dans la cour. Elle en prévint aussitôt le prêtre, qui était assis le dos à la fenêtre. Il ne pouvait comprendre comment la bête avait réussi à s'échapper, mais s'étant retourné, il vit, avec son hôtesse, l'animal vaquer en liberté devant la maison, puis s'arrêter près de la fenêtre et regarder vers son maître, enfin, après un instant, s'éloigner à toutes jambes et disparaître derrière le mur. Le curé partit sans s'attarder davantage, pour s'enquérir des détails et comprendre comment une chaîne si bien rivée à un solide collier avait pu ouvrir ses maillons. En rentrant chez lui, il vérifia que la chaîne était intacte, que le collier ne s'était pas détaché, mais que le « dog », couché sur le flanc devant sa niche, était mort.

Le secret de la confession.

Lord Meath, dans ses *Mémoires sur le XIX^e siècle*, raconte dans quelle occasion le fantôme d'un prêtre catholique rendit visite, un soir, à l'évêque Wilberforce. Ledit évêque travaillait dans sa bibliothèque, alors qu'il habitait un très ancien manoir. Soudainement, il vit devant lui une apparition et, bien surpris, dut faire un gros effort pour demander à l'étranger « ce qui l'amenait en ce lieu, et à cette heure. » Le fantôme s'expliqua sans ambages. Il dit avoir été chapelain privé, dans une très ancienne famille qui habitait ce château. Beaucoup de ses livres restaient encore sur les rayons de la bibliothèque, et, transmis de propriétaire à propriétaire, n'avaient plus jamais été ouverts depuis le temps qu'il était mort. Il ajouta qu'un soir du passé, il avait reçu, dans cette même pièce, une femme âgée et pauvre qui lui venait confessé un péché mortel et d'une telle gravité qu'il n'avait pas osé lui donner l'absolution dans l'instant même. Priant la malheureuse de revenir le lendemain matin, il avait noté le détail du péché sur une feuille de papier, puis glissé ce document dans un ouvrage in-folio aussitôt replacé dans sa case. Mais, au cours de la nuit, il était mort d'une congestion, et, depuis, il s'affligeait à la pensée que peut-être quelqu'un trouvant le feuillet, connaîtrait ainsi le secret de la confession. Il suppliait l'évêque d'ouvrir le livre, de prendre le document et de le détruire. Wilberforce s'en fut au rayon, atteignit l'ouvrage désigné, trouva le papier, et, sans le lire, le jeta dans le feu de la cheminée. Alors, le fantôme, satisfait, s'en alla.

De la Fédération Nationale à la Fédération Internationale.

La Confédération spirite argentine lance un appel vers toutes les sociétés spirites du pays, notamment pour celles qui ne lui ont pas encore envoyé leur adhésion. Elle s'adresse à « toutes celles qui se rallient à la suprême vérité du spiritisme qui rayonne dans le monde ». Elle renouvelle son acte de foi en rappelant le précepte que l'union fait la force et formule l'espérance que tous les centres spirites argentins s'associeront à l'œuvre fédérale pour donner le maximum de force expansive à l'idéal sur lequel elles s'accordent toutes. « Les hommes de sain jugement sont d'accord, dit le manifeste, sur le fait que des ruines de la civilisation perturbée qui est la nôtre sortiront les éléments d'une organisation sociale plus conforme à la justice, à la morale, aux sentiments de la fraternité. C'est le devoir des spirites de se grouper le plus possible pour assurer au plus tôt le triomphe de ces idées qui peuvent sauver l'avenir en péril. Nous devons collaborer à l'avènement de ces temps nouveaux, par la puissance de l'association, par l'autorité du nombre, par la cohésion des forces. L'heure de l'action commune a sonné. »

Cette exhortation portera les fruits les meilleurs, nous voulons en être assurés, et nous en prenons texte pour attirer l'attention sur une nécessité plus générale encore. Il faut que, de pays à pays, dans le cadre des frontières, toutes les bonnes volontés spirites s'agrègent pour un effort global. Il est indispensable que dans chaque fédération nationale s'incorporent tous les éléments actifs qui peuvent lui donner plus de vigueur et de vie. Mais il est absolument nécessaire, aussi, que toutes les Fédérations se rattachant à un centre commun se sentent liées en une seule et même famille

qui est celle de la *Fédération Spirite Internationale*. Nous ne saurions trop répéter que c'est une nécessité de la plus haute importance de donner au monde, en 1925, à l'époque du Congrès de Paris, le spectacle d'un spiritisme mondial homogène, centré en un même noyau, fusionnant en une même œuvre-mère, toutes ses énergies et aspirations. L'exemple de la République argentine est des plus louables. Nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'il soit imité par les Fédérations nationales qui n'ont pas encore envoyé leur adhésion à l'« Internationale ».

Le rêve de l'aviateur.

Le 27 avril dernier, au camp d'aviation « dos Affonsos » (Brésil), deux *as*, le capitaine Rubens de Mello et le lieutenant Souza, se tuaient en une chute d'avion. Le 28, le journal *A Patria*, de Rio de Janeiro, publiait : « Comme d'habitude, hier matin, Rubens de Mello et Souza quittèrent leur logis et s'en allèrent vers le camp. Là, le lieutenant Serôa da Motta s'avança, nerveux, près du capitaine et lui dit : « Voulez-vous me laisser vous dire un mot ? — Parlez ! répond de Mello. — Eh bien, voilà. J'ai rêvé d'un grand malheur survenu ici même. Un avion tombait de très haut, comme un bolide, et s'écrasait sur le sol. C'est vous, mon capitaine, et le lieutenant Souza qui étiez victimes de ce malheur. Je suis spirite. Je pense avoir eu là une vision et je dois vous en avertir. Ne montez pas ce matin. » Souza s'approche, entend. Ni lui ni le capitaine ne sont impressionnables. Ils déclarent pourtant : « Bon. On ne monte pas. Pour vous dire la vérité, j'ai fait le même rêve et je viens de le raconter à un camarade, le capitaine Villeta. » Ils s'éloignent, et malgré la promesse faite, se décident à faire un tour en l'air. On les voit monter dans leur Spad ; ils s'élèvent et, après quelques instants, tombent de cent mètres et se tuent.

La vision prémonitrice.

Revista de Espiritismo (Curytiba-Parana, Brésil) donne la parole au Dr Honorio Rivereto, ingénieur des télégraphes : « Aux premiers jours de janvier 1924, j'appris, par quelques collègues, que M. Francisco Bhering, directeur de l'Administration générale des télégraphes, devait aller en Europe avec une mission du gouvernement. Le lendemain, à 4 heures du soir, en sortant de mon bureau, je pensai soudain à ce voyage, et, sur la porte de l'immeuble, je vis, dans la rue, avec les yeux de l'esprit, tout à coup, un spectacle : l'enterrement de M. Bhering, à Paris. Le jour suivant, arrivant pour prendre mon service au télégraphe, je raconte, à mes collègues, ma vision. On me confirme qu'en effet, le directeur est sur son départ. J'assure qu'il ne reviendra pas vivant. Le 9 mars, il s'embarque, arrive bientôt en France, et le 43 mai il mourait à Paris. »

L'audition des « voix » par un grand auditoire.

Light reparle du projet, déjà un peu ancien, d'organiser des séances où figureraient un grand nombre d'assistants et où les « voix » des Esprits pourraient être entendues. Jusqu'à ce jour, les voix n'étaient guère perceptibles que par les membres de petits comités, en séances privées. L'innovation remarquable serait d'en obtenir, au cours de conférences, devant 400, 200, 500, 1.000 personnes. Est-ce possible ? Feu Ellis Powell le croyait, et l'on assure que, depuis son décès, il s'est manifesté plusieurs fois, et faisant dire à quelques médiums que la réalisation d'un tel espoir est prochaine. Ellis Powell, désincarné, a donné à entendre que, dans l'Astral, de grands savants, tels Sir William Crookes et Sir William Preece se préoccupaient de cette question et préparaient l'avènement de ce temps nouveau. M. Stead collabore avec eux à cet effet. Les spirites anglais espèrent — et nous-même avec eux — que, dans un délai assez bref, les grandes séances « à voix » seront une réalité.

Une belle séance de voix directe.

Du livre *Toward the Stars* de M. H.-Dennis Bradley, nous détachons ces détails sur une séance de voix directe. — Une voix de femme s'élève dans le silence, appelle M. Bradley avec un accent ému. Le témoin s'oblige au calme et veut conserver toutes ses facultés critiques. Il répond : « Je suis là. Que me voulez-vous ? — Je vous aime bien. » Ces quatre mots sont prononcés sur le ton le plus affectueux. « Veuillez me dire votre nom ? — Annie. — Mais, ...votre nom de famille ?... — Je suis Annie, votre sœur. » Dès lors, la voix s'accroît, et bientôt prend toute la force, toute la sou-

plesse d'une voix d'être vivant. Le dialogue s'établit sur des faits d'ordre familial. Trois auditeurs sont présents. Aucun ne connaît rien des affaires privées de M. H.-D. Bradley. Personne ne sait qu'il eut une sœur, morte dix ans plus tôt. Frère et sœur avaient une grande affection mutuelle. En parlant, l'Esprit rappelle ces sentiments, observe, justement, qu'elle était l'aînée. Son langage astral est d'une correction parfaite, puriste, tel qu'il était avant sa mort, dans la pratique courante de la vie. La tonalité, le rythme des mots prononcés en séance correspondaient rigoureusement à ce qu'ils étaient autrefois. L'entretien dura un quart d'heure, et sur toutes sortes de sujets. Depuis sept ans, Annie essayait d'entrer en communication. Elle dit accompagner son frère dans tous ses voyages, avoir lu les livres écrits par lui. Elle énuméra beaucoup de ses actes personnels. « Quand vous composez, je vous aide de mes pensées. » Elle se dit parfaitement heureuse dans l'autre monde, ravie d'avoir pu se faire entendre enfin. La séance prit fin lorsque M. D. Bradley eut senti se poser un baiser sur son front.

Message annonçant un événement pour le lendemain.

« Il y a quelques années, relate un correspondant du *Tenby Observer*, un magasin de musique avait été ouvert dans la Tudor-Square, en notre ville, et nous nous y réunissions, certains amis, pour des séances. Une nuit, nous étions douze autour de la table, quand un message vint nous avertir que, dans la matinée du lendemain, nous verrions un grand trou produit sur le chemin entre un lieu appelé « la fontaine » et le magasin de musique lui-même. Le lendemain en effet, avant midi, un affaissement du sol se produisit à l'endroit spécifié. Le fait peut être certifié par les assistants de cette séance où un événement à venir a été si exactement annoncé. »

L'« horloge de la mort ».

Le *Daily Telegraph* parle des tableaux qui tombent et des pendules qui s'arrêtent pour annoncer un décès, à l'occasion d'un fait de ce genre, constaté récemment lors du décès de miss Jane Cuppage. Et cette circonstance curieuse est évoquée. Miss J. Cuppage habitait Hampton Court Palace. Un peu avant sa mort, l'horloge astronomique d'Henri VIII, existant en ce palais, s'arrêta. Ce n'était pas la première fois. L'horloge est appelée « horloge de la mort ». Lorsque Anne de Danemark, — au temps de James I^{er} — décéda, l'horloge, qui, au moment même, sonnait quatre heures, immobilisa ses rouages, et ce n'est qu'un cas parmi plusieurs autres.

Les 25.000 francs de Chopin.

Il semble que ce fait soit peu connu en France. Nous le trouvons dans le journal *T. P. and Cassels Weekly*. Peu avant de mourir, le grand musicien Chopin reçut une lettre envoyée d'Ecosse et contenant 25.000 francs. Le pli dut parvenir à destination, mais par un concours de circonstances inexplicables, il fut perdu. Des amis de Chopin, en désespoir de cause, s'en furent consulter le voyant Alexis qui déclara voir la lettre, prise par une dame dont la description correspondait au physique d'une personne appelée Etienne, et en service chez l'artiste. Le lendemain, on apporta à Alexis une mèche de cheveux de M^{me} Etienne, et il précisa alors sa première impression. Cette dame avait reçu le pli, pour le cacher dans une armoire à la tête de son lit, avec divers linges et objets. La lettre était intacte. En la redemandant à ladite personne, elle avouerait. L'enquête aboutit. M^{me} Etienne, interrogée, convint de sa faute. L'enveloppe, ouverte en présence du musicien, contenait bien la somme de 25.000 francs. Ecrivain cette aventure à un ami, Chopin s'émerveillait : « Que pensez-vous de cela ? Que pensez-vous de l'art des clairvoyants ? Cette étonnante histoire me laisse stupéfait. Comment, après cela, refuser de croire au magnétisme ? » L'illustre auteur de la *Marche funèbre* employait ici un terme pour un autre. C'est bien spiritisme qu'il eût fallu dire.

En présence de ses chers morts ?

M. S. Banerjea, directeur du *Calcutta University Magazine*, fait connaître par quel heureux concours de circonstances un personnage appartenant au gouvernement de l'Inde put dialoguer avec ses chers morts. Il se rendit chez un « Sadhu » du Bengale, excellent médium, qui, en son pays,

forme de nombreux disciples, et lui demande à voir sa femme et ses fils, décédés depuis peu. D'abord, le sadhu refuse, puis il consent, groupe quelques sièges dans une chambre, fait asseoir le visiteur en lui donnant l'instruction de ne quitter sa place sous aucun prétexte, ce à quoi il est consenti.

Lors, le médium, assis au centre, évoque les défunts. Après une demi-heure, il dit à son hôte : « Je vous avais prié de méditer, les yeux clos. Ouvrez les paupières et voyez. » Le fonctionnaire assure qu'il vit alors sa femme et ses enfants assis devant lui. Un impérieux désir de courir à eux le soulève, mais le sadhu le contraint à l'immobilité. Une conversation s'ensuit avec les désincarnés. Les Esprits révèlent que l'époux se remariera, ne sera pas heureux et qu'un fils né de cette union mourra très jeune. De fait, la triple prédiction se réalisa. En ce qui concerne la séance même, y eut-il hallucination, comme il se produit souvent lorsque interviennent bon nombre de médiums hindous ? Celui-ci suggéra-t-il les images des trépassés ? Ou bien vinrent-ils, de fait ? Mais pour les renseignements sur l'avenir ?... Il y eut évidemment clairvoyance, et des meilleures.

La télépathie chez les aborigènes australiens.

La *New-Zealand Post* rappelle que les aborigènes australiens possèdent fréquemment, à un très haut degré, la faculté télépathique. Un grand nombre d'entre eux ne communiquent guère que par ce moyen, et à de longues distances. Ils ont, pour s'avertir, un artifice fort simple. Ils allument un feu dont la fumée est aussitôt aperçue au loin et donne l'éveil. Immédiatement, les mieux doués télépathiquement concentrent leur pensée et attendent la transmission du message mental émis auprès du brasier. En peu d'instant, la nouvelle à faire connaître a franchi de vastes étendues et est propagée dans les plus lointains villages. Le procédé du feu n'est pas toujours utilisé. Bien des naturels Australiens l'estiment inutile et s'envoient mutuellement des renseignements, sans avoir recours à cette façon de provoquer la curiosité et de stimuler la réceptivité.

Qui donc trouble le logis du recteur ?

Pendant quelque temps, la vie n'a pas été bien agréable au presbytère d'Ardrea, par Cooktown-Tyrone (Irlande). Le *Dublin Evening Mail* raconte les vicissitudes du malheureux recteur, renouvelées d'ailleurs d'événements tout à fait semblables, qui, dans la même maison, se sont produits il y a une centaine d'années. Le presbytère est un immeuble de trois étages, précédé d'une cour et isolé. Or, il s'est produit, plusieurs jours de suite, que du toit ont été lancées des briques, des ardoises, voire des bouteilles et les objets les plus disparates, jusque dans la cour. On eut d'abord à quelque plaisanterie de gamins facétieux, mais le bombardement ne prenant pas fin, on s'est vu dans l'obligation d'appeler la police locale, qui est accourue, armée jusqu'aux dents, pour faire cesser le scandale. Elle en fut pour sa peine. Accueillie par de nouveaux projectiles, elle a tiré des coups de fusil vers le toit ; elle a inspecté le logis de fond en comble et sans rien découvrir qui pût l'informer sur les causes véritables de l'affaire.

La population est convaincue que c'est là un assez joli cas de « poltergeist », et l'on ne voit guère comment l'explication pourrait être sérieusement contestée, si l'on en juge par le dispositif des locaux et l'impossibilité matérielle où des mystificateurs se seraient trouvés de continuer si longtemps un jeu si dangereux sans être déçus.

Les dentelles de Bruges.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de M. Otto von Bourg, le remarquable médium suisse dont les communications sont d'une précision souvent si stupéfiante. Or, nous recevons d'une de nos abonnées de Saint-Paul (Minnesota, Etats-Unis d'Amérique) une lettre par laquelle nous apprenons que M. Otto von Bourg fait en ce moment une tournée de propagande dans les Etats, et, entre autres belles séances, en a donné une récemment devant les membres d'une importante association de spirites de Saint-Paul. C'est dans cette circonstance qu'il transmet à M^{me} Lucie Le Marquand, Française et Parisienne résidant en cette ville, le beau message qu'aujourd'hui elle prend la peine de nous communiquer : « P. Otto von Bourg, s'adressant à notre correspondante, lui faisait connaître divers détails précis sur des êtres chers qu'elle a dans l'astral (notamment 3 enfants), lorsqu'il ouvrit une parenthèse, pour annoncer : « Madame, votre belle-mère est là, en Esprit. Elle

tient à vous remercier des bons soins que vous lui avez donnés. Et aussi, elle me montre des dentelles blanches dont vous l'avez parée, dit-elle, lorsqu'elle quitta ce monde. Elle exprime son étonnement que vous ne les ayez pas reprises et que vous ayez enterré sa dépouille mortelle avec ces jolies dentelles de Bruges. »

Cette communication, précise M^{me} Lucie Le Marquand, est exacte de bout en bout. Nous lui avons un gré très vif de nous l'avoir fait connaître.

Un prisonnier encombrant.

Un Cafre, médium, avait été condamné à la prison par les autorités du Sud-Africain pour avoir donné des séances de voix directe. En effet, en ce pays, la loi interdit tout ce qui, de près ou de loin, peut ressembler à des expériences spirites, et, malgré les protestations des témoins des séances, la justice avait dû sévir et frapper le malheureux sujet qui n'en pouvait mais. Il se laissa donc conduire dans sa cellule et, sans gémir le moins du monde, accepta la condamnation. Sa peine était de plusieurs mois et tout laissait supposer qu'il l'accomplirait sans remise, lorsque la population de Durban apprit que le « coupable » venait d'être remis en liberté après quelques semaines. Il s'était produit, en effet, une suite de phénomènes contre lesquels aucun gardien ne pouvait rien opposer. La nuit, les voix se faisaient entendre dans la cellule du Cafre et avec une telle force et une telle variété que les autres prisonniers se plaignaient de ne plus pouvoir dormir. On a préféré renvoyer ce captif insupportable, et l'affaire n'a pas été sans susciter bien des commentaires en faveur du spirilisme.

Un book-test en Angleterre, en 1664.

Le D^r Albert Nast et M^{me} Andrée Nast publiaient récemment une traduction française, d'ailleurs passionnante, du livre de Daniel de Foë, intitulé : *Journal de l'année de la Peste (1664)*. Daniel de Foë y raconte que l'épidémie se déclarant à Londres et déjà ravageant la ville, il se demanda s'il devait fuir ou rester chez lui, à surveiller ses intérêts commerciaux, en s'en remettant à la grâce de Dieu. Perplexe, il eut l'idée d'ouvrir la Bible et de pointer le doigt sur le premier passage venu, à la page que le livre présentait à sa vue. Il faisait là ce que nous appelons, nous, modernes, un *book-test*, c'est-à-dire un contrôle par le livre. Et que lut-il, en s'inclinant sur le feuillet qu'il consultait ainsi, pour connaître son destin ? « Je dirai au Seigneur : il est mon refuge et ma forteresse, mon Dieu, et c'est en lui que je me confierai. Sûrement il te délivrera des pièges de l'oiseleur et de la peste maligne. Il te couvrira de ses plumes et tu trouveras l'espérance sous ses ailes. Sa vérité sera ton bouclier, tu ne craindras pas les terreurs de la nuit, ni de la flèche qui vole durant le jour, ni de la peste qui chemine dans les ténèbres, ni de la destruction qui ravage à midi. Mille tomberont à ta gauche et dix mille à ta droite, mais le fléau ne t'approchera pas. Et tu contempleras de tes yeux la punition du méchant, parce que tu as établi ta demeure en le Très-Haut, qui est ton refuge, le mal ne l'atteindra pas, et la peste n'approchera pas de ta demeure » (Psaume 91, versets 2-10).

Complètement rassuré par cette indication positive qui lui venait du ciel, Daniel de Foë n'eut plus peur, resta à Londres, et n'eut point la peste. Son *book-test* se trouva ainsi de point en point confirmé. Et nous y avons gagné un beau livre, cette émouvante relation de la vie londonnienne pendant que la peste abattait les « mille et les dix mille ».

La Fédération spirite brésilienne et la Fédération spirite Internationale.

La Fédération spirite brésilienne, au moment où elle entrait dans sa 40^e année d'existence, vient de s'affilier à la Fédération Spirite Internationale. La *Federação Espirita Brasileira* est la société spirite la plus importante du monde. Elle a déjà pris part à trois congrès spirites internationaux (Paris 1900, Bruxelles 1910, Genève 1913). Dès son début, elle a fait siens tous les principes de la doctrine kardéciste. Aujourd'hui, ses assemblées publiques, à la capitale, ont lieu deux fois par semaine et rassemblent de 800 à 1.000 assistants. Son organe est *O Reformador* (42^e année de publication), doyen de la presse spirite au Brésil. Dans cet organe, tous les efforts de la Fédération spirite brésilienne tendent à l'abri de déformations et d'application erronées, les ensei-

gnements découlant de l'œuvre de Kardec. Elle adopte aujourd'hui sans restriction les statuts de la Fédération Spirite Internationale. Dans sa lettre d'adhésion, le président déclare : « Ayant toujours travaillé et continuant toujours à travailler sans relâche à la réalisation de cet idéal, notre Fédération a le devoir d'applaudir à la création de la Fédération Spirite Internationale, de l'accueillir avec enthousiasme et de se déclarer toute disposée à la seconder, jusqu'où elle pourra étendre le rayon de son action. »

45 groupes disséminés dans les 21 Etats de la République brésilienne sont solidaires de la Fédération spirite brésilienne et sont venus les uns après les autres renforcer son œuvre depuis janvier 1884. Le nombre de ses associés s'élève actuellement à 3.053. Son président est le directeur de l'organe social, M. Aristides Spinola, avocat et ex-député fédéral ; son vice-président est le commerçant M. Manoël Quintao, et parmi les membres de son bureau figurent des industriels, ingénieurs, fonctionnaires publics, administrateurs de services nationaux, médecins et officiers de marine. La Fédération spirite brésilienne se réjouit d'envoyer des délégués à Paris lors du Congrès international de 1925, et la Fédération Spirite Internationale célèbre avec joie cette nouvelle et magnifique victoire des principes dont elle a l'honneur d'être la personnification.

Passé derrière le voile.

Le Rev. Vale Oyen évoque, en une série d'articles publiés çà et là, ses souvenirs du temps de guerre. Il relate notamment que les soldats, partis de son village pour le front, revenaient, lors de leurs permissions de détente, lui rendre visite et que beaucoup étaient spirites ou inclinés à le devenir. Un jour, il reçut une lettre d'un Tommy qui se battait dans la Somme. Le garçon lui apprenait que son frère, en ligne avec lui, venait d'être tué, et il priait le Reverend d'aller prévenir la mère. Pendant la nuit suivante — et la tragique nouvelle n'ayant pas encore été communiquée à la maman, — le Rev. Vale Oyen reçut un message par écriture automatique. C'était le mort qui lui demandait : « Comment allez-vous annoncer cela ? » Il ajoutait aussitôt : Dites-lui bien que je ne suis pas mort, mais vivant, bien que j'aie été tué. » Ainsi fut-il fait, et sur la liste des soldats du village tombés pour la patrie, on écrivit devant le nom de celui-là, non point « mort », mais « passé derrière le voile ».

Rose-Rosebud.

De M. T.-N. Brocas, de Rawene-Hokianga (Nouvelle-Zélande) : « Il y a vingt-trois ans, ma femme fut quelques jours malade du fait de la naissance de notre enfant, lequel ne vécut que deux mois. En avril 1914, M^{me} Brocas et moi assistions à une séance spirite à Auckland. Personne, dans l'assistance, ne savait rien de l'ancienne maladie de mon épouse. Le médium, cependant, lui dit : « Près de vous, c'est une petite fille qui eut une courte vie terrestre. Elle s'appelle Rosebud. » Puis, il donna une date : exactement celle de la maladie d'autrefois. Or, le nom de l'enfant décédée en bas âge était Rose. Plusieurs médiums nous firent la même déclaration. L'un d'eux, une dame, à North Auckland, vit une jeune fille de 21 ans — juste l'âge qu'aurait eu la pauvre mignonne — et l'Esprit tenait dans la main une rose. Cette fois, la vision était celle de notre enfant telle qu'elle pouvait être devenue dans l'Astral, si l'on admet le principe que les bébés morts au berceau ont, de l'autre côté, un développement analogue à celui qu'ils auraient eu sur le plan terrestre » (*Harbinger of Light*).

Le spiritisme en Argentine (suite).

Comme suite aux indications déjà empruntées dans nos fascicules précédents, à *Constancia*, organe spirite de Buenos-Aires, mentionnons que, peu après sa fondation et après avoir combattu les forces mauvaises, à la fois terrestres et astrales, qui menaçaient son œuvre, la Société *Constancia* eut le bonheur de grouper un bon nombre d'excellents médiums, parmi lesquels Maria O. de Sasuram, Maria Mendez de Dadin, Carlos Santos et M^{me} Juanita, pierre angulaire de la Société, médium parlant et guérisseur dont les admirables cures furent un puissant moyen de propagande. Juanita (Juana de Razetti), par les preuves tangibles qu'elle donna de l'intervention des forces spirituelles, rallia à la cause un grand nombre d'adhérents convaincus par l'évidence des faits.

Survint ensuite le médium Antonio Castilla, dont la médiumnité remarquable contribua lar-

gement, à l'époque, à la diffusion du spiritisme en Argentine. Il avait 18 ans quand il parut pour la première fois, à la Société « Constancia », sans préparation ni connaissance de la doctrine. Il venait, par curiosité, « voir des médiums », ignorant qu'il en fût un lui-même. Sa profession était celle d'ouvrier à la fabrique de cigares et de cigarettes. Il ne savait ni lire ni écrire. On l'en instruisit en quelques mois et ce fut à quoi se limita sa culture intellectuelle, sinon qu'on lui enseigna les principes essentiels du karcéisme. En 1879, sa médiumnité était déjà très développée. Le guide Hilario le fit savoir, Malheureusement, Castilla subissait la pression d'Entités « contrariantes » qui l'incitaient à renoncer à tout exercice psychique. Il lutta quelque temps contre ces mauvaises influences qui troublaient ses phénomènes, en même temps qu'elles le réjetaient, malgré lui, vers les faciles séductions du monde. Les facultés subirent, de ce fait, bien des crises. Des spirites l'aiderent alors, matériellement. On le mit à la tête d'un petit commerce, en collaboration avec son oncle Raiael Castilla, et d'un de ses jeunes frères. Sa vie se fit, dès lors, plus réglée, et il assista aux séances avec plus de ponctualité. Néanmoins, il ne pouvait pas encore passer pour un excellent exemple. Il fit tant et si bien que son négoce périclita et dut être revendu à perte. C'était une nature mal évoluée, et cette considération doit intervenir à son excuse. Il continuait, du reste, à être harcelé et dérouteré par des forces mauvaises qui se groupaient pour entraver sa mission. Ainsi redevint-il pauvre ouvrier cigariier, en s'excusant le plus possible de ne pas aller aux séances, sous prétexte que son travail quotidien le fatiguait. En un deuxième et généreux effort, les spirites locaux voulurent le tirer de cette situation désolante. On acheta, pour lui, une imprimerie, on lui donna une sorte d'administrateur qui connaissait la technique de cette industrie. Tout alla bien, d'abord, mais divers travaux d'impression ayant été mal conduits, l'entreprise subit de premières pertes. Des clients insolubles ne s'acquittèrent point. Par ailleurs, Castilla, tout au moins, consentait maintenant à aller travailler en séances. Sa médiumnité fit, à ce moment, de rapides progrès, tandis que l'infortunée imprimerie perdait beaucoup d'argent. On dut la vendre. Qu'allait-il advenir de ce malheureux garçon qui possédait de si superbes dons et qui les gaspillait ainsi, par négligence d'esprit et manque de volonté ? Nous le dirons dans un fascicule suivant.

Comment le mont Everest fut conquis.

On sait que des explorateurs anglais avaient résolu d'atteindre, en Asie, le sommet du mont Everest. Après de rudes efforts, ils approchaient du but, mais le temps ne permit qu'à deux d'entre eux, Mallory et Irvine, de s'avancer sur les pentes glacées jusqu'à un point d'où ils espéraient redescendre avant la nuit et retrouver leur campement. Malheureusement, ils ne revinrent pas et leurs compagnons, après une longue et cruelle attente, acquéraient la conviction que ces braves étaient morts. La question se posa de savoir s'ils avaient pu atteindre le dernier palier de la montagne ? Il vient d'y être répondu, de l'Astral. A une séance de trompette avec le médium X (non désigné par notre confrère *The International Psychic Gazette*, août 1924), le guide du cercle donna des détails sur la périlleuse expédition. Il dit que Mallory et Irvine avaient bien touché le sommet. Par infortune, en redescendant, ils avaient été saisis dans une tempête de neige et renversés par des blocs de glace sous lesquels ils avaient péri. Un autre Esprit se présenta et précisa qu'à exactement dire, Mallory seul avait touché la crête, Irvine le suivant de fort près. A la descente, leurs bâtons s'étaient rompus. L'un et l'autre tombés, ils avaient été pris sous des blocs glacés. Mallory, près de l'Esprit qui parlait, approuva la déclaration, sans toutefois s'exprimer lui-même. Il fit seulement avertir l'assistance, par l'intermédiaire du guide qui lui servait de porte-paroles, qu'il ferait, dans l'avenir, l'impossible pour se manifester lui-même et pour fournir des renseignements complémentaires sur la tragique aventure qui lui coûta la vie et où disparut, avec lui, son hardi camarade.

Petites Nouvelles.

Le Rev. Dr Lamond, depuis longtemps prédicateur et pasteur de l'Eglise d'Ecosse, a donné sa démission de toutes ses fonctions et maintenant se consacre à la propagande pour le spiritisme dans toute l'Angleterre.

* * Comme il fallait s'y attendre, l'admirable et si courageux effort du bon spirite M. Stefanescu, banquier de Bucarest (qui, dans *Dimineatsa*, plaide la juste cause de l'Esprit), devait susciter des contradicteurs. L'un d'eux, un certain Pericles — qui n'est certes pas de notre siècle ! — essaie une vaine controverse dans le journal *L'Orient*. Ses moyens sont au-dessous de ses ambitions. Il parle, dans les ténèbres, d'un sujet de lumière. On sourit en l'entendant annoncer à ses lecteurs roumains la « faillite du spiritisme ». Dieu merci, le spiritisme ne se porte pas trop mal et les articles documentés de M. Stefanescu répondent magistralement à ces essais de critique balbutiante. Nous enregistrons le fait avec un plaisir réel. Il nous démontre que si le spiritisme soulève maintenant des polémiques en Roumanie, c'est qu'il y fait des progrès. On n'attaque que ce dont on a reconnu la force et ce en quoi l'on devine un ennemi. Nous sommes réjouis de constater qu'aux savantes études pour le spiritisme répondent aujourd'hui les articles de ceux qui ne l'ont pas encore compris. Si les rédactions des journaux locaux accueillent ces articles « de démolition », c'est que la construction se fait par ailleurs. Le temps n'est pas loin où les spirites roumains, stimulés par l'opposition, feront bloc contre leurs antagonistes.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Dans *La Liberté* du 28 juillet, M. Henri Decharbogue s'adresse aux « sceptiques qui n'ont rien vu », aux détracteurs qui n'ont rien approché du spiritisme expérimental, et les rappelle à plus de discrétion. Il rend compte d'une séance médiumnique à laquelle il eut l'occasion d'assister et signale maint détail, d'où doit être écartée toute idée de fraude, et tels cependant qu'on ne puisse douter de leur réalité. Tout en se défendant de conclure, il déclare nettement que nier le phénomène spirite, *a priori*, c'est donner la preuve d'une grande légèreté d'esprit, et il ajoute en terminant : « J'ai l'impression profonde, très nette, que des forces ayant peut-être leur génération dans notre propre réservoir vital s'exercent tout près de nous, dans un plan différent de celui où nous vivons, selon des lois et des principes dynamiques, exorbitant de notre connaissance. » Ce disant, l'auteur ne s'approche encore que de très loin de ce qui est la vérité, mais, au moins, il s'exprime avec droiture, en laissant loyalement la porte ouverte à toute hypothèse. Cette attitude est louable : elle est exemplaire et témoigne d'une honnêteté d'esprit à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage.

Le Journal du 23 juillet 1924 publiait un billet du jour où un humoriste à la plume lourde saisissait l'occasion de la mort tragique du D^r Geley, avec une absence de tact absolument déplorable, pour faire de l'esprit (?) aux dépens du spiritisme et des spirites. Cet article, si fâcheux pour son signataire, a écœuré bien des lecteurs et il ne nous étonne pas que le *MERCURE DE FRANCE* du 1^{er} août relève vertement l'incartade du journaliste si mal inspiré. Il a, écrit l'excellente revue de la rue de Condé, « confondant métapsychique et spiritisme, profité, si l'on peut dire, de cette mort pour écrire un article qui n'est pas seulement d'une regrettable inconvenance, mais encore grossièrement inexact ». N'avoir pas lu les ouvrages du D^r Geley « n'est pas une raison suffisante pour étaler, avec ce macabre sans-gêne et un aussi révoltant manque de tact, une ignorance orgueilleuse ». C'est donner là une excellente leçon à un improvisateur de fantaisies qui n'en est pas à sa première faute,

mais, malheureusement, on ne peut pas dire que cette juste appréciation de ses écrits le guérira d'en perpétuer, demain, de tout semblables.

Nous rappelions, naguère, à l'occasion de l'inauguration du monument Victorien Sardou, à Paris, que le fameux auteur de *Theodora* et de *Madame Sans-Gêne* avait été un spirite convaincu et un remarquable médium.

Dans le **New York Herald** de Paris (du 10 juillet), le brillant chroniqueur qu'est M. Alexandre Hepp apporte un document encore inconnu, une lettre que Sardou lui adressait, jadis, en réponse à une question que lui posait M. Hepp, concernant ses propres croyances de spirite et les attaques dont elles étaient souvent l'objet. L'écrivain, avec la plus franche honnêteté, disait ce qui pourrait être redit aujourd'hui, mot pour mot, aux détracteurs inconsidérés ou résolument mal intentionnés du spiritisme :

MON CHER CONFRÈRE,

Non, ce n'est pas en quelques mots que l'on traite une question comme celle-là. Si j'en avais la loisir, je dirais comme il convient ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que je sais, et j'apporterais mon témoignage à une vérité niée par les ignorants, raillée par les imbéciles, mais affirmée par les vrais savants, ceux qui prennent soin d'étudier les phénomènes avant de les condamner *a priori* comme impossibles, parce qu'ils contrarient ce qu'ils croient savoir, les pauvres gens, du secret de la nature.

Pour parler de ces choses avec compétence, il faut faire comme ont fait les plus illustres représentants de la science en tous pays (j'aurais cinq cents noms et des plus éclatants à citer), qui, ayant observé consciencieusement les faits pour avoir le droit d'en parler et d'en affirmer la fausseté, ont reconnu à l'examen qu'ils étaient incontestables et ont eu la probité de proclamer leur conviction.

Si c'est votre cas, si vous devez étudier ces phénomènes dans les conditions requises, je vous félicite, car votre opinion n'est pas douteuse. Veuillez agréer mes très sincères cordialités.

V. SARDOU.

M. Alexandre Hepp termine son article : *Victorien Sardou Spirite*, par ces paroles marquées au coin de la sage clairvoyance :

Il se pourrait bien d'ailleurs que, pour finir, tout, le connu et cet inconnu qui se dévoile si péniblement peu à peu, s'harmonisât et se complétât à la plus magnifique gloire du Verbe. Et pour ne pas trop sourire de tous ces fervents que ne découragent ni les supercheries ni les ironies, il n'y a peut-être qu'à se rappeler comment furent accueillis ceux qui pour la première fois osèrent parler de la terre qui tourne et du sang qui circule.

Le Nord Maritime (12 juillet 1924) rend compte des funérailles qui ont eu lieu, à Malo-les-Bains, « selon le rite spirite ». M. André Delimes, fondateur, demeurant, 1, rue Clemenceau, mort à 37 ans, était enterré le 6 juillet, sans cérémonial. « C'est le premier enterrement de ce genre qui s'est vu dans l'arrondissement de Dunkerque. » Le président de l'*Union Spirite* de Dunkerque a prononcé un discours, d'où nous détachons le suivant extrait :

Du bord de cette fosse prématurément ouverte, avant de rendre à la terre la dépouille de notre frère Delimes André, avant de rendre la poussière à la poussière, nous saluons l'Esprit à sa rentrée dans le monde invisible. Aujourd'hui, affranchi de l'esclavage de la matière, il va rejoindre ceux de ses bien-aimés qui l'ont devancé dans la vie supérieure; il va recueillir, dans la paix sereine des espaces, les fruits d'une existence de labeurs et d'épreuves. — Dieu puissant, sois-lui miséricor-

dieux — Ouvre-lui tes vastes horizons lumineux ; permets qu'il jouisse des splendeurs et des harmonies de ton œuvre infinie. Sachez-le, vous tous qui m'écoutez, elles sont menteuses, ces inscriptions dont nous sommes entourés et qui disent : « Ici gît un tel, ici repose tel autre. » *« Il n'y a plus sous le sol que les débris des vêtements usés. »*

La vie libre de l'Esprit dans l'espace est une vie d'activité et d'utile labeur ; suivant ses capacités et son degré d'avancement, l'Esprit reçoit des missions qui contribuent à l'élever plus haut sur l'échelle infinie : mission de protection envers ceux qu'il a laissés sur la terre, en attendant qu'ils aillent le rejoindre dans l'Au-delà

Remarquez-le, cette doctrine s'appuie sur un ensemble imposant de faits, de preuves expérimentales qui constituent une science vaste et profonde. La preuve est faite désormais que la mort n'est qu'une apparence. Ceux que nous croyons perdus revivent d'une vie plus haute et sont souvent près de nous. Des rapports sont établis entre les vivants et les défunts et bientôt ils se sentiront unis dans une œuvre commune de solidarité et de progrès. Au nom de l'Union spirite de Dunkerque et environs — Groupe Fraternel N. 6, — je vous dis au revoir dans cette vie nouvelle qui s'ouvre devant vous, dans cette vie Supérieure où nous nous retrouverons tous.

Dans **La Petite Gironde**, du 17 juin dernier, M. J.-Marcel Soum, commentant l'ouvrage du Dr Geley : *Ectoplasmie et Clairvoyance*, conclut ainsi :

Nos lecteurs voudront bien comprendre, après cet exposé, que je dois me borner à cette sèche nomenclature des principaux chapitres de cette formidable collection de documents, et qu'il ne saurait être question pour nous d'entrer ici dans de plus amples explications ; ces observations tirent, en effet, leur plus grand mérite de la rigueur expérimentale qui a présidé à leur étude, et cette rigueur ne peut être saisie qu'avec un luxe de détails dans lequel, évidemment, nous ne songeons pas à entrer.

L'unique conclusion à tirer pour le moment, avec l'auteur, de la description fatalement un peu aride de tels phénomènes est la certitude de leur authenticité, et contre cette certitude, les dénégations *a priori* ne signifient rien. Aux adversaires de la métapsychique s'applique à merveille, dit le Dr Geley en terminant, la réponse que Pasteur adressait aux adversaires de ses découvertes : « Il n'y a ici ni religion, ni philosophie, ni athéisme, ni matérialisme, ni spiritualisme qui tiennent. C'est une question de faits. »

Et nous conclurons à notre tour en contemplant, lecture faite, un si imposant amoncellement de faits que ce livre formera, à côté de l'*Extériorisation de la motricité*, d'A. de Rochas, et du *Traité de métapsychique*, de Ch. Richet, un des piliers les plus fermes de la physiologie supranormale.

La revue **La Pensée Française** (14 juillet 1924) publie *in extenso* la lettre qu'avait adressée le Dr G. Geley à la revue *Les Etudes*, en réponse à un article de dénigrement et d'erreurs sur la Métapsychique et les travaux de l'Institut métapsychique international. *Les Etudes* se sont, du reste, exécutées en insérant, de leur côté, cet article réduit aux limites du droit de réponse. Mais le commentateur a éprouvé le besoin de joindre à ce document une nouvelle analyse, futile et tendancieuse, d'où il appert qu'il ne s'est pas départi de ses partis pris systématiques. Au reste, nous ne l'espérons guère, sachant qu'il est certains de nos contradicteurs à qui s'applique la parole d'Évangile : « Ils ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne pas voir ». Mais ni la surdité ni la cécité n'ont jamais empêché l'harmonie et la lumière d'enchanter ceux qui entendent et ceux qui voient. Et nous ne pouvons que plaindre ceux qui veulent rester sourds et aveugles.

M. Paul Ginisty, dans l'*Etoile Belge* de Bruxelles, mentionne ce phénomène de dédoublement :

ESCORTÉ PAR SON PROPRE FANTÔME

La plus étrange aventure, récemment relatée, est celle d'un homme qui vit, à plusieurs reprises, lui apparaître son propre fantôme. Il revenait un soir chez lui ; au moment où il s'approchait de sa maison (il habitait un petit hôtel particulier) et où il fouillait déjà dans sa poche pour y prendre sa clef, il aperçut un étranger « qui lui parut être un frère ». Justement surpris, il s'arrêta et le considéra. A cette minute, il était presque frôlé par lui. C'étaient ses traits, sa démarche, ses vêtements. Il pensa qu'il rêvait, tout éveillé qu'il fût. L'Ombre ouvrit la porte et entra. Le stупeur avait cloué sur place le héros de cette histoire et il demeura, interdit, sur le trottoir. Au bout d'un moment, il aperçut de la lumière dans sa chambre, comme si on allait et venait. « Allons, fit-il, c'est un voleur qui a cherché à emprunter les apparences de ma personnalité » ! Il avait un revolver sur lui ; il l'arma, entra à son tour, se hâta jusqu'à la pièce qu'il avait vue éclairée. Elle était retombée dans l'obscurité. Il alluma, et, avec un grand effroi, il aperçut, assis dans un fauteuil, ce sosie, ce double, ce second exemplaire de lui-même. Il marcha vers lui, mais le fantôme était insaisissable et impalpable, restant toute la nuit, identique au vivant, que bouleversait ce mystère d'une ironique représentation de lui-même, comme l'image réfléchie dans une glace ayant pris du relief. Et ce furent, durant ce tête-à-tête, d'indicibles angoisses, le supplice d'une peur qui ne faisait que croître, à chacun des gestes qui reproduisait son effigie, était lui, gardant pourtant sa liberté d'action. Le « double » disparut au matin, mais revint dans des conditions à peu près pareilles.

Le distingué écrivain qu'est M. Paul Ginisty conclut qu'il n'y a pas de compagnonnage plus effrayant pour l'homme que celui de son reflet, et que tous les fantômes du monde sont moins alarmants que le sien propre. « Sans penser au surnaturel, dit-il, quelques pessimistes avaient déjà exprimé une opinion analogue ». Le fait est que l'impression doit être assez singulière et que, de toutes les façons de « sortir de soi-même », celle-là est bien la plus... déconcertante que l'on puisse concevoir.

Revue spiritualistes

La Revue Spirite Belge (LA VIE D'OUTRE-TOMBE), publie la suite enfin de l'étude du « problème de la réincarnation », par le Dr Humbert Torres, membre de l'Académie d'hygiène d'Espagne. De ces pages profondément pensées, nous détachons le passage suivant, qui leur sert de conclusion :

Si l'idée de réincarnation devenait populaire, si la notion claire et juste de la responsabilité de nos actions, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes, pénétraient dans la conscience des masses ; si tout homme, malheureux ou fortuné, savait que son état est transitoire et constitue seulement une phase de son évolution, quelles bases pour l'idéalisme ! Quel encouragement pour ceux qui souffrent ! Quel réveil des consciences ! Quelle leçon d'humilité pour les grands potentats ! Quelle compréhension lumineuse du sens de la vie ! Quelle transformation et quelle ascension morales des êtres ! Combien d'améliorations sociales se produiraient au sein de l'humanité, avec la compréhension du principe de la réincarnation telle que le Spiritisme la conçoit !...

C'est pour ces considérations que les spirites espagnols et moi-même restons fidèles à la doctrine de la réincarnation enseignée par Allan Kardec.

Nous l'affirmons :

Comme une réalité démontrée par les faits ;

Comme un postulat à la philosophie scientifique ;

Comme une nécessité morale éclairant le sens de la vie.

D'autre part, la même revue (15 juillet) insère l'article : « Les liens du passé », où le principe réincarnationniste constitue la base d'un raisonnement contenu dans son inébranlable logique. L'auteur, M. Félix Remo, déclare notamment :

Que d'impressions sont restées en nous, accumulées depuis des lointains incalculables du passé. Tout ce foisonnement a abouti à notre présente personnalité. Tout ce que nous avons été émerge continuellement dans ce que nous sommes. Si nous nous souvenions des existences inférieures que nous avons traversées, nous deviendrions notre propre ennemi, considérant ce que nous avons à souffrir dans cette vie du fait de nos méfaits d'alors.

Qu'importe d'ailleurs que nous conservions le souvenir des vies passées si les acquis utiles nous en restent ! C'est comme l'apprentissage laborieux dont nous récoltons le résultat. Les tribulations passent, nous en gardons le bénéfice. Notre destinée dans une existence n'est qu'un épisode de notre destinée réelle, simple chaînon se rattachant à des causes si vastes dans le passé que nous ne pouvons concevoir le rôle qu'elle joue dans cette vie par rapport à l'ensemble (1).

C'est encore pour exposer, avec la parfaite clarté d'argumentation dont il est coutumier, la doctrine de la réincarnation, que notre ami, M. Chevreuil, publie son article « La philosophie du bon sens » dans la *Revue Scientifique et morale du Spirilisme*, de juillet :

Nous croyons aux vies successives, affirme-t-il, parce que, sans elles, nous ne comprendrions pas l'évolution des êtres s'élevant toujours du simple au complexe, parce que, sans elles, impossible de comprendre la mémoire des fonctions organiques, toujours conservée et toujours accrue; sans elles, on n'expliquerait pas les idées innées, il faudrait admettre cette absurdité d'un organe ou d'une intelligence apparaissant spontanément.

Nous croyons aux vies successives parce que toutes nos constatations empiriques confirment cette hypothèse raisonnable, et enfin parce que les faits la confirment. Des enfants, morts jeunes, renaissent avec les tares physiques ou les particularités intellectuelles qui les font reconnaître de leurs parents; parce que ces enfants eux-mêmes reconnaissent les parents et amis dont ils ont été séparés par une mort récente; à cette collection de preuves, nous pouvons encore ajouter quelques cas de réincarnations annoncées à l'avance et réalisées en fait. Cela n'est pas scientifique, c'est facile à dire, mais cela n'enlève rien à la certitude qui résulte des preuves ainsi accumulées.

Le même sujet inspire M. Gabriel Gobron, lorsqu'il commente, dans l'*Aube Nouvelle*, journal spiritualiste intégral de l'Afrique du Nord (Bel-Abbès, juillet 1924), l'ouvrage récemment paru, de M. Gabriel Delanne, *Documents pour servir à l'étude de la réincarnation*.

L'observation réincarnationniste va prendre une ampleur jusqu'alors inconnue. Des faits surgiront peu à peu de partout, précis, troublants, décisifs...

Le message bouddhique et le message christique s'amalgameront dans le Credo de demain : La justice nous est proposée par Gautamah Bouddha dans le jeu des vies successives, et la charité nous est imposée par Jésus-Christ dans l'histoire même de sa vie sublime de renoncement. Et aux douteurs de l'avenir, qui rejeteront la synthèse énergétique des messages bouddhique et christique, nous dirons avec Jésus : « Quoi ? Vous êtes maîtres en Israël, et vous ignorez toutes ces choses ? »

(1) Nous saisissons la double occasion qui nous permet de parler de la *Revue Spirite belge*, pour féliciter ses directeurs de l'excellente initiative qu'ils prirent, récemment, en créant, sous forme d'annexe, à leur publication éditée en langue française, un *Bulletin* rédigé en texte flamand, sous le titre : *Licht en Waarheid* (lumière et vérité). Le « mouvement spirite flamand » prend des développements importants et la décision de nos confrères liégeois est des plus opportune.

Dans le **Fraterniste** (15 juillet), M. Gabriel Gobron articule un excellent conseil à utiliser pour faciliter aux spirites les travaux d'approche, lorsqu'ils essayent de convaincre les incrédules : « Qu'on se refuse à écouter des théories, je le comprends. Mais qu'on écarte de soi des *faits*, parce qu'on redoute les troublantes conclusions que la science imposerait, cela est d'une flagrante malhonnêteté. Il y a des coquins dans la vie intellectuelle, comme il y a des lâches et des hypocrites dans la vie de tous les jours... Reprenons confiance et emblavons le champ des âmes. Si nous abordons des matérialistes notoires, gardons-nous de leur proposer des théories. Offrons des faits. Renvoyons-les aux deux ouvrages monumentaux de Charles Richet et de Gustave Geley, et attendons-les de l'autre côté du pont.

Communications diverses

Une prémonition de mort

Dans les quatre parties du monde que j'ai visitées et où j'ai approché un très grand nombre d'êtres de toutes races, grands seigneurs, pauvres hères, cerveaux cultivés ou ignorants, j'ai eu l'occasion, depuis vingt ans, d'enregistrer de très appréciables faits de télépathie. Mais, jusqu'ici, rien n'était arrivé à moi-même et quoique, depuis mon enfance, j'aie vécu en sentant autour de moi une force distincte de celle des vivants, bien que je me sois sentie en contact avec des individualités invisibles qui toujours parurent être mes soutiens et défenseurs dans l'existence compliquée où le destin me plaça, je n'avais jamais vu et vérifié un phénomène, une sensation personnelle que les événements m'auraient pu confirmer. Aujourd'hui, je peux certifier qu'à 800 kilomètres de distance (Marseille-Alger), j'ai ressenti la mort de ma mère, et que je l'ai vue quatre fois, après son décès, comme si la vie l'animait encore.

Pour donner toute sa valeur à mon récit, je dois dire que, vénérant ma mère, je n'ai pourtant jamais pu parvenir à toucher son cœur, et qu'en dépit de mon entier dévouement et de mes efforts sans nombre, elle se montra toujours sans affection pour moi. Depuis plus de quinze ans, mon éloignement complet avait été voulu par elle. Je savais que mes fréquentes lettres étaient brûlées : elle n'avait pas, ainsi, la peine d'y répondre.

Au début de cette année, je fus envahie par une tristesse profonde que rien n'expliquait.

En février, cet état moral se compliqua d'insomnies telles que mon entourage redoutait pour moi une grave maladie.

Dans la nuit du 23-24 mars, je m'endormis profondément et fis un rêve qui évolua en cauchemar.

Sur la plage de Aïn-Taya (32 kilomètres d'Alger), je me fatiguais beaucoup en marchant dans le sable, et j'arrivais à un endroit bien connu de moi,

où j'ai pris mes bains durant la dernière saison. Là, je m'allongeais sur la grève et, bientôt, m'enlisant, j'étouffais. Le sable m'emplissait les yeux, la bouche, les oreilles. Me débattant, je m'éveillai brusquement, ruisselante de sueur, et éprouvant, en tout mon être, une souffrance inouïe.

Je me disposais à me lever pour aller boire, lorsque je fus retenue, sur mon lit, par la stupeur. Ma mère se tenait devant moi ; des larmes roulaient sur son visage ; j'entendais, distinctement, sa voix : « Pauvre petite, prononça-t-elle lentement, vas-tu me pardonner ? » Je tendis les bras pour l'embrasser, mais son visage s'était évanoui. J'en restai comme éblouie.

Le lendemain, je racontai cette belle vision à diverses personnes et écrivis à de bons amis pour leur dire mes craintes et leur demander de me tranquilliser sans déranger mes parents. La nuit suivante, je dormis paisiblement. Toutefois, m'étant éveillée, je revis l'ombre maternelle, au pied de mon lit. Elle pleurait encore et réclamait à nouveau mon pardon. Cette fois, plus résolue, je m'écriais : « Oh ! mère, je t'ai tant aimée ! » L'apparition sourit, et disparut.

Peu d'heures après, un laconique billet m'annonçait la mort de celle de qui mon amour était resté incompris jusqu'à son souffle suprême, et qui — je l'ai su depuis — influencée par de mauvais Esprits, avait si longtemps persisté dans son indifférence. A la dernière heure, hélas ! elle n'avait pas pu comprendre encore ! Elle n'avait fait son chemin vers moi qu'après sa fin, elle avait passé la mer, traversé les distances, en esprit. Elle était venue, et est revenue, jusqu'à son enfant qui non seulement lui pardonne, mais encore la pleure et sollicite pour son âme un paisible repos.

M^{me} A. DE JHÉROM.

Un autre rêve prémonitoire

Ce rêve, caractérisé par un ensemble de détails précis, a le mérite d'être authentifié par la déclaration formelle de la famille qu'il intéressa douloureusement.

Le dimanche 5 novembre 1922, M^{me} Omer, domiciliée, avec son mari, rue Causpasse, à Avignon, fait le rêve que sa belle-mère, M^{me} B..., est mourante. M^{me} Omer assiste en songe à ses derniers moments. Elle se voit assise à son chevet, les bras posés sur le lit et tendus vers la malade.

Puis, M^{me} B... meurt en vomissant du sang sur l'avant-bras droit de sa belle-fille.

Tel fut le rêve du dimanche 5 novembre.

Telle fut la réalité du vendredi 10 novembre. Le rêve de M^{me} Omer se réalisa donc quelques jours après. M^{me} Omer ne manqua pas de raconter à son mari, le matin même, le songe qui venait de la mettre en émoi.

Circonstances à noter : Le 5 novembre, au moment du rêve, M^{me} B... n'était pas malade. C'est seulement le lundi 6 novembre qu'elle s'est sentie prise de malaise et qu'elle s'est alitée. Le vendredi suivant, 10 novembre, elle est morte.

Morte dans les circonstances précises, non banales, vues en rêve par sa belle-fille, c'est-à-dire morte en vomissant du sang sur l'avant-bras droit de sa belle-fille, M^{me} Omer.

De plus, dans son rêve, M^{me} Omer a eu la sensation que le sang qui s'é-

penchait sur elle contenait un mélange de parties rouges et de parties brunes (sang caillé) et que le tout sentait mauvais.

Le rêve du 5 novembre s'est donc réalisé, détail par détail. Et quels détails ! Combien typiques !

Dans l'espèce actuelle, il ne s'agit pas d'une réalisation approximative, mais complète et précise d'un rêve. Il est impossible d'envisager cet accomplissement d'un funèbre scénario comme une coïncidence accidentelle, imputable à un simple hasard.

Le cas présent n'offre pas une coïncidence isolée, mais toute une série de concordances s'appliquant à des particularités d'une satisfaisante objectivité.

La mourante vomit du sang. Ce sang atteint l'avant-bras *droit* de M^{me} Omer. Ce sang malodorant est mélangé de parties rouges et de parties noires : Les faits réels se superposent en rêve en tous points, intégralement.

On peut livrer ce fait, parmi beaucoup du même genre, à la méditation des hommes de science, car il est précis et authentique. Contrairement à tant d'autres personnes, d'ailleurs excusables, M. et M^{me} Omer, étrangers aux choses du spiritisme, ont le courage d'affirmer ce qu'ils ont constaté, ce qu'ils savent être la vérité, sans se préoccuper de la signification que la science psychique peut donner à de tels faits.

Il importe de dire que M. et M^{me} Omer sont fort honorablement connus. M. Omer est un peintre qui a déjà conquis, par sa jeune maîtrise, des titres que plus d'un artiste notable pourrait envier,

J. GAILLARD.

Un fatal pressentiment réalisé

Quelques papiers jaunis retrouvés dans un des tiroirs de mon secrétaire me procurent le plaisir de vous relater un fait que j'ai contrôlé sur place durant mon séjour en Angleterre, il y a déjà 28 ans.

En 1896, je terminais à Cardiff (South Wales) mes études commerciales avant de faire mon service militaire. Mes prédispositions pour les sciences occultes me permirent de trouver un milieu favorable à mon initiation. Je fis connaissance de M^{me} Dowdall, excellent médium à incorporation et guérisseur, qui avait un grand magasin de faïence et porcelaine. De temps en temps, invité au « five o'clock », j'assistais à quelques séances fort intéressantes, suivies de soins magnétiques donnés par l'Entité d'un fakir, dont je proclame les bienfaits.

Parmi les meilleurs faits que je tiens de M^{me} Dowdall, il en est un, entre tous, qui me frappa par sa véracité, et le voici :

Dans les premiers jours de mars 1891, le steamer *Roxbury Castle*, ayant Cardiff comme port d'attache, faisait ses préparatifs pour reprendre la mer. Le mécanicien en second, M. Jean Lewis, vint rendre visite à M^{me} Dowdall et lui fit part de ses appréhensions au sujet de son voyage. Depuis quelques jours, un triste pressentiment hantait son esprit : il voyait le *Roxbury Castle* coulant à pic, engloutissant avec lui, à tout jamais, tous ceux qui s'y trouvaient. M^{me} Dowdall lui conseilla de différer son départ, tout en remontant

son courage. Il était trop tard, l'engagement était signé. Il décida que, s'il revenait, il quitterait la marine pour entrer dans l'industrie.

Le 11 mars 1891, le *Roxbury Castle* sortait du port. Pendant la matinée du dimanche 15 mars 1891, un bruit étrange se produisit dans le magasin des Dowdall. Tous les objets divers vibraient comme si un véhicule lourdement chargé eût passé dans la rue.

M. Dowdall ouvrit la fenêtre de sa chambre et, n'ayant rien vu, se recoucha. Presque aussitôt, sa femme, sous une influence extra-terrestre, s'endormit, et l'esprit de Jean Lewis vint annoncer que le *Roxbury Castle* s'était perdu corps et biens dans le canal de Bristol, en touchant un récif non marqué sur la carte, que lui-même, surpris en plein sommeil, avait été noyé comme un rat dans son trou. Il recommanda de dire à sa sœur qu'il avait emporté son livret de banque (pass-book) et qu'il lui laissait le montant créditeur.

Le capitaine Tyrrell fut seul sauvé, et ce n'est que le lundi que l'on apprit officiellement la perte du *Roxbury Castle* qui avait eu lieu le 12 mars 1891 durant la nuit. Le fatal pressentiment s'était donc malheureusement réalisé.

Quinze ans après mon retour en France, je désirai me remémorer ce fait d'une façon plus précise, à titre documentaire. M^{me} Dowdall eut l'amabilité de m'en donner les éléments par sa lettre en date du 20 février 1911 dont vous voudrez bien trouver copie sous ce pli, ainsi que sa traduction.

R. VIGUIÉ,
189, rue Mouneyra,
Bordeaux.

Traduction de la lettre adressée par M^{me} C. Dowdall à M. R. Vigué.

Cardiff, le 20 février 1911.

CHER MONSIEUR VIGUIÉ,

En réponse à votre demande de renseignements pour établir un nouveau compte rendu sur le naufrage du *Roxbury Castle* il coula le 12 mars 1891, et le capitaine fut le seul survivant. Son nom est le capitaine Tyrrell, le mécanicien en second était un jeune homme, grand ami de mon neveu, et qui s'appelait Jean Lewis.

Quelques jours avant son départ il vint nous voir et, bien qu'il ait signé son engagement pour partir, il était très bouleversé et avait peur de la mer, ayant eu, dit-il, la sensation qu'il serait noyé. Nous essayâmes de le reconforter et, douze heures après, le navire sombrait (bien que nous n'en ayons pas eu de nouvelles) : nous eûmes des coups frappés dans toute la maison, et quand nous nous assîmes à la table, son Esprit se communiqua et nous dit tout ce qui était arrivé, nous donna le nom du chef mécanicien, nous dit qu'il était dans son hamac et qu'il fut noyé « comme un rat dans son trou ». A quelque temps de là, nous eûmes de ses nouvelles, mais nous n'avons rien eu depuis très peu de temps.

Je suis aux regrets d'avoir tant tardé à vous répondre, mais j'ai dû prendre des renseignements à ce sujet.

Dans l'espoir d'avoir rendu les choses claires. Je reste bien sincèrement vôtre.

Signé : C. DOWDALL.

A travers les Sociétés

Dunkerque. — LA VAINTE TENTATIVE D'UN PRESTIDIGITATEUR. — En nous communiquant sa carte de propagande, rédigée avec un esprit et dans une forme si louable, l'*Union spirite de Dunkerque et environs (groupe fraternelle n° 6)* nous informe, par la plume de M. Duflos, d'une nouvelle dont l'intérêt n'échappera point à nos lecteurs :

« Il y a une quinzaine de jours, relate notre correspondant, en sa lettre du 9 août, le clergé catholique de Malo-les-Bains avait organisé, dans un patronage, une « après-midi récréative ». Un prestidigitateur devait démontrer, par quelques expériences, la non-existence des phénomènes spirites... Mais il avait, sans doute, oublié les huit dixièmes de son programme, car tout ce qu'il dit, au résumé, se trouve, somme toute, d'accord avec nos principes. A la suite de cet incident, l'un de nous s'est offert à distribuer, dans la rue, des cartes de propagande, et dans l'instant même. Sur 300 spectateurs, plus de la moitié en furent. Les organisateurs de l'« après-midi récréative », peu satisfaits, parlaient de nous attaquer, mais ils n'ont pas persévéré dans leur projet.

* * * Voici un extrait de la carte de propagande distribuée à Malo-les-Bains : « La grande raison d'être des humains est la *Fraternité*. Que nous le voulions ou non, il est une loi que nous subissons tous : la loi d'Évolution : elle comporte le progrès par le développement de toutes les vertus, mais avant tout la *charité*.... Se demander ce que l'on est, d'où l'on vient, où l'on va, c'est chercher à définir l'âme. Cultiver les aspirations innées de l'âme, c'est se rapprocher de Dieu... Croire au progrès, c'est croire à l'immortalité de l'âme. Espérer en la Cité future, c'est donner un rôle éternel à l'âme dans l'éternité, un but sublime à atteindre. Le *spiritisme* est la science nouvelle qui vient révéler aux hommes, par des preuves irrécusables, l'existence et la nature du monde spirituel et de ses rapports avec le monde corporel ; il nous le montre, non plus comme une chose surnaturelle, mais comme une des forces vives, incessamment agissantes de la nature, comme la source d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors et rejetés dans le domaine du fantastique et du merveilleux... Le spiritisme est la clé à l'aide de laquelle tout s'explique avec facilité. »

Lyon. — La Société spirite de la Crèche, 14, rue Calas, Lyon, a tenu son assemblée générale le 15 juin dernier, pour le 20^e anniversaire de sa fondation, et sous la présidence de M^{me} Vve C. Allemand. Du rapport du trésorier, M. J. Malosse, il résulte que les recettes s'élevèrent à 20.785 fr. 85, avec un reste en caisse de 3.943 fr. 65. Les revenus actuels de la Société atteignent 2.583 fr. 80. La vente de charité a produit 5.879 fr. 30. Devant l'assemblée, l'histoire de La Crèche depuis vingt ans a été retracé par M. Malosse. L'orateur a rappelé qu'une demande de reconnaissance d'utilité publique n'a pas été accueillie par le Conseil d'État, vu la modicité des revenus de l'œuvre, mais qu'un temps viendra, peut-être proche, où la société, si hautement utile, recevra cette consécration officielle. M^{me} Allemand fait connaître les décisions prises, le 9 mars dernier, pour rendre La Crèche propriétaire du local qu'elle occupe. Les pleins pouvoirs pour effectuer cet achat, qui monte à 22.500 francs, sont confirmés à la présidente. L'Assemblée ratifie à l'unanimité la nomination de M^{me} Malosse comme vice-présidente. Lecture est donnée par M. Achard du chapitre *Les harmonies célestes*, détaché de l'ouvrage *L'Esprit consolateur*, du P. Marchal. M^{mes} Stephen et Daxt, fondatrices, prononcent de vibrantes allocutions où l'auditoire applaudit de véritables échos de l'au-delà.

Le Secrétaire : V. MEIFFRE.

Roubaix. — Nous apprenons qu'un cercle d'études spirite (doctrine Allan Kardec) est en formation à Roubaix. En attendant sa construction définitive, on se réunit chez M. Taelman (angle des rues du Fort et de Saint-Antoine), tous les premiers dimanches du mois, à 16 heures.

Nécrologie

*** Nous avons le regret profondément ému d'apprendre la mort du général ABAUT, décédé à l'âge de 75 ans. Sa famille, éprouvée, peu de jours après, par un autre deuil cruel, voudra bien trouver ici l'expression de notre sympathie la plus fraternelle. *La Revue Spirite* a des raisons toutes particulières de saluer à son départ cet homme de bien, ce spirite fervent qui fut l'un de ses estimés collaborateurs.

Le général Abaut était né le 13 octobre 1849, dans la Gironde. Reçu à l'École Polytechnique en 1869, il fit la guerre de 1870-1871 en qualité de sous-lieutenant. Il devenait lieutenant d'artillerie en 1872, et depuis lors resta dans cette arme, où il rendit des services signalés, notamment dans les services techniques. Capitaine en 1876, chef d'escadron en 1889, lieutenant-colonel en 1896, colonel en 1900, général de brigade en 1905, général de division en 1914, atteint par la limite d'âge au début de la guerre de 1914-1918, il voulut néanmoins reprendre du service et ne prit sa retraite qu'en 1916. C'est alors qu'il se retira à Langoiran, près de Bordeaux, pour y continuer, dans le recueillement, ces études de philosophie spiritualiste qui, toujours, avaient retenu son attention. Dans la pratique de ces doctrines, il trouva une « clé de vérité » et, par ailleurs, un précieux réconfort moral, au cours de la longue et pénible maladie dont il était atteint depuis plusieurs années et qui devait l'emporter.

Nous gardons la ferme assurance que, vaillant soldat de notre cause ici-bas, le général Abaut, dans sa nouvelle existence, sera de ceux qui contribuent le plus efficacement à hâter la victoire du spiritisme en ce monde. Toutes nos affectueuses pensées l'accompagnent et, sans nul doute, sous une autre forme, sa collaboration à notre œuvre continue.

*** Le 5 juillet dernier mourait Giona Ricci, à 62 ans. Son œuvre spiritualiste s'identifiait avec celle de la vaillante revue italienne *Il Veltro*, et sa disparition laisse un grand vide dans le monde des penseurs contemporains appliqués à poursuivre et à conquérir, un à un, les secrets de la vie spirituelle. Nous adressons nos cordiales condoléances à la famille de l'éminent Giona Ricci et à nos confrères d'*Il Veltro*.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

La liste de souscription pour le mois d'Août sera jointe à la liste du mois de Septembre.

MAISON DES SPIRITES

Nous publierons, le mois prochain, l'ordre et le programme des Conférences et des travaux qui seront effectués cet hiver à la Maison des Spirites.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENTS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement expiré fin Juin de nous l'envoyer sans retard, afin de nous éviter les frais de recouvrement.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.



LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

°°°

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT



Les apparitions au moment de la mort

Nous ne savons pas du tout comment ces phénomènes peuvent se produire, mais leur certitude est aussi grande que celle du lever et du coucher du soleil de chaque jour, et le nombre des décès manifestés par des apparitions spontanées est si considérable qu'il est impossible de les attribuer au hasard. A tous ceux que nos lecteurs connaissent déjà, nous ajouterons aujourd'hui l'exemple suivant constaté dans les meilleures conditions de parfaite authenticité.

Il s'agit ici d'un soldat tué au cours de la dernière guerre, qui est apparu à une protectrice dévouée et lui a recommandé sa femme et son enfant. J'ai reçu la communication suivante, adressée d'Ismaïlia, le 6 juillet 1924 :

Ayant lu, il y a quelque temps, votre trilogie de *La Mort et son mystère*, et lisant en ce moment *Les maisons hantées*, il me revient à l'esprit un fait que ma mère m'a raconté en 1919, et que vous pourrez publier si vous l'en jugez digne.

Ma mère se trouvait à Menton en 1917. Elle était occupée à écrire, dans sa chambre ; il pouvait être deux heures de l'après-midi, lorsqu'elle entendit derrière elle un frôlement d'étoffe. Se retournant, elle vit, debout, un soldat d'infanterie (du 9^e), la tête ensanglantée, qui lui dit : « Je vous les confie tous les deux ! Parlez-en à M. le Curé. » Puis l'apparition disparut. Ma mère nota sur un calendrier le jour et l'heure, se doutant qu'elle allait recevoir une mauvaise nouvelle,

car dans ce soldat elle avait reconnu le mari d'une bonne que nous avions avant la guerre et qui nous était encore très dévouée.

Quelques jours après, ma mère recevait une lettre où on lui annonçait, la mort d'Elie Palazo (le mari de l'ancienne bonne) massacré, ce jour-là, avec toute sa compagnie, à 2 heures de l'après-midi, dans le bois de Bertrix. Mes parents ont repris la jeune veuve et son fils de quelques mois et ils sont encore avec eux, à Sainte-Rose par Miradoux (Gers).

Ma mère a compris que le défunt lui confiait sa femme et son fils, et que c'était un devoir sacré pour elle.

Si vous désiriez avoir l'attestation de ce que je vous écris, je vous donne l'adresse de mes parents, dont vous pourrez publier le nom, ainsi que le mien (M^{me} G. de Combremont, à Sainte-Rose par Miradoux, Gers).

J. JAILLON,

Compagnie du Canal, Ismailia (Egypte).

Selon mes principes d'enquête positive, j'ai prié l'observatrice de vouloir bien me communiquer personnellement ses souvenirs. Et voici sa réponse.

Sainte-Rose, 3 septembre 1924.

MONSIEUR,

Je vous transmets les détails que vous m'avez demandés au sujet d'une apparition d'un soldat en 1917 : Le soldat en question avait épousé une de nos bonnes qui, entrée à notre service à 14 ans, est toujours chez nous et est âgée de 37 ans. Nous étions très attachés à cette jeune femme qui depuis 3 ans s'était mariée avec un voisin de notre propriété. Elle venait aider très souvent les autres domestiques. Elle eut un bébé durant la guerre, dont mon fils et moi fûrent parrain et marraine. C'est vous dire l'affection que nous avons pour cette jeune femme. Durant l'hiver, nous habitons Menton, et elle restait en Gascogne. Au commencement d'avril 1917, elle m'écrivit que son mari avait changé de secteur, que, depuis, elle était sans nouvelles et très inquiète. Elle me demandait d'écrire au ministère de la Guerre, où nous avions des relations, pour savoir à quoi attribuer ce silence. J'écrivis et dès le lendemain voici ce que je vis — et que j'affirme avoir vu :

C'était le 17 avril 1917, 9 h. 1/2 du matin. J'écrivais à la femme de ce soldat nommé Elie Palazo, pour lui dire que j'avais acquiescé à sa demande. Mon petit bureau se trouvait entre la porte, ouverte, de communication de la chambre de ma pauvre mère malade, morte depuis, et une petite armoire ancienne placée à 0^m50 de ce bureau. Tout en faisant ma lettre, j'éprouvai une grande sensation de froid et, machinalement, je m'arrêtai d'écrire, et levai la tête du côté de l'armoire. Et voici ce que je vis. Entre l'armoire et le bureau, tout près de moi, une silhouette d'homme se dessinait peu à peu. La capote bleu horizon, le côté droit de la figure emporté et ensanglanté, le sang sur les épaules et partout ; je reconnus le malheureux garçon, Elie Palazo, 32 ans, très grand. Il me fixait d'un air triste, et tout à coup me dit d'une voix lointaine et très faible, cette courte phrase qui résonne encore à mes oreilles : « Gardez-les bien. Parlez-en à M. le Curé ». Puis la vision s'effaça peu à peu ; j'appelai ma mère et lui dis d'une voix toute changée : « Maman, Elie était là près de l'armoire et voilà ce qu'il m'a dit. Et il est blessé ». Maman me répondit : « Ce n'est pas possible ». — « Si, lui affirmai-je, il était là et il n'y est plus. Qu'est-ce cela veut dire ? »

Je fus très frappée de cette vision et je me dis : Assurément le pauvre enfant est mort, et en allant vers l'au-delà, comme il savait l'affection que nous avons pour sa femme et son enfant, il me les recommande.

Quinze jours après, la réponse du Ministère arriva : « Mort à Craonnelle, 17 avril au matin. » Cela, je le savais, à peu près, d'avance, et je n'avais pas osé parler de ma vision à Mélanie, sa veuve. Depuis, elle est rentrée chez nous avec son enfant, et elle y restera, car la volonté du mort est là et elle est ainsi sauvegardée de tous dangers. On a voulu la remarier trois fois, et jamais rien n'a abouti. La main qui est sur elle est plus forte. Je n'ai pas pu parler de la recommanda-

tion suprême à M. le Curé de chez nous. Il était mort, lui aussi, avant mon retour en Gascogne. Il était l'ami de nos deux familles.

Voilà ce que j'avais à vous confier, monsieur. Certains nient ces manifestations psychiques, et pourtant elles sont vraies.

Veuillez être assuré, Monsieur, de ma grande considération.

Une de vos ferventes adeptes,

A. DE COMBREMONT,

Domaine de Sainte-Rose, Miradoux (Gers).

Cette observation ne laisse aucun doute dans notre esprit, car elle est aussi simple, aussi claire, aussi complète que toutes nos observations normales de chaque jour : le jeune militaire a lui-même annoncé sa mort. C'est là, à la fois, comme en un certain nombre d'autres cas, un *fantôme vu et entendu*. Ce fait est, à la fois, des plus caractéristiques et des plus inattaquables.

..

Voici une autre relation, récemment reçue, comme la précédente :

Un oncle apparaît spontanément à son neveu le jour de sa mort ignorée.

M. Harry J. Van Houten m'écrivait de New York, le 7 août 1924, une lettre en anglais dont voici la traduction textuelle :

Le frère de ma mère était un chercheur d'or. Une nuit, dans les montagnes d'Idaho, il était sur son lit, bien éclairé. Une cause quelconque lui fit fermer son livre et regarder au pied du lit. Et là, il vit son père, d'aspect aussi naturel que s'il eût été en vie, le regardant en souriant. Quelques instants après, la vision disparut.

Un mois plus tard, sa correspondance lui apprit que son père était mort cette nuit même.

Mon grand-père avait été à Richmond pour rendre visite à son fils qui était à l'armée — et alors à l'hôpital. A son retour, à sa ferme de New Jersey, il tomba malade, et mourut, comme je viens de le dire.

Mon oncle m'a souvent rapporté cet événement de famille. Son nom était Stephen Jerbune, huguenot, et la ferme est à Saddle River, Bergen County, New Jersey.

HARRY J. VAN HOUTEN,

255-74 St-Bay Ridge Brooklyn N. Y. G.

Ces apparitions en coïncidence de mort sont tellement nombreuses, observées dans tous les pays et dans toutes les situations, qu'il est absolument impossible de les attribuer au hasard. Elles sont produites par le mourant lui-même, soit avant le décès, soit au moment même, soit immédiatement après.

Nous pouvons nous demander si dans l'observation suivante il s'agit du fantôme d'un mourant ou d'un mort. La seconde interprétation est la plus probable. M. le commandeur Ettore Sacco m'écrivait de Naples, le 25 février 1922 :

ILLUSTRE MAITRE

Vos documents au sujet de *La Mort et son mystère*, dont je viens d'achever la troublante lecture, sont déjà si nombreux, que vous jugerez, peut-être, inutile de les augmenter. Cependant, je me fais un devoir de vous signaler une observation *personnelle à ma famille*.

Mon oncle, l'ingénieur François Beneventano del Bosco (frère du général Ferdinand, le dernier défenseur des Bourbons de Naples, très connu à Paris) chérissait particulièrement un autre de ses neveux, Mario Zir. Ce dernier est mort, très jeune, dans la matinée du 3 janvier 1877, et son oncle susdit, François Beneventano, était mourant le même jour. Ce dernier, *sans avoir la*

moindre idée (à cause de son propre état désespéré) de la mort du neveu, a prononcé, en expirant, ces mots : « Je viens, mon cher, je viens te rejoindre ; attends-moi. »

Le fantôme de son cher neveu lui était, évidemment, apparu.

Veuillez accepter, illustre Maître, mes humbles hommages.

Ettore SACCO.

Je ne suppose pas qu'en m'adressant ce billet, son auteur ait voulu imaginer une mystification quelconque, comme le prétendent certains dénégateurs de ces phénomènes. Quelle qu'en soit l'explication, le neveu qui venait de mourir s'est manifesté à son oncle mourant, qui l'a vu, à l'état fantômal. Cet être « que l'on va rejoindre » était déjà parti.

*
* * *

Autre observation encore :

Un fantôme aurait traversé la loge d'un acteur, au théâtre de Drury Lane :

Au cours d'un déjeuner donné à une fête de charité le 27 octobre 1923, le célèbre comédien Stanley Lupino a raconté comment la visite du fantôme de Dan Leno l'a conduit à une croyance inébranlable.

« Une nuit, dit-il, à Drury Lane Theatre, le temps était mauvais, je me décidai à rester dans ma loge pour passer les heures de sommeil, au lieu de rentrer chez moi. Je fermai la porte, éteignis la lumière et m'étendis sur le divan.

Soudain, j'eus conscience de la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce, et j'entendis le bruit d'un rideau recouvrant quelques vêtements, tiré de côté.

Alors je vis distinctement une forme voltiger à travers la loge et s'enfuir par la porte. Je sortis à mon tour. Le gardien de nuit du théâtre m'assura qu'il n'avait vu personne. Intrigué, je rentrai dans la loge et me recouchai sur le divan. Bientôt après, je tressaillis de nouveau, et levant les yeux, reconnus clairement la visage de Dan Leno.

Terrifié, je m'élançai hors du théâtre et passai le reste de la nuit au Globe Hôtel.

La nuit suivante, une amie de ma femme, qui ne savait rien de ce qui m'était arrivé la veille, s'évanouit dans cette même pièce, et, revenue à elle, raconta qu'elle avait vu le fantôme de Dan Leno. »

On peut lire cette histoire dans la *Westminster Gazette* du 29 octobre 1923. Elle m'a été communiquée par M^{me} Laura Baines, de Saint-Leonards on Sea, et je lui en ai adressé mes sincères remerciements.

Stanley LUPINO.

Nous avons vu que ce récit a été fait par un comédien. Ces charmants artistes n'ont pas toujours une réputation de parfaite véracité ; mais on ne doit pas non plus les accuser toujours de fantaisie, et nous aurions tort de repousser la narration précédente sous le prétexte qu'elle a été faite par un comédien.

Un petit souvenir à ce propos :

Certain soir d'été, Sarah Bernhardt contemplant avec moi, à mon observatoire de Juvisy, quelques curiosités du ciel étoilé, et se déclarait notamment émerveillée des splendeurs de l'amas d'Hercule. Tout en causant, elle me raconta que dans un récent voyage en Amérique, elle avait allumé des becs de gaz sans allumettes, par la simple présentation de son doigt.

— Oh ! chère et charmante amie, répliquai-je, me permettez-vous de ne pas vous croire ?

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes la première comédienne du monde.

— Pas avec vous.

— Sans vous en douter, peut-être. L'habitude est une seconde nature.

— Alors, vous ne croyez pas ?

— Pas tout à fait. J'imagine, en même temps que votre doigt indicateur près du bec de gaz, un léger coup de pouce.

— Je vous jure, sur mon fils, que c'est absolument exact. »

Longtemps après cette conversation, au mois de février 1904, une jeune fille qui revenait du Canada, M^{lle} Hélène de Harven, avec la famille de laquelle j'étais lié depuis sa naissance, me raconta le même fait, comme lui étant arrivé à elle-même, à Winnipeg, pendant deux séjours en 1892 et 1900, où elle s'est souvent amusée, ainsi que ses cousines, à allumer le gaz du lustre d'un salon... Mais l'histoire de son arrivée chez ses parents du Canada est trop curieuse pour que je ne lui donne pas un instant la parole ici :

J'arrive, me dit-elle, à l'hôtel Clarindon où mes amis m'attendent ; je me trouve en une vaste pièce munie de grandes doubles fenêtres sans rideaux ; mon pied enfoncé dans de moelleux tapis et, malgré l'impression un peu étouffante du calorifère, l'aspect de cet intérieur civilisé me réconforte. Je reçois un accueil chaleureux ; mon cousin s'avance avec empressement, la main tendue ; j'ai ôté mon gant et je ressens au contact de sa main, une piqûre à la paume et une secousse au coude. Quant à ma cousine, pour manifester sans doute la joie qu'elle éprouve à me voir, elle exécute un tour de valse autour de la chambre et me tend sa joue : « Embrasse-moi donc ! » insiste-t-elle. Naïvement, je lui donne le baiser réclamé : le même élanement aigu me traverse les lèvres et me fait sursauter...

Les espiègles se rient de ma stupeur et de mon ignorance. Fort experts, ils connaissent, comme tous les habitants du pays, la puissance des effluves électriques ; ils savent que partout autour de soi, aux moindres frôlements des corps, on sent, on voit, on entend l'électricité ambiante, sous formes d'éclairs en miniature ; qu'elle soit provoquée volontairement ou non, la loi physique opère avec sa précision infaillible et nul ne chercherait la moindre intervention occulte dans ces faits coutumiers de la vie.

Je fus bientôt initiée au jeu, et voici l'expérience que j'essayai séance tenante :

On me fit marcher d'un pas glissant et rapide en évitant d'effleurer, même du bord de la robe, aucun meuble ou aucun objet, afin de garder en moi-même le fluide accumulé, — ceci m'expliqua le sens de la valse de tout à l'heure. — On ouvrit un bec de gaz, je touchai l'orifice du bout de l'index... instantanément, avec un petit bruit sec, Pétincelle bleue jaillit, le gaz s'enflamma et... la lumière fût ! J'avais allumé le gaz avec mon doigt.

Le fait étant certain, j'ai prié M^{lle} de Harven de venir le raconter elle-même à la Société Astronomique de France ; ce qu'elle fit le 2 mars 1904 ; et comme la séance était précisément présidée, ce soir-là, par le plus éminent physicien de l'Institut, M. Gabriel Lippmann, une dissertation intéressante accompagna cette communication. M. Ch.-Ed. Guillaume, entre autres, a fait observer que les phénomènes électriques atmosphériques dus à une grande sécheresse de l'air sont fréquemment observés en divers pays, et notamment en Egypte. La connaissance de ces phénomènes semble remonter à une époque très reculée, car, en lisant attentivement la description de l'Arche d'Alliance, construite sur les plans de Moïse, il y a un peu plus de 3.000 ans, on se défend difficilement de l'idée qu'elle était constituée à la façon d'un condensateur électrique dans lequel deux conducteurs sont séparés par une lame isolante. Le conducteur

inférieur était en communication avec le sol, tandis que le conducteur supérieur prenait le potentiel de l'air, soit par les pointes terminant les ailes des anges surmontant l'arche, soit, plus facilement encore, par les flammes des lampes allumées dans l'arche.

Un instrument ainsi constitué et placé en un lieu où le potentiel varie rapidement en fonction de l'altitude donnerait, sans doute de sérieuses commotions aux personnes qui en toucheraient la partie supérieure sans avoir pris la précaution d'établir préalablement une communication avec la terre. L'Arche semble, en effet, avoir possédé cette propriété.

Mais ne nous éternisons pas dans ces dissertations, et constatons seulement une fois de plus que tout est à étudier et que les dénégateurs ont généralement tort.

Camille FLAMMARION.

Socialisme et Spiritisme

VIII

Si l'on considère l'œuvre de la troisième République, en faisant abstraction des critiques qu'elle peut comporter, on ne saurait méconnaître le grand effort social qu'elle a accompli, effort d'où résultent des avantages considérables au profit de la masse des travailleurs. Ces avantages se résument comme suit : assurances sociales, retraites ouvrières, participation aux bénéfices d'un grand nombre d'industries, protection des coopératives et de la mutualité sous toutes leurs formes. D'autre part, des offices de placement pour la main-d'œuvre ont été établis dans toute la France, 160.000 ouvriers en avaient déjà bénéficié en 1916. Ce chiffre s'est élevé à 1.200.000 en 1923.

Le Ministère du travail vient de publier un résumé très suggestif des réformes accomplies dans le domaine qui lui est dévolu. On y signale des tentatives hardies et des transformations décisives dans l'œuvre sociale. Le rôle de ce Ministère est d'une importance capitale ; il consiste à assurer la production nationale, régulariser le marché du travail, dénouer les grèves, apaiser les conflits. Grâce à son intervention, la France qui comptait plus de 120.000 chômeurs en avril 1911 n'en avait plus que 1.500 en 1923. Il a créé pour cela les travaux « dits de secours » et versé des subventions considérables aux caisses de chômage créées par les syndicats.

Le droit de grève est légitime, c'est l'arme du travailleur contre les prétentions exagérées des capitalistes, des chefs d'industrie. Mais c'est une arme à double tranchant qui se retourne parfois contre celui qui s'en sert et le blesse. En outre, la grève en s'étendant peut paralyser toute la vie économique d'un pays et causer des privations, des souffrances cruelles à tout un peuple sans distinction de classes.

C'est alors que l'action de l'Etat peut être efficace, non pas en s'imposant comme arbitre obligatoire, mais en faisant entendre à tous, par la bouche de ses représentants, les paroles d'apaisement et de conciliation et en recherchant avec les intéressés, dans un esprit d'équité, les moyens de poursuivre l'œuvre

pacifique et féconde du travail. Par exemple, en 1922, on a vu 679 grèves, intéressant plus de 40.000 travailleurs, arbitrées avec succès.

D'autre part, la coopération sous toutes ses formes a pris un grand développement, elle est devenue une ressource précieuse pour adoucir les conditions de l'existence de l'ouvrier et de sa famille. Le nombre des coopératives de consommation s'élevait à 4910 en 1920, avec 2.500.000 adhérents et un budget de 2 milliards.

C'est ainsi que depuis un demi-siècle nous voyons se dérouler l'œuvre sociale d'une façon lente, il est vrai, mais sûre et continue; œuvre de patience et de longue haleine, beaucoup plus efficace dans ses effets que les révolutions violentes qui amènent fatalement des réactions non moins violentes et remettent tout en question.

Malgré toutes ces améliorations, le peuple reste mécontent, la classe ouvrière semble dédaigner la réalisation graduelle, méthodique des progrès sociaux, une sorte d'aigreur persiste chez un grand nombre, et cependant la situation matérielle de l'ouvrier est, en général, devenue préférable à celle de la petite bourgeoisie.

Pourquoi le peuple reste-t-il défiant, et parfois hostile? C'est qu'il a été longtemps trompé, abusé et même trahi dans le passé. Le peuple est devenu incrédule, non seulement à l'égard des dogmes, mais encore au sujet des promesses électorales: pourtant il n'est pas sceptique. Ce qu'il demande avant tout c'est la justice. Et cette aspiration qu'il a vers la justice immanente n'est-elle pas un sentiment puissant et presque religieux? On le trouve au fond des consciences, et c'est là, au milieu des incertitudes et des contradictions, ce qui nous oriente vers un état meilleur. Il nous faut des institutions qui mettent la justice, dans la famille, dans la cité, qui en fassent le mobile de toutes les actions.

Dans ce sens, il reste beaucoup à faire, car, ce n'est pas tout que d'assurer à l'ouvrier le pain et le gîte. Le peuple, n'a pas seulement des besoins matériels, il demande aussi que l'on cultive ses facultés supérieures. Son instruction, trop négligée par une politique matérialiste, par son insuffisance et ses fausses méthodes n'a pas peu contribué à créer l'état de trouble, le malaise dont nous souffrons. Le peuple, devenu souverain, a besoin d'être plus éclairé dans ses votes et ses jugements.

Il faut songer à donner à l'homme une foi libre et désintéressée qui le soutienne dans ses épreuves, une croyance rationnelle qui lui permette de réagir contre les causes de déchéance. L'heure est venue de substituer au dogme vieilli un idéal scientifique et éclairé en harmonie avec l'évolution humaine. Alors le peuple montrera toutes les qualités qui sont en lui, et on verra se dissiper les préjugés, la méfiance que la démocratie inspire encore à certains esprits inquiets.

En effet, le problème intellectuel se relie étroitement au problème moral. Tous deux nous imposent le devoir de combattre l'alcoolisme et tous les vices qui entravent le développement de la race. Il faut apprendre à l'homme à se respecter lui-même, à sauvegarder sa propre dignité, car, en relevant le niveau moral, on travaille du même coup à résoudre tous les problèmes difficiles de l'heure présente.

Le sentiment de la justice dont nous venons de parler trouve sa sanction dans les enseignements du spiritisme. La masse énorme des témoignages d'outre-

tombe n'est-elle pas la preuve que cette notion est la loi même de l'univers, la règle suprême des êtres et des choses ? Jointe à la loi d'évolution qui s'y rattache étroitement, cette preuve procurerait aux institutions basées sur le progrès et la justice une force morale incomparable et une sorte de consécration.

N'oublions pas que la solution des questions sociales ne saurait être complète, satisfaisante, définitive, aussi longtemps qu'une haute pensée ne viendra pas rayonner sur les intelligences et sur les cœurs ; aussi longtemps qu'un élan de solidarité humaine ne viendra pas dissiper les malentendus, les dissentiments qui séparent encore les partis et les classes, faciliter la fusion des intérêts, l'union des efforts dans l'accomplissement de l'œuvre commune. Il faudrait plus de conscience chez les uns, plus de justice chez les autres, avec le sentiment des devoirs et des responsabilités qui incombent à tous dans la mesure des ressources et du pouvoir de chacun.

Cette grande pensée, ce noble idéal, ces sentiments élevés, Jean Jaurès s'en inspirait dans ses discours et dans ses actes, et de là la forte impression qu'il exerçait sur ses auditeurs. Depuis sa mort nous cherchons parmi les socialistes ceux qui se rendront dignes de le remplacer, mais nous gardons l'espérance de les voir surgir un jour.

En attendant, c'est une grande doctrine qui vient montrer, à tous, les liens de fraternité qui nous relient à travers nos vies renaissantes dans notre marche vers le même but grandiose et lointain. Elle seule peut nous aider à résoudre les nombreux problèmes qui inquiètent et passionnent encore l'esprit humain.

Le socialisme de l'avenir sera le socialisme spiritualiste, car il réalisera un idéal basé sur le développement des plus hautes facultés de l'âme. Lui seul saura dissiper les préjugés de castes, de races, de couleurs, de religions et faire naître un sentiment profond de fraternité humaine.

Quel sera son programme d'action le jour où, la période des luttes étant close, il devra couronner son œuvre de régénération sociale ? Nous croyons que ce programme peut se résumer comme suit :

Assurer le pain des vieux jours et l'abri d'un foyer aux travailleurs usés par l'âge et les infirmités.

Donner à l'enfant l'aliment intellectuel nécessaire, c'est-à-dire l'instruire de ses devoirs et du grand but de la vie ; l'initier aux principes qui font de l'univers et de l'ensemble des existences un tout harmonieux dont il est partie intégrante, agissante et responsable.

Protéger la femme contre les faiblesses morbides et les séductions funestes, lui épargner, dans l'état de grossesse, le travail manuel et lui rendre possible la vie familiale et l'éducation des petits.

Assurer à tous une part de bien-être proportionnelle à la tâche accomplie et aux services rendus dans l'œuvre sociale. Rendre accessibles à toute âme humaine les enseignements, les consolations, les lumières que procure le culte du bien et du beau sous ses formes diverses : art, littérature, poésie, tout ce qui constitue un moyen d'élévation, de moralisation et de perfectionnement, tout ce qui efface dans l'âme les souillures du passé, tout ce qui prépare l'être à ses destinées réelles. En un mot, procurer à tout être humain ce qu'il est venu demander à l'existence, c'est-à-dire, selon la loi d'évolution, un marche-pied pour monter plus haut dans la hiérarchie des âmes par le développement des qualités de l'esprit et du cœur.

* * *

On me pose à propos d'économie sociale, une série de questions auxquelles je vais m'efforcer de répondre :

Pourquoi — me demande-t-on — le plan des réformes sociales, si légitimes et si urgentes, est-il si long à réaliser ? Que devons-nous penser du conflit permanent entre le capital et le travail, du syndicalisme, de la C. G. T. et de la loi de huit heures ?

Quelle est la forme la plus pratique de la coopération ouvrière et des interventions de l'Etat ?

Le socialisme, même dans ses revendications les plus légitimes, se heurte à des traditions robustes devant lesquelles il est parfois contraint de céder. Si, dans les milieux parlementaires, au sein de l'opposition, il se montre intransigeant, dès qu'il est parvenu au pouvoir, on le voit aussitôt modérer son action, suspendre son programme de réformes et tempérer.

Ramsay Mac Donald était dans l'opposition à la Chambre des Communes le plus virulent orateur travailliste. Devenu premier Ministre, il déclare lui-même vouloir concilier les réformes nouvelles avec les formes anciennes de la Société anglaise. Il raille ceux qui prétendent transformer en un jour les hommes et les institutions, et remet à plus tard la nationalisation des mines et des chemins de fer rêvée par son parti.

« Notre programme de réformes, dit-il, sera l'œuvre des générations successives et même quand nous serons morts, partis et oubliés, la marche continuera. L'idéal d'un grand avenir se dressera encore devant notre peuple ». R. Mac Donald ne croit ni à l'existence de classes irréductibles, ni à la lutte entre elles, ni à la révolution fatale ni même à la révolution possible (*Journal de Genève*, 2 septembre 1924).

Dans un sens différent, la république des soviets, qui naguère avait aboli le capital et la propriété, s'ingénie aujourd'hui à solliciter des emprunts près de tous ceux qui voudront bien lui avancer de grosses sommes, elle offre, comme garantie aux financiers des concessions de mines ou de forêts.

En France, nos socialistes n'auront garde de tomber dans cet excès, ils savent que le capital est une force. C'est la réserve des peuples et on voit que les bolchevistes eux-mêmes ne peuvent tenter le relèvement de leur pays sans faire appel au crédit. Partout les porteurs de titres sont légion, et on les retrouve jusque parmi les plus humbles travailleurs.

Ainsi le socialisme s'assagit par la force même des choses. Il reconnaît que le capital est nécessaire pour la réalisation des grands travaux, la mise en marche des activités et la direction générale de la main-d'œuvre. Son objectif essentiel sera donc une répartition plus équitable et plus égalitaire de la richesse entre les divers éléments de production. Quant aux excès provenant d'un mauvais usage de la puissance financière, on peut toujours les réprimer par des lois lorsqu'on a acquis le pouvoir.

Nous avons énuméré plus haut toutes les innovations créées par l'Etat en faveur de la classe ouvrière, et nous n'y reviendrons pas. Ajoutons seulement que la bourgeoisie ne voit pas sans crainte son ingérence dans la production industrielle. C'est que l'expérience a démontré que l'Etat est souvent un mauvais exploitant, un producteur onéreux. Les exigences des ouvriers et des fonction-

naires qu'il emploie élèvent les prix de revient des produits à des chiffres qui en rendent l'exportation impossible. Les autres Etats, ceux qui auront su garder un régime de liberté, comme les Etats-Unis, garderont la suprématie sur tous les marchés et leurs avantages seront tels qu'ils ne songeront guère à adopter les méthodes de l'Etatisme.

Un socialisme sage et avisé devra toujours faire, dans l'œuvre générale une large part à l'initiative privée, source d'énergie, d'émulation et de concurrence féconde.

En ce qui concerne les grandes associations patronales et ouvrières, les fédérations et syndicats, on doit reconnaître au même degré leur raison d'être dans la juste mesure où ils placent l'intérêt supérieur du pays au-dessus des intérêts de caste ou de corporation. Il faut les admettre comme légitimes, à la condition de ne pas sortir de leur rôle social et de se garder de cet esprit de domination qui tend à l'oppression d'une classe par l'autre et aboutit à des réactions dans le sens contraire.

N'est-ce pas un instinct naturel qui porte les hommes à grouper leurs forces en vue d'un danger à courir, d'une difficulté à surmonter ? L'ordre social doit comporter la liberté d'association tout en maintenant un juste équilibre entre ces groupements de forces et en s'opposant aux empiètements des uns sur les autres, chacun veillant à ses intérêts propres.

Dans l'ordre économique, la solution du problème est dans l'association du capital, moteur indispensable de toute entreprise, de l'intelligence directrice et de la main-d'œuvre qui exécute. Là comme en toutes choses, l'équité doit présider à la répartition des biens. C'est le but immédiat et terrestre de l'idéal démocratique et c'est pourquoi les masses ouvrières ont mis en lui leur espérance et leur foi.

Sans doute l'accord n'est pas toujours facile à réaliser, les conflits périodiques qui éclatent à la verrerie ouvrière d'Albi, entre la direction et le Conseil des travailleurs, le démontrent. Mais rien ne s'obtient sans peine !

Nous devons signaler des innovations heureuses qui donnent une forme plus pratique à la solution du problème coopératif : Certaines grandes industries anglaises et américaines ont créé ce qu'elles appellent « l'actionnariat » *copartnership*, c'est-à-dire l'accession de l'ouvrier à une part du capital qu'il acquiert par la mise en œuvre de son épargne dont le versement est complété par la direction dans la proportion du temps de service accompli. D'autres compagnies créent des *actions de travail* qui viennent s'ajouter aux salaires des ouvriers spécialistes. De sorte qu'ils deviennent eux-mêmes co-propriétaires.

L'expérience montre que ces systèmes sont préférables à la simple participation aux bénéfices, car ils assurent une plus juste répartition des avantages et des pertes.

Quant à la loi de huit heures, si son application paraît justifiée pour certaines industries comme les mines, la métallurgie, les verreries, etc., en d'autres cas, elle a produit de véritables abus. Par exemple, les Compagnies de chemins de fer ont dû augmenter leur personnel dans des proportions entraînant des dépenses excessives. Il leur a donc fallu surélever les tarifs de transports de telle façon qu'ils sont devenus une gêne considérable pour le commerce et l'une des causes permanentes de la vie chère.

Encore à ce point de vue, la liberté du travail nous semble préférable,

surtout maintenant que l'ouvrier possède, dans ses syndicats, les moyens de lutter à armes égales avec le patron. D'ailleurs, la loi de 8 heures a déjà subi tant de dérogations qu'elle n'est plus guère que lettre morte. Sur ce point, comme sur tant d'autres, la nécessité oblige à des transactions.

Pour produire tous ses effets bienfaisants, le socialisme ne doit pas se confiner dans un réalisme à courte vue et méconnaître l'importance du facteur moral dans la solution des problèmes qu'il veut résoudre. Le spiritisme est un puissant moyen de propagande et de réalisation de toutes les idées grandes, généreuses et humanitaires. Il offre au socialisme une base et une sanction en démontrant que les principes de solidarité, de fraternité et de justice, qui sont son essence même, se retrouvent dans les lois universelles et sont la règle des mondes supérieurs.

Jusqu'ici, le socialisme n'a pu vaincre les préjugés qui se dressent contre lui. Le spiritisme vient, avec sa haute doctrine et sa science expérimentale, lui apporter le secours nécessaire pour triompher des obstacles et aplanir sa route. Déjà les résultats de ce grand mouvement rénovateur de la pensée apparaissent aux yeux de tous ceux qui savent en mesurer la marche et en calculer les vastes conséquences.

Bientôt, du sein même du parti socialiste, surgiront des hommes doués par la parole et par la plume, et qui trouveront là des arguments décisifs en faveur de leur cause. L'étude du spiritisme leur montrera la solidarité qui relie l'humanité visible à l'humanité invisible comme les deux parties d'un même tout ; elle leur montrera que les conditions de la vie de l'au-delà, qui sont la conséquence de nos actes, sont régies par ce même principe de souveraine justice et qu'il est nécessaire de les connaître pour établir sur la terre des lois, des institutions sociales sages et harmoniques.

LÉON DENIS.

Le "Pour et le Contre" dans la question de la survie⁽¹⁾

La possibilité de la survie au point de vue scientifique

Il ne faut pas supposer que des êtres humains défunts sont fréquemment ainsi occupés. Le principe formateur, inconscient, peut être bien plus général que cela implique, mais il doit être aussi spécifique. Dans l'œuf, le principe formateur existe qui construit l'oiseau ; de l'ovum d'une chienne sort un chien ; le principe formateur dans un gland construit un chêne. La construction, dans chaque cas particulier, est spécifique.

Ainsi, si des mains humaines, des visages sont produits, ou si même des choses ressemblant aux vêtements et voiles sont imitées, il n'est pas déraisonnable de supposer que quelque influence humaine (dans le dernier cas, peut-être, une influence consciente) s'est intéressée, d'une manière quelconque, à cette production.

La Métapsychique subjective s'associe plus facilement encore avec la Survie humaine. L'Entité immatérielle contrôlant, la personnalité humaine était ca-

⁽¹⁾ Voir *Revue Spirite*, septembre 1924.

pable (on le sait), quand elle était sur terre, d'opérer sur les cellules de son cerveau, non seulement pour mouvoir ses muscles, mais aussi pour transmettre des idées intelligibles à d'autres personnalités semblables, au moyen des signes conventionnels du langage.

Il s'agit de savoir si ce pouvoir d'agir sur le cerveau de son propre corps physique peut se transférer en action sur d'autres cerveaux, de telle sorte qu'une personnalité ayant perdu l'usage de son propre instrument pourrait agir sur le cerveau d'une autre personne hospitalière, avec difficulté et par permission, pendant que cette autre personne laisse son instrument en partie libre par la « transe », ou permet que l'on se serve d'une portion de cet organe pour mouvoir sa main et faire écrire, ou pour actionner les organes de la parole, etc.

S'il en est ainsi, les idées ainsi transmises peuvent bien caractériser et appartenir à la personnalité active ou « contrôle », et non pas à l'hôte ou médium. Cependant, on doit admettre que l'habitude et la culture du cerveau du médium peuvent entraver dans une certaine mesure l'action de l'Esprit libre et entièrement intelligent, de sorte qu'il est indispensable de choisir judicieusement le sujet ou le langage, afin que l'instrument puisse transmettre sans trop d'effort.

Il est inutile de pousser plus loin cet argument, car ce sont les faits qui soutiennent, plus fortement que tout, la survivance. Peut-on, oui ou non, prétendre que l'évidence actuellement à notre disposition constitue une preuve ? C'est un point que l'on peut discuter, et il est possible d'être, là-dessus, d'opinion différente ; mais, il n'est pas nécessaire de faire des objections sur la difficulté de se représenter comment la communication est possible. Les apparences sont exactement ce qu'elles seraient si l'explication simple était l'explication vraie. Et il y a plusieurs exemples dans la Science de ce que, après s'être efforcé d'échafauder une théorie plus compliquée, on a dû se rendre compte que la Réalité et l'Apparence ne sont pas si différentes que nous ne l'avons pensé.

Après beaucoup de tâtonnements, nous avons été forcés, par exemple, d'admettre que les apparences rouges visibles autour du soleil au moment d'une éclipse, et qui ressemblaient à des flammes, en étaient réellement, et non autre chose de moins simple.

Voici un autre exemple : jadis, l'astronome danois Roemer, cherchant à expliquer certaines anomalies dans le mouvement des satellites de Jupiter, supposait que la lumière possédait une vitesse finie qui demandait un temps mesurable pour nous transmettre le phénomène. La généralité des hommes de science rejetaient cette hypothèse comme trop simpliste et comme explication « ad hoc » baptisée « équation de la lumière », la question fut rejetée et resta utilisable pendant près d'un siècle, jusqu'au jour où l'astronome anglais Bradley, en s'occupant d'une observation tout indépendante et différente, se rendit compte que l'hypothèse ou explication de Roemer était inévitable, et la rétablit sans contradiction.

La messagère s'était attardée en route, voilà tout ! Que l'on ne suppose pas, cependant, que la découverte que la lumière possède une vitesse de propagation limitée soit une petite découverte ; on se rend compte qu'elle implique des conséquences extraordinaires, car nous apprenons d'Einstein que la vitesse de la lumière est probablement la seule chose absolue et immuable dans l'Univers physique. Je m'attends à ce qu'il en soit ainsi pour l'hypothèse spirite, dans sa formule pleinement développée. Bien qu'elle paraisse très simpliste et enfan-

tine, apparemment plus digne de l'homme primitif que des membres de la Société Royale, il se peut qu'elle soit reconnue, non seulement exacte, mais encore pleine de conséquences formidables pour l'humanité ; à vrai dire, elle peut avoir encore plus de portée que toute autre découverte, en raison de son influence sur la volonté et l'action humaines !

J'ai été entraîné dans une direction plus positive que je n'ai voulu, et j'ai interrompu la série des négations que soulevait, quant à moi, l'article du professeur Richet. La négation n'est pas un plaisir pour moi, et je n'ai pas de négation aussi fondamentale à faire que celle de la résurrection des cadavres, procédé qui, même s'il était possible, ne pourrait qu'être stigmatisé du terme de « nécromancie ». Mais il se trouve quelques phrases, dans l'article du professeur Richet, auxquelles je désire opposer mon opinion contraire. Les voici :

1^o L'implication (par les mots « peut pas ») que les partisans raisonnables de l'hypothèse spirite *seraient contents* de nier les faits physiologiques et pathologiques, s'ils le pouvaient. Ce n'est pas là une question de « peut pas », c'est une question de « faits ». Nous les acceptons sans aucune observation. Si l'instrument est détraqué, entravé ou empoisonné, il est impossible de lui faire donner aucun signe d'intelligence. Blessez le cerveau d'un homme, et son Esprit est isolé de nous : isolé, pas détruit. L'Esprit et le cerveau appartiennent à des catégories différentes. Un morceau de brique est une arme ridicule contre l'Esprit, mais bien efficace contre le cerveau. L'Esprit appartient à la psychologie, pas à la physiologie.

2^o Je nie que les gens sensés croient qu'un instrument de transmission pour les communications et réponses est inutile. Au contraire, ils croient qu'il est indispensable ; et voilà le rôle du médium. Si une lampe électrique est abîmée, la coutume est de la remplacer par une autre. Celle-ci peut être de qualité inférieure, mais le courant doit passer, sans cela il n'y aurait pas de lumière. L'efficacité de l'instrument est indispensable à la communication intelligente.

3^o Je nie que 999 communications sur 1.000 soient ridicules. Si nous éliminons ce qui est du non-sens et de la folie, cette assertion n'est pas fondée. Si elle était vraie, on serait obligée de l'admettre ; étant donné que c'est une question de fait, c'est très important, et je prétends que les communications obtenues par les médiums de réputation éprouvée et réelle sont presque toutes sensées, souvent de haut intérêt et quelquefois de grande valeur. A cet égard, je prétends avoir fait plus d'expériences que mon ami. Les volumes du « S. P. R. *Journal and Proceedings* » en contiennent un grand nombre de cas, mais bien davantage encore me sont connus ainsi qu'à mes lecteurs. En effet, dans ce pays et en Amérique, la multitude des communications raisonnables, extrêmement véridiques, et parfois ingénieusement conçues, est formidable. Mais, objectera-t-on, les faits, dans leur ensemble, n'entrent pas dans le cadre de cette idée simple : l'idée de l'emploi, par substitution, du mécanisme « cérébro-nerveux-musculaire » appartenant à un autre, pour la transmission de messages dont l'origine est une personnalité autrefois incarnée, maintenant survivant dans un corps éthéré ; cette idée ne suffira pas, même si elle trouve place dans l'ordre rationnel. La notion de la survivance humaine au delà de la tombe est bien capable d'expliquer les communications simples et personnelles aux parents survivants, les messages affectueux, et ainsi de suite. Ce sont les faits mêmes qui ont suggéré l'idée. Il est évident que c'est leur apparence superficielle. Cette

notion peut également servir comme explication naturelle des incidents d'érudition classique et d'allusions littéraires dépassant les limites du savoir ou de la culture du médium. Mais la Métapsychique subjective contient bien d'autres phénomènes que ceux-ci, lorsque l'information est donnée sur des événements éloignés, ou lorsque les effets, apparemment télépathiques, sont constatés à travers tout un continent ; ou encore, ce qui est plus bizarre, lorsque des documents cachetés et des livres fermés sont lus, et, ce qui est le plus extraordinaire de tout, lorsque des événements futurs sont prédits. Est-ce que je prétends sérieusement avoir les rudiments d'une hypothèse de travail pour l'explication de ces faits ?

Eh bien, oui ! Permettez-moi d'essayer de les expliquer d'une manière hypothétique et en quelques mots. La libération de la personnalité des limitations du corps matériel n'est pas, nécessairement, restreinte au phénomène de la mort. Certaines gens semblent pouvoir se détacher partiellement de leur corps pendant la vie. Leur véhicule éthéré vivant, ou l'une de ses parties, peut être considéré comme capable d'errer pendant le sommeil ou d'abandonner la portion principale du corps pendant la transe. On suppose, habituellement, que ce n'est que l'Esprit qui quitte le corps dans ces moments ; c'est l'opinion de ceux qui croient à l'Esprit, et il est possible que l'Esprit peut suffire pour les cas de clairvoyance à distance et de sensibilité cryptesthésique ; mais, s'il se trouve qu'un Esprit *doit* avoir un habitat propre, je n'éviterai pas cette hypothèse d'un corps éthéré. Il est possible que les faits l'exigent, ou non. Nous verrons bien.

Mais comment expliquer la lecture des enveloppes cachetées, la pénétration des obstacles opaques ? Eh bien, l'opacité est une chose dont on peut discuter physiquement ; elle signifie que les ondes lumineuses ne peuvent pas traverser un corps donné ; ou bien elles sont réfléchies, ou bien elles sont absorbées et converties en chaleur par le corps opaque. Un métal conducteur peut représenter l'un des types, un « corps noir » l'autre l'opacité ; et il existe tous les degrés d'obstruction aux ondes éthérées. Mais l'opacité ne signifie pas que *rien* ne peut traverser. Je ne suis pas en mesure d'offrir une explication physique de la manière dont les faits de clairvoyance se produisent. Pour moi, c'est le phénomène le plus mystérieux de tout. Je doute qu'il soit possible de le résoudre en se bornant aux conceptions « matérielles ». Aucun essai valable n'a été fait jusqu'ici pour le résoudre selon les conceptions de « l'éther ». Les rayons X nous offrent une suggestion, mais je ne suis pas du tout certain que le phénomène se produise d'une manière que l'on puisse appeler « physique ». Il y a quelque possibilité (pas beaucoup) pour que le contenu du livre se trouve ou se soit trouvé dans l'Esprit d'une autre personne ; mais, si ce qui a déjà produit une impression mentale peut, par cela même, être lu plus facilement, ou si l'information se transmet d'une autre manière physique quelconque, je n'en sais rien. Je ne crains pas une explication physique, mais je préfère attendre une connaissance plus approfondie des faits.

Ceux qui ont lu le livre du Dr Eugène Osty : *La Connaissance Supranormale*, maintenant traduit en anglais par M. Stanley de Brath, seront étonnés par les cas remarquables des facultés réelles de clairvoyance et diagnostic, constatés en grande partie par l'auteur lui-même. Ainsi, cet éminent médecin et neurologue peut appliquer ce qu'il appelle la « métagnomie », et que Richet nomme la « cryptesthésie », pour comprendre et traiter les indispositions graves du corps.

Il fournit des exemples, non seulement de diagnostics — souvent, par ce qu'on appelle « psychométrie », au moyen d'un morceau d'étoffe ou d'un autre objet appartenant au malade — mais aussi de pronostics (prévision) quelquefois vérifiés ; il signale également quelques cas que l'on pourrait appeler de « bonne aventure ». L'ensemble des faits contenus dans ce livre me semble bien mériter l'attention des biologistes, et puisque l'auteur — de même que le professeur Richet — les attribue à une extension paranormale des facultés purement humaines, soi-disant sans aucune intervention surnaturelle, il se peut que son livre ne se serve pas, comme d'habitude, des hypothèses inacceptables et quasi puérides. Dans tous les cas, le D^r Osty expose les faits franchement, citant les témoignages de certains clairvoyants mêmes, à l'égard de la manière dont ils reçoivent leurs perceptions. Il semble que nous avons ici un ensemble de faits évidents que les hommes de science ne sauraient raisonnablement négliger. En outre, ceci atteste, s'il est nécessaire, que le professeur Richet n'est pas seul dans son attitude prudente à l'égard de la théorie, et dans son refus d'accepter les vues spirites, mais qu'il est soutenu par des confrères d'expérience également grande.

La Prévision ne me crée pas la difficulté énorme qu'éprouve actuellement le professeur Richet. Si nous sommes amenés à modifier notre conception du Temps, et à le considérer comme de nature plus subjective que nous ne le faisons jusqu'ici, eh bien, nous pouvons faire face même à cela ; mais, pour l'instant, je n'en vois pas la nécessité. Si tout le monde survit, il doit y en avoir beaucoup, et quelques-uns ont survécu pour une longue période. S'il y a un progrès, comme ils nous le disent — et si la Survie est une réalité dans un univers rationnel, il y a indubitablement un progrès — certaines personnalités ont dû acquérir des connaissances et des pouvoirs plus larges que ceux que nous possédons actuellement. Et pour nous montrer la vérité, il n'est pas impossible que ces individualités plus savantes daignent nous prêter leur aide. Même pour nous, l'inférence scientifique est possible, et la prévision physique peut se baser là-dessus.

Il y a plusieurs sortes de prévisions que nous connaissons à cette heure : un transit ou une éclipse en sont un type très simple ; un indicateur, un horaire des trains en sont un autre. Je peux prédire que je partirai pour Paris à 11 h. 15 minutes dans quinze jours. Des gens compétents peuvent prédire que l'étoile Aldébaran sera occultée par la lune le 23 août 1924, à 4 h. 7 minutes, ou que Mars frôlera ou plutôt passera sous la Lune à sa gauche et restera invisible le 5 novembre de cette année, de 8 h. 3 minutes jusqu'à 8 h. 23. Un autre genre de prévisions repose sur les plans que nous pouvons exécuter ou ne pas exécuter : ils sont contingents des « grèves » ; un autre genre encore repose sur les calculs de données connues, et la réalisation dépend de l'absence de perturbation cométaire ou autre influant sur l'équanimité de la Lune. Les prévisions sont toujours contingentes, jamais infaillibles. Cependant, on peut être raisonnablement certain que l'hiver prochain nous aurons la gelée, et (je l'espère) également certain que les bonnes relations entre la France et l'Angleterre continueront.

Prenons un petit exemple. Pourquoi suis-je sûr que les divergences d'opinion sur les détails de l'Univers, entre le professeur Richet et moi, n'auront aucun effet sur nos relations amicales ? La réponse est que nous avons, tous deux, un caractère assez stable sur lequel on peut compter.

Très bien, alors un être plus élevé (je ne veux pas dire Dieu, car il n'en est pas question, mais des êtres plus avancés en science, plus mûrs en intelligence que nous) peut raisonner, projeter, prédire des évènements, loin dans l'avenir, d'une improbabilité, pour nous, inouïe. Ces êtres voient plus loin que nous ; ils possèdent une capacité de raisonnement plus grande, ils sont meilleurs juges du caractère, ils peuvent prédire assez sûrement comment les individus eux-mêmes se conduiront, aussi bien qu'ils peuvent prédire ce que les choses mécaniques feront.

Mais, sommes-nous en rapport avec ces Intelligences sublimées ? Est-il probable qu'elles se dérangeraient pour venir ici causer, par l'intermédiaire d'un médium, de nos « questions domestiques » ? Non, certes ; dans tous les cas il ne faut pas compter sur une telle condescendance.

Nous ne sommes pas en contact avec ces Intelligences, mais nos amis, de l'autre côté, le sont. Ceux-ci — admettons-le — désirent nous fournir l'évidence de la réalité des choses étranges pour nous. Ils désirent nous éveiller de notre apathie matérialiste. Alors, de temps en temps, nos amis ont la permission d'aller cueillir quelques bribes d'informations d'un être plus élevé pour nous les transmettre. Si Newton ou Shakespeare étaient vivants sur la terre aujourd'hui, j'aurais, moi-même, le droit de leur parler de temps en temps ; et si, ensuite, je causais avec des gens ignorants, tout en restant même incapable de transmettre la dixième partie de ce qu'on m'aurait dit, je serais cependant en mesure d'impressionner un rustre par la prédiction d'une éclipse ou d'une comète, ou par la prévision d'évènements éveillant l'intérêt et l'étonnement.

Il ne faut donc pas être trop surpris si ceux de l'autre côté sont en possession de pouvoirs que nous ne comprenons pas. Nous possédons, nous-mêmes, des pouvoirs que nos ancêtres auraient trouvé miraculeux, et nos descendants seront amusés par la satisfaction avec laquelle nous considérons nos petites réalisations dans le domaine, par exemple, de la locomotion et de l'intercommunication.

Prometheus était considéré presque comme un dieu, parce qu'il avait découvert le feu. Cependant, n'importe quel gamin, avec une boîte d'allumettes, peut mettre le feu, sinon à la Tamise, au moins à un magasin de la Tamise.

Il a fallu un Faraday pour découvrir l'électro-magnétisme ; mais, chaque commerçant d'électricité vend des téléphones et des dynamos. Il a fallu un Maxwell et un Hertz pour découvrir les ondes électriques, mais aujourd'hui on peut écouter un concert parisien avec un appareil monté dans une grange, en Angleterre ou en Ecosse.

Pour modifier un vieux dicton, dans un sens plus exact : « Il n'est rien de nouveau ou d'étrange, sauf pour la pensée. »

Oliver LODGE.

Un portrait supranormal du D^r Gustave GELEY

La nouvelle du pénible désastre du 15 juillet, qui nous a enlevé un très cher ami et a fait perdre à la métapsychique un de ses plus ardents travailleurs, m'est arrivée le 17 juillet par télégramme.

C'était convenu que le D^r Geley viendrait en Angleterre précisément pour faire des expériences en photographie supranormale au Collège, 59, Holland Park, Londres. Il m'avait fait l'honneur de m'associer à ces expériences les 21, 22, 24 juillet et jours suivants. Après la funeste nouvelle, toutes les dispositions furent résiliées.

J'étais alors en vacances à Exmouth (Devonshire) avec ma femme. Nous y avons rencontré, à l'improviste, une infirmière qui, de temps en temps, parle en transe médianimique et s'intéresse aux faits psychiques. On a naturellement parlé de notre perte, mais elle ne connaissait pas le D^r Geley, et la conversation tourna autrement, d'une façon entièrement normale. A la fin, elle changea d'aspect, et — parlant au nom de son « guide », elle dit : « J'ai vu le D^r Geley, il ne peut croire à sa transition, mais il a des amis qui le soutiendront. Je crois que si vous pouvez arranger la photographie pour la semaine prochaine comme arrêté, il pourrait impressionner la plaque, puisqu'il était vivement intéressé à ces expériences. »

J'ai noté ces paroles sur-le-champ, fis signer le document et le fis passer par la poste, afin d'avoir preuve de date par le timbre postal. Les arrangements avec le Collège furent renoués par la courtoisie de M^{me} Mc Kenzie, qui y dirige les séances. Nous retournâmes à Weybridge le 19.

Nous avons, chez nous, une personne qui a la faculté d'écriture automatique avec laquelle je fais de fréquentes expériences. Elle ne savait rien, sauf le désastre arrivé et les arrangements annulés. Je lui ai demandé : « Prenez votre crayon ».

D. — Pourrez-vous me dire quoi que ce soit ?

R. — Votre pauvre ami ne peut se figurer qu'il est ici ; il est désolé par l'angoisse chez lui et toutes les circonstances.

D. — Donnez-moi votre avis. M^{me} Mc Kenzie me fait l'offre d'une séance avec Hope, demain à 11 heures du matin. D'après votre réponse, il me semble peu probable que nous ayons un succès. Dois-je prendre mon propre appareil (ce qui pourrait déranger Hope) ou me servir du sien ?

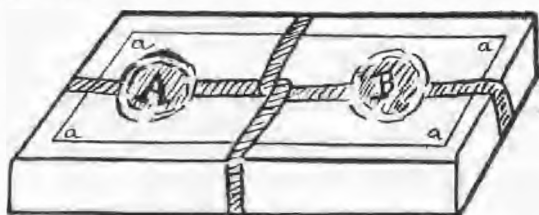
R. — N'introduisez rien de nouveau demain. Vous y allez avec ma promesse que nous ferons le plus possible que permettront les conditions. Peut-être le D^r Geley se sera rendu compte de ce qui est arrivé, ou il sera endormi. Voyez-vous, son arrivée fut si imprévue, et il était en bonne santé.

Je n'insiste sur ces détails que parce que je crois qu'en pareille matière, c'est un devoir scientifique de tout dire sans crainte des accusations de superstition ou mysticisme. Qu'on me dise que tout cela provient du subconscient de l'écrivain, je ne le discute guère. Quelle que soit la provenance de ces écrits, subconscience ou autre, ce sont également des faits auxiliaires.

Le 24, je me rendis au Collège. M^{me} Mc Kenzie me demanda de me charger de l'expérience. Présents : M^{me} Mc Kenzie, M^{lle} F.-S. Scatcherd (bien expérimenté)

tée en matière photographique), moi-même, M. Hope et M^{me} Buxton (médiuims).

M^{me} Mc Kenzie prit un des paquets renfermant quatre plaques emballées et scellées par la compagnie fabriquant justement pour expériences de ce genre, dont elle conserve une trentaine sous clef. La figure donne la description de ce paquet. Les plaques sont toutes *marquées aux coins par la compagnie, pour*



Paquet de quatre plaques.

A et B sont les scellés de la Compagnie fabricante.

rendre impossible une substitution quelconque, emballées comme de coutume, puis le paquet est lié avec un ruban de coton et scellé avec le grand sceau de la compagnie fabricante (The Imperial Dry Plate Company, Cricklewood, London). Les deux bouts du ruban sont sous le cachet A, superposé à l'endroit où le papier d'emballage est collé en dessous de l'étiquette a, a, a, a. M^{me} Mc Kenzie affirme que personne, sauf elle-même, n'a accès à ces paquets et j'affirme, pour ma part, que le paquet était absolument intact comme vendu par la compagnie. J'en conserve les scellés intacts.

Ce paquet resta dans mes mains.

L'atelier photographique, au Collège, a une seule porte d'entrée, et une qui donne sur la chambre noire éclairée par une fenêtre recouverte de tissu rouge. La chambre noire n'a aucune porte.

Les susdits expérimentateurs, avec M. Hope et M^{me} Buxton, se rendirent à l'atelier. Je posai le paquet au milieu de la table et les assistants joignirent les mains autour, d'après la coutume de Hope qui exige le chant et l'invocation, et la tenue du paquet entre les mains de tous les assistants. (Il faut s'accommoder à ce procédé, afin de ne pas mécontenter le médium, bien que j'aie vu le phénomène sans aucune de ces préparations.)

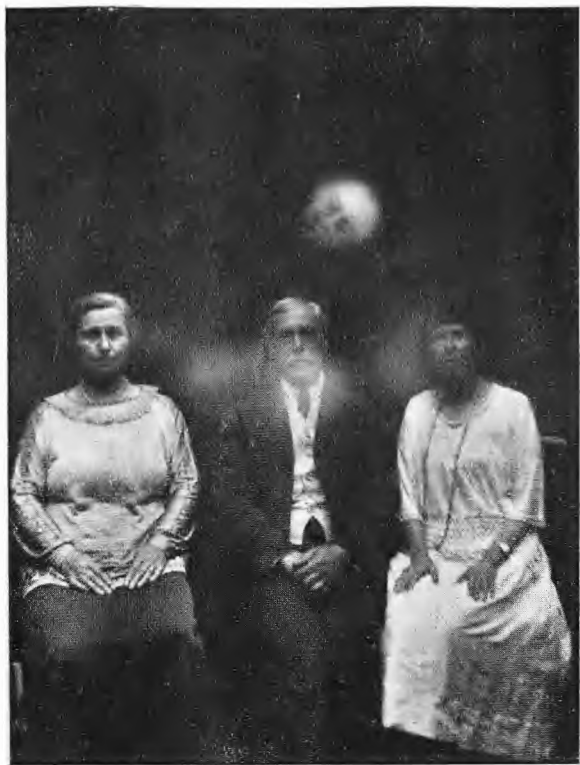
Cela fini, je prends le paquet, coupe les rubans, ayant soin de ne pas casser les scellés. J'entre dans la chambre noire avec Hope, où je déballe les plaques sans permettre à Hope de les toucher. J'examine minutieusement l'étui qu'il me tend et je mets deux plaques dedans en les signant au moment de les sortir du paquet. Je mets encore mon paraphe dessus et je tiens le châssis dans ma poche. Je rejoins les autres expérimentateurs dans l'atelier avec Hope et j'examine avec soin l'appareil et la lentille déjà braquée sur les chaises où doivent se mettre les assistants. Le camera est une petite machine des plus simples, sans spécialité aucune. La lentille est absolument transparente et propre.

Je mets le châssis dans l'appareil sans voile noir et les trois assistants s'asseyent devant l'instrument. Le fond est de toile noire et mate. L'étui est toujours en pleine vue. Hope et M^{me} Buxton se tiennent à côté du camera, mais sans y toucher, sauf que Hope tira la coulisse du châssis pour l'exposer, ce qui dura environ quinze secondes, puis le referma.

J'ôte l'étui moi-même et je fais le développement des deux plaques dans un seul baquet. Je certifie que Hope n'a pas touché les plaques du tout depuis



Extra N° I



Extra N° II

le commencement jusqu'à la fin. Une de ces plaques était normale ; l'autre portait l'« extra ». (FIG. 1.) Les raies qui s'y trouvent ne sont pas des défauts de maniement, elles sont dans la pellicule même. La troisième et la quatrième plaques sont restées dans la boîte et dans leur papier d'emballage à l'autre bout de la chambre noire sur une planche de cabinet. Hope ne les a pas approchées. Aucune personne n'est entrée dans la chambre noire.

Je pris la boîte, déballai les plaques 3 et 4, et les mis dans le même châssis, après signature, absolument comme auparavant. On procéda absolument comme pour les deux premières plaques, sauf que Hope versa le révélateur sur les deux plaques, dans le baquet que je tenais. La troisième plaque a le portrait de notre bien-aimé docteur. (FIG. 2.)

Il est à remarquer que la position est la même, seulement l'image est un peu plus inclinée et le portrait est beaucoup plus défini.

Aucune fraude n'est possible. Les personnes qui ont connu notre cher et vénéré directeur verront, tout de suite, qu'il n'y a pas à se méprendre sur l'exactitude de la ressemblance. Ceux qui n'ont pas l'avantage de l'avoir connu pourront comparer ce portrait avec la photographie reproduite dans *La Revue Spirite* d'août.

*
*
*

On a déjà dit, en Angleterre, qu'un truc a pu être exploité en cette affaire. On m'a objecté : « Vous auriez dû apporter vos plaques. » Soulever cet argument, c'est supposer que quelqu'un ait pu, depuis l'accident, et en si peu de jours, préparer frauduleusement les plaques 3 et 3, les envoyer à la compagnie fabricante, les y faire marquer, emballer puis sceller et diriger ces plaques sur le B. C. of P. S. et faire en sorte que M^{me} Mc Kenzie choisit parmi 30 paquets le paquet préparé.

Je ne pense pas que notre bien-aimé ami fût lui-même présent à cette expérience. Je veux bien admettre la théorie de l'idéoplastie que préconisent nos amis les métapsychistes, mais en présence de tels phénomènes, j'estime que l'idéoplastie peut aussi bien être exercée par les Invisibles eux-mêmes. Si l'on concède l'existence de forces invisibles, on ne peut leur refuser le droit et la faculté de disposer de moyens artistiques qui leur permettent de faire des portraits, aussi bien que d'autres moyens qui leur facilitent la possibilité de réaliser des expériences d'une autre nature.

Pour ce qui concerne l'obtention du portrait du D^r Gustave Geley, je certifie que nous avons souscrit aux sept conditions qui garantissent l'authenticité du phénomène :

- 1^o Certitude absolue que le paquet était intact ;
- 2^o Ouverture du paquet par l'expérimentateur lui-même et signature des plaques une à une, dans le moment où elles étaient déballées ;
- 3^o Surveillance du procédé par un photographe expérimenté ;
- 4^o Certitude que le fond était sans préparation aucune ;
- 5^o Certitude que l'atelier était vide et ne pouvait favoriser aucune fraude ;
- 6^o Certitude de la normalité de l'appareil et de la lentille ;
- 7^o Certitude que les médiums ne pouvaient intervenir dans les opérations.

Il est bien regrettable que notre distingué confrère n'ait pu conduire plus loin ses expériences parmi nous en matière de photographie supranormale. Ses aptitudes hautement scientifiques lui auraient certainement permis d'en tirer des conclusions de la plus haute importance.

STANEY DE BRATH,
Ingénieur.

Les âmes crucifiées

« Vous connaîtrez la Vérité et la Vérité vous délivrera. »
Evangile.

Derrière le visage, qui est le masque, il y a l'âme, qui est la personne même, et, si vous pouviez connaître le nombre des âmes qui, à l'époque où nous sommes, traînent la vie dans le découragement, la lassitude, la détresse, vous auriez une pitié immense, et cette pitié susciterait les gestes nécessaires pour faire évoluer l'humanité vers une formule de vie qui doit donner au socialisme ce qui lui manque : la Justice et l'Amour.

Que d'âmes crucifiées ! Ames de femmes attendant un bonheur qui n'est jamais venu ! Ames d'enfants, sensibles et délicates victimes, les unes, de parents brutaux ; les autres, de parents qui sont enchaînés au passé et ne se doutent pas du mal qu'ils font par ignorance. Ames crucifiées de tous ceux qui travaillent, peinent, luttent, espèrent la juste récompense de leurs efforts et voient la faveur primer la justice et le concurrent intrigant et protégé, l'emporter sur eux. Ames crucifiées de matérialistes qui ont l'épouvante de la mort, du cercueil, du corbillard, du néant et qui, convaincus que tout est mensonge dans les religions, que tout est fraude ou hallucination dans le spiritisme, gardent leur épouvante, sans consolation et sans espérance. C'est par les confidences de leurs proches que j'ai connu ces états de détresse indicible, et il n'est pas défendu de croire que ceux qui ne font pas de confidences sont les plus nombreux.

Oui, vraiment, d'un bout du monde à l'autre, pleurent, saignent, râlent, les âmes crucifiées, et si l'on entre dans un de ces établissements, grands ou petits, où quatre nègres font entendre un effroyable charivari, au bruit duquel se trémoussent des pantins en démençe, là, probablement, se trouvent aussi des âmes crucifiées ; elles dansent avec leur croix, dans l'espoir de voler quelques heures à leur misère et à leur déchéance. Ce sont les crucifiés de la débâche...

Crimes, suicides, appel aux stupéfiants, orgies nauséabondes, *sans compter tout ce que nous ne savons pas* (car, logiquement, nous devons ignorer une partie du mal présent), voilà le tableau d'une société à laquelle il faut, non pas le fouet du Juvénal, pour la cingler, mais les paroles de Vie, pour la sauver.

Quand ceux qui prononcent ces paroles — les paroles éternelles des cîmes, — ne sont pas écoutés, ne sont pas compris, ne sont pas suivis, ce n'est pas la faute de l'auditoire, c'est la faute de ceux qui appellent. N'accusez que vous-mêmes, écrivains et orateurs, si toutes les tentatives d'action rénovatrice échouent.

Quand les appels restent sans réponse, *c'est qu'on a mal appelé*. Quand les deux forces du jour : le nombre et l'argent restent insensibles, c'est que vous n'avez persuadé ni le nombre, ni l'argent. L'homme de demain, je vais vous le désigner tout de suite. Celui qu'attendent « sans le savoir », toutes les âmes crucifiées, c'est celui dont la parole magnétisera les foules, attirera l'argent, véhicule de l'Idée, convaincra les plus rebelles et, inondant de lumière l'ésotérisme de toutes les religions et les espérances de toutes les grandes philosophies, se fera

le serviteur glorieux de l'Évangile d'amour et du spiritisme qui prouve l'immortalité.

Mais sa parole ne suffira pas ! L'heure n'est plus aux *lumières qu'on imagine*. L'heure est aux faits, aux preuves. Il faut répondre aux exigences légitimes des Sorbonnes et des Académies. Qu'est-ce que le génie, dans un homme ? Rien, absolument rien, tant qu'il n'est pas reconnu, tant qu'il n'est pas fécondant, tant qu'il n'a pas brisé tous les obstacles.

À notre époque de démocratie, la puissance d'un homme ne peut être faite que de l'adhésion enthousiaste des foules. Si tu n'as pas la réponse, de lumière à l'appel de ceux qui sont dans les ténèbres ; si ta parole passe au-dessus des intelligences et des cœurs, au lieu de les pénétrer, de les émouvoir, de susciter le grand élan nécessaire au salut, tu n'es pas l'homme attendu. Il ne s'agit pas d'agir, sur un groupe de quelques centaines ou de quelques milliers d'adhérents, il s'agit, devant le mal immense, devant le mal universel, devant le flot des larmes, des misères, des détresses, d'apporter le flot des consolations souveraines. Pour lutter, contre toutes les forces du mal, il faut l'union de toutes les forces du bien.

Quel espoir pourrions-nous conserver si nous n'avions pas cette certitude que nous donne le spiritisme de la Présence du Christ parmi nous ? Seul le Spiritisme peut prouver et prouvera aux matérialistes que n'atteignent plus les croyances religieuses, la réalité du monde éblouissant dont nous attendons le salut.

Et qui nous sauverait mieux que le *Sauveur* !

Il a annoncé son avènement à l'heure où *vierges sages* et *vierges folles*, toutes découragées, se seront endormies. Cet avènement sera soudain, *comme un éclair*, *comme un coup de filel* et les calamités annonciatrices seront telles qu'on n'en aura jamais vu de semblables !

Le monde sera sauvé par l'Évangile d'amour et par la science spirite. Il n'y a pas, dans ma pensée, l'ombre d'un doute à cet égard. L'humanité ne peut plus attendre. Nous vivons dans « l'abomination de la désolation » prédite dans la Bible et dans l'Évangile comme un des signes qui doivent précéder le Royaume de Dieu, dont le nom laïque est la fraternité. Il s'agit de savoir si la Révolution devancera le triomphe de l'Esprit et de l'Amour, ou si ce triomphe nous épargnera la Révolution. Voulez-vous ajouter aux charniers de l'Histoire, ou êtes-vous capable, de l'effort, de l'élan, de la fièvre sainte qu'il faut, pour donner à votre pays : la France, l'honneur incomparable d'avoir dressé, au-dessus des peuples, le flambeau qui, enfin, éclairera nos ténèbres !...

Albin VALABRÈGUE.

Essai sur la pensée

Dans la marche incessante du progrès, chaque siècle apporte sa contribution aux trésors accumulés par l'humanité.

Le « Conscient » se dégage de « l'Inconscient ».

L'œuvre de notre époque est d'avoir assimilé la Pensée aux grandes forces

cosmiques que l'Astronomie, la Géologie, la Biologie nous montrent en action.

Dépassant même ce concept déjà remarquable, la Pensée nous paraît maintenant, grâce aux derniers travaux de la Psychologie expérimentale, comme le principe et l'origine des diverses forces qui créent le monde et le conservent.

Schopenhauer — que Geley a guéri de son pessimisme — se trouve de nouveau avoir raison : le monde est la Représentation de la Volonté divine. Mais la volonté n'est que la manifestation, dans l'Energétique, des idées d'abord pensées par la Conscience. Ainsi le cosmos est une pensée de la Conscience Divine.

Sans doute cette doctrine aussi ancienne que le monde, a fécondé toutes les philosophies ; mais c'est seulement de nos jours que la puissance de la pensée humaine — reflet de la Pensée Divine — est entrée *expérimentalement dans le domaine matériel, pour ainsi dire* dans le domaine des faits scientifiques observables et reproductibles à volonté.

Nos descendants manipuleront la pensée et la volonté comme le Biologiste et le médecin manient, aujourd'hui, la Vie. Ils sauront que « tout procède du Spirituel ». Les soins qu'ils prendront pour penser sainement seront comparables à ceux avec lesquels nos chirurgiens aseptisent leurs instruments.

En attendant ces temps, plus prochains que l'on ne croit, les spirites qui, déjà, savent tout particulièrement quel est le rôle de la Pensée dans la santé physique et psychique, ainsi que dans la culture spirituelle générale, doivent s'attacher à trouver une technique claire et compréhensible pour obtenir, dans l'art de penser, les résultats les meilleurs avec le moindre gaspillage de force et de temps.

La principale difficulté dans l'étude de l'action de la Pensée est que celle-ci nous est trop habituelle, trop familière. Nous pensons ! Ceci est un prodige — mais nous pensons, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, et le courant de nos pensées nous paraît généralement immuable. Choisit-on l'air que l'on respire ? Choisit-on les pensées qui naissent dans notre imagination ? Non, telle est la réponse sûre pour des millions d'êtres. Oui, doit être celle des spirites qui ne veulent pas que leur champ « de conscience » s'infecte plus ou moins gravement d'une heure à l'autre.

Ainsi, nous disons que pour les hommes qui se mettent en rapport avec le monde spirituel, penser est toute une science. S'efforcer de *vouloir* sans savoir penser devient aussi dangereux que d'actionner les commutateurs d'une dynamo sans savoir sur quel appareil se ferme le circuit. Au fond, la chose est très simple — comme toute loi divine — il suffit d'y prêter une attention constante jointe à un raisonnement clair.

*
* *

Nous avons dit quelques mots sur la Psychométrie et sa valeur philosophique (*Revue Spirite*, août 1924). Le merveilleux ouvrage du Dr Geley : *Ectoplasmie et Clairvoyance* vient magistralement montrer maintenant le rôle de l'Idéoplastie dans certains faits spirituels. Il n'est plus possible, à l'heure actuelle, de douter que tous les faits spirites ne soient le produit de la *Pensée des Esprits* — jointe parfois en partie, dans les phénomènes incomplets, à la pensée du médium ainsi qu'aux pensées des assistants.

On sait que cette forme-pensée gouverne la force psychique que le médium met à la disposition des Esprits jusqu'au point de mouvoir et d'animer la matière la plus concrète et la plus dense. On perd malheureusement de vue trop souvent que notre cérébration propage constamment autour de nous des « forme-pensées », des « idéoplasties » dont la génération et la culture sont la trame de notre vie courante. C'est là que se trouve la source de notre bonheur et aussi de nos maux, tant au point de vue de nos « vies incarnées » que des autres,

Voyons donc quand et comment nous pensons logiquement, à quelles heures et dans quelles occasions nos pensées « automatiques » font place à d'autres gouvernées et orientées par nos facultés supérieures ?

Pour être bref, disons que *nous essayons seulement de penser rationnellement et scientifiquement quand nous prions.*

La prière qui groupe toutes nos forces conscientes — raison et intuition — libère au plus haut point les forces spirituelles qui sont en nous. *Peut-être la prière est-elle la seule forme qui nous permette d'atteindre à une vie effective et réelle*, si loin que cela paraisse de notre monde mécanique et chimique qui, lui, n'est pas réel.

Il est facile de voir que la prière, prise ainsi, constitue la forme la plus haute de l'*activité humaine*. Elle agit directement sur le monde des causes. Pour ceux qui en ont quelque expérience, le fait que beaucoup d'êtres, après avoir fait le tour des moyens dont dispose l'homme pour vivre et agir, se sont tournés exclusivement vers la prière, est une chose toute normale.

Le doute restait possible pour les ignorants — qui, quelquefois, sont fort instruits — tant qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de connaître, comme maintenant, les faits liés à la télépathie, à la suggestion, à l'ectoplasmie. Aujourd'hui la prière doit être utilisée pratiquement dans chaque laboratoire de psychologie. Remarquez que, seule, la prière peut contrôler et diriger les séances de métapsychisme. Et ceci n'est pas une objection sans valeur pour ceux qui pensent que les séances spirites développent seulement des faits d'animisme : comment la volonté des assistants a-t-elle moins d'action sur ce qui se manifeste qu'une prière adressée à une entité reconnue extérieure et supérieure aux assistants ?

« Le Spiritisme fait comprendre l'action de la prière, l'action de la prière, « en expliquant le mode de transmission de la pensée soit que l'être prié vienne « à notre appel, soit que notre pensée lui parvienne. Pour se rendre compte de « ce qui se passe en cette circonstance, il faut se représenter tous les êtres in- « carnés et désincarnés plongés dans le fluide universel qui occupe l'espace, « comme ici-bas nous le sommes dans l'atmosphère. Ce fluide reçoit une im- « pulsion de la volonté ; c'est le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhi- « cule du son, avec cette différence que les vibrations de l'air sont circonscrites, « tandis que celles du fluide universel s'étendent à l'infini. Lors donc que la « pensée est dirigée vers un être quelconque, sur la terre ou dans l'espace, d'in- « carné à désincarné, ou de désincarné à incarné, un courant fluidique s'établit « de l'un à l'autre, transmettant la pensée, comme l'air transmet le son.

« L'énergie du courant est en raison de celle de la pensée et de la volonté « C'est ainsi que la prière entendue des Esprits à quelque endroit qu'ils se trou- « vent, que les Esprits communiquent entre eux, qu'ils nous transmettent leurs « inspirations, que des rapports s'établissent à distance entre les incarnés.

« Si la prière exerce une sorte d'action magnétique, on pourrait en croire l'effet subordonné à la puissance fluidique ; or, il n'en est point ainsi. La puissance de la prière est dans la pensée ; elle ne tient ni aux paroles, ni au lieu, ni au moment où on la fait. La prière en commun a une action plus puissante quand tous ceux qui prient s'associent de cœur à une même pensée et ont un même but. »

Ces paroles d'Allan Kardec (*L'Évangile selon le Spirilisme*) montrent la force possible des pensées collectives et la nécessité, pour nous, spirites, d'organiser nos pensées privées et collectives vers la prière constante.

Rappelons-nous que nous sommes encombrés de pensées pour le moins inutiles ; pensées qui traînent par le monde et auxquelles nous prêtons fréquemment l'hospitalité sans leur demander d'où elles viennent ni où elles vont.

Trop de pensées. Trop de mots. Trop d'efforts avec le cerveau, pas assez avec le cœur.

Nous arrivons ainsi, avec un peu d'entraînement et surtout avec beaucoup de constance dans l'entraînement, à toucher le seuil de la Conscience Cosmique, cette Conscience Cosmique d'Edouard Carpentier, où la conscience humaine, illuminée et délivrée de la personnalité due à l'incarnation, ne se formule plus en pensée.

Le silence, dans ce sens, est une prière parfaite, si, faisant taire les bruits du monde, nous écoutons la divinité qui, si facilement, peut être entendue en chacun de nous.

La Pensée conduit ainsi à la « cessation de la pensée » comme nous l'entendons ordinairement. Là commence Dieu, là cesse toute séparation et toute limitation. Là l'« idéoplastie » crée des formes d'amour qui restent indestructibles, parce que non individualisées. Là chacun de nous collabore directement et consciemment avec Celui dont la pensée supporte le monde après l'avoir créé.

Et je pense à la petite phrase que la machine à écrire du Dr Geley écrivit un jour spontanément, sans le secours d'aucune main humaine : « Je suis le sourire de l'Équilibre, mon poème d'amour et de vie emplit les siècles. »

Refusons donc énergiquement de penser « au hasard ». Ne nous laissons pas entamer par des pensées parasites. Nous ne laissons pas tout le monde entrer dans notre demeure ; l'accès du sanctuaire intérieur doit être encore plus strictement surveillé. Toute pensée si minime et si terre à terre qu'elle soit ne doit point être admise, si elle n'est pas éclairée par la lumière que manifeste l'amour.

André RIPERT.

Le spiritisme et la tradition celtique

Nous n'ignorons pas, en composant cet article, que le spiritisme, surtout s'il entend prendre et conserver une position scientifique, doit regarder vers l'avenir, vers la contagion du bien qui entraînera les générations montantes. Parler de tradition, même et surtout celtique, c'est nous attarder au passé. Il

semble, à première vue, qu'il y ait une irréductible opposition entre le spiritisme et la tradition celte.

Cette opposition n'est qu'apparente.

À l'heure où l'Église fait des efforts renouvelés pour souder la foi asiatique à la raison gauloise, où les auteurs bien pensants vont jusqu'à parler de « Celto-chrétiens », il est nécessaire que le spiritisme se fasse le défenseur de la tradition celtique contre la politique d'envahissement et d'accaparement des églises.

Allan Kardec, réincarnation d'un barde celte du pays enchanté de Brocéliande, rattache le spiritisme au celtisme. Il est assez surprenant que Gabriel Delanne dans ses « documents pour servir à l'étude de la réincarnation » ne touche pas à cette importante question de la vie antérieure de l'Apôtre du spiritisme, pas plus qu'aux vies antérieures de Léon Denis, lequel prétend avoir salué ses anciens corps dans quelque cimetière. Ne serait-ce là que de poétiques affabulations ? Allan Kardec et Léon Denis méritaient-ils moins de crédit que tel ou tel correspondant de M. Delanne ?

Quoi qu'il en soit, Allan Kardec, par le choix même de son pseudonyme, entendait signifier que le spiritisme, c'est du celtisme prouvé. L'heure des enchantements a sonné jadis en la forêt bretonne avec Merlin et en la forêt ardennaise avec Maugis. L'heure des expériences était venue avec les exigences de la Science, aide de précision, d'explication, de contrôle. D'où la nécessité d'un second apostolat pour le barde celtique qui devait être l'animateur du spiritisme scientifique moderne.

Si nous parcourons l'histoire d'Henri Martin, *les Littératures celtiques* de Dottin (chez Payot), la grosse *Histoire de la Gaule* de Camille Jullian, pour ne citer que les ouvrages les plus importants, nous découvrons invariablement :

1^o Que la ferme conviction de l'immortalité de l'âme chez les Gaulois leur donnait une ardeur invincible au combat et le mépris fier de la mort. (Nous ne craignons qu'une chose : Que le ciel ne vienne à tomber sur nos têtes ; encore essayerions-nous de le soutenir avec nos lances.)

2^o Que la croyance inébranlable aux vies successives leur faisait consentir des prêts d'argent remboursables *dans une autre existence*. Ils gardaient donc le souvenir des vies passées, comme en témoignent les affirmations des bardes Merlin, Taliésin, etc ;

3^o Que la femme jouissait chez les Gaulois d'une situation privilégiée : Elle présidait à des tribunaux, était chargée de missions diplomatiques, assurait le contrôle et l'exécution des traités, etc..., à cause de ses qualités intuitives de divination et de persuasion enveloppante.

Avec l'Église romaine, la femme est tombée en minorité et en servitude. La méfiance des clercs pour Eve fut si grande que, pendant plusieurs siècles, les premiers chrétiens romains ne reconnaissaient pas d'âme aux animaux et aux femmes. Il fallut un Concile houleux pour décréter que la femme aurait *enfin* une âme ! Le code Napoléon consacre cette déchéance d'origine romaine, en traitant la femme comme une incapable ou une mineure. Sous les pressions de la raison gauloise, le Code craque de tous côtés, et la Charte du Féminisme s'écrit avec chaque jour qui passe. Nous assistons à l'émancipation celte de la femme chrétienne.

4^o La femme gauloise, aux dires des historiens latins (qui étaient bien de tous les plus incapables de s'élever à une compréhension sympathique du spiri-

tualisme), jouissait de dons spéciaux. Nous écrivions aujourd'hui : *médiumniques*. Extase, seconde vue, prédictions, pouvoirs magiques, culte de la chasteté chez les célibataires, etc. Les prophétesses ou druidesses de l'Île de Sein étaient des inspirées, et, dirions-vous aujourd'hui, de *bons médiums*.

Rien qu'en mâchant des feuilles de chêne, la femme gauloise tombait en « transe médiumnique ».

L'Eglise romaine, par sa défiance systématique de Celle qui fit expulser le genre humain du Paradis, a contribué — sauf quelques brillantes exceptions — à faire disparaître chez la femme cette hypersensibilité occulte.

5^e Les druides ont été les mages et les devins des Gaules. L'initiation druidique, toute verbale (sauf les *runs* irlandais et écossais), durait parfois vingt ans, ce qui témoigne d'une recherche persévérante et passionnée de la vérité sur l'énigme de la vie. L'Eglise, ici encore, a donné sa suffisante théologie dogmatique, et a tué tout esprit de libre recherche, de doute, de réforme. Elle a entravé, pendant des siècles et des siècles, l'essor de la raison, et paralysé le progrès au nom des absurdes méthodes d'autorité.

L'Eglise, consciente de cette action néfaste, a cherché à bannir le druidisme des Gaules, comme elle a cherché à réduire à quelques cas les exemples de réincarnations qui pullulent encore dans le folklore breton, ardennais, cornalique, écossais et irlandais. Nous avons vu des auteurs catholiques romains s'appliquer à prouver que le druidisme était presque inconnu en Gaule, qu'à l'arrivée de César il était à peine existant, que Jules César semble ne donner aucune importance spéciale aux druides, etc... On saisit rapidement l'esprit de ces tentatives d'administration d'une preuve heureusement négative.

6^e Les légendes sont traversées d'animaux, d'âmes animales, d'animaux-fantômes et d'animaux-sorciers. Or, dans les plus récentes expériences de métapsychie, on a nettement perçu des manifestations animales assez variées, depuis le « Pithécantthrope » de l'I. M. I. jusqu'aux chiens mouillés et aux noirs charognards. L'Eglise sera-t-elle obligée quelque jour de réhabiliter l'Animal, comme elle a réhabilité déjà la Femme ? Sera-t-elle forcée d'accorder une survie et un prolongement dans l'immortalité de la destinée de nos frères inférieurs ? L'avenir répondra. Il est permis d'espérer que la souffrance muette des animaux n'est pas une vanité et une barbarie.

On le voit : Les points de contact entre la tradition celtique et le spiritisme scientifique sont très nombreux. Le spiritisme, c'est encore du celtisme, mais du celtisme qui cherche à s'imposer par les méthodes expérimentales de la Science moderne. C'est de l'idéalisme qui se réclame des disciplines rationalistes. C'est la raison gauloise qui revendique ses droits pour imposer la foi. L'incarnation d'Allan Kardec trouve là sa meilleure explication.

Et quand les croyants confessionnels nous reprochent de « trahir la foi de nos ancêtres » en nous détachant de l'enseignement de l'Eglise, on voit dans quelle aberration d'esprit ils tombent ! Ce n'est pas à nous que s'adresse ce reproche, mais à eux, qui, du ^{II}^e au ^{VI}^e ou ^{VII}^e siècles, ont renié la foi *des Gaulois, nos aïeux* pour accepter le *credo quia absurdum de la clergie romaine*. Les insensés ! Ils nous accusent d'ingratitude filiale, et ce sont eux qui crachent à la figure de nos valeureux ancêtres !

Nos croyances, ce sont celles des Celtes. Notre optimisme serein devant les luttes de la vie et l'horreur de la mort, c'est celui des Gaulois. Notre amour de

la discussion et de la « chicane » intellectuelle, ce sont ceux des contemporains des Druides. Notre culte de la liberté, c'est celui de Vercingétorix, du valeureux Vercingétorix, qui après six ans de la plus épouvantable captivité, fut odieusement égorgé par la canaille romaine. Notre Apôtre, enfin, ô insensés ! c'est le barde breton qu'au fond de vous-mêmes vous maudissez, c'est un fier Celte qui garda hier l'impassibilité devant Escobar et Basile : c'est Allan Kardec !

Gabriel GOBRON,

Licencié ès-lettres,

Lauréat de la Société Nationale d'Encouragement au Bien.

Utilité et indiscretion de la Psychométrie

Le Psychomètre détective

Où l'on voit un psychomètre surprendre la conversation d'un officier ministériel à 200 kilomètres de distance. Plus fort que l'Agence « ARGUS » !

On sait que la médecine a fait un grand pas dans l'étude du rhume de cerveau, le jour où elle l'a dénommé *Coryza*. Ainsi la métapsychique, pour la faculté de *Vue à distance* au moyen d'un objet touché, que nous appelions encore *psychométrie* dans notre Enquête, préfacée par Maxwell, en 1910, mais que le D^r Osty, selon le vœu de notre maître et ami regretté Boirac, appela depuis *métagnomie* ! Quant à la nature et à la cause de cette faculté, puisse l'élément nouveau que nous apporte le remarquable talent de Maître P. F, contribuer à jeter une lueur dans les ténèbres où nous sommes encore plongés au milieu des hypothèses, successives et divergentes, de nos contemporains.

Il est malséant de se citer soi-même ; toutefois, nous prions le lecteur de nous pardonner, si nous rappelons ici un essai de classification des *psychomètres*, que nous avons tenté dans cette *Enquête sur des cas de psychométrie* de 1910 (Leymarie, éditeur) :

1^o Sujets à sensibilité *intellectuelle* capables de saisir surtout les *caractères*. Telle, entre autres, notre *Labruyère en jupons*, comme nous désignons M^{me} F... (FRAYA).

2^o Sujets à sensibilité plutôt *matérielle*, aptes à décrire surtout l'ambiance des personnes et l'aspect des choses, dont nous donnions pour type la très curieuse, ...mais assez inégale, métisse franco-japonaise, M^{me} Li F... (Lonis Feignez) ;

3^o Sujets à sensibilité *cinématographique* excellant à développer une série rapide de petits tableaux, de *tranches de vie* à la manière du cinéma, dont le célèbre occultiste Phaneg nous paraissait être le meilleur exemple.

4^o Enfin, si l'on veut, une classe à part, pour les sujets spécialisés dans le

diagnostic ou le pronostic des maladies, toujours au moyen du contact d'un objet, mais, *comme pour les précédentes catégories*, sans exclusion d'aucun procédé de mise en train, d'évocation ou d'hypnose.

Certes, aucune des divisions précédentes n'était rigoureusement tranchée, pas plus que les limites des espèces naturelles, ou des genres de littérature, mais cette classification nous paraissait un moyen d'étude pratiquement utile.

Or, notre « sujet » d'aujourd'hui déborde toutes les frontières et paraît constituer une *classe* à lui tout seul. Qu'on en juge !

D'abord, mieux qu'aucun autre psychomètre à notre connaissance, il se passe assez facilement du contact d'un *objet*, *lorsque le consultant est présent*. Nous l'avons vu dans une nombreuse assistance de quelques dizaines de personnes, se promener de rang en rang, s'arrêter en face de tel visiteur inconnu qui semblait l'attirer particulièrement, et lui décrire sa vie d'enfance, ou une maladie ancienne, ou tel autre fait caché que l'auditeur avait peine à confesser exact, *tant l'indiscrétion* était criante, mais d'autant plus frappante, et, par conséquent, probante au point de vue scientifique. Mais jusqu'à présent, ce qui nous avait le plus émerveillé, c'est une séance à quatre assistants, tenue, le mardi de la Pentecôte, dans un lieu bien connu de nos lecteurs.

Si l'une des « consultations » ne donna qu'un résultat à peu près négatif, les trois autres furent caractérisées par des faits probants. M. P. F. a donné en effet :

1^o A M^{me} X, ... italienne de Tunis, au contact de son réticule : récit circonstancié de sa vie, accompagné des prénoms de divers membres de sa famille, de noms de villes ou de pays, d'une description d'une blessure éprouvée en pays exotique, et d'un nègre appelé pour la soigner, plus des détails intimes qui ont causé à cette dame une émotion profonde ;

2^o A M^{me} Y..., actrice italienne, également de passage à Paris, qui a confié au psychomètre une bague ancienne : description, avec mimique très pénible pour les spectateurs (et le sujet lui-même) d'une inflammation précipitée de l'ancien propriétaire de cette bague, des douleurs de l'enseveli, heureusement délivré et rappelé à la vie, l'indication du pays du drame. « La Pologne », le souvenir d'une scène de triomphe dans un théâtre, etc...

3^o Enfin, à l'auteur de ces lignes, au contact d'un petit morceau de papier buvard à lui remis, en 1911, au cours d'un voyage à l'étranger : description de l'auberge et du paysage des alentours, indication d'un diminutif de prénom étranger porté par une enfant qui prenait part à ce voyage, etc...

Nous passons sous silence diverses prémonitions qui ne sont pas encore vérifiées pour différentes personnes.

Aujourd'hui, nous avons mieux encore à fournir à l'appui de notre appréciation du grand talent du Maître P. F... : une psychométrie écrite, faite le 1^{er} août dernier, au contact d'un billet de quelques lignes, sans aucun intérêt pour un tiers, mais reçu par une personne de notre entourage, ce qui a permis la vérification des points les plus intéressants (réserve faite, bien entendu, des prédictions d'avenir). L'auteur du billet était totalement inconnu de Maître P.F...

Cette psychométrie contient deux grandes pages de 30 lignes d'écriture, sans aucun fait erroné ; à peine quelques traits un peu exagérés (en apparence

du moins), à la façon d'un caricaturiste qui accentue le nez ou les sourcils, pour mieux faire saisir l'impression d'ensemble d'une physionomie.

Le caractère assez intime — et vraiment indiscret — de ces 60 lignes ne nous permet pas de les reproduire intégralement. Nous nous contenterons d'en citer les passages qui peuvent servir à établir le genre de notre psychomètre, qui consiste précisément à n'en avoir aucun de défini, mais à embrasser toutes les classes dont nous avons parlé, comme un esprit vraiment supérieur.

1° Au point de vue de la description *intellectuelle* : *agressivité maladroite, désordre, inélégance d'âme... un fond de brutalité, de lourdeur... un certain cynisme souriant qui ne paraît commettre..., procédés lourds avec les gens qu'il prétend aimer le plus... et, d'autre part... un fond de bonté native (ancienne) qui se trouve dénaturé par un sentiment égoïste qu'il s'efforce de maquiller :*

Il n'a pas la force morale qui lui serait nécessaire pour jouer vaillamment le personnage d'énergie qu'il prétend être.

On sent ici l'aptitude à « camper » des personnages et le style d'un psychologue averti, habitué, en dehors de ses psychométries, à analyser les « visages et les âmes » de ses contemporains.

Nous allons voir maintenant le côté matériel, ou *cinématographique*, s'affirmer plus brièvement, mais en nous apportant une preuve vraiment *inouïte* de cette faculté qui nous a inspiré notre titre : *le Psychomètre détective : « J'entends mugir des bestiaux, à côté d'une rumeur de querelles, où une voix forte et sans distinction, démocratique et autoritaire, prédomine. Il doit y avoir des irrégularités dans des comptes. Un officier ministériel fait des observations qui ressemblent fort à des critiques. »*

Ceci a motivé une vérification qui fut d'abord assez délicate, pour ne pas dire difficile : dénégation du principal intéressé. Puis, comme on maintenait le fait et qu'il a pu se croire *filé* par une agence de renseignements, il s'est enfin écrié : *Mais comment ils (les agents supposés) ont-ils fait pour nous entendre ?*

Ici tout est donc exact : le cadre (une maison de campagne), *l'officier ministériel (dont la qualité exacte donnée par le psychomètre a été confiée à notre discrétion)*, les critiques sur des comptes, la voix autoritaire, etc., etc.

De quel prix, dans certains cas, ne serait pas, pour la justice, un tel auxiliaire, qui force les portes à 200 kilomètres de distance ! Mais voici d'autres merveilles : D'abord *un prénom : Léon (M.P.F. est un des rares « sujets » qui donnent un aussi grand nombre de noms exacts d'hommes ou de lieux)*. Ensuite des faits : *Il y a eu bien des imprudences commises, une première leçon cuisant ne lui suffit-elle donc pas ?... et encore : cet homme commet une faute, contre autrui et contre lui-même, chaque fois qu'il se rend au pays d'où il a écrit la lettre... et des notations qui prouvent que le Maître P. F. pourrait également figurer parmi les sujets à diagnostic ou à pronostic médical :*

Artério-sclérose... attention au sang... il pourrait tomber... comme la première fois.

(L'existence d'une première chute a été, en effet, vérifiée depuis).

Quant à la nature et à l'origine de ce don, merveilleux en lui-même, le Maître P. F... nous disait récemment : *Autrefois, je croyais y voir une sorte de mélange de télépathie et de spirilisme, maintenant je ne sais plus !*

Nous ne concluons pas, toutefois, sans signaler deux ordres de faits qui

peuvent éclairer cette grave question et que nous empruntons à la même expérience :

D'abord, la sensation — *presque physique* — de répulsion pour le caractère, lourd et brutal, du scripteur du billet. Cela doit être bien propre à M. P. F..., ou du moins le paraît. De même, l'analyse du caractère qui nous semble être le fruit de la réaction de la sensibilité « psychique » de M. P. F..., une fois la communication établie par l'objet qui lui est confié. — Mais... n'est-il pas aidé ? — Voici, en effet, deux passages que nous n'avons pas le droit de taire et dont nos lecteurs peuvent faire leur profit, selon leur opinion propre : *J'entends qu'on me dit...* et : *Un Esprit (Marie), qui a porté un autre nom (exact) me dit...* et cette description de l'*Esprit* : *c'est une femme qui est morte jeune et qui a beaucoup connu des agréments de la vie, mais davantage encore de ses détreesses !* (Ceci est exact.)

Moralité (selon nous) :

Que de choses et de courants divers dans cette *atmosphère intellectuelle* où nous vivons et qui alimente notre esprit comme l'air nos poumons !

E. DUCHATEL.

Chronique Etrangère

« Tam vedyam purusham veda yathā mā vo
mrityuh parivyathāh. »

Connais là, cette personne (divine) qui est
seule intéressante à connaître, et alors la mort ne
te fera plus peur.

(Précepte hindou).

Photographie Spirite.

Un médium qui ne veut temporairement être désigné que sous le nom de M. Z., a produit naguère de splendides épreuves spirites, dont parle *The Two Worlds* (22 août 1924), en joignant à son étude une photographie saisissante où, au-dessus de la personne qui posait, paraissent, très nets, les visages de deux Esprits, entourés d'une nuée ectoplasmique. Le médium a été entouré, surveillé à l'extrême, et la fraude est inadmissible, lors de l'expérience qui eut lieu le 1^{er} août. Les visiteurs apportèrent leur paquet de plaques, l'ouvrirent sans que le médium y touchât un seul instant. Ils contrôlèrent minutieusement les châssis, exposèrent six plaques avec des « temps » considérablement supérieurs au temps normal. La dernière plaque portait une photographie de caractère nettement spirite, et les figures astrales furent postérieurement reconnues, comme étant celles de défunts que, certainement, le médium n'avait jamais pu rencontrer leur vie durant. Ce n'est pas là un accident, un cas particulier et M. Z... est coutumier de ces réussites. On ne peut que vivement désirer une plus large publicité pour ses remarquables travaux, où il semble déjà suivre, avec tant d'autorité, les traces des grands médiums photographes Hope et Buxton, de Crewe.

Le 29 août 1924, *The Two Worlds* publiait un article sur quelques expériences de photographie, en Amérique et dont voici la substance. Il existe aux États-Unis quelques médiums photographes incontestables, parmi d'autres qui sont plutôt sujets à caution. L'auteur de l'article, M. A. J. Osborn, visita quelques-uns de ces bons médiums, et obtint chez l'un d'eux, très reconnaissable, l'effigie de sa femme décédée. A New-York, en présence de photographes profession-

nels, il assista à une séance remarquable. On apporta des paquets de plaques non ouverts ; on y choisit des plaques au hasard, et une première tentative resta sans résultat, mais après l'ouverture du second paquet, et après exposition d'une série de douze plaques, on constata sur cinq d'entre elles des « extras » significatifs. Quatre montraient des visages qui ne furent pas reconnus. La cinquième plaque portait trois figures très rapprochées et pour partie superposées. C'est parmi ces trois têtes que M. Osborn reconnut, sans conteste possible, très rajeunie, son épouse, et le visage encadré des boucles blondes qu'elle portait autrefois. De fortes présomptions permettent d'admettre que les deux autres têtes sont celles de la mère et du frère de l'expérimentateur. Il n'était pas la personne qui posait lorsque fut obtenue cette épreuve : une dame occupait le fauteuil.

Dans le même numéro sont relatés deux autres faits de photographie, à Crewe, chez Hope. M. W.-E. Hardy, de Hoole-Chester, apporte ses plaques, les manie seul, les insère dans le châssis après les avoir marquées. M. Hope n'y touche pas. Au développement, M. Hardy reconnaît le visage de son père au-dessus de lui. La ressemblance est saisissante. M. Douthwaite, de Manchester, lui aussi, fournit ses plaques, fait toutes les manipulations requises et obtient, comme « extra », sa mère, décédée en Irlande, bien des années auparavant. Les deux documents, pleinement démonstratifs, sont reproduits à l'appui du texte, dans le périodique anglais.

Les Médioms Guérisseurs.

Claros de Luna (San José de Costa Rica, 15 juillet 1924) signale un cas de cure spirite, relaté par M. Eloy Cubero, de Planta Electrica, Belen. La femme du scripteur souffrit d'abord d'une inflammation dans la région dentaire, et qui résistait à tout traitement médical. La malade se sentait contrainte de serrer les mâchoires et, de ce fait, refusait toute alimentation. Un chirurgien estima qu'une opération était nécessaire en donnant à l'affection le nom de « parotidite ». L'opération eut lieu, sans apporter d'amélioration sensible à l'état de la patiente. Un autre médecin appelé en consultation, fit transporter M^{me} Cubero à l'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu (Belen), et le cas intéressa si fort les docteurs que vingt-deux se réunirent pour en délibérer. On essaya par trois fois de la radiographie pour définir l'origine du mal mystérieux. C'est alors que le mari eut la pensée de s'adresser au centre spirite de la ville de San José, que préside Don Ramiro Aguilar, et où le médium Y. R. en tranco, dicta les formules de composition d'un remède inconnu de la Faculté de médecine, et qui, aussitôt appliqué, fit merveille. L'inflammation céda en deux jours ; la malade put enfin desserrer les dents. Quand elle alla mieux, revenue chez elle, le médium lui rendit visite et, bien que totalement ignorant en l'art médical, étonna l'auditoire et les docteurs présents, en définissant, en termes techniques, tout le processus du mal inexplicable jusqu'alors.

Il y a encore peu de temps, nous signalions l'œuvre excellente du grand médium M^{me} S. M. de Kühn, à Cordoba (République Argentine) dont la nouvelle adresse est : Sucre, 152, Cordoba. Nous recevons aujourd'hui, de cette femme de bien, une longue et émouvante lettre où elle nous décrit les combats qu'elle a à soutenir contre de mauvais Esprits qui, dans son voisinage, s'ingénient à obséder de pauvres êtres, particulièrement une malheureuse jeune fille que M^{me} de Kühn vient d'avoir enfin le bonheur de délivrer de sa hantise. « Elle a 17 ans, nous dit-elle ; accablée de souffrances, totalement arrêtée dans son travail, il fallait, parfois, pour la maintenir quatre heures le jour et quatre la nuit. On vint à la fin me chercher, après que je l'eusse soignée deux fois à distance. Les Esprits malins contre qui je luttais se firent forts de ne pas me céder, et je dus lutter un bon mois. Je les traitais sans bonté, croyez-le bien. L'infortunée malade, sous leur influence, était comme un monstre, et dans les instants d'accalmie, elle redevenait une charmante créature. Ces forces mauvaises avaient été suscitées par de méchants individus qui frayent avec des nécromanciens et sorciers de la région. Enfin, hier, ce fut la confirmation d'une victoire déjà positivement acquise. La patiente a été montrée en public. Lorsqu'elle est arrivée en voiture, elle avait encore une sorte de crise, mais une heure plus tard, elle sortit de la salle complètement rassérénée. L'œuvre de libération de cette enfant est autant dire accomplie, et désormais j'en réponds. Ces résultats ne sont pas sans exaspérer bien des gens. Il en est que leur religion devrait

pourtant faire plus charitables, et qui ont été jusqu'à me menacer de me brûler dans la rue, comme au moyen âge ! Je n'ai pas à me défendre que contre les mauvais Esprits des vivants et des morts. J'ai aussi à démasquer les faux médiums, les exploiteurs de la confiance publique. Il s'en rencontre beaucoup dans nos pays. Je suis impitoyable pour eux. L'intrigue agit partout contre moi. Mon mari fut 23 ans directeur du conservatoire. Mon titre de veuve me valait une pension. Les gens bien pensants ont réussi à me la faire retirer. Je suis une spirite, donc pas d'égards pour moi ! Qu'importe ! Je connais l'étendue de mon devoir, la nature de ma mission. Le reste est indifférent. Travaillons, aidons la cause. Je continuerai sans défaillance mes réunions publiques dominicales et je m'efforcerai, quelque obstacle que l'on dresse sous mes pas, d'accomplir de mon mieux, et pour le plus grand bien de mes amis et de mes ennemis, l'œuvre pour laquelle j'ai reçu mandat. »

Un événement considérable : 250 personnes à une séance de « Voix » !

Nous disions tout récemment que des efforts assidus étaient faits pour réaliser l'audition des Voix des Esprits, non plus en séances de trois à quatre personnes, mais devant des auditeurs très nombreux. Cette victoire est enfin remportée par le spiritisme, et voici les détails que publie, à propos d'un événement si considérable, *The International Psychic Gazette* de septembre dernier.

La démonstration a eu lieu dans l'immeuble sis 5, Quen Square, Londres. L'organisateur était M. Saunders, spirite réputé. C'est lui-même qui publie le compte rendu détaillé de cette fameuse séance. Les expériences avaient lieu en pleine lumière. Il y avait 250 spectateurs. Le médium était M. F. T. Munnings. Ce médium — détail capital, — n'assistait pas à la séance, dans la salle même ; il se tenait au voisinage dans une chambre obscure, et était surveillé par dix-sept personnes qui ont signé un procès-verbal constatant l'impossibilité d'une supercherie. Le médium, en outre, ne savait pas quels étaient les spectateurs. M. Saunders, seul, s'était occupé des tickets d'admission dans la salle. Les spectateurs étaient des religieux, des agnostiques, des matérialistes, des athées — et des spirites. Beaucoup d'entre eux — près d'une centaine, — n'ont pu, au lendemain de cette séance inoubliable, résister au désir d'écrire à M. Saunders pour lui dire leur profonde émotion devant ce qu'ils avaient constaté, voire même leur rattachement à l'hypothèse spirite qu'ils se proposent maintenant de considérer de bonne foi.

Il y eut, en tout, vingt-deux messages parlés. Seize voix ont été positivement reconnues par des personnes de l'assistance, et, parmi ces voix, celles de feu le Dr E. Powell qui était bien connue d'un très grand nombre de Londoniens. La séance était, de l'astral, conduite par les guides Emmanuel et Angus Stair. On entendit, notamment, W.-T. Stead, Mrs Bentley, de Manchester, Dan Leno et George Grossmith. Dans d'autres séances privées, W.-T. Stead avait promis de venir parler à cette séance publique. Mrs Bentley qui avait été une grande propagandiste-conférencière, est venue un instant reprendre la parole parmi les vivants. Dan Leno, qui lorsqu'il se manifeste, a l'habitude de chanter, se contenta, cette fois, de dire quelques mots, dans le genre « bonne humeur » qui caractérise cet Esprit. Le Dr Ellis Powell, de son vivant, avait toujours espéré pouvoir assister à une séance de voix devant le grand public, mais il était mort avant que les Esprits consentissent à cette démonstration. Il est, cette fois, venu dire, sur un ton allègre, que son rêve d'antan était une réalité, et qu'il s'en réjouissait fort, derrière le voile. Le frère du médium — capitaine Albert Munnings — dont le bâtiment se perdit corps et biens pendant la guerre, fit entendre sa voix et dit sa satisfaction de pouvoir remercier ceux qui avaient porté intérêt à son sort. Il prononça en outre quelques paroles, d'ordre personnel, à l'intention de sa sœur qui était dans la salle et dont il donna le nom, dès le début de la première phrase. Un certain, Dr Ransome, mort depuis plusieurs années, dit qu'il coopérait, dans l'Astral, aux efforts des savants qui cherchent le moyen de guérison du cancer, et qu'il prodiguerait volontiers ses soins aux « cancéreux de première période » pour peu qu'ils fissent appel à son modeste savoir. De même, il serait heureux, si on l'appelait, d'adoucir les souffrances des cancéreux incurables.

Un Esprit annonça que cette première communication devant un grand public serait suivie d'autres démonstrations plus importantes encore. « Avant six mois, vous aurez des séances, non

seulement du genre de celle-ci, mais encore en plein air, et les voix seront entendues au loin. » Cette promesse fut confirmée par M. T. Stead qui, dans cette intention, travaille avec Sir William Crookes et le professeur Huxley, dans l'Astral. — Détail curieux : à certain moment, une communication fut interrompue par l'aboïement d'un chien, non certes d'un chien vivant, mais de quelque honnête « dog » qui, de l'autre côté, prenait plaisir à venir un instant se faire entendre, comme autrefois, lorsque, sur cette terre, il s'appelait Prinz ou Bobby

Prémonitions. — Monitions, Prédications, Rêves.

Dans notre précédent fascicule, nous parlions d'une communication donnée par les Guides des deux infortunés explorateurs morts dans l'ascension des dernières pentes du mont Everest. Depuis, la presse anglaise a inséré un télégramme du Bengale du Nord, établissant qu'un haut lama, à Rongbuk, avait positivement prévu ce double malheur, en une prémonition des plus nettes. Il avait dit : « Ces gens ont jusqu'à ce jour bénéficié de la protection de l'Esprit de la montagne » et ont réussi dans la première partie de leur hardi projet. Mais, qu'ils n'aillent pas plus loin. Le moment est venu où ils doivent renoncer. S'ils passent outre, ils rouleront *sûrement* dans la neige. » Le fait annoncé n'a pas manqué de se produire quelques jours plus tard.

Dans le livre *Arcanes du Spiritisme*, Hudson Tuttle raconte : Je poursuivais mes études de théologie chez le Rev. G., dans un village près de Boston. Une nuit, je rêve que j'entre dans une bourgade que je n'avais jamais vue. Je traverse la grande rue, y vois de beaux arbres, y observe des maisons diverses. C'est un dimanche. Les magasins sont fermés. J'entre dans une belle salle de réunion, près de laquelle sont arrêtés beaucoup d'attelages. Je trouve là une nombreuse assistance. C'est une assemblée pour une conférence religieuse. Je considère le prédicateur, je grave ses traits en ma mémoire... Le dimanche suivant, je m'en vais, invité par un ami, vers un village où doit avoir lieu un pieux meeting. En arrivant dans ce lieu où je n'ai jamais été de ma vie, je reconnais tout mon rêve, dans le moindre détail. Quand nous entrons dans la salle de réunion, je m'y dirige à l'aise, car je la retrouve telle que je l'ai vue en songe. L'orateur monte au pupitre, et c'est fidèlement *celui* dont j'ai rêvé. » L'auteur termine par cette exclamation : « Ah ! matérialistes ! qu'avez-vous à répondre à cela ? »

M^{me} D. B. Spencer écrit au *Progressive Thinker* (août 1924) : « J'ai été mécanicien de locomotive pendant 25 ans et ai, pendant ce temps, constaté bien des phénomènes d'ordre psychique. Une nuit, en 1873, sur la ligne Chicago-Rock Island et Pacific Railroad, j'emmenais un train de marchandises. Nous avions un wagon à laisser à Altoona, à 9 milles de Des Moines (Iowa), où nous devions passer avant un train de voyageurs, lorsque j'entendis une voix disant : « Garezz-vous. Laissez passer le train de voyageurs ». Nous avions cependant tout le temps d'avancer ; l'autre train n'était pas signalé et nous n'étions qu'à 6 miles de la gare. Je dis à mon collègue : « Il faut se garer ». — « Pourquoi ? répond-il, nous n'avons qu'à filer ». — « C'est vrai, répondis-je, mais... je veux rester là. » Le règlement, au surplus, nous autorisait à faire ainsi, car il y est dit : « Tous les trains de marchandises peuvent laisser la place aux trains de voyageurs. » Il était 2 heures du matin, toutes les gares étaient fermées. Personne ne pouvait savoir que nous nous rangerions là plutôt qu'ailleurs. Bref, nous nous rangeons, et laissons passer le train.

« Il y avait un peu de pluie sans importance, juste pour faire tomber la poussière. Le train arrive, passe, nous le suivons à quelque distance, lorsqu'aux abords de la rivière Des Moines, au pied d'un escarpement, à l'endroit où étaient entrepris des travaux pour un réservoir, quelque chose s'effondre et il en résulte que le train devant nous arrive dans 30 pieds d'eau. Dans le premier wagon, seul immergé, dormaient sept hommes qui périrent sans savoir jamais rien de cette histoire. Le mécanicien et un aide moururent aussi. Le chauffeur s'échappa. Je m'attachai les wagons de voyageurs et je les remmenai en arrière à Des Moines. J'avais été sauvé par la voix d'un Esprit qui me protégeait. Ce détail et bien d'autres ont fait de moi un spirite convaincu.

Le journal portugais *Correio da Manha* déclare qu'un spirite est venu à la salle de rédaction, certain jour, avec un médium qui demanda qu'on voulût bien enregistrer une prémonition reçue par lui. A l'entendre, il avait vu, de chez lui, un avion de fabrication portugaise tomber, à Hanôï, par suite d'une panne soudaine. L'un des aviateurs était mort noyé. On prit note de ce

récit anticipé, et peu d'heures après, un message radiotélégraphique faisait connaître la réalité du fait et relatait les détails de l'accident tels qu'ils avaient été sentis par le médium.

Le médium M^{me} Saint-Léonard raconte, dans *Light* (19 juillet 1924), qu'en un temps, beaucoup d'ouvriers de mines venaient la consulter. Un jour, il lui en vint huit ensemble, et ils furent reçus un à un. « Il se produisit que je me sentis obligée de dire à tous la même chose, si bien qu'en terminant avec le dernier, je les retrouvai dans le salon d'attente, se concertant pour me poser quelque question encore. Ils restaient fort intéressés que je leur aie exactement décrit le lieu où ils travaillent côte à côte, mais s'intriguaient que les prévisions n'eussent point varié de l'un à l'autre. Je les leur redis dans l'instant, en les avertissant qu'ils devaient faire la plus grande attention, car ils étaient comme menacés par la même chute d'un bloc de charbon. Je les invitai à se tenir alertés et prêts à se mettre à l'abri au moindre bruit suspect. Dans les 24 heures, l'événement se produisait. Mais, prévenus, ils échappèrent au péril. Quatre sautèrent à temps dans un cul de sac et purent sortir de la mine par un puits de ventilation. Les quatre autres s'étaient écartés à propos pour s'abriter dans une galerie. Le bloc pesait vingt tonnes et s'était détaché exactement à l'endroit où travaillaient mes huit mineurs. Pas un n'eut une égratignure. »

Nous avons déjà parlé de Chopin médium. Voici un cas encore qui concerne le grand musicien. Une nuit — il avait un peu plus de cinq ans — sa gouvernante entendant du bruit, se lève, court à son lit et le voit s'en allant vers l'escalier, qu'il descend en chemise de nuit, pour aller au salon et se mettre au piano, où il attaque une pièce musicale d'une grande difficulté technique qu'il avait entendue jouer par sa mère et qu'il était incapable d'exécuter correctement, les yeux ouverts. Cependant, il l'interprétait maintenant avec un brio stupéfiant. La mère, éveillée, accourt, se tient à distance, écoute, émerveillée. Enfin l'enfant génial achève, plaque le dernier accord, se redresse, retourne à sa chambre, sort enfin de son état de somnambulisme, et on peut le reconcher. Des Esprits musicaux, des hautes sphères, n'étaient-ils pas venus, pendant son sommeil, servir le petit prodige, le transporter au plan de l'extase, avant les années futures où ils devaient lui inspirer tant d'impérissables compositions ?

C'est un rêve bien touchant que relatent les *Evening News* du 18 juillet 1924. On n'a pas oublié qu'à cette époque, on était anxieux de rester sans nouvelle de l'aviateur Mac Laren. Sa femme, désolée, ne pouvait dormir cette nuit-là, mais son petit enfant s'éveilla et lui dit : « Maman, n'aie pas peur. J'ai rêvé que le père va bien. Il a été recueilli, et est dans une bonne cabine à bord d'un navire japonais : demain matin, on vous téléphonera pour vous dire, à 5 heures, que tout est *all right*. » Ce n'est qu'à 7 h. 30 qu'on téléphona, mais tout ce qu'avait dit l'enfant était vrai.

Télékinésie.

Nous lisons dans la revue spirite *Lumen* (Barcelone, août 1924) : « Il y a, à Padoue, une sœur, religieuse à la Casa Antoniana, qui, en outre des facultés de voyance prémonitrice, possède celle de provoquer des phénomènes de télékinésie (déplacements d'objets), tel, par exemple, que l'apport des hosties du Tabernacle en un autre lieu de l'édifice. Divers ecclésiastiques, et parmi eux l'évêque de la ville, ont entrepris une enquête sur ces faits qui leur avaient été signalés, mais la Congrégation du Saint-Office est intervenue dans l'affaire en déclarant qu'il n'y avait pas lieu de l'étudier, car de tels phénomènes ne présentent aucun caractère surnaturel. D'accord, écrit *Lumen*, mais ne présentent-ils pas un caractère supranormal, et, s'il en est ainsi, pourquoi priver la science d'un examen qui eût été certainement désirable ? »

Le Détective spirite.

Il s'appelle Gabriel Hansen. Grâce à lui, on a pu arrêter deux assassins, Metcalf et la négresse Mora Jones, sa complice. Le jeune avocat Robin Cooper avait été trouvé assassiné dans une rue solitaire. La police errait sans trouver les coupables. Elle s'en fut consulter Hansen, qui, détail à détail, fit une description du meurtre et désigna Metcalf et la femme Jones. On ne le crut pas tout d'abord. Il révéla donc que Metcalf possédait une habitation secrète à Nashville, où l'on trouva divers objets, un vêtement taché de sang, et, dans la poche, une lettre de M^{me} Cooper à

son infortuné mari. On arrêta les criminels, sur ces preuves éclatantes, et la clairvoyance admirable de Hansen suscita, comme on le pense, bien des commentaires à la gloire d'un si habile médium. (d'après *Il Piemonte*, de Turin, 24 juin 1924.)

Visions.

Dans son ouvrage récemment paru : *Souvenirs d'un homme de quatre-vingts ans*, le Dr Franzi Tiburtius relate ce fait survenu, il y a longtemps, lors de la mort de son fils aîné. Le mourant gisait, sur son lit, à la dernière extrémité, et l'on attendait son dernier soupir, lorsque tout à coup, en un suprême effort, il se redressa et prononça, avec netteté, les paroles suivantes, sur le ton du plus dramatique effroi : « Karl Schlieff, Karl Schlieff ! Ça brûle, ça brûle... vas-y !! » Karl Schlieff était un ami intime de l'agonisant. Or, dans la même nuit, une maison appartenant à ce Schlieff, dans une lointaine province, était la proie des flammes.

Le *Daily Express* du 18 août parle d'une curieuse expérience que fit un artiste dessinateur dans une maison datant du XVI^e siècle. Voyageant et reçu dans cette ancienne demeure, l'artiste, le premier soir, rentré dans sa chambre, aperçoit une silhouette de femme près de la fenêtre. Elle reparait à la même heure le lendemain et le surlendemain, si bien que le voyageur en peut faire un dessin très net. L'hôtesse regarde le dessin et conduit celui qui l'a fait dans une chambre fermée à tous, où il peut voir, sur le mur, un portrait d'autrefois, reproduisant exactement les traits du fantôme qui voulut bien poser pour lui. Il apprend alors que, selon une tradition transmise de génération en génération, la peinture suspendue à la muraille, représente une femme qui, jadis, aurait jeté son enfant par la fenêtre même près de laquelle l'artiste a vu, par trois fois, le fantôme féminin. Cette criminelle, aujourd'hui repentie, aurait vécu dans la maison, au XVI^e siècle, époque où fut peint le tableau.

Light (23 août 1924) emprunte à son confrère *Refersee* ce récit de vision qui fut retrouvé, jadis, dans des documents anciens, par M. G.-R. Sims : « Un soir de mars 1824, une jeune femme, Miss M., avec quelques amis, était au concert aux Argyle Rooms. Tout à coup, elle poussa un cri et se cacha le visage dans les mains. Elle souffrait visiblement et l'on dut l'entraîner hors de la salle. Alors, avec difficulté, elle expliqua la cause de son effroi : elle avait été épouvantée par une vision terrible. En plein concert, elle venait de voir, devant elle, sur le parquet, étendu à ses pieds, le corps d'un homme, à demi recouvert d'une sorte de bâche, mais le visage était apparent, et elle avait pu reconnaître une personne amie, Sir J. T. Le lendemain matin, la famille de la jeune femme recevait une lettre informant que Sir J. T. avait été noyé la veille à Southampton et que son corps avait été retrouvé à demi enveloppé dans un pan de rude étoffe qui se trouvait à bord du bateau où il avait péri.

Écriture automatique.

MM. H. et M. Shute communiquent à *The Two Worlds* (15 août 1924) des détails curieux sur une méthode employée par un Esprit pour transmettre ses messages en écriture automatique. Cet Esprit tout d'abord se fit comprendre à l'aide de la planchette ordinaire, grâce à laquelle il donna son nom, désigna le lieu où il était tombé pendant la guerre et traça un croquis de l'avion sur lequel il était monté lorsqu'il périt. Puis, il invita le médium à prendre le crayon et commencèrent alors une série de dictées obtenues d'une façon particulièrement originale. L'Entité n'employait point les lettres de l'alphabet, mais les points et les traits du code télégraphique Morse. Personne à la séance, ni les assistants, ni les médiums ne connaissait l'écriture Morse, et il fallait donner les textes ainsi obtenus à des spécialistes, pour qu'ils en fissent la traduction en langage clair. C'est là une communication où ne peut intervenir aucun élément subconscient et dont l'authenticité spirite est certaine.

Clairvoyance, Clairaudience.

Le médium aveugle, Arthur Clayton, de Nottingham, a donné récemment en Angleterre de fort belles séances, dont l'une à la London Central Spiritualist Society, où, sur sept voyances,

six furent entièrement reconnues. Du haut de l'estrade, il s'exprimait ainsi : « Dans mon auditoire, au troisième rang, j'entends le nom de Mrs Wilkinson, une forte dame, cheveux gris clair, yeux gris, l'œil droit déformé. Attitude religieuse. En rapport avec une église consacrée à saint Jean, à la campagne, à l'ouest de Londres, 67 ans. Aimait les oiseaux, soignait un canari. » Toute la maison de cette défunte et le paysage alentour furent décrits à merveille. Autre exemple : « Tout au fond de la salle, on me parle de Mrs Knight, robuste, bien bâtie ; s'est occupée de crèches. Pleurait facilement. Age : 72 ans. Souffrait d'une maladie organique. A eu une cruelle agonie. Avait des relations avec des personnes habitant le Sud Africain. Elle s'occupait aussi de l'Armée du Salut. » (Tout était exact.) Et encore : « Devant moi, Mrs Gregory, solide, cheveux et yeux gris ; a subi un choc, aimait la compagnie ; pendant sa maladie, a demandé qu'on célèbre un service religieux chez elle et a chanté les hymnes. Il y avait sur un mur de sa maison un tableau représentant Jésus marchant sur les eaux. » (Parfaitement exact.) Et un dernier cas : « On me parle, de l'Astral de M. John Richards, bonne taille, très robuste, larges épaules, manières brusques, voix rude dont beaucoup de personnes s'offensaient. Mais c'était un brave homme. Environ 55 ans ; il avait beaucoup voyagé. Il fréquentait les riches et les pauvres. C'était un bon organisateur. Il avait quelque chose à faire avec la plume et l'encre, était musicien, et devait jouer de quelque instrument. Je pense qu'il a, dans sa jeunesse, dû être un soldat des « Life Guards ». (Exact en tout point.)

Ce sont là de bien beaux résultats devant lesquels il faut être singulièrement obstiné pour nier la faculté de la clairvoyance. (D'après *The Two Worlds*, 15 août 1924.)

Miss K, engagée pour les vacances comme intendante dans une maison où je réside, écrit M^{me} S. Ruth Canton, à *Light* (23 août 1924), était connue de moi depuis plusieurs années. Elle vient de vérifier par elle-même un fait bien curieux. Elle a, à Londres, une fonction analogue à celle qu'elle remplit temporairement dans cette maison, et elle y est très appréciée. Le jour qui précéda son départ, elle montait l'escalier avec une charge de linge dans les bras. Et elle allait atteindre la dernière marche, à l'étage, lorsqu'elle entendit, clairement, impérativement, une voix qui commandait : « Halte ! Ne va pas plus loin ! » Elle obéit immédiatement. A ce moment, au-dessus d'elle, le plancher de la salle de bains s'effondra tout à coup et s'abattit, baignoire, chauffeoir et maçonnerie, jusqu'au bord de la plus haute marche. Miss K. recula, et sa vie fut sauvée. Elle a, d'ailleurs, hérité de sa mère, cette sensibilité psychique admirable. Cette dame, excellente pianiste, avait pour habitude de se faire servir son petit déjeuner au lit, le dimanche matin. Certain dimanche, on fut étonné de la voir descendre au salon, avant son repas, s'asseoir au piano et exécuter avec virtuosité une composition particulièrement difficile. Comme on lui demandait la raison de ce changement aux usages, elle dit : « Je voulais jouer cela, parce que c'est la dernière fois que mes mains se posent sur un clavier ». Elle referma le piano, remonta au lit en attendant qu'on lui préparât son breakfast. On allait le lui apporter lorsque l'on entendit, en haut, la chute d'un corps, et le bruit de la rupture d'une porcelaine. On trouva la mère de miss K., tombée sur le plancher, inanimée. Elle avait eu une attaque : dans les neuf jours, elle était morte.

M. Glifford W. Grealorex, dans *The Occult Review*, (août 1924) évoque les circonstances où il apprit la mort de son ami H.-W. H., tué au front le 18 avril 1918. Ignorant l'événement, M. G.-W. G. se promenait, dans la campagne, seul, au crépuscule, quand il fit cette réflexion : « La beauté est une révélation partielle de la signification cachée de l'existence. » Et aussitôt, il entendit une voix : « Oui, le sens de la beauté est un don bien précieux. L'optimisme touche le cœur des choses. Vous le saurez quand vous aurez vu ce que je vois. » L'auditeur, bouleversé, se retourne et voit, près de lui, son ami, si réel qu'il lui dit : « Excellente surprise ! Vous êtes en permission ? » Et il tend la main pour ne rencontrer qu'une apparence fantômale. Stupéfait, il entend encore : « Oui, j'ai maintenant la permission permanente. J'en ai fini avec la tyrannie des obligations mondaines. Ma chair et mon sang, depuis quelques semaines, sont dans la poussière. J'ai conquis une plus grande liberté encore que celle pour laquelle nous nous battons. » La vision éclata de rire, commença une chanson... et disparut.

Télépathie entre animaux et humains.

Miss Dorothy Milne Scott, de Stockport, dit à *International Psychic Gazette* (août 24) : « J'avais une amie qui possédait un beau terrier écossais, lequel venait me voir souvent et s'annonçait par des aboiements particuliers. Un soir, rentrant tard chez moi, je vis Peter — le chien — près de moi, et tendis la main pour le caresser, mais il disparut. Je l'avais vu pourtant ! Et je ne m'expliquais pas le mystère. Je racontai l'histoire à la maison. On rit, en disant que « c'était un truc du clair de lune », mais j'étais préoccupée et je repartis chez mon amie que je trouvais près de son chien malade, et seule avec lui. J'appris alors que, peu auparavant, ne le croyant pas si souffrant, elle lui avait ordonné d'aller me chercher, car elle ne se sentait pas bien non plus. Mais la pauvre bête, lasse, avait essayé, puis renoncé, car, au surplus, personne n'était là pour lui ouvrir la porte, mon amie étant couchée. Il était donc retourné sur le lit, et avait essayé par quelqu'autre moyen — télépathiquement ? — de me prévenir. »

Maisons hantées.

La plus récente chronique mondiale en signale deux cas qui semblent dignes de considération, l'un et l'autre en Angleterre. D'une part, deux jeunes mariés de Bradford déclarent que leur logis de Milton-Street, en cette ville, est visité, chaque nuit, par des ombres impalpables qui semblent prendre un malin plaisir à changer de place tous les objets... « Les Esprits ont abusé de notre désir de conciliation. Ils ont dépassé la mesure, ajoutent les témoins ; ils ont brisé des tiroirs où nous avions rangé des vêtements qui ont été dispersés çà et là. Et comme nous nous plaignions, nous avons été arrosés par de l'eau qui tombait inexplicablement du plafond. » Une enquête a été ouverte par les spirites locaux, qui s'efforcèrent d'atténuer le caractère irascible des visiteurs invisibles, dans la maison troublée de Milton Street.

D'autre part, toute la presse britannique enregistre les déclarations de lady Lumerick, qui habite un manoir, près de Bexley Heath, dans le comté de Kent : « Je suis une femme pratique et pas le moins du monde superstitieuse, mais je reste convaincue que j'ai vu l'apparition, au moins trois fois, du fameux Prince Noir, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, et connu dans l'histoire par sa victoire sur Jean-le-Bon, à Poitiers, en 1355. Le Prince était tel qu'on le voit sur les gravures de l'époque. Il paraissait recouvert de son armure et des rayons lumineux émanaient de sa personne. Deux fois pendant la guerre, et récemment encore, il a surgi dans la salle à manger. Je pris peur et m'enfuis, mais la figure s'éloigna, et se montra, dans le jardin, à travers la fenêtre. Je l'ai vu aussi dans la chapelle et sur les marches du corridor y accédant ; le fait s'est produit en plein jour. »

On examine actuellement le problème posé par Lady Lumerick et il est vraisemblable qu'un rapport sera publié, *pro* ou *contra*, par les revues spirites et métapsychistes de Grande-Bretagne.

Le Spiritisme aux Indes.

Le journal *The Mussooril Herald*, de Mussoorie (Indes), nous fait savoir que l'intérêt pour le spiritisme va, là-bas, sans cesse grandissant. Les Hindous, les Mahométans et les Chrétiens s'en préoccupent de plus en plus. Dans cette feuille lointaine, il est rendu compte de quelques belles séances. L'une eut lieu à Barat-Law, récemment, devant un public important qui avait beaucoup lu, mais qui n'avait jamais assisté à des démonstrations expérimentales. M. V. D. Rishi, auteur de l'article, était le médium. On sait l'activité de cet infatigable militant du spiritisme. Des Esprits se présentèrent en nombre et furent aisément identifiés. Dans une autre séance, et avec le même succès, le médium hindou eut le bonheur de pouvoir mettre des vivants en communication avec leurs morts. L'exactitude des messages ne laissa aux intéressés aucun doute à ce propos. Dans un autre cas, à Narian Nivas, un Mahométan reçut des communications d'un caractère essentiellement privé. Jusque chez les Radjahs, M. Rishi porte la lumière et la vérité. Chez le Duvan Sahab de Tehri se manifesta feu le Mararadjah de Tehri qui fit des prévisions, réalisées depuis, sur la santé d'un malade alors en très fâcheux état. La personnalité des Esprits dans cette belle séance fut précisée en termes indubitables, par des paroles et des détails qui, certes, étaient entièrement ignorés du médium.

Le Spiritisme au Brésil.

M. M. d'Albuquerque Santo, notaire à S. José de Coroa Grande, État de Pernambuco, nous adresse ces intéressants renseignements sur le mouvement spirite dans son pays. « La situation est certainement des plus florissantes dans ma patrie. Le nombre des adhérents s'accroît rapidement. Dans la région de Recife, la « Croisade spirite » et l'action de la Fédération brésilienne, pour partie composée, dans ses organes directeurs, de gens de lettres et de personnalités hautement cultivées, entretiennent le bon combat et font une infatigable propagande. D'importantes associations sont nées un peu partout. Notamment, à Moçoio, il existe maintenant 13 groupements parfaitement organisés et deux journaux spirites viennent d'y voir le jour. A Rio de Janeiro, le grand écrivain, Coelho Netto, qui était un ennemi du spiritisme, est devenu un spirite enthousiaste : il fait la plus ardente propagande dans la grande presse. Les grands journaux (*Correio da Montã, O Jornal, A Noite* et beaucoup d'autres) ont ouvert leurs colonnes aux communications autorisées des représentants sérieux du spiritisme. Bref, notre croyance, notre vérité marchent chez nous de conquête en conquête, et il n'est point de passage dont elles ne profitent pour se produire au grand jour. — Que notre aimable correspondant veuille bien trouver ici nos meilleurs remerciements pour ces excellentes nouvelles.

Le Spiritisme aux États-Unis.

On sait quelles victoires il remporte de jour en jour au pays du Dollar. Parmi l'une des plus appréciables est la fondation, par le Rev. Julia O. Forrest, d'un centre scientifique, guidé et administré par des spirites, d'un lieu de ralliement où le spiritisme peut être étudié avec le plus rigoureux contrôle. C'est cette intention qui a motivé la création du Spiritual Science Institute 123. W. 88^e Rue, à New-York. Le comité est ainsi constitué : Reverend Julia O. Forrest, E. W. Kaehn, William H. Forrest, Robert Proctor, William Stankard, Albert T. Broch, James A. Burke, George A. Wiseman, Dr George W. Wilkinson. Les buts de l'œuvre sont les suivants : Entreprendre une étude systématique des « lois de l'être » (être spirituel) ; contribuer au progrès moral et à l'entraînement éthique par le moyen de la psychologie appliquée ; interpréter les phénomènes psychiques à la lueur de la science moderne ; étudier la médiumnité et autres facultés et états supranormaux ; assister les membres participants de l'Institut dans le développement méthodique de leurs facultés spirites ; poursuivre une enquête sur les développements du spiritisme contemporain, tant dans son histoire, sa philosophie que ses aspects expérimentaux. L'Institut est largement ouvert à tout croyant ou non-croyant, à toute personnalité sincère et qui cherche la vérité, à quiconque a compris que Dieu créa tout individu avec une libre volonté et un esprit capable de raisonnement. On y recherchera les moyens de prouver scientifiquement l'immortalité, de démontrer que les buts de l'Institut sont fondés sur des vérités premières, en laissant à chacun la licence d'accepter ou de récuser les constatations faites. Pendant les mois d'hiver, il y sera donné chaque dimanche des conférences publiques et accessibles à tout venant. Ces conférences porteront sur des sujets de vulgarisation spirite. Sont déjà inscrits comme orateurs, pour la saison prochaine : Mrs Milton Rathbun, Olive Stolt, Gabriel, Mary Hanford Ford, M. Barber de Philadelphie, Mrs Lilian Roy, Dr Emy Heiss, Mrs Carolyn Duke, Mr. A.-T. Broch, Mrs James Van Buskirk, M. Richard Phillips, M. John W. Cavanaugh, Mrs. Isabel Vinall, M. Henry Bailly, Mrs J. A. Milburn, Mary Kidder Chase, M. Chase, Miss E. Mackey. Simultanément seront, pendant la semaine, et pour les membres, données 3 séries de cours à divers degrés. Des laboratoires ont été construits où l'on étudiera tout d'abord les matérialisations et les démonstrations par la trompette. Des médiums possédant ces facultés sont inscrits pour ce genre d'expériences. Quant aux inscriptions des membres adhérents, elles se multiplient de jour en jour. — Nous tenons ces renseignements de *The Progressive Thinker* (9 août 1924).

Le Spiritisme en Argentine (Suite)

Le tout n'était pas de grouper des médiums, de corriger leurs défauts, de cultiver leurs qualités, le groupe « Constanca » avait encore à lutter contre toutes les phalanges du mal qui, à l'é-

poque, se liguèrent contre lui. Nous avons relaté que, dès sa naissance, cette société avait été envahie par de mauvaises Entités ; leur chef s'appelait Luciano. Ces Esprits, de médiocre valeur intellectuelle, obéissaient à ce directeur autoritaire et orgueilleux. C'était alors, aux séances, la guerre du mal contre le bien. « Nos adversaires nous déclaraient, écrit l'auteur, que nous ne triompherions jamais de leur obstruction et qu'ils tiendraient tête à nos Bouddhas et à nos Christs (*sic*). » Ces anarchistes de l'Astral persécutaient les médiums, les dévoyaient parfois, malgré les bons guides spirituels, les accablaient de leurs mauvais fluides, au point que certains ressentaient les effets d'un empoisonnement physique et étaient obligés de sortir de la salle pour expectorer. Les assistants n'étaient pas épargnés. Ce Luciano, esprit fort savant, maintes fois réincarné, ne s'était jamais préoccupé sur la terre que de développer ses connaissances en sciences physiques et naturelles, et avec un esprit de scepticisme qu'il n'avait pas même abdiqué sur le trône de Pierre, puisqu'il prétendait avoir été pape. Il considérait politique, religion et morale, comme des mensonges conventionnels, et mettait les réalités de la science positive, au-dessus de tout. « C'était le matérialiste dans toute son affreuse splendeur. Lui et les siens harcelèrent longtemps les travailleurs de « Constanca », malgré l'héroïsme des médiums qui faisaient front contre leurs attaques. « Simultanément, nos bons guides s'appliquaient à convertir l'intolérable Luciano ». Ce fut une bataille de 4 ans. A la fin, l'ennemi fut vaincu. Il consentit à discuter, perdit son arrogance ; sous l'action du guide Hilario, il s'humilia : « Nous devons une grande part de triomphe à nos médiums tenaces, à leur sens moral si profond, à leur connaissance de la doctrine spirite, à leur foi inaltérable en les Esprits qui les soutenaient. » (*A suivre.*)

Le Spiritisme en Australie.

Dans son numéro du 1^{er} juillet 1924, *The Harbinger of Light* (Melbourne) fournit de nouveaux renseignements sur le mouvement spirite australien. Depuis de longues années, le Victorian Council of Spiritualist Churches s'efforce d'obtenir pour cette institution la reconnaissance officielle du Gouvernement. Maintes tentatives ont été renouvelées pour conquérir le « droit d'enregistrement », notamment pour permettre aux ministres du culte des Églises spiritualistes de célébrer le mariage ; mais ce fut sans succès, le gouvernement estimant que le spiritualisme n'est pas une religion. Le Conseil a voulu, cette année, adopter une nouvelle procédure et a demandé que son président fut enregistré comme Chef de l'Église spirite de Victoria. C'eût été faire classer le spiritualisme sous une dénomination religieuse. La suggestion a été non moins repoussée que les précédentes, et au nom de la même objection. Le Gouvernement, à titre de renseignement, s'est fait produire une liste des « Églises » affiliées, un exemplaire des statuts, un rapport définissant le « Spiritualisme » et ses enseignements, enfin un exemplaire du Livre des Hymnes publié par la Spiritualist National Union.

L'affaire en est là. Les spirites australiens se plaignent que les autorités statuent ainsi sur une question qui échappe à l'exacte compétence des juges. Ils déplorent que les arbitres considèrent le spiritisme à travers les compte rendus arbitraires qu'en fait la grande presse. Ils réclament ce qu'ils appellent un droit légal, et se disent, par cette mesure de refus, classés au rang d'*outlaws* religieux.

En Europe, nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette thèse double selon laquelle le spiritisme « australien » serait ou ne serait pas une religion. Il nous suffit d'enregistrer les récriminations des plaignants « L'affaire ne peut pas en rester là, déclarent-ils. Les spirites doivent s'éveiller et s'occuper mieux de leurs intérêts, sinon le progrès est impossible et la ruine est inévitable. Où sont nos missionnaires, ceux qui pourraient se prodiguer pour l'honneur de notre philosophie et enseigner notre vérité ? Notre organisation doit être perfectionnée. Tout spirite doit devenir un militant, instruire les autres et s'instruire lui-même, entraîner ses amis, contribuer à la propagande par son action et son argent.

Il y a là un mouvement curieux, quoi qu'il en soit et quoi qu'il en advienne. Et du point de vue impartial où nous voulons nous tenir, nous pouvons dès aujourd'hui conclure de cette lutte engagée que le spiritualisme australien serait-il ou ne serait-il pas, demain, qualifié « Religion » et enregistré comme tel, cette stimulation des intérêts moraux menacés aura pour effet de hâter,

là-bas, l'agrégation de forces éparses, chez nos frères en croyance, et de mettre fin, fort heureusement, plus tôt qu'on n'eût pu l'espérer, à une dispersion d'efforts dont nous avons eu, plusieurs fois à déplorer l'existence en Australie. A ne rien prévoir des solutions qui seront données au problème ainsi posé, on peut en tirer cette morale, sans plus tarder, que les spirites d'Australie réagiront bientôt contre un déplorable éparpillement et se retrouveront sans doute avant peu, unis et travaillant parallèlement pour le succès de la même cause, qu'ils atteignent ou non le but qu'ils viennent de se proposer avec tant d'ardeur.

Amerçe honorable.

De façon plutôt regrettable, M. le D^r E. E. Fournier d'Albe, dans un ouvrage écrit par lui l'année dernière sur la « Vie de Sir William Crookes », s'était appuyé sur des informations fausses sans prendre la précaution de les vérifier de très près. Il en était résulté, sous sa plume, quelques déclarations préjudiciables à la mémoire du grand savant et dont s'était légitimement offensée la famille. Averti de son erreur, M. le D^r E.-E. Fournier d'Albe l'a aussitôt regrettée et voici la rectification qu'il fit paraître, il y a peu de temps encore : « Dans ma « Life of Sir William Crookes » figure une erreur que, eu égard à la mémoire de Sir William Crookes et de feu Sir James Dswar, j'aimerais voir corrigée. J'avais dit qu'une dispute élevée entre ces deux grands hommes de science concernant la découverte de l'argent colloïdal avait entraîné la banqueroute de Henri, fils aîné de Crookes. J'ai, depuis, découvert que cette banqueroute n'a pas eu lieu et qu'Henri Crookes réussit à la fin dans son entreprise de « Collosois », à son grand avantage, avant de mourir.

Tout est bien qui finit bien.

Une attitude nouvelle du Prestidigitateur Houdini.

On se souvient peut-être que le prestidigitateur Houdini, comme certains de ses collègues français, s'était flatté de « recommencer tous les trucs des spirites » et généralement parlant niait la réalité de tous les phénomènes. Le 13 juin dernier, dans le *New York Telegram*, la baronne de Bournat écrivait : « Comment un homme peut-il dire qu'une chose n'existe pas, lorsqu'il ne connaît rien à cette chose, lorsqu'il en parle ou en écrit ? M. Houdini n'a même pas eu le courage d'aller voir le D^r Geley à Paris, pas plus que M. de Schrenck-Notzing à Munich, et tant d'autres qui depuis des années étudient la métapsychique et peuvent lui prouver qu'il n'est pas capable, par ses « trucs », de reproduire les phénomènes spirites. »

A cette lettre, Houdini répondit, en des termes inattendus... et nouveaux : « Je ne suis pas un ennemi du spiritisme. J'en suis un ami aussi grand qu'on en peut trouver sur la face de la terre. Positivement, je cherche la vérité. Je ne dis point qu'il n'y a pas quelque chose dans le spiritisme. Je dis simplement que je n'ai jamais été convaincu de la possibilité de communiquer avec les morts. Alors que je suis amicalement disposé envers tous les savants et que je les respecte pour leur mentalité (*sic*), je ne vois pas pourquoi ils sont plus qualifiés que d'autres pour étudier les médiums. Il serait préférable de prendre un bon et habile détective ou un journaliste expérimenté. » Suivent les considérations connues sur l'impossibilité de vérifier les phénomènes dans l'obscurité, etc. Quoi qu'il en soit, on connut un M. Houdini plus cassant. Ces adoucissements de langage laissent-ils présager une évolution dans ses convictions ? Ce serait peut-être beaucoup dire. Ne voyons là que cette « porte ouverte » que se ménagent, en France comme ailleurs, tant de furieux négateurs, pour pouvoir s'y glisser sans trop de honte, si, tout de même, le phénomène s'affirmait de telle manière que tout négateur ferait désormais figure d'aveugle ou d'imbécile incurable. Ces précautions pour l'avenir sont toujours bonnes à prendre pour ceux qui crient bien fort contre nous avant de venir dire plus tard : « Mes cris n'étaient pas des blâmes, mais des compliments incompris. »

Petites Nouvelles.

* * * La commission de propagande de l'Union Spirite Espagnole a décidé d'attribuer trois prix aux trois ouvrages littéraires qui répondent le mieux aux proportions suivantes : 1^o une étude brève sur Allan Kardec et son œuvre, à laquelle serait jointe une sélection de phrases empruntées à ses écrits, formant un ensemble harmonique et n'excédant pas quatre pages ; 2^o con-

sidérations sur le passé, le présent et l'avenir de l'œuvre de Kardec ; 3^e étude de propagande spirite s'appuyant sur les progrès du spiritisme moderne, ou prenant base sur tout autre thème spirite. Ces trois travaux primés seront respectivement publiés dans le *Bulletin* de U. E. E., dans la revue *Lumen* et dans la revue *La Luz del Porvenir*.

* * A Jobado (Hayana), vient de paraître une nouvelle revue spirite *La Voz de la Razon*. A cette occasion, ont été célébrées, dans la localité, de grandes fêtes de propagande.

* * On signale la naissance d'un nouvel organe spirite, *Disipando Sombras*, à Bragado, État de Buenos-Aires (République Argentine).

* * Un nouveau centre spirite a été fondé, sous le nom de Centre Allan Kardec, à Lages-Santa Catharina (Brésil).

* * L'association spirite de l'État d'Illinois (États-Unis) a pu réaliser la création d'un collège pour la préparation des médiums, en une période de cours qui s'étend sur trois années. Cette fondation est un des heureux effets du développement intensif du spiritisme en Amérique du Nord, puisqu'une récente statistique établit que de 300.000 avant la guerre, le nombre des spirites aux États-Unis — spirites ouvertement militants — s'est élevé aujourd'hui à plus de 3 millions. On sait que, par ailleurs, une « École des Phénomènes psychiques » vient d'être ouverte à l'Université de Leland Stanford.

* * Au mois d'octobre, Sir Conan Doyle quittera l'Angleterre pour aller faire une tournée de conférences sur le Spiritisme en pays scandinaves.

M. CASSIOPÉE.

Journaux et Revues

Dans la *Revue Métapsychique* (août-septembre 1924), le P^r Charles Richet salue en Gustave Geley « l'un des plus vaillants initiateurs de la Métapsychique ». Il souligne que « cette mort retentit douloureusement sur la science qui nous est chère ». Il montre quelles hautes qualités désignaient l'« ex-lauréat des hôpitaux de Lyon » à la direction de l'Institut Métapsychique.

Compétence absolue dans tous les domaines objectifs et subjectifs de la Métapsychique, connaissance approfondie des conditions psycho-physiologiques et médicales de la médiumité, courtoisie exquise, puissance de travail incomparable, Geley avait toutes les qualités requises et même au delà : surtout il avait l'ardeur, l'enthousiasme, la foi en la Science, la passion de l'investigation scientifique ; quelles que furent sa sagacité et sa persévérance, je les tiens à un moins haut prix que son zèle admirable. C'est grâce à ce zèle ardent, qu'il a pu pendant six ans prendre la direction réelle du mouvement métapsychique, non seulement en France, mais dans le monde entier... Il ne connaissait pas le repos, il était toujours prêt à entreprendre une recherche nouvelle... Toutes les fois qu'une occasion se présentait d'étudier avec un nouveau médium, il étudiait le dossier, analysait les phénomènes indiqués, et après ce premier examen, décidait s'il était utile ou non de poursuivre la recherche... Une fois qu'il s'était décidé à l'investigation, il entreprenait résolument, avec une prudence rigoureusement scientifique. Geley ne se contentait jamais de contrôle médiocre ou imparfait ; il voulait toujours vérifier tout, tout explorer... Il ne se lassait pas dans la répétition, parfois prodigieusement monotone, des mêmes phénomènes, car la multiple et prolongée expérimentation est une des qualités primordiales de notre science

Le Pr Richet rappelle aussi, à juste titre, que Geley fut un puissant théoricien et qu'en ses livres, non content d'exposer des faits, il tente toujours de les expliquer philosophiquement.

Une phrase lapidaire résume toute la théorie métapsychique de notre ami : « Il y a dans l'être vivant des principes dynamiques et psychiques d'ordre supérieur indépendants du fonctionnement organique préexistant et survivant au corps. Cette certitude sera l'origine de la plus immense révolution qui aura jamais été accomplie dans le domaine de l'activité intellectuelle et morale de l'humanité.

Enfin, l'auteur dit ce que furent les qualités de vulgarisateur, d'apôtre de G. Geley. Et il n'oublie pas ses qualités exquisées de délicatesse, de modestie.

Il s'effaçait toujours, ne cherchant jamais à imposer son opinion, mais par la solidité de son jugement, par la longue pratique de l'expérimentation médianimique, il cherchait à convaincre ses contradicteurs avec une bonne grâce que des critiques parfois médiocres ne parvenaient pas à altérer.

Dans *La Liberté* du 15 août dernier, M. Henri Decharbogne évoque le souvenir de ce voyant, comte R..., qui étonna Paris par ses facultés de clairvoyance, vers 1890. Et il rappelle une circonstance tragique où il prédit le proche avenir avec une implacable certitude :

Il lui suffisait d'être pendant quelques instants en présence d'une personne quelconque pour que cette dernière n'eût plus aucune possibilité de se soustraire à sa clairvoyance. Instrument impressionnable à l'excès, il vibrait en quelque sorte à l'unisson des âmes évoluant dans son aura. Toutefois, ce n'était que sous l'empire d'une sorte d'exaspération, provoquée par un scepticisme proclamé avec trop de malveillance, qu'il se décidait, suivant son expression, à « mettre en jeu les forces de l'Invisible ».

Au cours d'une soirée mondaine, une jeune femme rieuse et d'un scepticisme trop affiché pour être réel, lui dit sur un ton acerbe :

— Monsieur le sorcier, je ne croirai à la réalité de vos prétendus dons que si vous pouvez me prédire aujourd'hui même ce que je ferai dans un mois, jour pour jour...

Le comte gardant le silence, la questionneuse interpréta son mutisme de la plus désobligeante manière. Elle multiplia ses sarcasmes avec une insistance telle que le devin finit par lui répondre :

— Madame, il m'est impossible, en effet, de vous annoncer ce que vous ferez ou ce qui vous adviendra dans un mois, parce qu'à cette date, vous ne ferez plus rien en ce monde et que rien ne pourra plus vous toucher...

La jeune femme pâlit un peu, mais, faisant brave contenance, elle affecta de rire et de garder son attitude railleuse :

— Alors, fixez-moi la date fatale pour que je puisse prendre mes dernières dispositions, demanda-t-elle encore.

— Prenez donc vos dispositions dès demain, répondit le sorcier.

Trois jours après cette scène, la mondaine tombait sous les balles de revolver d'un mari ivre de jalousie.

M. Brevan, dans la *Tribune de Genève* du 22 août 1924, rend compte de l'état actuel des recherches psychiques, en s'appuyant notamment sur le compte rendu des travaux du II^e Congrès international de Varsovie 1923. Il souligne, fort à propos, cette vérité que « la médiumnité n'est nullement un état pathologique et qu'il n'y aurait pas de signes physiques indices de la médiumnité ». L'auteur rappelle que le comité suisse à Varsovie était composé de

MM. Ed. Claparède, C. G. Yung, A. Keller, et il annonce que le prochain congrès aura lieu à Rome.

Répondant, de Suisse, dans la **Tribune de Genève**, le 9 août, à la trop facile explication des sceptiques qui prétendent expliquer tout phénomène spirite par la fraude d'un médium indélicat, F. E. M. Gelay, dans la *Chronique scientifique* « Etudes et sciences psychiques ; à propos des Esprits », remet très judicieusement les choses au point et prévient ses lecteurs que nier le Spiritisme en le prétendant fondé sur tout un jeu de supercherie savantes, c'est vouloir, en quelque sorte, se tromper soi-même :

Un des arguments, dit-il, dont se servent avec persistance ceux qui contestent la valeur des expériences psychiques, est que l'on ne peut se fier aux médiums, parce que ceux-ci ont une fâcheuse propension à simuler les phénomènes et qu'ils y parviennent le plus souvent au moyen de trucs dont ils ont le monopole et le secret. J'admets que certains médiums, ou se disant tels, ont cherché et réussi quelquefois à produire des phénomènes qui ressemblaient comme des cousins à ceux qui émanent réellement des « Esprits » ; mais ces trucs grossiers ont toujours été promptement démasqués par les spirites eux-mêmes, qui ont un intérêt manifeste à ce qu'aucune suspicion ne puisse être légitimement établie contre leur bonne foi et contre les résultats qu'ils obtiennent. L'on ne se rend pas assez compte des difficultés que l'on rencontre dans l'étude provoquée et scientifique de ces phénomènes aussi curieux que peu connus, malgré le nombre considérable de ceux qui ont été enregistrés et contrôlés par des expérimentateurs sérieux et des témoins qualifiés.

.....

Nous devons être très réservés dans les accusations de fraude ; or, c'est justement parce que le mécanisme de certains faits reste inexplicable que l'on crie à la fraude : cela n'est pas sérieux.

.....

J'affirme d'erechef que les spirites n'ont aucun intérêt à soutenir la fraude, parce qu'elle n'est pour eux d'aucun profit et ne peut que retarder le triomphe définitif des idées qu'ils professent. Et ce sera, quoi qu'il en soit, un éternel honneur pour eux d'avoir forcé la science à s'occuper des phénomènes qu'ils ont signalés à l'attention du monde, convaincus que la Science, avec sa probité qui reprend toujours le dessus, rendra un jour hommage à la Vérité.

La Revue *La Pensée française* (11 octobre 1924), après avoir douloureusement commenté la mort du Dr G. Geley, met, *in extenso*, sous les yeux de ses lecteurs, le « Rapport » connu sous le nom de « Rapport des Trente-quatre » et publié, comme on le sait, à la suite d'une série d'expériences démonstratives, par la *Revue Métapsychique*. C'est la *Pensée française*, on s'en souvient, qui, il y a peu de semaines, remettait au point des assertions erronées produites dans la revue *Les Etudes*, concernant les phénomènes métapsychiques.

La *Revue Mondiale* de septembre reproduit presque entièrement l'article de M. Léon Denis, que la *Revue Spirite* publiait naguère sous le titre : *Socialisme et Spiritisme*.

Les *Annales du Spiritisme*, de Rochefort-sur-Mer, envisagent la question du « droit de guérir », et M^{me} Brissonneau-Palès, après citation de textes fort explicites signés de M. Gabriel Delanne, établit ce principe rigoureusement équitable : « Les médiums guérisseurs sont toujours poursuivis par le corps médical officiel, qui, seul, veut avoir le *droit de guérir*. Les jugements se succèdent,

les tribunaux condamnent ceux qui, généreusement, se dévouent au bien de leurs frères souffrants..., mais les guérisseurs, loin d'être découragés, continuent vaillamment leur mission de charité envers ceux qui sollicitent leur bienfaisant concours... Il semble que des lois équitables, fraternelles, s'imposent pour favoriser le soulagement de maux physiques devant lesquels, souvent, la science des docteurs reste impuissante : il y a là une importante question humanitaire sur laquelle nous attirons l'attention de tous ceux qui peuvent s'intéresser et aider au bien de l'humanité souffrante. « Cette déclaration complète à souhait celle de M. Gabriel Delanne : « Espérons qu'un jour la science médicale admettra dans ses temples *les guérisseurs*, comme elle y admet les médiums. Pour nous, spirites, qui savons que c'est l'âme qui forme, entretient et répare le corps physique au moyen du périsprit animé par la force vitale, nous comprenons toute l'importance et toute l'efficacité de l'influx de cette force, dans un organisme déficient, et nous comprenons que la guérison d'un désordre physique puisse s'accomplir lorsqu'on fournit à l'organisme l'énergie qui lui faisait défaut pour rétablir l'intégrité de la substance maternelle. »

Nous avons déjà eu l'occasion d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le remarquable médium à incorporation, M^{lle} Brassaud, du Cercle Allan Kardec de Rochefort, dirigé avec tant de méthode et d'esprit scientifique par M^{me} Brissonneau-Palès. Le numéro de septembre des *Annales du Spiritisme* (1), de ce cercle, publie une importante communication sur la médiumnité guérissante, donnée par l'Esprit du curé d'Ars. Nous engageons vivement nos lecteurs, et surtout les médiums guérisseurs et les malades, à se pénétrer de cette communication, que nous regrettons, faute de place, de ne pouvoir publier.

Dans le *Bulletin de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy* (juillet-août 1924), M. Michel Rosen, mettant en présence les recherches de la science et les doctrines du Spiritisme, exprime l'opinion, des plus légitimes, que la *curiosité* de l'une ne doit jamais nuire à la *confiance* de l'autre.

Les affirmations de la science dissipent l'ignorance et la superstition, engendrent la certitude d'où naît la conviction qui s'adresse au cœur. Et ainsi nous ne séparons pas ces deux éléments essentiels sur lesquels on doit bâtir ; sans lesquels, en ne les reliant pas dans la plus étroite solidarité, aucune conviction solide, par conséquent aucune foi, ne se peut fonder.

Or, comment procède-t-on ? Dans quelle voie est-on entré ?

De plus en plus, on sépare ces deux fondements indispensables. On délaisse le côté moral, celui dont le besoin est le plus urgent, le plus prédominant ; celui qui, dans nos luttes, nos douleurs, nous console, nous soutient, nous révèle la véritable raison d'être de l'existence terrestre.

Dans les expériences, ce qu'on recherche surtout, c'est la satisfaction d'une curiosité. On en retire une demi-conviction, mais cela n'a rien de durable. Cela se dissipe au bout de peu de temps. Le véritable but, la haute philosophie qui en découle reste dans l'ombre.

Cette négligence porte un profond préjudice aux intérêts moraux si élevés en cause et dont seuls les esprits sérieux comprennent la grande portée, sentent tout le prix, la nécessité pour l'avenir de l'humanité décadente.

M. Ph. Pagnat, dans la *Vie Morale* (juin-août 1924), considère la Sorbonne

(1) En vente au Cercle Allan Kardec, 32, rue Guesdon, Rochefort-sur-Mer, le numéro 50 centimes.

dédaigneuse et négatrice, et après avoir fait le compte des ses erreurs systématiques, conclut, avec un optimisme que nous partageons sans réserves :

La Sorbonne ?... Non, même avec son mépris, elle ne nous a fait aucun mal. Avec ostentation elle nous ignore, et nous voudrions bien simplement l'ignorer. Seulement, en s'asservissant à la Politique, elle a conquis une position redoutable. C'est elle qui surveille toutes les issues de la geôle intellectuelle où l'humanité contemporaine est en voie de s'asphyxier. Elle s'emploie activement à ce que n'y pénètre point cet élément pernicieux que constitue l'air respirable. Ainsi, jadis, les fondateurs de l'Église, éteignirent toutes les lumières spirituelles, puis, allumant les luminons de leurs dogmes, dirent aux peuples : « désormais, c'est à cette lueur que vous vivrez ! »

Il y a deux mille ans, les cerveaux des hommes étaient simples. Ils sont diablement compliqués aujourd'hui. Les procédés varient donc quand le péché de domination reste le même. Mais l'honneur reste toujours, quand les constructions de l'orgueil s'écroulent, aux champions de l'indépendance, aux serviteurs fervents de l'idée intrépide qui brise les murailles et défie les anathèmes, de l'idée, émanation de l'Infini que nul ne peut circonscrire ni monopoliser.

Parlant de la mort de G. Geley, *Psychica* (15 septembre 1924), écrit fort justement, et en termes excellents :

Encore une fois, le Psychisme est en deuil. Après Gramont, après Jules Roche, l'Institut Métapsychique voit disparaître son directeur.

Sans se décourager, ceux d'aujourd'hui et de demain reprendront l'œuvre inachevée en se souvenant de ceux qui furent leurs compagnons, leurs initiateurs.

Plus tard, quand la Métapsychique aura droit de cité, lorsque seront démontrées scientifiquement les facultés de l'âme humaine à l'évocation du nom de Gustave Geley, aussi bien les Psychistes que ceux qui croient au Progrès par le travail et par la Science, tous, seront unanimes pour répondre : Mort au champ d'honneur.

La *Vie d'outre-tombe (Revue Spirite Belge)*, signale en son numéro du 15 août qu'un groupe spirite « L'Espérance de Spa » vient de se former dans cette ville et y a son siège provisoire, 26, rue Renesse. Les séances ont lieu tous les samedis soir. — Tout récemment, ont été créées des Maisons des Spirites, à Liège, à Poulseur et à Sclessin. Une autre sera ouverte dans peu de temps, espérons-le, à Anvers.

Dans la même revue, en son numéro du 15 septembre, nous signalons à nos lecteurs les intéressants articles d'Albert La Beaucie : *Conseils de l'Au-delà* ; J. Thiébault : *Expériences de Clairvoyance* ; M. Moret : *Renouveau spiritualiste*.

Maison des Spirites

8, rue Copernic

On nous informe que les travaux de la Maison des Spirites ont repris avec une grande activité. Les séances de l'École des Médioms sont très suivies et très instructives. Nombreux sont les médiums qui, une fois développés, ont pu à leur tour former des petits groupes familiaux et d'amis qui donnent les meilleurs résultats pour la propagande.

Les séances de psychométrie et de clairvoyance sont des plus appréciées. Nous adressons

ici nos sentiments reconnaissants aux remarquables médiums qui nous prêtent bénévolement leur gracieux concours.

Une Librairie réunissant les meilleurs ouvrages spirites et psychiques est ouverte tous les jours dans le Hall d'entrée, où l'on peut s'abonner à la *Revue Spirite*, à la *Revue Métapsychique* et à la *Revue morale et scientifique du spiritisme*.

Une Bibliothèque de prêt est à la disposition du public, et une Bibliothèque de lecture sur place est ouverte tous les après-midi.

Voici, du reste, le programme qu'on nous communique pour octobre à juin :

PROGRAMME DES TRAVAUX

Lundi.

- 14 h. 3/4, Séance école (médiurnité). (M^{me} Doche, M. le comte Potocki.)
20 h. 1/2, Groupe fermé. (M. Brunet.)

Mardi.

- 14 heures, Séance de Psychométrie.
20 h. 1/2, Groupe privé (public le 1^{er} mardi du mois). M. Mareadowski.

Mercredi.

- 14 h. 3/4, Causerie sur le Spiritisme (M^{me} Laurent), suivie de séance école médiurnité (M^{me} Doche). — Dispensaire. Soins fluidiques (Comte Potocki).
20 h. 1/2, Groupe fermé (M. Jamar).

Judi.

- 14 h. 3/4, Séance de Clairvoyance sur invitation.
20 h. 1/2, Séance école (M^{me} Doche et comte Potocki).

Vendredi.

- 14 h. 3/4, Séance école (Médiurnité). (M^{me} Doche et comte Potocki.)
20 h. 1/2, Groupe fermé (M. Armas).
Groupe Allan Kardec.

Samedi.

- 14 h. 3/4, Conférence (M. Ripert).
15 h. 1/2, Soins fluidiques (M. Brunet).
Chaque 1^{er} dimanche du mois, à 15 heures, Conférence publique.
Chaque 3^e dimanche du mois, à 15 heures, Soins fluidiques (M. Petit).

Conférences

Nous attirons l'attention de nos amis sur la série de Conférences que donnera, cet hiver, à la Maison des Spiritistes, M. André RIPERT (chaque samedi, à 3 heures.)

Ces conférences formeront un véritable cours de spiritisme, à la fois scientifique et moral.

Le spiritisme forme aujourd'hui une doctrine qui répond à l'ensemble des questions que peut formuler l'âme humaine tournée vers l'infini.

Chaque être, suivant sa culture et sa formation intellectuelle, suivant aussi son âge et l'expérience qu'il a pu acquérir de la vie, vient vers nous avec des besoins spirituels différents. A chacun il convient de répondre en développant l'un des enseignements contenus dans l'inépuisable fonds que contient notre belle doctrine : instruire et rassurer, éclairer et fortifier, tel doit être notre effort.

Les Conférences de M. A. RIPERT s'appliquent à cette tâche. Les aspects les plus modernes de la science y sont exposés méthodiquement, afin de préparer les esprits à la compréhension des problèmes qui sont l'aboutissant logique de la doctrine spirite. Nous savons que tous les chemins mènent à Dieu.

D'autres conférenciers nous ont déjà promis leur concours pour les réunions de chaque premier dimanche du mois, à 8 heures : entre autres ; MM. FORTHUNY, PHILIPPE, AVOCAT à la Cour, COMTE POTOCKI, VALABRÈGUE.

Les réunions du samedi sont entièrement publiques. Celles des autres jours sont réservées aux abonnés de la *Revue Spirite* et aux membres de l'*Union Spirite*.

M. André Ripert, administrateur de la Maison des Spirites, reçoit tous les mercredis et vendredis, de 5 à 6 heures.

Bibliographie

LA CLEF DE L'INCONNU, par Louis FAYT. — Un volume, édition du Sud. En vente aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e).

C'est là un fort ouvrage de 250 pages, qui porte en exergue cette parole de Camille Flammarion : « Nous sommes à une époque où les erreurs de l'ignorance, les fantômes de la nuit, les songes de l'enfance humaine, doivent disparaître ». Les remarquables enseignements, de caractère astronomique qui s'en dégagent s'accompagnent — et c'est la richesse de ce livre de haute philosophie — de considérations sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les « mystères » de l'au-delà, sur l'équilibre des forces qui régissent la marche des mondes dans l'infini, sur la nature des songes (et c'est dans le livre un long chapitre passionnément intéressant), sur l'immortalité de l'âme et l'après-mort, sur les sources et les buts de la vie, toutes matières qui, par la façon dont elles sont associées dans *La Clef de l'Inconnu* font de cette œuvre une lecture très efficacement complémentaire des livres où le spiritisme appuie sa doctrine sur l'observation expérimentale. Il va de soi que les assertions de l'auteur stupéfieront bien des savants qui se refuseront à y prêter crédit, à cause même de la part de spiritualisme qui les inspire, mais M. Louis Fayt est sans doute indifférent à l'ironie des orthodoxes, et il faut le remercier d'avoir eu le courage de se mettre en contradiction avec la science officielle qui, nul n'en ignore, n'est point, à beaucoup près, la science définitive.

COMME LA PLUIE. — Poésies de M. E. BOIMANN DE RELLES (A. Lequesne, éditeur). En vente aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e).

Nous avons lu avec un réel plaisir les 158 pages de ce livre de poèmes, tout saturé d'un idéalisme de pure essence et auquel on pourrait donner comme épigraphe ces trois strophes, toutes spirites, détachées du poème *Evocation*.

Oh ! mes morts, revenez !... Solitaire,
Je demeure quand vous êtes loin ;
Et j'attends, breuvage salulaire,
Le philtre dont mon âme a besoin.
Revenez ! J'aime évoquer vos ombres
Et mon spleen se complait parmi vous,
Pâles fleurs, surgissant des décombres
D'un passé dès longtemps mort pour nous.

Revenez ! Laissez-nous de vos ailes,
 En passant, un duvet chaque jour,
 Pour créer, plume par plume, celles
 Qui rendront nos cœurs à votre amour !

LES VIES SUCCESSIVES, par Albert DE ROCHAS. — Documents pour l'étude de cette question. Un volume in-16 couronné d'environ 420 pages, avec nombreuses figures. — Prix : 15 francs. En vente aux Editions B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e).

M. A. de Rochas, dans la *première partie* de ce livre, nous montre que l'hypothèse des vies successives avait été adoptée, dans tous les temps et dans tous les pays, par la plupart des sages, qui se sont préoccupés de notre avenir après la mort. Dans une *seconde partie*, la plus importante de l'ouvrage, se trouvent relatées un grand nombre d'expériences, où sous l'influence des passes magnétiques, des sensitifs dont l'âme se trouvant plus ou moins dégagée du corps, *revivent* ces vies futures, des phénomènes se présentent sous des formes diverses suivant les individus ; chez les uns, les diverses transformations ont l'apparence de la réalité absolue et se répètent toujours identiques et dans le même ordre, à plusieurs mois d'intervalle ; le sujet les vit d'une façon saisissante avec les états physiques et intellectuels qui les caractérisent ; chez les autres, elles varient quelque peu et ressemblent à des souvenirs. Dans la *troisième partie*, on verra que tous ces phénomènes déterminés par des procédés magnétiques ont été observés séparément dans des circonstances diverses. C'est ainsi que certaines personnes ont vu se dérouler rapidement toute leur vie actuelle passée sous un danger de mort. D'autres ont spontanément des souvenirs d'existences antérieures. D'autres enfin ont pu prédire d'une façon certaine quelques points de leur avenir. Enfin dans la *quatrième partie*, M. de Rochas rappelle que des changements de personnalités présentant la même apparence frappante de réalité que ceux décrits dans la *deuxième partie* s'observaient très facilement par des simples suggestions verbales, dans des conditions telles qu'il est impossible de les attribuer à une autre cause qu'à l'imagination hyperesthésiée des sujets.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la 7^e liste de notre souscription permanente pour les mois d'août et de septembre.

Nous remercions chaleureusement nos amis donateurs pour l'aide qu'ils apportent à notre propagande.

Mmes Royan, 3 fr. ; Julie Albert, 20 fr. ; Victor Goiraud, 5 fr. ; J. Minel, 6 fr. 65 ; Fontenay, 50 fr. ; S. Laverine, 5 fr. ; Simon 50 fr. ; Melle Ulmann, 5 fr. ; MM. E. Deschamps, 5 fr. ; Léon Huré, 4 fr. ; Huc, 20 fr. ; Merlin, 10 fr. ; E. F. 10 fr. ; L. Haas, 20 fr. ; S. Baur, 2 fr. 50 ; Peni, 50 fr. ; Anonyme Charenton, 20 fr. ; " Pour la Science ", 5 fr. ; Sté Lumière et Charité, d'Alger, 15 fr.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENTS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement expiré fin Juin de nous l'envoyer sans retard, afin de nous éviter les frais de recouvrement.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

°°°

Directeur : Jean MEYER

+°°+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.

TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.

LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE

EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Les fantômes de vivants

Nous n'avons pas encore pu consacrer une étude spéciale aux fantômes de vivants. Nos lecteurs connaissent déjà le sujet, au moins par les ouvrages de Gabriel Delanne, par les *Phantasms of the Living*, par les *Hallucinations télépathiques*, par les travaux des Sociétés psychiques d'Angleterre et d'Amérique, par les revues étrangères et notamment par *Luce e Ombra* de Rome. Mais il est intéressant et fort instructif de nous y arrêter spécialement.

On a observé, avec certitude, certains fantômes de vivants, entre autres ceux qui ont été produits par la volonté, comme constatations expérimentales, tels que les relations devenues classiques de M^{lles} Verity à Londres, l'expérience du baron de Schrenck à Munich, celle du pasteur Godfrey, celle du professeur de Harvard William James, la visite de M^{me} Wilmot à son mari en bateau sur l'Océan, celle de M^{me} Russell, de Bombay en Allemagne, et plusieurs autres constatations non moins authentiques. Mais il serait imprudent, néanmoins, d'accepter tous les récits sans discussion.

Nous devons mettre la circonspection la plus grande, à tous les points de vue, dans l'admission des apparitions, attendu qu'elles peuvent être causées

parfois par de simples coïncidences, et entièrement erronées. C'est, du moins, ce qui semble résulter de certains récits.

Pour ma part, j'ai reçu des relations concernant ma propre personne, qui ne paraissent correspondre à rien de réel. Plusieurs fois, en divers points du globe, on a cru me voir là où je ne suis jamais allé.

Voici, par exemple, une lettre à laquelle je n'ai jamais rien compris :

Havane, 26 août 1916.

MONSIEUR CAMILLE FLAMMARION,

Je suis un homme de très humble condition, sans instruction. J'ai 70 ans. Je suis né dans un coin des Pyrénées de la Catalogne, je suis resté quarante ans à Cuba, et là je fus un assidu lecteur de vos livres, et celui qui m'a le plus délecté, ce fut *Lumen*. Ce que j'ai lu de vous a passé sur la rétine de mes yeux et s'est imprégné dans mon esprit, tellement que je me suis complètement identifié avec votre façon de sentir.

Dans votre voyage au Mexique, en 1886, pendant le peu de temps que le bateau est resté dans le fleuve de la Havane (c'était un dimanche), j'ai appris que vous étiez à bord ; je m'y suis rendu pour avoir le plaisir de vous connaître personnellement. En arrivant sur le bateau, je demande à un domestique de m'indiquer le passager qui s'appelait Flammarion. Il m'indiqua un monsieur qui était assis sous la tente de la poupe. Je l'ai regardé pendant bien dix minutes ; j'ai voulu lui parler, le saluer, mais je me suis retenu, parce que je ne savais pas parler le français. J'eus, toutefois, la grande satisfaction de conserver dans tout mon être le souvenir de sa grave physionomie.

Comme nous avons tous les deux les mêmes idées et que nous vivons la même profession de Foi, je m'enhardis à vous communiquer mes impressions sur ce qui se rapporte à l'horrible événement qui traverse en ce moment le monde entier, et dont votre « Nation » est une de celles qui souffre le plus, ce que je regrette profondément, souffrant aussi avec elle.

Les desseins de Dieu étant impénétrables, l'homme ne peut que faire des conjectures... Voici une basée sur la « Bible sacrée ».

Suit une dissertation sur la guerre européenne et les prophéties de l'Apocalypse.

En laissant de côté le commentaire apocalyptique du cataclysme européen dont toute l'Europe souffrait à la date de cette lettre, et en ne considérant ici que cette vision imaginaire de ma personne sous la tente d'un navire faisant escale à la Havane, je dois dire que je ne suis jamais allé au Mexique ni à la Havane.

Dédoulement de ma personne ? Cela me paraît peu probable.

Diverses relations de voyages m'ont été signalées, montrant que des passagers se sont fait passer pour moi. — Une lettre d'Hendaye (frontière d'Espagne) du 16 juillet 1918, signée par M^{me} Santelli, m'affirmait que son mari, capitaine de vaisseau, est entré en relations avec moi pendant une traversée d'Espagne en Amérique, sur son propre navire. Or, je ne suis jamais allé en Amérique.

N'acceptons les relations de doubles que lorsqu'elles sont sûres.

Que l'on ait vu des fantômes, le fait est incontestable, et les hommes seuls qui n'ont pas étudié le sujet peuvent en douter. Les observations sont nombreuses. J'en ai publié un beau choix dans mon ouvrage : *L'Inconnu et les problèmes psychiques* ; que l'on se souvienne seulement du fantôme du pasteur Harrison qui, à lui seul, suffirait pour prouver la réalité du fait.

Il n'est pas impossible que nous nous transportions réellement en image visible, d'un point à un autre, à distances souvent assez longues. Les exemples

en sont trop nombreux et trop sûrement établis pour que l'on soit autorisé à les nier et à les mettre sur le compte d'illusions, d'erreurs, d'hallucinations, de coïncidences fortuites.

L'un des investigateurs les plus sages et les plus méticuleux de ces phénomènes, M. César de Vesme, a publié l'observation suivante dans sa *Revue des Etudes psychiques* (mai 1902, p. 152) due à un membre de la Society for Psychical Research. Il s'agit d'une maison hantée par le fantôme d'un vivant. Lisons-le :

Il y a quelques années, ma femme rêva, à plusieurs reprises, d'une maison dont elle décrit l'arrangement intérieur en tous ses détails, quoiqu'elle n'eût aucune idée de la localité où cette habitation se trouvait.

Plus tard, en 1883, j'ai loué à lady B..., pour l'automne, une maison dans les montagnes de l'Écosse, entourée de terrains pour la chasse, et d'étangs pour la pêche. Mon fils, qui se trouvait alors en Écosse, traita l'affaire sans que ma femme et moi ayons visité la propriété en question.

Lorsque je me rendis enfin sur place, sans ma femme, pour la signature du contrat, et pour prendre possession, lady B... habitait encore la maison ; elle me dit que, si je ne m'y opposais pas, elle m'assignerait la chambre à coucher qu'elle occupait d'habitude et qui avait été, pendant quelque temps, hantée par une petite dame, qui y faisait de continuelles apparitions.

Comme j'étais assez sceptique sur ces affaires-là, je répondis que j'aurais été enchanté de faire la connaissance de la mystérieuse visiteuse. Je me couchai donc dans cette chambre, mais je n'eus la visite d'aucun fantôme.

Plus tard, quand ma femme arriva, elle fut très étonnée de reconnaître, dans cette maison, celle de ses rêves. Elle la visita de fond en comble : tous les détails correspondaient à ce qu'elle avait si souvent vu en songe. Mais, lorsqu'elle descendit de nouveau dans le salon elle dit : « Pourtant, ça ne peut pas être la maison du rêve, puisque cette dernière avait encore, de ce côté, une série de chambres, qui manquent ici ». On lui répondit aussitôt que les pièces en question existaient réellement, mais qu'on n'y pénétrait pas par le salon. Quand on les lui montra, elle reconnut parfaitement chaque pièce. Elle dit pourtant qu'il lui semblait que l'une des chambres à coucher n'était pas destinée à cet usage, quand elle la visitait en rêve. Il résulta, en effet, que cette pièce avait été tout dernièrement transformée.

Deux ou trois jours après, ma femme et moi nous visitâmes Lady B... Comme elles ne se connaissaient pas encore, je présentai les deux dames l'une à l'autre. Lady B... s'écria aussitôt : « Tiens, vous êtes la dame qui hantait ma chambre à coucher ! »

Je n'ai pas d'explication à donner de cet événement. Ma femme n'a jamais eu, dans le cours de sa vie, aucune autre aventure de ce genre, que quelques-uns appelleront une coïncidence remarquable et que les Écossais appelleraient un cas de double vue. Ma chère femme était certainement la dernière personne au monde qui aurait laissé l'imagination battre son train. Je puis donc garantir, ainsi que peuvent le faire d'autres membres de ma famille, qu'elle a pu donner une description exacte et détaillée d'une maison qui était arrangée d'une façon assez spéciale, et cela bien avant qu'elle ou les autres membres de sa famille eussent seulement appris que la maison en question existait.

Vous pouvez librement donner mon nom aux personnes qui s'intéressent sérieusement aux recherches psychiques et qui pourraient désirer obtenir d'autres informations à ce sujet. Dans ce but, j'inclus ma carte de visite.

Que conclure de cette double observation ?

1° Une dame visitant, en rêve, une maison éloignée, dont elle décrit les diverses chambres ;

2° La propriétaire de cette maison voyant le fantôme de cette dame et le reconnaissant lorsqu'elle la reçoit en visite.

Je ne vois pas d'autre alternative que d'admettre un véritable transport

à distance de l'être humain sous une forme visible, et, par conséquent, l'existence d'un corps fluïdique, animique, astral, ou bien — ce qui n'est pas moins compliqué — une action télépathique de son esprit sur celui de la propriétaire, lui montrant son image.

Mais les autres exemples de doubles plaident en faveur de la première explication.

* * *

Il est souvent difficile de faire la part des hallucinations possibles. Comment, par exemple, interpréter la lettre que voici ?

Bergerac (Dordogne), 20 avril 1900.

CHER ET HONORÉ MAITRE,

J'avais neuf ans ; j'habitais, avec mon père et ma mère, Pontivy ; ils s'étaient absentés pour quelques jours, partis à Lorient pour affaires, et j'étais couché dans la même chambre que mon frère et la bonne. Deux jours s'étaient écoulés depuis le départ de mes parents.

Vers la moitié de la nuit qui précéda leur retour, je fus soudain éveillé par je ne sais quelle cause et je vis mon père, que je savais alors à Lorient, se promener dans la chambre, allant d'un meuble à l'autre, comme s'il avait cherché un objet caché ou égaré.

Je l'appelai plusieurs fois, mais il ne me répondit pas, ni ne se retourna vers moi.

Pendant un grand moment, je le regardai faire, puis je me rendormis.

L'apparition avait duré de *deux à trois minutes*.

Observations : 1^o Je ne vis ni entrer ni sortir mon père. Il se trouvait dans la chambre, alors que je me suis réveillé, et il s'y trouvait encore lorsque je repris mon sommeil interrompu, je ne sais comment ;

2^o Tout le temps que dura l'apparition, mon frère et la bonne continuèrent de dormir ;

3^o J'étais si bien réveillé, lorsque mon père m'apparut, que je me fis la réflexion suivante : Comment se fait-il que mon père soit ici ?

4^o J'étais dans mon état normal, puisque j'ai eu la présence d'esprit de l'appeler et que je n'ai éprouvé ni frissons, ni angoisse.

A vous, qui connaissez tant de choses, de juger cette apparition en chair et en os, qui m'a toujours paru inexplicable.

LAURENT M...

En fait, nous ne savons rien.

Il pourrait n'y avoir eu là qu'une hallucination.

Mais est-on satisfait de cette vieille explication ?

Et maintenant que nous connaissons les doubles, n'est-il pas plus indiqué de voir là un fantôme de vivant ?

J'ai signalé, sans en donner le détail, dans mon livre *Autour de la Mort* (p. 91), un fantôme de vivant rapporté par le baron Du Potet et par Schopenhauer, sur lequel je ne me suis pas étendu, faute de place, et qui mérite spécialement d'être présenté ici. Il s'agit d'une observation personnelle d'un certain M. Wilson, de Toronto, qui écrivait à Du Potet le 26 août 1854 (1) :

Le 19 mai dernier, j'étais à écrire à mon bureau. Tout à coup, je m'endormis, et je restai trois quarts d'heure en cet état. Je rêvai que j'étais dans la ville de Hamilton, quarante milles à l'ouest de Toronto, et que je parcourais différentes parties de cette ville pour y faire des recouvrements. Quand j'eus terminé mes affaires, je m'informai d'une dame qui prend un vif intérêt aux manifestations spirituelles. Je me présentai chez elle et je sonnai : un des domestiques vint et me ré-

(1) *Traité complet de Magnétisme animal*, 3^e édition, Paris, 1856, p. 560.

pondit que sa maîtresse, mistress D..., était sortie et ne rentrerait pas avant une heure. Je lui demandai un verre d'eau, qu'il me servit ; je le chargeai de mes compliments pour sa maîtresse, puis je repartis pour Toronto. Mon rêve finit là. Quelques jours après, une dame qui demeure en cette ville, dans la même maison que moi, reçut une communication de la dame d'Hamilton.

« Dites à M. Wilson, écrivait-elle, que, la première fois qu'il viendra chez moi, il veuille bien laisser son adresse, et qu'il ne m'expose pas de nouveau à courir à tous les hôtels de la ville sans pouvoir le rencontrer. Il est venu chez moi vendredi dernier (19 mai), a demandé un verre d'eau et s'est borné à laisser son nom et ses compliments. Il aurait bien dû rester un jour entier, sachant l'intérêt que je porte aux manifestations spirituelles. Je le gronderai bien la première fois que je le verrai. Tous mes amis ont éprouvé les mêmes regrets que moi de ce qu'il ne soit pas resté au moins un jour avec nous. »

Quand la correspondante de mistress D... me lut cette lettre, je ne pus pas m'empêcher de rire ; je lui fis observer que mistress D... et ses amis avaient sans doute été hallucinés, que je n'avais pas été à Hamilton depuis un mois, et qu'au moment où l'on prétendait m'y avoir vu, j'étais endormi dans mon bureau. La dame répliqua qu'il devait y avoir quelque malentendu, que mistress D... était une personne sur la parole de laquelle on pouvait compter. Je dis en riant que c'était sans doute mon esprit qui avait voyagé. Je priai cette dame d'écrire à mistress D... que j'irais à Hamilton dans quelques jours, que certaines personnes m'y accompagneraient, que j'irais chez elle et que je désirerais qu'elle ne prévînt pas ses domestiques de mon arrivée ni de celle d'aucune autre personne de Toronto, de manière que, quand je me présenterais, ils puissent distinguer quel est celui auquel ils ont parlé le 19.

Le 29 mai, j'allai à Hamilton, en compagnie de quelques amis. Nous nous rendîmes tout de suite chez mistress D..., que nous trouvâmes à la porte et qui nous fit entrer. Je la priai d'appeler ses domestiques, afin de vérifier s'ils pourraient me reconnaître. La maîtresse de maison les fit venir et leur demanda s'ils reconnaissaient une personne qui était déjà venue et s'était annoncée comme arrivant de Toronto. Deux des domestiques me reconnurent parfaitement pour le visiteur qui était venu le 19, et me donnèrent le nom de M. Wilson. Je ne les avais jamais vus auparavant.

Tout ce que je viens de raconter est parfaitement exact et peut être certifié par les témoins les plus honorables.

Je viens de vérifier ce récit sur l'original du texte de Du Potet et de constater qu'aucun mot n'y a été changé. Si nous le tenons pour authentique, la théorie de Schopenhauer sur la non objectivité des fantômes est à récuser, au moins pour celui-ci.

On peut lire dans *Les Hallucinations lélépathiques* (p. 280) que le capitaine Beaumont, habitant Londres, a vu sa femme arriver dans la salle à manger où il était à table avec sa mère, sa sœur et une amie, et traverser cette salle quoiqu'alors elle fût en voyage au pays de Galles. Il remarqua qu'elle avait une robe encore inconnue de lui. M^{me} Beaumont a confirmé cet habillement lorsque son mari lui raconta l'histoire. A ce moment, elle parlait de lui avec les amis chez lesquels elle était.

C'était là un dédoublement inconscient.

*
*
*

Il me paraît intéressant de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs l'extrait d'une lettre du général Legros à M. Léon Denis, datée de Digne, du 20 mars 1904, qui m'a été communiquée par celui-ci à la date du 15 juillet 1920. (Lettre 4.199 de mon enquête.)

Hier, un avocat de Digne disait devant moi avoir eu dans sa carrière un fait qu'il ne s'était jamais expliqué. Il défendait un paysan accusé d'être venu, *la veille de la Toussaint*, dans la nuit, vers 10 heures, voler chez une personne de Digne, qui employait sa fille en qualité de servante. Le témoignage de cette dame et de sa sœur, toutes deux absolument honorables, intelligentes et dignes de foi, était formel : « La nuit du vol, vers 10 heures, nous avons aperçu X... sortant du salon, traversant le vestibule ; il est sorti par la porte donnant sur la petite rue. Sa fille dit bien n'avoir pas reçu sa visite, mais nous l'avons vu, sans aucun doute. Quand nous l'avons appelé il a continué à se diriger vers la porte, sans répondre. »

Comme X... affirmait avoir passé la nuit, la veille de la Toussaint, à Saint-Cyr (Var), l'affaire fut renvoyée, et on procéda à une enquête qui établit que X... avait dîné, en effet, à 7 heures, chez le curé, qu'il avait passé à l'auberge une partie de la soirée avec 10 personnes qui en témoignaient, et que vers dix heures moins le quart il s'était couché à cette auberge, et qu'il avait fallu le réveiller pour prendre le train à 5 heures du matin. Or, jamais, malgré cet alibi nettement établi, les dames volées ne voulurent en démordre. Néanmoins, il y eut un non-lieu.

Pour moi, cet homme dormant à Saint-Cyr s'était extériorisé, et son double fluïdique était venu à Digne. Naturellement, je n'en ai rien dit à cet avocat, qui m'eût pris pour un fou.

Ces possibilités seraient des causes de complications inattendues dans la magistrature, et l'on comprend que l'on ait une tendance à les éliminer en principe.

Nous pouvons voir aussi, dans les *Proceedings* de la Société psychique anglaise, la très curieuse relation que voici (p. 398-403). Observation faite à Brighton, en mars 1912.

Miss Steele rapporte que M. Claude Burgess, invalide, demeurait chez elle (Sillwood Place) depuis quelques mois, lorsque, le 15 février, il partit pour sa résidence personnelle (10, Belgrave Place). Le 5 mars, pendant la nuit, elle se trouva éveillée au milieu de sa chambre, s'étant entendue appeler par M. Burgess, par trois fois, « Miss Steele ! Miss Steele ! Miss Steele ! » et lui répondant : « All right, I'm coming ». Très bien, j'y vais.

Elle alluma le gaz, chercha M. Burgess dans la maison, et ne le trouva pas. Il était 3 heures du matin.

Le lendemain, 6 mars, on lui apporta un papier de M. Burgess, dont elle fut surprise, attendu qu'il est paralysé et ne peut écrire que de la main gauche avec une extrême difficulté. Elle y lut ces lignes :

10, Belgrave Place, Brighton.

MA CHÈRE EMMA,

J'ai eu, à votre propos, un drôle de rêve *a funny dream* la nuit dernière. J'ai rêvé que vous m'apparaissiez, à 3 heures du matin. Cela n'a duré qu'un instant. Est-ce assez drôle ? *It's funny, isn't it ?*

Yours.

Claude BURGESS.

D'autre part, M^{me} Sarah Pellard écrivait à M. Baggaly, le 13 mars, qu'elle avait trouvé Miss Steele singulièrement pâle dans la matinée du 6 et que s'informant de sa santé elle lui avait raconté son rêve étrange.

L'enquête a discuté tous les détails de ce remarquable incident. M. Burgess expose que M^{lle} Emma Steele lui est apparue, vêtue de ses vêtements habituels, très distinctement, et pendant cinq secondes environ. Il n'a jamais eu d'hallucinations d'aucune sorte. Qu'était-ce que celle-là ? Un rêve ? Ce mot ne signifie rien. L'apparition montrait un être vivant bien éclairé.

Ainsi nous avons là une double transmission télépathique : apparition de fantôme coïncidant avec un appel.

Nous savons que les apparitions de doubles ne sont pas toujours des menaces de mort ; mais l'opinion très répandue qui les associe aux décès n'est pas sans valeur. Les coïncidences sont trop fréquentes pour ne pas mériter notre attention.

Encore un mot ici, en terminant cet article déjà trop long.

L'incident que voici se rapporte à un fantôme de vivant précédant la mort de très près.

Une petite fille de 10 ans, qui idolâtrait sa tante, admirablement belle, en était séparée au moment de la mort de celle-ci, qui se mourait de consommation au loin. Un matin, elle était couchée à côté d'une amie, nommée Lavinia, âgée de 14 ans, tandis qu'une autre amie, Caroline, âgée de 18 ans, dormait dans un lit voisin, lorsque sa compagne de lit lui cria : « Regarde ! ta jeune tante est couchée avec Caroline ! »

Voyant deux personnes dans le lit, écrit la narratrice, je sautai et courus vers ma tante, me demandant comment elle était arrivée.

Cette tante n'était pas morte ; mais elle mourut le même jour, en disant : « Maintenant, je puis mourir heureuse, car je viens de voir mon cher enfant ».

Ma mère me défendit de ne jamais parler de ce sujet. Cette histoire a été exposée en détail dans les *Phantasms of the Living* (II, p. 253). Nous pouvons l'inscrire avec certitude dans la catégorie des fantômes de vivants.

Il serait facile de multiplier ici les témoignages de la réalité de ces fantômes, dans toutes les conditions et sous toutes les formes. J'ai voulu simplement montrer aujourd'hui qu'ils sont aussi incontestables que les fantômes des morts et doivent être inscrits au nombre des documents métapsychiques à étudier scientifiquement.

Camille FLAMMARION.

Jaurès spiritualiste

Par un acte de la volonté nationale, les restes mortels de Jean Jaurès seront transférés au Panthéon le 23 novembre prochain, et cette grande figure prendra une place définitive dans l'histoire.

J'ai connu Jean Jaurès à Toulouse, dans le temps de sa jeunesse. Il n'était alors que professeur à la Faculté des Lettres, adjoint au maire, chargé du service de l'enseignement, et il habitait, avec sa famille, un modeste entresol de la place Saint-Pantaléon. Lorsque nous nous présentions chez lui avec mon ami Cadaux, receveur des hospices et président du groupe spirite, il nous accueillait avec cette bonté souriante qui le caractérisait et faisait, sans objections, droit à nos requêtes. Il s'agissait, pour nous, d'obtenir la salle des Conférences de l'ancienne Faculté, rue de Rémuzat, et, depuis lors, nous en eûmes la libre disposition chaque fois que nous voulions nous livrer à la propagande publique

dans la ville des capitouls et des jeux floraux. Plus tard, en 1891, lorsque parut mon premier livre : *Après la mort*, je lui en fis parvenir un exemplaire à Paris où, devenu député, il dirigeait le journal *l'Humanité* qu'il avait fondé. Le compte rendu donné par cette feuille fut très favorable, et, par cet article, comme par nos entretiens précédents, je vis clairement que Jaurès penchait vers nos doctrines.

Jean Jaurès était né en 1859, à Castres, c'est-à-dire au centre de ce pays des Albigeois, martyrs de la libre pensée et dont l'histoire est riche en scènes tragiques. Nous sommes là, dans ce Languedoc épris d'art, de poésie, de beauté qui possédait une culture intellectuelle et une civilisation raffinée, alors que la France du nord était encore à demi barbare. Jaurès, avec son éloquence imagée et son vaste génie, était comme une synthèse vivante, une personnification de cette race à la fois enthousiaste et pratique, formée par les courants ethniques les plus divers, fondus dans une unité harmonique. Dans tous ses discours et ses écrits on retrouve cette aspiration ardente vers l'idéal, vers la liberté et la justice, caractéristique de cette race originale et féconde qui a produit tant d'hommes célèbres.

Dois-je le dire, c'est au cours de réincarnations nombreuses que l'âme de Jaurès s'est enrichie des qualités, des facultés brillantes de ce pays. Son histoire fut la sienne, il a joui du rayonnement de sa pensée, il a souffert de ses maux, participé à ses épreuves, à ses douleurs, et s'est toujours inspiré de son génie.

Moi-même j'en ai ressenti l'ambiance dans les années de ma jeunesse passées en ce milieu, et il me semble en avoir gardé l'empreinte. Du fond de la vallée de l'Aude, que j'habitais alors, je pouvais contempler les crêtes de la Montagne Noire et ce pays du Minervoïis que Pierre de Cabarède défendit héroïquement contre les farouches croisés. Que de souvenirs historiques ! le sac de Béziers, la prise de la haute cité de Carcassonne et son vicomte Roger Trencavel, chargé de chaînes et jeté dans une fosse malgré la promesse formelle des chefs de la croisade. Puis le siège de Toulouse et cet épisode reproduit sur un panneau de la salle des Illustres, au Capitole : la baliste servie par des femmes d'où partit la pierre qui allait tuer Simon de Montfort.

Lorsque, avec mes amis toulousains, nous passions en revue ces événements mémorables, je sentais leurs âmes frémir à l'évocation de ce passé qui vit l'asservissement de leur petite patrie sous le joug impitoyable de l'Église et des rois. Car la flamme couve toujours en eux sous la cendre des siècles évanouis.



Revenons à Jaurès.

Chose rare chez un homme politique, son caractère était à la hauteur de son talent. Tous ses biographes s'accordent à lui reconnaître un naturel simple, droit, bienveillant pour tous, cordial pour les plus humbles. Son abord était facile, il s'échappait de sa personne comme une radiation de vérité, de sincérité, de bonhomie qui le rendait sympathique même à ses adversaires. Cependant, il savait se libérer des promiscuités, des vulgarités de son parti en se plongeant dans un labeur acharné, en élevant sa pensée vers les hautes sphères d'une philosophie large et sereine.

Sans être un ascète, ses habitudes étaient des plus modestes et son intérieur peu dispendieux. La description que fit M. G. Téry de son cabinet de travail, ce « pigeonier d'Auteuil », réduit à néant les calomnies de ses ennemis au sujet de son prétendu « luxe et de sa fortune ». La preuve est faite que Jaurès naquit et mourut pauvre.

Quant à son talent oratoire, afin de donner une idée de l'impression qu'il produisait sur tous, nous citerons ces lignes d'un de ses auditeurs, qui fut aussi un témoin de sa vie : « Jaurès était l'orateur parfait, intégral ; même lorsqu'il improvise il ne parle que de choses qu'il a étudiées à fond. Il s'adresse tout ensemble à la raison, aux sentiments et à l'oreille. Il est un artiste doublé d'un savant et d'un homme d'Etat. Plein de vigueur et de passion, il se possède pleinement. Il ne dit que ce qu'il veut et doit dire. Les pensées se suivent et forment un tout harmonieux... C'est un véritable athlète de la tribune. Il crie, il tonne, il tempête, il empoigne, il emporte l'auditeur, mais il ne cesse pas, en même temps, de l'éclairer et de l'instruire. Malgré sa voix monotone qui n'a rien d'agréable, mais qui agit plutôt comme une force élémentaire, il ne cesse pas d'intéresser. On sent la solidité, la vérité de tout ce qu'il dit. Si le débit est sans variété et dépourvu d'artifice, le caractère du discours change à chaque instant. De claires et fines pensées alternent avec des images somptueuses ; tantôt elles paraissent descendre d'une grande hauteur, tantôt elles jettent une masse de lumière éblouissante sur des problèmes en apparence inextricables. On se sent en présence d'une force supérieure, d'une force de bonté et de clarté. Un courant d'amitié s'établit entre l'orateur et son auditoire. Et on sort meilleur, de la salle où Jaurès vient de répandre les flots sonores et limpides de sa vigoureuse et saine éloquence.

Après l'avoir entendu, on voudrait être l'ami, le frère de tout ce qui vit et qui souffre. On semble être revenu d'un voyage à travers un pays idéal d'éternelle beauté, d'éternelle justice. »

Presque toute la vie de Jaurès a été une lutte pour le socialisme. Sans doute, il a pu commettre des erreurs et parfois côtoyer l'utopie, mais nous ne croyons pas qu'il se soit jamais rangé du côté des communistes moscovites comme l'a prétendu M. Renaud, lors d'une discussion récente à la Chambre. Jaurès n'écrivait-il pas dans un article de la *Petite République* intitulé *Mes raisons* : « Jamais je n'ai dit que le parti socialiste, maître de l'Etat, userait de violence dans l'Etat, pour abolir les traditions. Je n'ai jamais fait appel qu'à l'organisation graduelle de la liberté, qu'à la force intime de la science et de la raison. »

* * *

Voyons maintenant en Jaurès, le philosophe, et recherchons dans son œuvre sur quels points nous pouvons nous rencontrer. Au premier abord, elle nous apparaît comme une sorte de panthéisme idéaliste où toutes les formes du spiritualisme se rejoignent, se fondent dans une vaste et puissante unité. C'est, du moins, ce qui se dégage de sa thèse, publiée sous le titre : *La réalité du monde sensible* (1).

(1) *La réalité du monde sensible*, 2^e édition, 1902.

Mais cette thèse de sa jeunesse représente-t-elle la dernière pensée, la conception ultime de l'auteur ? Lui-même déclare : « Je n'ai pas la prétention puérile de n'avoir jamais changé en vingt années d'expérience, et je me garderai de dire que la vie ne m'a rien appris. »

A mesure qu'il avançait en âge, dit Lévy-Bruhl dans sa biographie (1), « les problèmes philosophiques et religieux s'imposaient de plus en plus à son esprit ». Il disait à ses amis « qu'il devait procéder par des suggestions de plus en plus nettes, avant d'aborder de front la question dans un ouvrage direct qu'il réservait pour sa vieillesse ». Loin de penser que le progrès social dût faire évanouir ces problèmes, il a écrit plus d'une fois que la Société nouvelle, fondée sur la justice, verrait se produire « un grand renouvellement religieux ».

Les formes religieuses actuelles disparaîtront, mais d'autres naîtront, car le sentiment et l'idée de l'infini sont indéracinables. « L'âme enfantine, dit Jaurès, est pleine d'infini flottant, et toute l'éducation doit tendre à donner un contour à cet infini qui est dans nos âmes. »

Ces paroles démontrent avec évidence que, si Jaurès avait vécu, il nous aurait doté d'une œuvre philosophique magistrale, mais la politique socialiste l'a entièrement absorbé et une mort prématurée a fait obstacle à ses projets.

Citons dans sa thèse ce qui mérite le plus de retenir notre attention :

« Quand le socialisme aura triomphé, disait-il, les hommes comprendront mieux l'univers. Car, en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, dans son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout, et que l'univers lui-même n'est qu'une immense aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté (1). »

Jean Jaurès, par ses conceptions philosophiques, se classe donc dans la grande Ecole Idéaliste et spiritualiste qui va de Platon à Bergson et aboutit, par la force et la logique même des choses, à la doctrine des Esprits. « Le besoin de l'unité, écrivait-il, est le plus profond et le plus noble de l'esprit humain. Tout moment de la durée retentit à l'infini dans les moments ultérieurs, et *l'Esprit, en franchissant les siècles d'un bond, retrouve la suite intelligible de ce qu'il a quitté*. Il n'y a pas de solution entre la vie et la mort... L'univers est une grande société de forces et d'âmes qui, sollicitées entre le bien et le mal, aspirent, du fond des contradictions et des misères, à la plénitude et à l'harmonie de la vie divine. »

Il est évident que Jaurès avait l'intuition des existences successives de l'âme, car cette plénitude ne saurait être acquise en une seule vie. Sa pensée se précise quand il parle de « l'évolution intérieure et profonde des forces et des âmes cherchant toutes dans l'infini le point d'où elles pourront le posséder ». « Tous concourent à une fin idéale et jouent ainsi un rôle dans l'immense harmonie du tout. »

Jaurès a même une vague notion du périsprit, comme d'une forme antérieure et permanente de l'être, qu'on en juge plutôt : « L'homme futur n'existe pas en réduction et cependant il y a une forme caractéristique de la vie qui enveloppe et harmonise, avant même qu'elles se déploient, les qualités les plus diverses de la vie. »

(1) Voir *Jean Jaurès*, par Lévy-Bruhl, professeur à l'Université de Paris, Edition F. Rieder et C^{ie}.

Ainsi la philosophie de Jaurès aboutit à cette idée de l'unité universelle qui, transportée dans l'ordre social, deviendra la solidarité universelle.

Jaurès ne négligeait pas de faire ressortir les conséquences funestes du matérialisme. Dans sa critique de cette théorie, il considérait « comme un sophisme le fait de vouloir constater certaines conditions organiques à tout phénomène de conscience, et de vouloir ramener à ces conditions la conscience elle-même ».

Ailleurs il décrit l'inquiétude et le vide dont souffre la pensée moderne : « Il y a, à l'heure actuelle, comme un réveil de religiosité, on rencontre partout des âmes en peine cherchant une foi. On a besoin de croire, on est fatigué du vide du monde, du néant brutal de la science : on aspire à croire... Quoi ? Quelque chose, on ne sait, et il n'y a presque pas une de ces âmes souffrantes qui ait le courage de chercher la vérité, d'éprouver toutes ses conceptions et de se construire à elle-même, par un incessant labeur, la maison de repos et d'espérance. Aussi on ne voit que des âmes vides qui se penchent sur des âmes vides comme des miroirs sans objet qui se réfléchissent l'un l'autre. On supplée à la recherche par l'inquiétude, cela est plus facile et plus distingué... Quiconque n'a pas eu, une fois, besoin d'une foi, est une âme médiocre. »

L'éducation du peuple était un des grands soucis de Jaurès. S'adressant spécialement aux instituteurs dans la *Dépêche de Toulouse* du 15 janvier 1888, il écrivait : « Il faut montrer aux enfants la grandeur de la pensée, il faut leur enseigner le respect et le culte de l'âme en éveillant en eux le sentiment de l'infini qui est notre joie et aussi notre force, car c'est par lui que nous triompherons du mal, de l'obscurité et de la mort... Un jour, ils seront hommes, et il faut qu'ils sachent quelle est la racine de toutes nos misères : l'égoïsme aux formes multiples. »

Jaurès veut donner à chacun, par l'exercice de la faculté de penser, « le sentiment de la valeur de l'homme » et, par là, inspirer à tous « le goût de la liberté sans laquelle l'homme n'est pas. »

Déjà, dans sa thèse sur *La réalité du Monde sensible*, on trouve cette phrase que nous offrons aux méditations des déterministes : « La vie, à travers toutes ses formes, n'en reste pas moins la vie avec son infinie liberté ». Et plus loin : « La liberté se mêle à la nécessité comme le hasard à la loi. »

Tout, chez Jaurès, dit son biographe, « se ramène à l'interprétation idéaliste du monde, à un idéalisme supérieur fécond, idéalisme qui a pour point de départ la réalité totale, car l'idée elle-même, les forces idéales de l'humanité, les impondérables ne constituent pas moins un aspect de la réalité. Ainsi tous les problèmes s'éclairent d'une lumière d'en haut transcendante... Pour lui, le socialisme, ainsi que la démocratie, constituent un principe *moral* supérieur.

* * *

On le voit par toutes les citations qui précèdent, la pensée de Jaurès, comme le vol de l'aigle, planait sur ces hauteurs dont l'enseignement des Esprits nous a ouvert l'accès. Sous des allusions à peine voilées, on y reconnaît les principes essentiels de leur doctrine : la notion des vies antérieures, l'évolution des âmes avec ses degrés, ses étapes innombrables et jusqu'à la prescience de cette forme subtile, permanente de l'homme que nous nommons le périsprit. Puis ce sont

les perspectives de la vie infinie et la communion finale des êtres dans l'harmonie universelle.

En dehors de ces vues clairement exprimées, on peut regretter que Jaurès se soit trop souvent complu dans des abstractions métaphysiques qui rendaient sa philosophie obscure, peu compréhensible pour son entourage. Mais, s'il avait vécu, il nous aurait donné davantage. Ainsi qu'il se le proposait, grâce à ses intuitions profondes et à son prestigieux talent, il nous aurait laissé une œuvre puissante, capable d'influencer son temps et son milieu en procurant au socialisme ce qui lui manque le plus, c'est-à-dire une orientation élevée.

La balle d'un déséquilibré mit fin prématurément à cette existence laborieuse. La grande âme de Jaurès plane maintenant au-dessus de nous et s'associe parfois à nos travaux.

Peut-être nous sera-t-il donné prochainement de faire connaître les jugements que lui suggère la vie de l'espace, cette vie spirituelle aux richesses incalculables, aux horizons sans fin.

LÉON DENIS.

(A suivre.)

L'essence de la religion

N'êtes-vous pas étonné de la difficulté qu'on éprouve souvent à définir avec précision les choses dont on parle le plus ? Est-il rien au monde qui nous soit plus familier que la religion, puisque, plus ou moins, nous en trouvons presque tous la trace dans notre propre expérience ? Elle s'impose sans cesse à notre attention par une multitude de détails, la plupart bien apparents, les églises, les couvents, les sonneries des cloches, la soutane des prêtres rencontrés dans la rue, la prière que vous enseigna, votre mère, le souvenir, déjà lointain, de vos années de catéchisme, la voix du chantre aux enterrements, les croix qui se dressent un peu partout, l'affluence des fidèles dans les lieux du culte aux grandes solennités, et tant d'autres traits de la vie publique ou privée, d'où il semble résulter que vous devriez pouvoir répondre sans hésitation à cette question : Qu'est-ce que la religion ?

Vous êtes, on veut le supposer, parfaitement au clair sur ce sujet. Dans ce cas, je connais des théologiens qui, très volontiers, vous demanderaient des renseignements, car les docteurs ne s'entendent guère. Sans savoir, au juste, si vous avez une opinion arrêtée, on vous fait en ce moment une proposition acceptable. C'est que nous nous aventurons ensemble sur ce terrain, sujet à discussion, parce qu'on l'envisage de points de vue différents. Si nous ne parvenons pas à nous accorder, nous aurons du moins l'avantage de détourner, pendant quelques instants, notre esprit des banalités de la vie ordinaire pour nous entretenir d'une idée pour le moins intéressante. Essayons donc.

Il est une affirmation dans laquelle nous sommes sûrs de nous rencontrer, c'est celle de notre faiblesse. A quel degré de la hiérarchie le sort vous a-t-il

placé, grâce à votre mérite ou simplement au hasard de la naissance ? Peu importe ; on ne veut pas s'en enquérir. Que vous soyez un modeste ouvrier vivant de votre salaire avec le souci du lendemain, ou un gros financier dont le coffre-fort regorge de valeurs solides, très certainement vous avez eu plus d'un motif de maugréer contre la destinée. Parce que vous habitez une maison somptueuse, le public, porté à juger superficiellement d'après les dehors, vous croit un homme très heureux ou du moins fort peu à plaindre. Si vous avez des chagrins, ayez le bon goût de ne pas vous lamenter devant des pauvres ; ils diraient tout bas qu'ils échangeaient volontiers leur situation contre la vôtre, car, aux maux dont vous souffrez, maladies, deuils, contrariétés, ils ajoutent celui de privations de toutes sortes et la perspective de l'hôpital dans le cas où ils deviendraient incapables de gagner leur vie. Cette préoccupation assombrit l'âme de bien des nécessiteux.

Nous sommes tous, ici-bas, des créatures misérables ou en train de le devenir. Où que nous allions, une épée de Damoclès, suspendue sur notre tête, nous suit partout, pour tomber tôt ou tard. Pensez aux rois en exil, qui consomment le reste de leur vie dans le regret d'une grandeur disparue.

Fort heureusement dans votre misère la Nature vous a donné la faculté d'oublier, grâce à laquelle vous ne songez guère aux maux passés et vous vous inquiétez peu de ceux qui vous guettent, assez content du présent pourvu qu'il soit supportable. Quand vous pensez à votre condition, en somme si précaire, il vous arrive, quoique vous n'apparteniez pas à l'espèce des dévots, d'invoquer un secours, même dans des accès d'imprécation, tant l'âme humaine est pétrie de contrastes. Vous prononcez le nom de Dieu ; vous vous sentez sous sa dépendance et, par la prière, vous vous rangez dans la catégorie des âmes enrôlées sous la bannière de la religion, sauf à vous dédire l'instant d'après.

L'homme foncièrement religieux croit à l'existence d'un ou plusieurs êtres invisibles et supérieurs qu'il adore et de qui il attend une assistance, soit dans l'isolement, soit en communion d'esprit avec des coreligionnaires. Il leur assigne les attributs de la personne, l'intelligence, la volonté, des sentiments de réprobation ou d'amour, avec le pouvoir de répondre à des sollicitations par des grâces. Il ne se borne pas à une aspiration vers l'infini, l'idéal, l'absolu. Ces termes ne disent rien de précis à l'immense majorité des adorateurs ; c'est à peine s'ils sont compris de ceux qui les emploient doctoralement.

Sans doute, du haut au bas de l'échelle spirituelle, on concentre dans la divinité toutes les perfections, telles du moins qu'on est capable de les concevoir ; quel que soit leur développement intellectuel et moral, malgré des divergences parfois profondes, les adeptes de la religion se rencontrent sur le terrain commun de la prière adressée à des protecteurs ayant conscience d'eux-mêmes. Ils sont tous imbus d'anthropomorphisme.

Mais ce Dieu généralement invoqué, chacun le fait à son image, enfermé dans le cadre de son esprit, de son caractère et de ses préjugés. Allez dans n'importe quel lieu de culte ; ces gens, assis sur les mêmes bancs, attentifs à la voix d'un prédicateur exposant la doctrine, paraissent unis dans la profession d'une foi commune ; il y a pourtant, malgré la similitude des expressions, d'énormes dissemblances d'idées.

Il se produit dans certaines âmes un mélange de matérialisme et de spiritualité où il est difficile de discerner la pureté de l'Évangile. N'avez-vous ja-

mais eu affaire à des dévots dont la piété était toute à la surface ? En grattant, vous ne trouviez, sous une légère couche de vernis, que du bois de qualité très inférieure, le plus souvent vermoulu. Profondément égoïstes, ils ne songeaient qu'à leur intérêt personnel, sans se soucier de celui du prochain. Oh ! certes, ils ne manquaient aucun office, toujours placés bien en vue, le visage recueilli, avec un air de béatitude comme s'ils avaient tiré à eux toutes les faveurs du Père céleste. Quand ils avaient récité leurs patenôtres, ils se croyaient en règle avec leur conscience, jugeant sévèrement leurs semblables, donnant très peu aux collectes pour les pauvres, quoiqu'ils eussent de belles rentes et que leur nom figurât dans les comités d'œuvres de charité, capables de participer inognito à des plaisirs non canoniques, percés à jour malgré leur habileté à dissimuler, les pires ennemis de la religion, parce qu'ils fournissaient aux incrédules des arguments contre elle.

Ce qu'il y a de pire chez les parasites du sanctuaire, c'est qu'ils ne conçoivent pas la piété sans amertume, comme s'il n'était possible d'aimer Dieu qu'en détestant les dissidents. N'admettez-vous pas intégralement leur credo, ils vous font grise mine ; au moyen âge, ils auraient voté des deux mains pour qu'on vous brûlât en grande pompe.

Laissons-les de côté pour aller à la rencontre d'une autre catégorie de dévots plus estimables, quoiqu'ils manquent d'élévation. Dans leur infériorité, ils ont au moins le mérite de n'être pas hypocrites. Ils ont des ailes trop courtes pour s'envoler ; il serait injuste de leur en faire un vif reproche, puisque la nature les a ainsi constitués. Vous étonnez-vous qu'un pingouin ne plane pas comme un aigle ? Leur piété consiste en mesures pratiques, ayant quelque ressemblance avec le fétichisme des hommes primitifs. Ils se représentent le Bon Dieu comme un potentat trop lointain dans sa majesté pour être facilement abordable ; mais ils ont la ressource de s'adresser à des intermédiaires dont ils se font des images visibles, mêlés à leur vie, disposés à les écouter et capables de les secourir. Ils les accablent de sollicitations, à la manière d'un enfant qui, sans la moindre crainte d'être importun, attend de son père toutes sortes de bienfaits, persuadé qu'il ne saurait lui rien refuser, parce qu'il possède un pouvoir illimité. Pour les gagner à leur cause, ils cherchent à les amadouer par les promesses les plus engageantes. Ils allument des cierges devant leur statue, ils leurs offrent des gerbes de fleurs, ils marmonnent à l'infini des litanies, ils vont en pèlerinage à Lourdes. C'est bien le moins qu'ainsi honoré, l'intercesseur leur accorde son assistance.

Que ne lui demandent-ils pas ! Parmi leurs prières, il en est de profondément respectables, celles qui ont pour objet la guérison d'un cher malade ou la conversion d'un membre égaré de leur famille. Le cœur a parfois des espérances dont on n'ose pas sourire, même lorsque la raison semblerait vous y autoriser. Mais que penser de ceux qui implorent leur saint pour attraper un bon numéro à la loterie, gagner un procès, évincer un concurrent ou préserver de la fièvre aphteuse leurs bœufs ? Le Maître de l'univers devrait, se mettant entièrement à leur disposition, faire constamment des miracles, en leur faveur et intervenir dans le jeu des lois de la nature, dût-il pour leur plaisir, nuire à des solliciteurs plus méritants. Le côté purement moral de la religion ne fixe pas leur attention. Ils n'ignorent pas, si peu qu'ils aient suivi les instructions du catéchisme, que la pratique est la pierre de touche d'une bonne

dévotion ; mais ils n'ont aucun scrupule à se faire une morale à leur portée, par conséquent des plus vulgaires. Et ne croyez pas que cette infirmité atteigne seulement ceux que, dans les salons, on appelle les petites gens ; elle sévit dans les milieux réputés, au point de vue mondain, très distingués. On est élégamment vêtu, on a de belles manières, on s'exprime avec une désinvolture aristocratique, et, dans une tête parée à la dernière mode, foisonnent des superstitions vieillottes. « La religion catholique, dit Schopenhauer, est une institution pour mendier le ciel qu'il serait trop incommode de mériter. Les prêtres sont les intermédiaires de cette mendicité. » Enlevez à ce jugement ce qu'il a de trop aigu : vous lui trouverez une certaine vérité.

* *

Que d'individus ont l'air, en y mettant de l'arrogance, de rapetisser les choses les plus grandes ! Pénétrez dans les cercles spirites : êtes-vous sûr de vous y sentir en bien meilleure compagnie ? Braves gens ordinairement, il faut le reconnaître, mais si simples parfois ! Beaucoup d'entre eux, et en cela ils méritent notre sympathie, plongés dans le deuil, ne songeant qu'à communiquer avec des défunts amèrement regrettés, ou, du moins, à obtenir des preuves d'identité qui, valant pour d'autres, valent pour tous. Avec les curieux en quête de phénomènes supranormaux, pour se distraire ou pour s'instruire, sans avoir la préoccupation de s'améliorer, il y a les calculateurs qui voudraient obtenir des Esprits des indications utiles, par exemple s'ils réussiraient dans telle entreprise, ce que fait un parent éloigné, ou même, le cas s'est produit, comment tournera la maladie d'une bête de prix qu'ils sont menacés de perdre. Puisque les personnalités invisibles peuvent entrer en rapport avec nous, il ne nous appartient pas de fixer les limites de leurs moyens d'action. Il serait sage, dans notre ignorance, de nous montrer pleins de réserve, trop heureux, à défaut de réponses matériellement avantageuses, d'obtenir de sa survivance une preuve qui est une garantie de la nôtre. Mais par un égoïsme inconsidéré, ils se jettent dans des imaginations bizarres. Il en est qui, enrégimentés dans un parti, comme les sectaires d'une Eglise, auraient une tendance à parquer le spiritisme dans une doctrine immuable, sous l'autorité d'un maître incontestablement supérieur, mais non infailible. Il faut s'attendre à ce qu'il soit desservi par des intransigeants d'une étroitesse insupportable. L'humanité, dans sa marche à l'idéal, est toujours accompagnée des mêmes défauts, de sorte que, malgré ses progrès, les réformateurs, les apôtres et les polémistes auront des luttes à soutenir.

* *

Après nous être arrêtés dans une région inférieure, essayons maintenant de nous élever vers les sommets, sur les traces des meilleurs d'entre les hommes religieux. Ils ont, eux aussi, devant les forces de la nature et au sein des épreuves, le sentiment de leur dépendance et le besoin d'une protection, mais avec une notion épurée de la divinité et un intelligent désintéressement. Votre expérience de tous les instants ne vous dit-elle pas que le monde est soumis à des lois qui agissent aujourd'hui comme elles agissaient hier, et semblent ne pas comporter des exceptions ?

Pénétré de cette idée, vous y conformez avec sagesse votre conduite et

vous n'allez pas à l'encontre, en comptant sur des variations qui, très vraisemblablement, ne se produiraient pas. Croyant à l'existence de Dieu, tout en vous sentant impuissant à déchiffrer l'énigme de l'univers, vous le supposez capable d'intervenir dans le cours ordinaire des choses pour le modifier à votre avantage ; cependant, lorsque vos prières sont suivies d'événements favorables, vous auriez de la peine à prouver que vous connaissez assez toutes les lois de la nature pour certifier que vous avez obtenu de vrais miracles. L'ordre qui règne dans le monde vous inspire l'idée d'un Ordonnateur dont il vous est impossible d'approfondir les desseins. Dans votre incompetence, vous vous arrêtez au parti le plus sensé, celui de vous soumettre à sa volonté, avec la conviction qu'il a tout disposé, quelles que soient les apparences, pour le bien final de ses créatures. Vous estimez qu'il y a du ridicule à solliciter constamment ses faveurs, comme s'il avait besoin de nos renseignements pour prendre des décisions à notre égard. Vous vous sentez dans ce monde comme dans une maison intelligemment administrée où la raison finira par avoir raison. La croyance à un ordre suprême de justice et de bonté sur le fonctionnement duquel vous comptez, parce que votre conscience vous en fait un devoir, suffit à vous rassurer au milieu des traverses, en attendant les compensations de l'au-delà. Cette magnifique assurance vous accompagne dans tous les sentiers de la vie, pour en adoucir les aspérités ; elle est un cercle de lumière dans lequel vous apparaît le Protecteur. Animé de ces sentiments, vous vous préparez à cet avenir par une conduite élevée au-dessus de l'honnêteté vulgaire, dominé par le souci du perfectionnement moral, pénétré de l'amour de Dieu et du prochain. Parvenu à ce degré de spiritualité, vous prenez rang parmi les hommes religieux à qui les incrédules n'osent pas refuser leur respect.

Or, le Spiritisme bien compris vous aide à gravir ces hauteurs. Certes, on peut sans lui croire à la survivance ; il y aurait de l'impertinence à insister sur cette constatation. Il n'est pas moins vrai qu'en ce moment une multitude toujours croissante de gens, réfractaires aux dogmes des Eglises sans être foncièrement hostiles à la religion, sont impressionnés par des phénomènes supernormaux qui paraissent dus à l'action des morts, d'après le témoignage de savants des plus autorisés. La doctrine de l'immortalité revêt de la sorte un caractère positif qui rend pensifs des incrédules inaccessibles à l'argumentation des prêtres ; on voit même des fidèles que la nouvelle science fortifie dans leur conviction. C'est un horizon vaste et émouvant qui s'ouvre devant l'esprit. L'homme, dans sa misère, prend une fois de plus conscience de sa grandeur, à la lumière de cette révélation. La pensée d'un avenir au delà de la tombe où il progressera l'incline davantage à l'adoration, parce que cette espérance convient à son âme avide d'ordre et de justice, deux biens qui ne se réalisent pas sur cette terre. Il lui est parlé d'une évolution, possible pour les méchants comme pour les bons, grâce à laquelle chacun, en réparant ses fautes, améliorera sa condition.

Cette doctrine qui, envisagée avec élévation, n'apparaît pas, loin de là, comme un encouragement à la vie relâchée, répond aux exigences de la raison, tandis que celle d'un enfer où, pour des fautes d'un jour, on souffre horriblement pendant l'éternité, répugne tellement à la conscience qu'on a de la peine à la prendre au sérieux.

Le spiritisme, solidement établi sur le fondement de la religion, proclame

le Dieu protecteur qui a mis en nous des germes de développement destinés à fructifier dans une autre vie. L'âme se repose de cette espérance qui contribue à la rendre meilleure.

*
*
*

En résumé, quelle est l'essence de la religion ? L'homme vulgaire, que vous coudoyez à chaque instant, s'estime très religieux s'il adhère à la confession de foi de son Eglise, s'il participe aux sacrements, s'il assiste régulièrement aux offices, dût-il, dans sa vie de famille, dans l'exercice de sa profession, dans son commerce, dans ses relations de société, ne pas se montrer d'une délicatesse scrupuleuse. Les bonnes paroles ne lui manquent pas, surtout quand il s'agit de critiquer la conduite du prochain dont il discerne, avec perspicacité, les moindres défauts. Il lui arrivera de s'accuser, comme un bon chrétien, de ses péchés, quelquefois même avec exagération ; mais ce n'est guère qu'un simulacre de pénitence, un des aspects de son formalisme, fier de ses mérites, il se croit sous la protection de Dieu, qui fait en sa faveur des miracles. Au contraire, l'homme de sentiments élevés a l'œil ouvert sur lui-même plutôt que sur les autres. Il ne sépare pas la piété de la pratique du devoir. Le Dieu qu'il adore humblement est le dynamisme universel, la puissance consciente d'elle-même qui préside à la destinée de tous les êtres, et il prend pour règle ces paroles du Christ : « Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ; toutefois, que ta volonté soit faite et non la mienne ! »

Ici se pose une question redoutable : Comment concilier l'idée d'un Dieu protecteur avec l'existence du mal ?

Alfred BÉNÉZECH.

Réponse à quelques objections mal fondées

De temps à autre, on voit formuler dans les revues métapsychiques et spiritiques des objections théoriques contre l'hypothèse spirite ; objections que j'enregistre avec soin, en me proposant de les examiner, d'abord séparément, puis toutes ensemble, étant bien convaincu que, si l'on veut réaliser, sans se fourvoyer, le but commun de tous les chercheurs — c'est-à-dire la poursuite impartiale de la Vérité — il importe d'en tenir le plus grand compte. En effet, lorsque les objections proviennent de personnes compétentes, elles contribuent incomparablement à permettre que la lumière soit faite sur une question. On pourrait les comparer à des poteaux indicateurs des différentes routes qui se croisent avec le grand chemin conduisant à la Vérité et dans lesquelles s'égarent facilement les voyageurs trop confiants en leurs facultés d'orientation.

Les objections dont il s'agit sont plus intéressantes encore quand elles ne sont pas avancées par des oppositeurs intransigeants, mais par des chercheurs qui sympathisent à l'hypothèse spirite.

L'un de ces chercheurs sympathisants, qui énonce souvent des objections de cette sorte, c'est M. René Sudre, le critique fort compétent de la *Revue*

Mélapsychique ; je prends note de ses objections avec un intérêt spécial, en me proposant de les coordonner et d'en faire l'objet d'articles critiques spéciaux, dont celui-ci est le premier et dans lequel je discute des objections qui me concernent personnellement.

*
* *

Dans le numéro de mars-avril de la *Revue Mélapsychique*, M. Sudre m'adresse une première critique théoriquement très importante, puisqu'elle tend à ébranler la validité du principal critérium de preuve en faveur de l'hypothèse spirite : celui fondé sur la « convergence des preuves ». Ceci, à propos d'un article que j'avais publié dans la Revue en question et dans lequel je faisais ressortir la grande importance du fait, que l'hypothèse spirite est à même de surmonter triomphalement le difficile essai scientifique de la « convergence des preuves », essai auquel doit se soumettre toute hypothèse pour obtenir le titre de vérité démontrée. L'article en question contenait le paragraphe suivant :

Je ne cesserai donc jamais de répéter que les défenseurs de l'hypothèse spirite ne tirent, d'une façon spéciale, leurs preuves, ni des cas d'identification personnelle des défunts, ni des cas d'apparitions de défuntes au lit de mort ; ni des phénomènes de « télékinésie » et « musique transcendente » au lit de mort et après la mort ; ni de ceux de « bilocation » à l'instant pré-agonique ; ni de l'existence subconsciente de facultés surnormales, indépendantes de la loi de sélection normale ; ni des phénomènes de hantise ; ni des manifestations de clairvoyance dans l'avenir ; ni des cas de matérialisations de fantômes qui vivent et qui parlent ; ils déduisent leurs preuves de tout l'ensemble et de l'évidence cumulative de toutes ces preuves. Est-ce bien entendu ?...

Or, voici le commentaire de M. Sudre :

On pourrait reprendre M. Bozzano sur la faute de logique qui consiste à voir une preuve suffisante dans l'ensemble de dix preuves jugées séparément insuffisantes par les adversaires (page 201).

Donc, selon M. Sudre, dix bonnes preuves convergentes vers la démonstration d'une hypothèse ne suffisent point à atteindre le but, à moins que chacune d'entre elles, prise à part, ne soit suffisante pour démontrer l'hypothèse envisagée. Je remarquerai d'abord que, s'il en était ainsi, ce serait vain et absurde de demander, dans le domaine scientifique, l'essai si redouté de la « convergence des preuves » pour soutenir les hypothèses. En effet, si chacune des preuves réunies dans ce but devait préalablement suffire par elle-même à démontrer l'hypothèse à examiner, alors l'essai de la « convergence des preuves » se réduirait à la perte de temps insensée de vouloir prouver ce qui est déjà prouvé.

Ceci dit, je ferai noter que pour démontrer l'erreur de l'argumentation de M. Sudre, il suffit de rappeler que toutes les hypothèses ou les théories scientifiques, en commençant par celle de la gravitation universelle pour en venir à celle de l'évolution de l'espèce, se basent sur un nombre plus ou moins important de preuves tirées des faits ; preuves qui, prises une à une, seraient insuffisantes pour prouver une théorie, mais qui la prouvent, par contre, si on les considère cumulativement, parce qu'elles concourent toutes à en montrer le bien fondé, alors que dans leur ensemble elles ne peuvent s'expliquer par aucune autre théorie.

Cette épreuve suprême exigée pour les hypothèses scientifiques a été appelée bien à raison « l'épreuve cruciale », parce qu'elle représente le critérium de

plus grande certitude qu'on puisse concilier avec la nature « finie » de l'intelligence humaine.

Or, le cas de l'hypothèse spirite est absolument identique. Elle est fondée sur un nombre imposant d'excellentes preuves tirées des faits, qui — si l'on veut — prises séparément, paraîtraient insuffisantes pour démontrer l'hypothèse en question, mais qui, envisagées cumulativement, la confirment d'une façon admirable, parce qu'elles convergent toutes vers la démonstration qu'on a en vue, comme vers un centre, alors que, dans leur ensemble, on ne peut absolument pas les expliquer par une autre hypothèse. Il s'ensuit que, si l'on n'admet pas la validité d'une démonstration basée sur la « convergence des preuves », alors il ne reste qu'à condamner en masse à l'ostracisme toutes les hypothèses et toutes les théories scientifiques, sans aucune exclusion ; en d'autres termes, il ne reste qu'à renoncer à la science. Je m'empresse d'ajouter qu'en réalité, ce n'est vraiment pas le cas d'y renoncer, puisque, quel que puisse être l'avis de quelques oppositeurs, le critérium de preuve en question est logiquement invulnérable et scientifiquement inébranlable ; il est même le suprême, l'unique critérium de preuve à la disposition du savoir humain.

Et non pas uniquement du savoir, mais de tout jugement humain. En effet, les peuples civilisés l'emploient en toutes les circonstances de la vie sociale, depuis les magistrats qui prononcent des sentences d'absolution ou de condamnation sur la base de la *convergence des preuves* recueillies pour montrer l'innocence ou la culpabilité du prévenu (preuves qui, prises séparément, sont presque toujours incomplètes, indiciaires, insuffisantes à éclairer les juges), jusqu'aux industriels, aux commerçants, aux banquiers, qui achètent ou vendent des marchandises ou des titres sur la base de la *convergence des preuves* qui leur parviennent au sujet de l'activité ou de la stagnation des différents marchés relativement aux articles de leurs trafics (preuves qui, examinées isolément, ne suffiraient pas à éclairer les intéressés sur le sujet dont il s'agit).

En somme, on peut réellement être étonné que des personnes d'un talent indiscutable et d'une remarquable érudition, puissent tomber en des hérésies sophistiquées telles que celle dont nous nous occupons ; mais le phénomène s'explique par des préventions exagérées contre telle ou telle théorie.

* *

En passant à examiner d'autres objections que mon contradicteur m'oppose « en rangs serrés » dans la livraison de mai-juin de la même *Revue Métapsychique*, à propos de mon récent ouvrage sur les *Phénomènes psychiques au moment de la Mort*, je pré mets qu'elles sont vraiment trop nombreuses pour qu'il me soit possible de les discuter toutes dans les limites d'un article ; je me bornerai donc, au moins pour le moment, à m'occuper des six principales.

Je commence par celle qui se rapporte aux « Phénomènes de télékinésie au moment de la mort », au sujet desquels M. Sudre remarque qu'on parvient à les expliquer en supposant qu'en ces circonstances il s'agit d'un phénomène télépathique ayant engendré l'autre télékinésie. Et il écrit :

En télémechanique, l'énergie qui sert à produire le phénomène à distance ne provient pas du poste émetteur ; elle est fournie par un « relais » qu'il suffit d'une émission hertzienne ordinaire pour actionner. Or, dans notre cas, le relais est constitué par le percipient, dont les facultés

médiuniques latentes sont déclanchées par l'acte télépathique. L'impact peut rester subconscient pendant quelque temps, ce qui expliquerait le retard du phénomène. Il n'y a dans tout ceci rien que de très cohérent, et B... lui-même est forcé d'admettre que, dans certains cas, « les esprits des défunts soutirent de la force vitale aux organismes des individus présents ». C'est la théorie du relais, avec cette différence que nous disons « l'esprit du moribond », au lieu de « l'esprit du défunt ».

Je vais démontrer que l'hypothèse de mon critique n'est pas conciliable avec les faits, et qu'il n'y a point d'incohérences dans ce que je remarque et j'affirme. Dans ce but, il est bien d'observer d'abord que, si les faits se déroulaient comme il le suppose, il faudrait que le phénomène de télékinésie (la chute d'un tableau, l'arrêt d'une pendule, le déplacement d'un objet), fût constamment précédé par un phénomène de télépathie, engendrant l'autre de télékinésie. Au contraire, hormis en quelques cas spéciaux, il n'y a pas d'exemple de cette nature. Lorsque se produisent des phénomènes de télépathie au moment de la mort, on ne remarque pas de phénomènes de télékinésie, et quand se produisent des cas de télékinésie, il n'y a pas de phénomènes de télépathie. Tel est le résultat de l'analyse comparée ; et s'il en est ainsi dans la pratique, il n'est pas loisible de soutenir une hypothèse qui se base arbitrairement sur une condition de fait non existant en réalité.

Sans compter que la même hypothèse est inconciliable avec la manière dans laquelle se réalisent ces manifestations. A l'appui de ce que j'avance, je rapporte un exemple que j'extraits de mon livre : *Les Phénomènes de Hantise* (page 136).

Le D^r Vincent Caltagirone raconte qu'ayant eu un jour, chez lui, une longue discussion avec un de ses amis, appelé Benjamin Sirchia, au sujet de la survivance de l'âme, M. Sirchia, ferme matérialiste, promit au docteur que, s'il lui arrivait d'être le premier des deux à mourir, il viendrait lui annoncer la grande nouvelle de sa survivance, en se faisant reconnaître par une manifestation spéciale : celle de briser quelque chose dans la lampe à suspension de la salle à manger, où ils se trouvaient. Etant, en effet, décédé le premier, loin de sa résidence et à l'insu du D^r Caltagirone, il tint sa promesse, en s'annonçant d'abord par de petits coups frappés dans la suspension, ensuite en fendant la tulipe mobile surmontant le tuyau en verre de la lampe à pétrole et en déposant sous la lampe, en ligne perpendiculaire, le morceau détaché de la tulipe ; c'est-à-dire, en le déposant là où il n'aurait pas pu tomber naturellement, à cause du récipient du pétrole, qui l'aurait empêché. — Il faut noter que les premières manifestations des petits coups rythmiques frappés sur la suspension avaient commencé *trois jours après* le décès de Benjamin Sirchia et se renouvelèrent durant cinq à six jours de suite, jusqu'à ce qu'on parvint à briser quelque chose dans la lampe ; quand le but fut atteint, un coup formidable, comme d'une canne frappée violemment sur la table, en donna l'avis. Les manifestations cessèrent depuis ce moment ; évidemment parce que la promesse avait été tenue.

Tel est le fait. Maintenant, selon l'hypothèse de mon contradicteur, il faudrait supposer que Benjamin Sirchia, mourant, ait télépathisé la nouvelle de son décès imminent au D^r Caltagirone, qui l'aurait reçue et gardée à l'état latent durant *trois jours et trois nuits* ; jusqu'au moment où, enfin, le message latent s'est ravivé et a jailli dans la conscience normale ; toutefois, non pas

sous la forme télépathique, mais en se transformant dans un phénomène complexe de télékinésie d'une tournure intentionnelle ; télékinésie qui — en vertu de la théorie du « relais actionné par l'impact télépathique » — se serait renouvelée pendant cinq à six jours de suite, jusqu'au moment où la promesse faite par le décédé en son vivant a été scrupuleusement accomplie.

Telle est l'explication des faits, conformément à mon contradicteur. Je rappellerai d'abord ce que je viens de dire : que dans les cas dont il s'agit on ne rencontre pas d'indices de phénomènes télépathiques précédant et engendrant celui télékinésique. Or, il n'est guère conforme aux méthodes de recherche scientifique d'en supposer l'existence pour faciliter la démonstration d'une hypothèse lorsque rien n'autorise à le faire ; au surplus, ce serait d'autant plus absurde et inadmissible de les supposer dans le cas en question, qu'il faudrait sous-entendre que le phénomène télépathique, arrivé au moment de la mort, serait resté latent dans la subconscience du percipient durant trois jours et trois nuits, pour se réveiller ensuite et déclencher un courant d'énergie médiumnique, persistant dans ses tentatives bien déterminées au cours de cinq à six jours consécutifs — toutes des suppositions gratuites et invraisemblables jusqu'à l'absurde. Il en résulte que, pour le cas dont il s'agit, il faut absolument exclure l'hypothèse du phénomène télépathique engendrant celui télékinésique ; et comme l'objection de mon contradicteur se fonde exclusivement sur cette induction, on ne peut l'accueillir ; elle n'offre aucune valeur scientifique ; elle tombe inexorablement.

A l'appui de ce que j'affirme, il ne sera pas inutile d'ajouter que l'incident final de la manifestation complexe que nous venons d'exposer a eu lieu tandis que le Dr Caltagirone se trouvait dans son bureau, et sa sœur (seule dans la maison avec son frère) était à la fenêtre d'une autre chambre ; ils accoururent tous les deux en entendant le grand coup d'origine surnormale (évidemment battu pour les faire accourir). Toutes ces circonstances ne prouvent-elles pas l'existence d'une intentionnalité étrangère aux percipients, qui a persévéré durant cinq à six jours consécutifs à la poursuite du but qu'elle se proposait d'atteindre ? Selon mon contradicteur, par contre, la genèse et le déroulement des faits devraient être attribués à un phénomène télépathique qui se serait produit *huit jours avant* la réalisation de l'incident final.

Je remarquerai, en outre, que la circonstance des trois jours d'intervalle entre le décès de l'agent et le commencement des phénomènes télékinésiques, suffit pour exclure absolument l'hypothèse de la « télépathie retardée », dont la sphère d'action est bien plus modeste. En effet, si l'on analyse les quelques incidents de cette sorte que l'on connaît (le phénomène étant très rare, et théoriquement douteux), on peut uniquement en inférer que parfois une impulsion télépathique peut rester latente *durant quelques heures* dans la subconscience du percipient ; cela se produirait dans les cas où l'état d'âme du percipient, au moment de la réception subconsciente de l'impulsion télépathique, ait empêché cette impulsion de se manifester librement ; ce qui se réalise quelques heures après, pendant que le percipient est plongé dans le sommeil, et sous la forme de sommeil véridique. Telles sont les conclusions suggérées par l'analyse des rares cas de cette sorte, laborieusement-recueillis jusqu'ici (c'est-à-dire des rares cas qui peuvent être considérés comme étant réellement des phénomènes de « télépathie retardée ») ; conclusions fort différentes de celles de mon con-

traducteur qui, comme on a pu voir, suggère une forme de « télépathie retardée » capable d'accomplir des actes télékinésiques même huit jours après.

Il faut enfin observer que si l'analyse comparée des faits amène aux conclusions que nous venons d'exposer, on ne peut m'accuser d'incohérence pour avoir admis que « dans certains cas les esprits des défunts soutirent de la force vitale aux organismes des individus présents » ; admission qu'une multitude de manifestations surnormales paraissent confirmer, alors qu'elle n'a rien de commun avec la théorie des « relais » soutenue par mon contradicteur. En effet, cette théorie consiste dans l'imaginer qu'un phénomène télépathique (supposé, mais inexistant), soit capable de déclencher un courant d'énergie médiumnique (supposée à son tour pour commodité théorique) dans le percipient, énergie susceptible de persévérer cinq ou six jours consécutifs dans sa tentative d'accomplir un phénomène déterminé ; alors que l'agent supposé ne perçoit rien d'anormal en lui-même et continue de travailler dans son cabinet, pendant que, dans la salle à manger, continuent de se produire les manifestations télékinésiques dont il serait pourtant le générateur exclusif.

Telle est l'hypothèse du *relais* ; il est donc aisé de se rendre compte qu'entre mon hypothèse et celle de mon critique, il y a un abîme. Si on les soumet toutes les deux au critérium scientifique de l'analyse comparée, on remarque que mon hypothèse est rigoureusement fondée sur les faits, tandis que celle qu'on lui oppose, non seulement ne peut présenter aucun argument en sa faveur, mais est, au contraire, contredite par les faits. Il n'est donc pas exact que mon admission constitue une concession compromettante à l'hypothèse naturaliste des « relais ». Si celle-ci est contredite par les faits, elle n'existe point et ne peut, par conséquent, se dresser en face d'une hypothèse qui a, au contraire, le droit d'exister, étant scientifiquement légitime, puisqu'elle est fondée sur les faits.

*
* *

Un peu plus loin, à propos des « apparitions de défunts au lit de mort », mon critique observe :

M. Bozzano ajoute cet argument : « Si les phénomènes en question avaient pour cause la pensée du moribond, dirigée vers ceux qu'il aime, le mourant, au lieu d'être sujet exclusivement à des phénomènes de forme hallucinatoire représentant des défunts, aurait dû percevoir plus fréquemment des formes hallucinatoires représentant des personnes vivantes ; or, ceci ne se produit jamais ». Qu'en sait-il ? Les phénomènes des vivants sont fréquents dans l'histoire métapsychique.

Je m'empresse de répondre au point interrogatif qu'on m'adresse d'un ton assez péremptoire ; et je réponds en observant que je possède tout de même une certaine compétence en fait de classification métapsychique ; ce que j'affirme est toujours le résultat de l'analyse comparée d'un grand nombre de faits recueillis. Dans le cas qui nous occupe, les faits me montrent que les phénomènes du genre des « apparitions des vivants » se produisent avec une relative fréquence, mais qu'on ne connaît aucun exemple d'apparitions de vivants au lit de mort. C'est cette dernière circonstance, théoriquement très importante, que j'ai voulu mettre en évidence par l'argumentation incriminée ; ce qui fait que la prétendue objection-réfutation que m'adresse mon critique, c'est-à-dire que « les fantômes des vivants sont fréquents dans l'histoire métapsychique », n'est

ni une objection, ni une réfutation, mais tout simplement une constatation de phénomènes qu'aucun métapsychiste ne s'imagine de contester.

Maintenant, à titre de renseignements complémentaires à ce sujet, j'ajoute que, dans mes classifications de cas, l'on rencontre cinq épisodes de mourants auxquels apparaissent des fantômes de personnes que les assistants croyaient vivantes. Mais, dans tous ces cinq cas, il résulta ensuite que les personnes visualisées par les malades étaient décédées depuis peu (de neuf jours à cinq mois), à l'insu de tous les assistants, y inclus le mourant. Cette circonstance est incontestablement remarquable et contribue à augmenter la valeur de la preuve négative, déjà bien éloquente, dont nous venons de parler ; preuve négative qui sert, plus que toute autre preuve affirmative, à démontrer le bien fondé de mon hypothèse.

Je conclus donc dans les termes suivants : « Etant donné qu'il résulte de l'analyse comparée des faits que, dans les phénomènes d'apparition des décédés au lit de mort », ne se produisent point des interférences d'apparition de « fantômes de vivants », alors que ces interférences devraient se réaliser fréquemment si les apparitions dont il s'agit étaient dues à une « projection de la pensée du mourant », il s'ensuit que cette dernière hypothèse tombe fatalement. Il ne reste donc qu'une seule hypothèse capable d'expliquer l'ensemble des faits : celle par laquelle on affirme que les apparitions des décédés au lit de mort sont des manifestations objectives et étrangères à tous les assistants ; en d'autres termes, que, dans ces apparitions, on doit reconnaître les authentiques personnalités spirituelles des décédés, visualisées par le mourant et les assistants.

J'ajouterai que ces considérations servent à démolir une autre objection que M. Sidre m'adresse sur le même sujet : Il dit :

Enfin, comme argument suprême, M. Bozzano écrit : « Sauf de très rares exceptions, c'est le fantôme de l'agent qui se manifeste au percipient, tandis que dans les cas d'apparitions des défunts au lit de mort, la règle, tout aussi indiscutable, est diamétralement opposée ». Cet argument tombe, comme les autres, lorsqu'on abandonne l'idée d'une action télépathique pour considérer des phénomènes téléplastiques créés par l'imagination subconsciente du médium et tout à fait comparables à ceux qu'on obtient dans les séances de matérialisation.

Il est clair que, pour démolir cette objection, il suffit de se rapporter à ce qui a été dit pour réfuter l'objection précédente. S'il est vrai que dans les cas d'« apparitions de défunts au lit de mort » on ne constate point des épisodes d'« apparitions de vivants », bien que le mourant songe souvent et intensivement à des personnes chères absentes, cela prouve que les apparitions de défunts visualisées par le mourant ne sont ni des projections, ni des objectivations de sa pensée. En effet, si c'était cela, le mourant, aussi dans cette seconde circonstance, devrait « matérialiser » plus souvent des fantômes de vivants que des fantômes de décédés. Il s'ensuit que cette deuxième objection tombe comme la première par suite de l'inexistence de la cause génératrice supposée du phénomène ; et, par conséquent, cette fois encore mon argumentation en faveur de la présence réelle des défunts visualisés par les mourants et par les assistants apparaît plus que jamais scientifiquement légitime et théoriquement décisive.

(A suivre.)

Ernest Bozzano.

Le voyage de l'idée

Les grands Esprits qui, dans l'invisible, secondent les efforts des hommes et opposent la lumière aux ténèbres jugèrent que l'heure était venue de ressusciter les paroles mortes et d'envoyer un message aux désespérés d'ici-bas.

Et le Christ, qui présidait cette assemblée céleste, avait, autour de lui, fraternellement inclinés devant sa Majesté sans égale, tous ceux qui, avant et après sa Venue, avaient été les serviteurs de Dieu.

— Les hommes souffrent, dit Jésus. Leur malheur est immense. Ils en sont arrivés au point où l'erreur est appelée la science ; ils prennent le faux pour le vrai, et le vrai pour le faux. Ils ne peuvent être sauvés que par l'amour.

— Il y a trente-cinq siècles que je le leur ai dit, répliqua Moïse.

Et les prophètes d'Israël rappelèrent les paroles qui flamboient dans la Bible et les divers supplices dont ils payèrent, avant le Christ, leur appel à la justice, à la pitié, à la fraternité. Les initiés de toutes les races, les martyrs de toutes les religions, tous les soldats du Bien, du Beau et du Vrai, tous avaient versé leur sang et leurs larmes pour être venus dire aux fils de la chair : « Devenez les fils de l'Esprit ; aux damnés de l'égoïsme : « Soyez les élus de l'amour ». Et celui que Jésus a appelé *le Père du mensonge* était toujours triomphant.

Alors, le Christ dit :

« Faites venir l'Idée, fille de la lumière. »

Et l'Idée parut. Elle était voilée, tellement voilée que nul ne pouvait deviner sa beauté. Quant à la lumière, qui émanait d'elle, elle était faite de ce feu du ciel que les yeux de l'homme ne peuvent pas voir encore, car pour voir ce feu, les yeux du corps ne suffisent pas, il faut ouvrir les yeux de l'âme.

Le Christ dit à l'Idée :

— Tu es allée sur la terre, dans le passé, recouverte du voile des religions, et les hommes ne t'ont pas vue. Mais tu as rendu de grands services, puisque tu as créé le sacrifice, le renoncement, le devoir, la foi, l'espérance et la charité, premières marches du trône de l'amour. Tu vas maintenant descendre sans voile et tu vas leur dire : « Les temps sont venus du triomphe de l'Esprit et de l'accomplissement des promesses. Elevez les enfants dans la joie d'aimer et vous ferez des miracles. Mais souvenez-vous qu'on ne met pas le *vin nouveau* dans de *vieilles outres* et que ceux qui sont les esclaves de l'égoïsme ont des chaînes trop lourdes pour pouvoir atteindre les cimes de la délivrance et de l'amour. Baptisez les enfants, d'esprit et de feu, et les promesses de Dieu, encloses dans les Ecritures sacrées, s'accompliront et vous donneront plus de bonheur que vous n'en pouvez rêver. » Va, ma fille, tu rencontreras peut-être des résistances, mais, cette fois, tu peux être bien certaine que tu ne seras ni crucifiée, ni brûlée, ni torturée...

— Je pars, dit l'Idée.

Elle partit avec la vitesse du rayon. Arrivée sur terre, elle ôta le voile qui recouvrait son visage, mais nul ne la voyait ; elle allait, venait, invisible parmi les foules, traversait les murailles, pénétrait dans les appartements, frôlait, la

nuit, ceux qui dormaient, sans que personne se doutât de sa présence. Parfois, quelqu'un se sentait pénétré comme d'une suggestion douce, mais il l'attribuait à sa propre bonté, et cette brise spirituelle, ce fluide céleste l'effleurait, mais ne pouvait pas plus faire de lui un autre être qu'un léger zéphyr ne peut abattre un chêne !...

Mais là où l'Idée allait plus volontiers, c'était près des berceaux où dorment, dans l'ignorance encore des choses, les tout-petits, à figure angélique, dont l'Enfer, où nous vivons, fera des démons. Il semblerait qu'on en a le presentiment, quand on les appelle : *petits diables, petits démons*.

Et, devant ces berceaux, l'Idée joignait les mains, disant : « Sauvez-les ! donnez-leur la *seconde naissance*, qui est la naissance de l'Esprit en eux, le vrai bonheur, la vraie liberté, et ils feront régner, sur la terre, la Justice, éclairée par la science, l'Amour, éclairé par l'Évangile ; et le mensonge originel : l'égoïsme sera vaincu par l'éternelle vérité : l'amour. Mais on n'entendait pas l'Idée ! On croyait qu'elle parlait de *renoncement*, ou, si l'on comprenait, on disait : quelle utopie ! L'Idée voyait sur les monuments le mot : *Fraternelle*. Mais, c'est moi-même, disait-elle ! Pourquoi restent-ils tous égoïstes ? Qu'ils mettent la fraternité dans leur âme et l'égoïsme sur leurs murs !

Dans toutes bibliothèques se trouvaient des livres écrits par les plus grands philosophes, qui annoncent le triomphe de l'altruisme. Darwin et Spencer affirmaient que l'évolution devait aboutir à l'amour, et Spinoza, dans son Ethique, parlait des béatitudes, comme s'il avait écrit au pied de la Montagne où Jésus prononça le Sermon de Vie. Dans les Églises, dans les Temples, on adorait le fils de Dieu, l'Annonciateur suprême du Royaume d'amour. Dans les synagogues, l'Amour dominait la Loi, puisque les deux grands commandements sont des commandements d'Amour.

Et tous les éducateurs, tous les libres penseurs répétaient : « Amour ! Amour ! Amour !

— Étrange ! Étrange ! disait l'Idée, l'amour est partout, à l'extérieur, partout où il est inutile, et il n'est pas là où il faut qu'il soit, à l'intérieur, dans l'âme même.

Et l'Idée criait : « Il faut refaire l'éducation. Il faut montrer, dans l'Évangile, les passages de joie, de délivrance et d'allégresse, succédant aux versets de sacrifice et de renoncement. Conduisez vos enfants sur la voie royale où chaque pas est léger, chaque regard chargé d'amour, chaque sourire fraternel, et où l'âme, enfin majeure et débordante de joie, sent le lien divin entre elle et les autres âmes, comprend que cet ordre d'amour venu du Sinaï, magnifié par la voix ardente des Prophètes d'Israël, a trouvé dans le Christ, dans le plus sublime des Fils de Dieu, son Interprète définitif, celui qui a reçu la Mission de rassembler tous les hommes en une seule famille.

Vous voulez le bonheur, la justice, la vérité, la science suprême ? Aimez ! Aimez ! Aimez !...

* * *

Lorsque l'Idée vit que nul ne la croyait, qu'on l'écoutait, sans l'entendre, qu'on lisait ce qu'elle inspirait sans comprendre, que chacun songeait à ses affaires, à ses intérêts, à ses passions ; que les fils du passé disaient : « En arrière, en arrière ! » que les révolutionnaires disaient : « Détruisons tout ; le monde

est pourri ! » que les fils de 89, de la grande flamme qui semblait devoir éclairer tout l'avenir, ne tenaient plus que l'immense éteignoir mis dans leurs mains par le matérialisme, alors l'Idée, découragée, revint vers le Christ. S'agenouillant devant lui, elle lui dit : « Seigneur, je reviens telle que tu m'as envoyée. Les temps sont les mêmes qu'aux jours de ton supplice. J'ai vu les scribes et les pharisiens ; j'ai vu ceux qui sont dans les Eglises, où l'on prie, et ceux qui sont dans les Sorbonnes, où l'on prend l'erreur matérialiste pour la vérité scientifique. J'ai vu des gens qui comptaient leur argent et ceux qui comptaient l'argent des autres ; mon échec est complet, total, et je reviens, impuissante, incomprise, raillée et bafouée. Tu as annoncé que, lors de ton Avènement, il y aurait des vierges sages et des vierges folles, je n'ai vu que les folles et elles ne sont pas vierges ! »

Alors Jésus et l'Idée pleurèrent et tout le Ciel pleura avec eux, à la pensée qu'il faudrait de nouveaux malheurs pour que l'humanité comprit que le spiritisme lui apporte l'immortalité et que l'Évangile lui apporte la joie, la liberté et la Vie !

ALBIN VALABRÈGUE.

Anatole France et « Maman »

On le sait, le célèbre écrivain est mort, à la Béchellerie, après une agonie de six semaines. Il s'est éteint comme une lampe, sans souffrance.

Les dernières heures, les derniers instants, les dernières pensées, les dernières préoccupations, les dernières paroles des hommes illustres peuvent être un utile sujet de méditations. Les anecdotiers et les intéressés prêtent souvent aux grands personnages des « dernières paroles » de convention plutôt que de réalité. La légende s'apprête à la lueur de la torche funéraire. Il en fut ainsi pour Louis XIV, Napoléon, Goethe et pour d'autres. Il en est autrement pour l'hôte de la Béchellerie. Sa dernière parole est certaine. C'est le cri : « Maman ! Maman ! »

Tel est l'épisode final de cette existence si remplie.

Ce fait n'est pas contesté. Il a été peu remarqué et peu commenté. Toutefois cet incident peut être l'objet d'interprétations différentes. Examinons les deux explications à envisager.

La première qui sera généralement admise, c'est l'explication banale qui semble la plus naturelle. Le mourant, pense-t-on, est affaibli physiquement et intellectuellement. Par sursaut, il redevient enfant. Quelques idées dominantes de sa vie traversent d'une lueur sa pensée qui s'obscurcit. Et c'est le visage d'une mère chérie ; et la lèvre du vieillard redit le mot que, tant de fois, prononça la lèvre de l'enfant : « Maman ! »

Cette explication est admissible. Elle ne choque pas le bon sens et les contingences physiologiques. Toutefois, elle est simpliste et superficielle.

Une analyse psychologique plus profonde révèle d'autres aspects du problème.

Au cours de sa longue maladie, Anatole France aurait eu la possibilité d'évoquer les souvenirs de son enfance, de ceux qu'il aime. Il ne l'a point fait connaître. L'enfant, l'adolescent peuvent crier : « Maman ! » en une minute d'angoisse ; l'homme, très exceptionnellement, le vieil homme, jamais ou presque jamais.

Alors, comment les choses se sont-elles passées à la Béchellerie ? Comment expliquer le cri du mourant ?

L'hypothèse spirite s'impose avec une vraisemblance objective basée sur des réalités. Les êtres chers que le mourant a perdus viennent assez fréquemment l'assister à ses heures dernières pour le réconforter au moment douloureux où l'on passe de la rive terrestre à la région mystérieuse de l'au-delà.

Les circonstances dans lesquelles A. France a franchi cette épreuve sont précisément celles qui expliquent, d'une part, la venue de la mère, au chevet de son fils et, d'autre part, la reconnaissance, par le mourant, de sa mère bien-aimée.

Les conditions susceptibles de favoriser ce phénomène sont : 1^o l'amour profond des deux êtres, la mère et le fils ; 2^o un état physique capable de déterminer et de faciliter chez le moribond l'extériorisation de son être psychique, la séparation de l'âme et du corps.

Voici des précisions sur ces deux points :

Le Temps du vendredi 17 octobre publie une étude dont voici un extrait :

« Quand Henry Roujon perdit sa mère, en 1896, Anatole France lui écrivit la lettre que voici et qui paraît plus émouvante encore, quand on sait quel visage il a invoqué et quel mot il a prononcé avant de mourir :

« Mon cher ami, je prends part au deuil profond où vous êtes plongé.

« J'ai senti cette douleur. Je la sentirai toujours. Votre excellente mère « avait de la sympathie pour ma mère... J'associe ces deux mémoires, et je vous « embrasse.

« A. France. »

Par cette lettre, nous sommes fixés sur la question de sentiment.

D'autre part, l'état physiologique du moribond est nettement établi. La presse entière a précisé les circonstances qui ont caractérisé la mort de l'illustre écrivain.

M. Edouard Helsey est un de ceux qui ont le mieux vu et rendu, en un raccourci saisissant, les phases du mal et la crise finale. Je cite :

« Malgré de brèves lueurs de conscience et même quelques mots balbutiés, Anatole France semblait déjà passer de l'autre côté de l'ombre...

« Vers le soir, le malade fut pris de quelque agitation. Quoiqu'il eût apparemment perdu toute conscience, on l'entendit murmurer à deux ou trois reprises :

« Maman ! maman ! j'ai mal... Maman ! »

« Des marques très évidentes annoncèrent que le lent travail de la mort touchait à sa fin et que l'esprit allait manquer au corps. »

L'esprit allait manquer au corps ! Voilà la solution du problème. Le dédoublement du corps charnel et du corps spirituel était presque achevé.

L'homme est un dynamisme, mieux un psycho-dynamisme. Au moment de la mort par artério-sclérose (cas d'A. France), l'organisme cesse peu à peu de remplir ses fonctions. Les organes sont usés ; la force vitale est épuisée. L'es-

prît abandonne la dépouille mortelle, vouée à la désagrégation. Le « double » périssprital, instrument de la survie, vit désormais de l'existence spirituelle.

C'est l'idée qu'exprima le poète Sully-Prudhomme en une pièce de vers intitulée : *Les Yeux*, dont la dernière strophe a cette signification : les yeux qu'on croit fermés se rouvrent et voient de l'autre côté du tombeau.

Tel fut le cas d Anatole France !

A l'approche de la mort, grâce au dégagement partiel du périssprit, ses facultés supranormales ont pris une acuité pénétrante. Il a pu voir sa mère, venue près de lui. De là le cri : « Maman ! »

Telle est la solution spirite du problème soulevé par l'épisode émouvant qui eut pour témoin la Béchellerie.

Les cas de cette nature ne doivent pas être fort rares. Ils demeurent généralement ignorés, parce qu'ils se produisent dans des milieux modestes, en dehors de toute observation et de toute publicité. Tandis que la Béchellerie était entourée de reporters... Il est fâcheux que nul d'entre eux n'ait publié les impressions transmises par l'infirmier et l'infirmière qui soignaient l'illustre défunt.

Il est intéressant de faire un rapprochement entre la mort d'A. France et la mort du D^r Ferroul, ancien député de l'Aude, dont la mémoire demeure entourée d'un sympathique respect dans toute la région.

Le D^r Ferroul est mort à Narbonne.

A l'approche du moment suprême, le mourant fixa ses regards vers un être invisible pour autrui, et, tendant les bras avec émotion dans la direction où se trouvait le visage bien-aimé, cria avec ce qui lui restait de forces : « Maman ! Maman ! »

Eh oui ! tout comme Anatole France...

Cet homme politique et cet écrivain ont eu la même mort, le même épisode final. Combien pathétique ! Debout, au seuil de l'au-delà, chacun a vu luire, apparaître le doux fantôme maternel, bras entr'ouverts.

Car l'esprit est supérieur à la matière périsissable.

Car l'amour est plus fort que la mort.

J. GAILLARD.

Le graphologue et le spiritisme

Dans notre numéro d'août dernier (page 384), commentant le récent ouvrage de M. J. Crépieux-Jamin : *L'âge et le sexe dans l'écriture*, nous demandions à l'éminent auteur s'il n'avait pas été tenté d'envisager, parmi tant de problèmes rattachés à l'écriture et à la définition des personnalités, celui des variations du graphisme, chez un même sujet, dans le cas de médiumnalité. « Il y a là, disions-nous, tout un horizon à explorer, dont les perspectives ne doivent pas effrayer, assurément, le savant à qui nous devons *l'Écriture et le caractère*. Personne, mieux que lui, ne saurait s'avancer, dans ce domaine, pour le plus grand profit de la graphologie... et du spiritisme ».

Le 2 septembre 1924, M. Crépieux-Jamin nous écrivait :

« Cher Monsieur. — Je reçois, par le courrier de la presse, votre article si bienveillant sur mon dernier ouvrage et je vous adresse l'expression de ma reconnaissance.

Le problème des écritures de médiums a attiré mon attention depuis longtemps, mais je n'ai jamais pu obtenir une documentation satisfaisante. Si vous pouviez me la procurer, je me ferais un plaisir de répondre à votre question. Il me faudrait l'écriture des médiums à *deux* ou *trois* époques différentes de leur vie, mais au moins un spécimen datant de quatre ou cinq ans, et un autre d'écriture courante actuelle, et un ou plusieurs autographes tracés en état de médiumité. Bien noter l'âge, le sexe, l'état de santé *au moins apparent*. Je suis, etc... Crépieux-Jamin. »

La question ne peut être mieux posée. La *Revue spirite* est donc toute prête à rassembler les documents que réclame, pour son étude, le si distingué graphologue français.

Nous invitons toutes les personnes — médiums — qui désireraient fournir des matériaux pour ce travail à les adresser directement à la *Maison des spirites*, 8, rue Copernic (Service : *Revue Spirite*).

Ces écritures seront transmises par nos soins à M. Crépieux-Jamin.

NOTE IMPORTANTE. — On devra tracer, sur une fiche *à part*, les indications suivantes : 1° nom du médium ; 2° prénoms ; 3° date de naissance ; 4° lieu de naissance.

Rappelons en bref les autres pièces à fournir :

1° Spécimens d'écriture à deux ou trois époques de la vie, une *actuelle*, l'autre *rédigée depuis quatre ou cinq ans*, la troisième, *antérieure à celle époque*. (Il s'agit ici d'*écriture ordinaire et non médiumnique*) ;

2° Spécimens d'*écriture médiumnique*. Dans le cas où l'on en produirait plusieurs, mentionner, approximativement, la date où ils furent écrits ;

3° Une fiche stipulant l'âge, le sexe, l'état de santé (pour M. Crépieux-Jamin) ;

4° Une fiche : nom, prénoms, date et lieu de naissance (pour nous, et qui ne sera communiquée à M. Crépieux-Jamin que si le médium nous y autorise).

* * *

Nous insistons, pour faire bien comprendre aux médiums que cette question de l'examen de l'écriture des « sujets psychiques » peut avoir une très grande importance, et nous les prions bien vivement de collaborer à cette œuvre en nous envoyant, le plus tôt possible, les renseignements nécessaires.

La Revue spirite.

Chronique Etrangère

Parole d'une petite fille devant un beau coucher de soleil :
 « Si ce côté du ciel est déjà si admirable, combien doit être
 splendide la partie du ciel que nous ne voyons pas ».

(La presse suédoise.)

Les tracasseries légales faites en Angleterre contre clairvoyants et autres médiums. — Spiritistes et métapsychistes, oucriers du même grand labeur. — Une enquête internationale sur la question métapsychique et le spiritisme. — Les centres spirites dits « de secours ». — L'écriture inspirée chez les hommes de lettres et la création inspirée chez les artistes. — Nécessité de relations plus intimes entre le spiritisme et les Beaux-Arts. — La personnalité psychique des animaux. — Phénoménologie : Ubiquité. — Entre chirurgiens. — Médium guérisseur. — Avertissement de mort. — Meurtre découvert par un médium. — La tante pas contente. — Phénomènes psychiques en Nouvelle-Zélande. — Quatorze Esprits à la même séance. — Le chef d'orchestre du TITANIC. — Rectification.

Nous aimerions, aujourd'hui, sans cesser de faire une place aux phénomènes proprement dits — ou en trouvera un certain nombre au cours de ces pages — traiter de quelques questions qui intéressent directement le spiritisme, son progrès, ses luttes, ses victoires et qui ont pour théâtre divers pays étrangers. Ces questions ne doivent pas être ignorées de nos lecteurs. Elles appartiennent expressément à notre rubrique : c'est notre devoir d'en tenir compte. Parmi toutes (car elles sont fort nombreuses), nous allons donc choisir celles qui nous paraissent essentielles.

Il y a d'abord ce problème toujours pendant, mais dont on voit apparaître, au loin, les solutions : LES TRACASSERIES LÉGALES FAITES EN ANGLETERRE CONTRE LES CLAIRVOYANTS ET AUTRES MÉDIUMS. Nous en avons plusieurs fois parlé, pour manifester l'espoir que les honnêtes médiums de Grande-Bretagne soient, au plus tôt, affranchis de cette suspicion d'une loi caduque qui peut les envoyer, et qui les envoie, en prison, sans préjudice d'amendes. Toute la presse spirite d'outre-Manche s'est insurgée, en défendant les « droits de l'Esprit », et voilà que la grande presse élève la voix, au nom des « droits du bon sens ». Le mouvement d'opinion est nettement en faveur des spiritistes. Les textes séculaires sur lesquels s'appuient les juges seront certainement annulés un jour. On dit, et l'on a raison de dire, qu'il est absurde de traiter en vagabonds des gens qui servent d'instrument de travail, non point seulement aux spiritistes les plus insoupçonnables, mais encore aux grands savants des Instituts métapsychiques du monde entier. Le courant est si fort, la vérité s'impose avec une telle évidence, qu'un magistrat de Brighton vient, virtuellement, de casser, de la façon la plus comique qui soit, un jugement qu'il avait été obligé de rendre. Voici l'histoire dans toute son étrangeté, qui donne beaucoup à penser et qui démontre que, dans la conscience des juges, un travail s'effectue, en vérité tout à leur honneur, lorsqu'ils sont appelés à condamner ceux qu'intimement tiennent-ils pour des innocents.

Donc, pour en revenir à l'aventure qui suscite tant de commentaires dans tant de journaux anglais, il y a quelques semaines, M^{me} Elisabeth Taylor Woodall, médium clairvoyant de Walsall, s'en va donner une séance dans l'« Église » spirite d'une localité voisine. Les assistants à qui elle fait d'exactes révélations sont invités, s'ils sont satisfaits de ce qui leur a été dit, à contribuer par une obole de deux shellings six, au fonds de bienfaisance et de propagande de l'« Église ». Or, dans la foule, se sont glissées deux espionnes — deux « agents provocateurs » écrit, en français, l'*International Psychic Gazette* — Amy Cordelia Hayter et E. Hayter, femme et sœur d'un agent de police de Brighton. Le médium leur délivre des messages, elles jouent la comédie de verser quelque monnaie et, se constituant aussitôt accusatrices, vont se plaindre devant les magistrats d'avoir été flouées par une diseuse de bonne aventure. Le procès a lieu. Y sont impliqués M^{me} E. T. Woodall, médium, et le pasteur de la Spiritualist Church, M. Joseph John Goodwin. La première

est condamnée à 40 shellings d'amende. Le second, passible de la même peine, opte pour huit jours de prison. Et la bouffonnerie commence. Au jour dit, le pasteur s'en va à la prison de Brighton pour y être incarcéré. Au gardien du seuil, il demande où est sa cellule. On lui dit que l'on n'a pas d'ordre pour l'enfermer. Il rappelle le verdict. On répète qu'il n'a qu'à s'en aller où le conduira son bon plaisir. C'est bizarre, mais il n'insiste pas et, comme c'est dimanche, il va se montrer sur les promenades de la ville, puis rentre chez lui. Enquête faite, on apprend ce fait énorme : les magistrats n'osent pas appliquer la loi. Ils n'ont plus le courage de croire que ce spirite est un voleur de grands chemins. Ils le laissent libre, parce qu'ils ont peur d'avoir mal jugé ! Rien de plus extraordinaire n'est jamais arrivé dans une cour de justice anglaise. Manifestement, en matière de spiritisme, le tribunal a deux opinions, celle de la loi... et la sienne ! Une telle situation ne peut pas durer. Avant peu, nous verrons des juges se refuser à statuer avec rigueur sur des actes où ils ne reconnaissent, en eux-mêmes, aucun délit. C'est le sentiment d'une feuille publique qui, en Angleterre, conclut à la nécessité de mettre la situation au clair et somme les Parlementaires de porter devant les Communes un projet d'abolition de la coupable jurisprudence contre les médiums, dont le triomphe est assuré, pour un temps proche.

Spirites et métapsychistes.

Une autre question afflige à la fois bien des *spirites* et bien des *métapsychistes* dans le monde. Ils n'ignorent pas qu'entre eux existe une sorte de tension et souhaiteraient que l'unité s'établisse entre leurs recherches et leurs buts. Leur intime pensée est qu'ils ne sont pas autre chose que des frères dont les méthodes sont différentes, mais dont les conclusions doivent s'accorder. Ils ont, en fait, bien raison. L'union des uns et des autres est une nécessité, face aux objections aveugles, aux haines, aux sarcasmes de ceux qui, dans un autre camp, les considèrent comme blanc bonnet et bonnet blanc. Aussi bien, *The Two Worlds* du 19 septembre s'adresse-t-il aux métapsychistes qui, pour certains tout au moins, affectent envers les spirites un dédain tout à fait déplorable. Cet organe spirite appelle l'attention de ces savants trop exclusifs sur des faits qui sont difficiles à contester, et dont la logique s'impose. En voici la substance. Qu'est la Recherche psychique ? L'étude des phénomènes qui portent ce nom. Qu'est un phénomène psychique ? Celui qui est produit par un individu appelé médium. Qu'est un médium ? Une personne généralement associée au mouvement spirite. Comment le médium a-t-il découvert sa médiumnité ? Le plus souvent en assistant à une réunion spirite et y développant ses dons. La recherche psychique est-elle possible sans médium ? Non. La médiumnité a-t-elle été découverte par les métapsychistes ? Non. Les Spirites et les médiums ont étudié le phénomène bien avant que les métapsychistes existassent. Les spirites ont-ils employé des méthodes scientifiques avant les métapsychistes ? Oui. Ils ont construit des appareils et, parmi eux, figuraient des savants (Professeur Tollner, Sir William Crookes, etc.). Le mot *science* n'est-il pas dans Allan Kardec ? Oui. Est-il vrai de dire que la majorité des médiums est spirite ? Oui. Donc la métapsychique est, qu'elle le veuille ou non, une fille du spiritisme, à quelque émancipation qu'elle prétende ? Oui. S'il en est ainsi, Spiritisme, Métapsychique et médiums sont solidaires : ils appartiennent à la même famille. Ils doivent s'accorder, se compléter, se soutenir. Aucune sérieuse raison de discorde ne peut s'élever entre eux. Leur harmonie est indispensable autant qu'elle est logique. Qu'elles tolèrent réciproquement leurs méthodes, et, à la fin, « Dieu reconnaîtra bien les siens ». Dans les deux « ateliers », on travaille pour créer la lumière et avancer la vérité. L'ennemi sectaire rôde alentour : n'oublions pas que l'union fait la force.

A notre sens, ces instructions sages peuvent être utilement méditées par les spirites et les métapsychistes. Elles portent en elles le plus fraternel des conseils. Que chacun œuvre selon son penchant, tienne en considération le digne labeur d'autrui et la victoire, un jour, sera remportée à la fois, dans le laboratoire et dans l'Au-delà, dans la vallée et sur les cimes.

Une enquête internationale sur la question métapsychique et le spiritisme.

Dans la revue italienne *Luce e Ombra* (revue de science spiritualiste), le professeur O. Pafumi, docteur ès lettres et philosophie, habitant Catane, en Sicile, commençait, en mai-juin dernier,

UNE ENQUÊTE INTERNATIONALE SUR LA QUESTION MÉTAPHYSIQUE, et qui continue de fascicule en fascicule. M. O. Pafumi, le 24 mars, avait adressé à diverses personnalités un questionnaire que nous traduisons ici : « 1^o Les phénomènes médiumniques sont-ils l'effet d'une simple hallucination, ou bien les phénomènes objectifs, biologiques dépendent-ils exclusivement de l'organisme du médium et des expérimentateurs, ou bien encore sont-ils déterminés, en tout ou partie, par l'intervention de forces inconnues extérieures à l'automatisme psychique du médium et agissant en dehors de l'orbite des pouvoirs biodynamiques des assistants ? 2^o Admise la réalité des phénomènes en question, l'hypothèse spirite peut-elle être acceptée et tenue pour valable à la lumière de la science expérimentale, ou doit-elle être absolument rejetée comme antiscientifique ? »

Les réponses n'ont pas manqué. Nous ne les étudierons pas en détail, n'en désirant retenir que ce qui nous touche particulièrement, le second paragraphe où l'hypothèse spirite est mise en question.

De la lettre (3.4.24) du professeur Joseph Maxwell, de Bordeaux, détachons donc ces extraits : 1^o ...Jusqu'à présent, à mon avis, l'intervention de forces étrangères à l'organisme du médium et des assistants n'est pas démontrée. Cependant, certaines expériences (Reichenbach, Rochas, Laboratoire psychophysique de Copenhague) tendent à faire penser qu'à côté de la force biologique physique, il en existe une autre, de même ordre, qui serait cosmique plutôt que biologique : l'od de Reichenbach, par exemple. Ceci est encore une question non résolue ; 2^o l'hypothèse spirite ne me paraît pas donner une solution satisfaisante du problème ; elle est trop simple et aboutit dans certains cas à des contradictions (par exemple, au sujet de la réincarnation). Je ne crois pas toutefois qu'elle soit antiscientifique ; elle est délicate et mérite d'être examinée avec impartialité ; en ce qui me concerne, je considère que les expériences qui soulèvent avec précision la question de l'intervention d'une intelligence étrangère aux personnes vivantes sont extrêmement rares et n'ont pas de valeur décisive. »

M. Enrico Cardile déclare : « L'hypothèse spirite peut seulement être acceptée dans sa réalité d'ordre phénoménal. Pour le reste, elle doit être rejetée comme antiscientifique. Ladite phénoménologie fait partie de cette très antique et merveilleuse science positive, qui s'appelle Magie ; savoir la science qui s'est occupée, et s'occupe, avec des méthodes intuitives et expérimentales, de l'action des forces naturelles non encore révélées. »

Le professeur Enrico Morselli répond en bref : « Vous trouverez mon opinion dans mon ouvrage en deux volumes : *« Psicologia e Spiritismo »*, édité à Turin en 1907. Je n'ai rien à ajouter, rien à changer. Je reste stupéfait que, dans votre première question, vous parliez encore d'hallucination. Cela prouve que vous n'avez encore assisté à aucune séance métapsychique, parce qu'alors une telle demande nous apparaîtrait comme une chose insensée. » Sollicité d'être plus explicite, le savant écrit, le 17.4.24, sur le fait « spiritisme » : « Je n'ai pas taxé de ridicule et de grotesque l'hypothèse spirite ; je n'ai pas démontré qu'elle fût absurde dans les phénomènes que j'ai vus et étudiés moi-même, et je déduis de ceci que je dois la repousser en ce qui concerne de très nombreux phénomènes que je n'ai eu l'occasion ni de voir ni d'étudier. Dans mes œuvres, j'ai envisagé spécialement les faits *physiques, mécaniques* de la médiumnité, parce qu'ils sont les seuls vraiment importants. Les autres, *psychiques, intellectuels*, etc., comme la lucidité, la clairvoyance, je n'ai pas voulu les étudier, parce qu'ils sont souvent imaginaires et rentrent dans la psychologie normale ou anormale. Je ne les nie pas et ne les méprise pas. Mais je mets à qui les a examinés le droit d'en juger. » Sur cette réplique, le professeur Pafumi pensa pouvoir tenir pour acquis que le professeur Morselli acceptait au moins l'hypothèse spirite comme une hypothèse de travail.

Le professeur Francesco Guglielmino, du Lycée de Catane, répond avec une candeur qui fait excuser son manque absolu de convictions : « L'hypothèse spirite me fait penser à certains vers humoristiques qui pourraient être d'Antona Traversi ou de Trilussa ; en somme, pour donner les répliques que donnent le plus souvent les Esprits évoqués, il n'est pas absolument nécessaire d'être mort. Il suffirait simplement d'être vivant. Les Esprits appelés par Victor Hugo à Guernesey fournissaient les réparties que suggérait inconsciemment ledit Hugo, avec son style emphatique et rempli d'antithèse. » Et voilà : ce n'est pas plus difficile que cela !

Le Dr Geley disait, par contre : « Les phénomènes métapsychiques sont authentiques. L'ectoplasmie et la clairvoyance sont des faits démontrés, certains. Leur cause n'est pas scientifique-

ment démontrée. L'hypothèse d'études la plus rationnelle est que les faits d'ectoplasmie et de clairvoyance sont fonction du psychisme subconscient du médium. De plus, pour l'ectoplasmie, il y a extériorisation d'une portion de l'organisme du médium à l'état de substance primordiale, de protoplasma amorphe, puis organisation de cette substance primordiale en formes humanoïdes et humaines. L'hypothèse spirite n'est pas antiscientifique, mais elle ne semble pas indispensable. La question doit être entièrement réservée. Elle n'est pas actuellement susceptible d'être discutée avec fruit.

Le professeur Grassi Bertazzi, de l'Université de Catane, n'hésite pas un instant à dire : « S'il y a des phénomènes médiumniques, je ne le sais pas, parce que la science ne s'est point encore donné la preuve de leur réalité, avec des expériences sensées et avec des démonstrations raisonnées, à la lumière de la critique objective. » Il poursuit, impassiblement : « ... Dans l'état actuel de la science, il n'y a pas encore de preuves certaines permettant de soutenir qu'il existe des médiums, bien qu'il existe beaucoup de preuves pour démontrer le contraire et soutenir le fait que les médiums sont des truqueurs et des menteurs ». Comme si ces affirmations ne suffisaient pas, il conclut : « A quoi bon chercher un *deus ex machina* ? Prétendre que l'on peut donner une réponse, affirmative ou non, à la question « l'hypothèse spirite est-elle acceptable ? » n'est pas conforme à la méthode des sciences psychologiques lorsqu'elles veulent être science et non empirisme. Elles n'ont jamais rien su de l'esprit, de l'âme. Cicéron, pourtant spiritualiste et presque spirite déjà, a écrit (*De natura Deorum*) : « L'âme ? Ce qu'elle est ? Où elle est ? D'où elle vient ? ... C'est là un grand débat... Et si l'on ne sait rien de l'âme, que voudriez-vous que l'on sût ou puisse savoir du spiritisme ? »

Dans la lettre qu'il adressa au professeur Bertozzi, le Pr Pafumi inséra ce paragraphe : « Non seulement l'hypothèse spirite a été admise comme possible par de célèbres et éminents savants, mais tels d'entre eux y ont vu l'hypothèse explicative de toute une catégorie de faits métapsychiques, récalcitrants à toute autre explication. A vrai dire, il est malaisé de contester l'hypothèse spirite quand on avertit, d'abord, que l'on ne sait pas ce qu'est l'Esprit. Quant à la citation de Cicéron, je fais observer que l'ignorance sur la nature d'une chose n'en infirme pas l'existence. S'il en était ainsi, nous devrions contester l'atome à la science physique, l'électron à la dynamique, puis l'électricité, l'attraction moléculaire, la gravitation et la force magnétique. Confronté à votre opposition, je pense : il existe peut-être dans quelques individus une « impermutabilité » telle qu'aucun argument scientifique, aucun syllogisme logique, aucune dialectique, ne peuvent les ébranler. Si, savant et philosophe comme vous l'êtes, vous avez expérimenté avec la patience et la rigueur scientifiques d'un Richet, d'un Flammarion, d'un Crawford, d'un Geley, vos conceptions scientifico-philosophiques actuelles seraient, selon toute probabilité, radicalement différentes. » (Cette enquête est continuée et nous tiendrons, postérieurement, compte des opinions exprimées par les correspondants de *Luce e Ombra*.)

Les centres spirites dits de secours.

Parlons maintenant des *centres spirites dits « de secours »*. Il s'en est fondé un certain nombre, dans divers pays, depuis quelques années. Leur objet est essentiellement charitable. Le mouvement, dans le sens qu'ils indiquent, progresse visiblement. On s'y occupe, non point de convoquer des bons Esprits, des Esprits de lumière, de paix, d'amour, mais des malheureux errants de l'Astral, en dérive, si l'on peut dire, et qui se présentent aux séances avec leurs noires mentalités, leurs troubles affreux, leurs colères et leurs vocabulaires souvent fort malsonnants. Pour ces infortunés, on accumule les ressources de la charité, les bons conseils, les méthodes de redressement. Ils luttent furieusement, n'acceptent pas leur sort, injurient parfois leurs amis terrestres. Ceux-ci ne se découragent pas, persistent en leur difficile labeur et ont la chance de sauver un certain nombre de ces impénitents du monde invisible. Ces cures ne vont pas sans épisodes dramatiques et l'on comprend, sans peine, le dévouement admirable des médiums qui acceptent de servir dans ces cliniques des âmes malades et empoisonnées. Il se présente là des Esprits véritablement « diaboliques », des possédés qui, aux premières réunions, vomissent des insultes et des horreurs sans nom et qui, à la fin, touchés, émus, gagnés, abdiquent en demandant aux assistants

de vouloir bien changer l'hymne pieux avec lequel, jadis, quand ils étaient sans tâche, leur mère les endormait dans le berceau. Alors ils parlent de l'amour divin, ils remercient leurs sauveurs, et la guerre est terminée. Des assassins deviennent doux comme des petits enfants. Ils font savoir qu'ils connaissent enfin la clarté des sphères moins enténébrées où l'effort de leurs frères terrestres les haussa. Les suicidés confessent leur aberration. D'anciens « déchets humains » s'épurent et sortent de la boue où ils restaient enlisés.

Des critiques se sont élevées en ce qui concerne ces cercles dont la mission est évidemment si spéciale. On a posé une question à bien des groupes, pour savoir si oui ou non ils approuvaient cette œuvre de redressement, en faisant valoir : 1° l'effort surhumain et excessif peut-être demandé aux médiums, 2° la crainte que lesdits cercles n'outrepassent les possibilités accordées aux vivants pour sauver les « morts », et qu'il en résulte pour les témoins de ces séances une sorte de contamination morale à laquelle certains ne pourraient pas échapper. En un mot, on a dit : « Les cercles de secours » sont dangereux. Ils apportent parmi les spirites l'atmosphère de la prison et du crime. Tout au plus devraient-ils, par les moyens usuels, prière, appel aux bons Esprits dont c'est la charge dans l'au-delà, contribuer à l'amélioration de ces âmes déshéritées, sans en prendre eux-mêmes, et si directement, le soin. C'est dépasser les limites de notre devoir que de se substituer aux Guides et aux Moraliseurs qui, derrière le voile, refont l'éducation de ces dévoyés. La Providence ne nous demande pas de consacrer notre effort exclusif à des entreprises si pleines de risques pour nous-mêmes. »

Le problème, ainsi posé, est délicat à résoudre. Aussi rencontre-t-on des partisans des « cercles de secours » et des opposants en grand nombre. Où s'arrête notre droit d'agir, pour peu qu'on lui admette une limitation. Personne ne passe de l'autre côté avec « une ardoise absolument nette ». Devons-nous, si l'ardoise est trop chargée de fautes, de défaillances, voire de crimes, nous convaincre que ce n'est pas à nous à l'effacer ? Au contraire, plus la liste qu'elle porte est longue, n'avons-nous pas à nous empresser davantage pour implorer que l'éponge y soit plus vite passée ? Le danger pour le médium ? Il peut être réel, au cours de certaines crises exaspérées. Mais l'on ne cite pas de cas absolument tragique. La prière, le contrôle des bons Esprits ont toujours, semble-t-il, fait reculer, dans ces expériences si fraternelles, les puissances du mal. Le danger pour les assistants ? Les mêmes moyens de protection ne sont-ils pas à leur portée. Et quelle récompense pour eux d'arracher à la nuit des âmes qui y tremblaient de froid et de honte !

Tels sont les points de vue en présence. L'Allemagne — la Hollande, croyons-nous savoir, — la Grande-Bretagne ont leurs cercles de secours. Sans vouloir conclure sur un sujet dont la discussion, autour des milieux intéressés, est loin d'être close, nous avons pensé utile de le signaler ici, et s'il était permis à l'auteur de ces lignes d'exprimer une opinion strictement personnelle, il dirait que si notre charité doit s'appliquer à relever, sur terre, les êtres qui sont tombés, fût-ce au plus bas, et surtout au plus bas, il n'y a pas de raison péremptoire pour nous retenir de tendre la main aux pires déchus de l'autre monde, si nous avons quelque espérance de leur arracher une larme, un soupir de regret et la promesse de devenir meilleur. Quant aux précautions, il va de soi qu'il convient de les prendre. Ici-bas, nous n'abordons pas un forcené sans l'avoir mis d'abord dans l'impossibilité de nous nuire, avant le premier mot qui pourra l'amener au repentir. Par ailleurs, les douces contraintes ne nous manquent pas pour amener le pécheur à résipiscence, et, s'il se débat peu ou prou, si même il nous advient d'être légèrement blessé par lui, notre honneur et notre bonheur ne sont que plus grands lorsque, après avoir été éclairé, il vient réparer lui-même le mal qu'il a fait et demander pardon de ses déportements. Le Christ ne choisissait pas : il étendait sa bonté sur tous et posait sa main sur le front des possédés, comme sur le linceul de Lazare, comme sur l'épaule des petits enfants de Galilée.

Veut-on maintenant, à titre de renseignements, lire le détail d'une de ces séances où sont soutenus des voleurs, des ivrognes, des fils dénaturés, des parents bourreaux ? Lisons l'*International Psychic Gazette* d'août dernier. Un guide indien contrôle le médium et annonce que l'Esprit amené par lui est de l'espèce la plus maligne, et est animé d'un âpre désir de vengeance. Il fait savoir que cet égaré a été, un jour, pendu dans l'Ouest-Australien, pour avoir tué trois personnes de la façon la plus féroce. Ce criminel se refusait à accepter le fait qu'il fût mort. L'Esprit-guide, enfin, donna les instructions les plus strictes pour la protection du médium, lequel s'offrait géné-

reusement à l'expérience, confiant qu'il accomplissait un devoir. C'est dans cette disposition mentale qu'il tombe en transe, sur le plancher, maintenu par sept robustes personnes, avec ordre, — venu de l'Astral — de ne pas le lâcher, « car le pendu battrait toute l'assistance ». L'Esprit arriva alors et voulut aussitôt essayer sa force. Mais quand il vit que ses efforts étaient inutiles et qu'il ne pouvait librement gesticuler, il martela le sol avec sa tête (celle, hélas! du malheureux médium) et il fallut beaucoup d'énergie à un témoin pour l'immobiliser. Le visiteur terrible cria : « Qui êtes-vous ? » — « Des amis ! » lui répondait-on. Et lui, de répliquer : « Ce n'est pas vrai. Vous êtes des menteurs. Je n'ai pas d'amis. Tout le monde est contre moi. Laissez-moi m'en aller. Pourquoi me retenez-vous là ? » Il luttait encore, et proférait les pires abominations.

On réussit pourtant, à la longue, à lui imposer un peu de calme. Il devint quelque peu raisonnable. On lui expliqua qu'il était dans l'état que l'on appelle la mort. On lui dit quelles raisons charitables on avait de l'aider, de lui porter secours, selon les sentiments coutumiers aux spirites. On l'assura que la mort n'existe pas et que l'on renaît « de l'autre côté ». Progressivement il s'intéressa, s'émut. Des pleurs coulèrent sur les joues du médium : « Je ne veux plus lutter, dit l'Esprit. Vous n'avez plus à avoir peur de moi. » Et c'est celui-là auquel nous faisons allusion tout à l'heure, celui-là même qui demande à ses amis terrestres de lui chanter la douce romance maternelle. On pria pour les guides accompagnant cet Esprit désormais instruit de la vérité, et il partit, réconforté, pécheur repent. Un captif avait été retiré de sa prison. Le médium revint à lui. En dix minutes, il était lui-même, sans ressentir aucun mauvais effet de cette violente incarnation.

L'écriture inspirée chez les hommes de lettres et la création inspirée chez les artistes.

L'écriture inspirée n'est pas l'écriture automatique. *Occult Review* (octobre 1924) fait la distinction en parlant de cette faculté admirable qui appartient et appartient à bien des hommes de lettres et à bien des artistes musiciens, de composer des œuvres et parfois des chefs-d'œuvre sans se rendre compte de la façon qu'ils ont d'assembler leurs idées, de charpenter l'intrigue et de conduire leur récit à son terme. Assurément, dans ces instants de lyrisme inconscient, ceux-là obéissent à des guides qui viennent stimuler leurs dons naturels et aider à la création de conceptions que, dans l'état normal, l'auteur n'eût pu échafauder. Des exemples typiques sont fournis par la susdite revue de cet épanouissement de la pensée humaine sous le souffle généreux qui descend de l'Au-delà. En voici quelques-uns.

Goethe disait souvent : « En poésie, l'inconscient nous entraîne bien plus que le raisonnement. Et dans ce que nous écrivons alors, intervient presque toujours quelque chose de démoniaque. Il ne faudrait pas prendre *démoniaque* dans son sens péjoratif, mais sous le sens d'une parole conseillère émanant d'une autre source que les sources d'inspiration humaine. Le Démon, ici, c'est le Guide. « Ces poèmes, ajoute Goethe, veulent être composés instantanément, sous une impulsion qui tient de l'instinct et du rêve, et qui nous laisse dans un état somnambulique. Parfois, au milieu d'un autre travail, j'attire un morceau de papier et, sans délai, je le couvre de ces pensées soudaines, jusqu'à ce que la place me manque ou que l'inspiration se retire ».

Thackeray déclare : « Il me semble parfois qu'une puissance invisible conduit ma plume. J'écris comme une pythonisse ». Georges Eliot assure qu'en composant, il lui arriva maintes fois de « ne plus me sentir moi-même » et d'« abdiquer ma personnalité ». Scott écrivit *Lucie de Lammermoor*, malade, et il relut son œuvre, avec surprise, sans se souvenir d'un mot, quand il fut guéri. Robert-Louis Stevenson parle fréquemment de ces petits Esprits qui l'entourent et lui dictent ses romans. William Blake assure qu'en œuvrant, il est possédé par une personnalité anormale. « Poésie, peinture et musique, ajoute-t-il, sont les trois moyens donnés à l'homme pour parler avec le Paradis ».

Mozart confesse : « Tout ce que j'ai inventé m'est venu dans un songe. Comment, en art, pouvez-vous faire quelque chose de bien si vous avez à penser à ce que vous faites ? » Vincent d'Indy raconte que souvent, au réveil, il a une audition fugitive d'un motif musical qui, comme s'il venait d'un rêve, exige une concentration forte, immédiate et de la pensée, sous peine d'être vite oublié. Saint-Saëns, comme Socrate, disait posséder un démon ou Guide et l'avoir souvent entendu.

Tous ces cas, et bien d'autres, ne viennent-ils pas nous confirmer, par les déclarations les plus nobles, que l'invention artistique de l'homme doit pour beaucoup à ces Maîtres de beauté qui, accourus de l'Astral, s'inclinent souvent au-dessus de nos claviers, de nos chevalets et de nos pages blanches ?

Nécessité de relations plus intimes entre le spiritisme et les Beaux-Arts.

La nécessité d'établir désormais des *relations* intimes et fécondes entre le spiritisme florissant et les beaux-arts, encore trop souvent appliqués à la seule glorification de la matière, intéresse et fait penser bien des spirites dans le monde. Que de fois, et en bien des revues étrangères, nous avons vu formuler le vœu que les bons effets de nos doctrines fissent évoluer l'art contemporain vers ses véritables et plus hautes destinées ! La science, qu'elle le veuille ou non, s'approche, fût-ce par des chemins tortueux, de l'au-delà où elle osera un jour entrer sans davantage retenir ses pas. Mais l'art ne se spiritualise pas, et lorsque l'on demande aux artistes de concilier leur idéal de beauté avec un idéal qui prend ses points d'appui dans le royaume de l'Esprit pur, ils haussent le plus souvent les épaules et répondent : « Vous voulez nous faire retourner aux utopies mystiques de la Société des Rosicruxiens de 1892 ? Et le temps n'est plus où il est permis de marcher sans témérité sur les traces des maîtres de l'art religieux, tels qu'ils furent aux XIII^e et XV^e siècles. La foi est morte ».

Il n'est pourtant pas question de la foi à laquelle ils font ainsi allusion, sur le mode ironique et sceptique. Ce qu'on leur propose est tout autre, mais pour qu'ils puissent le bien comprendre, pour qu'il leur soit possible de le transposer dans leurs œuvres, il faudrait qu'ils fussent spirites, qu'ils eussent au moins la curiosité d'approcher nos croyances. Bien peu font cet effort. On en connaît certes, mais c'est l'infime minorité. Les autres persévèrent dans leur attitude dédaigneuse de toute spiritualité avouée et continuent à adorer leur art, en prétendant que le fin du fin est de transcrire les beautés de la « nature » et de ne point tant chercher d'âme — car ce serait, disent-ils, de la littérature ! — dans la matière, belle par elle-même.

Cette psychologie doit être générale, et elle l'est assurément, puisque, au bout du monde, une vaillante Revue *Fiat Lux*, de Santa Rosa, Pampa centrale argentine, le déplore à son tour. C'est son article qui nous inspire cette page. Il nous est une excellente occasion d'aborder l'un de ces sujets généraux dont nous faisons les matériaux de notre Chronique, aujourd'hui.

Fiat Lux (30.8.21) constate que, ne pouvant être ici-bas des esprits purs, l'un de nos moyens de nous élever, c'est de cultiver la Beauté sous les apparences de l'art, l'idée sous la forme, l'esprit sous l'apparence. L'art, dans une certaine mesure, nous présente aux yeux des aspects « clarifiés » du monde physique. Il est capable de dégager sous nos regards une parcelle de la spiritualité des choses. Certaines de ses expressions, telle la musique, peuvent élever l'âme sur les rudes pentes, au-dessus de la brutale réalité des plaines vers la lumière et la paix. Il est assez fort, s'il sait agir, pour réveiller en nous, et même chez les plus insensibles d'entre nous, un désir d'exhaussement par delà nos gehennes quotidiennes, morales et matérielles.

Un tableau peut concrétiser, sous le pinceau du génie, toute la magnificence d'un firmament, toute la pureté d'un regard. Une statue qui représente un sujet spirituel peut se compléter en notre pensée, par les ailes invisibles que nous lui ajoutons, stimulés par l'enseignement d'idéal qu'elle nous offre. Un marbre peut n'être pas que de la matière qui pèse sur son socle et l'écrase. Notre imagination charmée, émue, peut l'y soulever presque miraculeusement et fondre ses contours dans l'azur des lointains. L'œuvre d'art est apte à décrire les douleurs de l'humanité, mais aussi ses élans, ses réconforts et ses harmonies plus encore que ses dissonances.

L'artiste, qu'il l'accepte ou le refuse, possède le don de l'intuition, la clairvoyance qui l'immobilise devant un bel aspect de la création et le fait s'écrier : « Voilà un beau geste ! Voilà un beau motif ! Voilà une belle association de sons ! » Il est inspiré, et s'en fait honneur, quelque matérialiste que parfois il se prétende. Il vibre comme la harpe, et il ne sait pas toujours dans quelle large mesure son cœur collabore avec son cerveau. Il a reçu de la Providence le privilège de discerner, dans l'univers, entre le Beau et le laid. C'est un frère de ceux qui ont la faculté du pressentiment et de la divination.

Quelle n'est pas sa faute lorsqu'il œuvre, au mépris de ces sublimes présents, pour honorer ce qui, dans son royaume, n'est pas la Beauté la plus accomplie, celle où la spiritualité intervient, évidente, ou se justifie l'axiome : *Mens agitât molem* ? Il renonce à la mission d'apporter, à la tristesse de ses semblables, un peu de joie sous les dehors de sa propre allégresse, à fixer le charme d'une heure, le fugitif d'une expression ravie. Il se ferme la contrée du Mystérieux pour n'explorer que celles où les choses *pensent et font penser le moins*. L'art, comme le spiritisme, c'est l'Espérance, l'affranchissement de l'Esprit hors des cellules du monde trop concret, l'union de la sensibilité à la pensée. Sœur de la poésie, comme elle, il vit par le rythme, et, par lui, s'apparente avec les souveraines lois du Divin.

Ainsi, le spiritisme qui a vu venir à lui des philosophes, des savants, des écrivains, attend-il et doit-il s'incorporer bientôt une phalange d'artistes. Ils manquent à notre famille où leur place est si évidemment marquée. Les temps futurs qualifieraient de précurseurs éclairés les musiciens, les peintres, les sculpteurs qui, demain, comprendraient leur véritable devoir d'artistes contemporains en faisant hommage de leur talent à l'Esprit de qui ils le tiennent.

Telles sont les réflexions que nous inspire l'excellent article publié en ce sens par *Fiat Lux*, dont nous avons en quelque sorte suivi les arguments pas à pas.

La personnalité psychique des animaux.

À diverses reprises, nous avons abordé ici la délicate question de *la personnalité psychique des animaux* et, avec la prudence qui convient, nous avons consigné des phénomènes pour le moins fort curieux. Par ailleurs, nous regrettons de n'avoir pas, plus promptement, parlé d'une lettre et d'un article que nous faisait parvenir, il y a quelques mois, M. Zanelli Caldas, le distingué directeur de la revue *A Luz*, organe de propagande spirite, à Maceio-Alagoas (Brésil). M. Z. Caldas nous faisait part, et nous l'en remercions, d'observations très rigoureuses menées par lui en des séances où participait le médium Arturo Ribeiro Campos, dont il certifiait l'indiscutable honnêteté. Ces travaux lui semblaient dignes d'étude. Quoi que l'on en puisse penser dans le détail, ils le sont dans le principe. L'article portait un titre qui, bien que semblant affirmatif, laissait les approches libres à toute critique : « L'âme des animaux ». Il y était dit, tout d'abord, que la question est désormais ouvertement posée. À tout bien juger, elle n'est pas résolue par le fait que nous voyons les castors construire leurs architectures, l'araignée tisser sa toile, la fourmi et l'abeille donner des preuves d'une évidente (?) intelligence. La part de l'instinct le plus admirable ? est grande en cette affaire subtile. S'agit-il d'une âme inférieure à celle de l'homme ? L'admettre même dans ces proportions très réduites, c'est dire qu'elle est. Peut-on accompagner *A Luz* et souscrire à son affirmation, lorsqu'il y est écrit que cette âme peut s'incorporer dans les médiums humains ? *Hic jacet lepus*. M. Zanelli Caldas confesse qu'il admet la possibilité du phénomène. Il se demande pourquoi l'élément spirituel de nos frères inférieurs ne pourrait pas se manifester. Y a-t-il impossibilité d'assimilation ? On sait déjà que les animaux peuvent voir et sentir les Esprits. Pourquoi ne s'incorporeraient-ils pas, après leur décès ? Soutenant sa thèse jusqu'au bout, l'auteur atteste avoir vérifié la légitimité de sa suggestion. Il ne voit pas un abîme bien grand entre telles bêtes féroces et tels sauvages anthropophages d'Afrique ou d'Océanie. Dans les séances dont il parle trop sommairement — et sur lesquelles il serait désireux que des détails précis fussent fournis — il aurait, dit-il, vu son médium incarner un ours, un gorille, un tigre, pourvu de l'agilité particulière à ces animaux, imitant à merveille les cris et rugissements. « On croira que c'est une mystification », dit-il. Non, mais on pense que les faits constatés ne sont nullement probants, car le médium, inconsciemment, peut être un parfait imitateur d'animaux. Il existe une maladie classée, et telle que ceux qui en sont atteints simulent excellentement les attitudes et toutes façons d'être, de divers animaux. Sous le second Empire, la femme d'un maréchal ne passait pas une soirée à la cour sans troubler la réunion par les aboiements qu'elle intercalait, irrésistiblement, dans ses propos. Elle n'incarnait pas, pour cela, un bouledogue. Quelque peine qu'il en puisse résulter, pour notre aimable correspondant brésilien, nous ne nous résignons pas à admettre encore que le médium A.-R. Campos ait, sans conteste, incarné les fauves, voire les oiseaux musiciens, dont la liste nous est donnée.

Il est vrai que, dans des séances nombreuses, on a reçu la visite d'apparitions animales, et qu'à l'Institut métapsychique de Paris, un pithécantrophe, des chiens, des écureuils ont erré dans la salle et frôlé les assistants. « Que savons-nous ? » disait Camille Flammarion. Gardons-nous d'affirmer avec trop de rigueur, et, pour ce qui concerne notre correspondant lointain, consolons-le de nos apparentes sévérités et lui disant, fraternellement : « Travaillez encore ! Essayez de prouver mieux ! »

Phénoménologie.

Une quantité considérable de phénomènes est signalée dans le monde entier, que le chroniqueur est bien obligé de faire un choix, même parmi les meilleurs. Le temps n'est plus éloigné où, pour tenir cet emploi d'informateur et ne point trahir ses devoirs, l'historien des « faits » devra souhaiter la création d'un organe spécial, dont le titre serait : *Spiritisme expérimental*, et qui, consacré exclusivement à cette tâche, établirait un classement méthodique de la multitude de documents remarquables mentionnés de toutes parts. Nous n'en sommes pas encore là : aussi, dans les limites qui nous sont concédées, ferons-nous tenir le *plus* en le *moins* de mots.

Ubiquité.

Rétrospectivement, à propos d'un cas d'ubiquité sur lequel les renseignements ne sont pas très précis, le *Morning Post* rappelle le fait très positif que voici. En 1897, M. T. P. O. Connoz, membre du Parlement, fut, un jour, appelé subitement en Écosse, au lit de mort d'un parent et partit sans avertir ses amis. Sa place, à la Chambre des Communes, était au troisième banc dans l'aile de l'opposition, près de la porte. Or, ce même jour, à la séance, T. P. O'Connor fut nettement vu à sa place, par plusieurs collègues. D'autres le rencontrèrent dans la galerie de la Presse. Le phénomène fut certifié par un procès-verbal. Au même moment, le voyageur n'était pas loin d'arriver à Glasgow.

Entre chirurgiens.

Le professeur Juan Sylvério Recaldos, chirurgien réputé, ne croyait pas au spiritisme. Il se laisse conduire à une séance, prend toutes précautions pour surprendre la fraude. Mais le médium tombe en transe, incarne un chirurgien décédé, ami du premier. Et l'Esprit conseille le vivant, pour une opération qui devait être faite le lendemain. Les détails opératoires les plus circonstanciés sont fournis par l'Entité qui a donné, d'abord, son nom, inconnu assurément du médium. Aujourd'hui le professeur J.-S. Recaldos ne nie plus le spiritisme (*O Clarim*).

Un médium guérisseur.

A Brusque, État de S. Catharina (Brésil), une enfant de 8 ans, sans instruction, fille de paysans, la demoiselle Maria-Anna T... va à la fontaine et déclare avoir vu une apparition étincelante qui lui a conseillé de soigner les malades. Quoiqu'il en soit de cette assertion, la fillette obéit, et bientôt des cures sont signalées. On conduit la guérisseuse à Florianopolis, et elle continue à étonner jusqu'aux médecins, par ses interventions près de nombreux patients. Un soir, elle a une vision et avertit qu'elle a vu le palais épiscopal en flammes. L'évêque D. Benedicto est en tournée pastorale. Il n'est pas encore revenu à la ville que sa demeure est, en effet, détruite par un incendie. (*Revista de Espiritualismo*.)

Avertissement de mort.

Le Dr Gonzalez Manet, secrétaire de l'Instruction publique à la Havane, veille depuis plusieurs nuits sa fille malade et en grand danger. Les médecins, enfin, estiment qu'une amélioration s'est produite, et invitent le père à aller se reposer. Il cède à ce conseil et tombe sur son lit, abattu par un sommeil de plomb. Mais, après quelque temps, il est violemment réveillé, secoué par une

force invisible. Il se met sur pied, constate qu'il ne dort pas et voit devant lui, dans l'ombre, le fantôme de sa mère. Il comprend. Sa fille n'est plus. Il s'élançait vers la chambre de l'enfant : elle est morte : « Je fais serment, dit-il, que j'ai vu ma mère bien des années après son trépas ». (*Hoy, Cuba.*)

Meurtre découvert par un médium.

Une nuit, à Saint-Paul (Etats-Unis), une femme est tuée, dans la rue, par un inconnu. La police ne découvre aucune piste. Elle songe à porter au médium Otto von Bourg, qui habite Minneapolis, l'anneau de mariage porté par la victime. Instantanément, le médium entend prononcer à son oreille les trois lettres R. P. H. Il se concentre, décrit l'assassin, un nègre, détaille son costume et dit enfin : « C'est un certain Robert ou Ralph... Ce doit être Ralph P. Houghton. Il vit dans le quatrième immeuble à partir de l'endroit où fut trouvé le corps. » L'indication était exacte. Houghton, arrêté, avoua tout. Il reste de ce fait, comme témoignage, une lettre où la famille de l'assassinée en certifie l'exactitude. (*The International Psychic Gazette.*)

La tante pas contente.

On connaît peut-être le fait narré naguère par Sir Conan Doyle. Il disait, un jour, à des amis : « J'ai parlé à tous mes parents qui sont dans l'Astral, sauf un qui ne s'est jamais manifesté. Quelques heures plus tard, il assistait à une séance, et le parent trop silencieux, — Leslie Odham, — vint, parmi d'autres Esprits. Sir Conan Doyle lui dit : « Je racontais justement aujourd'hui que vous n'étiez pas encore rentré en relation avec moi, » — « C'est bien pour cela que je suis venu », répartit l'Esprit.

Or, voici un « pendant » à ce récit. Un Européen s'embarque pour l'Australie au moment où l'une de ses tantes est bien malade. Il en apprit le décès par télégramme, en achevant son voyage. Et il parle de la défunte, avec sa femme, en termes peu charitables, car il n'avait eu avec la morte que des rapports plutôt aigres et sans sympathie. Neuf ans plus tard, un médium de qui il est absolument inconnu, tombe en transe chez lui et s'écrie : « Je suis votre tante Emma. « Nous ne nous aimions guère, observe le neveu, et votre visite m'étonne ». — « C'est bien pour quoi me voilà, insiste l'acariâtre Emma, mais cette fois sur le ton de la douceur. Je vous prie d'oublier que je vous ai un peu trop traité comme un gamin ». (*Harbinger of Light.*)

Phénomènes psychiques en Nouvelle-Zélande.

M. Nation, président de l'Association nationale ; M. Williams, secrétaire, et M. Young, membre du Parlement, certifient les faits suivants : « A une séance chez M^{me} Lily Hope, de Hamilton (Nouvelle-Zélande), où figuraient, avec leurs femmes, cinq hommes d'affaires de la ville, des mains matérialisées ont touché chaque personne présente ; des roses fraîches, bien qu'il n'y en eût point dans la maison, leur ont été offertes, toutes portes et fenêtres étant rigoureusement closes. La lourde table de chêne a été retournée, malgré les efforts tentés pour la maintenir. La porte principale a été trois fois ouverte et fermée, bien qu'elle ait été loquetée au début de la séance. » (*The Two Worlds.*)

Quatorze esprits à la même séance.

Le livre de Sir Conan Doyle : *Our Second American Adventure* continue à trouver dans le monde un accueil justement mérité. L'une de ses pages les plus saisissantes a été traduite par bien des revues spirites. En voici, succinctement, la matière. A Altadena, près de Los Angeles, une séance a lieu avec le médium Jonson, chez M. Baker, président de la Société des Recherches psychiques de Californie. Lumière rouge. Chaque assistant est revêtu d'un surplus blanc. Se présentent tour à tour une jeune femme qui dit son nom, Viola, et parle avec plusieurs personnes ; une dame âgée qui s'avance à dix pieds devant le cabinet noir ; c'est la mère d'un membre de l'assemblée ; une autre, mère de M. Larkin, l'astronome, présent à la séance ; la sœur d'un témoin, un Esprit

d'enfant, Crystal Dahlgren, décédée, dit-elle, à South Dakota. La fillette s'assit à terre et dialogua avec chacun. Elle chante et siffle ; la mère de Sir Conan Doyle, le fils de M. Baker, jeune homme qui s'entretient 18 minutes avec le groupe, un officier mort à la guerre, et bien connu par l'auteur de cette relation, au total quatorze Entités, devant plus de vingt spectateurs. La S. P. R. de Californie, en un an, a constaté 135 matérialisations différentes, sur lesquelles 14 seulement n'ont pas été identifiées.

Le chef d'orchestre du « Titanic ».

Dans une séance à Belfast, le médium en transe s'écrie tout à coup : « Chantez tel hymne ! » L'hymne qu'il désigne est celui qui fut chanté par les passagers du *Titanic* lorsque coula ce magnifique bâtiment. L'Esprit qui donnait cet ordre fut prié de faire connaître son nom et il accéda volontiers à la requête en disant : « Je suis Wallace Hartley, qui dirigeait l'orchestre à bord. » Personne, et le médium moins que quiconque, ne connaissait l'existence de ce musicien. Pour vérification, on écrivit à la White Star Line, et la réponse apporta la nouvelle qu'en effet le nom du dernier « bandmaster » du *Titanic* était Wallace H. Hartley. (*International Psychic Gazette.*)

Rectification.

Dans notre fascicule d'août (page 374), nous annoncions que la Société d'Études psychiques « Rome-Milan » avait constitué divers groupements à Gênes, Naples, Trieste, et que ces groupements possédaient pour organes les revues : *Simal*, *Reincarnation*, *Atanor*. Cette information nous était venue par un chemin indirect, et notre confrère romain *Luce e Ombra* nous apprend qu'elle n'est pas fondée. La *Società di studi Psichici* n'a pas créé de filiales et les trois périodiques susdésignés « luttent dans d'autres camps ou suivent d'autres directives ». Nous remercions la direction de *Luce e Ombra* de nous avoir signalé le fait.

M. CASSIOPÉE.

Revue et Journaux

La Renaissance d'Occident, dont le directeur est M. Maurice Gauchez, de Bruxelles, et qui entre dans sa cinquième année d'existence, attache un soin tout particulier à sa rubrique des « sciences psychiques ». Dans son numéro d'octobre dernier, on peut trouver des commentaires très approfondis sur d'importants ouvrages, tels que les *Études et réflexions d'un psychiste* : *William James, l'Ectoplasme et la Clairvoyance*, du D^r G. Geley, l'important examen du problème de la *suggestion* par le D^r Prosper Van Velsen (Imprimerie scientifique et médicale de Bruxelles), enfin l'analyse très attentive des plus récents numéros de la *Revue Métapsychique* et des textes provoqués par le débat contradictoire, organisé sur « l'Au-delà et ses mystères » par *Les Écrits pour et contre*.

L'hebdomadaire Le Jura, de Saint-Claude (Jura), parle, le 13 septembre, de la conférence que fit en cette ville M. Malosse sur la science métapsychique et les croyances spirites. Les commentaires sont courtois dans la mesure que l'on peut attendre d'un adversaire théorique qui se croit en possession de la seule vérité, mais qui ne veut pas écraser de sa supériorité les « adeptes d'Al-

lan Kardec, homme doué des meilleures intentions ». L'auteur, cependant, veut bien consentir que l'hypothèse spirite peut être une hypothèse scientifique, une hypothèse de travail. C'est déjà fort bien qu'il accorde — pour commencer — cette qualité au spiritisme. Il n'approuve pas les conclusions philosophiques, sociales, morales de M. Malosse, mais il en parle, sans ricaner, à ses lecteurs. Cette façon correcte de discuter est tout à l'honneur de M. R. Bousset, licencié ès sciences physiques, auteur de l'article.

Il est extrêmement curieux de considérer, parallèlement, les efforts de ceux qui veulent, par les méthodes et moyens matériels, tirer de son ornière le monde d'après guerre, et les initiatives de tels autres qui aspirent, par le secours et l'enseignement de l'Esprit, de rappeler ce même monde à la conscience de sa dignité.

En lisant l'un des derniers numéros du Journal **U. S. T. I. C. A. (Union syndicale des techniciens de l'industrie, du commerce et de l'agriculture)** — journal qui a accepté l'échange avec la *Revue spirite* — nous sommes frappés du parallélisme d'idéal qui apparaît, chez ces reconSTRUCTEURS de l'Europe effondrée et chez nous-mêmes, qui proposons aux hommes d'aujourd'hui la lumière et la paix par le spiritisme. Ces ingénieurs avisés ne disent-ils point : « Nous réclamons des transformations profondes dans l'économie générale d'un monde bouleversé... L'on s'aperçoit qu'on ne peut faire fi des contingences et que, pour remettre d'aplomb les sociétés ébranlées, les théories toutes faites ou la routine ne peuvent suppléer à l'étude scientifique des problèmes ». Remplaçons « scientifique » par « spiritualiste », et c'est, en propres termes, toute notre pensée.

La Revue **Nos Poètes** (15 juillet) publie ce beau sonnet de M. Gabriel Volland, où la conception que l'auteur se fait de la *Mort* s'accorde si expressément avec nos doctrines :

LA LAMPE ÉTERNELLE

Ténébreuse Psyché de nos couches funèbres,
O Mort au pied furtif et doux, celui-là ment
Qui trouve que ton pas fait un bruit d'ossement
Et qui, de ton corps nu, ne voit que les vertèbres !

Tu n'es pas digne d'elle, ô toi qui la célèbres
Avec la faux, et le linceul pour vêtement ;
Dans ma sérénité je la vois autrement :
Sa main voile une lampe au milieu des ténèbres...

Belle autant que la Vierge au chevet de l'Amour,
Elle s'approche, elle se penche et guette l'âme
Qui vient de fuir le blanc dormeur privé du jour ;

Et toujours, des doigts joints sur l'éternelle flamme
Tombe l'huile brûlante, et ce baiser de feu,
Dans l'homme qui gisait sans vie, éveille un dieu !

L'**Eclaireur de Nice** (25 septembre 1924) raconte « la mort... provisoire du P^r Bertraud », et le récit est exposé par le héros même de cette aventure... psychique.

Le professeur, en vacances en Suisse, avec sa femme, sa fille et deux étudiants écossais, faisait, un jour, avec eux l'ascension du Titlis. Arrivé à Jochgletscher et fatigué, il se repose sur un rocher et laisse ses compagnons partir avec le guide. Soudain, un malaise le saisit, son sang afflue au cœur et, sans perdre connaissance, il a une vision où il distingue le groupe des excursionnistes (cependant hors de sa vue) montant par un chemin inaccoutumé. Il voit aussi le guide mangeant leurs provisions et buvant leur vin à leur insu. Puis, il distingue comme une diligence où sont sa femme et sa fille, vers le Brunnigpass. Enfin, il voit son propre corps, d'en haut, et par les yeux de l'esprit libéré de la matière. Néanmoins, il revient à lui, ouvre les yeux. Les jeunes Ecossais, redescendus près de lui, le soignaient. Il ajoute :

« Je fus pris d'une forte colère et leur dis en bégayant : « Pourquoi m'avez-vous fait redescendre ? J'étais si bien là-haut ? »

« Je grondais le guide d'avoir pris une route inconnue et d'avoir bu en cachette la bouteille de mes amis. Il devint tout pâle et nous quitta au plus vite. Il raconta, en bas, au village, qu'il avait eu affaire à un diable qui lui avait dit tout ce qu'il avait fait en route.

« Après m'être un peu reposé et avoir repris des forces, je redescendis dans la vallée, avec l'aide de mes deux étudiants. En arrivant à Interkalen, j'y trouvai une lettre de ma femme, me disant qu'elle avait voulu profiter du beau temps pour traverser le Brunnig et qu'elle m'attendait à Lucerne. Donc j'avais vu juste.

« Je me rendis à Lucerne, où je retrouvai ma femme et ma fille. Je venais d'être le sujet d'une expérience fort étonnante. »

La **Revue Métapsychique** (juillet-août) publie un article de Gustave Geley, pages posthumes où s'exprime avec sa loyauté coutumière l'esprit critique d'un savant épris de vérité et qui ne luttait que pour la vérité. Cette étude sur le cas du médium Erto sera lue avec émotion, quand on se souviendra de la conscience qu'apporta Geley dans l'examen de tous les phénomènes auxquels s'attacha son zèle d'investigateur vigilant et sagace.

L'article : *Cas apparents de réminiscences de vies antérieures* est signé par le Dr hindou Rao Bahadur Syam Sunderlal. Le Dr Geley le présente « sans commentaires », et il était assurément digne d'être traduit de la revue *Kalpaka*, où il parut tout d'abord. L'auteur y considère quatre cas de « réincarnation » ; et voici la substance des faits en ce qui concerne le quatrième.

Un rajpoute est tué par son oncle dans une discussion à propos d'un champ. L'oncle disparaît, la police ne peut l'arrêter ; au reste, il n'y a pas de preuves absolues. Le fait se passe en 1877. Peu après, le meurtrier reparait au village. Dans un village voisin est né un enfant qui, vers 5 ans, tombe sans connaissance en entendant des coups de fusil tirés pour une fête locale. Revenu à lui, il déclare qu'un meurtrier (son oncle dans la vie passée) vient de se montrer. Il reconnaît son « frère de l'existence antérieure », lui révèle des faits exacts, lui demande des objets familiers qui, en effet, existent. Le frère va signaler ces faits à un magistrat qui reste incrédule et ne veut pas engager de poursuites. On s'adresse aux autorités supérieures ; enquête est ouverte, on décide d'arrêter l'« oncle », qui s'enfuit et va mourir au loin. L'affaire est alors classée.

« J'ai recherché le dossier, écrit l'auteur asiatique, et l'ai par devers moi. Je fis venir en 1912 le jeune homme, alors âgé de 34 ans, avec son vieux père, lequel confirma tout le récit. Il ajouta que bientôt après que l'identification de l'enfant fut établie, le meurtrier lui-même était

venu le voir, et l'enfant lui avait aussitôt reproché, d'une façon insultante, de l'avoir tué par derrière et par surprise. Le jeune homme, en 1912, avait oublié toutes ces choses, elles ne lui étaient plus connues que par ouï-dire ; et l'histoire fut corroborée encore par le colonel Surajpal Singh et le fils du meurtrier, tous deux officiers à Gwalior. Leurs photographies ont été faites par MM. Desai frères, à Lashkar, Gwalior. »

La *Revue Métapsychique* publie, en outre, de M. Ernest Bozzano, un article : « La clairvoyance dans l'avenir et le fatalisme » dont l'intérêt doctrinal et documentaire est capital pour quiconque partage nos croyances. La si riche substance de cette magistrale étude se trouve résumée dans la conclusion que lui donne l'auteur :

Les phénomènes de la *clairvoyance dans l'avenir*, loin de prouver que l'humanité est sujette aux décrets inexorables d'une « fatalité absolue, contribueraient à prouver le contraire, c'est-à-dire que, si une fatalité existe — ce qu'il paraît difficile de contester — elle se borne aux grandes vicissitudes des peuples et des individus ; enfin, qu'il y a une « fatalité relative ». Dans le développement des événements humains, collectifs ou individuels, il reste donc effectivement un groupe important de « possibilités de vie » absolument libres, et, par conséquent, dépendant de la volonté de différents individus. Toutefois, en des circonstances exceptionnelles, quelques-unes de ces « possibilités de vie » se détermineraient par l'intervention des facultés supranormales subconscientes ; même en ce cas, elles dépendraient donc encore de la volonté de l'individu, bien que cette volonté soit alors subconsciente. Plus rarement enfin, elles se détermineraient par l'intervention d'Entités spirituelles ; mais de toute manière, même alors, il ne s'agirait pas de Fatalité, mais, au contraire, d'interventions favorables ou défavorables contre la Fatalité implacable.

A lire encore dans la *Revue* un article de M. Pascal Forthuny réhabilitant le médium Einer Nielson (Danemark), disqualifié imprudemment il y a deux ans par des « savants » scandinaves et qui vient, en Islande, de produire des phénomènes de matérialisation magnifiquement probants.

Notre éloquent conférencier et ami, M. Jules Gaillard, a eu un grand succès à Avignon, dans une causerie faite sur l'œuvre d'Henri Fabre. Voici dans quels termes s'exprime *Le Courrier du Midi* du 5 octobre.

Mercredi soir, en la salle 6 de l'Hôtel de Ville, M. J. Gaillard, ancien avocat, ancien député de Vaucluse, donnait une conférence des plus attachantes sur l'œuvre du grand entomologiste J.-H. Fabre.

M. J. Gaillard est plus qu'un grand conférencier, c'est un apôtre doué de toutes les séductions oratoires, et nous parlant avec foi et amour de l'épopée géniale de celui qui a renoué la vieille entomologie, en créant le Laboratoire aux bêtes.

Successivement furent présentés à un auditoire d'élite : le poétique « ver luisant », petit assassin de l'escargot, « *hélix variabilis* » qu'il anesthésie d'abord ; les larves du « capricorne » et des « citaris », celles-ci opérant les chevauchées vers les fleurs et les nids, au moyen de leurs coursiers, les « abeilles antophores ».

Voici les « osmiés », abeilles sauvages disposant du sexe, et les « hémiptères paralyseurs » détruisant, pour leurs larves, les centres nerveux du mouvement chez leurs victimes. Toutes ces larves ont la « prescience de l'avenir ». Mais, à côté de l'instinct de génie, l'orateur nous montre, chez certains insectes, la juxtaposition de l'instinct de stupidité. Il termine cette conférence inoubliable, et qui devrait se renouveler dans les milieux scolaires, par cette grandiose pensée de Linné : « En contemplant les harmonies de l'univers, il m'a semblé voir passer l'ombre de Dieu sur la face de la nature ».

Le **Petit Marseillais**, le **Radical** et le **Petit Méridional** ont également publié des articles élogieux sur cette conférence.

Revue Spiritualistes

Sous le titre : « **Renouveau spiritualiste** », **La Revue Spirite Belge (La vie d'outre-tombe)**, en son numéro du 15 septembre, déclare :

Le monde entrera bientôt dans une phase nouvelle de progrès intense, et cette déclaration, pour qui est quelque peu philosophe, est une vérité établie par les progrès incessants du Spiritisme, non seulement en ce qui concerne la variété et la quantité des phénomènes probants, mais en raison du nombre croissant de ses adeptes. Aucune philosophie, en effet, n'a jamais atteint en cinquante ans une vogue aussi formidable que le Spiritisme.

Avons-nous raison d'énoncer que les temps sont arrivés ? L'aube luit, le voile épais dérobant les mystères s'est déchiré.

Le glorieux Spiritisme, attaqué incessamment par l'ignorance et les prétentions dogmatiques, est apparu, solutionnant l'indéchiffrable problème de la vie.

Séchez donc vos larmes, vous qui avez perdu un être cher qui était votre joie et peut-être votre soutien ; le Spiritisme vient en quelque sorte vous le ressusciter avec preuves à l'appui.

Humanité égarée par des siècles d'illogisme et d'ambition, lève la tête, et regarde l'avenir avec confiance.

Raïb, dans **L'Aube nouvelle**, a eu l'idée très heureuse d'inviter ses lecteurs de l'Afrique du Nord à lui rapporter des coutumes, usages et pratiques musulmans qui peuvent avoir un rapport proche ou lointain avec le spiritisme. Il y a là toute une étude à entreprendre. Enfin, nous trouvons, dans le même organe, une belle définition de la Prière et du Sacrifice.

Lorsque l'homme aura compris que sa conscience est tout à la fois une lumière qui éclaire, une voix qui dirige et un tribunal qui juge, il se laissera guider par elle et entreprendra résolument l'œuvre de sa libération, en travaillant à détruire ses passions et à dompter sa nature inférieure. Ce travail, nul ne peut le faire pour lui, et s'il veut parvenir au plan spirituel, il doit y voler de ses propres ailes.

Ces ailes sont la prière et le sacrifice. La prière, qui attire sur lui les forces nécessaires. Le sacrifice, par lequel les épines du chemin lui arrachent, lambeau par lambeau, le lourd vêtement de matière que son âme faible et lassée traîne péniblement.

(J. LANIRAY.)

Traitant du subconscient, « ce nouveau Protée », et déplorant qu'on le mette à toutes sauces, dès que l'on ne peut plus expliquer les phénomènes supranormaux par les moyens de la science orthodoxe, M. Th. Daret, dans la **Revue : Vers l'Unité** (Genève, juillet-septembre), écrit fort justement :

Une période de transition comme la nôtre est faite tout à la fois de méthodes périmées et d'audacieuses tentatives de reconstruction.

Le temps n'est plus où ce que l'on a appelé *matière* et ce que l'on a dénommé *esprit* se regardaient, si l'on ose dire, en chiens de faïence. La matière, tant méprisée, tant honnie des ado-

rateurs de l'esprit n'est-elle pas devenue elle-même de l'esprit à la X^e puissance ? Et l'esprit, qui avait ses détracteurs non moins fanatiques, ne se montre-t-il pas, à son tour, capable de revêtir des aspects formels, bien qu'insaisissables ?

Qu'est-ce à dire, sinon que « tout est dans tout » ? que matière et esprit sont des termes relatifs dont la vraie signification nous échappe ? Ce n'est point en les séparant arbitrairement par une cloison étanche qu'ils livreront, s'ils le livrent jamais, leur secret.

Pour la reprise de ses travaux, la *Société d'Etudes psychiques de Nancy* dans sa séance du 28 septembre dernier, a entendu une conférence de M. Gabriel Gobron sur « L'Œuvre philosophique et scientifique du D^r G. Geley ». Le *Bulletin de la Société* (septembre-octobre) constate le grand succès de cette conférence d'ordre scientifique et en annonce l'analyse dans son numéro à paraître. Au même fascicule de septembre, on lira avec intérêt un poème sur la *Philosophie de l'avenir*, signé de M. Michel Rosen.

Au sommaire de *La Revue Métapsychique Belge*, figure un excellent article de M. Richard, secrétaire général du « Foyer spiritualiste de Douai » : *Les Forces pensées et les phénomènes psychiques*, une étude de M. J. Gattefossé sur la *Collaboration scientifique avec l'Invisible*, des pages du D^r Henri Bouquet sur la *Science et le mystère*. *La Revue métapsychique Belge* devient de plus en plus intéressante, et la *Société* elle-même, de plus en plus active, si l'on en juge par le plan de conférences, si substantielles, prévues pour la période octobre-décembre.

Dans *La Revue scientifique et morale du Spiritisme* (septembre), M. L. Chevreuil exprime cette juste opinion concernant le débat ouvert, dans la *Revue Métapsychique* par M. René Sudre, en un article où il contredisait pied à pied la doctrine de la réincarnation.

Je déplore qu'à l'heure actuelle, où métapsychistes et spirites ne devraient avoir qu'une seule pensée et une seule tactique — défendre les faits contre une obstruction officielle qui menace de stériliser les fruits de nos travaux communs — alors que nous sommes certains, les uns et les autres, de travailler à la découverte d'un nouveau monde, je déplore, dis-je, ce genre de discussions stériles qui reportent sur le terrain de la vieille métaphysique une question qui ne sera éclaircie que par les faits. Ce sont les spirites qui fournissent aux métapsychistes la matière d'études qu'ils comprennent autrement que nous, parce que leur jugement porte sur une série de faits beaucoup plus restreinte ; l'observation spirite a devancé celle de la science ; c'est à la science d'être plus modeste devant l'interprétation légitime des spirites, tandis qu'elle-même ne soutient son interprétation qu'en récusant un certain nombre de faits bien constatés.

Fédération Spirite Internationale

La Fédération Spirite Internationale vient de réunir son Comité exécutif et son Comité général à la date des 27-28 et 29 septembre.

Ces réunions ont montré la vie intense qui anime maintenant la Fédération Internationale. D'importantes décisions ont été prises, tant pour l'organisation intérieure de la Fédération que pour son extension normale, à l'aide des concours qui lui viennent de toutes les parties du monde.

Le rapport du Comité exécutif a signalé la participation de la Fédération au récent *Congrès Universel de la Paix* (à Berlin). Un message fut envoyé au Congrès. Nous en citons une page, qui montre l'esprit dans F. S. I. se joint au travail du monde pacifique :

« Notre effort se joint donc fraternellement au vôtre, et comme vous, nous affirmons qu'il faut *profondément vouloir* la Paix avant d'espérer la voir s'organiser spontanément. *Tout procède du spirituel*. Notre tâche particulière est de *prouver expérimentalement la force de la bonté et l'action rayonnante de l'amour*. Ainsi les mots « Aimez-vous les uns les autres » ne seront plus une formule morale sans application pratique. Nous donnons aux paroles du Christ une signification impérative qui nous a conduits vers vous les mains tendues. »

Le Comité général a fixé la date du prochain *Congrès Spirite International*, qui se tiendra à Paris, à la Maison des Spirites, au 6 septembre et jours suivants. Rappelons que ce Congrès, exceptionnellement important, sera accompagné d'une exposition spirite.

Maison des Spirites

Ouvroir. — Voici l'hiver. Notre bureau de bienfaisance est sollicité par bien des misères auxquelles il fait face de son mieux, suivant les ressources dont il dispose. Beaucoup d'enfants nécessiteux sont à secourir, pour lesquels il importe surtout d'avoir à distribuer du linge, des chaussures et des vêtements. A cet effet nous avons créé un ouvroir (ouvert le samedi à 18 h. 1/2), en faveur duquel nous venons faire appel à tous nos frères et à toutes nos sœurs. De toutes les misères humaines, celles de l'enfance, élevée dans les quartiers pauvres de la grande ville, sont bien les plus pitoyables. Nous sommes certains que notre appel sera entendu, et que cette charité ne sera pas considérée par nos bienfaitrices comme une aumône de leur part, mais comme l'accomplissement d'un devoir fraternel.

Le Comité de Bienfaisance.

Conférence. — On nous prie d'annoncer une Conférence de M. André Ripert, administrateur, pour le 30 novembre, avec le titre *Les Enfants*. Cette Conférence sera suivie d'une partie musicale, organisée par M^{lle} Charbonnel.

Les abonnés de la *Revue Spirite* et les membres de l'*Union Spirite Française* sont cordialement invités.

Bibliographie

Aux écoutes du divin, par le D^r Ed. ISNARD. — En vente aux Editions B. P. S.

Le D^r Edmond Isnard, médecin de 1^{re} classe de l'Assistance médicale en Indo-Chine, et spirite convaincu, a eu l'excellente pensée de réunir en un recueil très bien présenté par l'éditeur Jouve, les poèmes que définit, déjà, un titre général fortement significatif : *Aux écoutes du Divin*. L'œuvre est répartie en plusieurs groupements où alternent les élans d'un spiritualisme épuré et l'inspiration d'un poète qui garde, sous les yeux, la magie éblouissante et troublante de l'Extrême-Orient, paradis des mythes, des légendes, et aussi berceau des grandes vérités. Les sinologues aimeront des poèmes comme *Kouan-Yin* ; les artistes goûteront *Le paradis des Colombes*. Les spirites n'auront qu'à choisir parmi des pièces nombreuses où leur idéal est exalté sous la forme la plus prenante, en un vers souple et mobile, aux cadences toujours heureuses. Le sonnet de la *Prière* illustrera ce trop bref commentaire à un ouvrage de haut mérite :

O Dieu, Esprit de paix, d'amour et d'harmonie,
J'adore en vous, au fond des cieux, l'ordre caché,
Et l'unité secrète où plonge toute vie
Le doux soin paternel que j'avais tant cherché,

Des êtres maintenant, la chaîne est désunie,
L'eau du ciel est tarie et l'arbre desséché.
Ah ! cesse de languir sur la terre penché,
Remonte, Amour, remonte à ta source infinie.

Dieu, seul digne à jamais d'inspirer un cœur pur,
Rends-moi toujours plus humble et toujours plus obscur,
Uniquement épris de la bonne souffrance.

Que ma plainte vers toi monte comme un trait sûr
Et que chaque douleur élargisse l'azur,
Par où j'irai me perdre en l'éternelle essence.

The mystery of Joan of Arc, traduction du beau livre de M. Léon Denis sur *Jeanne d'Arc médium*, a inspiré à Sir Oliver Lodge quelques pensées, en une lettre, dont nous détachons ces lignes (*Light*, 30.8.24) : « Quand la vie d'une grande sainte et d'un médium est écrite par un enthousiaste « expert », et quand elle est traduite par un autre, il y a lieu de s'en féliciter. Aussi, beaucoup de lecteurs se réjouiront à la pensée que le livre de Léon Denis a été traduit par Sir Conan Doyle.

La vie après la mort (*Preuves scientifiques de la survivance. Les vies successives, les mondes et l'univers*). — Edition de l'œuvre populaire philosophique, Lyon. Prix : 0 fr. 25. En vente aux Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e).

Le soin pieux de M. J. Malosse a rassemblé ces fortes pages, où, sous les titres : *La Science de l'âme, Réincarnation, L'oubli des vies passées, La Doctrine des Esprits, Leur identité, Les bienfaits de la science de l'âme, Visions et grandeurs suprêmes*, le triomphe de la vie sur la mort illusoire est affirmé une fois de plus, en des termes bien propres à convaincre que l'homme est immortel. La conclusion de l'ouvrage est une application pratique d'une existence terrestre ainsi

comprise : « Avance résolument, toi qui sais, toi qui connais le chemin ! Tu as récolté. Sème à pleines mains. Tu as trouvé la foi, le courage, l'espérance en l'avenir : rends-les à la société, *ta les leur dois*. Sois un homme vraiment digne de ce nom ».

Publication des conférences. — Le comité *Procesia* (Trieste, rue Hugues-Foscòlo, 2) a organisé, pour l'hiver prochain, tout un cycle de conférences sur les plus hauts problèmes asiatiques, et spirites autant que spiritualistes trouveront en ces travaux, qui seront publiés tour à tour, par *Science et Art* (même adresse), de précieux éléments d'information, notamment sur les doctrines et philosophies de Zoroastre, Confucius, Rama, Bouddha, Kritchna, Jésus, Mahomet, et sur les antiques prémices de nos croyances, en Chine, en Perse, aux Indes, au Japon, et dans tout le continent asiatique.

La maison d'édition Maucci (Madrid) publiera très prochainement les traductions espagnoles des œuvres de Gustave Geley : *L'Être subconscient*, *De l'Inconscient au Conscient*, ainsi que la seconde édition de *La défense du spiritisme*, d'Alfred Russell Wallace, et le *Manuel pratique sur les manifestations spirites*, d'Allan Kardec, grossi d'une étude moderne sur l'étude des phénomènes métapsychiques dans le monde depuis un demi-siècle.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la 8^e liste de notre souscription permanente pour le mois d'octobre.

Nous remercions chaleureusement nos amis donateurs pour l'aide qu'ils apportent à notre propagande.

M^{me}s J. Dessard, 10 fr. ; Geneviève Pecqueux, 5 fr. ; Brosset, 50 fr. ; Lerand, 10 fr. ; Ladent, 10 fr. ; « Une Algéroise », 20 fr. ; MM. Sicard, 5 fr. ; E. F., 10 fr. ; Ecole des Médi-
diums, dons divers, 115 fr.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENTS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement expiré fin Juin de nous l'envoyer sans retard, afin d'éviter les frais de recouvrement par poste toujours très onéreux. (Chèque postal Jean Meyer Paris 609-59.) On peut nous adresser dès à présent le montant des abonnements pour l'année 1925.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Le Gérant : NICOLAS.

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

°°°

Directeur : Jean MEYER

+00+

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Le monde inconnu à découvrir

La curieuse et importante communication que voici m'a été envoyée d'Héliopolis (Egypte), le 23 octobre dernier :

CHER MAITRE,

Permettez-moi de vous adresser les quelques observations ci-dessous, en formant le vœu qu'elles puissent tant soit peu servir à l'établissement de la vérité sur les mystères de l'Au-Delà, que vous poursuivez d'une façon si magistrale.

1^o Le 17 mai 1922, mon frère Fouad Abou Khater, fonctionnaire du Parlement égyptien, poète bien connu au Caire, assistait chez des amis, pour la première fois de sa vie, à une séance de spiritisme. Invité par la maîtresse de céans à faire mouvoir la table avec elle, son incrédulité le porta d'abord à repousser cette offre; mais l'ayant finalement acceptée, à peine la table se met-elle en mouvement qu'il se sent frappé d'un coup formidable sur la colonne vertébrale. Il tressaute, interpelle et gronde sa partenaire, qu'il accuse de cette mauvaise plaisanterie et qui, n'y comprenant rien, se met à pleurer. Explications échangées, on se remet en séance et la table lui écrit textuellement :

« Je suis O. B. (1), un ami de ton frère Farid. Ton père mourra dans six mois... Prenez vos précautions. C'est R., qui t'a donné le coup... »

(1) On m'a donné les noms en entier, mais on me prie de ne faire connaître que les initiales (C. F.).

Mon frère, qui ne connaît pas O. B., me rapporte le fait. Or, O. B., décédé le 4 mars 1922; avait été un de mes meilleurs amis. C'était un ingénieur électricien, Suisse d'origine. Il était très versé dans les sciences psychiques, mais, malgré tout son savoir, il n'a jamais pu me faire partager ses convictions. Il m'avait cependant dit une fois : « Un jour, je te convaincrs ». Et il a tenu parole, puisque mon père est mort, en pleine vigueur et subitement, le 14 septembre 1922, c'est-à-dire six mois et dix jours après lui.

Plusieurs expériences que j'ai faites depuis avec cet Esprit ont été des plus concluantes : conseils, prévisions d'avenir, etc., mais je les passe sous silence.

2° Au commencement de juin 1922, dans une séance de spiritisme, j'appelle l'Esprit de mon cousin, Ibrahim Abou Khater, qui, de son vivant, fut député et gouverneur de la province de Zahleh, Etat du Grand-Liban, et qui était d'une intelligence et d'une éloquence tout à fait remarquables. Il m'annonça que sa fille allait se marier avec un jeune homme d'Alexandrie, qui irait passer l'été au Liban et qui, de son prénom, s'appelait Georges, et qu'ils viendraient passer leur lune de miel en Egypte.

Cette prophétie s'est réalisée en tous points, quatre mois plus tard.

Une autre fois, le même Esprit nous informe que son fils est malade à l'école à Beyrouth, et il demanda à mon frère de lui écrire pour prendre de ses nouvelles. La réponse du jeune homme corrobora l'information de son père.

3° Le 5 septembre 1924, à 3 heures de l'après-midi, j'ai un rêve dans lequel je me vois marcher sur une corniche élevée. Arrivé à un certain point, je trouve la corniche brisée et me sens dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. La chute était certaine. J'entends alors des voix qui me disent : « Pourquoi n'as-tu pas pris le bon chemin ? » Puis je me sens assoupir (toujours en rêve), voler dans l'espace pour retomber vers la terre. Pendant ma chute, une main me prend par la taille et me dépose doucement sur le sol. A ce moment, je vois devant moi, écrits en file profonde, les nombres 7, 8, 9, 10, 11. Je me réveille alors en sursaut, avec une migraine et un léger mal de dents, qui, d'ailleurs, ne tardent pas à disparaître.

Le 7 septembre, durant la nuit, un effroyable mal de dents me prend, qui me prive de tout repos, malgré deux injections de morphine. Le 8 au matin, l'intervention du dentiste ne sert à rien. Il s'agit d'un abcès très profond dans la gencive, abcès dû, d'après le dentiste, à un coup de soleil. Je me rappelle alors que le 5 septembre au matin, ayant une course à faire, au lieu de suivre un chemin ombragé, j'avais pris un raccourci en marchant au soleil. Or, ce jour-là, il faisait très chaud. Je sentais les rayons solaires me darder et me pénétrer profondément dans la chair du visage. Puis, la course terminée, j'étais allé m'asseoir dans un endroit exposé à un courant d'air. Un refroidissement s'était produit, et le médecin avait raison. Je racontai alors mon rêve à mon entourage en lui faisant part de l'intuition reçue que mes atroces douleurs allaient durer jusqu'au 11. Le 9, je me fais faire une opération chirurgicale, mais en vain. Aucun des calmants, qu'on donne en pareilles circonstances : aspirine, kalmine, cachets Faivre, morphine, héroïne, rien n'adoucit ma souffrance. Celle-ci persista, impitoyable, jusqu'au 11, quand, à 4 heures du soir, l'abcès fut enfin ouvert.

Voilà, cher Maître, les faits que je crois utile de vous communiquer dans l'intérêt de la vérité. J'en connais d'autres, moins importants ou moins précis, qui me sont personnels ou qui le sont à des gens de mon entourage immédiat, et que je vous communiquerai si vous le désirez.

Je dois ajouter que la révélation d'O. B. a été pour moi le point de départ d'une révolution morale. Ayant de bonne heure abandonné le catholicisme, j'étais tombé dans le scepticisme rongeur du XVIII^e siècle pour passer ensuite par le positivisme d'Auguste Comte. Heureusement pour moi, car je me considère comme un privilégié : il m'a été donné de vérifier par moi-même la réalité de la vie d'outre-tombe, de m'assurer de l'existence, dans l'homme, de pouvoirs latents qui le mettent à même de communiquer avec ses chers disparus.

Comme, d'ailleurs, je sais que vous aimez être renseigné sur vos correspondants, je vous confierai ceci :

Je suis âgé de 29 ans, fils du docteur Amin Abou Khater, médecin très connu au Liban et en Egypte, tant par ses capacités professionnelles que par ses nombreux écrits, qui font autorité dans le monde scientifique arabe. On me déclare intelligent et de bon sens. Mon esprit, assez me-

suré, m'a porté à l'étude des sciences mathématiques et physiques, mais ma curiosité naturelle me pousse également à tout connaître, aussi bien les sciences sociales que l'histoire et la littérature. Je n'ai aucune prévention religieuse, je respecte toutes les croyances, tant que je n'ai pas à les adopter. Je suis membre des commissions d'examen de l'enseignement secondaire. J'ai collaboré avec d'anciens ministres et possédé d'eux des certificats très élogieux. Vous ne me prenez pas, je l'espère, pour un halluciné. Les phénomènes que je vous rapporte ont été perçus dans la plénitude de mes facultés et de celles de mon frère.

Daignez agréer, cher Maître, l'expression de mes hommages très respectueux.

FARID ABOU KHATFR.

Héliopolis (Égypte).

J'adresse à ce correspondant égyptien mes remerciements les plus sincères. Cette triple communication est du plus haut intérêt. La première est un témoignage inattendu de survivance, doublé d'un phénomène physique à expliquer, et d'une prémonition précise. Quelque hypothèse que l'on adopte dans la recherche des explications, nous sommes ici en face d'un monde inconnu à découvrir. Le coup reçu dans le dos n'est pas moins intéressant que la prophétie réalisée. La prédiction suivante offre un intérêt du même ordre, et le rêve prémonitoire nous présente un problème plus complexe encore. Nous vivons en plein monde inconnu, et personne ne paraît s'en douter ! L'humanité reste aussi ignorante des observations psychiques que des découvertes astronomiques. Elle se complait dans l'obscurité et ne cherche pas la lumière.



Fort heureusement, il y a partout des observateurs libres et indépendants. La communication que je viens de signaler à nos lecteurs m'a été envoyée d'Égypte. En voici une adressée du Portugal par un homme de science auquel je devais déjà l'étude de la chute d'aérolithes arrivée le 19 juin dernier, à la frontière d'Espagne-Portugal, M. Luis da Silva Junior, qui m'écrivait le 25 octobre dernier :

« Dans votre livre sur *les Maisons hantées*, j'ai lu avec attention le récit de Homem Christo de Coimbra, le fils du journaliste portugais et directeur de la gazette *O Povo d'Aveiro*. A Lisbonne même, je peux vous citer un cas de hantise, arrivé il y a quelques années à rua Monte Olivete, n° 28. Cette maison, qui se compose de trois étages et un jardin, se trouve encore aujourd'hui complètement abandonnée, malgré sa belle situation (tout près du tramway électrique) et la crise actuelle de l'habitation. D'après le récit de personnes dignes de foi, les différents locataires, lorsque la nuit arrivait, étaient réveillés par un vacarme épouvantable où prédominait le bruit de la vieille ferraille ; ils voyaient aussi des lueurs étranges. La maison présente un aspect de ruine, avec toutes ses vitres cassées et les canalisations de plomb arrachées.

En lisant vos judicieuses remarques sur la survivance, je me souviens d'une espèce de vision qui m'a frappé une année après la mort douloureuse de mon vieux père si regretté, Mr. Luiz da Silva, ancien commissaire général de la police. Cette perte a profondément ébranlé ma santé pendant bien des mois, et j'allai reprendre mes forces chez un de mes amis, Mr. Manuel Fernandes Antunes, propriétaire d'une jolie villa « Soledade », située dans un lieu appelé Lamarosa, à cent quatorze kilomètres de Lisbonne. C'était en 1909. Quelques jours après mon arrivée, je me réveillai à 7 heures du matin et je vis avec une netteté remarquable la figure si majestueuse de mon père, avec sa longue barbe blanche et son cigare à la bouche, habillé en noir comme d'habitude, qui me souriait de son air si intelligent. Je me levai à demi sur mon lit et, l'appelant d'une voix gémissante, je lui tendis les mains pour l'embrasser, malgré les efforts de ma femme, qui

me secouait, croyant que je faisais un mauvais rêve. Je ne voulus pas d'abord croire à un rêve, tant je voyais distinctement la chambre à coucher, les fenêtres et ma femme tout près de moi ; de plus, je sentais l'odeur agréable du cigare de mon père, tout à fait comme de son vivant.

Ma femme, qui n'a rien vu, et mes amis voulurent m'expliquer que le calme prolongé à la campagne avait éveillé dans mon cerveau des souvenirs assoupis et provoqué cet état particulier d'hallucination. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai jamais ressenti une sensation pareille, quoique je pense très souvent à mon père.

Dois-je interpréter cette vision comme une preuve de survivance, en admettant que l'Esprit de mon père a agi sur mon cerveau, ou bien ai-je été simplement la dupe d'un cauchemar intense ? C'est à vous de démêler ces questions délicates, avec la clairvoyance qui vous distingue.

Ces études sont fort intéressantes, et je vous remercie encore de m'avoir initié au grand problème de la connaissance de l'âme et à la recherche de sa destinée.

LUIS DA SILVA JUNIOR.

Il n'y a pas là, me semble-t-il, de *preuve* de survivance, mais une vision purement subjective consécutive à un rêve. D'autre part, qu'est-ce que le rêve ? Une certaine d'ouvrages écrits depuis l'époque de Cicéron ne nous ont encore rien appris sur ce problème fort complexe. Il fait partie, lui aussi, du monde inconnu à découvrir. Rien ne prouve, non plus, que le père du narrateur soit étranger à ce rêve. Je n'ai, hélas ! qu'une réponse à donner : c'est que nous sommes très ignorants et que tout est à étudier. Voilà pourquoi il importe de publier les faits observés.

* * *

Les deux communications que l'on vient de lire sont toutes récentes. Je leur en adjoindrai une plus ancienne, non moins digne d'attention. Dans une lettre de vingt-cinq pages, en langue anglaise, qui m'a été écrite de Port-Wayne (Indiana) par le Dr Sweringen, le 2 septembre 1900, ce savant praticien m'exposait qu'après avoir été rigoureusement incrédule en tout ce qui concerne les relations d'ordre psychique, il est devenu irréductiblement convaincu de l'incontestable réalité des faits dont il a été témoin lui-même, et me signalait, entre autres, que sa mère, méthodiste sincère, est morte à l'âge de 85 ans, après lui avoir promis, en riant de la stupidité de cette promesse, que, puisqu'il le lui demandait si sérieusement, elle reviendrait, si c'était possible, lui répéter une histoire de sa jeunesse qu'elle lui raconta, qu'il connaissait déjà, et qu'il savait presque par cœur. Voici cet incident :

Elle fut enterrée le 2 mars 1895. Le jour de Pâques suivant, à une séance de spiritisme où les Esprits se communiquaient censément par la voix du médium parlant dans un porte-voix (trompette), le docteur fut appelé par son prénom et la voix lui donna toute l'histoire en question, à laquelle elle ajouta les noms des personnes qui avaient assisté à l'enterrement. Elle ajouta aussi que, tandis que dans le transport de son corps de Port-Wayne (Indiana) à Canton (Ohio), son cadavre était dans le cercueil, dans la voiture des bagages, son âme était dans la voiture emmenant ses enfants, dont elle donna les noms.

J'ai inscrit cette relation sous le titre de « monde inconnu à découvrir », car l'identité de l'Esprit communiquant ne me paraît pas du tout démontrée. Ce pourrait être là une sorte de reflet de l'esprit de l'observateur lui-même agissant inconsciemment. L'étude n'en est pas moins intéressante pour notre instruction personnelle. Consacrons un instant d'examen à ce sujet spécial.

« Comme je vous l'ai dit, m'écrit le Dr Sweringen, j'étais à ce point antispiritualiste que je n'admettais aucun des faits cités dans la Bible, tels que l'histoire de Samuel et de Saül, la transfiguration de Moïse et Elie au Mont Thabor, les sept Esprits vus par saint Jean à l'île de Patmos ; tout cela me paraissait ridicule, de même que le spiritisme moderne. Cependant, je réfléchis que l'envoi d'un télégramme d'Amérique en Europe, les conversations par téléphonie à 1.000 milles de distance et le phonographe sont des faits tout aussi singuliers, et je me demandai où s'arrête le possible et où l'impossible commence.

« Sur ces entrefaites, on m'invita à assister à une séance spirite. Il y avait là des presbytériens, mais je n'appartiens à aucune église, et je ne me donnai pas la peine de discuter. Je crois, comme vous, que les hypothèses sont du temps perdu et que nous devons, avant tout, constater les faits. Il y avait un médium tenant des ardoises fermées et ne connaissant pas le français. Je demandai à un frère défunt de m'écrire une phrase en anglais et en français. J'ouvre les ardoises et je trouve écrit :

« C'est une grande joie pour moi. Salut à votre groupe. La vérité se fait jour. »

« Comment voulez-vous que je n'aie pas été convaincu ? Il y avait là une réponse directe à ma question. Ce médium était miss Maud Gillette, de Chicago. Il était 2 heures de l'après-midi, par conséquent plein jour.

« Quelque temps après, dans une autre séance donnée par M. A. B. Finney, je suis appelé par la trompette : « Vous souvenez-vous de moi, docteur ? J'étais un de vos élèves au collège médical de Port-Wayne, alors à Broadway. Mon nom est George Vesey, de Lagrange County (Indiana). Je vous serais reconnaissant d'écrire à ma femme et de lui dire que je suis vivant. — Quelle adresse ? répliquai-je — Elle habite à Stuttgart, Arkansas. — Comment s'appelle-t-elle ? — Lizize ».

« Je m'informai près d'une dame Lehman qui avait logé un certain nombre d'étudiants en médecine, et j'appris que George Vesey avait habité chez elle, qu'il était mort depuis un an, et qu'il avait été marié à Stuttgart à une femme s'appelant Elisabeth. »

Cette lettre se continue par une série d'autres constatations significatives. On a vu plus haut qu'elle forme vingt-cinq pages. Nous nous arrêterons ici en disant, avec le Dr Sweringen, « *Mille faits sont superflus après un seul nellement prouvé* ; ou ils sont vrais, ou je suis un idiot en me déclarant convaincu. J'ajoute que le devoir de l'Eglise est de prouver ou leur fausseté ou leur réalité. »

Cette conclusion est celle de tous nos lecteurs. Répétons-le une centième fois : « Aucun ami de la vérité ne doit rester indifférent devant les révélations actuelles du métapsychisme ».

Camille FLAMMARION.

Jaurès spiritualiste

II

Dans un précédent article, nous avons résumé l'œuvre terrestre de J. Jaurès au point de vue philosophique et social, et nous avons constaté que, sur certains points, ses conceptions se rapprochaient des nôtres. Maintenant, nous allons suivre ce grand esprit dans l'Au-delà, afin d'exposer ses vues actuelles avec l'ampleur et l'éclat que leur inspire le spectacle de la vie universelle. Rappelons d'abord que, pour Jaurès, le socialisme ne consistait pas seule-

ment dans la socialisation des moyens de production et d'échange. Sa pensée allait beaucoup plus loin ; il y voyait surtout la réalisation d'une grande idée : celle du droit et de la justice. C'est ce qu'il exprimait en termes puissants que nous aimons à reproduire :

L'humanité a pour ainsi dire une idée obscure, un pressentiment premier de sa destinée, de son développement. Avant l'expérience de l'histoire, avant la constitution de tel ou tel système économique, l'humanité porte en elle-même une idée préalable de la justice et du droit, et c'est cet idéal préconçu qu'elle poursuit de forme de civilisation en forme supérieure de civilisation, et, quand elle se meut, ce n'est pas par la transformation mécanique et automatique des modes de la production, mais sous l'influence obscurément ou clairement sentie de cet idéal.

En sorte que c'est l'idée elle-même qui devient le principe du mouvement et de l'action et que bien loin que ce soient les conceptions intellectuelles qui dérivent des faits économiques, ce sont les faits économiques qui traduisent peu à peu dans la réalité et dans l'histoire l'idéal de l'humanité.

Il y a là une réfutation éloquente des théories vulgaires qui voudraient faire du socialisme, de cette grande et noble conception de la vie sociale, un ordre de choses qui ramène toutes les conditions de la vie à des questions d'intérêt matériel. Pour Jaurès, le principe évolutif, qui est l'essence même du socialisme, est d'ordre moral.

Il ne restait pas moins attaché au principe de liberté, et ne consentit jamais à sacrifier l'autonomie individuelle à la collectivité. La domination d'une classe, disait-il aussi, est un attentat à l'humanité. N'est-ce pas là, par anticipation, une répudiation des théories moscovites ?

On le voit, ce qui distingue, par-dessus tout, la conception socialiste de Jaurès, c'est son caractère idéaliste. Il ne s'agit pas ici de cet idéalisme subjectif qui considère le monde extérieur comme une pure illusion des sens, mais de celui qui fait de l'idée, par conséquent de l'esprit, le principe essentiel de la vie et de l'évolution.

Jaurès était avant tout tolérant et conciliateur, il se complaisait à rechercher dans tous les systèmes, et même dans le matérialisme de Karl Marx, les points par lesquels ils pouvaient s'adapter à un spiritualisme rationnel. Dans ses analyses, il ne séparait pas la thèse de l'antithèse et, de là, il savait s'élever jusqu'à une synthèse qui embrassait toute chose dans une unité harmonieuse. Il faut lire dans sa *Réalité du monde sensible*, avec quelle puissance de dialectique et quelle hauteur de vues il commentait les théories des grands philosophes : Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Hegel, etc., sans parvenir cependant à dégager des contradictions et des antinomies la solution du grand problème.

Il faut bien reconnaître que ces penseurs pèchent tous par le même côté ; ils voient les choses *d'en bas*, c'est-à-dire du point de vue terrestre, forcément étroit et restreint et ne peuvent, malgré l'élan de leur esprit, atteindre à la compréhension totale. Et c'est ici qu'éclate la supériorité de la doctrine des Esprits qui voient les choses *d'en haut* et embrassent la majestueuse unité des êtres et des lois. Du moins, Jaurès suppléait à cette faiblesse humaine par des intuitions géniales qui le préparaient à cette connaissance de l'univers invisible auquel il appartient aujourd'hui.

Certains critiques ont cherché à faire passer Jaurès pour un athée, pour

un adversaire du sentiment religieux. Rien n'était plus faux. Le passage suivant d'un de ses articles de la *Dépêche de Toulouse*, du 4 juillet 1892, dissipe sur ce point toute équivoque. On y lisait :

Je crois qu'il serait très fâcheux, qu'il serait mortel de comprimer les aspirations religieuses de la conscience humaine. Ce n'est point cela que nous voulons ; nous voulons, au contraire, que tous les hommes puissent s'élever à une conception religieuse de la vie, par la science, la raison et la liberté. Je ne crois pas du tout que la vie naturelle et sociale suffise à l'homme. Dès qu'il aura, dans l'ordre social, réalisé la justice, il s'apercevra qu'il lui reste un vide immense à remplir. Je n'hésite pas non plus à reconnaître que la conception chrétienne est une forme très haute du sentiment religieux, et je goûte médiocrement certaines facéties grossières sur le Christianisme et sur les prêtres.

*
*
*

Depuis la guerre, les représentants des peuples et les diplomates se sont livrés à des débats fréquents et prolongés sur des sujets concrets et matériels : créances, dettes, dévastations à effacer, problèmes financiers à résoudre, zones et frontières à établir, etc., etc. Mais voici que l'idéalisme cher à Jaurès vient de surgir et de provoquer des débats d'un caractère plus noble, plus généreux. A Londres, à Genève, on discute la paix par l'arbitrage, le désarmement, la sécurité des faibles. On étudie, on recherche toutes les forces morales qui peuvent assurer la paix du monde et le rapprochement des races humaines.

Parmi ses préoccupations habituelles, Jaurès eut toujours le constant souci de la paix universelle et du désarmement général il en fit l'objet de vibrants discours et de pages étincelantes. Mais aujourd'hui comme alors, la solution du problème reste difficile. La conférence de Washington sur le désarmement n'a été qu'un leurre, celle de Genève aura-t-elle un meilleur sort ? On se demande comment désarmer en face de l'égoïsme féroce des uns et du nationalisme effréné des autres. L'orgueil de race, l'esprit d'envahissement et de conquêtes restent un obstacle à l'entente pacifique des nations.

La nécessité d'un facteur moral apparaît ici comme évidente. On ne peut songer à désarmer les bras sans désarmer les esprits. Il faut montrer aux hommes et aux peuples les conséquences de leurs actes retombant sur eux à travers les temps, en s'appuyant sur les témoignages d'outre-tombe qui en font foi et nous disent que toute violence se paie. Or, ceci, le spiritisme seul peut le démontrer, et c'est pourquoi il doit prendre place dans les études et les méditations de tous ceux qui ont la direction des sociétés humaines. Il faut surtout que le sentiment du devoir et des responsabilités se substitue peu à peu dans la conscience profonde des peuples à la suprématie de la force et au droit illusoire de la souveraineté. Jusque-là les plus solennels accords internationaux risqueront de n'être que des « chiffons de papier ». Nous croyons que, par la force des choses et la marche ascendante des idées, le socialisme arrivera peu à peu à s'imprégner de ces solutions.

Il existe dans les profondeurs de certaines âmes comme un foyer dont les rayons illuminent des choses que les yeux du vulgaire ne peuvent voir. Jaurès n'avait-il pas le pressentiment de cette évolution nécessaire lorsqu'il écrivait (1) :

(1) Jean Jaurès, *Action Socialiste*. G. Bellais éditeur, 17, rue Cujas, p. 160.

« Il faut au socialisme une philosophie politique et sociale se rattachant à la philosophie générale de l'univers et de la vie ».

Nous trouvons chez plusieurs de ses disciples et biographes la même affirmation. L'un d'eux l'exprime en termes formels : « Le socialisme sera empreint de cet idéalisme de Jaurès, ou il ne sera pas (1) ».

Pour eux, comme pour nous, la pensée est une force qui, par l'intensité, acquise, se transforme en action. C'est ce qui permet de dire que c'est l'esprit, générateur de la pensée et force impérissable, qui anime et dirige le monde.

Toute l'action de Jaurès, d'une immense portée sociale, n'est autre chose que l'application de cet idéalisme pratique. Jaurès avait l'intuition profonde des révélations à venir, et ses conceptions contenaient en germe tout le développement de la future humanité.

*
* *

Depuis lors, le voile s'est levé pour Jaurès ; son âme est retournée dans ce monde invisible d'où elle était sortie, ce monde des causes, des forces et des lois, océan de vie dont les flots se déroulent, se succèdent à l'infini. Là, son esprit s'éclaire de lumières plus vives, sa conscience s'épanouit, sa mémoire dilatée retrouve les souvenirs lointains et l'enchaînement de ses existences passées se reconstitue.

Je pensais que l'âme évoluée de Jaurès, libérée des liens charnels, aimerait à explorer les profondeurs sidérales pour contempler les merveilles que la main divine y a semées avec profusion. Mais non ! Jaurès est ramené vers la terre par ses affections et surtout par le souci de la tâche interrompue, de l'œuvre irréalisée. Il plane sur ses compagnons de lutte pour les inspirer, les diriger, les modérer.

Ayant appris que Jaurès se communiquait dans certain groupe spirite bien dirigé, j'ai prié mes amis de l'espace, mes guides invisibles — ceux-là même qui m'ont poussé à traiter la question sociale — de lui demander son concours et de l'amener vers nous. Ils l'ont fait. Et c'est à eux que nous devons la faveur de nous entretenir depuis quelques mois avec l'Esprit de Jaurès. Voici dans quelles conditions.

Pour se manifester, il procède par incorporation. Dès qu'il a pris pleine et entière possession du médium endormi, il se dresse d'un seul coup, de toute sa hauteur, parle debout et par son attitude, par ses gestes, rappelle le tribun qui harangue la foule. Sa voix est forte, sa parole vibre avec tant d'énergie qu'il a rapidement épuisé les ressources fluidiques du médium. Tous ceux qui l'ont entendu, soit à la Chambre, soit ailleurs, déclarent qu'il est impossible de le confondre avec aucun autre Esprit. Je retrace ici fidèlement ce qu'on a pu recueillir de ses paroles, car son verbe est rapide et s'écoule comme une onde que rien n'arrête :

10 octobre 1924. — Je suis heureux de trouver en vous qui travaillez à infuser dans la conscience d'êtres déshérités, moralement parlant, une doctrine de laquelle est expurgé tout sentiment confessionnel, tout sentiment de non-sincérité et en qui doit régner l'élevation de l'esprit. Vos amis invisibles vous ont conseillé de continuer votre œuvre en adaptant le spiritisme

(1) *Jean Jaurès*, par Ch. Rappoport, pp. 228, 430.

à la cause sociale. Peu de philosophes ont abordé ce point de vue. Il était temps de le faire, et j'espère que l'humanité terrestre en recueillera un grand bien.

En chaque pays, l'évolution doit se poursuivre sous des formes différentes. J'ai consacré toute ma vie terrestre à détacher l'humanité de principes que je qualifierai de morbides, faits d'égoïsme, de passions et de lucre. Vous pouvez m'objecter que, dans toutes les classes de la société, il y a des êtres plus ou moins sincères et, par là même, plus ou moins méritants. Si, dans les milieux sociaux, il y a des parties moins brillantes les unes que les autres, il faut que les unes éclairent les autres au point de vue moral.

Ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est que, de par ma nature, je voulais montrer aux hommes intelligents et intègres qu'une partie de l'humanité avait été disgraciée au point de vue matériel comme au point de vue de l'indépendance morale.

L'humanité n'est pas parfaite, elle ne peut l'être, puisqu'il faut tenir compte de l'échelle des existences successives. Cette échelle existe réellement, l'évolution s'accroît quand cette connaissance viendra compléter mes doctrines.

Ce que vous avez dit de moi au sujet du Languedoc, mon œuvre, mes discours, l'amour du terroir, mes productions intellectuelles, tout est exact et manifeste mon attachement à la terre de France. Au point de vue psychique, je me suis toujours imprégné des effluves du sol natal. Je désire que les individualités s'harmonisent comme s'harmonise la terre française.

Je remercie la Nation française de me consacrer un souvenir; on m'a incompris et on a fait de moi un remueur d'idées qui ne cherchait qu'à bouleverser l'ordre établi. Je n'ai jamais eu cette pensée. Un seul but a dirigé ma vie politique. Jeter un peu de lumière sur la conscience des hommes et aider à l'harmoniser en s'inspirant des doctrines de la charité, de la justice, du désintéressement. C'est pourquoi je pardonne au malheureux qui m'a frappé.

Au sujet des interprétations de M. Renaud, je ne serais pas devenu communiste de Moscou, je suis avant tout socialiste français. Mon socialisme est basé sur la justice et son adaptation à la race française, car j'estime que sur la terre de France les pensées doivent se fondre et s'unir dans un raisonnement fait de sensibilité, de bon sens, et non en semant la terreur pour obtenir une soumission passagère.

17 octobre 1924. — Vos guides m'ont appelé et me soutiennent de leurs fluides, afin qu'un contact plus intime s'établisse entre nous et que le pôle attractif constitué par votre groupe en soit renforcé. Le médium ne connaît pas mon œuvre et cela répond à mes idées: il est essentiel qu'il ne soit pas au courant de mes travaux.

J'avais dans ma dernière vie la conviction que tout ne s'arrêtait pas au seuil de la mort terrestre et qu'il existait des formes d'existence en dehors de la vie positive animant les créatures sur votre planète, qui est une des moins évoluées de l'univers. Avant tout, je rêvais de créer un rapprochement entre les différentes classes sociales. Un jour, le matérialisme sera comprimé, l'intelligence prendra le dessus; les classes se fondront, l'individu par son subconscient se classera lui-même au point de vue de son développement. Vous êtes à une période de transition, de tâtonnement. Les forces fluidiques produiront des phénomènes de reconstitution. Soyez assurés que la vie est universelle, progressive, et que les ondes, les fluides en sont les principaux éléments.

27 octobre 1924. — Vous avez entrepris la tâche d'établir le parallèle, la corrélation entre le socialisme et le spiritualisme. Effectivement, le spiritualisme est l'étincelle idéaliste qui doit se relier au foyer socialiste et lui faire projeter des rayons fécondateurs. Le socialisme est une émanation des forces invisibles dont l'ensemble constitue un équilibre rationnel dans la marche de la vie universelle.

Il ne faut pas prendre ce mot de socialisme dans un sens péjoratif. Pour beaucoup de vos contemporains, ce mot est synonyme d'anarchisme, de bolchevisme et de communisme. Il n'en est rien. En remontant dans l'histoire des religions, l'unification sociale par l'élevation de pensée se retrouve, mais les tribuns, les doctrinaires ne se sont inféodés à aucune caste religieuse et c'est pour cela qu'on a dénaturé le sens de leurs paroles. On ne peut nier que le socialisme mer-

ligieux ne soit excellent, dans son principe, mais il faudrait y associer plus de liberté morale. Il est nécessaire maintenant qu'une radiation d'essence supérieure inspire les doctrines relativement nouvelles qui doivent orienter la marche de votre société moderne.

L'heure n'est plus où le socialisme religieux peut prendre un nouvel essor, il faut que l'individu se développe avec la liberté de penser avec son plein et entier libre arbitre, seul élément capable de rendre son raisonnement plus viril.

Actuellement, chacun n'émet pas des effluves suffisamment forts pour communiquer avec les plans vibratoires de l'espace. Il faut donc éclairer et soutenir les masses qui ne demandent qu'à s'instruire dans l'esprit de justice et de raison, sans chercher des directives dans des lois trop vieilles et trop peu logiques. Il faut faire comprendre à l'homme, d'une façon claire et précise, que la science qui doit l'éclairer un jour est à la fois spirituelle et rationnelle et qu'il y a corrélation entre la pensée de l'être humain et les effluves qui circulent autour de lui. Par là, il se sentira de plus en plus relié à cette nature immuable qui est une merveille d'équilibre et de subtilité vibratoire. Un double travail s'impose au point de vue social humain : inventaire de tous les abus et recherche des moyens indispensables à la bonne marche d'une société. Ecarter tous les sentiments d'égoïsme qui n'engendrent que la haine et l'envie. Que chacun travaille à son développement personnel en extériorisant de son moi propre une force qui, en se rattachant instinctivement aux grandes forces de l'espace, parvienne à lui inspirer un idéal supérieur, une foi en la nature impérissable et en lui-même capable de le soutenir dans ses épreuves.

*
* * *

Que pourrions-nous ajouter à ces paroles ? J. Jaurès a conservé ses opinions de la terre, mais il les expose, sur un plus large plan, avec cette hauteur de vues que l'esprit évolué peut acquérir au sein des espaces. Jaurès est bien vivant, toujours humain, le monde invisible auquel il appartient maintenant ne formant, en réalité, avec l'humanité terrestre, qu'un seul tout. Car l'humanité est double, et ses deux parties constituantes se pénètrent et se renouvellent sans cesse par la naissance et par la mort. Dans tous les temps, en tous milieux, les Invisibles ont participé à l'œuvre humaine, souvent à l'insu des incarnés.

L'Eglise, par ses doctrines et ses pratiques, a creusé un gouffre entre ces deux moitiés de l'humanité. Mais, grâce au spiritisme, voici qu'elles se rejoignent et s'unissent dans une tâche immense de rénovation et de progrès.

L'humanité, longtemps privée de sa conscience collective, ignorante d'elle-même et de son but, errait par des chemins sanglants ou boueux sous la conduite de mauvais bergers. Et voici qu'elle se retrouve, l'humanité, dans sa solidarité reconquise. Ses éléments d'outre-tombe rejoignent ceux de la terre pour reconstituer cette grande unité dans sa puissance morale et sa plénitude de vie. Désormais, groupant en faisceaux toutes les volontés et les forces radiantes, elle avancera avec plus de confiance, sous le regard de Dieu, vers les hautes destinées qui l'attendent.

LÉON DENIS.

Réponse à quelques objections mal fondées

(suite)

Poursuivons. A propos de la grande valeur théorique, en sens spiritua-
liste, s'attachant aux cas d'apparitions de défunts au lit de mort dans lesquels
l'agent, ou le percipient, ou tous les deux sont des enfants d'un âge très ten-
dre — valeur reconnue même par le P^r Richet — mon contradicteur s'en tire
par quelques mots seulement. Il écrit :

Le mourant et le percipient, ou parfois tous les deux, sont des enfants en bas âge. Eh bien,
ne savons-nous pas qu'il y a des enfants médiums ? Je ne vois pas que ce dernier fait suffise
même à démolir l'hypothèse télépathico-hallucinatoire ; en tout cas, il s'explique par la médium-
nité infantile.

Aussi, pour cette objection, on peut répéter ce que j'ai dit tout à l'heure,
c'est-à-dire qu'il est évident que cette autre prétendue explication n'est pas
une explication ; elle est seulement la constatation d'un fait qu'aucun méta-
psychiste ne songe à contester. Un petit enfant qui perçoit un fantôme télé-
pathique ou spirite montre par cela même d'être un sensitif ; et les sensitifs
représentent le premier degré de la médiumnité. C'est incontestable. Et avec
cela ? C'est la genèse du fantôme apparu à l'enfant qu'il importe d'expliquer,
et cette genèse ne s'explique pas en faisant noter que l'enfant est un médium.
Cette fois encore, M. Sudre n'a pu s'apercevoir que sa prétendue explication
théorique n'était pas une explication, parce qu'il n'a pas essayé de la mettre
à l'épreuve en l'appliquant aux faits. S'il l'avait fait, non seulement il aurait
aussitôt découvert sa curieuse méprise, mais il se serait aussi rendu compte
qu'aucune hypothèse naturaliste n'est capable d'expliquer, dans son ensemble,
le groupe de cas que nous examinons. Dans les livraisons précédentes de cette
revue (juin-juillet, et octobre-novembre-décembre 1923), j'ai publié deux ar-
ticles dans lesquels se trouvent quatorze cas d'enfants qui perçoivent des fan-
tômes de décédés, un peu avant, ou un peu après un événement de mort. On
y rencontre des épisodes capables d'éliminer toutes les hypothèses naturalistes
proposées, jusqu'ici, pour expliquer les manifestations médiumniques de tour-
nure spirite ; à savoir : les hypothèses de la suggestion, de l'auto-suggestion,
de la télépathie, de l'hallucination, et enfin celle des « coïncidences fortuites ».
A titre d'essai, je me décide à résumer ici un cas, en le choisissant parmi les plus
simples ; et je ne le choisis point à cause de son efficacité théorique (ils sont
tous également efficaces), mais uniquement à cause de sa brièveté.

A la page 446, je rapporte le cas de M^{me} Gay, qui raconte ce qu'a vu son
bébé de 28 mois, quelques jours après la mort en guerre d'un de ses oncles,
frère de M^{me} Gay — mort ignorée par cette dernière et par toutes les personnes
de son entourage. Elle écrit :

Or, le jeudi 5 avril, en s'éveillant, elle me dit qu'elle avait vu dans son dodo oncle Edmond
(mon frère aimait beaucoup ma petite Lise). Je la levai ; quand elle fut debout, elle tendit le doigt

comme pour me montrer quelque chose qu'elle voyait encore, et murmura : « Oncle Edmond : tache rouge sur tête » Elle souriait en parlant, sans la moindre frayeur. Bouleversée, j'écrivis sur-le-champ à mon mari, pour lui raconter la vision. — [Il résulta que le frère de M^{me} Gay avait été tué le 23 mars par un éclat d'obus qui l'avait frappé entre la nuque et l'oreille gauche ; ce qui correspond exactement à l'expression employée par la petite voyante, que son oncle avait « une tache rouge à la tête ».]

Je faisais suivre au récit qu'on vient de lire ces quelques lignes de commentaire :

Dans le cas ci-dessus, l'hypothèse d'une hallucination par auto-suggestion chez le bébé percipient est absolument exclue par son âge si tendre. L'autre hypothèse complémentaire d'une hallucination par suggestion des personnes de l'entourage est également éliminée par la considération que la petite a révélé un détail ignoré de tous les assistants : celui de la « tache rouge », vue par elle sur la tête de son oncle et qui correspondait bien à la blessure qui avait entraîné la mort. Ce détail sert aussi à écarter l'hypothèse des « coïncidences fortuites ». Enfin, l'hypothèse télépathique est à son tour éliminée par la circonstance que *treize jours* s'étaient écoulés entre l'événement de mort et la perception du fantôme. On est donc amené logiquement et forcément à présumer une action télépathique directe entre l'Esprit du décédé et le bébé percipient.

Tels étaient les commentaires dont j'accompagnais l'exposé de l'événement ; et il est réellement remarquable qu'un seul des épisodes les plus simples, parmi ceux que j'ai recueillis, suffise déjà à fournir les inductions théoriques nécessaires pour abattre toutes les hypothèses naturalistes proposées jusqu'ici dans le but d'expliquer des phénomènes médiumniques de forme spirite, et, par conséquent, qu'il suffise à démolir plus que jamais l'hypothèse formulée par mon contradicteur relativement au groupe de cas en question ; si toutefois on peut parler de « démolition » dans le cas d'une remarque qui n'est pas une objection, ni une réfutation, ni une hypothèse, ni une explication quelconque, mais une simple faute de logique.

Il me faut insister sur la circonstance que les inductions ci-dessus sont rigoureusement basées sur les faits, et, en conséquence, scientifiquement légitimes ; alors que les prétendues explications fournies par nos oppositeurs en général sont fondées, la plupart du temps, sur des « pétitions de principe » très analogues à celles à laquelle je viens de répondre.

* * *

Une autre objection, non moins sans fondement, est celle par laquelle on conteste mon affirmation que l'animisme est un complément nécessaire du spiritisme, et que, sans l'animisme, le spiritisme manquerait de base. M. Sudre remarque à cet égard :

A ce propos, Bozzano nous reproche de ne pas voir que spiritisme et animisme sont solidaires et que l'un implique l'autre. C'est une erreur : spiritisme implique animisme, mais animisme n'implique pas spiritisme. Les spirites peuvent essayer d'établir que l'animisme manque à expliquer certaines catégories de faits, mais nous gardons le droit de déclarer l'hypothèse spirite superflue tant que nous croirons pouvoir expliquer tous les faits par les organismes vivants.

Malheureusement, dans ses argumentations, M. Sudre a négligé la cir-

constance que la genèse des facultés « animiques » (télépathie, télésthésie, lucidité, précognition, rétrocognition, bilocation) ne s'explique nullement « par les organismes vivants » — ce que d'ailleurs admettent même nos contradicteurs, bien qu'ils ne se rendent pas compte qu'en l'admettant ils reconnaissent implicitement l'existence dans l'homme d'un « moi intégral, subconscient », fourni de facultés de sens spirituelles, indépendantes des lois biologiques ; en ces conditions, l'existence, dans la subconscience, de ces facultés merveilleuses constitue une énigme insoluble pour la biologie — énigme dont je vais montrer les conséquences désastreuses pour la philosophie matérialiste.

Je rappellerai ici que j'ai traité à fond ce sujet dans deux récents et longs articles publiés, l'un dans la revue *Luce e Ombra* (novembre-décembre 1923), l'autre dans le *Journal of the American S. P. R.* (mars 1924). Dans ces deux écrits, je m'étais justement proposé de démontrer que les facultés surnormales subconscientes n'étaient pas le produit « des organismes vivants ». Dans l'article du *Journal of the A. S. P. R.*, je faisais ressortir les rapports existant entre les facultés surnormales subconscientes et la conscience normale, dans les termes suivants :

Lorsque les adversaires de l'hypothèse spirite, contraints par l'évidence des faits, non seulement admettent l'existence, dans l'homme, de facultés surnormales subconscientes, mais, pour une commodité théorique, étendent leur potentialité jusqu'à les rendre omniscientes, ils ne se rendent pas compte qu'ils contribuent puissamment ainsi à prouver l'existence et la survivance de l'âme à un autre point de vue : celui de l'animisme, qui n'est, en somme, que le complément nécessaire du spiritisme ; il l'est même à un tel point que, sans l'animisme, le spiritisme manquerait de base. En effet, si la survivance de l'esprit humain est un fait réel, il ne peut qu'y avoir dans la subconscience, à l'état latent, les facultés de sens spirituelles propres à l'existence spirituelle, *étant donné que ces facultés ne pourraient pas être créées du rien au moment de la mort*. Il s'ensuit que, si l'on ne parvenait pas à prouver que ces facultés existent réellement, formées d'avance, dans la subconscience humaine, on ne pourrait non plus prouver l'existence d'un esprit survivant à la mort du corps. En même temps, si les facultés surnormales existent bien dans la subconscience, elles devraient jaillir par des jets fugitifs en quelques contingences fonctionnelles de l'organisme corporel ; par exemple, lorsque les fonctions de la vie de rapport se trouvent momentanément supprimées ou affaiblies, comme dans le sommeil physiologique, dans celui somnambulique et hypnotique, ainsi que dans l'extase, la syncope ou à l'heure préagonique ; *c'est-à-dire, chaque fois que l'esprit se trouve en condition d'émancipation partielle des liens de la matière*. Eh bien ! c'est justement ce qui se produit en pratique ; tous les phénomènes métapsychiques, ceux spontanés aussi bien que ceux provoqués, l'attestent sous un grand nombre de formes et d'une manière décisive ; cette parfaite concordance entre les inductions *a priori* et les constatations *a posteriori* confirme admirablement l'hypothèse spirite.

Il est donc démontré que c'est bien grâce aux phénomènes animiques qu'on parvient à obtenir la contre-épreuve nécessaire pour authentifier les preuves de la survivance de l'esprit humain, telles qu'elles ressortent des phénomènes médiumniques. C'est la vérité claire et incontestable au sujet de la signification des manifestations animiques, dont nos oppositeurs voudraient naïvement se servir contre l'hypothèse spirite.

Comme il s'agit là d'argumentations logiquement inébranlables, il en résulte l'authenticité de la thèse selon laquelle « l'animisme est le complément nécessaire du spiritisme, et que, sans l'animisme, le spiritisme manquerait de base ». Ce qui suffit pour réfuter l'objection de mon critique, bien que pour

compléter la réfutation, il faudrait que je reproduise en entier l'article que j'ai publié dans le numéro de mars-avril de *Luce e Ombra*, dans lequel on prouve, sur la base de données biologiques, physiologiques, psychologiques, historiques, anthropologiques et paléontologiques, que la genèse des facultés surnormales subconscientes est absolument indépendante de toute loi biologique ; qu'il est faux que les facultés surnormales constituent les germes de nouvelles facultés sensorielles destinées à émerger et à se fixer sur le plan de la conscience normale ; et qu'il est non moins erroné de soutenir l'hypothèse opposée, selon laquelle les facultés en question seraient, au contraire, les résidus de facultés sensorielles que possédaient les premiers ancêtres de la race humaine et qui se seraient atrophiées peu à peu dans le cours des siècles, par suite d'une longue et persistante désuétude. Or, il est clair que, si j'étais parvenu à démontrer la vérité de ce que j'avance sur les trois problèmes exposés, j'aurais atteint le but d'enlever à mes oppositeurs tous les arguments dont ils disposent pour expliquer d'une manière quelconque l'existence dans la subconscience humaine de facultés sensorielles qui résultent en même temps merveilleuses et inutiles ; ce qui fait que je serais parvenu à rendre, en même temps, inévitable l'interprétation spiritualiste de cette énigme scientifique. Or, comme les conclusions auxquelles je suis parvenu sont solidement fondées sur des inductions et déductions tirées des faits, il en résulte qu'elles doivent être considérées comme scientifiquement légitimes et logiquement inébranlables.

Il faut, toutefois, remarquer que, malgré cela, j'ai eu soin de fermer aux adversaires le dernier chemin de retraite, consistant à soutenir à tout prix que les facultés surnormales subconscientes doivent être envisagées comme les germes de facultés nouvelles, destinées à émerger sur le plan de la conscience normale. Et je le leur ai fermé en montrant que, même en accueillant provisoirement cette thèse, on ne préjugerait nullement les conclusions auxquelles je suis parvenu à propos de la signification spiritualiste contenue implicitement dans le fait de l'existence de facultés surnormales dans la subconscience humaine. Effectivement, même si l'on démontrait que les facultés dont nous nous occupons sont destinées à émerger et à se fixer organiquement dans l'espèce, cette démonstration n'empêcherait point que le fait de *leur préexistence à l'état latent dans la subconscience humaine*, joint à l'autre fait, de *leur émergence seulement, à condition que ce sensilif se trouve dans un état plus ou moins avancé d'inconscience*, indiquerait encore et toujours que les facultés surnormales sont bien indépendantes des lois biologiques, avec les conséquences théoriques qui en découlent. Sans compter que, si ces facultés devaient émerger pour se fixer organiquement dans l'espèce, ceci, au point de vue biologique, signifierait que les facultés psycho-sensorielles engendrent les premiers organismes, et non pas que les organes engendrent les facultés psycho-sensorielles, comme l'affirment les biologistes modernes. On devrait alors modifier les opinions existantes, relativement à la théorie de l'évolution, qui resterait foncièrement la même, mais apparaîtrait subordonnée aux facultés psychiques, *dans les rapports de l'instrument à l'artisan*. En d'autres mots, on prouverait ainsi que les facultés surnormales subconscientes *se manifestent* sur le plan de l'existence terrestre en force de la « lutte pour la vie », mais qu'elles *ne proviennent pas* de la « lutte pour la vie ». Ce qui équivaut à affirmer que les facultés en

question sont d'ordre spirituel. Donc, une fois de plus, « l'animisme prouverait le spiritisme ».

Je rappellerai enfin qu'avant moi, le regretté D^r Geley avait déjà examiné et réfuté la curieuse prétention des oppositeurs d'employer les phénomènes animiques pour combattre ceux spirites, comme s'il s'était agi de deux catégories de phénomènes antagonistes et non d'une catégorie unique avec une double modalité de manifestation, conformément aux conditions *incarnée* et *désincarnée* dans lesquelles se trouve l'*Esprit* qui se manifeste.

Le D^r Geley revient sur ce sujet en deux de ses ouvrages ; mais je me bornerai ici à rapporter un court paragraphe extrait du petit volume intitulé : *Essai de revue générale et d'interprétation synthétique du spiritisme* (page 54). Voici ses paroles :

La théorie animique est contenue tout entière dans la doctrine spirite, et ne saurait en être séparée. L'animisme n'est qu'une branche de cette doctrine ; *il ne peut être expliqué que par elle*. L'animisme constate et admet : le corps astral et son action à distance ; l'extériorisation de la sensibilité, de la motricité et de l'intelligence ; la subconscience ; les personnalités multiples ; les lectures de pensée ; les suggestions mentales ; la clairvoyance. *Mais il ne peut expliquer par lui-même aucun de ces faits*. Or, la simple constatation de pareilles facultés de notre moi pensant implique supériorité évidente du principe psychique sur le principe matériel ; l'indépendance possible de l'âme vis-à-vis du corps ; la probabilité de la survie. Donc, il est illogique de nier, au nom de l'animisme, la possibilité du spiritisme. De plus, puisque le spiritisme *explique tout* et que l'animisme *n'explique rien* de ce qu'il constate, *il est irrationnel* de s'en tenir exclusivement à celui-ci. Entre deux hypothèses également possibles, il est conforme à l'esprit scientifique de choisir celle qui embrasse l'autre et qui explique le plus grand nombre de faits.

C'est bien cela ; et je suis heureux de me trouver tout à fait d'accord avec l'une des intelligences le plus rigoureusement logiques qui aient honoré le domaine des recherches métapsychiques. En effet, dans le passage que je viens de citer, sont implicitement contenues toutes mes affirmations ; c'est-à-dire que l'animisme fait partie intégrale du spiritisme, que le spiritisme sans l'animisme manquerait de base ; que l'animisme est inexplicable sans le spiritisme et, par conséquent, qu'il n'y a rien de plus absurde que d'employer les phénomènes animiques pour combattre l'hypothèse spirite.

Je crois que c'est suffisant pour la réfutation de l'objection à laquelle il m'a fallu répondre ; bien que, pour se faire une idée claire relativement aux considérations biologiques, physiologiques, historiques, anthropologiques et paléontologiques qui la rendent insoutenable et absurde, il est nécessaire de se reporter aux articles dont ont été tirés les passages que j'ai cités.

* * *

J'arrive à la dernière des objections de M. Sudre : celle qui se rapporte à ma monographie sur les phénomènes de « musique transcendante », phénomènes qu'il tâche de dépouiller d'un coup de toute valeur, en remarquant ceci :

Il n'est pas possible de voir dans ce groupe de faits autre chose que des hallucinations auditives dues, soit à l'activité propre du subconscient, soit à des stimuli extérieurs, parmi lesquels

on peut retenir l'imprégnation psychique locale, génératrice de certaines hantises. Est-il besoin de dire qu'il faut être encore plus circonspect dans la croyance aux phénomènes auditifs que dans la croyance aux phénomènes visuels, les illusions étant plus faciles dans cette catégorie sensorielle : témoins les coquilles marines où l'on entend les plus belles symphonies. Avant de recourir à des hypothèses aussi invraisemblables que des « chœurs d'anges dans l'astral », il faut épuiser toutes les autres, même celle de l'hallucination pathologique.

Laissons les « chœurs d'anges dans l'astral », qui n'ont rien à voir dans tout cela, puisqu'il s'agit presque toujours de l'audition de morceaux de chants ou de mélodies ayant quelque rapport avec le mourant ou le décédé. Laissons aussi de côté les « coquilles marines », qui ont encore moins à voir dans cette question, puisque dans les coquilles marines on n'entend aucunement des « symphonies », et encore moins des chants vocaux humains et des mélodies, mais uniquement des tonalités différentes de sons amorphes, fusionnant l'un dans l'autre, sans s'élever jamais à une valeur musicale quelconque.

Après cela, je remarquerai que si M. Sudre avait songé à appliquer ses hypothèses de l'« hallucination pathologique » et de « l'imprégnation psychique du milieu » aux cas que j'ai rapportés, il se serait rendu compte qu'il n'était pas possible de les concilier avec les faits. Afin de le montrer, je vais résumer le XXVIII^e cas de la monographie en question.

M^{lle} Sarah Jenkins, de Boston, raconte que, durant sa jeunesse, elle éprouvait une grande admiration pour le musicien allemand Herwig, artiste de grande valeur, résidant à Boston ; elle ne manquait jamais à ses concerts. L'artiste connaissait de vue la jeune fille et ne manquait jamais de la saluer respectueusement dans la rue, où ils se rencontraient presque tous les matins. Peu après, il mourut soudainement, au très vif regret de M^{lle} Jenkins et de tout Boston musical ; on lui fit des obsèques imposantes. M^{lle} Jenkins continue en disant :

J'y assistai [aux obsèques] avec ma sœur et, vers le milieu de la cérémonie, j'ai été saisie d'un pressentiment inexplicable et inexplicable, qu'il pourrait en ce moment, et dans ce milieu, se relever du cercueil et apparaître au milieu de nous, comme s'il était vivant. Sans me rendre compte de ce que je faisais, j'ai pris la main de ma sœur en disant presque à haute voix : « Oh ! il doit ressusciter à une nouvelle vie ! » — Ma sœur me regarda avec surprise et me chuchota : « Mais, tais-toi donc ! »

Durant la soirée du jour même, je me trouvais dans la salle à manger avec ma mère, mes deux sœurs et un ami Cubain ; on causait des funérailles solennelles auxquelles nous avions assisté, et ma sœur raconta l'incident singulier de mon exclamation, en répétant mes paroles. Tout à coup, voilà que résonna dans la pièce un flot de musique merveilleuse, telle que personne parmi nous n'en avait jamais entendue. Je vis les visages des assistants prendre une attitude d'étonnement, presque mêlé de peur ; j'étais moi-même saisie par une sorte d'effroi de l'invisible, mais je continuai d'une façon incohérente les propos que j'avais commencés. Alors, pour la deuxième fois, s'éleva un flot d'accords musicaux sonores et merveilleux, qui s'affaiblirent et disparurent, peu à peu. Ma sœur et moi nous nous précipitâmes à la fenêtre pour nous assurer si quelque musique ne passait pas dans la rue ; mais celle-ci était déserte ; on n'entendait pas un bruit, hormis le bruissement d'une petite pluie. Alors j'ai monté l'escalier, je suis entrée dans le petit salon qui était au-dessus de la salle à manger ; il y avait là, assise, en train de lire, une dame, notre hôte, appartenant à la secte des Quakers. Un piano se trouvait dans la pièce et, quoique l'instrument fût fermé, j'ai demandé : « Quelqu'un a peut-être joué du piano ? » — « Non — répondit-elle — mais j'ai entendu tout à l'heure une musique étrange. Qu'était-ce donc ? »

...Il a semblé à nous tous que la musique s'élevait de la chambre où nous nous trouvions. Elle a commencé dans un coin de la pièce et en a fait le tour. J'ai demandé si quelqu'un avait joué du piano, non pas que la musique que nous avons perçue fût semblable à celle du piano, mais uniquement pour la rattacher de quelque façon à une cause naturelle...

Ce n'est là que la partie essentielle du récit de Miss Jenkins. Devant des manifestations de « musique transcendante » aussi merveilleuses et en des conditions aussi spéciales entendues collectivement par tous les assistants, il est bien surprenant que M. Sudre puisse comparer tout cela aux sons amorphes d'une coquille de mer ; sous qui, d'ailleurs, ne sont entendus que par la personne qui s'applique la coquille à l'oreille, et non pas collectivement par les personnes présentes.

Examinons maintenant les hypothèses imaginées par M. Sudre avec la conviction d'avoir résolu l'énigme.

Il est clair que les faits ne peuvent pas être expliqués par l'hypothèse de « l'imprégnation psychique locale, génératrice de certaines hantises », puisque le phénomène de la « musique transcendante » se produisit chez Miss Jenkins, et non pas dans une localité « hantée », et que, par conséquent, le milieu ne pouvait pas être « imprégné psychiquement » de manière à provoquer des manifestations de « musique transcendante ». Il faut ajouter que la circonstance du phénomène musical qui se fit entendre juste au moment où l'on causait avec un vif regret de l'artiste décédé, et l'on faisait allusion à l'incident arrivé à Miss Jenkins pendant les funérailles, montre l'existence d'une intention qui dirigeait la manifestation — intention qui apparaît aussi par l'autre circonstance, que Miss Jenkins ayant continué son discours après la première manifestation de musique transcendante — comme si elle ne l'avait point entendue — le phénomène se renouvela avec plus de force encore. En tenant compte des observations que je viens d'exposer, ou devrait dire que la pensée de Miss Jenkins et des assistants, tournée avec regret vers l'artiste disparu, ait déterminé le rapport psychique entre l'Esprit de celui-ci et les personnes qui le rappelaient ; avec cette conséquence que l'Esprit du défunt, désirant révéler sa présence en signe d'intelligence et de gratitude, et ne parvenant pas à se manifester directement, le fit en suivant la « voie de moindre résistance » qui était tracée pour lui par ses idiosyncrasies musicales.

Quant à l'autre hypothèse de l'« hallucination pathologique », elle est insoutenable devant la circonstance que tous les assistants ont entendu résonner la même musique et surtout devant cette autre circonstance que la musique a été aussi entendue par une dame qui se trouvait, non pas dans la même pièce, mais dans celle au-dessus, et était en ce moment absorbée dans la lecture. En outre, il sera bien de rappeler qu'on ne connaît aucun exemple d'hallucinations collectives déterminées par un phénomène de transmission télépathique de la pensée. Dans les traités de pathologie mentale, on rencontre de nombreux exemples d'hallucinations collectives (surtout dans les foules, par une contagion mystique), mais on constate infailliblement que le fait a eu lieu par transmission *verbale* de l'idée hallucinatoire ; jamais par transmission *télépathique*. Je me crois donc autorisé à déclarer que l'hypothèse des hallucinations collectives, dans les circonstances analogues à celles dont nous nous occupons, est purement gratuite et fantastique, et scientifiquement illé-

gitime, étant contraire aux modalités dans lesquelles se déterminent les hallucinations collectives de nature pathologique. A ce point de vue, je suis heureux d'être d'accord avec le P^r Richet.

Comme on peut voir aussi dans cette dernière occasion, comme dans toutes les autres, mon contradicteur s'est trompé parce qu'il n'a pas eu soin d'appliquer séparément aux faits les hypothèses gratuites formulées par son talent fertile ; un talent incontestablement remarquable, riche de ressources théoriques subtiles et pénétrantes, de telle façon qu'on peut bien appliquer à un critique de sa force la remarque que j'avais faite au début de cet article, que les oppositeurs compétents et géniaux sont des éléments précieux pour la recherche de la Vérité, parce qu'on peut être sûrs que les hypothèses qu'ils opposent à l'interprétation spirite d'un groupe de phénomènes représentent tout ce qu'on peut trouver de plus « neutralisant » à ce sujet. Il s'ensuit que, si l'on parvient à triompher de leurs objections, on doit considérer, comme démontrée, la validité de l'hypothèse spirite relativement au groupe de phénomènes en discussion.

A un autre point de vue, je remarquerai que l'habitude déplorable de proposer systématiquement des hypothèses explicatives fondées sur le vide, pourvu qu'elles paraissent s'harmoniser avec les convictions de celui qui les avance, n'est pas une habitude spéciale de mon contradicteur ; elle est commune à presque tous les adversaires de l'hypothèse spirite. Il me faut reconnaître, pour la vérité, qu'elle est commune aussi à un grand nombre de défenseurs de l'hypothèse spirite ; ce qui prouve qu'il faut y voir une tendance naturelle de la mentalité humaine ; tendance qui ne peut être vaincue que par une longue expérience ; celle-ci nous montre bien l'inutilité d'énoncer hâtivement des opinions et des hypothèses, sans avoir soin de les soumettre à l'épreuve des faits. Pour mon compte, je puis prétendre avoir acquis depuis longtemps déjà cette précieuse expérience. Aussi, dès que l'idée me vient d'une nouvelle hypothèse explicative d'un groupe quelconque de phénomènes, je commence par réunir un grand nombre de cas de cette espèce, pour appliquer ensuite à tous l'hypothèse qu'il s'agit d'examiner. Que de déceptions amères m'a procuré ce système d'épreuve, pratique mais inexorable ! Par contre, il est bien rare qu'il m'arrive, après cela, d'exprimer une opinion qu'on puisse montrer insoutenable devant l'épreuve des faits. Sans doute, on pourra alléguer, en contradictoire, d'autres opinions et hypothèses plus ou moins capables d'expliquer entièrement, ou en partie, les mêmes faits, étant donné que nous nous trouvons en face d'une nouvelle branche de la science, dont on est en train de jeter les fondements ; mais on ne pourra jamais affirmer que les hypothèses que j'avance soient gratuites ou scientifiquement illégitimes. Ce qui est déjà quelque chose. Et ce « quelque chose », tous les chercheurs peuvent l'atteindre en adoptant la méthode que je viens d'exposer ; en effet, il s'agit de technique scientifique ; rien de plus.

Ernest BOZZANO.

L'Humilité

« L'orgueil et l'ambition seront toujours une barrière entre l'homme et Dieu ; c'est un voile jeté sur les célestes clartés et Dieu ne peut se servir de l'aveugle pour faire comprendre la lumière. »

Allan KARDEC.

(Le Livre des Esprits.)

Ne demandez pas au dictionnaire une définition de l'humilité ; vous ne l'y trouveriez pas. Ou plutôt vous trouveriez une définition de l'humilité d'hier, mais non la définition de l'humilité de demain.

Humilité, dit le dictionnaire : *vertu chrétienne qui nous donne le sentiment de notre faiblesse ; déférence ; soumission.*

Ah ! la pauvre définition ! Il faut lui faire l'aumône. Il faut jeter sur elle la parure de l'humilité de demain qui nous débarrassera de nos grands défauts et sera créatrice, en nous, de paix, d'ordre, de dignité, de noblesse et de bonheur.

Je pourrais presque dire que l'humilité est encore un secret. Elle est, en quelque sorte, *le contraire de ce qu'on croit.*

Vous dites, ô dictionnaire, que l'humilité est faiblesse ? Je dis qu'elle est force. Elle est la citadelle de l'âme.

Vous dites, ô dictionnaire, qu'elle est déférence et soumission ? Vous n'en montrez que l'envers ! Elle est délivrance et splendeur !

On a une tendance à la confondre avec l'humiliation. Or, l'humble est celui *qui ne peut pas être humilié.* IL EST AU-DESSUS DE L'HUMILIATION.

La modestie est la politesse de l'orgueil. L'humilité en est le contre-poison.

Elle est la sœur de charité sublime penchée sur nous, en nous-mêmes. Vertu négative ? Oui ! Et heureusement ! Car ce qu'elle nie, c'est l'orgueil, la vanité, l'ostentation, l'insolence, le dépit, la susceptibilité, l'appétit de l'argent, le besoin de luxe. Voilà de belles, de magnifiques négations !

Vous croyez qu'elle est pauvreté ? Elle est richesse.

Vous croyez qu'elle est un sentiment de non-valeur ? Elle est valeur et valeur immense !

Si vous vous approchez d'un malheureux avec l'amour, si vous mettez, dans ce contact, toutes les délicatesses de l'âme, toutes les sensibilités du cœur, vous gardez quand même, malgré vous, l'attitude de celui qui donne *d'en haut* à celui qui reçoit *d'en bas*. Certes, vous êtes fils de Dieu, puisque vous portez l'Amour et que l'Amour vous porte, mais vous vous tenez sur une marche plus haute que celle où se tient celui qui reçoit. L'humilité vous fait céder votre marche.

Qu'on le veuille ou non, la charité d'aujourd'hui va de haut en bas. Il faut que la charité de demain aille de bas en haut. Il faut que celui qui donne descende et descende avec *joie*, car, dans le Royaume de Dieu, il n'y a que des joies, et le meilleur moyen de monter, c'est de descendre. « *Que celui qui veut*

être le plus grand parmi vous, soit le serviteur des autres », a dit le Maître des Maîtres.

Une société où régneraient l'amour et l'humilité serait le paradis terrestre. C'est cette société que les Prophètes ont annoncée sur les hauteurs d'Israël, et dont le Christ a apporté la Bonne nouvelle. (Evangile, ne nous laissons pas de le répéter signifie : BONNE NOUVELLE).

..

Le grand Bossuet a parlé de « *l'éminente dignité du pauvre* ». C'est, à mon avis, ce que cet homme de génie a écrit de plus beau. Oui, l'éminente dignité du pauvre ! Quiconque a une âme à la hauteur des temps nouveaux doit comprendre, doit sentir ce que contiennent ces mots. On ne dit pas ces mots, si le Christ ne vous les a pas inspirés. On ne comprend pas ces mots, si le Christ ne met pas en vous l'intelligence de les comprendre. L'éminente dignité du pauvre demande l'éminente humilité du riche.

L'Evangile d'hier a été le Livre de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ; le Livre du martyre, du sacrifice, de la vertu, des plus hauts devoirs.

L'Evangile de demain, qui attendait son heure, derrière le premier, comme le fruit attend son heure derrière la fleur, cet Evangile est Joie, Allégresse, Exultation dans la vie spirituelle.

Vous mettrez au monde l'homme nouveau, le jour où, au lieu d'apporter aux enfants le Code des devoirs, vous leur apporterez le Code sacré, béni, divin, des joies spirituelles, des joies du Royaume de Dieu qui est AU DEDANS DE NOUS. Pour cela il faut avoir, si je puis dire, les organes spirituels ; en d'autres termes, les fluides d'adaptation. Pour être fils de Dieu, il faut être rempli de Dieu et pour être rempli de Dieu, il faut substituer à la puissance de la chair, la puissance de l'Esprit.

Il n'y a pas d'autre diable que l'égoïsme, mais celui-là suffit pour faire de notre terre un Enfer.

Si cette joie que donne l'amour, cette illumination que donne l'humilité, vous paraissent incompréhensibles, rappelez-vous ces mots de saint Paul :

« *Les richesses incompréhensibles du Christ.* »

L'heure approche où la *seconde naissance*, le *baptême d'esprit et de feu* seront donnés aux enfants ; alors ceux-là, radieux par l'amour, splendides par l'humilité, véritables frères du Fils de Dieu, fouleront la *Terre promise*, cette terre pour le salut de laquelle les martyrs de tous les temps et de toutes les races ont donné leur sang, dans le rayonnement de la Foi.

Richesses *incompréhensibles*, oui !

Eh bien, priez pour qu'on les comprenne le plus tôt possible, et qu'on enrichisse les enfants de ces richesses-là !

L'Eglise d'hier a fait surtout *l'humilité du pauvre*.

L'Eglise de demain fera surtout *l'humilité du riche*.

L'Eglise d'hier a dit à l'homme vertueux : « *Tu recevras la récompense dans les cieux* ».

L'Eglise de demain lui dira : « *Tu recevras la récompense tout de suite* », car les cieux sont en toi-même. Seulement, pour y entrer, il ne faut pas être égoïste et charnel, il faut être altruiste et spiritualisé. Il faut avoir reçu, par

l'éducation, *la seconde naissance*, qui est la naissance radiieuse de l'Esprit dans l'âme humaine, avoir reçu la flamme qui brûle les vices, les passions et les défauts. L'humilité est une espèce de génie de la vertu et, dans le cortège des dons qui viennent de Dieu, elle est au second rang, immédiatement après l'amour. L'amour est la plus belle fleur du jardin du Christ ; l'humilité est le parfum de cette fleur.

Pas de repos pour l'humanité, tant que la formule de vie nouvelle n'aura pas rayonné sur le monde entier, au son de toutes les cloches, dans l'allégresse de tous les cantiques ! Entre la chair et l'Esprit, nous allons avoir la lutte décisive et, soutenus par le Christ et l'armée innombrable des Esprits de lumière et d'amour, nous allons enfin assister à la débâcle du passé, et faire succéder, à l'immense et glorieux travail des ancêtres, l'immense, le splendide salaire des cieux !

La religion a donné à l'humanité une traite sur l'au-delà.

Le christianisme altruiste, spirite, scientifique, vient payer cette traite SUR LA TERRE MÊME, sans préjudice des splendeurs qui nous attendent le long de la route qui ne finit pas ! Et quand, demain, l'Amour embrasera le monde et que les hommes, éblouis de cette Révélation sublime, feront ces prodiges, ces miracles que seul le cœur embrasé peut accomplir, l'humilité devra encore attendre, *parce que son heure n'est pas venue*. Elle restera la sublime Ignorée !... Elle ne peut sortir que de l'éducation de l'Esprit, que de l'ascension de l'Esprit jusqu'aux cimes où elle se tient ! Il n'y aura pas beaucoup d'hommes qui penseront à elle dans l'immense joie de demain ! Aussi je n'ai pas eu d'autre prétention, en écrivant ces lignes, que d'allumer, devant son sanctuaire, la lampe sacrée de ma dévotion...

Albin VALABRÈGUE.

Le témoignage du Psychomètre en justice

Voici un fait qui rouvre une question fort importante : celle de la psychométrie judiciaire. Nos enfants utiliseront-ils les psychomètres — les somnambules de nos pères — comme témoins en justice ?

Peut-on dire, en effet, d'un « voyant » qu'il a vu ce dont il vient témoigner..., surtout lorsqu'il « voit » des faits qui se sont accomplis plusieurs semaines avant le moment où il parle ?

La chose est admise en justice, et non pas à titre exceptionnel, car la voyante que nous citons plus loin a été employée par les tribunaux de son pays dans un très grand nombre d'affaires criminelles, depuis plusieurs années.

Elle-même considère, comme une mission, l'œuvre à laquelle elle s'est vouée, qui consiste à seconder la justice dans la recherche et la découverte des criminels de tout genre. Ses guides lui ont affirmé qu'en agissant ainsi, elle améliore la situation morale de ses concitoyens. Sa clairvoyance provoquerait, chez beaucoup de malfaiteurs, de salutaires réflexions qui empêchent

raient souvent ceux-ci de commettre certains délits latents déjà dans leur conscience et dans leur volonté.

Voici les faits : M^{me} Thérèse Gunthert, de Francfort-sur-le-Mein, a un don remarquable pour découvrir les auteurs de faits criminels et voir tous les détails qui se rattachent à ceux-ci. Ce fut le bruit même de ses succès et sa réputation grandissante qui, un jour, attira l'attention du Tribunal et fit que ce dernier lui demanda d'apporter son concours dans certaines recherches judiciaires particulièrement difficiles.

Le cas suivant est choisi parmi beaucoup d'autres.

Non loin de Francfort-sur-le-Mein, à Bad-Nauheim, au début du mois de juin dernier, pendant la nuit, un jeune homme fut trouvé sur la voie, écrasé par un train.

Il avait été vu tard la veille de l'accident, en compagnie de l'un de ses amis avec lequel il cohabitait ; comme ce dernier s'était vanté, parfois, de pouvoir dominer, par l'hypnotisme, la personne morte, il fut accusé d'être l'auteur de l'assassinat.

Le tribunal de Giessen (Hesse), dont dépend Bad-Nauheim, ouvrit une enquête et demanda, en fin de compte, à la voyante M^{me} Gunthert, de paraître comme témoin devant le tribunal.

M^{me} Gunthert put reconstituer le détail des événements de la nuit du crime supposé et montrer que les témoignages confus et contradictoires de l'ami du mort étaient mensongers. Elle déchargea celui-ci en affirmant que la cause de la mort était due à un accident. Pendant la nuit, des faits d'ordre intime jouèrent un rôle dans le drame, ce que l'ami du mort avait voulu cacher par son faux témoignage. Les deux hommes avaient passé une partie de la nuit avec une jeune fille des environs. Celle-ci fut amenée dans un témoignage ultérieur, en présence des affirmations de la voyante, à reconnaître la véracité de ces affirmations.

Le Président du tribunal délivra une attestation écrite à M^{me} Gunthert, en soulignant l'exactitude et l'importance des informations fournies par elle, lesquelles permirent de mener l'enquête d'une manière rapide et décisive.

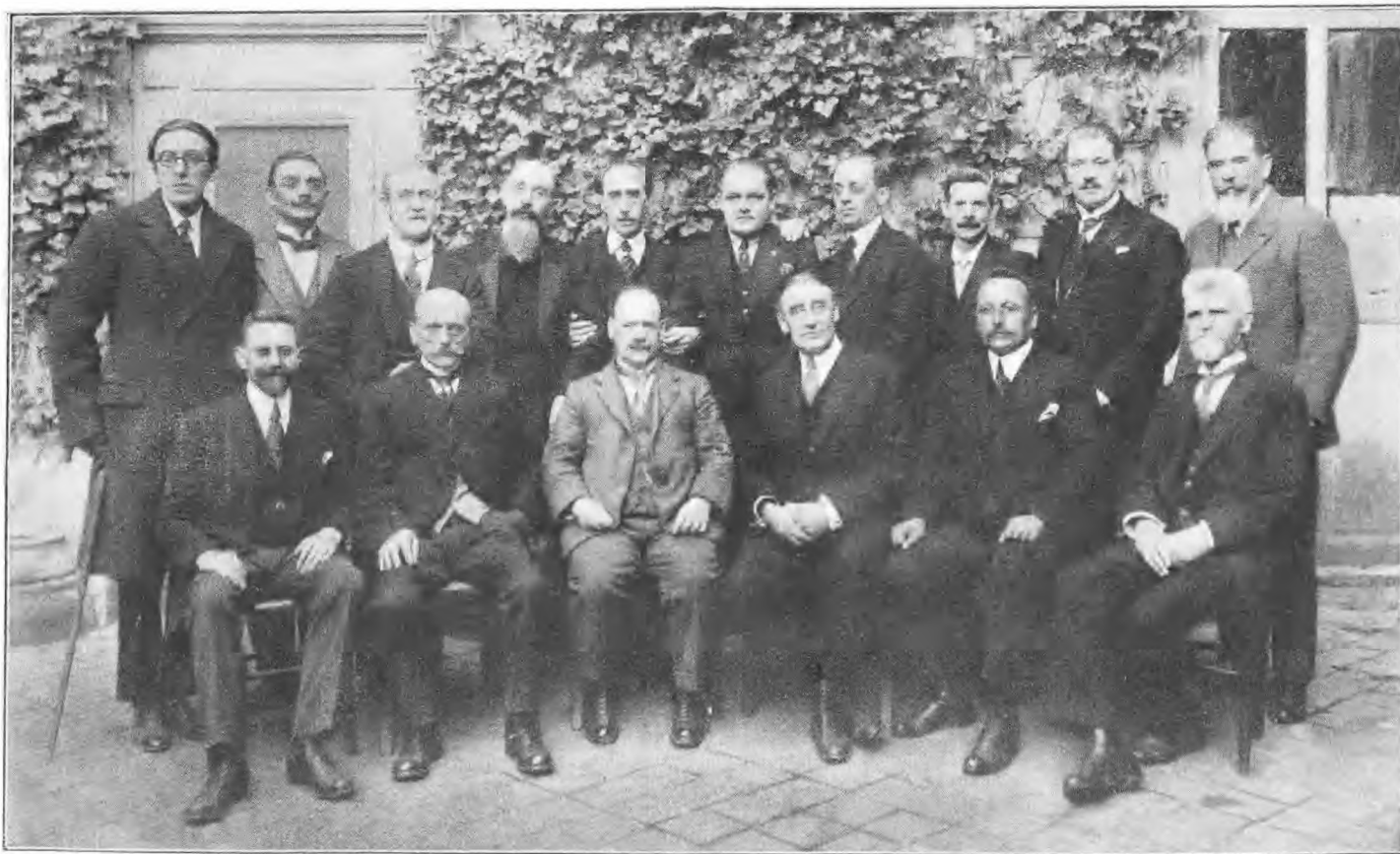
Nous aurons, prochainement, l'occasion de citer d'autres cas dans lesquels cette voyante a travaillé utilement avec la justice.

Est-il nécessaire de souligner l'importance de tels faits, et la valeur sociale qu'ils peuvent avoir en se généralisant ?

A. R.

Fédération Spirite Internationale

Nous avons dit quelques mots, dans notre numéro de novembre dernier (page 526), concernant la réunion du Comité de la Fédération Spirite Internationale, réunions qui eurent lieu le 27-28-29 septembre. Ajoutons aujourd'hui que le Comité général, désirant rendre un hommage reconnaissant aux éminentes personnalités spirites que sont MM. Léon Denis, Gabriel Delanne, Sir



Comité Exécutif de la *FÉDÉRATION SPIRITE INTERNATIONALE*. — *De gauche à droite, assis* : MM. BRUNS, Délégué de l'Allemagne — Jean MEYER, Vice-Président — Geo F. BERRY, Président — André RIPERT, Secrétaire Général — Albert PAUCHARD, Trésorier — BEVERSLUIS, Conseiller.

Comité Général. — *De gauche à droite, debout* : MM. Jean BOOS (Suisse). — MALOSSE (France). — Walter OATEN (Angleterre). — Pascal FORTHUNY (France). — BOURNIQUEL (Espagne et Brésil). — Louis GERTSCH (Espagne). — OBRADOR (Républiques de Cuba et Mexique). — KNOTT (Angleterre). — José LHOMME (Belgique). — MELUSSON (France).

William Barrett ; Ernest Bozzano, les a nommés membres d'honneur de la Fédération Spirite Internationale.

D'autre part, vient d'être constituée, sous les auspices du Comité exécutif, la *Commission d'organisation du Congrès de 1925*.

Voici l'appel qui a été lancé à toutes les Fédérations, Sociétés, Groupements, Revues, journaux et personnalités marquantes du monde entier.

CONGRES SPIRITE INTERNATIONAL DE PARIS. — 1925

PROGRAMME DES TRAVAUX

Le Congrès de Liège 1923, qui créa la *Fédération Spirite Internationale*, décida que le prochain Congrès Spirite se réunirait à Paris en 1925, au siège de la Fédération, à la Maison des Spirites, 8, rue Copernic.

Le Congrès aura pour but de mettre en lumière le caractère scientifique du spiritisme expérimental, ainsi que la portée morale et sociale de la doctrine spirite dans le développement de la fraternité humaine.

Ce Congrès de 1925 doit être une grande manifestation de la puissance actuelle de l'œuvre spirite dans le monde entier.

La philosophie spirite base ses affirmations sur l'observation des phénomènes objectifs et subjectifs de la psychologie expérimentale, adaptée aux connaissances de la science moderne. Elle aboutit à une morale lumineuse, ainsi que l'a montré toute l'œuvre d'Allan Kardec.

Le Congrès de 1925, s'inspirant de ces considérations et tenant compte de la situation matérielle et spirituelle du monde depuis la guerre, dégagera des faits spirites — de leur accumulation, de leur discussion et des conclusions qui s'imposent, d'ores et déjà, dans l'état actuel de la science spirite — des directives susceptibles de *modifier profondément la vie des hommes et celle des nations*.

L'action du Congrès *s'efforcera d'être morale et sociale*, en montrant aux hommes de toutes races et de toutes classes les conséquences positives et absolues résultant de la preuve expérimentale, établie aujourd'hui, de la pluralité des existences.

Dans ce but, le Congrès établira nettement le caractère scientifique de l'expérimentation spirite. Il revendiquera la place de cette dernière dans les découvertes faites dans le domaine spirite qui, au dernier Congrès de Varsovie, ont été, à tort, attribuées exclusivement à la métaphysique.

L'étude des phénomènes spirites prouve l'existence d'une physique, d'une chimie, d'une biologie, d'une physiologie et d'une psychologie transcendantes qu'il convient de continuer à approfondir afin d'en coordonner les éléments et d'en tirer des conclusions raisonnées.

Dès à présent, et en attendant l'heure du Congrès, ces études doivent être l'objet des travaux de toutes les Sociétés spirites, afin que le Congrès puisse *disposer utilement, pour son œuvre, de tous les faits connus positifs et scientifiquement contrôlés*. Pour la plus grande efficacité de ces recherches, il sera particulièrement important d'observer les modes de production, de propagation, les formes de radiation de la force médiumnique employée (fluide, force psychique, etc.).

Il est également nécessaire de réunir des attestations nombreuses de savants, d'écrivains, de philosophes, etc..., montrant la valeur du spiritisme sous ses divers aspects.

En conclusion, le Congrès rédigera une *déclaration spiritualiste et scientifique*, dont les déductions morales, par opposition aux thèses matérialistes, auront, *comme le veut l'esprit même de la doctrine spirite, une action considérable sur la vie spirituelle et matérielle des hommes*.

Les progrès de la psychologie expérimentale, éclairée par la théorie spirite, obligent aujourd'hui la science et la foi à s'unir et à se compléter l'une l'autre.

« Les temps sont arrivés, dit Allan Kardec, où les enseignements du Christ doivent recevoir leur complément, où le voile jeté à dessein sur quelques parties de cet enseignement doit être levé, où la science cessant d'être exclusivement matérialiste doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion, cessant de méconnaître les lois organiques et immuables de la ma-

« tière — ces deux forces s'appuyant l'une sur l'autre et marchant de concert — se prêteront un « mutuel appui. Alors la religion, ne recevant plus de démentis de la science, acquerra une puis-
« sance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison et qu'on ne pourra lui opposer
« l'irrésistible logique des faits.

« C'est toute une révolution morale qui s'opère en ce moment et travaille les esprits.

« Après s'être élaborée pendant plus de dix-huit siècles, elle touche à son accomplissement,
« et va marquer une ère nouvelle dans l'humanité. Les conséquences de cette révolution sont
« faciles à prévoir. Elle doit apporter dans les rapports sociaux d'inévitables modifications aux-
« quelles il n'est au pouvoir de personne de s'opposer, parce qu'elles résultent de la loi du progrès,
« qui est une loi divine. »

* * *

Le Congrès Spirite international de 1925 est ouvert à toutes les Fédérations, Sociétés et Groupes spirites.

Le Comité recevra également toutes les communications individuelles qui lui seront adressées.

Spiritisme — Spiritualisme — Psychisme

PROGRAMME DÉTAILLÉ DES TRAVAUX. CLASSIFICATION DES RAPPORTS QUI DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS AU CONGRÈS

Les études se répartissent en cinq sections :

- 1^o *Expérimentation. — Démonstration.*
- 2^o *Doctrine. — Théorie. — Discussion. — Conclusion.*
- 3^o *Philosophie. — Morale. — Sociologie.*
- 4^o *Enseignement. — Propagande. — Statistique.*
- 5^o *Exposition spirite pendant le Congrès (Arts spiritualistes).*

1^{re} SECTION

EXPÉRIMENTATION. — DÉMONSTRATION.

- a) Faits démontrant l'existence, dans l'homme, d'une force extra-matérielle (force psychique, etc.).
Magnétisme. — Méthodes employées et appareils de démonstrations.
- b) Même force extériorisée.
Action magnétique. — Télépathie. — Action curative avec ou sans contact. — Lévitiation.
— Déplacement d'objets. — Phénomènes lumineux.
- c) Faits démontrant l'existence et l'action d'une conscience extra-sensorielle.
Somnambulisme. — Clairvoyance. — Psychométrie. — Prémonition, etc.
- d) Faits spirites proprement dits. (Médiumnité).
Manifestations spontanées :
Maisons hantées. — Apparitions. — Visions.
Action du périsprit :
Matérialisation. — Ectoplasme. — Idéoplasme. — Dématérialisation. — Interpénétration matérielle. — Lévitiation. — Apports. — Phénomènes lumineux. — Ecriture inspirée et directe.
— Photographie. — Phonographie. — Voix directes. — Moulage, bilocation, incorporation.
Correspondances croisées. — Identification des disparus.
Conclusion objective. — Orientation des études spirites.
Instruments de contrôle et d'enregistrement.
- e) 1^o *Élévation de la prière.*
2^o *Action de la prière.*
Sa force. — Son utilité.
- f) *Constitution des groupes :*
Organisation technique et pratique des séances spirites. — Importance de l'homogénéité et de l'instruction préalable. — Etude des meilleurs modes d'éclairage (lumière froide, etc.).

2^e SECTION

DOCTRINE. — THÉORIE.

Analyse de l'ensemble des faits indiqués dans la première section.

CONCLUSION : *Preuve de l'existence de l'âme et de la survie*, évolution progressive.

Réincarnation expliquant les inégalités sociales, les aptitudes, les sympathies, les enfants prodiges, etc.

3^e SECTION

PHILOSOPHIE. — MORALE. — SOCIOLOGIE.

Rôle et action de la doctrine spirite dans l'évolution humaine. — Action sur le progrès des sciences. — Action sur la philosophie. — Action sur la morale. — Action sur la sociologie. — Action sur les religions, recherche du sens de l'évolution cosmique.

Conclusion.

4^e SECTION

ENSEIGNEMENT. — PROPAGANDE. — STATISTIQUE.

Conférences. — Projections. — Films. — Théâtre. — Séances de démonstrations. — Publications périodiques. — Journaux. — Tracts. — Littérature spirite. — Objections, caractère des difficultés que rencontre la propagande. — Institutions spirites. — Fondations et œuvres de charité. — Statistique proprement dite, etc.

5^e SECTION

EXPOSITION D'ART SPIRITE

Photographie de la pensée et de la force psychique. — Moulages, photographies de doubles et d'Esprits. — Tableaux médiumniques, etc.

Tous les futurs congressistes — Sociétés spirites, spiritualistes ou psychiques, groupements ou personnalités indépendants, — sont instamment priés d'adresser, dès à présent, et *au plus tard à la fin du mois de juin 1925*, leurs communications au Secrétariat général de la Fédération Spirite Internationale, 8, rue Copernic, à Paris.

Autant que possible, les rapports et communications doivent être *établis et divisés* suivant la classification indiquée dans le programme, chaque sujet devant être traité dans un rapport séparé, afin de faciliter le travail de la Commission d'Organisation du Congrès. Celle-ci prendra également connaissance de travaux ou documents spirites qui lui seront communiqués et dont le sujet n'est pas prévu dans le présent programme.

RECOMMANDATION IMPORTANTE. — Pour la facilité de la lecture et, éventuellement, de l'impression, *tous les rapports et documents* communiqués au Congrès devront être rédigés sur des feuillets d'égal format *et d'un seul côté* SANS ÉCRITURE AU VERSO.

*
* *

Le Congrès Spirite International qui s'ouvrira à Paris le 6 septembre 1925 fait naître de vastes espérances pour le bien de la Cause.

Nous avons déjà reçu de nombreuses offres de participation à l'exposition spirite qui s'ouvrira le 15 août 1925, à la Maison des Spirites, 8, rue Copernic, Paris, pour être clôturée fin septembre.

Des questions de la plus haute importance seront soumises aux délibérations du Congrès.

Notre éminent collaborateur Ernest Bozzano se propose, d'ores et déjà,

de mettre à l'ordre du jour du Congrès International de la Fédération Spirite, le thème suivant :

De la haute importance théorique de l'inévitable loi du « rapport psychique » dans les manifestations métapsychiques d'ordre intelligent.

« Cette loi constitue la base fondamentale de toute communication supra-normale entre esprit et esprit, qu'il soit incarné ou désincarné, et elle correspond exactement à la « loi d'affinité » dans l'univers physique, cette dernière servant de base fondamentale à tout rapport entre molécule et molécule ; de sorte que l'on peut affirmer que ces deux grandes lois de la nature — l'une complémentaire de l'autre — sont préposées au gouvernement de l'univers. Et de même que deux molécules de composition atomique différente *ne s'allient pas*, de même deux esprits ayant un degré différent d'évolution *ne se mettent pas à l'unisson*, ce qui équivaut à dire qu'ils ne peuvent pas communiquer entre eux ; tout comme dans la T. S. F. deux circuits ne peuvent pas communiquer entre eux s'ils ne sont pas « syntonisés », ou comme deux cordes harmoniques ne peuvent vibrer à l'unisson si elles ne possèdent pas une tension vibratoire identique. On peut en dire autant des communications par médium entre défunts et vivants, ainsi que de toute communication supra-normale entre défunts et vivants, qui ne sont possibles que moyennant *l'existence préalable du rapport psychique*. Et c'est l'analyse comparative des faits qui le démontre d'une manière décisive, en commençant par le mode d'extériorisation des phénomènes télépathiques, télésthésiques et psychométriques, pour finir par les conditions requises pour les communications médiates entre vivants.

« Il est bon d'insister sur cette loi fondamentale de toute manifestation métapsychique d'ordre intelligent, surtout en ce qui concerne les cas de communication médiate entre vivants, ou de communications télépathiques entre subconscient et subconscient ; et il faut y insister parce que les adversaires de l'hypothèse spiritiste oublient trop souvent la loi en question quand il s'agit d'expliquer naturalistiquement les nombreux cas d'identification spiritiste qui se refusent à se laisser expliquer par leurs théories. Et ils l'oublient, parce que la loi du « rapport psychique », *les mettant dans l'impossibilité d'invoquer l'omniscience subconsciente*, donnerait cause gagnée aux champions de l'hypothèse spiritiste.

Ernest BOZZANO. »

Chronique Etrangère

Il n'y a rien de surnaturel dans le monde. Mais si l'on voulait à toutes forces qu'il y eût quelque chose de surnaturel, ce serait à coup sûr l'inexplicable aveuglement, la sottise sans bornes, de ceux qui s'obstinent à nier, contre toute évidence, la réalité des phénomènes psychiques. D. G.

Communication simultanée entre Angleterre, Russie et Irlande.

Une personne a une séance de voix directe avec un médium en Angleterre. Au même moment, une dame, ultra-sensible aux impressions psychiques, se tient à Dublin, dans un état normal chez elle. Enfin une tierce personne — un homme — est à Moscou avec un individu du

pays qui possède le don d'entendre les voix. Ces séances et le moment où elles ont lieu ont été synchronisés par les Esprits eux-mêmes, bien que cette opération faite dans l'Astral ait été inconnue des trois médiums. La trompette, utilisée en Angleterre, pour les voix, se met à parler et dit : « Je ne puis pas comprendre un mot de ce que l'on me raconte ». Alors une voix intervient, qui s'exprime rapidement dans un langage tout à fait impénétrable pour l'auditeur, qui répète : « Je n'y comprends rien ». Une seconde voix s'élève, plus grave que la première, et les deux voix sont entendues dialoguant dans une langue inconnue, comme si elles se querellaient. Enfin, dans un mauvais anglais, la seconde voix dit : « In-ter-prète. Je suis Russe. Il y a un Esprit russe. Le bruit que vous entendez, c'est du langage d'après l'alphabet Morse. Je vais vous donner la traduction. L'ami Esprit, à Moscou, vous parle. Ecoutez, je traduis ». Le bruit du code Morse recommence, avec des pauses fréquentes, pour permettre à l'Esprit de donner, phrase après phrase, un très important message traduit du russe. Ce message nécessite une question qui est aussitôt transmise à l'Esprit de Moscou, et la réponse revient après quelques minutes. Mais le plus extraordinaire peut-être en toute cette affaire, c'est que la dame de Dublin, qui ne sait rien du tout de ce qui se passe en Angleterre ou à Moscou, reçoit, dans le même instant, le message mot par mot, pendant qu'il est traduit, du code Morse, au médium anglais. La conformité des deux messages — Angleterre et Dublin — a été, depuis, établie, lorsque les deux textes ont été comparés. Pour mieux comprendre un tel et si magnifique phénomène, il faut se souvenir que, lorsque les conditions sont convenables, l'espace, pour les Esprits, n'existe pas et qu'ils peuvent transmettre leurs voix à toute distance et à la fois. (*Light*, 6. 9. 24.)

« Celui qui mourra le premier... »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que notre vieil Occident constate des apparitions et en garde mémoire. A tous les témoignages déjà classés, voici que s'en ajoute un encore, une lettre récemment découverte, adressée le 11 mai 1678 par un certain Rev. Mr. Fowler à un Dr Henri Moore. « Cette semaine, y est-il dit, M^r Pearson, qui est un éminent ministre du culte dans la cité de Londres, m'a dit que le grand-père de sa femme, un homme d'une grande piété, et médecin de notre roi — son nom est Ferrar, et je le crois frère du fameux M^r Ferrar de Little Giddon, — avait fait jadis un contrat avec sa fille (la mère de M^{me} Pearson, une âme vraiment pieuse). Aux termes de ce contrat, il était entendu que le premier des deux qui mourrait devrait, après son décès, apparaître au survivant, si possible ; la fille, avec quelque difficulté, avait fini par consentir à cet arrangement. Peu après, la fille, qui vivait à Gillingham Lodge, à environ trois milles de Salisbury, tomba malade, et par suite de l'administration maladroite d'une potion contenant du poison, mourut soudainement. Son père vivait à Londres, et la nuit qu'elle trépassa, il vit le rideau de son lit ouvert par la fille. Elle le regarda ainsi. Il n'avait pas de nouvelles qu'elle ait été malade. Après cette apparition, il dit confidentiellement à sa servante que sa fille de Gillingham Lodge devait être morte. Deux jours après, il reçut la nouvelle. C'est ce qu'a raconté, depuis, à M^{me} Pearson, sa grand-mère, un oncle et la servante elle-même. Et je sais que M^{me} Pearson est une très prudente et très digne femme. »

Les couleurs psychiques.

Nous empruntons ces indications à *Light* (13. 9. 24), car elles peuvent être utilisées par les personnes qui possèdent une médiumnité du genre dont il est question ici. Quelqu'un communique à notre confrère britannique : « Lorsque j'écris médiumniquement, et parfois à d'autres moments, je vois des étincelles d'un bleu extrêmement brillant ou d'une tonalité blanche, rarement de la couleur orange. Un ami qui s'occupe de psychisme m'a dit, il y a quelques mois, que, de son côté, il lui arrive de voir une lumière d'un azur clair, quelquefois bordée d'une frange d'or. Dans son cas, les couleurs persistent pendant quelques minutes. Il m'est arrivé d'être présent, certain jour, lorsque mon ami, rouvrant les yeux après m'avoir donné son traitement de guérisseur, s'écria : « La chambre me paraît tout à fait sombre après la disparition de la lumière bleue que vous savez. »

« J'ai essayé de trouver une explication de ce phénomène dans les livres et j'en ai demandé

à un camarade spirite sans obtenir de réponse satisfaisante. A la fin, ce commentaire désiré m'a été fourni par l'écriture automatique, et bien que j'accepte toujours avec précaution les messages qui me proviennent par cette voie, je tiens assez compte de ce qui m'a été dit pour en communiquer la substance à vos lecteurs, qu'elle pourra intéresser. Cette explication n'émane pas certainement de ma mentalité *consciente*. Il m'a donc été dit que la vive tonalité bleue est la couleur prédominante du groupe d'Esprits que mon ami et moi-même attirons autour de nous. La frange d'or que voit mon ami est la couleur de l'aura de son propre guide. Les touches de lumière blanche signifient que le chef de ce groupe spirituel vient apporter son auxiliaire personnel, et la nuance orangée correspond à la tonalité majeure de son aura. »

Il est possible que ces phénomènes varient d'une personne à l'autre, comme d'un Esprit à l'autre, mais il est incontestable qu'il existe, là aussi, des lois générales que nous viendront un jour à connaître et auxquelles ces quelques lignes peuvent apporter peut-être une modeste contribution.

Chez le magicien moderne.

Dans le *Pearson's Magazine*, M. S. Desmond déclare avec raison que les médiums clairvoyants sont fréquemment utilisés par la police, par les archéologues, par les médecins, les hommes d'affaires et les politiciens. C'est absolument vrai. Nous avons du fait, et personnellement, des preuves abondantes. Aussi approuvons-nous pleinement les conclusions de l'auteur : « Si une liste pouvait être établie des illustres hommes de gouvernement, militaires, financiers, docteurs, hommes de loi et même hommes de science, qui, soit fréquemment, soit par intervalles, vont consulter le moderne magicien, le psychomètre, le clairvoyant, dans le but de mieux conduire les affaires publiques ou d'apporter plus d'ordre à leurs affaires personnelles, on trouverait que cette liste contient les noms les plus connus, en Europe et en Amérique. On y découvrirait aussi une demi-douzaine de têtes couronnées, — au moins ! — et d'héritiers du trône. »

A propos des guérisseurs.

Détachons ces lignes si judicieuses de l'ouvrage de S. B. Brittan : *Man and his Relations* : « L'idée que les maladies peuvent être écartées et que le corps peut être restauré par l'intervention de l'esprit seulement, implique, dans le jugement de beaucoup de personnes, une grande taxation de crédulité humaine. Ces gens n'ont aucune hésitation à croire qu'une petite pilule indigo ou un peu de teinture de lobelia peuvent accomplir l'œuvre d'une rénovation organique et fonctionnelle, tandis que, pour eux, l'Esprit, avec tous ses immortels pouvoirs et les capacités qu'il tient de la générosité de Dieu, est incapable, de toute façon, de produire de semblables effets. Une telle conception est la plus abjecte forme de matérialisme qui se puisse concevoir. Elle accorde à la plus minuscule quantité de matière inorganique des possibilités plus grandes que celles dont elle autorise la possession à l'âme. Elle nie délibérément la suprématie de l'Esprit sur le domaine des forces matérielles, des formes et des éléments. Et, en même temps, virtuellement, elle dispute la faculté de guérir au Grand-Médecin, — au Christ, — qui, pourtant, ne donna pas de médicaments aux Juifs, mais éloigna leurs maladies par les seules puissantes forces de l'Esprit. »

Pourquoi certains messages sont triviaux.

Si nous ouvrons un autre livre, le *Raymond Revised*, de Sir Oliver Lodge, nous comprenons mieux, en effet, pourquoi certains messages ont l'apparence et le ton de la trivialité : « On déclare quelquefois que *toutes* les communications spirites sont d'une nature triviale et traitent de questions insignifiantes. Qu'une telle opinion soit fautive, c'est un fait bien constaté par toutes les personnes qui ont quelque expérience en la matière. Mais aussi longtemps que la demande de vérification de la survivance et des preuves d'identité continuera — et ce sera encore pendant longtemps avant que tout le monde soit convaincu, — aussi longtemps les souvenirs du genre plus ou moins « vétille » serviront de moyen facile aux Esprits pour réaliser le désir exprimé

par les vivants. La fin, dans cette affaire, explique et justifie amplement les moyens. De là résulte que lesdits vivants, tout naturellement et comme il convient, reçoivent des communications, des références de faits propres à leur rappeler dans le passé des circonstances vérifiables. Et puisque ces faits, pour agir utilement, ne doivent pas être de la nature des faits notoirement publics, puisqu'ils n'auraient pas de valeur suffisamment persuasive s'ils étaient glanés par l'Esprit dans le champ des événements biographiques ou historiques, il va de soi que, d'ordinaire, ils doivent relater des affaires de famille plus ou moins « quelconques », avec, au besoin, une note de gaieté, d'humour, dans le détail, de telle sorte qu'ils puissent aisément éveiller la mémoire de ceux qui en reçoivent communication. On peut cependant admettre que cette catégorie de messages est, si l'on peut dire, rachetée de sa trivialité par les évocations affectueuses qui s'y entremêlent, et par l'intention profonde qui a déterminé l'Esprit à choisir ce genre de faits plutôt que d'autres, pour être plus aisément reconnu. Par cette intention spéciale, ces communications peuvent rester admirables. Il n'y a, en tout cas, aucune trivialité dans la Vérité qu'elles servent à démontrer. L'idée qu'un ami passé dans l'Au-delà doit nécessairement et entièrement s'occuper de graves questions et qu'il ne doit pas se souvenir qu'il aimait, ici-bas, la gaieté et même la plaisanterie, cette idée-là est une prétention toute gratuite et qui doit être abandonnée. La bonne humeur ne prend pas fin avec la vie terrestre. D'ailleurs, lorsque l'on y réfléchit un peu, pourquoi cesserait-elle ? »

Le pouvoir de la prière.

Consultons un troisième ouvrage : *Magic White and Black*, de M. Franz Hartmann. Nous y trouvons quelques lignes excellentes sur le pouvoir de la prière.

« Il n'existe pas un seul cas connu dans l'Histoire où une vraie prière n'a pas été efficace. Si tout homme ici-bas n'a pas obtenu tout ce qu'il demandait, cela prouve seulement qu'il n'a pas su comment prier. Le fait de bien prier ne revient pas à prononcer des mots ; mais il se traduit en actions de l'âme, et Dieu aide celui qui sait lui-même s'aider. Par contre, celui qui espère que Dieu va faire pour lui, homme, ce qu'en homme il doit d'abord accomplir, celui-là ignore le moyen de prier efficacement et sera toujours désappointé. La prière signifie un soulèvement, un élanement de nos pensées et de nos aspirations vers notre plus haut idéal, mais si nous ne nous élevons pas nous-mêmes, de par nous-mêmes, jusqu'à ce sommet, nous ne prions pas. Si nous attendons que notre plus haut idéal descende vers nous, nous attendons une absurdité et une impossibilité. »

L'avance graduelle.

« Les buts du spiritisme sont plus vastes que ceux de toute mécanique humaine, et ses réalités ne peuvent être ni rapidement ni aisément conquises. Son temps n'est pas encore entièrement venu, mais son avancement graduel est parfaitement visible. Les grandes choses se meuvent avec lenteur, et souvent elles révèlent leur approche par des moyens que soupçonneront peu ceux qui se bornent à observer quelques manifestations d'un genre particulier. La vie du monde à venir est contenue en puissance, en essence, dans la vie intérieure de la présente humanité, et sa lumière aura plongé ses rayons dans beaucoup de mentalités avant qu'elle affirme pleinement toute sa gloire radieuse sur le côté extérieur des choses. Mais cette illumination généralisée se produira infailliblement tôt ou tard, et alors le *tabou* intellectuel sera finalement découronné de son erreur. L'intelligence humaine, en progressant, cessera de se retrancher derrière la réticence, derrière l'équivoque, l'ignorance et le risque de consentir la vérité. Déjà beaucoup d'âmes courageuses ont commencé à mépriser le mépris des autres et à parler librement, hautement, en se moquant des conséquences de leur franchise. Plus nous irons de l'avant, plus les plateaux de la balance changeront de position. Toute nouvelle voix qui s'élève pour annoncer la vérité est une voix de moins pour les forces de l'ignorance, de l'apathie et de la couardise. » (*Light*, 11. 10. 24.)

La Jeunesse spirite de Cuba.

Une société de jeunes gens a été organisée à la Havane, dans le but de soutenir une vigoureuse campagne en faveur du Spiritisme. La société se propose de défendre et de propager ses idées

par tous les moyens, de s'opposer aux adversaires de nos croyances par toutes armes loyales, et de préparer la participation efficace des croyances spirites au développement social du monde de demain. Cette société, sitôt après avoir constitué son premier noyau, a vu se grouper autour d'elle des concours nombreux et enthousiastes. Elle met en œuvre dès maintenant, et avec une magnifique activité, son idéal de propagande, de fraternité et d'organisation défensive contre les forces réactionnaires qui s'efforceraient de ruiner son superbe espoir.

Une matérialisation de cheveux.

Dans son numéro du 15 octobre 1924, *La Vie d'Outre-Tombe* relate ce beau phénomène qui se produisit au groupe « L'Espérance » de Spa, le 24 mai dernier : « Au début de la séance, sur les conseils du Guide, nous diminuons la lumière et on nous dit que nous allons obtenir une matérialisation de cheveux. Le médium s'endort et après quelques minutes d'attente, nous voyons le côté droit de sa chevelure s'agiter et augmenter de volume. Un des assistants se lève et, saisissant les cheveux, s'aperçoit que ceux-ci s'allongent et forment une mèche longue d'environ 30 centimètres. Le Guide nous dit que nous pouvons couper ces cheveux et les conserver en souvenir de la séance, ce qui fut fait immédiatement.

Le médium s'étant éveillé, on refit la lumière complète et nous pûmes constater : 1^o qu'aucune trace de coupure de cheveux ne se voyait sur sa tête ; 2^o que les cheveux n'étaient ni de même teinte, ni de même formation que les siens. Nous fîmes le partage des cheveux entre les membres présents, et alors il se produisit encore un second fait. Un des membres, un peu sceptique, avait placé sur un papier sa part de la mèche de cheveux et il l'examinait de près en la faisant rouler sous ses doigts : tout à coup, à sa grande stupéfaction, les cheveux disparurent sans qu'il nous fût possible d'en retrouver trace, malgré toutes nos recherches. — Signé : Le président : J. Brodure. Médium : L. Brodure. Secrétaire : J. Antoine. — Suivent les treize signatures des membres du groupe ayant assisté à la séance. »

Le bienfaisant auxiliaire des morts.

Mondo Occulto (septembre-octobre 1924) insère une curieuse relation de M. L. Morani, et dont telle est la substance : « Voici un cas où il apparaît que les morts continuent à aider les vivants. J'eus récemment l'occasion de parler avec une de mes voisines, à Palerme, une certaine femme Pierina Raccuglia, veuve, depuis 1917, d'Agostino Amoroso Raccuglia. Cette femme me raconta que, son mari à peine mort, elle le vit venir, en songe, lui apporter du réconfort presque toutes les nuits. Comme je demandais une preuve du fait, Pierina me déclara : « En 1920, ma vieille maman tomba malade. La pauvre mère désirait du café au lait avec du sucre et je ne pouvais pas lui faire ce plaisir, parce qu'alors, dans tout Palerme, on ne pouvait acheter le moindre morceau de sucre, qui faisait défaut. Pourtant, un matin, je reçus, par la poste, un petit paquet qu'accompagnait une lettre d'une cousine, religieuse vivant au couvent. Voici cette lettre : « Monastère de la Piété, 10 septembre 1920. Ma très chère Cousine. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles et de celle de votre mère. Depuis plusieurs jours, j'avais l'intention de vous écrire pour vous en demander, mais aujourd'hui je m'y décide, à la suite d'un rêve que je viens d'avoir cette nuit, et qui est le suivant : Je rêvais de votre mari Agostino. Il me disait que vous aviez besoin d'un peu de sucre pour votre mère. Je m'éveillai en me disant que je disposais de bien peu de sucre, ici, au couvent, et qu'il me semblait mal de vous en envoyer si peu. Mais, m'étant rendormie, je revis, pour la seconde fois, Agostino qui me conseilla d'envoyer à votre mère la petite quantité de sucre que j'ai sous la main. Aussi ai-je pris la liberté de faire un petit paquet, en m'excusant de ne pouvoir vous donner davantage. Pardonnez-moi. Je vous salue affectueusement, ainsi que votre mère Maria, et je vous demande de me faire parvenir des renseignements détaillés sur vous tous. Votre cousine : Antonina Raccuglia. »

Cette lettre n'appelle aucun commentaire, ajoute M. L. Morani. Elle est, en effet, parfaitement démonstrative d'une monition dont la religieuse fut la réceptrice et dont le mort Agostino Raccuglia fut l'agent transmetteur.

Un don de 150 millions.

Le multimillionnaire J.-M. Morgan a donné à la ville de Washington une bibliothèque qui, en dollars, représente une valeur de 150 millions de francs. Cette donation a été faite « à la mémoire d'un défunt, le père de M. J.-M. Morgan », et le donateur a déclaré qu'il agissait ainsi pour souscrire pieusement à des indications formelles reçues par lui, sous la forme d'un message posthume.

Sauvé par un rêve.

Les journaux de Johannesburg (Transvaal) nous apportent la nouvelle, essentiellement spirite, d'un accident survenu dans la mine d'or « Village-Deep », l'une des plus profondes du Witwatersrand (3.000 mètres), accident où, malheureusement, périrent huit hommes, mais auquel put échapper le mineur Hendrik-Johannes Olivier, grâce à un rêve prémonitoire fait dans la nuit précédente. Voici en quels termes le rescapé relate les faits :

« Avant de descendre, je racontai mon rêve à l'un de mes chefs. Il se moqua de moi. Arrivé « au niveau 29, je résolus aussitôt de remonter au niveau 28. C'était plus fort que moi. Mais à « peine avais-je commencé de monter que des rochers se détachèrent de tous côtés. Quand je re-
« vins à moi, j'étais dans la nuit. J'avais été frappé à la tête et étais resté sans connaissance. Je
« sentis alors des pierres tout autour de moi. Il me restait une allumette. J'hésitai longtemps
« à l'allumer, puis me décidai. Par une chance providentielle, il y avait, sur une saillie du roc,
« un vieux bout de chandelle. Je m'aperçus qu'une poutrelle avait empêché la roche de s'effondrer
« sur moi. Nos hommes — sept indigènes — gisaient sous de gros quartiers de roc et agonisaient :
« impossible, hélas ! de les secourir ! Je me souvins de mon rêve, repris aussitôt courage et, sans
« hésiter, j'arrachai les pierres une à une. Je travaillai longtemps. Je commençais à étouffer,
« quand je sentis un courant d'air et aperçus une lueur lointaine. Je pus m'échapper. On envoya
« des équipes pour déblayer : mais mes hommes étaient morts.

« C'est bien mon rêve qui m'a sauvé. »

En fait, Hendrik-Johannes Olivier avait eu, pendant son sommeil, la vision très précise de la catastrophe. Il avait reçu l'avertissement de s'en méfier, et, arrivé sur le carré de la mine, il avait reconstitué, en son récit fait à un contremaître incrédule, tous les faits dont il allait être témoin, au péril de ses jours. Il y a là un « avertissement spirite » caractérisé.

Les morts au chevet des mourants.

Verdade e Luz (Sao Paulo, Brésil, septembre 1924) commente le cas saisissant dont la mourante Adamina Lazaro fut l'héroïne. Quelques heures avant d'expirer, la malade dit à son père qu'elle voyait, près de son lit, des personnes de sa famille, toutes mortes depuis plusieurs années. Le père attribua au délire cette déclaration *in extremis*, mais Adamina, retrouvant encore quelque force, insista, et parmi les « visiteurs » invisibles, nomma son propre frère Alfredo, alors employé, à 423 kilomètres de là, au phare du port de Sisal. De plus en plus, le père estima que sa fille imaginait ces récits de visionnaire. Il savait très bien que son fils Alfredo était en parfaite santé. Peu de jours auparavant, le garçon avait donné de ses nouvelles, et des meilleures. Adamina mourut dans la soirée, et le lendemain matin, un télégramme était remis à M. Lazaro, aux termes duquel il lui était appris que le jeune Alfredo venait de mourir. La comparaison des heures démontra que l'agonisante n'avait pas encore rendu l'âme alors que son frère était déjà décédé. Ainsi, avait-elle pu voir auprès d'elle celui qui, de si peu d'instants, venait de la précéder dans la tombe.

Le mouvement spirite au pays des Aztèques.

M. Rufino Juanco, président de la Fédération spirite Mexicaine, publie dans la revue *Fiat Lux* (30 novembre 1924), une importante étude sur le développement du Spiritisme en son pays.

« Depuis l'époque, dit-il, où le général Refugio González — qu'on appelle l'Allan Kardec mexicain, — fit connaître le Spiritisme à nos compatriotes, jusqu'aux jours présents où la doc-

trine du conducteur des âmes, du grand Allan Kardec pénètre dans toutes les consciences, vastes, nobles et tenaces ont été les efforts accomplis chez nous en faveur de cette véritable révolution spirite qui propose l'amour à tous les cœurs et offre la lumière à toutes les intelligences. Comme le semeur répand le grain dans le sillon ouvert, de même une pléiade d'hommes vaillants, convertis en apôtres, se sont consacrés, depuis cette époque lointaine, à propager la vérité du Spiritisme dans le champ des âmes. Et c'est ainsi qu'au Mexique nous avons fait une assez belle moisson de consciences, jadis, pour pouvoir préparer et réaliser le premier congrès spirite mexicain de 1906, à Mexico même, dans cette capitale d'où rayonne, depuis, la clarté du Spiritisme vers tous nos frères, dans notre patrie et dans le monde.

« En ces temps anciens, s'illustrèrent, en militant pour notre cher idéal, bien des lutteurs infatigables : Salazar, Llavé, Baig, Guillen, Montegudo, Garcia-Conde, Salamanca, López, Martínez, Gral, Alvarez Rubio, Arriaga, Zamora, Sampedro, Villanueva, Macias et tant d'autres. C'est après les travaux de notre premier congrès que fut constituée une *Junte* permanente, chargée d'exécuter tous les accords passés entre congressistes, et de préparer le second Congrès, celui de 1908.

« Alors parurent d'autres noms, d'autres hommes : González y González, Aragón, Botas, Parra, Morán, Bonnery, Fernández, Güel, Rossi, Villar, Castro, Madero, parmi un bien plus grand nombre.

« Le second Congrès remporta un plein succès. Madero — qui devint président de la République mexicaine, — fut l'un des plus actifs artisans de ce succès. C'est à lui que nous devons cette publication fameuse : *Le Catéchisme spirite*. Depuis, et quels qu'aient pu être les mouvements révolutionnaires au Mexique, on peut dire que dans le conflit de passions politiques, le spiritisme a continué son évolution vers les sommets, vers un progrès toujours élargi. Il est devenu, chez nous, et de plus en plus, une réalité vivante, une vérité en action. Il a substitué, dans une multitude d'âmes, les fermes convictions aux crédulités puériles. Satisfait de son passé, il est arrivé à son âge mûr, par delà son enfance et son adolescence : il est maintenant, en terre mexicaine, une puissante force qui conduira le pays vers la réalisation de l'idéal le plus grandiose. Dans notre République, il n'y a pas un village, un hameau, où l'on ne connaisse et ne pratique le spiritisme. Partout, et de plus en plus, se constituent des cercles, des sociétés qui viennent se greffer au noyau central, à la Fédération mexicaine que j'ai l'honneur de présider.

« Le blé du spiritisme, déposé autrefois dans la terre, s'est élevé sur une haute tige, et il est lourd de grain. Il a su percer, ici, la croûte des épaisses indifférences, avec toutes les oppositions et toutes les calomnies. Il est maintenant au premier rang dans les éléments moraux qui conduisent et inspirent la conscience du peuple mexicain. Sous ces auspices magnifiques, nous avons décidé, en septembre 1923, de célébrer le troisième Congrès spirite mexicain et le Premier Congrès spirite « Mexique-Amérique Centrale », au mois de mars de 1924, de telle manière que la clôture de ces congrès solennels pût coïncider avec l'anniversaire de la désincarnation du Maître Allan Kardec. Par infortune, une nouvelle guerre civile, déchaînée en décembre dernier, a ajourné nos projets, et nous avons cru opportun de reporter ces assemblées à des temps meilleurs.

« Qu'importe ! Les travaux effectués par la Fédération spirite mexicaine sont là pour attester de son infatigable activité, dans tous les domaines de l'expérimentation et dans tous les départements de la doctrine. Notre organe : *El Siglo Espirita*, est répandu de toutes parts, et nous l'échangeons avec toutes les revues spirites du monde entier. Nous continuerons, sans défaillance, à affirmer nos nobles propos et à travailler pour la plus grande vérité et le plus impérieux progrès. »

Le phénomène spirite dans la Bible.

Plusieurs lecteurs nous ont demandé, à diverses reprises, de leur signaler les passages de la Bible où le phénomène spirite est nettement exposé. Voici donc, pour satisfaire à ce désir, quelques références auxquelles on pourra se reporter.

Matérialisations. — Genèse, III, 8 ; Genèse, XVIII-XXXII, 24 ; Exode, XXIV, 10-11 ; Ezechiel, II, 9 ; Daniel, V, 5 ; saint Luc, XXIV, 15-16 ; 29-30-31.

Ecriture automatique. — II Chroniques, XXI, 12 ; Daniel, V, 5.

- Écriture indépendante.* — Exode, xxiv, 12 ; xxxi, 18 ; xxxii, 16 ; Deutéronome, v, 22.
- Phénomène de la trompette.* — Exode, xix, 13, 16, 19 ; xx, 18 ; — Révélations, 1, 10.
- Transe.* — Genèse, xv, 12-17 ; Daniel, viii, 18 ; Les Actes, ix, 3-9 ; II^e Ep. aux Corinthiens, xii, 2.
- Guérison spirituelle.* — Nombres, xxi, 8-9 ; II^e Rois, v, 1-14 ; I^{er} Rois, xvii, 17, 24 ; II^e Rois, iv, 18, 37.
- Disciples chargés de guérir les malades.* — Matthieu, x, 8 ; Luc, ix, 2 ; Luc, x, 9.
- Disciples guérissant les malades :* Actes, xiv, 8, 10 ; Actes, iii, 1-8.
- Les guérisons par le Christ lui-même.* — Matthieu, viii, 5-13 ; Luc, xiv, 2, 4 ; Marc, iii, 2, 5 ; Jean, iv, 47-54.
- Facultés de guérisseur.* — I^{re} aux Corinthiens, xii, 9-28.
- Guérison par objets magnétisés.* — II^e Rois, iv, 29 ; Actes, xix, 11-12.
- Voix.* — Deutéronome, ix, 12-13 ; Samuel, iii, 2-9 ; Ezékiel, i, 28 ; Matthieu, xxii, 5, Jean xii, 28-29-30 ; Actes, vii, 30, 31.
- Lévitation.* — I^{er} Rois, xviii, 12 ; Ezékiel, iii, 12, 13, 14 ; Actes, viii, 39 ; Matthieu, iv, 1.
- Preuves de la présence d'un Esprit.* — Genèse, xxiv, 14, 19 ; Exode, iv, 17, 31 ; Juges, vi, 36-40 ; I. Samuel, 1, 10-14, 17-26-27. — I. Samuel, x, 2, 6, 9, 10.
- Communications par le Rêve.* — Job, xxxiii, 15 ; Joël, ii, 28 ; Genèse, xxviii, 12 ; xxxi, 24 ; xxxvii, 5 ; xli.

Il va de soi que ce ne sont là que des références très peu nombreuses, eu égard au nombre considérable de « témoignages spirites » dont les Écritures abondent.

Le Spiritisme en Argentine. (Suite).

Pour faire suite aux quelques notes empruntées par nous, à la revue *Constancia*, sur l'évolution du spiritisme argentin, nous consulterons ici les plus récents numéros de cette excellente publication, afin d'en extraire de nouveaux éléments d'information, tout en regrettant de ne pouvoir traduire en son ensemble cette remarquable étude où les progrès d'un grand idéal sont suivis pas à pas par un historien émérite.

La question du « médium guérisseur » s'imposa promptement aux spirites argentins. Des abus charlatanesques inclinèrent beaucoup de spirites locaux, tout d'abord, à considérer que ce genre de médiumnité ne devait pas être cultivé, car il leur paraissait laisser la porte ouverte à toutes les supercheries. On est de longtemps revenu de ce premier sentiment, et s'il existe toujours des imposteurs — il en est dans tous les pays ! — on prend soin de les démasquer tout en laissant, par ailleurs, le médium guérisseur développer loyalement ses facultés. On cite aujourd'hui des centaines de cas où l'intervention des médiums, tels que M^{me} Maria Otero de Sascierain, — cette personne opère depuis 45 années ! — a vaincu des maladies qui décourageaient les efforts de la science officielle.

— Dans nos précédents articles sur le spiritisme argentin, nous avons fait mention d'un Esprit, nommé Luciano, qui, tout un temps, armé d'une fatale puissance, se répandit de groupe en groupe pour y semer le désordre. Il advint qu'à la longue, et à force d'exhortations, cet ennemi du bien ploya les genoux. La conversion de Luciano fait date dans les *Annales* de la Société *Constancia*. Elle met fin à une longue série de séances troublées « où ce chef », entouré de ses soldats, se défendait, à la fin, contre eux, après avoir renoncé à les conduire sur ces chemins de la vérité où il avait réussi à faire ses premiers pas, tout accablé de repentir. Les médiums eux-mêmes souffraient de ces rudes combats, et ce fut un soulagement général lorsque la paix rentra dans les salles de séance, après l'abdication de cet Esprit du mal longtemps acharné à entraver les développements du spiritisme en Argentine. Alors commença une autre lutte, dans l'Astral, lutte dont on a conservé la mémoire en de nombreux procès-verbaux où Luciano, devenu soldat du Bien, se mesurait avec ses ex-lieutenants. Peu à peu, pour vaincre, il grossit son bataillon, et *Constancia* atteste qu'aujourd'hui ces ex-adversaires de la Cause sont devenus ses plus courageux porte-étendards.

— A la suite de la Société *Constancia*, et trois ans plus tard, fut fondée la Société *Fraternidad*,

par M. Antonio Ugarte. Ce nouveau centre, par son activité, attira bien vite l'attention, et l'on peut dire que son exemple incita beaucoup de spirites timides à déclarer franchement leur conviction et à s'incorporer à l'un ou l'autre groupe d'études. C'est à *Fraternidad* que s'illustreront Manuel Saenz Cortez, les médiums Estela Guérineau de Freire et M^{me} Isabel Pena de Cordoba, le premier par une vaste campagne de conférences, et les médiums par des dons fort remarquables.

L'ignorance ambiante ne désarmait pas, mais les deux sociétés luttèrent avec énergie. Si l'on devait, un jour, écrire l'histoire des « Batailles du Spiritisme », on serait étonné de constater ce que furent, depuis Allan Kardec, et notamment dans les pays d'au-delà l'Océan, les furieux assauts que dut soutenir la cause. Dans la circonstance, les sarcasmes s'élevaient de partout autour de *Fraternidad* et de *Constancia* : insultes de la presse, calomnies murmurées, essais de corruption des médiums par l'argent, foudres brandies du haut de la chaire, ironie des savants. Tous les sectarismes les plus étroits s'accordent pour « écraser la Maçonnerie de l'Esprit » (*sic*). Les spirites étaient traités d'émules de Joseph Balsamo et du comte Cagliostro ! Des polémiques interminables s'engagèrent, d'autant que se propageait le spiritisme malgré ses contradicteurs. « Les pavés de la rue, écrit l'auteur, se dressaient devant nous pour nous railler de tout ce que nous avions la prétention de croire. » Mais des hommes de haute valeur savaient répondre aux insulteurs, et ces militants sans crainte comptaient, au premier rang, le diplomate et sénateur Miguel Cané, l'homme politique Enrique Moreno, les docteurs Isaac, Nicanor Larrain. C'était l'époque héroïque où, dans un concert d'hilarité méprisante, les pionniers de la vérité disaient ce qui devait être dit, l'époque où un chimiste réputé, en Argentine, ne craignait point de proclamer, en réunion contradictoire avec des spirites : « Ce nous est un devoir, nous, savants, de combattre votre spiritisme, non seulement par amour de la science, mais encore pour obéir à un sentiment philanthropique ! » Malheureux aveugle ! Rares étaient, dans les journaux, les écrivains qui, — tel Dominguez Delaney — disaient : « Au moins, laissez aux spirites le temps de nous démontrer qu'ils nous apportent une science et une vérité ». — « C'est la pire imbécillité humaine ! » répondaient textuellement les contradicteurs les plus haut placés dans le monde scientifique argentin. Les spirites répliquèrent en publiant le livre *Spiritisme* (1881), puis un second ouvrage *Le Spiritisme devant la Science*, qui fut distribué gratuitement à 2.000 personnes intellectuellement qualifiées pour le comprendre. La guerre des idées ne s'en poursuivit que de plus belle.

Sans se laisser épuiser, les sociétés spirites multipliaient les conférences. *Constancia* ouvrait une bibliothèque. Les revues en venaient à faire une part égale à l'étude du phénomène et à la doctrine, voire même, et intentionnellement, plus grande à la théorie qu'à la pratique. Il devenait de plus en plus nécessaire de fixer, dans les esprits des studieux, les principes fondamentaux du Spiritisme, et ainsi de donner à chacun de fortes armes pour la lutte contre les profanes. Il importait de démontrer, à la clarté des enseignements initiatiques, qu'il s'agissait là de la vérité, et de la seule vérité. Il fallait fonder la règle morale du spiritisme, démontrer dans la vie pratique la vertu de sa doctrine. Cette orientation ne fut jamais perdue depuis quarante ans. C'est celle que suivent fidèlement toutes les publications argentines, nées après *Constancia*. On y maintient cette loi que « le Spiritisme est l'application, à la vie quotidienne de chacun, du véritable esprit de l'Évangile, dépouillé de ses fausses interprétations » ! (D'après la revue *Constancia*. — *A suivre*).

Un mort qui proteste.

Dans quelle proportion faut-il faire crédit à l'extraordinaire récit que publièrent, il y a déjà quelques mois, les journaux de Varsovie, que reproduisit une partie de la presse anglaise, et qui nous revient aujourd'hui d'Australie ? Puisqu'il en a été tant parlé dans le monde, la *Revue Spirite* ne peut paraître l'ignorer. Elle l'a connu, du reste, au premier jour, mais nous avons hésité à faire état de cette nouvelle, car il nous semblait qu'elle manquait de précision quant au contrôle. Quoi qu'il en soit, voici comme elle se présente.

« Certain matin, un fossoyeur attaché au service du cimetière catholique de Varsovie se rend chez un rabbin et lui fait la déclaration que, dans un rêve, il a vu un soldat mort, lequel l'a prié d'aller informer la communauté israélite pour faire savoir que lui, juif, a été par erreur

enterré parmi des catholiques. La question soulève un grand intérêt à la synagogue, et une conférence de rabbins se détermine à envisager le cas et à rechercher quelle solution lui donner. Pendant la délibération, une juive âgée demande à être introduite dans la salle, et elle fait connaître que son fils, soldat, de qui elle n'avait jamais plus entendu parler depuis bien longtemps, s'est présenté à elle, en un songe, la nuit précédente, en suppliant qu'on vint lui porter secours, car il avait, disait-il, l'infortune d'être inhumé dans un cimetière de chrétiens. Les deux histoires se confirmant l'une par l'autre, les rabbins décident donc de poursuivre jusqu'au bout leur enquête, et l'on découvre que, deux années auparavant, le soldat dont il est question était décédé à l'hôpital militaire de Czenstochau. Il ne portait sur lui aucune pièce d'identité, sauf un papier où était écrit son nom, et il avait été enterré comme chrétien. Lorsque l'on eut la preuve absolue que ce trépassé était bien le fils de la plaignante israélite, les autorités permirent l'inhumation du corps, et un second enterrement eut lieu, avec le rituel juif, dans un cimetière où le « protestataire » dut, enfin, se trouver heureux, parmi ceux de sa croyance.

Nous enregistrons, sous toutes réserves, la traduction du texte recueilli, après de longs détours, par *Harbinger of Light*, en son numéro du 1^{er} septembre 1924.

Le suiveur désabusé.

Suivre les dames est une pratique plutôt déplorable et dont se défend tout homme sérieux, mais suivre un Esprit dans la rue est un événement qui doit laisser, dans la mémoire d'un flirteur indiscret, un impérissable souvenir. M. Rodolphe Félice, de San Fernando de Apure (Venezuela), s'en porte garant, dans la revue spirite quotidienne *Hoy*, de Cuba (2 octobre 1924).

Le héros, ou plutôt la victime de cette sottile aventure, relate donc qu'un soir d'août, sortant du cinéma avec deux amis, et retournant à l'hôtel par les rues déjà solitaires, les trois hommes avisèrent soudain, marchant devant eux, une élégante qu'ils eurent le caprice de suivre. Elle allait bon pas et la poursuite bientôt découragea le premier, puis le second de ces hardis noctambules. Le dernier, M. R. Félice, s'obstina et, seul, s'attacha à la piste où l'inconnue l'entraînait d'une marche de plus en plus agile. Ainsi sortit-elle des quartiers centraux, s'engagea-t-elle dans les faubourgs pour, bien vite, les dépasser. M. Félice, énervé, s'approchait d'elle, lui adressait des paroles auxquelles l'étrangère se gardait de répondre. Elle ne tournait même pas la tête. S'il l'avait osé, il eût pu, de la main, toucher devant lui, la mantille. Et tout à coup, à la pleine lumière d'une lampe électrique qui éclairait le carrefour, il eut la stupeur de voir fondre à ses yeux cette fuyante image féminine qu'il suivait pourtant pied à pied. Alors il s'aperçut qu'il se trouvait à la porte du cimetière de ville, et, comme un fou, prit sa course jusqu'à l'hôtel où l'attendaient ses amis.

* * *

Maintenant, comme nous l'avons fait l'année dernière, et à la grande satisfaction de beaucoup de confrères qui, dans le monde entier, ont traduit cette chronique spéciale — rapprochons quelques belles pensées relatives au Spiritisme et recueillies, au hasard de la rencontre, sous la plume inspirée de nos frères internationaux. Cette révision annuelle a son prix. Elle nous démontre qu'à côté du phénomène chaque jour répété, la doctrine se développe en largeur et en profondeur, et continue à se répandre sur le monde moral du temps présent, tout comme l'avait admirablement prédit, en d'autres âges, notre maître Allan Kardec.

LE GRAND FAIT. — *Lorsque nous considérons que la future destinée de la vie humaine est maintenant, pour beaucoup d'entre nous, un fait authentiquement prouvé et que l'existence après la mort est une question de loi naturelle tout aussi bien que notre vie actuelle, nous comprenons combien est forte la position de ceux qui s'appuient sur ce fait. Ce n'est pas une hypothèse : la réalité n'en est pas en doute. L'autre monde et ses habitants existent et démontrent leur réalité quand il leur convient. Notre devoir est de hâter la démonstration et d'explorer la « frontière » autant que nous le pouvons. Pour cela, il est besoin d'âmes solides et de bonne volonté : on en rencontre chaque jour davantage. Le grand fait existe, de quelque façon qu'il soit nié ou maquillé par certains détracteurs. Il leur imposera son*

évidence en temps voulu. Chaque minute nous rapproche de l'heure où il sera accepté par tous. (Light, 5 avril 1924.)

LE FLEUVE DE LA VIE. — *Le fleuve de la vie ne coule pas vers une Mer Morte. Lorsqu'il a passé la cataracte de la mort, il se jette dans un océan limpide et vivant.* (M. Benton, Allocution à la London Spiritualist Alliance, 20 mars 1924.)

CE QUI EST PERMANENT. — *Les choses permanentes sont les étoiles et le soleil, et non point les nuages et la poussière.* (Sénateur Hoar, cité par The two Worlds, 18 avril 1924.)

LES TROIS ASPECTS DU SPIRITISME. — *Il est une science, car il analyse et classe les faits et les manifestations, qui démontrent le caractère spirituel de la vie; il est une philosophie, car il étudie les lois de la nature visible et invisible; il est une religion, car il nous conduit à comprendre et à vénérer les lois physiques mentales et spirituelles, qui sont celles de Dieu.* (Progressive Thinker, 12 avril 1924.)

LE DIABLE BIENFAISANT. — *« Si les phénomènes spirites étaient l'œuvre du diable, on pourrait dire que le diable ne sait pas son métier. »* (Conan Doyle, Light, 19 avril 1924.)

LA COMMUNION DES AMES. — *« Le temps viendra où il sera prouvé que l'âme humaine est déjà, pendant son séjour terrestre, en une intime et indissoluble relation avec le monde des Esprits, et que ce monde influence profondément le nôtre. »* (Emmanuel Kant, cité par Light, 19 avril 1924.)

LES REGRETS DU SAVANT. — *Je suis navré d'avoir nié avec tant de ténacité les faits spirites. Ces faits existent et je suis aujourd'hui leur serviteur. Indubitablement, les phénomènes sont produits par des intelligences extérieures aux médiums et aux personnes participant aux séances.* (Professeur C. Lombroso. Cité par Light, 19 avril 1924.)

LES SPLENDIDES SECRETS. — *L'être humain a, à sa disposition, un nombre incalculable de forces cachées pour se défendre et se maintenir dans le domaine du bien. Ces forces le servent davantage à mesure qu'il nettoie son âme de toutes ses impuretés. Le Spiritisme, quand on l'étudie consciencieusement sous ses multiples aspects, nous met en possession de ces splendides secrets. Aussi bien, une telle et si belle croyance ne rencontre-t-elle d'adeptes que parmi les hommes qui ont compris la nécessité de l'étudier, d'enquêter sur elle, dans un désir de vérité qui modifiera leurs sentiments et leur apportera une juste conception de la vie.* (Ramon Torres Suares, Rosendo, Matanzas (Cuba), 1^{er} mai 1924.)

LE LIVRE DE LA NATURE. — *Le plus beau livre où apprendre le spiritisme, c'est la nature. Il est toujours ouvert, mais pas toujours aisé à lire et à comprendre. Le progrès réclame l'effort et non l'indifférence. L'indifférence est la mère de l'ignorance. L'ignorance est la mère de la crainte, de la religion sous sa forme superstitieuse, et de l'idolâtrie. Connaître la nature, c'est connaître Dieu, et connaître le Spiritisme, c'est connaître la nature.* (Harold Hunt, The two Worlds, 16 mai 1924.)

ENTRE LE SINGE ET DIEU. — *L'homme tel que nous le connaissons est une pauvre créature. Il est possible qu'il soit à mi-chemin entre le singe et Dieu, mais tout de même, il va de l'avant, et dans la bonne direction.* (Dean Inge, Light, 3 mai 1924.)

LES PLUS HEUREUX DES HOMMES. — *Heureux sont ceux-là dont la « préparation » a été bien commencée ici-bas, car, exactement comme ils ont été aidés dans ce monde par les forces, de l'autre côté, de même ils seront plus promptement aidés quand ils auront passé la grande frontière, et deviendront plus vite des « anges », des messagers de Dieu, dans l'Astral, et par des milliers de radieux chemins.* (Rev. A. F. Webling, New Light on Old Paths, mai 1924.)

LA PERLE DE VÉRITÉ. — *Béni est le chercheur de vérités, car sa vie est une tragédie remplie de larmes. — Qu'est la vérité? Une langue de feu, dans la flamme éternelle. — Le chercheur de vérités*

brise les barrières, « Craignons-le, dit le monde. Il va nous rendre la vie inconfortable. — La perle de la vérité n'est si brillante que parce qu'elle contient toutes les larmes de celui qui la poursuit. (M. le professeur T. L. Waswani, Kalpaka, mai 1924.)

LE SEUL REMÈDE. — *Le Spiritisme est la fontaine de la santé spirituelle où tout malade de l'âme trouve son remède. (M. Garcia Consuegra, Revue Rosendo, Cuba, 1^{er} juin 1924.)*

CEUX QUI SONT BÉNIS. — *Bénis sont ceux qui n'éprouvent aucune crainte à être comptés parmi ceux qui ont trouvé la vérité, et bénis sont ceux qui, dans les ténèbres décourageantes, continuent à se battre, à lutter pour voir un jour luire la lumière de la Vérité. — (National Spiritualist, juin 1924.) — National Spiritualist est l'organe officiel de la Spiritualist National Union, et cette pensée est extraite de son premier numéro. Long and lustrous Career !*

LE BON RÉVEIL. — *Lorsque nous mourons, nous devons trouver que nous n'avons pas perdu nos rêves : nous avons seulement perdu notre sommeil. (M. E. Cadwallader, The Progressive Thinker, 5 juin 1924.)*

LA MEILLEURE NOURRITURE. — *Si vous nourrissez votre esprit d'un idéal suprême, promptement vous vous élevez dans l'échelle des valeurs humaines. Votre caractère sera juste aussi haut que le plan de votre conscience. (Minneapolis Observer, août 1924.)*

L'ESPRIT ET LE MÉDIUM. — *Aucun médium ne peut commander les résultats. Il peut seulement favoriser les conditions et inviter l'aide des Esprits. N'oubliez pas que les Esprits pensent par eux-mêmes et peuvent agir où se retenir d'agir, comme ils le jugent opportun, et non pas comme il vous plaît de le leur demander. (Light, 28 octobre 1924.)*

LE PUR DIAMANT. — *Sans progrès moral, le progrès matériel est peu de choses. Il ressemble à ces diamants faux dont le brillant est magnifique, mais qui n'ont aucune valeur. (Hacia la Igualdad y el Amor, août 1924.)*

LE SPIRITISME ET LES ENFANTS. — *Le spiritisme est quelque chose de plus qu'un ensemble de phénomènes : c'est un moyen d'éducation et de réforme morale. La plus parfaite réforme accomplie dans l'individu est celle qui a pris naissance dans le cœur même de l'enfant. En conséquence, les Spiritistes doivent instruire de leur belle doctrine les enfants qui les entourent. Les enfants ainsi élevés contribueront plus tard à la réforme morale du monde. (M. G.-F. Knott, secrétaire de la British Spiritualists' Lyceum Union, septembre 1924.)*

LA MARCHÉ A LA LUMIÈRE ET A LA VÉRITÉ. — *Qu'importe que l'on attaque le Spiritisme ? Que l'ignorance, la malveillance, le sophisme, l'injure, le pire mensonge se coalisent contre lui ? Rien ne retardera sa marche. Basé, dans son essence, sur tout ce qui est pur et tout ce qui est sain, il dirige ses pas assurés sur le sentier du progrès et du Bien, et il va, le front haut, la poitrine découverte, les bras ouverts, appelant ses amis et ses ennemis à suivre sa voie. Il s'y avance avec sûreté, abnégation, esprit de sacrifice, vaillance, équité et amour. Il sait que cette voie conduit à la vérité, à l'infini, à la Cause des causes, à Dieu ! (D'une conférence donnée sur Le Spiritisme et son influence sur le progrès humain, par M. Pedro Gúñez, à Buenos-Aires. — Constancia, 21 septembre 1924.)*

LES GUÉRISONS SPIRITUELLES. — *Il devient de plus en plus probable que les guérisons spirituel, les réalisées par Jésus peuvent être réalisées, de même, aujourd'hui. (Rochester Times, New-York-septembre 1924.)*

LE TOURNESOL. — *Comme le tournesol s'oriente vers la lumière du soleil, de même le Spiritisme oriente le visage de la collectivité humaine vers la lumière de la vérité. (The Progressive Thinker, 11 octobre 1924.)*

Crépuscule.

Le déclin du soleil nous dit la fin du jour.
 Alors, chacun de nous retourne à sa demeure,
 Et quand la mort conclut nos terrestres séjours,
 Nous regagnons le ciel à notre suprême heure.
 Mais, de la nuit, demain, renaîtra le soleil.
 L'aube rayonnera sur nos dépouilles mortes.
 Un cantique d'amour bénira nos réveils,
 Et la Maison de Dieu nous ouvrira ses portes.

(D'après Oneita Norgrave, *The Progressive Thinker*, 11 octobre 1924.)

LA PLUS BELLE DÉCOUVERTE. — *Ce siècle révélera à tous la découverte de la vraie vie.* (Gertrude Nelson Andrews, *The Progressive Thinker*, 18 octobre 1924.)

Petites Nouvelles

* * Remerciant la Revue *Rosendo*, de Matanzas, Cuba, qui a bien voulu traduire intégralement l'article qui avait été consacré ici à la mémoire du Dr Gustave Geley, nous adressons, tout ensemble l'expression de notre gratitude bien vive à la *presse spirite du monde entier* qui, pour saluer ce grand savant à son départ vers l'Astral, nous a fait l'honneur de reproduire d'importants passages de notre « Au revoir ! » à celui qui nous quittait le 14 juillet dernier, pour prolonger son magnifique labeur au service de la vérité, dans un monde infiniment moins sceptique et moins incrédule que le nôtre. A tous, merci fraternellement !

* * Une nouvelle revue spirite a vu le jour aux Indes. Il s'agit de la publication *Spiritual Recorder*, éditée à Dacca (Indes). La création de cet organe de propagande est un résultat tangible de l'avancement du spiritisme en ce pays, où l'on annonce, comme prochaine, la naissance d'autres périodiques, également prévus pour contribuer à une large diffusion de la doctrine, à la fois dans les populations hindoues, musulmanes et chrétiennes.*

* * *

Et pour conclure, demandons la note plaisante à la Revue spiritualiste *The Two Worlds* (19 septembre 1924), qui a bien raison de ne pas dédaigner la bonne humeur. Voici un petit mot de la fin, à la charmante manière de ceux qu'elle insère souvent, parmi les articles de grave doctrine.

C'est le moment de la prière dans une assemblée de fidèles, et pour terminer la réunion, quelqu'un répète l'invocation : « Que soient données à nous tous la pureté, la clarté et la douceur du cœur ». Ce à quoi l'auditoire répond, d'une voix unanime : « Amen ». Mais quelqu'un se lève et fait déjà mine de sortir.

— Où allez-vous, John ? lui demande le pasteur de cette église.

Et John de déclarer : « Je vais, maintenant, à une séance de spirites. »

Le pasteur objecte : « Je n'aime pas beaucoup cela. Que diriez-vous si, étant berger, votre troupeau allait paître dans la propriété d'un autre ? »

John sourit et réplique avec candeur : « Cela dépend ! Je ne dirais rien, si, dans la propriété du voisin, le pâturage était meilleur que chez moi ! »

M. CASSIOPÉE.

Revue et Journaux

La **Chronique Médicale** (1^{er} octobre 1924) constate que de toute antiquité il y eut des guérisseurs par la prière, dont les cures portaient effet sans l'auxiliaire du moindre médicament :

Au II^e siècle de notre ère, Justinien fit élever un temple à saint Côme et à saint Damien, qui l'avaient délivré d'une affection réputée incurable. Maruthas, évêque de Mésopotamie, guérit par des prières Jesdegerd, roi de Perse, qui était atteint d'une céphalalgie opiniâtre. Dans les prônes et les sermons, on recommandait aux fidèles de prier surtout pour les lépreux et les épileptiques, parce qu'on regardait ces maux comme produits par l'influence de mauvais génies : les magiciens païens obtenaient, de leur côté, des cures étonnantes.

Dans la **Liberté** du 23 octobre 1924, M. Henry Decharbogne continue son intéressante série d'articles « Que savons-nous de l'au-delà ? » en parlant du mystère des miroirs ». Et il fournit, parmi d'autres détails, ceux-ci, qui sont fort curieux.

Les hommes, éternellement inquiets de leur destinée, ont de tout temps attribué au miroir le pouvoir de la leur révéler.

Du point de vue de l'esotérisme, nos miroirs modernes ont même deux propriétés : l'une, de caractère magique, liée au phénomène de la réflexion des rayons lumineux ; l'autre, d'ordre télépathique, due à la matière, verre ou cristal, dont le miroir est fabriqué.

Le verre, professent certains psychistes, est susceptible de se briser sous l'action d'une décharge fluidique trop violente. Ils citent, à l'appui de cette proposition, de nombreux cas, historiques et contrôlés, de coïncidences assez troublantes pour justifier, jusqu'à un certain point, la croyance populaire.

Dans le monde du théâtre, très enclin, comme on sait, à admettre la possibilité d'indications mystérieuses de cette sorte, on redoutait tellement le bris accidentel ou spontané d'un miroir, que cet accessoire fut longtemps banni de la scène et remplacé par une grossière imitation en carton peint à la sépia.

Mais lorsqu'il veut signifier ses arrêts, le Destin sait trouver ses agents... Hottel raconte qu'au moment où sa femme, Louise Rogée, étoile du Théâtre Royal, mourut à Berlin, il se trouvait avec quelques amis à Obernigk, en Silésie. Leur amphitryon prit une coupe pleine de vin de Hongrie et porta un toast à la santé de la belle artiste absente. A ce moment même, on entendit un bruit sec, puis celui d'un bris de verre. Un fragment du pied de la coupe venait de se détacher et de tomber sur la table... Or, cette coupe était celle dans laquelle Louise Rogée avait bu le jour même de son mariage.

Pour cet épisode, comme pour celui qui me fut personnel, le nombre des probabilités d'une simple coïncidence est tellement infime, qu'il en devient invraisemblable. Scientifiquement, je préfère la seconde explication ; considérant le verre comme un agent télépathique, réagissant à la rencontre de certains fluides psychiques s'épandant dans l'espace à la manière des ondes, également inconnues, qui nous permettent de capter les émissions d'un appareil radio-télégraphique.

Exprimons notre gratitude à la **Revue Coloniale** (Paris) qui, dans sa rubrique des « Livres », attache un intérêt tout particulier aux publications de caractère spirite. C'est ainsi que, dans son fascicule d'octobre, cette excellente publication, juste redresseuse de torts, fait une large place à l'ouvrage

Après la mort de M. Léon Denis, et au volume d'Allan Kardec, classique du spiritisme : *Le Livre des médiums*. Il y a là un effort pour la diffusion de nos saines et vivantes idées, et nous n'aurions garde de le laisser passer inaperçu.

Commentant, dans l'*Avenir* du 5 novembre 1924, la mort du génial compositeur français, Gabriel Fauré — une resplendissante lumière de l'Esprit qui vient d'être ravie à nos yeux terrestres — M. Nozière écrit ces quelques phrases, qui sont marquées au coin d'un spiritualisme quelque peu païen, mais où les spirites reconnaîtront, tout de même, sous les souples tuniques des princesses tendres, les aiges de la musique qui, assurément, vinrent accueillir le Maître au rivage du grand Fleuve.

Quand un tel homme est frappé par la mort, nous imaginons malgré nous l'Au-Delà féerique où il survit. Nous ne pouvons admettre que tout soit fini. Sans doute, rajeuni, libéré de la vieillesse et des soucis humains, celui-ci s'est réveillé dans les Champs-Élysées dont Gluck entendit les harmonies. Il écoute sous des arbres de Watteau le jet d'eau qui sanglote. La lumière atténuée a la douceur d'un clair de lune. Il chante, et de tendres princesses aux souples tuniques délaissent un moment Racine pour cet autre créateur de musique divine.

Dans notre chronique « Journaux et Revues » d'octobre, nous avons cité quelques passages d'un article de la *Tribune de Genève*, article dû à la plume de M. J.-F. Golay, membre fondateur et ancien vice-président de la Société d'études psychiques de Genève.

Dans une note adressée au même journal, M. Golay n'a aucune peine de réfuter les piètres arguments développés contre le spiritisme au cours d'une récente conférence faite à Genève par le chanoine Coubé qui, ne pouvant plus nier la réalité des phénomènes spirites, brandit le spectre des démons ; aussi la note se termine dans ces termes si parfaitement judicieux :

Toutefois, M. le chanoine Coubé déclare avoir vu s'agiter des guéridons, et cela lui suffit pour admettre que, dans certains cas, des phénomènes peuvent se produire, mais il les attribue au diable !

Le spiritisme croit en Dieu, mais il ne croit pas au diable, et, s'il est vrai, comme l'affirme M. le chanoine Coubé, qu'il soit aussi ancien que le monde, il est vrai aussi qu'il n'a jamais coûté à l'humanité une goutte de sang !

L'*Echo Parisien* donne la parole à un chercheur de la vérité, qui reconnaît, et semble intimement déplorer, ne pouvoir se défendre encore assez, devant le phénomène, contre ce sentiment, certes bien humain : la crainte d'être mystifié. Mais il estime que l'obsession de la fraude n'est point favorable aux exactes observations et, loyalement, déclare : « Il y a une limite en tout ».

Ah ! la peur d'être le jouet de son imagination ou de l'imagination des autres, comme cela vous prédispose mal pour tout ce qui semble mystérieux !

Nous-mêmes qui savons fort bien que certaines expériences exigent des conditions spéciales, nous sommes portés au doute. Nous apportons au contrôle desdites expériences une telle sévérité de précautions que, bien souvent, il se trouve que les sujets sont fâcheusement influencés.

Il y a une limite en tout.

La Revue Métapsychique (septembre-octobre) s'ouvre par un article de M. René Sudre, sur « la Philosophie de Geley » et où l'auteur déclare :

Dans la complète acception du mot, Geley était un idéaliste.

Son enthousiasme faisait table rase de toutes les notions reçues, en science et en philosophie. Ses livres abondent en apostrophes de ce genre : « Il est temps qu'un souffle d'air pur balaye cette épaisse et lourde brume de petites idées accrochées à de petits faits. » Car ses idées à lui étaient grandes et ailées. Et à cause de cela, il croyait qu'elles avaient une force invincible. Sa foi en elles était absolue. Il affirmait qu'elles résolvaient toutes les difficultés où trébuchèrent les philosophes, qu'elles éclairaient toutes les incertitudes de la science actuelle, qu'elles donnaient du monde et de l'homme une explication complète et définitive. Et c'est bien là le trait dominant du caractère de Geley : il avait la conviction de l'apôtre.

Considérant Geley réincarnationniste, M. R. Sudre, ajoute :

Sur ce point, qui est le cœur de sa métaphysique, l'enthousiasme de Geley ne connaissait pas de bornes. « Quand les hommes seront certains de leur évolution indéfinie dans des existences successives et dans les conditions les plus diverses, ils sauront se résigner aux inégalités naturelles et passagères, résultat forcé de la loi évolutive, et ils mépriseront profondément les inégalités factices, les divisions malsaines provenant des préjugés puérils et malfaisants de castes, de religions, de races et de frontières. Ils sauront concilier les principes de liberté individuelle et de solidarité sociale. Ils comprendront qu'ils ont droit à leur libre développement, mais qu'ils sont rigoureusement solidaires, dans leur libre développement, non seulement de leurs semblables, mais de tout ce qui pense, de tout ce qui vit, de tout ce qui est... »

Et l'apôtre de la religion palingénésique achevait sur ce cri d'espoir : « Soutenue par de pareilles idées et de pareilles convictions, l'humanité résoudra sans peine les difficultés, encore insurmontables, des grands problèmes sociaux et internationaux. Les chimères d'aujourd'hui deviendront la splendide réalité de demain. »

D'autre part, M. Stanley de Brath explique, avec de minutieuses précisions, pourquoi le portrait surnormal obtenu du D^r Geley par le médium Hope est une manifestation incontestable. M. Ernest Bozzano traite, avec sa haute compétence de « La clairvoyance dans l'avenir et le fatalisme », avec cette conclusion : « L'existence incarnée de l'Esprit n'est régie ni par le Libre Arbitre ni par le Fatalisme, mais par une Liberté conditionnelle » ; M. René Warcollier envisage les faits de « télépathie active et passive », et M. Prosper de Szmurlo, de Varsovie, le curieux mécanisme de « l'action réciproque de deux médiums ». On lira avec intérêt, dans la « Chronique étrangère » de M. Pascal Forthuny, les extraordinaires détails fournis sur la médiumnité de Mrs Le Roi G. Grandon, de Boston (États-Unis).

Conférences

Paris. — Le 9 novembre, à 3 heures, dans la grand salon d'honneur de la *Maison des Spiritistes*, M. Pascal Forthuny, secrétaire général de l'U. S. F., donnait une conférence sur le sujet suivant : *Les Enseignements spirites de la musique*. Un très nombreux auditoire apprécia, avec une sympathie fréquemment exprimée, les ingénieux développements d'un parallélisme établi entre les lois de la Réincarnation et celles de la constitution et de la naissance de la gamme. L'abstraction du sujet disparut en peu d'instants à la faveur d'explications tout à la fois fondées sur la doctrine Kardeciste et la connaissance des principes qui régissent, en physique, l'évolution des tonalités, et en philosophie musicale l'élévation progressive de leur caractère descriptif et émotif. M. Pascal Forthuny a proposé là, aux spiritistes tout comme aux musiciens, une « matière à méditer », singulièrement originale, neuve... et probante. L'assistance a remporté de cette conférence le sentiment, confirmé, que les « Règles de l'Unité universelle », fixées par la Providence, s'élargissent, dans toute la création, à tout ce que la créature construit, coordonne et harmonise, pour la plus haute satisfaction de ses besoins spirituels.

Saint-Claude. — Le vendredi 3 septembre, M. Malosse donnait une conférence avec projections dans la grande salle de « La Fraternelle » (propriété des organisations ouvrières), gracieusement mise à sa disposition. Cette réunion, que l'on peut considérer comme préparée par les organisations ouvrières de Saint-Claude, avait groupé 1.200 auditeurs, 500 brochures et 330 tracts y furent distribués. Le journal *Le Jura*, organe des coopératives, l'a longuement commentée. La quête au profit des organisations ouvrières a produit 236 francs.

D'autre part, le samedi 13 septembre, « salle des fêtes du Théâtre », avait lieu, à **Lons-le-Saulnier** une autre conférence, où assistaient 400 personnes. (Conférencier : M. Malosse).

A la conférence du 20 septembre, à **Morez**, « salle du gymnase », se pressaient 500 personnes où, comme à Saint-Claude, dominait l'élément ouvrier. Une quête fut faite au profit du bureau de bienfaisance de la ville, et *Le Courrier de l'Ain* publia un compte rendu de la conférence.

Le vendredi 17 octobre, M. Malosse se rendit à **Bourg**, pour y parler dans la « salle des fêtes du Théâtre ». Les recettes de la quête furent versées au bureau de bienfaisance, et des brochures furent distribuées. Ici et là, organisations ouvrières, municipalités et presse, favorisèrent l'organisation des conférences, et c'est un fait qui atteste de la marche croissante des études psychiques et de la philosophie spirite.

Dans chaque ville susdésignée, des ouvrages d'Allan Kardec et de Léon Denis ont été remis aux bibliothèques municipales et syndicales.

Paris. — M. Valabrègue donnera, à la Maison des Spiritistes, 8, rue Copernic, le dimanche 4 janvier, à 3 heures, une conférence *Les ames de feu*.

Bibliographie

Les Forces qui régissent la chance, par Fernande d'ARSEN, 175 pages. Prix : 10 fr.

« En principe, constate l'auteur au premier mot, tout être est né pour réussir, mais comme des aveugles, la majorité des masses passe dans la vie sans « savoir » comment se diriger : c'est ainsi qu'elle se blesse et se heurte à toutes les entraves placées sur son chemin ». Le livre que voici

fournit-il à chacun le moyen de contourner l'entrave ? Apporte-t-il à tous le « savoir » ? Quoi qu'il en soit, il propose des conseils dont l'expérience peut séduire quiconque manque de volonté, veut élever sa pensée *pour être fort*, désire se convaincre que « pauvreté est synonyme de privation, mais non de douleur ». On y apprend que l'activité mentale peut provoquer la chance, que le succès appartient aux persévérants. L'art de vaincre la destinée ne livre certes point tous ses secrets en cet ouvrage, mais, sous une plume experte à convaincre, il laisse entendre qu'avec de la ténacité dans l'intention, tout être peut lui en arracher quelques-uns.

Qu'est-ce que l'Astrologie scientifique, par M. Paul CHOISNARD. — 46 pages. 2 fr.

Faisant suite à une importante série d'ouvrages où, depuis 1901, l'auteur a exposé les lois d'une Connaissance qu'il classe, franchement, sous le qualificatif d'Astrologie scientifique, ce livre dont il est question ici (2^e édition) expose, en un langage accessible au profane, ce qu'est, en fait, l'astrologie scientifique. On y trouve, par surcroît, de bien curieuses références sur l'attitude de la science officielle en face de l'astrologie, mais, par contre, M. P. Choissnard intitule son troisième chapitre : Défaut scientifique des astrologues. C'est dire avec quelle parfaite indépendance M. P. Choissnard évolue dans son sujet « sans hostilité doctrinaire, mais sans avoir peur des précisions et surtout du qu'en-dira-t-on. »

* * *

Réincarné, par M. le D^r LUCIEN-GRAUX.

La maison d'édition « Aguilar » de Madrid, vient de mettre en vente l'édition espagnole de *Réincarné*, le roman spirite du D^r Lucien-Graux, dont on n'a pas oublié le considérable succès lors de sa parution en français. Le volume est présenté de la façon la plus charmante.

Ceux qui nous quittent (Extraits des communications médiumniques obtenues par M^{me} DE W.), 326 pages. Prix : 2 francs. — En vente aux Editions B. P. S., 8, rue Copernic, Paris (16^e) et dans toutes les librairies.

On sait quel fut le succès de cette œuvre qui, lors de sa parution, ne tarda pas à atteindre le 25^e mille. Toute l'« essence » du recueil de communications de cet intéressant ouvrage tient dans sa conclusion : « Les années sont des feuilles qu'on voit s'envoler sans regrets de l'arbre de la vie, car, si elles emportent les quelques joies vécues, trop rares, hélas ! elles emportent aussi les douleurs qu'il a fallu subir, et elles rapprochent insensiblement de l'entrée dans le séjour des joies sans exemple ici-bas et de la paix sans nuages ».

Profession de foi d'un pacifiste, par F. SOUBIQUE. — Une brochure de 30 pages. Prix : 1 fr. 25.

L'auteur qui préfère, à la « gloire sanglante » les nobles boucliers de la Bonté, de la Vérité, de la Justice et de la Solidarité, condamne les écrivains pour qui « la guerre est d'origine divine ». Il s'élève contre ceux qui, appuyés sur leurs épées, considèrent les pacifistes comme des utopistes et de vains rêveurs. Il en appelle à la prophétie où Victor Hugo, en 1849, annonçait, aux belliqueux : « Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains ». On lira avec un vif intérêt l'exposé où il démontre que pacifisme et patriotisme sont deux mots qui peuvent parfaitement rimer dans la conscience du sage. Avec un très heureux discernement, l'auteur prélève, dans l'œuvre des grands penseurs, tels passages où la foi en la paix est la grande inspiratrice du génie. Ses conclusions sont de celles qu'on peut relire deux fois. Pratiquement, elles invitent tous et chacun à croire à la fraternité dans son sens concret et à se rallier aux sociétés de la paix.

Ces divers ouvrages sont en vente aux éditions B. P. S. 8, rue Copernic. (Paris XVI^e)

Maison des Spirités

On nous prie d'annoncer que le **Groupe de Psychologie expérimentale**, dirigé par M. BOURNIQUEL, tiendra à l'avenir ses séances à la Maison des Spirités, 8, rue Copernic, le premier et le quatrième dimanches de chaque mois, à 2 h. 1/2 très précises. La première réunion aura lieu le 23 novembre prochain.

Une partie des résultats des recherches effectuées par ce Groupe, suivant la méthode scientifique, a été publiée dans l'ouvrage *Écoutons les Morts* (MM. Delanne et Bourniquel).

Les travaux du Groupe de Psychisme expérimental ont pour principal objectif l'identification des esprits. Les personnes désirant assister à ses séances sont priées de s'adresser à M. BOURNIQUEL, 45, rue de Jussieu, Paris.

Le **Groupe Merendowski** tiendra ses séances aux jours suivants :

Mardi 11 novembre, à 20 h. 1/2 : Groupe privé.

Mardi 18 novembre, à 20 h. 1/2 : Réunion publique. — Causerie par M. Merendowski : *Magnétismes animal et spirituel et leurs applications thérapeutiques*.

Mardi 25 novembre, à 20 h. 1/2 : Groupe privé.

Les 1^{er}, 3^e et 5^e mardis des mois de novembre, décembre, janvier, février, mars, à 20 h. 1/2 : réunions publiques.

Causeries par M. Merendowski sur les *Magnétismes animal et spirituel et leurs applications thérapeutiques*.

Les 2^e et 4^e mardis du mois, à 20 h. 1/2, groupe privé.

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA PROPAGANDE

Voici ci-après la 9^e liste de notre souscription permanente pour le mois de novembre.

Nous remercions chaleureusement nos amis donateurs pour l'aide qu'ils apportent à notre propagande

Mmes Sazensky, 8 fr. ; Lesieur, 10 fr. ; E. Brosset, 50 fr. ; Royan, 20 fr. ; Plessard, 5 fr. ; Baronne Schwarz, 50 fr. ; M... 50 fr. ; Mlle G. Ulmann, 5 fr. ; MM. Marcel Grandjean, 12 fr. ; Chapelier, 8 fr. ; E. F., 10 fr. ; Anonyme, Dijon, 50 fr. ; Dons divers, séances écoles de Mme Doche, 80 francs.

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous prions tous ceux dont l'abonnement expire fin décembre d'adresser le montant de leur renouvellement à Jean MEYER, 8, rue Copernic à Paris. Chèque postal 609.59.

Nous rappelons aussi, à tous nos lecteurs, que, depuis l'année dernière, tous les services de LA REVUE SPIRITE, bureaux et administration, ont été transférés à Paris 8, rue Copernic.

La Maison Paul Leymarie n'est plus éditeur de notre revue ; c'est donc exclusivement 8, rue Copernic, adresse Jean Meyer, que doivent être adressés :

ABONNEMENTS, CORRESPONDANCES, REVUES et JOUR-NEAUX d'ÉCHANGE, ainsi que deux exemplaires des ouvrages dont les auteurs désirent qu'il soit rendu compte dans LA REVUE SPIRITE.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

Table générale des Matières

DU LXVII^e VOLUME

ANNÉE 1924

Janvier

Coup d'œil rétrospectif.	R. S.	1
A la recherche de l'inconnu.	Camille FLAMMARION.	3
Cinq ans après.	Léon DENIS	8
La mort, l'Au-delà, la vie dans l'Au-delà.	Alfred BÉNÉZECH	15
La méthode des sciences nouvelles (<i>suite et fin</i>).	Louis GASTIN	20
<i>E pur si muove!</i>	<i>La Revue Spirite</i>	27
Remarquable cas de lucidité.	R. ROSBACH	30
Chronique Etrangère	M. CASSIOPÉE	32
Journaux et revues		41
Le mouvement spirite		44
Conférences		47
Nécrologie		48

Février

A nos lecteurs et amis.	Jean MEYER	49
Les observations réalistes de fantômes.	Camille FLAMMARION.	50
Socialisme et Spiritisme.	Léon DENIS	51
Les Rêves et la Folie	Ernest BOZZANO	61
De la matière à l'Esprit.	Alfred BÉNÉZECH	66
La Trame du Destin.	Louis GASTIN	71
Comment et pourquoi je suis devenu spirite.	Paul GOURMAND	74
Jusqu'à l'éternité (<i>poésie</i>).	Pascal FORTHUNY	76
Ondes Célestiennes	R. S.	78
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	79
Jeanne d'Arc médium.		89
Journaux et Revues.		90
Le mouvement spirite.		93
Conférences		94
Bibliographie		96

Mars

Les observations positives des fantômes.	Camille FLAMMARION.	97
Socialisme et Spiritisme.	Léon DENIS	104
La vulgarisation du Spiritisme.	Alfred BÉNÉZECH	110
La Méthode spirite.	Louis GASTIN	115
La question métapsychique dans la <i>Revue de France</i>	L. CHEVREUIL	119
Chronique Etrangère	M. CASSIOPÉE	123
Journaux et Revues		135
Le mouvement spirite.		139
Conférences et Sociétés.		140
Nouvelles de partout.		142
Bibliographie		143
Livres nouveaux		143

Avril

Les observations positives de fantômes (<i>suite</i>)	Camille FLAMMARION	145
Socialisme et Spiritisme (<i>suite</i>)	Léon DENIS	150
Deux points de vue	Alfred BÉNÉZECH	156
Animaux et manifestations métapsychiques	Ernest BOZZANO	162
Comment et pourquoi je suis devenu spirite (<i>fin</i>)	Paul GOURMAND	164
Pour la naissance d'un enfant (poème)	Pascal FORTHUNY	168
Les dessous d'une campagne	XXX	169
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	171
Journaux et Revues		182
Conférences		187
Bibliographie		188

Mai

Curieuses et remarquables manifestations de survivance	Camille FLAMMARION	193
Socialisme et Spiritisme (<i>suite</i>)	Léon DENIS	199
La marche de l'humanité	Alfred BÉNÉZECH	204
Animaux et manifestations métapsychiques	Ernest BOZZANO	208
Un cas d'identité spirite	Louis GASTIN	211
Anniversaire d'Allan Kardec	XXX	217
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	219
Journaux et Revues		231
Informations		233
Conférences		234
Cercles et Sociétés		235
Bibliographie		236

Juin

Excursion dans le monde invisible	Camille FLAMMARION	241
Socialisme et Spiritisme	Léon DENIS	247
Une nouvelle étape	Alfred BÉNÉZECH	252
Animaux et manifestations métapsychiques	Ernest BOZZANO	257
La morale par le Spiritisme	Paul BOUQUILLARD	259
Le spiritisme et la vie sociale	André RIPERT	251
A propos du médium Erto	R. S.	263
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	265
Journaux et Revues		276
Informations		281
Conférences		282
Nécrologie		283
Bibliographie		284

Juillet

Congrès de la Fédération spirite internationale à Paris en 1925, appel à nos frères du Monde entier	<i>La Revue Spirite</i>	289
Les perceptions métapsychiques	Camille FLAMMARION	292
Socialisme et Spiritisme	Léon DENIS	297
Considérations au sujet d'une « Voyante » anglaise	Ernest BOZZANO	303
La morale par le Spiritisme (<i>suite</i>)	Paul BOUQUILLARD	307
Expériences bilatérales : Lettre ouverte à M. Marcel Prévost	Jules GAILLARD	310
De la Charité à la Fraternité	Albin VALABRÈGUE	313
Une communication d'un docteur désincarné à propos du cancer	M. R.	314

Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	316
Journaux et Revues	325
Conférences	332
Bibliographie	334

Août

Curieuses et remarquables manifestations de survivance.	Camille FLAMMARION.	337
Socialisme et Spiritisme.	Léon DENIS	343
Considérations au sujet d'une « Voyante anglaise ».	Ernest BOZZANO	348
La science psychique et la Religion.	Albin VALABRÈGUE	353
La psychométrie, sa valeur philosophique.	André RIPERT	355
La Morale par le Spiritisme.	Paul BOUQUILLARD	359
Le Docteur Geley.	Jean MEYER	362
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	364
Journaux et Revues.	375
Revue spiritualistes	377
Appel de la Fédération spirite internationale.	379
Conférences	380
Bibliographie	381

Septembre

L'Inconnu partout étudié et les découvertes à faire.	Camille FLAMMARION.	385
Le pour et le contre dans la question de la Survie. La Possibilité de la survie au point de vue scientifique.	Oliver LODGE	389
La morale par le Spiritisme.	Paul BOUQUILLARD	396
Hors l'Amour, point de salut.	Albin VALABRÈGUE	401
Le Cancer devant la science spirite.	SULYAC	402
Doute aux pointes de fer (poème).	Pascal FORTHUNY	405
La Momification par les effluves humains	S. M.	406
Une Œuvre du Maître Auguste Pointelin à la Maison des Spiritistes	P. F.	410
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	411
Journaux et Revues	422
Communications diverses	427
A travers les Sociétés.	431
Nécrologie	432

Octobre

Les apparitions au moment de la mort.	Camille FLAMMARION.	333
Socialisme et Spiritisme.	Léon DENIS	338
Le pour et le contre dans la question de la Survie.	Oliver LODGE	343
Un portrait supranormal du Dr Geley	Stanley DE BRATH.	349
Les Ames crucifiées.	Albin VALABRÈGUE	352
Essai sur la pensée.	André RIPERT	353
Le Spiritisme et la tradition celtique.	Gabriel GOBRON	356
Utilité et indiscretion de la psychométrie.	E. DUCHATEL	359
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	362
Journaux et Revues.	473
Maison des Spiritistes.	477
Bibliographie	479

Novembre

Les fantômes des vivants.	Camille FLAMMARION	481
Jaurès spiritualiste	Léon DENIS	487
L'Essence de la Religion.	Alfred BÉNÉZECH	492
Réponse à quelques objections mal fondées.	Ernest BOZZANO	497
Le voyage de l'Idée.	Albin VALABRÈGUE	504
Anatole France et « Maman ».	GAILLARD	506
La graphologie et le Spiritisme.	<i>La Revue Spirite</i>	508
Chronique étrangère	M. CASSIOPÉE	510
Journaux et Revues.		520
Fédération spirite international.		526
Maison des Spirites.		526
Bibliographie		527

Décembre

Le monde inconnu à découvrir	Camille FLAMMARION	529
Jaurès spiritualiste (<i>suite et fin</i>)	Léon DENIS	533
Réponse à quelques objections mal fondées (<i>suite</i>)	Ernest BOZZANO	539
L'Humilité	Albin VALABRÈGUE	547
Le témoignage du psychomètre en justice	A. R.	549
Fédération Spirite Internationale (Le Congrès Spirite de Paris en 1925)		550
Chronique étrangère.	M. CASSIOPÉE	554
Revue et Journaux.		567
Conférences.		570
Bibliographie		570
Maison des Spirites		572
Avis à nos abonnés		572
Table générale des Matières.		573

Le Gérant : NICOLAS.